HEINRICH GRAETZ

HISTOIRE DES JUIFS

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR MM. WOGUE ET BLOCH

VOLUME 1

PARIS
A. LÉVY
1882

INTERNET
FRANÇOIS-DOMINIQUE FOURNIER
2004

<PDF>
AAARGH
2008

Le catalogue de la BnF dit ceci : Histoire des juifs. **Auteur :** Grätz, Hirsch (1817-1891)
Éditeur : A. Lévy (A. Durlacher) (Paris)
Date d'édition : 1882-1897
Contributeur : Wogue, Lazare (1817-1898). Traducteur
Contributeur : Bloch, Moïse (1854-1901). Traducteur
Contributeur : Kahn, Zadoc (1839-1905). Préfacier

Avertissement de l'AAARGH.

Il s'agit de la traduction (en cinq volumes) d'un résumé du travail de Graetz, rédigé par lui-même. L'original fut publié en Allemagne, *Geschichte der Juden*, en onze volumes de 400 à 450 p. chacun, sur une période de 15 ans. C'est cette édition originale qui comporte les sources et les documents qui viennent à l'appui des affirmations de l'auteur, et qui restent donc inaccessibles au lecteur français. Voir http://de.wikipedia.org/wiki/Heinrich_Hirsch_Graetz Notons que le texte allemand est accessible sur Internet, en reproduction page à page, en gothique, à l'adresse
http://www.zeno.org/Geschichte/L/GesJud+Bd.+01

La présente édition comprend : I. De la sortie d'Égypte (- 1400) à l'exode babylonien (- 534) ; II. De l'exode babylonien (- 538) à la destruction du second Temple (70) ; III. De la destruction du second Temple (70) au déclin de l'exilarcat (920) ; IV. De l'époque du gaon Saadia (920) à l'époque de la Réforme (1500) ; V. De l'époque de la Réforme (1500) à 1880 / avec une préf. de M. Zadoc Kahn.

Cette version numérique due à "François-Dominique Fournier avec la participation de Marc Szwajcer" comporte des fautes que nous n'avons pas eu le temps de corriger. Elle a été mise sur l'internet en fragments assez petits à l'adresse suivante :
http://www.mediterranee-antique.info/Moyen_Orient/Graetz/H_Juifs_00.htmHISTOIREDESJUIFS

Le lecteur doit être averti du caractère idéologique du travail de l'auteur, citoyen allemand et nationaliste juif. Il invente une histoire des juifs présenté comme une sorte de peuple. Déjà l'archéologie a balayé tout ce qui précède l'exil de Babylone. Or jusqu'au début du XIX^{e} siècle, les juifs sont par définition les pratiquants d'une religion déterminée, fondée sur un interprétation évolutive de textes anciens (*Talmud*). L'éclatement de la vie communautaire dans les ghettos, au début du XIX^{e} siècle, a jeté les juifs dans la société civile environnante où ils ont eu les trajectoires les plus diverses. Abandonnant ou piétinant leurs traditions religieuses ou para-religieuses, les juifs, privé de ce corset, oscillèrent entre un farouche désir d'assimilation comme instrument d'ascension sociale et l'adoption d'une vision nationale juive, indiquée déjà par Moses Hess. Celle-ci allait mener les juifs à une double catastrophe, la rivalité avec le nationalisme allemand qui a amené à leur déracinement, et la création de l'Israël, obligatoirement fondé sur un fait de génocide, qui met en cause la survie de ceux qui se disent juifs. Graetz et ses semblables, les animateurs d'une pseudo "science juive" (*jüdische Wissenschaft*), ont fabriqué de toutes pièces un "peuple juif" auquel ils ont attribué les vicissitudes de communautés religieuses éparses, dans vingts pays, parlant trente langues, pratiquant toutes sortes de rites, reliées les unes aux autres par les intérêts économiques du moment. Cette réinterprétation massive, anachronique et brutale des faits a joué un rôle déterminant dans le fourvoiement massif et sanglant de ceux qui ont abandonné leur religion d'origine pour se lancer à la conquête du monde. S'il y a un peuple, doté qui plus est d'une histoire, il lui faut un territoire. Ce territoire, il faut l'occuper, et par la force. Plus dure sera la chute... Arrive l'heure des comptes. Nous publions Graetz comme archétype de ce fourvoiement pour mieux comprendre comment il va falloir déconstruire cette mythologie typiquement dix-neuvième (voir Michelet et les autres) pour redonner aux juifs, après cette période suicidaire, un destin de simples personnes humaines, un retour à la *Gemeinschaft*.

« Seuls, les Grecs et les Hébreux ont fondé la véritable civilisation » affirme l'auteur sans ciller. Cette arrogance absurde est typique de l'entreprise de révision nationaliste de l'histoire. Les Grecs ayant disparu, ceux du passé, il ne reste que les Hébreux d'aujourd'hui qui peuvent revendiquer, en somme, la conduite des affaires du monde. Cette maladie mentale qu'on pourrait appeler impérialisme allait provoquer l'excroissance sioniste et la chaîne ininterrompue de ses crimes en Palestine, et ailleurs.

Rappelons que dans l'énorme quantité de livres sur "l'histoire des juifs", pas un seul n'est écrit par un non-juif. Pratiquement tous les auteurs juifs sont travaillés par un prurit apologétique et victimaire. Leur histoire est grossièrement orientée pour faire croire que les juifs ont toujours été "victimes" sans que jamais leurs responsabilités politiques et financières soient examinées. Il y a donc un énorme besoin de **révision historique.**

AAARGH

HISTOIRE DES JUIFS

De Hirsch GRAETZ

traduit de l'allemand par MM. Wogue et Bloch

Table des matières

Introduction

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Première époque — Les commencements

Chapitre premier - L'histoire primitive — Chapitre II - Conquête du pays de Canaan

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre III - La royauté en Israël — Chapitre IV - Le roi David — Chapitre V - Le roi David (suite) (1035-1015) — Chapitre VI - Le roi Salomon (1017-977)

Troisième époque — La marche arrière

Chapitre VII - Le schisme et les nouveaux prophètes — Chapitre VIII - Chute du royaume des dix tribus, la maison de David et l'ingérence assyrienne (738-740) — Chapitre IX - Les avant-derniers rois de la race de David (695-596) — Chapitre X - Chute du royaume de Juda (596-586) — Chapitre XI - L'exil en Babylonie (586-538) — Chapitre XII - L'approche de la délivrance (555-538)

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Première époque — La restauration

Chapitre premier - Le retour de Babylone (537-459) — Chapitre II - Ezra et Néhémie (459-420) — Chapitre III - La période des Sôpherim (420-300) — Chapitre IV - Simon le juste et ses descendants (300-175) — Chapitre V - La persécution hellénique et les Macchabées (175-160)

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre VI - Les princes Hasmonéens (160-143) — Chapitre VII - L'école juive d'Alexandrie (160-143) — Chapitre VIII - Les princes Maccabéens (143-135) —

Chapitre IX - Jean Hyrcan - (135-106) — Chapitre X - Les institutions et les sectes

Troisième époque — La décadence

Chapitre XI - Les rois Hasmonéens (106-40) — Chapitre XII - Antigone et Hérode (40-4) — Chapitre XIII - Les princes Hérodiens ; les procurateurs romains (de l'an 4 avant J.C. à l'an 37) — Chapitre XIV - L'idée messianique et l'origine du christianisme (28-37) — Chapitre XV - Les Hérodiens : Agrippa Ier - Hérode II (37-49) — Chapitre XVI - Dispersion de la nation judaïque et diffusion de sa doctrine (40-49) — Chapitre XVII - Agrippa II ; début de l'insurrection (49-66) — Chapitre XVIII - La guerre de Galilée — Chapitre XIX - Destruction de Jérusalem et de l'État judaïque (67-70) — Chapitre XX - Les suites de la guerre (70-73)

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre premier - Le relèvement ; l'école de Jabné - (78-98) — Chapitre II — L'activité à l'intérieur — Chapitre III — Soulèvement des Judéens sous Trajan et Adrien (98-135) — Chapitre IV — Suite de la guerre de Barcokeba - (135-170) — Chapitre V — Patriarcat de Juda le Saint. Dernière génération des Tannaïtes - (170-220) — Chapitre VI — Le patriarche Juda II ; les Amoraïm - (220-280) — Chapitre VII — Les Judéens dans les pays Parthes - (219-280) — Chapitre VIII — Le patriarcat de Gamaliel IV et de Juda III - (280-320) — Chapitre IX — Le triomphe du christianisme et les Judéens - (320-375) — Chapitre X - Les derniers Amoraïm - (375-500) — Chapitre XI - Les Juifs dans la Babylonie et en Europe - (jusque vers 650) — Chapitre XII — Les Juifs en Arabie - (jusque vers 650) — Chapitre XIII — Organisation du judaïsme babylonien ; époque des Goanim — (640-750) — Chapitre XIV — Le caraïsme et ses sectes — Chapitre XV — Situation heureuse des Juifs dans l'empire franc et déclin de l'exirlacat en Orient — (814-924)

Deuxième époque — La science et la poésie juive à leur apogée

Chapitre premier - Saadia, Hasdaï et leurs contemporains (928-970) — Chapitre II - Fin du gaonat en Babylonie. Aurore de la civilisation juive en Espagne (970-1070) — Chapitre III — Les cinq Isaac et Yitshaki (1070-1096) — Chapitre IV - La première croisade. Juda Hallévi (1096-1148) — Chapitre V - La deuxième croisade et la première accusation de meurtre rituel dirigée contre les Juifs (1148-1171) — Chapitre VI - Situation des Juifs à l'époque de Maïmonide (1171-1205) — Chapitre VII - Époque de Maïmonide (1171-1205) — Chapitre VIII - Dissensions dans le judaïsme. Obligation de porter la rouelle (1205-1236) — Chapitre IX - Controverses religieuses. Autodafé du Talmud (1236-1270) — Chapitre X - Progrès de la bigoterie et de la Cabale (1270-1325) — Chapitre XI - La peste noire. Massacres des Juifs (1325-1391) — Chapitre XII - Conséquences de la persécution de 1391. Marranes et apostats. Nouvelles violences (1391-1420) — Chapitre XIII - Une légère accalmie dans le tourmente (1420-1472) — Chapitre XIV - Recrudescence de violences à l'égard des Juifs et des Marranes (1455-1485) — Chapitre XV - Établissement des tribunaux d'inquisition en Espagne (1481-1485) — Chapitre XVI - Expulsion des Juifs d'Espagne et du Portugal (1485-1497) — Chapitre XVII - Pérégrination des Juifs et des Marranes d'Espagne et du Portugal (1497-1520)

Troisième période — La décadence

Chapitre premier - Reuchlin et les obscurants. Martin Luther (1500-1530) — Chapitre II - L'inquisition et les Marranes. Extravagances cabalistiques et messianiques (1530-1548) — Chapitre III - Les Marranes et les papes (1548-1566) — Chapitre IV - Les Juifs en Turquie et Don Joseph de Naxos (1566-1590) — Chapitre V - Situation des Juifs de Pologne et d'Italie jusqu'à la fin du XVIe siècle (1560-1600) — Chapitre VI - Formation des communautés Marranes à Amsterdam, à Hambourg et à Bordeaux (1593-1648) — Chapitre VII - La Guerre de Trente ans et le soulèvement des Cosaques (1618-1655) — Chapitre VIII - L'établissement des Juifs en Angleterre et la révolution anglaise (1655-1660) — Chapitre IX - Baruch Spinoza et Sabbataï Cevi (1666-1678) — Chapitre X - Tristesses et joies (1670-1720) — Chapitre XI - Profonde décadence des Juifs (1700-1760)

Quatrième période — Le relèvement

Chapitre XII - Moïse Mendelssohn et son temps (1760-1786) — Chapitre XIII - Excès de l'orthodoxie et la réforme (1760-1789) — Chapitre XIV - La Révolution française et l'émancipation des Juifs (1789-1806) — Chapitre XV - Le Sanhédrin de Paris et la Réaction (1806-1815) — Chapitre XVI - Les réformes religieuses et la science juive (1815-1840) — Chapitre XVII - Une accusation de meurtre rituel à Damas (1840-1848) — Chapitre XVIII - Orthodoxes et réformateurs en Allemagne. Situation des Juifs d'Europe (1840-1880)

HISTOIRE DES JUIFS

INTRODUCTION

J'entreprends de raconter le passé d'un peuple qui date des temps les plus reculés et qui s'obstine à vivre encore ; qui, entré pour la première fois, il y a plus de trois mille ans, sur la scène de l'histoire, n'a encore nulle envie d'en sortir. Aussi ce peuple est-il tout à la fois vieux et jeune : l'âge a marqué ses traits d'une empreinte ineffaçable, et cependant ces mêmes traits ont une fraîcheur si juvénile qu'on dirait qu'il vient de naître. S'il y avait quelque part une pareille race qui se fût conservée, dans une longue suite de générations, jusqu'à l'heure présente: qui, sans s'inquiéter des autres races et sans être inquiétée par elles, sans services rendus, sans influence aucune sur le monde, se fût dégagée de la barbarie originelle, — si une telle race existait dans quelque coin du globe, elle serait assurément recherchée, étudiée, comme un rare et curieux phénomène. Et quoi de plus remarquable, en effet, qu'une relique des plus vieux âges, qui aurait assisté à la naissance et à la chute des plus anciens empires, et qui leur survivrait encore aujourd'hui

Or, le peuple dont je vais raconter l'histoire — le peuple hébreu, israélite ou juif — n'a pas vécu dans un isolement paisible et contemplatif, mais il a été incessamment mêlé au tourbillon orageux de la scène du monde, il a lutté et souffert : il a été, dans le cours de son existence plus de trente fois séculaire, maintes fois secoué et frappé, il porte maintes glorieuses blessures et personne ne lui conteste la couronne du martyre..., et ce peuple vit encore. De plus, il a rendu d'importants services, que seuls osent nier quelques détracteurs malveillants. Et quand il n'aurait d'autre mérite que d'avoir arraché l'humanité aux erreurs d'une impure idolâtrie et à ses conséquences, la corruption morale et sociale, il serait digne, pour cela seul, d'une attention particulière. Mais ce peuple a fait bien plus encore pour le genre humain.

Quelle est donc l'origine de cette civilisation dont se vantent les nations éclairées de nos jours ? Elles ne l'ont pas créée elles-mêmes, elles ne sont que les

heureuses héritières d'un passé dont elles ont fait valoir et augmenté l'héritage. Deux races créatrices ont fondé cette noble civilisation qui a affranchi les hommes de leur barbarie première : la race hellénique et la race israélite, il n'y en a pas d'autre. La race latine n'a produit et donné au monde qu'une police bien organisée et une bonne tactique. Seuls, les Grecs et les Hébreux ont fondé la véritable civilisation.

Ôtez aux races romaines, germaniques et slaves de nos jours, deçà et delà l'Océan, ce qu'elles ont reçu des races hellénique et israélite, il leur restera peu, bien peu de chose. Hypothèse impossible d'ailleurs : ce que les races contemporaines ont emprunté est devenu inséparable de leur essence, on ne saurait plus l'en éliminer. Ces éléments ont si bien pénétré dans leur sang et leur moelle, qu'ils font désormais partie intégrante de l'organisme, de sorte que celui-ci, à son tour, en est devenu le véhicule. C'est comme le courant électrique qui a fait jaillir les forces latentes dormant dans leur sein. Tous deux, l'hellénisme et le judaïsme, ont créé une atmosphère idéale, sans laquelle un peuple civilisé est impossible.

La part qu'a eue l'élément grec dans la régénération des peuples modernes, chez lesquels il a développé le goût des arts, le sentiment et la culture du beau dans toutes ses manifestations, et dont il féconde encore et rajeunit sans cesse l'imagination par ses chefs-d'œuvre artistiques et littéraires, — cette part est pleinement reconnue de tous, sans conteste, sans envie. Les classiques grecs sont morts, et la postérité rend justice aux morts. La malveillance et la haine désarment en présence de la tombe. Différent est le sort de l'autre race créatrice, de la race hébraïque. Précisément parce qu'elle vit encore, on ne reconnaît pas unanimement ses services, ou bien on les discute, on s'ingénie à les dénaturer, afin de la reléguer dans l'ombre, sinon de l'écarter tout à fait. Si les penseurs équitables lui accordent d'avoir introduit dans le monde l'idée monothéiste et une morale pure, bien peu apprécient la haute portée de ces concessions. On ne s'explique pas comment l'un des deux peuples créateurs, avec sa riche et merveilleuse organisation, a pu mourir, tandis que l'autre, si souvent à deux doigts de la mort, est toujours resté sauf, a parfois même acquis une vitalité nouvelle.

Quelque attrayante que fut la mythologie des Grecs, quelque enchanteresse leur imagination, quelque vivifiante leur philosophie, elles leur tirent défaut aux jours du malheur, alors que les phalanges macédoniennes et les légions romaines leur montrèrent la vie, non plus riante, mais sombre et grave. Ils maudirent alors leur brillant Olympe, et leur sagesse se tourna en folie. C'est seulement dans le malheur que les peuples, comme les individus, montrent ce qu'ils valent. Or, les Grecs ne possédaient pas la constance nécessaire pour survivre à l'infortune et rester fidèles à eux-mêmes. Pourquoi les Grecs ont-ils succombé eux qui, à côte du métier des armes, vivaient ainsi pour l'idée ? C'est qu'ils n'avaient pas assigné à leur vie un but, un but déterminé et réfléchi.

Ce but, cette tâche vitale, le peuple hébreu l'avait, lui ! C'est par là qu'il est resté uni et que, dans les plus effroyables traverses, il s'est montré fort et vivace. Un

peuple qui connaît sa mission est fort, parce que sa vie ne se passe point à rêver et à tâtonner. Le peuple israélite avait pour tâche de travailler sur lui-même, de dominer et de discipliner l'égoïsme et les appétences bestiales, d'acquérir la vertu du sacrifice ou, pour parler comme les prophètes, de circoncire son cœur ; en un mot, d'être saint. La sainteté lui imposait d'austères devoirs, mais elle lui donnait en échange la santé du corps et celle de l'âme. L'histoire universelle l'a démontré. Tous les peuples qui se sont souillés par la débauche ou endurcis par la violence sont marqués pour la mort. Qu'on appelle, si l'on veut, cet objectif du peuple israélite la morale pure ; le mot sera sans doute au-dessous de l'idée, mais il ne s'agit que de s'entendre. Ce qu'il importe davantage de faire ressortir, c'est que le peuple israélite a compris qu'il avait pour tâche de prendre au sérieux cette morale pure. Placé au milieu d'un monde vicieux et foncièrement impur, il devait en représenter le contre-pied et planter l'étendard de la pureté morale.

La morale des peuples anciens était étroitement liée avec leur doctrine sur la Divinité ; les deux choses s'impliquaient mutuellement. La fausse morale procédait-elle de la fausse théologie, ou lui avait-elle donné naissance ? Quoi qu'il en soit de leur relation comme cause et effet, les conséquences n'en pouvaient être que pernicieuses. Le polythéisme en lui-même, de quelques attraits que la poésie pût l'embellir, était une source de discorde, d'animosité et de haine. Là où plusieurs divinités tiennent conseil, les querelles ne peuvent manquer, le conflit et l'hostilité sont inévitables. Les êtres adorés par l'homme fussent-ils réduits à deux seulement, entre ces deux surgira un antagonisme ; il y aura le dieu qui crée et le dieu qui détruit, ou le dieu de la lumière et celui des ténèbres. En outre, la divinité créatrice sera dédoublée en deux sexes, et toutes les faiblesses de la sexualité deviendront son partage. On dit bien, il est vrai, que les hommes ont fait les dieux à leur image ; mais ces dieux, une fois faits et admis, ont réglé à leur tour la conduite morale de leurs adorateurs, et l'homme est devenu aussi vicieux que les modèles, objet de sa vénération. — Vint alors le peuple d'Israël avec un principe tout opposé, proclamant un Dieu un et immuable, un Dieu saint, qui exige de l'homme la sainteté ; seul créateur du ciel et de la terre, de la lumière et des ténèbres ; Dieu haut et élevé sans doute, mais qui s'abaisse jusqu'à l'homme et s'intéresse particulièrement aux humbles et aux opprimés ; Dieu jaloux, — en ce sens que la conduite morale des hommes ne lui est pas indifférente, — mais aussi Dieu de miséricorde, qui embrasse toute l'humanité dans son amour, parce qu'elle est son ouvrage ; Dieu de justice, qui a le mal en horreur, père de l'orphelin, protecteur de la veuve. — C'était là une vaste et capitale doctrine, qui pénétra profondément dans le cœur des hommes, et qui devait un jour foudroyer et pulvériser les pompeuses divinités du paganisme.

C'est surtout par ses conséquences que se révéla la haute portée de cette doctrine. Il ne saurait être indifférent, pour la conduite morale des hommes, qu'ils considèrent cette terre, théâtre de leur activité, comme soumise à une puissance unique ou à plusieurs puissances rivales. La première de ces croyances leur montre partout l'harmonie et la paix, et les apaise eux-mêmes ; la seconde ne leur fait voir que désunion et déchirement, et eux-mêmes les divise. L'assimilation de l'homme à Dieu, contre-pied de la sacrilège assimilation de Dieu à l'homme et conséquence du

dogme unitaire, imprime à l'homme le respect de lui-même, le respect de ses semblables, et assure à la vie du plus chétif une protection religieuse et morale. L'abandon des nouveau-nés par leurs parents est-il un crime ? Il ne passait point pour tel chez les anciens, pas même chez les grecs. Maintes fois les montagnes retentirent des gémissements d'enfants débiles, ou les fleuves charrièrent des cadavres d'innocents que leurs parents y jetaient sans nul remords, quand ces êtres leur étaient à charge. A personne le cœur ne saignait à la vue de ces infanticides ; pas un tribunal ne faisait justice de semblables méfaits. Avoir tué un esclave était aussi indifférent que d'avoir abattu une pièce de gibier. Pourquoi, aujourd'hui, la seule idée de ces crimes nous fait-elle frémir ? Parce que le peuple israélite a proclamé cette loi : Tu ne dois point tuer l'homme, car l'homme a été créé à l'image de Dieu ! Même la vie d'un enfant, même la vie d'un esclave, doivent être sacrées pour toi ! — On a prétendu que la raison humaine a fait des pas de géant, mais que le sens moral était resté de beaucoup en arrière et n'avait guère progressé depuis les temps anciens. Mais il faut songer que l'homme s'est corrigé bien plus tard de la grossièreté que de l'ignorance. Ce n'est que bien tard que sa conscience engourdie, que son instinctive horreur pour certains méfaits s'est réveillée, et le peuple israélite fut un des auteurs de ce réveil. Cette pensée, cette doctrine que tous les hommes sont égaux devant la loi comme devant Dieu, que l'étranger doit être traité sur le même pied que l'indigène, c'est encore un fruit du principe de l'assimilation de l'homme à Dieu, et c'est le peuple israélite qui en a fait une loi fondamentale de l'État. Ce fut la première reconnaissance d'une partie des droits de l'homme. Mais les peuples de l'antiquité, même les promoteurs de la civilisation, n'ont en aucune façon reconnu ce droit, admis aujourd'hui comme évident. Lorsqu'ils cessèrent d'immoler les étrangers que la tempête jetait sur leur territoire, ils les soumirent néanmoins à des lois d'exception et les opprimèrent presque à l'égal des esclaves. Cette inhumanité envers l'étranger a persisté, — à la honte des peuples, — même après la chute du vieux monde. La mansuétude pour les esclaves, et même le premier signal de leur émancipation, c'est au peuple israélite qu'en appartient l'honneur.

La sanctification de soi-même, la chasteté, était encore moins connue des peuples anciens. Ils étaient plongés dans la débauche et dans les dérèglements de la chair. Assez souvent et assez énergiquement, lorsque ces peuples étaient encore à l'apogée de leur puissance, les poètes sibyllins juifs les avaient avertis que par leurs péchés contre nature, par leur manque d'entrailles, par leur absurde doctrine théologique et la morale qui en découlait, ils couraient à une ruine certaine. Dédaigneux de ces exhortations, les peuples continuèrent à s'affaiblir eux-mêmes, et ils périrent. Leurs arts et leur sagesse ne purent les sauver de la mort. C'est donc le peuple israélite, et lui seul, qui a apporté la délivrance en proclamant la sanctification de soi-même, l'égalité de tous les hommes, un même droit pour l'étranger et l'indigène, enfin ce qu'on nomme l'humanité. Il n'est pas superflu de rappeler que cette pierre angulaire de la civilisation : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, c'est ce peuple qui l'a posée. Qui a relevé le pauvre de la poussière, tendu aux chétifs et aux délaissés une main secourable ? Le peuple israélite. Qui a fait de la paix perpétuelle le saint idéal de l'avenir, en déclarant que les nations ne tireront plus l'épée l'une contre l'autre, que l'on ne cultivera plus l'art

de la guerre ? Les prophètes d'Israël. On a appelé ce peuple un mystère ambulant ; c'est une révélation vivante qu'il faudrait l'appeler ! Car il a révélé le secret de la vie, il a enseigné la science des sciences, — à savoir, comment un peuple peut se préserver de la mort.

Il n'est pas exact que ce peuple ait inventé le renoncement, la mortification, l'assombrissement de l'existence ; qu'il ait jeté un voile de deuil sur les joies de la vie et préparé les voies à l'ascétisme monacal. C'est le contraire qui est vrai. Tous les peuples de l'antiquité, à l'exception des Israélites, ont attaché à la mort une importance capitale, ont offert des sacrifices funéraires et montré, dans ces circonstances, les plus sombres préoccupations. Tels étaient leurs mystères, qui, comme tout excès, aboutirent à l'excès contraire, aux débauches des orgies. Les dieux mêmes payaient tribut à la mort, loin d'en libérer les hommes ; eux aussi ils durent visiter les sombres bords, et l'on montrait en maint endroit la tombe, le cercueil ou le calvaire d'un dieu. Le sentiment israélite, qui honorait en Dieu la source de la vie, attachait à la vie une si haute importance qu'il écartait du sanctuaire tout ce qui pouvait rappeler la mort ; et il s'est si peu fatigué sur les mystères d'outre-tombe, qu'il a même encouru le reproche opposé, celui de l'être uniquement attaché à la vie terrestre. Et cela est vrai. Les prophètes d'Israël n'ont pas connu de plus noble idéal que cet avenir où la terre sera remplie de la saine connaissance de Dieu, comme le lit des mers est rempli d'eau. Oui, Israël appréciait grandement la vie, mais une vie morale, digne et sainte. Non certes, le peuple israélite n'a rien de commun avec les autres sémites, ses congénères, ni avec leur fureur de se taillader la chair en l'honneur de telle divinité, ni avec leur délirante luxure en l'honneur de telle autre. Il s'est séparé d'eux et, par une discipline sévère, maintenu à l'écart de leurs dérèglements.

Assurément le peuple israélite a aussi ses grands défauts ; il a beaucoup péché, mais il a durement expié ses fautes. L'histoire doit précisément s'attacher à découvrir ces mêmes fautes, leur origine, leur enchaînement et leurs conséquences. Plusieurs de ses vices n'étaient que vices d'emprunt, dus à l'influence de l'entourage ; mais il avait aussi ses infirmités propres et originelles, des imperfections inhérentes à son caractère. Eh ! pourquoi Israël serait-il plus parfait que les autres races, dont pas une ne s'est encore montrée de tout peint accomplie ?

D'ailleurs, plus d'un reproche fait à ce peuple est mal fondé. On prétend qu'il n'a pas eu une bonne constitution politique. Cette critique repose sur une confusion d'idées. On ne doit juger une constitution que par ses résultats ou d'après la durée de la société qu'elle a régie. Or, la société israélite s'est maintenue tout aussi longtemps que la plupart des États du vieux monde, plus longtemps que les États babylonien, perse, grec et macédonien, — plus de six cents-ans dans sa première période, en chiffre rond, et sans compter la seconde. Deux ou trois États seulement ont vécu plus longtemps, l'Égypte, Rome, Byzance. — Reprocherait-on à l'État israélite de n'être pas resté à la hauteur qu'il avait atteinte sous David et Salomon, et d'avoir été maintes fois subjugué ? Bien d'autres États ont éprouvé pareil sort. Lui ferait-on un grief de s'être divisé en deux royaumes et de n'avoir pu recouvrer son unité ? La Grèce n'a jamais pu arriver à cette unité politique ; elle a été

fractionnée, du commencement jusqu'à la fin, au moins en deux moitiés ennemies, et l'empire romain lui-même s'est scindé eu deux empires rivaux.

Toutefois, c'est surtout la théorie sociale de l'État juif que visent les traits de la critique. On la représente comme un rêve, comme une chimère, comme une utopie. Oui, en effet, la constitution établie par le code de ce peuple est une utopie, comme tout idéal qui, par cela même qu'il n'aspire à se réaliser que dans un avenir meilleur, semble impossible à réaliser tant que ce jour n'est pas venu. Lors donc qu'on déprécie la théorie constitutionnelle israélite, c'est l'idéal même que l'on condamne ; car c'est elle, je le répète, qui la première a affirmé les droits de l'homme, a donné à l'édifice social une base démocratique, assimilé non seulement tous les indigènes entre eux, mais les étrangers aux indigènes, et aboli toute distinction de castes, de rangs et de classes. Elle a protégé l'esclave lui-même contre les caprices et la dureté du maître. Elle a déclaré comme principe d'État qu'il ne doit pas y avoir de pauvres dans le pays et a voulu prévenir, d'une part, l'accumulation de la richesse et les inconvénients du luxe, de l'autre, l'accumulation de la misère et les inconvénients de la pauvreté. Par le système des années sabbatiques et jubilaires, elle a voulu empêcher que l'aliénation de la liberté personnelle ou celle de la terre pût jamais devenir définitive. Bref, l'idéal poursuivi par cette théorie constitutionnelle, ç'a été de conjurer les maux dont les États civilisés souffrent encore aujourd'hui. Si l'on veut railler l'idéal, qu'on le raille ! mais qu'on songe toutefois que cet idéal est le sel qui préserve la société de la pourriture.

Certes, c'est encore une lacune dans les aptitudes du peuple israélite de n'avoir laissé aucune grande construction, aucun chef-d'œuvre d'architecture. Il peut n'avoir pas eu de dispositions pour cet art ; mais cette lacune peut venir aussi de ce que ce peuple, dans son idéal d'égalité, n'exaltait pas ses rois au point de leur bâtir des palais gigantesques et des tombes pyramidales. Il n'a même pas édifié un temple à son Dieu (le temple de Salomon fut élevé par des Phéniciens), parce que le vrai temple de Dieu, pour lui, c'était le cœur. Il n'a ni peint ni sculpté des dieux, parce qu'il voyait et voit encore dans la Divinité, non pas un gracieux jouet, mais l'objet d'une grave et fervente vénération.

Le peuple israélite n'a pas atteint jusqu'à l'épopée, moins encore jusqu'au genre dramatique. Peut-être était-ce chez lui manque de disposition ; mais ce manque même tient à son aversion instinctive pour les théogonies et les légendes mythologiques, et aussi pour les jeux et les fictions du théâtre. En revanche, il a créé deux autres genres de poésie qui reflètent bien la richesse de son idéal : le psaume, et l'éloquence poétiquement cadencée des prophètes. Ce qui caractérise l'un et l'autre genre, c'est qu'ils ont pour base commune la vérité et non la fiction ; que, par suite, la poésie, au lieu d'être un simple divertissement de l'imagination, devient un instrument d'élévation morale. Si le drame n'est pas dans cette littérature, la vie dramatique y respire ; si elle n'a pas la raillerie comique, elle a cependant cette hautaine ironie de l'idéal qui regarde avec dédain tout ce qui n'est que raine apparence. Les prophètes et les psalmistes d'Israël ont créé, eux aussi, une belle forme poétique, mais ils n'ont point sacrifié le fond, la vérité, pour

l'amour de la forme. Le peuple israélite a aussi sa manière à lui d'écrire l'histoire ; ce qui la distingue, c'est qu'elle ne cherche ni à dissimuler ni à pallier les faiblesses ou les torts des héros, des rois, des peuples, mais expose constamment les faits avec une scrupuleuse sincérité.

Cette littérature hébraïque qui n'a point sa pareille au monde, qui a tout au plus des imitatrices, doit à sa supériorité même les conquêtes morales qu'elle a faites. Les autres peuples n'ont pu résister au sentiment profond et vrai qui l'anime. Si la littérature grecque a embelli le domaine de l'art et de la science, la littérature hébraïque a idéalisé celui de la sainteté et de la culture morale. Mais elle a encore sur elle cet autre avantage d'avoir un dépositaire immortel, qui l'a conservée et cultivée au milieu des circonstances les plus défavorables. L'histoire d'un tel peuple mérite, à coup sûr, quelque attention...

L'histoire fait ressortir dans ce peuple une double transformation ; elle montre l'humble famille d'un cheikh devenant un rudiment de peuple, ce petit peuple traité comme une borde, puis cette horde disciplinée de manière à devenir peuple de Dieu, au moyen d'une doctrine qui lui donne une notion élevée de l'essence divine et qui y rattache la sanctification de soi-même, l'empire sur soi-même. Cette âme du peuple a grandi et s'est développée parallèlement avec son corps ; elle s'est traduite en lois, et, bien qu'indépendante du temps et de ses vicissitudes, s'est accommodée à la diversité des époques. La transformation s'est opérée au prix de luttes douloureuses. Il a fallu vaincre des obstacles intérieurs et extérieurs, réparer des déviations, guérir des rechutes, jusqu'à ce que le corps du peuple pût devenir un digne organe de son âme. Ce qui était caché devait se produire au jour, ce qui était obscur s'éclaircir, le vague pressentiment se changer en intuition nette et lumineuse, pour que l'Israël entrevu par les prophètes dans le lointain avenir pût devenir le flambeau des peuples. Certes, ni le globe de la terre ni le cours des siècles ne nous montrent un second peuple qui, comme le peuple israélite, ait porté partout avec lui une doctrine déterminée...

Celui-là même qui ne croit pas aux miracles doit reconnaître qu'il y a, dans l'histoire du peuple israélite, quelque chose qui tient du miracle. On n'y remarque pas seulement, comme chez les autres peuples, les phases successives de la croissance, de l'épanouissement et du déclin, mais aussi ce phénomène extraordinaire qu'au déclin a succédé une renaissance, une nouvelle floraison, et que cette alternative s'est trois fois répétée. La transformation du groupe familial israélite en peuple, depuis son entrée dans le Canaan jusqu'à la royauté, forme la première époque, celle de la croissance. La deuxième, celle de l'épanouissement, répond aux deux règnes de David et de Salomon, sous lesquels le peuple israélite est devenu un État de premier ordre. Elle ne fut pas longue, cette époque florissante ; elle fut suivie d'un affaiblissement graduel, qui se termina par la ruine de la nationalité. Mais celle-ci se releva, grandit peu à peu sous la domination des Perses et celle des Grecs, développa de nouveau par les Maccabées une brillante floraison, pour succomber derechef sous les Romains. Mais elle n'a péri qu'en apparence, pour ressusciter de nouveau sous une autre forme. Deux fois ensevelie tout entière dans le tombeau, elle est deux fois remontée à la lumière. Ce qui n'est

pas moins merveilleux, c'est que par deux fois l'essor de ce peuple a commencé sur la terre étrangère, au sein d'une mort apparente : la première fois en Égypte, la seconde fois en Babylonie, et même la troisième, si l'on veut, dans un milieu étranger et hostile. Un des prophètes d'Israël représente la croissance de ce peuple en Égypte sous la forme d'une fillette abandonnée dans un champ, couverte de sang et de fange, et qui, malgré cette abjection et cette misère, devient peu à peu une splendide jeune fille. Son développement dans la Babylonie est représenté par un autre prophète sous l'image d'une veuve d'abord privée de tous ses enfants, malheureuse et dolente, et qui, les voyant un jour accourir en foule de tous les coins de la terre, se trouve soudain consolée et rajeunie. Le troisième rajeunissement de la race juive a été aussi l'objet d'une comparaison bien frappante : la figure d'un esclave déguenillé, courbé, couvert de plaies saignantes, mais qui dépouille tout à coup cette repoussante enveloppe pour se changer eu un beau jeune homme, plein de grâce, de force et de majesté. — Toute comparaison cloche, je le sais ; celles-là donnent cependant une idée assez juste d'un phénomène qui sort de la voie commune. C'est, en tout cas, un édit peu ordinaire que l'existence de ce peuple, qui date des plus vieux âges et montre encore la fraîcheur de la jeunesse ; qui a traversé tant de vicissitudes, et qui est resté fidèle à lui-même. Oui, vraiment, c'est bien le Juif errant, mais qui ne plie point sous la fatigue et n'aspire nullement au repos de la tombe !

Première époque — Les commencements

Chapitre premier — L'histoire primitive.

Un jour, au printemps, quelques tribus de pâtres, franchissant le Jourdain, pénétrèrent dans un petit pays, simple littoral de la Méditerranée : le pays de Canaan, nommé depuis Palestine. L'entrée de ces tribus dans ce petit pays devait un jour faire époque pour le genre humain ; le sol sur lequel elles prenaient pied devint pour longtemps, par cela seul, un théâtre imposant, et, grâce aux durables conséquences de ce premier fait, reçut l'appellation de Terre sainte. Les peuples éloignés ne se doutaient guère de l'importance que devait un jour avoir pour eux cette immigration de tribus hébraïques ou israélites dans le pays de Canaan, et les peuplades mêmes qui l'occupaient alors étaient loin devoir ce que cet événement renfermait de fatal pour elles.

De fait, il y avait déjà à cette époque, dans le même pays, d'autres peuplades et tribus de diverses origines, de professions diverses, qui portaient le nom générique de Cananéens et que les Grecs appelaient Phéniciens. Elles ne s'étaient

pas seulement fixées dans la commode et fertile région qui s'étend entre la côte et les montagnes, mais elles séjournaient encore sur différents points de la contrée, qui dans son ensemble et par cette raison même s'appelait le pays de Canaan. Partout où s'offraient de riches vallées, des oasis et des hauteurs naturellement fortifiées, elles avaient déjà pris pied lors de l'arrivée des hébreux, et elles s'étaient avancées jusqu'à la belle vallée de Sodome et de Gomorrhe, jadis semblable à un jardin de Dieu, et qui depuis, par suite d'une révolution physique, est devenue la mer Morte.

Mais les Israélites n'entrèrent pas dans ce pays en vue d'y chercher des pâturages pour leurs troupeaux et d'y séjourner en paix, côte à côte avec d'autres pasteurs. Leurs prétentions étaient plus hautes : c'est le Canaan tout entier qu'ils revendiquaient comme propriété. Ce pays renfermait les sépulcres de leurs aïeux. Abraham, le fondateur de leur race, venu des bords de l'Euphrate, du pays d'Aram, avait, après maintes pérégrinations dans le Canaan, acheté à Hébron la Double Caverne comme lieu de sépulture pour sa famille, avec le champ et les arbres adjacents. Leur troisième patriarche, Jacob, après bien des épreuves et des voyages, avait acheté un domicile près de Sichem, et, à la suite du rapt et du déshonneur de sa fille, il avait enlevé aux Sichémites, avec son épée et son arc, cette ville importante, centre en quelque sorte de toute la région. Contraint par la famine, le même patriarche avait quitté malgré lui ce pays, considéré comme sa propriété, pour émigrer en Égypte ; et, sur son lit de mort, il avait adjuré ses enfants de transporter ses os dans le sépulcre héréditaire de la Double Caverne. Mais ce pays ne renfermait pas seulement les tombeaux des ancêtres ; il portait aussi les autels que les trois patriarches y avaient consacrés, à différentes places, au Dieu qu'ils adoraient, et auxquels ils avaient attaché son nom. — En vertu de toutes ces acquisitions, les Israélites croyaient avoir un droit absolu à la possession exclusive du pays.

Mais ils invoquaient encore d'autres titres plus élevés, qui confirmaient ce droit de possession héréditaire. Les patriarches leur avaient légué comme un saint héritage cette croyance que le Dieu, qu'ils avaient les premiers adoré, leur avait, par des promesses réitérées et certaines, quoique données en songe, adjugé la propriété du pays, non comme simple don gracieux, mais comme l'instrument d'une moralisation supérieure, qu'ils pourraient et devraient y développer. Cette moralisation devait résider, avant tout, dans la connaissance épurée d'un Dieu unique, essentiellement distinct des déités que les peuples d'alors révéraient sous forme d'images et de simulacres absurdes. Cette saine connaissance de Dieu devait avoir pour conséquence la pratique du droit et de la justice eu tout et envers tous, contrastant avec l'injustice qui régnait généralement dans le monde. Cette morale, c'est Dieu même qui la demandait ; elle constituait la voie de Dieu que tout homme doit suivre. Cette notion de Dieu et cette morale devaient être pour eux une doctrine héréditaire et comme le legs de famille de leurs patriarches. Ces derniers avaient d'ailleurs reçu l'assurance que, par l'entremise de leurs descendants, fidèles gardiens de leur doctrine, tous les peuples de la terre seraient bénis et participeraient à cette morale. C'est à cet effet, pensaient-ils, que le pays de Canaan

leur avait été promis, comme étant particulièrement favorable au développement de la doctrine héréditaire.

Aussi les Israélites, même en pays étranger, soupirèrent-ils sans cesse après cette terre bénie, vers laquelle se tournaient obstinément leurs regards. Les aïeux leur avaient inculqué la ferme espérance que, lors même qu'ils vivraient pendant plusieurs générations sur une terre étrangère, ils rentreraient un jour infailliblement dans le pays où reposaient leurs patriarches, où ils avaient élevé des autels. À cette espérance, qui s'était comme identifiée à leur être, s'associait la conviction, non moins intime, qu'en retour de la possession de ce pays ils avaient à remplir une obligation, celle d'adorer uniquement le Dieu de leurs pures et de marcher constamment dans le sentier de la droiture.

L'évolution par laquelle la famille d'Israël devint un peuple s'est accomplie dans des circonstances peu ordinaires, et les commencements de ce peuple ne ressemblent à ceux d'aucun autre. Il naquit dans un milieu étranger, dans la province de Gessen, située tout au nord de l'Égypte et confinant à la Palestine. Ce n'était pas encore un peuple, mais une agglomération de douze tribus de pâtres assez peu cohérentes. Bien qu'ils ne se confondissent pas avec les Égyptiens indigènes, que ceux-ci eussent même de l'antipathie pour les bergers, — peut-être au souvenir des bergers (Hycsos ?) qui les avaient opprimés jadis, — certains contacts, certaines relations étaient cependant inévitables. Des membres ou des fractions de tribus renoncèrent à la vie pastorale, s'adonnèrent à l'agriculture ou à l'industrie, et entrèrent ainsi en rapport avec les habitants des villes. Ce rapprochement eut, en un sens, des résultats avantageux pour les Israélites.

Les Égyptiens avaient alors derrière eux une histoire dix fois séculaire et avaient atteint déjà un haut degré de civilisation. Leurs rois ou pharaons avaient fondé des cités populeuses et élevé de gigantesques bâtisses, temples, pyramides et monuments tumulaires. Leurs prêtres avaient perfectionné certains arts et procédés dont la nature particulière du pays nécessitait l'emploi. L'écriture, cet art si important pour l'humanité, avait aussi été inventée et perfectionnée par les prêtres égyptiens, d'abord sur la pierre et le métal pour perpétuer le souvenir et la gloire des rois, plus tard sur l'écorce du papyrus ; d'abord à l'aide de figures grossières, plus tard au moyen de caractères ingénieux.

Les Israélites, à Gessen, paraissent s'être approprié bon nombre de ces procédés, de ces arts et de ces connaissances ; particulièrement la tribu de Lévi, dépourvue de moyens, sans possessions, sans troupeaux à élever, semble avoir emprunté aux prêtres d'Égypte l'art de l'écriture. Aussi considérait-on cette tribu comme plus cultivée que les autres, comme une classe sacerdotale ; et, déjà en Égypte, les Lévites devaient à ce caractère de prêtres une situation privilégiée. A ce point de vue, le séjour des Israélites en Égypte a été de grande conséquence. Il a élevé ce peuple, ou du moins une partie de ce peuple, de l'état inférieur de la vie de nature au premier échelon de la civilisation. Mais ce qu'ils ont gagné d'un côté ils l'ont perdu de l'autre, et il s'en est peu fallu que, comme les Égyptiens et en dépit de

leur savante culture, ils ne tombassent dans un état pire encore, dans celui de l'abrutissement artificiel.

Il n'est point de peuple, ayant franchi la phase élémentaire du fétichisme, chez qui l'idolâtrie ait affecté une forme aussi repoussante et exercé sur les mœurs une aussi triste influence que chez le peuple égyptien. En combinant et amalgamant les différentes idolâtries locales, il avait édifié tout un système de polythéisme. A coté de leurs dieux, les Égyptiens avaient naturellement aussi des déesses. Mais ce qu'il y avait surtout de honteux et d'abominable dans leur mythologie, c'est qu'ils allaient chercher bien au-dessous de l'homme ces êtres à qui ils rendaient hommage et dont ils imploraient l'assistance. Ils donnaient à leurs dieux des formes bestiales et adoraient de vils animaux comme des puissances célestes.

Voilà quel culte abject les Israélites rencontrèrent en Égypte et eurent journellement sous les yeux. Une telle aberration ne pouvait avoir que de fâcheuses conséquences. Quand l'homme voit dans la brute une divinité, il descend lui-même forcément au niveau de la brute ; aussi est-ce en brute que le peuple était traité par les rois et par les castes supérieures, celles des prêtres et des guerriers. Nul respect pour l'homme, nul souci de la liberté des indigènes, encore moins de celle des étrangers. Les pharaons se vantaient de descendre des dieux, et, comme tels, ils étaient déjà divinisés de leur vivant. Tout le pays était à eux ; à eux, la population entière. S'ils laissaient aux laboureurs un coin de terre pour le défricher, c'était pure générosité de leur part. À proprement dire, il n'y avait point de peuple en Égypte, il n'y avait que des serfs. Le roi contraignait des centaines de mille hommes à des corvées pour les constructions colossales des temples et des pyramides. Quant aux prêtres égyptiens, ils étaient dignes des rois, dignes de leurs dieux. Que les pharaons accablassent le peuple des plus durs travaux, ils n'en étaient pas moins proclamés demi-dieux par les prêtres. Sous un tel régime le peuple dut perdre tout sentiment de dignité, dut fatalement s'abrutir ; il s'accoutuma à un dégradant esclavage et ne fit jamais la moindre tentative pour secouer ce joug de fer.

La honteuse idolâtrie des Égyptiens les conduisit à des écarts plus honteux encore. La notion de chasteté leur devint absolument étrangère. Les animaux étant réputés dieux, partant supérieurs à l'homme, avoir commerce avec eux était chose ordinaire, qui n'entraînait ni punition ni déshonneur. On représentait les dieux dans les poses les plus impudiques les hommes étaient-ils tenus de valoir mieux que leurs divinités ?...

Rien n'est contagieux comme la sottise et le vice. Les Israélites, surtout ceux qui frayaient de plus près avec les Égyptiens, adoptèrent insensiblement les turpitudes et les dérèglements, conséquence de l'idolâtrie. À cela se joignit encore une violente pression extérieure. Longtemps les Israélites étaient restés libres dans le pays de Gessen, n'étant considérés que comme des nomades qui ne faisaient qu'aller et venir. Mais comme après des années, après un siècle, ils étaient toujours là, qu'ils s'étaient même multipliés, les conseillers d'un roi virent de mauvais œil cette indépendance, que ne possédaient pas les Égyptiens eux-mêmes. Afin d'y

obvier, on déclara les Israélites, eux aussi, serfs ou esclaves, et on les astreignit à des corvées. C'est ainsi que cette province de Gessen, où naguère ils avaient vécu libres, se changea pour eux en maison d'esclaves en creuset de fer où ils devaient être mis à l'épreuve et montrer s'ils sauraient persévérer dans leur doctrine héréditaire ou s'ils adopteraient les dieux du pays étranger.

La plus grande partie des tribus ne résista point à cette épreuve. Elles avaient bien une vague conscience du Dieu de leurs pères, si différent des divinités égyptiennes ; mais cette faible et confuse lueur s'effaçait de jour en jour. Le penchant à l'imitation, l'oppression rigoureuse et le dur labeur de chaque jour achevèrent de les hébéter, et éteignirent dans leur sein la dernière étincelle de la lumineuse doctrine des ancêtres. Dans leur rude esclavage, ces malheureux ne savaient que faire d'un dieu invisible, qui ne vivait que dans leurs souvenirs. Ils levèrent donc les yeux, à l'imitation des Égyptiens leurs maîtres, vers ces divinités visibles qui, après tout, se montraient si propices à leurs bourreaux et les comblaient de bénédictions. Ils adressèrent leurs hommages au dieu-taureau Apis, qu'ils appelaient Abir[1], et ils sacrifièrent aux boucs. La vierge d'Israël, devenue jeune fille, se prostitua à un culte impur. Ils croyaient sans doute, sous la forme d'un grossier ruminant, honorer le Dieu de leurs pères : une fois que l'imagination s'affole et s'égare, de quelles monstruosités n'est-elle pas capable ? La race juive aurait sombré dans l'abjecte idolâtrie et dans la dépravation égyptienne, si deux frères et leur sœur, instruments inspirés d'une puissance supérieure, n'eussent arraché Israël à cette funeste apathie : j'ai nommé Moïse, Aaron et Miryam.

En quoi consistait la grandeur de ces trois personnages ? Quelles forces secrètes agissaient en eux, et leur donnaient le pouvoir de préparer une œuvre d'émancipation dont les sublimes effets ne devaient se borner ni à leur peuple ni à leur temps ? Les annales de l'histoire nous ont conservé trop peu de données personnelles sur Moïse, moins encore sur son frère et sa sœur, pour que nous puissions comprendre, humainement parlant, par quels degrés leur intelligence s'éleva de la lueur crépusculaire de l'enfance au plein épanouissement de la lumière intuitive. Ce trio fraternel appartenait à la tribu que la supériorité de ses connaissances désignait pour le sacerdoce, à la tribu de Lévi. Sans aucun doute, cette tribu, ou du moins cette famille, avait conservé plus fidèlement le souvenir des patriarches, de leurs doctrines traditionnelles sur Dieu, et elle s'était préservée de l'idolâtrie des Égyptiens et de leurs abominations. Aaron, Moïse et Miryam naquirent donc et grandirent dans une atmosphère morale et religieuse plus pure. Au sujet de Moïse, le document historique raconte que sa mère cacha pendant trois mois le nouveau-né, avant de l'exposer dans les eaux du Nil pour obéir à l'édit du roi. On ne peut guère douter que le jeune Moïse n'ait connu la cour du pharaon à Memphis ou à Tanis (Tsoan). Sans doute aussi, avec sa vive intelligence, il s'assimila les diverses sciences dont l'Égypte était le foyer. Le charme de sa personne et les rares facultés de son esprit durent lui gagner tous les cœurs : mais ce qui le paraît mieux encore que les avantages physiques et intellectuels, c'était sa douceur et sa modestie. Moïse était l'homme le plus doux qui fut sur la terre, tel est le seul éloge que lui décerne l'histoire. Ce qu'elle vante en lui, ce n'est ni l'héroïsme ni les exploits guerriers, c'est l'abnégation, c'est la passion du sacrifice. La doctrine

abrahamique d'un Dieu ami de la justice devait lui inspirer de l'horreur pour la hideuse idolâtrie dont il était témoin, et un profond dégoût des mœurs corrompues qui en étaient le fruit. La débauche éhontée, l'asservissement d'un peuple entier par un roi et des prêtres, l'inégalité des conditions, l'abaissement de l'homme au niveau de la brute et plus bas encore, les vices de l'esclavage, il put apprécier toutes ces pernicieuses horreurs, dont la contagion avait déjà gagné sa race.

Toute injustice avait dans Moïse un ennemi déclaré. Le cœur lui saignait à voir les enfants d'Israël roués à la servitude et sans cesse exposés aux sévices des plus vils Égyptiens. Voyant un jour un de ces hommes frapper injustement un hébreu, il ne put maîtriser son indignation et il châtia le coupable. Puis il eut peur d'être découvert, s'enfuit de l'Égypte et gagna le désert. Il s'arrêta dans une oasis, aux environs de la chaîne du Sinaï, où demeurait une tribu de Madianites. Là, comme naguère en Égypte, il fut témoin d'un acte de violence, et là encore, animé d'un saint zèle, il vint eu aide à de faibles bergères. Ce service lui valut la reconnaissance du père des jeunes filles, un cheikh ou prêtre madianite, dont l'une des filles devint sa femme. Il embrassa dans ce pays la vie pastorale. Là, dans l'isolement et la solitude, entre la mer Rouge et la Palestine, tandis qu'il cherchait pour les troupeaux de son beau-père un pâturage propice, l'inspiration prophétique le saisit...

Qu'est-ce que l'inspiration prophétique ! Jusqu'à présent, ceux-là mêmes qui ont pénétré plus avant dans les mystères de l'univers et de l'âme, — ce petit monde qui embrasse le grand, — ceux-là, dis-je, en ont bien quelque soupçon, mais nulle idée claire. Le domaine de l'âme renferme des coins obscurs, qui restent impénétrables au regard du plus profond penseur. Mais on ne saurait nier que l'esprit humain, même sans le secours des organes physiques, ne puisse apercevoir de loin le mystérieux enchaînement des choses et le jeu des forces diverses. En vertu d'une faculté interne encore inconnue, les hommes ont découvert certaines vérités qui ne sont pas du ressort des sens. Cela prouve que l'âme possède certaines facultés qui dépassent le cercle des sensations et du jugement, qui ont la puissance de soulever le voile de l'avenir, de découvrir des vérités transcendantes, utiles à la conduite morale de l'homme, et même d'entrevoir quelque chose de l'Être incompréhensible qui a combiné les forces de l'univers et qui en maintient le jeu. Sans doute les âmes vulgaires, préoccupées des soins de la vie matérielle, n'ont pas cette puissance. Mais une âme exempte d'égoïsme, supérieure aux appétits et aux passions, vierge des scories de la matière, une âme uniquement absorbée dans l'idée divine et aspirant exclusivement à la perfection morale, pourquoi une telle âme n'obtiendrait-elle pas la révélation de vérités morales et religieuses ? Pendant des siècles, dans le cours de l'histoire israélite, ont surgi des hommes purs et sans tache, dont la vue a plongé dans l'avenir, qui ont reçu et transmis des révélations sur Dieu et sur la sanctification de la vie. C'est là un fait historique, un fait qui défie toute critique. Toute une série de prophètes ont annoncé les destinées futures d'Israël et d'autres peuples, et l'événement a justifié leurs prédictions. Tous ont placé bien au-dessus d'eux le fils d'Amram, — le premier qui fut honoré d'une révélation, — parce que ses prophéties furent de toutes les plus claires, les plus conscientes et les plus certaines. Tous ont reconnu Moïse, non seulement comme le

premier des prophètes, mais comme le plus grand. Leur inspiration à eux n'était, à leurs propres yeux, qu'un reflet de la sienne. Si jamais âme d'un mortel a possédé la lucide intuition du prophète, c'est assurément l'âme pure, désintéressée, sublime, de Moïse.

Dans le désert de Sinaï, raconte le texte primitif, il fut honoré d'une mystérieuse vision, qui le remua dans tout son être. Partagé entre le saisissement et l'exaltation, plein d'humilité et de confiance à la fois, Moïse, après cette vision, retourna à son troupeau et à son foyer. Il était devenu un autre homme ; il se sentait poussé par l'esprit divin à délivrer ses frères de la servitude et à les initier à une vie supérieure.

Aaron aussi, qui était demeuré en Égypte, y avait reçu, dans une révélation, l'ordre de se diriger vers le mont Horeb et de se préparer, de concert avec son frire, à l'œuvre de la délivrance Or il leur semblait moins difficile encore de disposer Pharaon à la bienveillance que de faire accepter, à un peuple dégradé par l'esclavage, l'idée de son affranchissement ; mais, bien qu'ils s'attendissent à rencontrer maint obstacle et une résistance opiniâtre, les deux frères se mirent vaillamment à l'œuvre, pleins de confiance dans la protection divine.

Tout d'abord ils s'adressèrent aux représentants des familles et des tribus, aux Anciens du peuple, et leur déclarèrent avoir appris par révélation que Dieu, prenant en pitié la misère des Israélites, avait promis de les délivrer et voulait les ramener au pays de leurs pères. Les Anciens accueillirent avec empressement cette bonne nouvelle ; mais la masse, accoutumée à l'esclavage, n'y prêta qu'une oreille indifférente. L'excès du travail avait engendré l'apathie et l'incrédulité. Ils n'avaient même pas le cœur de renoncer à la bestiale idolâtrie des Égyptiens. Contre une telle inertie, toute éloquence devait échouer. Mieux vaut pour nous vivre dans l'esclavage que de mourir dans le désert ! Telle fut la réponse du peuple, réponse sensée en apparence.

Sans se décourager, les deux frères se présentent devant le roi d'Égypte, et lui demandent au nom de Dieu, qui leur a donné cette mission, de rendre la liberté à leurs frères. Si les Israélites, dans l'appréhension d'un avenir inconnu, tenaient peu à quitter le pays, Pharaon tenait encore moins à les laisser partir. Avoir à sa disposition, pour ses cultures et ses bâtisses, plusieurs centaines de mille esclaves, et les émanciper au nom d'un dieu qu'il ne connaissait pas, au nom d'un droit qu'il dédaignait, la seule idée de lui demander pareille chose lui semblait une insolence. Il imposa dès lors aux serfs israélites un redoublement de travail, dans la crainte que le désœuvrement ne les conduisit à des idées de liberté. Au lieu de l'accueil sympathique qu'ils avaient espéré, Moïse et Aaron subirent les amers reproches des malheureux Israélites, dont leur intervention n'avait fait qu'aggraver les souffrances.

Mais lorsque le pays et le roi lui-même furent éprouvés par une série de plaies et de calamités exceptionnelles, lorsque Pharaon dut se dire que ce dieu inconnu les lui infligeait pour châtier sa résistance, alors seulement il se résigna à fléchir. À la

suite de fléaux subis coup sur coup, il pressa lui-même le départ des Israélites avec une insistance violente, comme s'il eût craint que le moindre délai ne causât sa perte et celle du pays. À peine leur laissa-t-il le temps de se munir de vivres pour ce long et pénible voyage. Ce fut une heure mémorable que cette heure matinale du 15 nissan (mars), où un peuple esclave recouvra sa liberté sans coup férir. C'est le premier peuple qui ait appris à connaître le prix de la liberté, et il a gardé depuis lors, avec un soin jaloux, cet inappréciable trésor, cette condition fondamentale de la dignité humaine.

Des milliers d'Israélites partirent donc de leurs villages et de leurs tentes, la ceinture aux reins, le bâton à la main, avec leurs enfants et leurs troupeaux, et se rassemblèrent près de la ville de Raamsès. De nombreuses familles de pâtres, leurs congénères de race et de langue, qui avaient vécu au milieu d'eux, se joignirent à eux dans cette émigration. Tous se groupèrent autour de Moïse et obéirent à la parole de ce prophète, qui pourtant était éloigné de tout esprit de domination et qui proclama, le premier, l'égalité complète de tous les hommes. La tâche qui s'imposait à lui dans cet exode était plus ardue encore que ne l'avait été sa mission en Égypte auprès du roi et du peuple israélite. Ces milliers d'esclaves nouvellement affranchis, dont bien peu étaient à la hauteur du noble rôle qui leur était réservé ; ces hommes qui, arrachés à la verge de leurs tyrans, suivaient aujourd'hui passivement leur chef et l'abandonneraient demain à la première épreuve, Moïse avait à les conduire à travers le désert dans la Terre promise, à pourvoir à leurs besoins, à faire leur éducation ! De cette horde il devait faire un peuple, lui conquérir un sol, lui donner une constitution et introduire la dignité dans sa vie. En présence d'un tel problème, il ne pouvait compter avec certitude que sur le concours de la tribu de Lévi, dont les idées sympathisaient avec les siennes. Ce furent les Lévites, en effet, qui le secondèrent dans sa tâche difficile d'éducateur.

Tandis que les Égyptiens ensevelissaient leurs morts, qu'avait frappés une peste soudaine, les Israélites quittèrent l'Égypte après un séjour de plusieurs siècles, quatre générations après les premiers immigrants. Ils s'avancèrent dans le désert qui sépare l'Égypte du Canaan, par la même route qui avait conduit leur dernier patriarche au pays du Nil. Ils devaient s'acheminer d'abord vers la montagne de Sinaï, pour y recevoir une nouvelle doctrine et des lois dont l'exécution avait été le but même de leur affranchissement. — Cependant Pharaon regrettait d'avoir, dans un moment de faiblesse, consenti à leur départ. Il résolut de ressaisir les esclaves qu'il avait laissés échapper. Jugeant l'occasion favorable, il se met à leur poursuite. En voyant de loin les Égyptiens qui accourent sur eux, les Israélites se livrent au désespoir. Toute issue, en effet, leur est fermée. Devant eux la mer, derrière eux l'ennemi, qui, dans un moment, va les atteindre et ne manquera pas de les replonger dans le plus dur esclavage. Plusieurs se plaignent et murmurent : N'y a-t-il pas de sépulcres en Égypte, disent-ils à Moïse, que tu nous aies amenés dans ce désert pour y mourir ? — Soudain s'offrit à eux un moyen de salut inespéré, où ils ne purent voir qu'un miracle. Pendant la nuit, un fort vent de nord-est avait poussé vers le sud les eaux de la mer[2] et en avait mis le lit à sec dans ses parties proéminentes. Le chef des Israélites, mettant vivement à profit cette heureuse circonstance, leur fit gagner en toute hâte le rivage opposé. Il leur

avait d'ailleurs annoncé, avec sa clairvoyance prophétique, qu'ils ne reverraient plus jamais les Égyptiens. Le court trajet fut vite parcouru, et ils purent l'accomplir tout entier à pied sec.

Cependant les Égyptiens s'étaient mis à leur poursuite pour les ramener esclaves. Lorsque, au jour naissant, ils atteignirent le bord occidental, aperçurent les Israélites à l'autre bord et voulurent les poursuivre par le même chemin guéable, le vent tomba tout à coup ; les vagues amoncelées des deux côtés refluèrent brusquement sur le lit desséché et submergèrent, dans leur sépulcre liquide, chariots, chevaux et guerriers. Délivrance merveilleuse, qui, en s'accomplissant sous leurs yeux, releva les cœurs des plus apathiques et les remplit de confiance en l'avenir. Ce jour-là, ils eurent foi en Dieu et en son mandataire Moïse. Un hymne inspiré, à la gloire de leur divin libérateur, s'échappa de leurs poitrines, et ils chantèrent en chœur :

Je veux glorifier le Seigneur,
Car le Seigneur est grand !
Coursiers et cavaliers,
Il les a lancés dans la mer !...

Leur délivrance du joug égyptien, leur passage à travers la mer, le prompt anéantissement d'un ennemi acharné et altéré de vengeance, ces trois faits étaient pour les Israélites des choses vécues, qui jamais ne s'effacèrent de leur mémoire. Dans les situations les plus graves et les plus désespérées, ces souvenirs soutinrent constamment leur force et leur courage. Ils savaient que ce Dieu, qui les avait délivrés de l'Égypte, qui avait pour eux desséché la mer, qui avait exterminé leur mortel ennemi, ne pourrait jamais les abandonner, qu'à jamais il régnerait sur eux[3]. Si, chez la plupart, ces sentiments de confiance, d'attachement à Dieu, de ferme courage, ne persistèrent pas longtemps et faiblirent au premier obstacle, ils se sont toujours maintenus dans un groupe de vaillants, qui ont su les manifester au milieu des épreuves que leur réservait l'avenir.

Échappées à l'étreinte de l'esclavage et à la terreur séculaire de leurs oppresseurs, les tribus pouvaient poursuivre avec sécurité leur marche. Elles avaient encore plusieurs journées à faire pour atteindre le Sinaï, but provisoire de leur voyage. Bien que la contrée qu'elles avaient à traverser ne soit, en majeure partie, qu'un désert de sable, elle ne manque toutefois pas d'oasis, d'eau ni de pâturages. Elle était connue de Moïse, qui précédemment y avait fait paître les troupeaux de son beau-père. Le pain même n'y fit point faute aux Israélites, car la manne leur en tint lieu. Ils en trouvèrent si abondamment et s'en nourrirent si longtemps, qu'ils durent la regarder comme un aliment miraculeux. Car ce n'est que dans cette presqu'île qu'on voit couler de l'écorce des hauts tamaris, très nombreux dans les vallées et sur les mamelons du Sinaï, des gouttes d'une saveur mielleuse, que la fraîcheur du matin cristallise en globules gros comme des pois ou des grains de coriandre, et qui fondent ensuite au soleil.

Après ces merveilles qui avaient exalté leurs esprits, les tribus semblaient suffisamment préparées à recevoir le bienfait suprême en vue duquel elles s'étaient acheminées, par le détour du désert, vers la montagne de Sinaï ou d'Horeb. C'est au pied de cette montagne, entourée partout de libres espaces, que Moïse conduisit et cantonna les Israélites. Puis il leur enjoignit de se préparer à un phénomène extraordinaire qui allait frapper leurs yeux et leurs oreilles. Avec une curiosité ardente et anxieuse, ils attendirent le troisième jour. Une barrière dressée autour du pic le plus voisin empêchait le peuple d'en approcher. Une nuée épaisse en enveloppait le sommet, des éclairs intenses s'en échappaient et transformaient la montagne en un vaste brasier, tandis que le tonnerre, grondant d'une paroi à l'autre, se répercutait en formidables échos. Toute la nature semblait convulsée et la fin du monde imminente. Grands et petits tremblaient effarés, secoués dans tout leur être, à la vue de ce sublime et terrible spectacle. Mais si sublime qu'il fût, il ne l'était pas plus que les paroles qu'entendit ce peuple frémissant, et dont les nuées du Sinaï, les éclairs et le tonnerre n'étaient que la préface.

Du haut de cette montagne en feu, ébranlée jusqu'en ses profondeurs, des paroles distinctes vinrent frapper l'oreille du peuple assemblé, paroles très simples au fond, intelligibles à chacun, mais qui ne sont rien moins que la base de l'éducation morale de l'homme. Les dix paroles qui retentirent alors, le peuple eut la ferme conviction qu'elles lui étaient directement révélées de Dieu. Ce Dieu, lui disaient-elles, qu'Israël doit adorer désormais, est le même qu'il a déjà reconnu à sa miraculeuse protection, celui dont il a éprouvé la puissante influence sur les choses humaines, celui qui l'a tiré de l'Égypte et a brisé ses chaînes. Dieu invisible, on ne doit le représenter sous aucune image. (L'idolâtrie égyptienne, à laquelle les Israélites s'étaient accoutumés, justifie l'insistance avec laquelle cette défense est développée.) Sanctifier le sabbat, s'abstenir de tout travail le septième jour, est particulièrement recommandé. Il n'était pas non plus indifférent, en présenté de la barbarie de cette époque, de déclarer que les auteurs de nos jours ont droit à notre respect. Que de peuples, dans l'antiquité, avaient coutume de tuer leurs parents devenus vieux ou de les exposer à la dent des fauves ! Quant à la mère, elle était partout traitée avec dédain, et, après la mort du père, elle était subordonnée à l'aîné des fils. La voix du Sinaï proclama que le fils, même devenu chef de la famille, doit honorer sa mère à l'égal de son père. — La vie humaine était peu respectée chez les anciens ; c'est pourquoi la voix divine déclare : Tu ne tueras point ! Le motif en est précisé dans un autre passage : La vie de l'homme est inviolable, parce que l'homme a été créé à l'image de Dieu. — Un des fléaux du vieux monde était la luxure et l'impudicité ; l'oracle du Sinaï prononça : Tu ne forniqueras point ! — La propriété aussi devait être inviolable : le vol fut stigmatisé comme un crime, pareillement le faux témoignage. Et non seulement la mauvaise action, mais même la mauvaise pensée fut condamnée sur le Sinaï : Tu ne convoiteras pas la femme ni la propriété d'autrui.

Que valait l'histoire des Indiens, des Égyptiens et autres peuples, avec leur sagesse, leurs orgueilleuses bâtisses, leurs pyramides et leurs colosses ; que valait cette histoire, vieille alors de plus de deux mille ans, auprès de cette heure solennelle du Sinaï ? Cette heure a statué pour l'éternité. Elle a posé la première

pierre de la moralité, de la dignité humaine. Elle a marqué l'avènement d'un peuple unique et sans pareil au monde. Ces simples et profondes vérités : un Dieu immatériel et sans représentation possible, un Dieu libérateur, ami des opprimés et des esclaves, ennemi de l'esclavage ; les devoirs de la piété filiale, de la chasteté, du respect de la vie humaine et de la propriété, de la sincérité de l'homme envers l'homme, de la pureté du for intérieur, c'est sur le Sinaï qu'elles retentirent pour la première fois et pour tous les temps.

Les Israélites étaient arrivés au Sinaï en timides esclaves, ils le quittèrent transformés en saint peuple de Dieu, en peuple de prêtres, en peuple de droiture (Yeschouron). Par l'application du Décalogue, ils devaient devenir les instituteurs du genre humain et une source de bénédictions pour lui. Les peuples du monde ne se doutaient guère que, dans un coin de ce monde, une chétive peuplade avait assumer la lourde tâche de les instruire.

Mais il ne fallait pas que les saintes doctrines du Sinaï s'évanouissent avec les vibrations de l'air qui les avait portées aux oreilles du peuple. Pour se conserver à jamais dans la mémoire des hommes, elles devaient être gravées sur la pierre. Les dix paroles furent donc inscrites sur deux tables ou plateaux de pierre et sur chacune de leurs faces. Ces deux tables se sont longtemps conservées. On les appelait les Tables de l'avertissement ou du statut. Elles furent déposées plus tard dans une sorte de caisse, dite Arche d'alliance, placée au centre de la tente où se réunissaient les Anciens des familles toutes les fois que Moïse les convoquait. Cette arche était le signe visible de l'alliance que Dieu avait conclue avec le peuple au Sinaï, et en vertu de laquelle ce peuple devenait le sien et ne reconnaîtrait jamais d'autre dieu que le céleste Auteur de cette doctrine.

Ces grandes vérités religieuses et morales, éléments principaux d'une moralité nouvelle, et base en même temps de la nationalité israélite, furent traduites en lois précises qui leur donnèrent toute leur valeur, et qui devaient régir soit la vie individuelle, soit la vie collective. Cette parole que Dieu a délivré les Israélites de l'Égypte, eut pour corollaire la doctrine de l'égalité de tous dans la société. Il ne devait y avoir parmi eux ni maître ni esclave. Nul ne pouvait se vendre ni être vendu comme esclave à perpétuité. Si quelqu'un avait encouru la perte de sa liberté, il ne pouvait servir que six années, la septième il redevenait libre. L'enfant dénaturé, le meurtrier volontaire, étaient punis de mort, et le sanctuaire même ne pouvait leur servir d'asile. Le meurtre même d'un esclave non israélite devait être vengé ; si son maître le maltraitait, il recouvrait sa liberté ipso facto. Pour sauvegarder l'honneur de la jeune fille, le séducteur était tenu d'épouser sa victime ou de payer au père des dommages-intérêts.

La loi insiste particulièrement sur les égards dus à la veuve et à l'orphelin, qu'elle ne permet pas de molester. Elle couvre de sa protection l'étranger même qui désire vivre au sein d'une tribu. Les Israélites doivent toujours se souvenir qu'ils furent étrangers en Égypte, et n'être point durs à l'étranger comme on le fut pour eux-mêmes. — Le recueil de ces lois et autres semblables, toutes pénétrées de

justice et de charité, pauvres en prescriptions cérémonielles, forma le Code antique, la Thora.

Or, la mission dévolue aux Israélites par la révélation du Sinaï était trop haute, trop idéale, elle contrastait trop avec leurs habitudes et leurs idées antérieures pour pouvoir entrer immédiatement dans leur intelligence. Les habitués du culte d'Apis ne pouvaient guère mettre leur confiance en un pur esprit. En tout cas, ils voyaient dans Moïse une divinité faite homme, de même que les Égyptiens avaient coutume de révérer leurs rois et leurs prêtres comme des dieux visibles. La religion spirituelle proclamée sur le Sinaï ne cherchait pas dans les sacrifices la manifestation du culte que l'homme doit à Dieu, elle tendait surtout à développer une vie morale et sainte. Mais ce but dépassait le niveau intellectuel du peuple ; pour l'y conduire, il fallait d'abord faire son éducation. Les peuples de l'antiquité ne connaissant d'autre moyen que les sacrifices pour obtenir la grâce divine, force était de conserver cette forme de culte ; mais elle fut simplifiée. Un autel avait pour complément obligé un sanctuaire. Dans ce dernier, nulle image ne fut admise, mais uniquement un chandelier, une table avec douze pains, symbole des douze tribus, plus un autel, enfin une enceinte pour l'arche d'alliance (le saint des saints).

A l'autel, au sanctuaire et aux sacrifices, un corps de prêtres était nécessaire. Cette antique institution fut donc aussi conservée. Le sacerdoce fut naturellement conféré à la tribu de Lévi, la plus fidèle de toutes et la plus instruite, qui déjà en Égypte avait fait office de prêtres. Mais la possession territoriale aurait pu la conduire, comme les prêtres d'Égypte, à l'égoïsme, à l'abaissement du caractère, à l'exploitation intéressée du sentiment religieux. Les prêtres d'Israël, les Lévites, n'eurent point de canton en propre, et leurs moyens d'existence devaient se borner aux redevances que la loi prescrivait aux laïques de leur fournir. D'autre part, une vieille coutume, qui remontait à l'époque des patriarches, confiait aux premiers-nés des familles le soin des sacrifices. Cette prêtrise domestique, ne pouvant être brusquement supprimée, se maintint concurremment avec la prêtrise Lévitique. Il se mêla ainsi, à la pure doctrine du Sinaï, un élément disparate et même antipathique. Les tendances matérielles du peuple rendaient nécessaires ces concessions, qui devaient servir de transition et d'acheminement à des idées plus élevées. Mais la partie éclairée du peuple, plus ou moins pénétrée de ces mêmes idées, n'attribua jamais à l'institution des sacrifices qu'une valeur secondaire.

Les Israélites demeurèrent quarante années dans le désert, menant une existence nomade, cherchant des pâturages pour leurs troupeaux, errant çà et là de Kadesch au golfe d'Ailat. C'est dans cette région et dans cet intervalle que Moïse accomplit sa mission d'éducateur. Cette première génération s'éteignit peu à peu, et la génération nouvelle, élevée par lui et par les hommes qui le secondaient, devint une communauté confiante en Dieu, pleine de courage et de persévérance. Il lui donna une série de lois successives, qu'il s'attacha à faire pénétrer dans son cœur. Moïse s'était entouré d'un sénat composé des chefs des soixante-dix familles. Ces soixante-dix Anciens, qui servirent de modèle à des institutions ultérieures, devaient lui alléger le fardeau des affaires publiques, prendre part au conseil et à

l'exécution dans toutes les occurrences importantes. En outre, il institua des juges supérieurs et subalternes, préposés respectivement à mille, à cent, à dix familles. Il confia leur élection au peuple, qui devait choisir lui-même les plus dignes et les lui proposer. Il enjoignit à ces juges de prononcer avec justice, non seulement entre leurs coreligionnaires, mais entre Israélites et étrangers. Ils étaient tenus de ne faire acception de personne, d'être équitables aux petits comme aux grands, inaccessibles à la corruption et à la crainte, animés, en un mot, du seul désir de bien juger : car la justice est à Dieu, il en est la source, il en surveille l'exercice.

Amour du prochain, fraternité, égalité, douceur et justice, tel fut l'idéal que Moïse proposa à la jeune génération élevée par lui, et qu'elle devait aspirer à réaliser un jour. Ce fut un beau temps que celui où de telles lois et de telles doctrines furent infusées à un peuple comme l'âme même de son existence ! La jeunesse de ce peuple était comme transfigurée par un glorieux idéal. C'étaient les épousailles de la vierge d'Israël s'unissant à son Dieu, et le suivant avec amour à travers une aride solitude !

Enfin, ces pérégrinations étaient arrivées à leur terme. L'ancienne génération était morte, et la nouvelle, plus docile et plus vaillante, semblait mûre pour le but assigné. Un certain nombre d'Israélites de la tribu de Juda, aidés de ceux de Siméon, pénétrèrent, paraît-il, dans la Palestine par le sud, y prirent plusieurs villes et s'y établirent. Les autres tribus devaient faire un détour et entrer dans le pays par l'est. Ce détour pouvait être évité si les Iduméens, qui habitaient les hauteurs de la chaîne du Séir, leur eussent permis de traverser leur territoire. Mais ceux-ci, craignant sans doute d'être dépossédés par ce peuple en quête d'un établissement, s'avancèrent en armes pour leur défendre le passage. Les tribus furent donc obligées de faire un long circuit, de tourner l'Idumée en longeant le Séir à l'est, et de s'approcher du pays de Canaan par la rive orientale du Jourdain.

Or Sichon, roi des Amorréens, occupait cette contrée. Moïse lui envoya des messagers de paix, lui demandant la permission, pour les Israélites, de traverser son pays afin de gagner le Jourdain. Sichon refusa, lui aussi, et marcha avec son armée contre les tribus. La génération élevée par Moïse, bien différente de ses pères, accepta la lutte avec une juvénile ardeur, et battit, avec leurs rois Sichon et Og, les peuplades qui prétendaient lui barrer le passage.

Cette victoire des Israélites eut de grandes conséquences pour eux, et dans le présent et dans l'avenir. D'abord, ils prirent possession de toute la contrée, s'y cantonnèrent et mirent ainsi fin à leur vie nomade. De plus, ce premier succès leur donna la confiance et l'espoir de vaincre toutes les résistances qu'ils pourraient rencontrer dans la conquête de la Terre promise. Les peuplades voisines, informées de la défaite de ces puissants princes, tremblèrent devant les tribus voyageuses.

La péripétie née de ces étonnantes victoires fit éclore des chants, première apparition d'un génie sans lequel un peuple ne saurait prétendre à une place éminente. Les premiers vers chantés par la muse hébraïque furent des chants de guerre et de victoire. Les auteurs de ces poèmes (moschlim) furent, dès l'abord, en

si haute estime que l'on conserva leurs productions dans un recueil, le Livre des guerres de Dieu. Il n'est resté que trois de ces poèmes, et à l'état de fragments... La poésie hébraïque, dans ses premiers essais, manque et de profondeur et de suavité, mais elle montre déjà une double originalité qu'elle devait porter plus tard jusqu'à la perfection, eu égard à la forme, elle a déjà la symétrie des hémistiches, autrement dit le parallélisme, où une même pensée se répète, dans deux ou trois membres successifs, sous des formes différentes. Eu égard au fond, cette muse naissante aime déjà l'ironie, fruit d'une double préoccupation : celle de l'idéal qu'elle porte en son âme, et celle de la réalité qui lui ressemble si peu...

Pour arriver à leur but, — la Terre de promission, — les Israélites ne pouvaient s'attarder plus longtemps dans les fertiles campagnes situées entre l'Arnon et le Jabok ; il fallait se mettre en mesure de passer le Jourdain. Ici se manifesta la fâcheuse conséquence de la conquête des pays d'Og et de Sichon. Les tribus de Gad et de Ruben déclarèrent, un beau jour, vouloir rester sur le territoire conquis, parce qu'il était riche en pâturages et avantageux pour leur nombreux bétail et leurs chameaux. Ce fut pour Moïse une nouvelle douleur. Il leur reprocha amèrement leur égoïsme et, tout en cédant à leur désir, en les autorisant à garder le terrain conquis, il leur fit promettre que tous leurs hommes valides et propres à la guerre passeraient le Jourdain avec les autres tribus pour les aider à la conquête. Ainsi se forma un canton distinct et non prévu, celui des deux tribus et demie ou de la Pérée, l'autre côté du Jourdain, canton dont la possession devait avoir ultérieurement des conséquences plutôt nuisibles que favorables.

Les autres tribus étaient déjà prêtes à passer le Jourdain, lorsque Moïse, leur incomparable guide, cessa de vivre. Les Israélites pleurèrent sa mort trente jours ; ce n'était que justice, car une telle perte était irréparable. Israël, à bon droit, se sentait orphelin. Pas un législateur, fondateur d'État ni éducateur de peuple, ne saurait être mis en parallèle avec Moïse. Il n'a pas seulement, et dans la situation la plus défavorable, fait d'une horde d'esclaves un peuple, il a aussi imprimé à ce peuple le sceau de l'immortalité. Il a mis dans ce corps une âme impérissable. Il a fait briller à ses yeux un idéal qu'il devait poursuivre sans cesse, heureux ou malheureux selon qu'il saurait ou non l'atteindre. Moïse a pu dire de lui-même qu'il a porté ce peuple comme le nourricier porte son nourrisson, et rarement il a cédé au découragement ou à l'impatience. Sa douceur et soit abnégation, traits dominants de son caractère, joints à la lucidité de son intuition, l'ont rendu digne d'être l'organe de la Divinité. Étranger à tout sentiment d'envie, il aurait voulu que tous les Israélites fussent prophètes comme lui, qu'à eux tous Dieu envoyât son inspiration. Aussi Moïse est-il resté, pour la postérité, le type incomparable du prophète ; et la pensée que l'aurore du judaïsme vit briller un tel modèle ne fut pas un médiocre stimulant pour les générations suivantes.

La mort même de Moïse fut un enseignement. C'est dans le pays de Moab, au pied d'une montagne révérée dans cette région, — le mont Peor, — qu'il fut mystérieusement enseveli, et nul ne connaît jusqu'aujourd'hui le lieu de sa sépulture. Il fallait éviter que son peuple ne le divinisât, comme les païens faisaient de leurs rois, de leurs grands ou prétendus grands hommes, de leurs fondateurs de

religions. Pleurant la mort du chef bien-aimé qui ne devait pas les conduire dans la Terre promise ; pleines des grands souvenirs de la délivrance d'Égypte, du passage de la mer, de la révélation sinaïque ; exaltées par leurs récentes victoires sur les rois Sichon et Og, les tribus passèrent le Jourdain, par un jour de printemps, sous la conduite de Josué, fidèle disciple de Moïse.

[1] Le mot *Abir* veut dire eu hébreu *taureau*, puissant et *Dieu*. Il répond à l'*Apis* égyptien, qui était adoré comme divinité. Cf. Jérémie, 46, où le mot *Abir-echa* signifie : *ton Apis*, *ton dieu-taureau*. C'est parce qu'une partie des Israélites étaient habitués au culte d'Apis, que Jéroboam a pu instaurer plus tard celui du taureau on du veau.
[2] La **Mer des Roseaux** qu'ont traversée les Israélites ne peut avoir été la pointe de la mer Rouge (golfe d'Akabah), ni le golfe de Suez, qu'on ne peut jamais passer à pied sec, même à la marée basse. Le passage doit s'être effectué plutôt par cette partie sablonneuse de la mer qui porte le nom de *Mer des Crocodiles* (en arabe *Behr et Timseh*) et qui est aujourd'hui reliée au canal de Suez.
[3] Fin du cantique de la mer Rouge.

Première époque — Les commencements

Chapitre II — Conquête du pays de Canaan - L'époque des Juges.

Les Israélites ne rencontrèrent aucune résistance, soit pour traverser le fleuve, soit pour s'avancer dans l'intérieur du pays. La terreur avait paralysé les habitants. D'ailleurs, entre ces différentes peuplades, il n'existait point de lien qui en formât un tout et leur permit de marcher en masses compactes contre les envahisseurs. Il y avait bien, dit l'Écriture, trente et un rois dans le pays de Canaan, indépendamment de ceux qui habitaient le littoral de la Méditerranée ; mais ce n'étaient, à vrai dire, que des roitelets, régnant chacun sur une ville et ses dépendances, et isolés les uns des autres. Ils laissèrent tranquillement les Israélites dresser un vaste camp à Ghilgal, entre le Jourdain et Jéricho. Cette dernière ville elle-même, qui devait, selon toute apparence, être attaquée la première, n'avait aucun secours à attendre des villes voisines, et ne pouvait compter que sur elle-même. Les tribus israélites, au contraire, étaient unies, avides de conquêtes, exercées aux armes, et elles étaient conduites par un chef qui avait fait ses preuves.

Josué, fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm, était le successeur autorisé du grand prophète, qui lui avait imposé les mains et lui avait communiqué une partie de son esprit. Toutefois il n'était point prophète. Il avait plutôt le sentiment de la réalité, de l'utilité présente et pratique, que de l'avenir idéal. C'était un vaillant soldat, un général habile, et il l'avait prouvé autrefois dans sa rencontre avec les Amalécites. De plus, il avait le bonheur d'appartenir à la tribu d'Éphraïm, la plus considérée de

toutes. Autrement sa tribu, fière et peu traitable de sa nature, ne se serait pas si facilement soumise à ses ordres. Mais, celle-ci l'acceptant pour chef, les autres ne lui marchandèrent point l'obéissance. Général et armée, qui avaient remporté l'un et l'autre d'éclatantes victoires, étaient pleins de résolution et animés du ferme espoir que Dieu favoriserait leurs entreprises et assurerait leur triomphe.

La première conquête fut celle de Jéricho, ville située près de la montagne, dans une contrée des plus fertiles où croissaient non seulement des palmiers à haute tige, mais encore le précieux balsamier. Grâce au voisinage de la mer Morte, le climat de Jéricho jouit, la plus grande partie de l'année, d'une température élevée, et les fruits y mûrissent plus vite que dans l'intérieur du pays. Il importait donc de se mettre d'abord en possession de cette ville. Mais on renforça les fortifications de Jéricho, parce que les habitants, comptant peu sur leur force de résistance, ne se sentaient eu sûreté que derrière de bonnes murailles. Pourtant ces murs tombèrent, raconte l'Écriture, au fracas intense soulevé par les guerriers israélites. Ceux-ci pénétrèrent dans la ville sans trop de résistance, et eurent facilement raison d'une population énervée par la débauche. — La forteresse d'Aï, située à deux ou trois lieues plus au nord, ne put être prise que par un stratagème et par la mise en mouvement de toute l'armée. Béthel, non loin de cette ville, fut enlevée peu après par des guerriers d'Éphraïm, à l'aide d'une ruse. La prise des deux fortes cités acheva de décourager les habitants des villes et villages voisins, qui, sans même attendre d'être attaqués, s'enfuirent dans la direction du nord, de l'ouest et du sud, abandonnant leur territoire à l'ennemi, qui en prit possession en tout ou en partie. Les Hivéens du district de Gabaon, ou Gabaonites, se soumirent spontanément à Josué et au peuple, cédèrent aux Israélites la propriété de leurs villes, et ne demandèrent en retour qu'à être épargnés et tolérés. Josué, d'accord avec les Anciens et acquiesçant à cette condition, conclut avec eux un traité qui, selon l'usage de l'époque, fut scellé par un serment. — C'est ainsi que presque tout le pays de montagne, depuis la lisière de la grande plaine jusque prés de la ville qui fut plus tard Jérusalem, tomba au pouvoir des Israélites. Cette zone séparait les anciens habitants du nord de ceux du sud, de sorte qu'ils étaient hors d'état de se prêter mutuellement assistance.

Les Cananéens du sud n'en sentirent que mieux le besoin de s'unir ; la crainte de voir leur pays devenir infailliblement la proie de l'ennemi commun triompha de leurs petites jalousies et de leurs querelles particulières, resserra leur faisceau et leur donna du cœur pour l'attaque. Cinq rois ou souverains de territoires, parmi lesquels ceux de Jébus (Jérusalem) et d'Hébron, se coalisèrent pour attaquer les Gabaonites, qui, par leur soumission volontaire, avaient donné libre carrière aux conquérants. Les Gabaonites implorèrent la protection de Josué, qui fit marcher contre les cinq armées ses guerriers accoutumés à la victoire, et les battit si complètement qu'elles s'enfuirent au loin dans toutes les directions. Ce dut être une journée extraordinaire sous les murs de Gabaon, puisque, cinq siècles plus tard, on en conservait encore le souvenir. Un chant l'a immortalisée :

Josué s'écria :
Soleil, arrête-toi sur Gabaon !

Et toi, Lune, dans la vallée d'Avalon !
Et le soleil s'arrêta,
Et la lune fit halte,
Jusqu'à ce que le peuple eût châtié ses ennemis.

Le passage du Jourdain, accompli avec un bonheur inespéré, et ces victoires si rapides remportées coup sur coup, étaient autant de miracles qu'on pouvait ajouter aux miracles anciens. Ils fournirent aux poètes une ample matière pour glorifier non les exploits de la nation, mais la merveilleuse protection de son Dieu...

La victoire de Gabaon aplanit aux Israélites la route du midi et leur permit de s'étendre aussi dans cette direction. Là, toutefois, il y eut plus d'une place forte dont ils ne purent faire ou conserver la conquête.

Une fois la région centrale subjuguée, le plus fort était fait, et les tribus cessèrent de mettre en commun leurs efforts, par suite sans doute de l'exemple donné par la tribu de Joseph. Cette dernière, qui se divisait en deux sous-tribus, celles d'Éphraïm et de Manassé, prétendait à une certaine prééminence, fondée sur la situation qu'elle avait occupée en Égypte, et corroborée par cette circonstance que Josué, le chef du peuple, était né dans son sein. C'est pourquoi elle réclamait la meilleure partie du pays, celle de la montagne centrale, très riche en sources et d'une extraordinaire fertilité. La tribu d'Éphraïm prit possession de la contrée située au nord et au sud de Sichem, accidentée par une succession de collines et de vallées. Elle adopta pour chef-lieu Sichem, l'antique cité des Hivéens, et qui, par sa position entre deux montagnes (Garizim et Ebal) riches en cours d'eau, méritait de devenir la capitale de tout le pays. Mais les branches d'Éphraïm et de Manassé ne se contentèrent pas de cette belle et plantureuse province appelée depuis la Montagne d'Éphraïm ; persuadées que Josué, enfant de la même tribu, n'avait rien à leur refuser, elles revendiquèrent une part plus grande encore[1]. Sous prétexte que leur lot territorial était insuffisant pour leurs nombreuses familles, elles voulurent, indépendamment de la belle et riche plaine qui s'étend, sur un espace de plusieurs lieues, au nord de la montagne d'Éphraïm, obtenir encore la contrée adjacente qui avoisine la haute montagne de Thabor. Mais, contre leur attente, Josué se montra peu traitable. Il leur répondit avec quelque ironie que, puisqu'elles étaient si nombreuses, elles n'avaient qu'à s'emparer du mont Thabor, dans le pays des Phérizéens et des Rephaïm, et à éclaircir la forêt. Voyant que Josué ne prêtait pas la moindre assistance à leurs prétentions égoïstes, ces hommes cessèrent de prendre aucune part aux entreprises communes ; ils pouvaient se contenter de leur lot.

Ce fut comme un signal. En les voyant se désintéresser ainsi de la chose publique, les autres tribus firent comme eux : elles songèrent avant tout à elles-mêmes. Quatre tribus jetèrent leur dévolu sur le nord, quatre sur le sud et l'ouest. Ce que n'avaient pas osé les Joséphides, quatre tribus l'entreprirent résolument : Issachar, Zabulon, Aser et Nephtali. Elles descendirent dans la plaine de Jezréel (Esdrelom), où s'établit une partie d'entre elles, tandis que l'autre poussa plus au nord, dans le haut pays qui s'étend au pied de la montagne. Ces tribus étaient,

encore moins que les Joséphides, en mesure de guerroyer contre les habitants de la plaine, parce qu'elles n'auraient pu tenir contre les chariots de guerre qui la parcouraient aisément en tout sens. La tribu d'Issachar s'en tenait aux pâturages qu'elle avait été heureuse de trouver dans cette grande plaine, et ne songeait pas, pour le moment, à posséder des places fortes. Séduite par les charmes du repos et par la fécondité de cette terre, elle semble s'être soumise aux Cananéens de la province, satisfaite d'être tolérée, fût-ce au prix de lourds sacrifices. Sa jumelle, la tribu de Zabulon, moins amoureuse de repos, parait avoir acquis par la force, dans le haut pays au nord du Thabor, des positions solides. Les deux autres tribus, Aser et Nephtali, doivent avoir trouvé plus de difficulté à s'établir de ce côté-là, en effet, la population cananéenne était plus belliqueuse et plus étroitement unie. Là s'élevait une sorte de capitale, Hasor, dont le roi, Jabin, régnait sur plusieurs cantons. Celui-ci appela aux armes les villes alliées, pour écraser les Israélites qui menaçaient de les envahir. Les tribus d'Aser et de Nephtali n'étaient pas capables de leur tenir tête, et elles se hâtèrent, paraît-il, d'invoquer l'assistance de Josué. L'esprit de solidarité était encore assez puissant parmi les tribus pour que Josué les trouvât disposées à venir en aide à leurs frères du nord. Avec les guerriers qu'il réunit, il tomba à l'improviste sur les Cananéens commandés par Jabin, près du lac de Mérom, les battit et les mit en fuite. Ce fut la seconde grande victoire qu'il remporta sur ses ennemis coalisés. Cette bataille permit aux deux tribus de s'établir solidement entre le cours supérieur du Jourdain, à l'est, et la Méditerranée à l'ouest. Aser et Nephtali étaient les tribus les plus reculées vers le nord ; c'étaient comme les gardes avancées de la frontière, la première au couchant, la seconde sur les hauteurs de l'orient.

A la même époque, quatre autres tribus conquirent leur place dans le sud, et cela par leurs seuls efforts et sans le concours du reste de la nation. La petite tribu de Benjamin, reçut, vraisemblablement des Joséphides, qui avaient avec elle des liens plus étroits, une zone peu étendue et d'une fertilité médiocre, vers leur frontière méridionale : ce n'était guère que le territoire des Gabaonites, avec quelques annexes à l'est et à l'ouest. Pénétrer plus avant dans le sud était tout aussi malaisé que de s'avancer dans le nord à travers la grande plaine. Au milieu du pays, en effet, demeuraient les Jébuséens, population guerrière et puissante, dont le territoire était défendu par le Sion, forteresse inaccessible, bâtie sur une montagne. Dans la plaine, à l'ouest, du côté de la mer, les habitants avaient des chariots de guerre en fer, que les Israélites, dans ces premiers temps, ne pouvaient affronter. Et pourtant les tribus restantes n'avaient pas d'autre ressource que le sud et l'ouest, pour s'y mettre en quête d'établissements. Parmi ces tribus, celle de Juda (Yehouda) était une des plus nombreuses et des plus puissantes, et celle de Siméon s'appuyait sur elle, comme une tribu vassale sur sa suzeraine.

La tribu de Dan fut de toutes la plus disgraciée ; elle restait, pour ainsi dire, entre ciel et terre. Ses familles paraissent avoir été peu nombreuses. Dan n'avait même pas, comme Siméon, une tribu patronne pour le protéger. II semble avoir marché à la suite de la tribu d'Éphraïm ; mais cette dernière, dont nous connaissons l'égoïsme, ne lui avait laissé qu'un territoire incertain et difficile à conserver, au sud-ouest de son propre canton, ou plutôt, une parcelle du canton de

Benjamin. Les Danites devaient s'emparer du bas-fond ou de la plaine de Saron jusqu'à la mer, et s'y établir. Mais les Amorréens les empêchèrent de prendre pied dans cette contrée et les obligèrent de se retirer sur la montagne, où d'autre part les Éphraïmites, et leurs voisins les Benjamites, ne souffraient point d'établissements solides. Dan fut donc longtemps réduit à une vie de campement, et plus tard contraint d'émigrer pour chercher au loin des établissements dans le nord.

La conquête de la plus grande partie du pays s'était effectuée si rapidement, qu'elle dut apparaître comme un miracle aux contemporains et à la postérité. A peine un demi-siècle auparavant, les Israélites, apprenant par leurs émissaires que les habitants du pays étaient trop forts pour qu'on pût espérer de les vaincre, avaient reculé éperdus et découragés. Et maintenant ces mêmes peuplades si redoutées étaient à ce point terrifiées par les Israélites, que la plupart abandonnèrent leurs possessions sans résistance, et que, là où elles avaient essayé de se défendre, elles furent abattues. Le peuple se persuada que Dieu même avait marché à la tête des légions israélites, que c'était lui qui avait jeté le désordre dans les rangs de leurs ennemis et les avait dispersés. La poésie condensa dans une belle composition (le psaume XLIV) les détails de cette grande conquête du pays.

Quelque chétive et parcimonieuse qu'on eût fait la part de certaines tribus, telles que Siméon et Dan, elles avaient néanmoins reçu une possession suffisante pour servir de point d'appui à leur existence et de point de départ pour un développement ultérieur. Seule, la tribu de Lévi était restée complètement dépourvue de territoire. La règle instituée par Moïse avait été fidèlement observée. Les Lévites, tribu de prêtres nés, ne devaient pas être absorbés par l'agriculture, ni se préoccuper d'un patrimoine à arrondir, ni, comme les prêtres d'Égypte, enlever les terres au peuple sous couleur d'intérêts religieux ; ils ne devaient point, enfin, former une caste opulente, mais demeurer pauvres et se contenter de ce que les propriétaires de champs et de bétail leur accorderaient. Le sanctuaire et la Loi devaient être leur unique objectif.

Ghilgal, siège de l'arche et centre de ralliement, ne pouvait garder à jamais cette prérogative : il était situé dans une région peu fertile et en dehors de toute relation. Aussi, dès que la situation se fut consolidée et que les troupes d'au delà du Jourdain furent licenciées, dut-on se mettre en quête d'un siège plus convenable pour le sanctuaire. Il allait de soi, étant donnée la situation générale, que c'était dans la tribu d'Éphraïm qu'il fallait le chercher. Silo fut choisi à cet effet ; c'est là qu'on transporta l'arche d'alliance et qu'on érigea un autel. Là était le rendez-vous, sinon de toutes les tribus, au moins des tribus centrales, Éphraïm, Manassé et Benjamin. Le grand prêtre descendant d'Aaron, Phinéas, et ses successeurs, fixèrent leur résidence à Silo. Beaucoup de Lévites, selon toute apparence, y séjournèrent également, tandis que d'autres vivaient dispersés dans les villes des autres tribus et menaient, en somme, une existence vagabonde.

Par suite de l'immigration des Israélites, le pays de Canaan changea désormais, non seulement d'appellation, mais de caractère. Il devint un sol sacré, l'héritage du Seigneur. Il devait concourir, en quelque sorte, à l'accomplissement de

la sainte mission imposée au peuple. La terre étrangère était, en comparaison, une terre profane, où la fidélité au Dieu unique et spirituel et l'accomplissement de sa doctrine étaient choses impossibles. On prêtait à la Terre sainte une sorte de sensibilité, qui la rendait impressionnable à la conduite religieuse ou impie du peuple. Trois crimes notamment, — le meurtre, l'inceste et l'idolâtrie, — lui étaient intolérables ; c'est pour de pareils méfaits que le pays avait rejeté, avait vomi ses premiers habitants, et qu'il rejetterait, le cas échéant, le peuple israélite. C'était, aux yeux de ses nouveaux habitants, un sol d'une nature particulière et qui ne se pouvait comparer à aucun autre.

De fait, le pays d'Israël, — comme on l'a nommé depuis cette époque, — offre des particularités étonnantes et comme on n'en voit dans nul autre pays au monde. Sur un espace exigu d'environ trente milles géographiques de longueur sur environ douze de largeur (en y comprenant la région au delà du Jourdain), sont entassés des contrastes qui lui donnent un caractère merveilleux. Les pics éternellement neigeux du Liban et de l'Hermon, au nord, dominent une succession de sommets et de vallées jusqu'aux sables du midi, où toute végétation est brûlée par l'ardeur du soleil africain. Là croissent et prospèrent cite à côte des espaces partout ailleurs antipathiques : le svelte palmier, qui n'aime que les hautes températures, et le chêne, qui ne peut les souffrir. Si la chaleur du midi fait bouillir le sang et porte l'homme aux passions violentes, le vent qui souffle des glaciers du nord vient le rafraîchir, le disposer au calme et à la réflexion. Le pays est baigné par une double bordure d'eau : ici la Méditerranée, qui ouvre, le long de sa côte, des ports aux vaisseaux ; là un long fleuve, le Jourdain, qui, sorti de la hauteur de l'Hermon, court presque en ligne droite du nord au sud et a ses deux points extrêmes nettement marqués par deux grands lacs intérieurs. Au nord, il coule à travers le lac de la Harpe (Kinnéreth) ou de Tibériade ; au sud, il perd ses eaux dans le miraculeux lac du Sel. Ces deux lacs, eux aussi, forment un contraste. Celui de la Harpe est un lac d'eau douce, où frétillent des poissons d'espaces variées, aux bords duquel croissent à foison le palmier, le figuier, la vigne et autres arbres fruitiers. Par suite de la chaude température, les fruits mûrissent dans son voisinage un mois plus tôt que sur les hauteurs. Le lac du Sel (Arabah) a une influence toute contraire et s'appelle à juste titre mer Morte, car nul animal vertébré ne peut vivre dans ses eaux. Le sel qu'il renferme en abondance, mêlé à la magnésie et aux masses d'asphalte, est mortel à tout ce qui respire. L'air même y est imprégné de sel, et tout le sol environnant, rempli de salines, n'est qu'un affreux désert. L'ovale de montagnes qui entoure la mer Morte, et dont les parois s'élèvent, par places, de plus de 1.300 pieds au-dessus, du niveau de l'eau, est aride, sans végétation, et imprime à toute cette région un aspect sinistre. Sur ces mêmes bords, néanmoins, entre l'eau du lac et les flancs des montagnes, se trouvent des oasis qui ne le cèdent pas en fertilité aux plus délicieux coins de terre, et où se développent les précieuses plantes balsamiques. Telle est l'oasis d'Engadi, vers le milieu du bord occidental. Telle, et peut-être plus favorisée encore, l'oasis qu'on voit à l'angle sud-est de la mer Morte, où était la ville de Soar, célèbre par ses bois de palmiers, qui lui avaient valu le nom de Thamara. Là aussi fleurisait autrefois le baumier. À une lieue et demie au nord-est de la mer Morte, près de la ville de Béthaman, se récoltait le célèbre baume de Galaad. Et au bord de cette même mer, sur un espace de

plusieurs lieues, s'étendent des marais salants qui répandent au loin des exhalaisons dangereuses. Mais les deux lacs, celui du Sel et celui de la Harpe, ont cela de commun que l'un et l'autre possèdent sur leurs bords des sources thermales sulfureuses, efficaces pour la guérison de certaines maladies : Callirhoé à l'est de la mer Morte, Ammaüs, près du lac de Kinnéreth.

Le pays d'Israël est, avant tout, un pays de montagnes, et ses montagnes sont une grande bénédiction pour lui. Deux longues chaînes majestueuses, séparées par une vallée profonde, s'élèvent au nord comme deux fiers colosses à la tête chenue : le Liban, dont le plus haut sommet pénètre à plus de dix mille pieds dans la région des neiges, et Antiliban ou Hermon, dont le plus haut sommet atteint neuf mille trois cents pieds. Le Liban n'a jamais fait partie du pays d'Israël, il a toujours appartenu aux Phéniciens, aux Araméens et à leurs successeurs. Mais ses fameuses forêts de cèdres ont été exploitées par les Israélites, et la majesté de ses cimes, la senteur de ses arbres, l'ont été plus encore par les poètes de ce peuple. Plus voisin d'eux était le mont Hermon et son sommet brillant de neige, que l'on contemple avec admiration à plus de vingt milles de distance, quand la vue n'en est pas masquée par d'autres montagnes. La limite méridionale du pays d'Israël finissait au pied de sa pente abrupte.

Les montagnes d'Israël, au nord, formaient les contreforts des deux chaînes. Ces hauteurs s'abaissent successivement jusqu'à la grande et fertile plaine de Jezréel. Cette plaine, qui a l'aspect d'un triangle irrégulier, et que bornent à ses deux extrémités les montagnes de Carmel et de Gelboé, partage le pays en deux moitiés inégales : la plus petite au nord (ultérieurement appelée Galilée), la plus grande au sud. De ce dernier côté, le terrain s'élève de nouveau, formant plusieurs éminences qui atteignent plus de deux mille pieds et qu'on nommait les Monts d'Éphraïm. De Jérusalem à Hébron, tirant au sud, le sol recommence à s'élever et forme des hauteurs de trois mille pieds, dites les Monts de Juda, puis il s'abaisse insensiblement, si bien que Bersabée, l'ancienne ville frontière, n'est plus qu'à une altitude de sept cents pieds. Les monts d'Éphraïm, comme ceux de Juda, s'inclinent de l'est à l'ouest, où se développe, entre leurs versants et la mer, la plaine appelée Saron et aussi la Basse-Terre (Schepkêlah). La chaîne décroît à l'est, dans la direction du Jourdain. Plusieurs mamelons des deux chaises d'Éphraïm et de Juda eurent une notoriété particulière ; telles furent les deux montagnes près de Sichem, celles de Garizim, montagne de la bénédiction, et d'Ébal, montagne de la malédiction ; Béthel, à l'est, et Mitspé, à quelques heures de la future capitale ; enfin la montagne de Sion (2.610 pieds) et celle des Oliviers (2.720 pieds).

Cette configuration particulière du pays lui donne une bigarrure dont les effets ne se montrent pas seulement dans les productions de la terre, mais se sont accusés aussi dans le caractère des habitants. Du nord au sud, le pays est partagé en trois zones. La vaste zone montagneuse règne au centre, celle de la Basse-Terre à l'ouest jusqu'à la mer, et celle des plaines à l'est jusqu'au Jourdain. Le climat de la Basse-Terre est tempéré ; celui de la montagne, âpre dans la saison des pluies et tempéré dans la saison chaude ; celui de la plaine du Jourdain, brillant la plus grande partie de l'année.

Des rivières proprement dites, coulant toute l'année sans interruption, la Palestine n'en a point ou n'en a qu'une seule, le Jourdain ; encore n'est-il pas navigable. Il ne fertilise que les plaines basses de ses deux rives, surtout la plaine orientale, au printemps, lorsque l'Hermon, par la fonte des neiges, vient grossir ses eaux. Les autres cours d'eau du pays, étant à sec dans les grandes chaleurs, ne sont point, à proprement parler, des rivières. Ces torrents n'en sont pas moins une source de fécondité pour les pays qu'ils arrosent, et c'est sur leurs bords que se trouvent les terres arables. Un autre élément de fertilité, ce sont les petites sources qui naissent des montagnes, et qui sont trop faibles pour former des rivières. Les régions privées de sources pourvoient à leur boisson au moyen de la pluie, qu'on recueille dans des citernes creusées dans le roc.

Grâce à la configuration de son sol, aux eaux abondantes que lui versent le Liban, l'Antiliban et leurs contreforts, aux sources qui le sillonnent et à la pluie qu'il reçoit largement deux fois l'année, le pays possède, presque partout, une riche végétation. Il était, il est encore en partie, partout où agit la main de l'homme, un pays où coulent le lait et le miel, un beau pays de sources et de ruisseaux, de lacs, de vallées et de montagnes, un pays de froment, d'orge, de vignes, de ligues, de grenades, où l'olive donne son huile et la datte son jus ; où l'homme n'a que faire d'entasser des provisions pour se mettre à l'abri du besoin ; pays où rien ne manque, dont les pierres sont du fer et dont les montagnes fournissent de l'airain. Les plaines surtout sont d'une incroyable fécondité et rendent au labeur de l'homme deux moissons dans l'année. Mais au nord de la plaine de Jezréel, le sol n'est pas moins productif ; il portait autrefois un si grand nombre d'oliviers, qu'on a pu en dire : On y baigne son pied dans l'huile. Au sud de cette grande plaine, la région du milieu, partage d'Éphraïm et de Manassé, récompensait par d'amples récoltes le travail de ses possesseurs. Des sources, jaillissant partout de la roche, se rejoignent et deviennent assez puissantes pour faire mouvoir des moulins, tout en fertilisant la terre. Le canton des enfants de Joseph était particulièrement béni de Dieu

> Des bénédictions du ciel, en haut,
> Et de celles de la terre, dans la profondeur ;
> Des fruits que mûrit le soleil,
> Et de ceux que développe l'action de la lune.

De riants jardins et des vignes aux grappes rebondies couvraient jadis le flanc des montagnes, couronnées de forêts ombreuses, notamment de térébinthes, de chênes et d'ifs, qui, à leur tour, entretenaient la fertilité dans les vallées. Sur certains points se dressaient des palmiers à la tige élancée, qui prodiguaient des fruits exquis et souvent versaient leur suc sur le sol. La fertilité diminue seulement vers le sud, où règnent surtout des collines calcaires et nues, et où les bas-fonds deviennent rares. Là encore, cependant, les troupeaux trouvaient des pâturages ; mais dans l'extrême sud, au midi d'Hébron, la campagne n'offre qu'un aspect triste et sauvage.

Grâce à ses montagnes et aux courants d'air pur qui affluent sans cesse des hauteurs et de la mer, le climat du pays est sain et la population robuste. On n'y voit point de ces marais putrides qui empoisonnent l'atmosphère. Les maladies sont rares, si elles ne sont amenées par quelque lésion extérieure ; rares également les épidémies, qui aujourd'hui encore n'y sévissent qu'importées du dehors.

Mais ce pays était encore plus nourrissant et plus vivifiant pour l'âme. Il est bien petit sans doute, comparé aux vastes régions de l'ancien monde. De certains points, de certains sommets au milieu du pays, le regard peut embrasser à la fois la frontière de l'orient et celle du couchant ; les flots de la Méditerranée d'un côté, de l'autre la nappe de la mer Morte, le Jourdain et les monts de Galaad. Du haut de l'Hermon, la perspective est encore plus étendue. Mais combien cette perspective élève l'âme ! De bien des points, l'œil peut contempler les aspects les plus ravissants, les plus sublimes. L'atmosphère est, presque toute l'année, si pure et si transparente, qu'elle agit en quelque sorte à la façon d'une puissante lunette, supprime, la distance entre l'œil et le paysage et rapproche du spectateur les points les plus éloignés. Dans ce pays, le doigt de Dieu est visible partout pour une âme sensible et pensante : le Thabor et l'Hermon célèbrent le nom du Seigneur ! La croupe ondulée des montagnes ou leur cime gracieuse n'écrasent pas l'imagination comme ces colosses énormes qui se dressent jusqu'au ciel, ne l'oppressent pas par ces précipices sauvages, par ces crevasses fantastiques qui épouvantent le regard ; mais elles la transportent doucement au-dessus de la matière infime et lui donnent la sensation bienfaisante d'un idéal aimable, suave, pénétrant. Qu'un germe de poésie couve dans l'âme de l'observateur, ce germe s'éveillera et se développera bientôt à l'aspect de cette nature si riche et si variée. Et de fait, la vraie, la chaude et profonde poésie de la nature, c'est là seulement qu'elle a pris naissance.

Dans ces lieux où, de chaque sommet, le regard peut errer librement au loin et embrasser de toute part un immense horizon, l'âme a conçu sans effort la haute pensée de l'infini, qui ailleurs n'y pouvait entrer que d'une façon artificielle. Sur un pareil théâtre, des âmes vierges se familiarisaient aisément avec l'idée de la grandeur et de la majesté divine. Dès l'aurore de ses destinées, le peuple d'Israël avait reconnu le doigt de Dieu. Ce doigt puissant, il le voyait encore dans l'éternel balancement d'une mer sans limites, dans le retour et la disparition périodiques des nuées fécondantes, dans la rosée distillant des montagnes sur les vallées, dans toutes ces merveilles journalières qu'un horizon borné dérobe à la vue, mais que les grands espaces lui révèlent.

Celui qui a sculpté les montagnes et créé le vent,
Qui fait succéder l'obscurité au jour,
Qui domine les hauteurs de la terre,
Est aussi le Dieu qui protège Israël.

Cette pensée, si tardivement reconnue et cependant si fortifiante pour l'homme, que le même Esprit tout-puissant qui règne sur la nature gouverne aussi l'histoire, que l'Auteur des lois inflexibles de l'univers est le même qui préside aux variables destinées des peuples, cette pensée est née chez un peuple qui a puisé

dans son histoire et dans ses larges horizons l'intuition de l'extraordinaire et du merveilleux.

Sans doute, l'autre rive du Jourdain, le Galaad, jadis possession des rois Sichon et Og, depuis échu à deux tribus et demie, offrait, lui aussi, de saisissants spectacles ; de ses hauteurs aussi, l'œil peut embrasser de vastes étendues. Mais on n'y contemple point la mer houleuse et mugissante, à peine un mince ruban de son azur. La poésie ne trouvait pas là le même excitant que dans la région opposée. Le Galaad n'a pas, que l'on sache, produit de poètes, et en fait de prophètes il n'en connut qu'un seul, âpre et sauvage comme ses solitudes et les gorges de ses montagnes. Le Jourdain n'était pas seulement une limite naturelle, c'était aussi une frontière morale. La Palestine citérieure avait d'ailleurs un autre avantage encore sur le Galaad : c'est que là, dès la conquête, les tribus avaient trouvé des places fortes et des cités organisées, base première de la société civile; le Galaad, au contraire, avait peu de villes, encore étaient-elles éparpillées.

Cependant le pays d'Israël était loin d'être entièrement conquis et partagé entre les tribus; des portions entières- étaient encore au pouvoir des indigènes. On ne saurait décider jusqu'à quel point Josué lui-même fut responsable de cet état de choses, qui laissait la conquête inachevée. Sa vieillesse ne resta pas aussi verte que l'avait été celle de son maître Moise, et sa main défaillante semble avoir laissé échapper la verge du commandement. Mais ce fut certainement la tribu d'Éphraïm et, à sa suite, celle de Manassé qui enrayèrent l'élan guerrier de la nation. Voyant ces tribus, en possession des meilleures provinces, se reposer sur leurs lauriers, le reste du peuple, lui aussi, ne songea plus qu'à la possession et au repos, et remit l'épée au fourreau. La première fougue de la conquête une fois passée, on ne voit plus qu'aucune entreprise collective se soit organisée. Chaque tribu et chaque fraction de tribu n'ont plus à compter que sur elles-mêmes. Ainsi isolées, ce n'est plus chose facile pour elles de s'arrondir aux dépens des anciens possesseurs.

Toute la côte notamment, cette Basse-Terre mi-partie fertile et sablonneuse qui s'étend depuis Gaza ou le fleuve d'Égypte (Rhinocolura) jusqu'à Acco, resta indépendante. Ni ce littoral ai la côte qui s'étend plus au nord, d'Acco à Tyr et à Sidon, et qui formait proprement la Phénicie, ne furent jamais, même plus tard, annexés au pays d'Israël. La cime septentrionale resta aux Phéniciens, celle du midi aux Philistins. Entièrement isolées des autres tribus, celles de Juda et de Siméon vivaient, plus qu'elles encore, entremêlées à des populations étrangères, adonnées tour à tour à la vie pastorale et au brigandage. Comme nous l'avons déjà remarqué, les Jébuséens formaient comme un mur de séparation entre ces tribus méridionales et celles du nord.

Si Josué, dans ses vieux jours, eut la joie de voir accomplie la promesse de Dieu aux patriarches, cette joie ne fut pas sans mélange. Chose trop fréquente dans la vie des peuples comme dans celle des individus, la réalité n'avait guère répondu aux rêves de l'espérance. Le pays appartenait bien aux enfants d'Israël ; mais il ne

leur appartenait que pour moitié, et cette moitié, pour peu que la population indigène se fût vigoureusement unie, pouvait leur être reprise, et, repoussés à leur tour, ils auraient de nouveau erré sans asile. La conscience de son œuvre inachevée dut remplir de souci les derniers moments de Josué ; souci d'autant plus fondé qu'il ne voyait aucun chef capable de parachever sa tâche, aucun du moins à qui les tribus, surtout l'ambitieux Éphraïm, eussent consenti à se soumettre. Sa mort laissait le peuple orphelin, et ce peuple, qui pis est, n'avait même pas le sentiment de son abandon. Il ne pleura pas son second guide, mort, autant qu'il avait pleuré le premier. Josué ne légua qu'une seule chose à son peuple : l'espoir et la perspective de posséder un jour le pays tout entier, sans partage. Quand les peuples s'y attachent avec ténacité, leurs espérances finissent par s'accomplir. Mais il y avait encore bien des luttes à soutenir avant que cet idéal d'une possession exclusive pût devenir une réalité !

En effet, les Israélites, dès l'origine, eurent affaire à bien des ennemis. Si les peuples voisins ignoraient que la doctrine nouvelle, dont Israël était dépositaire, ne visait à rien moins qu'à renverser leurs dieux, à briser leurs autels et leurs obélisques, à abattre leurs bois sacrés, à anéantir tout leur attirail mythologique ; s'ils ne se doutaient pas de l'énorme contraste entre leur caractère et les aspirations des nouveaux venus, ils n'en haïssaient pas moins ces intrus qui, l'épée à la main, s'étaient installés dans la plus grande partie du pays. A l'encontre de cette hostilité ouverte ou sourde, que devaient faire les Israélites ? Ils devaient, ou déclarer à leurs voisins une guerre d'extermination, ou se mettre avec eux sur un pied de bon voisinage. Pousser à la guerre n'était pas possible ; car, depuis la mort de Josué, ils manquaient de direction et d'unité, ils n'avaient ni aptitudes pour la guerre ni envie de guerroyer. Ces conquérants remirent donc peu à peu l'épée au fourreau et cherchèrent à nouer des relations d'amitié avec leurs voisins. Les Cananéens et les Phéniciens n'en demandaient, pour le moment, pas davantage. Leurs visées, en général, étant plus pacifiques que belliqueuses, ils se tenaient pour satisfaits, si les routes des caravanes leur restaient ouvertes pour la liberté de leur commerce international. Seuls, les Iduméens, les Philistins et les Moabites montraient un même empressement à opprimer et à mettre à mal leurs voisins israélites.

Ceux-ci éprouvaient encore un plus grand besoin de repos, un plus vif amour de la paix, lorsqu'ils se rappelaient le pénible voyage du désert. Rien ne leur coûtait pour satisfaire ce besoin, et plus d'une fois, en faveur de l'étranger, ils firent bon marché de l'intérêt de leurs frères. Pour entretenir les relations amicales avec leurs voisins et s'assurer en quelque façon contre l'avenir, ils contractèrent avec eux des mariages, en ce sens que les pères donnaient leurs filles pour épouses à des Cananéens et acceptaient pour leurs fils de jeunes Cananéennes. Ces mariages mixtes devaient surtout se produire chez les tribus des frontières, qui voyaient dans les bons rapports de voisinage une condition essentielle de sécurité.

Or, de ces alliances matrimoniales avec les païens à la tentation de prendre part à leur culte, il n'y avait qu'un pas. Les indigènes avaient déjà des sanctuaires et des lieux de pèlerinage, auxquels se rattachaient des mythes qui souriaient à l'imagination populaire. Les Israélites trouvaient, sur leur propre territoire, mainte

colline élevée, mainte vallée gracieuse, déjà revêtues d'un caractère sacré. Le peuple des campagnes, qui ne savait pas assez distinguer les fictions païennes de la vérité israélite, et qui nourrissait encore le souvenir des aberrations de l'Égypte, n'éprouvait pas trop de répugnance à s'asseoir aux repas sacrés des idolâtres. Cette participation aux rites étrangers gagna peu à peu du terrain, d'autant plus que les Phéniciens imposaient aux Israélites par leur supériorité artistique et leurs capacités. D'ailleurs, le culte des peuples voisins ne flattait que trop les sens ; il devait plaire à ces natures encore jeunes, plus que le culte israélite, qui n'avait pas encore de formes arrêtées. A cette époque et plus tard encore, le sacrifice était l'expression par excellence du culte religieux et des rapports de l'homme avec la Divinité. Celui-là donc qui en éprouvait le besoin était obligé d'élever un autel à son usage ou d'adopter un sanctuaire déjà établi. Et la doctrine du Sinaï n'avait encore aucun représentant ni interprète pour enseigner aux hommes une autre manière d'honorer Dieu. Les Lévites, obligés de vivre et d'enseigner parmi toutes les tribus, n'avaient pas de domiciles fixes dans les villes, et, privés de propriétés foncières, étaient pauvres et peu considérés. L'habitude, l'esprit d'imitation, la séduction des sens, tout entraînait les Israélites vers le culte idolâtre des peuples voisins, tandis qu'un culte plus épuré, conforme à l'esprit de la lui sinaïque, n'avait guère pour eux ni attrait ni prestige.

Rien d'étonnant donc si les hauts lieux, dans le pays d'Israël, se couvrirent d'autels et si on y éleva des monolithes (matséboth)... A la vérité, les vieux souvenirs des miracles accomplis vivaient encore et formaient entre les tribus comme un lien invisible, en dépit de leur isolement et de leur accession à l'idolâtrie. Ces souvenirs, le père les transmettait à son fils et celui-ci au sien. Aux époques de détresse, des individus ou des tribus entières les caressaient avec ardeur : Où sont ces miracles de Dieu que nous ont contés nos pères ; ces prodiges qu'il opéra en nous amenant de l'Égypte dans ce pays-ci ? La scène du Sinaï enflammé restait toujours vivace chez ceux qui n'avaient pas suivi la stupide multitude. Les avertissements, d'ailleurs, ne leur manquaient point : des voir graves rappelaient à Israël cet heureux passé et censuraient sévèrement son existence idolâtre. Selon toute apparence, c'étaient des Lévites — ces gardiens de la Loi et des Tables d'alliance, ces serviteurs du sanctuaire de Silo — qui, de temps à autre, surtout aux heures sombres, au sein des assemblées populaires, tonnaient contre ces désordres. Mais, lors même qu'un de ces orateurs réussissait à secouer l'âme de la foule, cette émotion n'était pas durable. La propension à frayer avec les voisins et à imiter leurs mœurs était trop puissante pour qu'on en pût aisément triompher.

Ainsi un mal en avait engendré un autre. L'égoïsme des Éphraïmites avait forcé les autres tribus, elles aussi, à ne penser qu'à elles-mêmes, et le faisceau national s'était relâché. En présence de cet individualisme, l'existence d'un chef unique n'était pu possible. Aucune tribu ne pouvant, en cas de besoin, compter sur l'assistance de ses sœurs, toutes se trouvaient réduites à se mettre sur un bon pied avec les peuplades voisines, à s'allier avec elles par des mariages, à s'associer à leurs coutumes idolâtres, à assimiler leurs mœurs et leur immoralité. La défection intérieure était une conséquence de la dislocation extérieure. Mais, en dépit de ces

sacrifices et de cette complaisante abnégation, on ne pouvait obtenir ni une pleine sécurité ni une suffisante indépendance.

Ces voisins haineux, aussitôt qu'ils se jugèrent assez forts, firent constamment sentir aux Israélites qu'ils ne voyaient en eux que des intrus, dont l'anéantissement, ou du moins l'humiliation, était le plus cher de leurs désirs. Josué mort, de tristes jours ne tardèrent pas à luire. L'une après l'autre, les tribus furent attaquées, maltraitées, comprimées jusqu'à la servitude. A la vérité, dans les périls extrêmes, des hommes pleins de zèle et de courage s'avançaient sur la brèche et se signalaient par des traits héroïques. Ces héros, ces sauveurs du peuple, — les juges (schofetim), comme on les appelle d'ordinaire, — pouvaient bien, aux heures de crise, rassembler quelques tribus pour une action commune ; mais ils étaient impuissants à réunir le peuple entier sous leur main, même à retenir en un faisceau les tribus qu'ils avaient momentanément groupées, bref, à fonder un ordre durable. Encore moins ces sauveurs improvisés, ces chefs temporaires, étaient-ils capables de conjurer le fléau de l'idolâtrie et de l'immoralité, de susciter des partisans à la saine doctrine nationale, étant eux-mêmes imbus des erreurs dominantes et n'ayant que de vagues notions de la doctrine du Sinaï. Ils ne pouvaient pas, ces douze ou treize héros de la judicature, écarter définitivement des frontières du pays ses malveillants voisins, ni créer à l'intérieur une organisation durable. Même les plus marquants d'entre eux, Barak et la prophétesse Débora avec leur inspiration, Gédéon et Jephté avec leur valeur martiale, n'étaient pas assez forts pour créer ou restaurer l'unité nationale. L'importance de leur rôle, tout de circonstance, s'effaçait dès qu'ils avaient repoussé les ennemis, conjuré le péril, procuré une certaine sécurité à leurs concitoyens. D'autorité, ils n'en avaient point, même sur les tribus qu'ils avaient sauvées par leur courage. Les exploits de Samson n'empêchèrent pas les Philistins de considérer les tribus de leur territoire comme leurs sujettes ou mieux comme leurs esclaves, et de les traiter en conséquence ; et pareillement les victoires de Jephté sur les Ammonites ne les affaiblirent pas au point de les taire renoncer à leurs revendications contre les deux tribus et demie de la rive orientale.

Mais ce fut cet excès même de faiblesse qui, une fois constaté, amena graduellement la guérison et le retour des forces. Certains chefs de tribus durent enfin se convaincre que ces avances faites aux peuples voisins et cet empressement à les imiter, loin de profiter aux Israélites, les avaient annulés de plus en plus. Le souvenir du Dieu de leurs pères doit s'être réveillé dans les cœurs et avoir secoué les consciences. Avec ce souvenir s'éveilla la pensée du sanctuaire, de la tente sacrée dédiée à ce même Dieu dans Silo, et le besoin de la visiter. Aussi, vers la fin de l'époque des juges, Silo devint-il, plus qu'auparavant, un lieu de réunion. Là se trouvaient des lévites, gardiens encore fidèles de la doctrine mosaÏque, et ceux-là peuvent avoir fait sentir au peuple, dans les assemblées provoquées par les crises publiques, que ces crises avaient pour cause la détection envers le Dieu d'Israël et le culte rendu à Baal.

Or, en ces temps calamiteux vivait à Silo un prêtre, digne descendant d'Aaron et de Phinéas, le premier Aaronide de cette période dont le nom ait passé à la

postérité. On le nomme simplement Héli, et on nous le montre comme un vénérable et doux vieillard, à la parole bienveillante, incapable d'adresser à personne, même à ses fils indignes, une réprimande sévère. Un tel personnage devait déjà, par la gravité de son caractère et la sainteté de sa vie, exercer une salutaire influence et gagner de chaudes sympathies à la doctrine dont il était le représentant. Et lorsque des membres désolés des tribus d'Éphraïm et de Benjamin venaient à Silo, de plus en plus nombreux, exhaler leurs plaintes les uns contre les Philistins, les autres contre les Ammonites, c'était pour Héli une occasion incessante de leur parler du secourable Dieu d'Israël et de les détourner énergiquement du culte des faux dieux. Par là, il éveillait dans leurs esprits des sentiments plus nobles ; plusieurs, parmi les anciens des tribus, furent ainsi amenés à quitter Baal pour revenir au Dieu des ancêtres, et le reste de la tribu suivait généralement cet exemple.

Héli ne paraît pas avoir été belliqueux, et tout indique, au contraire, que ce fut un juge pacifique. Les prêtres et les Lévites d'Israël n'étaient pas habitués à manier l'épée et la lance. Cela n'empêche pas Héli d'être compté parmi les juges et libérateurs d'Israël. Lorsque des troupes israélites venaient lui demander inspiration et conseil, il les encourageait, au nom du Dieu de leurs pères, à opposer une résistance énergique aux fréquentes incursions de l'ennemi : son rôle actif ne paraît pas avoir été au delà.

Peut-être en Israël, comme ailleurs, la période de la judicature ou des temps héroïques eût été suivie d'une période de gouvernement sacerdotal, si les descendants d'Héli eussent hérité de sa considération. Mais il n'en fut pas ainsi; ses deux fils, Hophni et Phinéas, ne marchèrent pas sur ses traces. Et lorsqu'un beau jour le peuple et lui-même furent frappés d'un grand malheur, on y vit une punition du ciel, irrité de la conduite des fils d'Héli et de la faiblesse d'un père trop indulgent. Voici le fait.

Les Philistins, toujours plus forts que les tribus de leur voisinage, faisaient de continuelles incursions dans le pays et le mettaient au pillage. Les Israélites des tribus le plus directement exposées avaient déjà acquis une certaine expérience militaire, si bien qu'au lieu d'opposer à l'ennemi des masses désordonnées, ils s'avançaient régulièrement en ordre de bataille. Mais les Philistins, grâce à leurs chariots de fer, étaient supérieurs aux Israélites. Sur le conseil des Anciens, on alla chercher à Silo l'arche d'alliance, dont la présence seule, supposait-on, serait déjà un gage de victoire. La seconde rencontre n'en eut pas moins une issue malheureuse. La troupe israélite fut mise en déroute, l'arche d'alliance capturée par les Philistins, et les fils d'Héli, qui l'accompagnaient, perdirent la vie. Les Philistins se mirent à la poursuite des fuyards et semèrent la terreur dans tous les alentours. Tandis que le peuple de Silo et le grand prêtre attendaient impatiemment des nouvelles favorables, arrive un messager effaré, hors d'haleine, apportant ce terrible message : Les Israélites ont lâché pied devant les Philistins, tes deux fils sont morts, l'arche sainte est prisonnière de l'ennemi ! Cette dernière nouvelle épouvanta le vieillard plus encore que la mort de ses fils : il tomba raide mort de son siège, au seuil même du sanctuaire.

De fait, tout honneur était perdu en ce moment pour Israël. L'incursion passagère et le pillage ne suffisaient plus aux Philistins victorieux : ils s'avancèrent à travers le pays dans toute sa largeur, jusqu'à Silo, et avec la ville[2] ils détruisirent aussi le tabernacle, ce témoin qui rappelait encore l'heureux temps de Moïse. Longtemps après, un poète décrivait, d'un cœur encore oppressé, cette lamentable époque :

Le Seigneur a délaissé le temple de Silo,
La tente où il résidait parmi les hommes;
Il a livré sa gloire (l'arche d'alliance) à la captivité,
Son honneur aux mains de l'ennemi,
Jeté son peuple en proie au glaive.
Courroucé qu'il était contre son héritage.
Le feu a consumé ses adolescents,
Et ses jeunes filles n'ont pu prendre le deuil ;
Ses prêtres sont tombés sous le glaive,
Et ses veuves n'ont point pleuré...

La force et le courage du peuple furent complètement brisés par cette défaite. Les tribus qui jusqu'alors avaient formé comme l'avant-garde d'Israël étaient paralysées. C'est Éphraïm qui — à bon droit, il est vrai —avait le plus souffert. De plus, la perte du sanctuaire, qui avait commencé sous Héli à devenir un centre de ralliement, semble avoir rompu toute relation entre les tribus, notamment avec celles du nord.

En s'emparant de l'arche d'alliance, réputée le palladium des Israélites, et en détruisant le sanctuaire, les Philistins s'imaginaient avoir, par cela même, vaincu le Dieu tutélaire de ce peuple. Ils furent bientôt désabusés à leurs dépens. L'arche ne fut pas plus tôt amenée dans la ville voisine, Asdod, que toutes sortes de plaies vinrent accabler le pays. Consternés, les princes philistins résolurent, d'après le conseil des prêtres et des magiciens, de renvoyer l'arche, avec des offrandes expiatoires, au lieu où ils l'avaient prise. Elle n'était restée que sept mois au pouvoir des Philistins. Sortie de leur territoire, elle trouva un abri dans la ville forestière (Kiryat-Yearim), sur une colline, où elle resta sous la garde des Lévites qui y résidaient. Mais elle fit si peu faute au peuple, qu'il s'écoula plusieurs dizaines d'années avant qu'on se ressouvint d'elle. Si par leur contenu, ni par leur haute antiquité, les tables de la Loi n'avaient grande valeur aux yeux d'une population dégénérée.

Toutefois, les malheurs mêmes du sanctuaire de Silo, son abandon et sa ruine, avaient provoqué dans les esprits une réaction salutaire. Ceux qui avaient conservé un peu de sens moral durent reconnaître, après tout, que le désarroi religieux et politique de la nation avait causé tous ses maux. Les Lévites qui avaient échappé au désastre de Silo et s'étaient disséminés sur différents points, ne pouvaient guère manquer de réveiller dans les consciences le respect de l'antique doctrine. Peut-être aussi le retour de l'arche avait-il exercé une influence directe sur les âmes et fait

naître l'espérance d'un avenir meilleur. L'élan qui portait le peuple vers le Dieu d'Israël s'étendait de proche en proche. Il ne manquait plus qu'un homme sérieux, plein de résolution et de zèle, capable de montrer le bon chemin au peuple aveuglé, pour relever ces esprits affaissés par un long deuil. Et l'homme surgit à point nommé, qui devais donner une face nouvelle à l'histoire israélite.

Cet homme providentiel fut Samuel, fils d'Elkana ; ce fut lui qui reforma le faisceau, depuis longtemps désagrégé, de la communion israélite, qui en prévint la décomposition et la ruine. Sa grandeur ressort déjà de ce fait, qu'on le classe au second rang après Moïse, non seulement dans l'ordre chronologique, mais encore eu égard à l'autorité prophétique. Samuel fut une imposante personnalité, un fier et ferme caractère, sévère à lui-même comme aux autres. Vivant au milieu du peuple, en contact incessant avec lui, il surpassa ses contemporains par la religiosité profonde, par l'élévation de la pensée, par l'abnégation. Mais, plus encore que ces qualités, sa grandeur prophétique le mettait hors de pair. Son œil intérieur savait percer les voiles dont s'enveloppe l'avenir : ce qu'il avait ainsi vu, il l'annonçait, et ce qu'il annonçait se réalisait toujours.

Samuel descendait d'une des familles lévitiques les plus considérées. Sa mère Hanna (Anne), dont la prière silencieuse et fervente mérita de servir de modèle à la postérité, semble lui avoir transmis une profonde tendresse de cœur. De bonne heure il fut placé par elle sous la direction d'Héli, et fit office de Lévite dans le sanctuaire de Silo. Il en ouvrait les portes chaque jour, aidait aux cérémonies des sacrifices, et restait, même la nuit, dans l'enceinte du tabernacle. Jeune encore, la faculté prophétique s'éveilla en lui, sans qu'il en eut conscience. Un jour, au plus fort du sommeil, il crut entendre de l'intérieur du sanctuaire, où était encore l'arche, une voix l'appeler par son nom. Ce fut sa première vision prophétique. Peu après s'accomplit cette série de malheurs, la défaite de l'armée israélite par les Philistins, la prise de l'arche, la mort d'Héli et de ses deux fils, la destruction de Silo. Arrêté dans son service par ce dernier événement, il revint à Rama dans la maison paternelle, sans aucun doute avec une profonde douleur.

Dans le monde lévitique, où il avait grandi, régnait la ferme conviction que les revers d'Israël étaient la conséquence de la désertion de son Dieu. Plus de tabernacle, cela revenait à dire que Dieu avait abandonné son peuple. Toutefois, Samuel semble avoir insensiblement pris son parti d'une situation irrémédiable et être arrivé à un autre ordre d'idées. Plus de sanctuaire ! Plus de sacrifices[3] ! Le sacrifice est-il donc si indispensable à une pure adoration de Dieu, à une conduite sainte et religieuse ? Cette pensée mûrit dans son intelligence, et il la proclama plus tard en temps et lieu : à savoir, que les sacrifices n'ont qu'une valeur secondaire, et que ce n'est pas la graisse des béliers qui procure la bienveillance divine. En quoi donc doit consister l'adoration de Dieu ? Dans la stricte obéissance à ce que Dieu commande. Mais cette volonté de Dieu, quelle est-elle ? Pendant son séjour à Silo, Samuel ne s'était pas initié seulement au contenu des tables de pierre conservées dans l'arche, mais encore à celui du livre de la Loi légué par Moise. Sa pensée s'était nourrie de ce livre. Dans ces saintes archives étaient recommandés, comme préceptes divins, le droit et la justice, la charité, l'égalité de tous sans distinction de

classes ni privilège de castes ; rien des sacrifices, ou du moins peu de chose. Samuel, de beaucoup plus rapproché du berceau d'Israël et de sa doctrine que les derniers prophètes, était convaincu comme eux que Dieu n'avait pas simplement affranchi les Israélites pour qu'ils sacrifiassent à lui seul et à nul autre, mais pour qu'ils fissent de ses lois une vérité. Le contenu de ces archives, ou la LOI, c'était la volonté de Dieu, volonté à laquelle les Israélites devaient docilement se soumettre. Cette loi devint une vivante réalité dans la conscience de Samuel ; il en fut l'organe et l'interprète, il l'inculqua au peuple comme règle de conduite.

Désormais, la mission de Samuel était trouvée : initier le peuple à la sainte doctrine, le corriger des vices et des erreurs idolâtres qu'une habitude invétérée avait transformés en seconde nature. Son principal moyen pour obtenir ce grand résultat fut le puissant verbe du prophète. Samuel était doué d'une éloquence pénétrante. Exalté lui-même par ses visions prophétiques, il les communiquait à ses auditeurs, et il commença sans doute par Rama, sa ville natale. Ces révélations extraordinaires, qui dépassaient le cercle étroit de la vie commune, il paraît les avoir exprimées sous forme de vers, caractérisés par le parallélisme des membres, par l'emploi d'images et de similitudes poétiques...

Quand Samuel revint à la maison paternelle, sa renommée l'y avait devancé : on savait qu'à plusieurs reprises, à Silo, il avait été honoré de révélations prophétiques, et que sa parole s'était toujours accomplie. Bientôt le bruit se répandit aux environs de Rama, puis, de proche en proche, se propagea au loin, qu'un prophète avait surgi en Israël, que cet esprit divin qui avait inspiré Moïse reposait maintenant sur le fils d'Elkana. Dans le long espace de siècles qui sépare ces deux hommes, il n'y a pas eu de prophète, au sens vrai du mot. Cette pensée, que Dieu venait de susciter un second Moïse, enflamma les cœurs de l'espérance de voir luire prochainement de meilleurs jours.

La première préoccupation de Samuel fut de déshabituer son peuple du culte impur de Baal et d'Astarté, et de le guérir de sa crédulité à l'endroit des oracles. Les tendances d'une partie du peuple à s'éloigner des anciens errements et à se rapprocher du Dieu d'Israël vinrent en aide à ses efforts. Ses discours entraînants, où dominait surtout cette idée que les dieux des païens étaient de vains fantômes, incapables de secourir, que c'était folie et crime tout à la fois de consulter des oracles trompeurs et d'ajouter foi aux jongleries des devins, enfin que Dieu n'abandonnerait jamais son peuple, ces discours trouvaient un écho de plus en plus puissant dans le cœur de ceux qui les entendaient ou qui en avaient ouï parler. Samuel n'attendait pas les auditeurs, il les cherchait, il allait au-devant d'eux. Il faisait des tournées dans le pays, organisait des assemblées populaires et révélait à la foule ce que l'esprit de Dieu lui avait inspiré. Et les Israélites, échauffés par le feu de sa parole, s'éveillaient de la torpeur où les avait plongés l'adversité, reprenaient confiance en leur Dieu et en eux-mêmes, et entraient dans la voie de la résipiscence. Ils avaient trouvé l'homme qu'il leur fallait, celui qui, en ces temps calamiteux, pouvait le mieux les guider.

Toutefois, Samuel n'était pas isolé, et il n'aurait pu, à lui seul, opérer cette heureuse transformation. Il avait à sa disposition un corps d'auxiliaires sur lesquels il pouvait compter. Les Lévites, d'abord établis à Silo, s'étaient débandés après la destruction de cette ville et du sanctuaire, et avaient en quelque sorte perdu pied. Accoutumés à se grouper autour de l'autel et à servir dans le tabernacle, étrangers à toute autre besogne, que pouvaient-ils essayer dans leur isolement ? Un nouveau centre de culte n'existait pas encore, vers lequel ils pussent se porter. Un certain nombre de Lévites se rallièrent donc autour de Samuel, dont ils avaient apprécié la supériorité à Silo, et il sut les utiliser pour le succès de ses desseins. Petit à petit ils devinrent assez nombreux pour former une compagnie, une communauté lévitique. Ils étaient habiles musiciens, savaient jouer des timbales, de la harpe et du luth. La parole brûlante des prophètes, revêtue d'une forme poétique, a certainement servi de base à la mélodie musicale. Réunies, paroles et musique exerçaient une telle puissance que les auditeurs, saisis d'enthousiasme, tombaient dans l'extase et se sentaient comme transformés. Ces stagiaires de la prophétie, dirigés par Samuel et poussés par l'esprit divin, eurent une part considérable à la révolution morale qui s'opéra chez les Israélites.

Une autre circonstance encore contribua à relever ce peuple de son apathie. Pendant toute la durée de la judicature, la tribu de Juda[4] n'avait pris aucune part aux affaires publiques ni aux événements. Confinée dans les pacages et les solitudes de son territoire, elle était, pour les autres tribus, comme si elle n'eût point existé. Les Jébuséens, qui occupaient la région située entre les monts d'Éphraïm et ceux de Juda, isolaient cette dernière tribu de ses sœurs du nord. Ce sont seulement les entreprises réitérées des Philistins sur le territoire israélite qui semblent avoir secoué cette tribu et l'avoir fait sortir de sa retraite. Quelles que soient d'ailleurs les circonstances qui ont amené cette situation, il est certain qu'à l'époque de Samuel la tribu de Juda et sa vassale, celle de Siméon, entrèrent dans l'action commune. Jacob et Israël, séparés l'un de l'autre pendant les longs siècles écoulés depuis leur entrée au pays, sont maintenant réunis, et c'est probablement Samuel qui a provoqué cette jonction. L'entrée de Juda sur la scène y introduit un élément nouveau, plus vigoureux, et en quelque sorte rajeunissant. Dans la province dont elle avait prit possession, la tribu de Juda avait trouvé peu de villes et une civilisation peu développée. La seule ville qui eût un nom était Hébron ; le reste n'était que bourgades pour des pâtres. Les mœurs raffinées et corrompues de la Phénicie restèrent étrangères aux Judaïtes et aux Siméonites ; le culte de Baal et d'Astarté, avec sa dépravation sensuelle et grossière, ne pénétra pas jusqu'à eux. Ils restèrent, en majeure partie, ce qu'ils avaient été à leur entrée dans le pays : de simples pasteurs, jaloux de leur liberté et sachant la défendre, mais peu ambitieux de gloire militaire. C'est dans la Judée que la simplicité patriarcale semble avoir persisté le plus longtemps.

A la vérité, sans l'énergique et imposante personnalité de Samuel, le relèvement politique et religieux n'eût guère pu s'accomplir. Le fils d'Elkana, sans être un héros, était néanmoins considéré comme la forte colonne sur laquelle s'appuyaient les deux maisons de Jacob et d'Israël. Secondé par le corps prophétique des Lévites, Samuel soutint son rôle actif durant plusieurs années,

avec ardeur et résolution. Le peuple voyait en lui un chef, et il le conduisit en effet à la victoire par la puissance de l'inspiration. Celle qu'il lui fit remporter près du lieu même où, bien des années auparavant, les Philistins avaient écrasé l'armée israélite et capturé l'arche d'alliance, eut des conséquences sérieuses et durables : elle releva le courage des Israélites et abattit celui des Philistins.

Pendant une dizaine d'années environ, le peuple doit avoir goûté de nouveau les charmes de la paix, et Samuel prit à tâche d'empêcher que les avantages nés du malheur ne fussent détruits par la prospérité. Maintenir la cohésion des tribus, qui avait fait leur force, fut sans doute le principal objet de ses efforts. Tous les ans, il convoquait les Anciens du peuple, leur exposait leurs devoirs, leur rappelait les infortunes que le peuple s'était attirées par L'oubli de son Dieu, par la fréquentation des idolâtres, par l'imitation de leurs mœurs, et les mettait en garde contre le danger des rechutes. — Grâce à lui, un élément nouveau entra dans le culte israélite : la louange chantée, le psaume. Samuel lui-même, ancêtre des renommés psalmistes qui s'appelaient les fils de Coré, a, sans aucun doute, composé d'abord des cantiques pour le service divin. Son petit-fils Héman avait, dans la génération suivante, avec Asaph et Yedouthoun, la réputation de poète sacré et d'habile musicien. Ces deux aimables sœurs, qui se complètent si bien en s'unissant, — la poésie et la musique, — furent mises par Samuel au service de la religion ; le culte y gagna de la grandeur et de la solennité, et son action sur les cœurs en devint plus puissante et plus durable.

L'introduction des chœurs lévitiques et du chant des psaumes amoindrit naturellement l'importance des sacrifices. Les prêtres, les fils d'Aaron, furent relégués par Samuel au second plan, et, en quelque façon, laissés dans l'ombre. Un petit-fils d'Héli, Achitoub, s'était enfui lors du désastre de Silo et réfugié à Nob, petite ville voisine de Jérusalem, emportant avec lui ses vêtements de grand prêtre. Bientôt les autres membres de la famille d'Aaron se rendirent également à Nob, qui devint ainsi une ville de prêtres. Mais Samuel n'accorda pas la moindre attention à ce nouveau siège de culte. Sa sollicitude s'était portée exclusivement sur le centre et sur le midi. Sur ses vieux jours, il envoya ses deux fils, Joël et Abia, comme ses substituts, l'un à Bersabée, dans le sud occupé par Juda, l'autre à Béthel, laissant le nord sans représentation. Devenu âgé, il ne pouvait plus déployer l'activité énergique de sa jeunesse et de sa maturité. Ses fils n'étaient pas aimés ; on les accusait d'avilir leurs fonctions en acceptant des présents corrupteurs. Quant à d'autres hommes, vaillants et résolus, Samuel n'en trouvait point dans son entourage. Le prophète ne pouvant plus aussi fréquemment se mettre en rapport avec les Anciens, le faisceau de l'unité nationale se desserra peu à peu. De plus, et précisément à cette époque, les pires ennemis du peuple israélite devinrent particulièrement puissants. Du temps de Samuel, en effet, les Philistins adoptèrent le régime de la royauté, ou bien il leur fut imposé par le gouverneur d'une de leurs cinq villes. Sous ce régime, ils devinrent plus unis et plus forts. L'ambition du nouveau roi de la Philistée visait à de vastes conquêtes. Il paraîtrait même qu'il s'attaqua avec succès aux Phéniciens et qu'il détruisit la ville de Sidon. Les Sidoniens s'enfuirent sur des vaisseaux et bâtirent, sur un rocher qui s'avançait loin dans la mer, une nouvelle ville qu'ils appelèrent Tyr, la ville du Rocher. — La chute

de Sidon avait rendu les Philistins maîtres de toute la côte, depuis Gaza jusqu'à Sidon. La tentation de conquérir l'intérieur était donc naturelle, et il leur paraissait facile, avec leur puissance maintenant agrandie, de subjuguer le pays d'Israël tout entier. Ainsi naquirent de nouveau des guerres sanglantes entre eux et les Israélites.

Les Ammonites aussi, établis au delà du Jourdain, et que Jephté avait réduits, relevèrent la tête sous le règne de Nachasch. Ce roi belliqueux fit des incursions dans les cantons de la tribu de Gad et de la demi-tribu de Manassé. Hors d'état de se défendre, elles envoyèrent des délégués à Samuel pour solliciter une vigoureuse assistance, et prononcèrent une parole qui blessa profondément Samuel, mais qui exprimait la pensée de tous. Elles demandèrent qu'un roi fût donné à la communauté d'Israël, qui pût contraindre tous les membres du peuple à une action d'ensemble, qui pût les mener aux combats et remporter des victoires... Un roi en Israël ! Samuel était glacé d'effroi à cette pensée. Quoi ! un peuple entier dépendrait des caprices d'un seul, de son bon plaisir! L'égalité de tous devant Dieu et la loi, l'absolue indépendance de chaque famille sous le patriarche qui la gouverne, étaient tellement passées en habitude et en règle, qu'un changement quelconque dans ce régime avait quelque chose d'incompréhensible et semblait receler toute sorte de malheurs.

Le prophète Samuel, qui mesurait toute la funeste portée de ce vœu, éclata comme un homme qui sortirait d'un mauvais rêve. Il montra aux Anciens du peuple, dans une peinture saisissante, les conséquences inévitables de la royauté, qui commence par la soumission spontanée des masses à la volonté d'un seul, et qui finit par la servitude, par le suicide de leur liberté !

Mais quelque frappantes que fussent les admonitions de Samuel, les Anciens persistèrent, convaincus qu'un roi seul pouvait mettre fin à leur détresse.

Les Philistins faisaient de nouveau de fréquentes incursions, et ne rencontraient cette fois que peu ou point de résistance. Ils mettaient plus d'âpreté et d'acharnement à asseoir leur domination, à subjuguer les Israélites. Non contents désormais de leur arracher les villes limitrophes, ils étendaient leurs empiétements à travers toute la largeur du pays, presque jusqu'au Jourdain. Ils avaient dans plusieurs villes des commissaires d'impôts (netsib) pour les redevances en bétail et en blé. Dans un tel état de choses, le besoin d'avoir un roi devenait de plus en plus vif et pressant. Les anciens d'Israël le demandèrent avec une sorte de violence à Samuel ; ils ne se laissèrent pas éconduire, et en dépit de ses propres sentiments et de son opposition première, le prophète dut céder. L'esprit divin lui enjoignit de ne pas résister au vœu unanime des représentants de la nation, de se mettre à la recherche d'un roi et de l'oindre. La nouvelle forme de gouvernement, qui devait dans une face nouvelle aux destinées du peuple israélite, était devenue une nécessité. Avec son jugement sûr, l'homme la repoussait ; le prophète dut l'accorder. La royauté, en Israël, est née dans la douleur ; ce n'est pas l'amour qui l'a enfantée, c'est contrainte. C'est pourquoi elle n'a pu s'adapter

naturellement l'économie de l'État israélite, et les meilleurs esprits ne vire jamais en elle qu'un élément disparate et justement suspect.

Notes ch. 2

[1] L'égoïsme et la dureté de la tribu d'Éphraïm donnent en grande partie la clef de l'histoire ultérieure d'Israël jusqu'à la chute de Samarie. Le Psaume 78, particulièrement dans les versets 9 et suivants, et verset 67, rejette sur l'indocilité de cette tribu toute la faute des péchés des Israélites après l'entrée dans le pays de Canaan. L'égoïsme des tribus d'Éphraïm et de Manassé (les deux n'en faisaient qu'une) apparaît nettement dans Josué, 17, 14 et suiv. Osée (4, 17 et suiv.) représente Éphraïm comme le séducteur le plus pernicieux et comme un artisan de malheurs. Ainsi s'expliquent fort aisément le récit de l'époque des Juges (Juges, 8, 12), la rébellion de Jéroboam sous Salomon (Rois I, 11, 28 et suiv.) et le schisme (Rois, 12).
[2] La destruction de la métropole religieuse de Silo n'est pas racontée dans le livre des Juges, mais il y est fait allusion dans le Psaume 78, 60-65, et dans Jérémie 7, 12; 26, 6.
[3] C'est Samuel qui a le premier proclamé le peu de valeur des sacrifices. Sam. I, 1, 15-22.
[4] Il n'est question de la tribu de Juda qu'à la fin de l'époque des Juges. Samuel avait commencé par faire résider un de ses fils à Bersabée, qui appartenait à Juda (Sam. I, 8. 1). Jusqu'à ce moment-là cette tribun avait pris aucune part aux événements. Le cantique de Débora qui nomme toutes les tribus, passe sous silence celle de Juda et sa vassale de Siméon. Les chapitres 19-21 du livre des Juges, d'après lesquels Juda était chef (20, 18), ne sont point historiques, mais simplement un morceau à tendance composé sous Salomon.

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre III — La royauté en Israël.

Le roi demandé violemment par le peuple et octroyé à contrecœur par le prophète devait prouver, mieux encore que ne l'avaient fait toutes les objections de Samuel, que la royauté n'était pas propre à réaliser les espérances qu'on fondait sur elle. Elle changea à ce point, un homme simple et bon, étranger jusqu'alors à toute idée d'ambition et de tyrannie, qu'il ne recula pas devant la cruauté et la barbarie pour se maintenir au pouvoir. Des précautions dictées par l'inspiration prophétique avaient été prises pour que le nouveau roi ne ressemblât pas au portrait décourageant qu'en avait tracé Samuel, pour qu'il ne fût jamais porté par l'orgueil à se mettre au-dessus de la loi, pour qu'il se souvint constamment de son humble origine. Samuel n'alla pas le choisir dans la fière tribu d'Éphraïm, mais dans la moindre de toutes, dans celle de Benjamin. Sa famille était une des moindres de la

tribu. Son père Kisch ne se distinguait non plus par aucun mérite extraordinaire ; c'était un honnête campagnard, et l'histoire ne fait de lui d'autre éloge sinon que c'était un brave homme. Pour Saül, il était timide et sauvage comme un vrai paysan. Ces circonstances et quelques autres semblaient donner toute garantie que le premier roi d'Israël ne serait entaché ni d'orgueil ni d'arrogante. On pouvait espérer qu'il obéirait au prophète qui l'avait élevé d'une condition infime à la plus haute dignité, qu'il le regarderait toujours comme l'organe de la Divinité et comme la voix de la conscience elle-même.

Or Samuel devait, conformément à sa promesse, faire connaître au peuple l'homme qu'il avait secrètement choisi comme le plus digne de la couronne. A cet effet, il convoqua les Anciens sur la hauteur de Mitspa. Selon toute apparence, ceux qui vinrent au rendez-vous étaient, pour la plupart, des Benjamites. Saül, avec les autres membres de la famille de Kisch, s'y était également rendu. Avant de procéder à l'élection, le prophète déclara de nouveau aux Israélites que leur désir d'être gouvernés par un roi était une défection à l'égard de Dieu, mais que néanmoins il avait reçu mission de les satisfaire. Il proposa de s'en rapporter à la voie du sort, et le sort désigna Saül. Mais on ne put le trouver tout d'abord, car il se tenait caché. Lorsque enfin on l'eut découvert et présenté à l'assistance, celle-ci fut frappée de son aspect. Saül était d'une haute stature, il dépassait de la tête tout le peuple ; il était d'ailleurs beau et bien fait, et son émotion ajoutait peut-être à l'impression favorable qu'il produisait sur tous. Voyez, dit Samuel, voilà l'homme que Dieu a choisi pour votre roi ; il n'a pas son pareil dans tout Israël ! La plus grande partie des assistants, subjugués par la solennité de la scène et par la prestance de Saül, s'écrièrent en chœur : Vive le roi ! Et le prophète oignit le nouvel élu de l'huile sainte, qui lui conférait un caractère inviolable. Les Anciens étaient transportés de joie de voir enfin accompli le plus ardent de leurs vœux, et ils s'en promettaient d'heureux jours. A cette occasion, raconte l'Écriture, Samuel exposa au peuple les diverses prérogatives de la royauté. Cette institution d'un roi marqua une heure solennelle dans la vie du peuple israélite, une heure décisive pour son avenir. Toutefois, à ce concert de joie et d'enthousiasme se mêla une note discordante. Quelques mécontents — probablement des Éphraïmites qui avaient espéré que le roi serait pris dans leur tribu — exprimèrent tout haut leur désappointement. Quel bien peut nous faire cet homme ? Et tandis que les autres Anciens, selon la coutume générale, apportaient des présents au nouveau roi comme hommage de fidélité ; qu'une partie d'entre eux, les plus vaillants, le suivaient à Gabaa pour seconder ses entreprises contre les ennemis d'Israël, les mécontents se tenaient à l'écart et refusaient de le reconnaître.

Il faut que le courage de Saül ait singulièrement grandi depuis son élection, ou que, par le fait même de cette soudaine élévation, il se sentit désormais sûr de la protection divine, pour avoir pu seulement concevoir le projet hasardeux de tenir tête à un ennemi puissant et de réparer le désarroi de la chose publique. La situation du peuple, à ce moment, était triste et décourageante, pire encore peut-être qu'à l'époque des juges. Les Philistins vainqueurs avaient enlevé toutes les armes sans exception, arcs, flèches, épées, et n'avaient pas laissé dans le pays un seul forgeron qui pût en confectionner de nouvelles. Seul, le nouveau roi avait une

épée, ce symbole de la monarchie chez tous les peuples et dans tous les temps. Les collecteurs d'impôts établis par les Philistins pressuraient le pays jusqu'à la moelle et avaient ordre d'étouffer toute velléité de révolte. Tel était l'abaissement des Israélites, qu'ils étaient forcés de marcher avec les Philistins pour attaquer leurs propres frères. Ils ne pouvaient plus attendre leur délivrance que d'un miracle. Et ce miracle, ce fut Saül, son fils et ses parents, qui l'accomplirent[1].

Jonathan, son fils aîné, eût été plus digne encore de la royauté que Saül. Modeste et désintéressé plus encore que son père, courageux jusqu'au mépris de la mort, il joignait à ces qualités un cœur aimant et chaud, une puissance d'affection éminemment sympathique ; il pêchait presque par excès de bonté et de douceur. Cette vertu eût été un grand défaut dans un monarque, tenu à une certaine dose de fermeté et de rigueur. Nature franche et loyale, ennemi de tout artifice, il disait sa pensée sans détour, au risque de déplaire, de compromettre sa position et sa vie elle-même. Secondé par lui, par son parent Abner, — une fine lame d'une indomptable énergie, — et par d'autres fidèles de la tribu de Benjamin, toute fière du relief qu'il lui procurait, Saül entama la lutte avec les Philistins, lutte d'abord inégale.

C'est Jonathan qui ouvrit les hostilités. Il tomba à l'improviste sur un des commissaires philistins et lui tua ses hommes. Ce fut la première déclaration de guerre, laquelle eut lieu par ordre de Saül ou avec son approbation. Là-dessus, le roi fit savoir à son de cor, dans tout le pays, que la sanglante campagne contre les Philistins était commencée. Beaucoup accueillirent la nouvelle avec joie, d'autres arec tristesse et frayeur. Les hommes de cœur se réunirent pour se serrer autour de leur roi et, en combattant à ses côtés, effacer la honte d'Israël ou mourir. Les pusillanimes se précipitèrent au delà du Jourdain ou allèrent se cacher dans des cavernes, dans des creux de rochers, dans des souterrains. Les esprits étaient pleins d'angoisses sur l'issue possible de la lutte. Les Israélites devaient se réunir à Gilgal, la ville la plus éloignée du pays des Philistins. Ce point avait été désigné par le prophète Samuel, qui avait averti Saül de s'y rendre également pour y attendre son arrivée et ses instructions ultérieures. Là sans doute, à Gilgal, se trouvait aussi le chœur des prophètes instrumentistes, qui avaient mission d'inspirer aux guerriers israélites, par leurs psaumes et leurs chants, le courage dans les combats et le dévouement au salut de la patrie.

Cependant les Philistins s'apprêtaient à une guerre d'extermination contre Israël. La nouvelle de l'attaque d'un de leurs postes par Jonathan les avait mis en fureur, mais ils en avaient été plus surpris qu'effrayés. Comment les Israélites, craintifs et sans armes, oseraient-ils s'attaquer aux Philistins, leurs maîtres ? Une troupe nombreuse, soutenue par un corps de cavalerie, s'avança par les vallées de la chaîne méridionale d'Éphraïm, traversant le pays dans toute sa largeur jusqu'à Mikhmas. De ce point central, des bandes armées se répandirent dans trois directions différentes. Chose profondément humiliante, des Israélites furent contraints de prêter assistance aux Philistins pour combattre leurs propres frères. Ce fut une heure néfaste pour le peuple d'Israël !

Pendant que les Philistins s'avançaient insensiblement jusqu'à Mikhmas, Saül, avec les vaillants de sa tribu qui s'étaient rassemblés autour de lui, attendait à Gilgal, avec une fiévreuse impatience, l'arrivée de Samuel, qui devait lui donner ses instructions prophétiques et remplir les guerriers israélites d'une martiale ardeur. Mais les jours succédèrent aux jours sans que Samuel se montrât. Chaque heure d'inaction semblait compromettre la chance favorable. Déjà une partie de la troupe de Saül avait lâché pied, voyant dans l'absence de Samuel un fâcheux symptôme. Dans son impatience, Saül prit le parti d'agir de son propre chef. Il offrit d'abord des sacrifices, selon l'antique usage, alla de rendre la Divinité favorable au succès de ses armes. Au moment même où il accomplissait cette cérémonie, il vit brusquement apparaître Samuel, qui lui fit d'amers reproches pour n'avoir pas su maîtriser son impatience, et qui se montra même tellement affecté de cette transgression qu'il s'éloigna aussitôt, au grand déplaisir de Saül, qui attendait beaucoup de l'assistance du prophète pour la réussite de sa grave entreprise.

Après le départ de Samuel, il n'y avait pas lieu pour Saül lui-même de rester là plus longtemps. En passant la revue de son effectif, il n'y compta pas plus de six cents hommes. Que Surit et Jonathan aient été consternés à la rue d'une armée si chétive, d'ailleurs dépourvue d'armes et qui devait se mesurer arec des ennemis redoutables, on ne saurait s'en étonner. Triste début, en effet, pour la royauté naissante ! Ce qui affligeait particulièrement Saül, c'est que cette retraite de Samuel le privait, lui et le peuple, du guide précieux qui les aurait dirigés d'après les inspirations du Seigneur.

C'est encore l'intervention de Jonathan qui détermina un dénouement favorable. Ghéba, où Saül campait avec tout son monde, est à peine à une heure de Mikhmas, où se trouvait le camp des Philistins. Les deux localités sont séparées par une vallée ; mais le chemin qui conduit de l'une à l'autre est impraticable pour des soldats, car la vallée est encaissée entre des roches escarpées, presque à pic, qui la resserrent, du côté de l'est, en un défilé large, au plus, de dix pas. Ce n'est qu'en prenant des chemins détournés que Philistins et Israélites eussent pu se rencontrer pour une bataille. Or Jonathan entreprit un jour, en compagnie de son écuyer, de gravir avec les pieds et les mains, à l'endroit le plus resserré du défilé, la paroi de rocher abrupte qui s'élève en pointe du côté de Mikhmas. Le moindre faux pas les eût précipités, d'une chute mortelle, dans l'abîme. Mais ils arrivèrent heureusement au sommet. Les Philistins, à leur vue, furent saisis de surprise : ils ne comprenaient pas comment ils avaient pu, par cette pente raide et impraticable, pénétrer jusqu'à leur camp. S'imaginant que d'autres hébreux grimpaient à leur suite, ils crièrent d'une voir railleuse : Voyez donc, les Hébreux sortent des trous où ils se tenaient cachés ! Montez toujours, que nous fassions connaissance avec vous ! Or, Jonathan était convenu avec son écuyer que, si on leur faisait un pareil défi, ils iraient de l'avant et risqueraient bravement l'attaque. Les Philistins cessèrent bientôt de railler, car les téméraires firent pleuvoir sur les plus avancés des quartiers de rocher et des pierres, — les Benjamites excellaient à manier la fronde, — et les deux guerriers, avançant toujours, continuaient sans relâche leur meurtrière attaque. Épouvantés de se voir si soudainement assaillis à cette hauteur, dont l'ascension leur paraissait impossible, les Philistins croient avoir affaire à des êtres surnaturels

; une confusion effroyable se répand parmi eux, ils se jettent les uns sur les autres, ou rompent leurs rangs et s'enfuient éperdus. Saül n'eut pas plus tôt, d'une hauteur voisine, remarqué cette débandade, qu'il accourut avec ses six cents braves sur le terrain du combat et acheva la défaite des ennemis. Aussitôt, les Israélites qui avaient naguère été contraints de se battre contre leurs frères tournèrent leurs armes contre leurs oppresseurs. Et sur la montagne d'Éphraïm, dans chaque ville par où fuyaient les Philistins, les habitants tombaient sur eux et les écrasaient en détail. Bien qu'épuisée de fatigue, la troupe de Saül, sans cesse grossissante, les poursuivait par monts et par vaux.

Cependant les hostilités des Ammonites contre les tribus transjordaniques avaient redoublé. Leur roi Nachasch assiégeait la ville de Jabès-Galaad, qui était bien fortifiée. Les habitants, ne pouvant plus guère tenir, entraient déjà en pourparlers avec Nachasch au sujet de leur soumission. Celui-ci leur imposa des conditions dures et cruelles ; les Galaadites, ne pouvant s'y résoudre, demandèrent un délai de sept jours pour envoyer des messagers à leurs frères des autres tribus. Or Saül, revenant un jour des champs avec ses attelages, trouva les habitants de sa vile en larmes et en grand émoi. Il s'informe, et les messagers de Jabès-Galaad lui apprennent le sort qui menace leurs concitoyens si on ne leur vient promptement en aide. Indigné de l'insolence du roi des Ammonites et de l'affront qu'il prétend infliger à Israël, Saül prend aussitôt la résolution de venir au secours des Galaadites de Jabès. C'était la première fois qu'il faisait usage de son autorité royale. Il ordonna à tout Israël de se joindre à lui, pour marcher contre les Ammonites. Samuel ajouta son autorité à cet appel, en déclarant que lui-même prendrait part à l'expédition. L'anarchie de l'époque des juges était désormais vaincue ; une volonté forte s'imposait à tous. Une troupe considérable d'Israélites passa le Jourdain. Attaqués de trois côtés à la fois, les Ammonites s'enfuirent dans toutes les directions. Ainsi fut sauvée la ville de Jabès, qui, pour cette délivrance, aussi prompte que complète, garda une invariable reconnaissance à Saül et à sa maison.

Lorsqu'il repassa le Jourdain après cette seconde victoire, Saül reçut partout un accueil enthousiaste. Témoin de ces bruyants transports, Samuel jugea utile d'avertir le roi et le peuple que la joie du triomphe ne devait pas dégénérer en fol orgueil, et qu'il fallait voir dans la royauté non un but, mais un moyen. Mû par cette pensée, il convoqua à Gilgal une grande assemblées nationale, où il voulait que roi et peuple fussent avertis de leurs devoirs.

La réunion fut extraordinairement nombreuse. Samuel conféra pour la seconde fois l'onction royale à Saül, le peuple lui rendit de nouveau foi et hommage, et des sacrifices de réjouissance furent offerts. Au milieu de toute cette joie, Samuel prononça un discours qui témoigne et de la noblesse de son âme et de sa grandeur prophétique...

La double victoire de Saül et l'assemblée plénière de Gilgal, où la plus grande partie des tribus l'avaient unanimement reconnu roi, consolidèrent d'une façon durable sa situation personnelle, comme aussi la royauté en général. Samuel avait beau vanter et glorifier l'époque de la judicature, le peuple sentait bien qu'un roi le

protégeait mieux que n'avaient pu faire les juges, et il sacrifiait volontiers sa liberté républicaine pour obtenir l'unité, et, par, l'unité, la force. Du reste, l'établissement de la royauté entraîna mainte modification. Tout d'abord, Saül forma une troupe d'élite, composée d'hommes et de jeunes gens intrépides, sorte d'armée permanente à qui il donna pour chef son cousin Abner. Il lui fallut aussi, en tant que roi, une série de fonctionnaires spéciaux : des officiers militaires, commandant respectivement des corps de mille et de cent hommes ; puis des conseillers, des amis, commensaux habituels de sa maison. Une autre classe de serviteurs était celle des coureurs ou trabans, satellites armés, exécuteurs fidèles des ordres du roi, à la fois gendarmes et bourreaux. Ces hommes et leur chef ne connaissaient que la volonté royale. Grâce à la présence de ces employés et des troupes régulières, Gabaa, qui jusqu'alors n'avait été qu'une petite ville, peut-être un village, s'éleva au rang de résidence.

Néanmoins Saül, au début, se montra docile et déférant à l'égard du prophète. Lorsque Samuel, de la part de Dieu, lui commanda d'engager une guerre d'extermination contre les Amalécites, il obéit aussitôt et appela tous les soldats aux armes. Les Amalécites étaient, de longue date, ennemis jurés du peuple israélite. Dans son voyage à travers le désert, dans ses premiers pas en Palestine, ils s'étaient montrés cruellement hostiles, et maintes fois ils s'étaient joints aux ennemis d'Israël pour contribuer à l'affaiblir. Leur roi Aqag, du temps de Saül, paraît avoir fait bien du mal à la tribu de Juda : son glaive avait privé beaucoup de mères de leurs enfants. Toutefois, ce n'était pas une mince besogne qu'une expédition contre les Amalécites. Leur roi était un grand homme de guerre, qui répandait partout la terreur ; et ce peuple avait une grande réputation de bravoure et de puissance. Cependant Saül n'hésita pas un instant à entreprendre cette périlleuse guerre, où il paraît avoir déployé autant d'habileté que de courage. Il sut attirer l'ennemi dans une embuscade et réussit par ce moyen à remporter une éclatante victoire. Il s'empara de la capitale, mit à mort hommes, femmes et enfants, et fit prisonnier le redouté Agag. Les guerriers israélites trouvèrent un butin considérable ; mais toutes ces richesses, d'après les instructions de Samuel, devaient être anéanties : il ne devait rester d'Amalec ni vestige ni souvenir. Pourtant les guerriers ne pouvaient se résoudre à vouer à la destruction une si riche capture ; Saül, d'habitude si sévère, laissa le pillage s'accomplir, et, en fermant les yeux sur cette désobéissance au prophète, s'en fit lui-même complice.

Saül n'était pas médiocrement fier d'avoir vaincu un peuple aussi redoutable. Il emmena le roi Agag, chargé de chaînes, comme un trophée vivant. Enivré de son succès, il répudia la modestie qui l'avait distingué jusqu'alors, et, à son retour, il érigea, dans l'oasis de Carmel, un monument de sa victoire. Sur ces entrefaites, Samuel apprit, par une vision prophétique, que le roi n'avait pas entièrement obéi à ses ordres. Une mission sévère lui fut imposée vis-à-vis du victorieux Saül, mais il lui répugnait de l'accomplir, et il passa toute une nuit à prier Dieu, à lutter contre lui-même. Enfin il se décide à aller trouver Saül ; mais, ayant appris à mi-chemin que ce prince s'est laissé dominer par l'orgueil jusqu'à se dresser un monument à lui-même, il revient sur ses pas et se rend à Gilgal. Saül, qui avait été informé de son voyage, l'y suivit à son tour. Les Anciens de Benjamin et des tribus voisines se

présentèrent pareillement à Gilgal, pour féliciter le roi de sa victoire ; mais ils y assistèrent à un dissentiment qui n'était pas de bon augure pour l'avenir.

Le roi, comme si de rien n'était, aborda Samuel en lui disant : J'ai exécuté l'ordre du Seigneur. — Et que signifient, demanda sévèrement le prophète, que signifient ces bêlements de troupeaux que j'entends ? — C'est que le peuple, répondit Saül, a épargné les plus belles bêtes à laine et à cornes pour les immoler sur l'autel, à Gilgal... A ces mots, le prophète n'est plus maître de son indignation, et il lui lance cette apostrophe inspirée :

> Des holocaustes, aux yeux de l'Éternel,
> Ont-ils autant de prix que l'obéissance ?
> Ah ! L'obéissance vaut mieux que le sacrifice,
> Et la soumission que la graisse des béliers !
> Le péché de magie a pour cause la rébellion,
> Et le culte impie des Teraphim la désobéissance !
> Puisque tu as repoussé la parole de Dieu, Dieu te repousse de la royauté d'Israël !

Atterré par ces accablantes paroles et par l'attitude sombre et sévère du prophète, Saül reconnut son tort et, voulant retenir Samuel, le saisit par son manteau avec tant de force qu'il le déchira. C'est un présage ! s'écria le saint orateur. Dieu t'arrache la majesté royale pour la donner à un plus digne, dût-il en résulter un déchirement en Israël même. Encore une fois Saül supplia le prophète : Honore-moi, du moins, en présence des Anciens de ma tribu et d'Israël, et reviens ! Alors Samuel se décida à l'accompagner à l'autel, où le roi s'humilia devant Dieu ; puis Samuel ordonna qu'on lui amenât le roi Agag, qu'on avait chargé de chaînes. Que la mort est amère, oh ! qu'elle est amère ! gémissait l'Amalécite. Et Samuel lui répondit :

> Comme ton épée a privé des femmes de leurs fils.
> Ainsi ta mère soit privée du sien !

et il ordonna que le roi d'Amalec fût coupé en morceaux.

Depuis cette scène de Gilgal, le roi et le prophète évitèrent de se rencontrer. La victoire de Saül sur Amalec était devenue pour lui une défaite : son orgueil avait été humilié. L'annonce de la disgrâce divine jeta un voile de tristesse sur son âme. Cette humeur noire de Saül, qui plus tard dégénéra en fureur, date de la menaçante parole qui lui fut adressée par Samuel : Dieu remettra à un plus digne la royauté d'Israël. Cette parole ne cessa pas de retentir aux oreilles de Saül. Autant il avait résisté d'abord à accepter le pouvoir, autant il s'obstina à ne point le lâcher. Et pourtant il sentait bien son impuissance : comment lutter contre le terrible prophète ?

Pour s'étourdir, il chercha une diversion dans la guerre. Il ne manquait pas d'ennemis à combattre, sur les frontières du pays d'Israël. Une autre voie,

d'ailleurs, s'offrait encore à lui pour renforcer dans les esprits le sentiment de sa personnalité. Dans l'intérieur du pays vivaient toujours, mêlées à la population israélite, des familles et de petites peuplades cananéennes qui, à l'époque de la conquête, n'avaient pas été évincées et ne pouvaient l'être. Leur exemple avait entraîné Israël au culte des faux dieux et aux mauvaises mœurs de l'idolâtrie. Saül pensait rendre un service signalé au peuple et à la doctrine d'Israël, s'il faisait disparaître ou chassait du pays ces voisins idolâtres. C'est ainsi qu'il commença à se montrer zélé pour Israël, c'est-à-dire à écarter tout élément — hommes ou choses — étranger ou contraire à l'israélitisme. Au nombre de ces étrangers tolérés étaient notamment les Gabaonites, qui avaient fait leur soumission lors de l'arrivée des Israélites. Au mépris du serment qu'on leur avait fait, Saül ordonna le massacre de cette population[2], dont un petit nombre seulement échappa. En même temps que les peuplades cananéennes, Saül pourchassa les devins et les nécromanciens, dont les pratiques avaient d'intimes rapports avec l'idolâtrie.

Si Saül, d'un côté, recherchait avec ardeur l'affection populaire et voulait, par son zèle national et religieux, attester son dévouement absolu à la loi divine, il tâchait, d'autre part, d'inspirer au peuple un profond respect de la dignité royale. Il mit sur sa tête une couronne d'or, emblème de sa grandeur et de sa prééminence. Ses contemporains l'avaient connu simple laboureur et volontiers l'eussent traité de pair à compagnon : il convenait qu'ils oubliassent son passé et qu'ils prissent l'habitude de voir en lui un supérieur, un oint de Dieu, honoré du saint diadème. Quiconque s'approchait du roi était tenu de se prosterner devant lui. Il entoura sa cour d'un certain éclat et introduisit aussi la polygamie, ce luxe des rois d'Orient. Dans les guerres continuelles qu'il soutint contre les ennemis du dehors, dans celles qu'il poursuivit, à l'intérieur, contre les éléments étrangers, dans le déploiement de grandeur et de pompe dont il s'environna, Saül put oublier la terrible menace que le prophète lui avait jetée si brutalement dans l'oreille. Mais cette parole prit corps et, un beau jour, lui apparut inopinément comme un spectre, sous la figure d'un beau jeune homme qui le charma lui-même. Ce rival qu'il appréhendait, il dut lui-même le choyer, l'élever jusqu'à son propre trône, seconder en quelque sorte sa rivalité. Cette fatalité qui devait l'atteindre, c'est lui-même qui l'appela.

Un jour, après plusieurs rencontres avec les Philistins, il se trouvait engagé dans une guerre sérieuse avec ce peuple. Il avait réuni une nombreuse armée, et les deux camps, séparés seulement par une vallée profonde, restaient immobiles en face l'un de l'autre, chacun hésitant à faire le premier pas. Enfin, les Philistins proposèrent de vider la querelle par un combat singulier, et choisirent pour champion le géant Goliath. Saül, dans son vif désir de voir un de ses guerriers accepter la lutte, promit au vainqueur de riches présents, l'exemption de tout impôt pour sa famille, et alla jusqu'à lui promettre la main d'une de ses filles. Cependant, même à ce prix, aucun guerrier de l'armée israélite n'osait se mesurer avec Goliath. Là se trouvait, comme par hasard, un jeune berger de Bethléem, — une ville du voisinage, — et c'est ce berger qui mit fin à la lutte. Ce simple pâtre a provoqué, directement et indirectement, une révolution dans les destinées du peuple israélite et dans l'histoire de l'humanité. David, qui n'était connu alors que des habitants de

la petite ville de Bethléem, est devenu depuis un des noms les plus retentissants de la terre.

Samuel, après sa rupture avec Saül, avait reçu la mission prophétique de se rendre à Bethléem, d'y choisir l'un des huit fils du vieux Jessé (Yischaï) comme futur remplaçant de Saül, et de lui donner l'onction. Il s'y était transporté secrètement, craignant l'opposition de Saül. Le dernier seulement des fils de Jessé, David, un jeune homme au doux regard, au teint frais, à la mine avenante, lui apparut comme le véritable élu de Dieu. Samuel l'oignit[3], au milieu de ses frères, comme roi d'Israël. Il va de soi que cet acte, simple en lui-même, mais d'une portée grave, fut accompli dans le plus grand mystère et tenu secret par Samuel comme par la famille du nouvel élu.

Jessé, père de David, n'était pas d'une branche illustre de Juda ; loin de là, il appartenait à l'une des moindres, comme les autres Bethléémites en général. Pour David, lors de son onction, il était encore fort jeune ; il avait environ dix-huit ans, et aucun événement, aucun service rendu n'avaient encore marqué dans sa vie. Le monde pour lui, jusqu'alors, s'était borné aux belles prairies qui entourent Bethléem. Mais dans cet adolescent se cachaient des facultés qui n'avaient besoin que d'être mises en jeu pour faire de lui le premier de ses contemporains par l'intelligence, comme Saül l'était par sa personne.

David avait surtout le génie poétique et musical, et maintes fois sans doute, en conduisant ses troupeaux, il fit résonner de ses chants les échos des montagnes. Mais l'inspiration poétique ne fit pas de lui un rêveur : esprit clairvoyant et réfléchi, son regard savait saisir la réalité, et sa pensée la mettre à profit. De plus, il y avait dans sa nature quelque chose d'attirant, de séduisant, qui fascinait tous les cœurs et les soumettait malgré eus à son empire; bref, il était né conquérant. Tous ces dons, du reste, nous l'avons dit, étaient encore latents lorsqu'il fut sacré à huis clos par Samuel. Mais cette onction, mais cette élection les éveilla instantanément : l'esprit de Dieu reposa sur lui à dater de ce jour. Des sentiments élevés, la conscience de sa force, le courage, l'ardeur entreprenante envahirent tout son être : un instant avait suffi pour faire de l'adolescent un homme.

Samuel retourna à Rama secrètement, comme il en était parti ; mais il ne perdit pas de vue le jeune homme oint par lui, il l'admit dans son école de prophètes. Là, le génie de David prit un plus grand essor ; là, il put se perfectionner dans la musique instrumentale. Mais ce qu'il acquit surtout dans la société de Samuel, ce frit la connaissance de Dieu. Son esprit se pénétra de cette grande idée et s'initia à la sainte habitude de rapporter à Dieu toutes ses actions et toutes ses pensées, de se sentir conduit par sa main, de se consacrer à lui. L'influence de Samuel créa et développa dans son âme une confiance absolue en Dieu.

Il allait et venait fréquemment de Rama à Bethléem, de la compagnie des Lévites aux troupeaux de son père. L'accroissement de courage que lui avaient communiqué son onction et le contact de Samuel trouva déjà l'occasion de s'exercer dans les campagnes de Bethléem, à côté des troupeaux qu'il menait paître. — Mais

lorsque, non loin de là, éclata la guerre contre les Philistins, David ne pouvait tenir en place ; et son père l'ayant chargé d'un message pour ses frères, alors à l'armée, il obéit avec joie, heureux de pouvoir se rendre au camp. Là, il donna timidement à entendre qu'il se risquerait bien, quant à lui, à tenir tête à ce misérable Philistin qui osait insulter l'armée du Dieu vivant. Le bruit arriva ainsi aux oreilles du roi qu'un jeune homme s'offrait à combattre le géant. Moitié subjugué, moitié railleur, Saül le lui permit. Il lui offre sa propre armure ; David refuse… La première pierre de sa fronde, lancée d'une main sûre, atteint de loin le lourd colosse lourdement armé ; Goliath tombe de son long. Prompt comme l'éclair, David fond sur lui, arrache son épée du fourreau et lui tranche la tête. Les Philistins, voyant abattu leur champion, qu'ils tenaient pour invincible, s'avouent vaincus, renoncent à continuer la lutte et s'enfuient vers leurs places fortes. Mais le corps des Israélites, exalté par la victoire de David, se met à la poursuite de l'ennemi éperdu.

La tête sanglante de Goliath à la main, le jeune vainqueur fut conduit devant Saül, à qui il était inconnu jusqu'alors. Le roi était loin de se douter que cet adolescent, à qui il ne pouvait refuser son admiration, fût ce même rival si vivement redouté. Il n'éprouvait que la satisfaction de ce grand triomphe. Son fils Jonathan, l'homme au cœur loyal, sensible, désintéressé, était comme fasciné par le jeune vainqueur. Son âme s'éprenait pour lui d'une affection passionnée, plus forte que l'amour d'une femme. — Bientôt la renommée de David se répandit dans tous les confins d'Israël. Lui, cependant, s'en retourna modestement dans la maison paternelle, n'emportant comme souvenir de son exploit que le crâne de Goliath et son armure.

Toutefois, il ne resta pas longtemps chez son père ; car la destinée de Saül commençait à s'accomplir, et David avait été choisi pour en être l'instrument. Le nuage de tristesse qui, depuis sa mésintelligence avec Samuel, avait envahi l'âme du roi, s'assombrissait de plus en plus. Sa mauvaise humeur dégénéra en mélancolie, celle-ci en hypocondrie, et parfois se manifestèrent chez lui des accès de folie furieuse. Un mauvais esprit s'est emparé du roi, murmuraient entre eux ses serviteurs. La musique seule avait le don de le calmer. Aussi ses intimes lui conseillèrent-ils d'appeler à sa cour un musicien habile dans son art et poète, et ils lui recommandèrent comme tel le fils de Jessé. David vint et charma le roi par son jeu comme par toute sa personne. Chaque fois que Saül était pris d'humeur noire, David n'avait qu'à toucher son luth, l'accès se dissipait instantanément. Bientôt Saül ne put plus se passer de lui ; il en vint à le chérir comme un fils et finit par prier son père de le lui laisser définitivement. Il le nomma alors son écuyer, afin de l'avoir toujours près de lui et de recouvrer par son art la sérénité.

Ce fut là le premier échelon de la grandeur de David. Mais le roi ne fut pas le seul qui subit son empire. David exerçait la même puissance d'attraction sur tout l'entourage de Saül ; il captivait tous les cœurs, mais aucune amitié ne fut aussi vive que celle de Jonathan. Michal, la seconde fille de Saül, ressentait également au fond de son cour une secrète inclination pour David. — À la cour de Saül, il apprit le métier des armes, et plus d'une fois il remplaça le luth par l'épée. Courageux

comme il était, il se distingua bientôt dans les petites guerres auxquelles il prit part, et revint victorieux de toutes les expéditions que lui confia Saül[4].

Un jour qu'il avait infligé aux Philistins une perte considérable, tout le pays d'Israël en éprouva une vive allégresse ; de toutes les villes, des femmes et des jeunes filles s'avancèrent à sa rencontre, chantant et dansant, au son des sistres et des cymbales, et saluant sa victoire par de bruyantes acclamations : Saül a défait des milliers, mais David des myriades ! Ces démonstrations enthousiastes, ces hommages au jeune héros, dessillèrent enfin les yeux de Saül. Ainsi ce préféré de Dieu, ce successeur dont l'avait menacé Samuel, ce rival tant redouté, mais qui jusque-là n'était encore qu'un rêve, le voilà ! il est devant lui en chair et en os, c'est l'idole du peuple, c'est son favori à lui-même ; il règne sur tous les cœurs !... Ce fut pour Saül une accablante découverte. Ils me donnent les mille, à lui les myriades ; ils le placent déjà au-dessus de moi ; que lui manque-t-il maintenant pour être roi ? Depuis ce moment, les joyeuses acclamations des chœurs de femmes lui tintèrent sans cesse aux oreilles, comme un écho de la brutale parole du prophète : Dieu t'a rejeté ! Et l'affection de Saül pour David fit place à la haine, à une haine frénétique.

Dès le lendemain du jour où David était revenu vainqueur, Saül fut pris d'un accès de fureur et lui lança à deux reprises son javelot, dont il esquiva l'atteinte par un prompt écart. Ce coup manqué fut pour Saül, quand il eut repris son sang-froid, une nouvelle preuve que son ennemi était protégé de Dieu même. Alors il eut recours à la ruse pour se débarrasser de son compétiteur. Ostensiblement, il le traita avec distinction, le mit â la tête d'une troupe d'élite de mille hommes, lui confia des expéditions périlleuses et dut finalement, à son corps défendant, lui donner pour femme sa fille Michal, qui, du reste, aussi bien que Jonathan, tenait pour David contre Saül. Cela même redoubla l'exaspération du roi, qui chercha à se défaire de son gendre, subrepticement d'abord, puis ouvertement, en le poursuivant à la tête de ses soldats. David fut mis hors la loi et semblait désarmé devant son persécuteur. Mais bientôt se groupèrent autour de lui des jeunes gens déterminés, des mécontents, nécessiteux et aventuriers de toute sorte, amoureux de combats, particulièrement ses proches parents, Joab avec ses deux frères. Ce fut le noyau d'une troupe de combattants héroïques (ghibborim) à l'aide desquels David put monter par degrés jusqu'au trône. Un prophète de l'école de Samuel, nommé Gad, entra également dans son parti. Il existait un dernier représentant de la famille sacerdotale d'Héli : Saül le jeta lui-même, eu quelque sorte, dans les bras de son ennemi supposé. Irrité de voir les prêtres de Nob, tous descendants ou parents d'Héli, pactiser avec David, il les fit tous mettre à mort et anéantit toute cette ville sacerdotale. Un seul prêtre échappé au massacre, Abiathar, se réfugia auprès de David, qui le reçut à bras ouverts. — Ainsi la haine de Saül l'avait rendu féroce et sanguinaire. Tous les efforts de Jonathan pour réconcilier son père avec son ami furent impuissants, et n'aboutirent qu'à creuser l'abîme qui les séparait. Les torts étant du côté de Saül, une portion du peuple prit parti pour David, et si elle ne put l'appuyer ouvertement, elle l'assista du moins en secret. C'est par là seulement qu'il put échapper aux persécutions et aux pièges de son ennemi.

Il est fâcheux que David ait été contraint, par son existence précaire et par les difficultés de sa situation, à nouer des relations d'amitié avec les ennemis de son peuple, tels que le roi de Moab, celui des Ammonites et Achis, roi des Philistins. Par là, il s'exposait au soupçon de trahir sa patrie, et il justifiait en apparence la haine de Saül. Ses rapports avec Achis, chez qui il était revenu chercher asile après une première expulsion, étaient particulièrement de nature à le rendre suspect. De fait, Achis lui accorda sa protection et la résidence de la ville de Siklag, mais sous la condition qu'il romprait absolument avec Saül et sa patrie, qu'en cas de guerre il se joindrait, avec sa troupe, — forte déjà de six cents hommes, — à l'armée des Philistins pour combattre ses frères, et qu'enfin, même en temps de paix, il ferait des incursions sur les points mal surveillés du territoire de Juda, incursions dont les profits appartiendraient en partie à son suzerain. A la vérité, David se réservait sans doute d'éluder ces conditions, ou bien, le cas échéant, de se retourner avec ses compatriotes contre ses nouveaux alliés. Mais alors il s'engagerait dans des voies obliques et renierait la droiture dont jusqu'alors il avait fait preuve.

Pour Achis, il croyait avoir en David un allié fidèle, résolu d'employer contre ses propres frères ses talents militaires et le courage de ses hommes, et qui, après une telle attitude, ne pourrait jamais se réconcilier avec son peuple.

Dans cette persuasion, que David avait eu l'habileté de faire naître, Achis crut pouvoir entreprendre contre les Israélites une guerre décisive. Saül, devenu hypocondriaque, et brouillé avec son gendre, avait perdu ses qualités guerrières. Le meilleur bras qui le défendait naguère, la tête la plus inventive qui pensait pour lui, c'est contre lui maintenant qu'ils s'étaient tournés. Les plus vaillants hommes et jeunes gens d'Israël s'étaient mis à la disposition de David. Achis rassembla donc toutes ses forces pour frapper un grand coup. Il conduisit son armée dans la plaine de Jezréel. En vertu de leurs conventions, il invita David à l'aider dans cette grande expédition contre Saül et à se joindre, avec ses hommes, à l'armée philistine. Quelque répugnance que pût éprouver David à obéir, il ne pouvait plus faire autrement : il s'était vendu aux ennemis de son peuple. Mais les princes philistins le tirèrent de cette fausse situation. lis réclamèrent bruyamment de leur roi le renvoi de David et de sa troupe, alléguant qu'on ne pouvait compter sur leur fidélité. Ce fut un bonheur pour David, qui échappa ainsi à la dure alternative, ou de trahir son peuple, ou de manquer de parole au roi.

Cependant les Philistins s'avancèrent par centaines, par milliers, et dressèrent leur camp près de la ville de Sunem. Saül, informé des projets et de la marche des ennemis, réunit toute son armée, la conduisit à marches forcées à leur rencontre, et campa d'abord au pied des montagnes de Gelboé. Puis, contournant le versant qu'il avait en face de lui, il s'avança vers le nord et campa au pied nord-ouest de la même chaîne, près d'Endor.

Toutefois, l'aspect de cette nombreuse armée des Philistins, et surtout de leur cavalerie, déconcerta Saül ; la pensée du sombre avenir qu'il s'était préparé lui-même acheva de le décourager. Il vit bien aussi que Dieu l'abandonnait, puisque, à ses consultations sur l'issue de la guerre, il ne répondait ni par la voix d'un prêtre,

ni par celle d'un prophète. Dans sa perplexité, il se mit en quête d'une ventriloque habitant Endor ; qui s'était soustraite aux poursuites dirigées contre sa profession et qui continuait à l'exercer clandestinement. Singulière fatalité pour Saül, qui avait d'abord proscrit toute sorcellerie de son royaume, et qui maintenant était lui-même contraint d'y avoir recours !

C'est avec de sinistres pressentiments que Saül engagea la bataille ; et, comme si son découragement eût gagné ses soldats, l'issue en fut malheureuse. Toutefois les Israélites combattirent vaillamment une journée entière ; mais ne pouvant, dans la plaine, tenir tête à la cavalerie et aux chariots de guerre, ils se réfugièrent sur les monts de Gelboé, où les Philistins les poursuivirent et les taillèrent en pièces. Là tombèrent aussi trois des fils de Saül, parmi lesquels le sympathique Jonathan. Saül lui-même se trouva tout à coup isolé, n'ayant à ses côtés que son écuyer, lorsqu'il vit fondre sur lui les archers ennemis. Fuir, il ne le pouvait ; il ne voulait pas non plus devenir le prisonnier et la risée des Philistins. Il pria donc son compagnon de le frapper à mort. Mais celui-ci n'osant porter la main sur son roi, Saül se perça de sa propre épée et mourut en roi. L'écuyer suivit son exempte.

La défaite était désastreuse. La peur de l'armée israélite gisait abattue sur les Bancs du Gelboé et dans la plaine de Jézréel. Après s'être reposés pendant la nuit qui succéda à cette chaude journée, les Philistins explorèrent le champ de bataille et dépouillèrent les morts de leurs vêtements et de leurs armes. Parmi ces cadavres, ils trouvèrent ceux de Saül et de ses trois fils. Ils envoyèrent la tête du roi et ses armes dans leur pays, en guise de trophées ; le crâne fut conservé dans un temple de Dagon, l'armure dans un temple d'Astarté, comme souvenirs de cette mémorable victoire. Ils s'emparèrent ensuite des villes situées dans la plaine de Jezréel et dans la région orientale du Jourdain, et mirent garnison dans ces villes, dont les habitants s'étaient enfuis au delà du Jourdain à la nouvelle du désastre de Gelboé. Pour humilier les Israélites, les Philistins suspendirent aux murs de Bethsan le cadavre décapité de Saül et celui de Jonathan. — Il paraîtrait que les Philistins, poursuivant leur victoire, s'avancèrent au sud du mont Gelboé et de Bethsan, et occupèrent toutes les villes importantes. Dans la résidence de Saül, Ghibeath-Saül, l'approche des Philistins répandit une telle épouvante, qu'une femme chargée de la garde du petit Mephiboseth, fils de Jonathan, en emportant cet enfant dans sa fuite précipitée, le laissa tomber ; si bien qu'il se cassa la jambe et devint boiteux pour toute la vie.

Saül, à sa mort, laissait le pays dans un triste état, plus triste encore qu'il ne l'avait trouvé lors de son élection. La défaite était tellement complète et inattendue, que d'aucun côté, dans le premier moment, on ne songea à la résistance. Tous les courages étaient anéantis. Et l'on vit une grande hardiesse dans ce fait de quelques habitants de Jabès-Galaad, qui, par reconnaissance pour Saül, libérateur de leur ville, se risquèrent à faire cesser l'opprobre infligé à ses restes. Ils se glissèrent de nuit sur l'autre rive du Jourdain, descendirent de la muraille les corps de Saül et de Jonathan, les rapportèrent dans leur ville, les inhumèrent sous un térébinthe et instituèrent un jeûne de sept jours en leur honneur. Les tribus citérieures n'avaient pas, apparemment, le même courage, ou bien elles n'éprouvaient pas autant de

gratitude pour Saül, qui, par sa mésintelligence avec David, avait fait le malheur du pays.

Telle fut la fin d'un roi dont l'élection avait été saluée par le peuple avec tant d'espérances !

Notes ch. 3

[1] L'histoire de la guerre de Saül avec les Philistins ne commence qu'à *Sam*. 1, 13, 3 et suiv. Les deux premiers versets de ce chapitre appartiennent au chapitre précédent.
[2] La conduite de Saül envers les Gabaonites et d'autres peuplades de la Palestine est racontée dans *Sam*., II, 21, 2 et suiv.
[3] Dans *Sam*., 1, 17, 15, au lieu de : Saül, c'est Samuel qu'il faut lire. Le sens de ce verset est que David faisait de fréquents séjours chez le prophète, qu'il allait le voir et s'en retournait pour faire paître les troupeaux de son père à Bethléem. De Bethléem à Mitspa, où demeurait Samuel, la distance est d'à peine 16 kilomètres.
[4] D'après *Samuel* I, 18, 6, David n'est pas revenu vainqueur du Philistin (Goliath ?), mais des Philistins. En hébreu, les noms de peuple s'emploient souvent au singulier, tout en ayant le sens du pluriel.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre IV — Le roi David.

David aussi semblait oublié du peuple, qui avait d'abord fondé sur lui de grandes espérances. Qu'avait-il fait, lui, pendant que sa patrie saignait ? Qu'on ait eu connaissance ou non de son association militaire avec les Philistins, il devait sembler étrange à tous que, dans ces tristes conjonctures, préoccupé seulement de sa propre sécurité, il se tint à l'écart des périls, et, au lieu de voler au secours de son peuple en détresse, maintint son alliance avec les Philistins. Lui aussi, il est vrai, était dans une situation difficile, mais cette situation ne fut connue que plus tard. Pour le moment, ceux qui prenaient à cœur les dangers de la patrie devaient voir avec douleur David faire alliance avec les ennemis, et, pendant qu'Achis s'absentait pour guerroyer avec Israël, protéger en quelque sorte les frontières de ce prince.

Nous avons vu que la défiance des princes philistins avait empêché David de prendre part à leur expédition. De retour à Siklag, il trouva la ville incendiée ;

femmes, enfants, tous ceux qui n'avaient pas suivi l'armée, tout avait disparu. Les Amalécites, que les incursions dévastatrices de David avaient forcés de fuir dans le désert, avaient profité de son absence pour entreprendre à leur tour une expédition de pillage. Les guerriers de David, en voyant à leur retour la ville en cendres et leurs familles enlevées, éprouvèrent une si violente douleur, qu'ils s'en prirent à David et le menacèrent de mort. Mais, calmés par la parole du prêtre Abiathar, ils se mirent en hâte, avec leur chef, à la poursuite de l'ennemi ; ils apprirent chemin faisant, par un esclave égyptien, le lieu de campement de la troupe amalécite, l'atteignirent à l'improviste et tombèrent sur elle avec une telle fureur, que la plupart restèrent sur le carreau et qu'un petit nombre seulement, grâce à la vitesse de leurs chameaux, purent échapper. Ivres de leur victoire et rentrés en possession des prisonniers, David et ses hommes retournèrent à Siklag, la rebâtirent et s'y réinstallèrent. Du butin fait sur les Amalécites, David envoya de belles parts aux Anciens de Juda et à ses amis dans nombre de villes, depuis Bersabée jusqu'à Hébron, dans le double but de leur apprendre sa victoire et de les prévenir en sa faveur.

A peine revenu à Siklag, il apprit que l'armée israélite avait subi une effroyable défaite sur le Gelboé, et que Saül et ses fils avaient péri. Sa première impression, à ces lugubres nouvelles, fut celle de la douleur, d'une douleur profonde, en songeant à cette mort fatale du roi et plus encore à la perte de Jonathan, cet ami si tendrement aimé. David ordonna un deuil public pour pleurer la mort du roi et de son ami Jonathan et la défaite du peuple de Dieu. A cette occasion, il prononça une élégie d'un sentiment profond, et dont la Bible nous a conservé les termes.

Quelque sincère cependant qu'eût été la douleur de David en apprenant la mort de Saül, il ne pouvait faire autrement que de la mettre à profit. Il ne pouvait plus tenir dans ce coin retiré de Siklag, et il avait hâte d'entrer en scène. Il choisit pour demeure l'antique ville d'Hébron, siège de la noblesse de Juda. Mais ce n'est pas par les Anciens qu'il y fut appelé[1] ; il s'imposa plutôt en quelque sorte, tant il avait compromis sa popularité, même dans sa propre tribu, par ses accointances avec les Philistins. Son corps de six cents hommes et les vaillants qui le commandaient le suivirent et s'établirent, avec leurs familles, à Hébron. Cet acte de résolution et d'indépendance, il l'accomplissait au moment même où les Philistins, dans le nord, étaient en train d'exploiter leur victoire. C'est seulement lorsque David fut fixé dans cette ville, alors chef-lieu de la tribu de Juda, que les Anciens de la tribu entière, à l'instigation des amis qu'il s'était faits par sa prévenance, le nommèrent roi. Il noua aussitôt des relations avec les tribus transjordaniques, afin de les gagner, elles aussi, à sa cause. Quant à celles de la région citérieure, encore soumises à la domination des Philistins, il ne pouvait ni n'osait s'adresser à elles. Une malheureuse fatalité le rivait aux Philistins ; il y avait lutte, dans son esprit, entre la prudence et le patriotisme. Celui-ci lui commandait de s'affranchir à tout prix de cette funeste alliance, mais celle-là lui conseillait de ne pas irriter un voisin trop puissant. Pour Achis, il laissait David parfaitement libre d'agir en roi de Juda et de faire des excursions dans les parties limitrophes du désert, excursions dont, après comme avant, il touchait sa part de butin ; mais il ne permettait pas à David

de faire un pas au delà. Joab, qui avait l'étoffe d'un capitaine à hautes visées, devait se résigner au rôle mesquin ou honteux de chef de bandits.

Mais si David ne pouvait songer à délivrer son pays des Philistins, parce qu'il avait les mains liées, un général de Saül, Abner, put mener à bien cette entreprise. Il avait eu le bonheur d'échapper au désastre de Gelboé, et il ne désespéra pas, dans ce naufrage de la maison de Saül, de sauver ce qui pouvait encore être sauvé. En compagnie de plusieurs fuyards, il se dirigea vers l'autre rive du Jourdain, où les Philistins ne pouvaient les atteindre, et où la maison de Saül comptait encore des cœurs affectionnés. Il choisit la ville de Mahanaïm comme point de ralliement pour les partisans de cette famille. C'est là qu'il conduisit Isboseth, dernier fils survivant de Saül, avec le reste des membres de cette infortunée famille, et il parvint à le faire reconnaître roi par les tribus de cette région. Lorsque Abner, au moyen de ces tribus et des Benjamites qui l'avaient rejoint, eut composé un corps d'une solidité suffisante, il entama la lutte contre les Philistins. Il les délogea peu à peu de la région citérieure, mais ce ne fut qu'après quatre ou cinq ans (de 1055 à 1051) qu'il put en débarrasser entièrement le pays[2]. La reprise du canton de Benjamin lui coûta sans doute le plus de peine, parce que les Philistins pouvaient aisément y jeter des troupes. Chaque tribu délivrée par Abner s'empressait de rendre hommage au fils de Saül. Ce qu'a réalisé Abner est vraiment extraordinaire. Non seulement il a reconquis l'indépendance du sol, mais il a su faire entrer dans le faisceau national les tribus mêmes qui, sous le règne de Saül, s'étaient montrées rétives. Il a ainsi fondé effectivement le royaume des dix tribus, le royaume d'Israël ; il en a unifié et resserré les parties incohérentes. Et cependant, après sa victoire, après tous ses efforts, le peuple se trouva soudain réparti en deux royaumes, le royaume d'Israël et celui de Juda, gouvernés par deux rois différents. La tribu de Juda, à peine arrachée à son isolement par l'énergie de Samuel et de Saül, se trouva de nouveau séparée de ses sœurs. La victoire d'Abner n'avait pas causé d'allégresse, parce qu'elle avait provoqué la désunion.

Une fusion entre les maisons d'Israël et de Juda, il n'y fallait pas songer dans l'état des choses. Cette fusion répugnait non seulement aux deux rois David et Isboseth, qu'elle eût contraints naturellement l'un ou l'autre à abdiquer, mais plus encore peut-être à leur parti et leurs généraux respectifs, Joab et Abner, qu'une jalousie violente animait l'un contre l'autre. Un fait considérable, c'est que la maison de Jacob avait pour guide un roi valeureux et rompu à la guerre, oint par le prophète Samuel et, comme tel, personnage sacré, tandis qu'Isboseth, peu belliqueux à ce qu'il semble, sans prestige ni consécration divine, n'était roi que de nom. Toute sa puissance reposait dans les mains de son général Abner. Isboseth vivait dans un coin écarté de la Transjordanie, était à peine informé des événements, tandis que David résidait au cœur de sa tribu et pouvait, d'Hébron, diriger toutes choses. — C'est ainsi qu'une guerre civile éclata entre les maisons d'Israël et de Juda, ou entre la famille de Saül et celle de David, lorsque Abner eut gagné ou regagné toutes les tribus, sauf celle de Juda, à la cause d'Isboseth. Cette guerre dura deux ans (de 1051 à 1049).

Une fatalité tragique s'abattit sur la maison de Saül. Abner s'était épris de la belle Rispa, concubine de Saül, qui demeurait, elle aussi, avec ses deux fils, à Mahanaïm. Bien qu'Isboseth fût contraint de passer beaucoup de choses à son général, dont les services lui étaient indispensables, il ne pouvait lui permettre, avec la veuve de son père, des privautés qui impliquaient usurpation de la dignité royale. Il adressa donc une réprimande à Abner. Celui-ci s'en offensa, reprocha à ce fantôme de roi son ingratitude et lui tourna le dos ; puis il entama sous main des négociations avec David, s'engageant à lui procurer l'adhésion de toutes les tribus. En retour, il stipula sans doute qu'il conserverait ses fonctions de général en chef. David y acquiesça avec joie, mais exigea d'abord, comme gage du traité, qu'on lui rendit sa bien-aimée Michal, que Saül lui avait enlevée et avait donnée pour femme à un Benjamite, nommé Paltiel. On peut admettre qu'Isboseth lui-même reconnut la justice de cette réclamation et n'en conclut rien de fâcheux pour ses propres intérêts. Abner quitta donc son roi, sous prétexte de mener à bonne fin la revendication relative à Michal ; il se rendit au canton de Benjamin et la reprit à Paltiel, qui l'accompagna en pleurant jusqu'à une certaine distance, mais qui, sur l'injonction d'Abner, dut s'en retourner chez lui. David rentra ainsi en possession de ses premières amours. Abner commença alors sa campagne parmi les tribus et entreprit de gagner en secret des partisans à David. Nombre d'israélites désiraient sans doute, au fond du cœur, que cette malheureuse guerre civile se terminât par une soumission au roi judaïte, et même plusieurs Benjamites n'étaient pas défavorables à un arrangement. Avec vingt affidés, gagnés au parti de David, Abner entra dans Hébron, toujours mystérieusement. David avait eu la précaution d'éloigner d'Hébron, pour quelque expédition, Joab et son frère, ces deux fils de Serouya pleins de jalousie et de défiance. Pendant leur absence, David concerta avec Abner les moyens d'obtenir des Anciens des tribus la déchéance d'Isboseth et sa propre intronisation. Déjà Abner avait quitté Hébron pour adresser un appel aux Anciens et les engager à rendre hommage au roi de Juda, lorsque Joab, avec ses hommes, revint de son expédition. Joab, en arrivant, apprit cette surprenante nouvelle qu'Abner, hier l'ennemi de la cour de David, avait reçu de lui le plus cordial accueil et l'avait quitté dans les meilleurs termes. Ainsi, en arrière de Joab, son roi avait noué des négociations, conclu un pacte, et, en fin de compte, lui, Joab, était sacrifié : telle était sa conviction. Prompt à se décider, selon son habitude, Joab dépêcha des messagers à Abner ; celui-ci rebroussa chemin. Joab et Abisaï se tenaient aux aguets à la porte d'Hébron… Abner, sans défiance, périt assassiné.

David fut profondément affecté de cette mort : ne lui enlevait-elle pas traîtreusement, au moment de voir ses desseins réalisés, l'homme qui seul pouvait et voulait lui gagner, sans coup férir, l'unanimité des tribus ? Pénible et difficile était sa situation. Pour écarter de lui les soupçons, il donna à sa douleur, d'ailleurs réelle et sincère, une expression solennelle. Il fit, dans Hébron, des funérailles imposantes au héros expiré, ordonna à tous ses serviteurs d'accompagner ses restes en appareil de deuil, les accompagna lui-même en pleurant, et épancha sa douleur dans un chant élégiaque dont le début nous a été conservé :

Ô Abner, devais-tu périr d'une telle mort ?
Tes mains, Abner, ne furent jamais captives,

Jamais tes pieds ne connurent les chaînes ;
Tu meurs frappé par une main criminelle !

Ces paroles firent une vive impression sur les assistants, tous fondirent en larmes et nul ne mit en doute la sincérité de son désespoir. Toutefois, David n'osa demander compte de leur crime aux fils de Serouya, ni même leur en faire reproche : il avait trop besoin d'eux. Mais, en présence de ses intimes, il formula des plaintes amères contre les coupables : Sachez-le, un grand prince d'Israël est tombé aujourd'hui. Pour moi, je suis trop faible, n'étant pas encore reconnu de tous, et les fils de Serouya sont plus puissants que moi. Que Dieu rende aux méchants ce qu'ils ont mérité !

La nouvelle de l'assassinat d'Abner atterra Isboseth. Ne se doutant point des intelligences secrètes de son général avec David, il ne pouvait ressentir que la perte irréparable d'un héros, son fidèle ami, le principal soutien de son trône. — Peu de temps après, Isboseth fut trouvé assassiné dans son lit. Ce fut l'écroulement de la maison de Saül.

Isboseth mort, le royaume des dix tribus revenait, par le fait, à David. Il y comptait aussi, de longue date, des partisans qui se souvenaient de ses exploits contre les Philistins, et qui vénéraient en lui l'homme choisi de Dieu par l'entremise du prophète Samuel. D'autres lui étaient déjà acquis par les soins d'Abner. Ceux-là même qu'avait scandalisés l'alliance de David avec les ennemis d'Israël ne pouvaient s'empêcher de considérer qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de le reconnaître roi. Les Anciens des tribus se rendirent donc à Hébron, prirent l'engagement de rester ses fidèles partisans et lui offrirent des présents de foi et hommage. Des Benjamites même le reconnurent, mais plus d'un à contrecœur et arec un secret dépit. Ainsi s'accomplissait l'ambition de David : l'humble chef d'une tribu devenait, après tant d'obstacles et de tribulations, roi de tout Israël. La scission entre les maisons de Jacob et d'Israël était écartée pour le moment : tous les symptômes étaient favorables à David. Le corps des prêtres et celui des prophètes, loin de prendre à son égard, comme ils l'avaient fait pour Saül, une attitude hostile, lui étaient cordialement affectionnés. Un descendant d'Héli, Abiathar, faisait partie de son entourage, avait eu part aux épreuves endurées par David : quant aux prophètes, ils se reconnaissaient en lui : n'avait-il pas été oint par leur chef Samuel ? Le prophète Gad était également de la société de David, et un autre prophète de cette époque, Nathan, était en quelque sorte son directeur de conscience. Il trouvait donc, du côté des deux puissances temporelles, aide et appui pour ses vues, et en somme, quant à l'intérieur, la voie lui était aplanie. Mais il avait au dehors de graves difficultés à vaincre, avant de parvenir à une royauté indépendante.

Avant tout, pour avoir ses coudées franches et pour regagner pleinement l'amour du peuple, il fallait rompre avec les Philistins. Une guerre sanglante avec ses anciens alliés était chose inévitable : il fallait en prendre son parti ; toutefois, il n'entama pas immédiatement la lutte : ils étaient encore trop puissants. II voulut d'abord déblayer le terrain d'un autre côté. Au milieu du territoire des Benjamites

était une enclave occupée par les Jébuséens. La haute colline de Sion était défendue de trois côtés par des vallées étroites et des remparts artificiels qui la rendaient inaccessible ; le côté le plus ardu était celui du sud, où la paroi de la colline s'élève presque à pic. Les Jébuséens, du haut de cette forteresse, dominaient tout le voisinage et se sentaient invincibles. Ils vivaient, sans doute, sur un pied d'alliance avec leurs voisins de Benjamin et de Juda, puisque nous voyons Saül lui-même les laisser tranquilles sur leur territoire. Mais David jugea utile, avant d'entreprendre la guerre avec les Philistins, de se rendre maître de la forteresse de Sion. Il commença par inviter les Jébuséens à lui céder la place bénévolement et à l'amiable ; peut-être y ajouta t-il l'offre d'une compensation. Mais ceux-ci se moquèrent de sa prétention et lui répondirent ironiquement : Tu ne peux pénétrer jusqu'ici à moins d'écarter les aveugles et les boiteux (car ceux-là mêmes seraient capables de te disputer le passage). Là-dessus, David se mit en mesure d'attaquer le Sion[3] ; il rassembla sa troupe d'élite et promit un prix au plus brave : celui qui le premier, par le flanc escarpé du midi, aurait atteint le sommet de la forteresse, serait nommé général. Animés par cette brillante perspective, les guerriers s'élancent, gravissent à l'envi l'âpre colline ; mais les Jébuséens les accueillent par une grêle de flèches et de quartiers de rocher. Joab réussit enfin à gagner le sommet ; avec l'aide de ses compagnons, il prend d'assaut la forteresse et écharpe ses défenseurs. Les Jébuséens, jugeant toute résistance inutile, se décident à capituler, et David leur accorde la paix. Il leur fut permis de rester dans leur ville, mais non dans le fort ; ils purent s'établir dans la partie orientale, sur la colline de Moria.

Après la prise de la forteresse de Sion, David y transféra d'Hébron sa résidence, et elle s'appela désormais la Ville de David. La ville, dans son ensemble, reçut le nom de Jérusalem (Yerouschalaïm), — appellation dont le sens est incertain, — et perdit son ancien nom de Jébus. David permit à ses guerriers et aux gens de sa cour de s'y établir avec leurs familles. Le quartier où les plus vaillants élurent domicile s'appela, par ce motif : Maison des héros (Bet ha-Ghibborim). Tel fut le commencement de cette ville qui, depuis cette époque, devait être et rester pour de longs siècles la Ville sainte. Ériger cette humble localité en capitale fut, en raison des circonstances, une heureuse inspiration. Évidemment Sichem convenait beaucoup mieux comme centre, vu sa situation au milieu des tribus et la fertilité de son territoire ; mais il n'était pas possible que David transportât sa résidence dans cette ville éphraïmite, dont les habitants ne lui étaient pas très sympathiques, mécontents qu'ils étaient d'obéir à un roi issu de la tribu demi barbare de Juda. Par contre, il lui fallait un point d'appui solide dans sa propre tribu, et ce point d'appui il le trouvait dans Jérusalem, située sur la limite de Benjamin et de Juda, et qui, en cas d'insoumission des autres tribus, pouvait lui offrir un refuge protecteur. La contrée, siège de la nouvelle capitale, ne manque pas de fertilité, bien qu'elle ne soutienne pas la comparaison arec celle de Sichem. Dans ses vallons coulent des sources intarissables, celles de Siloé et d'En-Roghel et au sud-ouest, le Ghihon à l'ouest, qui, aux époques sèches de l'année, peuvent fournir d'eau la ville et les champs. Une ceinture de collines, à la fois ornement et défense, entoure de trois côtés Jérusalem. A l'est s'élève la haute montagne des Oliviers, qui doit son nom aux oliviers dont elle est couverte. Au sud, la colline est plus basse, et plus étroite la vallée qui la sépare de la ville : c'est la trop célèbre vallée de Hinnom ou Ghé-

Hinnom, ainsi nommée d'un certain Hinnom ou de sa famille, et qui, à son tour, a donné son nom sinistre à l'enfer (Géhenne). A l'ouest, le coteau s'abaisse encore plus et mérite à peine de s'appeler colline. Enfin, au nord, ce n'est plus qu'une plaine tout unie. Ces hauteurs et ces vallées protègent Jérusalem de trois côtés, comme des remparts et des fossés naturels. A l'intérieur de Jérusalem, sur le terrain qui s'élève entre les trois vallées de l'est, du sud et de l'ouest, trois collines dominaient la plaine : à l'ouest la plus haute, le Sion, au nord une autre plus basse, et à l'opposite une troisième, le Moria, avec un prolongement au sud qu'on appelait Ophel. Le Moria, beaucoup plus bas que le Sion, devait cependant un jour dépasser et le Sion et les plus hauts sommets de la terre.

Il ne pouvait échapper aux Philistins que l'avènement de David à la royauté de tout Israël aurait pour conséquence d'affaiblir son alliance avec eux, ou plutôt de lui imposer une attitude hostile à leur égard. Toutefois, ils n'auraient pas voulu dénoncer le traité. Mais la prise de Jébus ou Jérusalem et la fixation de sa résidence dans cette ville leur apparurent comme des symptômes d'évolution, et ils se hâtèrent de prendre l'offensive pour ne pas lui laisser le temps de mettre sur pied la population valide de toutes les tribus. Un corps de Philistins pénétra de la plaine dans la montagne et s'approcha de Jérusalem. Soit que David fût surpris par cette irruption, soit qu'il voulût évier de combattre sous les murs de sa capitale, il s'en éloigna avec sa troupe et se retira vers Adullam, au sud. Encouragés par cette fuite apparente, les Philistins s'avancèrent jusqu'à Bethléem, la patrie de David, y fortifièrent leur camp, et de là envoyèrent des bandes mettre au pillage le pays de Juda. David différa d'attaquer les Philistins, probablement parce que sa troupe était encore trop faible et qu'il attendait du renfort de la part des tribus. En attendant, pour tenir ses braves en haleine jusqu'au moment décisif, il exprima le désir de boire de l'eau d'une citerne qui se trouvait près de Bethléem, au pouvoir des Philistins. Aussitôt trois des principaux guerriers, Yeschobeam, Éléazar et Schama se mirent en route, pénétrèrent jusqu'à Bethléem, déconcertèrent les Philistins par leur audace et puisèrent de l'eau qu'ils rapportèrent à David. Mais celui-ci ne voulut pas boire de cette eau, que les héros étaient allés quérir au péril de leur vie ; il n'avait voulu que mettre leur courage à l'épreuve. — Enfin, les troupes israélites marchèrent contre les Philistins et les défirent près de Baal-Peratsim d'une manière si complète, qu'on assimila cette victoire à celle que Josué avait remportée près de Gabaon. Les Philistins, dans leur fuite précipitée, abandonnèrent leurs idoles, qui frirent livrées au feu par les Israélites. Mais les ennemis n'en poursuivirent pas moins leurs projets d'asservissement contre David et son peuple. Ils firent à plusieurs reprises des incursions dans le pays, une fois jusqu'à la vallée des Rephaïm, une autre fois à Éphesdamim, dans la vallée du Térébinthe. La troupe de David les battit, les poursuivit, et quelques-uns de ses héros, dans des combats singuliers, firent des prodiges de valeur.

Mais David ne se borna pas à se défendre, il songea aussi à prendre l'offensive. De fait, s'il voulait débarrasser son peuple de cette petite, mais puissante peuplade, pour qui s'agrandir et guerroyer était une condition d'existence, il fallait la réduire à l'impuissance, ou s'attendre sans cesse à de nouvelles guerres. Il marcha donc avec ses hommes sur Gath, alors la capitale des

Philistins[4] et la ville la plus rapprochée du pays de Juda. La résistance, naturellement, fut des plus opiniâtres, et il s'ensuivit des mêlées sanglantes où les vaillants de David eurent occasion de se signaler. Les Philistins, paraît-il, proposaient volontiers des combats singuliers, que les derniers descendants de leurs géants (rephaïm) se chargeaient de soutenir. Mais les temps étaient changés. Si, à l'époque de la jeunesse de David, pas un guerrier de l'armée d'Israël n'osait répondre au défi de Goliath, il y en avait maintenant plus de trente qui brûlaient d'obtenir une semblable permission.

Enfin, les Israélites portèrent de si rudes coups aux Philistins, que ceux-ci furent contraints de leur abandonner Gath, leur capitale, avec ses villages et son territoire. Les rôles étaient renversés. Cette même ville, qui n'avait vu dans le fils de Jessé qu'un suppliant et un pauvre fou, devait maintenant se courber devant lui. Cet abaissement des Philistins était un fait de la plus haute importance : il assurait au peuple un repos durable et la liberté de ses mouvements, car aucun ennemi ne harcela les Israélites avec autant d'acharnement que les Philistins. Du reste, David ne poussa pas plus loin la conquête de ce pays, et il paraît même avoir rendu plus tard la ville de Gath à son roi. Il avait sans doute ses raisons pour ne pas poursuivre ses avantages à outrance, et peut-être lui semblait-il plus prudent d'avoir les Philistins pour tributaires que de les réduire aux extrémités du désespoir.

La victoire de David sur les Philistins rehaussa son autorité chez les Israélites, et lui valut même la considération des peuples voisins. Hiram, ce roi qui avait fait passer de Sidon à Tyr la puissance phénicienne, envoya des ambassadeurs à David, pour lui proposer une alliance et lui offrir du bois de cèdre et autres matériaux destinés à l'embellissement de Jérusalem, la nouvelle capitale. Il se réjouissait de voir les Philistins domptés : leur affaiblissement était une garantie qu'ils ne jetteraient plus de sitôt un regard de convoitise sur la côte phénicienne. Le roi de Tyr tenait d'ailleurs particulièrement à l'alliance de David, afin que les caravanes de Phénicie, allant et venant sans cesse de leur pays en Égypte, et parcourant, pour leurs besoins, les routes du pays d'Israël, trouvassent protection et sécurité pour elles et pour leurs marchandises. David accepta avec empressement la proposition, et ainsi se forma une sorte d'amitié entre lui et Hiram. Il profita de ses offres pour fortifier la capitale récemment fondée et la couvrir d'élégantes constructions. Les Phéniciens étaient déjà, à cette époque, des architectes fort habiles.

Avant tout, il songea à fortifier Jérusalem, en se bornant d'abord, vraisemblablement, au côté nord, dont l'accès était plus facile. La colline de Sion ou Ville de David, d'une étendue assez médiocre, était insuffisante pour la population qui s'y était déjà établie, ou tout au moins le serait-elle pour la population future. C'est pourquoi la colline basse, située au nord du Sion, fut jointe à la ville ; une étroite vallée séparait la ville de la colline, qui reçut le nom de Millo (Enclave), et qui devint le second quartier, eu égard à l'ancien quartier formé par la ville de Sion. La colline de Moria et son prolongement, l'Ophel, restèrent provisoirement séparés de la ville ; du reste, ils ne faisaient point alors partie de Jérusalem, étant occupés par les Jébuséens qu'on avait épargnés. — David se fit construire aussi un palais en bois de cèdre, qu'on fit venir du Liban. Pareillement, Joab et les autres personnages

notables de l'entourage de David reçurent de belles et spacieuses maisons, bâties en bois de cyprès, sinon en bois de cèdre.

Mais David songea aussi à faire de Jérusalem le centre de la vie religieuse, afin que les regards du peuple entier se portassent de préférence sur cette ville. Il prit donc des mesures pour faire retirer l'arche d'alliance de Kiryath-Yearim, où elle était restée, dans la maison d'Abinadab, depuis son retour de chez les Philistins, et fit dresser une tente d'apparat pour la recevoir. On se racontait que David avait fait vœu de ne pas entrer dans sa maison, de ne pas monter sur son lit, de ne pas permettre le sommeil à ses yeux, qu'il n'eût trouvé une place pour abriter l'arche. Le roi se rendit, avec un nombreux cortège, à Kiryath-Yearim (environ trois lieues nord-ouest de Jérusalem). Beaucoup de Lévites faisaient partie du cortège. L'arche fut placée sur un chariot neuf attelé de bœufs et conduit par deux fils d'Abinadab. Les Lévites entonnèrent des chants, au son de nombreux instruments de musique, et David y prit part avec un vif enthousiasme. Mais un accident funeste, survenu pendant le trajet, effraya David, qui n'osa introduire l'arche dans Jérusalem, craignant qu'elle ne portât malheur aux habitants comme autrefois aux Philistins. Pourtant, l'individu chez qui on l'avait déposée l'ayant logée trois mois impunément, David se décida de nouveau à la transférer dans le Sion ; seulement elle ne devait plus être voiturée, mais portée à bras par des Lévites. Au milieu d'un grand concours de peuple, avec des acclamations bruyantes, des instruments de musique et des danses, elle fut introduite dans la tente qui lui était destinée. Le roi lui-même, oubliant sa dignité, avait chanté et dansé devant l'arche avec enthousiasme, sur quoi sa femme Michal lui reprocha amèrement de s'être donné en spectacle comme un homme de rien.

Par la présence de l'arche, la nouvelle ville de Jérusalem monta au rang de ville sainte, comme précédemment Silo. Siège d'un culte, il lui fallait maintenant un prêtre ou une compagnie de prêtres. Abiathar, ce fidèle compagnon de David dans ses pérégrinations, était naturellement désigné comme grand prêtre de l'arche sainte à Sion. Toutefois, il existait encore un grand prêtre à Gabaon, installé par Saül après l'extermination de la famille d'Héli à Nob. Le laisser absolument à l'écart, c'était provoquer la discorde. David se décida donc à le reconnaître également comme grand prêtre, de sorte que les deux hommes fonctionnèrent au même titre : Abiathar à Jérusalem, et Sadoc à Gabaon[5]. Il était naturel que David, disciple des chœurs de Lévites, lui-même poète et musicien, désirât introduire, à l'exemple de Samuel, des psaumes avec chœurs dans les offices solennels. Lui-même composait des cantiques de circonstance, lorsque son cœur, à la suite d'une victoire ou de quelque autre événement heureux, s'exaltait dans un transport de reconnaissance envers Dieu et d'enthousiasme poétique. C'est lui, sans doute, qui a créé cette forme de poésie intime et pieuse. A côté du psalmiste couronné, on nomme encore d'autres poètes et musiciens, ses contemporains : Asaph, Héman, petit-fils de Samuel, et Yedouthoun. C'est d'eux qu'étaient issus les fils d'Asaph et les fils de Coré, qui ont acquis, à côté de David, un grand nom dans la littérature lyrique. Le culte spirituel, inauguré par Samuel, reçut de David une assiette solide et durable ; et, bien que lui aussi rendit hommage au culte cérémoniel, il conféra une importance égale au chant des psaumes, qui saisit et élève l'âme. En un temps

où, chez les autres peuples de la terre, la poésie tenait à peine de naître, elle constituait déjà, en Israël, un élément essentiel de l'adoration divine.

Si David, au point de vue religieux, a été le fondateur d'un culte épuré, il a aussi, au point de vue moral, créé un État ayant la justice pour base. Il rendait la justice en personne, écoutait, sans se lasser, les débats des particuliers ou des familles, et rendait ses arrêts avec une stricte impartialité. Son trône n'était pas seulement le siège auguste de l'autorité et de la force, c'était aussi celui de la justice et de l'équité. David est resté, pour la postérité, le roi modèle, dont le trône a été le soutien du droit et le régulateur de la paix sociale. Par lui, Jérusalem devint la ville idéale où la saine piété et l'austère justice avaient trouvé leur centre.

Grâce à tous ces mérites, — l'affranchissement de la domination philistine, la sécurité reconquise, le règne de la justice, — David redevint ce qu'il avait été jadis, l'idole du peuple. L'affection et la fidélité lui arrivèrent d'elles-mêmes, sans contrainte. David modifia, à certains égards, l'économie intérieure du pays. La constitution des tribus, à la vérité, demeura intacte. Les Anciens gouvernaient les familles, et le chef de la plus ancienne famille était en même temps prince de la tribu entière. C'étaient ces princes qui représentaient les tribus auprès du roi. Mais l'indépendance ou plutôt le bon plaisir des tribus, en matière militaire, fut soumis à des restrictions. Chaque tribu devait, en cas de guerre, fournir un contingent d'hommes valides, âgés de vingt ans au moins. Cette levée était confiée à un fonctionnaire spécial, dit le compteur ou dresseur de listes, qui inscrivait sur un rouleau tous les sujets valides, veillait à ce qu'ils rejoignissent leur corps et y contraignait les retardataires. L'armée, réunie, était commandée par un général en chef, charge confiée à Joab. David avait, en outre, un corps de troupes stipendiées, composées de païens amoureux de la guerre : les Krêlhi, originaires d'une province des Philistins, et les Plêlhi, dont l'origine est inconnue. Ils avaient pour capitaine Benaïahou, fils de Joïada, un des vaillants de David. Il institua aussi, dans le principe, un fonctionnaire spécial, le mazkir, qui avait mission de noter tous les faits importants ou supposés tels, les services rendus au roi ou les délits commis à son égard. Le favoritisme étant inséparable de la royauté. David avait naturellement son favori, à qui il pouvait se fier en toutes choses, notamment dans les choses qui ne se disent pas au premier venu. Il avait aussi le bonheur d'avoir près de lui un conseiller, habile à le tirer d'affaire dans les conjonctures difficiles, Achitophel, de la ville de Ghilo. Sa parole passait pour un oracle, aussi sûr que celui de la Divinité dans la bouche du grand prêtre. Ce conseiller habile, trop habile, devait plus tard intervenir d'une manière fâcheuse dans la vie de David.

La conscience de David, en tant que juge, fut mise un jour à une pénible épreuve. Une famine persistante désolait le pays, où il n'avait pas plu deux années consécutives. La pluie ayant encore manqué au printemps de la troisième année, la détresse arriva à son comble, et le peuple implora le roi pour obtenir assistance. On voyait, dans cette effroyable calamité, un châtiment envoyé de Dieu pour quelque crime caché et demeuré impuni. David consulta à ce sujet le grand prêtre Abiathar, et l'oracle divin répondit : C'est à cause de Saül, de la persécution sanglante qu'il a exercée sur les Gabaonites. Là-dessus, David manda auprès de lui les Gabaonites

survivants et leur demanda quelle réparation ils exigeaient. Mais ce n'était pas de l'argent qu'il leur fallait, c'étaient des victimes expiatoires, et ils réclamèrent l'exécution de sept descendants de Saül. Or, en les épargnant, David aurait irrité le peuple, qui l'aurait accusé de prolonger le malheur du pays par ce déni de satisfaction ; mais, d'autre part, il s'exposait au soupçon de vouloir, par esprit de vengeance ou par d'autres motifs intéressés, exterminer la postérité de Saül. Il lui fallut donc, la mort dans l'âme, obéir au vœu cruel des Gabaonites. Les deux fils que Saül avait eus de sa concubine Rispa et les petits-fils que lui avait donnés sa fille[6] Merab furent recherchés et livrés aux Gabaonites, qui les pendirent de leurs propres mains à Ghibeath-Saül, dans la ville même où leur père avait porté la couronne. David n'épargna que le fils de Jonathan, Mephisoseth, respectant ainsi le serment qu'il avait fait à son ami de protéger toujours ses descendants. Les cadavres des sept victimes devaient rester attachés au gibet jusqu'à ce que le ciel envoyât la pluie ; mais elle tarda longtemps à venir. Dans cette circonstance, la belle Rispa, pour laquelle Abner s'était brouillé avec Isboseth, montra de quoi une mère est capable. Pour préserver les corps de ses fils de servir de pâture aux aigles de l'air et aux chacals de la plaine, elle dressa sa couche sur le rocher où étaient exposés les cadavres, veilla sur eux d'un regard obstiné, bravant, le jour, les ardeurs de l'été, refusant, la nuit, le sommeil à ses yeux, pour écarter les animaux de proie de ces restes bien-aimés. Lorsque enfin, l'automne venu, la pluie tomba, on enleva les sept corps, et, sur l'ordre de David, on leur rendit les derniers honneurs. A cette occasion, il fit aussi chercher à Jabès-Galaad les ossements de Saül et de Jonathan, qu'on ensevelit à côté de ceux de leurs parents, dans le caveau de la famille de Kisch. Il paraîtrait que David fit redire alors son émouvante élégie sur la mort de Saül et de Jonathan, pour montrer combien lui tenait au cœur la chute de la maison royale de Benjamin, et il ordonna même que ce chant fût appris par cœur. — Quant à Mephiboseth, le fils survivant de Jonathan, qui avait vécu jusqu'alors dans la maison d'un homme notable au delà du Jourdain, David le fit venir à Jérusalem, l'installa chez lui, l'admit à sa table et le traita comme son propre fils ; ce qui n'empêcha pas les Benjamites de l'accuser entre eux d'avoir exterminé la famille de Saül et de n'avoir laissé vivre qu'un misérable infirme, incapable de régner. Lorsque, plus tard, la fortune cessa de sourire à David, les Benjamites irrités le poursuivirent à coups de pierres.

Notes ch. 4

[1] Il résulte de Sam. II, 8, 1-13, que David n'avait pas été invité à résider à Hébron et que ce n'est que plus tard que la tribu de Juda lui fit hommage de fidélité.

[2] Le livre de Samuel II (2, 9-10) indique comment Abner reconquit successivement tout le royaume et, par suite, en chassa les Philistins. Il reprit d'abord Ascher, c'est-à-dire le territoire de la tribu d'Ascher (et de la tribu voisine de Nephtali qui y rattachait), puis Jezréel, c'est-à-dire le domaine des tribus de Zabulon, d'Issachar et de Manassé, enfin Éphraïm et Benjamin. Il lui fallut pour cela plusieurs années, quatre ans et demi. S'il est dit au même passage qu'Isboseth ne régna que deux ans, cela signifie simplement qu'il ne régna que deux années sur toutes les onze tribus, après qu'Aber eut également repris aux Philistins le territoire de Benjamin, où ils mirent le plus d'opinâtreté à se défendre et où ils se maintinrent le plus longtemps, car il confinait à leur propre pays. David régna, de la mort de Saül à celle d'Isboseth, six années et demie sur Juda seul ; la lutte d'Abner et des Philistins, et la reprise des territoires d'Israël durèrent donc quatre ans et demi. Le

règne d'Isboseth dura autant que celui de David à Hébron, mais ne fut que de deux années sur la totalité des tribus. Comme l'auteur du Livre de Samuel est un partisan de la dynastie de David, il se borne à résumer eu toute brièveté les événements des règnes antérieurs et les actes de la dynastie de Saül.

[3] Pour comprendre la lutte qui eut lieu à la prise du Sion, il faut compléter le récit très incomplet de Sam. II, 15, 6 et suiv., par celui des Chroniques I, 10, 4 et suiv. L'humanité de David envers les Jébuséens et la permission qu'il leur donna de établir sur la colline de Moria résultent de l'épisode d'Arawnah le Jébuséen (Sam. II, 24 18 et suiv.). Les Chroniques (1, 31, 30) ajoutent qu'Arawnah avait quatre fils. Il semble même que cet Arawnah ait été roi des Jébuséens. David ne lui en laissa pas moins la vie après la prise de sa forteresse de Sion, tant était grande sa clémence envers les vaincus. Il ne se montra cruel que vis-à-vis des Moabites et ce ne fut certainement pas sans raisons graves.

[4] La relation des guerres de David avec les Philistins est éparpillée dans les sources historiques. Sam. II, 6, 17-35 ; 8, 1, où il faut lire Gath (Gaza) et non Metheg ; 21, 15-22, où il faut pareillement lire Gath au lieu de Nob ou Gob. Il suit de là que David empara de la capitale de Gath où, suppliant, il avait autrefois cherché asile.

[5] Il résulte des Chroniques 1, 16, 39, que David établit un accommodement entre les deux chefs rivaux des Aaronides, Abiathar et Sadoc.

[6] Dans cette relation des exigences gabaonites (Sam. II, 31, 1-10), il faut lire, au lieu de : les fils de Michal : les fils de Merab, ainsi que l'a déjà fait remarquer le grammairien Jona Ibn-Djanach. L'événement doit, du reste, avoir eu lieu dans les premiers temps du règne de David, puisqu il est dit à ce propos que celui-ci, lors da châtiment expiatoire de la descendance de Saül, épargna Mephiboseth. Ce détail se rapporte, en effet, au récit du second livre de Samuel, chap. 9.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre V — Le roi David (suite) — (1035-1015).

Après vingt ans de règne, David eut à subir différentes guerres, qui le détournèrent de ses pacifiques efforts pour établir l'ordre intérieur du pays et y exercer la justice. Ces guerres lointaines, qui s'imposèrent à lui à son corps défendant, donnèrent à sa puissance un accroissement inattendu et à l'activité de son peuplé un singulier essor. Il fit d'abord une guerre acharnée aux Moabites, habitant au delà de la mer Morte, avec lesquels, au temps de sa vie errante, il avait eu des relations amicales et chez qui il avait rencontré un accueil hospitalier. C'était vraisemblablement une guerre de représailles, car David vainqueur traita les prisonniers avec plus de cruauté qu'aucun des peuples vaincus par lui. Tout le pays de Moab fut soumis à son empire et tenu d'envoyer un tribut annuel à Jérusalem.

Quelque temps après, Nachasch, roi des Ammonites, étant mort, David, qui avait été lié d'amitié avec lui, envoya un message de condoléances à son fils Chanoun. Cette démarche parut suspecte. Les familiers du nouveau roi le mirent en défiance contre David, prétendant que les messagers n'étaient que des espions chargés d'explorer les points vulnérables de la capitale (Rabbath-Ammon), qu'on se proposait d'attaquer cette ville et de lui faire subir le sort de la capitale moabite. Entraîné par leurs suggestions, Chanoun fit au roi israélite un affront qui ne pouvait rester impuni. A ses envoyés qui, selon le droit des gens, étaient inviolables, il fit raser la moitié de la barbe, couper les vêtements jusqu'à la ceinture, et les expulsa du pays. David fut informé du fait, et il s'apprêta à une guerre sans merci. Les bans de l'armée furent convoqués, le corps des vaillants ceignit ses reins, et les troupes mercenaires des Krêtki et Plêthi, commandées par Benaïahou, marchèrent en tête. Chanoun, qui redoutait les qualités guerrières des Israélites, chercha à se procurer du renfort ; il soudoya des Araméens, répandus depuis la chaîne de l'Hermon jusqu'à l'Euphrate, et qui vendaient leurs services. Le plus fort contingent (20.000 hommes) fut fourni par Hadadézer, roi de Soba, prés de l'Euphrate. David ne fit pas cette guerre en personne, il en confia la direction au prudent et fidèle Joab. Aussitôt que celui-ci eut franchi le Jourdain avec son armée, il la partagea en deux corps, laissa l'un sous les ordres de son frère Abisaï, et attaqua lui-même les Araméens à la tête de l'autre. Il avait enflammé les courages par ces simples et expressives paroles : Combattons vaillamment pour notre peuple et notre ville sainte, Dieu fera le reste ! Joab, fondant avec impétuosité sur les Araméens, les mit en déroute, si bien qu'à leur tour les Ammonites, épouvantés, abandonnèrent la bataille et se retirèrent sous les murs de leur capitale.

Après cette belle journée, Joab se hâta de rentrer dans Jérusalem, où il rendit compte au roi et lui développa un plan consistant à écraser les Araméens, de façon à leur ôter désormais l'envie d'intervenir. Avec l'armée victorieuse, qui venait d'évacuer provisoirement le territoire ammonite et qu'il renforça encore, David se mit lui même à la poursuite des Araméens, au delà du Jourdain. Bien que le roi Hadadézer eût envoyé, lui aussi, de nouveaux renforts à son armée battue, elle succomba encore une fois, et son général lui-même perdit la vie. Les vassaux du puissant Hadadézer firent promptement leur paix avec David, qui, poursuivant son succès, pénétra jusqu'à la capitale du roi araméen, dans le voisinage de l'Euphrate. Les chariots et la cavalerie de l'ennemi ne purent soutenir le choc impétueux de l'armée israélite, et les Araméens furent battus une troisième fois. Le vaste État de Soba, dont plusieurs princes relevaient comme tributaires, fut sur le penchant de sa ruine. Le roi de Damas, qui avait prêté assistance à celui de Soba, fut pareillement vaincu par David, et l'antique cité de Damas passa depuis lors sous l'obéissance du roi d'Israël. Dans toutes les provinces araméennes, depuis l'Hermon jusqu'à l'Euphrate, David établit des gouverneurs chargés de la perception des tributs. — David et son armée durent être surpris eux-mêmes de tant de victoires merveilleuses, qui répandirent au loin la terreur de leur nom.

Cependant le roi des Ammonites n'avait pas encore expié l'affront infligé aux ambassadeurs israélites. Retenue, pendant une année presque entière, par sa

guerre avec les Araméens, l'armée israélite ne pouvait reprendre la campagne contre Chanoun. Mais, une fois ces grands succès obtenus, David fit marcher Joab avec son armée contre Ammon. Or, la guerre avec ce peuple avait été l'occasion d'une autre guerre. Les Iduméens, qui habitaient au sud de la mer Morte jusqu'au golfe Ælanitique, avaient, eux aussi, prêté appui aux Ammonites en leur envoyant des troupes auxiliaires ; eux aussi, il fallait les mettre à la raison. David fit donc attaquer les Iduméens par son second général, Abisaï, le frère de Joab. Du reste, Joab avait fort à faire avec les Ammonites, retranchés derrière les puissants remparts de leur capitale, et qui faisaient de fréquentes sorties. L'armée israélite, ne possédant ni béliers ni autres engins de siège, ne pouvait obtenir quelque résultat qu'en tentant d'escalader les murs ; mais les archers postés sur le faite les repoussaient sans cesse. Enfin Joab réussit, après des assauts réitérés, à s'emparer d'un quartier de la ville ; il fit aussitôt part de cet exploit à David et l'engagea à se rendre au camp pour assister à la prise des autres quartiers, afin que l'honneur de la conquête lui fût attribué. David arriva devant Rabba avec des troupes fraîches, et il eut, en effet, la satisfaction de prendre la ville entière et de faire un riche butin. Il mit sur sa tête la couronne de Madkom (Milkom), dieu des Ammonites, laquelle était d'or et enrichie de pierreries. Il ne paraît pas que David ait détruit la ville, comme il en avait eu l'intention ; il se borna à condamner la population mâle, ou seulement les prisonniers, à des travaux serviles, tels que polir des pierres, triturer le blé avec des rouleaux de fer, couper du bois et confectionner des briques, et il procéda de même avec les prisonniers des autres villes. Quant au roi Chanoun, cause première de la guerre, et qui avait si gravement offensé David, ou il fut mis à mort, ou il réussit à s'échapper. David lui donna probablement pour successeur Scobi, frère de ce prince.

De son côté, Abisaï avait guerroyé avec les Iduméens[1] et les avait battus dans la vallée du Sel, voisine sans doute de la montagne saline au bord de la mer Morte. Il est à croire que les survivants se soumirent ; aussi David se contenta de leur imposer une garnison et des gouverneurs, comme à Damas et aux autres pays araméens. Il paraîtrait que, plus tard, les Iduméens se soulevèrent contre la garnison israélite et la massacrèrent ; car Joab se rendit en Idumée, fit donner la sépulture aux victimes et mettre à mort toute la population iduméenne mâle. Six mois furent employés à cette guerre d'extermination ; si bien qu'un petit nombre d'hommes seulement purent y échapper par la fuite, au nombre desquels se trouvait un fils ou petit-fils d'Hadad, le roi des Iduméens.

Par ces grandes victoires de David, dans l'Ouest sur les Philistins, au Midi sur Ies Iduméens, dans l'Orient, au delà du Jourdain, sur les Moabites et les Ammonites et, dans le Nord, sur les Araméens, l'État israélite acquit une puissance inespérée. Si, précédemment, alors qu'il fut reconnu roi de tout Israël, les limites du pays étaient renfermées entre Dan et Bersabée, l'empire de David embrassait maintenant le vaste territoire qui s'étend du Torrent d'Égypte (Rhinocolura, El-Arisch) jusqu'à l'Euphrate, ou de Gaza jusqu'à Thapsacus (sur l'Euphrate). Les peuples vaincus étaient obligés, chaque année, d'envoyer des présents comme hommage, de payer un tribut et peut-être de fournir des corvéables pour les constructions et autres travaux pénibles.

Toutes ces guerres et ces victoires révélèrent la grande âme de David mieux que n'avait fait son existence antérieure, courbée sous la contrainte. Ferme et énergique dans l'action, quand il y allait de l'honneur et de la sécurité de son peuple, il restait humble et modeste après le succès, sans ombre de vanité ni d'orgueil. Il n'éleva point de monument pour célébrer ses triomphes, comme avait fait Saül ; loin de là, il était persuadé, de même que son illustre général Joab, que Dieu seul lui avait donné la victoire. Cette confiance en Dieu qu'on met dans la bouche de David allant combattre le géant Goliath : Dieu est l'arbitre de la guerre, et il peut donner la victoire sans lance ni épée, il la manifesta dans toutes ses héroïques épreuves. David exprime cette pensée fondamentale dans un psaume (le XVIIIe) chanté probablement devant l'arche après cette période de guerres, et où il jette un regard rétrospectif sur tout son passé.

Deux pensées connexes, nées de ces grandes victoires, sont entrées si profondément dans la conscience du peuple, qu'elles ont eu une action décisive sur tout son avenir. La première, entre autres formes variées, s'exprime ainsi :

> Le salut du roi ne repose pas sur une grande armée,
> Ni celui du héros sur sa force personnelle;
> Vaine ressource que le coursier pour donner la victoire!

Dieu seul dirige la guerre et l'achève, décide la victoire ou la défaite, et son assistance ne dépend pas du nombre des bataillons. — La seconde pensée, étroitement liée à la précédente, c'est la conviction que Dieu, lorsque Israël s'arme pour sa cause, fait toujours triompher ses légions, pour la gloire de son propre nom ou pour le salut de son peuple. C'est en conséquence de cette pensée que le Dieu d'Israël a été désigné d'un nom particulier et tout à fait caractéristique ; on l'a appelé le Dieu des armées (Yhwh Tsebaoth), celui qui les fait triompher dans les combats. Depuis, au début de toute guerre, on invoqua le Roi Tsebaoth, et les légions d'Israël marchèrent au combat avec la pleine assurance qu'elles ne pouvaient succomber. Dans la suite des temps, cette même assurance a enfanté des prodiges.

Autant David traitait avec rigueur les divinités des peuples vaincus, parce qu'il voyait en elles une source de corruption, autant il se montrait, après la victoire, clément à leurs adorateurs. Les Moabites seuls furent par lui durement châtiés et les Ammonites astreints au servage, tandis qu'aux autres peuples subjugués il imposait un simple tribut ; on peut en conclure que les premiers étaient particulièrement coupables. Les peuplades étrangères établies dans le pays ne furent pas inquiétées : tels les Jébuséens à Jérusalem, tels les Cananéens et les Héthéen dans d'autres provinces. Aussi, maints étrangers ou indigènes, d'origine non israélite, venaient grossir le nombre de ses vaillants ou lui amenaient des troupes. Le Héthéen Urie, l'un des trente héros de David, et qui devait être mêlé un jour à la destinée de ce roi, éprouvait un attachement profond pour la nationalité israélite.

Cependant, la joie causée par cette brillante situation ne resta pas longtemps sans nuage. Le bonheur des États, comme celui des individus, est rarement durable ; il faut qu'aux jours de soleil succèdent des jours sombres, pour que les facultés humaines ne s'engourdissent pas. Un seul faux pas de David lui coûta non seulement la paix et la sérénité de l'âme, mais compromit jusqu'aux fondements de l'État, édifiés par lui avec tant d'efforts. A son retour de l'expédition contre les Araméens, comme il se reposait des fatigues de la guerre, pendant que Joab, avec ses troupes et la phalange des héros, recommençait la campagne interrompue contre les Ammonites, David, de la terrasse élevée de son palais, où il gouttait la fraîcheur du soir, aperçut une belle femme qui se baignait. C'était la femme d'un de ses plus fidèles guerriers, du Héthéen Urie. Les maisons de ses braves étaient bâties sur le Sion, à proximité de son palais, et c'est ainsi que son regard rencontra la séduisante Bethsabée. Saisi, à cette vue, d'une passion violente qu'il ne sut pas maîtriser, il lui manda de venir le trouver. Elle obéit, et crut peut-être ne pouvoir rien refuser à son roi. Quelque temps après, informé par Bethsabée des conséquences de cet adultère, David songea à sauvegarder son honneur et n'aboutit ainsi qu'à aggraver son tort. Il fit venir Urie du camp de Rabba à Jérusalem, lui fit l'accueil le plus amical et lui permit de rentrer chez lui, d'y goûter le repos et les douceurs de la vie conjugale. Mais Urie, au lieu d'user de la permission, préféra passer la nuit à l'entrée du palais, avec les satellites attachés à la personne du roi. Cette fidélité ne faisait pas l'affaire de David. Il s'avisa donc d'un autre expédient, mais qui n'était rien moins qu'un crime. Puisqu'il ne pouvait, lui, sauver son honneur, Urie ne pouvait vivre. Il l'envoya donc au camp avec une lettre à Joab, où il lui ordonnait d'assigner au porteur, lors des sorties des Ammonites, le poste le plus périlleux, où il était exposé à une mort certaine. Cette prévision se réalisa : Urie tomba percé par une flèche ammonite. Bethsabée porta, selon l'usage, le deuil de son époux, après quoi David la prit pour femme, et elle lui donna un fils.

Dans tout autre pays, des fantaisies royales de ce genre n'auraient provoqué chez les courtisans que des chuchotements fort discrets ; on les eût à peine blâmées et, en tout cas, bientôt oubliées. Quant au peuple, tout au plus une vague rumeur en serait-elle arrivée jusqu'à lui. Que s'est-il passé, après tout ? Urie est mort en combattant : qui sait par quelle volonté ? Joab seul. Sa veuve Bethsabée avait été admise dans le harem : qui pouvait s'en scandaliser ? Il lui était né un fils... peut-être quelques mois trop tôt : qui aurait voulu vérifier le compte des mois ? L'enfant pouvait passer pour un fils posthume d'Urie. — Mais, dans l'État israélite, il y avait un œil habile à percer les plus savantes ténèbres, et une conscience qui prenait une voix pour accuser le pécheur, ce pécheur eût-il été roi ! Cet œil perçant, cette conscience vigilante et inexorable, c'était le prophétisme. C'était même là sa plus belle mission, de ne pas encourager le crime par de lâches ménagements et par une complaisance coupable, de le montrer, au contraire, dans sa brutale réalité pour le flétrir. David pouvait croire que Bethsabée seule était dans le secret de l'adultère, que le seul Joab était initié au meurtre d'Urie. Brusquement, et à son grand effroi, il fut tiré de cette illusion.

Un jour, le prophète Nathan se présente à ses yeux, et demande la permission de lui transmettre une plainte. Tranquillement il lui raconte une parabole : Dans

certaine ville existait un riche, possédant de nombreux troupeaux ; il avait un voisin pauvre, ayant pour tout bien un petit agneau qu'il avait élevé et qu'il aimait tendrement. Un jour, un étranger arriva chez l'homme riche ; celui-ci, voulant le traiter, mais trop avare pour se priver d'une de ses bêtes, déroba l'agneau du pauvre et le servit à son ami... A ce récit, le cœur honnête de David se révolte, et il s'écrie indigné : Ce mauvais riche mérite la mort ! Tout au moins doit-il payer au quadruple l'agneau qu'il a volé ! Le prophète lui répond : CET HOMME, C'EST TOI MÊME !

Tout autre roi eût assurément châtié l'audacieux censeur qui osait dire la vérité à une tête couronnée, au représentant de Dieu sur la terre. David, le disciple du prophète Samuel, accepta humblement la leçon, et, courbé par le repentir, il dit : Oui, j'ai péché. Sans aucun doute, il n'épargna ni les prières ferventes, ni les mortifications, ni les sacrifices expiatoires, pour obtenir de Dieu le pardon de ses méfaits. Quoi qu'il en soit, l'enfant conçu dans le péché mourut peu après, bien que David se fût consumé dans les larmes et le jeûne pour que Dieu le lui conservât. Bethsabée lui donna depuis un second fils, qu'on appela Yedidya et Salomon, et qui devint le favori de son père.

Toutefois, si Dieu pardonna à David ses actions criminelles, les hommes ne l'amnistièrent point, et elles eurent des suites fâcheuses pour son repos. Bethsabée était fille d'Éliam, un des guerriers héroïques de David, et petite-fille de son conseiller, Achitophel. Celui-ci jugea son honneur offensé par la conduite de David envers sa petite-fille[2], et ne lui pardonna jamais. Il se tut cependant et garda sa haine au plus profond de son cœur ; mais il n'attendait que l'occasion d'en faire sentir les effets au roi. David fit tout au monde pour l'apaiser. Il éleva au premier rang, comme reine, la femme qu'il avait déshonorée ; il lui promit en confidence que l'enfant né d'elle serait l'héritier de son trône, et confirma cette promesse par un serment solennel : tout cela pour complaire à Achitophel, dont les conseils lui étaient précieux, et pour le désarmer par la pensée de voir un jour son descendant assis sur le trône d'Israël. Mais Achitophel resta inflexible. Pour compliquer encore la situation, un triste incident survint dans la maison de David qui acheva d'empoisonner ses dernières années.

Son fils aîné Amnon, qui se croyait sûr de lui succéder et autorisé à tout se permettre, aimait passionnément sa belle-sœur Thamar, fille de Maacha de Gessur et sœur d'Absalon ; mais il l'aimait d'un amour déshonnête. Il lui aurait été facile de demander sa main, mais il avait d'autres vues. D'après l'odieux conseil de son ami Jonadab, il l'attira dans sa chambre en prétextant une maladie, abusa de son innocence et, ajoutant l'insulte à l'impudicité, la fit jeter à la porte, comme si, nouveau Joseph, il eût été en butte à ses séductions. Thamar courut à son appartement éperdue, désespérée, se tordant les mains, déchirant ses vêtements. Absalon la rencontra ainsi pantelante, surexcitée, et, en voyant sa sœur dans cet état, un projet traversa soudainement sa pensée. Il tranquillisa la malheureuse, l'engagea à se taire et lui promit de la bien venger. David eut vent de l'infamie commise et en éprouva une vive douleur ; mais il était faible pour ses enfants et fermait les yeux sur leurs écarts. Pour Absalon, qui nourrissait un profond

ressentiment contre son frère aîné et qui méditait sa perte, il sut dissimuler deux années durant. Il ne lui adressa pas une parole d'amitié, pas une non plus de haine, afin d'endormir ses soupçons et ceux de son père, et de leur faire croire qu'il avait oublié l'outrage de sa sœur. Il était habile, comme Achitophel, à masquer ses desseins ; et peut-être ce dernier faisait cause commune avec lui et lui avait tracé son plan de conduite.

Outre les six enfants qui étaient nés à Hébron, David en avait eu onze à Jérusalem. Chacun de ses fils adultes avait une maison à lui, un personnel et des terres. Absalon avait ses biens et ses troupeaux à Baal-Hasor, non loin de la capitale. Il y convia tous ses frères à la fête de la tonte des moutons qu'il allait célébrer. Pendant que ses hôtes faisaient honneur au repas et savouraient le bon vin, les serviteurs d'Absalon, sur son ordre, assaillirent Amnon et le frappèrent à mort. Par ce meurtre, il atteignait un double but : il vengeait le déshonneur de sa sœur, et, par la disparition de son frère aîné, comptait s'assurer la succession au trône.

David fut anéanti en apprenant cette nouvelle. Son fils, un fratricide ! Ce fut un coup terrible pour l'infortuné roi. Sa première pensée était de poursuivre l'assassin — qui s'était réfugié près de son aïeul, le roi de Gessur, au sud-ouest de la frontière de Juda — et de lui infliger la peine due à son crime, au besoin par la force des armes. Mais d'autres influences agissaient en sens contraire, car aussi bien, depuis l'aventure de Bethsabée, mainte intrigue s'agitait à la cour de David. Joab était opposé à l'avènement du dernier-né, Salomon, conséquemment favorable à celui de l'aîné, maintenant Absalon. Achitophel aussi, l'infaillible conseiller de David, tenait à ce qu'on épargnât Absalon, dont il comptait se servir comme d'un instrument contre le roi son père. D'autre part, Adonias, quatrième fils de David, souhaitait que son frère consanguin fût rigoureusement puni, jugeant plus facile d'écarter Salomon, cet héritier tard venu, qu'un Absalon qui ne reculait devant rien. Si donc le fratricide était puni, c'est à lui-même qu'écherrait la succession. Adonias et sa mère Hagghit devaient donc pousser à l'exécution d'Absalon ; mais Joab et Achitophel étaient plus habiles, et il dépendait d'eux de faire échouer une expédition contre le fugitif ou contre l'aïeul qui lui donnait asile.

David ayant néanmoins résolu de faire saisir le coupable ou de réclamer son extradition (bien qu'il fût absent depuis trois ans déjà), Joab eut recours à un stratagème pour le détourner de ce dessein. Il fit venir de Tekoa — une ville du voisinage — une femme renommée par la finesse et l'habileté de sa parole, et concerta avec elle un plan d'après lequel elle montrerait au roi, dans un chaleureux discours, combien il était inhumain, de la part d'un père, de vouloir immoler son propre fils pour un meurtre qui, après tout, avait bien son excuse. L'intelligente mandataire se rendit auprès du roi en costume de deuil, et, se courbant jusqu'à terre : A mon aide, ô roi ! à mon aide ! dit-elle d'une voix gémissante. David s'informa du sujet de sa plainte, et elle lui débita une fable qu'elle avait imaginée. Sous l'ingénieux déguisement de sa pensée, le roi devina l'allusion et l'invita à lui dire franchement si cette démarche et ce discours n'étaient pas inspirés par Joab. La femme lui en fit l'aveu ; sur quoi le roi manda Joab, lui assura qu'il n'avait plus

de mauvais desseins contre Absalon et lui donna ordre de le faire venir à Jérusalem. La sage habitante de Tekoa lui avait fait comprendre que la poursuite d'un fils par son propre père était une véritable énormité.

Joab alla lui-même chercher Absalon à Gessur et le conduisit à Jérusalem ; là, toutefois, il ne lui fut pas permis de paraître devant son père, et il dut, comme un proscrit, se confiner dans sa maison. Sans s'en douter, Joab venait d'introduire la discorde dans la famille de David ; car Absalon, dans la solitude de sa disgrâce, rêvait nuit et jour à l'exécrable projet qu'il avait conçu de renverser son père. Mais, pour en assurer le succès, il lui fallait cacher son jeu. Avant tout, il était nécessaire qu'une réconciliation s'opérât, au moins ostensiblement. Joab, qui avait à cœur ce rapprochement, dut sans doute plaider chaudement la cause du fils auprès du père ; car David, après avoir tenu deux ans rigueur à son fils, se décida enfin à l'admettre en sa présence. Dans cette entrevue, Absalon joua supérieurement son rôle de fils soumis et repentant. Et David lui donna le baiser paternel, et la réconciliation fut consommée. Sept ans s'étaient écoulés déjà depuis la mort d'Amnon.

Alors les intrigues se donnèrent carrière. Absalon dut sans doute avoir mainte conférence secrète avec Achitophel et agir d'après ses conseils. Il se posa dès lors en futur héritier du trône. II fit venir d'Égypte des chevaux et des chars, se donna cinquante gardes du corps, s'entoura enfin d'un appareil royal. De plus, il se levait chaque matin de bonne heure pour s'entretenir avec ceux qui venaient présenter leurs doléances au roi. Il les interrogeait, se faisait raconter leurs griefs, donnait raison à chacun, regrettait que le roi ne donnât pas audience et satisfaction à tous et ajoutait que, si lui-même devenait un jour juge, nul n'aurait jamais à se plaindre d'un déni de justice. Telles furent ses allures près de quatre ans de suite après sa réconciliation avec son père. — Absalon était le plus bel homme de son temps ; il avait dépassé la trentaine et atteint la plénitude de sa vigueur. Sa luxuriante chevelure ondoyait sur ses épaules comme la crinière d'un lion. Il captivait, par son aménité et ses manières affables, tous ceux qui l'approchaient. Et David, aveuglé, ne s'apercevait pas que son perfide enfant lui enlevait peu à peu tous les cœurs. Absalon n'attendait qu'une occasion favorable pour lever le masque, se déclarer ouvertement contre son père, le renverser, l'immoler peut-être et s'emparer du pouvoir. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre.

David, dans les dernières années de son règne, méditait un vaste plan, une grande guerre, parait-il, qui devait exiger un effectif considérable d'hommes. Déjà il avait enrôlé de nouvelles troupes mercenaires ; six cents Héthéens avec leur chef Ittaï, admirateur passionné de David et invariablement dévoué à sa cause, étaient venus de Gath se mettre à sa disposition. D'autre part, le roi voulait connaître le nombre total des Israélites valides, âgés de vingt ans et au-dessus, afin de juger des ressources dont il pourrait disposer pour une campagne probablement longue et difficile. Le roi chargea de ce dénombrement son général en chef Joab et d'autres capitaines. Les opérations durèrent neuf mois et vingt jours. Si les chiffres que nous possédons sont exacts, il en résulterait que, sur une population de quatre millions d'âmes, le pays pouvait fournir treize cent mille guerriers, hommes et jeunes gens.

Mais l'événement prouva que cette opération était une faute, et David devait la payer cher. Elle excita au dernier point le mécontentement du peuple. Elle était déjà impopulaire, en tant qu'elle faisait prévoir une levée d'hommes pour une guerre de longue durée. Mais il s'y ajoutait encore un sentiment d'inquiétude, par suite de la croyance oit l'on était que tout recensement devait porter malheur. Or comme, aussitôt après, survint une effroyable épidémie qui fit beaucoup de victimes, chacun resta convaincu que c'était le recensement du peuple qui l'avait provoquée. — C'était la capitale, naturellement, qui, en raison de sa population plus dense, avait le plus souffert. En voyant les cadavres amoncelés, ou, selon la langue imagée de l'époque, l'ange de la destruction qui moissonnait tant d'existences, David implora le Seigneur : J'ai péché, je suis coupable ; mais qu'ont fait ces pauvres brebis ? Que ta main ne frappe que moi et ma famille ! Or, la peste avait précisément épargné la colline de Moria, où l'on avait permis aux Jébuséens de s'établir. Le prophète Gad invita aussitôt le roi à bâtir un autel sur cette colline et à y offrir des sacrifices, seul moyen de conjurer le fléau. Sans retard, David s'y rendit avec tous ses serviteurs. Le chef des Jébuséens, Arna, le voyant venir de loin, courut à sa rencontre, le salua respectueusement et lui demanda ce qu'il désirait. David expliqua qu'il voulait faire l'acquisition de la colline, afin d'y ériger un autel, et il refusa l'offre gracieuse d'Arna, qui voulait lui faire don de la place et de ses dépendances. Un autel fut érigé en toute hâte, un sacrifice offert, et immédiatement le fléau cessa de sévir dans Jérusalem. La colline de Moria passa depuis lors pour un lieu privilégié, inaccessible au malheur, étant d'ailleurs le même où jadis Abraham avait voulu offrir son fils Isaac en holocauste.

Mais cette mortalité attira à David la désaffection du peuple, qui lui imputa le trépas de ces milliers d'infortunés frappés par l'ange de la destruction. Achitophel tira parti de cette désaffection pour se venger de David, et c'est Absalon qui fut l'instrument de cette vengeance. II concerta avec lui un plan de conjuration, qui ne pouvait manquer d'aboutir.

Absalon envoya sous main des messagers dans toutes les directions, pour indiquer un signal aux partisans déjà gagnés à sa cause. C'est à Hébron, le chef-lieu de la tribu de Juda, que devait s'organiser et éclater d'abord la révolte contre David. Les Anciens de cette ville étaient déjà acquis à Absalon. Pour donner le change à son père sur le but de son voyage à Hébron, il imagina une fable quelconque, et David le laissa partir sans défiance.

Accompagné de ses amis, de ses gardes et de deux cents notables de Jérusalem qu'il avait invités sous quelque prétexte et qui ignoraient ses desseins, Absalon entra dans Hébron. Ces honnêtes notables contribuèrent, sans s'en douter, à la réussite de son plan. Eu effet, lorsqu'on vit à Hébron que des personnes considérables de la capitale s'étaient rangées au parti d'Absalon, on jugea que la cause de David était perdue. Achitophel, qui avait trouvé moyen de s'éloigner de la cour, se rendit également à Hébron, se déclara ouvertement pour Absalon, et apporta ainsi un appoint énorme à sa cause, car chacun savait qu'Achitophel était le bras droit de David. La perfide combinaison eut un plein succès. Pendant qu'on offrait des sacrifices, les Hébronites et les autres assistants proclamèrent Absalon

roi et se déclarèrent contre David. Des parents même de ce dernier, mus par l'ambition, se mirent du côté d'Absalon ; tel fut Amassa, son cousin, qui se croyait un grand homme de guerre et s'imaginait avoir été sacrifié à Joab. Des courriers, envoyés aussitôt dans les différentes villes, y donnèrent au moyen du cor le signal convenu, sur quoi les conjurés se réunirent et crièrent : Vive le roi Absalon ! Ils entraînèrent dans leur parti tous ceux qui avaient encore sur le cœur le dénombrement ordonné par David, et ceux aussi qui espéraient trouver quelque avantage dans une révolution et un changement de règne. Les Benjamites, que l'avènement de David avait privés du rang qu'ils devaient à Saül ; les Éphraïmites, ces éternels mécontents, durent applaudir particulièrement à la chute de David et accueillir d'autant mieux l'usurpateur qu'ils pouvaient espérer, par le renversement du vieux roi, recouvrer leur ancien crédit, ou leur indépendance première. Ils auraient sans doute meilleur marché du vaniteux Absalon, dont la popularité devait être éphémère, qu'ils ne l'avaient eu de David. Un grand nombre de villes des diverses tribus envoyaient des députés à Hébron pour acclamer le nouveau roi, et son parti grossissait de jour en jour.

Le complot, on le comprend, fut d'abord dissimulé par ses organisateurs ; on ne permit à personne de voyager d'Hébron à Jérusalem, de peur que la chose ne transpirât. Ce n'est donc qu'en apprenant la défection des tribus de la maison de Juda et de celle d'Israël que David connut l'usurpation de son fils. Ce fut pour son cœur un coup douloureux ! Mais son parti fut bientôt pris. Il ne voulait pas exposer le pays à une guerre civile, comme l'y excitaient sans doute les fils de Tserouya et d'autres partisans fidèles. Abandonné de toutes les tribus, il lui faudrait s'enfermer dans sa capitale. Celle-ci ne pourrait résister à l'assaut d'une telle multitude, et — il ne pouvait se faire illusion là-dessus — l'impie Absalon n'aurait aucun scrupule à noyer Jérusalem dans le sang. Ce qui surtout affligeait, accablait David, c'était de voir Achitophel associé à la criminelle entreprise de son fils. Il reconnaissait, mais trop tard, que la conspiration avait été préparée de longue main, que c'était un plan savamment mûri, et que toute résistance de sa part n'aboutirait qu'à un désastre. Il annonça donc à ses gens qu'il allait quitter en hâte Jérusalem, avant qu'Absalon y arrivât avec ses nombreux adhérents.

David put voir, en cette occurrence, qu'il avait aussi des amis fidèles, dévoués jusqu'à la mort. Lorsqu'il fut arrivé de son palais à la place des Parfumeurs, à l'extrémité sud-est de la ville, il remarqua, à sa grande joie, qu'un nombreux cortège l'avait suivi ; non seulement son général Joab et Abisaï, avec leurs hommes, non seulement une grande partie de sa légion héroïque (ghibborim), et les Krêthi et Plèthi avec leur commandant Benaïahou, mais encore Ittaï le Héthéen avec ses six cents hommes, enrôlés naguère par David. Toute la population de la ville fondait en larmes, pendant que David s'avançait à travers la vallée du Cédron et que tous ses capitaines marchaient en tête, se dirigeant par le mont des Oliviers vers l'âpre région du Jourdain. Chercher un refuge dans une ville, il ne l'osait, craignant une trahison. Plus tard, les deux premiers pontifes Sadoc et Abiathar, avec le corps des Lévites, accoururent de Jérusalem auprès de lui, amenant l'arche d'alliance. Mais il invita les deux prêtres à ramener l'arche à Sion, en ajoutant d'une voix émue : Si Dieu, me rendant sa faveur, me réintègre à Jérusalem, je reverrai l'arche et le saint

tabernacle ; sinon, si Dieu me rejette, je me résigne à sa volonté. Il lui semblait d'ailleurs que les deux pontifes pourraient lui être plus utiles à Jérusalem qu'en partageant son exil. — Tandis que prêtres et Lévites ramenaient en toute hâte l'arche sainte à Jérusalem, David gravit la montagne nu-pieds, la face voilée, baigné de pleurs, et toute sa suite éclata en sanglots. Mais, au moment où sa douleur et son désespoir avaient atteint leur paroxysme, il vit soudain venir à lui, du sommet opposé de la montagne, un ami et un auxiliaire.

Chusaï de la ville d'Érekh, était un des intimes de David et un conseiller non moins habile qu'Achitophel. Vêtu de deuil, il venait partager l'exil de son roi ; celui-ci s'y opposa. Un vieillard ne pouvait être qu'une gène pour le fugitif ; restant, au contraire, près d'Absalon, il pourrait être plus utile à son ami, lui transmettre secrètement des avis, déjouer les conseils d'Achitophel. Conformément à ces observations, Chusaï se rendit à Jérusalem.

La première ville que David rencontra dans sa fuite fut Bachourim, une ville benjamite. Au lieu d'un accueil amical, il n'y trouva qu'insultes et outrages. Un Benjamite, Séméi, l'accabla d'injures et de malédictions : Homme de sang ! misérable ! Dieu te rend le mal que tu as fait à la maison de Saül, dont tu as ravi la couronne ! Longtemps encore il s'attacha aux pas de David, lui lançant des pierres et de la terre du haut de la colline, de sorte que les guerriers durent protéger la personne du roi, qui, du reste, comptait aussi des amis à Bachourim. Abattu, épuisé, David arriva avec sa suite, par la route du désert, dans la contrée de Jéricho. Ils s'arrêtèrent là sous des tentes, et l'infortuné monarque se remit de ses fatigues d'esprit et de corps, dans l'attente des avis que ses fidèles devaient lui envoyer de Jérusalem.

Cependant Absalon entrait dans la capitale avec les conjurés et les défectionnaires, ayant à ses côtés Achitophel, le pervers conseiller. Celui-ci excitait l'usurpateur à redoubler de forfaits, afin de rendre la rupture irrémédiable et toute réconciliation impossible. Il lui conseilla de mettre la main sur le harem de son père et d'abuser des dix concubines qu'il y avait laissées. Qu'importait à Achitophel qu'Absalon, par cette nouvelle infamie, risquât de se rendre odieux au peuple ? Il voulait avant tout se venger de David et le précipiter du trône ; Absalon n'était pour lui qu'un instrument. Le scélérat imbécile qui se faisait appeler roi, mais qui, réduit à lui-même, eût été inhabile à rien entreprendre, se laissa entraîner à cette ignominie.

Mais, pendant qu'il se livrait à cette orgie de crimes, l'homme qui devait anéantir ses desseins odieux était là près de lui. Chusaï avait, en apparence, rendu hommage au nouveau roi, avait protesté qu'il le servirait aussi fidèlement qu'il avait servi son père. Usant de traîtrise avec le traître, il avait gagné la confiance d'Absalon. Celui-ci tint conseil sur les moyens à employer pour vaincre et abattre son père. Les Anciens des tribus, présents à Jérusalem, furent appelés à délibérer. Achitophel donna le conseil diabolique de se mettre sans délai, cette même nuit, avec une armée considérable, à la poursuite de David, de surprendre sa suite et de la disperser par la supériorité du nombre, de le faire prisonnier lui-même, — faible

et abattu comme il le supposait, — et de le mettre à mort. Une fois David éliminé, le peuple entier se rallierait au nouveau roi, sans remords et sans réserve.

Chusaï, consulté à son tour par Absalon sur le plan de campagne à suivre, déclara le projet d'Achitophel absolument inacceptable, et fit valoir des arguments si spécieux qu'Absalon s'y laissa prendre. Quant à lui, Chusaï, ce qu'il conseillait, c'était de faire marcher contre David, non une petite et insuffisante légion, mais l'armée tout entière, levée depuis Dan jusqu'à Bersabée, et dont la force numérique écraserait infailliblement David. — Cet avis prévalut et fut mis à exécution. On renonça à la poursuite immédiate et l'on ajourna l'expédition jusqu'au moment où l'on aurait mis sur pied des forces imposantes. Sans perdre un instant, Chusaï fit connaître à David, par l'entremise de Jonathan et d'Achimaas, fils des deux grands-prêtres, le résultat de la délibération.

Un premier bonheur pour David fut qu'Achitophel s'éloigna de Jérusalem et alla se pendre à Ghilo, sa ville natale, soit par dépit de voir son conseil rejeté par Absalon, soit parce qu'il pressentait que, si David gagnait du temps, la cause d'Absalon était perdue et que lui-même ne pourrait échapper à la juste punition de son crime. Le suicide d'Achitophel fut un rude coup pour l'usurpateur, qui ne trouvait pas, dans son parti, un seul homme capable, et qui lui-même n'avait ni clairvoyance ni qualités guerrières. Amasa lui-même, son général, était médiocrement doué. On convoqua bien l'armée ; mais, avant qu'elle fut réunie, David avait déjà une avance considérable. Il se rendit à Mahanaïm, où il fut accueilli avec autant d'empressement que l'avait été autrefois le fils fugitif de Saül.

Les Israélites de la Transjordanie se mirent tous à sa disposition pour l'aider à combattre son fils rebelle. Deux hommes de Galaad rivalisèrent de prévenances et pourvurent à tous les besoins du malheureux roi et de sa suite ; c'étaient le vénérable Barzillaï, de Roglim, et Makhir, de Lo-Debar. Le roi d'Ammon, Schobi, fils de Nachasch, lui témoigna également de l'intérêt.

Absalon ou Amasa, ayant enfin réuni des forces considérables, leur fit passer le Jourdain à gué, et l'on marcha sur Mahanaïm. L'armée d'Absalon campa dans les bois avoisinant cette ville, et, à ce qu'il semble, sans ordre ni plan bien arrêté. David, au contraire, avait disposé sa troupe en trois sections, sous le commandement respectif de Joab, d'Abisaï et d'Ittaï, tous trois ayant fait leurs preuves comme guerriers et comme capitaines. Ils s'avancèrent ainsi contre Absalon ; mais les généraux de David, connaissant sa faiblesse pour ses fils, même indignes, ne lui permirent pas d'y aller de sa personne. La lutte fut sanglante. Les absalonites, bien que fort supérieurs en nombre, eurent le dessous, parce qu'ils combattaient sans ordre et s'orientaient difficilement à travers les bois, tandis que les troupes de David manœuvraient comme un seul homme. Le bois fut, pour cette multitude, plus meurtrier que l'épée. Vingt mille soldats, dit-on, y périrent. Pour Absalon aussi, la forêt de Rephaïm devait être funeste. Sa longue chevelure, dont il était si fier, s'embarrassa dans le branchage d'un grand chêne ; il y resta suspendu, tandis que sa monture s'échappait. Joab lui perça le cœur : singulière fatalité, qui faisait son meurtrier de son ancien auxiliaire, de celui-là même qui avait

involontairement encouragé sa révolte ! — Joab fit aussitôt avertir, par un signal, l'armée de David de cesser le combat ; et les absalonites, informés de la mort de leur roi, s'enfuirent à la débandade et repassèrent le Jourdain.

Ainsi se termina la seconde guerre civile qui affligea le règne de David ; guerre d'autant plus monstrueuse que les deux adversaires en présence étaient un père et son fils.

Douloureuse en fut aussi la suite. Il s'agissait, tout d'abord, d'annoncer cette victoire à David, et c'était une pénible tâche, car chacun savait combien son cœur serait navré de la perte de ce fils, quelque dénaturé qu'il fût. Consterné à cette nouvelle, David éclata en pleurs et en sanglots : Mon fils, mon Absalon, s'écria-t-il à plusieurs reprises, ah ! que ne suis-je mort à ta place ! — Un cœur de père est un abîme insondable. Qui sait s'il ne voyait pas en Absalon un malheureux égaré, dupe des ruses d'Achitophel et poussé par lui à la révolte ?

Les guerriers n'osèrent rentrer à Mahanaïm en triomphateurs ; ils s'y glissèrent furtivement, timides et honteux comme après une défaite. David ne voulait voir personne, parler à personne ; il ne cessait de gémir sur la mort de son fils. Enfin Joab, s'armant de courage, lui représenta énergiquement que cette douleur persistante était une ingratitude vis-à-vis de son armée. Pour arracher le roi à sa tristesse, il ajouta même à cette parole une menace : S'il ne se montrait pas tout à l'heure à ses soldats, s'il ne leur adressait pas des paroles bienveillantes, ses fidèles l'abandonneraient tous ensemble, cette nuit même, et il resterait seul et sans appui... Ce langage sévère d'un ami rude, mais dévoué, décida le roi à surmonter sa douleur et à se montrer au peuple.

D'Absalon il ne resta qu'un faible vestige. Son corps fut jeté dans une fosse de la forêt de Rephaïm et recouvert d'un grand monceau de pierres. Il ne laissa qu'une fille, qui était d'une rare beauté, mais point de fils : les trois fils qui lui étaient nés avaient péri avant sa rébellion, comme s'il eut été indigne d'en conserver un, lui qui menaçait les jours de son père. Mais il s'était lui même, pendant son règne éphémère, érigé près de Jérusalem, dans la Vallée du roi, un sépulcre fastueux, le Tombeau d'Absalon, qui devait éterniser son nom, et qui n'a éternisé que sa honte. Ses méfaits ont laissé, dans l'histoire, plus de traces que lui-même.

La guerre terminée, David songea à rentrer dans Jérusalem. Mais il ne voulait point s'imposer aux tribus, et il préférait attendre que, pénétrées de repentir, elles revinssent spontanément à lui. Or, chose surprenante, un revirement s'était opéré dans les esprits en sa faveur, et c'est précisément par les tribus du nord que le mouvement avait commencé. Le peuple fit en quelque sorte appel à ses Anciens : Le roi qui nous a sauvés de nos ennemis, qui nous a surtout délivrés des Philistins, s'est vu chasser par son fils Absalon. Absalon est mort, pourquoi ne vous hâtez-vous pas de réintégrer le roi ? Venez, ramenons-le au plus tôt ! Sur quoi les Anciens invitèrent David à revenir dans sa capitale et dans sa demeure, et consacrèrent ainsi une seconde fois sa royauté. Par contre, la tribu de Juda et, à sa suite, celle de Benjamin gardèrent une réserve assez étrange et ne firent pas la moindre avance au

roi. Les Judaïtes, premiers fauteurs de la révolte à Hébron, avaient-ils honte de leur conduite, au point de ne pas oser en demander pardon à David ? Ou, au contraire, le mécontentement qui les avait portés à cette révolte persistait-il encore ?... On peut croire que Amasa, qui, après sa défaite dans la forêt de Galaad, s'était réfugié à Jérusalem, exerçait une grande influence sur les Judaïtes. Quoi qu'il en soit, voyant cette attitude de la tribu de Juda, David chargea Sadoc et Abiathar, — les deux prêtres qui étaient restés dans Jérusalem, — de faire sentir aux Anciens de Juda qu'il était de leur devoir de solliciter le retour du roi. Il leur donna également mission d'assurer Amasa de sa clémence et de lui offrir de sa part le titre de général. Cette dernière perspective décida Amasa à se rallier à David, et il persuada aux Anciens de Juda d'aller au-devant du roi. Ainsi firent les Judaïtes, et une députation se rendit à Gilgal pour le recevoir.

De là, grande perplexité pour la tribu de Benjamin. Quel parti prendre ? Lorsque David, fugitif, avait traversé leur territoire, des Benjamites lui avaient témoigné à grand bruit leurs sentiments hostiles. Ils ne croyaient pas possible alors qu'il dût jamais revenir et reprendre possession de son trône. Maintenant la situation avait changé, et non seulement les tribus du nord étaient ralliées, mais celle de Juda elle-même était sur le point de rendre hommage à David. Certes, les Benjamites ne l'aimaient point ; mais devaient-ils rester isolés dans leur haine, exposés aux terribles conséquences de la colère du roi ? Séméi, — ce même Benjamite qui avait accablé d'injures le roi fugitif et qui avait tout à craindre de son cœur ulcéré, — opina qu'il fallait faire montre d'un zèle extraordinaire pour David, renchérir encore sur les autres tribus, afin que cet empressement le disposât à la bienveillance et que sa propre générosité plaidât en leur faveur. Suivant ce conseil, un millier de Benjamites se déclarèrent prêts à courir au-devant de David, se joignirent à la députation judaïte et, arrivés au Jourdain, jetèrent un pont sur le fleuve pour faciliter le passage au roi.

Entre temps, celui-ci avait quitté Mahanaïm et s'était rapproché du Jourdain, accompagné de sa maison, de ses serviteurs et des fidèles qu'il avait trouvés dans la Transjordanie. II repassa le fleuve avec un plus nombreux cortège qu'il ne l'avait traversé dans sa fuite, accompagné cette fois par la députation de Juda, par les mille Benjamites et par les amis dévoués de l'autre rive, qui lui faisaient une escorte d'honneur. La ville la plus proche, après le passage du Jourdain, était Gilgal. Là s'étaient rendus, pour renouveler leur hommage au roi, les délégués des tribus citérieures, qui furent à la fois surpris et blessés de l'avance que les Judaïtes avaient prise sur eux. Ils s'étaient attendus à les voir marcher avec eux-mêmes, et ils concluaient de cet empressement, — qui ne leur semblait pas absolument sincère, — que la maison de Juda roulait, au détriment de la maison d'Israël, capter la faveur du roi.

Les Anciens d'Israël ne firent pas mystère de leur mécontentement et lui donnèrent cours en présence de David ; ceux de Juda ne les laissèrent pas sans réponse. La question de rang dégénéra en une discussion violente, où les Judaïtes, par leurs répliques acerbes, achevèrent d'exaspérer les tribus du nord. II semble que David ait incliné du côté des Judaïtes. Un Benjamite nommé Schéba, de la

famille de Bichri, prenant occasion de ce désordre, sonna du cor et s'écria : Nous n'avons point de part à David, rien de commun avec le fils de Jessé ; Israël, à tes tentes ! Dociles à cet appel, les Anciens du nord se retirèrent à la suite de Schéba. Les Judaïtes seuls restèrent fidèles à David et le suivirent à Jérusalem. La joie de ce retour fut mêlée de tristesse : une nouvelle scission venait d'éclater, une nouvelle guerre civile était imminente. Dans cette situation difficile, David prit un parti qu'on peut considérer, selon le cas, comme un acte de sagesse ou un coup de folie. Joab, meurtrier d'Absalon, s'était aliéné l'esprit de son père, et il répugnait à David de le maintenir dans ses fonctions de général. D'ailleurs il avait promis ce titre à Amasa, et il voulait lui tenir parole. Maintenant qu'il se voyait réduit à la seule tribu de Juda, il sentait mieux encore la nécessité de conserver l'affection d'Amasa, qui avait sur les Judaïtes une influence prépondérante.

A l'insu de Joab, il invita donc Amasa à rassembler, dans les trois jours, toute la milice de la tribu de Juda et de la faire marcher contre le rebelle. Or, ce délai s'écoula sans qu'Amasa donnât signe de vie. David s'en inquiéta. Est-ce qu'Amasa, par aventure, se serait joué de lui et aurait fait cause commune avec les factieux ? Une action prompte était nécessaire, pour ne pas laisser grossir le parti de Schéba ni lui laisser à lui-même le temps de se jeter dans une place forte. David n'avait donc d'autre ressource que de recourir aux fils de Serouya, dont la fidélité était restée inébranlable en dépit de ses dédains, et dont il connaissait par expérience les talents militaires. Toutefois, ce ne fut pas à Joab, mais à son frère Abisaï, que David confia le commandement en chef. Celui-ci emmena aussitôt les Kréthi et Plêthi, ainsi que la légion des Vaillants, comme noyau de l'armée qu'il comptait recruter chemin faisant. Joab, fermant les yeux sur son humiliation, se joignit à la troupe ou plutôt se mit à sa tête, et, selon toute apparence, adressa un appel au peuple pour qu'il se rangeât sous ses drapeaux.

Arrivé à Gabaon, il rencontra le suspect Amasa, à qui un coup de son épée donna la mort. Sans plus attendre, les fidèles enfants de Serouya coururent à la poursuite du séditieux Schéba. Les Judaïtes, qu'avait rassemblés Amasa, se joignirent à eux, et pareillement, dans toutes les villes qu'ils rencontrèrent sur leur passage, ils trouvèrent des partisans et des hommes d'action pour David. Schéba avait recruté peu d'adhérents ; il répugnait probablement aux tribus du nord de se lancer dans une guerre civile pour l'amour d'un personnage obscur. Avec la faible troupe qui l'avait suivi, il s'était jeté dans la forteresse d'Abel, et une autre partie de ses adhérents occupait la ville de Dan[3], à une lieue de là, à l'est, au pied de l'Hermon et non loin de la source du Jourdain. Joab, sans inviter les habitants d'Abel à se rendre, fit entourer rapidement la ville d'un mur de circonvallation et creuser des mines pour en faire tomber les remparts. Une grande inquiétude s'empara des habitants. Une femme avisée cria aux mineurs, du haut du rempart, d'appeler Joab. Joab s'approcha, et elle, d'une voix pleine de reproches : Pourquoi n'a-t-on pas parlementé d'abord, ne s'est-on pas informé, dans Abel et Dan, si tous les citoyens pacifiques et fidèles ont disparu d'Israël ? Pourquoi veux-tu anéantir mères et enfants en Israël ? Pourquoi veux-tu que l'héritage d'Israël périsse ?

Joab répondit que telle n'était pas sa pensée, que son seul but était de s'emparer de l'homme qui avait osé s'attaquer au roi ; qu'on n'avait qu'à lui livrer le Benjamite et qu'il se retirerait aussitôt. La femme lui déclara qu'avant peu on lui jetterait, du haut de la muraille, la tête du rebelle. Elle tint parole. Elle sut, par ses discours persuasifs, amener ses concitoyens à le séparer de sa poignée de partisans et à le mettre à mort. La tête sanglante de Schéba fut lancée par-dessus la muraille ; sur quoi Joab leva le siège, congédia l'armée et revint à Jérusalem annoncer sa victoire. David dut, à son corps défendant, le maintenir dans ses fonctions.

David était rentré dans sa capitale purifié de son passé. Il avait expié ses fautes par une double souffrance. Il avait déshonoré la femme d'un de ses plus dévoués serviteurs, son propre fils déshonora les siennes. Il avait fait répandre le sang d'Urie, des flots de sang coulèrent dans sa propre maison et faillirent l'engloutir lui-même. Il venait d'éprouver cruellement combien peu un roi, même débonnaire, peut compter sur l'attachement de son peuple. Les vastes plans de guerre qu'il avait conçus avaient échoué. Maintenant qu'il commençait à vieillir, il consacra toute l'activité de ses dernières années aux affaires intérieures de son royaume. Il voulut réaliser, avant de mourir, une pensée qui, depuis longtemps peut-être, hantait son esprit, celle d'élever un temple magnifique à Dieu, à ce Dieu qui l'avait délivré de tant de périls.

Avant de procéder à l'exécution de son dessein, il en fit part au prophète Nathan : le prophète, à cette époque, primait le pontife. J'habite un palais de cèdre, et l'arche du Seigneur est toujours confinée dans une simple tente ! Je veux la loger dans un temple de bois de cèdre. Nathan approuva ce projet. Mets à exécution ce que ton cœur a conçu, car Dieu est avec toi. Cependant, le lendemain il alla le voir pour lui déclarer de la part de Dieu que, ayant répandu beaucoup de sang, il n'avait pas qualité pour bâtir un temple, mais que cette mission était réservée à son fils. En même temps, le prophète annonça à David que la stabilité était assurée à son trône, et qu'une longue suite de rois, ses descendants, régneraient sur le peuple de Dieu, pourvu qu'ils restassent fidèles à la volonté divine. Malgré le désir ardent qu'avait conçu David de construire un beau temple à Jérusalem, il se soumit humblement à l'oracle divin transmis par Nathan, et renonça à son dessein. Dans une fervente prière, prononcée devant l'arche sainte, il exprima à Dieu sa reconnaissance pour la grâce qu'il lui avait faite de l'élever de la poussière jusqu'à la dignité royale ; ce qui lui inspirait surtout une gratitude profonde, c'était la promesse d'une longue, bien longue durée pour son trône et sa dynastie. David traduisit ces sentiments dans un psaume[4] qui n'atteint pas toutefois la sublimité de ses psaumes antérieurs, et qui était peut-être le chant du cygne.

Si David ne mit pas la main à la construction du temple, il ne laissa pas de la préparer. Du butin qu'il avait fait sur les peuples vaincus, il destina une partie au sanctuaire. Il a également, sans aucun doute, réglé l'ordonnance du culte, et cela dans l'esprit de Samuel, en attribuant dans le temple futur, à côté des sacrifices, un rôle important aux chœurs de Lévites, à la musique et au chant des psaumes. Nombre d'instruments de musique, introduits plus tard dans l'office divin, passèrent pour avoir été inventés par lui.

Cependant David, qui n'avait pas encore atteint sa soixante-dixième année, sentait décliner ses forces. Les fatigues de sa jeunesse et de la guerre, les cuisantes douleurs de son foyer, la turpitude d'Amnon, la révolte d'Absalon, l'avaient fait vieillir de bonne heure. Malgré la chaude température de Jérusalem, le froid envahissait son corps, et les couvertures dont on l'enveloppait ne pouvaient suppléer à l'absence de la chaleur naturelle. Cet affaiblissement physique de David fut mis à profit par son quatrième fils, Adonias, désireux de s'assurer la succession paternelle. Par la mort d'Amnon et d'Absalon, il était devenu le plus proche héritier du trône ; mais il craignait de voir cet héritage lui échapper s'il attendait jusqu'à la mort de son père ; peut-être d'ailleurs avait-il connaissance de la convention secrète qui désignait comme successeur un de ses plus jeunes frères, le fils de Bethsabée. Adonias ne voulait pas, comme Absalon, se soulever contre son père, mais poser sa succession comme un fait accompli et se faire reconnaître par les dignitaires du royaume. Il tint donc conseil avec ceux des serviteurs de David qui n'admettaient pas les droits de Salomon, et en premier lieu avec Joab, qui le soutint comme il avait soutenu Absalon. Le second confident d'Adonias fut Abiathar, l'un des deux grands prêtres, et que David parait avoir traité avec défaveur. Sadoc, dont la famille avait été jadis, à Gabaon, investie du pontificat par Saül, s'était tourné du côté de David, et celui-ci, pour se l'attacher, parait lui avoir octroyé le premier rang dans le sanctuaire. Abiathar, irrité sans doute de sa subordination, et ne voulant pas la voir maintenue par le successeur de David, embrassa le parti d'Adonias. Les autres fils du roi préféraient également que la succession lui fut assurée.

Les intrigues de cour recommencèrent de plus belle. Adonias, presque aussi beau qu'Absalon, exerçait une égale séduction sur les cœurs ; mais, comme lui aussi, à ce qu'il semble, il était léger de caractère et peu digne du trône. Lui aussi, il attira d'abord l'attention de la multitude par un luxe royal, par un appareil de chars et de cavaliers, par une garde de cinquante hommes qui le précédaient à chacune de ses sorties. Aussi faible pour lui qu'il l'avait été pour Absalon, David le laissa faire et le reconnut ainsi tacitement son successeur. Un jour, Adonias invita ses affidés, Joab, Abiathar, tous les princes à l'exception de Salomon, à un festin, près de la source de Roghel. On immola des victimes, et, pendant le repas, les initiés crièrent : Vive le roi Adonias ! Le bruit de cette proclamation se répandit dans la ville et jusqu'au palais; mais David n'en sut rien : inerte et glacé, il se tenait confiné dans son appartement.

Le premier qui prit ombrage des prétentions d'Adonias fut le prophète Nathan. Il connaissait le serment confidentiel fait par David à son épouse Bethsabée, que son fils Salomon hériterait du trône. Lui-même, d'ailleurs, avait annonce à David que Salomon était appela à lui succéder. Il avait, parait-il, plus de confiance dans le caractère de Salomon, et attendait mieux de lui que d'Adonias. En conséquence, il se rendit auprès de Bethsabée, lui fit part de l'aventure et s'entendit avec elle pour déjouer les espérances d'Adonias. Sur ce, Bethsabée se présenta chez le roi, lui rappela son serment, et lui fit comprendre que, si jamais Adonias montait sur le trône, elle et son fils seraient ses premières victimes et que son mariage avec elle serait flétri comme un opprobre. Tandis qu'elle exposait ainsi, d'une voix

sanglotante, le sombre avenir qui l'attendait, survint le prophète Nathan, qui confirma toutes ses paroles.

Le parti de David fut bientôt pris, et exécuté le jour même. Il tenait essentiellement à transmettre la couronne à Salomon, ainsi qu'il l'avait juré. Il manda les dignitaires restés en dehors du complot : Sadoc, Benaïahou et les Vaillants, et leur notifia sa volonté de faire sacrer Salomon de son vivant. Tous s'engagèrent solennellement à le reconnaître pour roi. David fit alors réunir les Krêthi et Pléthi pour escorter Salomon, qui, monté sur une mule du roi, se dirigea de Sion vers la vallée de Ghihon, à l'ouest de la ville. Une foule nombreuse se joignit au cortège, et, aussitôt que Salomon eut reçu l'onction du grand prêtre Sadoc et de Nathan, les guerriers sonnèrent du cor et le peuple entier cria : Vive le roi Salomon ! Une grande agitation régna ce jour-là dans Jérusalem. Les montagnes orientales retentissaient du cri : Vive le roi Adonias ! tandis que celles du couchant renvoyaient celui de : Vive le roi Salomon ! Si les deux princes et leurs partis respectifs eussent tenu bon, c'est une nouvelle guerre civile qui éclatait. Mais Adonias n'était pas de la trempe d'Absalon ; il n'entendait pas aller jusqu'à la révolte ouverte, et, au surplus, ses partisans les plus considérables, Joab et Abiathar, ne l'auraient pas soutenu jusque-là. Dès qu'Adonias eut appris que Salomon avait été sacré roi par la volonté de son père, le cœur lui manqua. Il courut se mettre sous la protection du sanctuaire, auprès de l'autel de Sion. Salomon, qui dès ce moment avait pris en main les rênes de l'empire, lui fit dire qu'il pouvait se retirer de l'autel, que pas un cheveu ne tomberait de sa tête tant qu'il ne commettrait point de faute. Alors Adonias se rendit auprès du jeune roi, lui offrit ses hommages, et Salomon le congédia amicalement. Ainsi prit fin cette compétition. Pour David, il s'affaiblit de plus en plus, et il s'éteignit enfin (en 1015) après un règne agité, qui avait duré quarante ans et six mois. C'est lui qui inaugura la série des sépultures royales dans un caveau par lui préparé sur le versant méridional du mont Sion.

On ne peut douter que David n'ait été sincèrement pleuré, car il avait rendu son peuple indépendant, grand et prospère. La mort le transfigura. Quand l'âme de David eut quitté sa terrestre enveloppe, alors seulement le peuple comprit ce qu'avait été son roi, ce qu'il avait fait pour lui. A l'intérieur, il avait unifié les tribus, jusqu'alors désagrégées par l'intérêt privé, en avait fait un peuple compact et étroitement uni. L'insurrection môme d'Absalon et de Schéba démontra la solidité du ciment qui unissait les membres de ce grand corps. La maison d'Israël ne saisit pas l'occasion de sa mort pour se séparer de celle de Jacob ; malgré la vivacité de leurs jalousies mutuelles, elles restèrent associées. Sur d'autres points encore, David avait écarté, dans un esprit de conciliation et de douceur, toute cause de division. Sous son règne, prophétie et sacerdoce se donnèrent constamment la main. Il fit oindre Salomon, et par le grand prêtre Sadoc et par le prophète Nathan. Il sut maintenir en bonne intelligence les deux maisons sacerdotales d'Éléazar et d'Ithamar, représentées par Sadoc et par Abiathar. Aucun citoyen n'eut jamais à se plaindre d'une oppression dans la mesure de sa conscience et de son pouvoir, il rendait justice à chacun. Toute injustice le révoltait. En brisant la puissance des Philistins, qui avaient si longtemps tyrannisé les tribus voisines, et en soumettant à

son obéissance les peuples d'alentour jusqu'à l'Euphrate, il n'avait pas seulement procuré le bien-être à son pays, il avait aussi fondé un vaste empire, qui pouvait rivaliser de puissance avec l'Égypte et qui éclipsait les empires des bords de l'Euphrate et du Tigre. Son peuple acquit ainsi la conscience et l'orgueil de sa propre valeur : il se sentit peuple de Dieu, possesseur d'une doctrine divine, essentiellement supérieur aux peuples voisins. Quant aux égarements de David, on les oublia peu à peu : ne les avait-il pas largement et durement expiés ? La postérité lui fut plus clémente que les contemporains. Le souvenir de ses hauts faits, de sa douceur, de son humilité devant Dieu, a fait de David la personnification du roi idéal, constamment fidèle aux voies de Dieu et modèle accompli de tous ses successeurs. Il est devenu comme le type sur lequel on mesura les rois ses descendants, appréciant leur mérite d'après leur ressemblance avec lui. Ce règne a brillé, dans le lointain des âges, comme le plus parfait de tous, celui où triomphèrent le droit et la justice, la crainte de Dieu et la concorde, où la puissance s'unit à la simplicité. Chaque siècle ajouta un nouvel éclat à l'auréole de David, et cette figure idéale est restée celle d'un saint roi et d'un chantre inspiré.

Notes chapitre 5

[1] Les Chroniques I, 17, 12, attribuent la défaite des Iduméens à Abisaï. Ce passage manque dans Sam. II, 8, 13, à la suite des mots : ... lorsqu'il revint battre les Araméens, [et Abisaï vainquit les Iduméens dans la vallée des Salines] 18.000 hommes. Ce récit est distinct de celui des Rois 1, 11, 15 et suiv., qui se rapporte à l'extermination des Iduméens par Joab.
[2] Une observation faite déjà, paraît-il, par le Talmud (Sanhédrin, p. 69 b.) et qui explique la haine d'Achitophel envers David, a échappé aux historiens modernes. Bethsabée était petite-fille d'Achitophel. Dans Sam. II, 11, 3, elle est appelée aussi fille d'Éliam, que le même livre (chap. 23, 34) présente comme fils d'Achitophel. Celui-ci jugea donc l'honneur de sa famille atteint par la conduite de David envers sa petite-fille et, de fidèle conseiller du roi, devint son mortel ennemi. Achitophel a certainement poussé le faible et vaniteux Absalon à la révolte contre son père, afin de se venger de ce dernier.
[3] Sam. II, 20, 18 : Ils devaient demander à Abel ; et c'était fini. Les Septante ont rendu cet obscur passage avec beaucoup de clarté, en traduisant : Ils devaient demander à Abel et à Dan. (Au lieu de wè-chen ils ont lu wé-Dan). Ils traduisent avec une égale justesse les versets 18 et 19. Il suit de là que le séditieux Schéba a trouvé un refuge et de l'assistance dans les deux villes du nord, Abel et Dan.
[4] II Samuel, XXIII.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre VI — Le roi Salomon — (1017-977).

David avait laissé la chose publique en si bonne situation, que son successeur, à moins d'être un sot ou un méchant, ou d'écouter des conseils pernicieux, devait avoir peu de peine à Continuer son gouvernement. Mais Salomon fît mieux : il éleva le pays d'Israël à un si haut et si surprenant degré de splendeur, que les rayons de ce règne projetèrent leur éclat jusque sur les générations les plus éloignées. Certes, lorsqu'un roi a le mérite, sinon de fonder la puissance de son pays, du moins de la conserver, de la consolider, de l'agrandir ; lorsqu'il fait jouir son peuple de toutes les bénédictions de la paix et répand sur lui une telle abondance de biens que le plus humble toit ignore la misère ; lorsqu'il lui ouvre de nouvelles voies pour l'expansion de ses facultés ; que, doué en outre d'une haute raison, il facilite l'essor des intelligences, éveille et stimule le sentiment du beau, et, par toutes ces créations matérielles et morales, transforme son pays en État modèle, sans exemple dans le passé, presque sans rival dans l'avenir, — certes, un tel roi justifie les louanges que lui a prodiguées la postérité. Séduite par la grandeur de ses œuvres, elle a fermé les yeux sur ses faiblesses et les a mises sur le compte de l'imperfection humaine. Or, tous ces grands traits, on ne peut les méconnaître en Salomon. Avant tout, il a conservé la paix à son pays, bien qu'il lui eût été facile, avec les ressources que lui avait laissées son père, de tenter de nouvelles conquêtes. Cela même lui a valu son nom : SCHELÔMÔ, le Pacifique. Il a donné à son peuple le bien-être et l'aisance, l'affranchissant ainsi de la gène et du malaise. Il l'a gouverné avec sagesse et justice, et a aplani, par des jugements impartiaux, les différends entre particuliers comme entre tribus. Il a assuré la sécurité des routes et des caravanes, multiplié les villes, embelli Jérusalem, élevé un temple magnifique à la gloire du Dieu d'Israël. Il a cultivé les arts, surtout la poésie, qui a entouré son peuple d'un véritable prestige. Enfin, il a montré à ce peuple de nobles buts à atteindre, il a ouvert ses yeux sur des horizons plus larges. C'est donc à bon droit que l'épithète de roi sage lui a été décernée.

Toutefois, la sévérité de l'histoire ne doit pas se laisser éblouir par les vertus et les mérites, au point d'oublier les taches qui déparent ce règne. Elle ne saurait dissimuler les infirmités dont, pas plus qu'aucun mortel, Salomon ne fut exempt. Autrement, d'ailleurs, comment pourrait-elle expliquer la désastreuse scission qui éclata sur sa tombe à peine fermée ? Il ne manqua ni taches de sang à son début, ni nuages sombres à sa fin, qui ternirent l'éclat de son règne. Son amour du faste corrompit les mœurs, engendra le despotisme et fit peser sur le peuple un joug qu'à la vérité il endura longtemps, mais qu'il secoua à la première occasion favorable. Le roi, dans Salomon, se transforma en un maître absolu, sous la volonté duquel

durent plier toutes les volontés. Et cependant toutes ces taches sont effacées, à leur tour, par les grandes créations de son règne. Jusqu'à quel point les fautes sont imputables à Salomon personnellement, jusqu'à quel point à ses trop zélés serviteurs et à cette impérieuse nécessité qui domine parfois les plus hauts placés comme les plus humbles, c'est ce qu'on ne saurait établir aujourd'hui. C'est là précisément le malheur de la royauté, que même ses meilleurs dépositaires sont entraînés, par le soin de leur dignité, à des actes que leur conscience réprouve, et qu'on les rend aussi responsables des méfaits de leurs serviteurs.

A son avènement au trône, Salomon était jeune, à peine âgé de vingt ans peut-être. Il avait une grande âme, ambitieuse de grandeur pour le peuple israélite. Au début de son règne, en se rendant au grand autel à Gabaon, il eut, dit l'Écriture, un songe où Dieu l'invita à exprimer son vœu le plus cher, lui promettant de l'accomplir. Salomon ne demanda ni de longs jours, ni la richesse, ni la mort de ses ennemis, mais uniquement la sagesse, afin de pouvoir juger son peuple avec équité. Cette sagesse, cette faculté de lire dans l'âme et de pénétrer la pensée des parties en litige, d'apprécier nettement les questions, de dégager la vérité des nuages amoncelés autour d'elle par la parole des plaideurs, de ne jamais juger sur de simples apparences, cette sagesse, disons-nous, le jeune roi la posséda au plus haut degré. Le jugement de Salomon est assez connu. Dans un débat entre deux femmes sur la possession d'un enfant, il sut, au moyen d'une sentence qui n'était qu'une ingénieuse épreuve, reconnaître quelle était la véritable mère : Coupez l'enfant en deux ! prononça-t-il. Une mère ne pouvait consentir à un tel partage ; aussi préféra-telle renoncer à ses droits. — En toute chose, du reste, Salomon avait la justice à cœur, et il ne souffrait pas que personne, dans son royaume, fût victime d'une iniquité. La justice consolide les trônes, dit le livre des Proverbes. Lors même que cette parole n'eût pas été prononcée par lui, toujours exprime-telle sa pensée.

On exalte aussi la sagesse de Salomon sous un autre aspect, celui de la poésie. Sa poésie revêt, en premier lieu, la forme de l'apologue (MASHAL). Il y introduisit comme acteurs le cèdre élevé et l'humble hysope, symboles respectifs des grands à des petits ; les quadrupèdes, les oiseaux de haut vol et les reptiles infimes, voire les poissons muets. Chaque fable avait probablement pour conclusion une maxime instructive. On raconte, non sans exagération, qu'il composa trois mille fables, plus cinq mille chants ou préceptes moraux. Ce n'est pas Salomon, du reste, qui est le créateur de la fable ; longtemps avant lui, ce genre de poésie était cultivé chez les Israélites. Jotham, fils du juge Gédéon, avait, du haut du mont Garizim, raconté au peuple de Sichem un ingénieux apologue pour lui faire sentir son aveuglement. Le prophète Nathan, lorsqu'il gourmanda David après son commerce criminel avec Bethsabée, donna à sa censure le vêtement de la parabole. Mais si Salomon n'a pas inventé ce genre, il n'a pas moins le mérite d'avoir employé à le perfectionner les loisirs que lui laissaient les affaires de l'État. — Son génie se manifesta encore sous une autre forme, consistant à parler à mots couverts de certains sujets plus ou moins graves, qu'on désignait vaguement par certains traits et qu'il s'agissait ensuite de deviner. Ces énigmes, jetées dans un moule poétique, étaient des jeux d'esprit qui frappaient agréablement les auditeurs. C'était l'usage, en ce temps-là, d'égayer les banquets, les repas de fête, par cet exercice d'énigmes qu'on s'ingéniait

à proposer et à résoudre. Des rois même ne dédaignaient pas cette récréation de l'esprit. On voit que Salomon était heureusement doué.

Il n'a pas laissé cependant de commettre plus d'une faute. La plupart sont dues à l'idée exagérée qu'il se faisait de la dignité royale. A l'exemple de ses voisins, le roi de Tyr et celui d'Égypte, avec lesquels il entretenait d'actives relations, il s'imaginait, — prétention outrée pour un mortel, — que le roi est l'âme, le centre, la personnification de l'État, que le roi est tout et le peuple rien. Ce fut là la pierre d'achoppement de la sagesse de Salomon. Et ce sage roi justifia, plus encore que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, les menaçantes prévisions que Samuel avait fait entendre lorsqu'il s'agit d'instituer la royauté.

Par malheur, Salomon était un fils puîné, à qui la succession royale était échue contrairement au droit coutumier, tandis que son frère Adonias, déjà proclamé roi par un parti, passait aux yeux de la foule pour l'héritier légitime. Tant que vivait Adonias, le trône de Salomon était vacillant, ou peut-être lui-même ne se sentait pas en sûreté. Il fallait à tout prix écarter ce rival : Benaïahou, le capitaine des gardes, pénétra dans sa maison et le mit à mort. Pour excuser ce crime, on raconta qu'Adonias avait sollicité la main de la jeune veuve de David, la belle Sunamite Abisag, et trahi par là son intention de disputer le trône à son frère. La chute d'Adonias fit pressentir à Joab, son ancien fauteur, qu'un sort pareil le menaçait. Ce grand général, qui avait tant contribué à la puissance du peuple israélite et au prestige de la maison de David, courut désespéré à la montagne de Sion, se réfugia au pied de l'autel, l'embrassa d'une main convulsive pour échapper à la mort... En vain ; il y fut, lui aussi, immolé par Benaïahou. On pallia ce nouveau crime en faisant courir le bruit que David lui-même, sur son lit de mort, avait recommandé à son successeur de ne pas laisser descendre en paix dans la tombe les cheveux blancs de Joab. Benaïahou, — était-il l'aveugle instrument de Salomon ou son perfide conseiller ? on l'ignore, — succéda à Joab dans le commandement de l'armée. Cette mort réjouit les ennemis du peuple israélite et les enhardit dans la pensée de se soustraire à sa domination. — Quant au pontife Abiathar, qui avait soutenu Adonias, Salomon n'osa attenter à sa vie, il se borna à le dépouiller de sa dignité de grand prêtre. Sadoc en fut, depuis lors, le seul titulaire, et cette dignité se perpétua pendant plus de mille ans dans sa famille, tandis que la postérité d'Abiathar resta à l'arrière-plan. — Enfin, le Benjamite Séméi, qui avait accablé d'outrages David fugitif, mais qui plus tard avait obtenu son pardon et l'oubli du passé, fut exécuté à son tour. C'est seulement alors que la stabilité du trône de Salomon parut assurée. Mais cette sécurité, c'est par un triple meurtre qu'on l'avait achetée.

En même temps, Salomon songeait à entourer sa cour d'un éclat exceptionnel, digne d'un roi dont la parole était respectée depuis la frontière d'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Un des éléments de la grandeur royale, à cette époque, c'était un nombreux essaim de femmes. David en avait seize. Qu'était-ce que seize femmes auprès du harem des rois d'Égypte et de Phénicie, sur la cour desquels Salomon prétendait modeler la sienne ? Il s'octroya donc, lui aussi, un harem richement peuplé, non pour satisfaire des passions intempérantes, mais parce qu'ainsi le

voulait l'usage. Sa première femme fut Naama, la belle, fille d'un roi ammonite. Il prit femme aussi dans les cours de Moab et d'Aram, épousa même des Cananéennes, et, chose qui flatta particulièrement son orgueil, un roi d'Égypte, Psusennès, lui donna sa fille en mariage. Salomon croyait, d'ailleurs, faire acte d'habile politique par cette alliance, qui ne pouvait que rehausser la puissance de son pays et le lustre de sa maison. Mais ce fut le contraire qui arriva. La fille de Psusennès fut reçue, naturellement, avec les plus grands honneurs dans la capitale israélite ; elle devint la première reine du harem de Salomon. Or, il lui semblait malséant de ne pas offrir à cette reine un palais fastueux. Ce palais de cèdre, bâti par David sur la montagne de Sion, qu'était-ce en comparaison des gigantesques bâtisses des rois d'Égypte ? Salomon s'occupa donc de construire pour la fille de Pharaon un palais digne d'une telle princesse. — De plus, à la suite de cette alliance avec une dynastie égyptienne, des nouveautés graves s'introduisirent en Israël, entre autres un luxe de chevaux et de chars. Salomon entretint aussi des relations étroites avec Hiram, roi de Tyr, qui avait déjà été avec David sur un pied d'excellent voisinage. Il paraîtrait que Salomon épousa aussi une princesse de sa maison. Cette étroite alliance entre Salomon et Hiram eut pour conséquence de vastes entreprises.

L'existence d'un nombreux harem impliquait une domesticité considérable. Salomon dut s'entourer d'une cour brillante. Les ambassadeurs des rois tributaires et amis, envoyés fréquemment à Jérusalem pour apporter leurs hommages ou leurs tributs au roi, avaient droit à une réception pompeuse. Salomon attachait d'ailleurs un grand prix à déployer en tout temps de la magnificence, et il fallait de grosses sommes pour l'entretien de sa cour. Comment faire face à ces énormes dépenses ? La maison royale ne possédait point de grands domaines. C'est donc le peuple qui dut supporter les frais de tout ce luxe. Le pays tout entier fut divisé en douze parties ou cantons, administrés chacun par un préposé (netsib) qui avait mission de percevoir, chaque mois, des fournitures de bétail et de blé pour la table, et même d'orge et de paille pour les chevaux. Ces douze cantons n'étaient pas distribués d'après l'ancienne et étroite délimitation des douze tribus, dont les domaines, au contraire, furent morcelés. Cette nouvelle division du sol semble avoir eu un but, celui de faire cesser l'ancienne organisation des tribus, qui les isolait les unes des autres. Les douze préposés étaient sous la direction d'un inspecteur général, qui devait s'assurer de la régularité des perceptions.

Salomon se montra surtout magnifique dans les constructions qu'il entreprit. Sa première préoccupation à cet égard fut d'élever un beau temple au Dieu d'Israël dans la capitale du pays. Il ne pouvait lui être indifférent que dans les pays voisins, dans l'Égypte et la Phénicie, dont les rois étaient ses amis, les dieux eussent des temples à proportions colossales, tandis que, dans son pays à lui, le sanctuaire n'était toujours qu'une simple tente. En conséquence, dès son avènement au trône, Salomon commença les préparatifs de cette édification. L'emplacement était désigné d'avance : c'était la colline de Moria, au nord-est de la ville, où David, après la disparition de la peste, avait dressé un autel. L'argent et l'or étaient prêts également ; mais les matériaux, les pierres et le bois de cèdre, il fallait se les procurer. Les pierres, sans doute, abondaient aux environs de Jérusalem ; mais non

les blocs réguliers, les pierres de taille propres à la construction, et qu'il fallait extraire des carrières. Les pierres destinées aux murs furent taillées, sur les bords, de manière à pouvoir s'encastrer et s'adapter exactement entre elles. Mais d'où venaient les nombreux travailleurs dont on avait besoin pour les pénibles opérations de la taille, de l'ajustage et du transport de ces matériaux ? Salomon avait appris de son beau-père, Pharaon Psusennès, comment on peut se procurer à peu de frais des ouvriers. Dans le pays d'Israël vivaient encore des débris de l'ancienne population cananéenne. Saül avait bien commencé à en réduire le nombre, mais ses démêlés avec David l'avaient empêché de poursuivre énergiquement son œuvre. David les avait laissés tranquilles, parce qu'ils vivaient en paix avec les Israélites et lui étaient utiles à lui-même dans ses guerres contre les Philistins et d'autres ennemis. Plus les Israélites devinrent puissants, moins le voisinage de cette population indigène pouvait leur nuire. Or, à tout ce qui restait d'Amorréens, de Héthéens, de Hivéens, même aux Jébuséens, autorisés par David à demeurer près de Jérusalem, Salomon imposa d'un coup un quasi-esclavage et les contraignit à des corvées. Ensemble, ils comptaient encore cent cinquante mille jeunes gens et hommes valides, qui formèrent la population ouvrière. Plus de trois mille surveillants israélites maintenaient dans l'obéissance ces indigènes condamnés à la servitude ; un préposé supérieur, Adoniram, inspectait et les ouvriers et les surveillants eux-mêmes. Quatre-vingt mille de ces malheureux étaient occupés jour et nuit à extraire des carrières des blocs énormes, à les équarrir, à les polir, à les ajuster, à la lueur des lampes et sous la direction de maîtres habiles venus de Biblos (Ghiblim). Soixante-dix mille esclaves tiraient les lourdes pierres de l'orifice et les transportaient sur le chantier.

Les bois de cèdre et de cyprès pour la charpente furent fournis par Hiram, roi de Tyr, ami de Salomon, et qui mit à sa disposition ses meilleurs ouvriers. Les pièces étaient abattues sur le Liban, transportées vers Tyr ou quelque autre port, où on les assemblait en radeaux, qu'on dirigeait à la rame jusqu'au port de Japho (Joppé) ; de là on les amenait à grand'peine, par monts et par vaux, jusqu'à Jérusalem, distante de dix lieues au moins. Quels ouvriers employa-t-on à l'achetage des bois et à leur transport au lieu de destination ? Les corvéables cananéens ne suffisaient pas à ces besognes ; Salomon eut donc recours aux Israélites. On en recruta trente mille à cet effet. On en envoyait dix mille par mois dans les forêts, pour y travailler à la coupe du bois et à son expédition. Le mois écoulé, les dix mille hommes étaient relayés par une équipe de même nombre. Ces Israélites ne furent pas transformés en esclaves ; ils restèrent des hommes libres, peut-être salariés, sans toutefois avoir la faculté de refuser leurs services.

On ne pouvait demander à Hiram de livrer ses bois de cèdre et de cyprès, d'envoyer ses architectes et ses maîtres charpentiers, sans lui offrir une rémunération. Salomon lui fournit donc annuellement en échange, tant que durèrent les travaux, du froment, du vin et de l'huile. Pour subvenir à ces fournitures, on dut, sans aucun doute, mettre à contribution les champs et les sueurs du peuple. Mais Hiram devait aussi avancer de l'or pour l'ornementation intérieure de l'édifice, car la flotte de Salomon n'avait pas encore importé le précieux métal. En retour de cette fourniture, Salomon dut lui céder vingt villes de

la tribu d'Aser, limitrophes de la Phénicie et du territoire israélite. Elles n'étaient pas importantes et ne plaisaient guère à Hiram ; toujours était-ce une portion du domaine d'Israël qui était ainsi livrée aux Phéniciens. Hiram y transplanta diverses peuplades ; d'où ce pays fût appelé le canton des Peuplades (Ghelil ha-Goyim), ultérieurement la Galilée.

Dès que les pierres et les bois furent arrivés sur la place où devait s'élever le temple, — opération qui demanda trois ans de travail, — la construction commença, exécutée sous la direction d'architectes phéniciens, et dans le style de leur pays. Le temple était bâti en pierres de taille, revêtues intérieurement de planches de cèdre, sur lesquelles on sculpta des palmes, des calices épanouis et des chérubins (êtres ailés à face humaine), et ces figures étaient plaquées d'or. Le temple avait soixante coudées de long, vingt coudées de large et trente de hauteur. Il comprenait le Saint des saints, enceinte carrée de vingt coudées de côté, et le sanctuaire, long de quarante coudées. À l'entrée était un portique découvert (oulam), de la largeur du sanctuaire et d'une longueur de dix coudées. En avant de ce portique étaient deux colonnes d'airain, appelées l'une Boaz, l'autre Yakkin, dont les chapiteaux étaient garnis chacun de cent grenades d'airain. Le Saint des saints était situé à l'ouest, à l'opposite du soleil levant. On n'y voyait que les chérubins, destinés à l'arche d'alliance qu'on devait y introduire et qui contenait les tables de la Loi. Le sanctuaire ne renfermait qu'un autel de bois de cèdre entièrement revêtu d'or, cinq candélabres d'or à droite et autant à gauche, enfin une table garnie d'or pour les douze pains de proposition.

Le temple était entouré d'une vaste cour ou parvis, où se trouvaient un grand autel d'airain et une immense cuve, dite la mer d'airain, dont le rebord était orné extérieurement de calices de fleurs et de lis, et par-dessous de coloquintes. Cette cuve était supportée par douze bœufs d'airain, tournés, trois par trois, vers les quatre points cardinaux. L'eau de ce vase, destinée aux ablutions des prêtres, — qui devaient se laver les mains et les pieds avant d'entrer dans le sanctuaire, — s'écoulait probablement au moyen de robinets. Il y avait dans le parvis dix autres cuves plus petites, artistement travaillées et montées sur des roues qui permettaient de les faire circuler. Salomon fit confectionner en or une quantité de vases sacrés, destinés aux sacrifices, à l'encensement ou autres usages religieux. Partout, au dedans comme au dehors du temple, c'était une profusion de richesse et de splendeur.

Salomon voulut aussi, à côté des sacrifices, faire une place à la musique vocale et instrumentale, comme moyen d'élever les âmes. A cet effet, il fit fabriquer des harpes et des luths en bois de sandal.

Lorsque le temple fut achevé après sept ans de travail (1007), on en fit solennellement la dédicace. On fixa, par cette cérémonie, le mois où se terminaient les travaux des champs et les vendanges. Tous les chefs des tribus et les anciens des familles y furent conviés, et une multitude nombreuse se joignit à eux, avide

d'assister à ce rare spectacle et d'admirer la magnificence de la maison de Dieu. La solennité commença par la translation de l'arche sainte, de la montagne de Sion ou ville de David à la colline de Moria. À cette cérémonie et durant toute la dédicace, on immola des milliers de victimes ; mais on doit aussi avoir chanté des psaumes. Aussitôt que l'arche eut pénétré dans le Saint des saints, un nuage épais enveloppa toute l'enceinte du temple, au point que les prêtres furent empêchés d'accomplir leurs fonctions. On vit dans ce fait un témoignage de la faveur céleste, une preuve que la consécration du temple était agréable à Dieu. Aussi les Hébreux assistèrent-ils à cette scène avec un joyeux enthousiasme, et le roi traduisit leurs impressions dans un langage bref et bien apprécié : Dieu a promis de résider dans un nuage ; moi, Seigneur, je t'ai bâti une demeure durable, une résidence où tu te fixeras à jamais ! Le Moria sembla ainsi une image du Sinaï, où la voix divine s'était fuit entendre du sein d'un épais nuage. Le peuple contempla depuis lors arec une crainte religieuse ce temple, siège visible du Dieu qui remplit le ciel et la terre ; et c'est de là qu'il attendit des enseignements, une direction sûre, pour la voie qu'il avait à suivre. — Un prophète présent à cette solennité (peut-être Achia de Silo) déclara de la part de Dieu au roi Salomon : Si tu marches dans mes voies, si tu obéis à mes lois et à mes préceptes, j'accomplirai la promesse que j'ai faite à David ton père. Je résiderai au milieu des enfants d'Israël et je n'abandonnerai point mon peuple.

C'était alors l'époque de la fête d'automne, dont la joyeuse célébration coïncida avec la fête de la dédicace. Ce fut une profonde et durable impression que celle de ce temple, tout resplendissant d'or et d'airain, simple et sublime en son architecture, sans aucune image de Dieu, mais enveloppé de son invisible majesté. La maison de Dieu donnait un point d'appui à l'imagination vagabonde, qui ne peut se représenter le spirituel sans une forme tangible. On ce plut à appeler le temple l'orgueil et la force d'Israël, le délice de ses yeux.

Avec l'inauguration du nouveau temple commença une organisation religieuse qui n'avait pu jusqu'alors s'établir régulièrement, ni dans les conditions trop modestes du tabernacle de Silo, ni dans la période transitoire où il était installé sur le Sion. Le sacerdoce existait, sans doute, et appartenait exclusivement aux descendants d'Aaron. Mais il n'était pas encore hiérarchisé ; nulle distinction de supérieurs et d'inférieurs. C'est seulement sous Salomon qu'un grand prêtre fut placé à la tête des autres et une hiérarchie instituée. Le pontificat était alors exercé par Azarias, fils de Sadoc, et qui lui avait succédé après sa mort. Il avait pour auxiliaires les prêtres inférieurs. Quant aux Lévites, subordonnés aux Aaronides, ils furent l'objet d'un classement nouveau. Une partie de la tribu assistait les sacrificateurs, une autre était de garde aux quatre côtés du temple, enfin quelques familles étaient chargées du chant et de la musique instrumentale.

C'est grâce à l'existence du temple et de cette organisation que Jérusalem devint véritablement la capitale du pays. Aux fêtes d'automne affluaient des pèlerins de toutes les tribus, pour assister au culte grandiose que les autels locaux ne pouvaient leur offrir. De plus, comme Jérusalem devint peu à peu une importante ville de commerce, qui attirait un concours d'étrangers et recevait la

primeur des marchandises et curiosités du dehors, il y avait là un nouvel élément d'attraction pour toutes les tribus. Jérusalem, la plus jeune de toutes les villes du pays, en devint la première et les éclipsa toutes.

Ayant fait de Jérusalem une ville de premier ordre, Salomon voulut la fortifier dans tous les sens, et il comprit aussi la montagne du temple dans l'ensemble des travaux. — Salomon se construisit ensuite un palais, dont l'édification demanda un espace de treize années. Aussi était-ce tout un ensemble de bâtiments, occupant un terrain considérable sur la colline septentrionale, dans le quartier du Millô. Attenant à l'entrée, était la maison de la forêt du Liban, ainsi nommée de la quantité de ses colonnes en bois de cèdre. Cette maison était une place d'armes destinée à la protection du roi ; trois cents gardes y veillaient, armés de lances d'or et de boucliers d'or, escortant le roi quand il se rendait au temple. — Salomon déploya un soin particulier dans l'aménagement de la salle de justice ou du trône, entièrement planchéiée de cèdre et ornée de moulures dorées. Dans ce portique s'élevait le trône de Salomon, qu'on vantait comme une merveille. Il était tout en ivoire et recouvert d'or. On y accédait par six marches, sur chacune desquelles étaient accroupis deux lions, emblèmes de la puissance et de la majesté royales. Aux deux côtés du siège étaient deux bras, flanqués également de lions. C'est dans cette salle que Salomon donnait audience aux plaideurs et rendait ses arrêts. Il considérait les fonctions de juge comme un des attributs les plus essentiels et un des plus saints devoirs de la royauté. C'est encore là qu'il recevait les envoyés de nombreux pays, venus pour lui rendre hommage ou pour nouer des alliances avec lui. — Un palais spécial était affecté au roi, à sa domesticité et à ses femmes. Mais la princesse égyptienne, son épouse privilégiée, eut sa maison à part, exclusivement aux autres femmes et aux concubines de Salomon. Lorsqu'elle quitta la cité de David — où elle avait demeuré jusqu'à l'achèvement des travaux — pour entrer dans ses appartements personnels, cette installation parait s'être faite en grande pompe. — Selon toute apparence, Salomon bâtit aussi un aqueduc pour les besoins de Jérusalem et du temple ; l'eau provenait des abondantes sources d'En-Etam, à trois lieues au sud de la ville.

Aussi bien que Salomon, du reste, les grands du royaume qui résidaient habituellement à Jérusalem, les princes, les hauts fonctionnaires, les favoris, élevèrent de fastueux édifices en bois de cèdre. Les richesses qui, par trois artères principales, affluaient dans le pays, permettaient de satisfaire ce goût du luxe, qui, du roi, s'était communiqué aux classes supérieures. — De gros marchands phéniciens, qui faisaient le commerce sur une grande échelle, des changeurs et gens de finance, qui prêtaient de l'argent à intérêt, s'établirent à Jérusalem, où ils formèrent une corporation distincte, sous l'égide de l'alliance qui régnait entre Hiram et Salomon. Ils avaient la faculté d'y vivre d'après leurs lois et leurs coutumes, d'y conserver même les rites de l'idolâtrie.

Ces trois sources de richesse, qui versaient des flots d'or dans la capitale, étaient : la puissance politique, l'alliance avec l'Égypte et le commerce de l'Inde. Les princes qui avaient conclu des traités de paix avec David les maintenaient avec son successeur, et d'autres encore recherchaient son amitié. Tous ces princes et

leurs peuples, conformément à l'usage, envoyaient à sa cour soit des tributs, soit des hommages riches et nombreux : vases d'or et d'argent, tissus précieux, aromates, chevaux et mulets. Plus fructueuses encore étaient ses relations avec l'Égypte. Ce pays de plaine pouvait approvisionner de cavalerie les pays de montagne, pauvres en chevaux. L'Égypte fabriquait aussi des chariots de guerre, fort prisés des autres pays. Les princes d'Aram et des contrées de l'Euphrate, qui, auparavant, tiraient directement de l'Égypte les chariots et les chevaux dont ils avaient besoin, durent s'adresser désormais, pour ces achats, à une société de commerce privilégiée par Salomon, et qui, grâce à cet arrangement, fit, pour elle-même et pour le pays, d'excellentes affaires.

Il va de soi que Salomon introduisit aussi dans son propre pays de la cavalerie et des chariots empruntés à l'Égypte. Il fonda des villes comme dépôts spéciaux de chevaux et de chars, dans la plaine voisine de la mer. Il avait, dit-on, douze mille chevaux de selle et quatorze cents chars attelés chacun de deux chevaux, pour l'entretien desquels on éleva de vastes bâtiments contenant quatre mille écuries.

Toutefois, c'est du commerce maritime avec l'Inde que Salomon tira ses plus riches revenus. Les Phéniciens étaient alléchés depuis longtemps par les trésors de ce merveilleux pays ; mais il était loin, et la route en était difficile, tant que les côtes de la mer Rouge, infestées de peuplades sauvages et pillardes, n'offraient aucune sécurité. L'alliance du roi de Tyr avec Salomon permit de trouver une route plus directe et plus sûre. La zone qui s'étendait de la frontière méridionale de Juda au golfe oriental de la mer Rouge, à la pointe d'Ailat, était devenue libre. Les caravanes pouvaient désormais, avec leurs chameaux chargés, voyager tranquillement de Jérusalem et de la mer jusqu'à l'extrémité nord de la mer Rouge. Sur le conseil d'Hiram, Salomon fit construire et gréer une flotte de grands et solides vaisseaux, les vaisseaux de Tharsis. Pour en former l'équipage, Hiram envoya ses meilleurs marins, rompus aux voyages de mer, et auxquels on adjoignit des Israélites de la tribu d'Aser, de celle de Zabulon, habitants de la côte et familiarisés avec les caprices de l'océan. Ces vaisseaux devaient faire la longue traversée qui se termine à l'embouchure de l'Indus.

Quand la flotte israélite fut appareillée, elle quitta le port d'Ailat, entra dans la mer Rouge et navigua le long des côtes jusqu'à l'embouchure de l'Indus, au pays d'Ophir (Abhira, aujourd'hui le Sind). Après un espace de trois ans, la flotte revint de ce premier voyage avec une riche cargaison. De longues files de chameaux portaient tous ces trésors, toutes ces raretés dans Jérusalem, sous les yeux d'une population émerveillée ; plus de quatre cents talents d'or, de l'argent en quantité, ivoire, ébène, singes hideux et paons au brillant plumage, bois de sandal et plantes aromatiques. Salomon se servit de l'ivoire pour la construction de son trône de justice, et du bois de sandal pour la garniture des harpes et des luths destinés à la musique du temple. On fit également, de ce bois précieux, une balustrade pour le pont qui conduisait du palais à la maison de Dieu.

Salomon fit renouveler à plusieurs reprises ces voyages d'Ophir à chacun desquels on rapportait dans le pays de nouvelles richesses, de nouvelles curiosités.

La ville maritime d'Ailat, sur le golfe, acquit par là une grande importance ; des Judéens s'y établirent, et il en résulta pour le pays d'Israël un surcroît d'étendue, depuis la pointe de la mer Rouge jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Pour transporter chevaux et chariots dans les provinces d'Aram et de l'Euphrate, pour amener jusqu'au port les marchandises de Phénicie, il était nécessaire d'avoir des routes praticables et de procurer toute sécurité aux caravanes. Salomon n'y manqua pas. Dans un pays de montagnes, il n'est pas facile aux bêtes de somme, moins encore aux chevaux et aux voitures, de fournir de longues traites, à cause des obstacles que présentent à chaque pas, ici une hauteur escarpée, là une descente trop rapide, ailleurs un éboulis de pierres. Salomon fit donc niveler des routes qui conduisaient de Jérusalem au nord et au sud, et qu'on appela les routes royales. Ce furent vraisemblablement les indigènes cananéens, réduits à la condition de serfs, qu'il employa à ce travail. Les buttes furent aplanies, les fondrières comblées, les terrains pierreux déblayés, les terres veules raffermies. Sur les routes ainsi frayées, les voitures pouvaient rouler sans difficulté, les caravanes circuler sans obstacle, du sud au nord et du Jourdain à la mer. — Tout un système de forts garantissait la sûreté des routes et offrait des haltes aux voyageurs. Outre ces stations et les dépôts de cavalerie et de chariots, Salomon créa aussi des villes d'approvisionnement ou greniers d'abondance, comme réserves pour les années de disette.

Par ces moyens, Salomon avait sagement ordonné l'État israélite, et dans le présent et dans l'avenir. Il n'avait pourtant pas, pour le seconder, un conseiller habile, comme David en avait eu un dans la personne d'Achitophel. Sa propre sagesse était son seul guide. Mais il avait su choisir des employés de confiance, qui appliquaient énergiquement ses idées et se conformaient avec intelligence à ses instructions. De fait, l'extension considérable de ses États et de sa maison exigeait la création de nouveaux emplois. Vu le train que lui imposait l'incessante affluence d'étrangers à sa cour, il fallut instituer un inspecteur du palais, qui acquit peu à peu un haut degré de puissance.

Par son excellente organisation, par son accroissement extérieur, par les richesses prodigieuses qu'y avait accumulées Salomon, le pays d'Israël était devenu une véritable puissance, digne de rivaliser avec les plus grands États du monde antique. Des princes et des peuples, divisés entre eux, avaient recours au maître de ce pays et sollicitaient l'arbitrage de ce monarque, dont la sagesse était vantée partout. Mais la principale gloire du règne de Salomon, ce fut la paix, la sécurité complète dont jouit son royaume. De Dan à Bersabée, tout Israélite pouvait goûter paisiblement les joies du foyer, chacun sous sa vigne et sous son figuier.

Les relations commerciales, la prospérité du pays, le calme de l'existence, fruit de la longue paix de ce règne, attirèrent là de nombreuses familles des pays circonvoisins, Moabites, Ammonites, Iduméens, Égyptiens. Il est à croire aussi que le culte épuré des Israélites, culte si supérieur à celui des idoles et qui avait trouvé dans le temple de Jérusalem un si auguste siège, exerça une puissante attraction sur maint étranger intelligent, jaloux d'y prendre part et de s'abriter sous les ailes

du Dieu d'Israël. Le pays, le peuple et le Dieu d'Israël étaient, sous Salomon, connus au loin. Les navigateurs israélites, qui abordaient à tant de ports de mer, de côtes et de marchés ; les marchands israélites, qui entretenaient des relations avec les pays étrangers, furent, sans le savoir, les premiers messagers qui révélèrent le Dieu d'Israël aux peuplades païennes. Un jour, Jérusalem reçut une surprenante visite. La sage reine du pays de Saba, pays fertile en aromates, situé sur la côte arabique de la mer Rouge, et visité par les navigateurs israélites, vint à Jérusalem avec une suite nombreuse : elle avait entendu dire merveille de la gloire de Salomon et de la puissance du Dieu d'Israël, et elle voulait s'assurer par elle-même de la vérité de ces récits. Accueillie avec déférence par Salomon, la reine de Saba — que la légende nomme Belkis — eut avec lui de nombreux entretiens ; elle admira sa sagesse, le temple qu'il avait élevé à Dieu, l'éclat et la belle ordonnance de sa cour. Elle mit, dit-on, sa sagesse à l'épreuve, en lui proposant des énigmes, qu'il résolut de façon à l'émerveiller.

Toutefois, cette royauté même de Salomon, si glorieuse au dedans et au dehors, renfermait le germe destructeur de l'édifice politique si merveilleusement construit. Malgré ce temple, qui donnait un centre au pays ; malgré les efforts de Salomon pour remplacer les groupes isolés des tribus par une rigoureuse unité, il n'était pas encore parvenu à réaliser la fusion intime de ces tribus en un corps national. Seule, la tribu de Benjamin restait étroitement attachée à celle de Juda, parce que Jérusalem et le temple se trouvaient sur son propre canton, et que des familles notables benjamites s'étaient fixées dans la nouvelle capitale ; Salomon lui-même, d'ailleurs, peut avoir donné aux Benjamites, sa tribu natale, une préférence sur les autres tribus. Mais, d'un autre côté, la mutuelle antipathie de la maison d'Israël et de la maison de Juda, c'est-à-dire des tribus du nord et de celles du midi, n'avait pas discontinué. Les tribus du nord nourrissaient un profond mécontentement à l'égard de Salomon, en dépit du bien-être dont elles lui étaient redevables, elles aussi ; elles ne sentaient que la pesanteur du joug que leur imposaient les prestations continuelles exigées pour l'approvisionnement de la cour et pour la construction des édifices. Le mécontentement, il est vrai, était contenu et silencieux, mais il n'attendait qu'une occasion pour éclater en révolte. Quelque sage que fût Salomon, sa sagesse n'était pas assez clairvoyante pour pénétrer l'avenir, pour comprendre que lui-même, par ses fautes, ébranlait les solides assises de l'État.

Parmi les fonctionnaires de Salomon, préposés à l'inspection des bâtiments, se trouvait un Éphraïmite d'une rare intelligence, d'un grand courage, d'une ambition plus grande encore. C'était Jéroboam, fils de Nebat, originaire de la petite ville de Saréda, près du Jourdain. Sa mère était veuve. Affranchi de bonne heure de la sévérité paternelle, son caractère put se développer sans gène ni contrainte. Jéroboam avait dirigé le travail des murs de Jérusalem avec beaucoup d'habileté et de vigueur, et Salomon fut si satisfait de ses services, qu'il lui confia une tâche plus importante encore sur les territoires d'Éphraïm et de Manassé. Là, Jéroboam eut occasion d'entendre les plaintes du peuple sur les charges imposées par Salomon, plaintes qui, chez les Éphraïmites, toujours mécontents, étaient sans doute plus accentuées que partout ailleurs. Cette désaffection, qui servait si bien ses projets

ambitieux, il songeait à en tirer parti et n'attendait pour cela qu'une occasion opportune. L'occasion s'offrit à lui. Salomon commit la faute de tolérer des lieux de sacrifice pour les divinités païennes. Soit que ses femmes étrangères eussent arraché cette concession à sa vieillesse, soit que les Phéniciens et autres peuplades séjournant à Jérusalem eussent obtenu de lui la permission d'avoir leurs divinités à leur manière dans le pays d'Israël, on vit s'élever sur le mont des Oliviers, à sa haute cime qui regarde le nord, des sanctuaires idolâtres en l'honneur de l'Astarté des Sidoniens et de mainte autre divinité[1]. L'âme du peuple n'était pas encore assez ferme dans sa foi, pour que l'exemple de la corruption religieuse ne pût le faire retomber dans ses vieilles erreurs. Un prophète — peut-être Achia de Silo — eut le courage de reprocher au roi cette indifférence, et de lui déclarer qu'une telle conduite pourrait bien lui coûter son trône. Mais Salomon semble avoir été médiocrement impressionné par cette menace. Indigné de cette apathie, le prophète Achia s'en alla trouver Jéroboam, dont il avait pénétré sans doute les desseins ambitieux. Comme Jéroboam, un jour, sortait de Jérusalem, le prophète s'avança vers lui, saisit son manteau qu'il déchira en douze parts, et lui en donna dix en lui disant : Prends ces dix morceaux, ils représentent les dix tribus qui se détacheront du sceptre de la maison de David, et c'est toi qui régneras sur elles. Il n'en fallait pas davantage à Jéroboam pour donner suite à ses projets hardis : un prophète ne les avait-il pas sanctionnés de son approbation ? Sans tarder, il court au territoire d'Éphraïm et excite les habitants à secouer le joug de la maison de David. Mais Salomon, entre temps, avait été instruit de ses menées, et, avant que la révolte eût pu faire des progrès, il envoya ses gardes mettre à mort le factieux. Celui-ci put s'échapper par des détours et se réfugia en Égypte.

Une dynastie nouvelle occupait alors le trône de ce dernier pays, dans la personne de Scheschenk (le Schischak de l'Écriture). Sous ce dernier roi cessa l'alliance étroite qui avait existé jusqu'alors entre Israël et l'Égypte, grâce au mariage de Salomon avec une princesse de ce pays. Scheschenk nourrissait bien plutôt des pensées hostiles contre l'État israélite, devenu trop puissant à son gré. Aussi accueillit-il amicalement le rebelle Jéroboam, qui avait cherché asile auprès de lui, et dont il comptait se faire un instrument contre Salomon. Il accorda pareillement bon accueil et protection à un autre ennemi d'Israël, à un prince Iduméen, particulièrement animé de sentiments de vengeance contre le peuple israélite. Hadad, un descendant du roi Iduméen, vaincu par David, avait, tout jeune encore, échappé au massacre que Joab avait ordonné dans ce pays pour châtier une insurrection. Dès que Scheschenk fut monté sur le trône, le prince Iduméen accourut en Égypte, où il reçut l'accueil le plus bienveillant. Néanmoins, Hadad tenait à rentrer dans l'Idumée et à reconquérir le pays dont on l'avait dépouillé. Appuyé sans doute par Scheschenk, il mit son plan à exécution, sachant bien que l'esprit belliqueux de l'époque de David et de Joab s'était affaibli sous le règne pacifique de Salomon, et qu'une guerre de détail, dans ce pays de montagnes, lui apporterait beaucoup de profits avec peu de risques. Hadad et la troupe recrutée par lui, arrivés sur le sol iduméen, firent beaucoup de mal aux caravanes de Salomon, qui transportaient les marchandises du golfe d'Ailat aux frontières israélites et réciproquement, et les guerriers de Salomon étaient incapables de leur tenir tête.

Un autre point noir se forma dans le nord, point dont Salomon s'inquiéta peu, mais qui était gros de malheurs pour Israël. Rezon, un des officiers du roi de Soba, Hadadézer, vaincu par David, s'était échappé à la suite de cette défaite, avait rassemblé une troupe de brigands et fait, à leur tête, la petite guerre, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux contreforts septentrionaux du Liban. Le succès des entreprises de Rezon grossit le nombre de ses soldats, et cette nouvelle force doubla son audace et sa puissance. Finalement, il put tenter un coup de main sur Damas, la vieille cité ; il réussit à s'en emparer et s'y adjugea la couronne. Lui aussi exerça, du côté du nord, des hostilités contre les Israélites et leurs alliés, sans rencontrer d'obstacles de la part de Salomon, — soit que ce dernier eût horreur de la guerre, ou qu'il n'eût pas assez de braves guerriers pour lutter à la fois dans le nord et dans le midi.

Ainsi se développaient çà et là, contre la prospérité d'Israël, des puissances menaçantes, infimes d'abord, et qu'on eût pu aisément écraser dans l'œuf. À cela devait encore s'ajouter une scission intérieure. Israël n'était pas destiné à rester un puissant empire. — Toutefois, Salomon ne devait pas assister à l'accomplissement de cette destinée et à la décadence de son pays ; il mourut en paix, à l'âge de soixante ans environ (977). Sa dépouille fut déposée, probablement en grande pompe, dans le caveau des sépultures royales, construit par David au sud du mont Sion. On raconta plus tard que Salomon et son père avaient caché dans des cellules, au fond de ce caveau, des sommes immenses et de précieux trésors, qui en furent retirés, bien des siècles après, par des rois judéens.

Malgré le grand nombre de ses femmes, Salomon ne laissa pas, semble-t-il, une nombreuse postérité. Le trône passa à son fils Roboam, à qui il était réservé de consommer la scission de ses propres mains. — La postérité, qui a exalté le génie et la sagesse de Salomon au delà des limites humaines, lui a prêté aussi une mystérieuse autorité sur les démons et les esprits invisibles, qui, dociles à sa volonté, se réunissaient ou se dispersaient à son commandement. Un simple anneau même, où était gravé son nom, conservait, selon la croyance populaire, une puissance magique et domptait les démons.

De fait, l'empire israélite, agrandi par Salomon, ressemblait à quelque édifice enchanté, construit par une légion de génies. Sa mort a rompu le charme, et l'anneau magique de Salomon n'a point passé aux mains de son fils.

Notes — Chapitre 6

[1] La tolérance que montrait Salomon, en permettant d'élever des autels idolâtres sur le mont des Oliviers, ne procédait pas seulement d'un sentiment d'indulgence pour ses femmes païennes ; c'était encore une concession faite aux sociétés de commerce étrangères établies à Jérusalem. D'après les *Rois* II, 23, 13, il existait aussi dans la capitale un sanctuaire consacré à l'Astarté des Sidoniens, c'est-à-dire des Phéniciens. Comme Salomon entretenait de très étroites relations avec la Phénicie ; il est à croire que des marchands de ce pays qui, pour la facilité de leur trafic, possédaient des comptoirs à Jérusalem, avaient demandé pour la célébration de leur calte un emplacement que Salomon n'avait guère pu leur refuser.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre VII — Le schisme et les nouveaux prophètes.

Après la mort de Salomon, pour la première fois depuis L'établissement de la royauté en Israël, la transmission de la couronne put s'effectuer sans secousse, sans agitation ni dissidence. Plus heureux que son père et son aïeul, Roboam put tranquillement prendre eu main le gouvernement d'un pays devenu un vaste empire, auquel de nombreuses populations payaient tribut ; il pouvait bercer des plus doux rêves de puissance et de félicité. Soit que Roboam n'eût point de frère qui eût pu lui disputer la couronne, soit que le droit d'aînesse, ce droit primordial des successions privées, ait été étendu par Salomon à la succession royale, il est certain que Roboam monta sans encombre sur le trône de son père. Dans le fait, on ne vit plus désormais dans Jérusalem des compétitions entre frères pour la possession du trône, comme il s'en était produit à l'avènement de Salomon. Roboam, du reste, eût été peu propre à une pareille lutte. On peut affirmer qu'il ne ressemblait point à son père, et que son intelligence était au-dessous de la médiocrité. Comme tous les fils de roi nés dans la pourpre et dénués de qualités éminentes, c'était un esprit à la fois borné et présomptueux ; avec cela si inconsistant qu'il n'était pas capable de se conseiller lui-même. Nulle qualité guerrière, nulle grandeur dans les idées. Il ne voyait dans le trône qu'une perspective de puissance, de douce oisiveté, de jouissances matérielles. Ce rêve qu'il semble avoir caressé fut de courte durée ; il devait être suivi d'un terrible réveil ! Un ennemi se rencontre inopinément, qui lui ravit puissance, repos, charmes de la vie, et qui déchira l'État israélite d'une plaie à jamais incurable.

Jéroboam, cet Éphraïmite qui, dans les dernières années de Salomon, avait levé l'étendard de la récolte, mais sans succès d'abord, et qui s'était enfui en Égypte, rentra en Palestine à la première nouvelle de la mort de Salomon, pour recommencer l'ambitieuse entreprise qu'avait approuvée un prophète. Son protecteur Scheschenk (Schischak), roi d'Égypte, avait probablement facilité son retour, peut-être en le faisant conduire par mer à un port israélite. L'audacieux enfant d'Éphraïm ne fut pas plus tut arrivé à Sichem, la seconde ville du royaume, que l'esprit de résistance éclata dans cette tribu, toujours prête à se mutiner. Jéroboam fut appelé à l'assemblée du peuple, ou plutôt il en provoqua la réunion, et lui suggéra la marche à suivre pour atteindre le but désiré, sans toutefois rompre brusquement avec la tradition. Les Anciens des autres tribus furent invités à faire

cause commune avec les Sichémites, afin de donner à la résistance un caractère plus imposant et comme le sceau de la volonté populaire. Il fut résolu, avant tout, que les Anciens des tribus n'iraient point à Jérusalem, comme on l'avait fait jusqu'alors, pour rendre hommage au nouveau roi, mais que c'est lui au contraire qui serait invité à venir à Sichem pour y recevoir l'hommage. C'était le commencement de la révolte. Roboam céda, probablement à regret, mais dans l'espoir d'imposer par sa présence aux rebelles, si rebelles il y avait. Ce fut un moment néfaste et d'une portée grave dans les destinées d'Israël.

Roboam se rendit à Sichem accompagné de ses conseillers, les uns âgés et qui avaient assisté son père, les autres plus jeunes et dont il s'était entouré lui-même. Il emmena aussi, à tout hasard, l'inspecteur principal des corvées, Adoniram, accoutumé à terrifier les travailleurs par son regard sévère, au besoin par le fouet. A l'arrivée de Roboam, les Anciens se rendirent auprès de lui pour lui exposer les doléances du peuple. Jéroboam, qu'ils avaient choisi pour orateur, les formula de la façon la plus acerbe : Ton père nous a imposé un joug accablant et nous a soumis à un dur servage. Si tu veux alléger notre joug, nous te promettons obéissance. Déconcerté par ce langage net et hardi, Roboam répondit, en dissimulant son dépit, qu'on eût à reparaître dans trois jours pour chercher sa réponse. Quelle réponse comptait-il donner aux Anciens ? Il l'ignorait encore lui-même, et il voulut d'abord consulter ses serviteurs. Les vieillards opinèrent pour la douceur, les jeunes gens pour la rigueur, et le malavisé monarque adopta ce dernier parti. En recevant, le troisième jour, les Anciens et Jéroboam, il les gourmanda d'une parole hautaine et dont il attendait un effet foudroyant : Mon petit doigt est plus fort que n'étaient les reins de mon père ! S'il vous a châtiés avec des verges, moi je vous flagellerai avec des scorpions. C'est ce qu'attendait Jéroboam, et il comptait sur cette réponse. L'Éphraïmite, qui, dès le principe, n'avait pas d'autre pensée que la révolte, se tourna aussitôt vers les Anciens et s'écria : Qu'avons-nous de commun avec David ? Qu'avons-nous à démêler avec le fils de Jessé ? A vos tentes, Israélites ! Et toi, David, gouverne ta propre maison. Après quoi Jéroboam déploya le drapeau de la révolte et rassembla les Sichémites, qui se groupèrent avec empressement autour de lui pour marquer leur hostilité à l'égard de Roboam. Toute la jalousie, toute la haine qui, sous les règnes de David et de Salomon, couvait dans le cœur des Éphraïmites, irrités de leur subordination et de leur prétendu abaissement, fit brusquement explosion. Ils saisirent cette occasion de s'affranchir de sceptre de la famille de David et de redevenir, comme autrefois a l'époque des juges, la tribu dominante. Les Sichémites, toujours guidés par Jéroboam, assaillirent à main armée la maison où se tenait Roboam. Celui-ci envoya son commissaire Adoniram pour mettre les séditieux à la raison, comme un troupeau d'esclaves mutinés. Mais Adoniram fut accueilli par une grêle de pierres, et il tomba mort sur la place. Le roi, voyant sa propre vie menacée, s'éloigna en toute hâte de Sichem sur son char, et gagna Jérusalem. La rupture était consommée, elle était irréparable.

Quelque outré qu'il fût de cet échec, Roboam avait besoin, avant d'agir, de savoir s'il pouvait compter sur des partisans fidèles. Que faire si les tribus voisines de sa capitale, entraînées par l'exemple des Sichémites, allaient à leur tour lui refuser l'obéissance ? Où s'arrêterait la défection ? — Toutefois, il fut délivré de ce

souci. La tribu de Juda, qui s'était intimement unie à la maison de David et qui la considérait comme sa gloire la plus haute, resta fidèle à ses affections. La tribu de Siméon, véritable annexe de celle de Juda, ne pouvait compter comme tribu distincte. Mais la tribu de Benjamin aussi resta fidèle à Roboam : elle était déjà entièrement fusionnée avec Juda, et leurs destinées étaient désormais inséparables. Il y avait plus de Benjamites dans Jérusalem que de Judaïtés. — Ces tribus étaient donc acquises à Roboam. Une fois tranquille de ce côté, et certain de l'attachement de ces deux ou trois tribus, il songea à ramener à l'obéissance, par la force des armes, les Sichémites et les autres Éphraïmites ; et peut-être y fût-il parvenu, si Jéroboam n'avait pris des mesures pour exploiter cette défection à son profit. Il sut persuader aux Éphraïmites que, seul, un roi serait en état d'opposer une résistance efficace aux attaques de Roboam, et qu'ils n'avaient pas d'autre moyen d'échapper au sévère châtiment que leur réservait la défaite. Peut-être eux-mêmes, d'ailleurs, étaient convaincus qu'un roi appartenant à leur tribu pourrait seul lui assurer la prépondérance sur les autres. Ils résolurent donc d'élever trône contre trône. Qui était plus propre à l'occuper que Jéroboam ? Lui seul s'était montré courageux et adroit, et il était Éphraïmite. En conséquence, les Anciens d'Éphraïm le proclamèrent roi, et cette initiative entraîna les autres tribus. Matériellement et moralement séparées de Juda, il était naturel qu'elles se rangeassent du côté d'Éphraïm. Les tribus transjordaniques reconnurent pareillement Jéroboam, sans doute parce qu'elles aussi avaient des griefs contre la maison de David et n'espéraient pas que Roboam y fît droit. C'est ainsi qu'un homme de rien, sorti du bourg obscur de Saréda, devint le chef de dix tribus (977-955). La maison de David ne garda, comme on l'a vu, que les tribus de Juda, de Benjamin et de Siméon ; deux tribus, en somme, la dernière étant insignifiante et absorbée par celle de Juda. La maison d'Israël, qui avait été unie un siècle à peine avec la maison de Jacob ou de Juda, s'en trouvait de nouveau séparée. Un rapprochement entre les deux moitiés répugnait à l'une comme à l'autre, était incompatible avec leur passé respectif. La maison d'Israël, spécialement la tribu d'Éphraïm, aimait encore mieux renoncer aux avantages que lui aurait valus, à elle aussi, la protection de la maison de David, que de rester, à son égard, dans une position dépendante et subordonnée. Dans l'un et l'autre royaume, les bons citoyens peuvent avoir été contrastés du schisme survenu, mais ils étaient impuissants à le paralyser. La guerre civile, qui était sur le point d'éclater, fut conjurée par un prophète, Schemaïa (Séméias), qui, voyant Juda et Benjamin prêts à prendre les armes, leur cria au nom de l'Éternel : N'allez pas en guerre contre vos frères de la maison d'Israël, car c'est moi qui ai décrété ce schisme ! Il n'y eut, pendant une assez longue période, que de petits démêlés entre les deux royaumes, chose naturelle chez des voisins exaspérés l'un contre l'autre ; mais ces luttes passagères n'amenèrent aucun résultat décisif.

D'ailleurs, pour ne pas rester perpétuellement sur le pied de guerre et sans cesse armés l'un contre l'autre, les deux rois cherchèrent à se fortifier par des alliances et à réprimer ainsi des agressions éventuelles. Roboam fit alliance avec le royaume alors nouveau de Damas. L'État fondé, du temps de Salomon, par l'aventurier Rezon, ne trouvant autour de lui aucun obstacle, avait acquis une grande importance ; Rezon, ou son successeur Tabrimom, avait annexé à Damas plusieurs pays araméens, et régnait sur un vaste territoire. Par suite de la formation

du royaume des dix tribus, ce dernier devint la frontière du nouveau pays d'Aram. L'alliance de Roboam avec le roi de Damas empêchait Jéroboam d'inquiéter le royaume de Juda par des guerres de longue durée. De son côté, celui-ci s'allia arec une autre puissance, afin de tenir en respect le roi de Juda.

Jéroboam avait été efficacement secondé dans ses projets ambitieux par le roi d'Égypte, Scheschenk, auprès duquel il s'était réfugié. Ce roi lui aurait même, dit-on, donné en mariage la sœur aînée de sa femme[1], nommée Anô, comme il avait donné une autre de ses sœurs au prince iduméen, qui avait également sollicité sa protection. Selon toute apparence, Jéroboam fit alliance arec lui contre Juda. Il empêchait ainsi Roboam d'entreprendre des guerres sérieuses contre Israël. Pour se défendre à la fois du côté d'Israël et du côté de l'Égypte, Roboam établit une ceinture de forts autour de Jérusalem, dans un périmètre de plusieurs lieues. Mais, à l'heure du danger, ces défenses se trouvèrent absolument insuffisantes. Scheschenk entreprit contre Roboam, alors dans la cinquième année de son règne (972), une vaste expédition composée de forces écrasantes en infanterie, cavalerie et chariots de guerre. Accablées par le nombre, les places fortes cédèrent l'une après l'autre, et Scheschenk s'avança jusqu'à Jérusalem. À ce qu'il semble, la capitale se soumit sans résistance. Aussi le vainqueur se borna-t-il à s'emparer des trésors cachés par Salomon dans le palais et le temple, à prendre tout l'or qui se trouvait dans Jérusalem, les boucliers et les lances d'or que portaient les gardes accompagnant le roi lorsqu'il se dirigeait vers le temple ; mais il laissa debout le royaume de Juda, ne rasa même pas les murs de Jérusalem et permit à Roboam de conserver son trône. De retour dans son pays, il fit immortaliser, par l'écriture et par l'image, ses faits de guerre et ses victoires sur Juda et d'autres peuples. Parmi les ruines d'un temple de Thèbes, on voit encore sur un mur un grand nombre de bas-reliefs où se reconnaissent aisément des figures de prisonniers. — Elle avait été de courte durée, l'alliance conclue par Salomon avec l'Égypte, et dont la fille du roi de ce pays devait être le gage. Le propre fils de Salomon devait déjà éprouver la fragilité de pareilles alliances et apprendre le peu que valent les plans ingénieux de la politique. A son alliance avec l'Égypte, à son mariage avec la fille de Pharaon, le sage Salomon avait follement sacrifié ; il avait bâti un palais à cette princesse, — et peu d'années après sa mort, un roi d'Égypte pillait les trésors de ce palais, comme ceux des autres monuments qu'il avait élevés à sa gloire.

C'en était fait de la grandeur et de la magnificence de l'héritage de Salomon. Un seul jour, en quelque sorte, l'avait vu crouler tout entier. La plus grande partie s'en était détachée, et le peu qui en restait n'était plus qu'un fief de l'Égypte, qui serait peut-être astreint à lui payer un tribut annuel. Les peuplades naguère tributaires, les Philistins, les Iduméens, mirent sans doute à profit la faiblesse de Juda pour recouvrer leur indépendance. De fait, l'Iduméen Hadad était favorisé par Scheschenk, autant que l'était Jéroboam. Roboam, n'étant plus maître de l'Idumée, ne pouvait plus envoyer de vaisseaux au riche pays d'Ophir, et dès lors sa principale ressource était anéantie. Les autres ressources d'ailleurs lui faisaient également défaut. Le commerce des chevaux et des chars de guerre, qu'une société royale de négociants tirait de l'Égypte et exportait au loin jusqu'aux bords de l'Euphrate, se trouvait supprimé par l'établissement du royaume d'Israël, qui empêchait toute

communication avec les pays du nord. La luxueuse splendeur du règne de Salomon était éteinte, le monde magique qu'il avait créé s'était évanoui. Pour conserver encore une apparence d'éclat, ce cortège qui l'accompagnait dans ses visites au temple, Roboam donna à ses gardes des boucliers et des lances d'airain, en remplacement de ceux d'or. La Judée était devenue un pays pauvre, n'ayant d'autre moyen d'existence que l'agriculture, comme avant l'établissement de la monarchie.

Dans le royaume d'Israël non plus, les choses n'allaient à souhait pour Jéroboam. Il avait, naturellement, fait de Sichem sa résidence et le centre du royaume : cette ville, dans sa pensée, devait être la rivale de Jérusalem, devait même l'éclipser. La tribu d'Éphraïm formant l'élément principal du nouvel État, celui-ci s'appela Éphraïm, ou la maison de Joseph, ou la maison d'Israël. Cependant les Sichémites, ces têtes de colonne de la tribu d'Éphraïm, ces promoteurs de l'avènement de Jéroboam, ne furent en aucun temps des alliés sûrs, encore moins des sujets commodes. Pleins de fougue pour soutenir une révolution, ils n'étaient ni assez patients ni assez calmes pour la supporter si elle leur devenait une gêne. Comme ils avaient procédé, du temps des juges, à l'égard d'Abimélech, en commençant par le reconnaître roi et par applaudir à ses crimes, puis en se tournant aussitôt après contre lui, ainsi semblent-ils s'être rebiffés contre l'autorité de Jéroboam, dès que celui-ci prit au sérieux son titre de roi, voulut agir en maître et réclama l'obéissance. Certaines collisions paraissent avoir surgi entre Jéroboam et les Sichémites, par suite desquelles il quitta Sichem et établit sa résidence dans une autre ville, celle de Thirza (aujourd'hui Talusa), située au nord de Sichem, sur une haute colline, dans une contrée fertile et bien arrosée. Jéroboam fortifia cette ville et y bâtit un palais et un château fort (armôu), destiné à sa défense. Il fortifia également plusieurs villes de l'autre côté du Jourdain. Car les Moabites et les Ammonites avaient probablement profité du schisme pour secouer la domination d'Israël, comme les Iduméens celle de Juda. — A l'intérieur aussi, les circonstances amenèrent Jéroboam à introduire des nouveautés. Par habitude ou par conviction, bien des familles, parmi les tribus du nord, continuaient, même après le schisme, à se rendre en pèlerinage au temple de Jérusalem, lors des fêtes de la moisson, et à y participer au culte spiritualiste de la Divinité. Cet attrait, fût-ce d'une petite fraction du peuple, pour la capitale judaïte, ne laissait pas d'inquiéter Jéroboam. Eh quoi ! si le peuple allait se rendre, en masses de plus en plus nombreuses, au temple de Jérusalem, et se réconcilier un jour avec la maison de David ? N'était-il pas, lui, menacé alors d'une chute aussi rapide que l'avait été son élévation ? Pour parer à cette éventualité, Jéroboam imagina une abomination qui allait faire reculer Israël jusqu'à la barbarie et au paganisme.

Pendant son séjour de plusieurs années en Égypte, il avait fait connaissance avec la religion du pays, et avait pu constater que l'adoration des animaux, particulièrement celle du taureau, était fort avantageuse aux rois. Ce culte grossier avait abêti le peuple, et pourrait lui être, à lui aussi, le parvenu, d'une haute utilité politique. Il se concerta donc avec ses conseillers pour l'introduire dans son royaume. Il voyait d'ailleurs, dans cette innovation, un autre intérêt encore, celui de conserver la faveur de la cour d'Égypte. Israël semblerait n'être qu'une succursale de l'Égypte, et les deux pays seraient unis par la communauté des intérêts, comme

par celle des croyances et des mœurs. Les choses de l'Égypte, en général, lui étaient d'autant plus sympathiques, que sa femme était, selon toute apparence, une Égyptienne, de la propre famille du roi. Toutefois, ne voulant point paraître innover en matière religieuse, il imagina de faire passer le nouveau culte comme la religion même des anciens Israélites. Est-ce qu'autrefois en Égypte, et plus tard encore dans leur propre pays, ils n'avaient pas adoré Apis (Akir) ? Dans le culte nu et sans images, pratiqué au temple de Jérusalem, on ne devait voir qu'une innovation introduite par Salomon, tandis que Jéroboam n'aurait fait, au contraire, que restaurer l'antique religion d'Israël. Tel était le plan, fort habile, qu'exécuta Jéroboam. Avant tout, il interdit les pèlerinages de Jérusalem et fit représenter le Dieu d'Israël sous la forme d'un jeune taureau. Il fit faire deux de ces images ou veaux d'or, qu'on érigea dans deux villes déjà antérieurement considérées comme lieux saints : Béthel et Dan, l'une pour les tribus du sud, l'autre pour celles du nord. Jéroboam s'accommodait ainsi aux convenances des tribus, et épargnait aux plus éloignés, à l'époque de la fête annuelle, l'ennui d'un long voyage. Lorsque les deux simulacres furent installés, Jéroboam fit proclamer : Ceci est ton Dieu, Israël, qui t'a fait sortir de l'Égypte ! A Béthel, où il se proposait d'assister en personne aux cérémonies, il éleva un plus grand temple. Pour mieux déshabituer le peuple de prendre part aux fêtes d'automne dans Jérusalem, à décida que ces dernières seraient célébrées un mois plus tard (le huitième au lieu du septième). Il est probable que le calendrier fut également réformé d'après celui des Égyptiens, et l'année lunaire remplacée par l'année solaire, plus longue. La généralité du peuple, loin d'être choquée du nouveau régime, le considéra effectivement comme un retour au culte primitif. Il ne détruisait pas d'ailleurs la doctrine fondamentale, la croyance, déjà fortement enracinée, à l'unité de Dieu. Jéroboam n'avait pas introduit le polythéisme, il s'était borné à prêter au Dieu unique d'Israël une forme matérielle, symbole de la puissance et de la fécondité. Le peuple, encore esclave des sens, se représentait plus volontiers la Divinité sous une forme visible. La spiritualité de Dieu, exclusive de tout signe extérieur, était alors, bien plus que son unité, éloignée de la portée du vulgaire. Le culte du taureau n'impliquait pas, comme celui du Baal cananéen, la débauche grossière et l'impudicité, et ne blessait pas, conséquemment, le sens moral. Le peuple s'habitua donc peu à peu à prendre Béthel ou Dan pour but de son pèlerinage à la grande fête, sauf à sacrifier, en toute autre circonstance, chez soi ou à l'autel le plus voisin. Jéroboam avait pleinement atteint son but : le peuple était abruti, et lui obéissait en esclave.

Mais la tribu de Lévi l'embarrassait fort. Aucun de ses membres ne pouvait se résigner à titre le desservant d'un pareil culte, tant était forte et durable l'influence des doctrines de Samuel sur cette tribu. Afin de n'y pas être contraints, les Lévites domiciliés dans les villes israélites émigrèrent dans le royaume de Juda. Quel parti devait prendre Jéroboam ? Les Licites, notamment les descendants d'Aaron, étaient le clergé attitré, les intermédiaires-nés entre Dieu et les hommes, au moyen des sacrifices et des cérémonies religieuses. Or, ces mêmes Lévites l'abandonnaient, et, par cela même, répudiaient et condamnaient son système. Pourtant il ne pouvait se passer de prêtres. Il les prit donc où il put, acceptant le premier venu qui s'offrait à lui; et lui-même, à une fête, remplit les fonctions de prêtre, pour les relever aux yeux du peuple, ou peut-être à l'imitation des mœurs

égyptiennes. C'est ainsi que Jéroboam arriva par degrés à détruire l'essence même du judaïsme.

Les avertissements ne manquèrent pas au nouveau roi pour l'arrêter dans cette voie impie où il égarait le peuple. Le vénérable prophète Achia, de Silo, qui avait encouragé l'ambitieux fils de Nebat dans sa révolte contre la maison de David, ne pouvait pas, affaibli par l'âge, l'interpeller et flétrir sa conduite. Mais la femme de Jéroboam étant venue un jour le visiter à Silo, à l'occasion de la maladie de son fils aîné, le vieillard lui prédit la fin malheureuse de la maison de Jéroboam. — Toutefois, au point où étaient les choses, celui-ci ne pouvait plus reculer. Changer de conduite, c'était provoquer la réconciliation des dix tribus avec la maison de David. L'instinct de la conservation lui faisait une loi de persister dans ses errements. Le nouveau culte resta donc en vigueur pendant toute la durée du royaume d'Israël, et pas un des successeurs de Jéroboam ne tenta même de l'abolir.

Dans le royaume de Juda ou maison de Jacob, la situation était moins altérée. Sans doute, au point de vue politique, cet État s'était affaibli, le schisme et l'invasion égyptienne lui avaient fait des blessures qui ne se fermèrent que longtemps après, mais les croyances religieuses et les mœurs ne s'étaient pas encore dégradées. Roboam ne parait s'être occupé beaucoup ni des unes ni des autres, et la faiblesse de son caractère peut faire supposer qu'après l'humiliation infligée à son orgueil, il acheva ses jours dans l'inaction ; mais, à défaut de la sollicitude royale, le temple et l'affluence des Lévites d'Israël arrêtèrent la décadence; rien ne changea, du moins extérieurement, et l'on eut pu se croire encore au temps de Salomon. Les hauts-lieux, il est vrai, subsistaient et les familles continuaient à y sacrifier pendant le cours de l'année ; mais, aux fêtes d'automne, elles venaient visiter le temple, les infractions au culte antique restaient individuelles et ne franchissaient pas le cercle des femmes de la cour. Salomon avait toléré les autels de ses femmes païennes, Roboam ne se croyait pas obligé d'être plus sévère. Sa femme Maacha, fille ou petite-fille d'Absalon, s'était attachée aux rites licencieux du culte cananéen ; il lui laissa ériger dans son palais une statue d'Astarté, entretenir des prêtresses pour la servir, faire fabriquer même un objet encore plus honteux, que les textes qualifient d'abominable (Miphlézel) et dont la signification précise s'est heureusement perdue. En dépit de cette complaisance, ces nouveautés impures ne firent que peu de progrès. Cependant, pour ne pas gagner beaucoup de terrain, l'idolâtrie n'en avait pas moins arrêté l'essor vers une civilisation plus haute. Depuis Roboam, le royaume fut en proie à une sorte de langueur, comme s'il eut déjà ressenti les atteintes de la caducité, et près de deux siècles devaient s'écouler avant que la pensée nationale reprit son vol. Les dix-sept années du règne de Roboam se passèrent sans gloire (977-961), comme son époque. Son fils Abiam ne s'illustra pas davantage pendant un règne de trois ans (960-958), que remplirent également de stériles expéditions contre Jéroboam. Comme son père, il ferma les yeux sur les désordres de Maacha. Mort jeune et sans laisser d'enfants, il eut pour successeur son frère Asa (957-918), jeune aussi, de sorte que le pouvoir tomba d'abord aux mains de la reine mère. Celle-ci en profita, ce semble, ou tenta d'en profiter pour donner plus d'extension à son culte lascif. Elle eût ainsi provoqué un schisme dans le royaume de Juda lui-même, si une

révolution survenue chez les dix tribus n'eût déjoué son audace et imprimé une autre direction aux événements.

Nadab, successeur de Jéroboam (955-954), avait déclaré la guerre aux Philistins. Il assiégeait la ville danite de Ghibbton, dont ceux-ci s'étaient emparés, lorsqu'un de ses généraux, Baaza (Baëscha), de la tribu d'Issachar, trama un complot contre lui et le tua, puis, marchant sur la capitale, extermina toute la famille de Jéroboam (954). Le fondateur de cette maison, n'ayant pas reçu l'onction sacrée, ne passait pas pour inviolable, comme Saül et David ; de là le peu de scrupule du meurtrier à égorger son fils. La mort de Nadab ouvre dans le royaume d'Israël cette suite de régicides qui fut une des causes de la désorganisation de cet État. Après avoir accompli son crime, Baaza prit possession du trône (954-953), en conservant Thirza pour capitale, à raison de sa position centrale et de ses fortifications. S'il avait aboli le culte du taureau, il eût peut-être attiré à lui les bons esprits de Juda, qu'irritaient les innovations, bien plus pernicieuses, de Maacha, car elles se doublaient de la prostitution des prêtresses. De fait, il parait qu'à Jérusalem on eut conscience d'un danger de ce genre, mais Asa le prévint : de son initiative propre ou sur les instances d'un prophète, il arracha le pouvoir à sa mère, supprima son culte d'Astarté en chassant ses prêtresses, et brûla dans la vallée du Cédron l'obscène image qu'elle avait offerte à l'adoration publique. Cet acte d'énergie lui concilia le cœur des gens de bien.

Les règnes d'Asa et de Baaza virent recommencer les vieilles querelles des deux royaumes. Il semble que, pour se garantir de Juda, le nouveau roi d'Israël se soit aussi allié à l'Égypte. Toujours est-il qu'un général égyptien, du nom de Sérach (Osorcon ?) s'avança à la tête de troupes éthiopiennes jusqu'à Marescha, à environ douze lieues au sud-ouest de Jérusalem. Mais Asa, se portant à sa rencontre avec les forces réunies de Juda et de Benjamin, le battit, lui donna la chasse jusque vers Ghérar et revint dans sa capitale chargé de butin. Enhardi par cette victoire, il dut reprendre avec plus de vigueur ses incursions chez les dix tribus. Baaza, effrayé, implora l'alliance du roi d'Aram, Ben-Hadad Ier, jusqu'alors allié d'Asa, et, ayant réussi à l'obtenir, forma le dessein de conquérir Juda. Il commença, en effet, par s'emparer de Rama, patrie du prophète Samuel, appartenant à Benjamin, et la fortifia pour en faire sa base d'opérations. Alarmé à son tour et soucieux de renouer ses liens avec Ben-Hadad, Asa dépêcha une ambassade au fils de Tab-Kimmon, avec force argent et or tiré du temple et du palais. L'Araméen, gagné, fit une nouvelle volte-face, abandonna son allié de la veille et revint à celui de l'avant-veille, flatté d'ailleurs de se voir si recherché d'un peuple dont Aram avait jadis été tributaire. Tenté ensuite par la faiblesse d'Israël, il fit irruption sur le territoire des dix tribus, prit Dan, Abel, la région qui entoure le lac de la Harpe, enfin toute la contrée montueuse de Nephtali. Juda était sauvé aux dépens du peuple frère Baaza dut renoncer à ses désirs de conquête et abandonner Rama, dont Asa fit aussitôt renverser les fortifications. Le roi d'Israël étant mort peu après (vers 933) et une nouvelle révolution ayant éclaté à Thirza, le repos de son rival fut assuré de ce côté.

Sur ces entrefaites, il survint dans le royaume d'Éphraïm une suite de faits sanglants qui eurent pour conséquence un revirement dans les relations des deux

États. À Baaza avait succédé son fils Éla (933-932). Celui-ci se livrait à l'oisiveté et à l'ivresse et, pendant que ses troupes, aux prises avec les Philistins, bloquaient de nouveau Ghibbton, lui-même passait ses journées dans l'orgie. Un de ses généraux, Zamri (Zimri), chef de la moitié des chariots de guerre et resté à Thirza, mit cette circonstance à profit. Un jour qu'Éla s'enivrait chez le capitaine de son palais, cet officier le tua (932), extermina du même coup toute la descendance de Baaza, ses amis mêmes, et comme de juste, s'assit sur le trône. Mais son règne fut court, d'une semaine à peine. L'armée de Ghibbton n'eut pas plutôt appris l'assassinat du monarque, qu'elle proclama roi le général israélite Omri, lequel marcha sur Thirza et, en ayant trouvé les portes closes, fit une brèche dans les remparts. Zamri, se voyant perdu, ne voulut pas s'exposer à la honte de tomber sous les coups d'une main étrangère ; il mit le feu à son palais et se précipita dans la fournaise. Sur cinq rois d'Israël, c'était déjà le troisième qui mourait de mort violente, deux seulement avaient été inhumés dans la sépulture royale préparée par Jéroboam. Un quatrième allait bientôt périr sous le fer d'un assassin.

Omri, en homme de guerre, se proposait d'occuper immédiatement le trône vacant, mais il rencontra de la résistance. Une partie des habitants de la capitale lui avaient donné un compétiteur dans la personne de Thibni, probablement leur compatriote. L'armée, au contraire, tenant ferme pour lui, deux partis se formèrent, qui en vinrent aux mains et firent couler le sang dans les rues de Thirza. La guerre civile venait ainsi mettre le comble aux maux du royaume d'Éphraïm. Elle ne dura pas moins de quatre ans (932-928), au bout desquels le parti militaire l'emporta ; Thibni fut mis à mort et Omri resta seul maître du pouvoir (928). Mais il se sentait mal à l'aise dans Thirza. Le palais brûlé depuis Zamri n'avait pas été relevé, maintes ruines encore avaient dû s'amonceler pendant la lutte. Puis les vaincus lui restaient hostiles. Omri s'occupa donc de trouver une autre capitale. Il ne pouvait choisir Sichem, dont l'esprit remuant et séditieux ne lui offrait aucune sécurité ; d'autre ville importante au centre du pays, il n'en existait pas ; il en vint donc à la pensée de bâtir la résidence qu'il souhaitait. Une colline formant plateau, située à quelques lieues au nord-ouest de Sichem, lui parut propre à son dessein : il l'acheta, y fit construire des édifices, un palais et d'autres maisons, l'entoura de fortifications et l'appela Samarie (Schomrôn). Pour la population de la ville nouvelle, il est à supposer qu'elle se forma d'anciens soldats de son parti, auxquels il y assigna des demeures, comme autrefois David à ses guerriers dans Jérusalem récemment bâtie. Un an après sa victoire (927), Omri abandonna Thirza et s'établit à Samarie, désormais pour deux siècles la rivale de Jérusalem et qui, plus tard encore, après deux cents ans de léthargie, devait revivre en ennemie de Juda. Samarie hérita de la haine de Sichem pour Jérusalem, et alla dix fois plus loin dans l'animosité. Elle donna son nom au royaume des dix tribus, qui s'appela désormais le pays de Samarie.

Le premier roi de Samarie était moins un homme de main qu'un politique ; la couronne, qu'il devait plutôt à la faveur des temps qu'à son énergie, ne le contenta point ; il voulut rendre à son pays sa grandeur et son éclat, et joindre à ces avantages celui de la richesse. Était-il impossible de faire revivre l'ère de Salomon ? Sans doute le peuple était scindé en deux parties inégales et par là se trouvait

affaibli. Mais était-il nécessaire que ces deux fractions ne cessassent de se faire la guerre et de s'entr'égorger ? Ne pouvaient-elles, rapprochées comme elles l'étaient par leur communauté d'origine et leurs intérêts, s'unir dans la concorde et marcher de concert ? Omri essaya avant tout de conclure la paix avec la maison de David et de lui faire sentir l'avantage qu'aurait pour tous deux une politique fraternelle, qui leur permettrait de recouvrer l'empire sur leurs anciens tributaires. L'harmonie régna, en effet, pendant un assez long espace de temps entre les deux royaumes et ils se soutinrent mutuellement, au lieu de se combattre. Omri n'avait pas moins à cœur, sinon plus encore, d'entretenir de bonnes relations de voisinage avec la Phénicie : l'abondance que procuraient à ce pays les loin-tains voyages et le commerce profiterait, pensait-il, dans une certaine mesure au royaume des dix tribus. A Tyr également des rois régicides s'étaient succédé pendant cette période, jusqu'à ce qu'enfin un prêtre d'Astarté, Ithobal (Ethbaal), montât sur le trône, après avoir assassiné son prédécesseur[2]. Les sanglantes péripéties dont la capitale phénicienne avait été le théâtre avaient miné le pays ; des familles considérables, forcées d'émigrer, s'étaient éloignées et allèrent fonder des colonies sur la côte septentrionale de l'Afrique. D'un autre côté, le royaume de Damas, devenu puissant, convoitait le littoral si productif de la Phénicie. Le nouveau roi dut ainsi songer à se fortifier par des alliances ; son voisin le plus proche était le royaume des dix tribus ; Omri et Ithobal avaient donc un égal intérêt à s'associer, pour la défense et pour t'attaque. Le pacte désiré de tous deux se conclut et fut scellé par un mariage : le fils d'Omri, Achab, épousa Jézabel (Izebel), fille d'Ithobal ; union qui devait être la source de, tragiques événements !

Fort du côté de Tyr, Omri put songer à des entreprises guerrières. Il arracha plusieurs villes aux Moabites, qui s'étaient rendus indépendants sous Jéroboam, et les ramena sous son obéissance ; ils durent lui fournir chaque année, à titre de tribut, des troupeaux entiers de boucs et de béliers et de la laine en quantité. Mais comme il existait une sorte d'alliance entre les Moabites et les Araméens, et que ceux-ci, au surplus, voyaient avec jalousie tout accroissement de force des Israélites, leur roi, Ben-Hadad Ier, déclara la guerre aux dix tribus et leur reprit quelques villes ; Omri dut faire la paix à de dures conditions et accorder aux caravanes de son vainqueur le libre passage sur te territoire d'Israël.

Il n'en resserra que plus étroitement ses liens avec le royaume de Tyr et poursuivit avec ardeur le projet d'identifier son peuple aux Cananéens. Pourquoi, en effet, cette séparation d'Israël et de ses voisins ? Lui avait-elle apporté des avantages ? Ne serait-il pas plus sage et plus salutaire pour le royaume des dix tribus de prendre entièrement le caractère phénicien ou tyrien ? Parentes déjà par la langue et les mœurs, les deux nations ne se mêleraient-elles pas plus intimement encore, si la religion phénicienne devenait également celle d'Israël ? Cette fusion, Omri la prépara : il fit du culte de Baal et d'Astarté la religion officielle, construisit un temple à Baal dans sa capitale Samarie, y appela des prêtres et ordonna de sacrifier partout aux dieux phéniciens. Le culte du taureau devait disparaître à Béthel et à Dan, comme trop israélite encore et comme constituant une barrière entre les Phéniciens et les Israélites : que Dieu fût honoré sous une image visible ou

non, il ne cessait pas d'être en opposition avec le Baal ou l'Adonis tyrien, et Omri entendait abolir tout contraste.

L'innovation d'Omri avait une portée bien plus grande que celle de Jéroboam, ou, pour parler le langage des Écritures, il agissait d'une manière beaucoup plus criminelle que ses prédécesseurs. Il voulait ravir au peuple son Dieu et ses origines, lui faire oublier qu'il devait former un peuple spécial, opposé aux idolâtres. Les sources historiques n'indiquent pas l'accueil fait à cette nouveauté. Omri étant mort six années après la fondation de Samarie (vers 923), la révolution qu'il avait voulu introduire dans les habitudes et les opinions n'avait encore pu jeter de profondes racines. Ce fut son fils Achab (922-901) qui la poursuivit, comme pour obéir aux dernières volontés de son père.

Mais l'exécution d'un tel attentat sur ce que l'homme a de plus intime, quelle que soit l'énergie de la main qui l'entreprend, dépend de circonstances ou d'un ensemble de faits qui échappent au calcul le plus sagace. La fusion des dix tribus avec Canaan rencontra deux obstacles, l'un dans le tempérament d'Achab, l'autre dans une réaction inattendue qui affaiblit, sinon paralysa la violence de l'effort. Pour faire d'Israël une annexe de la Phénicie et le rendre étranger à lui-même et à ses traditions, il eût fallu au successeur d'Omri un esprit énergique, une volonté inflexible et la dureté la plus entière ; à cette condition seule il pouvait briser toute résistance. Mais Achab était presque tout l'opposé : faible, doux, ami du repos et du bien-être, plus enclin à fuir ou à tourner les difficultés qu'à les chercher et à les résoudre. S'il n'avait dépendu que de lui, il eût abandonné les desseins de son père et se fût contenté, sans souci de l'avenir, de goûter les jouissances que lui offrait la royauté. Achab n'était même pas belliqueux : il acquiesça, sous la pression des rois d'alentour, à des exigences qui eussent fait bouillonner un prince à demi soucieux seulement de son honneur et l'eussent poussé à une résistance désespérée. Mais de même qu'il dut, à son corps défendant, faire la guerre à un voisin plein de morgue, de même il se vit obligé d'accepter la lutte avec la nationalité israélite. Son père lui avait donné une épouse qui, elle, possédait une volonté forte et virile et s'efforçait de la faire prévaloir par la plus impitoyable rigueur. Fille d'un ancien prêtre d'Astarté, Jézabel était possédée d'un zèle fanatique pour la conversion d'Israël au culte cananéen. Soit notion erronée des choses, soit calcul politique, elle reprit avec vigueur l'œuvre d'Omri, la poussa sans ménagements et entraîna son faible époux à toutes les violences et à tous les crimes. Elle tint le sceptre et Achab ne fut dans sa main qu'un instrument. Sous l'action de ce sombre et orgueilleux esprit et d'une énergie que nul obstacle ne faisait reculer, il se produisit dans le royaume une effervescence et une agitation qui provoquèrent de sanglants conflits, mais qui eurent aussi pour effet, comme un orage, de purifier l'atmosphère. Jézabel commença par élever un vaste temple à Baal dans la ville de Samarie. Les édifices dédiés à cette divinité renfermaient d'ordinaire trois autels, des statues et des pyramides, consacrées à une sorte de trinité divine. Baal, sa femme Astarté et le dieu du feu ou de la destruction (Moloch, Chammon) ; elle pourvut aux besoins de ce culte en faisant venir une nuée de prêtres et de prophètes idolâtres : quatre cent cinquante pour Baal et quatre cents pour Astarté ; elle les entretint aux frais de la maison royale et les fit manger à sa table. Les uns exerçaient leurs fonctions

sacerdotales à Samarie, les autres parcouraient le pays en furieux, pour pratiquer leurs rites désordonnés dans les villes et les villages. Les prêtres et les prophètes phéniciens s'habillaient en femmes, se fardaient le visage et les yeux, avaient les bras nus jusqu'aux épaules ; ils portaient des épées et des haches, ou bien un fouet, des crécelles, des pipeaux, ou encore des cymbales et des tambours qu'ils faisaient résonner. Ils dansaient, hurlaient, pirouettaient et tour à tour inclinaient brusquement la tête vers le sol, en traînant leurs chevelures dans la boue, puis se mordaient les bras, s'entaillaient le corps avec des sabres et des couteaux et, lorsque le sang commençait à couler, l'offraient en sacrifice à leur sanguinaire déesse. Quelques-uns, dans l'emportement de leur délire, allaient jusqu'à se mutiler et donnaient ainsi un spectacle hideux. Les prêtresses, vouées à la prostitution en l'honneur d'Astarté et au profit des prêtres, ne laissaient pas sans doute de prendre part à ces scènes. C'est avec cette horde de prêtres et de possédées que Jézabel croyait pouvoir déshabituer le peuple du Dieu de ses pères et transformer son caractère national. À la tête de ce clergé phénicien se trouvait probablement un grand prêtre dont elle recevait les conseils ou les ordres. On commença par détruire les autels élevés au Dieu d'Israël et on en érigea d'autres de façon cananéenne, avec des pyramides de forme obscène (en phallus). Il est vraisemblable que les sanctuaires de Béthel et de Dan subirent une métamorphose analogue. On privait le peuple de ses autels pour le contraindre à sacrifier pour ceux de Baal et d'Astarté et l'accoutumer aux rites phéniciens.

Qu'il est aisé aux despotes, armés du double secours de la ruse et de la force, d'amener un peuple à l'abandon de ses usages et de son génie propres et à l'adoption de mœurs étrangères ! Séparés d'ailleurs depuis un demi-siècle du centre spirituel de Jérusalem et abêtis par le culte du taureau, les Israélites avaient perdu l'intelligence de leurs traditions. Les villes, où régnait le bien-être, s'étaient abâtardies déjà par des habitudes de raffinement et de mollesse, que les rites impudiques de Baal et d'Astarté ne favorisaient que trop ; leurs habitants, sans aucun doute, s'accommodèrent la plupart du nouveau culte ou n'y résistèrent que faiblement. Sept mille hommes seulement demeurèrent fermes, ne ployèrent pas le genou devant Baal, ni ne lui rendirent hommage par les baisers de leur bouche. Cependant une partie du peuple, ainsi que les campagnards, restait flottante dans ses idées et dans ses actes, et ne sachant pas lequel, de Jéhovah ou de Baal, était le plus puissant, adorait l'un publiquement, l'autre en secret. Ce fut une époque d'attente et de confusion comme celle qui précède d'ordinaire une nouvelle ère de l'histoire. Il fallait qu'on vit si l'antique croyance dans le Dieu d'Israël avait d'assez profondes racines. assez de vitalité, pour vaincre le principe contraire et expulser l'élément étranger. L'action décisive, à de telles époques, vient généralement d'une personnalité vigoureuse, en qui s'incarne la bonne cause et qui en est dominée tout entière ; c'est elle alors qui, par sa fermeté, son ardeur et son esprit de sacrifice, entraîne les indécis, fortifie les faibles, aiguillonne les indolents et sauve ainsi l'originalité du génie national. Et, s'il arrive que ce soit précisément la lutte avec le principe ennemi qui suscite cette volonté, elle agit avec une force supérieure et crée, en quelque sorte, un monde nouveau. C'est un caractère de cette nature qui apparut en la personne du prophète Élie (920-900).

D'où sortait-il, cet homme énergique, à l'impulsion puissante Quelle tribu avait eu son berceau ? Qui fut son père ? Autant de détails qu'on ignore. Il est simplement connu sous le nom d'Élie (Éliahou) le Thisbite. C'est à Galaad, sur la rive gauche du Jourdain, qu'il se montra pour la première fois ; il n'y avait pas droit de cité, mais appartenait à cette classe de personnes appelées Taschabim et qui ne possédaient que des droits partiels. Nature impétueuse, étrangère à tout respect humain, et toujours prête à risquer sa vie pour sa conviction, il fut pour les générations suivantes la personnification du zèle religieux et moral. Il arrivait comme une tempête, grondait comme une tempête autour du faible Achab, gouverné par sa femme, lui jetait une parole foudroyante, puis, comme la tempête, s'éloignait en grondant, sans qu'on parvint jamais à le saisir, et en grondant disparaissait. Élie respirait une pensée unique, absolue, celle de faire revivre le souvenir du Dieu d'Israël, qui menaçait de s'effacer dans l'âme du peuple : c'est à cette pensée qu'il se voua tout entier.

Il se reconnaissait à ses dehors. Contrairement aux prophètes idolâtres, qui se singularisaient par leurs manières efféminées, il portait, sous un manteau noir, une simple tunique, serrée par une ceinture de cuir, et laissait croître sa chevelure[3]. A l'opposé des adorateurs de Baal, il s'abstenait de vin et inaugura la vie naziréenne, dont c'était précisément le signe extérieur de ne boire que de l'eau et de ne pas se raser les cheveux. Il commença par proclamer cette pensée pleine de choses : Jéhovah seul est Dieu. Dans cette région de Galaad, que le Jourdain fermait aux faux prophètes et où la crainte de Jézabel ne paralysait pas les esprits, se rencontraient encore des hommes attachés au culte du Dieu national, et c'est parmi eux qu'Élie trouva ses premiers auditeurs. Son impétuosité les entraîna sur ses pas : au moment où l'on s'y attendait le moins, l'on se vit en présence d'un essaim de prophètes ou de disciples, prêts à mourir pour le salut de leur héritage spirituel. Ceux-là aussi devinrent naziréens, c'est-à-dire prirent pour règle de vivre simplement, non dans les villes, où la volupté relâchait les mœurs, mais dans les villages ou sous la tente, de ne cultiver ni vignes ni champs, et de ne se nourrir que de l'élève du bétail, comme avaient fait les patriarches et les tribus primitives. Jonadab, fils de Rechab, sans nul doute partisan d'Élie, fut le premier qui adopta cette discipline pour lui et pour sa maison. Il enjoignit à ses fils, comme expression de ses dernières volontés, de ne jamais boire de vin, de ne pas construire de maisons, de ne pas semer et particulièrement de ne jamais planter de vigne. Élie non seulement suscita à la loi primitive une foule de défenseurs qu'il enflamma de son zèle, mais encore fraya une voie nouvelle aux générations futures. A la mollesse et à la soif des plaisirs il opposa la continence et la simplicité.

Bientôt, suivi de ses disciples, il s'attaqua aux prêtres et aux prophètes de Baal. Fouetté, en quelque sorte, par le zèle de Jéhovah, il vola probablement de ville en ville, enlevant, emportant les populations par une éloquence fougueuse, où revenait sans cesse, comme un cri de guerre : Jéhovah seul est Dieu, Baal et Astarté ne sont que des idoles muettes et mortes ! Plus d'un prêtre, auquel apparemment il se heurta, ressentit la violence de son prosélytisme. Jézabel ne put longtemps rester spectatrice d'un mouvement qui traversait ses projets. Elle lança ses satellites contre les disciples d'Élie et tous ceux qui leur tombèrent entre les mains furent

mis à mort. Des naziréens furent les premiers martyrs de l'antique religion d'Israël ; la fille d'un prêtre d'Astarté en fut la première persécutrice. Élie toutefois, à qui Jézabel en avait surtout, sut constamment se dérober aux poursuites. Déjà, du reste, sa ferveur lui avait créé des intelligences en bon lieu : l'intendant du palais, Obadia, tenait secrètement pour l'ancienne loi et, chargé peut-être de traquer les prophètes, en cacha cent dans deux grottes du mont Carmel, où il les approvisionna de pain et d'eau. Et il n'était certainement pas seul. Le Thisbite devint ainsi un pouvoir dont il ne fut pas aisé d'avoir raison ; comment d'ailleurs Jézabel eût-elle lutté avec un invisible ennemi, qui trouvait des auxiliaires jusque sous son propre toit ?

Un jour Élie, bien que séparé de ses disciples, s'avança seul jusqu'auprès d'Achab, dont il connaissait le caractère impressionnable, pour lui reprocher un crime qu'il venait de laisser commettre. Grand amateur de construction, le fils d'Omri, après avoir relevé les murs de Jéricho, renversés depuis Josué, avait fondé une ville dans la plaine de Jezréel et, dans cette nouvelle résidence, s'était élevé un palais splendide, qu'il voulut entourer de jardins. Ce devait être son séjour d'hiver, Samarie ne servant que l'été. Mais il lui fallait, pour achever l'entreprise, une vigne située à proximité et qui appartenait à l'un des plus notables habitants, appelé Naboth. Achab offrit de l'acheter ; Naboth refusa ; d'en donner une autre en échange, refus encore : Naboth ne voulait à aucun prix vendre l'héritage de ses pères. Le faible roi en fut si affligé qu'il cessa de manger. Jézabel, le trouvant dans cette douleur, commença par le railler, puis se chargea de lui procurer satisfaction. Plusieurs des Anciens lui étaient dévoués corps et âme : elle les fit appeler et les pria de convoquer une assemblée où, par la bouche de deux témoins, ils accuseraient Naboth de blasphème. Ce tribunal réuni, deux misérables s'avancèrent, dirent avoir appris que Naboth avait proféré des outrages contre Dieu et le roi ; l'infortuné fut aussitôt appréhendé et, sur l'heure, exécuté avec ses fils. Les biens des suppliciés revenant au roi, Jézabel triomphait : Maintenant, dit-elle à son époux, tu peux la prendre, la vigne de Naboth, car il est mort ! — Achab visitait justement la vigne, accompagné de deux hommes à cheval, dont l'un devait plus tard venger Naboth, lorsque Élie apparut : Tu as assassiné et voilà que tu prends possession, lui cria d'une voix tonnante le prophète ; mais Dieu a vu couler le sang de Naboth et de ses fils, et sur ce champ même il t'en châtiera ! Achab, terrifié, rentra en lui-même et se mortifia, car son cœur n'était pas endurci ; mais Jézabel, qui le dominait, ne le laissa pas aller jusqu'au repentir. Élie, qui avait disparu aussi subitement qu'il était venu, revint et annonça au roi qu'une famine désolerait le pays pendant plusieurs années. S'éloignant ensuite de nouveau, il s'en alla demeurer sur les bords du Jourdain, puis à Sarepta, en Phénicie, chez une veuve, enfin dans une caverne du mont Carmel. Pendant ce temps le fléau sévit et le fourrage manqua, même pour les chevaux et les mulets du roi.

Un matin, l'intendant du palais, Obadia, le vit reparaître : Va dire à ton maître qu'Élie est là. — C'est donc toi, dit Achab, qui troubles tout Israël de tes menées ? — Ce n'est pas moi, répliqua le Thisbite, c'est toi, c'est la maison de ton père, qui vous êtes attachés à Baal. Et comme si c'eut été à lui de commander, il somma le roi d'assembler ses prêtres sur le Carmel : là se montrerait qui, d'eux ou de lui, était

vraiment prophète. Achab obéit. Tous les ministres de Baal, convoqués, se rendirent sur la montagne, et lui-même s'y transporta : une foule nombreuse les y attendait, anxieuse de savoir comment finirait le différend des naziréens et du roi, et si la sécheresse n'allait pas cesser. Très probablement les cent disciples sauvés par Obadia se tenaient là cachés, prêts à paraître au moment décisif. Élie, qui exerçait un empire absolu sur la multitude, s'adressa d'abord à elle : Jusque à quand, dit-il, serez-vous comme les oiseaux, voletant de branche en branche ? Si Dieu est Dieu, attachez-vous à Dieu ; si c'est Baal, restez avec Baal. Puis, se tournant vers les prêtres, il leur enjoignit de dresser leur autel et de sacrifier à leur divinité. Ce qu'ils firent avec leur cérémonial, en se frappant de leurs couteaux, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang. Du matin au soir, ils crièrent : Baal, Baal, exauce-nous ! Lorsque enfin, confus de leur insuccès, ils se turent, Élie prit douze pierres, selon le nombre des tribus, en construisit un autel, et à son tour offrit un sacrifice, en priant à voix basse. Aussitôt un signe apparut, si soudain que la foule se jeta la face contre terre, en s'écriant : Jéhovah seul est Dieu ! » Le feu du ciel tomba, dévora tout ce qui était sur l'autel, victime, bois, pierres, poussière et jusqu'à l'eau. Usant alors de représailles, Élie commanda au peuple de saisir les prêtres et de les tuer, et de jeter leurs corps dans les flots du tison. Achab, abasourdi, laissa faire.

Mais Jézabel fut moins prompte à se résigner. Dès qu'elle sut ce qui s'était passé, elle menaça le prophète de lui faire subir le même sort, et celui-ci, obligé de songer à sa sûreté, s'enfuit dans le désert, jusqu'au mont Horeb. Là, dans ce lieu où avait été révélée la simple et pure loi de Dieu, la règle de l'ordre moral, il allait apprendre que son ardeur l'avait emporté trop loin. Retiré dans une grotte du Sinaï, au fond d'un désert sauvage, où sa voix seule faisait résonner l'écho, il se répandait en plaintes : J'ai eu du zèle, gémissait-il, pour la cause de Jéhovah, parce que les fils d'Israël ont abandonné son alliance, détruit ses autels et exterminé ses prophètes ; moi seul je suis resté et voilà qu'ils en veulent aussi à ma vie, lorsqu'un signe l'avertit que Dieu ne se manifeste ni dans la tempête, ni dans le tremblement de terre, ni dans la violence des flammes, mais dans un léger murmure. Il comprit qu'il devait rebrousser chemin, choisir son successeur et se retirer de la scène, parce que, poussé jusqu'à l'effusion du sang, son zèle n'avait point été agréable au Seigneur.

Pendant son absence, qui fut assez longue, une sorte de trêve semble avoir régné entre la maison royale et les partisans d'Élie. Achab, à qui l'événement du Carmel avait dû ôter de sa foi dans Baal, avait arrêté, autant qu'il tuait en lui, la persécution des prophètes ; ceux-ci, de leur côté, se montraient plus tempérés. Des cercles d'apôtres se formèrent à Ghilgal, à Jéricho, à Béthel même, sans être inquiétés. Un seul de ces disciples, Michée, fils de Yimla, persévéra dans son hostilité envers Achab et lui prédit malheur aussi souvent que celui-ci l'interrogea sur l'avenir d'une entreprise. Le roi cependant lui laissa la vie et se contenta de le faire jeter en prison.

Assez de présages, du reste, avertissaient le fils d'Omri de revenir à une politique plus israélite. Le roi d'Aram Ben-Hadad II, dont les conquêtes

augmentaient chaque jour la puissance et les prétentions, lui déclara la guerre, et, profitant de l'état de faiblesse où les troubles intérieurs, avec la disette, avaient plongé le royaume, soumit des provinces entières du pays d'Éphraïm. Bientôt il mit le siège devant Samarie (vers 904). Dans cette extrémité Achab demanda la paix. Mais, devant les conditions déshonorantes que posait l'envahisseur (celui-ci exigeait jusqu'aux femmes et aux enfants du roi d'Israël), il reprit la lutte, battit son vainqueur dans deux rencontres, et à son tour le réduisit à merci. On négocia, Ben-Hadad promit tout ce qu'on voulut, et les ennemis de la veille devinrent amis ; ils scellèrent leur réconciliation par une alliance jurée solennellement et que l'Araméen comptait bien rompre à la première occasion. Cette imprudence, qui faisait perdre à Achab les fruits de sa victoire, lui valut les censures d'un prophète. Les conséquences ne s'en firent pas attendre.

Ben-Hadad, si heureusement tiré d'affaire, ne tint pas ses engagements. S'il rendit les villes des monts de Nephtali qu'il avait prises, il n'en fut pas de même pour celles du versant opposé, notamment pour Ramot-Galaad, la place d'armes du territoire. Achab eut la faiblesse de n'en pas exiger la restitution immédiate, et plus il tarda ensuite à le faire, plus i! lui fut difficile d'insister, parce que dans l'intervalle son adversaire avait réuni de nouvelles forces. Sur ces entrefaites arriva fort à propos Josaphat, roi de Juda (918-905). Il était assez surprenant de voir les chefs de deux États, généralement aussi ennemis que voisins, se rapprocher au point de se visiter l'un l'autre dans sa capitale. Le phénomène était d'autant plus remarquable que Josaphat, très attentif à la pureté du culte dans son royaume, détestait nécessairement l'idolâtrie d'Achab et de Jézabel : sans être un zélateur de l'ancienne loi, il avait dû s'indigner de l'introduction brutale des rites étrangers et de la persécution dirigée contre les prophètes. Il n'en conserva pas moins d'intimes rapports avec la maison d'Omri et, mû apparemment par des considérations politiques, n'hésita pas à marier son fils Joram à la fille d'Achab, Athalie. Quel était son but en venant à Samarie ? Probablement encore de se fortifier, en resserrant ses liens avec le roi d'Israël. Celui-ci en profita pour lui demander son appui contre Ben-Hadad : Veux-tu, dit-il, marcher avec moi sur Ramot ? Josaphat y consentit, mit ses troupes et ses chevaux à la disposition de son allié : pour la première fois depuis longtemps, les guerriers d'Israël et de Juda refirent cause commune. Les deux confédérés franchirent le Jourdain et s'avancèrent sur Ramot ; mais le combat s'engageait à peine qu'une flèche atteignait Achab et le blessait mortellement. Conservant toutefois sa présence d'esprit, il se fit conduire hors de la mêlée, et les soldats, ignorant sa retraite, se battirent jusqu'au soir. Après seulement qu'il eût perdu tout son sang et expiré, le héraut cria : Que chacun retourne dans son pays et chacun dans sa ville ! Les armées d'Israël et de Juda repassèrent donc le Jourdain, laissant les araméens maîtres du champ de bataille et de la forteresse. Le corps du roi des dix tribus fut ramené à Samarie et inhumé. Pendant qu'on lavait son char au bord d'une piscine, des chiens léchèrent son sang.

Achab eut pour successeur son fils Ochosias (Achazia) ; c'était la première fois que la couronne d'Israël se transmettait jusqu'à la troisième génération ; mais ce petit-fils d'Omri ne régna que peu de temps et laissa de si faibles traces qu'on ne sait rien de son caractère. Naturellement il imita l'impiété de ses parents et la

surpassa même. Tombé par une fenêtre de son palais et soucieux de savoir s'il recouvrerait la santé, il envoya consulter l'oracle d'une divinité d'Étron, alors fameuse, appelée Baal-Zebud (Bel-Zebul). Élie, à cette époque, était de retour du mont Horeb, mais toujours sous l'impression de l'avertissement qu'il y avait reçu, vivait retiré, probablement sur le Carmel, après avoir institué pour son successeur Élisée, fils de Schaphat. La manière dont il le choisit est caractéristique. L'ayant rencontré conduisant la charrue, il était allé droit à lui, lui avait, sans mot dire, jeté sur le corps son manteau sombre de prophète et s'était éloigné. Qu'Élisée fût digne de lui succéder, et il comprendrait. Celui-ci, en effet, courut après Élie et le pria de l'attendre un instant, pour lui permettre de faire ses adieux à sa famille. Retourne alors, fit brièvement le prophète. Élisée comprit que, pour être un fervent apôtre de Dieu, il devait quitter père et mère, sacrifier affections et habitudes : sans rentrer sous le toit paternel, il suivit Élie et le servit ou, selon la formule du temps, lui versa de l'eau sur les mains. Le Thisbite ne se montra plus qu'une seule fois, ce fut en allant à la rencontre des messagers d'Ochosias : Dites au roi qui vous a dépêchés, leur cria-t-il : N'y a-t-il donc pas de Dieu en Israël, pour que tu envoies à Écron consulter Baal-Zebub ! » Et il se rendit à Samarie pour annoncer au fils d'Achab qu'il ne se relèverait plus. Ochosias, en effet, mourut aussitôt après, et, comme il ne laissait pas d'héritier, son frère Joram lui succéda (897-887).

Qu'est devenu Élie ? A-t-il payé son tribut à la mort comme le reste des hommes ? Ses disciples et leurs successeurs, ne pouvant concevoir que cet esprit de flamme fût retourné dans le néant, racontèrent qu'il était monté au ciel dans une tempête : Élisée, qui ne le quittait point, avait remarqué, disaient-ils, que le maître, vers la fin, cherchait à se dérober, et lui, Élisée, s'était d'autant plus étroitement attaché à ses pas ; le Thisbite venait de visiter une dernière fois les apôtres à Ghilgal, à Béthel et à Jéricho, et Élisée, toujours avec lui, n'avait pas osé lui demander vers quel endroit il se dirigeait ; au moment enfin où tous deux venaient de passer le Jourdain à pied sec, un char de feu, attelé de chevaux de feu, l'avait séparé de son disciple et enlevé au ciel au milieu des éclairs, sans que celui-ci pût le suivre de l'œil. — Il y avait eu quelque chose de si extraordinaire dans cette longue et difficile action d'Élie, qui, dans les circonstances les plus défavorables, à travers les luttes et les persécutions, avait su maintenir l'antique loi du Dieu d'Israël coutre une idolâtrie imposée par la violence, sauver la sainteté du culte en présence de rites libidineux, et protéger les mœurs contre l'envahissement de la débauche, une pareille tâche, ainsi remplie, apparaissait si surhumaine, que les générations suivantes ne purent se l'expliquer que par le miracle.

Mais son plus grand prodige, ce fut d'avoir fondé une association qui entretint le feu sacré de l'ancienne loi et qui, selon la nécessité, protesta hautement ou lutta en silence contre la corruption de la classe élevée. La nouvelle école prophétique issue de lui forma une communauté à part dans le royaume des dix tribus, communauté dont les membres vivaient, simples et pauvres, du travail de leurs mains. Élie disparu, elle eut besoin d'un chef ; Élisée, bien que jeune, en prit la direction : le Thisbite lui-même, disait-on, lui avait conféré le droit d'aînesse sur ses fils spirituels en lui léguant le manteau tombé de ses épaules. Élisée, au début, suivit en tout point les traces de son maître, vécut loin du monde, le plus souvent

sur le Carmel. Mais, plus tard, il se mêla dans le peuple, une fois qu'il eut déterminé un homme d'action à renverser la maison d'Omri et le culte de Baal.

Joram (Yehoram) ne montra pas l'acharnement de sa mère Jézabel à propager l'idolâtrie, et fit même enlever, d'un endroit où elle causait par trop de scandale, à Jezréel ou à Béthel, une pyramide obscène consacrée au dieu tyrien. Élisée n'en eut pas moins une telle aversion pour lui, qu'il pouvait à peine souffrir sa vue. Ce deuxième petit-fils d'Omri entreprit, à la mort de son frère, une expédition contre les Moabites, dont le roi Mésa (Mescha), son vassal, venait de secouer le joug (899-894) ; toutefois, ne voulant pas entrer seul en campagne, il sut, lui aussi, s'assurer le concours de Josaphat, avec lequel il entretenait les mêmes relations d'amitié que ses prédécesseurs. Mésa, qui attendait les alliés à la frontière méridionale de son royaume, succomba sous le nombre, et dut se réfugier dans la forteresse de Kir-Chareschet (Kerek ?), où il se maintint pendant que l'invasion dévastait en majeure partie son territoire. Peu après, Josaphat mourut, et Édom, à son tour, se détacha de Juda. On eût dit que l'alliance de la maison d'Omri avait porté malheur à celle de David. Cette intimité funeste alla d'ailleurs encore plus loin : Joram, fils de Josaphat (894-880), — il s'appelait comme son beau-frère d'Israël, — la poussa au point d'introduire, dans ses propres États, les erreurs de l'idolâtrie. Nul doute que sa femme Athalie ne fût pour une bonne part dans cette mesure, car, à l'instar de sa mère, elle nourrissait une véritable passion pour les rites de Baal.

Mais l'heure fatale avait enfin sonné, la destinée de la race d'Omri allait s'accomplir, et dans son malheur entraîner la maison de David. Ce fut la main d'Élisée qui noua la trame des événements. Une nouvelle dynastie s'était élevée à Damas ; Ben-Hadad, l'ancien adversaire d'Achab, était mort étouffé par un de ses familiers, Hazaél, le meurtrier s'était emparé de la couronne et, à peine au pouvoir, s'était apprêté à la guerre : il voulait reconquérir les provinces autrefois prises aux Israélites, puis reperdues par son prédécesseur, et dirigea ses premières attaques contre les tribus de delà le Jourdain. Le roi d'Israël dut donc se porter au secours de Ramot-Galaad ; une sanglante bataille se livra sous les murs de cette place forte et Joram y fut frappé d'une flèche. Forcé de se retirer à Jezréel pour s'y faire panser, il laissa le commandement à l'un de ses généraux, appelé Jéhu. Un jour, un disciple d'Élisée vint trouver Jéhu, l'emmena de la part de son maître dans un lieu retiré, où il l'oignit roi d'Israël, lui commanda d'exécuter l'arrêt porté contre la race d'Omri, et disparut. Quand Jéhu revint au milieu de ses collègues, ceux-ci remarquèrent un changement dans sa manière d'être et lui demandèrent, curieux, ce que lui avait annoncé le prophète. Lui, d'abord, voulut garder le silence; mais à la fin il parla, dit qu'Élisée lui avait fait donner l'onction royale. Aussitôt les officiers lui rendirent hommage, ils étendirent leurs vêtements de pourpre sur la plus haute marche du palais en guise de trône, firent sonner la trompette et crièrent : Vive le roi Jéhu !

Une fois reconnu par l'armée, Jéhu sut agir avec décision et promptitude : il passa le Jourdain avec une partie des troupes et vola à Jezréel, où s'attardait Joram, encore souffrant de ses blessures. Au furieux galop des chevaux, qui de loin

frappait l'attention, le roi reconnut les allures de son général et conçut des soupçons, qui se fortifièrent de ce que les courriers envoyés à sa rencontre ne revenaient pas. Il résolut d'aller voir lui-même ce qui ramenait Jéhu en si grande hâte et monta dans son char. Ochosias (Achasia), roi de Juda, son neveu, l'accompagna dans le sien. (Ce prince avait, peu auparavant, succédé à son pige Joram (888) et était venu visiter son oncle malade.) Ils rencontrèrent Jéhu dans le champ de Naboth : Quoi de bon, Jéhu, lui cria Joram ? — Que peut-il y avoir de bon avec les maléfices de ta mère Jézabel, répondit le soldat. Joram prit aussitôt la fuite, en criant à Ochosias d'en faire autant. Au même moment, une flèche, décochée par Jéhu, l'atteignit et il s'affaissa inanimé. Jéhu fit jeter son cadavre sur le champ de Naboth et rappela à son compagnon, Bidkar, qu'ils avaient été témoins, sur ce même champ, de la menace d'Élie à Achab : cette menace, c'était lui, Jéhu, qui citait appelé à en être l'exécuteur. Ochosias périt le même jour. Une révolution s'était accomplie, toute la maison d'Achab tomba, sans que personne se levât pour la défendre ; ses plus proches serviteurs mêmes délaissèrent les membres qui en restaient.

Jéhu entra sans obstacle à Jezréel. La reine mère Jézabel ne perdit rien de sa fermeté. Richement vêtue, elle se mit à la fenêtre de ses appartements et cria : Que viens-tu faire, meurtrier de ton roi, autre Zamri ? Jéhu commanda aux eunuques du palais de la précipiter sur le sol, et ils obéirent. Les chevaux passèrent sur le corps de cette reine qui avait causé tant de calamités, et son sang, rejaillissant sous leurs sabots, éclaboussa les murs de la demeure royale. Les contemporains, qui n'avaient pas oublié l'exécution de Naboth et de ses fils, durent frissonner à la vue de ce châtiment.

Mais ce n'était pas tout : si le fils et l'aïeule étaient morts, d'autres fils, neveux et parents de Joram, vivaient encore au nombre d'environ soixante-dix, à Samarie, élevés par les Anciens les plus considérés du royaume. Jéhu pria ces derniers d'en placer un sur le trône. Eux, s'apercevant que la requête n'était pas sérieuse, eurent peur d'agir par eux-mêmes et s'en remirent à l'homme qui venait de tuer deux rois. Jéhu leur lit dire alors de venir à Jezréel avec les chefs ; ils comprirent à demi-mot et arrivèrent avec les têtes des descendants d'Achab. Voilà la fidélité que ceste maison trouva dans son malheur ! Pendant la nuit, Jéhu fit placer les têtes sur deux rangs à l'entrée de la ville et, le jour venu, convoqua la population à cet endroit. Devant ces visages convulsés, il affirma n'avoir conspiré que contre Joram ; ceux-ci, dit-il, étaient tombés par d'autres mains, et la prophétie d'Élie contre la maison d'Achab s'était accomplie. Jéhu, qui alliait l'habileté à la détermination, fit ensuite exécuter comme assassins tous ces grands qui lui avaient livré les têtes ; puis, aucun descendant d'Achab ne restant, il monta sur le trône et les habitants de Jezréel lui jurèrent obéissance.

Pour se concilier le peuple, il se mit en devoir d'attaquer l'idolâtrie dans son centre même, et, suivi de ses affidés, se dirigea sur Samarie. En route, il rencontra Jonadab — c'était ce disciple d'Élie qui avait institué la règle nazaréenne dans sa famille — : Es-tu toujours le même pour moi, lui demanda Jéhu. — Certes, répondit l'autre. — Eh bien ! donne-moi la main. Et l'informant de ses intentions, il

l'emmena dans son char pour le rendre témoin de son zèle. Arrivé à Samarie, Jéhu convoqua au temple tous les sectateurs de Baal, agit comme s'il eût voulu lui-même prendre part aux cérémonies, pendant qu'en secret il disposait des gardes à l'intérieur de l'édifice et au dehors. L'heure venue, il fit son entrée arec Jonadab, s'avança vers l'autel et feignit de sacrifier. À ce signal, les satellites apparurent et se jetèrent sur leurs victimes, prêtres et profanes tombèrent, et tout ce qui tenta de se saurer trouva la mort en franchissant les portes. Les exécuteurs pénétrèrent ensuite dans le sanctuaire, brûlèrent la statue de l'idole et, après en avoir détruit l'autel avec ses pyramides, démolirent le temple même, dont ils convertirent l'emplacement en un monceau de fumier. Jéhu fit anéantir pareillement, dans tout le reste du pays, les objets de ce culte odieux : il se comporta en disciple d'Élie, en zélé serviteur de Jéhovah. L'idolâtrie ne subsista qu'à Jérusalem ou plutôt elle y était introduite alors par le fanatisme d'une femme, la digne fille de Jézabel.

C'est un singulier phénomène que les femmes, nées plutôt, ce semble, pour être les prêtresses de la pudeur et de la chasteté, aient montré dans l'antiquité un goût spécial pour le culte dissolu de Baal et d'Astarté. Maacha lui dressa des autels à Jérusalem, Jézabel à Samarie : Athalie, à son tour, lui en éleva dans la capitale de Juda. Mais ce ne fut ni son seul crime ni le plus grand. La fille de Jézabel dépassait de beaucoup sa mère en cruauté. L'épouse d'Achab n'avait fait mettre à mort que des prophètes, les partisans les plus inflexibles de l'antique loi ; elle n'avait, en tout cas, frappé que ceux qu'elle considérait comme ses ennemis. Athalie n'épargna pas sa propre famille, fit couler le sang des proches de son mari et de son fils. A la première nouvelle de la mort d'Ochosias, elle donna l'ordre d'égorger tous les membres de la maison de David demeurés à Jérusalem ; tous périrent, à l'exception du plus jeune, âgé d'à peine un an, et qui ne dut son salut qu'à une sorte de miracle. Quel put être le mobile d'Athalie en commandant ce massacre ? Était-ce l'ambition, pour régner sans partage, ou le fanatisme, pour assurer la suprématie au culte de Baal ? Quoi qu'il en suit, elle remplit de terreur la population de Juda, et il ne se trouva personne pour s'opposer à ses forfaits ; peuple et prêtres courbèrent le front devant elle, le grand prêtre Joïada lui-même se renferma dans le silence. Jérusalem vit ainsi s'élever les autels et les pyramides consacrés à Baal au moment même où Jéhu faisait détruire ces signes d'idolâtrie à Samarie ; un grand pontife, Mathân, et nombre de prêtres subalternes, appelés du dehors, vinrent célébrer les rites de l'idole. Le temple de Moria demeura-t-il exempt de profanation ? Il semble que, moins conséquente dans l'audace que certains rois postérieurs, Athalie n'osa pas aller jusqu'à placer l'image de Baal dans le sanctuaire bâti par Salomon. Mais elle y interrompit le culte, et ses mercenaires cariens, avec les satellites qui, de temps immémorial, formaient la garde des rois, veillèrent aux portes du temple pour en interdire l'entrée. Six années durant (de 887 à 881), la reine opprima le peuple, probablement avec l'appui des familles nobles de Juda. Seul le plus proche parent de la famille royale, le grand prêtre Jaïada, demeura fidèle à l'ancienne loi et à la maison de David. Sa femme Josabeth (Yehoschabat) était fille de Joram, roi de Juda, sœur par conséquent de cet Ochosias que tua Jéhu. C'est elle qui, pendant qu'Athalie faisait massacrer les princes royaux, sauva le plus jeune enfant de son frère, le petit Joas (Yehoasch). Elle le cacha avec sa nourrice dans une partie retirée du temple, servant de dortoir aux Lévites, et l'y éleva, à l'insu de la reine, qui du

reste ne s'inquiétait point de ce qui se passait dans l'édifice désert. Les Aaronides et les Lévites, dévoués au grand prêtre, gardèrent le secret ; d'ailleurs, leur attachement pour le dernier descendant de David s'augmentait de la tendresse que leur inspirait l'enfant. Joïada, de son côté, ne resta pas inactif : pendant les six années du règne despotique d'Athalie, il sut nouer des relations avec les chefs des mercenaires et des satellites et leur découvrit peu à peu l'existence d'un rejeton royal, héritier de la couronne de Juda. Il les trouva tous attachés à la dynastie légitime, tous ennemis de l'usurpatrice Athalie. Une fois sûr de leurs sympathies, il les conduisit dans le temple, les mit en présence de Joas, alors âgé de sept ans et qu'ils reconnurent sans doute à ses traits pour être du sang de David, puis leur fit prêter serment de fidélité à l'enfant. Leur concours lui permettait d'opérer à la fois une révolution et une restauration. Comme les chefs pouvaient compter sur une obéissance aveugle de la part de leurs soldats, les détails de l'action furent arrêtés et le jour choisi pour l'exécution. Un sabbat, une partie seulement des gardes et des Cariens se rendirent à leurs postes, les autres prirent position à l'entrée du temple : ils avaient l'ordre formel de tuer quiconque tenterait de forcer les barrières du parvis. L'enfant royal ainsi couvert de toute attaque, Joïada fit entrer la foule dans le vestibule. Après un moment d'anxieuse attente, Cariens et bardes tirèrent leurs épées, les officiers prirent en main les armes de David, et le grand prêtre, amenant de son asile le jeune Joas, lui mit la couronne sur le front, lui conféra l'onction royale, et le fit asseoir sur le siège réservé aux rois dans l'avant-cour du temple. Les trompettes sonnèrent, les gardes entrechoquèrent leurs armes, le peuple battit des mains et tous crièrent : Vive le roi Joas ! Athalie, qui n'aurait aucun soupçon, confiante d'ailleurs dans ses mercenaires, ne se réveilla de sa sécurité que lorsque les rumeurs du temple parvinrent jusqu'à son palais. Elle accourut en toute hâte, suivie de quelques fidèles. Saisie de frayeur en apercevant ce jeune enfant ceint de la couronne, ses propres troupes rangées autour de lui, et la multitude transportée d'allégresse, elle se sentit livrée, déchira ses vêtements et s'écria : Trahison, trahison ! Quelques officiers s'emparèrent d'elle, la firent sortir du parvis et, passant par un détour sous la grande porte orientale, la ramenèrent au palais, où ils la tuèrent. Ainsi finit misérablement, comme sa mère, la dernière descendante de la maison d'Omri. L'intimité de Tyr n'avait porté bonheur ni à l'un ni à l'autre royaume ; la mère et la fille, Jézabel et Athalie, furent, comme leur déesse Astarté, une source de dépérissement, de ruine et de mort. La fille d'Achab n'avait guère de partisans à Jérusalem ; elle n'eut pas un défenseur à l'heure de son agonie. Les prêtres de Baal ne lui furent d'aucun secours ; impuissants à sauver leur propre vie, ils tombèrent eux-mêmes sous les coups de la fureur populaire.

Joïada, promoteur et exécuteur de cette grande révolution, eut soin de prendre des mesures pour éviter le retour d'événements si tragiques. Il profita de la joie et de l'enthousiasme universels pour rallumer dans les âmes un attachement sincère au Dieu des ancêtres. Il adjura le roi et le peuple, réunis dans le temple, d'affirmer solennellement qu'ils seraient à l'avenir un peuple de Dieu, qu'ils serviraient l'Éternel fidèlement et n'adoreraient plus d'autre Dieu. Peuple et roi le jurèrent à haute voix et scellèrent cette déclaration par une alliance. La foule se précipita ensuite vers le temple de Baal, y détruisit autels, statues avec tout ce qui avait servi au culte idolâtre, pendant que, Joas porté en triomphe au palais par les

troupes, les gardes et la multitude, prenait possession du trône de ses pères. Une joyeuse animation régna dans tout Jérusalem. Les partisans de la reine déchue se tinrent à l'écart et n'osèrent pas troubler la joie populaire.

On est surpris de ne pas trouver l'action directe d'Élisée dans la double révolution politique et religieuse accomplie à si peu d'intervalle à Samarie et à Jérusalem. C'est par les mains d'un de ses disciples qu'il avait fait donner l'onction à Jéhu, choisi pour instrument de la vengeance divine ; quant à lui-même, il se tint à l'arrière-plan et n'assista pas même au renversement des autels de Baal. Il ne semble pas qu'il ait eu jamais des relations avec le roi Jéhu. Encore moins prit-il part à la chute d'Athalie et à l'extirpation de l'idolâtrie à Jérusalem. Sa principale occupation fut apparemment de former des disciples pour continuer la tradition d'Élie. Mais tous ne le reconnurent pas pour chef à l'égal de celui-ci : beaucoup lui reprochaient de ne pas porter comme eux les cheveux longs et incultes et de paraître ainsi moins estimer la vie naziréenne ; les enfants de quelques-uns, à Béthel, lui criaient : Tête chauve ! tête chauve ! Élisée différait encore de son maître en ce qu'il ne vivait pas exclusivement dans la solitude et conservait des rapports avec les hommes. Dans les commencements de sa mission, sous les Omrides, il séjourna sans doute aussi sur le Carmel, d'où il faisait de fréquentes visites aux apôtres sur les rires du Jourdain, toujours accompagné de son disciple Ghechasi ; plus tard, sous les rois de la race de Jéhu, il s'établit à demeure dans la capitale du royaume d'Éphraïm, ce qui lui valut le nom de prophète de Samarie. L'affabilité de son commerce lui donnait de l'ascendant sur les hommes et transportait ses convictions dans leurs esprits; des personnages considérables venaient s'instruire en l'écoutant ; le sabbat et les jours de néoménie, c'était le peuple qui l'allait voir. Mais il évita constamment de se montrer dans Juda et à Jérusalem. Pourquoi ? Ou s'il y eut des relations, comment ne s'en est-il conservé aucun souvenir ? C'est probablement qu'en dépit de sa ressemblance morale avec Joïada, et nonobstant l'identité de leur but, la fougue naziréenne de son prosélytisme n'était pas très goûtée à Jérusalem.

Dans cette ville, les regards s'attachaient de préférence au sanctuaire et à la loi, depuis que Joïada s'en était fait le vengeur. Le temple, sous Athalie, avait souffert. Non seulement le revêtement de bois de cèdre et d'or avait été enlevé par place, mais encore des pierres de taille avaient été arrachées des murs. Le premier soin de Joas dut être de remédier à ces dégâts ; mais comment faire ? Les ressources manquaient : le trésor autrefois constitué à l'édifice sacré par la munificence des rois et la piété des fidèles avait disparu, ravi sans doute par Athalie et attribué aux autels de Baal. Un édit royal prescrivit donc aux prêtres de recueillir les sommes nécessaires aux travaux : ordre était donné à tout Aaronide de solliciter les dons de ses amis et d'apporter à cette collecte le même zèle qu'à une affaire d'intérêt privé. Cependant, soit que les offrandes eussent été pauvres, soit que les prêtres les eussent appliquées à leurs propres besoins, le temple restait en l'état, lorsque Joïada fut chargé par le roi de faire appel à la piété du peuple même (vers 864) : un tronc fut placé dans le parvis et tout fidèle invité à y verser une somme proportionnée à sa fortune. Alors les dons affluèrent, les matériaux purent être achetés et les ouvriers payés ; le temple, en un mot, fut restauré.

Joïada fit de la dignité de grand prêtre, qui jusqu'alors, même sous les meilleurs rois, n'avait occupé dans l'État qu'un rang secondaire, l'égale de la royauté[4]. S'était-ce pas, en effet, à l'intelligence et au zèle du grand pontife que la royauté devait son salut ? Le dernier rejeton de la race de David n'eût-il pas péri, si Joïada n'avait renversé la sanguinaire Athalie ? Celui-ci pouvait donc à bon droit revendiquer une haute situation dans le gouvernement. Il employa sans doute son autorité à faire respecter la loi et à prévenir le retour de l'apostasie. Mais le conflit entre la royauté et le sacerdoce était fatal, l'essence de l'une étant le bon plaisir, tandis que l'autre a pour fondement une loi fixe. Certes, tant que Joïada vécut, aucune mésintelligence ne se produisit : Joas lui devait tout, et la reconnaissance, autant que la vénération, le lui rendait docile. Mais lui mort, la rupture éclata et coûta la vie au nouveau grand prêtre. Les détails manquent à ce sujet ; on sait seulement que, sur l'ordre de Joas, le successeur de Joïada fut lapidé dans le vestibule du temple et que le jeune pontife s'écria en mourant : Dieu le voie et le punisse !

Au reste, l'extirpation de la race d'Omri, cause de tant de convulsions et de conflits à Samarie et à Jérusalem, fut suivie d'une ère de calme dans les deux royaumes. La situation était assez bonne, sauf que les autels privés subsistaient dans Juda et que les dix tribus continuaient à adorer Dieu sous la forme d'un taureau. Pour le culte de Baal, il était banal de part et d'autre. Mais, à l'extérieur, il n'en était pas de même. Jéhu, qui avait si hardiment exterminé les Omrides, fut loin de montrer la même vigueur vis-à-vis des ennemis du dehors. Il ne sut pas empêcher Hazaël, le meurtrier du roi d'Aram, d'inonder de troupes le pays d'Israël et d'y porter l'incendie et le massacre (les enfants, les femmes enceintes même ne furent pas épargnées) ; les villes situées au delà du Jourdain, tout le territoire des tribus de Manassé, de Gad et de Ruben, depuis les monts Basan jusqu'à l'Arnôn, fut enlevé au royaume d'Éphraïm, les habitants réduits au servage et plusieurs d'entre eux déchirés sous des crochets de fer. Peut-être la faiblesse de Jéhu venait-elle de ce qu'il avait un autre ennemi dans le roi de Tyr, dont il avait égorgé les parents et les alliés[5].

Sous le règne de Joachas (Yehoachas), son fils (859-843), les choses allèrent en empirant : le pays fut ravagé plus cruellement encore et la force militaire d'Israël à tel point réduite, qu'elle ne compta plus que dix mille homme de pied, cinquante cavaliers et dix chariots de guerre. Les Araméens multiplièrent leurs incursions sur le sol israélite et, dans ces razzias, enlevaient non seulement les objets, mais encore les personnes, qu'ils vendaient comme esclaves. Joachas parait avoir fait une paix honteuse en accordant à Hazaël le libre passage à travers son royaume : il lui permit ainsi de porter la guerre chez les Philistins et de leur prendre leur capitale Gaza. Joas allait être attaqué à son tour, lorsqu'il acheta la paix à prix d'argent. Fut-ce mécontentement de cette lâcheté ou l'effet d'autres griefs ? Toujours est-il que quelques grands de Juda se conjurèrent contre lui et que deux d'entre eux l'assassinèrent dans une maison où le hasard l'avait fait s'arrêter (vers 843). Ce ne fut que sous Joas, roi d'Israël (845-830), qu'on parvint peu à peu à briser la suprématie du royaume d'Aram, grâce sans doute au concours des rois chitites et

d'Égypte qui, jaloux de la puissance croissante de cet État, s'étaient déclarés ses ennemis.

Ben-Hadad III, en effet, voulant à cette époque achever le royaume des dix tribus, avait mis le singe devant Samarie. Il la bloqua si étroitement que les vivres ne tardèrent pas à y manquer : une tète d'âne se vendit quatre-vingts sicles, une mesure de fiente sèche (combustible) vingt sicles. A peine restait-il quelques chevaux de guerre, et si épuisés qu'ils refusaient le service. On vit deux femmes convenir, dans l'excès de leur faim, de tuer et de manger ensemble, un jour l'enfant de l'une, et le lendemain l'enfant de l'autre. Mais soudain les araméens levèrent le siège et s'enfuirent en toute hâte, abandonnant tentes, chevaux, ânes, objets de prix et tous leurs approvisionnements. Cette bonne nouvelle, apportée au roi par des lépreux affamés, lui rendit courage : il reprit l'offensive, livra trois batailles à Ben-Hadad et les gagna toutes trois. Le roi de Damas, forcé de conclure la paix, restitua aux dix tribus les villes que son père et lui leur avaient enlevées.

Le royaume de Juda, gouverné alors par Amazias, profita de l'affaiblissement des Araméens pour reconquérir les anciennes possessions de la maison de David, à commencer par Édom. Ce petit pays s'était affranchi de sa vassalité et un de ses rois s'était bâti sur la cime des monts Séir, hauts de plus de quatre mille pieds, une nouvelle capitale, où l'on ne parvenait que par une sorte d'escalier montant du fond de la vallée. Dans cette ville de pierre (Salâ, Petra), les Iduméens se croyaient en sûreté contre les attaques : Qui pourra me précipiter de la cime jusque dans l'abîme, disait Édom avec orgueil ? Amazias eut la hardiesse de les poursuivre sur leurs hauteurs fortifiées ; il leur livra bataille dans la Vallée de Sel, non loin de la mer Morte, et les défit si complètement que leurs débris s'enfuirent, laissant ouvert devant lui le chemin de leur citadelle. Cette heureuse campagne lui valut sans doute un riche butin ; car Édom était opulent, en bétail et en métaux. Aussi le roi de Juda ne fut-il pas peu fier de son triomphe; mais l'excès de son orgueil le perdit et causa la ruine de son peuple.

Des relations d'amitié unissaient, depuis Jéhu, le royaume d'Éphraïm à celui de Juda et suppléaient à cette alliance intime qui avait lié les maisons d'Omri et de Josaphat. Les deux États avaient un intérêt commun, celui de maintenir dans leur abaissement les adhérents du cuite de Baal et de surveiller leurs rapports avec les peuples idolâtres du voisinage. Joas, roi d'Israël, et Amazias, roi de Juda, étaient dévoués tous deux à la foi traditionnelle. L'un prenait pour guides les prophètes de Jéhovah, l'autre obéis-sait à la loi. C'est ainsi que, par une modération dont on ne saurait trop le louer, Amazias ne vengea la mort de son père que sur ses meurtriers et, contrairement à l'usage barbare du temps, épargna leurs fils. Il est vraisemblable que le grand prêtre ou quelque autre représentant de la loi lui rappela en cette occasion que la loi d'Israël défend de punir de mort les enfants pour la faute de leurs pères, ou les pères pour celle de leurs enfants. De son coté, Joas montrait la plus grande vénération pour Élisée, recourait à ses conseils dans toutes les circonstances importantes ; et lorsque celui-ci, après cinquante années d'activité (900-840), fut au lit de mort, il le visita, pleura sur sa fin prochaine, l'appela à diverses reprises le père et le protecteur d'Israël, et après sa mort se fit

raconter par Ghechasi, le fidèle compagnon du prophète, les principaux actes de sa vie. Quelle ne dut pas être la grandeur morale d'Élisée pour que le roi exit obéi à ses conseils ! Ce qui ajoutait au prestige du successeur d'Élie, c'est que, même au delà des frontières d'Israël, il avait procuré un triomphe à la loi du Dieu de son peuple ; spontanément et sans intervention aucune du prophète, un haut personnage du royaume de Damas, Naaman, qui occupait le premier rang après le roi, abjura le culte de Baal et d'Astarté pour embrasser la foi israélite, uniquement parce qu'il avait reconnu à l'œuvre d'Élisée qu'Israël. seul adorait un Dieu véritable. Il voulut ériger un autel à ce Dieu dans Damas, et, pour l'élever autant qu'il se pouvait sur terre sainte, il fit venir de la terre du pays d'Israël.

Mais quelque commune tendance qu'eussent les deux royaumes à secouer le joug de l'influence étrangère et à rester fidèles au caractère national, leur opposition intérieure' était si enracinée déjà, qu'elle ne leur permettait plus de s'unir dans la politique. Les divergences de mœurs et d'idées qui les séparaient se réfléchissaient naturellement dans les pensées de leurs souverains et les prédisposaient non seulement à la désunion, mais encore aux dangereuses inspirations de l'esprit d'aventure. C'est ainsi qu'Amazias, après ses succès sur Édom, put concevoir la folle pensée de conduire son armée victorieuse à la conquête des dix tribus. Pour se créer un prétexte, il fit demander à Joas la main de sa Hile pour son fils : que Joas refusât, et c'était la guerre. Le roi d'Israël, en effet, n'accueillit la proposition que par des sarcasmes : L'épine, répondit-il, fit dire un jour au cèdre du Liban : Donne, je te prie, ta fille en mariage à mon fils. Le cèdre, pour toute réponse, bicha les bêtes fauves de la montagne, et celles-ci foulèrent aux pieds l'outrecuidante. Ta victoire sur Édom te rend présomptueux ; garde ta gloire et demeure chez toi ; pourquoi te jeter dans le malheur ? Tu ne pourrais que te perdre et avec toi perdre Juda. Mais Amazias obstiné se mit en marche, et Joas, non moins confiant dans ses forces depuis ses avantages sur les Araméens, se porta à sa rencontre : une bataille eut lieu à Beth-Schemesch, sur la frontière des dix tribus, et l'armée de Juda essuya une sanglante défaite. Le vainqueur eut la modération rare de ne pas abuser de sa victoire et même de n'en pas épuiser le profit : maître de détrôner son adversaire captif et d'annexer Juda à Israël, en déclarant éteinte la race de David, il se contenta de faire démolir les remparts du côté nord de Jérusalem, sur une longueur de quatre cents coudées (depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à celle des Créneaux) et de frapper une contribution de guerre sur la ville, le palais et le temple. Il rendit son prisonnier à la liberté ; mais, par mesure de précaution, se fit donner des otages, qui répondirent de la non reconstruction des murs. La clémence dont il fit preuve en cette occasion fut certainement due à l'influence d'Élisée et de ses disciples. Après sa mort (830-816), Amazias trôna encore quinze ans, mais sans bonheur.

Le royaume d'Éphraïm, pendant ce temps, parvenait à un degré de puissance et de prospérité tel, qu'on eût pu croire à un retour de l'ère de David. Jéroboam II, arrière-petit-fils de Jéhu, montra plus d'habileté militaire qu'aucun de ses prédécesseurs depuis le schisme ; il eut le bonheur de vivre très longtemps et l'extraordinaire durée de son règne (830-769) lui permit d'entreprendre de nombreuses guerres, que signalèrent un grand nombre de victoires. C'est, ce

semble, contre les Araméens qu'il dirigea sa première campagne, encouragé par un prophète du temps, Jonas, fils d'Amitaï : ces ennemis invétérés d'Israël furent battus et les frontières d'Éphraïm, reculées de nouveau, s'étendirent de la route de Hamath au fleuve du nord-est, qui se jette dans la mer Morte. Le territoire de Moab fut également conquis.

Amazias, lui, restait paralysé par son désastre. Le démantèlement partiel de sa capitale lui interdisait toute guerre, et il dut s'estimer heureux d'être épargné par ses ennemis. D'un autre côté, une profonde irritation régnait contre lui: son peuple, et surtout les grands, lui reprochaient amèrement son orgueil, sa soif immodérée de conquêtes, qui avaient perdu le pays, mis Jérusalem à la merci de toute agression et condamné les fils des premières familles à vivre en otages à l'étranger. De ce mécontentement naquit un complot ; un combat sanglant eut lieu dans les rues de Jérusalem, le peuple prit parti pour les conspirateurs ou demeura neutre ; bref, Amazias, abandonné de tous, chercha son salut dans la fuite. Mais, poursuivi jusqu'à Lachis, à quinze lieues au nord-est de Jérusalem, il fut pris et tué. C'était le troisième roi de la race de David qui tombait sous le fer, le second qu'une conjuration renversait.

Des jours encore plus malheureux suivirent sa mort ; les princes, qui s'étaient emparés du pouvoir, ne voulurent plus s'en dessaisir ; l'unique héritier du trône, Azarias (par abréviation Osias), n'avait que quatre à cinq ans, et, de tous côtés, le royaume était entouré d'ennemis. Les Iduméens furent les premiers à profiter de l'état de prostration où ils voyaient la Judée : soutenus par l'Égypte, comme au temps de Roboam, ils lui firent une guerre de revanche, pénétrèrent jusqu'à Jérusalem, toujours ouverte, répandirent des flots de sang et emmenèrent de nombreux captifs de l'un et l'autre sexe, qu'ils échangèrent ensuite pour du vin et des courtisanes. Les détails manquent sur cette invasion ; il semble toutefois qu'une partie du territoire judéen fut annexée à Édom et à l'Égypte. Les peuples voisins, même les Israélites, virent avec joie l'affaiblissement de Juda, si même ils n'y contribuèrent point. Ceux-ci, avec leur roi Jéroboam II, ne se souvinrent que de l'inimitié passée et faillirent aux devoirs de la parenté en laissant le peuple-frère sans secours. Les Philistins furent deux fois cruels : ils livrèrent aux Iduméens les fugitifs qui s'étaient sauvés dans leurs villes et revendirent aux Ioniens, alors rivaux des Phéniciens dans le commerce des esclaves, les jeunes prisonniers troqués par les soldats. Les Tyriens montrèrent la même inhumanité, le même oubli de l'ancienne amitié. De cette époque date la première dispersion des Judéens dans les contrées lointaines où les Ioniens les vendirent comme esclaves. Peut-être ces bannis ont-ils importé en Occident les principes d'une philosophie plus pure et d'un état social plus parfait ; car parmi eux se trouvaient aussi des jeunes gens et des jeunes filles de grande maison, que leur entourage, leur connaissance des traditions nationales avaient familiarisés avec une morale plus haute, dont ils apprécièrent le bienfait à l'étranger mieux qu'ils ne l'avaient pu dans leur patrie.

Dix à douze ans se passèrent ainsi, pendant lesquels le royaume, en proie aux déchirements intérieurs et aux attaques du dehors, en arriva à ce point de faiblesse qu'il était devenu l'objet du mépris des peuples. De là ce nom de maison croulante

de David que lui donne un prophète de l'époque, en s'écriant : Qui relèvera Jacob de l'excès de son avilissement ? — Jacob se releva cependant, et si bien, qu'il se fit craindre de ses voisins. Pour le moment, ce qu'avant tout il fallait, c'était de mettre un terme aux dissensions intestines : le peuple le comprit, et, se soulevant tout entier contre les familles nobles, pour la seconde fois régicides, acclama le jeune Osias, alors âgé de seize ans. De même que son contemporain Jéroboam II, le nouveau roi de Juda jouit d'un long règne (805-755). Son premier soin fut de ramener à Jérusalem le corps de son père, inhumé à Lachis, et de le faire ensevelir dans le tombeau de la race royale. L'histoire ne dit pas s'il punit les meurtriers. Doué d'un caractère énergique et alliant la résolution à la prudence, il s'attacha ensuite à guérir les blessures de son pays, tâche pénible, car il avait à lutter non seulement contre les ennemis du dedans et du dehors, mais encore contre la défaveur des circonstances. Comme si le ciel même eût conspiré contre Juda, on vit fondre sur ce malheureux peuple une suite d'infortunes faites pour terrasser les plus mâles courages et les livrer sans force à tous les caprices du hasard.

D'abord il y eut un tremblement de terre, qui terrifia les populations palestiniennes, peu habituées à ces commotions. Les maisons croulèrent ; maintes villes, en un clin d'œil, ne furent plus qu'un amas de ruines. Les habitants éperdus s'enfuirent, poussant des clameurs de détresse et croyant voir à tout instant le sol mouvant s'entrouvrir sous leurs pas. Le soleil s'obscurcit, voilé soudain par d'épaisses vapeurs, qui enveloppèrent de ténèbres toute la nature et que déchiraient de temps à autre les éclairs. La lune et les étoiles semblèrent éteintes. La mer, bouillonnante et mugissante, se soulevait du fond de son lit et faisait retentir au loin le fracas de ses vagues. L'épouvante fut d'autant plus profonde qu'un prophète d'Israël avait annoncé le cataclysme deux années auparavant : Voici, s'était écrié Amos au nom de Dieu, je ferai gronder le sol sous vos pieds comme gronde le chariot chargé de gerbes. Et la fuite manquera au coureur rapide, le vaillant ne pourra s'échapper, l'arbalétrier ne résistera pas, le cavalier ne retrouvera pas sa voie et le plus hardi parmi les vaillants s'enfuira ce jour-là. L'angoisse s'empara des cœurs : on crut le monde près de finir.

La frayeur était passée à peine qu'une nouvelle calamité survenait : les pluies normales ne vinrent point, la rosée ne rafraîchit point la campagne, une persistante sécheresse dévora l'herbe, les citernes tarirent et un soleil de feu changea prairies et guérets en désert. Hommes et bêtes haletaient, cherchant le soulagement et la nourriture, et les animaux des champs erraient, consumés par la faim. Les habitants des villes, où l'eau manquait absolument, se trairaient languissants jusqu'à la ville voisine, dans l'espoir d'y trouver plus d'abondance, mais sans pouvoir davantage y étancher leur soif. Ce fléau régna sur de vastes étendues de pays et notamment dans le nord-est de la Palestine et le Hauran, régions généralement infestées par les sauterelles. Celles-ci, ne trouvant plus à se nourrir dans leur domaine habituel, passèrent le Jourdain et dévorèrent dans les royaumes d'Israël et de Juda tout ce que la sécheresse avait épargné. Elles arrivaient en masses compactes, obscurcissant le soleil, et, en un moment, vignes, figuiers, grenadiers, palmiers et pommiers étaient rongés jusqu'à la dernière feuille. Les

ravages de ces insectes se renouvelèrent plusieurs années de suite et portèrent le désespoir des peuples à son comble.

Dans le pays de Juda surtout, que les malheurs de la guerre avaient déjà mis à deux doigts de sa perte, l'accablement était extrême. Il semblait que Dieu eût voulu délaisser son héritier, son peuple, son pays et son temple, et les abandonner à l'opprobre et à la misère. Des deuils publics et de nombreux pèlerinages furent ordonnés pour détourner le fléau. Le prophète Joël, fils de Patuel, contribua en grande partie à relever les courages. Il prêcha publiquement pendant cette période de détresse et annonça des jours meilleurs ; sa parole moelleuse et pénétrante dut d'autant plus impressionner les âmes, que les ravages de la sécheresse et des sauterelles commençaient à prendre fin. Les campagnes et les jardins, sous l'action bienfaisante de la pluie, se parèrent de nouveau d'une végétation luxuriante ; les rivières et les citernes se remplirent ; sécheresse et famine disparurent. Le jeune roi Osias en profita sur-le-champ pour châtier les ennemis de Juda. Il attaqua d'abord les Iduméens, qui avaient dévasté son royaume, les battit et les replaça sous sa dépendance. Juda, grâce à lui, recouvra jusqu'à la ville d'Ailat, au fond de la mer Rouge, et put ainsi reprendre par mer les lucratifs voyages d'Arabie et d'Ophir (les Indes). Il punit aussi les Philistins de toutes leurs cruautés envers les Judéens, leur prit les villes de Gaza, d'Asdod et de Iabneh, les plus proches de la frontière commune, et en fit raser les murs : enfin il réunit à son royaume des parties de leur territoire et y fit construire des forteresses.

Ce qu'il prit surtout à cœur, ce fut de refaire de Jérusalem une place forte. Le mur du côté nord, renversé à la suite des désastres de son père, fut relevé et fortifié plus qu'il ne l'était auparavant. Osias fit élever à trois endroits de l'enceinte des tours hautes de cent cinquante coudées. Sur ces tours et sur les créneaux des murailles, il fit établir des machines (Chischbonôt) qui permettaient de lancer au loin de grosses pierres. Il déploya, en général, la plus grande activité dans ses armements ; ses soldats furent pourvus de boucliers, de lances et de cuirasses. Il fit venir d'Égypte des corps de cavalerie et des chariots de guerre, comme au temps de Salomon, dont il parait du reste s'être proposé le règne pour exemple. L'ensemble de ces mesures ramena l'abondance dans le royaume : Le pays regorgea d'argent et d'or, ses trésors n'eurent point de bornes, il se remplit de chevaux et le nombre de ses chariots de guerre fut infini.

Non moins martial qu'Osias, Jéroboam II ne cessa, dans le cours d'un long règne, de guerroyer avec les Araméens. Il s'empara de leur capitale et ce succès lui transporta la suzeraineté des peuplades intermédiaires du Liban et de l'Euphrate, jusqu'alors tributaires de Damas. Sa domination ne se vit plus de rivale : le seul peuple qui, en d'autres temps, aurait pu lui disputer la suprématie, les Phéniciens, était tombé alors dans un état d'extrême faiblesse, par suite d'insurrections survenues à Tyr contre les descendants du roi Ithobal ; la guerre civile avait éclaté parmi eux, et le parti vaincu s'était enfui avec Élissa (Didon ?), fille du roi, sur la côte d'Afrique, où il fonda ou agrandit la colonie phénicienne de Carthage (vers 812). C'est de cette époque, en effet, que date la décadence de la Phénicie. Jéroboam II put donc étendre son empire de ce côté-là sans rencontrer d'entrave.

L'opulence était également rentrée à Samarie, grâce au butin provenant de guerres heureuses, grâce aussi, apparemment, à la renaissance du commerce. Non seulement le roi, mais encore les nobles et les riches menaient grand train et prodiguaient la dépense. Jéroboam avait un palais d'été et un palais d'hiver ; les maisons en pierre de taille ornées d'ivoire et les lits d'ivoire étaient devenus choses communes. À ne considérer que la force des deux moitiés de l'ancien royaume de Salomon, l'on aurait pu s'abandonner à l'illusion que le règne de ce roi durait encore et qu'aucun changement n'était survenu, si ce n'est qu'il régnait deux princes au lien d'un seul, que le schisme n'avait pas eu lieu ou que les blessures en étaient guéries. Jéroboam et Osias semblent avoir vécu en paix l'un avec l'autre. Il est probable aussi qu'on vit à cette époque de nombreux visiteurs monter au temple de Jérusalem ; mais ce fut le dernier reflet d'un âge de prospérité. Des vices intérieurs, engendrés par le bien-être et qui se manifestèrent avec plus d'acuité dans le royaume d'Israël que dans celui de Juda, ne tardèrent pas à fermer l'ère des jours heureux et à accélérer la décadence.

Le culte du taureau subsistait toujours parmi les dix tribus à Béthel et à Dan. La première de ces villes fut même érigée en résidence, et élevée au rang de métropole religieuse, sous l'autorité d'une sorte de grand pontife, du nom d'Amazias, homme très jaloux des privilèges de son ministère et qui, à la différence des prêtres de Juda, possédait de riches prébendes. Comme s'il n'eût pas suffi. de l'idolâtrie ancienne ou qu'elle eût cessé de satisfaire les esprits, ou encore que la lasciveté née de l'opulence eût fait naître le besoin d'une autre religion, les rites impurs de Baal et les désordres de celui d'Astarté retrouvèrent faveur. On ne laisse pas d'être surpris de voir le culte proscrit avec tant de zèle et non sans effusion de sang par Jéhu reprendre vogue sous son petit-fils. La restauration de l'idolâtrie eut pour conséquences naturelles le dérèglement des mœurs, la luxure et la dépravation. L'on n'eut plus de pensée qu'à s'enrichir, afin de pouvoir assouvir ses passions. Les richesse livrèrent à l'usure et poussèrent l'âpreté jusqu'à vendre comme esclaves leurs débiteurs insolvables ou leurs enfants. C'est sur les grains surtout que s'exerçaient leurs spéculations. Dans les années de disette, ils ouvraient leurs greniers, vendaient leurs approvisionnements, bien entendu à fausses mesures et à faux poids, et quand ensuite des malheureux se rencontraient hors d'état de les rembourser, ils s'emparaient de leurs vêtements et de leurs personnes avec une impitoyable rigueur. Les infortunés allaient-ils porter plainte dans les assemblées du peuple, on ne les écoutait point ; les juges étaient complices, ou bien la corruption les avait rendus sourds à la voix du droit. Les trésors amassés de la sorte se dissipaient en orgies renouvelées chaque jour. Le prophète contemporain Amos fait une peinture saisissante de cette vie de débauche où se plongeaient, sous Jéroboam II, les riches et les notables des grandes villes : Couchés sur des lits d'ivoire et étendus sur leurs couches, ils mangent les agneaux du troupeau et les veaux du lieu où on les engraisse ; ils préludent sur le nebel, s'imaginant être comme David sur l'instrument de musique ; ils boivent le vin dans de larges coupes et s'oignent de la meilleure huile. Les femmes suivaient l'exemple de leurs époux, les dépassaient même en intempérance et les excitaient à plus de dureté encore, en leur criant sans cesse : Apportez, apportez, que nous buvions.

Mais le désordre des mœurs ne pouvait étendre ses ravages chez la nation israélite au point de servir de règle et de faire loi. La moralité, la justice et la piété avaient aussi leurs représentants, qui firent entendre leurs avertissements avec une énergie de plus en plus grande et surent se faire écouter, malgré le peu d'apparence de leurs dehors. Sans doute, près d'un siècle s'était écoulé depuis que le prophète Élie, les cheveux au vent, s'était élevé contre les crimes d'Achab et de Jézabel ; mais l'école de prophètes qu'il avait suscités n'avait point péri et son esprit subsistait chez ses adeptes. La jeunesse, plus postée généralement vers l'idéal, vit avec colère les progrès de la corruption et se rassembla en grand nombre autour des apôtres à Béthel, à Ghilgal et à Jéricho. Non seulement elle adopta leur marque extérieure, la vie austère des naziréens aux cheveux flottants ; mais encore elle censura avec force la perversion religieuse, la luxure et l'immoralité ; les fils s'érigèrent en juges des mœurs paternelles, les jeunes gens renoncèrent au vin, pendant que les hommes mûrs et les vieillards s'enivraient de plaisirs et de boissons. Cette jeune phalange fut l'organe de la conscience publique. En présence du roi et des grands, et dans les assemblées du peuple, ses membres tonnèrent contre le culte de Baal, contre l'impudicité, contre la dureté de cœur des riches. Fut-ce leur nombre qui les sauva de la persécution, ou se trouvait-il parmi eux des fils de familles considérées, envers lesquels il était difficile d'user de rigueur ? Ou bien le roi Jéroboam était-il plus tolérant que cette infâme Jézabel, qui fit égorger par centaines les disciples des prophètes ? Ou encore dédaigna-t-il leurs paroles ? Toujours est-il, c'est un fait à remarquer, qu'aucun de ces ardents apôtres ne fut maltraité. Les buveurs les contraignirent seulement à boire du vin et leur interdirent le blâme. Ils raillèrent ces censeurs qui dénonçaient leurs vices, mais ne les persécutèrent point.

Cette liberté de la parole fut mise à profit dans le royaume des dix tribus par un prophète, le premier de cette série d'hommes supérieurs dont le poétique génie unissait la profondeur de la pensée à la beauté de l'expression et qui allaient, avec une âpre éloquence, proclamer la vérité à la face des rois, des grands et du peuple. Amos, de la ville de Thekos, n'appartenait point à la communauté des prophètes ; il n'avait été le disciple d'aucun d'eux ; il ne portait pas, sans doute, comme Élie, de vêtement de poil, ni ne laissait croître sa chevelure. C'était un simple bouvier, qui se livrait aussi à la culture des sycomores. Un jour qu'il prenait soin de ses troupeaux, l'inspiration prophétique s'empara de lui avec une telle force qu'il se sentit irrésistiblement entraîné à paraître devant le peuple : Dieu lui parlait, Dieu avait parlé en lui, comment n'eût-il pas prophétisé ? Sous l'impulsion qui le poussait, il se rendit à Béthel, siège du sanctuaire royal et résidence de Jéroboam II, pour y accuser les déportements et les vices des grands et faire ressortir les conséquences de leurs iniquités. Les habitants de Béthel durent éprouver quelque surprise en voyant un homme de la campagne, qu'à sa mise on pouvait reconnaître pour un pâtre, oser prendre la parole en public. Il faut également qu'il ait régné alors un haut degré de culture dans tout le royaume samaritain, pour qu'un berger pût s'exprimer dans le style le plus harmonieux et se faire comprendre du peuple, ou supposer seulement qu'il serait compris. Les discours d'Amos et ceux de ses successeurs allient l'aisance et la simplicité de la prose au rythme et à l'euphonie des vers. Leurs allégories et leur vivacité d'imagination ajoutent encore à leur essor.

Aussi ne sait-on pas si l'on doit classer ce genre comme prose ou comme poésie ; tout au plus pourrait-on lui donner le nom d'éloquence aux formes poétiques.

Amos parut à Béthel encore avant le tremblement de terre et, dans une vision prophétique, annonça la catastrophe en termes précis. Celle-ci vint avec tout son cortège de fléaux et amoncela les ruines. Les calamités qui la suivirent, la sécheresse, la stérilité, les ravages des sauterelles, épargnèrent aussi peu les dix tribus que le royaume de Juda. Amos et les bons esprits attendaient de ces épreuves la repentance et le retour au bien, la cessation des sacrilèges, et surtout celle des impitoyables poursuites exercées contre les débiteurs appauvris. Mais aucune amélioration ne se montra. Plus tard, il flétrit avec plus d'acerbité encore cette persévérance dans le mal. Aux endurcis qui n'avaient accueilli ses menaces que par l'ironie, ou qui, fiers de leur force, de leur piété ou de leur origine, se croyaient à l'abri de' toute atteinte, il parla en ces termes :

Vous appelez de vos vaux le jour de Jéhovah.
De quoi vous servira-t-il
Le jour de Jéhovah est de ténèbres et non pas de lumière.
Tel un homme qui fuit le lion
Et rencontre un ours ;
Qui rentre dans sa maison, appuie sa main â la muraille
Et est mordu par un serpent.
En vérité, les ténèbres sont le jour de Jéhovah
Et non la lumière,
Une obscurité de minuit
Sans la clarté des étoiles.
Je hais, je rejette vos jours de fête,
Et je n'agrée point vos holocaustes.
.....
Éloigne de moi le tumulte de tes cantiques,
Je n'écouterai pas les accords de tes harpes.

Un si hardi langage parut au grand prêtre de Béthel appeler une répression. Amazias le dénonça à Jéroboam, qui, soit indifférence, soit considération pour le prophète, n'avait jusque-là pas voulu sévir. Cette fois encore, le roi semble être resté calme et n'avoir pas inquiété Amos. C'est en son nom sans doute qu'Amazias se borna à lui dire : Allons, va, fuis dans le pays de Juda, mange ton pain et prophétise là-bas, et cesse de prophétiser à Béthel, car c'est le sanctuaire du roi et la capitale du royaume. Mais Amos, sans se laisser troubler, continua : Je ne suis ni prophète ni disciple de prophète, je suis un bouvier et un planteur ; mais le Seigneur m'a dit : Va, prophétise à mon peuple Israël. Et il termina ses menaces de châtiment en accentuant encore l'énergie de ses paroles. Chose remarquable, il ne combattit pas avec la même ardeur les erreurs de Juda et montra une certaine indulgence pour le royaume où régnait la maison de David ; il ne fit qu'indiquer en termes généraux les fautes qu'il le voyait commettre, sans les reprendre en détail ; bien plus, il lui prophétisa une heureuse destinée. Lorsqu'il disait de la maison d'Israël :

Voilà que les yeux du Seigneur sont fixés sur le royaume pécheur,
Je le détruirai de dessus la surface de la terre,

il ajoutait :

Mais je ne détruirai pas la maison de Jacob.

Dans sa vision de nouvelles épreuves réservées au pays, il intercéda pour le royaume de Juda : Je dis : Pardonne donc, Seigneur, car comment Jacob pourra-t-il subsister, lui qui est si petit ? L'état d'affaiblissement où était tombé ce royaume après la mort d'Amazias, et dont il ne s'était pas encore relevé dans les premières années du règne d'Osias, faisait naître la compassion dans le cœur du prophète. Il ne voulait pas augmenter encore le découragement du peuple et de la maison royale et annonça l'union à venir des deux peuples sous le sceptre de la race de David.

A la même époque surgit à Jérusalem un autre prophète, Joël, fils de Pétuel. La plupart de ces hommes sortirent de l'obscurité et y rentrèrent, sans laisser trace de leur personnalité ; rien d'eux ne survécut en dehors de leur action et de leur œuvre. Joël apparut au moment où les esprits, abattus par les calamités qui se succédaient, les invasions, le tremblement de terre, la sécheresse et les sauterelles, étaient tombés dans un accablement voisin de la stupeur. La population de Jérusalem et du pays s'épuisait en jeûnes et en lamentations, déchirait ses vêtements en signe de deuil, et, rassemblée autour du temple, pleurait et priait pour fléchir la colère divine. Les prêtres partageaient le découragement général. Joël avait donc une autre mission qu'Amos ; il n'avait point à réprimander et à tonner, mais à relever les esprits et à raffermir les courages. Son rôle n'était point d'insister sur les iniquités du peuple, mais de soulever seulement un coin du voile, de se contenter d'allusions à l'ivresse qui ne trouvait plus de vin pour se satisfaire, et à une pénitence extérieure qui se manifestait par des vêtements déchirés sans laisser le repentir pénétrer dans le cœur. Il devait appliquer toute la force de sa parole à éveiller chez le peuple cette conviction, que la grâce divine ne s'était pas retirée de lui et que Sion restait la montagne sainte, que Dieu ne livrerait pas son peuple à l'ignominie, qu'il était plein de miséricorde et de longanimité, qu'enfin ce n'était pas uniquement par les sacrifices et les jeûnes qu'on pouvait l'apaiser et détourner le malheur.

Le troisième prophète du temps de Jéroboam II et d'Osias, Osée, fils de Béèri, s'exprima d'une façon plus catégorique encore contre les dix tribus et en faveur de la maison de Jacob. On ne sait rien non plus de sa vie ai de ses actes et l'on ignore même dans lequel des deux royaumes il a parlé ; toutefois, on présume que ce fut à Béthel ou à Samarie. Tandis qu'Amos prenait le vice pour unique objet de ses censures, Osée tonna contre l'apostasie d'Israël, retombé dans le culte de Baal. Il n'a ni l'abondance, ni la symétrie, ni la délicatesse de rythme de ses deux contemporains ; son éloquence se rapproche davantage de la prose, est moins concise, plus fluide, et aussi plus artificielle ; la trame s'emmêle de noms

allégoriques, selon l'usage de l'école d'où il paraît être sorti. Osée aimait à développer une comparaison en deux sens opposés : il dépeint l'introduction du culte de Baal chez les dix tribus comme l'infidélité d'une femme envers son époux, et le retour à venir du peuple à l'Éternel comme celui de l'adultère repentante et couverte de honte vers le bien-aimé de sa jeunesse.

La dépravation des mœurs dans l'un des royaumes et les malheurs de l'autre ont fait jaillir des profondeurs de l'âme judéenne cette éloquence prophétique, aussi belle dans sa forme que dans son esprit et qui, par cette double supériorité, devait étendre au loin son influence. Les crimes d'Achab et de Jézabel ont suscité Élie ; ceux de Jéroboam II et de ses grands ont arraché Amos à ses troupeaux, tiré Osée du calme de son existence, et les ont jetés dans la vie publique pour donner une expression saisissante aux pensées qui bouillonnaient en eux. Leurs douleurs et leurs espérances, leurs croyances et leurs convictions sont devenues, dès le moment, le bien commun d'un grand nombre d'âmes ; elles ont stimulé les cœurs et les ont ennoblis. Des disciples attachés à leurs livres gravèrent leurs paroles dans leur mémoire ou les conservèrent par écrit ; ce furent les premiers feuillets de cette littérature prophétique qui devait plus tard évoquer la conscience des peuples de la terre. Rien qu'en ébauchant les contours d'un avenir meilleur, entrevu par leur pensée, les prophètes Amos, Osée et Joël ont assuré l'avenir au peuple dont ils étaient issus, car une nation, qui voit devant elle une destinée heureuse est armée contre la destruction, et les plus cruelles épreuves du présent ne la sauraient abattre. Un de ces prophètes, Joël ou Osée, a tracé de cet avenir une image à laquelle se sont attachés et s'attachent encore les plus nobles esprits :

Et ce sera à la fin des jours,
La montagne de Jéhovah sera placée à la cime des monts
Et s'élèvera par-dessus les collines,
Et vers cette montagne afflueront toutes les nations.
De grands peuples se mettront en route et diront :

Allons-nous-en, montons vers ta montagne de Jéhovah,
Vers la maison du Dieu de Jacob,
Pour qu'il nous enseigne ses voies
Et que nous marchions dans ses sentiers.

Car de Sion provient la doctrine
Et de Jérusalem la parole de Jéhovah.
Il jugera les nations
Et enseignera les peuples,
Afin qu'ils forgent de leurs épées des socs de charrue,
Et de leurs lances des serpes.
Une nation ne tirera plus le glaive contre une autre nation,
Et elles n'apprendront plus la guerre.

Ce tableau sublime de l'éternelle paix que fondera la doctrine d'Israël et qui changera les armes de guerre en instruments de travail éclipse tous les chefs-d'œuvre qui captivent l'œil et la pensée des hommes.

L'entrée en lice des deux prophètes d'Israël contre la maison de Jéhu ne resta pas sans action sur la suite des événements. De même qu'Élisée et ses disciples avaient armé le bras d'un ambitieux contre le dernier descendant d'Omri, de même le zèle d'Amos et d'Osée suscita un ennemi au dernier descendant de Jéhu. Jéroboam II mourut en paix à un âge très avancé, après un règne long et heureux. Mais à peine son fils Zacharie fut-il monté sur le trône (vers 769), qu'un complot, à la tête duquel se trouvait Salloum, fils de Yabesch, s'ourdit contre lui, et il fut assassiné au bout de six mois. Son meurtrier montra, vis-à-vis de la famille de Jéroboam II, la même cruauté qu'autrefois Jéhu envers la maison d'Achab. Ses femmes mêmes et ses enfants furent massacrés. Salloum se rendit aussitôt à Samarie pour prendre possession du trône et du royaume, mais ne put s'y maintenir qu'un mois : une conspiration fut également fomentée contre lui par un habitant de l'ancienne capitale Thirza, du nom de Menahem, fils de Gadi, qui marcha avec ses complices sur Samarie et mit Salloum à mort. Toutefois ce nouvel usurpateur rencontra plus d'obstacles qu'il ne semblait s'y être attendu. Si la capitale lui avait ouvert ses portes, d'autres places refusèrent de suivre cet exemple ; celle de Tipsach (Tapouach), en particulier, située à l'est de Thirza, se mit en état de défense et lui ferma les siennes. Mais Menahem, plus hardi que son prédécesseur, dont il ajoutait l'impitoyable dureté à sa propre audace, mit le siège devant la ville rebelle, en fit massacrer tous les habitants, hommes, femmes et enfants, les femmes enceintes mêmes, et jusqu'à la population limitrophe du territoire de cette ville, puis, cette oeuvre de sang accomplie, retourna à Samarie et s'assit sur le trône de Jéhu. Il parait difficile qu'un roi si cruel ait su se concilier les cœurs. — Menahem semble avoir supprimé le culte de Baal, mais en laissant subsister celui du taureau. C'est sous son règne que les dix tribus virent se porter sur leurs destinées la main puissante d'un empire appelé à fermer l'ère de la maison d'Israël.

Si, dans leur répulsion pour des mœurs perverses et sur le conseil des prophètes, les plus sages de cette maison tournaient leurs regards vers celle de Jacob, ils en étaient aussitôt repoussés par le spectacle de faits odieux. Jérusalem, sous Osias, fut le théâtre de luttes intestines sur lesquelles il semblerait qu'on se soit appliqué à jeter un voile. Ce roi n'avait qui un but : accroître la force de ses armes, remplir ses arsenaux. Quant aux intérêts spirituels, ils lui importaient peu, si même ils ne lui inspiraient pas d'aversion. Il dut blesser maintes fois les Aaronides, chose d'autant plus fatale que le bon accord de la royauté et du sacerdoce était ébranlé depuis son aïeul Joas et que l'autorité du roi, quand elle voulait s'étendre sur le temple, se heurtait à celle du grand pontife, également consacré par l'onction. Aussi les dernières années du règne d'Osias virent-elles se produire des collisions entre lui et le grand prêtre Azarias, comme autrefois entre Joas et Zacharie. Le roi s'arrogea la dignité sacerdotale ; un jour il pénétra dans le sanctuaire, un encensoir à la main, et se mit à brûler l'encens sur l'autel d'or, prérogative exclusivement réservée au grand pontife. L'indignation fut grande

parmi les prêtres. Azarias accourut arec quatre-vingts d'entre eux, et d'un ton menaçant : Ce n'est pas à toi, Osias, d'offrir l'encens, mais aux prêtres consacrés de la famille d'Aaron ; sors sur-le-champ, car tu commets un sacrilège, qui ne tournera pas à ta gloire.

Ce qui suivit est resté dans l'obscurité. Osias ayant été frappé, dans les dernières années de son règne, d'un mal incurable qui le força de se retirer dans une léproserie, le peuple considéra cette maladie comme un châtiment de Dieu, pour son usurpation des fonctions sacerdotales. Le sacerdoce sortit victorieux de son conflit avec la royauté : il avait l'enseignement, arme plus forte que l'épée. Une autre puissance, spirituelle aussi, devait bientôt reprendre la lutte avec lui.

Notes ch 7

[1] D'après les Septante (Rois IV, 15, 25), Jéroboam avait également épousé une sœur de la reine d'Égypte, du nom d'Anô, et par conséquent était uni de la façon la plus intime à la cour égyptienne. De là l'introduction du culte du taureau, c'est-à-dire de l'Apis égyptien, dans son royaume. Suivant les Chroniques (II, 11, 15), il importa aussi le culte des boucs, encore d'origine égyptienne. Enfin il parait que Jéroboam introduisit également dans ses États le calendrier égyptien, calculé sur l'année solaire, tandis qu'en Juda l'on comptait d'après l'année lunaire, plus courte. De là aussi le défaut de concordance chronologique entre les règnes synchroniques des rois d'Israël et de Juda.
[2] D'après Josèphe (Contra Apionem, I, 18), Ithobal, roi de Phénicie, avait commencé par être prêtre d'Astarté. Voilà pourquoi sa fille Jézabel introduisit de force en Israël le culte d'Astarté et celui d'Adonis (Baal), qui s'y rattache. Elle est la première qui, par fanatisme, persécuta et fit mettre à mort ceux qui refusaient de rendre hommage à ces divinités. M. Renan se trompe donc en avançant que les Israélites auraient les premiers montré de l'intolérance à ceux qui ne croyaient pas comme eux. Cette opinion est de tout point erronée. C'est un fait acquis que les Israélites n'ont pas exterminé les peuplades cananéennes qu'ils ont rencontrées à leur entrée eu Palestine ; il est bien plus vrai de dire que celles-ci ont été, au temps des Juges, les maîtresses du pays. Elles se sont maintenues dans la contrée jusque sous le règne de Salomon qui, le premier les a astreintes à la corvée (Rois I, 9, 20 ; Juges, 1, 21, 28-29). Les Israélites n'ont point imposé leur religion aux Cananéens : ce n'est pas d'eux, par conséquent, mais de Jézabel, que les chrétiens ont reçu la tradition d'intolérance qu'ils ont appliquée si cruellement, à partir du IVe siècle, aux païens et aux juifs. Il est vrai qu'Élie aussi a fait massacrer les prêtres de Baal, mais il ne faisait qu'user de représailles envers les instruments de Jézabel. Encore a-t-il, pour cet excès de zèle (Rois I, 19, 1-12), été blâmé au mont Horeb, où il lui fut signifié que le Seigneur ne se manifeste pas dans la fureur de l'orage, ni dans la violence du tremblement de terre, ni dans les dévastations du feu, mais dans un doux murmure, dans la mansuétude.
[3] D'après les Rois II, 1, 8, Élie portait les cheveux longs, avec un manteau noir de poil de chèvre (Aderet Sear, aussi appelé Sak ; Zacharie 13, 4 ; Isaïe, 20, 2), le vêtement habituel des prophètes. Jonadab, fils de Réchab, adhérent d'Élie, s'abstenait de vin et interdit expressément à sa descendance l'usage de cette boisson (Jérémie, 35, 5-10). C'est là le commencement des Naziréens : ne pas boire de vin et laisser croître la chevelure étaient les signes caractéristiques de la vie nazaréenne. Élie est par conséquent le fondateur de l'orbe des Naziréens (Cf. Amos 2, 11-12), d'où sortirent plus tard les Esséniens ; ceux-ci à leur tour donnèrent naissance au christianisme primitif,

dont l'origine essénienne n'est plus fiable. Surprenante métamorphose historique : Élie précurseur de Jean-Baptiste, le maître de Jésus !
[4] Racine a eu l'intuition poétique de ce rapport du grand prêtre et du roi et l'a rendu avec beaucoup de justesse dans ces paroles, qu'il met dans la bouche de Joad:

Il faut que sur le trône un roi soit élevé
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau
Et de David éteint rallumé le flambeau.
(ATHALIE, 1er acte, 2e scène.)

[5] Hazaël parait avoir eu pour allié ce roi Mésa qui fut battu par Joram et Josaphat. Mésa profita de la défaite des Israélites pour les chasser des villes de Moab et, pour célébrer sa délivrance, il érigea un monument de pierre noire, avec une inscription destinée à en perpétuer le souvenir. Cette stèle s'est conservée plus de vingt-sept siècles et a été retrouvée de notre temps.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre VIII — Chute du royaume des dix tribus, la maison de David et l'ingérence assyrienne — (758-740).

Pendant qu'Osias malade allait finir ses jours dans la retraite, son fils Joathan (Jotham), jeune encore, prenait en main le gouvernement du pays. Le féroce Menahem tenait à ce moment les dix tribus sous son sceptre de fer (768-758). Les deux royaumes suivaient l'ornière de leur tradition, sans se douter qu'à l'horizon s'amoncelaient des nuées grosses de tempêtes, qui ne tarderaient pas à éclater sur eux. L'Assyrie, contrée comprise entre l'Euphrate et le Tigre, préparait de dures épreuves aux deux peuples. Après avoir reculé les confins de leur empire au nord, à l'est et à l'ouest, les Assyriens tournèrent leurs regards vers le sud. Ils formèrent le dessein de soumettre à leur puissance la cote phénicienne et de se rendre maîtres des richesses de ce peuple commerçant ; puis viendrait le tour de l'Égypte, dont l'opulence allumait également leurs convoitises. C'est ainsi que, pour la première fois, une armée assyrienne parut sur le territoire israélite. Phul fut le premier roi qui envahit le royaume des dix tribus. Menahem ne se hasarda pas à lui opposer des troupes ; il est à croire que les dissensions intestines avaient tellement paralysé ses forces, qu'il ne put même songer à la résistance. La malédiction qui pèse sur les régicides le frappa ; mais le pays fut frappé avec lui, et plus cruellement encore. Menahem était un objet d'horreur pour le peuple; le souvenir de la barbarie avec laquelle il s'était mis en possession du pouvoir était encore vivace dans les esprits, et les amis du prince assassiné prenaient soin d'entretenir cette haine. Lorsque Phul eut mis le pied sur le territoire d'Israël, les ennemis de Menahem se rendirent,

parait-il, auprès de lui, pour l'exciter à détrôner un roi qui s'était imposé au peuple. Mais Menahem les prévint : lui aussi, il alla trouver le conquérant assyrien et lui promit une somme considérable, s'il voulait le confirmer dans la royauté. Phul accepta, prit l'argent offert et sortit du royaume, en emmenant butin et prisonniers. Ce ne fut pas le trésor royal qui fournit la rançon ; Menahem l'extorqua aux riches : chacun d'eux dut y contribuer pour la somme, alors importante, de cinquante sicles (157 fr. 50).

C'était le commencement de la fin, et la prophétie était en partie accomplie, par laquelle Amos, un demi-siècle auparavant, avait annoncé qu'un peuple éloigné emmènerait les Israélites dans un pays éloigné, situé bien au delà de Damas. Les premiers captifs israélites furent transplantés dans la région du Tigre ou dans quelque autre province du vaste empire assyrien. A l'extérieur cependant le royaume des dix tribus semblait intact. Il comptait encore soixante mille riches, qui avaient pu fournir l'énorme rançon offerte à l'envahisseur ; il restait à Menahem de la cavalerie, des armes de guerre et des places fortes, sur lesquelles il croyait pouvoir compter. Mais il ne s'apercevait pas que l'heure avait sonné de la décrépitude, ainsi qu'un prophète avait si justement caractérisé l'état de désordre où se traînait alors le royaume. Les discordes intérieures relâchaient peu à peu les liens de l'État. Menahem mort, son fils Phacéia (Pékachia) lui succéda (757), mais put à peine se maintenir deux années : il fut tué dans son propre palais, à Samarie, par son compagnon d'armes Phacée (Pekach), fils de Remalia, qui avait tramé un complot et qui s'empara de la couronne (756). On ignore les détails de ce régicide, le septième depuis la formation du royaume des dix tribus. On croit que Phacée dut se défaire encore de deux rivaux avant de monter sur le trône de Samarie. Trois rois auraient ainsi été assassinés en un mois.

Le fils de Remalia, l'avant-dernier roi d'Israël (755-736), fut un homme brutal et emporté, qui opprima le peuple encore plus que ses prédécesseurs ; on le compara au faux berger qui livre son troupeau, qui néglige de rechercher les brebis égarées, de guérir les blessées, de soigner les malades et qui consume la chair des brebis saines. Pour se garantir des attaques des Assyriens, il entra dans une ligue formée par les souverains voisins contre la puissance colossale de Ninive, ligue élaborée, suivant toute apparence, à Damas, qui avait de nouveau un roi, du nom de Rezin, et se trouvait la première exposée aux violences d'une Invasion assyrienne.

Juda devait également accéder à cette alliance. Joathan, fils d'Osias, qui, depuis plusieurs années, gouvernait en qualité de régent, prit, à la mort de son père, le titre de roi (754-740). Il ne se distinguait point par des vertus éminentes ; il n'était ni entreprenant ni homme d'État, et suivit la même voie qu'Osias. Cependant il parait avoir conservé la paix à l'intérieur ; du moins ne lui connaît-on aucun différend avec le grand prêtre. A l'extérieur, la situation restait telle que l'avait créée Osias : des divisions de cavalerie et des chariots de guerre assuraient la force du royaume ; les vaisseaux de Tarse sillonnant la mer Rouge lui procuraient l'opulence. Joathan fit ajouter de nouvelles fortifications à celles de Jérusalem. Il

vécut en paix avec les dix tribus et le roi Phacée ; il semble même qu'un accord plus étroit ait uni les deux princes.

Cette amitié, d'une part, et de l'autre, la formation d'une noblesse avide eurent les effets les plus désastreux pour les mœurs de Juda, surtout à Jérusalem. Par suite de circonstances ignorées, les familles les plus considérables de ce royaume avaient, durant la régence, élevé la tête à tel point que leur puissance dominait presque celle du roi. Les princes de Juda et de Jérusalem avaient le verbe haut, prononçaient dans les affaires les plus importantes, attiraient à eux le pouvoir judiciaire et peu à peu éclipsèrent si complètement la maison de David, qu'elle n'eut plus, en quelque sorte, qu'une ombre de royauté. Il en résulta des maux profonds. Affamés par-dessus tout de s'enrichir, les princes cherchèrent à s'emparer des champs, des vignes ou des troupeaux des habitants de la campagne et à étendre leurs possessions. Peu à peu ils eurent de vastes domaines, qu'ils firent cultiver par des esclaves ou par des pauvres qu'ils avaient réduits à la servitude. Ils ne craignirent point de vendre les enfants de malheureux débiteurs qui n'avaient pu se libérer ou de les employer à tourner leurs meules.

A cette criante iniquité se joignit le vice. Les princes opulents de Juda voulaient jouir, donner de grands festins, passer leurs jours dans les délices et dans le bruit. Dès leur lever, ils se mettaient à table, buvaient et s'échauffaient de vin jusqu'à une heure avancée de la nuit ; ils mangeaient au son des luths, des harpes, des tambourins et des flûtes. Mais c'étaient là d'innocents plaisirs auprès d'autres jouissances. L'ivresse étouffe la pudeur et irrite les sens. La sévère moralité qu'avait nourrie la loi sinaïque proscrivait la luxure : tant qu'elle subsista, la soif immodérée des plaisirs trouva des bornes ; mais bientôt vinrent les relations d'amitié avec le royaume d'Israël, qui favorisèrent les penchants des princes de Juda. Chez les dix tribus, et surtout dans leur capitale Samarie, la sensualité la plus illimitée non seulement n'était pas prohibée, mais encore était, jusqu'à certain point, tenue pour sacrée et faisait partie des rites religieux. Les prêtresses s'y voyaient en foule. L'impudicité avait fait de tels progrès qu'elle avait étendu ses ravages jusque sur les filles et les belles-filles, qui suivaient l'exemple de leurs pères et de leurs beaux-pères. Le vin et la débauche avaient perverti l'esprit des grands au point qu'ils demandaient au bois des oracles et au bâton la révélation de l'avenir. Ce furent ces grands des dix tribus, ces ivrognes d'Éphraïm qui enseignèrent aux princes de Juda à se livrer sans frein aux voluptés. Il est vrai que le culte pratiqué dans le temple de Jérusalem demeurait le culte officiel, reconnu du roi et desservi par les prêtres et les Lévites ; mais les nobles pratiquaient leurs rites privés. L'effet du fraternel accord d'Israël et de Juda fut que l'immonde idolâtrie, les écarts sexuels, l'intempérance, l'orgueil et le mépris du droit devinrent communs chez les deux peuples.

C'est précisément à cette époque de décadence, sous les rois Joathan de Juda et Phacée d'Israël, que surgirent plusieurs hommes de Dieu, qui stigmatisèrent la corruption des grands par des paroles de flamme. Ils formèrent la troisième génération de prophètes, après Élie, Élisée, Amos, Joël et Osée. Le plus grand parmi eux fut Isaïe, fils d'Amoz, de Jérusalem. Plusieurs prophètes contemporains

dénoncèrent et flétrirent avec la même franchise impitoyable les excès et les dérèglements ; mais il les surpassa, ainsi que tous ses prédécesseurs, par l'abondance de la pensée, le charme de la forme, la poétique noblesse de la langue et la clarté de sa vision. Son éloquence unit la simplicité à la profondeur, la concision à la clarté, le trait mordant du sarcasme à l'essor du génie. De sa vie l'on ne sait que peu de chose : il était marié, sa femme avait également le don prophétique et il portait le costume ordinaire des prophètes, un cilice en poil de chèvre (sak). Comme Élie, il fit de sa vocation la tâche sévère de son existence. L'objet exclusif de son action fut de démasquer la méchanceté, d'avertir le peuple et de l'exhorter, en lui présentant l'idéal d'un brillant avenir, qu'il était appelé à réaliser. Il donna à ses fils des noms allégoriques, annonçant d'avance les événements et destinés à servir de signes et de symboles. Durant plus de quarante années (755-710), il remplit sa mission prophétique avec une entière abnégation, une persévérance infatigable et exempte de crainte. Dans des circonstances d'une haute gravité, où tous, petits et grands, princes et roi, désespéraient, il se montra plein de confiance dans la victoire et sut rallumer l'étincelle de l'espérance et du courage.

Isaïe apparut pour la première fois l'année de la mort d'Osias (755) ; il pouvait alors être âgé de trente ans. Sa vie semble avoir été jusque-là toute mondaine et livrée aux femmes, dont il put ainsi dépeindre le luxe avec tant de détails. Il commença par annoncer au peuple, peut-être sur la montagne du temple, une vision qu'il venait d'avoir et la manière dont il avait été choisi comme prophète.

Cette vision forme le sujet de son premier discours. C'est un récit simple et bref, mais dont le sens profond ne saurait néanmoins n'être pas compris. Il raconta qu'il avait vu Jéhovah Zébaoth sur un trône haut et élevé, et entouré d'êtres ailés, les séraphins : Un séraphin criait à l'autre : Saint, saint, saint est Jéhovah Zébaoth ! d'une voix si retentissante que les fondements des colonnades du temple s'ébranlèrent. Je dis alors : Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures, et mes yeux ont vu le roi Jéhovah Zébaoth. Alors vola vers moi un des séraphins ; dans sa main était une pierre ardente, qu'il avait prise près de l'autel, il en toucha ma bouche et dit : Vois, ceci a touché tes lèvres, ton délit est enlevé et ton péché est expié. J'entendis la voix du Seigneur qui disait : Qui enverrai-je et qui marchera pour nous ? Je répondis : Me voici, envoie-moi. Et il dit : Va, et dis à ce peuple : Écoutez toujours, vous n'entendrez rien, regardez toujours, vous ne comprendrez rien. Que le cœur de ce peuple soit insensible, ses yeux éblouis, ses oreilles assourdies, pour qu'il ne voie pas de ses yeux, n'entende pas de ses oreilles et ne comprenne pas par son cœur, car il pourrait revenir en arrière et être sauvé. Je dis : Jusqu'à quand Seigneur ? Il répondit : Jusqu'à ce que les villes soient désertes et inhabitées, les maisons vides d'hommes, et le pays dévasté en solitude.

Isaïe, dans ce début, n'avait fait qu'effleurer la perversité des grands ; il avait simplement donné à entendre qu'ils étaient inaccessibles à des sentiments meilleurs. Dans un discours suivant, il se montra plus explicite et, s'adressant plus spécialement aux princes de Juda, leur mit sous les yeux l'image de leur folie et de

leur démence. Il fit ressortir la signification idéale du peuple d'Israël, de la loi qu'il avait à pratiquer et du temple qui devait eu être le signe visible. Après avoir emprunté pour cela les paroles à jamais mémorables d'un prophète plus ancien[1] :

A la fin des jours
La montagne du Temple sera placée sur la cime des monts,
Et sera plus haute que les collines
Et vers elle toits les peuples afflueront.
.....
Un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre peuple,
Et l'on n'apprendra plus la Guerre.

le prophète poursuit ironiquement :

Maison de Jacob, venez,
Marchons dans la lumière de Jéhovah !
Mais tu as délaissé la loi de ton peuple,
Maison de Jacob !
.....

L'homme, continue Isaïe, sera abaissa encore davantage et son orgueil humilié ; car un jour de châtiment arrivera sur tout ce qui est orgueilleux et élevé et le précipitera dans la poussière. Que le peuple ne s'en repose donc pas sur des hommes ; ses guides ne sont pas plus sûrs que les fortes murailles et les tours altières. Tout appui sera brisé : le héros et le guerrier, le gouverneur et le conseiller, le devin et le prophète. Des enfants domineront avec leurs jeux dans les familles, et les choses en viendront au point qu'un homme, alors même qu'il ne possédera qu'un vêtement convenable, sera supplié par tout un peuple de devenir son chef pour arrêter la décadence, et cet homme refusera. Puis il en vient aux princes sans conscience de Juda. Il montre la source profonde du mal d'où naissent la perversité religieuse, l'injustice et l'insensibilité : ce sont la soif des plaisirs et la convoitise allumées par les femmes qui, pour se satisfaire, ne cessent d'exciter les grands à l'exploitation impitoyable, à la spoliation et à l'asservissement de voisins sans défense. Et développant ce thème : Des femmes règnent sur mon peuple ! Et quels sont leurs instruments de pouvoir ? Leur désir immodéré de plaire, leur amour du faste et les arts séducteurs avec lesquels elles attirent les hommes et les jeunes gens : le prophète décrit avec une étonnante minutie la passion du luxe chez les filles du Sion. Mais il ne veut pas rester sur cet affligeant spectacle, et, passant à des images moins tristes, il cherche à ranimer l'espérance : Les jours pleins de grâce des temps anciens reviendront. Sur la hauteur de Sion et sur ses tours d'appel on verra de nouveau la colonne de fumée pendant le jour, la colonne de feu pendant la nuit, et elle sera une protection contre les intempéries et les orages.

Ce puissant discours, si magistral dans la forme et dans le fond, a-t-il, au moment même, fait impression ? Non ; il n'a produit aucune amélioration durable. Car Isaïe et les prophètes de son époque eurent souvent encore à tonner contre les mêmes débordements et les mêmes vices. La noblesse n'est pas si facile à

s'amender: celle-ci accueillit avec le sourire du mépris le tableau menaçant qu'on lui faisait de l'avenir. Ce n'est point cependant en vain qu'avaient été prononcées ces paroles pleines d'éloquence ; elles ont porté plus tard dans des milieux auxquels elles n'avaient point été destinées, et leur action s'est étendue au loin sur les peuples, à travers les contrées et les âges. Elles ont été comme un tonnerre, qui a réveillé la conscience. Isaïe ne se borne pas à poursuivre le crime de ses censures ; il présente aux hommes un idéal moral, dont la pratique leur fera trouver le salut et obtenir le bonheur. Le roi doit régner selon la justice et régner aussi sur les grands, afin que ceux-ci, à leur tour, gouvernent avec équité. Il ne doit ni juger d'après le témoignage de ses yeux, ni prononcer d'après le bruit qui arrive à ses oreilles. La religion qui prie de la bouche et des lèvres, qui exalte Dieu en paroles, pendant que le cœur est loin de lui, cette adoration, simple précepte d'homme, chose apprise, Isaïe la qualifie dans les termes du plus profond mépris ; il flétrit plus âprement encore les sacrifices offerts sans la sincérité de l'intention et avec la méchanceté au fond du cœur.

Non content d'appliquer le feu de sa parole à guérir les plaies de la religion et des mœurs, il reprit l'œuvre de Samuel et d'Élie, en rassemblant autour de lui un groupe d'hommes pénétrés des mêmes sentiments, et auxquels il communiqua son esprit. Il choisit parmi les victimes de l'injustice des grands, celles dont le caractère était le plus impressionnable, et ces opprimés devinrent à la fois ses disciples et ses enfants. Il ne leur enseigna point le zèle violent et impétueux, mais les vertus opposées de la mansuétude, de la patience et de la résignation. Les hommes qui se réunirent à ses côtés furent appelés les humbles ou les affligés du pays (Anvê-Arez, Anavim). Nés sans fortune en leur qualité de Lévites, ou appauvris par les exactions des princes de Juda, ils prirent eux-mêmes ou reçurent le nom de pauvres (Ebionim). Isaïe leur apprit à supporter sans se plaindre la spoliation et la pauvreté, à souffrir l'injustice et la peine en se confiant à Dieu et à sa Providence. Ces humbles formèrent une communauté à part, qu'Isaïe et ses successeurs considérèrent comme l'âme et la moelle de la nation et à laquelle ils vouèrent sans réserve leur esprit et leur cœur. Ces pauvres devaient servir d'exemple au peuple. Le cercle de lumière qui émanait de ce grand prophète répandit autour de lui la chaleur et la clarté ; sous sa bienfaisante influence, les germes cachés au fond de la loi sinaïque apparurent au jour et leur éclosion assura la domination intellectuelle du peuple de Dieu. Isaïe devint ainsi, comme le fut Samuel et bien plus qu'Élie, le point de départ d'une évolution capitale dans l'histoire du développement intérieur d'Israël. Mais son regard prophétique ne s'attachait pas qu'à son peuple et à son pays ; il errait encore au delà des frontières et se portait surtout sur les deux grands États conquérants, l'Égypte et l'Assyrie, de plus en plus redoutables et pour Israël et pour Juda.

Le lien fraternel qui avait uni les deux royaumes sous les règnes d'Osias et de Joathan se rompit à la mort de ce dernier, et la discorde rentra dans les cœurs. A quel sujet ? On l'ignore. Achaz, le nouveau roi de Juda (739-725), était un esprit faible, aux conceptions confuses, et qui n'avait aucune des qualités requises par les dangers de la situation. Sous son règne se nouèrent des complications politiques dont les conséquences se firent sentir au loin et qui devaient l'enlacer lui-même

dans des difficultés inextricables. Peu après son avènement surgit une question de haute portée, entrerait-il à son tour dans l'alliance des royaumes de Samarie et de Syrie ? Ces deux pays se voyaient dans la nécessité de s'unir étroitement pour faire face au double danger qui les menaçait, d'une part, du côté de l'Égypte, redevenue puissante sous son roi Sabacus, de l'autre, du côté de l'Assyrie, également gouvernée par un prince conquérant, Téglat-Phalazar. Ce monarque plein d'énergie, qui non seulement restaura son royaume désorganisé, mais encore le consolida et l'agrandit, venait de détruire diverses places fortes en Mésopotamie et tournait ses armes contre les pays du Liban. De là, entre Rezin et Phacée une alliance offensive et défensive, à laquelle ils s'efforcèrent de faire adhérer Achaz. Celui-ci ayant refusé, les deux rois, ligués, parait-il, avec d'autres peuples, lui déclarèrent la guerre.

La maison de David, à cette nouvelle, entra dans une grande frayeur. Aveuglé par l'effroi, Achaz dépêcha secrètement une ambassade au roi d'Assyrie pour lui demander secours et s'offrit en échange de lui rendre hommage de vassalité. Cette démarche, qui faisait de son royaume un fief assyrien, pouvait lui être utile actuellement, mais elle compromettait tout l'avenir. L'œil clairvoyant d'Isaïe vit le danger : le prophète avertit le roi de se garder de précipitation. Accompagné de son fils, qui portait le nom symbolique de Schedi-Yaschoub (Un reste reviendra), il se rendit auprès d'Achaz, occupé à surveiller des travaux de défense aux bords du lac Supérieur, et, songeant d'abord à le rassurer, lui dévoila l'avenir en termes clairs et précis, néanmoins pleins d'élévation :

Bien qu'Aram ait médité du mal contre toi,
Qu'Éphraïm et le fils de Remalia aient dit :
Montons contre Juda... et conquérons-le,
Ainsi dit le Seigneur Jéhovah :
Cela ne subsistera et ne se fera pas....

Faisant ensuite ressortir les dangers d'une alliance avec l'Assyrie, il montra le pays changé par l'invasion des armées assyriennes en un lieu couvert de ronces et de chardons, les coteaux aujourd'hui couverts de vignes généreuses, source d'ivresse et de vertige, convertis en solitudes. Mais les pâturages demeureront et l'homme devra se contenter d'une génisse et de deux brebis, dont la fécondité sera telle, que de nouveau le pays produira en abondance le lait et le miel, — pour le reste du peuple. Isaïe raconta ensuite qu'il avait reçu l'ordre d'écrire en grandes lettres, dans un grand rouleau, et en écriture populaire, les mots : Hâte butin, pille tôt... Il devait prendre deux témoins dignes de foi, le prêtre Urie et le prophète Zacharie, pour confirmer cette révélation. Bien plus, sa femme lui ayant donné un fils, il avait, suivant une inspiration prophétique, précisément formé de ces mots le nom de l'enfant (Maher schelal, Chasch baz). Ces présages devaient confirmer ceci, savoir : avant que le nouveau-né du prophète sache appeler son père et sa mère, les richesses de Damas et le butin fait à Samarie seront emportés comme trophées devant le roi d'Assyrie.

Achaz demeura insensible. Il avait plus de confiance en Téglat-Phalazar que dans le Dieu d'Israël, et ainsi la destinée s'accomplit. En apprenant que plusieurs princes s'étaient alliés contre lui, le roi d'Assyrie et franchir leurs frontières à ses armées. Rezin dut lever le siège de Jérusalem pour voler à la défense de son propre territoire, et Phacée, également obligé de ne songer qu'à son salut, s'en retourna à Samarie. Jérusalem était momentanément sauvée. Les deux rois ennemis, tronçons de bois fumants, furent impuissants à détourner les suites de leur entreprise. Téglat-Phalazar mit le siège devant Damas, s'en empara, fit Rezin prisonnier et le tua ; puis, envahissant le territoire des dix tribus, prit les places fortes des montagnes, du littoral et de la région du Jourdain. Phacée n'essaya même pas, ce semble, de se défendre ; il dut la vie à une lâche soumission. Mais tous les habitants des villes situées au nord et de l'autre côté du Jourdain furent emmenés en captivité (vers l'an 738) et distribués dans les diverses provinces du vaste empire assyrien. Le royaume d'Israël perdit la moitié de son territoire et de sa population. Phacée, dont la témérité avait provoqué cette catastrophe, ce berger insensé, qui avait livré le troupeau, devint l'objet d'un grand mécontentement : une conjuration s'ourdit, à l'instigation d'Osée, fils d'Éla, et il fut tué (vers 736), après vingt années d'un règne funeste à son peuple et à son pays.

Le royaume de Juda subit à la même époque une révolution profonde. Achaz, après s'être déclaré vassal du roi d'Assyrie, avait dû se rendre auprès de celui-ci pour lui faire hommage. Loin de sentir l'humiliation du rôle subalterne qu'il s'était imposé, il éprouva de l'admiration pour les mœurs assyriennes et conçut le dessein de les faire imiter, sinon même adopter tout à fait dans son royaume. C'est ainsi qu'il introduisit à Jérusalem, entre autres coutumes, le culte du soleil et des planètes. L'image du soleil entouré de rayons fut placée à l'entrée du temple et l'on consacra à cette divinité des coursiers et des chariots. Achaz alla plus loin encore dans l'idolâtrie que les rois d'Israël. Mais il y avait d'autres brèches par où l'élément assyrien commençait à pénétrer dans les mœurs de Juda. La langue assyrienne avait beaucoup d'analogie avec celle des Araméens ; les gens de cour l'apprirent pour mieux s'entendre avec leurs maîtres. Dans cette servile copie de l'étranger, Achaz franchit toutes les bornes : menacé un jour d'un grand malheur, il en vint à la pensée de sacrifier son propre fils en l'honneur d'un dieu imaginaire, à Moloch, barbarie effroyable qui se retrouvait dans le culte de l'idole assyrienne. C'est dans la belle vallée de Ghè-Hinnom ou Ben-Hinnom, à l'endroit où s'élargit, au sud-ouest, la vallée du Cédron, où la fécondité du sol, entretenue par la source de Siloé et par de frais ruisseaux, nourrit une végétation splendide, que s'éleva le bûcher (Tôphet) sur lequel, sourd aux cris déchirants de l'innocente victime, Achaz fit brûler un de ses fils. C'est là l'origine de la Géhenne.

Il va sans dire que ces égarements ne restèrent pas sans influence sur les princes de Juda. Portés par leurs prédilections naturelles vers les us étrangers, qui laissaient toute carrière à leurs penchants, ils accueillirent avec plaisir cette assimilation à la puissance assyrienne. Plus que jamais, grâce à la faiblesse d'Achaz, ils pouvaient donner cours à leurs passions sensuelles et poursuivre leurs injustices envers le peuple. La contagion du mal avait également atteint les prêtres. Soit égoïsme, soit crainte, ils gardèrent le silence devant les actes du roi et des grands,

ou s'ils parlèrent, ce ne fut qu'au gré de leurs désirs. Ils reçurent de l'argent et enseignèrent selon le cœur des puissants du jour. C'est d'un de ces prêtres dégénérés que vint sans doute cette interprétation, que l'immolation des premiers-nés, loin de déplaire à Dieu, lui était agréable, puisque la loi révélée à Moïse ordonne de consacrer à Dieu les premiers-nés, en d'autres termes, de les sacrifier par la flamme.

Heureusement il existait encore des dépositaires de la doctrine primitive et d'une morale plus pure, qui élevèrent la voix et protestèrent, avec toute la force de l'éloquence et de la conviction, contre ces désordres et cette usurpation des mœurs étrangères. Un jeune prophète du temps mit hardiment le doigt sur la plaie et ne craignit pas, non seulement d'appeler le crime par son nom, mais encore de montrer, lui aussi, le germe d'où il sortait. Michée, de Morescha, probablement de l'école d'Isaïe, se partageait entre la lourde tâche de chercher à toucher le cœur des pécheurs et celle de leur montrer les suites de leur aveuglement. Un de ses discours, prononcé sous le règne d' Achaz, met à nu la corruption religieuse et morale de l'époque et flétrit surtout la hideuse coutume des sacrifices humains

> Avec quoi apparaîtrai je devant Jéhovah ?
> Qu'offrirai-je au Très-Haut ?
> Lui apporterai-je des holocaustes avec des génisses d'un an ?
> Jéhovah agréera-t-il mille béliers,
> Des myriades de torrents d'hâle ?
> Donnerai-je mon aîné pour mon crime?
> Le fruit de mes entrailles pour le péché de mon aime ?
> — Est-ce qu'un homme t'a dit ce qui est bon ?
> Ce que Jéhovah demande de toi,
> Ce n'est rien que pratiquer la justice, aimer la piété,
> Et marcher modestement en présence de ton Dieu.
> ……

Peu à peu la dépravation fit de tels progrès qu'elle en vint à gagner la partie saine de la nation. De faux prophètes surgirent, qui défendirent, aussi au nom de Jéhovah, les vices et la perversité, pour flatter les maîtres du pouvoir. Ces apôtres du mensonge eurent également des paroles enthousiastes, prétendirent aussi avoir des visions : ils s'exprimèrent comme les prophètes et suscitèrent ainsi un grand trouble dans les esprits. Le peuple, désorienté, ne sut plus en qui croire, de ceux qui l'admonestaient ou des complaisants, des censeurs ou de ceux qui lui peignaient les choses sous de belles couleurs. En un mot, cette période fut plus désolante encore que les six années du règne d'Athalie.

Cependant les événements politiques suivaient leur cours et de nouvelles difficultés s'apprêtaient. Le royaume de Samarie, que ses pertes de territoire à l'est et au nord ne permettaient plus d'appeler le royaume des dix tribus, continuait de subir les funestes effets de l'imprévoyance de son chef. Les blessures que lui avaient faites les Assyriens n'avaient pas suffi pour humilier l'arrogance des grands et diminuer leur égoïsme : Des maisons de briques sont tombées ? disaient-ils, eh

bien ! nous en reconstruirons de pierres de taille ; des sycomores ont été coupés ? nous les remplacerons par des cèdres. L'intempérance de la noblesse éphraïmite l'empêcha de réfléchir que les défaites que ne suit pas un viril effort de relèvement ne sont que le prélude de la catastrophe finale. L'anarchie venait encore s'ajouter à cet aveuglement, si elle n'en était pas une conséquence. Après la mort de Phacée, tombé sous les coups des conjurés, neuf années s'écoulèrent, pendant lesquelles aucun roi ne put se maintenir au pouvoir. Osée, le chef des conspirateurs, commença vraisemblablement par refuser la couronne, et nul autre que lui ne jouissait de l'autorité nécessaire pour la porter. La misère du temps et la crainte de se voir broyé entre les deux grands empires d'Assyrie et d'Égypte jetèrent Israël dans une politique de perfidie et de duplicité. Un prophète contemporain a raillé le rôle ambigu joué alors par Samarie :

Éphraïm court après le vent
Et poursuit la tempête.
Tous les jours il ajoute au mensonge et à la fraude ;
Il fait alliance avec l'Assyrie
Et envoie de l'huile en Égypte...

Ainsi s'accomplissait la destinée du royaume de Samarie. Chaque pas que faisaient les grands pour se sauver les rapprochait de leur perte. Finirent-ils par avoir conscience de leur état de désordre et de faiblesse ou fut-ce simplement caprice et irréflexion a Toujours est-il qu'ils se décidèrent à proclamer roi le meurtrier de Phacée, Osée, fils d'Éla. Ce souverain, le dernier de Samarie (vers 727-719), était, il est vrai, meilleur ou plutôt moins mauvais que ses prédécesseurs, et de plus était belliqueux. Mais il ne sut pas davantage conjurer la ruine. Selon toute probabilité, il se rapprocha en secret de l'Égypte, qui ne cessait de le leurrer de fausses espérances. Justement à cette époque, un roi guerrier d'Assyrie, Salmanazar, venait d'entrer en campagne contre Élulaï, roi de Tyr, et contre la Phénicie : il en profita pour attaquer également Samarie. Osée, sans l'attendre, alla à sa rencontre et lui promit des présents comme témoignage de vassalité ; mais à peine le roi d'Assyrie se fut-il éloigné que l'agitation fut fomentée contre lui. Osée commença la plus folle des défections en cessant de payer son tribut annuel. La Phénicie fit de même. Salmanazar alors, rassemblant ses forces, repassa l'Euphrate et le Liban. Son approche dissipa l'espoir qu'avaient conçu les peuplades de recouvrer leur liberté. Les villes phéniciennes de Sidon, d'Acre et jusqu'à l'ancienne Tyr, durent se rendre sans combat. D'Acre, Salmanazar s'avança sur le royaume de Samarie par la plaine de Jezréel. Les villes israélites lui firent, à leur tour, leur soumission, ou bien leurs habitants se réfugièrent dans la capitale. Osée toutefois ne perdit pas courage, quoique les secours attendus sur la foi des promesses de l'Égypte n'arrivassent point. Située au sommet d'une colline, Samarie, mise en état de défense, pouvait tenir quelque temps. Dans l'intervalle, — ce dut être l'espérance d'Osée et de la population samaritaine, — un événement imprévu pouvait survenir, qui obligerait Salmanazar à se retirer. Remparts, tours et créneaux furent donc consolidés, la place approvisionnée de vivres et d'eau, et toutes les dispositions prises, qui sont nécessaires à la défense d'une ville investie. Les Assyriens étaient déjà passés maîtres dans l'art d'assiéger les forteresses. Mais la défense dut être

poussée avec autant de persévérance et de vigueur que l'attaque, car le siége dura près de trois ans (de l'été de 721 à celui de 719). Cependant tous les efforts, tout le courage et toute la constance des assiégés demeurèrent infructueux : la capitale du royaume des dix tribus fut emportée d'assaut, après deux siècles d'existence. Le dernier roi de cet empire, Osée, se vit traiter encore, jusqu'à un certain point, avec ménagement : le vainqueur se contenta de le déposséder de la couronne et de le retenir en prison jusqu'à la fin de ses jours. Aucune plume n'a retracé le nombre des victimes qui succombèrent par milliers dans cette lutte suprême, ni le chiffre de ceux qui furent emmenés en captivité : le royaume était devenu tellement étranger à ceux qui d'ordinaire tenaient note de l'histoire du peuple, les Lévites et les prophètes, qu'ils n'en ont relaté la chute qu'en peu de lignes. Nulle élégie ne se fit entendre sur ses ruines, comme si sa triste destinée n'eût rencontré que de l'indifférence chez les poètes. La prophétie s'était accomplie. Éphraïm n'existait plus ; les idoles de Dan, de Samarie et d'autres villes s'acheminaient vers Ninive, et avec elles d'innombrables captifs, que le vainqueur dispersa par groupes dans des régions peu peuplées, dont la situation n'est pas exactement connue, à Chalach, à Chabor, au fleuve Gozan et dans les montagnes de la Médie. Le royaume des dix tribus, ou Maison d'Israël, avait subsisté deux cent soixante ans ; vingt rois avaient régné sur lui, et un matin il disparut sans laisser de traces, parce que, obéissant à l'indocilité d'Éphraïm, il s'était rendu étranger à son principe, en avait méconnu volontairement les éléments de progrès moral et de liberté, et en était ainsi arrivé à choir dans l'idolâtrie et dans les vices énervants qui lui font cortège. Le sol vomit les dix tribus, comme autrefois les peuples cananéens. Que sont-elles devenues ? On les a cherchées aux extrémités de l'Orient et de l'Occident, et on a cru les avoir retrouvées. Des imposteurs et des fous ont prétendu descendre de leur postérité. Mais il est hors de doute que, à part de minces fractions, elles se sont perdues parmi les peuples et ont disparu. Il n'en est probablement resté dans le pays qu'un petit nombre d'hommes, agriculteurs, vignerons ou bergers ; quelques autres, débris de familles nobles, surtout de celles qui habitaient à la frontière de Juda, ont pu se réfugier sur le territoire voisin.

Il était donc retranché, le membre gangrené, qui avait infecté tout le corps de la nation et l'avait paralysé. La tribu d'Éphraïm, dont l'égoïsme avait provoqué jadis, lors de l'occupation du pays, le morcellement de l'unité nationale, dont l'arrogance avait, plus tard, déterminé la scission et l'affaiblissement d'un empire devenu puissant, Éphraïm gémissait maintenant à l'étranger : J'ai été châtié comme un jeune taureau indocile ; je suis couvert de confusion et je rougis, car je porte l'opprobre de ma jeunesse. Ce membre une fois séparé, le corps de la nation sembla revenir à la santé. Les tribus de Juda et de Benjamin, qui, avec leurs annexes de Siméon et de Lévi, formaient depuis la chute du royaume des dix tribus le reste d'Israël, reprirent vigueur et refleurirent. Si la ruine de Samarie tes avait frappées de stupeur, elle leur avait aussi, pour le moment du moins, donné une leçon, en les avertissant de se corriger des désordres qui, pour Juda également, avaient amené la dégénération et la décadence. Le peuple et les grands cessèrent, dans les premiers temps qui suivirent, de se montrer sourds aux exhortations des prophètes. Isaïe, qui avait annoncé à la pécheresse Samarie que la couronne d'orgueil dominant sur la grasse vallée des ivrognes d'Éphraïm serait comme un

fruit hâtif, aussitôt consommé ; Isaïe, dont la prédiction s'était réalisée, trouvait maintenant des auditeurs plus dociles. A quoi avait-il tenu que Jérusalem ne partageât le sort de Samarie ? A un simple caprice du conquérant assyrien. La crainte ramena l'humilité dans les cœurs et rendit Jérusalem attentive à ceux qui lui montraient la bonne voie.

Au reste, il régnait alors un prince comme la maison de Juda n'en avait plus vu depuis David. Fils d'Achaz, Ézéchias (Chiskiyahou — 724-696) était tout l'opposé de son père. Son âme tendre et poétique n'avait de penchant que pour l'idéal, et cet idéal lui apparaissait dans sa propre religion, dans les commandements et la tradition des temps antiques. Autant son père avait mis de zèle à propager les us étrangers et à faire la guerre au caractère national, autant Ézéchias s'appliqua à restaurer les mœurs de l'ancienne Judée, à épurer les idées et les institutions religieuses. Il prit la Thora pour guide, régla sur elle sa propre vie et celle de son peuple. Si jamais roi fut pour ses sujets un modèle et une lumière, ce fut Ézéchias. En lui brillaient non seulement la justice, la générosité, la grandeur d'âme, mais encore les vertus que d'ordinaire la couronne intimide et fait fuir : la mansuétude, la modestie et l'humilité. Il possédait cette piété profonde et cette pure crainte de Dieu qui sont aussi rares que la perfection artistique et le génie du capitaine. Les prophètes et les poètes sacrés avaient de bonne heure reconnu la noblesse de sentiment et les qualités du jeune prince. Pendant le règne funeste d'Achaz, qui fut une oscillation continue entre la faiblesse et la folie, ces hommes de Dieu, avec la communauté des humbles, avaient mis leur espoir dans le jeune fils du roi et attendu de son avènement le retour des temps glorieux de David. Ézéchias, qui avait vu avec douleur les égarements de son père, montra, aussitôt après sa mort, la répulsion qu'elles lui inspiraient. Il ne fit pas inhumer Achaz dans la sépulture héréditaire des rois de la race de David, mais dans un caveau tout exprès construit pour cet objet. Dans les débuts de son règne, les courtisans, les dignitaires de l'administration et de la magistrature le laissèrent maître de lui-même, comme il arrive à tout jeune roi dont le caractère et les intentions n'ont pas encore été sondés. Pendant cette période, Ézéchias put former de bonnes résolutions et commencer à les mettre en pratique, introduire des innovations, éloigner du palais les serviteurs éhontés ou criminels et les remplacer par de plus dignes.

Mais que d'abus ne dut-il pas proscrire, pour purger le pays et les esprits des immondices accumulées par l'idolâtrie ! Le temple était désert, et le royaume rempli d'idoles et d'autels. Ézéchias rouvrit le sanctuaire et en restaura la dignité, en même temps qu'il faisait détruire toutes les images des faux dieux. Voulant une fois pour toutes abolir les désordres de l'idolâtrie, il rendit un décret qui interdit de construire désormais aucun autel et de sacrifier, même à Jéhovah, sur les montagnes et les hauts lieux : quiconque éprouvait le besoin d'honorer Dieu devait se rendre au temple de Jérusalem. Cette mesure parut sans doute, à foule de gens, léser la liberté du culte ; mais Ézéchias ne pouvait pas respecter cette liberté ou plutôt ce dévergondage, s'il voulait sérieusement corriger le peuple d'habitudes irréfléchies. Aux approches de la fête du printemps, il ordonna que l'agneau pascal,

dont on avait jusque-là fait l'offrande sur les autels privés, ne fût plus sacrifié que dans le sanctuaire de Jérusalem.

Les courtisans ne lui laissèrent pas longtemps poursuivre une réorganisation qui leur apparaissait comme une nouveauté. Il semble que le préfet du palais, Schebna, s'empara peu à peu de l'autorité. Ézéchias était un poète, une nature rêveuse, molle et flexible, et d'un vouloir peu ferme. Les hommes de ce tempérament sont faciles à mener et les rois mêmes obéissent volontiers à une volonté forte. L'expédition de Salmanazar contre Tyr et Samarie, dans les premières années du règne d'Ézéchias, fut naturellement une cause d'appréhensions à Jérusalem et à la cour. Les circonstances commandaient de prendre une détermination nette, de se décider ou à faire cause commune avec les alliés ou à donner des gages de fidélité au roi d'Assyrie. Ézéchias, avec son caractère et ses sentiments, dut hésiter. Le peuple frère s'épuisait depuis trois ans dans Samarie assiégée et de sombres destinées l'attendaient en cas de défaite ; fallait-il l'abandonner ou lui prêter secours ? Et, d'un autre côté, devait-il provoquer la colère du puissant monarque assyrien ? Ézéchias, en cette conjoncture, éprouva peut-être un certain contentement à se voir privé de son libre arbitre. L'effet de cette désunion dans les sphères du pouvoir fut d'imprimer à son règne le caractère d'une suite de contradictions : l'élévation s'y montre à côté de la bassesse, les bonnes mœurs avec la corruption, la plus sereine confiance en Dieu près d'une obséquieuse recherche de l'aide étrangère ; le roi, en un mot, y apparaît comme l'image de la justice dans une capitale remplie d'assassins. Il ne vint même pas à bout de bannir l'idolâtrie. Les grands conservèrent leurs statuettes d'or et d'argent et continuèrent à adorer l'œuvre des mains de l'homme. Dans leurs jardins se maintinrent les statues d'Astarté, à l'ombre épaisse des térébinthes spécialement plantés pour leur servir d'abri.

Cette anarchie, née de la faiblesse du roi et de l'opiniâtreté des grands, se traduisit dans la politique extérieure du royaume, au grand dommage de l'État. Contre toute attente et par un calcul étrange après la chute de Samarie, les gouvernants de Juda adoptèrent une ligne de conduite qui eût été plus sage avant et en tous cas plus généreuse. Ils formèrent le dessein de rompre avec l'Assyrie et de s'unir à l'Égypte. Ils suivirent exactement la même voie que Samarie dix années auparavant, sollicitèrent l'Égypte pour obtenir sinon le concours d'une armée nombreuse, du moins l'envoi de chevaux en quantité suffisante pour tenir campagne contré l'Assyrie. Bien entendu ce projet fut mené sans bruit, car la divulgation de préparatifs pouvait attirer des mat-heurs. Les sages hommes politiques de Juda poursuivaient leur oeuvre dans l'obscurité et entouraient leurs résolutions du plus profond mystère.

Mais avec quelque discrétion que ces démarches fussent conduites et ces négociations dérobées à l'attention publique, elles n'échappèrent pas au regard d'Isaïe, qui employa toute la force de son éloquence à arrêter, autant qu'il se pouvait encore, une aussi folle entreprise. Ses plus brillants, ses plus saisissants discours sont de cette période de crise aiguë. Toutes les ressources oratoires du prophète, la description des calamités prochaines, la satire de l'aveuglement actuel,

les exhortations pleines de douceur et l'image d'une perspective heureuse pour l'avenir, tout fut mis en oeuvre par Isaïe pour détourner de leur dessein les obstinés conseillers du roi. Isaïe voulait que, dans la lutte acharnée qui allait éclater entre l'Assyrie et l'Égypte, Juda demeurât neutre, ne fit rien, se tint tranquille.

Cependant les choses suivaient leur cours, malgré les efforts et les avis du prophète. Le roi Ézéchias, — car c'est en son nom que l'on agissait et parlait, — rompit avec l'Assyrie, c'est-à-dire cessa d'envoyer son tribut à Ninive. Ce qui était inévitable arriva, le roi Sennachérib (Sancherib) réunit une armée nombreuse pour frapper un grand coup et sur Juda et sur l'Égypte, dont le chemin lui était ouvert, grâce à la soumission déjà complète des pays intermédiaires, Aram, Phénicie et Samarie. Les habitants de Juda se préparèrent à la résistance. Ne se sentant pas de force à soutenir un choc en rase campagne, leurs généraux pensèrent que les forteresses des vallées, qu'ils avaient mises en état de défense, arrêtèrent l'armée assyrienne jusqu'à l'arrivée des renforts égyptiens. On apporta une hâte particulière à fortifier Jérusalem. Les points faibles du rempart furent renforcés, celui-ci même exhaussé et les maisons que l'extension de la ville avait portées jusqu'à l'enceinte, démolies. L'ancienne ligne fortifiée de la ville de David (Sion) et la ville basse (Millô) furent couvertes par la construction d'une nouvelle enceinte, sur laquelle s'élevèrent des tours. Le lac Supérieur, qu'alimentait une source (Ghihon), fut couvert de maçonnerie et l'eau amenée dans la ville par le moyen d'un canal souterrain. L'autre aqueduc, au sud de la place, fut comblé et les sources bouchées, pour couper l'eau à l'ennemi et parer au danger d'un long siège. L'arsenal, la maison de la forêt du Liban, fut approvisionné d'instruments de guerre. Schebna, l'âme de cette activité bruyante, agit en ces circonstances avec aussi peu de ménagements que s'il exit lui-même été le souverain. Isaïe, indigné de ses procédés comme de l'absurdité de sa politique, le foudroya d'une apostrophe qui, apparemment, réveilla Ézéchias de sa vie contemplative, car peu après on vit Éliakim, fils de Chilkia, succéder à ce turbulent officier. Le nouveau préfet du palais dut agir sous l'inspiration d'Isaïe. Ézéchias lui-mime, amené à reprendre part aux affaires publiques, parut obéir à ses conseils. La chute de Schebna fut un retour à un meilleur état de choses.

Mais il n'était plus possible de revenir sur ce qui s'était fait. Transporté de colère à la nouvelle de la défection d'Ézéchias, Sennachérib avait marché sur le royaume de Juda. Il prit d'assaut et détruisit toutes les places fortes, dont les habitants s'enfuirent en se lamentant vers Jérusalem. Les assyriens n'épargnaient ni l'âge, ni le sexe. Les routes étaient désertes, nul voyageur ne parcourait le pays, l'ennemi n'avait égard à aucun homme. Le courage des plus vaillants s'évanouit, à mesure que l'ennemi approchait de la capitale, et l'orgueil se changea en abattement. Résister, on n'y songeait pas. Mais, tandis que tous désespéraient, le prophète Isaïe conserva toute sa fermeté et sa parole releva les esprits. Il se rendit sur une des vastes places de Jérusalem et y prononça encore un de ces discours où l'enthousiasme le dispute à la beauté de la forme et comme seul il savait en faire couler de ses livres. Il montra Israël délivré de l'Assyrien et un brillant avenir s'ouvrant devant lui: Les exilés de tous les pays reviendront dans leur patrie, les exilés des dix tribus s'uniront à Juda, la jalousie et l'inimitié ne régneront plus

entre eux ; les prodiges de la sortie d'Égypte se renouvelleront et le peuple entonnera de nouveau un cantique d'action de grâces :

> Triomphe et fais retentir ton chant, habitant de Sion,
> Car il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël.

Puissance admirable de l'esprit, force irrésistible de la confiance en Dieu, dans la victoire finale de la justice et la paix éternelle, qui, dans les affres de la terreur, de la dévastation et du désespoir, en face des mortelles tristesses du présent, tenait ferme l'image d'un avenir heureux ! Le pays était ravagé, les villes incendiées, le sol nourrissait les conquérants qui l'écrasaient, la chute prochaine de la capitale semblait inévitable, Jérusalem allait avoir le sort de Samarie, et, en présence d'une si navrante perspective, Isaïe maintenait avec constance la révélation qu'il avait eue, que Juda ne périrait point. Certes l'invasion de Sennachérib lui causerait des calamités ; mais ces malheurs seraient salutaires pour l'amélioration, sinon de tout le peuple, du moins d'une partie du peuple.

Isaïe ne fut pas le seul prophète qui, dans cette période de misère et d'une ruine imminente, non seulement tint haut le drapeau de l'espérance, mais encore promit à Israël un avenir de bonheur, auquel tous les peuples de la terre prendront part. Michée parla dans le même sens, bien qu'avec moins d'art et d'une façon moins saisissante. Avec plus d'assurance encore qu'Isaïe, au milieu du fracas de la guerre, il prédit l'avènement de la paix éternelle entre toutes les nations et s'efforça ainsi de relever les courages défaillants.

Mais combien la réalité présente ne contrastait-elle pas avec les vastes promesses de ces deux hommes ! Le roi Ézéchias, au spectacle de la détresse où l'invasion avait placé Jérusalem, perdit courage, envoya des messagers à Sennachérib au camp de Lachis, pour lui manifester son repentir et faire sa soumission. Le roi d'Assyrie commença par exiger un énorme tribut, qu'Ézéchias ne put parer qu'en détachant l'or qui ornait le temple. Quand Sennachérib eut reçu cette somme, il demanda plus encore, voulut que le roi de Juda se rendit à merci et, pour appuyer cette sommation, fit avancer une partie de ses forces sur Jérusalem. Ces troupes établirent leur camp au nord-ouest de la ville, sur le chemin qui est à proximité du lac supérieur, prirent sur-le-champ leurs dispositions pour le siège et requirent Ézéchias de venir traiter avec elles. Rabsacès (Rabschaké), dignitaire assyrien, porta la parole au nom de Sennachérib et le fit avec le même orgueil que si Jérusalem eût été aussi facile à prendre qu'un nid d'oiseau. Debout sur les murailles extérieures, les guerriers de Juda attendaient anxieux l'issue de la conférence. Rabsacès, pour leur ôter le courage, leur lança un insolent défi en langue hébraïque, de manière à être compris. Les officiers d'Ézéchias l'ayant prié de s'exprimer plutôt en araméen, il répondit qu'il employait à dessein l'hébreu, qu'entendaient les soldats rassemblés sur les remparts, afin que ceux-ci ne fussent pas plus longtemps abusés par leur roi. Ne vous laissez pas endormir par Ézéchias, leur cria Rabsacès pour les gagner, ne vous bercez pas de l'illusion que Dieu vous sauvera. Est-ce que les dieux des autres nations subjuguées par les Assyriens les ont sauvées ? Le Dieu d'Israël a-t-il préservé Samarie de notre main ? Rabsacès

somma les Judéens d'abandonner leur roi pour faire hommage à Sennachérib : il les conduirait ensuite dans un pays non moins fertile que la Judée. Peuple et guerriers, à ces paroles, gardèrent le silence. Mais à Jérusalem, elles répandirent la terreur dans toutes les classes de la population. Ézéchias ordonna un jeûne et des prières dans le Temple, et lui-même, en vêtements de deuil, se rendit dans le sanctuaire.

Isaïe saisit cette occasion pour chercher à toucher le cœur endurci des princes de Juda, que la détresse publique n'avait point amendés, et pour montrer la vanité, le néant d'une dévotion purement extérieure, qui ne se manifeste que par les sacrifices et les jeûnes. Le discours qu'il prononça en cette circonstance dut faire une impression écrasante. — Mais, si le salut et la délivrance ne sont possibles que par une entière amélioration des mœurs et la pureté de mur, comment amener si promptement l'une et l'autre a Rabsacès réclamait impérieusement une décision ; peuple et soldats étaient découragés. Eh quoi ! Si ceux-ci, pour sauver leur vie, allaient ouvrir les portes et laisser entrer l'ennemi ? Aussi tous les yeux étaient-ils fixés sur Isaïe. Ézéchias députa vers lui les plus hauts dignitaires et les plus âgés des prêtres, pour le supplier de prier Dieu en faveur de ce peuple indigne, de ce reste pressé dans Jérusalem, et de lui faire entendre une parole de consolation. La réponse du prophète fut courte, mais déterminée : Que le roi Ézéchias cesse de trembler devant l'orgueilleux vainqueur ; Sennachérib, effrayé par un message, lèvera le singe et retournera dans son pays. Cette prédiction rassura non seulement le roi, mais encore, parait-il, la foule tremblante ; Ézéchias fit parvenir à Rabsacès cette réponse inattendue, qu'il n'avait pas l'intention de rendre la ville.

Rabsacès n'avait pas eu le temps de retourner auprès de son maître avec la déclaration du roi de Juda, que déjà un changement s'opérait : Tirhaka, le roi éthiopien d'Égypte, se portait à la rencontre des Assyriens avec une puissante armée. Sennachérib, à cette nouvelle, abandonna ses positions et, rassemblant ses troupes dispersées, descendit vers le sud jusqu'à la frontière d'Égypte, où il mit le siège devant Péluse (Pelusium). Sa colère dut être grande en apprenant de la bouche de Rabsacès la résolution d'Ézéchias : comment ! le roi d'un si faible État, auquel il ne restait plus que sa capitale, avait osé le braver ! Incontinent il envoya un messager à Ézéchias, avec une lettre où se manifestait tout son mépris pour ce petit pays de Judée comme pour le Dieu dans lequel son roitelet mettait sa confiance. Il y énumérait les villes fortes que les Assyriens avaient déjà conquises. Est-ce que leurs dieux les ont protégées ? Et crois-tu que ta foi dans le tien te puisse sauver ? Isaïe dicta lui même la réponse à cette lettre de blasphème : c'était dans une fuite honteuse, disait-elle en substance, que Sennachérib regagnerait son royaume.

Pendant que le roi et les grands, qui avaient foi dans les prophéties d'Isaïe, s'abandonnaient à l'espérance et en voyaient une première réalisation dans la retraite des assiégeants, un événement se produisit, qui causa une nouvelle frayeur à Jérusalem. Ézéchias fut frappé d'un ulcère cancéreux[2], et la maladie fit en peu de temps de tels progrès, qu'Isaïe même lui conseilla de mettre ordre à ses affaires et à celles du royaume, attendu qu'il ne se relèverait pas de son lit de douleur.

Survenant au milieu de ces calamités, la mort du roi qui, parait-il, n'avait pas encore d'enfant, eût donné le signal de dissensions entre les princes de Juda et allumé la guerre civile dans Jérusalem, déjà si éprouvée. De son côté, le peuple s'était attaché à ce prince généreux, qui était le souffle de sa propre vie, et l'imminence de sa perte le lui rendait encore plus cher. Ézéchias, au cruel avertissement du fils d'Amoz, se retourna vers la muraille, et, versant des larmes, implora le Seigneur. Isaïe alors lui annonça que sa prière était exaucée, que Dieu lui enverrait la guérison et qu'au bout de trois jours, il pourrait de nouveau se rendre au sanctuaire. Revenu en effet à la santé, Ézéchias composa un psaume d'action de grâces, empreint d'une profonde reconnaissance et qui fut sans doute aussi chanté dans le temple. Sa convalescence causa une grande joie à Jérusalem. Mais cette allégresse n'était pas exempte de soucis et il s'y mêlait de poignantes inquiétudes, qui ne devaient finir qu'avec la lutte de Sennachérib et de l'Égypte. Que l'issue des combats fut favorable aux Assyriens, et Juda, le trône de David étaient perdus. On ignore la durée de cette guerre et du singe de Péluse. Tout à coup retentit à Jérusalem une heureuse nouvelle : Sennachérib et son armée regagnaient leur pays[3] dans une hâte qui ressemblait à une fuite (711). Qu'était-il arrivé ? Qu'était devenue cette nombreuse armée ? Nul ne le sait, ni alors ni depuis, d'une façon précise ; d'ailleurs le théâtre de la guerre était trop éloigné. A Jérusalem, on se raconta qu'une peste meurtrière, un ange exterminateur avait, en une seule nuit, détruit toute l'armée assyrienne. En Égypte, les prêtres rapportèrent que les souris des champs, en nombre infini, avaient rongé en une seule nuit les carquois, les cordes des arcs et les courroies des Assyriens, et que ceux-ci, privés de leurs armes, avaient dû s'enfuir précipitamment. Quelle que soit, du reste, la cause de cette déroute, les contemporains y virent un miracle, un châtiment de l'orgueil présomptueux et blasphémateur du roi d'Assyrie. À Jérusalem, la joie qui succéda à l'angoisse fut d'autant plus vive que le prophète annonça encore une fois, comme il l'avait fait depuis le commencement du siège, que les Assyriens ne décocheraient pas une flèche contre la capitale, et que Sennachérib s'en retournerait dans son pays les mains vides, par le même chemin qu'il était venu.

Le sentiment profond de la délivrance se traduisit par des hymnes d'allégresse, composées et chantées par les Lévites et qui résonnèrent dans le temple, hymnes magnifiques, aussi vraies dans leur conception qu'élégantes dans leur forme.

Jérusalem était donc affranchie de la crainte des Assyriens. Ce qu'Isaïe avait prophétisé avec tant de force : Le joug d'Assur tombera des épaules de Juda, s'était accompli à la lettre. Les campagnards, dont une partie s'était réfugiée dans la ville, tandis que l'autre avait cherché un asile dans les pays voisins ou s'était cachée dans les cavernes, rentrèrent dans leurs foyers et purent sans inquiétude reprendre la culture de leurs champs. N'ayant plus à trembler devant un regard du roi d'Assyrie, les Judéens, dont le territoire était trop étroit, purent s'étendre sur d'autres terres, y fixer leurs demeures et s'y propager. Sans s'être en aucune manière illustré par ses exploits, Juda se trouva occuper, après la défaite de Sennachérib, une position dominante parmi les pays voisins, qui secouèrent sans doute à la même époque le joug de la suzeraineté assyrienne. Le roi d'une contrée lointaine s'efforça d'obtenir

son alliance. Celui de Babylone, Mérodach- Baladan (Mardokempad, 721-710), envoya des ambassadeurs à Ézéchias, avec des lettres et des présents, sous prétexte de le féliciter de sa guérison, mais en réalité pour faire alliance avec lui contre l'ennemi commun. Cet hommage venu de loin causa naturellement une vive joie à Ézéchias, qui accueillit les ambassadeurs avec de grands honneurs et leur montra ses trésors. Mais cette ostentation déplut à Isaïe, qui lui prédit que ce pays, si désireux aujourd'hui de nouer des relations avec Juda, lui ferait un jour la guerre. Le roi reçut avec humilité la réprimande du prophète.

Les quinze années que régna encore Ézéchias après la chute de l'empire assyrien (710-696) furent un âge d'or pour le développement intérieur du reste d'Israël. Chacun put s'asseoir en toute sécurité sous sa vigne et sous son figuier. Comme aux jours de David et de Salomon, des étrangers venaient s'établir dans l'heureuse Judée, y trouvaient un accueil hospitalier et se réunissaient au peuple d'Israël. Les affligés et les pauvres, les humbles méprisés, furent réconfortés par Ézéchias et purent vivre suivant les aspirations de leur âme. Maintenant il pourrait exécuter, selon le vœu de son cœur, le dessein qu'il avait formé de ne voir habiter son palais qu'à des hommes voulant le bien, soumis à Dieu et vivant dans l'innocence : les disciples d'Isaïe, que celui-ci avait imprégnés de son esprit, devinrent les familiers du roi ; on les appelait les gens d'Ézéchias.

La seconde moitié du règne de ce prince fut, en général, une époque de chant[4], d'allégresse et d'enthousiasme. Les plus belles oeuvres de la littérature psalmiste datent de cette période. Ce ne furent pas seulement des cantiques d'action de grâces et des hymnes sacrées qui s'épanchèrent de l'âme des poètes lévites, mais encore des chants semi mondains, probablement faits en l'honneur du roi Ézéchias, objet de l'attachement et de la vénération des fils de Lévi. On tonnait, par exemple, un cantique d'amour, composé à l'occasion de son mariage avec une jeune vierge dont les charmes avaient touché son cœur.

Ézéchias put achever son règne dans un calme ininterrompu. La défaite de Sennachérib avait été si complète, qu'elle l'avait mis hors d'état d'entreprendre une nouvelle campagne. Plus tard, on apprit avec bonheur que le despote qui avait lancé l'injure et le blasphème contre le Dieu d'Israël et son peuple, avait été assassiné par ses propres fils, Adramélech et Scharézer, dans le temple d'une divinité assyrienne.

Notes ch 8

[1] La prophétie de la paix éternelle se présente sons une forme identique dans Isaïe 2, 2 et suiv., et dans Michée 4,1 et suiv., mais chez tous deux elle parait d'emprunt. Isaïe s'en sert pour faire ressortir la dégénération de l'époque, et Michée, pour y rattacher la venue prochaine de temps heureux. Cette prophétie est donc nécessairement d'un prophète plus ancien, de Joël ou d'Osée I.
[2] Pendant le siège de Jérusalem. Cette circonstance résulte du rapprochement d'Isaïe 33, 6, et d'Isaïe 37, 38.
[3] Cette fuite est également racontée dans Hérodote (II, 141), d'après les récits de prêtres égyptiens.
[4] C'est du règne d'Ézéchias que datent les psaumes suivants :
2, composé en l'honneur de ce roi ;
21, composé après sa guérison ;
45, composé après son mariage ;
46-76, composé après la défaite de Sennachérib ;
72, composé en l'honneur du même roi après son avènement.
On assigne la même origine à la section des Proverbes qui part du chap. 25 (elle a pour auteurs les gens d'Ézéchias), enfin aux versets 1 à 11 du chap. 2 de Samuel I (c'est une sorte de psaume composé par un anavite qui se réjouit de voir un bon roi élever les humbles, c'est-à-dire protéger les anavites).

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre IX — Les avant-derniers rois de la race de David — (693-621).

Il n'était pas donné au peuple de Juda de goûter le bonheur, ne fût-ce que pendant quelques générations, comme si sa force eût dû s'éprouver par de rapides alternatives de fortune et d'adversité. A la robuste et ferme unité de la seconde moitié du règne d'Ézéchias ne tardèrent pas à succéder les dissensions et la faiblesse ; de nouvelles tourmentes éclatèrent, la riche floraison de la fécondité spirituelle rit place à l'épuisement et à l'aridité. Il ne survint point, il est vrai, de calamités politiques sous les successeurs de ce prince ; ce danger ne menaçait le pays que de loin et passa promptement. Mais, à l'intérieur, on vit se produire sous Manassé, fils d'Ézéchias, qui régna, pour le malheur du royaume, plus d'un demi-siècle (695-641), un état de choses fait pour exciter la répulsion et qui était dû en partie au jeune âge de ce prince. Quand c'est un enfant qui occupe le trône et ses serviteurs qui gouvernent, l'ambition, la cupidité et d'autres passions plus haïssables encore trouvent toutes portes ouvertes devant elles, si les maîtres du pouvoir n'ont pas le cœur assez haut pour placer la patrie au-dessus de leur

égoïsme. Or, tels n'étaient pas les grands qui entouraient le nouveau roi. Irrités, au contraire, d'avoir été tenus à l'écart sous le précédent règne, ils n'avaient qu'une pensée, reconquérir leur ancienne position et se venger des intrus qui les avaient supplantés. Le gouvernail de l'État passa aux mains d'officiers et de dignitaires qui n'eurent rien de plus pressé que de détruire l'œuvre d'Ézéchias. Le régime institué par ce roi — était-ce le rétablissement de l'ancienne constitution, était-ce une organisation nouvelle ? — avait ses racines dans l'antique doctrine israélite de l'unité et de l'immatérialité de Dieu, de l'horreur de toute idolâtrie et de l'unité du culte. Renverser cet ordre de choses devint le but des fanatiques qui, par eux-mêmes ou leurs amis, détenaient le pouvoir. Il se forma un parti de l'idolâtrie, que non seulement l'habitude, l'esprit d'imitation et la perversion des idées religieuses, mais encore une haine passionnée poussèrent à persécuter le principe national au profit du principe étranger. Les grands qui agissaient au nom de Manassé ne furent pas longtemps sans passer de l'intention aux actes. Peu après son avènement, ils firent publier que les hauts lieus, si rigoureusement proscrits par Ézéchias, pouvaient être rétablis. C'était gagner la masse du peuple à leurs projets. Bientôt ils multiplièrent à Jérusalem et jusque dans le temple les désordres d'une immonde idolâtrie. Ce ne fut pas seulement l'ancien culte cananéen, mais encore la religion assyro-babylonienne qu'ils y intronisèrent, comme pour défier le Dieu d'Israël, à qui le temple était consacré. Des autels furent élevés à Baal et à Astarté dans les deux vestibules de l'édifice, et des autels moindres érigés sur les toits, en l'honneur des cinq planètes. Dans le parvis se dressa une grande statue (Ssêmel), probablement celle de la déesse assyrienne Mylitta. Plus pernicieuse encore que ces signes matériels fut l'action de l'idolâtrie sur les mœurs. Des amants et des courtisanes sacrés (Kedeschot) furent entretenus dans le temple pour le culte d'Astarté ou de Mylitta, et des cellules dis-posées pour l'accomplissement de rites qui outrageaient la pudeur. Dans la belle vallée de Ghê-Hinnom se relevèrent les bûchers. Toutes ces abominations à peine croyables recommencèrent sous le règne de Manassé. On voulait faire entièrement oublier le Dieu d'Israël. Les idolâtres se persuadèrent et voulurent persuader aux autres que justement ce Dieu-là était impuissant et ne pouvait pas plus porter bonheur que malheur. Grâce à l'habitude, grâce aussi à la contrainte apparemment exercée sur les opposants. ces désordres se propagèrent par tout le pays. Les Aaronides s'étant, de prime abord, refusés à cette apostasie, on fit venir de l'étranger, comme au temps de Jézabel et d'Athalie, des prêtres païens (Khemarim), qui furent admis même au service du temple. Il ne manqua pas non plus de prophètes de mensonge pour parler en faveur de ce scandale ; car il n'est abus qui, protégé par les grands, ne trouve des apologistes pour le pallier, le recommander même comme vérité unique et unique moyen de salut. Cet état de choses n'allait à rien moins qu'à faire oublier toute la tradition ; c'était la perte du peuple de Dieu, avec celle du trésor spirituel déposé entre ses mains et dent le bienfait devait embrasser l'humanité entière.

Heureusement, comme on l'a vu plus haut, il existait déjà dans Jérusalem un parti dévoué à la doctrine nationale, si outragée par la cour, et qui présentait un absolu contraste avec les apôtres de l'idolâtrie. C'était le groupe de ces élèves de Dieu, de ces Humbles instruits et formés par Isaïe. Très faible par le nombre et la condition de ses membres, il était fort par l'énergie de leur caractère. Ce parti,

qu'on peut appeler celui des Prophètes ou des Anavites, s'intitulait lui-même l'Assemblée des hommes droits. La révolution qui s'opéra sous Manassé lui infligea de dures épreuves. Ceux de ses adhérents qu'Ézéchias avait revêtus de judicatures ou de fonctions publiques en furent dépouillés par le parti de la cour ; des prêtres de la famille de Sadoc se virent chasser du temple et priver de leur part aux sacrifices, pour n'avoir pas voulu servir l'idolâtrie. Mais ce n'étaient encore que leurs moindres afflictions. Des prophètes s'étaient élevés contre cette violation du droit, d'autres anavites manifestaient leur horreur de la conduite des princes : ceux-ci, avec le roi Manassé, ne reculèrent devant aucun crime ; ils étouffèrent ces voix accusatrices dans le sang. De là vient qu'il ne s'est conservé aucun discours prophétique de cette malheureuse époque. La persécution ne laissa point au zèle des hommes de Dieu le temps de tracer leurs paroles, une mort violente arrêta leur main avant qu'elle pût saisir le burin, ou bien ils durent envelopper leur pensée du voile de l'équivoque. Tel le prophète Nahum l'Elkoschite. Comme si cette funeste période eût été prédestinée à l'oubli, les annalistes ne relatent de leur côté que fort peu de chose de ce qu'ils ont vu. C'est ainsi qu'un événement qui atteignait profondément la Judée put se produire sous le règne de Manassé, sans que les chroniques en parlent ou fassent plus que de l'indiquer.

L'un des fils de Sennachérib, dont la main parricide avait donné la mort à l'orgueilleux conquérant, s'était assis sur le trône déjà chancelant de Ninive. Il en fut précipité à son tour par le poignard de son frère Assar-Haddou (680-668), qui reprit contre l'Égypte l'expédition abandonnée par son père. Quelques-uns de ses généraux débarquèrent sur les côtes de Juda pour forcer la soumission de Manassé. Celui-ci, s'étant rendu en personne auprès d'eux pour obtenir une paix supportable, se vit charger de fers et conduire à Babylone. C'était un funeste présage pour la maison de David, devenue infidèle à son origine et aveuglément éprise des choses étrangères. À la même époque, le fils de Sennachérib transplanta de Babylone, Chutha, Separvaïm et d'autres villes, sur le territoire de Samarie, les prisonniers qu'il avait faits pendant ses guerres. Fait sans importance actuelle, mais gros de conséquences pour l'avenir. Ces exilés, qu'on appelait Chuthéens, du nom d'origine de la masse d'entre eux, et Samaritains du lieu de leur nouveau séjour, adoptèrent peu à peu les mœurs du faible reste d'Israël demeuré dans le pays après la chute du royaume des dix tribus. Ils firent des pèlerinages au sanctuaire de Béthel, dont le culte était encore desservi par des prêtres israélites, mais sans cesser pour cela d'adorer leurs idoles ; quelques-uns continuèrent même la pratique des sacrifices humains, et ils ne devinrent ainsi qu'à demi Israélites. Cette population bâtarde était appelée à jouer un rôle dans l'histoire ultérieure d'Israël.

Amon, fils de Manassé (640-639), était plus âgé que ne l'avait été son père à son avènement mais il ne montra pas plus de sagesse. Il laissa subsister tous les excès de l'idolâtrie ; cependant il ne paraît pas avoir, comme Manassé, persécuté le parti des prophètes. Il régna d'ailleurs si peu de temps qu'on ne sait presque rien de ses actes ni de ses sentiments : ses officiers, c'est-à-dire le préfet du palais et les autres fonctionnaires attachés à sa personne, se conjurèrent contre lui et l'assassinèrent (639). Il semble toutefois que ce roi était aimé, car le peuple s'ameuta, se jeta sur les conspirateurs et, après les avoir mis à mort, acclama son

fils Josias, âgé de huit ans (638-608). Ce changement de souverain n'amena tout d'abord aucune modification dans le royaume : les princes de Juda continuèrent à gouverner sous le nom du roi mineur, maintinrent les désordres introduits sous Manassé et s'efforcèrent de les perpétuer. Mais le groupe des Humbles, invinciblement attachés au Dieu d'Israël, prit dans ce temps-là, sous l'impulsion des prophètes, un accroissement qui lui permit de devenir un parti d'action. De ses rangs sortirent des prophètes qui, prêtant à la pure loi de Dieu et au droit le secours de leur éloquence et de leur zèle, réussirent à provoquer une réaction. A ce moment surgit aussi une prophétesse, appelée Hulda, dont on rechercha les sentences, comme jadis celles de Débora. Le plus ancien de cette génération d'apôtres fut Sophonie (Zéphania). Issu d'une famille considérable de Jérusalem qui, depuis quatre générations, comptait des chefs illustres ; il censura avec hardiesse les vices contemporains et la corruption idolâtrique, particulièrement chez les grands et les princes royaux, qui se faisaient gloire de leur imitation de l'étranger. Comme autrefois Amos et Joël, il leur prédit qu'un grand jour était proche, jour terrible de Jéhovah, jour d'obscurité et de ténèbres en plein midi. Mais ce fut surtout à la fière Ninive qu'il prophétisa une chute ignominieuse.

C'est de cette époque, en effet, que date l'abaissement graduel de la toute-puissance assyrienne. Les peuples qui n'avaient pas antérieurement déjà secoué son joug le firent sous l'avant-dernier roi d'Assyrie, ou bien y furent contraints par les Mèdes, dont le deuxième roi, Phraorte, soumit coup sur coup diverses nations et les réunit ensuite contre Ninive. Tout affaiblis que les laissait la défection de leurs alliés, les Assyriens purent encore infliger une défaite aux Mèdes (635), qui perdirent leur roi dans la bataille ; mais Cyaxare, fils de Phraorte, plus entreprenant et plus hardi encore que son père, et impatient de venger sa mort, rassembla de nouvelles forces, qu'il disposa par armes, envahit l'Assyrie, et, après avoir balayé ses adversaires, marcha sur Ninive (634). Pendant qu'il assiégeait cette capitale, un message apporté en toute hâte lui apprit que ses propres États étaient envahis : des multitudes innombrables venues des steppes du Don, du Volga, du Caucase et des bords de la mer Caspienne, les Scythes[1] ou Sakes, rude, laide et sauvage population de race slave, étaient entrées en Médie, suivies d'un cortège de peuplades subjuguées, lançant au loin, dans toutes les directions, les essaims de leur cavalerie, pillant et saccageant, mettant tout à feu et n'épargnant personne. Cyaxare fut donc forcé de lever le siège de Ninive pour voler su secours de son royaume ; mais, loin de vaincre les Scythes, il dut se soumettre et leur payer tribut. Maître de la Médie, ce peuple nomade, toujours en quête de butin, porta ses déprédations en Assyrie ; de là, se tournant à l'ouest, vers les opulentes villes de Phénicie, ses hordes descendirent le long des côtes jusque dans le pays des Philistins, et se proposaient d'inonder également l'Égypte, dont les richesses les attiraient, lorsque le roi Psammétique les prévint en leur apportant des trésors et, à force de prières, leur fit rebrousser chemin. Une grande partie de ces barbares retournèrent alors vers le nord ; d'autres se jetèrent sur l'Asie Mineure ; d'autres encore restèrent sur le territoire philistin qu'ils dévastèrent, et brûlèrent le temple de Mylitta, la déesse assyrienne de l'impudicité. De la Philistée ils se répandirent sur le territoire limitrophe de Judée et le ravagèrent pareillement, entraînant à leur suite bergers et troupeaux et brûlant villes et villages. L'histoire ne dit pas qu'ils

soient entrés à Jérusalem ; il est à croire que le jeune roi Josias alla au-devant d'eux avec le préfet de son palais et acheta à prix d'or le salut de sa capitale.

Cette époque de terreur, où d'effrayants récits de villes incendiées, d'hommes livrés à une mort cruelle, ne cessaient de jeter l'épouvante chez les peuples, fit une impression très vive en Judée. Les faits mêmes, si ce ne furent les prédictions des prophètes, montraient jusqu'à l'évidence que l'idolâtrie n'était que vanité. Est-ce que les dieux des Assyriens, des Babyloniens, des Phéniciens, des Philistins, avaient pu les sauver du choc sauvage des Scythes ? Un revirement se produisit donc dans les esprits, tout au moins chez les habitants de Jérusalem, et c'est dans le cœur du roi Josias qu'il fut le plus profond. Ce prince était naturellement pieux et porté au bien ; ce n'était que par habitude qu'il avait laissé subsister le désordre idolâtrique. Ces événements torrentueux lui firent apercevoir qu'il suivait avec son peuple une voie funeste. Pourtant il n'osait pas encore chasser du royaume le culte introduit, il y avait plus d'un demi-siècle, sous le règne de son aïeul. Les princes de Juda, qui avaient le pouvoir en main, y étaient attachés de tout leur être, et il craignait de les irriter. Il s'agissait donc, avant tout, de le pousser à l'action, de le déterminer à faire prévaloir son autorité sur un entourage qui l'enveloppait comme dans un filet. C'est à quoi travailla le parti des prophètes, en s'efforçant d'amener Josias à imposer la suprématie de la religion nationale et à proscrire les rites étrangers. Le roi ne fit toutefois qu'un pas dans cette direction : il s'appliqua à tirer de son état de délabrement le temple consacré à Jéhovah et dont les murs lézardés menaçaient ruine, au milieu de l'indifférence générale. Il rappela les prêtres et les Lévites bannis, et, en les réintégrant dans le service du culte, les chargea de faire recueillir des offrandes pour la restauration de l'édifice. À leur tête il mit le grand prêtre Chilkia, fils de Meschoullam, dont la maison était restée pure de l'idolâtrie. Mais comment réunir assez d'argent pour les travaux ? L'amour des riches pour le sanctuaire était si refroidi ou la population avait été si appauvrie par les Scythes, qu'on ne pouvait, comme deux siècles auparavant, sous le roi Joas, compter sur une munificence spontanée. Il fallut donc, à la lettre, mendier les dons. Des portiers lévites allèrent de maison en maison, dans les villes et dans les campagnes, et implorèrent la libéralité des fidèles.

Si fervente cependant que fût la sollicitude de Josias pour le temple, elle n'allait pas jusqu'à lui inspirer l'énergie nécessaire pour attaquer l'idolâtrie, bien qu'on pût discerner déjà, chez une partie des grands, des indices d'un retour au vrai culte (ils commençaient à jurer par Jéhovah, tout en servant les idoles). Il fallait la pression d'autres événements pour donner cette hardiesse au roi. L'impulsion décisive lui vint en premier lieu d'un prophète qui, tout adolescent encore, n'en avait pas moins une grande puissance de parole, et ensuite d'un livre dont la lecture lui donna conscience de toute sa faiblesse. Ces deux causes agirent l'une et l'autre avec une force victorieuse : elles propagèrent de meilleurs sentiments chez une plus grande partie du peuple et rajeunirent l'antique religion en la parant des couleurs de la poésie. Le jeune homme, c'était Jérémie ; le livre, le Deutéronome.

Jérémie (Yeremiyahou), fils de Chilkia, de la race d'Aaron (né vers 645, mort vers 570), était originaire d'Anatoth, petite ville de la tribu de Benjamin. Sans être

riche, il n'était pas ce qui s'appelle pauvre. La richesse véritable, il la possédait en son âme, pure comme un cristal limpide ou comme la source vierge dans les profondeurs du sol. D'un cœur tendre et enclin à la tristesse, il éprouva dès son jeune âge un sentiment de douleur au spectacle de la décadence religieuse et morale qui régnait autour de lui. La fausseté, la bassesse, la dépravation lui répugnaient et, lorsqu'elles frappaient ses regards, le remplissaient d'affliction. L'acharnement que les prêtres d'Anatoth, ses compatriotes, mirent à le poursuivre dès ses premiers actes, ne permet pas de supposer qu'ils aient été ses maîtres. C'est donc, selon toute apparence, à la lecture des prophètes anciens que se formèrent son caractère et son jugement, et de fait, il s'absorba dans leurs écrits au point de s'approprier leurs pensées, leurs tours de phrase et jusqu'à leurs expressions. Ce commerce intellectuel détermina la direction de son esprit, te pénétra de vues élevées sur la personne de Dieu et le régime de l'univers, sur la grandeur du passé d'Israël et l'importance de sa mission dans l'avenir ; il lui enseigna surtout la haine de l'immoralité et le mépris de l'idolâtrie.

Avec cette hauteur d'idées, il se sentit bientôt comme étranger dans son milieu natal d'Anatoth. Néanmoins, jeune et timide comme il était, il ne lui venait pas à la pensée d'entrer en lutte avec son entourage, lorsque tout à coup l'esprit prophétique descendit sur lui. Comme jadis Samuel dans la tente du sanctuaire de Silo, il ouït distinctement une voix qui lui parlait : Avant que je t'eusse formé dans le sein de ta mère, je t'avais reconnu, que tu eusses quitté le giron de ta mère, je t'avais consacre ; je t'ai choisi comme prophète pour les peuples. Lui, saisi de crainte : Hélas ! Seigneur Jéhovah, je ne sais point parler, car je suis jeune. — Ne dis pas : Je suis jeune, mais va où je t'enverrai, et dis ce que je te chargerai de dire. La voix lui recommanda d'être fort, de n'avoir pas peur, de parler contre rois, princes, prêtres et peuple. Certes, ils lui en voudraient, mais ils n'auraient pas plus de prise sur lui que sur une cotonne de fer ou sur un mur d'airain.

Telle fut la consécration prophétique de Jérémie ; c'est ainsi qu'il la raconta, soit à Anatoth, soit à Jérusalem. Les détails n'en supportent assurément aucun parallèle avec la sublime et profonde simplicité qui marque les débuts d'Isaïe ; mais l'époque voulait une autre éloquence, le mal avait profondément pénétré dans le peuple et il y avait danger à ne pas y chercher un prompt remède. Puis Jérémie ne s'adressait plus, comme ses prédécesseurs, à une minorité instruite, mais bien à la masse de la nation tout entière. Devant un tel auditoire, les finesses de langage n'eussent pas été de mise ; ce qu'il fallait, pour impressionner, c'était une parole claire et intelligible, voilà pourquoi Jérémie s'exprima le plus souvent en simple prose, entremêlée çà et là seulement de fleurs oratoires.

C'est dans la treizième année du règne de Josias, en 626, — il y avait alors un an que le roi s'était un peu arraché à ses habitudes de nonchalance, — qu'il entendit son premier appel intérieur. À partir de ce moment et durant pris d'un demi-siècle, sa lumineuse âme de prophète eut la tâche pénible de montrer la bonne voie au peuple égaré. Sitôt qu'il eut reçu l'ordre de parler sans appréhension des hommes, sa timidité, sa mollesse de cœur s'évanouirent, et il porta l'assurance jusqu'à peindre les sensations provoquées chez lui par l'esprit prophétique. Une sorte de

feu s'était allumé en lui et il avait ressenti comme les coups d'un marteau de fer broyant la roche. Son premier discours a pour sujet l'abandon de la tradition nationale par le peuple même, les désordres de l'idolâtrie et les horreurs de l'immoralité ; il est d'une force entraînante. Il ne se contente pas de foudroyer les excès pervers du culte étranger, il tonne également contre la fréquence du meurtre des hommes de Dieu :

C'est en vain que j'ai châtié vos enfants, ils n'ont pas pris de correction. Votre glaive a dévoré vos prophètes, comme un lion destructeur... La vierge oublie-t-elle ses atours, la fiancée sa ceinture ? Mais mon peuple m'a oublié depuis des jours sans nombre. Comme tu embellis tes manières pour chercher de l'amour ! Tu les accoutumes même au vice ! Jusque sur les pans de ta robe se trouve le sang de personnes innocentes ; pourtant tu ne les avais pas surprises volant avec effraction. Et malgré tout cela, tu dis : Oui, je suis innocent, puisse ta colère se détourner de moi ! Voici, j'irai donc en justice avec toi, puisque tu dis : Je n'ai point péché. Combien tu te rends méprisable en changeant de conduite ! Tu seras couvert de honte par l'Égypte, comme tu l'as été par Assur. Devant elle aussi tu sortiras les mains jointes au-dessus de la tête, car Dieu rejette tes appuis.

De telles paroles, sortant d'une si jeune bouche, ne pouvaient manquer de frapper les esprits, et, de fait, plusieurs familles nobles abjurèrent l'erreur pour se convertir au Dieu de Jérémie. La famille Schaphân, entre autres, qui occupait un rang élevé dans l'État, se rallia au parti des prophètes et le défendit dès lors avec énergie. Sur ces entrefaites, le roi Josias, qui poursuivait avec activité la restauration du temple, envoya trois de ses officiers, Schaphân, Maasséiah et Joach, auprès du grand prêtre Chilkia, pour le décider à faire employer enfin, selon leur objet, la totalité des sommes recueillies et à verser l'argent monnayé entre leurs mains pour servir à l'achat de matériaux et au payement de la main-d'œuvre. Chilkia y consentit. En leur délivrant les fonds dont il avait le dépôt, il y joignit un grand rouleau portant cette inscription : Recueil de lois que j'ai trouvé dans le temple[2]. Ce rouleau, Schaphân le lut, et le contenu l'en frappa tellement, qu'il en parla au roi, lorsqu'il lui rendit compte de sa mission.

Ce livre, qui allait exercer une influence extraordinaire, s'annonce comme le testament suprême du législateur hébreu Moise, testament que celui-ci, avant de mourir, aurait recommandé au cœur de son peuple. Précédé d'une introduction et complété par un appendice historiques, il raconte la suite de l'histoire d'Israël jusqu'à la mort de ce prophète et au delà, et s'intitule lui-même la Seconde Loi (Mischnéh-Thora ou Deutéronome). Un code où respirent la cordialité et la tendresse est certainement un phénomène rare : d'ordinaire les lois sont froides, sévères, leur injonction, est rude et la menace l'accompagne : Tu feras ou tu ne feras pas, sinon tu seras puni. Ce n'est point ainsi que s'exprime le recueil découvert par Chilkia : il exhorte, il conseille, il supplie même, de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose ; il ne menace point, il se borne à montrer les suites fatales de la transgression. Son langage est celui d'un père rempli d'amour, qui propose de grands objets à l'ambition de son enfant et le presse de ne pas perdre son avenir par une légèreté qui le ferait mépriser. L'on sent dans le Deutéronome comme un

souffle caressant. Commandements, préceptes et ordonnances s'y présentent entourés de souvenirs et d'affectueuses exhortations, semblables, dans leur poésie, à une guirlande de fleurs. On y trouve aussi un cantique que Moïse aurait ordonné à son peuple d'apprendre par cœur et dont la substance est qu'Israël, après des jours prospères, enfreindra la loi pour se tourner vers les faux dieux, et en sera châtié par une nation vile et réprouvée : Alors il reconnaîtra que les dieux qu'il s'est choisis ne lui sont d'aucun secours ; que Jéhovah seul, qui l'a si miraculeusement guidé, seul blesse et guérit, seul tue et vivifie, et le vengera, en purifiant le sol souillé de son pays.

Rien d'émouvant comme les peines dont le Deutéronome menace l'inobservation des lois. Il arrache en quelque sorte le voile de l'avenir et montre. les calamités terribles qui attendent le peuple et son roi, s'ils s'obstinent dans la voie qu'ils ont suivie jusqu'alors. Tous les fléaux qui peuvent réduire l'homme au désespoir y apparaissent en un sombre tableau : d'un côté, la stérilité, la famine, la sécheresse et la peste ; de l'autre, l'humiliation, l'abaissement, l'esclavage et l'opprobre ; enfin, conséquence de ces afflictions physiques et morales, la mort du cœur, la démence et l'hébétude. Le matin tu t'écrieras dans ton angoisse : Que n'est-il soir ! Et le soir : Que n'est-il matin ! Le roi que tu te seras donné sera emmené captif avec toi chez un peuple que tu ne connaîtras pas.

Josias, à qui Schaphân avait apporté le rouleau, s'en fit lire par celui-ci quelques passages. Il en fut bouleversé. Toutes les transgressions spécifiées dans ce code, il se sentait coupable de les avoir jusqu'alors tolérées ; la conscience de sa faute le pénétra d'une si vive douleur qu'il déchira ses vêtements ; la frayeur s'empara de lui et il redouta de voir s'accomplir les menaces prononcées contre les violateurs de l'alliance. Hors d'état de se conseiller lui-même, il fit appeler le grand prêtre pour délibérer avec lui et, sur son avis, le députa, avec plusieurs de ses officiers, vers la prophétesse Hulda, femme d'un dignitaire royal. Celle-ci le fit rassurer : les calamités prédites, dit-elle, n'arriveraient pas de son vivant, puisque le repentir avait touché son cœur.

Tranquillisé sur le sort de son peuple durant son règne, Josias mit un zèle extraordinaire à réformer le royaume. Il fit du nouveau code sa règle de conduite et poursuivit avec beaucoup plus de rigueur encore que n'avait fait Ézéchias l'entière destruction de l'idolâtrie. Son premier acte fut de convoquer au temple les anciens de la capitale et de la province, avec toute la population de Jérusalem, y compris les prêtres et les prophètes et jusqu'aux plus humbles serviteurs du sanctuaire, et de leur faire donner lecture du livre trouvé par Chilkia. Lui-même, pendant cette cérémonie, se tint debout dans la chaire en forme de colonne réservée aux rois dans le parvis. C'était la première fois que le peuple de Juda tout entier s'entendait instruire de ses obligations et du sort qui l'attendait, suivant qu'il obéirait ou non à la loi. Le roi voulut que toute l'assistance s'engageât par un serment solennel à remplir de tout son cœur et de toute son âme les commandements et les préceptes qu'elle venait d'ouïr ; le pontife dit à haute voix : Maudit soit qui transgressera les paroles de cette alliance et tous répondirent : Amen ! Josias chargea ensuite Chilkia, avec le prêtre de second rang, préposé au maintien de l'ordre dans le

temple, et les Lévites investis de la garde des portes, de purger l'édifice des différentes idoles qui le souillaient. L'image obscène d'Astarté, ses autels, les vases consacrés à son culte et à celui de Baal, les cellules affectées à la prostitution des prêtresses, les chevaux du soleil placés à l'entrée du temple, les autels en l'honneur des astres, tout fut enlevé, détruit, brûlé dans la vallée du Cédron et les cendres répandues sur les tombes. L'emplacement des sacrifices d'enfants dans la vallée de Hinnom fut souillé par ordre de Josias (on y jeta des ossements humains et des immondices) ; enfin on supprima tous les hauts lieux dans les campagnes. Cette purification s'étendit jusqu'à Béthel, où était le sanctuaire des Chuthéens et du reste des Israélites, ainsi qu'aux villes de l'ancien royaume de Samarie : les prêtres des idoles et des hauts lieux furent déposés, ceux de race lévite astreints à demeurer dans Jérusalem, pour y être surveillés (on leur interdit la sacrificature, tout en leur donnant leur part des offrandes). Les prêtres d'origine étrangère furent probablement chassés du pays. Quant à ceux de Béthel, Israélites, qui avaient continué le culte du taureau établi par Jéroboam et par conséquent égaré leur peuple, Josias, par une sanglante exception, les fit mettre à mort sur leurs propres autels, qui subirent ensuite le même outrage que celui de la vallée de Hinnom. De Béthel était sortie la méconnaissance de la primitive notion de Dieu ; c'est à Béthel que, pour ce motif, le roi fit un exemple de terreur. Ainsi qu'il arrive si souvent, les peu coupables petits-fils expièrent le crime de leurs ancêtres. Telle fut la fin du culte du taureau. Le roi présida lui-même à la profanation des sanctuaires de Béthel. Toutes les autres idolâtries successivement importées sur le sol d'Israël et qui s'y étaient propagées, il les fit pareillement disparaître, exactement comme le prescrivait la loi du Deutéronome.

Au printemps de la même année (621), Josias convoqua tout le peuple à venir faire la Pâque à Jérusalem[3], et celui-ci obéit. N'avait-il pas juré de se conduire désormais selon la loi ? Des psaumes récités par les Lévites avec accompagnement de chant et de harpes rehaussèrent la solennité de cette fête, pour la première fois célébrée en commun par une foule nombreuse et empressée. On possède encore un des cantiques chantés en cette occasion. Le chœur des chantres y invite les fils d'Aaron à glorifier le Dieu d'Israël ; il rappelle ensuite la servitude et la délivrance d'Égypte, la révélation du Sinaï, exhorte le peuple à abjurer pour toujours les dieux étrangers, et, après une allusion à l'exil d'une partie du peuple, se termine par la promesse de jours heureux, qui récompenseront l'observation de la loi sinaïque. Telle fut, aux yeux de la partie fidèle de la nation, l'importance des actes de Josias contre l'idolâtrie, que le parti des prophètes en fit le point de départ d'une ère nouvelle. Le culte hideux qui, depuis soixante-dix ans, pervertissait les mœurs, s'était tout d'un coup évanoui, grâce à l'énergique intervention du roi. L'histoire rend ce témoignage au fils d'Amon, qu'aucun de ses prédécesseurs n'apporta plus de sincérité dans son retour à Dieu, ni autant de zèle dans l'exécution de la loi de Moïse. Il reprit, ce semble, également en politique une attitude virile et eut le courage de montrer de l'indépendance vis-à-vis de l'Égypte.

Jérémie, dès son entrée sur la scène prophétique, avait prédit une époque de ruine et de dévastation universelles, après laquelle viendrait une ère de reconstruction. Le changement annoncé commença dans les dernières années du

règne de Josias. Le vaste empire d'Assyrie, qui avait subjugué tant de peuples, allait périr à son tour pour faire place à des États nouveaux : déjà la Médie et la Babylonie, ses plus proches vassales, s'étaient rendues indépendantes. Sa croissante faiblesse tenta également l'Égypte, dont le roi Nécho (Nékos, Nékaù), fils de Psammétique, nourrissait la pensée de restaurer l'ancienne puissance de son pays. On vit s'élever ainsi, au même moment, plusieurs monarques ambitieux, qui se mirent résolument en devoir de succéder à la suprématie assyrienne. Nécho, en particulier, visait à s'emparer de la région du Liban jusqu'à l'Euphrate. Il avait dans ce but équipé une nombreuse armée et, après avoir pris d'assaut la ville de Gaza, montait le long de la mer, pour gagner la plaine de Jezréel et de là le Jourdain, lorsque Josias, se jetant à sa rencontre à la tête de ses troupes, voulut lui barrer le passage à Magheddo (Meghiddo). Le roi d'Égypte assurait qu'il n'en avait point à Juda, mais à des contrées situées plus loin ; le fils d'Amon n'en persista pas moins à en appeler au sort des armes ; celui-ci tourna contre lui : son armée fut battue et lui-même blessé mortellement. Ses officiers n'eurent que le temps de le rapporter à Jérusalem où, à peine arrivé, il expira. La douleur fut grande, dans la capitale, à la vue de son corps inanimé ; quand on le descendit dans la sépulture, alors nouvellement bâtie, des rois de Juda, hommes et femmes éclatèrent en pleurs et s'écrièrent: Ô seigneur, ô gloire ! Chaque année ensuite, au jour où était tombé sous une flèche ennemie, le dernier bon roi de la race de David, on répéta un chant de deuil, composé à cette occasion par Jérémie. Jamais roi ne fut plus sincèrement pleuré.

Le désastre essuyé dans la plaine de Jezréel dut avoir anéanti les forces judéennes, car on ne songea même pas de tenter un mouvement sur les derrières de Nécho, qui poursuivit tranquillement sa marche. Tout entière à son affliction, Jérusalem ne se préoccupa que d'élire un autre roi. Josias avait laissé trois fils, nés de deux lits, Éliakim, Salloum et Mathania, et c'est à l'aîné de sa femme favorite qu'il avait paru destiner la couronne. Pour honorer le monarque dont on pleurait la perte, le peuple proclama Salloum, de deux années plus jeune qu'Éliakim ; ce prince monta sur le trône, et, suivant l'usage, quitta son nom pour prendre celui de Joachas (Yehoachas).

Mais, dans la situation créée par la défaite de Magheddo, il n'était plus au pouvoir de la nation d'élire elle-même son souverain ; c'est au roi d'Égypte, de par sa victoire maître du pays, qu'appartenait cette prérogative ; or celui-ci avait déjà prononcé contre le choix populaire. Sans paraître d'ailleurs se soucier de Juda, il avait simulé des marches forcées sur l'Euphrate et venait d'établir son quartier général à Ribla. Salloum-Joachas étant allé l'y trouver pour faire ratifier son élection, Nécho le fit charger de fers et conduire en Égypte et à sa place nomma Éliakim. Le règne de Joachas n'avait duré que trois mois.

Éliakim ou, comme il s'appela de son nom de roi, Joachim (Yoyakim, 607-596) eut, dès son avènement, à remplir une tâche épineuse. Nécho, pour punir Josias d'avoir voulu lui fermer le passage, avait frappé sur le royaume un très lourd impôt de guerre en or et en argent ; ni le palais ni le temple n'ayant de trésor à cette époque, Joachim imposa ses sujets selon leur fortune et fit procéder par contrainte

à la rentrée de ces contributions. Ce qui rendait cette amende encore plus sensible à l'orgueil de Juda, c'est qu'elle était le signe de sa dépendance. À l'humiliation et au découragement publics s'ajouta bientôt un autre mal. Le peuple avait espéré que la réforme introduite par Josias lui donnerait les jours heureux promis par le Deutéronome, or, il était précisément arrivé le contraire : le roi dévoué à Dieu était tombé sur le champ de bataille, la fleur de l'armée israélite avait été fauchée, l'un des fils du roi était dans les fers et le pays se voyait dans une servitude ignominieuse. Quelle déception ! Ce dénouement provoqua une réaction, dont la conséquence fut une rechute dans l'idolâtrie ; gens du peuple et hommes instruits se mirent à douter d'un Dieu qui n'avait pas rempli ses promesses ou était impuissant à les remplir, et eurent la folie de croire que les divinités étrangères, qui s'étaient si longtemps maintenues sous Manassé, seraient plutôt capables d'assurer leur bonheur. Ils revinrent donc à leurs vieux péchés, rétablirent des hauts lieux sur chaque colline et sous chaque arbre des autels : une fois encore la Judée eut autant de dieux que de villes. Un culte tout spécial fut rendu à Néïth, la reine du ciel, divinité qui avait ses plus fervents adorateurs à Saïs, capitale du roi Nécho. N'avait-elle pas concouru, cette déesse, à procurer la victoire au roi d'Égypte ? On réintégra dans les maisons les statues d'or et d'argent, les images de bois ou de pierre, même celles qui, par leur attitude, offensaient la décence ; le temple aussi fut de nouveau profané, comme au temps de Manassé, par l'introduction de hideuses idoles. Chose encore plus odieuse, les sacrifices d'enfants reprirent faveur, comme sous les règnes d'Achaz et du fils d'Ézéchias ; de nouveau la belle vallée de Hinnom entendit les cris de pauvres petits êtres impitoyablement, brûlés en l'honneur de Moloch. C'étaient surtout les premiers-nés qu'on sacrifiait de la sorte.

Côte à côte avec la démence idolâtre, avec le culte obscène et infanticide, se propagèrent le vice et les mauvaises mœurs, la luxure, l'adultère, l'oppression des étrangers, des veuves et des orphelins, la vénalité des juges, l'habitude du mensonge, la fausseté, l'usure effrénée, l'inhumanité envers les débiteurs, enfin les homicides. Sans doute il existait déjà une classe d'hommes qu'animait le respect de la loi et qui gémissaient sur les atrocités dont ils étaient témoins, mais devant la foule de ceux qui journellement s'enfonçaient plus avant dans la bourbe idolâtre et dans la dépravation morale, les gens de bien ne pouvaient que soupirer. De faux prophètes exaltèrent les faux dieux et prônèrent la débauche. — Ce honteux recul fut-il l'œuvre du roi ? Ou l'ignore ; tout ce qu'on sait, c'est que Joachim persécuta avec acharnement les prophètes qui faisaient entendre leurs censures.

Aucune époque ne compta autant de ces hommes de Dieu que les vingt années qui précédèrent la chute du royaume de Juda. On les voyait souvent, presque chaque jour, en toute occasion, s'adresser au peuple, aux princes, au roi, les admonestant, réveillant, menaçant, et leur prédire une catastrophe, s'ils persistaient dans leur impiété. Les noms de trois seulement d'entre eux sont arrivés jusqu'à nous : Jérémie, Habacuc, Urie, encore ne connaît-on de ce dernier que sa fin tragique. Originaire de la ville forestière de Kiriat-Yearim, il prophétisait au début du règne de Joachim et avait annoncé d'inévitables calamités à son pays, s'il ne quittait les voies de la perversité. Poursuivi à raison de ce fait, il dut s'enfuir en Égypte ; mais, livré à Joachim, il eut la tête tranchée.

Cette exécution, loin d'effrayer Jérémie, ne fit qu'ajouter au zèle de sa vocation. C'est à l'avènement du frère de Joachas, au retour des anciens désordres, que commença vraiment son action prophétique, interrompue dans les dernières années de Josias. Maintenant il comprenait le sens des paroles que, jeune encore, il avait entendues aux premières heures de sa consécration : Je l'établis comme une ville forte, comme une colonne de fer et un mur d'airain contre les rois de Juda, les princes, les prêtres et le peuple. Elles signifiaient qu'il devait rester ferme, inébranlable, affronter sans peur les menaces de la persécution. Jérémie se disposa donc à s'élever contre la corruption et à annoncer la ruine désormais fatale, quoique le cœur lui saignât et qu'il dût plus d'une fois s'exciter lui-même, pour ne pas succomber à d'accablantes visions. Devenu homme, il ne conduisit point d'épouse dans sa demeure, car son âme anxieuse ne pouvait goûter les joies domestiques, lorsqu'elle voyait se projeter devant elle, de plus en plus noire, l'ombre des temps sinistres qui approchaient. Solitaire et sombre, il errait de côté et d'autre, sans prendre part au commerce des hommes, parce que la vue du peuple volontairement coupable le pénétrait de douleur et lui ôtait toute disposition à la sérénité.

Un de ses premiers discours, sous le règne de Joachim, lui valut la haine des fanatiques de l'idolâtrie et particulièrement celle des faux prophètes et des prêtres. C'était à l'occasion d'une fête, la foule remplissait le temple, Jérémie s'avançant : Voici, dit-il, la parole du Dieu d'Israël : Réformez votre conduite et vos œuvres et je vous laisserai demeurer dans ce lieu. Mais ne vous confiez pas dans les invocations mensongères en disant : Temple de Jéhovah, temple de Jéhovah !... Comment ! vous voulez voler, tuer, vivre dans la luxure, encenser les dieux étrangers, puis arriver dans mon temple et dire : Nous sommes sauvés ! et continuer ensuite toutes vos abominations. Est-ce que ce temple est une caverne de brigands ? Allez voir à mon ancien sanctuaire de Silo ce que je lui ai fait à cause de la perversité d'Israël. Je ferai à ce temple ce que j'ai fait à Silo ; je vous rejetterai de devant ma face, comme j'ai rejeté vos frères, la postérité d'Éphraïm.

Il n'avait pas achevé que les prêtres et les faux prophètes le saisirent : Tu mourras, s'écrièrent-ils, pour avoir prophétisé que de sanctuaire deviendra comme celui de Silo. Un attroupement se forma sur la place du temple, quelques personnes vinrent au secours de Jérémie, pendant que du palais quelques princes, attirés par le bruit, accouraient. Achikam, fils de Schaphân, membre du parti des prophètes, se trouvait parmi eux. Tenant aussitôt séance à l'une des portes de l'édifice, ils écoutèrent l'accusation et la défense : Cet homme, dirent les prêtres et les faux prophètes, a prédit des malheurs à cette ville et à ce temple, il mérite la mort. Quelques-uns des Anciens parlèrent en faveur de Jérémie ; puis les princes, s'adressant aux prêtres et aux faux prophètes transportés de fureur : Non, répliquèrent-ils, cet homme ne mérite pas la mort, car il nous a parlé au nom de notre Dieu. Grâce aux efforts de ses amis et spécialement à ceux d'Achikam, Jérémie fut, pour cette fois, remis en liberté ; mais la haine de ses adversaires n'en devint que plus âpre et guetta dès lors toute occasion de le perdre.

Cependant la sentence portée contre l'Assyrie s'accomplit. Ce puissant empire tomba misérablement sous les efforts combinés de Cyaxare, roi des Mèdes, et de Nabopolassar, roi de Babylone : Ninive, la ville géante, succomba après un long siège (vers 605) et son dernier monarque, Sardanapale, chercha la mort dans les flammes. La chute de l'Assyrie fut le signal de grands changements dans les contrées qui étaient alors le théâtre principal de l'histoire : la Médie hérita de la plupart des anciennes possessions assyriennes ; son roi s'attribua la part du lion, en ne laissant à son allié que la Babylonie et Élymaïs, avec l'expectative, il est vrai, de la souveraineté des pays situés à l'ouest de l'Euphrate. Nabopolassar mourut peu après et eut pour successeur son fils Nabuchodonosor (Nebucadnezar, Nabokolassar, 604-561). Grand capitaine et politique habile, le nouveau roi n'était pas cruel et ne frappait ses ennemis que pour les mettre hors d'état de nuire. Après avoir préparé le développement intérieur de son empire et jeté les fondements de constructions gigantesques, il entreprit une nouvelle guerre de conquête. L'Assyrie araméenne ou Syrie, morcelée en petits États, se soumit apparemment sans résistance, puis ce fut le tour de la Phénicie, dont le prince Ithobat II devint également vassal de Nabuchodonosor. Mais l'objectif véritable de son expédition, c'était l'Égypte. Joachim avait aussi, sans doute, reçu sommation de se soumettre, s'il ne voulait être broyé ; mais, d'un autre côté, l'Égypte l'encourageait à tenir bon, lui faisant espérer du secours et le berçant de promesses. Le royaume de Juda se trouva jeté ainsi dans les mêmes fluctuations que jadis, au temps d'Ézéchias, et menacé de devenir le champ de bataille des deux puissances. Il fallait, de toute nécessité, prendre un parti, mais toujours dans l'attente des renforts d'Égypte ou d'un miracle, Joachim et ses conseillers remettaient d'un jour à l'autre leur décision.

Dans l'universelle inquiétude on fit proclamer un jeûne pour le neuvième mois (hiver 600), et le pays tout entier fut appelé à Jérusalem, pour y supplier Dieu de sauver Juda. L'agitation du peuple était extrême ; anxieux au dernier point, il afflua sur la place du temple, comme si elle eût dû lui offrir un refuge assuré. Jérémie dit à son disciple Baruch de mettre par écrit le discours prophétique où, plusieurs années auparavant, il avait parlé de l'empire chaldéen, alors nouveau, et annoncé que son irrésistible puissance subjuguerait toutes les nations établies autour de Juda et Juda lui-même. Baruch obéit, traça la prédiction dans un rouleau. Jérémie lui commanda ensuite d'aller en faire lecture devant le temple, à tout le peuple assemblé de la capitale et de la province : il ne pouvait, ajouta-t-il, le faire lui-même, Baruch devait le remplacer. Ce message, sous le coup de la catastrophe imminente, — l'armée de Nabuchodonosor n'était plus qu'à une faible distance de Jérusalem, — fit une impression profonde. La foule en fut bouleversée. Un jeune homme, qui se trouvait également sur la place du temple, Michée, fils de Ghemaria, vola auprès des princes réunis dans une salle du palais et, sous le coup de son émoi, leur fit part de ce qu'il venait d'entendre. Non moins troublés, ils invitèrent Baruch à lire une seconde fois, eux présents, le texte qui confirmait la prophétie de son maître. Chaque mot les atteignit au cœur, l'angoisse les saisit. Ils résolurent d'avertir le roi, dans la pensée qu'il partagerait leur émotion et renoncerait à toute idée de résistance. De prime abord leur espoir parut se réaliser: Joachim envoya chercher le rouleau et s'en fit donner lecture. Mais, à mesure qu'un

feuillet était lu, il le prenait et le jetait dans un brasier placé devant lui, au grand effroi des princes, qui le supplièrent de ne pas défier le sort, et il continua ainsi, nonobstant leurs prières, à livrer les pages l'une après l'autre aux flammes, jusqu'à ce que tout le rouleau fût consumé. Il fit plus : il donna l'ordre de rechercher la prophète de malheur avec son disciple et de leur ôter la vie, comme autrefois à Urie. Heureusement les princes avaient déjà pris soin de les faire cacher en lieu sûr : les deux hommes furent ainsi sauvés.

Il est probable qu'après une journée si agitée, la grande assemblée de jeûne se sépara indécise. La lecture du rouleau produisit néanmoins un effet : elle divisa les princes. Ceux qui croyaient dans Jérémie et l'avaient soustrait aux poursuites se montrèrent sans doute résolus partisans de la soumission. Parmi eux se trouvait le scribe Elischama, préposé aux affaires militaires. Du moment où celui-ci et beaucoup d'autres membres considérés du conseil se prononçaient contre la guerre, il était interdit à Joachim de l'entreprendre, alors surtout qu'il y allait de l'existence du trône. Le roi fit donc sa paix avec Nabuchodonosor, lui paya le tribut imposé au royaume, promit vraisemblablement aussi le concours de son armée, bref se soumit à toutes les obligations de la vassalité. Ce fut le commencement de la suzeraineté chaldéenne sur Juda (600). Jérémie put sans doute alors quitter son asile : le roi, quelque irrité qu'il fût, ne pouvait toucher un cheveu de sa tète, les princes le couvrant de leur protection.

Mais Joachim ne supportait qu'avec impatience une domination qui le contraignait à se maîtriser. Le roi d'Égypte, de son côté, ne dut pas épargner les manœuvres pour l'amener à une défection. Le Phénicien ayant, sur ces entrefaites, secoué le joug, Joachim, par une sorte de vertige, l'imita, refusa aussi le tribut. Nabuchodonosor, obligé par suite de concentrer ses forces contre la Phénicie, mit le siège devant Tyr et la tint bloquée sept ans. Comme il ne pouvait, dans l'intervalle, s'occuper du roi de Juda, celui-ci put se faire illusion, se persuader qu'il avait pour toujours recouvré son indépendance. Il n'avait pas lieu cependant de se réjouir : pour ne pas encore lancer une forte armée contre lui, Nabuchodonosor n'en faisait pas moins ravager son territoire par des troupes volantes. C'est dans cette situation précaire que Joachim mourut (597). Il eut pour successeur son fils, âgé de dix-huit ans, Jéchonias (Yoyachin, Yechonia, par abréviation Khonia) ou plutôt sa mère Nechreschta, qui avait pris les rênes du pouvoir. Jéchonias eut également la présomption de se croire assez fort pour lutter avec Nabuchodonosor et s'abstint de lui rendre hommage. Il persista, comme son père, dans tous les dérèglements de l'idolâtrie. Mais son aveuglement et celui de sa mère ne furent pas de longue durée. Nabuchodonosor put enfin détacher de Tyr une armée nombreuse, qui soumit sans peine toute la contrée jusqu'au fleuve d'Égypte (Rhinocolura) ; le royaume de Juda fut occupé en entier, sauf quelques villes du sud, qui s'étaient mises en état de défense, et tout ce qui tomba entre les mains de l'ennemi fut emmené captif. Jéchonias n'en continua pas moins à résister, se croyant en sûreté derrière les fortes murailles de sa capitale, il comptait aussi, en cas d'investissement, sur le secours de l'Égypte. Nabuchodonosor envoya donc quelques-uns de ses généraux mettre le siège devant Jérusalem.

Le fils de Joachim n'eut pas même le temps d'aviser, la rapide détresse des assiégés ne le lui permit pas. Il venait d'entrer en pourparlers pour la reddition de la place, lorsque Nabuchodonosor arriva lui-même au camp. Le roi, la reine mère et leur suite se transportèrent auprès de lui pour demander grâce. Mais ils le trouvèrent inflexible : Jéchonias dut abandonner le trône et se rendre en exil à Babylone avec sa mère, ses femmes, ses frères et sœurs et ses eunuques. Il n'avait occupé que cent jours le trône de David. Nabuchodonosor fit preuve d'une grande modération en leur laissant la vie et s'abstenant de faire couler le sang. Il ne bannit que dix mille habitants de Jérusalem, qu'il fit transporter en Babylonie, savoir sept mille guerriers, deux mille personnes de tout sexe, prises en majeure partie dans la population de la capitale, enfin mille artisans habiles dans la fabrication des armes et dans l'art de la fortification. Il ne fit pendant la même campagne, dans le reste du royaume, que trois mille vingt-trois prisonniers, qu furent également dirigés sur Babylone. S'il frappa une contribution sur les trésors du palais et du temple, ce ne fut point violence particulière, mais pratique usuelle du droit de guerre de l'époque. Il laissa subsister l'État, épargna la ville et ses murailles et ne toucha point au temple. Le premier monarque étranger aux mains duquel tomba Jérusalem, après environ cinq siècles d'existence, lui montra plus de générosité que ne fit maint conquérant dans les temps qui suivirent.

Notes ch. 9

[1] L'invasion des Scythes du Caucase en Médie et leurs razzias à travers l'Asie jusqu'à la frontière d'Égypte et en Asie mineure, se placent, d'après la chronologie, de 633 à 680, époque à laquelle, en Juda, régnait Josias (638-608). Comme, d'après Hérodote, les Scythes ont imposé la ville d'Ascalon, il faut nécessairement qu'ils aient touché aussi la Judée. Quelques passages de la Bible font du reste allusion à des hordes étrangères qui auraient également ravagé la Judée (Sophonie 3, 6) ; on leur donne le nom de Gog, du pays de Magog, c'est-à-dire du Caucase.
[2] Il est hors de doute que le livre trouvé dans le temple sous le règne de Josias, le livre d'alliance qui fit une si forte impression sur ce roi, était le Deutéronome ou cinquième livre de Moïse. C'est aussi l'opinion du Talmud, qui d'ailleurs n'en donnait pas d'autre, que ce livre a été lu à Josias et que celui-ci a été profondément saisi par ce verset : Ton roi sera traîné en captivité (Deutéronome, 88, 36 - Talmud, Joma. p. 52 b.).
[3] Pour la réforme de Josias et la proscription de l'idolâtrie, ainsi que pour la célébration solennelle de la Pâque, voir Rois II, 23. Le psaume si a certainement été chanté à cette fête ; le texte indique qu'une partie du peuple (les dix tribus) était déjà exilée alors.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre X — Chute du royaume de Juda — (596-586)

Nabuchodonosor maintint également debout le trône de David. Il y plaça Mathania, le plus jeune des fils d'Osias, alors âgé de vingt et un ans et qui prit le nom de Sédécias (Zidkia). Ce prince était d'un naturel doux, flexible et peu martial, qualités qui semblaient garantir au conquérant que le nouveau roi ne lui susciterait pas d'embarras. Toutefois, pour se l'attacher plus entièrement, Nabuchodonosor lui fit solennellement jurer fidélité, car il attachait une importance toute spéciale à la tranquille possession du territoire de Juda, véritable avant-poste contre l'Égypte, dont la conquête ne cessait d'occuper sa pensée. C'est en partie pour la même raison qu'il avait banni les nobles et les grands, dont la témérité aurait pu jeter le roi dans les aventures et l'entraîner à la défection. Dans ses calculs, le pays qu'il venait de soumettre ne devait former qu'un modeste et faible État, qui ne pût s'appuyer qu'à lui et de lui seul tirât sa force.

Juda pouvait, au surplus, avec une politique de réserve, subsister encore longtemps et n'eût pas tardé à se remettre de ses blessures. Si douloureux que fût, pour ceux qui demeuraient, le bannissement de tant de familles illustres, âme de la puissance militaire et fleur de la nation, quelque deuil qu'éprouvassent la capitale et la province au sentiment de leur dépendance, elles ne s'en relevèrent pas moins avez une rapidité merveilleuse et regagnèrent même une certain prospérité. Fait à peine croyable il n'y avait pas encore longtemps que le vainqueur avait emporté les trésors du temple et du palais, et les exilés, leurs fortunes particulières, que déjà il renaissait une telle richesse à Jérusalem qu'on put y voir des enfants vêtus de pourpre et estimés à l'égal de l'or. Jérusalem passa jusqu'au dernier moment pour une belle et populeuse ville[1], que ses habitants vantaient comme la couronne de beauté, la joie de tout le pays et la reine des nations.

Mais une situation modeste ne suffisait point aux princes de Juda et de Benjamin ; leurs ambitions allaient plus haut. À Jérusalem, ils dominaient non seulement le peuple, non seulement la cour, mais encore les rois, qui d'ailleurs ne comptaient guère depuis que retirés, comme les Sardanapale, au fond de leurs harems, ils consumaient leurs jours aux occupations les plus futiles. L'usurpation des grands eut d'autant moins de peine à prévaloir que Sédécias, maîtrisé par une pusillanimité peu royale, n'osait même plus les contredire. Ses intentions, au reste, étaient bonnes, il ne favorisa point, ce semble, l'idolâtrie ; au contraire, la corruption des mœurs, lorsqu'on la lui montrait, lui arrachait des soupirs et il écoutait volontiers les prophètes. Mais il était sans force contre sa cour. S'il désira

très sincèrement tenir la foi jurée à Nabuchodonosor ; l'énergie lui manqua pour le faire jusqu'au bout, nonobstant les intrigues. Des complots s'ourdirent en arrière de lui, que sa solitude ne lui permit pas de pénétrer à temps ou que, s'il les vit, il fut impuissant à déjouer. Cette faiblesse, d'une part, et cette témérité, de l'autre, perdirent l'État judéen. Une sorte de vertige saisit les princes. De divers côtés on leur promettait merveilles pour les exciter à la révolte. L'Égypte d'abord, comme toujours fausse et fourbe, se montrait prodigue d'offres brillantes, qu'après elle ne tenait que rarement. C'était ensuite le roi de Tyr, Ithobal, fomentant une ligue contre Babylone. Enfin venaient les Judéens de Babylonie, qui, de leur exil, entretenaient d'actives relations avec la mère patrie et poussaient à une nouvelle guerre, dans le vague espoir d'une défaite de Nabuchodonosor, qui leur rouvrirait le chemin de leur patrie. Retour que de faux prophètes leur prédisaient comme prochain.

Sédécias régnait depuis quatre ans (593), lorsque arrivèrent simultanément à Jérusalem des ambassadeurs d'Édom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon, qui tous voulaient l'entraîner à rompre avec Nabuchodonosor et employèrent toute leur éloquence à l'y décider. En vérité, Juda eût pu s'enorgueillir de se voir si recherché et il ne tenait qu'à lui de se considérer comme le centre, en quelque sorte le moteur des événements politiques. On ne connaît pas la réponse du roi aux ambassadeurs : irrésolu comme il était, il dut se laisser ballotter de côté et d'autre, sans parvenir à prendre un parti.

Ces extravagantes manœuvres n'échappèrent point à la clairvoyance de Jérémie, qui eut le courage très grand de s'y opposer. Pour le prophète, il était visible que Nabuchodonosor était appelé à poursuivre le cours de ses victoires et à soumettre un grand nombre de nations. Il exhorta donc Sédécias, le peuple et les prêtres à ne pas s'abandonner à de douces illusions et à subir la domination babylonienne, s'ils ne voulaient être écrasés par le puissant monarque. Jérémie se crut aussi le devoir d'avertir les exilés et leur adressa une lettre ainsi conçue : Construisez des maisons et habitez-les ; plantez des vignes et goûtez-en les fruits, prenez des femmes et engendrez des fils et des filles, amenez des épouses à vos fils, et à vos filles des maris ; recherchez le bien de la ville où vous êtes bannis, parce que votre prospérité sera dans la sienne. Mais ne vous laissez pas séduire par vos prophètes et vos devins, car ce n'est que dans soixante-dix ans que je vous ramènerai en Juda.

Mais les excitations brouillonnes de l'intérieur avec les instances du dehors, auxquelles se joignait la turbulente obsession des grands, eurent promptement triomphé de la timide loyauté de Sédécias : le faible roi se laissa emporter par le tourbillon, refusa le tribut à Nabuchodonosor et trahit son serment. Le sort en fut jeté, tout l'avenir du peuple de Juda était désormais en jeu.

Bientôt sonna l'heure redoutable des responsabilités. Nabuchodonosor fut quelque temps sans bouger, puis se mit en mouvement, pour aller châtier les rebelles. Il s'était ébranlé à peine que les mêmes peuplades qui avaient provoqué la révolte mettaient bas les armes : en un instant, Juda se vit seul, sans secours

possible que de l'Égypte, et celle-ci hésitait. Nabuchodonosor put donc à son aise reprendre tout le territoire et la plupart des villes de Juda, dont deux seulement, Lachis et Azéka, tinrent bon, sans d'ailleurs l'arrêter ; l'armée chaldéenne poursuivit sa marche et parut devant Jérusalem, le dixième jour du dixième mois (fin 588 ou commencement de 587). La capitale avait eu le temps de se fortifier et sans doute aussi de s'approvisionner pour un long siège ; malheureusement, à l'approche de l'ennemi, les campagnards s'y étaient réfugiés avec leurs enfants et avaient augmenté par là le nombre de bouches à nourrir. Sédécias fut sommé de se rendre, ses courtisans répondirent par un refus. Nabuchodonosor ouvrit donc les travaux et les poussa avec opiniâtreté.

Il faut que, de son côté, Jérusalem se soit vigoureusement défendue, car, à part un moment d'interruption, le blocus dura près d'un an et demi (de janvier 587 à juin 586). Le commandement général était aux mains d'un eunuque du palais ; quant au roi lui-même, il ne joua qu'un rôle passif et n'intervint ni dans le maniement des troupes ni dans la conduite des opérations. Son indécision et sa faiblesse apparurent ainsi dans tout leur jour. Si le cours des choses en Juda et à Jérusalem avait ressemblé, depuis l'avènement de Jéchonias, à une bouffonnerie confuse et désordonnée, la farce venait tout d'un coup de se changer en une tragédie sanglante, et ce drame lugubre de la ruine d'une nation eut pour entracte les souffrances du prophète Jérémie.

L'investissement de Jérusalem avait jeté l'infortuné dans un accablement que trahissait tout son extérieur. D'un côté, ses sentiments de Judéen, son patriotisme, le poussaient sinon à prendre à la défense une part que lui interdisaient son âge et sa condition, du moins à exciter le courage des combattants ; de l'autre, son devoir et sa clairvoyance prophétique lui ordonnaient de proclamer que la hutte était vaine, que le sang allait couler en vain, que la ville chargée de péchés était irrévocablement condamnée dans les décrets de Dieu. Si on ne lui ôta point la parole, c'est qu'on ne le pouvait guère en un moment où ses prophéties recevaient une si douloureuse confirmation. Ainsi qu'il l'avait prédit, les peuples du nord étaient venus, avaient dressé leurs trônes devant les portes de Jérusalem et apprêtaient un grand châtiment. Jérémie n'eut d'ailleurs eu qu'à le vouloir pour soulever peuple et guerriers, s'emparer du pouvoir et traiter à des conditions acceptables. Ce fut sous son influence, alors très forte, que les grands et les riches affranchirent leurs esclaves israélites et qu'un édit royal imposa la même mesure aux nobles[2].

Le siège durait depuis un an et l'on s'était sans doute battu à distance, avec des alternatives diverses, lorsqu'un retour de fortune se produisit, le roi d'Égypte Apriès (Hofra) tenait enfin sa promesse, tant de fois faite, et envoyait une armée contre Nabuchodonosor, qui aussitôt leva le camp pour se jeter à la rencontre de son adversaire (février 586). Grande fut la joie dans Jérusalem. Lorsque les portes, si longtemps fermées, se rouvrirent, les habitants se rugirent dans les champs, pour savourer de nouveau l'air de la liberté. Mais avec leur crainte se dissipèrent aussi leurs bons sentiments : l'ennemi n'eut pas plutôt disparu qu'un certain nombre de nobles et de riches retombèrent dans leur perversité et, oublieux de la foi jurée,

replacèrent leurs esclaves sous le joug. Indigné jusqu'au plus profond de l'âme, Jérémie alla les trouver, ainsi que le roi, et, en termes foudroyants, leur reprocha leur manque de parole, leur prédit que les Chaldéens reviendraient : ils reviendraient, prendraient Jérusalem, et le feu, la guerre, la famine, la peste déchaîneraient leurs fureurs sur le peuple.

C'en était trop. Nombre de grands étaient déjà irrités contre le prophète ; ce discours les remplit d'une haine mortelle. Un jour qu'il se disposait à quitter la ville pour se rendre à Anatoth, un garde, feignant de croire qu'il voulait passer aux Chaldéens, s'élança sur lui et, nonobstant ses protestations, le mena aux princes. Ceux-ci, heureux d'avoir enfin l'occasion de se venger, le traitèrent d'espion, et le battirent, puis le jetèrent dans une citerne, au fond de la maison du dresseur de listes Jonathan, qui se constitua son geôlier. Jérémie resta quarante jours dans ce cachot fangeux et insalubre. La joie de Jérusalem ne fut pas de longue durée. L'armée chaldéenne, qui avait marché au-devant de celle d'Apriès, la défit complètement ; Pharaon se trouva en partie désarmé, et Juda, du même coup, pour la seconde fois réduit à ses seules forces.

Le siège recommença plus étroit que jamais. Alors le courage des assiégés s'évanouit. Beaucoup, ne songeant qu'à leur salut, désertèrent ou s'enfuirent en Égypte. Sédécias lui-même se sentit devenir inquiet et s'aperçut trop tard qu'il y avait eu folie à vouloir se mesurer avec la puissance babylonienne. Aux calamités de la guerre vint s'ajouter la famine. Le nombre des hommes valides alla chaque jour en diminuant. Bientôt il en resta si peu, qu'ils ne furent plus en état de défendre les remparts. Enfin l'heure suprême arriva. Le 9 Tammouz (juin 586) le pain fit absolument défaut et les Chaldéens, grâce au complet épuisement des assiégés, réussirent à pratiquer une brèche, par où ils pénétrèrent dans la place.

Nabuchodonosor était alors à Ribla, en Syrie. Ses généraux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au centre de la ville, dont les habitants, réduits à l'état de spectres, conservaient à peine la force de se traîner. La soldatesque se répandit dans tous les quartiers, massacra les jeunes gens et les hommes d'apparence valide, fit le reste prisonnier. Rendus féroces par la longueur du siège, ces farouches guerriers déshonorèrent les femmes et les jeunes filles et n'épargnèrent ai la vieillesse ni l'enfance. Ils firent irruption dans le temple, y égorgèrent les prêtres et les prophètes, qui se croyaient à l'abri sous la protection du sanctuaire, et poussèrent des cris de fureur, comme s'ils eussent voulu combattre le Dieu d'Israël. À leur suite accoururent les Philistins, Iduméens et Moabites, qui s'étaient unis à Nabuchodonosor et qui se livrèrent aussi au pillage, profanèrent aussi les vases sacrés.

Cependant Sédécias était parvenu à s'enfuir pendant la nuit avec le reste des combattants, en passant par le jardin de son palais et par un souterrain situé au nord-est de la ville. Il se dirigeait précipitamment vers le Jourdain, qu'il se proposait de franchir, mais les cavaliers ennemis, non moins prompts, lui barrèrent le passage dans les défilés et, exténués comme ils l'étaient, les fugitifs ne tardèrent pas à être pris. Dans la ville, les Chaldéens ne trouvèrent, en fait de notables, que le

grand prêtre Séraya, le capitaine du temple Zéphania, l'eunuque qui avait dirigé la défense, le dresseur de listes (Sopher), les familiers du roi, les garde-portes et soixante autres hommes. Tous furent provisoirement conduits, chargés de chaînes, à Kama, jusqu'à ce que le roi de Babylone eût prononcé sur eux, car de les laisser à Jérusalem ou aux environs ne se pouvait, à cause des cadavres sans sépulture dont les émanations empoisonnaient l'air. Jérémie se trouvait parmi les captifs ; des soldats qui l'avaient rencontré dans une des cours du palais l'avaient pris pour un officier et emmené. Son disciple Baruch eut sans doute le même sort. La garde des prisonniers et des fuyards fut confiée par les vainqueurs à un Judéen de famille noble, Ghédalia, fils d'Ichikam, de la famille Schaphàn.

La dernière espérance de ces débris infortunés du peuple s'évanouit, quand on sut que le roi, également tombé aux mains de l'ennemi, avait subi le plus cruel traitement. Les soldats, en effet, qui s'étaient emparés de Sédécias, l'avaient conduit devant Nabuchodonosor. Celui-ci, non content de décharger sur lui tout son courroux et de lui reprocher âprement sa félonie, fit mettre à mort , sous ses yeux, tous ses fils et tous ses proches, puis lui fit à lui-même crever les yeux et renvoya, chargé de chaînes, à Babylone.

Quel allait être le sort de Jérusalem ? Cette infortunée ville était devenue un charnier : Tous ses chemins étaient en deuil, toutes ses portes désolées et toutes ses places désertes. Mais elle était encore debout, les généraux qui l'avaient prise n'avaient pas d'instructions pour décider de son destin. Nabuchodonosor lui-même fut, ce semble, d'abord indécis. Enfin il chargea le chef de sa garde du corps, Nébusaradan, d'aller détruire la capitale vaincue. Aussitôt vinrent se presser, remplis de haine, autour de cet officier, les princes iduméens, qui l'excitèrent à exécuter sans pitié son œuvre d'anéantissement. Détruisez, détruisez-la jusqu'au sol, disaient-ils. Nébusaradan donna l'ordre de jeter bas les murailles, de livrer aux flammes temple et palais et toutes les belles maisons, et on lui obéit consciencieusement (10 Ab – août 586). Ce qui restait des trésors du temple, les colonnes d'airain artistement ouvrées, la mer d'airain, les instruments de musique, tout fut mis en pièces ou emporté à Babylone. Jérusalem n'était plus qu'un amas de décombres et la montagne du temple un emplacement pour une hauteur boisée.

De toutes les grandes cités qui ont régné sur les peuples, et qui, du fait de leur splendeur, sont ensuite tombées dans la poussière du sol, aucune n'a été glorifiée dans sa ruine autant que l'a été Jérusalem. La poésie a traduit les douleurs de cette ville immortelle dans des élégies, des psaumes et des prières d'un accent si sublime, qu'il force encore aujourd'hui la compassion de tout cœur susceptible d'attendrissement. Elle lui a posé sur le front une couronne de martyre, qui s'est changée en une rayonnante auréole.

Jérémie, et un ou deux poètes encore, témoins comme lui de la chute de Jérusalem, ont exhalé leur douleur en quatre chants de deuil, les Lamentations, qui répondent aux phases consécutives de son supplice. Le premier de ces poèmes a été composé immédiatement après la prise de Jérusalem ; la capitale était encore debout ; les murailles, les palais, le temple n'avaient pas été renversés, mais déjà

elle était veuve de ses habitants et de ses joies. Il a pour sujet principal l'abandon de la ville et la perfidie des alliés de Juda, qui maintenant se réjouissent de sa ruine.

La deuxième Lamentation pleure la destruction des édifices et des remparts, et surtout celle du sanctuaire.

La quatrième déplore la perte de toute noblesse sous la lente action de la famine et l'anéantissement de toute espérance par suite de la captivité du roi.

Mille années environ s'étaient écoulées depuis que, pleines de courage et riches d'avenir, les tribus d'Israël avaient franchi le Jourdain sous la conduite d'un chef énergique et pris pied sur la terre de Canaan. Il y en avait cinq cents que les deux premiers rois de la maison de David avaient fait d'Israël un puissant empire. De toute cette vigueur, de tous ces souvenirs, aujourd'hui que restait-il ? Hélas ! la plupart des dix tribus, depuis plus d'un siècle, avaient disparu dans des contrées inconnues ; la guerre, la famine ou la peste avaient emporté le plus grand nombre des autres qui formaient le royaume de Juda, une faible partie avait été emmenée en captivité, une fraction moindre encore avait émigré en Égypte ou dans d'autres contrées, ou bien vivait dans le pays, anxieuse du sort que lui réservait le vainqueur, épave dernière qui, elle aussi, allait essuyer l'assaut de multiples ennemis, comme s'il n'avait pas dû rester un seul Israélite dans la patrie du peuple d'Israël. L'épilogue du drame fut aussi cruel que la catastrophe.

Au moment où Sédécias tombait aux mains de la cavalerie lancée à sa poursuite, une partie des hommes qui l'avaient accompagné jusque-là réussit à s'échapper. Les uns passèrent le Jourdain sous la conduite d'un prince du sang royal, Ismaël, fils de Nethania, et trouvèrent asile chez le roi ammonite Baalis. Les autres préférèrent gagner l'Égypte, dont l'alliance semblait leur promettre plus de sécurité et où viraient déjà des familles judéennes. Mais, pour y parvenir, il leur fallait traverser le territoire de l'Idumée, et là les attendait un acharné et irréconciliable ennemi. Aussi peu touchés des procédés fraternels de Juda que satisfaits de la ruine de Jérusalem, les Iduméens n'eurent de mémoire que pour leurs griefs et poussèrent la haine au point de guetter les fugitifs sur leur frontière pour les mettre à mort ou les livrer aux Chaldéens. Ce n'était pas l'inimitié seule qui les inspirait, mais encore un calcul politique ; ils convoitaient tout le territoire d'Israël, et espéraient l'obtenir plus facilement en en persécutant les possesseurs : Les deux nations, disaient-ils tout haut, et les deux pays seront à nous et nous les hériterons. Les Philistins et les autres peuples d'alentour ne montrèrent ni moins d'animosité, ni moins de joie de la ruine de Juda. Seules quelques villes phéniciennes accueillirent les fugitifs. Mais la Phénicie était loin et, bien avant d'y toucher, les malheureux Judéens étaient capturés.

Aussi la plupart des chefs et des soldats échappés préférèrent-ils demeurer dans le pays. Commandés par Jochanan, fils de Karéach, ils se cramponnèrent, pour ainsi dire, au sol natal, comme s'il eût été au-dessus de leurs forces de s'en séparer. Ils cherchèrent, pour se soustraire aux poursuites, les retraites les plus inaccessibles, se cachèrent dans les gouffres ou dans les cavernes ou bien dans les

ruines des villes détruites. Mais la nécessité où ils étaient de sustenter leur misérable existence les obligeait fréquemment à affronter les dangers ; ceux alors qui se faisaient prendre étaient voués à une mort ignominieuse ou aux mauvais traitements : vieux, ils étaient pendus, et jeunes, condamnés à porter des meules ou astreints à d'autres labeurs. C'est cette situation désespérée qui dicta la cinquième Lamentation, si déchirante et dont les courtes strophes ressemblent à des sanglots.

Un instant on put croire que cette agonie des restes d'un peuple, cette guerre d'extermination contre les fugitifs allait prendre fin. Nabuchodonosor n'avait pas le dessein d'anéantir tout à fait la Judée. Il désirait, au contraire, qu'elle subsistât ; seulement il ne voulut pas que ce fût sous un roi de la race de David et résolut d'en confier le gouvernement à Ghédalia, de la maison de Schaphân, qui lui avait donné des preuves de fidélité. Celui-ci devait rassembler autour de lui les débris de Juda, et, en les maintenant unis, les encourager à la culture des champs et des jardins, pour que le pays ne devint pas une solitude. C'est ainsi qu'après avoir eu la mission d'anéantir Jérusalem, Nébusaradan reçut encore celle de trier les prisonniers et les transfuges, d'en éliminer les suspects pour les envoyer à Babylone, et de laisser le reste, laboureurs et vignerons, dans le pays. À ces derniers seraient attribuées des terres arables, qu'ils recevraient en quelque sorte à titre de fiefs des mains du conquérant, sous là condition expresse de les cultiver. La résidence désignée au nouveau gouverneur fut Mitspa, ville située à une lieue et demie environ au nord-est de Jérusalem.

Nabuchodonosor n'eut pu faire un meilleur choix. Ghédalia était précisément l'homme de la situation. Charitable et pacifique, élève, en quelque sorte, du prophète Jérémie, dont son père Achikam avait été l'ami et le protecteur, il possédait les qualités que réclamaient les circonstances, une main légère à panser les plaies saignantes de son peuple et une abnégation poussée jusqu'au sacrifice de lui-même. Peut-être même portait-il trop loin ces vertus ou faisait-il trop de fond sur les bons côtés de la nature humaine. Quoi qu'il en soit, Nébusaradan commença par lui remettre les prisonniers inoffensifs, les filles du roi Sédécias, un grand nombre de femmes et d'enfants, puis les laboureurs ; le tout ensemble ne faisait guère plus de quatre mille âmes.

Le roi de Chaldée songea aussi à lui donner un auxiliaire dans la personne de Jérémie, qu'il avait, pour cette raison, recommandé à son lieutenant de traiter avec les plus grands égards. Lors donc que Nébusaradan se rendit de Jérusalem à Rama, aux environs de laquelle se trouvait le tombeau de Rachel, pour y procéder au départ des captifs, il fit délier Jérémie, garrotté comme le reste des prisonniers, et le laissa libre d'émigrer où il lui plairait, à Babylone ou ailleurs ; toutefois ce fut auprès de Ghédalia qu'il lui conseilla d'aller. Le prophète, qui gémissait à bon droit d'être le témoin prédestiné de la chute de son peuple, dut assister encore aux scènes lamentables qui éclatèrent, lorsque les prisonniers se virent emmener de Rama et traîner, chargés de fers, en Babylonie. Les infortunés, hommes, femmes et enfants, poussaient des cris déchirants. Jérémie les consola en leur donnant une espérance qu'ils emportèrent. Une plainte, leur dit-il, et des pleurs amers se font entendre à Rama : Rachel pleure ses enfants et ne veut point être consolée. Que ta

voix cesse d'éclater en sanglots et tes yeux de verser des larmes, car il y a une récompense pour tes actions, ils reviendront du pays de l'ennemi.

L'affliction au cœur, il se rendit ensuite à Mitspa, suivi de son disciple Baruch. Il n'avait guère d'espoir d'arriver à faire de ce reste de populace des hommes aux sentiments généreux. Si quarante années d'efforts n'avaient presque rien pu sur les grands et les gens instruits, combien moindre ne serait pas son succès sur des gens de basse classe et des ignorants ! Cependant il lui fallait bien se plier aux circonstances.

Nabuchodonosor avait une si haute estime pour lui que non seulement il lui offrit des présents, mais encore lui fit délivrer sa nourriture quotidienne. La présence du prophète auprès de Ghédalia réconforta, en effet, ceux qui étaient restés dans le pays et leur rendit confiance dans l'avenir. Le gouverneur ayant fait publier que tous les fugitifs qui se réuniraient autour de lui pourraient demeurer en pain dans la contrée, s'établir dans les villes et cultiver leurs champs, on vit revenir peu à peu les Judéens dispersés dans le pays de Moab et chez les autres peuples voisins. Ils se présentèrent au gouverneur et firent fa paix avec lui, c'est-à-dire s'obligèrent à être les fidèles sujets du roi de Chaldée, puis se mirent à cultiver la terre et produisirent, non seulement des grains, mais encore du vin et des figues. Le sol récompensa de nouveau les efforts du travail, et comme la population était peu nombreuse, laboureurs, jardiniers et vignerons, qui avaient reçu de vastes étendues de terrain, firent de plantureuses moissons. Quelques villes commencèrent à se relever de leurs ruines. Celle de Mitspa devint le siège d'un sanctuaire, érigé par Ghédalia et qui forma le centre du nouvel État, puisque Jérusalem et la montagne du temple étaient détruites et servaient de repaire aux chacals. Les Chuthéens, ces colons semi-israélites, semi-païens, établis à Sichem, à Silo et à Samarie, reconnurent ce nouvel autel et y firent des pèlerinages, en y apportant des offrandes et de l'encens. Certes la présence des Chaldéens et la surveillance qu'ils exerçaient, et sur le peuple et sur le gouverneur, pour prévenir toute velléité de révolte, rappelaient à tout instant le reste de Juda au souvenir de sa dépendance ; mais, au point où en étaient les choses et après l'immensité de la catastrophe qui avait fondu sur le pays, la situation ne laissait pas de lui paraître supportable : elle était, en tout cas, meilleure qu'il n'avait pu l'espérer, puisque après tout il vivait sur le sol de la patrie.

Telle fut sans doute aussi l'opinion des chefs qui s'étaient si longtemps obstinés dans la résistance. Las de vivre à l'aventure dans les montagnes et dans le désert, en lutte avec les bêtes féroces et les Chaldéens plus féroces encore, ils résolurent à leur tour de faire, leur soumission. Jochanan, fils de Karéach, et ses compagnons allèrent rendre les armes à Ghédalia, labourèrent et ensemencèrent, et reconstruisirent les ruines qui leur avaient jusqu'alors servi de retraite. Le dernier qui se présenta ainsi fut Ismaël, fils de Néthania.

Celui-ci était un homme astucieux, dépourvu de conscience et avec lequel l'esprit du mal s'introduisit à Mitspa. S'il fit également sa paix avec les Chaldéens et Ghédalia, ce ne fut pas sans conserver au fond du cœur des dispositions haineuses,

que son hôte Baalis eut l'art de mettre à profit. Ce prince voyait avec déplaisir la formation d'un État judéen sous la protection chaldéenne : pour y mettre fin, il poussa Ismaël à un crime. Les desseins de ce dernier ne laissèrent pas de transpirer, et les autres chefs ralliés, notamment Jochanan, en reçurent avis ; ils en instruisirent Ghédalia, se mirent à ses ordres, lui demandèrent même l'autorisation de faire disparaître le conspirateur. Mais le fils d'Achikam se montra incrédule. Force ou faiblesse, sa confiance lui fut fatale, aussi bien qu'à l'État à peine organisé. Il pouvait s'être écoulé quatre ans depuis la destruction de Jérusalem et la soumission des Judéens dispersés, lorsqu'un matin, à l'occasion d'une assemblée de fête, on vit arriver Ismaël avec dix compagnons. Il se rendit auprès de Ghédalia, lui fit bon visage et fut invité à un festin. Pendant que les convives, peut-être échauffés déjà par le vin, mangeaient et causaient sans défiance, Ismaël et ses acolytes, tirant leurs épées, massacrèrent le gouverneur avec tous les hommes en état de porter les armes et tous les Chaldéens présents, puis emmenèrent de force, vers le Jourdain, pour les conduire à Ammonitis, le reste des habitants de Mitspa, vieillards, enfants et femmes, qu'ils avaient commencé par faire garder à vue, pour empêcher la divulgation du forfait. Au nombre de ces prisonniers se trouvaient les malheureuses filles du roi Sédécias, le prophète Jérémie, alors vieillard, et son disciple Baruch.

Mais si secret qu'eût été le crime, il ne pouvait longtemps se celer. Jochanan et les autres chefs ne tardèrent pas à l'apprendre. Leur indignation fut grande. Sans perdre un instant, ils se mirent à la poursuite des assassins, les atteignirent à leur première halte, près du lac de Gabaon, et leur livrèrent bataille. Deux des gens d'Ismaël tombèrent ; lui-même s'échappa avec huit hommes, passa le Jourdain et regagna le pays d'Ammon, laissant ses prisonniers aux mains de Jochanan. Mais sa criminelle entreprise n'en avait pas moins réussi : le nouvel État judéen était mort avec Ghédalia.

La perplexité fut vive parmi les survivants. Que faire ? Demeurer au pays ? Il était à prévoir que Nabuchodonosor ne laisserait pas impunie la mort de Ghédalia et de ses Chaldéens et qu'il les traiterait en complices. Et même cette crainte mise à part, comment se maintenir dans la contrée ? Qui serait chef désormais et contiendrait des éléments toujours prêts à se disjoindre ! Leur première idée fut donc de gagner l'Égypte et, Jochanan à leur tête, ils se dirigèrent vers le sud. Bientôt toutefois des dispositions plus calmes prévalant, ils se demandèrent s'il n'était pas plus sage de rester à tout prix sur le sol natal que de se lancer dans l'inconnu d'une émigration. Cette pensée due, parait-il, à Baruch, trouva de l'écho chez les uns et de l'opposition chez les autres. Pour faire l'accord sur un parti d'où dépendait le sort de tous, les chefs résolurent de s'en rapporter à la décision de Jérémie : le prophète, dirent-ils, devait se mettre en prières et implorer l'inspiration divine ; favorable ou non à leur sentiment propre, son jugement réglerait leur conduite, et ils s'engagèrent devant Dieu à s'y soumettre.

Dix jours durant, Jérémie se tordit, pour ainsi dire, en invocations et supplia Dieu de faire luire dans son esprit la clarté prophétique. Mais, dans l'intervalle, les chefs avaient changé d'avis. Tous à présent ne roulaient plus qu'émigrer, et le

prophète vit leurs traits s'assombrir, quand il leur fit part de la révélation qu'il avait eue, savoir, qu'ils devaient rester dans le pays, sans rien craindre de Nabuchodonosor. C'est si vous persistez à émigrer, ajouta-t-il, que le glaive que vous redoutez vous atteindra ; aucun de vous alors ne reverra sa patrie et vous périrez tous en Égypte, frappés de calamités nombreuses. Il n'avait pas achevé, que Jochanan et ses compagnons lui crièrent : Tu mens : ce n'est pas Jéhovah, c'est ton disciple Baruch qui t'a suggéré ces paroles. Et, sans plus délibérer, ils se mirent en route pour l'Égypte, entraînant bon gré mal gré toute la foule et, avec elle, Jérémie et Baruch. Qu'eussent fait d'ailleurs, seuls dans le pays désert, ce vieillard et son serviteur ? La troupe arriva ainsi à la ville égyptienne de Taphnaï (Tachpanches), où elle trouva bon accueil : le roi Hofra n'eut point l'ingratitude de refuser l'hospitalité à ceux que ses incitations avaient précipités dans de telles infortunes. Les fugitifs rencontrèrent là d'autres Judéens qui les avaient devancés dans la contrée.

Juda, pendant ce temps, se voyait ravir ses derniers fils. Irrité du meurtre de Ghédalia et de ses soldats, Nabuchodonosor avait chargé le chef de sa garde du corps d'aller le venger et, pour la troisième fois, Nébusaradan s'était rendu à Jérusalem. Il n'y trouva plus que les laboureurs, les vignerons et les jardiniers abandonnés par Jochanan et ses compagnons. Ce reste du reste comptait en tout sept cent quarante cinq personnes, y compris les femmes et les enfants ; Nébusaradan l'emmena en captivité à Babylone (vers 582). C'était le troisième exil depuis Jéchonias : cette fois, encore les innocents payaient pour les coupables. L'histoire n'a point noté quel fut le sort d'Ismaël et de ses complices ; mais le nom de Ghédalia demeura gravé dans la mémoire des survivants et l'anniversaire de sa mort devint un jour de deuil national, que les Judéens de la Babylonie observèrent chaque année. Nabuchodonosor, à partir de ce moment, n'eut plus qu'un souci, ne pas laisser un seul Judéen dans la Judée. La contrée se changea ainsi en une solitude, entièrement veuve non seulement d'hommes, mais encore d'animaux domestiques, et où les bêtes fauves régnèrent sans partage, état de choses lugubre qui arracha des plaintes à un des prophètes postérieurs : Les saintes villes, s'écriait cet homme de Dieu, ont perdu leurs habitants, Sion est devenu un désert, Jérusalem une solitude. Le sol de Juda put, dans toute la force du terme, se reposer et observer les années sabbatiques, depuis si longtemps enfreintes, sauf dans quelques régions du sud, dont les Iduméens s'emparèrent, avec ou sans la permission du roi de Babylone, et qui étendirent le territoire édomite jusqu'à la Basse Terre (Schépélah), le long de la mer. Aussi ces anciens voisins de Juda devinrent-ils l'objet d'une haine implacable de la part des exilés, qui n'oubliaient pas leur conduite envers Jérusalem détruite et ses habitants fugitifs. Deux prophètes qui s'étaient soustraits à la mort et vivaient parmi les émigrés, Obadia et un anonyme, exprimèrent avec force ces douloureux sentiments ; tous deux prédirent à Édom la punition de ses crimes envers un peuple frère.

Bien que les Judéens ne rencontrassent partout qu'inhumanité et que leur pays fût en partie aux mains de leurs ennemis, ceux qui vivaient en Égypte se berçaient encore d'espérances et, encouragés par des faits de guerre, se voyaient prochainement rentrer dans leur patrie. Le vieux prophète Jérémie voulut les

arracher à cette illusion. Pour d'autres raisons, du reste, il avait à cœur de leur adresser des réprimandes. Sourds aux avertissements du malheur, ils étaient retombés dans le culte de Néith, la prétendue reine du ciel, sans cesser d'ailleurs d'invoquer Jéhovah et de jurer par son nom. Une dernière fois, avant de descendre dans la tombe, il voulut les avertir qu'à ce point incorrigibles, ils ne reverraient jamais leur pays. Il convoqua donc les Judéens établis à Taphnaï, à Migdol, à Memphis et à Saïs (?), à une grande réunion qui eut lieu dans la première de ces villes, et leur exposa sans détour toute l'inconséquence de leur conduite. Mais telles étaient les racines que l'idolâtrie avait jetées dans leurs cœurs que, loin de s'amender, ils se firent honneur de leur aberration et déclarèrent net qu'ils n'y renonceraient pas. Les femmes surtout se montrèrent impudentes. Notre bouche, dirent-elles, a fait vœu d'offrir le parfum de l'encens et des sacrifices de vin à la reine des cieux ; nous remplirons cette promesse, comme nous fîmes jadis avec nos pères dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem. Nous avions du pain alors en abondance ; nous étions heureux et ne connaissions pas le malheur ; mais, depuis que nous avons cessé de sacrifier à Néith, nous avons manqué de tout et nous avons péri par le glaive et par la famine. Au reste, ajoutèrent-elles, sommes-nous donc seules à glorifier la reine des cieux et nos maris ne l'adorent-ils pas avec nous ? Jérémie répondit à leur insolence par la déclaration suivante : C'est bien, remplissez vos vœux : tous les Judéens périront dans le pays d'Égypte ; quelques-uns seulement échapperont à l'épée et reviendront dans le pays de Juda : ceux-là verront laquelle, de ma parole ou de la vôtre, subsistera. Comme preuve de ce qu'il venait de dire, il leur annonça que le roi Hofra, sur lequel ils faisaient si grand fond, tomberait entre les mains de ses ennemis, comme Sédécias était tombé entre celles de Nabuchodonosor.

Cette prédiction s'accomplit. Hofra, entré en campagne contre Cyrène, essuya une défaite, et la caste militaire, qu'irritait sa préférence pour les Cariens et les Ioniens, se souleva contre lui ; un Égyptien de basse condition, Amasis (Amosis), se mit à la tête des révoltés, le battit, et, après l'avoir détrôné, le fit étrangler (571-70). Ce nouveau Pharaon n'eut de sollicitude que pour les Égyptiens et les Grecs, et n'avait aucun intérêt à se concilier les Judéens. Ceux-ci, délaissés, durent donc abandonner l'espoir de rentrer dans leur pays avec le secours de l'Égypte. II semble que Jérémie fut encore témoin de cette révolution. Son âme tendre dut s'attrister encore davantage, en ses vieux jours, d'avoir si peu réussi à ennoblir des cœurs vulgaires, car ses compatriotes persévérèrent jusqu'au bout dans leur folie et leur endurcissement. Mais les efforts du prophète n'avaient pas été infructueux. Les semences qu'il avait répandues germèrent dans un autre sol et, sous les soins d'autres hommes de Dieu, épanouirent une floraison magnifique. Sa mission, qui n'était pas seulement de détruire, mais aussi de réédifier et de replanter, porta ses fruits sous un autre ciel. Baruch, fils de Nériya, son disciple, avait recueilli ses prophéties : après sa mort il se rendit auprès des exilés de Babylone et les leur fit connaître. L'impression qu'elles produisirent fut des plus fécondes.

Notes ch. 10

[1] Sur la beauté de Jérusalem peu avant la destruction, voir Lamentations I, 1 ; IV, 12 ; Psaumes, 48, 3. [2] Jérémie (34, 8 et suiv.) parle comme d'un fait positif d'un serment fait par le roi Sédécias pour l'affranchissement des esclaves, et de l'accomplissement de ce grand acte. Il résulte toutefois du verset 21 que, peu après la retraite momentanée des Chaldéens, les grands et les prêtres replacèrent dans la servitude les esclaves naguère émancipés.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre XI — L'exil en Babylonie.

Fut-ce hasard ou volonté réfléchie ? Les Judéens exilés à Babylone se virent traiter avec une grande aménité. Le hasard, au surplus, existe-t-il dans l'histoire des peuples et dans l'enchaînement des faits ? Peut-on sérieusement prétendre que les rapports et les situations des hommes eussent pris une autre forme, si telle ou telle circonstance eût, par cas fortuit, tourné différemment ? Quoi qu'il en soit, la clémence de Nabuchodonosor fut un événement de haute importance pour la suite de l'histoire de Juda. C'est à elle principalement que cette poignée de bannis, épave de tout un peuple, dut sa conservation et son entretien. Nabuchodonosor ne ressemblait point à ces conquérants sauvages qui ne se plaisent qu'à détruire et, ne cherchent qu'à satisfaire leurs instincts de cruauté ; il avait tout autant à cœur de bâtir et de créer que de faire des conquêtes, et voulait que l'empire qu'il avait fondé fût populeux et prospère. Il agrandit Babylone, et, pour qu'elle surpassât Ninive détruite, y éleva, sur la rive orientale de l'Euphrate, un nouveau quartier, qu'il peupla de tribus et de nations prisonnières. Nombre de captifs judéens reçurent ainsi des habitations dans sa capitale, et ceux qui, s'étaient volontairement ralliés à lui furent sans doute l'objet d'égards particuliers. La bonté de Nabuchodonosor alla jusqu'à permettre à des familles, à des populations entières de demeurer ensemble, avec leurs gens et leurs esclaves, et de conserver ainsi leurs rapports antérieurs. Ces bannis vécurent en hommes libres, leurs droits et leurs habitudes domestiques restèrent intacts. Les familles immigrées de Jérusalem, princes de la race royale, descendants de Joab ou maison de Pachat-Moab, et d'autres encore, formèrent des agglomérations spéciales et purent même se gouverner selon leurs traditions respectives. Il n'y eut pas jusqu'aux anciens esclaves du temple (Nethinim) et de l'État qui avaient suivi leurs maîtres dans l'exil, qui n'eussent leurs groupes distincts où ils vivaient entre eux.

Les exilés reçurent très probablement des terres en compensation de celles que leur avait fait perdre leur émigration ; ils les cultivèrent eux-mêmes ou bien les firent cultiver par leurs gens. Ils possédaient des esclaves, des chevaux, des mulets, des chameaux et des ânes, et, à part l'obéissance qu'ils devaient au roi, n'étaient guère assujettis qu'à une contribution foncière, peut-être aussi à un impôt personnel. Selon toute apparence, ils entretinrent les uns avec les autres des relations d'autant plus étroites que, comme tous les bannis, ils ne renonçaient pas à l'espoir de quelque événement heureux qui les ramènerait dans leur patrie. Une autre circonstance qui les servit, ce fut que l'idiome dominant en Chaldée était l'araméen, langue jumelle de l'hébreu, qu'ils eurent bientôt apprise et qui leur permit d'entrer en commerce avec la population indigène.

Leur condition devint encore plus favorable à la mort de Nabuchodonosor (561). Le fils de ce monarque, Évil-Mérodach, différait absolument de son pire, dont il n'avait ni le courage militaire ni le génie politique. Il semble que, parmi les jeunes gens employés à sa cour, il y en eut aussi de judéens, principalement de la race de David, et qui remplirent l'office d'eunuques. Que de fois n'a-t-on pas vu ces gardiens du harem, serviteurs des caprices de leurs tyrans, s'élever du rang d'esclaves à la situation de maîtres de leurs maîtres ! Évil-Mérodach parait avoir été sous l'influence d'un de ces favoris, qui le disposa sans doute en faveur du roi Jéchonias, toujours emprisonné. En effet, dès la première année de son règne, on lui vit témoigner à ce prince une bienveillance singulière : il le délivra d'une captivité qui durait depuis trente-sept ans, se montra plein d'affabilité à son égard, et, non content de lui donner des vêtements royaux, l'admit à sa table et pourvut largement à tous ses besoins. Les jours où le roi de Babylone tenait cour avec un redoublement de faste et réunissait autour de lui les grands du royaume, il faisait dresser pour Jéchonias un trône plus élevé que ceux des autres rois vaincus auxquels il voulait du bien : l'univers entier devait apprendre par là qu'il entendait accorder à l'ex-roi de Juda le privilège d'honneurs particuliers. Quelques rayons de cette grâce descendirent sur les proches parents de Jéchonias : ceux d'entre eux que leur attitude avait fait retenir en prison sous le règne de Nabuchodonosor obtinrent leur liberté sous celui de son successeur. Qui sait si Évil-Mérodach n'eût pas consenti, finalement, à renvoyer les exilés dans leur patrie et à replacer Jéchonias sur le trône ? Mais la mort le surprit : il fut assassiné au bout de deux ans par son beau-frère Nériglissar (560), et avec lui s'évanouirent les rêves de retour que caressaient quelques esprits. L'illusion fit place à toutes les amertumes de la captivité.

La prophétie, tant de fois répétée depuis un siècle, s'était donc accomplie : de tout le peuple il ne subsistait qu'un reste. Et ce reste était bien faible. De quatre millions d'âmes environ que comptaient les tribus au temps de David et où Juda et Benjamin (les Lévites non compris) entraient pour près d'un million, leur chiffre était tombé à environ cent mille. Des millions d'hommes avaient donc péri par l'épée, la famine et la peste, ou bien, emmenés captifs, s'étaient perdus en pays étranger. Mais l'autre moitié des prédictions, qui annonçait la régénération de Juda, ne s'était pas vérifiée encore. Peu corrigés par tous les malheurs de la patrie,

la plupart des exilés, surtout les nobles, persistaient dans leur endurcissement et n'avaient pas cessé de pratiquer à Babylone le culte idolâtre auquel ils s'étaient habitués dans leur pays natal. Les chefs de famille ou Anciens, qui prétendaient à une sorte de souveraineté sur les membres de leur maison, continuaient à pressurer ces derniers et à les maltraiter ou, ce qui revenait au même, ne prenaient d'eux aucun souci et, sous le ciel étranger les abandonnaient dénués de ressources à tous les hasards de l'existence. Parmi les terres qui leur avaient été assignées, ils avaient pris pour eux les meilleures, en ne laissant que les moins bonnes à leurs subordonnés. Le premier prophète de l'exil, Ézéchiel, fils de Busi (né vers 620, mort vers 570), s'appliqua de toute son ardeur à les éclairer et à leur inspirer des sentiments plus humains. Doué d'une éloquence simple et entraînante, et que servait un organe agréable, pénétré de l'idéal religieux que le peuple était appelé à remplir, il fit entendre à ses compagnons d'infortune des exhortations que ceux-ci n'accueillirent d'abord qu'avec brutalité — ils allèrent un jour jusqu'à le charger de chaînes, — mais dont la virile persévérance lui conquit peu à peu tant d'ascendant, qu'ils se pressèrent autour de lui, comme suspendus à ses lèvres, en le priant de leur dévoiler l'avenir. Tant que dura la lutte à Jérusalem, il demeura sourd à toutes leurs instances : à quoi bon, en effet, répéter pour la centième fois ce qu'il avait si souvent annoncé, à savoir que ville, nation et temple étaient irrévocablement voués à la destruction. Ce n'est qu'après avoir appris d'un fugitif que la catastrophe avait eu lieu, qu'il sortit de son mutisme. Alors il parla : il s'attaqua aux chefs de famille, à ces grands sans conscience et sans cœur, qui s'étaient arrangé dans l'exil une vie de bien-être et se montraient impitoyables envers leurs frères ; il tonna contre l'idolâtrie et ne répondit que par le silence du mépris à ceux qu'il voyait arriver à lui, l'image de leurs dieux sur la poitrine et dans le cœur.

Comme le reste des prophètes, Ézéchiel avait annoncé dans les termes les plus catégoriques non seulement que le peuple de Juda rentrerait dans sa patrie, mais encore qu'un changement se ferait dans les cœurs. Or nombre d'exilés qui en étaient venus, sous les coups de l'infortune, à désespérer du relèvement national, s'abandonnaient eux-mêmes et, dans l'espoir du retour promis, ne voyaient plus qu'un rêve. Nos ossements, disaient-ils, sont desséchés, notre espérance s'est évanouie, et nous ne sommes plus rien. Désespérer de lui-même est pour un peuple le pire de tous les maux; bannir une si morne appréciation parut donc au prophète le premier de ses devoirs : ce fut l'objet de cette belle parabole des ossements rendus à la rie, où il leur présenta l'image de la résurrection espérée.

D'autres encore désespéraient, mais pour une raison différente, du rétablissement de la nationalité anéantie. Ceux-ci se sentaient écrasés sous le poids de leurs fautes. Pendant des siècles, le peuple avait provoqué la colère de Dieu par son idolâtrie et ses autres crimes; comment effacer tout cela ? Ne fallait-il pas que les péchés eussent leur suite inéluctable, la mort du pécheur ? Nos fautes et nos péchés sont sur nous, gémissaient-ils, et à cause d'eux il faut que nous pourrissions ; comment pourrions-nous vivre ? Ces sombres pensées furent également combattues par Ézéchiel. Il ébranla l'ancienne croyance, profondément enracinée dans les esprits, qui faisait du châtiment la suite indissoluble du péché, de la mort ou du malheur du coupable la conséquence forcée du crime. Il établit, sinon le

premier, du moins avec le plus de force, la consolante doctrine du repentir, en proclamant que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, et le laisse en vie, s'il renonce à sa mauvaise conduite. Ézéchiel parla souvent, et sous des formes diverses, de la délivrance et de la prospérité qu'il entrevoyait dans l'avenir, et en fit une peinture idéale.

Telle était, à ses yeux, la certitude du rétablissement de la patrie, qu'il traça un plan de reconstruction du temple, ainsi qu'une nouvelle règle pour le service du culte et pour les prêtres. Assurément il était loin de croire que cet avenir de lumière fût prochain : les sentiments, les idées, les actes des Judéens, qu'il observait journellement, n'autorisaient guère une espérance si hardie ; cependant c'est sous son influence et sous celle des autres hommes de Dieu que se firent les premiers pas dans la voie de la rédemption. Peu après la mort d'Ézéchiel et de Jérémie, se produisit d'une manière tout inattendue un commencement de retour au bien. L'exil, avec ses conséquences, pénibles en dépit de la bienveillance de Nabuchodonosor et de son fils, contribua sans doute au changement des esprits, mais ce fut surtout l'action des écrits prophétiques. Au milieu de l'idolâtrie qui avait souillé les royaumes d'Éphraïm et de Juda s'était épanouie une moralité plus pure : L'esprit de Dieu avait séjourné dans l'impureté du peuple. Les hautes pensées que les prophètes et les poètes avaient évoquées dans le cours des siècles ne s'étaient pas exhalées dans les airs avec la parole et le chant, mais avaient pris racine dans quelques cœurs et s'étaient conservées par l'écriture. Les prêtres de cette famille de Sadoc, qui avait su se préserver de l'idolâtrie, avaient emporté dans l'exil la Thora, le Pentateuque ; les disciples des prophètes avaient apporté les Discours prophétiques ; les Lévites, les Psaumes ; les sages le trésor des Proverbes ; les hommes versés dans la connaissance des temps passés, les Livres d'histoire. Les biens les plus précieux avaient pu se perdre ; mais un bien était resté, qui échappait aux ravisseurs et qui avait accompagné les exilés sur la terre étrangère. Cette riche et brillante collection d'écrits exerça l'action la plus salutaire : elle instruisit les esprits, ennoblit les âmes et rajeunit les cœurs ; elle apparut comme un foyer d'où rayonnaient, pour ainsi dire, les miracles. Ne s'était-elle pas littéralement vérifiée, cette prédiction qu'on y lisait, que le pays d'Israël vomirait le peuple à cause de sa folie et de ses vices, comme autrefois les peuplades cananéennes ? Ne s'étaient-ils pas accomplis, et avec l'exactitude la plus effrayante, les châtiments dont les prophètes avaient menacé Israël ? Journellement Jérémie avait annoncé, dans les termes les moins équivoques, la chute de la nationalité, de l'État, de la capitale et du temple ; Ézéchiel avait de même tracé à l'avance le funèbre tableau de la guerre et de l'exil, et ces prophéties s'étaient réalisées ; et, en remontant ainsi le cours des âges, on noyait que déjà Isaïe, Osée, Amos et Moïse lui-même avaient montré dans la ruine et l'exil les suites fatales de l'infraction à la loi. Et, malgré tant de calamités, le peuple n'avait pas péri tout entier ; un reste en subsistait, reste faible, il est vrai, et sans patrie, mais enfin toujours debout et qui précisément avait trouvé grâce aux yeux de ses vainqueurs. Il était donc visible que, même dans le pays de leurs ennemis, Dieu ne rejetait pas les enfants d'Israël, ne les avait pas définitivement repoussés ; qu'enfin il ne voulait ni les anéantir ni rompre l'alliance qu'il avait faite avec leurs pères.

Un autre miracle encore s'accomplit sous les yeux des exilés. Une partie des descendants des dix tribus, dispersées depuis plus d'un siècle dans les provinces assyriennes et qui passaient pour disparues, s'était conservée avec son caractère propre et se rapprocha, cordiale, de frères et de compagnons de malheur dont une haine factice l'avait si longtemps séparée. De ce côté aussi l'on voyait donc se réaliser les prophéties, l'union d'Israël et de Juda se rétablissait, et cet événement fut pour tous ceux que l'aveuglement ne rendait pas insensibles une source de confiance dans le caractère impérissable de la descendance d'Abraham. Ceux qui savaient lire prirent en main les écrits sauvés du naufrage de la nationalité, les méditèrent pour y chercher des enseignements et y puiser des consolations. Ils s'attachèrent principalement aux discours de Jérémie : la douceur et la mélancolie qu'on y sent vibrer s'accordent, en effet, avec les dispositions qu'inspire l'exil. Ces prophéties, apportées d'Égypte par Baruch, devinrent pour eux un livre usuel. Ce que n'avait pu la parole vivante jaillissant de la bouche des hommes de Dieu, la lettre inanimée, conservée sur le parchemin, l'accomplit. L'esprit des prophètes passa dans l'âme des lecteurs, qu'il remplit d'espérances, et la rendit accessible à de meilleurs sentiments.

Pour affermir ce premier retour au bien, les chefs spirituels du peuple employèrent de nouveaux moyens d'enseignement. L'un d'eux, probablement Baruch, composa (vers 555) pour le peuple un livre d'histoire embrassant la longue succession des faits, depuis la création du monde et les origines de la nationalité israélite, jusqu'aux événements contemporains les plus récents. Ce compilateur réunit la Thora, le livre de Josué, ceux des Juges et de Samuel, en une suite qu'il compléta en y ajoutant l'histoire des Rois depuis Salomon jusqu'à Jéchonias, dont il avait vu, sans doute, de ses propres yeux le changement de fortune. Il présenta le cours des annales de la royauté de manière à faire sentir que l'abaissement graduel qui avait suivi la mort de Salomon et les calamités qui avaient frappé les deux royaumes étaient les résultats de l'apostasie des rois et du peuple, les conséquences de l'idolâtrie et de désordres de tout genre. Toutes ces parties séparées formèrent, par leur réunion, un recueil d'histoire qui n'a point d'égal, recueil sommaire et néanmoins riche de faits, simple et cependant rempli d'art, mais surtout plein de vie et d'une force d'impression très grande. Ce fut le second livre populaire des exilés babyloniens ; nombre d'entre eux ne se contentèrent pas de le lire avec l'attention la plus soutenue, ils s'en pénétrèrent et en suivirent les conseils. Des scribes lévites en multiplièrent les copies. Sous l'action de ces écrits, le cœur de pierre commença à se changer en cœur de chair, et un nouvel esprit respira dans le peuple. Ce qu'Ézéchiel avait préparé, Baruch le continua.

Cette étude des textes sacrés eut pour effets immédiats le retour sur soi-même, le repentir, le repentir profond d'une désobéissance opiniâtre et d'une si longue persistance dans l'idolâtrie. Ceux qui purent mesurer l'étendue de leur faute voulurent effacer toutes ces souillures par les larmes de la contrition. Ils reconnurent que les calamités qui les avaient frappés étaient méritées, que Dieu en avait agi avec eux suivant leur conduite et selon leurs actes. Beaucoup se repentirent de tout leur cœur de leur passé d'iniquité. Les quatre jours néfastes de la dernière période, le jour où avait commencé le siège de Jérusalem (au dixième

mois), où la ville fut prise (au quatrième), ceux de la destruction (cinquième mois) et du meurtre de Ghédalia (dixième mois) furent institués jours de deuil, d'abord par une partie des exilés[1], puis, successivement, par le reste des Judéens. On prit l'habitude de jeûner et de se lamenter ces jours-là, de se couvrir de vêtements déchirés, de s'asseoir dans la cendre. Ces jours d'expiation témoignèrent que le peuple sortait enfin de son aveuglement et se sentait porté à revenir au bien ; ce furent à la fois chez lui des signes de repentir et des anniversaires nationaux, les premiers de l'ère postérieure à l'exil.

Le sentiment profond du regret des fautes passées donna naissance à un genre particulier de psaumes, qu'on peut appeler Psaumes de pénitence ou de confession. De même qu'après la sortie d'Égypte, la génération nouvelle avait été élevée dans la confiance en Dieu et dans l'aspiration sincère au but de ses destinées, de même, pendant l'exil, la jeunesse fut instruite dans un esprit nouveau. Au désert, l'œuvre d'éducation avait été faite par l'imposante personnalité de Moïse ; à Babylone, elle le fut par les livres saints, par l'enthousiasme qu'ils allumèrent pour la loi primitive. Le nombre des fidèles, des zélés de la parole de Dieu ou des cherchants Dieu, allait s'augmentant. Les Anavim en formaient le noyau. Ils pleuraient Jérusalem et sa magnificence passée, dont la radieuse image leur apparaissait dans ces livres. Ils marchaient le cœur brisé, l'esprit humble, portant les signes extérieurs du deuil et s'appelant eux-mêmes les affligés de Sion. Des personnages considérables, investis de fonctions à la cour de Babylone, se joignirent à eux. Leur âme était remplie de Jérusalem ; ils chérissaient les pierres de la ville sainte et étaient attendris à la vue de sa poussière. Le Lévite qui, interprète de ses compagnons, a si poétiquement ennobli le souvenir de Jérusalem, rend dans toute son émotion le sentiment de ces affligés de Sion :

> Près des fleuves de Babel nous étions assis et nous pleurions
> Au souvenir de Sion ;
> Aux saules du rivage nous avions suspendu nos harpes,
> Car ceux qui nous retenaient captifs nous demandaient des chants,
> Et nos oppresseurs des cantiques de joie.
> Chantez-nous, disaient-ils, des chants de Sion.
> — Comment chanterions-nous le chant de Jéhovah sur la terre étrangère ?
> Si je pouvais t'oublier, ô Jérusalem, que ma droite se dessèche.
> Que ma langue reste attachée à mon palais,
> Quand je ne penserai plus à toi.
> Quand je ne placerai plus Jérusalem à la tête de mes joies.

Les affligés de Sion, en priant pour leur délivrance ou en confessant leurs péchés, se tournaient du côté de Jérusalem, comme si la place où jadis s'élevait le temple eut conservé sa sainteté et qu'il y eût à en attendre l'exaucement et la grâce. Comme ces zélés de la parole de Dieu ne pouvaient, à l'étranger, offrir de sacrifices, ils s'habituèrent à voir dans la prière l'équivalent des offrandes. Trois fois par jour, ils se rassemblaient pour prier en commun, et leur réunion, plus ou moins nombreuse, formait une communauté. La maison de prière remplaça pour eux le

temple. Il est probable que les psaumes de pénitence et de deuil ont résonné dans les oratoires de Babylone.

Ce qui accrut encore l'exaltation pour Jérusalem, pour la délivrance et la loi, ce fut le prodigieux spectacle de la conversion de païens, l'accession de gentils à l'alliance d'Abraham, phénomène presque miraculeux et dû certainement à l'enthousiasme judéen, car l'enthousiasme appelle l'enthousiasme et enfante des prodiges. Les convertis devinrent de zélés apôtres de leur croyance nouvelle ; les pécheurs de la veille, arrivés à la conscience de leur coulpe, montrèrent aux pécheurs du jour le chemin de leur Dieu. Qu'il était aisé, d'ailleurs, au Judéen d'opposer au culte puéril des images chaldéennes la doctrine d'un Dieu pur esprit et de rendre le premier ridicule. Quand il voyait l'artiste babylonien tailler dans le bois une idole et en implorer ensuite l'assistance, en employer les débris à allumer son four et à cuire son pain, ou bien à se chauffer, l'exilé, que pénétrait la majesté de son Dieu, pouvait-il retenir un sarcasme ou tout au moins un sourire ? Et, s'il se laissait aller à la controverse, ne trouvait-il pas dans les écrits nationaux ample matière à faire ressortir l'excellence de sa loi ? C'est ainsi qu'en entendant célébrer le grand nom du Dieu d'Israël et sa main toute-puissante, bien des Chaldéens ouvrirent les yeux et s'unirent à un peuple qui professait une tout autre croyance. Les prosélytes observèrent le sabbat, suivirent les lois, se soumirent même, ce semble, à la circoncision. Cette première conquête morale eut son contrecoup sur les Judéens. Ils aimèrent davantage leur Dieu et leur loi en leur voyant gagner les païens. Vingt ans à peine après la mort des deux prophètes qui avaient tant de fois reproché au peuple son cœur de pierre, la régénération était accomplie : la littérature sacrée, rendue accessible, avait été une source de rajeunissement ; elle avait rafraîchi les âmes et adouci les cœurs. Toutefois il fallait encore que l'esprit nouveau qui avait pénétré dans le peuple s'affirmât, qu'il s'éprouvât dans la lutte et se fortifiât dans la souffrance. L'occasion ne lui en manqua pas.

Si, dans le cadre de la vie judéenne à Babylone, les vertus de la jeune génération, son ardeur pour la lecture des livres saints, son enthousiasme pour un passé glorieux apparaissaient comme les parties lumineuses du tableau, ces clartés avaient leurs ombres, d'autant plus tranchées, d'autant plus profondes, qu'elles-mêmes brillaient d'un éclat plus vif. Une partie des exilés, surtout les grandes familles, non seulement persistaient dans leur ancienne corruption, mais encore en empruntaient une nouvelle à leur entourage. Cette gigantesque ville de Babylone et l'immensité de l'empire chaldéen exerçaient une sorte de charme sur les classes élevées, leur inspiraient l'envie d'imiter ses mœurs chaldéennes et, de plus, leur ouvraient un champ d'action dont la vaste étendue sollicitait leurs aptitudes. A Babylone florissait le commerce des produits du sol avec celui des étoffes précieuses que fabriquait le pays et qu'on recherchait au loin. Cette capitale était un marché de premier ordre : les exilés qui s'étaient auparavant déjà livrés au négoce y trouvèrent l'occasion non seulement de continuer leurs affaires, mais encore de leur imprimer plus d'essor. Ils firent de fréquents et longs voyages pour l'achat ou le troc des marchandises et acquirent ainsi de grandes richesses. Dans un pays de volupté, la fortune rend voluptueux : les Judéens opulents copièrent la vie efféminée des Babyloniens, adoptèrent l'idolâtrie babylonienne ; ils dressèrent la

table en l'honneur de Gad, le dieu de la fortune, remplirent le calice à la gloire de Meni, la déesse du destin, pour appeler sur leurs entreprises la faveur de ces divinités. En un mot, ils s'identifièrent si complètement à Babylone qu'ils oublièrent Jérusalem, naguère encore l'objet de tous leurs vœux, et ne voulurent plus entendre parler de retour. Ils se déclarèrent Babyloniens, prétendirent le rester et se moquèrent de ceux qui s'exaltaient pour Jérusalem.

Ce contraste s'accentua encore avant de disparaître : la piété brûlante, le zèle de flamme et l'enthousiasme de la Jérusalem idéale qui régnaient d'un côté, tranchèrent de plus en plus vivement sur la mondanité, la soif de jouissances et l'oubli des vieux souvenirs qui se montraient de l'autre, et cette opposition eut ses interprètes dans deux partis qui se vouèrent une haine réciproque. Les zélés et les grands esprits — il y en avait quelques-uns parmi les exilés — n'en apportèrent que plus d'ardeur à triompher de cet antagonisme. Ils s'appliquèrent d'abord à s'affermir eux-mêmes et à fortifier dans leurs convictions les membres de leur propre parti ; ensuite ils portèrent leur action sur ceux de leurs frères qui professaient d'autres sentiments et leur étaient hostiles. De ce déploiement d'efforts naquit une nouvelle guirlande de fleurs poétiques, qui surpassèrent en beauté les anciennes. Les vingt dernières années de l'exil furent aussi fécondes, sinon plus, que l'époque d'Ézéchias. Les hommes de l'esprit, les disciples de Jérémie et d'Ézéchiel, qui s'étaient plongés dans la méditation des livres saints, jusqu'alors ignorés, et avaient mis leur âme à l'unisson de ces écrits, conçurent des pensées créatrices, qu'ils revêtirent des formes les plus harmonieuses. Sous le ciel étranger et dans les souffrances de l'exil, l'onde poétique jaillit pleine de fraîcheur, et avec une abondance qui put sembler intarissable. La langue hébraïque, que les exilés n'avaient cessé de parler au milieu des Araméens, si même, par patriotisme, ils ne l'avaient cultivée davantage, demeura l'organe de cette renaissance. Les dernières années de l'exil virent naître non seulement de nouveaux psaumes et de nouveaux proverbes, mais encore un genre nouveau d'éloquence prophétique et une forme d'art nouvelle : le poète anonyme réunit les Proverbes anciens (Proverbes de Salomon, Mischle) qu'on avait recueillis déjà sous Ézéchias, et y ajouta un préambule qui reflète l'état moral de son temps. Ce ne fut pas dans l'antiquité qu'il puisa ses maximes, mais dans la contemplation philosophique des actions de l'homme et de leurs conséquences. Cette clarté de vue, cette sagesse (Chochmah) tirée de l'expérience, bien que d'origine humaine, conduisait selon lui au même résultat que la loi israélite, d'origine divine : que les mondains consentissent seulement à écouter la sagesse, et ils abandonneraient les sentiers de l'erreur. Le livre des Proverbes peut se résumer comme suit : le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu, et celle-ci préserve l'homme de la perdition ; le péché, au contraire, est folie et mène le pécheur à sa ruine ; la prospérité des insensés les tue, leur bonheur les anéantit. Mais quelle est la récompense réservée au juste qui souffre ou, ce qui revient au même, au sage ? La Sagesse, comme les psalmistes de l'exil, ne sut répondre à cette question qu'en montrant la splendeur à venir du retour dans la patrie :

Les justes habiteront de nouveau le pays
Et les innocents y demeureront.

Mais si cette réponse suffisait aux cœurs pieux, à ceux qui cherchaient Dieu, aux affligés de Sion, elle était bien loin de consoler ceux dont la foi chancelait et plus encore de convertir les mondains, qui ne voulaient à aucun prix quitter Babylone. Aussi loin que portait le regard de l'observateur, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les pécheurs prospéraient, tandis qu'il n'était pas rare de voir le malheur s'acharner sur ceux qu'animait la crainte de Dieu. Journellement cette maxime du Psalmiste, que le juste n'est jamais abandonné, se trouvait démentie par les faits, ou bien force était de soupçonner la conduite de ce juste. Une dissonance si manifeste avec les lois de l'ordre universel faisait trop douter de la doctrine des pères et de la justice divine, elle retentissait trop douloureuse dans les cœurs pour ne pas impérieusement réclamer une explication. Un poète anonyme entreprit de résoudre l'énigme et créa un des plus parfaits chefs-d'œuvre qu'ait enfantés l'esprit humain. Tout en se proposant, lui aussi, d'éclairer et d'instruire, l'auteur de cette magistrale composition ne voulut pas le faire à la manière, déjà moins goûtée alors, du Psaume ou du Proverbe, et c'est sous la forme d'un dialogue d'amis qu'il traita le grave problème qui oppressait la conscience des exilés. Cet entretien supposé, qui a pour sujet les tribulations de Job, ne se déroule pas en une analyse pédante et sèche ; il se distingue, au contraire, par une ampleur d'exposition, une pureté de forme et une richesse de poésie qui en font une lecture des plus attachantes. Aussi l'intérêt s'en soutient-il sans fléchir d'un bout à l'autre.

Le plan du Livre de Job[2] est éminemment artistique. Le poète a distribué en trois rôles les différentes pensées qu'il a voulu exposer et a donné à chacun des interlocuteurs un caractère déterminé, auquel celui-ci reste fidèle. Le dialogue est par là rendu vivant et les propositions qui s'y développent excitent l'attention. Voici la moralité de cette œuvre philosophique : les voies de Dieu dans le régime de l'univers sont, il est vrai, impénétrables à l'homme, mais il est constant que les souffrances du juste servent à éprouver sa piété. S'il supporte l'épreuve, sa récompense sera d'autant plus grande.

Notes

[1] On peut admettre aujourd'hui comme hors de discussion l'origine babylonienne des chapitres 40 et 66 d'Isaïe (une faible partie exceptée). Ce sont des discours prophétiques adressés aux exilés et dont l'auteur est désigné sous le nom d'Isaïe de Babylone ou d'Isaïe le second (Deutéro-Isaïe). Tous ces chapitres peuvent donc être considérés comme documents pour l'histoire matérielle et morale des Judéens pendant l'exil. — L'existence de prosélytes dans le pays de la captivité ressort d'Isaïe, chap. 56, vers. 3, 6 et 8, ainsi que du chap. 14, vers. 1, ce dernier portant, comme le chap. 13 qui s'y rattache, le titre de Prophéties contre Babylone et par suite appartenant d'une manière certaine à la période d'exil. — Dans Jérémie (chap. 10), se rencontre un verset (11) en langue chaldéenne, qui engage nettement les exilés à dire aux païens que leurs dieux ne sont que néant. D'où il suit que les zélés voulaient proprement faire de la propagande parmi les Chaldéens.

[2] Il n'est pas douteux que le Livre de Job a été fait pendant l'exil. L'introduction cite les Chaldéens comme peuple conquérant ; or ceux-ci dont joué un rôle qu'à partir de Nabuchodonosor et seulement jusqu'à Cyrus, soit de l'an 604 à l'an 538. Le livre de Job est, de plus, rempli de chaldéismes et d'araméismes. Enfin, il est très souvent question, dans les dialogues, des souffrances des Humbles (Anavim). Tout le livre apparaît plus transparent, lorsqu'on se représente l'exil au fond du tableau.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre XII — L'approche de la délivrance — 555-538.

Vers le même temps surgirent en Asie Mineure et en Babylonie des événements qui devaient décider du sort des exilés. Un des grands de Babylone, Nabonad, s'était emparé du pouvoir (555). Déjà, quelques années auparavant, un vaillant héros, le roi de Perse Cyrus (Koresch) avait conquis la Médie avec sa capitale Ecbatane (Achmata) et toutes les provinces qui en dépendaient. Les Judéens patriotes virent dans ces faits comme l'annonce d'un revirement prochain de leur propre destinée. Les prophètes Jérémie et Ézéchiel n'avaient-ils pas, en effet, de la façon la plus positive, assigné un terme la captivité et prédit le retour dans la patrie ? Des démarches furent donc faites auprès de Nabonad pour qu'il permit aux Judéens de rentrer dans leur pays. Les espérances de ces derniers durent être d'autant plus vives que le nouveau souverain, à peine monté sur le trône, avait répondu aux vœux des Phéniciens en leur rendant un roi de leur dynastie nationale et, plus tard, avait autorisé le frère de ce prince à régner à son tour. Pourquoi les exilés de Judée n'obtiendraient-ils pas la même faveur que leurs anciens voisins ? La demande en fut présentée probablement par le fils de Jéchonias, Schaltiel, avec l'appui des favoris judéens. Mais Nabonad refusa de l'accueillir et se montra aussi inflexible que jadis Pharaon pour les enfants d'Israël.

Cette déception, qui se doublait d'une avanie, alluma au cœur des patriotes judéens une haine brûlante pour la Babylonie et son roi. Babylone fut, de ce moment, l'objet de leur exécration, au même degré qu'Édom ; ils suivirent avec anxiété le progrès des armes de Cyrus. Un choc des deux puissances paraissait inévitable. Le roi de Perse faisait alors la guerre à Crésus, roi de Lydie, dont la ligue avec Nabonad et le roi d'Égypte Amasis lui créait une nouvelle raison de soumettre Babylone, limitrophe de ses États. Peut-être avait-il des affidés parmi les favoris de la cour ou les païens convertis : on a lieu de le croire, à en juger par les mesures dirigées contre eux par Nabonad et la bienveillance que leur montra plus tard le conquérant ; en tout cas, l'animosité du roi de Babylone à leur égard donne à supposer qu'il soupçonna leur fidélité.

La persécution frappa d'abord ceux qui se distinguaient le plus par leur patriotisme et leur piété : des peines rigoureuses furent édictées contre eux et appliquées avec la dernière barbarie. Il semblait que ce reste de la nation dût, à l'exemple de Job, subir l'épreuve de l'affliction et se purifier dans les souffrances. Les uns furent assujettis à de durs travaux, dont les vieillards mêmes ne furent pas

exempts ; les autres jetés dans de noirs cachots, chargés de coups, traînés par les cheveux et la barbe et livrés à toutes les insultes. Les plus zélés bravèrent la mort, en annonçant à haute voix la prochaine délivrance par Cyrus. Comme tous ces persécutés appartenaient à la classe des Humbles, ils supportèrent les tortures avec fermeté et endurèrent le martyre victorieusement. Un prophète contemporain, témoin de la persécution, s'il n'en fut victime, en a fait une peinture sommaire, mais émouvante. Considérant les Humbles comme le cœur de la nation, il parle de leurs supplices comme si le peuple tout entier les eût endurés :

> Méprisé et abandonné parmi les hommes,
> Homme de douleur et familiarisé avec la souffrance,
> .....
> Il a été maltraité, bien qu'il fût humble,
> Et il n'a pas ouvert la bouche.
> Comme un agneau mené à la boucherie,
> Et comme une brebis muette devant ses tondeurs,
> Il n'a pas ouvert la bouche.
> Il est enlevé par la prison et le jugement,
> Et son amertume, qui peut la raconter ?

Une ère de douleurs venait de s'ouvrir pour les Judéens à Babylone, comme jadis pour leurs ancêtres en Égypte, avec cette différence toutefois qu'au lieu de corvées aux champs et aux constructions, c'étaient la prison et la mort qui les attendaient, et que ceux qui reniaient leur nationalité demeuraient saufs. Sur cette terre d'exil aussi, les plaintes des Judéens montèrent vers le ciel. Les psaumes composés à cette époque reflètent, avec la tristesse de ces martyrs, les espérances qui s'y mêlaient. Plusieurs prophètes, avec une précision qui tient du prodige, annoncèrent la chute prochaine de Babylone et la délivrance des captifs. Deux d'entre eux ont laissé des discours qui ne le cèdent en rien aux meilleurs monuments des générations prophétiques antérieures. L'un surtout a déployé une telle vigueur, une telle richesse de poésie, que ses œuvres comptent parmi les plus belles, et non pas de la littérature hébraïque seulement.

C'est au moment où Cyrus entreprenait enfin son expédition, depuis longtemps projetée, contre Babylone et où le cœur des exilés palpitait dans les fièvres de l'attente, que cet homme de Dieu fit entendre sa mâle parole, dont la chaude énergie n'a point d'égale en ce genre d'éloquence. Si la perfection d'une œuvre d'art consiste dans cet accord absolu de la pensée et de l'expression qui permet d'en embrasser toute la profondeur et la rend saisissable à toutes les intelligences, la longue suite des discours de celui que, faute de connaître son nom, l'on appelle le Second Isaïe ou l'Isaïe de Babylone, est un chef-d'œuvre sans rival. Il unit la fécondité de la pensée à l'élégance de la forme, la puissance qui entraîne à la douceur qui attendrit, l'unité à la diversité, l'élan poétique à la simplicité, et le tout en un style si noble, avec une telle chaleur d'accent, que son œuvre, composée pour ses contemporains, s'applique à tous les âges et à toute époque saisit les cœurs. L'Isaïe de Babylone a voulu consoler ses compagnons de douleur, les soutenir en leur montrant dans un haut idéal le but de leur existence ; il a ainsi, pour tout

homme intelligent et sensible, à quelque race et à quelque langue qu'il appartienne, conféré à la race souffrante d'Israël le douloureux privilège d'enseigner, à travers les siècles, comment un peuple peut-être à la fois grand et petit, persécuté à mort et pourtant immortel, être un esclave chargé de mépris et néanmoins un modèle sublime.

Qui fut ce prophète, à la fois grand poète et profond penseur ? On l'ignore ; ni lui-même ni d'autres ne nous font rien connaître de sa vie. Les compilateurs ont trouvé de l'analogie entre l'ampleur et l'élévation de son style et les qualités de celui d'Isaïe l'ancien ; ils ont, pour cette raison, ajouté ses discours à ceux du fils d'Amoz et réuni les uns et les autres en un seul livre. Aucun ne sut mieux que lui réconforter la dolente communauté de Juda ; aucun ne mit plus d'âme à relever les courages défaillants. Sa parole agit comme le baume sur la plaie ou comme un vent léger sur un front brûlant. Consolez, consolez mon peuple, fait-il en commençant,

Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu,
Parlez au cœur de Jérusalem, et annoncez-lui
Que le temps de ses infortunes est accompli,
Que son iniquité est pardonnée.
Et qu'elle a reçu de Jéhovah le double pour tous ses châtiments.

Cette communauté, dont la souffrance va jusqu'à l'épuisement et qui a soif de consolation, le prophète la représente comme une mère qui, pour ses fautes, s'est vu repousser et priver de ses enfants, mais que son époux n'a pas cessé de chérir comme la bien-aimée de sa jeunesse. Cette délaissée, il l'appelle Jérusalem, du nom qui résume pour lui toute émotion et toute tendresse : Courage, crie-t-il à cette mère abandonnée,

Réveille-toi, debout, Jérusalem,
Qui as reçu de la main de Dieu et vidé le calice du vertige.
Elle n'a personne pour la diriger, de tous les enfants
Qu'elle a enfantés ;
Nul ne la prend par la main, de tous les fils
Qu'elle a élevés !
……
Ô pauvre, battue par la tempête, dont personne n'a pitié,
Je garnirai de rubis les pierres de ton seuil,
Et je te donnerai une fondation de saphirs.
……
Tous tes fils seront disciples de Jéhovah.
Grand sera le bonheur de tes enfants…
……
Comme un homme que sa mère console,
Ainsi je vous consolerai,
Et vous serez consolés à Jérusalem.

Mais cette consolation, est-ce l'attente d'une vaine pompe terrestre, de la puissance et de la domination ? Non, c'est l'espérance d'une rédemption qui embrassera le monde entier. Ce prophète de l'exil a, le premier, conçu la bénédiction promise à Abraham comme l'annonce du salut pour toutes les races de la terre et, le premier, en a fait comprendre, dans toute son ampleur, la lumineuse notion. Un ordre entièrement nouveau descendra sur le monde ; ce sera comme la création de cieux nouveaux et d'une terre nouvelle, et les choses anciennes seront oubliées et pardonnées. Tous les peuples, toutes les extrémités de la terre auront part à cette délivrance, tous les genoux fléchiront devant le Dieu qu'adore et qu'annonce Israël, et toutes les bouches jureront par son nom. C'est pour accomplir ce salut qu'Abraham est appelé des zones éloignées de la terre et ses descendants choisis dès le ventre maternel. Israël, le peuple de Dieu, a été élu par Dieu pour être son serviteur et son messager vers les peuples, pour servir d'alliance et de lumière aux nations, pour ouvrir les yeux des aveugles. C'est là le but de Dieu, celui que sa Providence a eu en vue dès l'origine des temps. Lorsqu'il a tendu les cieux et fondé la terre, il a aussi jeté les yeux sur Israël, sur Yeschouroun, pour en faire son peuple, son serviteur et son apôtre. Ce peuple-apôtre, élu de Dieu, porteur du salut de toutes les nations et de toutes les langues, la poétique éloquence de ce prophète le glorifie avec une telle exubérance, qu'il apparaît comme un peuple idéal. Et est-il, en effet, rien de plus haut que d'être le guide des peuples sur le chemin de la vérité, de la justice et du salut ? L'Isaïe de Babylone indique en même temps comment ce peuple idéal doit remplir son apostolat :

Voici mon serviteur, sur lequel je m'appuie,
Mon élu, en qui mon âme se comptait,
J'ai mis sur lui mon esprit,
Afin qu'il révèle la justice aux nations.
Il ne criera, ni ne grondera,
Ni ne fera entendre sa voir dehors,
Il ne brisera pas le roseau déjà rompu,
Ni n'éteindra la mèche près de s'éteindre :
Il révèlera la justice comme vérité.

Puisque ce n'est point par la violence que le messager de Dieu fera triompher la vérité et propagera la doctrine, que doit-il donc faire pour en amener la reconnaissance universelle ? Donner l'exemple, se dévouer volontairement et se sacrifier pour sa loi, demeurer ferme devant toutes les persécutions, supporter enfin avec patience l'ignominie et l'outrage. Cette mission reconnue d'Israël, le prophète de l'exil l'expose d'une manière admirable en peu de mots, qu'il met dans la bouche du peuple lui-même. Ce martyre conscient, cette constance d'un côté, cette douceur et cette résignation de l'autre, voilà, dit l'Isaïe de Babylone, ce qui doit procurer la victoire à la loi de justice que représente l'Israël idéal et valoir à celui-ci sa juste récompense. Les nations elles-mêmes arriveront à voir que c'est précisément par ses douleurs, par sa persévérance et son esprit de sacrifice que ce peuple, sous ses dehors d'esclave, a rempli une grande tâche, leur a apporté la rédemption et la paix. La pensée fondamentale du prophète, après avoir revêtu d'abord la forme d'un monologue prophétique des nations, se résume dans une

autre formule, brève et forte : Le temple du Dieu d'Israël sera un jour une maison de prière pour tous les peuples.

Voila comment est résolue par Isaïe l'obscure énigme du rôle d'Israël. Ce peuple a reçu le lourd fardeau de l'apostolat parmi les nations, et ce ministère, il doit le remplir par ses souffrances et sa fermeté. Comme peuple-martyr il est peuple-apôtre et ne mourra point. C'est pour son propre bien que Dieu lui a infligé l'exil, afin de le purifier au creuset de la douleur.

La rédemption des peuples au moyen du serviteur choisi de Dieu dès l'origine des temps est, aux yeux du prophète, un événement prochain ; la chute de l'empire de Babylone avec son idolâtrie frivole et licencieuse, et la délivrance de la communauté exilée hâteront l'avènement de ce salut. Cette ruine de Babylone apparaît au prophète avec un tel caractère de certitude, qu'il n'en parle plus comme d'une vision, mais comme d'un fait accompli. Un de ses discours fait la satire de cette ville pécheresse, un autre, celle de l'astrologie, à l'aide de laquelle les mages babyloniens se targuaient de lever le voile de l'avenir. Il raille la grossière idolâtrie des Chaldéens avec une ironie mordante, que n'a eue aucun de ses prédécesseurs. La victoire de Cyrus est de même, dans sa bouche, un fait acquis plutôt qu'une prédiction. Ce qu'il entend prophétiser, c'est que Cyrus donnera aux exilés de Juda et d'Israël la liberté de retourner dans leur patrie et de relever Jérusalem avec le temple. Il déclare expressément, à ce propos, qu'il prophétise à l'avance, afin que, la réalité venue, la parole prophétique et la Providence de Dieu en apparaissent confirmées. Cet événement d'une haute portée arrivera aussi infailliblement que se sont vérifiées les prédictions antérieures. Le vainqueur de la Médie et de la Bactriane, de la Lydie, de l'Asie Mineure et de tant d'autres peuples, n'est qu'un instrument choisi pour amener la délivrance et avancer le salut. Ses victoires signifient l'aurore de la rédemption, et la délivrance des exilés en sera la fin. Cette délivrance et ce retour, le poétique génie du prophète les dépeint d'avance sous les plus vives couleurs : ceux qui reviendront dans leur patrie verront se renouveler les miracles de la sortie d'Égypte : les chemins s'aplaniront devant eux, des sources jailliront dans le désert pour les désaltérer, et la solitude se chantera en un jardin de fleurs. Rentrés dans leur pays, ils rebâtiront les ruines, relèveront les villes dévastées, feront des solitudes un Éden et pourront vivre à leur vocation dans le repos et dans la joie. L'esprit que Dieu a mis sur son peuple et la doctrine qu'il a mise dans sa bouche ne s'éloigneront plus jamais de lui.

L'Isaïe de l'exil prête son éloquente parole à une grande pensée, d'où sortira un jour la transformation de l'idée religieuse : Dieu, dit-il, est trop haut pour habiter un temple, si vaste qu'il puisse être ; c'est le cœur de l'homme qui doit être le temple de Dieu :

> Le ciel est mon trône et la terre un tabouret pour mes pieds.
> Quel est le temple que vous voulez me bâtir,
> Et quel endroit peut être mon lieu de repos ?
> Tout cela, c'est ma main qui l'a fait,
> J'ai parlé, et tout cela a été.

C’est vers celui-là seulement que je porte le regard.
Vers l’humble et le contrit.
Qui est zélé pour ma parole.

C’est en ces traits lumineux que le prophète de l’exil indique le rôle de son peuple dans l’avenir.

Mais les ombres du présent n’en apparaissaient que plus noires ; elles étaient partout, dans tout ce qu’embrassait le regard. Celui que Dieu avait appelé comme son serviteur refusait d’obéir ; l’apôtre qui devait enseigner la vérité était aveugle et sourd. Au lieu de glorifier la loi déposée entre ses mains, il ne faisait que l’avilir et lui-même se rendait ainsi méprisable. Mais précisément parce que l’état moral de son peuple répondait si peu à la grandeur de sa mission, le prophète avait la tâche d’exhorter et de prêcher, de censurer et de tonner. La communauté de l’exil se composait, comme il a été dit plus haut, de deux classes ou partis ennemis : d’un côté, les pieux et les patriotes, les affligés de Sion, et de l’autre ceux qui, livrés à la vie mondaine, ne voulaient entendre parler ni de Sion, ni de retour, ni de salut. Les premiers, que la souffrance avait rendus craintifs, osaient à peine se présenter et encore moins agir ; les seconds n’avaient que dédain pour ceux qui soupiraient après la délivrance, et allaient même jusqu’à les persécuter. Tandis que les uns s’abandonnaient avec désespoir à cette idée poignante, que Dieu avait délaissé son peuple et l’avait oublié, les autres leur disaient avec ironie : Que Dieu se montre donc dans sa puissance, pour que nous assistions à votre joie. L’objet principal du discours de ce grand prophète inconnu fut de rendre aux uns le courage et de ramener les autres, par la douceur et la réprimande, à de meilleurs sentiments : Reconnaissez, criait-il à ces derniers, reconnaissez donc aux signes du temps que la grâce de Dieu est proche, et il les pressait d’en profiter pour abandonner leurs voies et leurs pensées impies. A mesure qu’il approchait de sa péroraison, son langage devenait plus acerbe pour les mondains, les indifférents, les égoïstes, impuissants à secouer le joug de l’idolâtrie et des vices de l’idolâtrie. Il termina en dépeignant la délivrance et le retour, et prophétisa que tous les dispersés de Juda et d’Israël seraient rassemblés autour de la montagne sainte de Jérusalem. Et alors, de mois en mois, de sabbat en sabbat, toute créature viendra se prosterner à Jérusalem pour invoquer le Dieu d’Israël ; mais les méchants dont elle verra la punition seront pour elle un objet d’horreur.

L’issue de la guerre était attendue avec moins d’anxiété peut-être par le roi Nabonad et son peuple que par la communauté judéenne. Celle-ci sentait se succéder dans son cœur tantôt de vastes espérances, tantôt des angoisses auxquelles se liait, dans sa pensée, l’existence ou la fin de la race de Juda. Les Babyloniens au contraire, envisageaient avec une certaine indifférence les préparatifs de Cyrus. Au moment où ils s’y attendaient le moins, l’armée perse parut sous leurs murs, une nuit elle détourna les eaux de l’Euphrate qui traversait la ville, et pénétra dans Babylone par le lit du fleuve desséché, pendant que les habitants, plongés dans l’ivresse d’une fête, se livraient aux débauches et aux danses. Quand le jour parut, la capitale était remplie d’ennemis et toute résistance inutile. La pécheresse Babylone succomba de la sorte (538), après deux années de

guerre, exactement comme l'avaient prédit les prophètes judéens, à cette différence toutefois que les châtiments également annoncés à son peuple et à son roi leur furent épargnés par la clémence de Cyrus. La hideuse idolâtrie chaldéenne tomba le même jour et fit place à la religion relativement pure des vainqueurs, car les Perses et les Mèdes ne comptaient que deux ou trois dieux, avaient en horreur le culte babylonien et vraisemblablement en détruisirent les objets.

La chute de Babylone guérit à tout jamais les Judéens de l'erreur idolâtre. N'avaient-ils pas de leurs propres yeux vu des divinités, la veille encore hautement vénérées, choir dans la poussière, Bel tomber à genoux, Nébo se prosterner et Mérodach s'affaisser ? Cette révolution acheva de les changer ; leur cœur de pierre fut amolli ; tous, sans exception aucune, même les mondains et les pécheurs, s'attachèrent depuis lors à leur Dieu. Ils abjurèrent leur malveillance envers les humbles, les affligés de Sion, ne les traitèrent plus qu'avec respect et les mirent à la tête de la communauté.

Cependant les pieux et les patriotes s'employaient sans perdre de temps à réaliser la délivrance et le retour promis par les prophètes. Parmi les dignitaires de Nabonad qui rendirent hommage au conquérant, désormais roi de Babylone — il data de la prise de cette ville la première année de son règne (538), — se trouvaient des eunuques issus de la race royale de Juda et dévoués à la loi d'Israël. Ces officiers du palais, ou bien les Chaldéens notables qui avaient embrassé la religion judéenne, firent aussitôt, — probablement de concert avec Zorobabel (Zerubabel), petit-fils de Jéchonias, — des démarches auprès de Cyrus, pour obtenir l'affranchissement de leurs coreligionnaires et, en premier lieu, la liberté des Judéens enfermés pour l'excès de leur piété. Cyrus leur accorda plus encore[1] : il permit aux exilés de retourner dans leur patrie, de rebâtir Jérusalem et de restaurer le temple. Maître de Babylone, il l'était naturellement de toutes les conquêtes de Nabuchodonosor et, par suite, du royaume de Juda. Quels purent être les motifs invoqués par les solliciteurs à l'appui d'une demande en apparence aussi téméraire que celle d'octroyer une sorte d'indépendance politique aux Judéens ? Et quels furent les mobiles qui amenèrent Cyrus à y consentir ? Un des eunuques Judéens a-t-il vraiment, comme on le raconta plus tard, informé le vainqueur perse qu'un prophète de la captivité avait prédit ses victoires et annoncé qu'il permettrait au peuple exilé de rentrer dans sa patrie ! Quoi qu'il en soit, on vit Cyrus, dès le lendemain de la prise de Babylone, faire publier par hérauts et par lettres royales, dans toute l'étendue de son empire, un édit prescrivant que tous les Judéens fussent libres de retourner à Jérusalem et d'y élever un sanctuaire ; ceux qui resteraient étaient autorisés à les munir d'or et d'argent, ainsi que de bêtes de somme ; enfin son trésorier Mithradate reçut l'ordre de remettre aux partants les vases sacrés que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem et déposés comme trophées dans le temple de élus.

Incontinent des mesures furent prises pour organiser le départ. Douze hommes, en représentation des douze tribus, se chargèrent d'aviser aux difficultés et de lever les obstacles. A leur tête se trouvaient deux chefs, également appelés par leur naissance à les commander, l'un, Zorobabel, fils de Schaltiel, fils lui-même de

Jébonias, rejeton par conséquent de la race de David, l'autre, Yeschoua, fils de Yehozadak et petit-fils du dernier grand prêtre Séraya. Le premier reçut de Cyrus le titre de satrape (Pechah) des territoires qu'allaient réoccuper les Judéens. C'était une dignité presque royale. A ces douze hommes se présentèrent tous ceux qui éprouvaient le désir de retourner dans leur patrie. Assurément leur nombre, comparé à celui de leurs ancêtres sortant d'Égypte, était fort modeste ; il fut cependant plus élevé qu'on ne s'y fût attendu : 42.360 personnes, hommes, femmes et enfants, ceux-ci comptés de l'âge de douze ans, se disposèrent au départ. C'étaient, en majeure partie, des Judaïtes et des Benjamites, puis des Aaronides partagés en quatre groupes, enfin une petite phalange de Lévites, auxquels s'adjoignit un contingent, d'ailleurs peu considérable, des autres tribus et des peuplades converties au Dieu d'Israël.

La joie de tous ces exilés près de rentrer dans leur pays était inexprimable. Eh quoi ! ils avaient cité jugés dignes de fouler de nouveau le sol de la patrie, de le cultiver de nouveau et d'y relever le sanctuaire ! Il leur semblait faire un beau rêve. L'événement retentit aussi parmi les nations ; on en parla et l'on y vit un prodige que le Dieu d'Israël faisait en faveur de son peuple. Un psaume nous a conservé l'écho des sentiments qui animaient les partants :

> Quand Dieu ramena les captifs de Sion,
> Nous étions comme ceux qui rêvent ;
> Alors notre bouche s'est remplie de joie
> Et notre langue d'allégresse.
> Alors on disait parmi les nations :
> Dieu a fait de grandes choses pour ceux-ci.
> Oui, Dieu a fait de grandes choses pour nous,
> Et nous en avons été transportés de joie.

Au moment où ils se mirent en route pour Jérusalem et pour la liberté, un psalmiste les exhorta à descendre en eux-mêmes et à s'assurer qu'ils méritaient vraiment ce bonheur : ceux-là seuls qui en étaient dignes et qui cherchaient Dieu devaient se réunir au lieu saint. Mais qui eût choisi parmi eux ?

Note

[1] C'est certainement avec le concours des eunuques judéens de la cour de Babylone que les exilés ont obtenu la permission de retourner dans leur patrie. Sur l'attachement des eunuques (Sarisim) au judaïsme, voir *Isaïe*, 56, 3-4 et suiv., et *Rois* II, 20, 18.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Première époque — La restauration

Chapitre premier — Le retour de Babylone — (537-459).

Au printemps de l'an 537, dans le même mois où les ancêtres, huit ou neuf siècles auparavant, étaient sortis d'Égypte, les petits-fils quittèrent la Babylonie après un exil de quarante-neuf ans, pour reprendre possession de la patrie si longtemps pleurée, de cette Jérusalem, objet de leurs ardentes aspirations.

Ils ne revenaient pas avec une allure d'esclaves effarés qui viennent de voir tomber leurs chaînes, mais d'un cœur joyeux, enthousiaste, animé des plus nobles espérances. Un essaim de chanteurs marchait à leur tête, s'accompagnant d'instruments divers et entonnant des hymnes où revenait sans cesse ce refrain : Louez le Seigneur, car il est bon, car sa grâce est éternelle ! Les Judaïtes restés en Babylonie — et ils étaient nombreux, c'étaient les riches négociants et possesseurs de terres — témoignèrent de leur sympathie pour leurs frères en les reconduisant, en leur prodiguant les offrandes destinées à faciliter leur établissement. Le roi Cyrus leur donna une escorte de mille cavaliers[1], qui avaient la double mission de les protéger contre les attaques des peuplades vivant de rapine, et de porter aux tribus installées sur le sol de la Judée l'ordre de céder la place à ses maîtres légitimes. Ainsi s'accomplissait la parole prophétique qui avait récemment retenti : Vous partirez avec joie, et vous serez paisiblement réintégrés dans votre pays. Paisiblement et sans péril, sous la protection de l'escorte persane, ils purent traverser les centaines de lieues qui les séparaient de la Judée. Aussi, à la différence de l'exode égyptien, le départ de Babel n'a-t-il donné lieu à aucune mention de détail. Il semblait inutile d'énumérer les étapes du voyage, alors qu'elles ne furent marquées d'aucun incident digne d'être recueilli par l'histoire. Dieu les conduisit, par un chemin uni et sûr, au terme de leurs désirs.

Lorsque les exilés, quatre ou cinq mois après leur départ, revirent cette terre objet de tant de vœux, une joie immense dut remplir leurs cœurs. Prophéties, espérances, rêves d'avenir, étaient devenus une réalité !... Leur joie, cependant, ne fut pas sans nuage. Le pays et particulièrement la ville sainte, centre de leurs affections, étaient désolés. Une grande partie du sol était occupée par des étrangers, le nord par les Samaritains ou Cuthéens, le sud par les Iduméens. A la vérité, ces régions durent être en partie abandonnées par leurs possesseurs et cédées aux propriétaires légitimes ; mais, par cela même, ils devinrent pour les Judaïtes d'implacables ennemis. D'ailleurs, les débuts du nouvel État juif furent pauvres et difficiles. Il ne put même pas occuper le territoire entier de l'ancien royaume de Juda. La population, de quarante mille hommes seulement, ne pouvait cultiver un territoire bien étendu. La colonie rapatriée se groupa ainsi autour de Jérusalem, à proximité de cette capitale dont les ruines attendaient encore leur réparation. Mais cette situation avait son bon côté : serrée ainsi près de sa capitale, la population du pays était à même de savoir tout ce qui s'y passait et d'y prendre une part active.

Du reste, si la modestie des débuts et l'exiguïté du territoire durent déconcerter les hautes espérances éveillées dans le cœur des exilés par lents derniers prophètes, si les illusions durent faire place au désenchantement, des circonstances inattendues vinrent raviver leur enthousiasme et les remplir d'un nouveau zèle pour le relèvement de la patrie.

De tous les pays d'alentour, de l'Égypte, de la Phénicie, même des îles et des côtes grecques[2] où les avaient poussés soit l'émigration volontaire, soit les hasards de l'esclavage, accouraient une multitude d'exilés juifs, avides de se presser autour de Jérusalem, comme des enfants autour de leur mère revenue à la vie. Des étrangers même de toute nationalité, grands et petits, humbles ou puissants, se joignirent à eux en assez grand nombre et nouèrent avec eux d'étroites relations. C'étaient ceux qui rendaient sincèrement hommage au Dieu d'Israël et qui désiraient fermement suivre sa doctrine. On les accueillit avec joie. La présence de ces prosélytes apportait une certaine force à la communauté naissante, mais cette dernière y puisait surtout la confiance en elle-même.

A l'approche du septième mois, dans lequel le code sacré et l'antique usage ont placé plusieurs fêtes, les chefs de famille de toutes classes s'assemblèrent à Jérusalem et, sous la direction des deux principaux dignitaires, — le gouverneur Zorobabel et le grand prêtre Jésua, — procédèrent à la première oeuvre de réorganisation : ils érigèrent un autel. Cet autel était comme la première assise du temple que, dès l'origine, on avait résolu de relever pour en faire le point central de l'organisme nouveau ; mais le manque de matériaux n'en permettait pas encore l'édification.

Les chefs du peuple se mirent en mesure de la préparer. Grâce aux riches offrandes qu'on leur avait remises, ils purent louer des ouvriers et des hommes de peine ; faire extraire et tailler des pierres, amener du Liban des troncs de cèdre comme avait fait Salomon. — Lorsqu'on disposa d'une quantité suffisante de

matériaux, on procéda à la pose de la première pierre. Non seulement les chefs de la nation, mais ceux des familles et une foule considérable assistèrent à cette cérémonie, qui se fit avec une solennité particulière. Les Aaronides se montrèrent de nouveau dans leur costume sacerdotal et sonnèrent de la trompette ; les Lévites chantèrent un hymne de reconnaissance célébrant la grâce de l'Éternel, et le peuple salua de ses acclamations joyeuses l'avènement du jour si longtemps attendu. Des voix chagrines, il est vrai, se mêlaient aux cris d'allégresse, à la vue de ce temple moins grand et moins riche que celui de Salomon ; mais les cris d'allégresse dominaient le bruit de la plainte.

On travailla également à la réparation des ruines dont Jérusalem était couverte.

Toutefois, l'ivresse des premiers jours ne devait pas durer longtemps ; la lune de miel s'écoula vite et fit place à de cuisants soucis. Tout près de la frontière de Juda vivait la population hétérogène des Samaritains ou Cuthéens, lesquels, initiés par des prêtres israélites du temple de Béthel, avaient adopté partiellement le culte de ce peuple, mais conservé en même temps les rites et l'esprit de leur idolâtrie première.

Or, on vit inopinément se présenter dans Jérusalem des chefs samaritains, exprimant le désir de prendre part à la construction du temple et d'être accueillis comme membres de la communauté judaïque. La proposition parut assez grave pour donner lieu à une délibération, dont la conclusion fut un refus. Zorobabel déclara aux chefs samaritains qu'on ne pouvait leur permettre de participer aux travaux du temple. Cette décision était grosse d'ennuis et de troubles pour Israël. Les Samaritains, depuis ce moment, poursuivirent de leurs ressentiments et de leurs haines l'État judaïque. Ce fut une série de collisions incessantes entre cet État et ses voisins du nord.

Ces derniers, par leur hostilité systématique, montrèrent qu'ils avaient bien moins à cœur de prendre part au culte de Jérusalem que de nuire à la république juive et d'entraver la contraction du temple. Tandis que, d'un côté, ils s'efforçaient, à l'occasion, de refroidir l'ardeur des Judaïtes pour cette œuvre, de l'autre ils y nuisaient directement en soulevant contre elle l'opposition des fonctionnaires persans. Sous l'influence de cette double cause, les travaux furent discontinués pendant quinze ans. Ainsi se reproduisait, pour les Israélites, la fâcheuse situation où s'étaient trouvés leurs pères après leur entrée dans le Canaan. Le morceau de terre conquis par eux leur était disputé par les peuplades voisines, et ils se heurtaient partout à des antagonismes. Qu'y pouvaient-ils faire ? Ils étaient à peu près sans armes pour briser ces obstacles.

Dans ce triste état de choses, chacun pensait à soi-même, non au bien public. De la construction du temple, naturellement, il n'était plus question. Les principaux chefs de famille, les grands, se bâtissaient de belles et riches demeures, probablement avec les matériaux qu'on avait réunis pour le temple. A cela se joignirent les mauvaises récoltes de plusieurs années successives. Le charbon et la

grêle ruinaient l'espoir des laboureurs. On semait beaucoup et l'on récoltait peu ; ni pain pour se rassasier, ni vêtements pour se garantir du froid, et le peu qu'on gagnait était vite dissipé. Bien pire encore était le déclin des mœurs, conséquence de la détresse matérielle. On ne retomba plus, il est vrai, dans l'idolâtrie ; tous étaient radicalement guéris de cette aberration, même les plus abjects, même les esclaves du temple. Mais des passions sordides, des vices bas et mesquins, l'amour du lucre, l'égoïsme, l'absence de charité, régnaient partout.

En présence de cette situation, qui contrastait si fort avec les riantes perspectives des premiers jours de l'émigration, les meilleurs sentaient leur courage défaillir. Que restait-il de ce bel avenir promis aux rapatriés dans la ville bien-aimée ? La misère pour le corps, l'abaissement pour l'âme.

La mort de Cambyse (521) et l'avènement de son successeur Darius, troisième roi des Perses (521-485), amenèrent d'heureux changements pour Juda. Diffèrent de son prédécesseur et semblable à Cyrus, Darius était un prince humain et généreux. D'après une légende curieuse, Zorobabel serait allé en Perse et aurait gagné, par sa sagesse, les bonnes grâces de Darius, qui lui aurait permis de retourner à Jérusalem et d'y rebâtir le temple aux frais du trésor royal. Mais la chose n'alla pas si facilement. Les chefs du peuple, Zorobabel et Jésua, avaient bien songé à reprendre les travaux interrompus, maintenant que la mort de Cambyse avait mis fin aux tiraillements et aux confits du voisinage ; mais le peuple, mais les chefs de famille, leur dirent : Non, le temps n'est pas encore venu de rebâtir le temple. Il ne fallut rien moins que la parole enflammée des deux prophètes Aggée et Zacharie pour déterminer la reprise du travail. Plusieurs fois, dans un espace de cinq mois, ils interpellèrent le peuple, et pour stimuler son ardeur et pour lui révéler les secrets de l'avenir. Enfin, grâce à leur énergique intervention, l'on se remit activement à l'œuvre si longtemps interrompue. Toutefois, il fallut encore quatre ans pour l'achever (519-516), et ce fut le 23 adar, peu de jours avant la fête de Pâque, qu'on célébra avec bonheur l'inauguration du sanctuaire, enfin rétabli après tant de luttes et d'efforts. Il y avait juste soixante-dix ans que le temple de Salomon avait été détruit.

Le peuple entier, sans doute, accourut à Jérusalem pour assister à l'inauguration, heureux de contempler le saint édifice qui, désormais, allait de nouveau devenir le centre de la vie israélite. — Trois semaines plus tard, la Pâque était célébrée avec ferveur par la communauté entière, et les étrangers qui s'étaient ralliés de cœur au judaïsme y prenaient pareillement part.

Quelque profondément, toutefois, que le peuple fût alors pénétré de l'esprit de la Torah et des prophètes, et quelque vives que fussent ses aspirations à l'unité, un dissentiment grave ne laissa pas d'y éclater, dissentiment qui enfanta des luttes et dont on ne triompha pas sans peine. Deux Israélites étaient à sa tête : le gouverneur, Zorobabel, de la race royale de David, et le grand prêtre, de la lignée d'Aaron. Ils représentaient respectivement le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, qui ne pouvaient guère manquer d'empiéter l'un sur l'autre. Zorobabel avait bien pour lui le prestige populaire attaché à la maison de David ; il semblait

réaliser les souvenirs de l'antique splendeur et les paroles des prophètes qui en avaient prédit le retour. Le prophète Aggée l'avait appelé l'élu du Seigneur, son bien-aimé, son joyau précieux. Mais, par cela même, il devenait un embarras. Les ennemis des Judéens trouvaient là un thème d'accusation contre ce peuple, à qui ils reprochaient la secrète pensée de proclamer roi le fils de David. D'un autre côté, le prophète Zacharie avait annoncé que grand prêtre Jésua ceindrait la couronne, monterait sur le trône et réaliserait les espérances messianiques. II avait ainsi placé le pontife au-dessus du prince ; de là, froideur et mésintelligence entre les deux chefs du peuple.

La paix ne pouvait se rétablir que par la retraite de l'un des deux rivaux. La coexistence de ces autorités ne pouvait être qu'une source incessante d'irritations et de troubles. Or, du moment qu'il y avait lieu d'opter, ce ne pouvait être qu'au détriment de Zorobabel, le prince étant un personnage moins nécessaire que le prêtre.

Le premier fut donc écarté[3] ; l'administration du pays resta exclusivement aux mains de Jésua, et passa, après sa mort, aux mains de son fils Joakim. Avait-on gagné au change ? Si l'histoire ne dit pas de mal des deux premiers grands prêtres, elle n'en dit pas grand bien non plus, et nous ne voyons pas qu'ils aient relevé ni amélioré en rien la situation générale. La défaite du descendant de David n'apporta aucun avantage au pays. Ses ennemis, notamment les Samaritains, recommencèrent de plus belle à représenter les Judaïtes comme un fléau, et obtinrent contre eux, de la cour de Perse, des édits oppressifs. En outre, les divers gouverneurs qui se succédèrent dans le pays, s'ingénièrent à accabler sans cesse les cultivateurs d'exigences exorbitantes. Dans cette terre natale, où les pas des premiers colons s'étaient imprimés avec tant d'ivresse, la seconde et la troisième génération voyaient leur sort empirer de jour en jour.

Pour échapper, au moins partiellement, à ces vexations, les principales familles prirent un parti qui devait leur occasionner plus tard de graves embarras. Elles se rapprochèrent des peuples voisins ou accueillirent amicalement leurs avances, et, pour s'assurer de bonnes relations, s'allièrent avec eux par des mariages. Du temps des juges, à l'époque de leur première immigration en Canaan, la même cause, le même désir, avait produit le même effet. Mais, maintenant, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Les Cananéens, les Héthéens et autres peuplades primitives, du pays professaient une abominable idolâtrie et infectaient les Israélites de la contagion de leurs vices. Tout au contraire, les voisins de l'État judaïque, spécialement les Samaritains, avaient renoncé à leurs pratiques païennes et aspiraient sincèrement à prendre part au culte divin célébré à Jérusalem. Au fond, ils étaient ou voulaient être des prosélytes juifs ; ils avaient à cœur d'entrer dans la communion religieuse des Judaïtes, de s'associer étroitement à leur existence. Fallait-il donc les repousser toujours, leur opposer d'inflexibles dédains ? La plupart des familles notables opinaient résolument pour l'admission de ces étrangers, et le grand prêtre (Joakim ou son fils Eliasib) avait donné à cette opinion l'appui de sa grave autorité. Il en résulta que bon nombre de familles, même celle

du grand prêtre, s'allièrent par mariage avec les Samaritains et d'autres peuplades voisines.

Les Samaritains avaient alors à leur tête un certain Sanballat (Sanaballat), homme d'une indomptable énergie, farouche, tenace et astucieux. Cet homme prétendait sérieusement s'attacher au judaïsme ; il voulait de bonne foi avoir part au Dieu d'Israël et à son temple : mais il ne reculait pas devant la violence, et si on lui refusait le royaume du ciel, il l'eût pris d'assaut ou enlevé par stratagème. Au moyen d'une alliance matrimoniale, il espérait faciliter son accession à la communauté judaïque. C'est ainsi que son ami Tobie, l'Ammonite, était doublement allié à des familles juives : il avait épousé une fille de la noble famille d'Arach, et son fils avait obtenu en mariage la fille d'un certain Meschoullam, personnage de marque. Or, les mariages avec les Ammonites et les Moabites, jusqu'à la dixième génération, étaient formellement défendus par la Loi. Le grand prêtre et d'autres représentants de la république juive, n'osant violer ouvertement la loi, doivent avoir trouvé quelque accommodement, quelque interprétation complaisante pour apaiser les scrupules de leur conscience. Mais tous n'étaient pas aussi souples. Une fraction des meilleures familles s'était conservée pure de ces mésalliances, qu'elle déplorait comme une transgression de la Loi, comme une contamination du principe judaïque par l'introduction d'éléments étrangers. C'est surtout la classe des chantres sacrés, gardiens de la langue hébraïque et des vénérables Écritures de la tradition, qui paraît s'être abstenue de ces unions hétérogènes. Ceux-là s'élevèrent peut-être contre cette indulgence excessive, contre cette faiblesse à l'endroit d'une fusion coupable ; mais ils étaient en minorité, leur rigorisme ne prévalut point.

Lorsqu'une autorité dominante, partie de la terre d'exil, se fut installée dans Jérusalem, cette minorité accentua ses réclamations, et détermina une réaction si décisive que de fâcheuses complications en furent la conséquence.

Notes

[1] Ce fait résulte de l'Ezra apocryphe (ou Ezra grec), V, 8. Le texte, il est vrai, porte Darius ; mais on admet généralement que c'est une faute de copiste pour Cyrus. Cet apocryphe, primitivement rédigé en hébreu, racontait l'histoire du retour de la Babylonie avec plus de détails que notre Ezra canonique.
[2] Cela résulte du psaume CVII, qui fut certainement composé postérieurement à l'exil. Comparez Isaïe, LXVI, 19-20, d'où il appert que les îles grecques eurent aussi leur contingent d'exilés judéens.
[3] Qu'il y ait en antagonisme entre Zorobabel et Jésua, cela résulte de Haggaï, II, 21-23, qui promet la suprématie au premier, et de Zacharie, VI, 11 sqq., qui la revendique pour le second. En fait, Zorobabel fut dépossédé de cet avantage. D'après la tradition talmudique, il reprit le chemin de la Babylonie ; ce qui résulte également d'Ezra, VIII, 2, où nous voyons un descendant de David, Ballousch, revenir de Babel à Jérusalem avec Ezra. Il était arrière petit-fils de Zorobabel, d'après I Chroniques, IV, 42.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Première époque — La restauration

Chapitre II — Ezra et Néhémie — (459-420).

Rarement les évolutions historiques s'accomplissent d'une manière assez brusque, assez tranchée, pour que les contemporains eux-mêmes en soient frappés, et pour que, à chaque phase, à chaque manifestation de la vie, ils s'aperçoivent que l'ancien régime n'est plus et a fait place à un nouvel ordre de choses. D'ordinaire, la génération témoin d'une de ces crises n'a pas conscience du changement qui s'accomplit en elle-même, dans ses idées, dans ses mœurs et jusque dans sa langue. C'est une transformation de ce genre, insensible d'abord, plus tard radicale et complète, qui s'était opérée au sein du judaïsme dans la première moitié du V° siècle. Tout en croyant continuer purement et simplement l'œuvre de leurs devanciers, de la même façon et par les mêmes moyens, les Judaïtes s'étaient transformés et ils collaboraient, sans le savoir, à une situation nouvelle. Ce ne fut point Juda et Jérusalem, ce fut la région de l'exil qui servit de point de départ à cette transformation ; mais elle les engloba bientôt, eux aussi, et les marqua de son empreinte.

Un grand nombre de descendants des premiers exilés, mus par des raisons d'intérêt, de convenance personnelle ou d'autres causes, étaient restés en Babylonie. Eux aussi, cependant, avaient salué avec enthousiasme le retour à Jérusalem et la restauration de l'État judaïque ; ils s'y étaient associés par leurs vœux et par leurs riches offrandes. Un lien étroit, d'ailleurs, les rattachait aux rapatriés, puisqu'ils comptaient parmi eux des membres de leurs propres familles. Aussi des relations actives s'établirent-elles entre la mère patrie et ce qu'on pourrait appeler la colonie judaïte des bords de l'Euphrate. Des Jérusalémites se rendaient parfois chez leurs frères de la Gôlah (comme on nommait les Juifs de Babylonie), pour leur exposer les misères du pays et réclamer leur assistance ; et plusieurs de ces derniers, de temps à autre, se rendaient à Jérusalem pour porter des dons à son temple et retremper dans le saint lieu leur conscience religieuse. Si des Judéens étaient emmenés en captivité ou vendus comme esclaves, leurs frères s'en mettaient en peine et n'épargnaient aucun sacrifice pour obtenir leur délivrance. Ils étaient en situation de pouvoir aider et soutenir leurs coreligionnaires, car ils vivaient généralement dans l'aisance, et le vaste empire des Perses offrait un champ considérable à leur activité. Lorsque Suse fût devenue résidence royale et que Babylone perdit son importance, des membres de la communauté judéo-babylonienne émigrèrent vers l'Orient, dans l'empire perse, s'établirent notamment à Suse et y formèrent de nouveaux groupes. Le quatrième

roi des Perses, Artaxerxés (464-423), les traita favorablement, comme avait fait son aïeul Darius. Un Judaïte distingué par sa bonne mine et par son intelligence, Néhémie, devint son échanson et acquit, en cette qualité, une grande influence à la cour. Le roi et son épouse principale, Damaspia, lui témoignaient beaucoup de bienveillance et lui accordaient souvent ses demandes, qu'il savait d'ailleurs présenter sous une forme engageante. Grâce à lui et à quelques autres Judaïtes, bien vus à la cour, les communautés de Perse et de Babylonie eurent à se louer de leur situation.

Or, les Judaïtes vivant à l'étranger, jaloux de conserver leur individualité et leur caractère national, se tenaient isolés de la société ambiante, ne se mariaient qu'entre eux et faisaient de la doctrine traditionnelle la règle exclusive de leur conduite. Premièrement parce qu'ils vivaient dans un milieu étranger, loin de la mère patrie, ils se faisaient une loi d'être et de rester Judaïtes, scrupuleux observateurs de leur doctrine, lien puissant qui maintenait l'unité nationale. S'il ne leur était pas possible d'offrir des sacrifices ni de pratiquer, en général, les préceptes relatifs au temple, ils n'en pratiquaient qu'avec plus de zèle ceux qui ne dépendent pas de la présence du sanctuaire, le sabbat, les fêtes, la circoncision et les lois alimentaires. Sans aucun doute, ils avaient aussi des maisons de prières, où ils s'assemblaient à des époques déterminées. Ils cultivèrent même la langue hébraïque assez bien pour pouvoir s'en servir dans leurs relations mutuelles. Où puisèrent-ils la connaissance de cette langue ? Dans les monuments écrits qu'ils en avaient entre les mains, et qu'ils lisaient avec d'autant plus d'ardeur, que là seulement ils trouvaient la base et la règle de leur conduite religieuse. De là, la valeur particulière accordée à un livre peu lu jusqu'alors, je veux dire le Pentateuque, le code des lois et des devoirs. Précédemment, pendant l'exil, c'est aux écrits des prophètes qu'on s'attachait de préférence, parce qu'on y puisait la consolation. Maintenant qu'il s'agissait de traduire en acte le sentiment religieux, de donner leur vrai caractère aux manifestations de la vie, c'est au livre de la Loi qu'il fallut demander une direction. Longtemps négligée sur le sol natal, c'est seulement en pays étranger que la Thora obtint respect et autorité. Rarement le sabbat, par exemple, avait été chômé avec autant de rigueur qu'il l'était dans les communautés persico-babyloniennes. Ce zèle à faire de la Thora une vérité, c'est-à-dire à en accomplir toutes les prescriptions, se personnifia surtout dans Ezra (Esdras), promoteur d'une ère nouvelle dans le développement historique de la race juive ; toutefois, il n'était pas isolé, et plusieurs partageaient ses vues.

Cet homme, créateur du nouveau mouvement religieux, était comme prédestiné, par son origine même, à enflammer les cœurs pour la Thora. Il descendait des grands prêtres ; un de ses aïeux, Chilkiyah (Helcias), avait découvert dans le temple le code du Deutéronome, et, en le faisant remettre au roi Josias, provoqué un revirement religieux. Il était aussi arrière-neveu de ce grand prêtre Seraïa, que Nabuchodonosor fit exécuter, et dont les fils peuvent avoir emporté en Babylonie le livre de la Loi. Ezra eut, d'après cela, occasion de s'occuper de l'étude de ce livre ; mais, plus que ses prédécesseurs et ses parents, il lui voua une attention particulière. Après l'avoir lu avec ardeur et s'en être pénétré, il songea que cette Loi ne devait pas rester lettre morte, mais être vivifiée par la pratique, par

l'accomplissement de ses préceptes. C'est par lui-même, naturellement, qu'il dut commencer. Tous les devoirs que la Loi impose à l'individu sous le rapport du vêtement, de la nourriture et des chômages, Ezra s'appliqua scrupuleusement à les observer. Puis à se fit l'instituteur de ses frères, expliqua la Loi de manière à la rendre saisissable pour tous et les exhorta à la suivre en toutes choses. A ses yeux, la Thora était une émanation de Dieu même, qui l'avait révélée à Moïse pour le peuple israélite. Aussi la plaçait-il plus haut, beaucoup plus haut que les autres écrits prophétiques, comme Moïse était plus grand que les autres prophètes. Ainsi pénétré de la divinité du code mosaïque et animé du désir ardent de le faire respecter, il n'eut pas de peine à faire partager et cette conviction et cette ardeur aux communautés de Babylonie. Il acquit de la sorte une haute situation parmi ses coreligionnaires ; sa parole devint une autorité, et se fit mieux obéir que n'avait jamais fait la parole enflammée des prophètes.

Ezra avait-il connaissance de la tiédeur religieuse des Palestiniens, et son voyage avait-il pour but d'assurer à la Loi tout son prestige ? Ou ne fut-il poussé que par l'impérieux besoin de s'établir à Jérusalem, alla d'y accomplir les préceptes qui se rattachent au temple et aux sacrifices ?... Quoi qu'il en soit, une fois sa résolution prise, il s'entendit avec un groupe sympathique à ses idées et disposé à le suivre. C'était un noyau assez respectable, plus de seize cents hommes des meilleures familles, avec femmes et enfants ; parmi eux se trouvait aussi un arrière-petit-fils de Zorobabel, de la lignée de David. Ceux qui ne pouvaient émigrer remirent à Ezra de riches présents pour le temple, or, argent, vases précieux. Chose surprenante, le roi Artaxerxés (Longue-Main) lui remit également des offrandes pour le sanctuaire de Jérusalem, et ses conseillers et autres grands de Perse en firent autant. Il est de fait que, en ce temps-là, le Dieu d'Israël comptait de fervents adorateurs parmi les Persans et d'autres peuples encore[1] : De levant jusqu'au couchant, son nom était grand et révéré parmi les nations. — En outre, Artaxerxés donna à Ezra des sauf-conduits pour les satrapes des pays par où il devait passer, et pour les go4verneurs de la Palestine. Il lui eût aussi donné une escorte pour tenir en respect les malfaiteurs et les malveillants dans ce long trajet, pour peu qu'Ezra l'eût désiré. Mais Ezra ne le désirait point, et il lui avait assuré au contraire, lui et ses compagnons, que leur Dieu, protecteur de ceux qui l'adorent, les préserverait de tout péril.

L'arrivée d'Ezra et de sa nombreuse suite à Jérusalem dut y produire une grande sensation. Ils venaient les mains pleines, animés d'un vif enthousiasme et munis de la recommandation royale. La renommée qu'Ezra s'était acquise, comme savant versé dans les Écritures et habile interprète de la Loi, avait sans doute pénétré jusque dans la Judée, et il y fut accueilli avec une grande considération. Dès le début de sa mission d'enseignement, les rigoristes qui avaient blâmé les mésalliances avec les peuples voisins, surtout avec les Moabites et les Ammonites, déférèrent à sa justice les gens de conscience facile qui les avaient contractées. Ezra fut atterré en apprenant pareille chose. Quoi ! des chefs du peuple, des représentants du sanctuaire, s'étaient, au mépris de la Loi, alliés avec des païens ! C'était un péché horrible aux yeux d'Ezra ; selon lui, la race israélite était une race sainte, à qui tout mélange avec des étrangers, eussent-ils renoncé à l'idolâtrie,

imprimait une souillure. A son sens, la Loi permettait bien d'accueillir dans la communauté les païens qui adoptaient la doctrine juive, mais elle ne leur conférait pas l'égalité absolue : ils devaient former un groupe distinct et séparé. Ce n'était pas chez lui vain orgueil de race, mais scrupule religieux ; il sentait confusément que l'intrusion, que la fusion intime d'une masse de prosélytes ou de demi prosélytes, qui n'avaient pas subi, comme la postérité d'Abraham, un long travail d'épuration, qui n'avaient pas été éprouvés par le creuset du malheur, pouvait avoir pour conséquence d'y faire prédominer l'élément étranger et de compromettre les biens religieux si chèrement acquis. Cette appréhension le secouait dans tout son être. Saisi de douleur à la nouvelle d'un péché si dangereux et si funeste, commis par une grande partie du peuple, Ezra déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux et s'assit à terre dans un morne silence, sans prendre aucune nourriture. Puis il se rendit au parvis du temple, et là, tombant à genoux, il prononça une confession émouvante au nom de ce peuple qui, nonobstant les dures épreuves du malheur, n'avait pas su se corriger et était retombé dans ses anciens égarements.

Cette pathétique oraison, entrecoupée de sanglots et de larmes, fit une profonde impression sur les assistants, hommes, femmes, enfants, qui s'étaient successivement amassés autour de ce docteur de la Loi agenouillé et priant. Tout ce peuple fondit en larmes. Sous le coup de cette violente émotion, quelqu'un émit une proposition grave. Il y avait un moyen, lui semblait-il, de réparer le passé et de conjurer les effets de la faute commise : Prenons l'engagement solennel de répudier les femmes étrangères et d'exclure de la communauté les enfants issus de la mésalliance ! S'emparant aussitôt de cette parole, Ezra se lève et somme les chefs de famille de jurer devant Dieu, à la face du sanctuaire, que tous ceux qui avaient épousé des étrangères chasseraient femmes et enfants de leurs foyers. Ce fut un instant grave et décisif pour l'avenir de la nation.

Ceux qui, dans la surprise de la première heure, avaient prononcé ce serment, durent respecter leur parole et, la mort dans l'âme, se séparer de leurs femmes étrangères et de leurs propres enfants. Les fils et les parents du grand prêtre furent tenus de donner l'exemple. Une sorte de sénat, composé des Anciens les plus zélés pour l'exécution de la Loi, fit signifier, par des hérauts envoyés dans toutes les villes de Juda, que quiconque avait contracté une de ces unions mixtes exit à se présenter dans les trois jours à Jérusalem, sous peine d'être dépossédé de tous ses biens et exclu de la communauté. Une commission d'enquête, dont Ezra lui-même choisit les membres, fut nommée à cet effet : elle avait pour mission de rechercher les individus engagés dans ces liens illicites, et de les inviter à venir à Jérusalem pour déclarer qu'ils s'étaient définitivement séparés de leurs femmes. Les Anciens ou les juges de chaque ville devaient également se rendre à Jérusalem, pour certifier l'exécution du décret. En conséquence de cette rigoureuse injonction, tous les provinciaux qui s'étaient rendus à l'assignation durent expulser femmes et enfants, comme l'avaient déjà fait les Jérusalémites. Plusieurs toutefois paraissent avoir résisté par affection pour leur propre famille ou par considération pour leur famille d'alliance, avec laquelle ils avaient conservé d'étroites relations.

Cette impitoyable exclusion des peuples voisins, Samaritains, Ammonites et autres, produisit, comme on pouvait s'y attendre, de tristes conséquences. Cette inflexible barrière, Ezra et le parti puritain prétendaient élever, même contre ceux qu'animaient une sincère piété et le désir d'une fraternelle union, exaspéra ces derniers au plus haut point. Quoi ! plus de part pour eux, désormais, à ce Dieu qu'ils avaient choisi, à ce sanctuaire de Jérusalem qui était devenu le leur ? Ce divorce brutal qui leur était signifié changea brusquement en hostilité leurs dispositions amicales : la pire haine est celle qui naît d'un amour dédaigné. Le deuil des filles ou des sœurs, répudiées par leurs maris Judaïtes, la vue des enfants reniés par leurs pères, ne pouvaient que froisser douloureusement leurs familles. Par malheur pour les Judaïtes, au premier rang de ceux qu'ils avaient ainsi repoussés de leur communion, se trouvaient deux hommes résolus et d'esprit inventif Sanballat et Tobie. Ils étaient attachés à la doctrine juive, et on les repoussait. Sur-le-champ ils prirent une attitude hostile contre Juda, décidés à maintenir, par force ou par ruse, leur participation au temple de Jérusalem et au Dieu qu'on y adorait. Il est à croire que des démarches furent tentées d'abord pour rétablir la concorde et la vie commune, pour faire révoquer le décret d'exclusion. Il y avait sans doute, à Jérusalem et dans la province, un parti modéré, qui jugeait avec plus d'indulgence la question des mariages mixtes et n'approuvait pas les procédés d'Ezra. Les plus instruits, d'ailleurs, étaient d'un autre avis que lui sur ces mariages avec des femmes qui, au moins extérieurement, professaient la doctrine nationale. Une telle sévérité était-elle donc justifiée ? Ne trouvait-on pas, dans les souvenirs du passé, nombre d'exemples d'Israélites ayant épousé des femmes étrangères ? Ces questions et d'autres semblables furent probablement agitées. Nous trouvons comme un écho de ces sentiments modérés dans un gracieux écrit appartenant, selon toute probabilité, à cette même époque, je veux dire dans le livre de Ruth. L'auteur de cette poétique idylle nous raconte, fort tranquillement en apparence, l'histoire d'une bonne famille judaïte de Bethléem, émigrée au pays de Moab, et dont deux membres épousent des femmes moabites : c'était toucher la brillante question du jour.

Ruth, une de ces femmes, dit à Noémi, sa belle-mère : N'insiste pas, de grâce, pour que je te quitte ! Où que tu ailles, j'irai ; où sera ta demeure sera aussi la mienne ; ton peuple est le mien, ton Dieu est mon Dieu ; où tu mourras, je veux mourir, et la mort seule nous séparera ! Et Ruth, la Moabite, tint parole. Et lorsque plus tard elle épousa Booz, — un Judaïte, — le peuple ravi s'écria : Dieu bénisse cette femme qui entre dans ta maison, et la fasse devenir comme Rachel et Léa, qui ont édifié la maison d'Israël ! Et le fils que Ruth donna à son époux eut pour descendant David, le pieux roi d'Israël. — Ce délicieux petit livre[2] est d'une finesse exquise dans ses détails. Mais ce que le poète tenait surtout à faire ressortir, c'est d'abord que la famille royale d'Israël descendait d'une Moabite ; en second lieu, que cette même Moabite, après s'être attachée au peuple de Juda, après s'être abritée sous les ailes de Dieu, avait déployé toutes les vertus qui sont l'apanage des filles d'Israël, chasteté, délicatesse, esprit de dévouement et de sacrifice. L'application de cette histoire à la question du jour était facile, et on ne pouvait manquer de la faire. Parmi ces femmes répudiées ou menacées de l'être, n'y en avait-il point qui fussent semblables à Ruth ? Les enfants nés de ces femmes,

engendrés par des pères Judaïtes, fallait-il les renier comme des païens ? Et alors la maison de David, cette race royale dont l'ancêtre avait épousé une Moabite, était donc, elle aussi, une famille étrangère ?

Mais non, rien n'y fit : Ezra et le sénat de Jérusalem persistèrent, avec une inflexible rigueur, à exclure de la communauté tous les éléments qui n'étaient pas d'origine judaïque, de la semence sainte. Les essais de conciliation ayant échoué, les luttes hostiles devinrent inévitables. Les ennemis, exaspérés, entreprirent des attaques contre Jérusalem. Sanballat et ses compagnons étaient à la tête d'une légion guerrière, et les maîtres de Jérusalem entendaient peu, sans doute, le métier des armes. Les Samaritains firent des brèches aux murailles de la ville, mirent le feu à leurs portes de bois et détruisirent nombre de maisons, pour la seconde fois, Jérusalem eut l'aspect d'un monceau de ruines[3]. Toutefois, ils épargnèrent le temple : pour eux aussi le temple était chose sainte. Il n'en fut pas moins livré à un triste abandon. La plupart des habitants de Jérusalem, privés de la protection de leurs remparts, s'éloignèrent et allèrent s'établir où ils purent.

Les Aaronides et les Lévites, qui ne touchaient plus leurs redevances et leurs dîmes rurales, abandonnèrent le temple pour chercher ailleurs des moyens d'existence. Ce fut une triste période pour la république juive, réorganisée à peine depuis un siècle. Beaucoup de familles notables se raccommodèrent avec leurs voisins, reprirent les femmes qu'elles avaient répudiées ou contractèrent de nouveau de semblables unions. Pour garantir la stabilité de ces alliances, on se lia vraisemblablement par des serments mutuels. Pour le moment, l'œuvre d'Ezra semblait avortée et l'existence même de l'État compromise. Que manquait-il encore pour sa totale dissolution ?

Cependant le zèle qu'avait su enflammer Ezra était trop profond pour céder ainsi à des contretemps. En voyant la ruine et la désolation de Jérusalem, quelques Israélites, douloureusement émus de ces événements, se rendirent en toute hâte en Perse pour y chercher assistance. Ils comptaient particulièrement sur Néhémie, l'échanson du roi Artaxerxés, et dont le parent, Hanani, avait vu de ses yeux tout ce qui s'était passé. Ils s'adressèrent donc à lui et lui firent une peinture épouvantable de la situation des Judéens dans leur pays et du délabrement de la ville sainte. Néhémie frémit d'horreur en apprenant ces détails. Zélateur ardent de la Loi, il lui semblait que Jérusalem, la sainte cité chère à Dieu entre toutes, était entourée d'une muraille de feu d'où aucun ennemi ne pouvait approcher impunément. Et maintenant il la voyait violée et déshonorée, comme la première ville venue ! — Mais il ne se laissa pas dominer par sa douleur. Néhémie était homme d'action et de ressources. Il avait appris à la cour l'art de gouverner ; il savait qu'une volonté ferme est maîtresse des hommes et des événements. Il résolut sur-le-champ de se rendre lui-même à Jérusalem et de mettre un terme à cette affreuse situation. Mais comment s'éloigner ? Son service l'enchaînait à la cour. La faveur même du roi le retenait près de lui, et lui ôtait la possibilité d'aller à Jérusalem.

Habile comme il était, Néhémie attendit une occasion propice pour solliciter la permission d'Artaxerxés. Cependant la tristesse qui le rongeait avait fait

disparaître peu à peu sa bonne mine et la sérénité de son front. Un jour qu'il servait à boire au roi et à la reine, Artaxerxés fut frappé de l'altération de ses traits et lui en demanda la cause. Profitant aussitôt de cette disposition favorable : Puis-je avoir joyeuse mine, répondit-il, quand la ville où sont les tombeaux de mes pères est désolée, quand ses portes sont consumées par le feu ? En même temps, il exprima le vœu de s'y rendre et de porter remède à sa malheureuse situation. Le roi, plein de bienveillance, lui accorda tout ce qu'il désirait, lui permit d'entreprendre le voyage, de relever les murs, de rétablir l'ordre dans les affaires de l'État. Il lui remit des lettres enjoignant aux fonctionnaires royaux de n'apporter aucun empêchement à son voyage et de lui fournir du bois de construction. Il lui donna même une escorte de soldats à pied et à cheval, et l'institua gouverneur (péhha) de la Judée. Il mit à toutes ces grâces une seule condition : il exigea que Néhémie ne se fixât pas indéfiniment à Jérusalem, et qu'après un certain délai il retournât à la cour. — Ce voyage de Néhémie va imprimer une nouvelle direction au développement historique de l'État juif, ou plutôt accentuer la direction inaugurée par Ezra.

Néhémie quitta donc la résidence de Suse avec un nombreuse suite de parents et de serviteurs, et protégé par une escorte militaire. En traversant l'ancien territoire des dix tribus, il remit au gouverneur ses lettres de recommandation. Sanballat et Tobie connurent ainsi le but de son voyage et pressentirent une lutte prochaine. C'était pour eux une déception peu agréable, d'apprendre qu'un Judaïte, favori d'Artaxerxés, était institué gouverneur de la province et, selon toute prévision, allait prendre en main la cause de ses frères persécutés.

Arrivé à Jérusalem, Néhémie resta invisible pendant trois jours. Il voulait d'abord faire connaissance avec le théâtre de son activité et avec le monde à qui il aurait affaire. En attendant, il organisa une sorte de cour au petit pied : car il avait une fortune de prince et dépensait à l'avenant. Du reste, il dissimula le but de son arrivée, au point de ne pas même s'en ouvrir aux principaux Judaïtes, à qui il se fiait peu. Une nuit, il sortit à cheval, seul, pour se rendre compte de l'étendue des désastres et aviser au meilleur moyen de les réparer. Ensuite à convoqua les chefs de famille, même ceux qui habitaient la province, et leur déclara, à leur grande surprise, qu'il avait reçu plein pouvoir du roi Artaxerxés, non seulement de restaurer les murs, mais encore d'administrer tout le pays, et qu'il était résolu de mettre fin à la honte et à la misère de l'État judaïque. Il trouva tous ces hommes prêts à le soutenir, à lui prêter même un concours actif. Ceux-là mêmes qui étaient alliés à des familles étrangères, qui vivaient dans les meilleurs termes avec elles, applaudirent à ses desseins. Mais la tâche que s'était imposée Néhémie était des plus difficiles. Il s'agissait de restaurer une société complètement désorganisée, dont les membres, dominés par la crainte, la faiblesse, l'intérêt ou des considérations de diverses natures, n'étaient pas assez fermes pour braver les dangers. Son premier souci était de fortifier Jérusalem, condition sans laquelle toute entreprise et toute amélioration se trouveraient à la merci d'un coup de main.

Néhémie dirigea lui-même les opérations, et les facilita par la division du travail. Chaque famille patricienne fut chargée de réparer une portion de la muraille, de mettre en place et d'assujettir une des portes de la ville.

Toutefois, ce travail de réfection ne marcha pas sans encombre. Les demi prosélytes qu'on avait éconduits, Sanballat et Tobie en tête, ces hommes à qui Néhémie, dès le début, avait dit nettement : Vous n'aurez point de part, point de droit, point de souvenir dans Jérusalem, déployèrent autant d'ardeur à entraver son œuvre que lui à l'accomplir. Ils procédèrent d'abord par la ruse, cherchèrent à rendre suspects les desseins de Néhémie, l'accusèrent de vouloir secouer l'autorité de la Perse, de nourrir l'ambitieux projet de régner sur les Judéens. Puis ils s'efforcèrent de décourager les travailleurs, se moquant du peu de solidité de leur mur, qu'un chacal enfoncerait en se jetant au travers. Mais quand les murs furent arrivés à demi-hauteur et bien fermés, les ennemis firent le complot de tomber sur les travailleurs et de détruire leur ouvrage. Mais Néhémie veillait. Depuis ce moment, par ses ordres, une partie de ses hommes et les chefs Judaïtes montaient la garde en armes ; les ouvriers avaient l'épée au côté, et les hommes de peine portaient le fardeau d'une main et une arme de l'autre. Pour accélérer le travail, Néhémie occupa ses hommes depuis l'aube jusqu'à la nuit, organisa une surveillance active à l'intérieur de Jérusalem, tellement que les gardes ne prenaient pas le temps de se dévêtir. Lui-même se tenait sans cesse sur le chantier, tantôt ici, tantôt là, ayant à ses côtés un homme chargé des signaux.

Cependant Sanballat et ses compagnons, renonçant à empêcher les travaux par un coup de main, eurent recours à l'intrigue. Ils firent courir le bruit que Néhémie avait l'intention, une fois Jérusalem bien fortifiée, de se faire proclamer roi par les Judaïtes et de se déclarer indépendant de la Perse. Ils comptaient ainsi effrayer les gens crédules et les faire renoncer au travail, dans la crainte de passer pour complices. Ils trouvèrent même, moyennant finance, quelques traîtres parmi les Judaïtes pour les seconder. D'autre part, ils essayaient d'agir directement sur Néhémie, lui adressaient des lettres qui disaient leurs soupçons et qui le mettaient dans son tort... Toutes ces manœuvres échouèrent devant la fermeté de Néhémie. Il poursuivit jusqu'au bout l'œuvre commencée avec tant d'ardeur, et força ainsi l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Depuis lors, en effet, ils semblent avoir renoncé définitivement à leurs machinations impuissantes et avoir cessé d'inquiéter Néhémie, comme de le troubler dans son œuvre.

Il eut du reste, à l'intérieur, des luttes non moins pénibles à soutenir. Plusieurs des familles notables jouaient un rôle équivoque, pactisant en secret avec les ennemis et leur rapportant chacune de ses paroles. En outre, elles molestaient les pauvres de la façon la plus odieuse. Si un malheureux avait emprunté de l'argent pour acquitter l'impôt royal, ou du blé pour sa subsistance dans les mauvais jours, et avait donné en gage son champ, sa vigne on son olivier, sa maison ou même ses enfants, le créancier impitoyable, en cas de non-payement, retenait les biens en toute propriété, traitait les fils et les filles en esclaves. Ému des plaintes toujours croissantes des victimes de ces exactions, Néhémie résolut de prendre à partie ces riches sans entrailles. Il les convoqua à une grande assemblée et se prononça

hautement contre cette conduite barbare et flétrie par la Loi : Nous autres Judéens de Perse, nous avons racheté selon nos moyens nos frères vendus aux païens comme esclaves. Si maintenant vous vendiez vos frères, c'est donc à nous qu'ils seraient revendus ! conclut-il avec une ironie amère. Or, telle était l'autorité de Néhémie, la puissance de sa parole, et aussi, même sur les grands et les riches, l'influence d'une mercuriale faite au nom de la Thora, qu'ils promirent séance tenante non seulement de relâcher les personnes détenues comme esclaves, mais de restituer maisons, champs et jardins à leurs propriétaires ; bref, de renoncer à leurs créances. Mettant à profit cette disposition favorable, Néhémie fit jurer aux riches qu'ils tiendraient leurs promesses.

La Loi, dignement représentée par Néhémie, venait de remporter là une belle victoire sur l'intérêt personnel. Du reste, le gouverneur judaïte donnait lui-même à tous l'exemple de l'abnégation, du désintéressement le plus complet. Non seulement il n'acceptait point les prestations qui lui étaient dues, mais il faisait encore des avances aux pauvres en argent et en blé, et, s'ils ne pouvaient payer, il leur faisait remise de la dette. Sa famille et ses serviteurs se distinguaient par le même désintéressement, par la même générosité.

C'est grâce à cette conduite que Néhémie put triompher de tous les obstacles qui rendaient si difficile le rétablissement de l'ordre public. Pour les grands comme pour le peuple, sa parole faisait loi. Assez de difficultés, cependant, restaient encore à vaincre. Les murs terminés, les portes mises en place, on s'aperçut que les Lévites, gardiens de ces portes, et même les Lévites des trois classes en général, manquaient. Privés de leurs dîmes pendant toute la période de ruine, ils s'étaient éparpillés dans le pays. La population de la ville était d'ailleurs clairsemée, nombre de maisons étaient détruites ou désertes. Il importait de repeupler Jérusalem[4] et de pourvoir le temple de desservants.

A tous ceux qui avaient abandonné Jérusalem pour cause d'insécurité ou qui, dès le principe, s'étaient domiciliés dans les villes de province, Néhémie adressa probablement un appel pour les inviter à se fixer dans la capitale. Beaucoup des principales familles s'y offrirent spontanément. Mais le nombre de ces volontaires ne suffisant pas à peupler raisonnablement Jérusalem, il fut décidé que le dixième de la population provinciale, désigné par la voie du sort, serait tenu d'y transférer sa demeure. Cependant Néhémie n'estimait pas que chacun fut digne de devenir membre de la sainte cité. Il n'admettait pas surtout que ceux-là en fissent partie, qui étaient nés de mariages mixtes. Il se fit donc remettre la liste des familles revenues de Babylone et examina la filiation de chacune d'elles. Cet examen fut des plus sévères. Trois familles, six cent quarante-deux personnes, qui ne pouvaient pas établir la pureté absolue de leur descendance, furent écartées ; et trois lignées d'Aaronides, qui ne pouvaient produire leurs tables généalogiques, furent déclarées, par Néhémie, déchues du sacerdoce jusqu'à nouvel ordre.

Néhémie avait donc fortifié Jérusalem, avait pris des mesures pour la repeupler, avait rendu à la communauté un centre et, pour ainsi dire, un corps solide et résistant. Dans ce corps, il restait à insuffler l'âme, — la Loi. Mais pour

cela il lui fallait le concours des docteurs. C'est alors qu'Ezra, qui était resté dans l'ombre pendant cette période d'activité de Néhémie, rentra en scène. Le premier jour du septième mois, un jour de fête, il réunit tout le peuple, même des provinces, à Jérusalem, sur la vaste place qui s'étend devant la Porte de l'Eau. Là était disposée une haute tribune, d'où Ezra devait faire entendre la lecture de la Loi. Il importait de donner à la cérémonie une solennité saisissante et d'un effet durable. L'assemblée était nombreuse, on n'y comptait pas seulement des hommes, mais aussi des femmes et des adolescents. Lorsque Ezra déploya le rouleau de la Loi, toute l'assistance se leva, témoignant ainsi son respect pour le dépôt de la sainte doctrine ; et lorsqu'il procéda à la lecture par une formule de bénédiction, le peuple entier, levant les mains, y répondit par un retentissant amen. Alors Ezra lut à haute voix un chapitre de la Thora, que tous écoutèrent avec une attention profonde. A ceux qui ne pouvaient suivre le texte, femmes et gens de province, des Lévites versés dans les Écritures l'expliquèrent si bien que ceux-là aussi comprirent tout. Fortement émue en entendant la sainte parole, toute cette assemblée populaire éclata en pleurs. Le texte lu par Ezra était, très probablement, le passage du Deutéronome annonçant les terribles châtiments réservés aux violateurs de la Loi ; le peuple, y voyant sa condamnation, sentit vivement sa culpabilité, et son âme contrite se jugea indigne de la grâce divine. Ce ne fut pas sans peine que Néhémie, Ezra et les Lévites purent apaiser les consciences désolées. L'assistance, enfin rassérénée, célébra la fête avec une religieuse émotion et se félicita d'avoir entendu cette lecture. Ce jour-là, pour la première fois, le peuple entier adopta la Loi dans son cœur, la sentit liée étroitement à son être, s'en jugea lui-même le dépositaire et le gardien. La révolution morale, commencée par l'exil de Babylone, était consommée. Ce que les prophètes avaient préparé, les docteurs l'achevèrent.

Le peuple s'éprit d'un tel amour pour cette Thora, jusqu'alors peu ou point respectée, qu'il ne se lassait point d'en entendre parler. Le lendemain de ce jour, les chefs de famille, — eux dont les pères avaient si longtemps et si opiniâtrement résisté à la parole des prophètes, — allèrent trouver Ezra pour l'inviter à continuer la lecture et à enseigner au peuple ce qu'il avait de plus pressant à faire pour obéir aux prescriptions de la Loi. Ezra donna lecture du chapitre relatif aux fêtes ordonnées pour le septième mois. En conséquence de ce commandement, les chefs du peuple lui firent notifier d'avoir à recueillir, sur les montagnes du voisinage, des branches d'olivier, de myrte, de palmier et autres plantes semblables, pour dresser des tentes de feuillage. Et le peuple exécuta l'ordre avec un joyeux entrain, et il célébra la fête des Tentes avec un enthousiasme sans précédent. Pendant chacun des huit jours de cette fête, on lut des passages du livre de la Loi : il faisait dorénavant partie intégrante du culte divin.

Ezra et Néhémie songèrent à profiter de ces saintes dispositions pour engager ceux qui étaient encore eu état de mariage mixte à renoncer volontairement. A cet effet, on institua un jeûne public, fixé au 24 tischri (octobre). Tous vinrent à l'assemblée, vêtus de deuil et couverts de cendres. On lut d'abord et on commenta la section du livre divin qui interdit d'épouser des Ammonites et des Moabites ; puis les Lévites récitèrent la confession des péchés au nom du peuple. Alors, sans désemparer, ceux qui avaient des femmes d'origine étrangère se séparèrent d'elles,

et tous renoncèrent formellement à s'allier avec les Samaritains et autres étrangers. Sans perdre de temps, Néhémie fit si bien, avec le concours d'Ezra, que l'assemblée s'engagea, par un pacte solennel, à observer la Loi dans toutes ses parties, à ne plus se mettre en faute à l'avenir et à ne pas retomber dans les péchés d'omission trop fréquents jusqu'alors. L'esprit de la Loi révélée par l'organe de Moïse devait seul régner désormais. Tous, même les femmes, les enfants en âge de raison, les serviteurs du temple et les prosélytes sincères, promirent par serment de rester fidèles aux obligations qu'ils venaient de contracter, et dont les principales étaient : d'abord, de ne pas marier leurs filles à des étrangers ni épouser eux-mêmes des étrangères, — point qu'Ezra et Néhémie placèrent en première ligne, parce qu'il leur tenait le plus au cœur ; — secondement, de chômer le sabbat et les fêtes ; et de ne rien acheter, ces jours-là, des marchandises qu'apportaient les étrangers. Item, de laisser les terres en friche et de faire abandon des créances, chaque septième année. Pour l'entretien et les besoins du temple, chaque adulte payerait annuellement un tiers de sicle (un franc) et fournirait à tour de rôle, à des époques fixées par le sort, du bois pour l'autel. On apporterait tous les ans au temple les prémices des fruits de la terre, on acquitterait les redevances des prêtres et des Lévites ; bref, on ne laisserait en souffrance aucun des intérêts du sanctuaire.

La teneur de ces engagements fut consignée sur un rouleau, souscrite et scellée par les chefs de famille de toutes classes. En tête des signatures était celle de Néhémie, sous laquelle quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-cinq hommes notables apposèrent la leur. D'après une tradition, l'acte fut authentiqué par la signature de cent vingt représentants du peuple[5], corps imposant qui fut appelé la Grande Assemblée (Kenesseth ha-ghedolah).

Ce que Néhémie sut accomplir en si peu de temps est prodigieux. Non seulement il avait reconstitué l'État livré au désarroi, lui avait assuré la stabilité en, fortifiant sa capitale, l'avait mis à l'abri des coups de main et des invasions, mais il avait aussi réconcilié le peuple avec son antique doctrine.

Néhémie attachait du prix aux grandes assemblées populaires, à cause de l'impression qu'elles exercent sur les esprits. Aussi fit-il une seconde fois convoquer le peuple, pour procéder à la dédicace des murs restaurés par ses soins. Là encore, comme précédemment à la lecture de la Loi, femmes et enfants furent appelés à figurer. Vu les sentiments d'allégresse que devait naturellement provoquer cette cérémonie, il fit venir à Jérusalem tous les Lévites de la section musicale, afin qu'ils réjouissent les cœurs par leurs chants et leurs instruments divers. Il organisa une procession. divisée en deux colonnes, qui, partant d'un même point dans deux directions opposées, firent le tour des murs et se rejoignirent dans le temple. En tête de chaque colonne marchait un chœur de Lévites, entonnant des cantiques de louanges et d'actions de grâce, que d'autres Lévites accompagnaient du son de leurs instruments. Ezra et Néhémie, les deux chefs de la communauté, suivaient respectivement les deux chœurs, et à chaque file s'étaient joints, divisés également en deux groupes, les princes et le peuple, y compris les femmes et les enfants. Le son des harpes, des cymbales, des trompettes, les chants des nombreux Lévites, résonnaient au loin, multipliés par l'écho des montagnes, et exaltant tous les cœurs.

A un jour de deuil et de pénitence succédait un jour d'allégresse universelle. Cette fête d'inauguration dura, dit-on, huit jours ; il y avait deux ans et quatre mois que les travaux avaient commencé (442).

Pour donner une assiette durable à ce grand corps, qu'il avait si heureusement ressuscité, Néhémie songea à établir des fonctionnaires capables et dignes de confiance. C'est lui, parait-il, qui divisa le pays en petits cantons (pélekh), à chacun desquels il préposa un chef chargé de l'administrer et d'y maintenir l'ordre. Néhémie fit aussi construire, au nord du temple, une très forte citadelle, qui devait, en cas de besoin, protéger le sanctuaire ; cette citadelle reçut le nom de Birah (Baris). Il en donna le commandement à un homme fidèle et pieux, Hanania. A Ezra, le savant le scribe, son auxiliaire dans l'œuvre de la restauration, il confia la surveillance du temple.

Ce qui le préoccupait avant tout, c'était d'assurer la marche régulière du culte. Pour que les sacrifices ne fussent plus interrompus, il était essentiel que la subsistance des Aaronides et des Lévites fût garantie. Sans doute, les possesseurs de terres s'étaient solennellement engagés à fournir aux uns leur redevance et aux autres leur dîme ; mais cela ne suffisait pas à Néhémie, il fallait veiller à l'exécution régulière de l'engagement. A l'époque de la moisson, les Lévites devaient parcourir les campagnes, recueillir la dîme et l'apporter à Jérusalem. Pour que la distribution de cette dîme — dont les Aaronides, à leur tour, prélevaient le dixième — se fit équitablement et sans léser personne, Néhémie aménagea de grandes salles où grains et fruits étaient emmagasinés, et où se faisait la distribution, surveillée par des employés spéciaux.

De même que Néhémie s'était occupé de repeupler Jérusalem, il s'occupa aussi des logements qui devaient abriter sa population. Pour ceux qui n'avaient pas le moyen de se bâtir des maisons, à en fit bâtir à ses frais, comme d'ailleurs, en général, il mettait sa fortune au service de tous les besoins.

Il avait ainsi créé, en quelque sorte, un nouvel État, qui devait vivre désormais d'après les principes de la Loi. Il administra Juda pendant douze ans en qualité de gouverneur (444-432). Il dut alors s'en retourner à la cour d'Artaxerxés, qui lui conservait toujours sa faveur. Il partit plein d'espérance dans la durée de l'œuvre qu'il avait accomplie, œuvre de sécurité matérielle et de relèvement moral.

Mais quoi ! toute oeuvre humaine est sujette aux vicissitudes. Sitôt que Néhémie ne fut plus là, il s'établit une réaction, et ce fut, selon toute apparence, le grand prêtre Éliasib qui en fut l'instigateur. En effet, Néhémie, en le dépossédant de son autorité sur le sanctuaire et sur le peuple, l'avait relégué dans l'ombre et blessé dans sa dignité. Son premier, acte fut de se rapprocher des Samaritains, au mépris du décret de la Grande Assemblée. Pour cimenter son alliance avec eux, un membre de sa famille, nommé Manassé, épousa la fille de Sanballat, Nikaso[6]. L'exemple de la famille pontificale fut suivi par d'autres encore, que sans doute les rigoureuses prescriptions d'Ezra et de Néhémie avaient déjà secrètement irrités. Ce fut un changement complet de système. Tobie, cet autre ennemi de Néhémie, put,

sans le moindre empêchement, revenir à Jérusalem, où une grande salle fut mise à sa disposition dans le parvis du temple.

Une perturbation profonde naquit de cette situation, où, par un brusque revirement, l'on permettait aujourd'hui ce qu'on avait si sévèrement, défendu hier. La masse du peuple était outrée contre le grand prêtre et ses partisans, et leur témoignait ouvertement son mépris. Les possesseurs de terres ne voulurent plus acquitter la dîme ni des redevances sacerdotales. Les innocents pâtirent de cette privation infligée aux indignes : les Lévites se virent frustrés de leur part, et, pour ne pas mourir de faim, durent quitter une seconde fois temple et capitale. On cessa également de contribuer aux besoins du culte, et les prêtres chargés du soin des sacrifices, ne voulant pas laisser l'autel vide, y présentaient des bêtes malades, infirmes ou mal conformées. Révoltés de cette conduite, beaucoup se désintéressèrent et du temple et de la chose publique et ne s'occupèrent plus que de leurs intérêts privés, souvent au mépris de la justice et des engagements contractés devant Dieu. En les voyant parfois réussir dans leurs entreprises, plus d'un honnête homme, aux prises avec les difficultés de la vie, sentait faiblir sa foi et chancelier sa conscience : Servir Dieu, disait-on, est chose inutile ; que gagnons-nous à suivre ses lois, à cheminer tristement dans la crainte de l'Éternel ? Ah ! nous envions le bonheur des impies !

Plus fâcheuses encore étaient les dissensions que ce changement produisit dans l'État judaïque et jusque dans le sein des familles. Où est le droit ? où est la justice ? Le père et le fils n'étaient pas d'accord sur ce point : l'un opinait dans le sens de la rigueur, l'autre dans celui de l'indulgence ; de là des froissements et des haines.

Il fallait couper court à cette lamentable situation. Quelques hommes d'une piété ardente, restés fermes dans leurs convictions, se réunirent pour concerter un plan de conduite. Tous leurs vœux, toutes leurs espérances se tournaient vers Néhémie, fixé de nouveau à la cour d'Artaxerxés. S'il pouvait se décider à revenir à Jérusalem, il saurait d'un seul coup mettre un terme à cet intolérable désordre, rétablir dans Jérusalem la concorde, l'amour du pays et la prospérité. Un homme de ce groupe, plus vivement ému de la situation et indigné surtout des pratiques du parti sacerdotal, cet homme, poussé par l'inspiration prophétique, s'avança résolument pour gourmander les méchants et consoler les bons : c'était Malachie (Maleakhi). Dernier des prophètes, il a dignement clos la série de ces hommes de Dieu qui, durant quatre siècles, se relayèrent l'un l'autre sans relâche.

Aux affligés et aux désespérés, Malachie annonce l'arrivée prochaine d'un maître[7], précurseur de l'alliance tant désirée, et qui ferait luire sur Israël des jours meilleurs. Qui soutiendra l'épreuve de son avènement ? qui restera debout lorsqu'il apparaîtra ! Car il sera comme le feu des affineurs et comme la potasse des foulons. Il s'installera pour affiner et pour épurer, il purifiera surtout les fils de Lévi comme on purifie l'or et l'argent, et alors ils seront dignes de présenter l'offrande. - S'adressant au peuple entier, le prophète l'exhorte à ne pas imiter ces quelques pervers qui retiennent la dîme, mais à l'apporter comme autrefois dans la salle de

dépôt. — Puis, portant ses regards, vers le lointain avenir, comme faisaient les anciens prophètes, Malachie prédit qu'un jour viendra, un grand et redoutable jour, où la différence du juste au méchant éclatera à tous les yeux. Avant la venue de ce jour suprême, Dieu enverra le prophète Élie, qui réconciliera les pères avec les enfants. Comme règle de leur vie, le dernier des prophètes signale à ses auditeurs la doctrine de Moïse, les lois et les statuts édictés sur l'Horeb...

C'est ainsi que le prophétisme fit ses adieux au peuple israélite. Grâce à la sollicitude d'Ezra, qui avait rendu la Thora accessible au grand nombre, qui lui avait créé un cercle d'adeptes pour la cultiver et l'enseigner, le verbe des prophètes devenait inutile. Désormais l'homme de Dieu pouvait être remplacé par le docteur, et l'inspiration prophétique par la lecture de la Loi dans les assemblées du peuple et dans les maisons de prières.

Néhémie, à la cour de Perse, eut-il connaissance des vœux qui le rappelaient à Jérusalem ? Savait-il que Malachie comptait sur sa présence pour réparer le désordre de la situation ? Il reparut inopinément dans les murs de la capitale juive. Il avait demandé au roi une nouvelle permission de visiter sa patrie religieuse (entre 430 et 424). Après son arrivée, il ne tarda pas à agir effectivement comme le feu des affineurs et comme la potasse des foulons. Il purgea la communauté de ses éléments impurs. Son premier soin fut d'expulser Tobie l'Ammonite de l'appartement que lui avait offert son parent spirituel Éliasib, et de déposséder ce dernier de ses fonctions. Puis il manda les chefs du peuple et leur reprocha amèrement d'avoir provoqué la désertion des Lévites par leur incurie à l'égard de la dîme. Son appel suffit pour engager les possesseurs de terres à réparer leur négligence, et les Lévites à rentrer dans Jérusalem pour le service du temple. Il confia à quatre amis consciencieux la surveillance du dépôt des dîmes et le soin de les distribuer équitablement. Il parait aussi avoir rendu au culte sa dignité et en avoir écarté les serviteurs peu scrupuleux. Une grosse besogne qu'entreprit encore Néhémie, ce fut d'obtenir la dissolution des mariages mixtes qui avaient reparu de plus belle. Ici, il se trouva en collision avec la famille pontificale. Manassé, un fils ou un parent du grand prêtre Joïada, refusa de se séparer de sa femme Nikaso, fille du Samaritain Sanballat : Néhémie eut le courage de le bannir du pays, et d'autres Aaronides ou Judaïtes, qui ne voulaient pas se soumettre aux prescriptions de Néhémie, subirent le même sort.

Après avoir ainsi rétabli l'ordre et le respect de la Loi dans la capitale, il se rendit dans les villes de province, pour y faire pareillement disparaître les abus. Dans la région où les Judéens étaient en contact de voisinage avec des peuples étrangers, Asdodites, Ammonites, Moabites, Samaritains, les alliances matrimoniales avaient eu cette conséquence, que les enfants qui en étaient nés parlaient, pour moitié, la langue de leurs mères et avaient totalement désappris l'idiome judaïque. La pensée de voir des enfants d'Israël devenus ainsi étrangers à leur propre origine remplissait Néhémie d'indignation et de douleur. Il prit à partie leurs pères, les chargea d'imprécations et fit châtier les récalcitrants. Par cette énergique intervention, Néhémie réussit et à rompre les alliances mixtes et à conserver la langue nationale à la jeune génération.

La sanctification du sabbat, jusqu'alors négligé ou mollement observé, fut également obtenue par sa persévérance. Le travail, en ce saint jour, était défendu par la Loi ; mais quel genre de travail ? on ne l'avait pas encore expliqué. Les Judéens de la campagne, qui l'ignoraient, pressuraient la vendange le jour du sabbat, chargeaient leurs bêtes de sacs de blé, de raisins, de figues et autres denrées, et les apportaient au marché de Jérusalem. Dès que Néhémie eut connaissance de cette profanation du jour de repos, il manda les campagnards, leur remontra que leur conduite était fautive, et ils se soumirent. — Une autre coutume s'était invétérée à Jérusalem, contre laquelle il eut à soutenir une lutte plus opiniâtre. Des marchands tyriens avaient l'habitude de mettre en vente, le sabbat, de la marée fraîche et d'autres marchandises, et ils trouvaient des acheteurs. Néhémie ordonna qu'à l'avenir les portes de la ville restassent fermées depuis la veille du sabbat jusqu'à sa clôture, et qu'on n'y laissât point pénétrer les marchands. Il obtint enfin, à force de sévérité, que le chômage sabbatique fût pratiqué avec conscience, bien qu'à contrecœur.

Ce rigoureux empire de la Loi fut la tâche successive d'Ezra et de Néhémie : l'un a commencé l'œuvre, l'autre l'a consommée ; et il a si bien consolidé le mur de séparation entre les Judaïtes et les autres peuples, qu'il semblait à peu prés impossible de le forcer. Ceux qui trouvaient la séparation trop sévère furent réduits à sortir de la communauté judaïque et à former une secte. Néhémie vécut peut-être assez pour voir la première sécession de ce genre ; et comme lui-même y avait contribué, comme il fut peut-être, de ce fait, en butte à maint reproche, il crut devoir justifier sa conduite, montrer qu'il avait relevé la chose publique et bien mérité du pays. Il composa une sorte de mémoire où il raconta, avec plus ou moins de détails, ce qu'il avait fait, dans son double voyage en Palestine, pour la sécurité de ce petit État et pour la glorification de la loi divine. Çà et là il y exprime le vœu que Dieu lui tienne compte de ce qu'il a fait pour le peuple, qu'il n'oublie pas les services rendus par lui au sanctuaire. C'est une sorte d'écrit apologétique, rédigé par lui dans sa vieillesse. — De fait, le nom de Néhémie est resté dans la mémoire reconnaissante de son peuple. C'est à lui et à Ezra, — à ces créateurs du mouvement moral qui a acquis depuis, dans lg judaïsme, une force irrésistible, — que la postérité attribua toutes les institutions salutaires dont l'origine lui était inconnue.

[1] Voir Malachie, I, 11 et 14.
[2] On admet aujourd'hui que le livre de Ruth a été écrit pour protester contre l'exclusion des prosélytes.
[3] Ce triste état de Jérusalem est décrit dans le premier chapitre de Néhémie. Il ne peut être imputé qu'aux menées des Samaritains.
[4] Le fait du repeuplement de Jérusalem résulte de Néhémie, XI et de I Chroniques IX, sqq.
[5] Les personnages énumérés Néhémie, X, ne sont autres, suivant une tradition (Midrasch Ruth, ch. III), que des membres de la Grande Assemblée. Comparez Kérem chémed, V, p. 68.
[6] Le fait raconté dans Néhémie, XIII, 88 : que Néhémie bannit de Jérusalem un descendant du grand prêtre Joïada, pour avoir épousé une fille de Sanballat, est complété par Josèphe (Antiquités, XI, 7, 2 ; 8, 2), qui nous apprend que ce prêtre s'appelait Manassé, et la femme qu'il épousa, Nikaso. — Ce Manassé fut le premier prêtre des Samaritains.
[7] L'annonce de l'arrivée d'un maître sévère (Malachie, III) ne peut viser que Néhémie.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Première époque — La restauration

Chapitre III — La période des Sôpherim — (420-300).

La haine qui naît de l'amour est plus forte et plus passionnée que celle qui prend sa source dans une répulsion irréfléchie, dans un mouvement d'envie ou dans le ressentiment d'une offense. C'était par amour pour le Dieu qu'on adorait à Jérusalem que Sanballat, ses Samaritains et autres compagnons avaient travaillé obstinément à se faire admettre dans la communauté de la vie judaïque. La violence même de leur hostilité contre Néhémie, qui avait relevé l'État de ses ruines, n'était au fond que le désir indiscret et impétueux d'obtenir de haute lutte une fusion intime. Mais se voyant toujours et sans cesse repoussés, leur ardeur impatiente se changea en haine furieuse. Lorsque Sanballat, qui, par son alliance avec la famille du grand prêtre, se croyait arrivé au terme de ses vœux, subit cette humiliation de voir son gendre Manassé banni pour avoir épousé sa fille, il estima que la mesure était comble. Rusé comme il était, il conçut le dessein de faire saper les bases de l'État judaïque par ses propres membres. Ne pouvait-il pas élever à ce même Dieu un temple rival, qui disputerait la prééminence à celui de Jérusalem ? N'avait-il pas des prêtres, des descendants d'Aaron, qui pourraient, dans le sanctuaire projeté, fonctionner selon les rites légaux, selon les prescriptions de la Thora ? Son gendre Manassé pourrait y exercer la dignité de grand prêtre, et les autres Aaronides, expulsés comme lui, l'assisteraient. De la sorte, tout s'arrangeait pour le mieux au gré de ses désirs. Son vœu ardent de s'attacher au Dieu d'Israël, et son ambition d'être le chef d'une république fermée, seraient satisfaits du même coup.

C'est ainsi que Sanballat, vraisemblablement après la mort du roi Artaxerxés (420), éleva un temple au sommet de la fertile montagne de Gerizim (Garizim), au pied de la ville de Sichem, dans une contrée située précisément au centre de la Palestine. Les Aaronides bannis de Jérusalem firent choix de cet emplacement, parce que c'était du haut de cette montagne que, d'après le Deutéronome, devaient être bénis les observateurs de la Loi. Les Samaritains changèrent subrepticement la signification du mot. Ils désignèrent et désignent aujourd'hui encore le Gerizim sous le nom de montagne de la Bénédiction, comme si elle était, absolument parlant, la source de la bénédiction et du salut. Conséquemment aussi, ils nommèrent la ville de Sichem Bénédiction (Mabrachta). — Sanballat, ou les prêtres du temple de Gerizim, déclarèrent en outre que les Samaritains ne descendaient nullement des bannis transplantés là autrefois par un roi d'Assyrie, mais qu'ils

étaient bel et bien des Israélites, les restes des dix tribus ou des souches de Joseph et d'Éphraïm. Il se peut, en effet, que parmi eux se soient trouvés quelques descendants des familles qui, après la chute du royaume d'Israël, subsistèrent près de Samarie ; mais que tous les Cuthéens de Sanballat se donnassent pour la postérité authentique de Joseph et d'Éphraïm et prissent le nom d'Israélites, c'était une de ces impostures audacieuses qui déconcertent, par leur audace même, ceux qui savent le mieux à quoi s'en tenir. Mais leur langue trahissait l'origine hétérogène de ce ramassis d'étrangers : c'était un jargon composé d'éléments aramaïques et autres, si barbares et si confus qu'il est impossible d'en reconnaître la source.

Quoi qu'il en soit, la tentative avait réussi. Les Samaritains avaient un temple autour duquel ils pouvaient se réunir, ils avaient des prêtres de la famille d'Aaron ; ils opposaient hardiment leur Har-Gerizim — comme ils nommaient leur montagne sainte — à celle de Moria, prouvaient par le livre de la Loi que Dieu lui-même avait destiné cette montagne à son culte, et s'appelaient eux-mêmes fièrement Israélites. Sanballat et ses successeurs s'appliquèrent à attirer parmi eux le plus grand nombre possible de Judéens. Ils leur concédaient des demeures et des terres, et leur prêtaient un appui efficace. Celui qui, dans Juda ou à Jérusalem, avait commis quelque méfait et en redoutait le châtiment, se réfugiait chez les Samaritains, qui l'accueillaient à bras ouverts. De ces éléments se forma na État pseudo judaïque, la secte des Samaritains, qui eut pour centre ou la ville de Samarie, d'où ils avaient pris leur nom, ou celle de Sichem. Les membres de cette secte formaient un petit peuple tenace, alerte, inventif, à qui Sanballat semblait avoir soufflé son esprit. Malgré sa faiblesse numérique, il s'est, par une sorte de prodige, conservé jusqu'à nos jours. En réalité, la naissance du samaritisme fut une victoire de la doctrine judaïque, si l'on considère qu'une population si disparate se sentit invinciblement attirée par elle, en fit l'étoile polaire de son existence et, en dépit de maintes mésaventures, ne l'a jamais abandonnée. La Thora, — ce code transmis par Moise et que les prêtres exilés de Jérusalem leur avaient apporté, — les Samaritains la révéraient à l'égal des Judaïtes, et réglaient d'après ses prescriptions leur conduite religieuse et civile. Pourtant, malgré cette communauté de principes, le peuple juif n'eut pas à se louer des nouvelles recrues acquises à sa doctrine. Loin de là, cette première secte judaïque lui prépara autant de maux qu'aucune de celles qui depuis se développèrent dans son sein. Les Samaritains ne furent pas seulement, pendant une longue période, ses plus violents ennemis, ils lui contestèrent nettement ses droits à l'existence. Ils soutenaient être les seuls héritiers légitimes d'Israël, niaient la sainteté de Jérusalem et de son temple ; et toutes les œuvres, tous les mérites du peuple juif n'étaient, à les entendre, qu'une falsification du judaïsme primitif. Ils ne cessaient de regarder furtivement du côté de la Judée, pour savoir ce qui s'y faisait et l'introduire chez eux, et pourtant ils auraient de bon cœur, s'ils l'avaient pu, étranglé leur modèle. Au reste, du côté des Judaïtes, la haine du voisin n'était pas moins grande : pour eux, c'était le méprisable peuple qui demeurait à Sichem. L'animosité qui avait régné entre Jérusalem et Samarie à l'époque du royaume d'Israël renaissait de ses cendres ; à la vérité, de politique qu'il était, son caractère, était devenu religieux ; mais elle n'en était que plus violente et plus passionnée.

Toutefois, l'existence de la secte samaritaine exerça sur les Judéens une influence stimulante. Rencontrant sans cesse dans leur plus proche voisinage des pratiques contraires aux leurs, des idées et des doctrines qui les froissaient au plus profond de l'âme, ils durent se recueillir afin de se rendre compte de leur propre essence. Ce sont les Samaritains qui les ont incités à se connaître eux-mêmes. Qu'est-elle au vrai cette chose qui les distingue non seulement du monde païen, mais encore de ces voisins adorant le même Dieu qu'eux et prenant pour base le même livre ? Alors seulement cette pensée, qu'ils avaient une religion propre, s'accusa nettement pour eux ; c'est par le contraste que se fit jour, dans leur conscience, la notion du judaïsme. Elle ne s'appliquait plus désormais à une nationalité, mais à une confession religieuse. Le nom de Judaïtes ou Judéens (Juifs) perdit sa signification de tribu particulière et désigna dès lors, d'une façon générale, les sectateurs du judaïsme, qu'ils appartinssent à la tribu de Juda ou à celle de Benjamin, qu'ils fussent Aaronides ou Lévites. Ce qui constituait avant tout cette croyance, c'était de reconnaître le code de la Thora comme révélé directement de Dieu par l'organe de Moïse. Autant le peuple, en général, était autrefois indifférent à l'endroit de ce code fondamental, autant il l'honora et le glorifia dans les temps qui suivirent l'action d'Ezra et de Néhémie. La Thora fut considérée comme le résumé de toute sagesse et révérée comme telle. La poésie hébraïque, toujours vivace encore, l'exalta par les plus pompeuses louanges.

Il s'ensuit naturellement que la Thora devint la loi fondamentale de la petite république de Juda. Quoi qu'il s'agit de faire ou de ne pas faire, on se préoccupait de savoir si c'était conforme à ce qui est écrit. — L'esclavage, en ce qui concerne les indigènes, disparut complètement. Si un Judéen voulait se vendre comme esclave, il ne trouvait point d'acheteur. Aussi l'institution du Jubilé n'eut-elle plus de raison d'être, ayant pour but essentiel de procurer la liberté aux esclaves. En revanche, on observa strictement l'année sabbatique, eu égard aux personnes et aux terres. Chaque septième année éteignait les dettes des pauvres, et les champs y restaient en friche. Précédemment déjà, selon toute apparence, les favoris juifs des rois de Perse avaient obtenu que, dans cette année de chômage, les redevances agricoles fussent suspendues. Et c'est ainsi que tous les détails de la vie extérieure furent réglés selon les prescriptions du livre de la Loi. Les pauvres furent l'objet d'une sollicitude particulière, conformément aux exhortations du Pentateuque, qui avait dit : Il ne doit pas y avoir de nécessiteux dans le pays. Faire l'aumône passait, dans ce nouvel ordre de choses, pour la plus haute vertu. Chaque communauté choisissait quelques-uns de ses membres, avec mission de se consacrer aux intérêts des pauvres. Les plaintes si fréquentes des prophètes, flétrissant l'inhumanité envers les misérables et les délaissés, il n'était plus nécessaire de les faire entendre.

La justice fut organisée dans tous ses détails et exercée avec tant de scrupule, qu'elle aurait pu servir de modèle à tous les peuples de la terre. Deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, les tribunaux siégeaient dans toutes les grandes villes ; soit parce que ces deux jours, déjà antérieurement, étaient jours de marché pour les paysans, ou pour quelque autre raison. Une fois en train d'organiser l'État d'après l'esprit de la Thora ou sur les bases de la Bible, pourquoi les chefs spirituels du peuple n'auraient-ils pas songé à instituer une autorité suprême, avec pouvoir

d'interpréter la Loi et de légiférer elle-même ? Le Deutéronome imposait l'établissement d'un tribunal souverain, qui devait prononcer définitivement sur toutes les questions douteuses ; une autorité absolue s'attachait à ses arrêts, dont nul ne pouvait s'écarter à droite ni à gauche. Les chefs de l'État, depuis Néhémie, pénétrés de l'esprit de la Thora, devaient donc se faire un devoir de créer une semblable et toute-puissante autorité. De combien de membres devait-elle se composer ? Sur ce point aussi la Loi contenait une indication. Moïse s'était entouré de soixante-dix Anciens, représentants des soixante-dix principales familles, et qui devaient partager avec lui le fardeau du gouvernement. Il était donc tout naturel, étant donné un Conseil législatif statuant en dernier ressort, de le composer également de soixante-dix Anciens. Cet institut d'une espèce particulière, qui subsista sans interruption jusqu'à la chute de l'État judaïque, qui était le gardien de la Loi et qui parfois joua un rôle considérable, fut créé, sans aucun doute, dans la période dont nous nous occupons. De la Grande Assemblée, convoquée temporairement sous

Néhémie pour édicter un certain nombre de mesures, se forma un corps permanent, qui eut à délibérer sur d'importantes questions religieuses et morales. Les soixante-dix membres de ce grand Conseil furent vraisemblablement choisis dans les différentes familles ; il est également à croire que le grand prêtre en fit partie, mieux encore, qu'il en eut la présidence, lors même qu'il ne l'eût pas mérité. Les soixante-dix membres de la corporation durent ainsi s'augmenter d'une unité, et ce chiffre resta invariable. — Le président reçut le titre de Père du tribunal (Ab-beth-din).

Aussitôt que fut constitué ce corps, — qui s'appela plus tard le Synedrium (Synhédrin), — il s'appliqua à continuer le mouvement commencé par Ezra et Néhémie, c'est-à-dire à faire entrer de plus en plus le judaïsme ou la Loi dans la vie et les habitudes du peuple. Le grand Conseil y introduisit une transformation complète. Tous les changements qu'on remarqua, deux siècles plus tard, dans la communauté judaïque, étaient son œuvre ; les mesures nouvelles que la tradition attribuait à Ezra, ou qui étaient connues sous le nom d'institutions des Sôpherim (dibrê sôpherim), n'étaient autre chose que des créations de ce Conseil. C'est lui qui a posé les solides fondements d'un édifice destiné à braver l'effort des siècles.

On institua, avant toutes choses, des lectures publiques et régulières de la Thora. Chaque sabbat et chaque jour de fête, une section du Pentateuque devait être lue au peuple assemblé. Mais de plus, aux deux jours de la semaine où les villageois avaient coutume d'aller au marché de la ville voisine ou au tribunal, on voulut qu'ils entendissent également la lecture, fût-ce de quelques versets seulement. D'autre part, pour que chacun pût faire cette lecture, le texte devait être lisible. Or ce texte avait conservé jusqu'alors la forme archaïque des caractères phéniciens ou du vieil hébreu. Pour les Judéens de l'empire persan, plus encore que pour ceux de Palestine, la Thora était donc lettre close, et il devint nécessaire de remplaces les caractères anciens, l'écriture hébraïque (khetab ibri), par celle qui avait cours alors dans les contrées de l'Euphrate, et du Tigre. Cette écriture nouvelle, dont les Judéens du pays et plus encore ceux de Perse se servaient dans

leur pratique journalière, fut en conséquence adoptée pour la transcription de la Thora et des autres livres saints qui pouvaient exister à cette époque ; pour la distinguer de l'ancienne, on la nomma l'écriture assyrienne (khetab aschouri), parce qu'elle avait reçu sa forme dans une province autrefois assyrienne. Mais les Samaritains conservèrent sa forme antique au texte du Pentateuque, et cela par esprit de contradiction, pour pouvoir accuser leurs adversaires d'avoir introduit une innovation et falsifié la Thora. Aujourd'hui encore leur Écriture sainte offre ces mêmes caractères archaïques, que leurs prêtres eux-mêmes, pour la plupart, sont incapables de lire.

Par suite de ces fréquentes lectures de la Loi et de cette facilité à en déchiffrer le texte, s'éveilla chez les Judéens une sorte d'ardeur et d'activité religieuse, qui imprima peu à peu à toute la race un caractère particulier. La Thora devint pour elle une possession spirituelle, un sanctuaire intérieur. Une autre institution encore prit naissance à cette époque ; je veux dire des écoles pour les adultes, écoles destinées à leur faire connaître, à leur faire aimer la doctrine et les lois religieuses. Les guides spirituels du peuple avaient énergiquement recommandé à leurs successeurs de former beaucoup de disciples, et sans aucun doute ils ont dû faire eux-mêmes ce qu'ils recommandaient d'une manière si pressante. Une de ces écoles supérieures (bêth waad) fut certainement instituée en premier lieu à Jérusalem. On donna aux maîtres le nom de docteurs de l'Écriture, scribes (sôpherim) ou de sages, aux élèves celui de disciples des sages (talmidé chachamim). Le rôle de ces sages ou docteurs était double : d'une part, interpréter les lois de la Thora ; de l'autre, en réaliser l'application dans la vie individuelle ou collective. Le grand Conseil et la maison d'école se donnaient la main et se complétaient mutuellement. Il en résulta une incitation puissante quoique invisible, qui a donné aux descendants des patriarches une empreinte si originale qu'elle agit à l'instar d'une aptitude native ; à savoir, la passion d'approfondir, d'interpréter, de tendre toutes les facultés d'un esprit subtil pour découvrir dans un mot ou dans un fait des aspects nouveaux.

Au surplus, le grand Conseil, auteur ou instigateur de tous ces progrès successifs, ne s'est pas contenté l'expliquer et d'appliquer les lois consignées dans la Thora : il a fait lui-même des lois destinées à diriger, à stimuler et à fortifier le peuple dans sa conduite morale et religieuse. Une antique sentence, émanée de la plus haute autorité judaïque, exhortait les contemporains et la postérité à faire une haie autour de la Loi. Il y avait là un avertissement, pour les législateurs, de défendre certaines choses même licites, si elles confinaient à des choses illicites ou risquaient de se confondre avec elles. Ce système de haies (seyaghim), ce soin anxieux d'empêcher préventivement les transgressions possibles, se justifiait par le caractère transitoire de l'époque. Le peuple, en général, encore dénué d'instruction religieuse, devait par là s'accoutumer à obéir aux lois et à remplir tous ses devoirs. Cette pensée, de tenir le peuple en garde contre toute infraction à la Loi, est l'origine de toute une série de lois lui appartiennent à la période des sôpherim. Les degrés de parenté ascendante, descendante et collatérale, eu égard aux unions illicites, furent considérablement amplifiés. Des précautions extrêmes furent prises pour assurer le respect de la chasteté. On ne permit pas à un homme de rester en

tête-à-tête avec une femme mariée. A la tiédeur avec laquelle le repos du sabbat était observé du temps de Néhémie, on opposa des lois sabbatiques d'une rigueur extrême. Pour prévenir la profanation éventuelle du sabbat et des fêtes, le travail devait être suspendu dès la veille, avant le coucher du soleil ; et l'on institua à cet effet un employé chargé de donner, en sonnant du cor, le signal du repos.

Le sabbat et les fêtes devaient d'ailleurs faire naître dans l'âme un saint et religieux recueillement, et lui faire oublier les peines et les soucis du labeur quotidien. Dans cette pensée, il fut ordonné, à l'époque des sôpherim, qu'au début et à la fin de ces jours de repos l'on boirait une coupe de vin, en y joignant une formule de bénédiction : au début, pour se rappeler que ces jours sont saints et consacrés à Dieu (Kiddousch) ; à l'issue, pour marquer leur supériorité sur les jours ouvrables (Habdalak). Par ces dispositions, qui ne sont pas restées lettre morte, le sabbat a acquis un caractère particulièrement religieux. — Le premier soir de la fête du printemps, où l'on mangeait l'agneau pascal, prit également une haute signification à l'époque des sôpherim en vue de réveiller et de raviver chaque année, avec le souvenir de la sortie d'Égypte, le sentiment de la liberté. Dans cette soirée de fête, il était de règle ou d'usage de boire quatre coupes de vin ; les plus pauvres mêmes trouvaient moyen de se procurer la liqueur qui réjouit le cœur de l'homme, ou on la leur procurait par des collectes pour les indigents. Parents et amis se réunissaient en cercle intime autour de la table pascale, non pour célébrer des orgies, mais pour se remettre en mémoire la merveilleuse délivrance d'Israël et glorifier le Dieu de leurs pères ; en souvenir de cet événement, ils mangeaient des herbes amères, rompaient des pains azymes, goûtaient de la chair de l'agneau pascal et faisaient circuler le vin, non pour s'enivrer, mais pour célébrer avec plus d'allégresse la fête commémorative. L'usage s'introduisit peu à peu de se réunir en plus grand nombre ; des groupes de familles amies (chabourah,)
s'entendaient pour fêter en commun la soirée de Pâque et manger l'agneau ensemble. On y chantait des psaumes, et cette soirée est devenue, avec le temps, une délicieuse tête de famille.

Les prières instituées par les sôpherim n'avaient pas une forme rigoureusement déterminée, mais l'ordre des idées y était indiqué d'une manière générale. Le rituel du temple servit de modèle pour les synagogues ou maisons de la communauté (béth ha-kenesseth) situées hors de Jérusalem. Le service divin, qui se faisait dans une salle du temple, commençait, le matin, par un ou plusieurs psaumes spéciaux de louanges et d'actions de grâces. L'assemblée y répondait par cette formulé : Loué soit le Dieu d'Israël, qui seul opère des miracles, et loué soit à jamais son nom glorieux, et que sa gloire remplisse toute la terre ! Puis venait une prière de gratitude pour la lumière du soleil, que Dieu dispense à tous les hommes, et pour la lumière de la Thora, qu'il a dispensée à Israël. Suivait la lecture de plusieurs sections du saint livre : le Décalogue ; le Schema, qui affirme l'unité de Dieu et le devoir de l'aimer ; une autre tirade analogue, enfin le paragraphe qui nous met en garde contre les suggestions des yeux et du cœur. Sur la phrase du Schema : Écoute, Israël, JHWH notre Dieu est un, l'assemblée s'écriait : Loué soit à jamais le nom glorieux de son règne ! — La principale prière se composait de six petits paragraphes, exprimant tour à tour : la reconnaissance envers Dieu, pour

avoir jugé les patriarches dignes de le servir ; la confession de la toute-puissance divine, qui se manifeste dans la nature par les pluies fécondantes, et qui se manifestera dans l'humanité par la résurrection des morts ; la confession de la sainteté de Dieu ; le vœu de voir Dieu propice aux prières de ses adorateurs et favorable à leurs sacrifices ; des actions de grâces à l'Auteur et au Conservateur de la vie ; enfin une prière pour la paix, faisant suite aux versets de la bénédiction sacerdotale. — L'après-midi et le soir, la communauté se réunissait de nouveau pour la prière, mais y passait peu de temps, parce que les psaumes d'introduction et la lecture des textes saints y étaient omis.

Les sabbats et jours de fête, l'office du matin ne différait pas sensiblement des autres, sauf qu'on y intercalait un morceau spécial, destiné à faire ressortir la sainteté du jour et à l'inculquer à la conscience du croyant. Ce qui donnait son principal relief à l'office des fêtes, c'est qu'on le terminait par la lecture de sections plus étendues de la Thora. A cette lecture se joignit ultérieurement celle de passages tirés des Prophètes, en tant qu'ils avaient trait à la solennité du jour ou en contenaient l'expression. Cette dernière coutume parait avoir son origine dans l'antagonisme qui avait surgi entre les Judaïtes et les Samaritains. Ceux-ci niaient la sainteté du temple et de Jérusalem, et écartaient absolument les livres des prophètes, tout remplis de la glorification de la Ville de Dieu et du Sanctuaire d'élection. Les représentants du judaïsme jugèrent donc d'autant plus utile d'invoquer le témoignage des prophètes à l'appui de ce dogme, devenu en quelque façon le premier de tous, et de porter ce témoignage, chaque sabbat et chaque jour de fête, à la connaissance des croyants. Elle retentit donc de nouveau dans les maisons de prière, cette parole des prophètes, jadis si peu écoutée et si mal respectée de leurs contemporains, et, bien que la plupart la comprissent à peine, leurs âmes y puisaient un religieux enthousiasme. Comme cette lecture terminait d'ordinaire l'office du matin, on l'appela la Clôture (Haphtarah). Comme conséquence de cette mesure, on sentit le besoin de recueillir les livres des prophètes et d'en arrêter la liste, ou plutôt de décider lesquels devaient en faire partie, lesquels en être exclus. Ce départ, selon toute apparence, fut l'œuvre des législateurs de l'époque des sôpherim. La collection comprit, en premier lieu, les quatre livres historiques (Josué, les Juges, Samuel, les Rois), puis les trois grands recueils qui portaient les noms des prophètes Isaïe, Jérémie et Ézéchiel, enfin les douze petits prophètes (Osée, Jo, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie). Par le fait d'être ainsi admise et consacrée pour l'usage du culte, la littérature prophétique acquit un caractère de sainteté et de canonicité, elle fut reconnue Écriture sainte, inférieure sans doute à la Thora, néanmoins la plus rapprochée d'elle comme sainteté du second degré.

Telle fut l'organisation du culte à l'époque des sôpherim. Il était simple et édifiant, n'offrait rien de redondant, d'onéreux ni d'abusif, et répondait bien à l'esprit des temps antiques, à celui des prophètes et des psalmistes. Un seul élément étranger s'y était introduit, la croyance et l'espoir d'une résurrection future, devant s'accomplir à l'époque bénie et bienheureuse du Jugement dernier. Tout le reste était puisé à la pure source de la doctrine primitive. Les habitants des villes voisines de la capitale, ayant souvent, même en dehors des jours de fête,

l'occasion de se rendre à Jérusalem, et y assistant au service divin, l'organisèrent sur le même plan dans leurs propres localités. On n'eut pas besoin de les y déterminer par des prescriptions impératives. Ainsi naquirent, au moins dans les villes de province, des maisons de prière ou synagogues, où fut introduit le rituel qui constitue, aujourd'hui encore, le fond du culte public dans les communautés juives.

Les sacrifices, dans le temple, marchaient de compagnie avec la prière, réglés strictement, eux aussi, d'après les prescriptions du Pentateuque. Ces deux expressions du culte formaient une seule unité, se complétaient mutuellement et s'empruntaient leurs caractères respectifs. Le culte spirituel se subordonnait, quant à l'heure, au culte matériel. Au même moment où les prêtres offraient les sacrifices, trois fois par jour, les communautés se réunissaient pour l'office dans les synagogues. Aux jours de sabbat et de fête, où des sacrifices spéciaux étaient offerts en raison de la circonstance (korban moussaph), la communauté s'assemblait pareillement une quatrième fois pour la prière (tephillath mousaph). Et d'autre part le culte des sacrifices ne pouvait exclure absolument la parole vivante, lui aussi devait quelque peu se spiritualiser, et il fit entrer le chant des psaumes dans le programme de ses rites : tant était puissante l'influence de cette sublime poésie !

Toutefois, dans l'économie du temple et des sacrifices, il y avait un élément considérable, de nature à effacer cette divine influence et à paralyser les élans de l'âme vers l'idéal. Cet élément, c'était la question de pureté et d'impureté. Déjà la Thora, sans doute, avait édicté à cet égard des dispositions précises. Un homme impur n'avait le droit ni d'offrir des sacrifices, ni d'entrer dans l'enceinte du sanctuaire, ni de consommer aucune chose sainte. La Thora indique différents degrés de souillure plus ou moins grave. Elle explique d'ailleurs comment les personnes impures ou souillées peuvent rentrer en état de pureté, et détaillé la marche à suivre : c'est par une immersion dans de l'eau de source que doit s'opérer la purification définitive. Or, toutes ces règles de la pureté lévitique n'auraient pas acquis une si grande importance, n'auraient pas envahi à ce point toutes les conditions de la vie, si les Judéens ne se fussent trouvés pendant des siècles, au dedans comme au dehors de leur pays, en contact avec les Perses, qui avaient des lois de pureté bien plus rigoureuses encore et qui les pratiquaient avec un scrupule excessif.

Tant que dura la domination persane, les Judéens voyaient régner autour d'eux le magisme, ou la religion des mages ; dans leur propre pays, et plus encore à l'étranger, ils entendaient tous les jours parler de ses doctrines et de ses lois, ils en avaient sans cesse les pratiques sous les yeux. Ils ne manquèrent pas de s'apercevoir que bien des points offraient, à la forme près, des analogies frappantes avec leurs propres lois et coutumes, et ils succombèrent à cette influence. La croyance fondamentale à un Dieu unique, spirituel, parfait, avait jeté, il est vrai, d'assez fortes racines dans le cœur des Israélites pour ne pouvoir être entamée par la conception, même spiritualisée, de l'Ahoura-Mazda[1] des Perses. Les voyants israélites reconnurent sur-le-champ, avec leur merveilleuse intuition, l'erreur de la doctrine iranienne, qui introduit la discorde dans l'univers en mettant aux prises le

dieu de la lumière et du bien avec un dieu des ténèbres et du mal, Angro-Mainyous (Ahriman). A cette conception de la divinité, ils avaient opposé leur propre certitude, à savoir que le Dieu d'Israël a créé la lumière et les ténèbres, le bien et le mal[2], que l'univers et l'humanité ne sont pas tiraillés et déchirés par deux puissances rivales, mais appelés à l'unité et à la paix. Les docteurs de l'époque des sôpherim ont voulu, semble-t-il, donner une formule efficace à cette croyance, en intercalant dans la prière du matin ces mots : Dieu est le créateur de la lumière et des ténèbres, l'auteur de l'harmonie et le producteur de l'univers. — Pourtant, tout en voulant conserver intacte la conception judaïque de la divinité, ils n'en ont pas moins, à leur propre insu, laissé entrer dans le judaïsme certaines idées ou coutumes de la religion perse, ou du moins n'ont pas mis assez d'énergie à les en écarter. Ils crurent glorifier la divinité en lui donnant, à l'exemple des Iraniens, des myriades de serviteurs dociles, prompts à exécuter la volonté de leur maître. Les messagers de Dieu, qui dans les écrits bibliques ne sont autres que des envoyés ayant mission d'accomplir ses ordres, devinrent quelque chose comme les Amescha-Spentas et les Yazatas de la religion persane, c'est-à-dire des êtres célestes ayant un caractère propre et une personnalité bien accusée. On se représenta le trône de Dieu comme environné d'une milice innombrable d'anges, attentifs à son moindre signe et empressés à y obéir : Mille milliers le servent, et des myriades de myriades se tiennent à ses ordres. Comme chez les Perses, les anges s'appelèrent les saints Veilleurs (Irin kadischin). On leur donna même des noms propres : Michaël, Gabriel, Raphaël, Uriel ou Suriel, Matatoron, etc.

De même que l'imagination avait transformé les Yazatas perses en anges hébreux et leur avait donné un cachet judaïque, ainsi elle s'empara des daévas ou mauvais génies de la religion persane et les acclimata dans le judaïsme. Satan n'est que la copie d'Angro-Mainyous, le dieu persan du mal absolu. Sans doute on ne l'érigea pas en rival de Dieu : la notion de Dieu était trop haute dans le judaïsme pour le permettre. Lui, le Très-Saint, le Très-Haut, le Tout-Puissant, pouvait-il être gêné par un être qui n'était lui-même que sa créature ? et cette créature était-elle de taille à traverser ses desseins ? Cependant le premier pas était fait ; Satan vit peu à peu grandir sa puissance au niveau de son modèle iranien, il eut son domaine distinct, celui des ténèbres, où il règne et triomphe au détriment du bien. Une fois créé à l'image d'Angro-Mainyous, Satan devait avoir, lui aussi, son armée de démons, de mauvais génies (schédim, mazikim, malakhe chabalah). Quelques-uns d'entre eux furent inventés de toutes pièces, non sans rappeler certains noms de daévas iraniens : tels sont les démons Asmodée et Samaël, chefs d'une légion d'esprits malfaisants. On imagina aussi un ange de la Mort (malakh hamaweth), ennemi de la vie de l'homme et chargé de la lui ravir.

Ces êtres de fantaisie s'emparèrent aussitôt de toute l'existence judaïque et donnèrent lieu à des usages qui ont une affinité évidente avec le magisme. Pendant le sommeil, croyait-on, un esprit impur s'abattait sur les mains ; d'où l'obligation de se laver les mains chaque matin au sortir du lit, et pareillement après la satisfaction d'un besoin naturel. La pollution nocturne passa, comme chez les Iraniens, pour une très grave souillure, parce qu'on l'attribuait à l'influence d'un

démon malfaisant. Enfin, les lois relatives à la purification furent notablement aggravées, — toujours à l'instar des rites iraniens.

La doctrine judaïque de la rémunération se développa également d'une manière nouvelle sous l'influence des idées persanes. La doctrine persane divisait l'univers en deux grands domaines, celui de la lumière et celui des ténèbres ; elle plaçait les purs, les sectateurs d'Ahoura-Mazda, dans l'empire de la lumière, dans le paradis, et les impurs, les sectateurs d'Angro-Mainyous, dans le sombre empire ou l'enfer. Après la mort, disait-on, l'âme humaine reste encore trois jours à proximité du corps, puis, selon la conduite qu'elle a tenue ici-bas, elle est recueillie dans le paradis par les yazatas, ou entraînée dans l'enfer par les daévas. Or, cette manière de concevoir la rémunération d'outre-tombe trouva aussi accès dans le judaïsme. Le jardin d'Éden (gan-éden), où la Genèse faisait habiter le premier couple dans l'état d'innocence, fut transformé et devint le paradis ; et la vallée de Hinnom (Ghé-Hinnom), près de Jérusalem, où, depuis Achaz, on offrait de jeunes enfants en sacrifice, donna son nom à l'enfer (Géhenne). L'Éden devint le partage des bons et des observateurs de la Loi, la Géhenne celui des méchants et des pécheurs. Par quelle voie ces idées peuvent-elles bien s'être introduites dans l'intelligence du peuple juif ? Il n'est pas plus facile de l'établir que de suivre, dans leur voyage aérien, les invisibles miasmes qui s'insinuent dans les corps. — Il ne faut pas croire, du reste, que tous ces concepts, relatifs aux anges, à Satan et à sa légion de démons, au paradis et à l'enfer, se soient figés, dans le judaïsme, en dogmes inflexibles, qu'il faille admettre sous peine de péché mortel. Non, chacun est resté libre, dans cette génération-là comme dans les suivantes, de les accepter ou de les repousser. Une seule des croyances iraniennes de cette catégorie, — celle qui affirme que les morts ressusciteront un jour, — est entrée assez profondément dans le judaïsme pour y devenir principe obligatoire et article de foi. C'est la religion iranienne qui a créé et maintenu la doctrine de la résurrection. Elle relègue cet événement dans l'avenir, à l'époque où Ahoura-Mazda aura triomphé de son adversaire et où celui-ci sera forcé de rendre les corps de ses victimes, les hommes purs dont il aura fait sa proie. Cette croyance, qui ouvrait à l'âme de si douces perspectives, l'époque des sôpherim l'accueillit avec d'autant plus d'empressement qu'elle en trouvait déjà, dans sa littérature sacrée, le germe et le pressentiment. Dans les allusions des prophètes à un jour du Jugement dernier, les docteurs trouvèrent la résurrection clairement indiquée, et ils érigèrent cette espérance en article de foi. Par une prière, intercalée dans l'office journalier, on rendit grâce à Dieu de ce qu'il rappellera un jour les morts à la vie. Il se forma ainsi une doctrine de la rémunération, qui peignit l'avenir ou la vie future sous les plus vives et les plus séduisantes couleurs. Un monde enchanté s'ouvrit aux regards et enivra les imaginations. Ce monde doit mettre fin à toutes les anomalies de l'existence actuelle, en dissiper les illusions, en réparer les mécomptes ; les justes et les bons, les pieux observateurs de la Loi, qui ont tant souffert ici-bas, sortiront de leurs tombes pour entrer, purs et transfigurés, dans la vie éternelle. Les pécheurs mêmes, — ceux qui n'auront failli que par faiblesse et légèreté, — ceux-là aussi, purifiés dans l'enfer et amenés à résipiscence par l'expiation, seront admis aux joies de l'éternité.

Mais cette résurrection, mais ce monde de l'avenir, si beau et si pur, quelle en sera l'économie ? Répondre à cette question dépassait la sphère de la conception humaine. La foi et l'espérance ne s'attardent pas à creuser les problèmes. Elles savent qu'un jour sonnera l'heure d'une équitable réparation, et cela leur suffit pour calmer toutes les souffrances de l'heure présente. Bien que le judaïsme ait, en réalité, puisé hors de lui-même le germe de cette doctrine, il l'a fécondé et enrichi à sa manière, il l'a doué d'une puissance moralisatrice. En le faisant sien, en l'imprégnant de sa propre substance, foncièrement morale, il a transformé, jusqu'à le rendre méconnaissable, cet élément d'origine étrangère. Seuls, les Samaritains s'obstinèrent longtemps à repousser le dogme de la résurrection, ainsi que les conceptions de la vie future qui en étaient le corollaire. Il suffisait qu'une chose fût aimée à Jérusalem, pour qu'à Sichem on s'empressât de la rejeter.

Dans le long espace de près de deux cents ans, — depuis la mort de Néhémie jusqu'à la chute de l'empire perse, — où l'on assura par des lois l'existence de la communauté juive, où l'on éleva l'édifice du judaïsme en élargissant ses éléments propres et en l'enrichissant d'éléments étrangers, pas un seul nom n'est venu jusqu'à nous, pas une des personnalités qui créèrent ce grandiose monument, destiné à résister aux assauts des siècles. Les chefs spirituels du peuple, les auteurs de la nouvelle organisation, ont-ils à dessein, et par excès de modestie, dérobé leurs noms à la publicité, pour écarter de leur oeuvre tout soupçon d'influence personnelle ? Est-ce la postérité qui a été ingrate envers leur mémoire ? Ou bien les membres du grand Conseil étaient-ils réellement des hommes de médiocre valeur, et le judaïsme a-t-il dû son affermissement, son développement et sa grandeur, à l'effort collectif plus qu'à la volonté individuelle ? Toujours est-il étrange que, de cette longue période, si peu de faits soient venus à notre connaissance. Il faut admettre, ou que cette époque n'a poins tenu registre de ses faits et gestes, ou que ses annales se sont perdues. Il n'y avait pas, à la vérité, d'événements mémorables. Toute l'activité de la république juive se concentrait à l'intérieur, et, prise en détail, elle ne semblait pas assez importante aux contemporains pour mériter qu'on en transmit le développement et les résultats à la postérité. Il n'y avait là guère de matériaux pour une histoire. La situation, dans ses phases successives, aurait peut-être frappé un observateur étranger ; mais qu'est-ce qu'un indigène, mêlé lui-même au mouvement, y aurait trouvé d'assez saillant pour songer à en perpétuer le souvenir ? Le peuple juif ne s'adonnait qu'à des travaux pacifiques ; il n'entendait guère le métier des armes, pas même peut-être pour défendre son propre territoire contre les attaques de ses voisins. L'État judaïque était devenu, en réalité, ce qu'avait prédit le prophète Ézéchiel [38, 8] : Un pays tenu à l'écart de la guerre, rassemblé d'entre beaucoup de peuples sur les montagnes d'Israël. Une telle existence se dérobe, par sa silencieuse obscurité, à l'attention de l'observateur, à la plume de l'historien.

Les Judéens ne prirent certainement aucune part aux mouvements belliqueux des Perses, dont leur frontière fut le théâtre. Sous Artaxerxés II (Mnémon, 404-362) et sous Artaxerxés III (Ochus, 361-338), les mécontents d'Égypte, qui se donnaient le titre de rois, tentèrent à plusieurs reprises de secouer la domination persane et de rendre à leur pays son indépendance. Pour pouvoir résister

efficacement aux armées persanes chargées de réprimer leurs insurrections, ces rois éphémères s'unissaient régulièrement avec les satrapes persans de Phénicie, qui gouvernaient également la Judée. Souvent des troupes persanes se dirigeant vers l'Égypte, ou égyptiennes vers la Phénicie, ou des mercenaires grecs à la solde de l'une des parties belligérantes sillonnaient la côte judéenne de la Méditerranée, et les Judéens, du haut de leurs montagnes, pouvaient suivre ces mouvements. Mais ils n'en restèrent sûrement pas toujours tranquilles spectateurs ; car s'ils ne furent pas astreints à fournir des contingents militaires, il est d'autres prestations dont ils ne durent pas être exempts.

Une fois, cependant, leurs relations avec les rois perses subirent un trouble grave. Ces derniers, cédant à des influences étrangères, s'adonnèrent à leur tour à l'idolâtrie. La déesse de la Volupté, qu'ils rencontraient partout, dans leurs marches, adorée sous les noms de Beltis, Mylitta ou Aphrodite, exerçait une puissante séduction sur les Perses, efféminés par leurs conquêtes et leurs grandes richesses : ils servirent cette déité et lui sacrifièrent. L'objet de ce culte infâme reçut un nom persan, Anahita ou Anaïtis, et eut sa place dans la religion du pays. Artaxerxés II lui accorda sa royale approbation et lui rit élever des statues dans toutes les parties de son vaste empire, à Babylone, Suse et Ecbatane, les trois capitales, puis à Damas, à Sardes et dans toutes les villes de Perse et de Bactriane. Introduire ainsi une divinité étrangère, et proposer des simulacres à l'adoration du peuple, c'était porter une double atteinte aux doctrines religieuses de l'Iran. C'était aussi détruire le lien moral créé jusqu'alors, entre les Perses et les Judéens, par leur commune horreur du culte des images. On n'offrit plus, chez les Perses, un pur encens au Dieu spirituel du judaïsme. Artaxerxés Mnémon parait avoir imposé de force aux peuples de son empire le culte de cette déesse de la Volupté, et avoir usé de la même violence envers les Judéens. On raconte, en effet, que ces derniers furent maintes fois molestés par les rois et les satrapes de Perse pour renoncer à leurs croyances, mais qu'ils se résignèrent aux plus mauvais traitements, à la mort même, plutôt que de renier la loi de leurs pères. Une relation assez singulière nous apprend qu'Artaxerxés Ochus, pendant ou après sa guerre avec l'Égypte et son roi Tachos (361-360), arracha des Judéens de leur pays et les transplanta en Hyrcanie, sur les bords de la mer Caspienne. Si la chose est authentique, on ne peut y voir qu'une persécution infligée aux Judéens pour leur fidélité à leurs croyances ; car il est difficile d'admettre qu'ils aient pris part au soulèvement qui, de l'Égypte jusqu'à la Phénicie, avait éclaté contre les Perses.

Ils eurent fort à souffrir en ce temps-là, à Jérusalem, de la tyrannie d'une de ces créatures qui, au milieu de l'abjection croissante de la cour de Perse, dans la décadence d'un empire vieillissant, purent s'élever, du sein de la poussière, jusqu'à disposer des trônes et des provinces. Cet homme, c'était l'eunuque Bagoas (Bagosès), qui sut acquérir, sous le règne d'Artaxerxés III, assez de puissance pour écarter ce roi lui-même et toute sa postérité, et disposer à son gré de la succession vacante. Mais, avant d'arriver à un tel pouvoir, il avait commandé les troupes stationnant en Syrie et en Phénicie, et avait su tirer parti de cette position pour acquérir de grandes richesses. C'est à cet homme que s'adressa un prêtre ambitieux, Josué, pour se faire investir, à prix d'or, de la dignité de grand prêtre.

Josué avait un frère aîné, Jean (Yohanan), et tous deux étaient fils du grand prêtre Joïada. Celui-ci mort, son plus jeune fils, fort de l'appui de Bagosès, afficha la prétention de ceindre la tiare. Jean fit indigné de cette audace ; une scène violente éclata dans le temple entre les deux frères et eut un dénouement tragique, le protégé de Bagosès fut tué par Jean dans le sanctuaire même. Triste présage pour l'avenir ! — Informé du fait, l'eunuque se rendit à Jérusalem, non pour venger son favori, mais pour extorquer de l'argent sous couleur d'un juste châtiment. Le peuple fut tenu de payer, pour chaque agneau offert journellement au temple, une somme de cinquante drachmes, et cette expiation devait être acquittée chaque matin avant le sacrifice. Bagosès se dirigea lui-même vers le temple, et comme les prêtres voulaient s'y opposer au nom de la Loi, qui en interdit l'accès à tout profane, il leur demanda ironiquement s'il n'était pas aussi pur que le fils du grand prêtre, qu'on y avait immolé. Ce fut là un second et non moins triste présage. Le peuple dut payer sept ans cette rançon, jusqu'à ce qu'une circonstance quelconque vint l'en affranchir.

Les Samaritains, ces mauvais voisins de l'État judaïque, profitèrent sans aucun doute de la malveillance des derniers rois perses à son égard pour lui causer des dommages. C'est ainsi qu'ils paraissent avoir réussi à reprendre, de force ou par ruse, les districts limitrophes qu'ils avaient dû céder antérieurement.

L'État judaïque fut donc réduit, en ce temps-là, à lutter pour pouvoir vivre. Nous ne remarquons, du reste, dans ces deux siècles, que de rares éclaircies : telles sont l'époque du retour, époque d'enthousiasme ; celle du règne de Darius Ier, qui témoigna aux Judéens une constante faveur, enfin la présence de Néhémie à Jérusalem et l'ardente activité qu'il y déploya. A part ces exceptions, ils n'eurent en partage que l'oppression, la misère, le plus lamentable état de faiblesse et d'abandon. Ils semblent lever sans cesse vers le ciel leurs yeux chargés de pleurs, et demander avec le Psalmiste : D'où me viendra le secours ? Les traces de cette situation se montrent dans la littérature qui nous est restée de ces deux siècles. Antérieurement, les douleurs mêmes de l'exil, ses regrets poignants, ses aspirations haletantes avaient fait naître une riche floraison de prophétie et de poésie. Dès que cette surexcitation est tombée, que l'espérance a fait place à la réalité, l'élan poétique se glace. La poésie psalmique devient languissante, se complaît dans les redites ou emprunte son vernis aux oeuvres du passé. L'aimable idylle de Ruth est une exception dans la littérature de cette époque. L'exposition des faits historiques, — ce qui d'ailleurs se conçoit aisément, — est absolument négligée. Ezra et Néhémie avaient simplement rédigé des mémoires sur les événements dont ils furent témoins, mémoires écrits d'un style serré, sans nul souci de la forme littéraire. Tout à la fin de cette période, au terme de la domination persane (vers 336), un écrivain, — un Lévite, à ce qu'il semble, — composa un récit (la Chronique) s'étendant depuis la création jusqu'à son propre temps, et intitulé Histoire des jours (Dibré ha-yamim). Ce livre contient de précieux souvenirs des âges anciens, mais fort peu de renseignements sur les faits de fraîche date et sur le présent...

Cependant un homme parut sur la scène du monde, qui, voyant les divisions des Grecs à Athènes, à Sparte et ailleurs, leurs rivalités mesquines, leurs jalousies

mutuelles et leurs faiblesses, sut exploiter cette situation à son profit. Il ne ménageait ni la flatterie qui enivre, ni l'or qui éblouit, et pouvait au besoin s'appuyer sur la force des armes. La Grèce entière dut se livrer à cet homme et, frémissante, mais docile, acquiescer à ses desseins. Cet heureux dominateur fut le roi de Macédoine, Philippe. Grâce à l'unité de sa conduite et de son armée, à son astuce et à son or, toute la Grèce était à ses pieds. Et cependant, même lorsqu'il développa, au milieu d'une grande assemblée à Corinthe, un plan propre à flatter l'orgueil national, lorsqu'il entama une expédition contre la Perse pour châtier ses fréquentes entreprises sur la Grèce, les Grecs ne surent pas triompher de leurs étroites passions. Philippe ne put effectuer sa campagne vengeresse, il périt assassiné au milieu de ses préparatifs. Mais l'œuvre échut à son fils, au grand Alexandre, qui était destiné à transformer la carte du monde, et qui devait entraîner la paisible Judée dans le tourbillon de ses luttes gigantesques. Le vaste ébranlement qu'il imprima au monde eut pour conséquence de nouvelles épreuves, de nouvelles douleurs pour le peuple juif.

Un Judaïte inspiré avait comparé l'impétueux conquérant à un léopard aux ailes d'aigle. Deux batailles lui suffirent à briser l'empire vermoulu de Perse. L'Asie Mineure, la Syrie et la Phénicie se jetaient à ses pieds ; une foule de rois et de princes venaient le visiter en pompeux appareil et lui rendre hommage. Tyr et Gaza, qui avaient essayé de lui tenir tête, furent prises après un siège, l'une de sept mois, l'autre de deux, et furent sévèrement traitées l'une et l'autre. — Quel fut le sort du minuscule pays de Juda en face de ce puissant vainqueur, à qui peu après l'Égypte entière, l'orgueilleux empire des Pharaons, allait humblement se soumettre ? Les traditions historiques de cette époque ont revêtu la forme de la légende et ne peuvent, par conséquent, être acceptées comme peinture exacte des faits. Il est difficile de croire que les Judéens aient refusé de reconnaître Alexandre pour ne pas violer leur serment de fidélité aux rois perses. On ne voit pas qu'ils aient prêté un serment de ce genre, et les précédents rois de Perse ne s'étaient pas, de leur côté, montrés fort scrupuleux à leur égard. Nous pouvons voir qu'un dire populaire dans le récit qui nous montré Alexandre se dirigeant vers Jérusalem, et soudain, sous le coup d'une vive impression, prodiguant aux Judéens des marques de bienveillance. On raconte que le grand prêtre s'avança à sa rencontre, vêtu de ses saints ornements, suivi d'un cortège de prêtres et de Lévites, et que le jeune héros, à cette vue, fut saisi d'une telle émotion qu'il le salua lui-même avec déférence, passant de la colère à la plus tendre sympathie, parce que, — ainsi qu'il l'expliqua à son entourage, — la figure de ce pontife, avec le même costume, lui était apparue en songe dans la Macédoine et lui avait promis l'empire du monde. Le personnage en question serait, d'après une légende, le grand prêtre Jaddua (Jaddus) ; d'après une autre, son petit-fils Siméon.

L'entrevue d'Alexandre avec les représentants de la nation juive se passa sans doute de la façon la plus simple. Le grand prêtre (peut-être bien Onias Ier, fils de Jaddua et père de Siméon) doit être allé avec les Anciens, comme la plupart des rois et des princes du pays, au-devant du vainqueur, lui avoir rendu hommage et promis obéissance. Prince généreux et magnanime, terrible seulement à ceux qui osaient lui tenir tête, Alexandre laissait, en général, les peuples soumis à son

empire en possession de leurs lois, de leurs doctrines et de leurs pratiques religieuses ; il n'imposait à personne les idées helléniques. Ce qu'il accordait à tous les peuples, il n'a pas dû le refuser au peuple juif, il a dû lui permettre, au contraire, de vivre selon ses propres lois. Les Judéens avaient simplement à payer aux gouverneurs macédoniens les redevances rurales, fournies jusqu'alors aux satrapes persans ; mais, la septième année de chaque période sabbatique, ils étaient exempts de cette obligation. Des guerriers Judaïtes s'enrôlèrent aussi dans l'armée d'Alexandre.

Le premier contact de l'hellénisme et du judaïsme, chargés tous deux d'une mission civilisatrice différente, ce premier contact, dans la personne de leurs représentants, fut donc tout amical ; seulement, l'un entrait en scène dans tout son éclat et toute sa puissance, l'autre dans sa faiblesse et en posture de suppliant. — La Judée devint l'enclave d'une province située entre l'Égypte au sud, les monts Taurus et Liban au nord, et qu'on nomme Cœlésyrie ou la Syrie creuse, pour la distinguer de la haute Syrie. Le gouverneur de ce vaste territoire, divisé autrefois en tant d'États indépendants, résidait à Samarie, qui doit en conséquence avoir été une ville fortifiée et populeuse. Elle devait cet avantage ou ce danger à sa situation centrale et à la fertilité de son territoire. Ce gouverneur, placé par Alexandre à la tête de la Cœlésyrie, avait nom Andromaque.

Pourquoi cette distinction, flatteuse en apparence, déplut-elle aux Samaritains ? Se sentaient-ils gênés dans leurs mouvements par la présence d'un gouverneur ? On bien étaient-ils mécontents qu'Alexandre eût témoigné plus de bienveillance aux Judéens, qu'ils détestaient ? Telle était leur exaspération que, sans se préoccuper des conséquences de leur audace, ils s'insurgèrent contre Andromaque, se saisirent de sa personne et le jetèrent dans le feu (au printemps de 331). A la nouvelle de cet attentat commis sur un de ses officiers, Alexandre entra dans une violente et légitime colère. Quoi ! toute l'Égypte était à ses pieds, les fiers pontifes se courbaient devant lui, proclamaient hautement sa grandeur, et un misérable petit peuple osait le braver ! Comme il revenait d'Égypte avec le dessein d'asservir la Perse, il courut à Samarie pour châtier les coupables. Il les fit périr dans d'effroyables tortures et peupla leur ville de Macédoniens. Alexandre parait avoir infligé d'autres humiliations encore aux Samaritains. Comme il ne pouvait ignorer leur inimitié à l'égard des Judéens, il prodigua ses faveurs à ceux-ci, pour faire mieux sentir à ceux-là leur disgrâce.

Quelques territoires mitoyens entre la Judée et la Samarie avaient été une cause fréquente de querelles entre les habitants des deux pays : il les adjugea aux Judéens et, probablement sur leur demande, exempta également ces terres de l'impôt à l'époque de l'année sabbatique. Concession insignifiante pour lui, précieuse pour les intéressés, et qui redoubla la haine des Samaritains pour leurs ennemis. Chaque coup de vent jetait une nouvelle flammèche dans ce foyer.

Néanmoins, tant que subsista la puissance d'Alexandre, les Samaritains durent ronger leur frein : il ne souffrait point qu'aucun peuple, dans toute l'étendue de son empire, fit un mouvement sans sa permission. La marche foudroyante de

l'heureux conquérant jusqu'à l'Indus et au Caucase exerçait une sorte de fascination sur les esprits et paralysait toute velléité d'indépendance.

Partout où il ne faisait point la guerre, depuis la Grèce jusqu'aux Indes et de l'Éthiopie à la mer Caspienne, régnait une paix profonde. Alexandre est le premier souverain qui ait vu dans la tolérance la meilleure des politiques. Les différences mêmes dans les formes de la religion ou du culte avaient droit, à ses yeux, à un égal respect. Il honora, en Égypte, Apis et Ammon ; en Babylonie, les dieux de la Chaldée. Le temple du dieu babylonien Bel avait été renversé par Artaxerxés, il voulut le rebâtir. A cet effet, il donna ordre à ses soldats de déblayer les décombres amoncelés sur les fondations. Tous obéirent, à l'exception des soldats judéens qui servaient, volontairement ou non, dans ses armées, et qui refusèrent d'aider à élever un temple pour une fausse divinité. Leurs préposés, bien entendu, punirent sévèrement cette désobéissance ; mais ils supportèrent stoïquement leur peine, ne voulant à aucun prix violer une loi fondamentale de leur religion. Enfin Alexandre, informé des scrupules et de la constance des soldats judéens, leur accorda un généreux pardon. — Il y eut là comme un présage de la lutte sanglante qui devait éclater un jour entre le judaïsme et l'hellénisme.

Cependant, au milieu de ses projets de monarchie universelle, le jeune héros mourut (juin 323), sans laisser un héritier légitime de son trône ou de son génie. De là, confusion et perplexité parmi les peuples de la terre comme dans les armées d'Alexandre : on eût dit qu'un vide s'était fait dans les lois de la nature, et qu'on ne savait plus si demain succéderait à aujourd'hui. Ce fut le point de départ de guerres meurtrières, semblables à des combats de Titans. Alexandre laissait derrière lui un si grand nombre de généraux, qui avaient fait leurs preuves sur mille champs de bataille, qu'ils auraient su maintenir l'unité complexe de l'empire macédonien si eux-mêmes eussent été unis. Mais, bien qu'ils ne comptassent point parmi les vrais Grecs, qu'ils eussent au contraire pour les Grecs un profond dédain, ils avaient cependant appris d'eux l'insubordination et l'orgueil, la prétention de mettre leur propre avantage au-dessus du bien de l'État, de n'exercer le pouvoir que pour ses jouissances matérielles ; bref, la corruption morale dans toute sa plénitude.

C'est ainsi que l'empire macédonien se trouva démembré et que les lieutenants d'Alexandre s'en partagèrent les lambeaux. L'Égypte échut à Ptolémée Ier (Soter, surnommé Lagus), qui dut également au gain d'une bataille la possession de la Cœlé-Syrie et de la Judée. Jérusalem, sommée par lui de se soumettre, refusa de lui ouvrir ses portes ; mais un coup de main tenté le sabbat, jour où les Judéens ne prenaient pas les armes, le rendit maître de la ville. Il fit un grand nombre de prisonniers, qu'il emmena en Égypte, et fit subir le même sort à des Samaritains, qui vraisemblablement, eux aussi, avaient refusé de se soumettre.

Judéens et Samaritains auraient pu vivre heureux, — autant du moins qu'on pouvait l'être en ces temps de force brutale, — s'ils fussent restés indéfiniment sous le sceptre de Ptolémée ; car il était le plus humain des belliqueux successeurs d'Alexandre, savait apprécier la valeur des hommes et ne leur faisait pas plus de mal que son intérêt ne l'exigeait. Mais Ptolémée n'avait pas encore de droits

légitimes sur la Cœlé-Syrie. Les administrateurs successifs de l'empire, qui gardaient encore l'apparence d'un gouvernement collectif et non divisé, ne lui avaient pas confirmé la possession de ces provinces, ou plutôt ses amis, les généraux alliés, ne voyaient pas cette possession d'un oeil tranquille. Il en était un surtout, Antigone, — âme ardente, politique habile autant que héros intrépide, — qui méditait d'annihiler ses amis et d'englober sous sa puissante main toutes les provinces du grand empire d'Alexandre. Après de longues années de préparatifs, une bataille décisive s'engagea enfin entre Démétrius, fils d'Antigone, et Ptolémée, laquelle se termina au désavantage du premier. La bataille de Gaza (au printemps de 312) est restée mémorable : c'est de cette époque, en effet, que Séleucus, le général proscrit qui avait combattu à côté de Ptolémée, data le début de sa puissance et inaugura une ère nouvelle, celle des Séleucides ou des Grecs, qui fut aussi adoptée par les juifs et s'est le plus longtemps conservée parmi eux.

Vaincu à Gaza, Démétrius fut contraint de se retirer vers le nord et d'abandonner tout le pays au vainqueur. Mais peu de temps après, Antigone et son fils ayant réuni leurs armées et s'apprêtant à recommencer la lutte, Ptolémée prit le parti de se retirer, non sans avoir fait raser les forteresses des côtes et de l'intérieur de la Judée, Akko, Joppé, Gaza, Samarie, et même Jérusalem. Cette situation incertaine de la Judée et des provinces de Cœlé-Syrie se prolongea encore plusieurs années, jusqu'à la bataille d'Ipsus en Asie Mineure (301), où Antigone, vaincu par la ligue des quatre généraux Ptolémée, Lysimaque, Cassandre et Séleucus, perdit du même coup sa gloire militaire et la vie. Les quatre vainqueurs se partagèrent l'empire. Ptolémée eut en partage l'Égypte et ses dépendances ; Séleucus, l'Asie presque entière. Celui-ci fonda l'empire des Séleucides, qui, pendant plus de deux siècles, devait faire figure à côté de l'Égypte. C'est ainsi que la Judée devint une annexe de l'empire des Lagides ou d'Égypte, au sort duquel son sort resta lié assez longtemps.

La situation des Judaïtes n'en fut pas notablement changée. Le tribut qu'ils payaient précédemment à la cour de Perse, ils le devaient maintenant à la cour égypto-macédonienne. Ils n'étaient pas plus gênés qu'avant dans leurs mouvements ni leur autonomie, et l'on pouvait même, en un sens, considérer leur position nouvelle comme une amélioration. Le grand prêtre, responsable du tribut, était en même temps chef politique ; prince spirituel (maschiach naghid), il exerçait aussi les fonctions de gouverneur du pays. Ptolémée Ier, nous l'avons dit, était un esprit pratique et d'humeur bienveillante. Il n'avait ni sujet ni prétexte, pour opprimer les Judaïtes. La ville maritime d'Alexandrie, fondée par Alexandre, et que le premier de ses successeurs égyptiens éleva au rang de capitale, réclamait une nombreuse population, et il devait voir avec satisfaction des Judaïtes du pays voisin y fixer leur demeure. Déjà du temps d'Alexandre un certain nombre d'entre eux s'y étaient établis ; et comme cet habile conquérant avait garanti aux étrangers les mêmes droits qu'aux Macédoniens, la première colonie juive d'Alexandrie obtint, elle aussi, cette égalité de droits, qui lui fit aimer sa nouvelle patrie. Ce premier essaim en attira un plus considérable, surtout pendant les troubles, suscités par Antigone, et la nouvelle colonie reçut de Ptolémée les mêmes avantages. Ainsi se forma en Égypte une communauté judaïque, appelée à vivre de sa vie propre. —

D'autres colonies juives s'établirent encore sur d'autres points. Ptolémée, assuré de l'attachement des Judéens, les transplanta dans différentes villes fortes d'Égypte et jusqu'en Cyrénaïque. Séleucus, le fondateur de l'empire des Séleucides, et à qui était échue, entre autres, la Haute Syrie, bâtit dans cette contrée (vers 300) la ville d'Antioche, qui devint résidence royale. Lui aussi, pour peupler cette ville et d'autres encore de création récente, avait besoin d'y attirer des habitants, et, moitié de gré, moitié de force, des Judéens de Babylonie et de Perse vinrent s'y établir. Il accorda également à ces colons la pleine jouissance des droits de bourgeoisie.

Et comme des colonies judaïques se formèrent dans les pays gréco-macédoniens, ainsi se formèrent des colonies grecques sur le territoire de la Judée. Le long des côtes de la Méditerranée, de nouveaux ports furent bâtis, des ports anciens agrandis ou améliorés, auxquels on donna des noms grecs. Le grandiose projet qu'avait conçu Alexandre, de fusionner l'Orient et l'Occident, se développa, par la force des choses, entre les mains de ses successeurs. La Judée se trouva ainsi enserrée de toutes parts dans une population hellénique. Le grec y devint naturellement la langue dominante, même chez les indigènes grecques y furent aussi les mœurs, — même les mauvaises. Toutefois, la Judée elle-même, resta, pour un temps, à l'abri de cette influence. Le pays n'était pas assez riche pour les Grecs, ni les habitants assez sympathiques. Entre la frivolité de l'une des races et la gravité de l'autre, il ne pouvait guère y avoir d'attraction mutuelle. Toutefois, des mots de la langue grecque, qui se parlait dans le voisinage, frappaient souvent les oreilles, et pénétrèrent peu à peu dans le langage usuel des Judéens.

Notes
[1] Ormuzd, dieu de la lumière.
[2] Isaïe, XLV, 6, 7.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Première époque — La restauration

Chapitre IV — Simon le juste et ses descendants — (300-175).

Depuis un siècle et plus, — depuis la mort de Néhémie, — le peuple juif offrait, à l'intérieur, l'image d'une larve qui file sa coque et en tire lentement le tissu de sa propre substance ; à l'extérieur, celle d'un souffre-douleur eu butte aux mépris et aux humiliations, et les subissant en silence. II n'avait encore produit aucune individualité assez puissante pour le transformer en lui imposant sa pensée propre, aucun personnage assez influent pour lui imprimer une action énergique et féconde. C'est toujours du dehors, c'est des hommes éminents de la Babylonie ou de la Perse que lui vint l'impulsion, le signal du progrès. Mais sa nouvelle situation politique le séparait des frères qui vivaient dans ces pays-là. Entre les Judéens de l'Euphrate ou du Tigre et ceux de la mère patrie, ne pouvaient plus subsister ces actives relations d'autrefois. En effet, les maisons régnantes, la dynastie des Séleucides et celle des Ptolémées, se regardaient mutuellement avec défiance, et de fréquentes visites des Judéens de la Syrie à Jérusalem auraient été vues de mauvais œil à Alexandrie. Si le peuple de Palestine n'eût trouvé chez lui-même le ressort nécessaire pour se relever, il était perdu ou, ce qui revient au même, annihilé ; car un peuple qui, pour se conserver ou s'agrandir, a besoin du secours d'autrui, est condamné à la décadence et à l'effacement. Mais le peuple juif ne devait pas périr, et il vit surgir au bon moment l'homme qu'il lui fallait, l'homme qui, par son intelligence et son énergie, devait sauver son peuple de la ruine imminente.

Cet homme était Siméon le Juste[1], fils d'Onias I^{er}, qui florissait entre 300 et 270. Son nom émerge, au milieu de cette période si pauvre en souvenirs, comme une haute montagne dans une solitude aride et nue. La légende s'en est emparée et l'a entouré d'une auréole. La glorification, même légendaire, d'un personnage historique est toujours un témoignage sérieux de son mérite et de sa grande influence. Si l'histoire vraie ne sait pas grand chose de Siméon Ier, les quelques traces qu'elle a conservées de lui ne nous révèlent pas moins un homme de haute valeur. Il est le seul grand prêtre de la maison de Jésua ou de Jozadak dont elle connaisse des faits méritoires, le seul qui ait su remettre le sacerdoce en honneur. Plein de sollicitude pour son peuple, il le préserva de la chute, il fit rebâtir et fortifier les murs de Jérusalem, que Ptolémée Ier avait fait raser. Sans aucun doute, il dut en obtenir, par ses efforts, la permission du roi. Le temple, depuis deux siècles qu'il existait, avait subi de notables dégradations : Siméon les fit réparer, et sa prévoyante sollicitude ne s'en tint pas là. Les fontaines voisines de Jérusalem ne pourvoyaient pas suffisamment, dans les années de sécheresse, aux besoins des habitants ; il fallait d'ailleurs une grande quantité d'eau pour subvenir aux exigences du culte public. Siméon y pourvut en faisant creuser, sous les fondations

du temple, un vaste réservoir communiquant, par un conduit souterrain, avec la source d'Etam, non loin de Jérusalem, qui l'alimentait constamment d'eau fraîche. Grâce à cette disposition, le temple ni Jérusalem ne manquèrent jamais d'eau, et plus tard, même pendant un long siège, le peuple en eut toujours â sa disposition. Un écrivain postérieur, Jésua Sirach, exalte les mérites de Siméon en des vers pleins d'enthousiasme :

> Qu'il était beau lorsqu'il sortait du sanctuaire,
> Lorsqu'il s'avançait hors du Saint des saints !
> Telle l'étoile matinière au milieu des nues ;
> Telle, au printemps, la lune en son plein.
> .....
> Lorsqu'il revêtait son costume d'honneur,
> Qu'il apparaissait dans ses riches vêtements...
> .....
> Autour de lui un cercle de frères,
> L'environnant comme une colonnade de palmiers...

Comme grand prêtre, Siméon le Juste n'était pas seulement chef de l'État et du grand Conseil ; il était encore, comme docteur, à la tête de l'école. Il répétait souvent à ses disciples cette maxime : Le monde (la société juive) repose sur trois bases : la doctrine, le culte divin et la charité. Peut-être ce digne pontife eût-il pu aussi revendiquer, pour une part, la devise suivante de son élève le plus distingué, Antigone de Sokho : Ne soyez pas comme les esclaves qui servent leur maître en vue de la distribution mensuelle, mais comme les serviteurs qui travaillent fidèlement sans compter sur le salaire.

L'histoire du peuple juif se lie, pendant tout un siècle, à celle de la postérité de Siméon.

Il avait laissé, autant qu'on peut le savoir, deux enfants, un fils et une fille. Celle-ci épousa un homme du nom de Tobie, qui semble avoir joui d'une certaine considération. Quant au fils, Onias II, il fut, sciemment ou non, la cause d'un changement considérable dans l'histoire de la Judée. Les Séleucides étaient souvent en guerre avec les Ptolémées pour la possession de la Cœlésyrie et de la Judée ; mais, d'ordinaire vaincus dans cette lutte, ils travaillaient ces pays et les excitaient à la défection contre l'Égypte. Onias II, le grand prêtre et le chef du peuple de Juda, paraît aussi avoir été circonvenu par Séleucus Callinicus, désireux de le gagner à sa cause. De fait, il cessa tout à coup d'acquitter le tribut annuel que la Judée, jusqu'alors, envoyait aux Ptolémées. Ce refus de payement fut naturellement peu goûté à la cour d'Égypte. Quelque médiocre que fut la somme, on tenait à ce tribut, qui constatait la dépendance du pays. Après une sommation inutile, Ptolémée III (Évergète) déclara que, en cas de refus persistant, il partagerait la Judée entre des colons étrangers. Les Jérusalémites, désespérés, pressèrent Onias de renoncer à la résistance, mais celui-ci tint bon. Dans cette situation pénible, un homme intervint avec tant d'énergie et de résolution, qu'on serait tenté de croire que lui-même avait suscité ces embarras pour en faire un

marchepied à son élévation. Cet homme, qui prépara la voie à un courant nouveau, s'appelait Joseph ; il était cousin du grand prêtre Onias, et fils de ce Tobie qui avait épousé la fille de Siméon le Juste. D'un extérieur aimable, d'un esprit souple et rusé, d'une conscience facile et supérieure aux scrupules, le fils de Tobie était né pour la domination. Mais, de par la règle établie, le grand prêtre, chef politique, était là qui lui barrait le chemin. L'occasion était propice pour écarter cet obstacle. Sitôt que Joseph eut vent de l'arrivée d'un envoyé de Ptolémée à Jérusalem et de son langage menaçant, il courut de son lieu natal à Jérusalem, accabla de reproches son oncle Onias, l'accusant de compromettre gravement le peuple par son attitude ; et, voyant le grand prêtre inflexible, offrit de se rendre à Alexandrie pour y entamer des négociations. Joseph n'en eut pas plus tôt obtenu l'autorisation qu'il assembla le peuple dans le parvis du temple, le rassura sur les périls de la situation et insinua que lui seul méritait sa confiance, que lui seul était capable de le sauver. L'assistance accueillit ce discours par des acclamations et des actions de grâces, et déclara Joseph chef officiel de la nation (230).

Depuis lors il manœuvra avec une singulière vigueur, comme s'il ne faisait que suivre un plan longtemps mûri à l'avance. Il connaissait bien les faiblesses des Grecs ; il savait qu'ils n'étaient insensibles ni à la flatterie ni à la bonne chère. Il offrit des repas succulents à l'envoyé Athénion, le captiva par ses obséquieuses prévenances, lui fit de riches présents, le décida enfin à s'en retourner tranquillement à la cour d'Égypte et à assurer au roi que lui, Joseph, le suivrait de près pour acquitter les tributs arriérés. Dès que l'envoyé eut quitté Jérusalem, Joseph négocia avec des amis ou des usuriers samaritains, pour obtenir un prêt destiné à subvenir aux dépenses qu'il jugeait nécessaires. Pour paraître convenablement à la cour, il lui fallait de riches costumes, un équipage, les moyens de tenir table. Or, des moyens personnels, Joseph n'en avait point, et il n'aurait trouvé personne, dans toute la Judée, qui pût lui avancer de l'argent. La population ne vivait que d'agriculture et de jardinage, ne faisait point de commerce et n'avait pas eu occasion, jusqu'alors, d'amasser des richesses. Force était donc à Joseph d'avoir recours aux financiers samaritains, qui s'adonnaient au commerce et avaient acquis de l'aisance.

Une fois en position de paraître à la cour, il courut à Alexandrie. Déjà l'envoyé Athénion lui avait préparé un accueil bienveillant. Il avait tellement vanté son caractère aimable et sa fine intelligence, que Ptolémée Évergète était curieux de le connaître. Le roi trouva tant de charme à sa conversation, qu'il l'invita aux dîners de la cour. Les envoyés de Palestine et de Phénicie, qui naguère s'étaient moqués de son modeste équipage, virent alors, non sans dépit, qu'il était admis dans l'entourage intime du roi. Joseph allait bientôt leur donner l'occasion, non plus seulement de le jalouser, mais de le détester et de le maudire.

Pendant son séjour à Alexandrie, les soumissionnaires de l'impôt y étaient venus de toutes parts pour faire leurs offres de fermage en présence du roi et de la cour. Tous avaient le même intérêt, à savoir d'offrir aussi peu que possible. Joseph se mit inopinément de la partie, ayant bien compris que tous ces concurrents s'entendaient, par un accord tacite, pour frauder le trésor royal ; et il s'engagea, lui,

à fournir le double de la somme et même, au besoin, davantage. Les assistants tournaient des yeux effarés vers cet audacieux Judéen, qui auprès d'eux avait l'air d'un mendiant, et qui semblait les défier. Le roi Évergète, au contraire, fut charmé de cette surenchère inattendue ; mais il exigea une caution valable pour l'exécution de l'engagement. Fin comme un courtisan, Joseph déclara vouloir fournir les meilleurs garants possibles, savoir le roi et la reine. Cette ingénieuse flatterie plut à Évergète, et il vit dans l'adresse même du Judéen, dans sa résolution, dans sa hardiesse, la plus sûre garantie de la plus-value promise. C'est ainsi que le fils de Tobie devint le fermier général de l'impôt de toutes les villes de la Cœlésyrie et de la Phénicie. Le roi lui accorda même, sur sa demande, un corps de deux mille mercenaires, qui devaient lui prêter main-forte pour le recouvrement des impôts. De fait, il exerça impitoyablement sa charge, châtia avec une rigueur sanguinaire les habitants, même grecs, qui refusaient de s'exécuter, et contraignit chacun à l'obéissance. Cette conduite le rendit odieux, lui et son peuple, aux voisins de la Palestine, mais c'était là son moindre souci : plus ses rigueurs assuraient la rentrée de l'impôt, plus elles augmentaient les sympathies de la cour d'Égypte à son égard.

Joseph exerça vingt-deux ans cette administration générale des impôts, — une sorte de satrapie, — et il en profita pour acquérir une somme incroyable de richesses et de puissance. Après la mort d'Évergète, en 223, son successeur Ptolémée IV (Philopator, 222-206) lui conserva ses fonctions ; et sous ce règne encore, il traita avec si peu de ménagements les cités imposables, qu'une mauvaise langue dit un jour en présence du roi : Joseph a si bien écorché toute la Syrie qu'il n'y reste plus que les os. — Un instant seulement, son étoile sembla pâlir. Le roi séleucide Antiochus, que ses flatteurs surnommèrent le Grand, prince à l'âme belliqueuse et aux vastes desseins, mais dénué de persévérance et d'esprit de suite, profita de la faiblesse de l'Égypte, énervée par la mollesse du voluptueux Philopator, pour lui arracher la possession de la Cœlésyrie (218). Le début de l'entreprise semblait lui promettre la victoire. Des généraux égyptiens trahissaient leur maître, passaient à l'ennemi et lui livraient les garnisons. C'est ainsi que Samarie, entre autres, tomba en son pouvoir. Néanmoins Jérusalem et la Judée, gouvernées par le fils de Tobie, restèrent fidèles à l'Égypte. Mais combien de temps pourront-elles résister au choc des armées syriennes ? Et si la Syrie prend l'offensive, de quel côté se rangera Joseph ? Il dut certainement avoir des heures de cruelle angoisse. Mais l'heure décisive sonna enfin. Philopator, secouant son inertie, accepta la lutte, et Antiochus, battu à plate couture, dut se retirer à Antioche et abandonner la possession de la Cœlésyrie. C'est ainsi que Joseph conserva sa position et les bonnes grâces de Philopator.

Ses relations intimes avec la cour d'Égypte amenèrent une transformation profonde dans la population judaïque, transformation moins sensible peut-être dans les provinces, mais frappante dans la capitale. Les grandes richesses qu'il avait amassées par la régie des impôts étaient une véritable pluie d'or pour le pays : de la pauvreté et de la misère, le peuple, grâce à lui, s'éleva au bien-être. Pour percevoir les impôts de tant de villes, il lui fallait des employés de confiance, et, naturellement, c'est dans son peuple qu'il les prenait de préférence. Ces employés s'enrichirent de leur côté et en conçurent un grand orgueil.

Cette opulence soudaine, la faveur dont jouissait le fils de Tobie à la cour de Philopator, la force armée dont il disposait et par laquelle il tenait en respect les différentes peuplades de Palestine, Philistins, Phéniciens, Iduméens et même les colons gréco-macédoniens, tout cela donnait à lui et à son entourage un certain sentiment de leur valeur, et au peuple en général une attitude moins humble vis-à-vis de ses voisins. Les Judéens, au moins ceux de Jérusalem, sentaient leurs idées s'élargir au contact des Grecs, et ils voyaient les choses de la vie d'un autre œil qu'ils ne faisaient précédemment dans leur petite sphère. L'influence du goût raffiné des Grecs fut la première qu'ils subirent. Ils bâtirent leurs maisons avec plus d'élégance ; la peinture aussi fut accueillie avec faveur. Les Judéens d'Alexandrie, qui depuis un siècle déjà frayaient avec les Grecs et s'étaient eux-mêmes grécisés extérieurement, exerçaient de l'influence sur les coreligionnaires qu'amenaient chez eux les relations de Joseph avec la cour. Mais cette subite métamorphose produisit aussi une fâcheuse altération dans la simplicité de leurs mœurs.

Les pluies d'or ne sont point bienfaisantes : elles ne fécondent pas, elles ravagent et démoralisent. Les riches parvenus ne surent pas garder leur équilibre. Ce qu'il y a eu de pis, ce n'est pas qu'ils aient servi Mammon, qu'ils aient préféré les affaires d'argent à toute autre industrie, — c'est qu'ils sont devenus les admirateurs et les copistes des Grecs, qu'ils se sont évertués à imiter jusqu'à leurs vices et leurs mœurs légères et ont fait litière des vertus de leur propre race. Les Grecs adoraient la sociabilité, les repas pris en commun, la gaieté immodérée dans les réjouissances. Quand les Judéens, à leur exemple, s'habituèrent à banqueter ensemble, à manger non plus assis, mais couchés trois par trois sur des lits de repos, à introduire sur leurs tables le vin, la musique, les chansons et la joie, ce n'était encore qu'une imitation innocente. Mais on ne s'en tint pas là, et la folie les entraîna de plus en plus dans son tourbillon. Le fils de Tobie fréquentait volontiers la cour de Ptolémée Philopator, lorsque ses affaires l'appelaient à Alexandrie ; or, cette cour était un cloaque d'impureté. Les jours s'y passaient en festins joyeux, les nuits en cyniques débauches. La licence marchait sans voile, gagnait le peuple et l'armée. Philopator s'était mis en tête cette idée bizarre que ses ancêtres descendaient de Dionysios (Bacchus), le dieu du vin ; par suite, il regardait comme un devoir religieux de s'adonner à l'ivrognerie et à ses conséquences bachiques. Pour obtenir la faveur du roi et de ses compagnons de plaisir, il fallait entrer dans la société dionysiaque et participer à toutes ses orgies.

Toutes les fois que les affaires appelaient Joseph à Alexandrie, il jouissait de l'honneur, assez équivoque, d'être invité aux débauches royales et reçu dans la compagnie dionysiaque. A l'un de ces festins, il s'éprit d'une des danseuses impudiques qui ne manquaient jamais à pareilles fêtes. Ne pouvant résister à sa passion, le petit-fils du grand prêtre Siméon le Juste s'en ouvrit à son frère Solyme et le supplia de lui amener en secret cette fille, puisque la loi judaïque lui défendait d'avoir commerce avec une étrangère. A cette époque, il était déjà père de sept enfants !

Cette dépravation, importée d'Alexandrie par Joseph et ses compagnons, envahit aussi Jérusalem. Courtisan obséquieux, le fils de Tobie institua une fête en l'honneur de Bacchus, à qui le roi, son protecteur, vouait un culte particulier, et que lui-même se plaisait à fêter en Égypte. A l'époque où l'hiver fait place au printemps, quand la vigne se couvre de fleurs et que s'opère la dernière fermentation du vin, les Grecs célébraient la fête des grandes Dionysiaques, où ils se livraient à de folles réjouissances. Deux jours durant, l'ivresse régnait en souveraine. On s'envoyait mutuellement, entre amis, des cruches pleines de vin, et le buveur le plus intrépide était proclamé vainqueur. Cette fête, dite de l'Ouverture des Tonneaux, trouva aussi accès dans la Judée. Là aussi, dans cette même saison, des sociétés de plus en plus nombreuses adoptèrent peu à peu l'usage de fêter plus que de raison le jus de la treille pendant deux jours et d'envoyer des présents aux amis. Toutefois, pour donner une couleur juive à cette fête exotique, les riches distribuaient, ces jours-là, des aumônes aux pauvres. La licence est l'inséparable compagne de l'ivrognerie. L'aristocratie judaïque fit bientôt litière de sa dignité, de sa pudeur, de son antique Loi ; elle copia le libertinage des Grecs, introduisant comme eux dans ses festins chanteuses, danseuses et courtisanes. Un poète moraliste, Sirach, flétrit d'une plume sévère cette immoralité croissante :

N'accueille point la femme légère,
Tu pourrais tomber dans ses pièges.
Ne t'arrête point auprès de la danseuse,
Elle t'enlacerait par ses artifices.
Ne livre point ta vie à la courtisane,
Elle te ferait dissiper ton héritage.

Les arts, la vie élégante, les raffinements du goût, que le fils de Tobie avait empruntés à la Grèce et acclimatés en Judée, ne pouvaient compenser les mœurs chastes et austères que son influence fit perdre au peuple. Même des hommes graves, dominés par le prestige hellénique, commencèrent à douter de leurs antiques croyances, à se demander si tout ce qu'enseigne et prescrit le judaïsme était véritable et juste, si la Divinité interdit à l'homme les jouissances et les joies de la terre, si même elle s'occupe, en général, et du grand univers et de ce petit monde de l'homme. La doctrine d'Épicure, qui diminuait Dieu et prêchait le plaisir, souriait au monde dégénéré des Gréco-Macédoniens et plus encore à la haute société d'Alexandrie. Sa pernicieuse influence pénétra de cette ville jusqu'à Jérusalem. Là aussi on se complut dans de subtils sophismes et l'on traita de haut la doctrine judaïque.

Ce goût de la subtilité aurait pu du moins conduire à une certaine activité intellectuelle, si l'odieuse discorde ne s'était glissée dans cette société de parvenus, à coté des vices d'emprunt dont nous avons parlé. Entre les sept fils légitimes de Joseph et son dernier-né Hyrcan, fruit d'une passion coupable, naquirent des ferments de jalousie et de haine que le temps ne fit. qu'envenimer. Le plus jeune se distingua de bonne heure par une finesse, une présence d'esprit et un caractère astucieux qui en firent le favori de son père. Un fils venait de naître (vers 210) au roi libertin Philopator, — ce même fils qui fut plus tard le chétif roi Ptolémée V

(Épiphane). A cette occasion, les représentants des villes de Cœlésyrie adressèrent à l'envi félicitations et présents au couple royal, comme témoignage de leur respectueuse affection. Joseph ne pouvait rester en arrière. N'étant pas, vu son âge avancé (?), en état de faire le voyage, il invita l'un de ses fils à le remplacer. mais aucun ne se sentait ni assez d'entregent ni assez de courage pour cette mission. aucun, si ce n'est Hyrcan, que ses frères mêmes s'accordèrent à indiquer comme le plus capable..., ce qui ne les empêcha pas de s'entendre sous main avec leurs amis d'ALexandrie pour se débarrasser de lui. Mais le jeune descendant de Tobie sut gagner rapidement les bonnes grâces de la cour. Par la somptuosité de ses présents, — cent beaux esclaves pour le roi et cent belles esclaves pour la reine, avec un talent que chacun d'eux était chargé d'offrir, — il éclipsa tous les autres hommages. Sa présence d'esprit et ses heureuses reparties en présence du roi et à sa table charmèrent Philopator, dont il devint le préféré. Fier de ses succès, Hyrcan retourna à Jérusalem. Ses frères, aux aguets sur la route avec leurs gens, l'attendaient pour l'assassiner ; mais il se mit en défense, ainsi que ses compagnons, et deux de ses frères furent tués. Son père l'accueillit froidement, à cause des prodigalités qu'il avait faites à la cour ; peut-être aussi voyait-il d'un œil jaloux qu'il eût, en si peu de temps, grandi dans la faveur du roi au point de l'effacer lui-même. Hyrcan ne put rester plus longtemps à Jérusalem, et, selon toute apparence, il reprit le chemin d'Alexandrie.

Or la dissension ne sévissait alors que dans la maison du fils de Tobie et n'avait pas encore atteint le peuple, ou, pour mieux dire, les habitants de Jérusalem. On n'y soupçonnait pas encore les maux incalculables que les divisions de cette famille et ses sympathies pour l'hellénisme devaient un jour déchaîner sur le peuple. Le présent offrait encore une apparence sereine. La Judée jouissait, pour le moment, d'une existence calme et douce. Le bien-être régnait partout et mettait aux mains de chacun ce qui peut embellir la vie. Les peuples voisins baissaient la tête devant le chef politique de la nation et n'osaient plus, comme autrefois, l'attaquer ni la vilipender. Jamais encore, depuis Néhémie, la Judée n'avait joui d'une situation aussi prospère. Une telle époque était favorable à l'éclosion d'une œuvre poétique, dont l'aimable et tendre coloris suppose des jours heureux et paisibles. C'est un chant d'amour où se reflètent un ciel d'azur, de vertes prairies, des fleurs balsamiques et surtout une sérénité absolue de l'âme, comme s'il n'y avait rien de plus sérieux dans la vie que d'errer sur des coteaux de myrrhe, de rêver parmi les touffes de lis, en se murmurant l'un à l'autre des paroles d'amour et s'enivrant des félicités de l'heure présente. Tel est le Cantique des cantiques (Schir ha-Schirim), — un poème où la langue hébraïque a montré qu'elle est capable aussi d'exprimer les sentiments les plus intimes et les plus tendres, les grâces les plus exquises du dialogue et les pittoresques beautés de la nature. Enfant d'une imagination riante et insoucieuse, le Cantique appartient très probablement à la période de calme dont nous parlons, calme trompeur que devait bientôt suivre la tempête. Le poète avait fait connaissance avec le monde hellénique, en avait savouré la langue enchanteresse et lui avait dérobé maint heureux artifice, notamment celui de mettre en scène un berger et une bergère et de leur faire échanger d'amoureux entretiens. Mais, sous la naïve innocence de cette langue éthérée, le judicieux poète voulut faire ressortir les vices de son temps. En

opposition avec les amours lascives et impures du monde grec, il créa un être idéal, une gracieuse bergère, la Sulamite, aimable fille d'Aminadab, qui porte au cœur un amour profond, ardent, inextinguible, pour un berger paissant parmi les lis, mais qui reste chaste et pure malgré son amour ou plutôt par cet amour même. Sa beauté est relevée par les dons les plus précieux : sa voix mélodieuse vous enchante ; sa suave éloquence vous captive, et lorsqu'elle danse, chacun de ses mouvements est une grâce. Elle aime son berger avec tout le feu d'un cœur jeune ; elle se rend bien compte de cet amour, et elle trouve des images saisissantes pour en peindre l'indomptable violence. Et cet amour même la préserve de toute action mauvaise, de toute parole malséante, de toute pensée impure. Si son regard est doux comme celui de la colombe, son cœur aussi en a toute l'innocence. — Sous les riantes fleurs de sa langue poétique, l'auteur du Cantique laisse entrevoir les tristes plaies de son temps : l'amour sensuel et vénal, qui s'achète et se vend, l'impudicité des danseuses et des chanteuses, les courtisanes qui pullulent, les orgies de la table et de la boisson qui énervent et efféminent les hommes. Les peintures idylliques de cette pastorale ne sont au fond que des portraits de fantaisie. La réalité était loin d'y répondre, et ce n'est nullement le calme qui régnait à Jérusalem.

Avec la mort de Joseph (en 208), le désordre intérieur fit de nouveaux progrès, augmentés encore par les événements politiques extérieurs. Sa charge passa vraisemblablement à ses fils avec la haute situation qu'elle comportait, et comme Hyrcan, le plus jeune, était seul connu de la cour de Ptolémée et, sympathique au roi Philopator, ce fut lui sans doute qui eut la préférence. La haine de ses frères s'en augmenta d'autant. Lorsque Hyrcan vint à Jérusalem pour prendre possession de son emploi, ses frères se déclarèrent ouvertement contre lui et cherchèrent à recruter des adhérents pour le combattre à main armée et parvenir à l'expulser de la ville. Mais il sut, lui aussi, se faire des partisans, et la discorde éclata dans Jérusalem ; discorde qui faillit dégénérer en guerre civile, qui peut-être même fit déjà couler le sang. Le grand prêtre Siméon II, fils de cet Onias II qui avait précédemment contribué au succès du fils de Tobie, fit pencher la balance en prenant parti pour les frères aînés, qui virent, grâce à cet appui, grossir le nombre de leurs adhérents au point qu'il ne fut plus possible à Hyrcan de rester à Jérusalem. Il est à présumer qu'il n'eut rien de plus pressé que de courir à Alexandrie et de porter plainte à la cour contre ses frères. Mais ce fut peine inutile, car peu après (206) son protecteur Philopator mourut et l'Égypte elle-même se trouva, par suite, en proie au bouleversement et à l'anarchie. Deux rois ambitieux, Antiochus le Grand, de Syrie, et Philippe, de Macédoine, profitèrent de la faiblesse de cette dynastie et de ce gouvernement pour démembrer l'Égypte avec ses îles et autres dépendances, et les incorporer à leurs propres royaumes. Les fils aînés de Joseph ou, comme on les appelait, les enfants de Tobie, résolurent aussitôt, en haine de leur frère Hyrcan et de la cour d'Égypte qui l'avait favorisé, de se ranger au parti d'Antiochus et de se détacher de la domination égyptienne. Ils formèrent un parti séleucidien. On les représente comme des contempteurs et des dégénérés, et de fait ils se montrent jusqu'au bout comme des hommes sans principes, sacrifiant le bien du pays à leur soif de vengeance et à la satisfaction de leurs appétits. Ils ouvrirent au roi de Syrie les portes de la ville et lui rendirent hommage. Leurs adversaires, les partisans d'Hyrcan ou des Ptolémées, cédèrent à la force ou furent

écrasés. Un siècle après que la dynastie des Lagides avait pris possession de la Judée comme d'une dépendance de la Cœlésyrie, elle tomba au pouvoir de la maison des Séleucides (203-202). De nouveau, le fléau de la guerre et de la discorde s'abattit sur ce malheureux pays. La Judée, en ce temps-là, offrait l'image d'un vaisseau ballotté par la tempête et poussé tour à tour par des vents contraires. Les deux États belligérants et leurs généraux lui infligèrent, l'un comme l'autre, de cruelles blessures. Un grand nombre d'habitants furent conduits en captivité.

Du reste, Antiochus semble avoir eu fort à cœur de s'attacher les Judéens. Il donna ordre à son général de leur faire connaître ses dispositions favorables à leur égard. Il les aida à restaurer les ruines de Jérusalem. Il leur accorda un grand nombre de franchises et leur permit de se gouverner d'après leurs propres lois. De plus, il défendit à tout étranger, sous peine d'amende, de pénétrer dans l'enceinte du temple, d'élever dans Jérusalem des animaux immondes, d'y introduire des bêtes mortes ou autres causes de souillure.

Antiochus resta tranquille possesseur de la Cœlésyrie et, par suite, de la Judée. Mais il avait des vues sur l'Égypte et ses dépendantes, pays livré au désordre, gouverné par un roi en bas âge, et qui lui promettait une conquête facile. Il fut arrêté dans ses desseins ambitieux par les Romains, vainqueurs alors de Carthage et d'Hannibal, et qui, délivrés de leur principal souci, songeaient à de nouvelles conquêtes. Vaincu par eux à Magnésie (automne de 190), la défaite d'Antiochus fut écrasante : il dut leur céder ses possessions de Grèce et d'Asie Mineure, leur livrer sa flotte et leur payer, en douze années, 15.000 talents pour frais de guerre. Afin de garantir cette dette et le maintien de la paix, il lui fallut envoyer à Rome, comme otage, son second fils, Antiochus Épiphane, qui devait un jour ajouter une page sanglante aux annales du judaïsme.

Par sa confiance exagérée dans ses propres forces, Antiochus porta un coup fatal au royaume des Séleucides. Les rois de Syrie, pour faire face à leurs frais de guerre, étaient réduits à piller les temples ; ces actes sacrilèges les rendirent odieux et soulevèrent contre eux les populations même les plus endurantes. Antiochus, si mal surnommé le Grand, paya de sa vie un attentât de ce genre (187). Son fils porta pareillement la main sur des sanctuaires, et n'obtint, pour tout résultat, que le relèvement et la glorification du peuple juif, en même temps que sa propre humiliation et la décadence croissante de son empire.

La décomposition intérieure de l'État judaïque avait commencé avec l'administration du receveur Joseph ; sous l'influence des guerres entre les Séleucides et les Lagides, comme aussi des factions qui divisèrent le peuple, elle s'étendit et fit de rapides progrès. Les meneurs et leurs partisans, les Tobiades, n'étaient pas difficiles dans le choix des moyens à employer pour faire triompher leur cause ou leur querelle et anéantir leurs adversaires. Ils songèrent avant tout à se créer des points d'appui en dehors de leur peuple, non seulement chez les puissants d'Antioche, mais encore auprès des populations voisines. Or, une haine commune animait, contre les Judéens, et les Grecs établis en maîtres dans les villes de la Palestine, et les habitants indigènes. Ils ne pouvaient leur pardonner d'avoir

été si longtemps humiliés et malmenés par leurs fermiers des impôts. Les haines antiques ressuscitaient, et comme les ennemis d'autrefois avaient conservé leurs noms, il semblait qu'on se retrouvât à l'époque des juges ou à celle du déclin de la royauté. Là vivaient encore les Philistins, là encore les Iduméens, qui détenaient le territoire, autrefois judaïque, de Marescha et d'Adoraïm, et qui avaient mis la main sur Hébron, la plus ancienne cité de Palestine.

Iduméens et Philistins nourrissaient contre les Judaïtes la même haine qu'au temps passé, et ne manquaient aucune occasion de le leur faire sentir. Autant faisaient, au nord, les Samaritains. Des Judaïtes demeuraient également au delà du Jourdain, dans le Galaad et le Basan (Batanée). Partout, au delà comme en deçà, ils étaient détestés des peuplades païennes.

Le seul moyen, pensaient-ils, de s'en faire de bons voisins était de se rapprocher d'eux par la langue, les mœurs et les habitudes, surtout de s'assimiler extérieurement aux Grecs. De la sorte, ils espéraient trouver chez les Gréco-Macédoniens, chefs supérieurs ou fonctionnaires subalternes, protection et bienveillance. A Jérusalem, ceux qui s'étaient déjà grécisés songèrent à les prendre pour modèles dans l'éducation de la jeunesse, qu'ils voulaient exercer par des joutes, courses et luttes dans des gymnases, afin de la préparer au métier des armes. Ces Hellénistes ou singes de la mode grecque formaient un parti considérable, qui se recrutait surtout parmi les riches et les notables ; ils comptaient même dans leurs rangs un fils de grand prêtre, Jésua (qui se faisait appeler Jason), et d'autres Aaronides. Les fils encore vivants du receveur Joseph et ses petits-fils, qu'on nommait les Tobiades (descendants de Tobie), tous gens sans principes, étaient à leur tête. Comme la loi et les mœurs judaïques s'opposaient aux innovations, particulièrement à l'usage indécent de se déshabiller pour les joutes, les Hellénistes maudissaient en secret la vieille loi de leurs pères, et n'avaient plus d'autre pensée que de la supprimer pour pouvoir gréciser à leur aise le peuple judéen. La fusion, une fusion absolue avec les Grecs idolâtres, était le plus cher de leurs vœux. A quoi bon ces haies élevées avec tant de sollicitude autour du judaïsme par Ezra, Néhémie et le grand Conseil ? Les Hellénistes les renversaient toutes ; ils auraient voulu abattre le tronc lui-même.

Ainsi qu'il arrive souvent chez les peuples qui ont conservé quelque ressort, cet excès provoqua un excès contraire. Ceux qui assistaient avec douleur et colère aux tentatives des Hellénistes formèrent une association, décidée à s'attacher de toutes ses forces à la loi et aux mœurs antiques et à les défendre avec énergie. Ce fut la Société des pieux ou Hassidéens (chassidim), une dérivation des anciens Naziréens. Aux yeux de cette société, toute coutume religieuse était chose sainte et inviolable. Rarement antagonisme fut plus tranché que celui qui séparait ces deux partis. Ils en étaient venus à ne plus s'entendre absolument, et il ne semblait pas que ce fussent les enfants d'une même race, les membres d'un même peuple. Ce que les Hellénistes poursuivaient de leurs plus ardents désirs, les Hassidéens le repoussaient comme une infamie, comme un crime, comme une trahison sans exemple, et ils en flétrissaient les partisans du nom de violateurs de la Loi, de traîtres à l'Alliance. Ce que les seconds, au contraire, tenaient pour cher et sacré, les

autres le raillaient comme une extravagance, l'exécraient comme un obstacle au bien-être et à la durée de la société judaïque. Parmi ces piétistes rigides, il faut compter sans doute deux docteurs de la loi qui vivaient à cette époque : José (Joseph), fils de Joézer, de la petite ville de Tseréda, et José, fils de Johanan, de Jérusalem, qui formèrent deux écoles. Le premier attachait plus de valeur à l'étude théorique de la Loi, le second estimait davantage la religiosité pratique. José de Tseréda enseignait à ses disciples : Que ta maison soit un lieu de rendez-vous pour les sages, roule-toi dans la poussière de leurs pieds et recueille avidement leurs paroles. Mais son collègue de Jérusalem avait coutume de dire : Que ta maison soit grande ouverte, que les pauvres en soient les hôtes, et sois sobre de paroles avec la femme.

Entre ces deux partis extrêmes, le gros de la nation, comme il arrive toujours en pareil cas, gardait le milieu et se tenait à égale distance de leurs exagérations. Certes, la vie élégante et agréable des Grecs ne lui déplaisait pas, elle se souciait peu de s'enfermer dans le rigorisme morose des Hassidéens ; mais elle n'approuvait pas davantage la licence des Hellénistes, elle ne voulait pas rompre avec le passé ni le sacrifier à des nouveautés subversives. Ces modérés cependant furent entraînés dans la lutte à outrance qui éclata entre Hellénistes et Hassidéens, et forcés de prendre parti.

Les hommes pieux, les conservateurs de l'esprit national, avaient encore la haute main dans la direction des affairés. A leur tête était le grand prêtre Onias III, fils de Siméon II, qui était en même temps le chef de l'État. On nous le dépeint comme un homme de grand mérite, d'une nature douce, mais plein de zèle pour la Loi, ennemi du mal, protecteur de la piété, et qui opposa une barrière inflexible aux débordements de l'hellénisme. Aussi en fut-il cordialement détesté. Ses principaux ennemis étaient trois frères benjamites de bonne famille et d'égale audace : Simon, Onias, dit Ménélaüs, Lysimaque, et leurs alliés intimes, les Tobiades. Ils ne haïssaient pas seulement le grand prêtre à cause de son aversion déclarée pour les réformes, mais encore à cause de sa liaison avec Hyrcan, dont les frères et les proches étaient restés les mortels ennemis. Ce dernier, parait-il, avait lui aussi, à la cour d'Égypte, obtenu les bonnes grâces du jeune roi Ptolémée V Épiphane, et la ferme des revenus ou quelque autre charge dans une province transjordanique. Il avait sans doute, comme avait eu son père, une troupe à ses ordres pour lui prêter main-forte dans son administration. Des Judéens établis dans cette contrée s'employèrent aussi pour lui ou furent employés par lui. Avec leur concours, il imposa des contributions aux arabes ou Nabatéens habitant les territoires de Hesbon et de Médaba, et procéda avec autant de rigueur qu'avait fait son père Joseph dans l'administration de la Cœlé-Syrie. Il amassa ainsi des richesses considérables, qui lui servirent à se construire, non loin de Hesbon, sur un rocher, une sorte de château, à la fois forteresse et maison de plaisance.

Quant à l'excédent disponible de ses trésors, il l'envoyait de temps à autre à Jérusalem pour qu'on le lui conservât dans le temple, asile sûr, lieu saint et inviolable pour les païens eux-mêmes. Hyrcan était allié au grand prêtre Onias III, et mettait sans crainte ses fonds sous la protection du sanctuaire confié à sa garde.

Cette circonstance et la sévérité du pieux grand prêtre à l'endroit des mœurs grecques inspirèrent aux Tobiades et à Simon, chef du parti des Hellénistes, une haine violente pour Onias, haine qui fit naître des conflits et des luttes dans Jérusalem. Simon exerçait un emploi dans le temple, et il parait s'en être prévalu pour faire acte de résistance au grand prêtre. Celui-ci, pour enrayer les progrès de la discorde à Jérusalem, en bannit Simon et probablement aussi les Tobiades ; c'était jeter de l'huile sur le feu.

Simon avait imaginé, seul ou de concert avec les autres Hellénistes, un plan odieux de vengeance contre leurs ennemis communs. Il alla trouver le commandant militaire de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie, Apollonius, fils de Thrasée, et lui révéla, par une dénonciation perfide, que dans le temple de Jérusalem existaient de grands trésors qui n'appartenaient pas au sanctuaire, et qui dès lors, en bonne justice, revenaient au roi. Apollonius ne manqua pas d'en donner aussitôt avis au roi Séleucus IV (187-175), lequel donna ordre d'enlever ce riche trésor. Son trésorier, Héliodore, se rendit à Jérusalem pour opérer cette confiscation au cas où le dire de Simon se trouverait confirmé. Onias, comme on pouvait s'y attendre, résista énergiquement à cette prétention illégale. Mais Héliodore invoqua l'ordre royal et fit ses dispositions pour pénétrer dans le sanctuaire. Ce fut un grand émoi dans toute la population de Jérusalem, de voir qu'un païen osât s'introduire dans le sanctuaire et y commettre une spoliation. Une circonstance inconnue, que la piété populaire nous a transmise sous la forme légendaire du miracle, empêcha Héliodore de consommer cette profanation. Il revint chez le roi les mains vides.

Mais Simon ne se tint pas pour battu, et il chercha à renverser ce grand prêtre, objet de son implacable haine. Il l'accusa de s'être opposé à ce qu'on mit la main sur le trésor du temple; il alla même, dit-on, jusqu'à soudoyer des assassins pour se débarrasser d'Onias. Celui-ci comprit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de rendre la paix et la tranquillité à la capitale judaïque que de faire connaître au roi les partis qui la déchiraient, de lui dévoiler la perversité de ses ennemis personnels et d'obtenir contre eux son assistance. Il résolut donc de se rendre à Antioche, et délégua son frère Jésua, dit Jason, pour le remplacer comme grand prêtre. Les Hellénistes profitèrent de son absence pour intriguer plus que jamais contre lui, essayer de le précipiter du pouvoir et de s'emparer du pontificat. Un grand prêtre sorti de leurs rangs serait maître et des trésors du temple et de l'esprit du peuple ; il pourrait favoriser l'introduction des nouveautés qui leur étaient chères et leur donner l'appui de son autorité spirituelle. Les Hellénistes étaient dégénérés à ce point qu'il n'y avait plus rien de sacré pour eux. Cependant, quelque secrètes que fussent d'abord leurs menées contre Onias absent, ils ne purent les dissimuler jusqu'au bout, et ceux-là durent en être profondément ulcéré, qui voyaient, dans la destruction de l'ordre antique et dans le dédain des traditions, un crime impardonnable.

Un poète gnomique, que cette situation contristait au plus profond de son cœur, tenta d'arrêter ses concitoyens sur cette pente qui les menait droit à l'abîme. C'était Jésua (Jésus) Sirach, fils d'Éléazar, de Jérusalem (200-176). Les aberrations qu'il voyait envahir de plus en plus sa ville natale le remplissaient de douleur et lui

inspirèrent la pensée de composer un livre de sentences destiné à éclairer ses frères sur le danger de leurs tendances et à les ramener dans la bonne voie de leurs pères. C'était un fruit tardif de la littérature gnomologique. La Loi, les Prophètes et autres écrits de cette nature, riches en leçons morales, étaient ses livres favoris ; il se complaisait surtout au recueil des Proverbes (Mischlé), et s'en assimila le langage ; mais il n'en sut pas égaler l'ingénieuse simplicité.

Sirach n'était point de ces sombres Hassidéens qui s'abstenaient même de jouissances légitimes et qui les condamnaient chez les autres. Loin de là, il approuvait fort les bons repas d'amis, égayés par le vin et la musique. Contre les trouble-fête qui glaçaient la joie des festins par des discours trop graves, il a des paroles d'une fine ironie :

Sage conseiller, débite tes savants discours,
Tu feras bien, mais il ne faut pas incommoder la musique.
Où le vin pétille, tes discours n'ont que faire,
Et il ne faut pas être sage hors de propos.
La chanson joyeuse accompagnant le bon vin,
C'est une bague d'émeraude enchâssée dans l'or.

A l'encontre des exaltés qui conspuaient la médecine et la tenaient pour impie, soutenant que les maux du corps ne devaient être combattus que par la prière, Sirach préconise l'utilité des médecins et des médicaments, créés eux aussi, dit-il, pour le plus grand bien de l'homme.

Mais sa colère n'en éclate pas moins vive au spectacle de l'abaissement moral et religieux de ses contemporains. Plus encore que l'oppression politique, la décadence des mœurs le préoccupe. Il flagelle d'un blâme acerbe l'arrogance, la perfidie et l'avidité des riches, la démence des Hellénistes, qui n'adorent que Mammon. Il stigmatise les relations impudiques des sexes, l'entretien des chanteuses et des danseuses, l'attrayant péché que les Judéens avaient appris à l'école des Grecs. Il esquisse quelque part un portrait des filles d'Israël, portrait exagéré peut-être, mais qui ne les montre pas sous un jour des plus flatteurs.

A ses yeux, le vice capital, la cause première de cet abâtardissement des esprits, c'est le mépris de la doctrine religieuse du judaïsme, et c'est pour remédier â ce mal qu'il a composé son livre. — Sirach y touche encore un autre point, une question irritante et qui préoccupait les esprits dans la haute société de Jérusalem : les audacieuses manœuvres des Hellénistes pour déposséder le grand prêtre de sa dignité et l'attribuer à un des leurs, bien qu'étranger à la descendance d'Aaron. Le pontificat devait-il rester le privilège héréditaire d'une seule famille ? Telle était la question soulevée par les ambitieux. A ces propos téméraires, à ces attaques dirigées contre les institutions les plus saintes, Sirach opposa aussi sa remontrance sentencieuse. Il l'indique par des allusions discrètes, n'osant appeler la chose de son vrai nom :

Pourquoi un jour surpasse-t-il un autre jour,
Alors que tous doivent leur lumière au soleil ?
C'est la sagesse du Seigneur qui les distingua
En déterminant des époques et des solennités.
Il a privilégié et sanctifié certains jours,
Il en a destiné d'autres au travail.
Ainsi tous les hommes sont fils de la poussière,
C'est d'un peu de terre qu'Adam fut façonné,
Et cependant Dieu les a différenciés dans sa sagesse :
... Tels d'entre eux, il les a élevés et bénis,
Il les a sanctifiés et rapprochés de lui-même...

Le choix d'une famille spéciale pour le service du temple, — veut dire le poète, — est d'institution divine, tout comme le choix incontesté de certains jours pour la célébration des fêtes. Nul ne peut, sans témérité, porter atteinte à cette économie divine. Sirach montre à ses contemporains, par des exemples tirés de l'histoire du peuple israélite, combien le respect de la Loi et des institutions à d'heureuses conséquences, quelles suites funestes, au contraire, entraîne leur violation. C'est dans ce but qu'il déroule la longue série des personnages dont l'histoire a conservé le souvenir, et rappelle sommairement leurs actions bonnes ou mauvaises. A cette occasion, et avec une arrière-pensée évidente, il raconte la révolte de la faction de Coré contre Aaron, de ces téméraires qu'une jalousie dévorante animait contre lui ; mais ils furent à leur tour dévorés par les flammes, et la dignité d'Aaron en reçut un nouveau lustre : avertissement indirect aux envieux du grand prêtre Onias, descendant d'Aaron, de ne pas s'exposer au triste sort de la faction de Coré. Il s'arrête avec la même complaisance sur l'épisode de Phinéès, petit-fils d'Aaron, le troisième en gloire, qui réconcilia Dieu avec Israël. — Il passe rapidement sur la période affligeante du schisme et sur les nombreux péchés dont il fut l'origine ; mais il insiste sur l'active intervention des prophètes. De l'époque post-babylonienne, il ne mentionne que Zorobabel, le grand prêtre Josué et Néhémie. Et, tout à la fin, Sirach dépeint l'illustre grand prêtre Siméon le Juste, ses actions et sa candeur sacerdotale, dont la mémoire était toute récente. Siméon était l'aïeul des pontifes contemporains et aussi des Tobiades ; son exemple était une leçon instructive, faite pour décourager les ambitions téméraires. Pour rendre ses allusions et plus transparentes et plus efficaces, Sirach termine l'exposé des miracles de Dieu dans la nature et dans l'histoire d'Israël par la prière que voici :

Et maintenant, louez tous l'Auteur de ces merveilles,
.....
Qui nous a traités selon sa miséricorde.
Puisse-t-il nous accorder la joie du cœur,
Faire régner la paix au milieu de nous
Et rester avec Siméon le Juste et ses descendants,
Comme aux jours d'autrefois !

Mais la discorde ne fit qu'augmenter ses ravages, au lieu de cette concorde qu'implorait le poète ; et les affolés de l'hellénisme, par leurs intrigues et leurs bassesses, finirent par mettre l'État judaïque à deux doigts de sa perte.

Note
[1] Dans Josèphe (*Antiquités*, XII, 2, 5 ; 4, 1) le premier Oniade de ce nom de Siméon est dit **le Juste**. Pareillement, le Siméon cité avec éloge par Sirach à la fin de son livre est qualifié **le Pieux** dans sa version syriaque. Les sources talmudiques donnent le même nom de Siméon le Juste au grand prêtre qui aurait eu une entrevue avec Alexandre. Il est donc indubitable que ce qui est dit de ce Siméon se rapporte à Siméon Ier. C'est pure fantaisie de le rapporter à Siméon II (vers 200), et pur entêtement de le soutenir. Un détail qui milite pour Siméon Ier, c'est-à-dire pour les premiers temps de l'empire macédonien, c'est le nom d'Antigone donné à un de ses disciples, évidemment en l'honneur du capitaine d'Alexandre, du général victorieux qui portait ce nom. Il y eut, du reste, sous Agrippa Ier un autre grand prêtre appelé Siméon le Juste et surnommé **Kantherus**.

PREMIÈRE PÉRIODE — LES TEMPS BIBLIQUES AVANT L'EXIL

Troisième époque — La marche en arrière

Chapitre XII — L'approche de la délivrance — 555-538.

Vers le même temps surgirent en Asie Mineure et en Babylonie des événements qui devaient décider du sort des exilés. Un des grands de Babylone, Nabonad, s'était emparé du pouvoir (555). Déjà, quelques années auparavant, un vaillant héros, le roi de Perse Cyrus (Koresch) avait conquis la Médie avec sa capitale Ecbatane (Achmata) et toutes les provinces qui en dépendaient. Les Judéens patriotes virent dans ces faits comme l'annonce d'un revirement prochain de leur propre destinée. Les prophètes Jérémie et Ézéchiel n'avaient-ils pas, en effet, de la façon la plus positive, assigné un terme la captivité et prédit le retour dans la patrie ? Des démarches furent donc faites auprès de Nabonad pour qu'il permit aux Judéens de rentrer dans leur pays. Les espérances de ces derniers durent être d'autant plus vives que le nouveau souverain, à peine monté sur le trône, avait répondu aux vœux des Phéniciens en leur rendant un roi de leur dynastie nationale et, plus tard, avait autorisé le frère de ce prince à régner à son tour. Pourquoi les exilés de Judée n'obtiendraient-ils pas la même faveur que leurs anciens voisins ? La demande en fut présentée probablement par le fils de Jéchonias, Schaltiel, avec l'appui des favoris judéens. Mais Nabonad refusa de l'accueillir et se montra aussi inflexible que jadis Pharaon pour les enfants d'Israël.

Cette déception, qui se doublait d'une avanie, alluma au cœur des patriotes judéens une haine brûlante pour la Babylonie et son roi. Babylone fut, de ce moment, l'objet de leur exécration, au même degré qu'Édom ; ils suivirent avec anxiété le progrès des armes de Cyrus. Un choc des deux puissances paraissait inévitable. Le roi de Perse faisait alors la guerre à Crésus, roi de Lydie, dont la ligue avec Nabonad et le roi d'Égypte Amasis lui créait une nouvelle raison de soumettre Babylone, limitrophe de ses États. Peut-être avait-il des affidés parmi les favoris de la cour ou les païens convertis : on a lieu de le croire, à en juger par les mesures dirigées contre eux par Nabonad et la bienveillance que leur montra plus tard le conquérant ; en tout cas, l'animosité du roi de Babylone à leur égard donne à supposer qu'il soupçonna leur fidélité.

La persécution frappa d'abord ceux qui se distinguaient le plus par leur patriotisme et leur piété : des peines rigoureuses furent édictées contre eux et appliquées avec la dernière barbarie. Il semblait que ce reste de la nation dût, à l'exemple de Job, subir l'épreuve de l'affliction et se purifier dans les souffrances. Les uns furent assujettis à de durs travaux, dont les vieillards mêmes ne furent pas exempts ; les autres jetés dans de noirs cachots, chargés de coups, traînés par les cheveux et la barbe et livrés à toutes les insultes. Les plus zélés bravèrent la mort, en annonçant à haute voix la prochaine délivrance par Cyrus. Comme tous ces persécutés appartenaient à la classe des Humbles, ils supportèrent les tortures avec fermeté et endurèrent le martyre victorieusement. Un prophète contemporain, témoin de la persécution, s'il n'en fut victime, en a fait une peinture sommaire, mais émouvante. Considérant les Humbles comme le cœur de la nation, il parle de leurs supplices comme si le peuple tout entier les eût endurés :

> Méprisé et abandonné parmi les hommes,
> Homme de douleur et familiarisé avec la souffrance,
> ……
> Il a été maltraité, bien qu'il fût humble,
> Et il n'a pas ouvert la bouche.
> Comme un agneau mené à la boucherie,
> Et comme une brebis muette devant ses tondeurs,
> Il n'a pas ouvert la bouche.
> Il est enlevé par la prison et le jugement,
> Et son amertume, qui peut la raconter ?

Une ère de douleurs venait de s'ouvrir pour les Judéens à Babylone, comme jadis pour leurs ancêtres en Égypte, avec cette différence toutefois qu'au lieu de corvées aux champs et aux constructions, c'étaient la prison et la mort qui les attendaient, et que ceux qui reniaient leur nationalité demeuraient saufs. Sur cette terre d'exil aussi, les plaintes des Judéens montèrent vers le ciel. Les psaumes composés à cette époque reflètent, avec la tristesse de ces martyrs, les espérances qui s'y mêlaient. Plusieurs prophètes, avec une précision qui tient du prodige, annoncèrent la chute prochaine de Babylone et la délivrance des captifs. Deux d'entre eux ont laissé des discours qui ne le cèdent en rien aux meilleurs

monuments des générations prophétiques antérieures. L'un surtout a déployé une telle vigueur, une telle richesse de poésie, que ses œuvres comptent parmi les plus belles, et non pas de la littérature hébraïque seulement.

C'est au moment où Cyrus entreprenait enfin son expédition, depuis longtemps projetée, contre Babylone et où le cœur des exilés palpitait dans les fièvres de l'attente, que cet homme de Dieu fit entendre sa mâle parole, dont la chaude énergie n'a point d'égale en ce genre d'éloquence. Si la perfection d'une œuvre d'art consiste dans cet accord absolu de la pensée et de l'expression qui permet d'en embrasser toute la profondeur et la rend saisissable à toutes les intelligences, la longue suite des discours de celui que, faute de connaître son nom, l'on appelle le Second Isaïe ou l'Isaïe de Babylone, est un chef-d'œuvre sans rival. Il unit la fécondité de la pensée à l'élégance de la forme, la puissance qui entraîne à la douceur qui attendrit, l'unité à la diversité, l'élan poétique à la simplicité, et le tout en un style si noble, avec une telle chaleur d'accent, que son œuvre, composée pour ses contemporains, s'applique à tous les âges et à toute époque saisit les cœurs. L'Isaïe de Babylone a voulu consoler ses compagnons de douleur, les soutenir en leur montrant dans un haut idéal le but de leur existence ; il a ainsi, pour tout homme intelligent et sensible, à quelque race et à quelque langue qu'il appartienne, conféré à la race souffrante d'Israël le douloureux privilège d'enseigner, à travers les siècles, comment un peuple peut-être à la fois grand et petit, persécuté à mort et pourtant immortel, être un esclave chargé de mépris et néanmoins un modèle sublime.

Qui fut ce prophète, à la fois grand poète et profond penseur ? On l'ignore ; ni lui-même ni d'autres ne nous font rien connaître de sa vie. Les compilateurs ont trouvé de l'analogie entre l'ampleur et l'élévation de son style et les qualités de celui d'Isaïe l'ancien ; ils ont, pour cette raison, ajouté ses discours à ceux du fils d'Amoz et réuni les uns et les autres en un seul livre. Aucun ne sut mieux que lui réconforter la dolente communauté de Juda ; aucun ne mit plus d'âme à relever les courages défaillants. Sa parole agit comme le baume sur la plaie ou comme un vent léger sur un front brûlant. Consolez, consolez mon peuple, fait-il en commençant,

> Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu,
> Parlez au cœur de Jérusalem, et annoncez-lui
> Que le temps de ses infortunes est accompli,
> Que son iniquité est pardonnée.
> Et qu'elle a reçu de Jéhovah le double pour tous ses châtiments.

Cette communauté, dont la souffrance va jusqu'à l'épuisement et qui a soif de consolation, le prophète la représente comme une mère qui, pour ses fautes, s'est vu repousser et priver de ses enfants, mais que son époux n'a pas cessé de chérir comme la bien-aimée de sa jeunesse. Cette délaissée, il l'appelle Jérusalem, du nom qui résume pour lui toute émotion et toute tendresse : Courage, crie-t-il à cette mère abandonnée,

Réveille-toi, debout, Jérusalem,
Qui as reçu de la main de Dieu et vidé le calice du vertige.
Elle n'a personne pour la diriger, de tous les enfants
Qu'elle a enfantés ;
Nul ne la prend par la main, de tous les fils
Qu'elle a élevés !
.....
Ô pauvre, battue par la tempête, dont personne n'a pitié,
Je garnirai de rubis les pierres de ton seuil,
Et je te donnerai une fondation de saphirs.
.....
Tous tes fils seront disciples de Jéhovah.
Grand sera le bonheur de tes enfants...
.....
Comme un homme que sa mère console,
Ainsi je vous consolerai,
Et vous serez consolés à Jérusalem.

Mais cette consolation, est-ce l'attente d'une vaine pompe terrestre, de la puissance et de la domination ? Non, c'est l'espérance d'une rédemption qui embrassera le monde entier. Ce prophète de l'exil a, le premier, conçu la bénédiction promise à Abraham comme l'annonce du salut pour toutes les races de la terre et, le premier, en a fait comprendre, dans toute son ampleur, la lumineuse notion. Un ordre entièrement nouveau descendra sur le monde ; ce sera comme la création de cieux nouveaux et d'une terre nouvelle, et les choses anciennes seront oubliées et pardonnées. Tous les peuples, toutes les extrémités de la terre auront part à cette délivrance, tous les genoux fléchiront devant le Dieu qu'adore et qu'annonce Israël, et toutes les bouches jureront par son nom. C'est pour accomplir ce salut qu'Abraham est appelé des zones éloignées de la terre et ses descendants choisis dès le ventre maternel. Israël, le peuple de Dieu, a été élu par Dieu pour être son serviteur et son messager vers les peuples, pour servir d'alliance et de lumière aux nations, pour ouvrir les yeux des aveugles. C'est là le but de Dieu, celui que sa Providence a eu en vue dès l'origine des temps. Lorsqu'il a tendu les cieux et fondé la terre, il a aussi jeté les yeux sur Israël, sur Yeschouroun, pour en faire son peuple, son serviteur et son apôtre. Ce peuple-apôtre, élu de Dieu, porteur du salut de toutes les nations et de toutes les langues, la poétique éloquence de ce prophète le glorifie avec une telle exubérance, qu'il apparaît comme un peuple idéal. Et est-il, en effet, rien de plus haut que d'être le guide des peuples sur le chemin de la vérité, de la justice et du salut ? L'Isaïe de Babylone indique en même temps comment ce peuple idéal doit remplir son apostolat :

Voici mon serviteur, sur lequel je m'appuie,
Mon élu, en qui mon âme se comptait,
J'ai mis sur lui mon esprit,
Afin qu'il révèle la justice aux nations.
Il ne criera, ni ne grondera,
Ni ne fera entendre sa voir dehors,

Il ne brisera pas le roseau déjà rompu,
Ni n'éteindra la mèche près de s'éteindre :
Il révèlera la justice comme vérité.

Puisque ce n'est point par la violence que le messager de Dieu fera triompher la vérité et propagera la doctrine, que doit-il donc faire pour en amener la reconnaissance universelle ? Donner l'exemple, se dévouer volontairement et se sacrifier pour sa loi, demeurer ferme devant toutes les persécutions, supporter enfin avec patience l'ignominie et l'outrage. Cette mission reconnue d'Israël, le prophète de l'exil l'expose d'une manière admirable en peu de mots, qu'il met dans la bouche du peuple lui-même. Ce martyre conscient, cette constance d'un côté, cette douceur et cette résignation de l'autre, voilà, dit l'Isaïe de Babylone, ce qui doit procurer la victoire à la loi de justice que représente l'Israël idéal et valoir à celui-ci sa juste récompense. Les nations elles-mêmes arriveront à voir que c'est précisément par ses douleurs, par sa persévérance et son esprit de sacrifice que ce peuple, sous ses dehors d'esclave, a rempli une grande tâche, leur a apporté la rédemption et la paix. La pensée fondamentale du prophète, après avoir revêtu d'abord la forme d'un monologue prophétique des nations, se résume dans une autre formule, brève et forte : Le temple du Dieu d'Israël sera un jour une maison de prière pour tous les peuples.

Voila comment est résolue par Isaïe l'obscure énigme du rôle d'Israël. Ce peuple a reçu le lourd fardeau de l'apostolat parmi les nations, et ce ministère, il doit le remplir par ses souffrances et sa fermeté. Comme peuple-martyr il est peuple-apôtre et ne mourra point. C'est pour son propre bien que Dieu lui a infligé l'exil, afin de le purifier au creuset de la douleur.

La rédemption des peuples au moyen du serviteur choisi de Dieu dès l'origine des temps est, aux yeux du prophète, un événement prochain ; la chute de l'empire de Babylone avec son idolâtrie frivole et licencieuse, et la délivrance de la communauté exilée hâteront l'avènement de ce salut. Cette ruine de Babylone apparaît au prophète avec un tel caractère de certitude, qu'il n'en parle plus comme d'une vision, mais comme d'un fait accompli. Un de ses discours fait la satire de cette ville pécheresse, un autre, celle de l'astrologie, à l'aide de laquelle les mages babyloniens se targuaient de lever le voile de l'avenir. Il raille la grossière idolâtrie des Chaldéens avec une ironie mordante, que n'a eue aucun de ses prédécesseurs. La victoire de Cyrus est de même, dans sa bouche, un fait acquis plutôt qu'une prédiction. Ce qu'il entend prophétiser, c'est que Cyrus donnera aux exilés de Juda et d'Israël la liberté de retourner dans leur patrie et de relever Jérusalem avec le temple. Il déclare expressément, à ce propos, qu'il prophétise à l'avance, afin que, la réalité venue, la parole prophétique et la Providence de Dieu en apparaissent confirmées. Cet événement d'une haute portée arrivera aussi infailliblement que se sont vérifiées les prédictions antérieures. Le vainqueur de la Médie et de la Bactriane, de la Lydie, de l'Asie Mineure et de tant d'autres peuples, n'est qu'un instrument choisi pour amener la délivrance et avancer le salut. Ses victoires signifient l'aurore de la rédemption, et la délivrance des exilés en sera la fin. Cette délivrance et ce retour, le poétique génie du prophète les dépeint d'avance sous les

plus vives couleurs : ceux qui reviendront dans leur patrie verront se renouveler les miracles de la sortie d'Égypte : les chemins s'aplaniront devant eux, des sources jailliront dans le désert pour les désaltérer, et la solitude se chantera en un jardin de fleurs. Rentrés dans leur pays, ils rebâtiront les ruines, relèveront les villes dévastées, feront des solitudes un Éden et pourront vivre à leur vocation dans le repos et dans la joie. L'esprit que Dieu a mis sur son peuple et la doctrine qu'il a mise dans sa bouche ne s'éloigneront plus jamais de lui.

L'Isaïe de l'exil prête son éloquente parole à une grande pensée, d'où sortira un jour la transformation de l'idée religieuse : Dieu, dit-il, est trop haut pour habiter un temple, si vaste qu'il puisse être ; c'est le cœur de l'homme qui doit être le temple de Dieu :

> Le ciel est mon trône et la terre un tabouret pour mes pieds.
> Quel est le temple que vous voulez me bâtir,
> Et quel endroit peut être mon lieu de repos ?
> Tout cela, c'est ma main qui l'a fait,
> J'ai parlé, et tout cela a été.
> C'est vers celui-là seulement que je porte le regard.
> Vers l'humble et le contrit.
> Qui est zélé pour ma parole.

C'est en ces traits lumineux que le prophète de l'exil indique le rôle de son peuple dans l'avenir.

Mais les ombres du présent n'en apparaissaient que plus noires ; elles étaient partout, dans tout ce qu'embrassait le regard. Celui que Dieu avait appelé comme son serviteur refusait d'obéir ; l'apôtre qui devait enseigner la vérité était aveugle et sourd. Au lieu de glorifier la loi déposée entre ses mains, il ne faisait que l'avilir et lui-même se rendait ainsi méprisable. Mais précisément parce que l'état moral de son peuple répondait si peu à la grandeur de sa mission, le prophète avait la tâche d'exhorter et de prêcher, de censurer et de tonner. La communauté de l'exil se composait, comme il a été dit plus haut, de deux classes ou partis ennemis : d'un côté, les pieux et les patriotes, les affligés de Sion, et de l'autre ceux qui, livrés à la vie mondaine, ne voulaient entendre parler ni de Sion, ni de retour, ni de salut. Les premiers, que la souffrance avait rendus craintifs, osaient à peine se présenter et encore moins agir ; les seconds n'avaient que dédain pour ceux qui soupiraient après la délivrance, et allaient même jusqu'à les persécuter. Tandis que les uns s'abandonnaient avec désespoir à cette idée poignante, que Dieu avait délaissé son peuple et l'avait oublié, les autres leur disaient avec ironie : Que Dieu se montre donc dans sa puissance, pour que nous assistions à votre joie. L'objet principal du discours de ce grand prophète inconnu fut de rendre aux uns le courage et de ramener les autres, par la douceur et la réprimande, à de meilleurs sentiments : Reconnaissez, criait-il à ces derniers, reconnaissez donc aux signes du temps que la grâce de Dieu est proche, et il les pressait d'en profiter pour abandonner leurs voies et leurs pensées impies. A mesure qu'il approchait de sa péroraison, son langage devenait plus acerbe pour les mondains, les indifférents, les égoïstes, impuissants à

secouer le joug de l'idolâtrie et des vices de l'idolâtrie. Il termina en dépeignant la délivrance et le retour, et prophétisa que tous les dispersés de Juda et d'Israël seraient rassemblés autour de la montagne sainte de Jérusalem. Et alors, de mois en mois, de sabbat en sabbat, toute créature viendra se prosterner à Jérusalem pour invoquer le Dieu d'Israël ; mais les méchants dont elle verra la punition seront pour elle un objet d'horreur.

L'issue de la guerre était attendue avec moins d'anxiété peut-être par le roi Nabonad et son peuple que par la communauté judéenne. Celle-ci sentait se succéder dans son cœur tantôt de vastes espérances, tantôt des angoisses auxquelles se liait, dans sa pensée, l'existence ou la fin de la race de Juda. Les Babyloniens au contraire, envisageaient avec une certaine indifférence les préparatifs de Cyrus. Au moment où ils s'y attendaient le moins, l'armée perse parut sous leurs murs, une nuit elle détourna les eaux de l'Euphrate qui traversait la ville, et pénétra dans Babylone par le lit du fleuve desséché, pendant que les habitants, plongés dans l'ivresse d'une fête, se livraient aux débauches et aux danses. Quand le jour parut, la capitale était remplie d'ennemis et toute résistance inutile. La pécheresse Babylone succomba de la sorte (538), après deux années de guerre, exactement comme l'avaient prédit les prophètes judéens, à cette différence toutefois que les châtiments également annoncés à son peuple et à son roi leur furent épargnés par la clémence de Cyrus. La hideuse idolâtrie chaldéenne tomba le même jour et fit place à la religion relativement pure des vainqueurs, car les Perses et les Mèdes ne comptaient que deux ou trois dieux, avaient en horreur le culte babylonien et vraisemblablement en détruisirent les objets.

La chute de Babylone guérit à tout jamais les Judéens de l'erreur idolâtre. N'avaient-ils pas de leurs propres yeux vu des divinités, la veille encore hautement vénérées, choir dans la poussière, Bel tomber à genoux, Nébo se prosterner et Mérodach s'affaisser ? Cette révolution acheva de les changer ; leur cœur de pierre fut amolli ; tous, sans exception aucune, même les mondains et les pécheurs, s'attachèrent depuis lors à leur Dieu. Ils abjurèrent leur malveillance envers les humbles, les affligés de Sion, ne les traitèrent plus qu'avec respect et les mirent à la tête de la communauté.

Cependant les pieux et les patriotes s'employaient sans perdre de temps à réaliser la délivrance et le retour promis par les prophètes. Parmi les dignitaires de Nabonad qui rendirent hommage au conquérant, désormais roi de Babylone — il data de la prise de cette ville la première année de son règne (538), — se trouvaient des eunuques issus de la race royale de Juda et dévoués à la loi d'Israël. Ces officiers du palais, ou bien les Chaldéens notables qui avaient embrassé la religion judéenne, firent aussitôt, — probablement de concert avec Zorobabel (Zerubabel), petit-fils de Jéchonias, — des démarches auprès de Cyrus, pour obtenir l'affranchissement de leurs coreligionnaires et, en premier lieu, la liberté des Judéens enfermés pour l'excès de leur piété. Cyrus leur accorda plus encore[1] : il permit aux exilés de retourner dans leur patrie, de rebâtir Jérusalem et de restaurer le temple. Maître de Babylone, il l'était naturellement de toutes les conquêtes de Nabuchodonosor et, par suite, du royaume de Juda. Quels purent être les motifs

invoqués par les solliciteurs à l'appui d'une demande en apparence aussi téméraire que celle d'octroyer une sorte d'indépendance politique aux Judéens ? Et quels furent les mobiles qui amenèrent Cyrus à y consentir ? Un des eunuques Judéens a-t-il vraiment, comme on le raconta plus tard, informé le vainqueur perse qu'un prophète de la captivité avait prédit ses victoires et annoncé qu'il permettrait au peuple exilé de rentrer dans sa patrie ! Quoi qu'il en soit, on vit Cyrus, dès le lendemain de la prise de Babylone, faire publier par hérauts et par lettres royales, dans toute l'étendue de son empire, un édit prescrivant que tous les Judéens fussent libres de retourner à Jérusalem et d'y élever un sanctuaire ; ceux qui resteraient étaient autorisés à les munir d'or et d'argent, ainsi que de bêtes de somme ; enfin son trésorier Mithradate reçut l'ordre de remettre aux partants les vases sacrés que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem et déposés comme trophées dans le temple de élus.

Incontinent des mesures furent prises pour organiser le départ. Douze hommes, en représentation des douze tribus, se chargèrent d'aviser aux difficultés et de lever les obstacles. A leur tête se trouvaient deux chefs, également appelés par leur naissance à les commander, l'un, Zorobabel, fils de Schaltiel, fils lui-même de Jébonias, rejeton par conséquent de la race de David, l'autre, Yeschoua, fils de Yehozadak et petit-fils du dernier grand prêtre Séraya. Le premier reçut de Cyrus le titre de satrape (Pechah) des territoires qu'allaient réoccuper les Judéens. C'était une dignité presque royale. A ces douze hommes se présentèrent tous ceux qui éprouvaient le désir de retourner dans leur patrie. Assurément leur nombre, comparé à celui de leurs ancêtres sortant d'Égypte, était fort modeste ; il fut cependant plus élevé qu'on ne s'y fût attendu : 42.360 personnes, hommes, femmes et enfants, ceux-ci comptés de l'âge de douze ans, se disposèrent au départ. C'étaient, en majeure partie, des Judaïtes et des Benjamites, puis des Aaronides partagés en quatre groupes, enfin une petite phalange de Lévites, auxquels s'adjoignit un contingent, d'ailleurs peu considérable, des autres tribus et des peuplades converties au Dieu d'Israël.

La joie de tous ces exilés près de rentrer dans leur pays était inexprimable. Eh quoi ! ils avaient cité jugés dignes de fouler de nouveau le sol de la patrie, de le cultiver de nouveau et d'y relever le sanctuaire ! Il leur semblait faire un beau rêve. L'événement retentit aussi parmi les nations ; on en parla et l'on y vit un prodige que le Dieu d'Israël faisait en faveur de son peuple. Un psaume nous a conservé l'écho des sentiments qui animaient les partants :

Quand Dieu ramena les captifs de Sion,
Nous étions comme ceux qui rêvent ;
Alors notre bouche s'est remplie de joie
Et notre langue d'allégresse.
Alors on disait parmi les nations :
Dieu a fait de grandes choses pour ceux-ci.
Oui, Dieu a fait de grandes choses pour nous,
Et nous en avons été transportés de joie.

Au moment où ils se mirent en route pour Jérusalem et pour la liberté, un psalmiste les exhorta à descendre en eux-mêmes et à s'assurer qu'ils méritaient vraiment ce bonheur : ceux-là seuls qui en étaient dignes et qui cherchaient Dieu devaient se réunir au lieu saint. Mais qui eût choisi parmi eux ?

Note
[1] C'est certainement avec le concours des eunuques judéens de la cour de Babylone que les exilés ont obtenu la permission de retourner dans leur patrie. Sur l'attachement des eunuques (Sarisim) au judaïsme, voir *Isaïe*, 56, 3-4 et suiv., et *Rois* II, 20, 18.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre VI — Les princes Hasmonéens — (160-143)

Lorsque Juda Maccabée eut exhalé sa grande âme sur le champ de bataille d'Eleasa, la nation entière prit le deuil, et véritablement elle était devenue orpheline. L'immense élan qui avait enfanté tant d'exploits prodigieux, suscité tant de poètes avec leurs strophes enflammées, cet élan extraordinaire ne pouvait, en raison même de sa nature fiévreuse, durer indéfiniment, et une détente graduelle devait fatalement lui succéder. Un peuple entier ne peut rester sans cesse sous les armes, pour repousser des hostilités sans cesse renouvelées. D'ailleurs, le principal grief qui lui avait mis les armes à la main n'existait plus, et les Judéens avaient, dans un sens, gagné définitivement leur cause : ils n'étaient plus contraints, désormais, de renier le Dieu d'Israël et de sacrifier à Jupiter. Le traité conclu par Juda Maccabée avec le jeune roi Antiochus Eupator et son tuteur Lysias, traité qui garantissait aux Judéens la liberté religieuse, avait été respecté par Démétrius Io , successeur de ce prince. On pouvait sacrifier dans. le temple de Jérusalem selon les prescriptions de la Loi, et si Yakim ou Alcime, — le grand prêtre institué par Démétrius, — n'était pas précisément cher au peuple, toujours est-il qu'à la différence de son prédécesseur Ménélaüs, il était de race sacerdotale pure. Le parti helléniste et anti-judaïque détenait toujours, il est vrai, la citadelle de l'Acra, d'où il menaçait et les fidèles et le temple ; Bacchidès vainqueur, après la mort de Maccabée, lui avait même donné pleine autorité sur le pays, et il abusait de ce pouvoir au grand dommage des gens de bien. Mais des faits de ce genre, qui pourraient émouvoir ou révolter de grandes âmes, ont moins d'importance pour le vulgaire, amoureux de sa tranquillité avant tout, et peu disposé à risquer sa personne, sa famille et ses biens, s'il n'y est contraint par une autorité reconnue.

Or, Juda Maccabée disparu, une telle autorité manquait en Israël. Les frères hasmonéens, quoique aimés du peuple, ne possédaient pas encore assez de prestige pour rallier la nation en masse autour de leur drapeau, et ils n'étaient, pour elle, qu'un parti comme un autre.

On peut, en effet, distinguer chez les Judéens, après la mort de Juda, trois partis bien tranchés ; et c'est même, à vrai dire, dans l'époque maccabéenne qu'il faut chercher la formation première des partis, ce signe de vitalité dans l'histoire d'un peuple. L'un de ces partis, qui avait ses racines dans l'essence même du judaïsme, était celui des Chassidim (Hassidéens), des piétistes rigides. L'antipode de ce parti était celui des Hellénistes, qui comptaient dans leurs rangs des prêtres, des employés du temple et les descendants de l'ancienne noblesse. La mort de Juda leur avait valu la reprise du pouvoir.

Le troisième grand parti était celui que les Hasmonéens avaient eu, en peu de temps, la puissance de constituer. Il avait à sa tête les trois fils survivants de Mattathias : Jonathan, Siméon et Johanan, autour desquels se groupaient des alliés de leur famille, des amis et d'autres Judéens partageant leurs vues. D'accord avec les Hassidéens dans l'amour du judaïsme et des objets de son culte, les Hasmonéens se séparaient d'eux par une intuition plus large, une appréciation plus saine des circonstances et une activité résolue, marchant droit à son but sans s'effrayer des obstacles. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir fait cesser la profanation du sanctuaire et les attentats à la liberté religieuse; ils voulaient aussi supprimer les causes déterminantes de ces maux. L'attitude de ce parti est bien caractérisée par cette parole d'un psalmiste : La louange de Dieu est dans leur bouche, et dans leur main un glaive à deux tranchants. Ils ne pouvaient souffrir que la Judée subit plus longtemps le joug abhorré de la Grèce, que le sort du judaïsme dépendit des caprices d'un despote syrien ou des intrigues d'une faction perverse. Ce n'était pas seulement la liberté religieuse qu'ils prétendaient fonder dans leur pays, c'était aussi l'indépendance politique. — Mais pour cette considérable entreprise, de constituer un État judaïque indépendant, les ressources dont disposaient les Hasmonéens leur semblaient absolument insuffisantes. Ils écoutèrent donc les conseils de la prudence humaine, en cherchant à suppléer, par une assistance étrangère, à leur propre impuissance. C'est ainsi qu'ils entamèrent des relations avec Rome et aussi, parait-il, avec les Parthes, qui avaient pareillement secoué le joug de la Syrie. Mais cette politique terrestre ne pouvait plaire à leurs alliés, les Hassidéens, qui, mettant leur confiance exclusivement en Dieu, attendaient de lui seul, comme dans l'histoire biblique, l'anéantissement miraculeux de leurs ennemis, et qui blâmaient le recours à l'étranger comme un manque de foi à la puissance divine : Il vaut mieux se fier à Dieu qu'aux hommes ; il vaut mieux compter sur Dieu que sur les princes ! Il est à supposer que ce mécontentement fut une des causes qui les séparèrent des Hasmonéens et, par suite, réduisirent le nombre des combattants, circonstance à laquelle on peut attribuer lai mort de Juda.

De ces trois partis, celui des Hasmonéens était le seul qui pût arriver à prendre le timon des affaires. Les Hellénistes avaient trop violemment rompu avec

le gros de la nation pour pouvoir espérer un avenir. Pour les Hassidéens, leurs vues étroites et leur placide indifférence les rendaient incapables de dominer l'anarchie pour y substituer l'ordre. Or, elle était terrible l'anarchie dont la Judée était alors le théâtre. Les deux partis armés — les Hasmonéens et les Hellénistes — s'attaquaient et s'entredéchiraient en toute rencontre ; nulle autorité régulière n'existait dans le pays, d'ailleurs en proie à une famine qui aggravait encore ce triste état de choses. Cette situation troublée est ainsi décrite dans le document primitif : Il y avait une grande affliction en Israël, comme il n'y en avait pas eu depuis le jour où la prophétie avait cessé.

Dans leur désespoir, les Judéens tournèrent leurs regards vers Jonathan Apphus : lui seul, pensaient-ils, saurait dompter des Hellénistes, rendre au pays la paix et le bien-être. Mais Jonathan ne possédait ni la popularité de son frère Juda ni ses qualités militaires. Il était homme d'État plutôt que grand capitaine. Trop faible pour attaquer Bacchidès et son armée, que Démétrius avait fait marcher sur la Judée, il ne pouvait que se tenir sur la défensive. Poursuivis par l'armée syrienne, les Hasmonéens se retranchèrent près d'une citerne d'Asphar, dans un fourré de la plaine du Jourdain ; mais, ne s'y croyant pas encore assez en sûreté, ils envoyèrent les femmes et les enfants de l'autre côté du fleuve, dans la tribu des Nabatéens, avec laquelle ils étaient en bonnes relations. Ces malheureux, que conduisait l'Hasmonéen Johanan, furent attaqués en route par une peuplade hostile, les Bné-Amri, de Médaba, et massacrés jusqu'au dernier ; atrocité dont, plus tard, Jonathan tira vengeance. — Mais les retraites mêmes de la vallée du Jourdain n'offraient plus de sécurité à la troupe hasmonéenne. Bacchidès l'y pourchassa, tomba sur elle un jour de sabbat, où la résistance, sans être défendue, était cependant plus molle par suite des habitudes formalistes de ce jour, — et la contraignit de se sauver à la nage jusqu'au delà du Jourdain. Toute la contrée citérieure se trouva ainsi livrée sans défense à l'ennemi, et Bacchidès ne laissa pas échapper cette bonne occasion d'enlever aux Hasmonéens toute possibilité de tentatives nouvelles.

Il restaura les forteresses détruites, renforça celles d'Acra, de Bethsour, de Gazara, et les munit d'armes et de vivres. En outre, pour mieux s'assurer de la fidélité du peuple, il garda comme otages, dans l'Acra, les enfants des meilleures familles. Bacchidès avait ainsi réalisé, dans l'espace d'une année (160-159), ce que ses prédécesseurs n'avaient pu faire en six ans : il avait brisé la résistance des Judéens. Le bras puissant des Maccabées leur manquait, ils ne le sentaient que trop. Certes, s'il eût convenu au roi Démétrius d'intervenir de haute lutte dans les affaires religieuses du peuple, rien ne lui était plus facile, et il ne pouvait trouver une occasion plus favorable ; mais le deuxième successeur d'Antiochus Épiphane, adonné uniquement aux plaisirs, se contentait d'avoir assuré son autorité sur la Judée, de pouvoir encaisser le tribut annuel et mettre la main sur les forces productives de la nation.

La cour de Syrie montra aussi, après la mort d'Alcime, qu'elle n'entendait plus exercer de compression religieuse. Ce grand prêtre, tout impopulaire qu'il fût, n'avait nullement pactisé avec les Hellénistes à outrance. Il n'était, en somme, qu'un ambitieux, qui se mettait volontiers du côté du plus fort. Le méfait qu'on lui

reprochait n'était pas précisément, à tout prendre, une transgression religieuse. Il y avait dans le temple, entre le parvis intérieur et le parvis extérieur, une sorte de palissade, une cloison à claire-voie, qu'on appelait pour cette raison le Soreg. Cette cloison, œuvre des prophètes, à ce qu'on disait, était une barrière que ne pouvaient franchir les païens, non plus que les personnes souillées par un cadavre. Alcime entreprit de la faire abattre, évidemment dans le but de permettre aux païens l'accès de l'intérieur. Les âmes pieuses en furent profondément blessées, et Alcime ayant été peu après atteint d'une paralysie des membres et de la langue, on ne manqua pas d'y voir un châtiment céleste. La charge de grand prêtre, la plus éminente dans l'État judaïque, se trouvait ainsi vacante ; la cour de Syrie la laissa inoccupée, ne voulant pas que les Judéens conservassent même ce vestige d'indépendance. Pendant sept années, le temple resta sans grand prêtre et le pays sans représentant politique. Selon toute apparence, les fonctions de grand prêtre furent exercées, dans cet intervalle, par un vicaire ou sagan, emploi qui subsista pendant toute la durée du temple. — On ne nous dit pas que les Syriens aient porté d'autre atteinte à la liberté intérieure des Judéens. Bacchidès, dit-on, se retira aussitôt après, et le pays eut deux ans de tranquillité (159-157).

Les chefs du parti hasmonéen, Jonathan et Siméon, profitèrent de cette accalmie pour se refaire et se mettre en état de défense. Dans le désert de Jéricho se trouvait une oasis, qu'ils fortifièrent c'était Beth-Agla, non loin du Jourdain, qui leur offrait le double avantage d'un bois épais et d'une source d'eau douce et limpide. Le voisinage du Jourdain protégeait les derrières de la petite troupe et lui assurait un refuge en cas de défaite. Dans cette guerre, il est vrai, Jonathan n'était guère mieux qu'un chef de bédouins obtenant de la puissance régnante une trêve plus ou moins forcée ; mais il avait une autorité bien plus haute, parce qu'il possédait les sympathies du peuple et qu'il combattait pour une sainte cause. Du poste avantageux qu'il occupait, il dut infliger des pertes sérieuses aux Hellénistes, car nous les voyons de nouveau porter plainte auprès de la cour syrienne contre l'audace des Hasmonéens. Mais Démétrius ni Bacchidès, l'un indolent, l'autre instruit par l'expérience, ne se souciaient plus de batailler avec des guérillas sur un terrain défavorable ; les Hellénistes offrirent alors de leur livrer Jonathan et Siméon, qu'ils se chargeaient de prendre par ruse. Déjà une embuscade était préparée contre ces deux chefs, sur lesquels reposait l'avenir de la nation, lorsqu'un avis, qui leur parvint à temps, leur permit de déjouer le complot. Le résultat de cette échauffourée fut que cinquante Hellénistes furent pris et mis à mort. Bacchidès, qui avait compté sur un prompt dénouement, se vit empêtré dans une nouvelle guerre. Il assiégea les Hasmonéens dans leur fort de Beth-Agla. Mais leur troupe était déjà devenue assez considérable pour pouvoir se partager en deux corps. Harcelé de deux côtés, Bacchidès fut contraint de lever le siège, après avoir perdu une partie de son armée. Il se vengea de cet échec sur les Hellénistes, dont il fit périr un grand nombre.

Jonathan estima le moment opportun pour entrer en négociation avec le général syrien, et il réussit en effet à obtenir un traité de paix. Aux termes de ce traité, Jonathan pouvait, sans être inquiété, demeurer dans le pays ; excepté toutefois à Jérusalem ; comme garantie de ses promesses, — dont on ne connaît, du

reste, rien de plus, — il devait donner des otages. On échangea les prisonniers. Bacchidès se retira, abandonnant à leur mauvais sort ses alliés les Hellénistes. Jonathan fixa sa demeure dans la place forte de Mickmas, où Saül aussi avait autrefois séjourné ; reconnu tacitement chef du peuple judéen, il en traita les ennemis avec une inflexible sévérité. Cette période, pendant laquelle le glaive cessa de sévir en Israël, fut d'environ cinq années (156-152). Ce qui serait sorti de cette situation indécise, il n'est pas facile de le dire ; ce qui est certain, c'est que, à moins d'un hasard inespéré, les Hasmonéens avaient peu de chances de voir se réaliser leur rêve. Une péripétie politique du royaume de Syrie eut, par contrecoup, des suites avantageuses pour la Judée et accrut la puissance de Jonathan et de son peuple.

Ce revirement de fortune fut occasionné par un obscur jeune homme de Smyrne, nommé Alexandre Balas. Ce jeune homme avait une singulière ressemblance avec le roi syrien Antiochus Eupator ; Attale, roi de Pergame, tira parti de cette circonstance pour l'opposer, comme roi rival, à Démétrius qu'il détestait. Il le fournit largement d'argent et de troupes, et Alexandre n'eut pas plus tôt débarqué à Ptolémaïs, que la garnison s'empressa de le reconnaître. Cette circonstance arracha Démétrius à son apathie et le décida à se mettre en quête d'alliés. Tout d'abord, il songea à gagner Jonathan. Dans une lettre flatteuse adressée au chef hasmonéen, il le qualifia d'allié, lui permit de lever des troupes, de se procurer des armes, et ordonna que les Judéens retenus comme otages lui fussent remis. Jonathan n'eut garde de perdre une si belle occasion. Il vole à Jérusalem, en prend possession, fait réparer les murs, met la ville en état de défense. Les Hellénistes, voyant la puissance aux mains de leur redoutable ennemi, abandonnent épouvantés la capitale judaïque et vont se réfugier dans la forteresse de Bethsour. — Mais Alexandre Balas, qui, lui aussi, avait besoin d'aide, vint à son tour solliciter l'alliance de Jonathan et sut, mieux que Démétrius, se le rendre favorable. Il le nomma grand prêtre, lui envoya un manteau de pourpre et une couronne d'or, et l'érigea ainsi en prince vassal du royaume de Syrie et en ami du roi. A la fête des Tentes de l'an 152, Jonathan revêtit pour la première fois les insignes de grand prêtre et fonctionna en cette qualité dans le temple. C'est ainsi que la Judée, si abaissée naguère et poussée jusqu'au bord de l'abîme, mais sauvée par le dévouement héroïque de quelques braves, sortit d'une lutte qui s'était prolongée prés de vingt ans. Elle releva la tète, et sa passive résignation fit place à un rôle actif.

Jonathan, pendant les neuf ans qu'il gouverna (152-144), contribua puissamment à cette fortune croissante. Dans cette compétition des deux rivaux pour la couronne de Syrie, il reconnut, d'un coup d'œil sûr, de quel côté il devait se ranger. Il se déclara pour Alexandre, encore que Démétrius, en homme qui n'avait rien à perdre, eut mis en avant les promesses les plus alléchantes. Ainsi, il avait écrit au peuple des Judéens, —sans mot dire du grand prêtre nommé par Alexandre, — qu'il allait lui faire remise de la plupart des impôts et redevances, rendre à la Judée trois cantons qui avaient été annexés à la Samarie, reconnaître Jérusalem comme cité d'asile et même abandonner aux Judéens l'importante citadelle d'Acra. Il promettait, de plus, de pourvoir aux frais du culte avec les fonds

du trésor royal, et d'affecter à cet effet les revenus de la ville de Ptolémaïs, qui était aux mains de son adversaire. On lèverait des troupes à ses frais, lesquelles auraient droit à l'avancement et à la solde comme celles de Syrie. Ces troupes, soit trente mille hommes, deviendraient, bien entendu, une armée auxiliaire, qui l'aiderait à triompher de son rival. Aux Judéens du dehors, domiciliés en Syrie, Démétrius promettait pareillement toutes les franchises possibles ; il ne permettrait pas qu'ils fussent molestés par leurs voisins, ni qu'à l'époque de leurs sabbats et fêtes, compris les trois jours d'avant et d'après, on les dérangeât par des procès et des citations en justice. Mais le peuple, fidèle à Jonathan, ne donna pas dans le piège ; et Jonathan, lui, connaissait trop bien le caractère de Démétrius pour se laisser leurrer par ses promesses, évidemment intéressées. Il resta le partisan d'Alexandre, l'aida à triompher de son rival, et n'eut point sujet, par la suite, de regretter sa détermination. Alexandre le combla d'honneurs et lui témoigna, d'une manière bien remarquable, combien il lui savait gré de lui être venu en aide dans un moment critique. Recevant à Ptolémaïs son beau-père, Ptolémée VI Philométor, roi d'Égypte, qui lui amenait sa fille, il invita Jonathan à cette entrevue, et le traita comme son égal. Aussi, pendant le règne d'Alexandre Balas (de 152 à 146), la Judée put-elle reprendre haleine et panser les blessures que lui avaient faites la tyrannie d'une part, la trahison de l'autre. Elle se trouva en état de mettre sur pied dix mille hommes de guerre.

De son côté, Jonathan répondit à la bienveillance d'Alexandre par une fidélité à toute épreuve. Lorsque Démétrius II, surnommé Nicator, fils de Démétrius Ier, attaqua, comme héritier légitime du trône de Syrie, l'usurpateur Alexandre, Jonathan continua à soutenir ce dernier, bien que l'Égypte et Rome l'eussent abandonné. Alexandre l'en récompensa en lui cédant la ville d'Accaron (Ekron) et ses dépendances, qui, depuis lors, restèrent partie intégrante de la Judée (147).

Les troubles qui suivirent dans le royaume de Syrie, où une partie du peuple et de l'armée tenait pour Démétrius II, tandis que l'autre restait fidèle à la maison d'Alexandre Balas, même après l'assassinat de ce dernier ; ces troubles, disons-nous, parurent à Jonathan une occasion favorable de se débarrasser des Hellénistes. Il les assiégea dans l'Acra, leur forteresse, où ils continuaient à manœuvrer sans relâche contre le parti national. Dans leur détresse, ils s'adressèrent au nouveau roi de Syrie et lui demandèrent assistance. Démétrius II (146-138) était d'abord disposé à les satisfaire ; déjà même il se mettait en campagne contre Jonathan et lui signifiait d'avoir à comparaître devant lui, à Ptolémaïs, pour se justifier. Mais, voyant Jonathan venir à lui les mains pleines de présents, et jugeant son aide utile contre les ennemis qui le menaçaient lui-même, il se radoucit subitement, et loin de blâmer son entreprise contre l'Acra, il le confirma dans sa dignité de grand prêtre. Jonathan sut mettre à profit la détresse financière que Démétrius avait héritée de ses prédécesseurs pour obtenir de lui, moyennant une somme de trois cents talents, que la Judée serait exempte d'impôts et augmentée de quelques cantons. Ces privilèges furent consacrés par une lettre royale, que l'on déposa dans les archives du temple.

Toutefois, en dépit de ces assurances solennelles, Démétrius regretta bientôt d'avoir ainsi renoncé à ses avantages. Les princes syriens, de père en fils, pratiquaient volontiers l'oubli des engagements et ne se faisaient pas scrupule de reprendre, à l'occasion, ce qu'ils avaient accordé dans un moment de gène. Bientôt, du reste, l'armée judaïque eut la joie inespérée de rendre à la capitale des Syriens les humiliations qu'à maintes reprises ils avaient infligées à Jérusalem. Les habitants d'Antioche, irrités contre Démétrius, l'assiégèrent dans son propre palais ; et comme ses soldats, qu'il ne payait pas, refusaient de le secourir, il se vit dans la désagréable nécessité de s'adresser à Jonathan pour qu'il envoyât à son aide des troupes judéennes. Les trois mille hommes envoyés par Jonathan incendièrent une partie de la capitale syrienne, contraignirent les habitants et les soldats mutinés à lever le siège et à demander pardon au roi. Mais lorsque Démétrius se trouva hors de danger, il ne témoigna à son libérateur qu'une dédaigneuse ingratitude et le traita en ennemi. On ne saurait donc blâmer Jonathan d'avoir tourné le dos à ce roi déloyal, lorsqu'un général d'Alexandre Balas, Diodote Tryphon, ayant organisé une conspiration contre Démétrius, le força de fuir, en faisant proclamer roi à sa place le jeune Antiochus VI, fils de son maître. Reconnaissant envers Alexandre, autant qu'indigné de la mauvaise foi de Démétrius, Jonathan soutint le jeune roi, qui, en récompense, le confirma dans sa dignité de grand prêtre, lui conféra le droit de porter une agrafe d'or, marque distinctive des princes, et lui garantit la propriété des cantons annexés à la Judée. Son frère Siméon eut le commandement de la côte méditerranéenne, depuis l'Échelle de Tyr jusqu'à la frontière d'Égypte. Les deux frères combattirent vigoureusement pour Antiochus, dont le maintien était un gage d'indépendance pour la Judée. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les Hasmonéens finirent par triompher. Ils assiégèrent et prirent plusieurs villes du littoral, pénétrèrent dans Damas, chassèrent les Hellénistes de Bethsour et y mirent garnison.

Mais ce que les Hasmonéens avaient le plus à cœur, c'était de rendre Jérusalem inexpugnable. A cet effet, ils en exhaussèrent partout les murs, les prolongèrent à l'orient jusqu'à la vallée du Cédron. — ce qui protégeait en même temps la montagne du Temple, — et construisirent au milieu de la ville, en face de l'Acra, un solide rempart, pour fermer aux Hellénistes le commerce de Jérusalem. Le ravin dit Chaphenatha, qui séparait de la ville la montagne du Temple, fut comblé, de sorte que toutes les parties de la ville se trouvèrent reliées entre elles. Entreprendre le siège de l'Acra leur parut sans doute peu opportun, soit parce que les Syriens auraient pu en prendre ombrage, soit parce que les généraux de Démétrius conservaient encore, malgré sa chute, une attitude menaçante et qu'il eût été, par suite, imprudent de concentrer toutes les forces sur un seul point. A cette époque (144-143), la Judée possédait quarante mille soldats d'élite.

L'événement montra bien qu'en fortifiant ainsi le pays et en tenant sur pied un nombre imposant de troupes, les Hasmonéens n'avaient pas fait preuve d'une prévoyance exagérée. Le général rebelle Diodote Tryphon ne se vit pas plus tôt maître de la Syrie, qu'il songea à se débarrasser de ce fantôme de roi qui avait nom Antiochus VI, et à ceindre lui-même la couronne de Syrie. Mais il trouvait dans Jonathan un puissant obstacle à ses visées ; dans Jonathan, sincèrement dévoué au

jeune roi par reconnaissance pour son père, et maître alors d'une partie du littoral. Tryphon chercha donc, avant tout, à écarter de son chemin ce grand prêtre judéen devenu trop puissant, et à affaiblir, par sa mort, la Judée et le parti du jeune roi. Mais, jugeant doublement dangereux d'employer la force contre Jonathan, il eut recours à l'astuce et il réussit à vaincre, sur ce terrain, et à amener dans ses filets le plus rusé des Hasmonéens. Informé que Tryphon, à la tête d'une armée, était entré dans Bethsan (Scytopolis), Jonathan y accourut avec quarante mille guerriers ; mais Tryphon l'amadoua si bien par ses présents et ses flatteries obséquieuses, que l'Hasmonéen fut pris au piège. Sur les instances de Tryphon, il renvoya la plus grande partie de ses troupes et se rendit avec lui dans l'importante cité maritime d'Acco (Ptolémaïs), dont le fourbe lui avait promis la possession. Des trois mille hommes qu'il avait gardés, Jonathan en envoya deux mille en Galilée, de sorte que mille seulement le suivirent à Acco. Tryphon avait pris ses mesures pour qu'on s'emparât de la personne de Jonathan, aussitôt entré dans la forteresse, et qu'on massacrât son escorte. Quant aux troupes judéennes retenues dans la plaine de Jezréel et dans la Galilée, Tryphon leur fit donner la chasse ; mais elles avaient eu vent du piège tendu à leur chef, elles se défendirent énergiquement et forcèrent les poursuivants à battre en retraite.

La nouvelle des méfaits de Tryphon, apportée par ces deux mille hommes à Jérusalem, y sema le deuil et l'effroi. On était persuadé que Jonathan, partageant le sort de son escorte, avait péri de la main du perfide. Une nouvelle mainmise des Syriens sur la Judée, avec ses funestes conséquences, semblait prochaine et inévitable, et l'on croyait sentir derrière eux la main des Hellénistes. De fait, il se forma une alliance occulte entre Tryphon et les derniers Hellénistes : il paraît les avoir leurrés de l'espoir qu'il viendrait à leur secours, et eux, de leur côté, lui auraient facilité une entreprise sur la capitale judaïque. Ce double danger fut heureusement conjuré par Siméon Tharsi, le dernier des frères Hasmonéens. Bien qu'approchant de la vieillesse, il montra une résolution si virile, une ardeur si communicative, qu'il sut, dans une grande réunion convoquée au parvis du temple, ranimer dans les cœurs abattus l'espérance de la victoire. Lorsqu'il conclut par ces mots : Suis-je plus que mes frères, qui sont morts pour la religion et pour la liberté ? l'assemblée lui répondit tout d'une voix : Sois notre général, comme l'ont été Juda et Jonathan, tes frères ! Élevé ainsi au commandement par la confiance du peuple, Siméon s'occupa avant tout de mettre Jérusalem à l'abri d'un coup de main du dehors, comme des attaques éventuelles de l'intérieur, et de fermer à Tryphon tout accès dans le pays. A Joppé, le port le plus voisin de Jérusalem, il mit une garnison sous les ordres de Jonathan ben Absalom, pour empêcher, de ce côté, une descente de troupes syriennes. Siméon lui-même rassembla une armée près d'Adida, pour repousser les Syriens en cas d'irruption par les basses terres du littoral.

Mais déjà Tryphon était sorti d'Acco avec le dessein de tomber sur la Judée, terrifiée par son méfait, avant qu'elle pût s'organiser pour la résistance. Il emmenait avec lui Jonathan, qu'il avait retenu prisonnier, parce qu'il comptait tirer parti du danger qui menaçait la tête du héros populaire, bien plus que de sa mort même. Mais quand il sut que la Judée était résolue à lui tenir tête et qu'elle s'était donné un chef prêt à tous les sacrifices, il se ravisa et eut recours à la voie des

négociations. Il prétendit n'avoir retenu Jonathan prisonnier que pour se faire payer les cent talents que les Judéens devaient annuellement au trésor royal et qu'ils avaient cessé de payer. Qu'on acquittât cette dette, qu'on lui remit les deux fils de Jonathan comme otages, et il s'engageait à lui rendre la liberté. Siméon devina bien l'hypocrisie de ces propositions ; il accepta néanmoins, ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir causé la mort de son frère. Tryphon reçut la somme et les otages demandés, mais n'en continua pas moins la guerre ; seulement il dut faire un circuit, car la présence de l'armée judaïque l'empêchait d'aller droit devant lui.

Cependant la fortune, que semblait défier cet ambitieux sans pudeur, traversa encore ses desseins. Une effroyable chute de neige, phénomène rare dans ces chaudes régions, rendit impraticable le trajet des monts de Juda et força Tryphon de prendre par la rive opposée du Jourdain. Pour se venger de sa déconvenue, il fit mettre à mort Jonathan (143), dont les restes furent plus tard, par les soins de Siméon et au milieu de la douleur universelle, déposés dans le sépulcre des Hasmonéens à Modin. Telle fut la fin du quatrième de ces frères, qui fit plus que ses devanciers et que son successeur ; car il fit monter, du fond de l'abîme, la république judaïque à un point d'où elle pouvait aisément s'élever encore, même dans des circonstances médiocrement favorables.

Juda Maccabée, sans doute, avait accompli plus d'exploits et laissé un plus brillant renom de capitaine ; mais Jonathan créa une nation forte et influente et, par la dignité de grand prêtre qui devint son partage, fit de sa propre famille la première en Israël. Juda, en mourant, laissait l'unité nationale presque aussi complètement brisée que sous le règne sanguinaire d'Antiochus ; à la mort de Jonathan, au contraire, la Judée possédait déjà les éléments essentiels d'un État régulier, les bases d'une oeuvre qu'on pouvait désormais poursuivre. Si Juda Maccabée, par le rôle qu'il a joué, rappelle les Juges de la première période de l'histoire d'Israël, Jonathan ressemble, en un sens, à son premier roi, Saül, qui sut mettre un terme à l'anarchie et fonder une autorité centrale. La couronne royale de Saül fut le trait d'union des tribus et en fit un peuple fort ; le diadème pontifical de Jonathan fut le trait d'union des partis et les fondit en une nation énergique, homogène et ayant conscience d'elle-même. L'un comme l'autre, quelque douloureuse que fût leur perte, n'emportèrent pas en mourant l'unité et la puissance nationales, parce que la destinée de ces choses reposait non sur la tête d'un homme, mais sur la conscience de tous. Comme Saül dans son gendre David, Jonathan trouva dans son frère Siméon un successeur capable de développer et de consolider son œuvre.

Mais, à l'époque même où l'État judaïque s'affermissait ainsi à travers les difficultés des luttes politiqués, la doctrine judaïque s'épanouissait sur un autre théâtre et devait, par son caractère original, exercer une influence sur la civilisation du monde. Le développement politique du judaïsme s'est accompli dans la Judée, son développement théorique dans l'Égypte.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre VII — L'école juive d'Alexandrie — (160-143)

Le merveilleux pays du Nil, ce berceau du judaïsme, et qui avait été jadis pour le peuple d'Israël l'école du malheur, devint pendant cette nouvelle période l'école de sagesse de la nation judaïque. Sous la domination des princes grecs, comme autrefois sous le règne des Pharaons, l'établissement des Judéens en Égypte fut favorisé. Ceux-ci se répandirent dans toute la zone qui s'étend du désert de Libye au nord, jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, au sud. Comme avaient fait autrefois leurs ancêtres, ils s'y multiplièrent à leur tour. Cet accroissement, dû plutôt à la fécondité de la race qu'à de nouvelles immigrations venues de la Palestine, fut si considérable qu'un siècle plus tard, dit-on, il y avait près d'un million de Judéens en Égypte. Dans la Cyrénaïque ainsi que dans la partie habitable de la Libye, les villes renfermaient une population judaïque formée par une colonie que Ptolémée Ier y avait envoyée. En Égypte et dans la Cyrénaïque, les Judéens jouissaient des mêmes droits que la population grecque. Fiers de cette égalité, ils cherchaient à la maintenir avec un soin jaloux. Cependant la population judaïque de l'Égypte ne commença à jouer un rôle actif qu'à l'époque où les froissements devinrent plus fréquents et plus âpres entre la cour d'Égypte et celle de Syrie : à ce moment, comme il s'agissait aussi pour elles de la possession de la Judée, l'une et l'autre avaient intérêt à gagner les Judéens à sa cause. Ceux-ci restèrent toujours fidèles partisans de la dynastie des Ptolémées et lui prêtèrent tout leur appui. Aussi Ptolémée Philométor, sixième du nom, accueillit-il volontiers les fugitifs de la Judée qui, sous le règne d'Antiochus Épiphane, quittèrent leur patrie, par bandes nombreuses, pour se soustraire à la domination despotique des Syriens. Parmi ces fugitifs se trouvait le fils du grand prêtre Onias III, avec d'autres personnages de familles illustres, qui furent traités par le prince égyptien avec des égards tout particuliers et qui trouvèrent dans la suite l'occasion de se distinguer. S'attacher les mécontents de la Judée afin de rentrer avec leur aide en possession de la Palestine, qui avait été enlevée à l'Égypte sous Antiochus le Grand, c'était pour le gouvernement de ce pays, un devoir commandé par une saine politique. Sans doute, en Égypte pas plus qu'en Syrie, on ne s'attendait à voir la lutte entamée par les patriotes judaïtes contre les armées syriennes prendre un tour si imprévu et procurer à la Judée une indépendance relative.

Les Judéens s'étaient principalement concentrés à Alexandrie, la première cité du monde après Rome pour le commerce et la politique, la première après Athènes pour les arts et les sciences. Parmi les cinq quartiers d'Alexandrie, désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet grec, les Judéens en occupaient deux presque entiers : le quartier du Delta notamment, sis au bord de la mer, était habité exclusivement par eux. De cette situation, ils surent tirer tout le parti possible : entrant dans la voie qui leur était indiquée, ils s'adonnèrent à la navigation et au commerce d'exportation. Une partie du blé que Rome tirait de l'Égypte pour nourrir ses légions dut sans doute être chargée sur les navires des Judéens et amenée sur le marché par des commerçants de cette nation. Comme Joseph leur aïeul, ils fournissaient ainsi aux contrées dépourvues de blé les richesses du sol fertile de l'Égypte. Cette activité produisit chez eux le bien-être et amena des habitudes d'existence plus raffinées. Cependant le commerce et la navigation n'étaient pas exclusivement entre leurs mains et ne formaient pas, d'ailleurs, leur unique occupation. Grâce à leur zèle pour l'étude et à leur souple intelligence, ils s'approprièrent l'habileté des Grecs dans les arts et apprirent rapidement à travailler les matières brutes avec élégance et bon goût. Il y eut ainsi, parmi les Judéens d'Alexandrie, de nombreux ouvriers et artistes, groupés en une sorte de corporation. Quand on avait besoin, en Palestine, d'habiles ouvriers pour le temple, on les faisait venir de la communauté d'Alexandrie. Les Judéens y apprirent aussi des Grecs l'art militaire et la science de la politique ; ils s'assimilèrent leur langue si mélodieuse et se plongèrent si bien dans l'érudition et la littérature grecques, que plusieurs d'entre eux comprenaient Homère et Platon aussi facilement que leur Moïse et leur Salomon. Le bien-être dont ils jouissaient, les nobles travaux auxquels ils se livraient, leur culture intellectuelle leur inspirèrent la conscience de leur valeur et cette élévation de sentiments que posséderont plus tard les Juifs de l'Espagne. La communauté d'Alexandrie était considérée comme le centre de la colonie judaïque de l'Égypte : les Judéens du dehors et même ceux de Palestine s'appuyaient volontiers à cette forte colonne du judaïsme.

La communauté d'Alexandrie avait, dans tous les quartiers de la ville, des maisons de prière, appelées Proseukhè ou Proseuktéries. Parmi ces maisons de prière, la synagogue principale se distinguait par sa construction plus artistique, par son élégance et par son riche aménagement intérieur. A Alexandrie et probablement aussi dans le reste de l'Égypte, les maisons de prière étaient en même temps des maisons d'enseignement au sabbat et aux fêtes, après la lecture du Pentateuque, un de ceux qui étaient les plus versets dans la connaissance de la Loi se levait pour faire une conférence sur les passages qu'on venait d'entendre.

La vie juive à Alexandrie n'acquit tout son éclat qu'à l'arrivée des personnages éminents qui vinrent se réfugier dans cette ville, par suite des exactions des Syriens. L'individualité la plus marquante parmi ces derniers, c'était Onias IV, le jeune fils du dernier grand prêtre légitime, de la lignée de Jésua ben Josadak. Lorsque son père, qui avait employé toute son influence à combattre les empiétements des Hellénistes, fut assassiné à l'instigation de ces derniers, Onias IV, ne se sentant plus en sûreté dans son pays natal, avait cherché un refuge en

Égypte. Le roi Philométor lui fit le meilleur accueil, car Onias avait derrière lui un parti nombreux qui voyait en lui le seul prétendant légitime au grand pontificat. Lorsque l'indigne pontife Ménélaüs, ayant perdu l'appui des Syriens, fut mis à mort, et que le prince Démétrius, s'étant échappé de Rome, se fut rendu maître de la Syrie, Onias IV, qui dans l'intervalle avait atteint l'âge viril, conçut l'espoir d'obtenir du nouveau roi la dignité pontificale, qui lui revenait par droit d'héritage. Le roi Philométor, son protecteur, qui était alors en relations amicales avec Démétrius, intercéda peut-être en sa faveur. Mais, après la nomination d'Alkimos, que le roi de Syrie défendit, les armes à la main, contre les Hasmonéens eux-mêmes, Onias renonça à l'espoir d'entrer en possession de la dignité héréditaire du souverain pontificat et se fixa définitivement en Égypte.

Mais Onias n'était pas venu seul en Égypte: un personnage d'importance, Dosithée, semble avoir émigré en même temps que lui. Ces deux hommes, Onias et Dosithée, étaient appelés à jouer un rôle considérable auprès de Philométor. Ce qui leur fournit l'occasion de se signaler, ce fut l'animosité régnant entre les deux frères qui se partageaient le trône d'Égypte, le doux Philométor et le sauvage Évergète, être difforme de corps et d'esprit, que son hideux embonpoint avait fait surnommer Physcon (le Ventru), et qu'on appelait aussi Kakergétès (le Malfaisant), à cause de sa férocité.

Pendant les expéditions guerrières de Philométor, Physcon, appelé à partager les soins du gouvernement avec sa sœur Cléopâtre, femme de son frère, en avait profité pour chasser celui-ci du trône. Il le contraignit ainsi d'aller à Rome en posture de suppliant et d'implorer du sénat sa réintégration. Le sénat, toujours avide d'étendre la puissance romaine, consentit bien à reconnaître les droits de Philométor, mais il se garda de laisser échapper l'occasion d'affaiblir l'Égypte, en maintenant la discorde entre les deux frères. Il décréta que la Cyrénaïque, située à l'ouest de l'Égypte, en fût détachée et érigée en royaume, au profit de Physcon. Mais celui-ci ne se contenta pas de son modeste territoire, et il continua ses sourdes machinations pour chasser de nouveau Philométor. Une nouvelle rupture survint donc entre les deux frères et la guerre éclata. Philométor osa braver Rome, qui prit parti pour Physcon. Mais il manquait de soldats, car la population grecque d'Alexandrie, au milieu de tous les vices inhérents au caractère hellénique, poussait l'irrésolution et le manque de fermeté au plus haut degré. Ce qui faisait surtout défaut à Philométor, c'étaient de bons généraux. Dans cette extrémité, il confia le commandement de l'expédition contre son frère aux Judéens émigrés, Onias et Dosithée : sans doute ceux-ci avaient déjà donné des preuves de leurs capacités. La population judaïque de l'Égypte se rangea comme un seul homme du côté de Philométor. Grâce à l'habileté des deus généraux judéens, Philométor réussit à affaiblir son frère à tel point qu'il aurait pu le réduire pour jamais à l'impuissance. Depuis cette époque (153), Onias et Dosithée restèrent en grande faveur auprès de Philométor et conservèrent le commandement suprême de son armée.

Séparés de leurs concitoyens indigènes par des lois particulières, par leur manière de vivre, les Judéens devaient s'estimer heureux d'avoir à leur tête un homme qui avait assez d'autorité pour les maintenir en faisceau et les constituer en

un corps ayant son caractère propre. Onias devint ainsi une sorte de chef suprême ou d'ethnarque des Judéens. Fut-il désigné à ce poste par les gens de sa race et leur choix confirmé par Philométor en reconnaissance de ses services ? ou bien le prince lui accorda-t-il spontanément cette dignité ? Peu importe. Les fonctions d'Onias acquirent bientôt une haute importance. L'ethnarque avait le droit de diriger les affaires intérieures de la communauté, d'exercer la judicature et de veiller au respect des traités. Il représentait les siens vis-à-vis de la couronne et il était chargé de leur faire connaître les ordonnances royales qui les concernaient. La dignité d'ethnarque, qui eut dans Onias son premier titulaire, offrait aux Judéens de l'Égypte entière des avantages trop nombreux pour qu'ils hésitassent à la reconnaître. Grâce à elle, ils pouvaient former une compacte unité sous la direction d'un chef revêtu d'un titre princier. Une nouvelle création vint encore consolider cette unité. Malgré toute la considération dont Onias jouissait à la cour de Philométor et parmi ses frères, il ne pouvait se faire à l'idée d'avoir été privé, par les événements de la Judée, des fonctions de grand prêtre qui lui revenaient de droit. Pendant les troubles de la Judée, quand Alkimos fut nommé pontife au mépris des droits de la famille légitime, Onias conçut le dessein de remplacer le temple profané de Jérusalem en érigeant en Égypte un sanctuaire dont il serait, de droit, le grand prêtre. Était-ce la piété ou l'ambition qui l'animait ? Les sentiments intimes échappent à l'histoire. Pour obtenir l'assentiment des Judéens, Onias invoqua une prophétie d'Isaïe qui devait s'accomplir par son œuvre (Isaïe, XIX, 19) : Un jour viendra où Jéhovah aura un autel dans la terre de Misraïm.

Onias communiqua son projet à Philométor, qui l'approuva, et, pour le récompenser de ses services, lui donna un district dans la contrée d'Héliopolis, à 180 stades au nord de Memphis, au milieu du pays de Goschen. Sur les ruines d'un temple païen, consacré à la divinité égyptienne Bubaste, dans la petite ville de Léontopolis, où l'on adorait jadis des animaux, Onias dressa le sanctuaire judaïque (154-152). Son aspect extérieur ne ressemblait pas tout à fait à celui du temple de Jérusalem : il avait la forme d'une tour et ses murailles étaient en briques. A l'intérieur, tous les vases sacrés rappelaient ceux du temple de Jérusalem, sauf le chandelier d'or à sept branches, qui était remplacé par un lustre d'or suspendu à une chaîne du même métal. Des prêtres et des lévites, qui avaient fui la persécution de Judée, accomplissaient les sacrifices et la liturgie dans ce temple d'Onias (Beth-Honio). Pour l'entretien du temple et des prêtres, le roi abandonna les revenus du territoire d'Héliopolis. Ce district, formant un petit État sacerdotal, prit le nom d'Onion. C'était un lien de plus entre les Judéens de l'Égypte. Si le temple d'Onias était pour ceux-ci le centre religieux où ils se rendaient en pèlerinage à l'époque des fêtes et où ils offraient leurs sacrifices, ils ne songèrent pourtant pas à rompre avec le sanctuaire de Jérusalem et à placer Beth-Honio au niveau ou plutôt au-dessus de ce dernier, comme avaient fait les Samaritains. Au contraire, ils honoraient Jérusalem comme la sainte métropole et ils considéraient son temple comme le séjour de la Divinité. Mais, grâce à la prophétie d'Isaïe, si merveilleusement réalisée, ils aimaient aussi leur sanctuaire et appelaient Héliopolis la ville de la justice (Ir ha-Tsédek). Cette dénomination provenait d'une interprétation forcée d'un verset du prophète Isaïe (XIX, 18) : En ce jour, il y aura cinq villes dans le pays d'Égypte qui reconnaîtront le Dieu d'Israël, et l'une d'entre elles sera appelée Ir ha-

Hérés. Au lieu de ha-Hérès, on lisait ha-Tsédek. A une époque moins troublée, où la susceptibilité eût été de mise, on n'aurait pas manqué en Judée de mettre en interdit le temple d'Onias, comme on l'avait fait pour celui du Garizim, et d'exclure ses adhérents de la communauté judaïque, comme on avait exclu les Samaritains. Mais lorsque les premières nouvelles de la construction du temple judéo-égyptien arrivèrent en Palestine, l'état du pays et du temple était encore si fâcheux qu'on ne pouvait guère condamner un fait accompli arec l'intention la plus louable. En outre, le fondateur du nouveau sanctuaire ne descendait-il pas, par une suite non interrompue d'ancêtres, des grands prêtres légitimes ? Plus tard, quand les grands prêtres hasmonéens eurent rétabli le culte pur, on vit sans doute avec peine, en Judée, un temple se dressant sur une terre étrangère ; mais le temple d'Onias comptait alors de longues années d'existence, et il n'était plus temps de le condamner. Cependant les hommes pieux ne pouvaient réprimer un certain malaise à l'idée que l'existence du temple d'Héliopolis constituait une violation de la Loi. Les mesures prises plus tard à l'égard de ce sanctuaire procédaient précisément de ces sentiments contradictoires, c'est-à-dire du respect qu'on lui témoignait, parce qu'il avait été érigé dans des circonstances critiques, et de la répugnance qu'il inspirait, à cause de l'irrégularité de sa situation légale.

Dans le territoire d'Onion, Philométor avait permis de construire un château fort destiné à protéger le temple. Naturellement le château et sa garnison étaient placés sous le commandement d'Onias. Il était aussi le chef militaire du district d'Héliopolis, appelé ordinairement district arabe. Eu égard à cette partie de ses attributions, Onias portait le titre d'arabarque (commandant du district arabe) ou, suivant une autre prononciation, alabarque. A Alexandrie, Onias était le chef civil et judiciaire de la communauté judaïque ; dans le territoire de l'Onion ou dans le district arabe d'Égypte, il était le chef militaire des Judéens guerriers qui y avaient émigré. Le roi Philométor avait une si grande estime pour Onias et ses coreligionnaires, qu'il lui confia un nouveau poste d'une très haute importance. Les ports de mer et ceux des bouches du Nil rapportaient au trésor royal des revenus considérables. On y percevait, à l'entrée et à la sortie, des droits de douane sur les matières premières et les produits manufacturés. Grâce à ces revenus, l'Égypte, sous les Ptolémées et plus tard sous les Romains, était devenue le pays le plus riche du monde. Philométor confia à Onias la surveillance générale des douanes maritimes et fluviales. Sans aucun doute, c'est parmi les Judéens d'Alexandrie, qui demeuraient près du port, que furent choisis les préposés chargés de la direction des bureaux de douane d'entrée et de sortie.

Un autre événement bien plus considérable, et qui a eu une influence profonde sur le développement général de l'humanité, se produisit à la même époque, sur le même théâtre, et fut aussi diversement apprécié. La présence des fugitifs de la Judée, qui avaient quitté leur patrie et renoncé à leurs habitudes d'existence par attachement pour la loi de leurs pères, peut avoir éveillé chez le roi Philométor, prince éclairé et ami de la science, le désir de connaître cette roi, objet d'une vénération si haute. Ou bien les Judéens qui avaient accès auprès du roi ont-ils excité son intérêt en faveur de la Loi, si vilipendée par son adversaire, Antiochus Épiphane, au point qu'il désirât la lire dans une traduction ? Il se peut aussi que le

libelle, dirigé contre les Judéens et leur origine, qui était répandu sous le nom du prêtre égyptien Manétho et écrit en langue grecque, ait fortifié chez ce prince le désir de connaître d'après les sources l'origine et l'histoire du peuple judéen. Ce pamphlet contenait des détails mensongers sur le séjour des anciens Judéens en Égypte : il racontait qu'ils étaient haïs dans le pays en leur qualité de pasteurs et qu'ils en furent chassés, comme des lépreux, sous la conduite d'un chef qui s'appelait Moïse. Mais quelle qu'ait été la raison déterminante de l'œuvre entreprise, la traduction dans cette belle langue grecque du livre sublime qui s'appelle le Pentateuque fut un fait de la plus haute y importance[1]. Nous ne savons rien de plus précis sur le manière dont l'œuvre fut menée à bonne fin. Selon toute apparence, le travail fut confié à cinq traducteurs, de sorte que chacun des livres du Pentateuque fut traduit séparément. Ce qui nous reste de leur œuvre, bien que défiguré et dénaturé en maint endroit, montre que les diverses parties n'ont pas été traitées avec la même méthode et ne peuvent provenir de la même main. La traduction grecque du Pentateuque était aussi en quelque sorte un temple, un sanctuaire érigé à la Loi, sur la terre étrangère, en l'honneur du Dieu d'Israël.

L'achèvement de cette œuvre causa une joie profonde parmi les Judéens d'Alexandrie et d'Égypte. Ils étaient fiers de voir les Grecs, qui se glorifiaient tant de leurs philosophes, forcés de reconnaître la supériorité des doctrines judaïques et leur antiquité plus haute. Ces sentiments de joie et d'orgueil grandissaient encore dans leur esprit à la pensée que la traduction du Pentateuque, menée à bonne fin grâce au concours actif d'un prince judéophile, ouvrait la voie au judaïsme pour pénétrer parmi les Grecs. Aussi, le jour où elle fut remise au roi fut-il fêté par tous les Judéens d'Alexandrie et, chaque année, on en célébrait la commémoration, en se rendant en pèlerinage à l'île de Pharos. Après avoir entonné des chants d'allégresse et récité des actions de grâces, chacun prenait place avec les siens à un banquet servi en plein air ou sous des tentes, suivant le rang des convives. Plus tard, cette fête devint une fête générale : la population païenne d'Alexandrie y prenait part.

Tout autre devait être l'impression produite en Judée par la translation de la Thora en langue grecque. On y haïssait l'hellénisme, qui avait déjà fait tant de mal à la nation. La crainte de voir le sens véritable des doctrines judaïques altéré et faussé par l'interprétation en grec se fit naturellement jour. La langue hébraïque, que Dieu avait parlée sur le Sinaï, paraissait seule digne d'exprimer les doctrines divines. Coulé dans un moule étranger, le judaïsme, aux yeux des purs, semblait méconnaissable et privé de son caractère divin. Aussi considéraient-ils le jour de fête des Judéens d'Égypte comme un jour de deuil-national, semblable à celui où le veau d'or fut érigé dans le désert. On prétend même qu'ils firent de ce jour un jour de jeune. Telle fut la diversité des jugements au sujet de cet événement. Si on envisage les conséquences, on reconnaît que les sentiments des deux partis, la joie des uns, la tristesse des autres, se trouvent également justifiés. Grâce au masque hellénique dont il était revêtu, le judaïsme devint peu à peu accessible aux Grecs, qui étaient alors les agents de la civilisation universelle. Ils se familiarisèrent peu à peu avec ses doctrines et, malgré leur répugnance à les adopter, cinquante ans ne s'étaient pas écoulés que le judaïsme était connu des peuples dominants. La

traduction grecque, ce fut le premier apôtre que le judaïsme envoya dans le monde païen pour l'arracher à sa perversité et à son impiété. Elle fut la médiatrice par laquelle s'opéra le rapprochement entre les deux doctrines ennemies, l'hellénisme et le judaïsme. Le christianisme, ce second apôtre des Judéens auprès des païens, en répandant partout la traduction du Pentateuque, la fit pénétrer profondément dans la pensée et dans le langage des nations. Tous les peuples civilisés adoptèrent des images et des expressions empruntées aux écrits judaïques. Ainsi le judaïsme, grâce à l'œuvre des Alexandrins, pénétra dans la littérature universelle et devint populaire. Mais, d'un autre côté, cette version valut à la doctrine juive bien des interprétations erronées et bien des mutilations. Elle ressemblait à un faux prophète, qui répandait ses erreurs au nom du vrai Dieu. La translation de l'hébreu dans un idiome si dissemblable offrait déjà par elle-même de grandes difficultés. Ce qui les aggravait encore, c'est qu'à ce moment on ne comprenait plus assez la langue hébraïque, non plus que le contenu et la véritable signification de la Thora, pour pouvoir rendre le sens exact de chaque expression. Enfin, le texte grec étant peu contrôlé, le premier venu pouvait y glisser une prétendue correction. Comme on se servait de cette traduction aux lectures du sabbat et des fêtes, le caprice de l'interprète pouvait y introduire des modifications. De fait, le texte grec fourmille d'additions et de corrections de ce genre, et celles-ci se multiplièrent encore davantage lorsque le christianisme entra en conflit avec le judaïsme ; si bien que la forme primitive de la traduction n'est pas toujours reconnaissable sous la forme actuelle du texte. Cependant les Alexandrins des générations suivantes croyaient si bien à la perfection de cette œuvre qu'ils considéraient l'original hébreu comme superflu et s'en rapportaient uniquement au texte grec. Toutes les erreurs qui s'étaient glissées dans la Bible grecque par ignorance, ou par suite de l'obscurité du texte, ou d'additions arbitraires, étaient sacrées à leurs yeux. C'est ainsi que plus tard ils enseignèrent, au nom du judaïsme, bien des choses qui lui étaient complètement étrangères. En un mot, toutes les victoires que le judaïsme a remportées sur le paganisme éclairé. et tous les faux jugements dont il a été victime, ont eu leur source unique dans cette traduction.

Le crédit qu'elle trouva aux yeux des Judéens et qu'elle acquit peu à peu auprès des païens invitait, en quelque sorte à lui prêter une sainteté supérieure et une autorité incontestable. Plus d'un siècle après, un écrivain juif lui attribua, dans un but apologétique, une origine fictive. Il prétendit qu'elle était due à Ptolémée Philadelphe, à qui son bibliothécaire en chef aurait révélé la haute valeur du livre de la Loi. Le prince, dit-il, envoya des ambassadeurs au grand prêtre Éléazar, avec de riches présents, pour lui demander des hommes capables, instruits à la fois dans la langue hébraïque et dans la langue grecque. Celui-ci choisit soixante-douze savants, pris dans les douze tribus, six hommes par tribu, et les fit partir pour Alexandrie. Le roi les accueillit avec grande faveur. En soixante-douze jours, ils eurent achevé la traduction de la Thora et la lurent au roi et aux Judéens présents. C'est à cette légende, qui, jusque dans ces derniers temps, était considérée comme un fait historique, que la version doit son nom de version des Soixante-Douze ou, par abréviation, des Septante.

Une fois le premier pas franchi, le désir de rendre tous les monuments littéraires du judaïsme accessibles au lecteur grec devait nécessairement se faire jour. Peu à peu les livres historiques furent également traduits en langue grecque. Les livres poétiques et prophétiques ne furent traduits que longtemps après, parce qu'ils offraient des difficultés plus grandes.

La translation du Pentateuque en langue grecque produisit dans les communautés de l'Égypte un art nouveau, l'éloquence de la chaire. Peut-être l'usage existait-il aussi en Judée de ne pas se borner à traduire les chapitres du Pentateuque, lus en conférence publique, dans la langue vulgaire du pays (en chaldéen ou en araméen), mais d'y ajouter des explications. Cet usage avait-il passé en Égypte ou a-t-il pris naissance chez les Judéens de ce pays, devenus plus étrangers que tous les autres à la langue hébraïque ? Imitation ou création, l'usage de traduire et d'expliquer aux auditeurs des versets obscurs et peu compréhensibles produisit un genre nouveau. Les traducteurs, empruntant aux Grecs leur manie de discourir, au lieu de s'en tenir au texte, cherchaient à l'étendre, à y ajouter des considérations, à en tirer parti pour l'actualité, à en faire ressortir des leçons. C'est ainsi que l'interprétation de l'Écriture fit naître la prédication, qui devint bientôt un art véritable, grâce à l'habitude grecque d'imprimer à toute chose la grâce et la beauté de la forme. L'éloquence de la chaire est fille de la communauté judaïque d'Alexandrie. C'est là qu'elle naquit, grandit et se perfectionna, pour être imitée, dans la suite, sur une plus vaste échelle.

Le charme que les Judéens de langue grecque trouvaient dans la Bible inspira aux plus lettrés d'entre eux le désir d'en faire le sujet d'un travail personnel, d'en développer les doctrines et même d'en expliquer les difficultés et les contradictions, apparentes ou réelles. Ainsi se forma une véritable littérature judéo-grecque qui prit, par la suite, une extension considérable et eut une influence féconde. Nous savons peu de chose des premiers temps de cette littérature où s'unissaient, comme dans une étreinte fraternelle, les caractères d'ailleurs si opposés des deux nations. Ici s'est vérifié une fois de plus cet axiome expérimental, que la poésie aux nobles accents précède d'ordinaire l'humble prose. Il reste encore des fragments d'écrits où l'histoire des anciens Judaïtes est racontée en vers. Ce furent probablement les disputes des Judéens et des Samaritains qui donnèrent naissance à ces oeuvres poétiques.

Ces deux peuples voisins, professant le même respect pour la Thora, reconnaissant l'unité de Dieu et rejetant l'idolâtrie, différaient de vues sur tout le reste et n'avaient pas abjuré leurs vieilles rancunes ai leur haine mutuelle. Lors des persécutions religieuses, les Samaritains paraissent avoir également émigré en Égypte et s'être unis à leurs compatriotes établis dans le pays depuis le règne d'Alexandre. A l'exemple des Judéens, ces Samaritains d'Égypte s'approprièrent la langue et l'esprit des Grecs.

Même à l'étranger, l'antipathie mutuelle des partisans de Jérusalem et de ceux du Garizim persista. Ils se combattirent avec l'ardeur que déploient des hommes d'une même religion, quand, éloignés de leur patrie, ils ont à défendre

leurs traditions natives. La version du Pentateuque en grec vint jeter au milieu d'eux de nouveaux brandons de discorde. Ce qui irritait surtout les Samaritains, c'est que la version des Septante ravalait la sainteté de leur sanctuaire par l'omission du verset : Tu bâtiras un autel sur le Garizim. Les Samaritains d'Alexandrie essayèrent de protester contre la traduction en général ou plutôt contre cette prétendue falsification du texte. Comme quelques-uns d'entre eux étaient en faveur à la cour, ils obtinrent de Philométor qu'une discussion solennelle eût lieu entre les deux partis religieux, où la question du degré de sainteté des temples samaritain et judaïte devait être tranchée. Ce fut la première controverse de religion qui fût soutenue devant un prince temporel. On ne peut plus guère savoir au juste quelles en furent les phases et l'issue, les documents y relatifs ayant tous un caractère légendaire. Chaque parti voulut s'attribuer la victoire et grossir les avantages obtenus. Du reste, les controverses religieuses n'ont jamais amené de résultat bien sérieux.

Les Judéens d'Alexandrie, qui, sous le règne de Philométor, avaient joui d'un ciel sans nuages, virent bientôt leur horizon s'assombrir pour quelque temps. Comme si la jeune communauté et la communauté mère avaient été unies par un lien mural, toutes deux virent succéder à une ère de bonheur des jours de tristesse. La défaite de Jonathan plongea la Judée dans le deuil. En Égypte aussi, un changement de règne produisit une catastrophe. Après la mort de Philométor, bien que celui-ci eût laissé un héritier du trône, son frère Physcon, Ptolémée VII, qui avait partagé le pouvoir avec lui pendant plusieurs années et qui avait même travaillé à sa chute, songea à s'emparer de la couronne. La population d'Alexandrie, à l'esprit volage, faible et sceptique, était toute disposée à reconnaître comme roi le monstre de laideur et de cruauté qui s'appelait Physcon. Cependant la veuve du roi, Cléopâtre, qui, pendant la minorité de son fils, tenait les rênes du gouvernement, avait également des partisans. Onias lui était particulièrement attaché et, quand la guerre éclata entre elle et son frère, il y prit part en lui amenant une troupe judaïque recrutée dans le territoire d'Onion. A la fin, une convention fut signée entre les deux partis, stipulant que Physcon épouserait sa sœur Cléopâtre et partagerait le pouvoir avec celle-ci (145). Cette union incestueuse fut très malheureuse. Aussitôt après l'entrée de Physcon à Alexandrie, le jour même de son mariage avec Cléopâtre, il fit mettre à mort le jeune héritier du trône et tous ses partisans. Dès lors, la mésintelligence régna entre le roi et la reine, entre le frère et la sœur. Le ventru impudique et sanguinaire alla jusqu'à violer la fille de sa femme ; il répandit le sang et la terreur dans Alexandrie, dont les habitants prirent la fuite en grande partie. Pouvait-t-il épargner les Judéens, qu'il savait dévoués à son odieuse épouse ? Quand il apprit qu'Onias rassemblait une armée pour mettre Cléopâtre à l'abri de ses insultes, il ordonna à ses soldats d'arrêter tous les Judéens d'Alexandrie, hommes, femmes et enfants, de les garrotter et de les exposer ensuite tout nus sur une place publique pour les faire écraser sous les pieds des éléphants. Afin de les exciter contre leurs victimes, il fit enivrer les animaux destinés à cet usage. Alors se produisit un fait qui, aux yeux des malheureux Judéens, passa pour un miracle. Les bêtes ivres prirent leur course dans la direction opposée, où les gens du roi se tenaient, pour se repaître du spectacle promis, et en tuèrent un grand nombre. Ce fut le salut des Judéens.

En mémoire de cette délivrance providentielle, ceux-ci firent de ce jour un jour de fête annuelle. A partir de ce moment, il ne semble pas que Physcon ait inquiété de nouveau les Judéens ; car c'est précisément sous son règne que se développa en eux le goût de l'étude et des spéculations de l'esprit, et que se produisirent des écrivains qui purent travailler librement sur des sujets judaïques. Physcon était lui-même un écrivain : il composa des mémoires l'histoire et de physique. On prétend qu'il eut pour maître un Judéen du nom de Juda (?) Aristobule.

Note

[1] Les sources helléniques et talmudiques s'accordent à placer la version grecque du Pentateuque sous un Ptolémée, qui en aurait été le promoteur. On ne voit que Ptolémée VI, Philométor, qui ait témoigné un véritable intérêt pour les Judéens et le judaïsme ; rien de pareil chez Ptolémée II Philadelphe. La lettre d'Aristée, qui place la traduction sous ce dernier roi, n'a aucune valeur historique. Démétrius de Phalère, qu'elle prétend avoir suggéré à Philadelphe l'idée de faire venir des traducteurs à Alexandrie, ne fut jamais son bibliothécaire, mais archonte d'Athènes. Loin d'avoir accès auprès de ce roi, il lui était odieux et avait été jeté en prison par ses ordres. La lettre d'Aristée ne remonte qu'à 15-20 de l'ère vulgaire (Comparez Monatschrift, 1876, p. 299 sqq.), ainsi près de deux siècles après cette version. Le seul détail réellement historique de ce document, c'est que la traduction grecque fut rédigée pour un Ptolémée ; mais alors ce ne peut être que Philométor, le roi ami des Judéens.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre VIII — Les princes Maccabéens — (143-135)

Au moment où la communauté judaïque d'Alexandrie prenait un si grand essor intellectuel, les Judéens restés dans la mère patrie arrivaient à une situation politique si élevée qu'ils pouvaient envisager avec un légitime orgueil leur abaissement antérieur. Pour juger des progrès qu'ils avaient faits sous Jonathan, il suffit de comparer l'état où sa mort les avait laissés avec celui où ils s'étaient trouvés, lors de la mort de Maccabée. Dans les premiers temps, le successeur de Juda ne put réunir autour de lui qu'une poignée de braves. Il était un chef sans autorité et sans titre, n'ayant ni places fortes ni ressources pour l'attaque et la défense, assailli de tous côtés, du dehors et du dedans, par des ennemis. Le

successeur de Jonathan, au contraire, Siméon Tharsi, le dernier des héroïques fils de Mattathias, trouva en prenant le pouvoir un peuple fort. Il reçut le titre légitime de prince avec la dignité de grand prêtre; il trouva des forteresses, protection efficace contre les attaques de l'ennemi, et il n'avait devant lui qu'un seul adversaire, passablement affaibli déjà par son prédécesseur. Aussi la mort de Jonathan ne produisit-elle pas de découragement. Au contraire, elle enflamma les esprits des partisans de la famille des Hasmonéens et du peuple entier du désir de venger cette noble victime de son déloyal meurtrier. Siméon venait simplement remplir la place laissée vide dans le gouvernement du pays.

En prenant le pouvoir, Siméon, bien qu'au seuil de la vieillesse, avait encore la verdeur et le feu des premières années, comme au temps où son père mourant l'avait désigné pour être le conseiller de ses frères dans les luttes à soutenir contre les despotes syriens. Telle était la sève de cette race des Hasmonéens, qu'il n'y eut qu'un petit nombre de ses membres à qui l'on pût reprocher le manque de courage et d'ardeur. La plupart conservèrent jusqu'à leur dernier soupir la vigueur et la vaillante de la jeunesse. Autour de Siméon se rangeaient ses fils Jean, Juda, Mattathias et un quatrième dont le nom ne nous est pas parvenu, tous courageux guerriers formés dans les combats. Fidèle à la politique de son frère, Siméon chercha à profiter de la faiblesse de ses ennemis, à fortifier le pays, à en étendre les limites. Il réussit au delà de ses espérances ; car il sut procurer à la nation judaïque une indépendance complète vis-à-vis de la Syrie, et il fit de la Judée un État libre. C'est donc à juste titre que son règne est dépeint comme une ère bénie où les vieillards jouissaient tranquillement du reste de leurs jours, où les jeunes gens se réjouissaient de leur vigueur, où chacun était assis sous sa vigne et sous soit figuier, sans que personne l'inquiétait. — Le premier acte de Siméon fut un acte d'indépendance : en effet, il ne demanda pas à son suzerain, le roi de Syrie, de le confirmer dans la dignité de grand prêtre dont le peuple l'avait investi. En prévision de la lutte qu'il allait avoir à soutenir à ce sujet, il fit mettre en état de défense les places fortes de la Judée et y entassa des provisions de bouche.

De plus, il renoua les négociations avec le roi dépossédé Démétrius II (Nicator), bien que celui-ci eût payé de la plus noire ingratitude Jonathan, son sauveur. Il envoya vers lui une députation imposante, qui lui offrit une couronne d'or en signe de reconnaissance de ses droits à la royauté et qui lui promit assistance contre Tryphon. Démétrius répondit par une missive adressée au grand prêtre, à l'ami du roi, aux anciens et au peuple, contenant ces mots : Nous avons reçu la couronne que vous avez envoyée, et nous sommes prêt à conclure avec vous une paix durable et à écrire aux gouverneurs royaux que vos dettes vous sont remises. Les concessions que nous vous faisons sont irrévocables. Les villes fortes que vous avez construites vous appartiendront. Nous vous pardonnons toutes les infractions volontaires ou involontaires commises à notre égard jusqu'à ce jour. Remise vous est faite des impôts dus à la couronne. Les contributions imposées à Jérusalem sont abolies. S'il en est parmi vous qui soient aptes à faire partie de notre armée, ils pourront être admis : que la paix soit entre nous. — Le jour où le peuple fut exempté de l'impôt (le 27 iyar, mai) fut à ses yeux une journée mémorable, digne de figurer, comme demi fête, au nombre des anniversaires de

victoires. Les concessions faites par Démétrius étaient considérées comme un commencement d'indépendance absolue. On adopta comme ère usuelle les années du règne des rois syriens, et on remplaça le nom de ces princes par celui de Siméon : dès le commencement de l'an 142, les actes publics portent : Dans la 1ère année du règne de Siméon, grand prêtre, général et prince. C'était une usurpation de la part du peuple, qui avait acquis la conscience de sa force et se souciait peu de la légalité de son droit à conférer les privilèges royaux à son chef. En effet, Siméon n'était prince légitime ni par acquiescement de la cour de Syrie ni par élection populaire. Lui-même ne voyait, dans les privilèges obtenus de Démétrius, rien qui affirmât son indépendance complète. Le pouvoir réel ne data pour lui que du jour où il obtint le droit de battre monnaie.

A Jérusalem, la joie d'avoir reconquis cette indépendance, tant regrettée depuis la chute de l'État judaïque sous son dernier roi Sédécias, fut si vive que les représentants du peuple, les Anciens ou le Grand Conseil se crurent obligés de faire part de cet événement à leurs frères d'Égypte. Cependant cette démarche leur causait un pénible embarras. En effet, Onias, le fondateur de Beth-Honio, le descendant de la famille de grands prêtres que les Hasmonéens avaient écartée sans espoir de retour, vivait encore en Égypte. Même si Onias ou ses fils avaient renoncé à l'espoir de rentrer en possession du grand pontificat, il n'en était pas moins pénible de rappeler à son souvenir et à celui des Judéens d'Alexandrie, qui lui étaient attachés, que là-bas, en Judée, le peuple avait rejeté pour toujours sa famille. Les représentants du peuple, glissant sur ce point, se bornèrent à faire savoir aux Judéens d'Égypte qu'après une longue période de peine et d'affliction, Dieu les avait enfin exaucés, et que, dans ce temple livré aux dévastations de l'ennemi, souillé par lui du sang de victimes innocentes, ils pouvaient désormais apporter librement leurs sacrifices, allumer les lampes du chandelier sacré et offrir les pains de proposition. Cet exposé, qui évitait avec un soin si délicat tout ce qui pouvait blesser les susceptibilités, parait avoir produit une bonne impression sur les Judéens d'Égypte. Eux aussi se réjouirent de l'indépendance reconquise, et l'année où celle-ci fut rétablie eut à leurs yeux une importance particulière.

Le deuxième acte considérable de Siméon fut de chasser le reste des hellénisants qui se trouvaient encore dans l'Acra de Jérusalem et dans deux autres places fortes, et de détruire leur influence. L'une des deux forteresses se rendit à discrétion. Siméon permit aux hellénisants d'en sortir librement ; puis il fit enlever de leurs maisons les simulacres païens. Quant aux hellénisants de l'Acra, ils s'y étaient fortifiés au point qu'il fallut faire un siège en règle et les prendre par la famine. Après la victoire, les Judéens entrèrent dans l'Acra au son des instruments et en chantant des cantiques. En souvenir de la prise de l'Acra, on institua en ce jour une fête annuelle (23 iyar 141). L'expulsion des hellénisants de la forteresse de Bethsour s'accomplit sans difficulté. Beaucoup d'entre eux paraissent avoir cherché un refuge en Égypte ; d'autres renoncèrent à leurs habitudes païennes et furent admis dans la communauté. Ceux qui persistèrent dans leurs erreurs furent victimes du zèle de l'orthodoxie triomphante. Ainsi disparut, jusqu'aux dernières traces, ce parti ennemi qui, pendant près de quarante ans, avait ébranlé les

fondements du judaïsme et qui, pour sauver sa défection, avait déchaîné sur le peuple le fléau de la guerre civile et étrangère et poussé le pays au bord de l'abîme.

Les deux villes de Bethsour et de Gazara, que Siméon avait enlevées aux hellénisants, furent transformées par lui en forteresses destinées à couvrir le pays. La prise du port de Joppé (Jaffa) fut aussi très importante. La possession de ce port de mer devint pour l'État judaïque une source abondante de revenus. Les droits de douane, que les rois de Syrie avaient établis, à l'entrée et à la sortie, sur les produits et les marchandises, revinrent désormais aux Judéens. Contre l'Acra, retombée en son pouvoir, le dernier des Hasmonéens prit une mesure spéciale. L'Acra ne pouvait rester debout, car la colère populaire s'attachait surtout à cette citadelle du despotisme. Dans une certaine mesure, le sentiment religieux s'élevait aussi contre elle. En effet, avec ses hautes tours, construites par les Syriens pour surveiller la ville, elle dominait la montagne du temple, et cela ne pouvait être admis. La prophétie, d'Isaïe portant que dans les derniers jours la montagne du temple dépasserait toutes les autres et serait plus haute que toute hauteur, signifiait, grâce à une interprétation littérale, que les montagnes et les édifices devaient avoir une hauteur moindre que celle du temple. Siméon dut compter avec ces sentiments, même s'il ne les partageait pas. D'un autre côté, l'Acra était un endroit excellent pour y loger des soldats et y placer des armes. Il parut donc imprudent de raser complètement la citadelle. Siméon et son conseil adoptèrent un moyen terme. On rasa les tours et les remparts, ce qui coûta, dit-on, trois années de travail au peuple. Les murailles et les cours subsistèrent ; mais l'odieux nom d'Acra ou d'Acropolis fut remplacé par l'ancien nom de Birah (Baris) que Néhémie avait imaginé. C'est dans cette citadelle ainsi transformée que les guerriers judéens avaient leurs quartiers de cantonnement et leur arsenal. Siméon lui-même bâtit sa demeure dans la Birah, au milieu de ses soldats. Son fils Johanan (Jean) fut nommé par lui gouverneur du district maritime de Gazara.

Quoique la situation fût favorable à Siméon, car les querelles des deux prétendants à la couronne, qui s'affaiblissaient l'un l'autre, lui donnaient du repos, il dut cependant rester en armes. Ayant accordé son appui à l'un de ces princes, Antiochus Sidétès, il en obtint la confirmation des privilèges octroyés par son frère (140) sous la pression de la nécessité. En outre, il obtint le droit de battre monnaie, preuve significative de son indépendance reconnue.

Ainsi qu'il arrive souvent, la même main qui avait planté l'arbre de la liberté y déposa aussi le germe destructeur. Uniquement guidé par l'intérêt immédiat, n'ayant pas cette intuition des anciens voyants inspirés, qui s'étendait au delà des bornes du présent, Siméon crut assurer l'indépendance si péniblement conquise en la mettant sous la protection de ce peuple, que la soif des conquêtes avait transformé en nation liberticide par essence. Pour échapper aux provocations sans cesse renaissantes des tyranneaux syriens, il se jeta avec sa nation dans les bras de Rome, ce tyran redoutable qui étouffait dans ses embrassements les peuples venus à lui. Pour obtenir en faveur du sien l'alliance romaine, Siméon envoya des ambassadeurs judéens, Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason, chargés d'offrir au sénat un bouclier d'or massif, comme gage de soumission. Le

sénat romain n'était nullement disposé à refuser son alliance à une nation, quelque petite qu'elle fût, étant fermement persuadé que cette protection accordée comme une faveur n'était que le prélude de l'asservissement. Rome ressemblait à un tuteur sans scrupule, qui veille avec soin sur les biens de ses pupilles, afin de pouvoir s'approprier un héritage plus considérable. Le sénat romain fit savoir à ses alliés et vassaux que la Judée avait été également admise dans son alliance et que les princes syriens n'auraient plus le droit de l'attaquer (140). A peine deux siècles après, Rome exigea que son empereur éhonté et sanguinaire fût adoré dans le temple de Jérusalem, et, trente ans plus tard, elle avait déjà anéanti la puissance de la nation judaïque, elle avait massacré ses héros et elle courait sus à ceux qui survivaient. Ni Siméon ni ses contemporains ne prévirent ces tristes conséquences de leur alliance avec les Romains. Ils étaient heureux de voir ceux-ci les appeler leurs amis, leurs frères et leurs alliés. La nation entière sut gré à son prince de lui avoir assuré ces avantages, et, dans sa reconnaissance, elle lui conféra solennellement et d'une manière formelle le droit de la gouverner.

L'antiquité n'offre guère d'autres exemples d'un peuple conférant volontairement et sciemment le pouvoir à un prince et de la transformation pacifique d'une constitution républicaine en constitution monarchique, comme celle qui s'accomplit alors chez les Judéens.

L'acte de transmission du pouvoir, qui nous a été conservé fait ressortir de la façon la plus saisissante les sentiments de reconnaissance que la nation éprouvait pour les Hasmonéens. Rassemblés le 28 éloul (septembre 140) sur la montagne du temple, les prêtres, les Anciens, les chefs de la nation et la population de Jérusalem déclarèrent que, en reconnaissance des grands services rendus par Siméon et la famille des Hasmonéens au peuple et au sanctuaire, la dignité de grand prêtre et de nassi appartiendrait à lui et à ses descendants, tant que le vrai prophète ne surgirait pas dans le pays. Comme insigne de son pouvoir, Siméon aurait le droit de porter le manteau de pourpre arec l'agrafe d'or. Les documents publics devaient être rédiges en son nom. Il aurait le droit de guerre et de paix, le pouvoir de nommer les fonctionnaires civils et militaires et la surveillance exclusive du temple. Toute infraction à son autorité serait sévèrement punie. Cette résolution du peuple fut gravée sur des tables d'airain fixées aux colonnes du parvis du temple et placées bien en vue. Une copie en fut déposée aux archives. Malgré leur répulsion pour les habitudes des Grecs, les Judéens leur avaient emprunté l'usage de fixer sur l'airain ou sur la pierre leurs actions et leurs pensées. Cependant leurs faveurs n'étaient pas le fruit d'un caprice fugitif ; mais ils savaient témoigner à leurs idoles une affection cordiale et un dévouement prêt à tous les sacrifices. Ainsi Israël eut de nouveau un prince légitime, sacré par le rote populaire, après en avoir été privé depuis la captivité de Sédécias. Cependant Siméon ne reçut pas le titre de roi : le peuple ne lui accorda que celui de prince, non pas qu'il voulût amoindrir son autorité, mais parce qu'il voulait rester fidèle au souvenir de la dynastie de David. Dans l'opinion populaire de cette époque, un véritable roi ne pouvait être que le descendant de David et le Messie attendu. Voilà pourquoi le décret du peuple contenait cette restriction que le pouvoir conféré à Siméon durerait seulement jusqu'au jour où surgirait le vrai prophète, Élie, précurseur du Messie.

Ce ne fut qu'après avoir été reconnu comme prince par le vote formel du peuple, que Siméon usa du droit que lui avait accordé Antiochus Sidétès, de battre monnaie. Ce furent les premières monnaies judaïques. Elles consistaient en sicles d'argent et en demi-sicles de cuivre. Elles portaient d'un côté l'indication de la valeur avec ces mots : Schékel Israel (sicle d'Israël) ; de l'autre, la légende : Yerouschalaïm ha-kedoscha (Jérusalem la sainte). La date était indiquée par une abréviation au-dessus des emblèmes, qui consistaient en figures symboliques empruntées au sacerdoce c'étaient, d'un côté, une branche en fleur (la verge d'Aaron), et de l'autre une sorte de coupe (probablement la coupe contenant la manne). Ainsi Siméon, abdiquant sa personnalité, ne mit sur ses monnaies ni son nom ni ses titres de grand prêtre et de prince. Les caractères des inscriptions de ces monnaies sont de l'ancien hébreu ou du samaritain. En effet, celui-ci était familier aux peuplades voisines, tandis que l'hébreu moderne leur était inconnu. Les monnaies qui nous restent de Siméon n'ont pas de date postérieure à l'an IV de son règne.

Les prévenances dont Siméon avait été l'objet de la part d'Antiochus Sidétès, tant que celui-ci avait peu d'espoir de vaincre l'usurpateur Tryphon, se changèrent en froideur aussitôt que, grâce au secours des troupes judaïques, il se vit près du but. Cependant, s'il refusa les deux mille hommes de troupes et les secours d'argent que Siméon lui envoya pour l'aider à prendre la ville de Dora (130), qu'il assiégeait, et pour lui permettre d'avoir plus vite raison de Tryphon, ce fut moins par caprice que par crainte d'avoir à payer ces services d'ingratitude. En effet, il envoya auprès de Siméon son général Kendébaïus, l'Hyrcanien, pour lui reprocher d'avoir élargi les droits obtenus et de s'être approprié, sans offrir de dédommagement, les forteresses de Joppé, de Gazara et de l'Acra de Jérusalem, qui ne lui avaient pas été formellement concédées. Il exigea donc que Siméon lui rendit ces places fortes ou qu'il lui payât en échange mille talents d'argent. Nous n'avons, répondit Siméon, repris que ce qui nous appartenait par héritage de nos pères. Quant à Joppé et Gazara, il en offrit cent talents à Antiochus. Comme on ne put s'accorder, il fallut trancher le différend par les armes. Pendant qu'Antiochus poursuivait Tryphon, qui s'était échappé de la forteresse de Dora, il envoya son général Kendébaïus avec de l'infanterie et de la cavalerie, pour faire la guerre à la Judée et la faire rentrer sous la domination de la Syrie. Siméon se prépara à une lutte opiniâtre. Heureusement, il pouvait mettre en ligne une armée de 20.000 hommes et disposait même d'une cavalerie, dont la privation avait été si funeste à la Judée dans les guerres antérieures. Trop âgé lui-même pour diriger la campagne, Siméon confia le commandement des troupes à ses fils Johanan (Jean) et Juda. Ceux-ci marchèrent à l'ennemi en partant de Gazara. Dans une plaine entre Hébron et Modin, on en vint aux mains et la victoire resta aux Judéens. Kendébaïus et son armée furent défaits et on les poursuivit jusqu'à Azoth. Cette ville, ayant fait résistance, fut livrée aux flammes. Johanan, qui avait contribué le plus puissamment à cette victoire, reçut le surnom de Hyrcan. Cette guerre, la dernière de Siméon (137-136), lui laissa l'espoir que ses fils sauraient maintenir la puissance renaissante de la Judée.

Antiochus, exaspéré de la défaite essuyée par son armée, mais se sentant trop faible pour recommencer la lutte, eut recours à la ruse. Cette famille des Hasmonéens, qui avait lutté contre sa dynastie avec tant d'opiniâtreté et de succès, il voulait la faire disparaître entièrement, et, à cet effet, il semble avoir excité l'ambition et la cupidité d'un homme qui, étant le gendre de Siméon, était bien placé pour tenter un guet-apens. Ptolémée ben Haboub était le nom de ce misérable, que rien ne put détourner du crime, ni le respect dû à un vieux héros, ni l'amour de son peuple, ni les liens de parenté, ni la reconnaissance pour son bienfaiteur. Siméon, en lui donnant sa fille, l'avait comblé de richesses et l'avait nommé gouverneur du district de Jéricho : cette générosité ne suffisait pas à son orgueil. Il voulait, fût-ce au prix d'un crime, devenir le maître de la Judée, et il espérait se maintenir au pouvoir avec l'appui de l'étranger. L'exécution de son horrible dessein ne présenta guère de difficultés. La prudence la plus consommée ne peut prévoir de pareils traits de scélératesse. Malgré son grand âge, Siméon avait encore l'habitude de voyager à travers le pays pour s'assurer, par ses propres yeux, de l'exécution des lois et s'enquérir des besoins du peuple. Dans le cours de ses voyages, il arriva à la forteresse de Dok, près de Jéricho, où résidait son gendre. Sa femme et ses deux plus jeunes fils, Juda et Mattathias, l'accompagnaient. L'aîné, Johanan, était resté dans sa résidence de Gazara. Ptolémée offrit à ses victimes une large hospitalité, leur prépara un somptueux festin. Pendant que les malheureux, pleins de sécurité, se livraient aux douceurs de la table et aux joies de la famille, Ptolémée et ses gens tombèrent sur eux et les massacrèrent (février 135). Le crime accompli, le meurtrier envoya des messagers vers le roi de Syrie, le priant de venir à son secours avec son armée. Il envoya aussi des émissaires à Gazara pour tuer Johanan. D'autres se rendirent à Jérusalem pour s'emparer de la ville et du temple. Mais Ptolémée ne devait pas recueillir le fruit de ses forfaits. Johanan, averti à temps par un de ses amis qui avait pu, à la faveur du désordre, s'échapper de Dok et se rendre à Gazara, s'empara des meurtriers à leur arrivée et les fit mettre à mort. Johanan put arriver à Jérusalem avant Ptolémée et n'eut point de peine à rallier le peuple à sa cause. Antiochus, occupé ailleurs, ne put expédier du secours â temps. Il ne resta plus au fils de Haboub d'autre ressource que de se renfermer dans sa forteresse, où il retint sa belle-mère en otage, et de se fortifier contre les attaques de Johanan.

Telle fut la fin des derniers Maccabées. Pas un d'entre eux ne mourut d'une mort tranquille : tous sont tombés pour leur peuple et pour leur sanctuaire. Juda et Éléazar étaient morts sur le champ de bataille ; Johanan, Jonathan et Siméon, moins heureux que leurs frères, tombèrent victimes de la perfidie des ennemis de leur nation.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre IX — Jean Hyrcan — (135-106)

Jean Hyrcan, qui avait si heureusement échappé aux embûches de son beau-frère, forme en quelque sorte le point culminant et la limite extrême de cette période. Il continua l'œuvre de son père et il eut la gloire de l'achever. Sous ses prédécesseurs, la Judée avait été resserrée dans des limites fort étroites et, même à l'intérieur de son territoire, elle comptait des enclaves occupées par une population étrangère. Hyrcan étendit les frontières au sud et au nord et délivra ainsi le pays des liens qui l'étreignaient. Ces heureux résultats, il les dut autant à des circonstances favorables qu'à ses talents militaires. Mais si le règne de Hyrcan rappelle la splendeur de celui de Salomon ; il lui ressemble aussi par les troubles qui en signalèrent le commencement et la fin. C'est le milieu de ces deux règnes qui en fut l'apogée.

Salomon, à son avènement, avait trouvé dans Adonias un rival, un prétendant, qu'il fallut réduire à l'impuissance. Hyrcan, de même, eut à soutenir une lutte très vive contre des compétiteurs. Parmi eux se trouvait son beau-frère Ptolémée,le meurtrier de son père, qui avait attenté à sa propre vie. Cependant celui-ci n'était redoutable que parce que la Syrie le soutenait. Le soin de sa sûreté personnelle, autant que le devoir, commandait donc à Hyrcan de châtier ce déloyal adversaire. Aussi se hâta-t-il de prendre les devants avant qu'Antiochus pût réunir des troupes pour venir à son secours. Nous ne savons pas avec précision de quelle manière le siège fut mené et quelle en fut l'issue. Suivant une relation évidemment embellie, Hyrcan n'aurait pu pousser les opérations du siège avec toute la vigueur désirable. Ptolémée faisait amener sur la muraille la mère de Hyrcan, d'autres ajoutent : ses frères, et les torturait en sa présence. Elle, en digne femme de la famille des Hasmonéens, suppliait, son fils de ne pas s'inquiéter de ses souffrances et de ne pas retarder pour elle la vengeance des siens. Tiraillé en sens contraire par le devoir et par la pitié, Hyrcan se retira sans avoir obtenu de résultat, devant l'approche du roi de Syrie, qui s'avançait avec une armée pour profiter de l'embarras des Judéens. On prétend qu'après le départ des assiégeants, Ptolémée fit massacrer la mère (et les frères) de Hyrcan. Après quoi, il s'enfuit à Rabbat-Ammon, l'antique capitale des Ammonites, qui avait reçu le nom de Philadelphie et dont le prince, Zénon Kotylas, l'accueillit avec bonté. Il disparut sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Cependant Hyrcan se vit bientôt menacé de dangers plus graves. Antiochus Sidétès, qui avait à cœur de venger sa défaite récente, vint en Judée avec une armée

nombreuse (automne de 135), dévastant le pays sur son passage. Il arriva devant Jérusalem, où Hyrcan, se jugeant incapable dé lui résister en rase campagne, alla se renfermer, espérant trouver un sûr abri derrière ses fortes murailles. Antiochus entreprit un singe en règle. Il entoura la ville de sept camps ; du côté nord, oit le sol était uni, il établit cent tours à triple étage, du haut desquelles ses troupes pouvaient battre en brèche les murailles de la ville. Pour rendre les sorties des assiégés plus difficiles, il fit creuser une double tranchée autour du camp. Cependant les assiégés n'en firent pas moins de fréquentes sorties et repoussèrent vaillamment les attaques des assaillants, de sorte que le siège traîna en longueur. Le manque d'eau, dont soufrait l'armée syrienne, y produisit de nombreuses maladies. De leur côté, les assiégés, qui avaient de l'eau en abondance, manquaient de vivres. Hyrcan se vit dans la cruelle nécessité de commettre un acte inhumain en chassant de la cité les bouches inutiles.

Cependant l'été se passa et les assiégeants n'avaient pas encore chance de prendre la ville. De leur côté, les assiégés, voyant les vivres y diminuer de plus en plus et s'approcher l'époque de la fête des Tabernacles, songèrent à demander la paix. Hyrcan fit les premiers pas et sollicita d'Antiochus un armistice de sept jours. Antiochos l'accorda et même il envoya, pour les sacrifices de la fête, des bêtes aux cornes dorées et des cassolettes d'or. Des négociations furent entamées pour la paix. Les conseillers du roi, lui rappelant la politique d'Antiochus Épiphane, qui ne connaissait d'autre moyen d'extirper du cœur des Judéens leur haine du genre humain que de les forcer à renoncer à leurs lois particulières, l'engagèrent à user de la plus grande sévérité. Si Antiochus avait écouté ses conseillers qui, imbus des préjugés de leur temps, ne voyaient dans les lois séparatistes du judaïsme que la haine de l'humanité, les luttes sanglantes pour la conservation de sa loi et de ses coutumes auraient recommencé pour Israël. Heureusement Antiochus n'était ni assez tenace ni assez fort pour oser se lancer dans une telle aventure. Les conditions de paix qu'il offrit étaient à peu près acceptables. Il demandait aux Judéens de lui remettre leurs armes, de lui payer un tribut pour Joppé, Gazara et les autres villes qui avaient appartenu à la Syrie et de recevoir une garnison syrienne dans Jérusalem. Pressé par la nécessité, Hyrcan acquiesça aux deux premières clauses ; mais il refusa de se soumettre à cette dernière condition, persuadé que le contact avec les Syriens dans la ville sainte amènerait inévitablement des conflits incessants. Il offrit en échange des otages et cinq cents talents. Antiochus accepta cette proposition avec empressement, car cette somme devait lui permettre d'entreprendre la guerre contre les Parthes. Il prit donc les otages — parmi lesquels se trouvait un frère de Hyrcan — et un acompte de trois cents talents, que celui-ci avait soi-disant tirés du tombeau de David. Quant à la ville de Jérusalem, Antiochus se contenta de détruire les créneaux des murs. Ainsi se dissipa le sombre nuage qui avait menacé l'indépendance de la Judée : les dommages qu'il avait causés furent bientôt réparés.

En effet, Hyrcan envoya une ambassade au sénat romain, les priant de renouer avec la Judée l'alliance qu'il accordait si bénévolement aux plus petits États. En même temps, les ambassadeurs se plaignirent d'Antiochus Sidétès, qui s'était emparé de Joppé et de son port, de Gazara et d'autres villes fortes de la

Judée. Le sénat les accueillit avec faveur et émit un décret enjoignant à Antiochus de rendre aux Judéens les places fortes qu'il avait prises. Défense lui fut faite de faire passer ses troupes à travers la Judée et d'en traiter les habitants comme ses sujets (vers l'an 133). Antiochus parait avoir obéi à cet ordre et il dut même montrer bon visage à Hyrcan. En effet, il projetait une expédition contre les Parthes, qui avaient fait partie de son royaume et qui s'en étaient détachés. Son frère Démétrius Nicator, qui avait également entrepris une expédition contre ce peuple, avait essuyé une défaite et était resté prisonnier des Parthes pendant dis ans. Antiochus espérait être plus heureux. Or, malgré l'armée considérable qu'il rassembla, il ne pouvait se passer du concours des guerriers judaïtes et des autres peuples voisins. Il sollicita donc Hyrcan de venir avec son armée, pour faire campagne avec lui. Le roi de Syrie témoigna beaucoup d'égards à l'armée judaïte, durant cette expédition. A la prière de Hyrcan, au lendemain d'une victoire remportée près du fleuve Zab, il fit reposer les troupes le jour de la fête de la Pentecôte et la veille, qui était un sabbat (129).

Antiochus mourut dans cette expédition et laissa la Syrie en proie à de grands troubles. Plusieurs prétendants à la couronne se disputèrent le pouvoir. Hyrcan sut profiter de cet état de faiblesse où la Syrie se trouva pendant plusieurs années, pour agrandir les limites de la Judée et leur donner l'étendue qu'elles avaient eue dans des temps plus heureux. Aussitôt après la mort d'Antiochus, Hyrcan rompit les liens de vasselage qui enchaînaient la Judée à la Syrie depuis le siège de Jérusalem. Il ne voulut même pas conserver avec ce pays de traité d'alliance. Son rival s'estima assez heureux d'être reconnu par lui comme roi de Syrie. Vers cette époque (124), les Judéens de Jérusalem, et surtout les membres du Grand Conseil, adressèrent, pour la seconde fois, une missive aux communautés d'Égypte et à leur chef, Juda Aristobule, de la famille des grands prêtres, qui avait été le maître du roi, les exhortant à célébrer également les jours de la consécration du temple, en souvenir du triomphe remporté sur les infidèles. Ils rappelaient la délivrance miraculeuse que Dieu avait envoyée à son peuple, aux mauvais jours du règne d'Antiochus, et qui avait permis de rétablir le sanctuaire dans sa pureté primitive. Par cette lettre, on invitait, en quelque sorte, la communauté si importante d'Alexandrie à reconnaître le nouvel ordre de choses établi à Jérusalem.

Après la mort de l'usurpateur syrien Alexandre Zebina (123), Jean Hyrcan, qui jusqu'à ce moment s'était tenu sur la défensive, prit une attitude agressive à l'égard de la Syrie. La Judée était enserrée de trois côtés par des peuplades étrangères : au sud, par les Iduméens ; à l'est par les Samaritains, cette nation odieuse qui s'était toujours montrée hostile aux Judéens ; et sur les côtes de la mer Méditerranée ainsi qu'au delà du Jourdain, par les demi Grecs, dont les dispositions n'étaient guère plus amicales.

Hyrcan considérait comme un devoir qui s'imposait à lui de rendre tous ces territoires à la Judée et d'en chasser la population ou de la fondre avec les Judéens. Pour atteindre un but si important, il lui fallait déployer toutes ses forces et surtout disposer de moyens d'action suffisants. Hyrcan se vit obligé de prendre à son

service des troupes de mercenaires. On raconte que, pour payer ces soldats, Hyrcan employa de l'argent tiré du prétendu trésor trouvé dans le tombeau de David.

Hyrcan tourna d'abord ses armes vers l'est, c'est-à-dire vers la contrée du Jourdain et principalement contre le bourg de Médaba. Sichem, la capitale des Samaritains, et le temple du Garizim, qui avait toujours été un objet d'horreur pour la nation judaïque, furent détruits (21 kislew). On célébrait chaque année le souvenir de cet événement (Yom har-Garizim). De ce jour date la décadence des Samaritains ; car si, pendant des siècles, ils ont encore conservé leur caractère propre, s'ils ont survécu jusqu'à nos jours et continué d'apporter des sacrifices sur le Garizim, ils s'affaiblissent de plus en plus par suite de l'absence d'un centre religieux.

Après sa victoire sur les Samaritains, Hyrcan marcha contre les Iduméens. Cette nation, quoique fortement abaissée par les vicissitudes des diverses dynasties asiatiques et macédoniennes qui se succédèrent, et chassée de ses demeures par les Nabatéens, était la seule des peuplades de même souche qu'Israël qui eût su se maintenir, conservant sa haine contre Israël. Hyrcan se vit donc obligé de les réduire à l'impuissance. Il assiégea leurs deux villes fortes, Adora et Marissa (Marèscha), dans le district de Gabalène, qu'il rasa entièrement, après quoi il laissa aux Iduméens le choix entre l'émigration et la conversion au judaïsme. Ils prirent ce dernier parti. Naturellement les temples consacrés aux idoles furent détruits ; cependant les prêtres continuèrent à rester attachés secrètement à leur culte. Ainsi les deux frères ennemis, Jacob et Ésaü, divisés par une haine dix fois séculaire, s'étaient rapprochés, le plus âgé des deux, Édom, s'étant soumis au plus jeune. Pour la première fois, le judaïsme, en la personne de son prince, Jean Hyrcan, se montrait intolérant vis-à-vis d'autres cultes et s'imposait par la violence. Mais il devait bientôt reconnaître à ses dépens le danger qu'il y a à pousser l'esprit de conservation jusqu'au prosélytisme. La fusion des fils d'Édom avec les fils de Jacob n'apporta à ces derniers que des malheurs. Ce furent des Iduméens et des Romains qui détrônèrent la dynastie des Hasmonéens et causèrent la ruine de l'État judaïque.

La guerre avec l'Idumée et la conversion des Iduméens amenèrent une nouvelle expédition de Hyrcan contre Samarie, qui était habitée, en grande partie, par des Macédoniens et des Syriens. Près de cette ville, il avait transplanté des colons iduméens, enlevés au district de Marissa. Ceux-ci se virent inquiétés et maltraités par leurs voisins, à l'instigation d'Antiochus Cyzicène, un des prétendants au trône de Syrie. Ce dernier avait hérité d'Antiochus Épiphane sa haine pour les Judéens, et cherchait à leur susciter mille embarras. Ses généraux faisaient des incursions en Judée ; ils s'emparèrent de quelques places fortes dans le voisinage de la côte et mirent une garnison dans Joppé. Hyrcan s'en plaignit au sénat romain, qui avait promis autrefois à la Judée la libre possession de ce port et des autres villes fortes. Cinq ambassadeurs allèrent porter à Rome les doléances de Hyrcan. Le sénat lui donna raison avec force paroles mielleuses. Un décret enjoignit à Antiochus, fils d'Antiochus Cyzicène, de ne pas traiter en ennemis les Judéens, alliés de Rome, et de leur rendre les villes fortes et les districts qu'il leur

avait enlevés. Enfin les Judéens eurent le droit d'exporter librement des marchandises par leurs ports, et la garnison syrienne de Joppé dut se retirer. Était-ce par soumission à la volonté de Rome ou pour toute autre raison ? C'était toujours un avantage pour Hyrcan de ne pas avoir Rome contre lui et de la voir protester contre les empiétements d'Antiochus Cyzicène.

Mais lorsque Hyrcan, voulant châtier Samarie de son hostilité envers les colons de Marissa, ceignit la ville de fossés et de retranchements et l'assiégea si étroitement que, toutes ses communications se trouvant coupées, la famine commença à s'y faire sentir, Antiochus vint à son secours. Battu dans une rencontre par Aristobule, le fils aîné de Hyrcan, qui dirigeait les opérations du siège avec son frère cadet Antigone, Antiochus dut s'enfuir à Bethsan (Scythopolis). Se sentant trop faible pour vaincre les Judéens, il appela à son aide un des princes régnants d'Égypte, Ptolémée VIII Lathuros. Celui-ci se laissa facilement entraîner ; car il haïssait les Judéens. Sa mère Cléopâtre, que le peuple avait forcée de partager le pouvoir avec lui, lui faisait sourdement la guerre. A l'exemple de ses parents, elle favorisait les Judéens. Elle avait à ses côtés deux fils d'Onias IV, Helcias et Ananias, qu'elle avait nommés gouverneurs du district d'Onion. Ce fut là précisément le motif de l'aversion que son fils avait conçue pour le judaïsme en général. Aussi se rendit-il à l'invitation d'Antiochus, de combattre Hyrcan et de faire lever le siège de Samarie. Malgré l'opposition de sa mère, Ptolémée se rendit en Judée avec une armée de 6.000 hommes. Se sentant trop faible pour oser se mesurer en rase campagne avec l'armée judaïque, il dut se borner à dévaster le pays, espérant par là arracher les Judéens au siège de Samarie. Mais ceux-ci ne levèrent pas le siège et, par un coup de main, ils forcèrent Antiochus à quitter le théâtre de la guerre. Une voix sortie du Saint des saints annonça à Hyrcan, dit-on, la victoire remportée sur Lathuros, au moment même où ses fils venaient de gagner la bataille. Il entendit ces mots prononcés en langue araméenne : Les jeunes princes ont vaincu Antiochus.

Callimandre et Épicrate, les deux lieutenants que Lathuros laissait en Judée pour continuer les hostilités, ne furent pas plus heureux que leur maître. Callimandre succomba dans une rencontre ; Épicrate, gagné à prix d'argent, livra aux princes judéens Bethsan et les villes de la plaine, de Jezréel jusqu'au mont Carmel, qui avaient appartenu aux Grecs ou aux Syriens. Les habitants païens de ces villes en furent aussitôt expulsés. Les jours où les Judéens avaient repris Bethsan et la plaine, les 15 et 16 sivan (juin 109), furent mis au nombre des jours de victoire. Au bout d'un an, les Samaritains, n'ayant plus de secours à attendre du dehors, durent capituler et rendre la ville aux vainqueurs. Soit désir de vengeance, soit mesure de précaution, Hyrcan fit détruire Samarie de fond en comble, y creusa des fossés et des canaux, n'y laissa pas subsister trace de son ancienne splendeur. Le jour où elle tomba aux mains des Judéens (25 marhesvan, novembre 109) devint un jour de fête. C'est ainsi que Hyrcan réalisa les vastes projets des Hasmonéens et acheva leur œuvre. Il avait assuré l'indépendance de la Judée et l'avait mise au niveau des États voisins. Grâce à lui, les ennemis qui la menaçaient de tous côtés, Syriens, Iduméens, Samaritains, étaient vaincus pour la plupart, et le pays était délivré des entraves qui arrêtaient son essor. Les beaux jours des règnes de David

et de Salomon semblaient revenus : des étrangers obéissaient au sceptre judaïque. La vieille haine entre ces races sœurs, la Judée et l'Idumée, avait disparu ; Jacob et Ésaü étaient réconciliés. La Moabie, fille de l'Arnon, dut envoyer de nouveau des présents vers la montagne de la fille de Sion. La rive du Jourdain, les côtes de la mer, les routes qui conduisaient les caravanes d'Égypte en Syrie étaient entièrement au pouvoir de la Judée. Hyrcan eut même la joie de voir l'abaissement de son ennemi Ptolémée Lathuros. Celui-ci, qui vivait en mésintelligence avec sa mère, se rendit à la fin si insupportable à cette dernière, qu'elle souleva contre lui la population d'Alexandrie et le fit chasser de la ville (108). Comme il fuyait sur un vaisseau à destination de Chypre, Cléopâtre envoya une armée à sa poursuite, mais les soldats se rangèrent de son côté ; seule la troupe judaïque du district d'Onion, commandée par les lieutenants Helcias et Ananias, fils d'Onias, resta fidèle et essaya de le chasser de l'île. A Alexandrie comme en Palestine, les Judéens jouaient alors un grand rôle, se prêtant un appui mutuel, combattant ensemble l'ennemi commun, Lathuros, et son allié Antiochus Cyzicène.

Hyrcan, lui aussi, eut ses monnaies avec des inscriptions en vieil hébreu. Mais il n'imita point la retenue de son père et il y mit son titre : Johanan, grand prêtre. Toutefois, une partie de ses monnaies porte cette addition à la légende ordinaire : et la communauté des Judéens, comme s'il avait senti la nécessité d'indiquer qu'il n'exerçait le droit de battre monnaie qu'au nom du peuple. D'autres monnaies portent une inscription différente : Johanan, grand prêtre et chef de la communauté des Judéens. Quant à l'emblème, ce n'était pas le lis des monnaies de son père Siméon. A l'imitation des princes macédoniens, celles de Hyrcan portaient une corne d'abondance.

Vers la fin de son règne, Hyrcan prit de plus en plus des allures de prince temporel. Tous ses efforts tendirent à agrandir son territoire et à fortifier son pouvoir. Il paraît même avoir jeté des regards de convoitise sur la vaste contrée qui commande la route de Damas. La conquête de l'Iturée (à l'est de l'Hermon), conquête achevée par son successeur, avait été préparée par lui. Un mouvement puissant qui se produisit à l'intérieur et qu'il ne put maîtriser, puis sa mort qui suivit de près, l'empêchèrent de mettre son projet à exécution. Ce mouvement, peu apparent à son début prit une tournure si malheureuse que l'édifice péniblement construit par les Hasmonéens en fut ébranlé. Pour la seconde fois, l'État judaïque, parvenu à son plus haut degré de puissance, dut voir que le pouvoir matériel lui échapperait toujours.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Deuxième époque — L'apogée

Chapitre X — Les institutions et les sectes.

Les événements politiques de la Judée, sous Jean Hyrcan et ses prédécesseurs, ne pouvaient manquer d'avoir leur contrecoup dans l'âme même de la nation et d'y provoquer un réveil intellectuel. Par sa lutte demi séculaire, par ses défaites et ses victoires, par son contact avec des populations amies ou ennemies, enfin par le bien-être succédant à la simplicité des mœurs, la nation était parvenue à un haut degré de maturité, maîtresse d'elle-même, grâce à de pénibles efforts, elle pouvait tourner ses regards vers le dedans et, sans renoncer aux résultats acquis, s'assimiler tous les éléments étrangers compatibles avec son caractère. Si jadis les purs avaient protesté contre tout ce qui portait l'empreinte hellénique, beaucoup d'entre eux étaient arrivés maintenant à la conviction que l'hellénisme renfermait bien des éléments qu'on pouvait adopter, sans préjudice des idées nationales. Les Hasmonéens apprirent de leurs voisins, non seulement l'art de la guerre, de l'armement et de la fortification des places, mais encore l'art pacifique de frapper des monnaies aux empreintes élégantes, et aussi l'architectonique des Grecs. Ils avaient fait construire, à Jérusalem, un magnifique palais dans le style hellénique. En avant de ce palais se trouvait un vaste espace couvert, à plusieurs colonnades, appelé le Xyste et destiné aux assemblées populaires. Il était situé prés de la vallée qui séparait le temple de la ville haute. Dans cette dernière, il y avait aussi un bâtiment de style grec, renfermant la salle du conseil et les archives.

Jean Hyrcan fit ériger un mausolée de famille à Modin, le berceau de sa famille. C'était un grand bâtiment dans le style grec, en marbre blanc et poli. Tout autour couraient des colonnades artistement travaillées ; des armes de toute espèce, surmontées de navires, étaient sculptées dans la pierre des colonnes. Sur le faite de l'édifice s'élevaient sept pyramides en souvenir des fondateurs de la famille et de leurs cinq fils. Le mausolée avait une hauteur si considérable qu'on l'apercevait de la haute mer.

Mais cette époque se distingue plus encore par la prépondérance et le développement des éléments propres à la nation que par l'assimilation d'éléments étrangers. La langue hébraïque, qui, depuis le contact avec des peuples asiatiques, avait été remplacée par la langue araméenne, ressuscita en quelque sorte comme langue populaire. Les monuments sacrés que la nation put sauver de la ruine, et dont elle s'inspira souvent, la rendirent chère à son cœur. La langue sainte fut employée pour la composition des nouveaux psaumes, pour les inscriptions des monnaies, pour la rédaction des actes publics ; elle fut aussi usitée pour les chants

du peuple. La langue hébraïque, bien qu'elle empruntât à l'araméen ou au grec bon nombre d'expressions usuelles, montra tellement de vigueur et de sève qu'elle s'enrichit encore de mots nouveaux et s'appropria les éléments étrangers en y mettant sa marque personnelle. A partir de cette époque, la langue porte le nom d'hébreu moderne, qui se distingue de l'hébreu ancien par la clarté et le naturel, s'il lui est inférieur pour l'élévation et l'élan poétique. Les chefs de la communauté et les hommes d'État comprenaient, du reste, le grec. Les premiers en avaient besoin pour leurs rapports avec les rois de Syrie ; et les ambassadeurs envoyés auprès de ces princes ou auprès du sénat romain étaient obligés de s'exprimer en grec. Les noms propres grecs refleurirent plus que jamais.

Le changement survenu dans les esprits à la suite des événements politiques se manifesta plus clairement sur le terrain religieux que dans le domaine des mœurs et de la littérature. Toutes les conquêtes faites depuis Jonathan peuvent être envisagées comme faites dans l'intérêt de la religion. Les revers des Syriens, l'expulsion des Hellénistes, la soumission des Iduméens et notamment la destruction du temple de Garizim, comptèrent comme autant de triomphes du judaïsme sur ses ennemis, sanctionnés par les représentants de la religion et transmis aux générations futures par des solennités semblables à celles qui devaient rappeler le souvenir de la dédicace du temple. Le sentiment religieux se maintint toujours au fond de toutes les manifestations, jusque dans l'abus qu'on en fit en imposant par la force le judaïsme aux païens. Cependant les convictions religieuses s'éclairèrent au libre contact du monde réel. L'expérience acquise des habitudes de la vie sociale produisit des scissions. Les Hassidéens s'étaient retirés du théâtre des événements et, afin de ne pas rester en contact avec le monde, vivaient dans des solitudes où ils pouvaient se livrer tranquillement à la vie contemplative. Ils y formèrent un ordre spécial, ayant des mœurs et des idées particulières, et ils reçurent le nom d'Esséniens. Cependant tous les Hassidéens ne suivirent pas cet exemple. La plupart d'entre eux considéraient comme un devoir, tout en observant rigoureusement les prescriptions religieuses, de consacrer leurs forces à l'indépendance nationale. De là naquit une scission : une fraction des Hassidéens se forma en parti national religieux, qui se sépara des Esséniens en tant que ses membres ne craignaient pas de vivre au cœur des événements et d'y prendre une part active. Ce parti, plus nombreux, commença dès cette époque à porter le nom de Pharisiens (Parouschim). Mais ces hommes, qui étaient l'âme de la nation, et qui avaient surtout à cœur la conservation du judaïsme dans sa forme traditionnelle, devaient apprécier les affaires publiques, les mesures politiques, enfin toutes les manifestations de l'activité nationale, au point de vue des exigences religieuses. Ceux qui se trouvaient à la tête des affaires militaires ou diplomatiques et qui avaient acquis la conviction que les intérêts temporels ne peuvent pas toujours se plier aux lois de la religion, ne pouvaient guère entrer dans ces vues. Ainsi se forma un tiers parti, le parti des Sadducéens (Tsadoukim), qui, tout en restant fidèles à la religion, donnaient le pas à l'intérêt national. De ces trois partis, les Esséniens, les Pharisiens et les Sadducéens, les deux derniers seuls exercèrent dés le début une influence considérable sur la marche des événements. — On ne peut guère déterminer le moment précis où se dessina l'antagonisme de ces partis.

D'ailleurs la genèse des mouvements intimes des âmes reste toujours ignorée. D'après une relation, ce mouvement commença dès l'époque de Jonathan.

Pour les Pharisiens, le terme de parti est impropre et ne peut guère s'appliquer que par opposition aux deux autres sectes. En effet, les sentiments des Pharisiens étaient ceux de la majorité de la nation, dont ils ne se distinguaient que par une originalité plus grande. Ils devaient leur nom à leur façon particulière d'interpréter l'Écriture et d'en tirer des lois nouvelles. En leur qualité de légistes, les Pharisiens formaient le parti des savants, par opposition à la masse ignorante. Le principe fondamental de leur conduite et de leurs sentiments, c'était que la conservation du judaïsme, c'est-à-dire de la Loi et des coutumes des ancêtres, devait être l'unique règle de la société et des individus. Aux Sadducéens, qui soutenaient contre eux que, dans les affaires politiques, il fallait se guider d'après un principe différent si on ne voulait pas sacrifier de graves intérêts d'État aux scrupules religieux, le pharisaïsme répondait que la destinée d'un pays, comme celle des individus, ne dépend pas de l'homme, mais de la volonté divine.

Ni la force, ni la prudence, ni la puissance des armes ne pouvaient, selon eux, déterminer le bonheur ou le malheur de la nation judaïque : c'est là l'œuvre de la Providence, dont la volonté éternelle règle tous Ies événements. Seules, les actions de chaque individu, sa conduite morale, sont du domaine de la liberté humaine, mais les résultats et les conséquences du travail humain en général sont en dehors de nos prévisions. Cette doctrine des Pharisiens, que leurs adversaires, les Sadducéens, rejetaient entièrement, était encore exagérée par les Esséniens.

Les Pharisiens professaient encore une autre doctrine, qui répondait sans doute à une objection soulevée par les Sadducéens. Si la destinée de l'individu ou d'une nation ne dépend pas de sa conduite, la justice divine n'existe pas, puisque le juste a souvent à lutter contre l'infortune, tandis que le méchant jouit d'un bonheur parfait et inaltérable. Les Pharisiens résolvaient cette difficulté en enseignant que la justice divine ne s'exerce pas dans la vie présente, mais après la mort. Dieu réveillera un jour ceux qui dorment dans la poussière, pour récompenser les bons selon leurs oeuvres, pour punir les méchants selon leurs méfaits : les uns ressusciteront pour la vie éternelle, les autres pour l'ignominie perpétuelle. — Mais ces doctrines, qui ne visaient que les convictions intimes, ne donnaient pas lieu à une opposition aussi tranchée que la troisième doctrine des Pharisiens sur l'étendue et l'autorité des prescriptions religieuses. Chez une nation comme celle-ci, dont la religion était en quelque sorte l'âme, qui lui subordonnait tous ses actes, il devait se former, à côté de la loi écrite, des usages et des coutumes dont l'origine, aujourd'hui, se perd dans la nuit des temps. Quand ces pratiques n'étaient pas clairement indiquées par la lettre de la Loi, on les attribuait aux grands docteurs (Sopherim) ou à la Grande Assemblée (Kéneseth ha-ghedola) qui, lors du retour de l'exil, avait raffermi la religion ébranlée. Ces coutumes religieuses étaient désignées sous le nom d'ordonnances des scribes (Dibré Sopherim). Implantées au cœur de la nation et grandissant avec elle, toutes ces coutumes avaient acquis une importance extraordinaire aux yeux du peuple, qui avait bravé pour elles bien des dangers, exposé sa vie et ses biens. Le souvenir des martyrs et l'horreur pour les hellénisants

apostats avaient exalté d'une façon extraordinaire, chez les fidèles, l'attachement à chacune de leurs pratiques. Le temple surtout, qui avait été profané sans pitié et, depuis, si merveilleusement rétabli dans sa pureté, était devenu l'objet de prédilection de la nation, qui le voulait à l'abri de toute souillure. Les prescriptions relatives à la pureté des Lévites, en tant qu'elles concernaient le temple, étaient observées par les Pharisiens avec un redoublement de scrupule et de sévérité.

Cependant la piété extérieure n'excluait pas chez les Pharisiens la piété intérieure. Ils avaient la réputation d'être de mœurs austères, chastes, sobres, doux et bienveillants envers chacun. Dans l'application des lois pénales, ils faisaient prévaloir l'indulgence et ne jugeaient pas les accusés en considérant leur perversité morale, mais en invoquant la faiblesse humaine en général. Un des chefs de leur parti, Josué, fils de Perachia, qui vivait sous Hyrcan, est l'auteur de cette sentence : Procure-toi un maître, fais-toi un ami, et juge tout homme avec bienveillance. En raison de leur piété rigide et de leur extrême bonté, le peuple voua aux Pharisiens un attachement profond et respectueux.

Le parti directement opposé à celui-là poursuivait, comme nous l'avons déjà fait remarquer, une politique nationale. Les Sadducéens comptaient dans leurs rangs toute l'aristocratie judaïque, les hommes de guerre, les chefs militaires, les hommes d'État, ceux qui avaient acquis des honneurs et de la fortune, ou que leurs fonctions d'ambassadeurs auprès des cours étrangères avaient mis en rapport plus intime avec le dehors et qui avaient adopté ainsi des habitudes plus mondaines. Véritable noyau du parti des Hasmonéens, ce sont les Sadducéens qui le servirent le mieux dans les luttes et dans les négociations. Il y avait aussi parmi eux des hellénisants qui s'étaient effrayés de la défection et qui s'étaient amendés.

Ce nom de Sadducéens leur venait sans doute d'un de leurs chefs, Tsadok (Saddouk). Pour les Sadducéens, l'intérêt de l'État primait l'intérêt de la doctrine et de la loi judaïques. Leur passion dominante, c'était un ardent patriotisme. La piété n'occupait que la seconde place dans leur esprit. En véritables hommes d'État, ils avaient acquis la persuasion que la confiance en Dieu et la pratique scrupuleuse des lois religieuses ne pouvaient suffire à assurer l'indépendance de l'État judaïque. Ils posèrent en principe que chacun devait consacrer toute sa force physique et toute son influence morale à cette oeuvre nationale ; qu'il ne fallait pas se laisser arrêter par des considérations religieuses, lorsqu'il s'agissait d'alliances politiques à conclure ou de guerres à entreprendre, quand même elles auraient pour conséquence inévitable la violation des prescriptions du culte. L'homme, disaient-ils, a reçu le libre arbitre en partage, afin qu'il travaille lui-même à son bonheur, qu'il soit le maître de son sort. Dieu ne se mêle en aucune façon des affaires humaines. La récompense et le châtiment de la bonne ou de la mauvaise conduite résultent des actes mêmes, et il est inutile d'admettre la résurrection. Ainsi, sans nier précisément l'immortalité de l'âme, les Sadducéens rejetaient absolument la croyance à une justice réparatrice, s'exerçant après la mort. — Gêné et paralysé par la masse des préceptes religieux, le parti sadducéen en contestait le degré de validité et d'obligation. Mis en demeure de donner un critérium pour fixer l'importance relative des lois, ils donnèrent celui-ci : Les dispositions légales,

clairement énoncées dans la loi mosaïque, sont seules obligatoires ; toutes les autres, émanant de traditions orales ou émises postérieurement, n'ont pas de titres à une observance rigoureuse. Cependant les Sadducéens ne purent s'empêcher d'admettre certaines interprétations traditionnelles des lois du Pentateuque.

L'opposition entre les Sadducéens et les Pharisiens ressort très nettement de l'examen de quelques questions isolées au sujet desquelles ils étaient en désaccord. Elle embrassait les questions judiciaires et les questions rituelles ; les rites du temple étaient particulièrement, pour eux, un sujet de vive contestation. Ainsi les Sadducéens admettaient à la lettre les dispositions pénales édictées par le Pentateuque, au sujet des blessures corporelles : œil pour œil, dent pour dent. Ils acquirent, de la sorte, une réputation de sévérité excessive dans l'exercice du droit pénal, tandis que les Pharisiens, invoquant dans ces cas des interprétations traditionnelles, usaient d'indulgence et se bornaient à imposer des indemnités pécuniaires.

Parmi les questions de rite qui divisaient les Sadducéens et les Pharisiens, plusieurs furent discutées avec beaucoup d'acharnement. De ce nombre était la question de la fixation de la Pentecôte, qui, selon les Sadducéens, devait toujours tomber le dimanche, c'est-à-dire le cinquantième jour après le sabbat qui suit la fête de Pâque. De même la question des libations d'eau sur l'autel, pendant les sept jours de la fête des Tabernacles, et des processions autour de l'autel avec des branches de saule, rites que les Sadducéens rejetaient entièrement. Ils prétendaient également que les sacrifices quotidiens pour le peuple ne devaient pas être payés par la caisse du temple, mais qu'il dépendait du bon vouloir de chacun de fournir les victimes nécessaires. La question de savoir s'il fallait briller l'encens, au jour des Expiations, avant ou après l'entrée du grand prêtre dans le sanctuaire, devint aussi le sujet d'une querelle très vive. Les Sadducéens invoquaient toujours la lettre de la Loi. L'application logique de ce principe les amena parfois à un rigorisme bien plus accentué que celui des Pharisiens, réputés si sévères. Cependant ils attachaient peu d'importance au contact des personnes ou des choses impures. Quand ils voyaient leurs adversaires occupés à purifier les vases du temple souillés par quelque attouchement, ils les raillaient en disant : Bientôt les Pharisiens voudront purifier le soleil lui-même.

Malgré les adoucissements que les Sadducéens apportaient à la religion, ce parti n'était pas aimé du peuple. La tendance de l'époque, tout à fait favorable à la dévotion, leur était contraire. En outre, les Sadducéens rebutaient le peuple par leurs manières arrogantes et dures, et par la sévérité avec laquelle ils appliquaient les lois. De là vint qu'ils ne surent jamais gagner les faveurs de l'opinion publique et qu'ils ne purent faire triompher leurs principes que par la force. A l'époque qui suivit les luttes des Maccabées, la religion avait tellement pris le dessus qu'un véritable ordre religieux put se fonder, qui dépassait, par sa sévérité dans les principes et par son caractère timoré, les Pharisiens eux-mêmes, et qui constituait un phénomène historique tout nouveau. Cet ordre, qui était appelé à exercer une influence puissante, et qui devait sa naissance à des causes tout à fait insignifiantes, c'étaient les Esséens ou Esséniens.

L'origine de ce curieux ordre des Esséniens, qui excita l'admiration des Grecs et des Romains, remonte au mouvement énergique qui se produisit lors de la résistance à la tyrannie des Syriens et à l'oppression religieuse. Les Esséniens ne formaient pas originairement un parti politique : ils fuyaient le tumulte du monde. Ils n'étaient pas directement en opposition avec les Pharisiens, et ils représentaient plutôt l'exagération de leurs doctrines. Sans aucun doute, ils procédaient des Hassidéens, dont ils imitaient d'ailleurs la scrupuleuse dévotion au sabbat. En outre, ils vivaient dans un naziréat perpétuel et poursuivaient l'idéal d'une sainteté toute sacerdotale. Au moyen et à côté de la pratique extérieure des prescriptions lévitiques, ils cherchaient à réaliser la sainteté et la pureté de l'âme, à étouffer les passions et à mener une vie édifiante. Mais les prescriptions lévitiques concernant la purification s'étaient si bien développées, sous l'influence d'idées étrangères ou par le changement des mœurs, que tout contact avec des personnes ou des choses aurait terni la pureté du nazir, qui ne pouvait la recouvrer que par le bain légal ou même par des sacrifices. L'Essénien était donc forcé d'éviter tout commerce avec des personnes de vie moins austère, à cause des souillures que leur contact pouvait causer. Les mêmes raisons les obligeaient à ne frayer qu'avec ceux qui partageaient leurs idées. Ils se trouvaient donc dans la nécessité de se grouper et de former un ordre dont la première règle fût la stricte observance des soins de la pureté la plus absolue. Pour être plus sûrs que les lois de pureté avaient été observées dans la préparation des aliments, dans la fabrication des vêtements, des outils ou des autres objets qu'ils achetaient, ils ne pouvaient en accepter que de la main des membres de leur ordre. Mis en rapports continuels les uns avec les autres par la règle même de leur ordre, ils jugèrent avantageux de prendre leurs repas en commun, afin de pouvoir se passer plus facilement de toute assistance étrangère. Il y avait là aussi, sans doute, le désir d'imiter, comme un idéal typique, le repas pascal, qui ne pouvait être consommé qu'en famille (haboura). La société des femmes était presque impossible aux Esséniens, à cause du danger qu'ils auraient couru, à chaque instant, de contracter la souillure légale, qu'un simple contact pouvait produire. Ainsi, de conséquence en conséquence, les Esséniens arrivèrent à mépriser le mariage, ou du moins à le fuir. Mais comment sauront-ils se maintenir dans la société, avec leurs scrupules excessifs, pendant les périodes de guerre ? Amis ou ennemis, Judéens comme païens, n'étaient-ils pas souillés par le contact des morts tombés dans les combats, et toutes leurs précautions ne se trouvaient-elles pas ainsi réduites à néant ? Cette crainte peut avoir inspiré aux Esséniens la pensée de se retirer dans la solitude, où le tumulte de la guerre et ses suites funestes à leur état de pureté, ne pourraient les atteindre. Ils choisirent pour leur résidence l'oasis d'En-Gadi, à l'ouest de la mer Morte. Les dattiers qui foisonnaient dans cette contrée leur procuraient une partie de leur nourriture, d'ailleurs très simple et très frugale. Cependant tous les Hassidéens ne suivaient pas la règle des Esséniens. En dehors des membres de l'ordre établis à En-Gadi, il y avait un certain nombre de non-affiliés qui vivaient dans leurs familles. A ceux-ci le mariage était permis; mais, par suite de leurs idées rigoristes, ils se heurtaient à maintes difficultés.

Ainsi se développèrent les traits caractéristiques de l'essénisme, qui excitèrent tant d'étonnement : la communauté des repas et le célibat. La vie en commun amena les Esséniens à renoncer à tous leurs biens. Car que servait à un membre de l'ordre d'avoir un patrimoine ? Chacun abandonna donc sa fortune à la caisse de l'ordre, laquelle subvenait aux besoins des affiliés. De là cette maxime : Le Hassid dit : Le mien et le tien t'appartiennent. Il n'y eut donc parmi eux ni riches ni pauvres. Indifférents à tout intérêt matériel, les Esséniens, dont la pensée était uniquement tournée vers la religion, se détachèrent de plus en plus de toute préoccupation terrestre pour s'abandonner au rêve et à l'extase. Les Esséniens se signalaient encore par d'autres particularités. Comme les Israélites pendant leur marche à travers le désert, chaque affilié portait sur soi une pelle pour creuser la terre, avant de satisfaire ses besoins naturels ; l'acte accompli, il en faisait disparaître les traces en les recouvrant de terre. Les Esséniens portaient aussi une espèce de tablier de cuir ou de serviette, qui leur servait à s'essuyer les mains après les ablutions. Chaque matin ils prenaient un bain froid, comme les prêtres avant le service du temple, afin de se purifier des souillures même inconscientes. De leur coutume de prendre ainsi un bain tous les matins, on les appela baigneurs du matin. Il semble même que leur nom d'Esséniens vient de là, ce mot signifiant en chaldéen baptistes au bain (As'chaï, prononcez Assaï).

Cependant ces pratiques extérieures n'étaient pour eux que le premier degré de la piété intérieure et de l'union intime avec Dieu qui, d'après les idées des anciens, ne peuvent être réalisées qu'en fuyant le monde, qu'en vivant dans le silence de la solitude et dans l'ascétisme. La simplicité dans la nourriture et le vêtement, la sobriété, la chasteté, l'esprit de dévouement toujours en éveil, étaient des vertus chères aux Esséniens ; mais elles ne leur étaient pas particulières et les Pharisiens les professaient également. Ce qui distinguait les Esséniens, c'était l'horreur qu'ils éprouvaient à prêter serment, leurs prières fréquentes et la méditation d'une espèce de doctrine secrète. Avant la prière, ils évitaient de prononcer une seule parole profane. Aux premières lueurs du jour, ils lisaient la prière du Schema ; ensuite ils se réunissaient, silencieux et recueillis, pour la véritable prière, qui devait être une libre effusion du cœur. Chez les Esséniens, le repas était considéré comme un service divin : pour eux, la table devint un autel et les mets des offrandes sacrées, qui exigeaient un pieux recueillement. Pendant le repas, ils ne prononçaient pas un seul mot profane, et le plus souvent ils y observaient un silence absolu. Ce silence dut faire sur l'esprit des non-affiliés une impression d'autant plus forte que le véritable caractère de cet ordre était inconnu des contemporains et semblait receler quelque redoutable mystère.

Sans doute, ce n'était pas par système préconçu que les Esséniens se mirent à professer une sorte de doctrine secrète : leur vie ascétique, silencieuse, qui offrait tant d'aliments à la contemplation, leur indifférence pour la famille, enfin leur exaltation religieuse devaient les amener à chercher dans le judaïsme d'autres vérités que celles qui se découvrent aux yeux de la froide raison. Le nom de Dieu parait surtout leur avoir fourni matière à des méditations profondes, que la défense de prononcer le saint tétragramme provoquait dans une certaine mesure. En effet, si le nom divin est sacré à ce point, les lettres qui le composent doivent renfermer

des mystères. Les Esséniens, à qui la solitude créait des loisirs, se mirent à les approfondir. La vénération que ce saint nom leur inspirait était telle, qu'ils ne voulaient pas prêter un serment dans lequel il aurait fallu l'invoquer. Au lieu d'appuyer leurs affirmations par un serment, ils en attestaient la véracité par un simple oui ou non. La signification du nom des anges était pour eux en rapport intime avec le mystère du nom divin. Ces noms, avec leur signification et leur place dans leur système théosophique, les Esséniens les transmettaient fidèlement à leurs disciples. Que de vues nouvelles et d'aspects inconnus allaient se découvrir aux yeux troublés de ces hommes, qui apportaient à l'examen des Écritures leurs idées originales et fantastiques ! Chaque mot, chaque tour de phrase allait leur révéler un sens inattendu. Les problèmes les plus ardus sur l'essence divine et sur les rapports de Dieu avec les puissances célestes et les créatures terrestres allaient se résoudre pour eux. En se plongeant dans l'étude du texte sacré, les Esséniens éprouvèrent une illusion d'optique qui leur fit croire que les pensées qu'ils prêtaient aux Saintes Écritures y avaient été déposées dès l'origine. En se désintéressant des affaires du pays et même de la vie de tous les jours, ils initièrent le judaïsme, — qui repose sur la participation de tous à la prospérité nationale, — aux mystères extatiques d'une doctrine secrète. Ce qu'il y avait de plus étonnant chez eux, c'était leur profonde vénération, mêlée de terreur, pour le prophète et législateur Moïse. Son souvenir et son nom étaient chers à tous les Judéens du dedans et du dehors. On jurait par Moïse et on ne donnait ce nom à aucun autre. Les Esséniens poussèrent ce respect à l'extrême et ils firent de Moïse une sorte d'être divin. Celui qui osait profaner son nom méritait à leurs yeux la peine de mort, comme s'il avait blasphémé Dieu.

Le but suprême des Esséniens, c'était d'arriver à l'extase prophétique et d'être favorisés de l'esprit saint (rouah, ha-kôdesch). Ils croyaient avoir, grâce à leur austérité, le moyen de réveiller l'écho divin depuis si longtemps muet. Et puis, quand ce but sera atteint, quand les prophètes auront reparu, quand des hommes et des jeunes gens auront obtenu des visions célestes et, dans leur extase, auront su soulever le voile de l'avenir, le règne du Messie sera proche, la royauté céleste commencera et mettra du coup un terme aux peines et aux misères du présent.

Par suite de leurs habitudes bizarres et de leurs tendances mystiques, les Esséniens n'étaient pas seulement considérés par le peuple comme des saints, mais on les admirait aussi comme des thaumaturges. Le peuple écoutait leur voix et attendait d'eux la fin de ses maux. Quelques-uns parmi les Esséniens avaient la réputation de savoir dévoiler l'avenir et expliquer les songes. Ce qui augmentait encore chez les ignorants le respect pour les Esséniens, c'étaient les cures merveilleuses qu'ils opéraient sur la personne de prétendus possédés. Le contact des Persans avait implanté chez les Judéens, à côté de la croyance aux anges, la foi superstitieuse aux démons (schédim, mazikin). Tout individu aliéné passait pour un possédé, dont le corps et l'âme étaient dominés par un démon, qui ne pouvait être chassé que par la parole magique d'un habile exorciste. Toute maladie extraordinaire, comme la paralysie persistante, la lèpre, une hémorragie chronique, était attribuée à une influence démoniaque, et, pour s'en guérir, on n'avait pas recours à la médecine, mais à l'exorcisme. Les Esséniens s'occupaient de ces cures

de ces conjurations magiques, et, dans ce but, ils étudiaient un livre (Séfer Refohoth) qu'ils faisaient remonter jusqu'au roi Salomon, qui passait dans l'opinion populaire pour avoir su chasser les esprits malins. Les remèdes qu'ils employaient consistaient soit en formules prononcées à voix basse et en versets tirés de l'Écriture sainte (lechischa), soit dans l'emploi de certaines racines et pierres douées de prétendues vertus magiques. C'est ainsi que les Esséniens unissaient en eux les idées les plus élevées et les plus basses, mêlant la superstition la plus grossière aux aspirations vers la piété et l'extase sacrée. Leur continence excessive et le soin qu'ils mettaient à éviter le contact des personnes dont le genre de vie différait du leur avaient produit chez eux des abus étranges.

En raison de ces abus, les Pharisiens sensés refusaient leur admiration aux Esséniens. Bien mieux, ils raillaient souvent ce fou de Hassid. Contre les ablutions que les Esséniens pratiquaient avant d'oser prononcer le nom de Dieu, les Pharisiens faisaient observer qu'en bonne logique leurs adversaires devaient s'abstenir entièrement d'invoquer ce saint nom, le corps humain étant un vrai réceptacle d'impureté. Quoique issus des mêmes causes et poursuivant le même but, le pharisaïsme et l'essénisme se séparèrent de plus en plus, à mesure qu'ils se développèrent. Celui-là considérait le mariage comme une institution sacrée, utile à l'humanité ; celui-ci y voyait un obstacle à l'état de pureté absolue. Les Pharisiens admettaient chez l'homme la liberté de volonté et d'action, en vertu de laquelle il est responsable de sa conduite morale. Les Esséniens, au contraire, conflués dans la sphère étroite d'une existence uniforme où chaque jour les mêmes actes s'accomplissent, arrivèrent à croire à une espèce de fatalisme divin, réglant non seulement la destinée des individus, mais encore leurs actes et leur conduite. L'essénisme renfermait en germe une opposition au judaïsme existant, que ne soupçonnaient ni ses partisans ni ses adversaires.

Les Esséniens n'avaient aucune espèce d'influence sur les fluctuations politiques. Ils étaient en petit nombre ; à son époque la plus brillante, l'ordre ne comptait que quatre mille adhérents. Voués au célibat et ne pouvant remplacer les vides de leurs rangs par la filiation naturelle, ils cherchèrent à recruter des novices et à faire des prosélytes afin de ne pas disparaître peu à peu par extinction. L'admission des novices se faisait avec une certaine solennité. On leur remettait le vêtement blanc, la pelle et le tablier qui étaient les symboles de l'ordre. Mais le novice n'entrait pas de plain-pied dans la communauté. Il passait par divers degrés de continence, et on lui imposait des règles de plus en plus sévères concernant les lois de pureté. Il lui fallait franchir trois grades ou épreuves successives avant d'être admis à faire définitivement -partie de l'ordre. Il devait s'engager par serment à mener une vie conforme à la règle de la secte et à transmettre fidèlement à ses successeurs les doctrines secrètes. Le membre reconnu indigne était exclu de l'ordre.

A l'époque de Hyrcan, la scission entre les Pharisiens et les Sadducéens n'était pas encore accomplie. Hyrcan se servait des uns et des autres, suivant leurs capacités : des Sadducéens, comme généraux et diplomates ; des Pharisiens, comme légistes, juges et fonctionnaires. Les premiers honoraient en Hyrcan le chef

de l'État et le général ; les seconds voyaient en lui le pieux grand prêtre. Du reste, Hyrcan, qui, pour son compte personnel, observait scrupuleusement les principes des Pharisiens, avait à cœur de conformer l'organisation intérieure de l'État à ces mêmes principes. Les mesures ordonnées par lui montrent qu'il était entièrement pénétré de leur esprit. Hyrcan était vraiment le pontife selon le cœur des Pharisiens, le protecteur et le soutien de leur doctrine.

Mais Hyrcan était prince, et, comme tel, ne pouvait rompre avec les Sadducéens, ses compagnons de lutte, ses lieutenants et ses conseillers. Jonathan, leur chef, était l'ami intime du prince. Jusqu'à son âge avancé, Hyrcan sut résoudre le difficile problème de maintenir la trêve entre les deux partis ennemis. Grâce à son habileté, aucun ne put jamais acquérir de prépondérance et opprimer son adversaire. Mais, comme il arrive souvent dans des situations aussi délicates, un mot, un souffle pouvait déjouer les meilleurs calculs et l'édifice de plusieurs années s'écrouler en un jour. C'est une parole imprudemment lancée qui fit du zélé partisan des Pharisiens leur adversaire le plus farouche. Dans les dernières années de sa vie, Hyrcan pencha pour les Sadducéens.

Ce changement de dispositions, qui fit à la nation judaïque un mal indicible, fut déterminé par des causes très minimes, relativement à ses conséquences. Mais le dissentiment mal contenu des deux partis leur donna une importance considérable. Hyrcan, revenu vainqueur d'une expédition contre une des nombreuses peuplades du nord-est de la Pérée, heureux du succès de ses armes et de la prospérité du pays, fit préparer un banquet auquel il convia indistinctement les chefs des Pharisiens et des Sadducéens. Les mets, servis sur des tables d'or, se composaient entre autres de plantes sauvages, en souvenir de la calamiteuse époque de la domination syrienne. Au milieu de l'animation joyeuse de ses convives, Hyrcan vint à demander aux Pharisiens s'ils avaient à lui reprocher quelque infraction à la Loi, les invitant à lui parler librement. Cette humilité provocante n'était peut-être que le résultat d'un plan habilement prémédité pour connaître la pensée intime des Pharisiens à son égard. Peut-être ses amis sadducéens lui avaient inspiré des soupçons au sujet de l'attachement de leurs adversaires, et lui avaient conseillé de s'en assurer. A cette demande, un certain Éléazar, fils de Poïra, se leva et déclara sans détour que Hyrcan devait renoncer à la tiare pontificale en faveur d'un plus digne et se contenter de la couronne de nassi ; car nous savons, dit-il, que, lorsque les Syriens envahirent Modin, ta mère fut faite prisonnière : or le fils d'une esclave est impropre au sacerdoce, à plus forte raison ne peut-il devenir grand prêtre. Quoique profondément blessé par ce propos injurieux, Hyrcan sut garder assez de sang-froid pour se contenir et ordonner une enquête à ce sujet. Il fut prouvé que c'était un bruit faux, sans fondement. Le ressentiment de Hyrcan contre les Pharisiens s'exaspéra lorsque les Sadducéens et surtout son ami Jonathan lui persuadèrent que c'était un coup monté par ces docteurs pour le rabaisser aux yeux du peuple. Cependant il voulut s'assurer si l'accusation d'indignité lancée contre lui était la pensée de tout le parti ou le fait de la médisance d'un seul. Il demanda donc aux chefs des Pharisiens de punir le calomniateur selon la rigueur de la loi. Il espérait que le châtiment serait proportionné à la qualité de l'offensé. Mais les Pharisiens n'avaient pas de loi visant

le crime de lèse-majesté et ne purent condamner Éléazar qu'à la peine des verges. Le chef des Sadducéens, Jonathan, ne manqua pas d'exploiter cette circonstance et d'attiser la haine dans le cœur de Hyrcan. Il lui fit voir, dans cette indulgence du tribunal, le mépris des Parisiens pour son autorité, et l'amena ainsi à rompre avec eux et à se rallier aux Sadducéens. Les Pharisiens furent chassés des hauts emplois qu'ils occupaient. Dans le temple, au Grand Conseil et dans les tribunaux, les fonctions furent confiées aux Sadducéens. Ce coup d'État eut les suites les plus douloureuses. Les Pharisiens et le peuple qui leur était attaché vouèrent dés lors à la famille des Hasmonéens une haine profonde, qui fut le germe de la guerre civile et de la ruine de la nation.

Hyrcan ne survécut pas longtemps à cet événement, il mourut dans la trente et unième année de son règne, à l'âge de soixante ans (106), laissant cinq fils : Aristobule, Antigone, Alexandre, Absalon et un cinquième dont le nom ne nous est point parvenu. Son règne offre encore ce point de ressemblance avec celui de Salomon, qu'il fut suivi immédiatement de déchirements intérieurs.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XI — Les rois Hasmonéens — (106-40)

Jean Hyrcan, en mourant, avait laissé le pouvoir à sa femme et donné le grand cohénat à son fils Juda, plus connu sous le nom grec d'Aristobule. Mais la coutume, empruntée à la Grèce, de confier le gouvernement à des femmes n'avait pas encore pris racine en Judée, et l'événement le fit bientôt voir. Aristobule enleva le pouvoir à sa mère, sans qu'il s'ensuivit des troubles, et il réunit de nouveau en lui la double dignité de grand prêtre et de prince. On prétend qu'il est le premier Hasmonéen qui ait pris le titre de roi, titre qui d'ailleurs n'ajouta rien à sa puissance ni à son autorité. Cependant ses monnaies n'en font pas mention; elles portent simplement comme inscription : Le grand prêtre Juda et la communauté des Judéens. — La semence de discorde jetée par Hyrcan se développa sous le règne de ses successeurs. C'est en vain que ceux-ci cherchaient à placer leur pouvoir au-dessus de toute atteinte; c'est en vain qu'ils s'entouraient d'une garde du corps composée de fidèles mercenaires ; en vain ils accomplissaient de brillants faits d'armes : la scission était irréparable, et tous leurs efforts ne servirent qu'à l'élargir encore.

Non seulement Aristobule chassa sa mère du trône, mais il la fit jeter en prison avec trois de ses frères. Seul, son frère Antigone, qu'il chérissait, qui avait été son compagnon de luttes et qui partageait ses idées, fut associé par lui au pouvoir. Par suite de la courte durée de son règne, il ne nous reste que peu de détails, d'ailleurs fort incohérents, à son sujet. Cependant il en ressort qu'il suivit fidèlement la ligne de conduite adoptée par son père vis-à-vis des deux partis et qu'il se rangea du côté des Sadducéens, en écartant les Pharisiens de toute influence. Mais Aristobule n'avait pas plus d'amis parmi le peuple qu'il n'en avait dans sa famille. Il avait de la prédilection pour l'hellénisme, ce qui lui valut le surnom de Philhellène et suffit à le faire détester du parti populaire. Tandis que les Grecs le représentent comme un homme sensé et de goûts simples, les Judéens lui

reprochent sa dureté et son insensibilité de cœur. Sa mère était sans doute morte de vieillesse dans sa prison : la malignité publique fit courir le bruit que le fils dénaturé l'avait laissée mourir de faim. Son frère qu'il chérissait, Antigone, avait probablement été assassiné à l'instigation du parti hostile à la famille des Hasmonéens. La rumeur populaire attribua ce meurtre au roi, sous prétexte de jalousie. Pour inspirer plus d'horreur pour la perversité d'Aristobule, la légende a brodé autour de cette mort tout un tissu d'événements tragiques.

Aristobule, qui avait hérité de son père sa valeur guerrière, .reprit aussi son projet d'étendre la Judée vers le nord-est. II fit une expédition contre les Ituréens et les Trachonites, peuplades à demi barbares. Son frère Antigone, avec lequel il avait conquis ses premiers lauriers sur les Samaritains et les Syriens, l'accompagnait. La fortune des armes sourit à Aristobule comme elle avait fait à son père. II agrandit la Judée et força les peuples vaincus à embrasser le judaïsme. En poursuivant ses conquêtes dans cette direction, la Judée aurait pu devenir maîtresse des routes de caravanes, des bords de l'Euphrate jusqu'à l'Égypte. Grâce à cette extension de territoire, disposant d'une armée valeureuse et de forteresses en excellent état de défense, elle aurait pu prendre une place notable dans le système politique de l'époque. Mais, comme si la Providence avait décidé que la Judée ne devait pas acquérir de prépondérance dans cette voie, Aristobule fut arrêté dans ses conquêtes par une grave maladie qui l'obligea à retourner à Jérusalem. Antigone continua quelque temps la guerre avec un grand bonheur; mais, étant revenu à Jérusalem à cause de l'approche des fêtes de tisri, il ne revit jamais le champ de bataille. Il mourut assassiné, comme nous l'avons dit, et Aristobule succomba à son mal après un règne d'un an.

A la mort de ses deux frères, le pouvoir revint à Alexandre Jannée (Jonathan). On prétend qu'il fut tiré de la prison où il était détenu, pour aller ceindre le diadème. Au début de son règne, il semble avoir recherché la faveur populaire. Sa femme, Salomé Alexandra, était dévouée aux Pharisiens, qui avaient à leur tête Siméon ben Schétach, frère de la reine. Alexandre, qui, lorsqu'il fut appelé au trône, n'était âgé que de vingt-trois ans, avait les goûts belliqueux de sa famille, mais n'avait hérité de ses ancêtres ni les talents militaires ni la prudence. Il se lança dans des entreprises guerrières où il gaspilla les forces de la nation et mena plus d'une fois le pays au bord de l'abîme. Son règne, qui dura vingt-sept ans (105-70) et qui

s'écoula au milieu des guerres, au dehors et au dedans, ne pouvait guère rehausser le bien-être matériel de-r la nation. Cependant son étoile le servit mieux que sa prudence et ne l'abandonna pas dans les situations critiques où il s'était mis. Il put même étendre les frontières de la Judée vers le nord. Comme son père, il se servait pour la guerre de troupes mercenaires, tirées de la Pisidie et de la Cilicie. Il n'osait employer à cet effet des Syriens ; l'aversion mutuelle qui régnait entre eux et les Judéens était trop profondément enracinée pour qu'on pût compter sur une coopération sincère. Les vues d'Alexandre se portaient surtout sur les villes maritimes. Pour les réduire, il fallut guerroyer non seulement contre les habitants, mais encore contre le prince égyptien Ptolémée Lathuros, qu'ils avaient appelé à leur secours. Ptolémée, qui était en guerre ouverte avec sa mère, la reine Cléopâtre, saisit avec empressement l'occasion d'accroître sa puissance, afin de pouvoir détrôner sa mère. D'ailleurs, Lathuros était hostile aux Judéens parce que Cléopâtre les favorisait. Un jour de sabbat, il attaqua avec ses troupes l'armée des Judéens, qui comptait au moins cinquante mille hommes et qui campait, près de Sepphoris. Trente mille Judéens jonchèrent de leurs cadavres le champ de bataille. Le reste fut fait prisonnier ou mis en fuite. Lathuros parcourut la Judée avec son armée, massacrant tout sur son passage. R n'épargna même pas les femmes et les enfants. Il voulait se venger non seulement d'Alexandre, mais des Judéens en général, qu'il trouvait ligués contre lui en Égypte. Un honteux asservissement pouvait être pour la Judée le résultat de cette défaite. Mais Cléopâtre, inquiète des succès de son fils, s'apprêta à lui enlever le fruit de sa victoire avant qu'il pût en profiter pour se retourner contre elle-même. Elle réunit une armée qu'elle envoya en Judée et en Syrie, sous la conduite des généraux judéens Helcia et Anania, ces deux fils d'Onias auxquels elle devait d'avoir pu conserver la couronne. Helcia mourut dans cette expédition contre Lathuros, qu'il avait suivi pas à pas. Son frère le remplaça à la tête de l'armée et dans le conseil de la reine. La situation d'Anania, à ce moment-là, fut décisive pour ses compatriotes de Judée. Quelques-uns des conseillers de Cléopâtre lui avaient inspiré la pensée de profiter de la nécessité où se trouvait la Judée de recourir à sa protection, pour détrôner Alexandre, s'emparer de son pays et le réunir de nouveau à l'Égypte. Anania combattit ce projet avec indignation. Non seulement il fit ressortir l'injustice de cette violation des traités, mais il fit voir à la reine les conséquences funestes qui en résulteraient. Les Judéens d'Égypte, qui étaient les soutiens de son trône menacé par son fils, ne se joindraient-ils pas à ses ennemis, si, par une tentative déloyale, elle menaçait l'indépendance de la Judée ? Le discours d'Anania indiquait aussi, comme une menace implicite, qu'il cesserait de mettre au service de la reine son influence politique et ses talents militaires, ou qu'il se prononcerait même nettement contre elle. Ce langage ne manqua pas de faire une profonde impression sur Cléopâtre. Elle rejeta le perfide conseil des ennemis des Judéens et conclut avec Alexandre un traité d'alliance offensive et défensive. Grâce à cette alliance, Alexandre put achever ses conquêtes et s'emparer, entre autres, de la ville maritime de Gaza.

Pendant les neuf années qui s'écoulèrent entre son avènement et la prise de Gaza (105-96), Alexandre, aux prises avec des dangers et des embarras de toute sorte, n'avait guère troublé la paix à l'intérieur. Il semble avoir observé la plus complète neutralité au sujet de la grave querelle qui divisait les Pharisiens et les

Sadducéens. Sa femme Salomé, qui était très attachée aux premiers, contribua grandement sans doute à lui faire conserver cette attitude pacifique. Siméon, frère de la reine, paraît avoir servi d'intermédiaire à Alexandre auprès des Pharisiens, toujours maintenus à l'écart, et des Sadducéens, qui occupaient les emplois. Depuis que Hyrcan avait rompu avec les Pharisiens, le Grand Conseil ne comptait plus dans son sein que des Sadducéens. Tant que durerait la situation privilégiée de ces derniers, la réconciliation et la concorde étaient impossibles entre les deux partis. Alexandre eut la bonne pensée d'apaiser leur différend en leur conférant des droits égaux à occuper les emplois et les dignités. Mais les Pharisiens refusèrent de partager les fonctions avec leurs adversaires et firent une résistance passive. Seul, Siméon ben Schétach se fit recevoir dans le sein du collège sadducéen, mais avec l'arrière-pensée d'en chasser peu à peu les membres de ce parti. Dans la suite, il put mettre son projet à exécution.

Tant que sa situation critique détourna Alexandre des affaires intérieures, il persista dans sa neutralité. Mais les choses changèrent de face, lorsqu'il revint en vainqueur après avoir conquis des villes et des territoires en nombre. Était-ce parce qui Alexandre voyait dans l'influence qui était revenue aux Pharisiens un obstacle à sa puissance, ou parce qu'il voulait s'attacher les Sadducéens, qui étaient plus aptes à la guerre ? ou bien Diogène, le favori du prince, dont les conseils lui furent aussi funestes que ceux du Sadducéen Jonathan l'avaient été pour Hyrcan, avait-il circonvenu son esprit en faveur de son parti ? Quoi qu'il en soit, Alexandre se posa tout à coup en adversaire déclaré de la doctrine pharisaïque et manifesta ses intentions de la façon la plus blessante. A la fête des Tabernacles, le prince, en sa qualité de grand prêtre, devait, conformément à un vieil usage, répandre sur l'autel de l'eau contenue dans une coupe d'argent, comme présage symbolique de fertilité. Afin de bien montrer son mépris pour cet usage inventé par les Pharisiens, il répandit l'eau à terre. Il n'en fallait pas davantage pour soulever le peuple massé dans le parvis extérieur. Enflammés de colère et sans réfléchir aux conséquences, les assistants lancèrent contre Alexandre les cédrats qu'ils portaient à la main et l'accablèrent d'injures, l'accusant d'être indigne du grand pontificat. Le prince, en danger de mort, ne put se sauver qu'en appelant à son secours ses Pisidiens et ses Ciliciens, qui accoururent aussitôt, comme s'ils n'eussent attendu qu'un signe pour intervenir, et se précipitèrent sur les émeutiers. Environ six mille hommes tombèrent sous leurs coups (95). Pour prévenir le retour de pareilles scènes, Alexandre fit poser une barrière autour du parvis des prêtres, et en fit interdire l'accès au peuple. Cet incident fit naître une haine implacable entre le roi et les Pharisiens. Ainsi, dès la troisième génération, les Hasmonéens, par l'effet de leur caractère aveuglément passionné, avaient ébranlé l'édifice que leurs pères avaient élevé au prix de leur sang, et à semble merveilleux que celui-ci ait pu résister si longtemps aux coups qui lui étaient portés. La scission du royaume en deux pays, Juda et Israël, qui s'était produite sous Roboam et Jéroboam, s'accomplit de nouveau, grâce aux dissensions des Pharisiens et des Sadducéens.

Mais Alexandre ne vit pas le désordre qu'il avait jeté dans l'État par son puéril aveuglement. Il continua à caresser de vastes projets de conquête, oubliant que, lorsque l'harmonie entre le prince et le peuple, cette condition vitale d'un pays a

cessé d'exister, les agrandissements de territoire servent plutôt à l'affaiblir qu'à le fortifier. Mais Alexandre ne songeait qu'à satisfaire ses goûts belliqueux. Il dirigea ses entreprises vers le pays, situé au delà du Jourdain, qui portait encore le nom de Moabitide, et vers le sud-est du lac de Tibériade, qui s'appelait le Galaad ou la Gaulanitide. Comme il poursuivait ses conquêtes, le roi des Nabatéens, Obéda (ou Oboda), sortit de Pétra, sa capitale, se jeta à sa rencontre, et l'attira dans un terrain sans routes praticables et coupé de ravins : l'armée d'Alexandre fut complètement exterminée. Seul le prince put s'échapper et arriver sain et sauf à Jérusalem (vers l'an 94). Il y trouva ses ennemis, les Pharisiens, qui soulevèrent contre lui la population. Pendant six années (94-89), les révoltes et les luttes intestines se succédèrent. Alexandre réprimait les soulèvements à l'aide de ses mercenaires ; mais chaque massacre servait de prétexte à de nouvelles émeutes. A la fin, Alexandre se sentit tellement épuisé par toutes ces luttes qu'il se vit forcé de demander la paix aux Pharisiens. Cette fois, ce furent les Pharisiens qui, dans leur rage aveugle, repoussèrent les offres de conciliation et se rendirent coupables d'une trahison envers leur pays, qui sera pour leur parti une honte éternelle.

A Alexandre, qui leur demandait de lui fixer les conditions de la paix, les chefs du parti répondirent : La première condition d'une paix durable, c'est ta mort. Ils entamèrent même des négociations secrètes avec Eukaïros, qui était alors roi de Syrie. Celui-ci s'avança jusqu'au cœur de la Judée avec une armée de 40.000 fantassins et de 3.000 cavaliers. A cette nouvelle, Alexandre marcha à sa rencontre jusqu'à Sichem, avec 2.000 hommes d'infanterie et mille cavaliers. Ce fut une bataille sanglante où des Judéens combattaient contre des Judéens, et des Grecs contre des Grecs.

Les deux armées restèrent fidèles à leurs chefs et ne se laissèrent entraîner à aucune défection. L'issue du combat fut heureuse pour Eukaïros. Alexandre, qui avait perdu tous ses mercenaires, dut se réfugier dans les montagnes d'Éphraïm.

Sa chute lamentable réveilla pour lui la pitié du peuple. Six mille Pharisiens, de ses anciens adversaires, abandonnèrent le camp syrien, et vinrent se ranger à ses côtés. Eukaïros dut quitter la Judée. Cependant les plus acharnés parmi les Pharisiens n'en continuèrent pas moins la lutte. Vaincus dans un combat, ils se jetèrent dans une forteresse ; mais Alexandre les obligea de se rendre. Cédant à son désir de vengeance et aux conseils de son favori sadducéen Diogène, Alexandre fit mettre en croix, le même jour, 800 de ses prisonniers pharisiens. Plus tard, ce fait donna lieu à un récit fort exagéré : on raconta que le prince, assis avec ses concubines au milieu d'un festin, avait fait égorger les femmes et les enfants des condamnés à mort en leur présence. Du reste, cet excès de cruauté n'était pas nécessaire pour stigmatiser Alexandre du surnom de Thrace. Le supplice de la croix infligé à 800 prisonniers le condamne suffisamment comme un bourreau sans entrailles ; et les Sadducéens, qui avaient conseillé cet acte de cruauté, en recueillirent les fruits amers. Plus de cinquante mille hommes des deux partis avaient perdu la vie au milieu de ces discordes. Les Pharisiens éprouvèrent les pertes les plus considérables ; ne se sentant plus en sûreté dans le pays, ils

s'enfuirent aussitôt après le supplice des huit cents et se réfugièrent, les uns en Syrie, les autres en Égypte.

Le degré de faiblesse où Alexandre avait été réduit par ces luttes intestines devint manifeste lorsque les rois de Nabatée et de Syrie, Arétas et Antiochus XII, firent de la Judée leur champ de bataille sans que le roi de ce pays pût s'y opposer.

Cependant la fortune ne délaissa pas complètement Alexandre. Un changement qui se produisit en Syrie lui procura quelques avantages. Il put rattacher à la Judée quelques territoires situés au delà du Jourdain et au nord-est. Après avoir passé trois ans à guerroyer au delà du Jourdain (83-80), il retourna à Jérusalem, où il fut acclamé comme vainqueur. Il avait réussi en partie à faire oublier ses méfaits. Sur un mont isolé, non loin du Jourdain, Alexandre avait fait bâtir une citadelle qui porta son nom, Alexandrion. De l'autre côté du Jourdain, près de la mer Morte, il avait élevé Machérous (Machvar), sur une hauteur escarpée protégée de tous côtés par des ravins. Comme Hyrcanion, bâtie par Jean Hyrcan, ces deux forteresses de montagne, grâce à la nature et à l'art, étaient presque imprenables.

Dans la dernière année de son règne, quoiqu'il souffrit depuis longtemps d'une fièvre intermittente, contractée à la suite de ses orgies, Alexandre reprit ses expéditions dans la contrée transjordanique. Pendant le siège de la forteresse de Ragaba (Argob), sa maladie empira si bien qu'il dut se préparer à la mort. A cette heure solennelle, les actes de sa vie lui apparurent sous un nouveau jour. Il reconnut avec horreur qu'il avait montré autant d'imprudence que d'injustice en persécutant les Pharisiens et en s'aliénant les sympathies du peuple. Il recommanda de la manière la plus pressante à la reine sa femme de s'entourer de conseillers pharisiens et de ne rien entreprendre sans leur avis. Il l'engagea aussi à cacher sa mort aux troupes jusqu'à la prise de Ragaba, et à remettre ensuite son corps aux mains des Pharisiens, qui pourraient à leur gré exercer leur vengeance ou leur générosité à son égard, en lui faisant ou non de dignes funérailles. D'après une source plus autorisée, Alexandre aurait calmé les inquiétudes de la reine au sujet de la querelle des partis par ces mots : Ne crains ni les véritables Pharisiens ni ceux de leurs adversaires qui sont sincères ; mais garde-toi des hypocrites de l'un et de l'autre parti, qui, pécheurs comme Zimri, veulent être récompensés comme Phinéas. — Alexandre mourut à l'âge de quarante-neuf ans (79), laissant deux fils, Hyrcan et Aristobule. Les Pharisiens commirent la petitesse de faire du jour de sa mort un jour de fête publique.

Ce fut un bonheur pour la nation judaïque de se voir gouvernée par une femme douce et sincèrement pieuse, après avoir été troublée par les violences d'un despote. Son action fut bienfaisante comme celle de la rosée sur les moissons desséchées et brûlées par le soleil. Les passions surexcitées et la haine homicide des deux partis s'apaisèrent sous son règne. Salomé Alexandra, tout en étant entièrement dévouée aux Pharisiens, à qui elle abandonnait la direction des affaires intérieures, était loin de se montrer intolérante vis-à-vis du parti adverse. Elle imposa si bien aux princes, ses voisins, qu'ils n'osèrent pas faire la guerre à la

Judée, et par sa prudence elle sut empêcher un puissant conquérant, qui s'était emparé de la Syrie, de franchir les frontières de son pays. Pendant les neuf années de son règne, le ciel lui-même se montra favorable, et la contrée jouit d'une heureuse abondance. On conserva longtemps les grains de blé, d'une grosseur extraordinaire, qui furent récoltés alors dans les champs de la Judée. Comme ses prédécesseurs, Salomé fit frapper des monnaies avec les mêmes emblèmes et avec la légende : Alexandra, reine, en caractères grecs.

En somme, son règne fut paisible et heureux. La loi, qui avait beaucoup souffert de la division des partis, eut désormais son cours régulier. Si parfois ses rigueurs atteignaient les Sadducéens, habitués à la transgresser, ils ne tombaient pas, du moins, victimes de l'arbitraire. Les prisons, qui s'étaient remplies sous Alexandre, se rouvrirent ; les Pharisiens exilés furent rappelés, et ils revinrent avec des idées bien modifiées par leur séjour à l'étranger. Salomé Alexandre institua comme grand prêtre son fils aîné Hyrcan. C'était un être faible, doué de beaucoup de qualités privées, mais dépourvu de toute aptitude pour les affaires publiques.

Autant par goût personnel que par respect pour les dernières volontés de son époux, Salomé favorisa particulièrement le parti pharisien et lui confia les fonctions les plus importantes. La direction des affaires intérieures était presque entièrement entre leurs mains. Siméon ben Schétach, qui était l'organe du parti, était le frère de la reine et, comme tel, jouissait de la plus grande influence. Son action fut si puissante sur les événements de cette époque que son nom y fut attaché comme celui de la reine : au temps de Siméon ben Schétack et de la reine Salomé, disait-on. A partir de cette époque, ce fut le principal personnage parmi les Pharisiens ou les docteurs de la Loi qui devint président (nassi) du Grand Conseil. Naturellement, cette dignité, qui avait été enlevée au grand prêtre, devait échoir à Siméon ben Schétach. Cependant celui-ci ne se montra pas ambitieux et il appela à ce poste Juda ben Tabbaï, qui séjournait à Alexandrie.

Le savoir et le caractère de cet homme lui inspiraient une estime si haute qu'il voulut bien s'effacer devant lui et lui laisser la préséance. Une missive conçue en termes flatteurs fut adressée à Juda ben Tabbaï pour l'inviter à revenir. Voici la teneur de cette lettre, assurément fort originale : De moi Jérusalem, la ville sainte, à toi Alexandrie : Mon époux (Juda ben Taboar) habite près de toi, et moi je suis abandonnée. Sans doute la communauté d'Alexandrie avait confié à ce célèbre docteur palestinien quelque fonction importante. Juda ben Tabbaï ne tarda pas à se rendre à cette invitation. Il entreprit, avec la coopération de Siméon ben Schétach, de réorganiser le Conseil supérieur, de ré-former l'administration de la justice, de rétablir l'autorité ébranlée des lois religieuses, de développer renseignement ; il adopta enfin, de concert avec lui, toutes les mesures exigées par les circonstances. Si parfois ces deux docteurs durent recourir à des mesures violentes, ce ne fut pas un effet de leur caprice, mais des difficultés du temps. Au reste, ils avaient, pour eux-mêmes et pour les leurs, la même sévérité inflexible, quand il s'agissait de faire valoir l'autorité de. la Loi. Avec Juda ben Tabbaï et Siméon ben Schétach commence la prépondérance du judaïsme légal dans le sens du pharisaïsme, qui

l'enrichit et le développa d'âge en âge. On les appelle les restaurateurs de la Loi, qui ont rendu à la couronne (de la Thora) son antique éclat.

Ils commencèrent par épurer le Grand Conseil en en expulsant les Sadducéens. Le code pénal, qu'ils avaient introduit comme supplément aux lois pénales du Pentateuque, fut abrogé et, à sa place, les lois traditionnelles furent remises en vigueur. Le peuple n'eut pas à se plaindre de ce changement, car les lois pénales des Sadducéens et notamment la loi du talion lui étaient odieuses à cause de leur dureté. La procédure fut modifiée en ce sens que les questions posées aux témoins ne portaient plus seulement sur le lieu et l'époque du crime, mais aussi sur les circonstances de détail, afin que le juge fût en état de mieux apprécier le fait et pût, au besoin, convaincre les témoins de contradiction. Cette mesure semble avoir été dirigée spécialement contre les dénonciations qui ne pouvaient manquer de se produire, en un temps où les rôles de vainqueurs et de vaincus changeaient si souvent. Siméon recommanda aux juges d'être très minutieux dans l'interrogatoire des témoins et très circonspects dans la manière de poser les questions, afin d'empêcher les accusateurs de s'emparer, avec mauvaise foi, des paroles échappées aux juges. Contre les divorces, qui se produisaient fréquemment et que facilitait l'interprétation littérale de la loi mosaïque sur la matière, telle que l'entendaient les Sadducéens, les Pharisiens prirent une mesure efficace. Le Grand Conseil publia une ordonnance établissant que l'époux devait remettre à la femme un contrat de mariage (kétoubah) par lequel il lui assurait un douaire garanti parla totalité de ses biens. Vu la rareté de l'argent chez un peuple dont la fortune consistait principalement en biens-fonds, cette mesure devait être un obstacle puissant contre le divorce. Les maris peu fortunés avaient souvent beaucoup de difficultés pour retirer une somme de leur commerce : ils se trouvaient ainsi forcés de triompher, par la froide réflexion, d'un instant d'entraînement et d'irritation.

Une autre mesure de cette époque, qui avait également pour auteur Siméon ben Schétach, concernait la réforme de l'enseignement public. Dans toutes les villes importantes, on institua des écoles supérieures pour les jeunes gens au-dessus de seize ans. Les matières de l'enseignement se réduisaient probablement à l'Écriture sainte, et surtout au Pentateuque.

Tout en travaillant ainsi pour l'avenir, le Grand Conseil ne négligea pas les besoins du moment, et il y imprima aussi le sceau du pharisaïsme. Toutes les prescriptions légales qui avaient été oubliées ou négligées pendant la longue domination des Sadducéens, depuis la rupture de Hyrcan avec les Pharisiens jusqu'à l'avènement de Salomé, furent renouvelées et remises en vigueur. A l'approche de chaque époque où l'on devait célébrer les coutumes en litige, les Pharisiens y procédaient, à dessein, avec pompe et solennité. Le jour où elles avaient été rétablies devint pour eux un jour de fête annuelle, où tout deuil était proscrit, où tout jeûne public était suspendu. La fête des libations d'eau sur l'autel, que le roi Alexandre avait profanée d'une façon si méprisants, fut particulièrement célébrée par des réjouissances publiques.

Dans la suite, ce jour devint une fête populaire d'un caractère spécial (Simchat Bet ha-Shobéha), au sujet de laquelle on disait que celui qui ne l'avait pas vue n'avait jamais vu une vraie fête populaire. Le soir du premier jour de fête, le parvis des femmes était si brillamment illuminé que la ville entière étincelait de feux et que les rues étaient éclairées comme en plein jour. Le peuple se portait en foule vers la colline du temple pour assister au spectacle ou prendre part aux réjouissances. Au milieu de l'allégresse générale, retentissaient de temps en temps des chants solennels : debout sur les quinze marches de l'escalier conduisant du parvis des femmes à l'intérieur du temple, des chœurs de Lévites chantaient des psaumes en s'accompagnant de harpes, de guitares et de cymbales. A la fin des quinze psaumes qui avaient été choisie, pour la circonstance (Cantiques des Degrés), les Lévites engageaient le peuple à s'associer à leurs chants par des cantiques de louanges :

Louez le Seigneur,
Ô serviteurs de Dieu
Qui séjournes dans sa maison pendant ces nuits...

La communauté répondait en reprenant le refrain :

Louez Dieu, car sa bonté est éternelle.

Au lever de l'aurore, les prêtres donnaient avec des trompettes le signal de la cérémonie du puisage de l'eau. La foule se rendait à la fontaine de Siloé ; à chaque arrêt du cortège, les trompettes retentissaient, jusqu'à ce que tout le peuple fût rassemblé près de la fontaine, où l'on puisait avec une coupe d'or l'eau nécessaire pour la libation. Le cortège se remettait alors en marche et, à pas lents, on portait la coupe d'eau jusqu'à la porte des Eaux, à l'ouest du mur intérieur du temple; arrivés là, les trompettes retentissaient de nouveau. L'eau était répandue sur l'autel au son de la frite, qui ne se faisait entendre que dans les solennités extraordinaires.

Une fête populaire du même genre avait lieu le 15 ab (août) : c'était la fête du bois, qui était surtout célébrée par les jeunes filles, au milieu des chants et des danses. Dans un carrefour, au milieu des vignobles, les jeunes filles se réunissaient par bandes ; elles étaient toutes habillées de blanc et dansaient en chœur, en chantant des couplets hébreux. Des jeunes gens assistaient à ces réunions, et souvent y faisaient choix d'une épouse. Cette fête-là aussi était certainement une démonstration contre les Sadducéens, qui défendaient d'offrir du bois pour le service du temple (Korban étsim).

Le Grand Conseil, profitant de l'empressement mis par le peuple à apporter des offrandes, prit une mesure qui devait réveiller tout particulièrement le sentiment national et combattre efficacement les idées des Sadducéens. Ceux-ci avaient prétendu que les sacrifices quotidiens et les frais du temple en général ne devaient pas être, payés par la caisse publique, mais qu'il fallait laisser à la piété des fidèles le soin d'y pourvoir. Le Grand Conseil décida au contraire que tous les Israélites (y compris les prosélytes et les esclaves affranchis) auraient à payer un

impôt annuel d'un demi sicle. Grâce à cet impôt, le sacrifice quotidien prit un caractère national : c'était, en effet, la nation entière qui y contribuait. Des collectes furent organisées à trois époques différentes. En Judée elles avaient lieu au printemps. Au premier adar, des hérauts parcouraient le pays et faisaient savoir que le moment de payer l'impôt était proche. La collecte commençait le 15 du même mois. Ensuite arrivaient les impôts du dehors, des pays au delà du Jourdain, de l'Égypte, de la Syrie : ceux-ci ne rentraient que vers l'époque de la fête des Semaines. Les impôts des pays plus éloignés, comme la Babylonie, la Médie, l'Asie Mineure, n'étaient payés qu'à l'approche de la fête des Tentes. Ceux-ci étaient les plus abondants, grâce à la richesse et à la générosité des Judéens de l'étranger : au lieu des sicles d'argent ou de cuivre, ceux-ci envoyaient des statères et des doriques, monnaies d'or. Dans les pays où les Judéens se trouvaient en nombre, on choisissait des centres où l'on déposait les offrandes destinées au temple, en attendant leur transport à Jérusalem. On désignait à cet effet les hommes les plus considérés ; ces personnages chargés de remettre les offrandes à la caisse du temple portaient le nom d'ambassadeurs sacrés. En Mésopotamie et en Babylonie. les villes de Nisibis et de Nahardea (Naarda) sur l'Euphrate, dont la population était en majeure partie judaïque, renfermaient des trésoreries pour les offrandes destinées au temple ; c'est de là qu'on les expédiait à Jérusalem, sous bonne escorte, à cause des pillards parthes on nabatéens. Les communautés de l'Asie Mineure avaient également leurs lieux de centralisation pour la recette de cet impôt : Apamée et Laodicée en Phrygie, Pergame et Adramyttium dans l'Éolide. Environ vingt ans après rétablissement de l'impôt, cette contrée fournissait prés de 200 livres d'or (210.000 francs). On peut conclure de ce fait quelles recettes colossales furent perçues par le temple, et on comprend que, malgré les dépenses considérables réclamées par les besoins du culte, il restât encore un excédent assez important qui fut versé dans le trésor sacré. Aussi le temple de Jérusalem passa-t-il pour le sanctuaire le plus riche et devint-il souvent un objet d'envie.

Jusque-là, la restauration entreprise par Juda ben Tabbaï et Siméon ben Schétach avait encore un caractère inoffensif : ils remirent en vigueur les anciennes lois, en créèrent de nouvelles et cherchèrent à les graver dans le souvenir et dans le cœur du peuple. Mais une réaction ne peut se maintenir. dans des limites aussi sages : sa nature même l'entrain à des empiétements, comme un choc produit nécessairement un contre-coup. Ceux des Sadducéens qui refusaient de se soumettre à l'interprétation pharisaïque de la Loi furent traduits devant les juges. Le zèle déployé pour rehausser l'autorité de la Loi et pour arracher les Sadducéens à leur esprit d'opposition fut si grand, que Juda ben Tabbaï fit exécuter un jour un témoin qui avait été convaincu de faux témoignage dans une accusation capitale. Il voulait réfuter par un fait l'opinion des Sadducéens sur la question. Mais telle était la pureté des intentions qui les animaient, que Siméon ben Schétach n'hésita pas à reprocher à son collègue sa précipitation ; et Juda ben Tabbaï éprouva un si profond repentir d'avoir commis un meurtre juridique, qu'il renonça aussitôt à ses fonctions de président et manifesta hautement sa contrition. Une maxime de Juda ben Tabbaï qui révèle bien la douceur de son caractère, c'est la suivante : Tant que les accusés sont encore devant le tribunal, tu peux les considérer comme des coupables ; mais quand ils se sont retirés, ils doivent paraître des innocents à tes

yeux. Siméon ben Schétach, qui, après le départ de Juda ben Tabbaï, occupa la présidence du Conseil, ne paraît pas s'être relâché de sa sévérité contre ceux qui transgressaient la Loi. Cette conduite lui attira la haine de ses adversaires, qui songèrent même à se venger en lui portant le coup le plus sensible. Ils produisirent deux faux témoins qui accusèrent son fils d'un crime digne du dernier supplice. Celui-ci fut en effet condamné à la peine de mort. Sur le chemin du supplice, le jeune homme affirma son innocence en termes si touchants que les témoins eux-mêmes en furent émus et reconnurent la fausseté de leurs allégations. Là-dessus, les juges ayant fait mine de prononcer son acquittement, la victime releva elle-même l'illégalité, de leur conduite en faisant remarquer que, d'après la Loi, les témoins qui reviennent sur leur déposition ne peuvent être crus. Et se tournant vers son père : Veux-tu, dit-il, que le salut d'Israël soit raffermi par ta main, considère-moi comme le pas d'une porte qu'on foule aux pieds. Et le père et le fils se montrèrent dignes de la haute mission de gardiens de la Loi : celui-ci sacrifia sa vie, celui-là sacrifia son amour de père. Siméon, le Brutus juif, laissa la justice suivre son cours, bien qu'il fut convaincu de l'innocence de son enfant, comme l'étaient, du reste, tous les juges.

La sévérité du tribunal pharisien n'avait pas épargné les chefs des Sadducéens, qui furent même les premiers frappés. Ainsi Diogène le Sadducéen, favori d'Alexandre, et plusieurs autres avec lui, qui avaient conseillé ou approuvé le massacre des huit cents Pharisiens, expièrent leur crime par la mort.

En voyant ainsi persécuter leur parti, les principaux d'entre les Sadducéens ne se sentirent plus en sûreté : le glaive de la justice était toujours suspendu sur leur tète, menaçant de les frapper à la moindre infraction religieuse. Dans leur inquiétude, ils se tournèrent vers Aristobule, le second fils de Salomé, qui, tout en n'étant pas attaché au sadducéisme, se constitua leur protecteur. Il s'intéressa chaudement à eux et les recommanda à la clémence de la reine. Lorsque les chefs des Sadducéens comparurent devant Alexandra, ils rappelèrent les services rendus au feu roi, la terreur que leur seul nom inspirait aux voisins de la Judée, ses ennemis. Ils menacèrent d'aller offrir leurs services à Arétas, le roi des Nabatéens, ou aux princes syriens. Ils demandèrent à pouvoir demeurer en sûreté dans quelque forteresse du pays, où ils fussent à l'abri de la surveillance. Le bon cœur de la reine ne put résister aux larmes de ces guerriers blanchis sous le harnais. Elle choisit les plus méritants pour en faire les gouverneurs de ses places fortes. Il n'y eut que trois forteresses, les plus importantes. il est vrai, qu'elle refusa de leur confier : Machérous a l'est de la mer Morte, bâtie par le roi son époux, sur une hauteur escarpée, entourée de précipices ; Alexandrion, à l'ouest du Jourdain, sur une colline nommée Sartoba ; Hyrcanion (ou la montagne du roi), à l'ouest, près de la Méditerranée, bâtie par Hyrcan. Probablement ces forteresses renfermaient d'importants dépôts d'armes.

Tigrane, roi d'Arménie, qui commandait à la Syrie presque entière, songea à soumettre à sa puissance tous les pays qui avaient appartenu à ce royaume. Effrayée de ce redoutable voisinage, la reine Alexandra chercha à éviter un conflit avec le roi d'Arménie, en lui envoyant des présents. Tigrane accueillit avec bonté les

présents et les envoyés de la reine. Cependant il n'aurait pas renoncé à attaquer la Judée, si l'hostilité de Rome ne l'avait forcé de lever le siège d'Acco et de songer à la sûreté de son propre royaume. En effet, le général romain Lucullus avait envahi son pays (69). La Judée était momentanément débarrassée de son puissant voisin. Mais bientôt de nouveaux dangers vinrent l'assaillir et l'ébranler jusque dans ses fondements.

En effet, Alexandra avait été atteinte d'une maladie mortelle, et aussitôt surgirent de fâcheuses complications. L'ambitieux et violent Aristobule, prévoyant que son frère aîné, le faible Hyrcan, serait désigné comme successeur au trône, quitta secrètement la capitale et se rendit à la forteresse de Gabata, en Galilée, près de Sepphoris, dont le gouverneur, le Sadducéen Galaïste, qui lui était dévoué, lui remit les clefs. En quinze jours, vingt et un bourgs fortifiés étaient entre ses mains : leurs gouverneurs, tous Sadducéens, les lui avaient livrés. Il leva une armée chez les petits princes de la Syrie, ceux de la Transjordanie et les Trachonites. De la sorte, il put mettre en ligne des forces imposantes. En vain Hyrcan et les principaux membres du Conseil prièrent la reine de prendre un parti décisif pour détourner le danger imminent d'une guerre civile : elle les engagea à songer à l'armée, aux trésors et aux villes fortes qui lui restaient, en leur laissant le soin d'en disposer à leur gré pour le salut de l'État. Quant à elle, elle ne songea plus qu'à mourir. Elle s'éteignit bientôt, laissant son pays et son peuple en proie aux fureurs de la guerre civile qui devait lui coûter son indépendance, acquise au prix de tant de peines. Salomé n'avait régné que neuf ans et elle mourut, dit-on, à l'âge de soixante-treize ans. Elle avait encore vu les beaux jours de l'indépendance de sa nation et, sur son lit de mort, elle dut avoir le sombre pressentiment de sa servitude prochaine. C'est la seule reine de la nation judaïque dont la postérité ait honoré le nom, et elle en fut aussi la dernière princesse indépendante.

Quand la Providence a décidé la chute d'un État, rien ne précipite sa ruine comme les luttes de prétendants, parce qu'elles surexcitent les forces vives d'une nation, la poussent à s'entre-détruire et finissent par lui imposer le joug de l'étranger, joug d'autant plus pesant que l'étranger se présente en sauveur et en pacificateur. La mort de la reine Salomé fut le signal d'une guerre sanglante entre les deux frères, qui divisa la nation en deux camps., Avant de mourir, elle avait remis la couronne à son fils aîné, Hyrcan II. Celui-ci, qui possédait du reste toutes les vertus de l'homme privé, était d'un caractère faible et irrésolu, et, même à une époque plus calme, il n'aurait été qu'un médiocre gouvernant. il n'était pas taillé pour régner dans des temps troublés, et sa bonté causa plus de mal que n'eût fait la violence d'un tyran. Son jeune frère Aristobule était d'un caractère tout opposé. Hyrcan était pusillanime ; Aristobule, au contraire, se distinguait par la fougue de son courage allant jusqu'à la témérité, et en cela il ressemblait à son père Alexandre. Il y joignait une ambition démesurée, qui ne l'abandonna jamais et qui l'exposa comme un aveugle à tous les chocs de la réalité. Son but était de devenir un prince puissant et de soumettre à son pouvoir les pays voisins. Mais sa fougue l'emporta au delà du but, et au lieu de lauriers il ne récolta que de la honte pour lui et sa nation. A peine la reine Salomé eut-elle fermé les yeux et Hyrcan fut-il monté sur le trône, qu'Aristobule marcha sur la capitale, avec ses mercenaires et ses

partisans sadducéens, pour détrôner son frère. Du côté de Hyrcan se rangèrent les Pharisiens, le peuple et les mercenaires engagés par la feue reine. Pour plus de sûreté, les partisans de Hyrcan, ayant pris comme otages la femme et les enfants d'Aristobule, les enfermèrent dans la citadelle de Baris, au nord-ouest du temple. Les deux frères ennemis et leurs armées se trouvèrent face à face à Jéricho. Hyrcan perdit la bataille et s'enfuit à Jérusalem, dans la citadelle de Baris : ses mercenaires l'avaient abandonné et s'étaient joints à Aristobule. Ce dernier assiégea le temple, où s'étaient réfugiés beaucoup de ses adversaires, et il s'en empara. Lorsqu'il fut maître du sanctuaire et de la ville, Hyrcan dut se rendre. Une réconciliation eut lieu entre les deux frères, qui se jurèrent alliance dans le temple — Aristobule aurait la couronne royale et Hyrcan la tiare de grand prêtre. Le règne de Hyrcan avait duré trois mois. Pour sceller le traité, le fils d'Aristobule épousa la fille de Hyrcan, Alexandra.

Aristobule, devenu roi grâce à son heureux coup de main, ne paraît pas avoir entrepris de réformes qui eussent pu indisposer les Pharisiens contre lui. La situation respective des partis prit dès lors un caractère nouveau ; peut-être leur hostilité aurait-elle complètement disparu, si un homme n'avait surgi qui, poussé en avant par son ambition démesurée, devint le vampire de la nation judaïque et en suça le sang le plus généreux. Cet homme, c'était Antipater, issu d'une noble famille de l'Idumée, qui avait été contrainte par Jean Hyrcan d'embrasser le judaïsme, comme tous les autres Iduméens. Jamais mauvaise action ne fut si promptement et si durement vengée. Le fanatisme de Hyrcan allait causer le malheur de sa famille et de sa nation. Grâce à sa fortune et à ses capacités de diplomate, Antipater avait occupé les fonctions de gouverneur de l'Idumée sous le règne d'Alexandre et de sa veuve. Il avait su s'attirer l'amitié de ses compatriotes et même celle de ses voisins, les Nabatéens, et des habitants de Gaza et d'Ascalon, grâce à des présents et à des services rendus. Hyrcan II, à qui sa faiblesse rendait un guide nécessaire, avait accordé sa confiance à Antipater, et celui-ci en abusa avec la déloyauté d'un favori qui veut exploiter son influence à son profit. Il ne négligea pas une seule occasion de reprocher à Hyrcan sa position subalterne et l'humiliation d'avoir dû céder la couronne à son frère. Grâce à ces moyens, Antipater amena le craintif Hyrcan à violer son serment et à se rallier au projet infernal d'appeler une puissance étrangère comme arbitre du sort de la Judée. Antipater avait tout arrangé d'avance avec Arétas Philhellène, le roi des Nabatéens, en homme prudent qui a prévu toutes les éventualités. Hyrcan n'eut qu'à se laisser guider passivement. Une nuit, Hyrcan et Antipater s'échappèrent de Jérusalem et atteignirent par des chemins difficiles Pétra, la capitale d'Arétas. Celui-ci était tout disposé à soutenir la cause de Hyrcan. Antipater l'avait gagné par des présents et il avait promesse de rentrer en possession des douze villes à l'est et au sud-ouest de la mer Morte, dont la conquête avait coûté tant de luttes aux Hasmonéens. Arétas se rendit donc en Judée avec une armée de 50.000 hommes, auxquels vinrent se joindre les partisans de Hyrcan. On en vint aux mains ; Aristobule vaincu s'enfuit à Jérusalem (66). La tranquillité, dont la Judée avait joui pendant trois ans, était compromise pour longtemps par l'ambition d'Antipater et l'imprévoyance de Hyrcan.

Au printemps, Arétas vint assiéger Jérusalem. Pour échapper à ce triste spectacle, beaucoup d'habitants des plus considérés, sans doute aussi des chefs des Pharisiens, s'enfuirent de la ville et prirent, pour la plupart, la route de l'Égypte. Le siège dura plusieurs mois, la solidité des murs suppléant à la faiblesse des guerriers d'Aristobule. Mais les vivres vinrent à manquer et, ce qui était plus grave aux yeux des purs, il n'y avait pas de victimes pour les sacrifices de la fête de Pâque qui approchait.

Aristobule, faisant appel aux sentiments de piété des assiégeants, leur demanda de lui livrer des bêtes pour les sacrifices contre payement. Chaque jour, on descendait du mur, au moyen d'une corde, des paniers contenant l'argent et servant à monter les agneaux pour la Pâque. Comme le siège traînait en longueur et qu'on ne pouvait encore en prévoir la fin, un rusé conseiller, inspiré sans doute par Antipater, persuada à Hyrcan de profiter du manque de victimes dont souffrait la ville, pour la forcer à se rendre. Là-dessus, dit-on, les gens de Hyrcan placèrent un jour un porc dans le panier, au lieu d'agneaux. Cet outrage à la Loi causa une indignation si vive et une impression si profonde que le Grand Conseil défendit plus tard d'élever des porcs. Les gens de Hyrcan se rendirent coupables d'un second méfait. Parmi ceux qui avaient abandonné la ville assiégée se trouvait un homme pieux, nommé Onias, qui, par ses prières, avait un jour obtenu du Ciel la pluie pour les champs d'Israël et qui, pendant le siège de Jérusalem, vivait aux environs, dans un endroit solitaire. Les soldats de Hyrcan vinrent l'arracher à sa retraite et le conduisirent au camp. Espérant que le Ciel l'exaucerait encore une fois, on le somma d'invoquer Dieu contre Aristobule et ses partisans. Mais, au lieu d'élever la voix pour maudire, ce juste s'écria avec l'énergie d'une âme noble et vertueuse : Ô Seigneur, maître du monde, assiégeants et assiégés sont également ton peuple, et je te supplie de n'exaucer les prières ni des uns ni des autres. La soldatesque barbare, insensible à cette grandeur d'âme, massacra Onias comme un malfaiteur. Elle croyait étouffer ainsi la voix de la conscience qui se faisait entendre dans le cœur d'Israël, protestant contre cette lutte insensée de frères à frères.

Cependant un nouveau malheur, plus terrible que tous les autres, menaçait la Judée et amoncelait, sur elle de sinistres nuages. La bête aux dents de fer, aux griffes d'airain, au cœur de pierre, qui allait dévorer beaucoup et fouler le reste aux pieds, envahit les champs de la Judée pour boire son sang, ronger sa chair et sucer sa moelle. L'heure avait sonné où l'aigle romain allait se précipiter d'un vol rapide sur l'héritage d'Israël, tournoyer autour de la nation judaïque saignant de mille blessures et s'acharner sur elle jusqu'à ce qu'elle fût devenue un cadavre glacé. Comme l'inexorable destin, Rome régnait alors sur les peuples de l'Asie Mineure, pillant, déchirant, exterminant ; la Judée devait subir le sort commun. Avec un flair remarquable, l'oiseau de proie sentit de loin sa victime et accourut pour lui arracher la vie. Il apparut, la première fois, sous la figure de Scaurus, légat de Pompée, qui avait cherché à faire oublier sa nullité en allant cueillir des lauriers en Asie. Scaurus espérait trouver en Syrie l'occasion de conquérir des honneurs et la fortune pour lui et son maître ; mais, comme il vit ce pays déjà en proie à d'autres sangsues, il se tourna vers la Judée. Les frères ennemis saluèrent son arrivée comme celle d'un sauveur. Tous deux lui envoyèrent des députations ; connaissant

le caractère des Romains et sachant qu'ils n'étaient pas insensibles à l'appât de l'argent, tous deux aussi lui offrirent des présents. Les présents d'Aristobule l'emportèrent. En effet, il lui avait apporté quatre cents talents, tandis que Hyrcan, ou plutôt Antipater, s'était borné à des promesses.

Cette fois encore l'intérêt de Rome se trouvait d'accord avec la cupidité du Scaurus, car cet intérêt exigeait que le roi des Nabatéens, qui disposait d'une puissance considérable et commandait à une grande étendue de pays, n'accrût pas davantage encore son pouvoir, en s'immisçant dans la guerre civile de la Judée.

Scaurus enjoignit donc à Arétas de lever aussitôt le siège de Jérusalem, le menaçant, en cas de refus, de la colère de Rome. Arétas obéit et retourna dans son pays avec son armée, poursuivi par les troupes d'Aristobule, qui l'atteignirent près de Capyron (?) et le défirent complètement (65). Aristobule put s'abandonner un instant à l'illusion de croire qu'il était vraiment le roi victorieux de la Judée. La marche de la politique romaine et la lenteur calculée des opérations de Pompée contre Mithridate, l'entretinrent dans la croyance que sa royauté était affermie pour toujours. Belliqueux comme son père, il envahit des territoires, voisins, et il équipa même des corsaires pour faire des courses sur mer en vue du pillage. L'illusion Aristobule dura deux ans (65-63). A cette même époque, il émit des monnaies, pour bien affirmer son indépendance.

Cependant Antipater sut le tirer bientôt de cette fausse sécurité. En fait de corruption et de ruses diplomatiques, Aristobule ne pouvait guère rivaliser avec lui. Déjà il avait gagné Scaurus et l'avait décidé à se prononcer en faveur de Hyrcan et à le recommander auprès de Pompée, qui guerroyait alors eu Syrie.

Celui-ci voyait dans la lutte des deux frères une occasion propice pour inscrire une nation de plus sur la liste de ses conquêtes et pour la faire figurer dans son prochain triomphe à Rome. Aristobule, il est vrai, lui avait envoyé un présent fort riche et d'une grande valeur artistique, que Pompée avait accepté, sans en devenir plus favorable. Ce présent consistait en une vigne d'or, d'une valeur de 500 talents, que le roi Alexandre avait fait faire pour orner le temple. Cette œuvre d'art excita l'admiration générale. Aussi Pompée se hâta-t-il de l'envoyer à Rome, où on la plaça dans le temple de Jupiter Capitolin. Les Judéens pieux, ne pouvant supporter la perte de la vigne d'or, en firent faire une autre, grâce à des offrandes partielles ; les uns donnèrent une grappe en or, les autres des feuilles, et bientôt le cep de vigne brilla de nouveau à l'entrée du saint portique.

Bien que flatté dans sa vanité par la magnificence de ce cadeau, Pompée était loin de vouloir se prononcer en faveur du donateur. Avec une hauteur insolente, il déclara aux envoyés des frères ennemis, Antipater et Nicodème, que leurs maîtres devaient comparaître en personne devant lui à Damas, où il examinerait leur querelle et ferait justice. Quoique profondément humiliés de ce procédé, les deux princes obéirent à la sommation et défendirent chacun éloquemment leur cause. Hyrcan invoqua son droit d'aînesse ; Aristobule prétendit être le plus digne du pouvoir. Un troisième parti s'était présenté devant Pompée : il venait défendre les

droits du peuple vis-à-vis des princes ennemis. Fatigués des querelles des Hasmonéens, les gens de ce parti voulaient mettre fin à leur pouvoir héréditaire et placer le pays uniquement sous le régime de la Loi. Ils se plaignaient surtout des derniers Hasmonéens, qui avaient changé la constitution judaïque et remplacé le pontificat par une monarchie oppressive.

Pompée n'écouta ni les plaintes de ces républicains ni les raisons alléguées par les deux frères. Indifférent, au fond, à leur querelle, il voulait uniquement, sous couleur d'arbitrage, réduire la Judée en province vassale de Rome. Il lui fallait peu de pénétration pour s'apercevoir que le faible Hyrcan, qui était pour ainsi dire sous la tutelle de son ministre, était mieux fait pour le rôle de protégé de Rome que le fougueux Aristobule. Aussi penchait-il secrètement pour Hyrcan. Mais, craignant de s'engager, par une décision prématurée, dans une guerre longue et difficile en un tel pays, et qui retarderait son entrée triomphale à Rome, il préféra leurrer Aristobule de belles promesses. Aristobule vit le piège et chercha à l'éviter à temps : il se fortifia dans la citadelle d'Alexandrion, espérant pouvoir arrêter la marche des Romains. Bientôt l'ambition et la cupidité de Rome se montrèrent à nu. Le général romain traita Aristobule, qui n'avait pourtant usé que de son droit de défense, de rebelle et de conspirateur. Il marcha contre lui, le somma de se rendre à merci, et usant tour à tour de promesses mensongères et de menaces sérieuses, il l'amena à cet état de crainte et d'indécision qui entraîne les esprits les mieux trempés à des faux pas. Le malheureux Aristobule, se rendant à la sommation de Pompée, descendit de sa forteresse ; mais il regretta aussitôt cette imprudence et se retira à Jérusalem pour s'y défendre, jusqu'à ce qu'il eut obtenu des conditions favorables. Pompée le suivit et, à son arrivée à Jéricho, il reçut l'agréable nouvelle du suicide de Mithridate. Cette victoire, si facilement remportée sur un des plus dangereux ennemis de Rome, remplit Pompée d'une orgueilleuse satisfaction de lui-même. Il ne voulait plus que briser encore un faible et dernier obstacle, — la résistance d'Aristobule, — pour aller goûter à Rome les fruits de ses incroyables succès. Pour le moment, la victoire lui semblait d'autant plus facile qu'Aristobule, cédant à la crainte, s'était rendu auprès de lui, l'avait comblé de présents et lui avait promis de lui livrer Jérusalem. Gabinius, légat de Pompée, partit avec Aristobule pour prendre possession de la ville et se faire délivrer des sommes d'argent plus considérables encore. Mais les patriotes judéens s'opposèrent à ces projets et fermèrent les portes à Gabinius.

Ainsi, à peine trois ans s'étaient écoulés, que Jérusalem eut à subir de nouveau les horreurs d'un siège. Pompée s'avança avec son armée et la ville lui fut livrée par un parti qui s'y était formé, le parti de la pain à tout prix. Mais les patriotes se retirèrent sur la colline du Temple, coupèrent le pont qui le reliait à la ville et s'y défendirent avec une fermeté admirable. Pompée dut faire un siège en règle. Il fit venir des machines de Tyr, pour battre les murailles en brèche. Il fit combler les fossés avec des arbres amenés de forêts lointaines. Le siège traîna en longueur. Peut-être se serait-il prolongé encore si les assiégés, par suite de leur respect pour la sainteté du sabbat, n'avaient facilité l'assaut. Grâce à une interprétation pharisaïque ou sadducéenne de la Loi, les assiégés croyaient qu'il est permis de se défendre le jour du sabbat, mais non de repousser un assaut. Instruits

de cette particularité, les Romains en profitèrent, et, les jours de sabbat, ils cessaient tout combat et ne travaillaient qu'à ébranler la muraille.

Ce fut à un jour de sabbat (mois de sivan, juin 63) qu'une des tours du temple fut jetée bas et qu'une brèche fut ouverte, par où les Romains se précipitèrent. Les légions et les troupes alliées pénétrèrent dans le parvis, massacrant tout sur leur passage les prêtres furent égorgés à côté de leurs victimes. Parmi les assiégés, beaucoup se précipitèrent du haut des terrasses du temple ; d'autres allumèrent des bûchers où ils se jetèrent. En ce jour, environ 12.000 hommes de Juda périrent.

Que servait donc à Hyrcan d'avoir recouru à l'arbitrage de Pompée ? Celui-ci lui enleva le titre de roi, ne lui laissant que le dignité de grand prêtre et le titre d'ethnarque. Il le plaça en quelque sorte sous la curatelle d'Antipater, qui fut nommé administrateur du pays. Les murailles de Jérusalem furent rasées et la Judée, traitée en pays conquis, redevint tributaire de l'étranger. En outre, la Judée rentra dans les étroites frontières qu'elle avait avant les Hasmonéens. Les cités et les districts de la côte, habités par les Grecs, Pompée les érigea eu villes libres, les abandonnant à leurs anciens habitants. Les villes de l'intérieur et celles de la Transjordanie, que Hyrcan Ier et Alexandre avaient incorporées à la Judée après de pénibles luttes, eu furent de nouveau détachées et déclarées villes libres, placées sous la juridiction du gouverneur de la Syrie. Quant aux prisonniers, Pompée fit massacrer les plus dangereux, c'est-à-dire les patriotes exaltés, et emmena le reste à Rome. On vit à son triomphe, mêlés aux autres monarques asiatiques, Aristobule, son fils Antigone, ses deux filles et son oncle Absalon (61). Tandis que Sion voilait sa tête de deuil, Rome était dans l'allégresse. Mais les captifs judéens allaient former la noyau d'une communauté qui devait reprendre sous une autre forme la lutte contre les institutions romaines et en triompher dans une certaine mesure.

Avant l'intervention de Pompée en Judée, il y avait déjà des Judéens qui habitaient Rome et d'autres villes de l'Italie. Sans doute ils y avaient émigré de l'Égypte et de l'Asie Mineure ; grâce aux nécessités des relations commerciales, ils avaient dû s'y établir. Les premiers habitants judaïtes de Rome n'étaient donc pas des prisonniers de guerre, mais plutôt des négociants qui étaient en relations avec les grands pour l'importation du blé d'Égypte et le fermage des impôts de l'Asie Mineure. Ces émigrants ne pouvaient guère former une communauté régulière, vu l'absence de docteurs de la Loi parmi eux. Mais, au nombre des captifs que Pompée traîna à Rome, se trouvaient des hommes versés dans la Loi, qui furent rachetés par leurs riches coreligionnaires et qu'on décida à se luxer dans cette ville. Les descendants de ces prisonniers conservèrent dans la suite le nom d'affranchis (libertini). Le quartier des Judéens à Rome était situé sur la rive droite du Tibre, sur le versant du mont Vatican. Un pont du Tibre conduisant au Vatican porta encore longtemps après le nom de Pont des Judéens (pons Judœrum). Une partie de la population judaïque de Rome alla se fixer dans d'autres villes de l'Italie. Théodos, un de ceux qui avaient émigré à Rome, introduisit dans la communauté judaïque l'usage de remplacer l'agneau pascal, qui ne pouvait être consommé hors de la Palestine et que les exilés regrettaient beaucoup, par un mets analogue. Le mécontentement fut vif à Jérusalem ; il semblait que les Judéens de Rome se

permissent, sur la terre étrangère, l'usage d'une viande sacrée. Une lettre de blâme fut envoyée de Jérusalem à Théodos, où il était dit : Si tu n'étais Théodos, nous te mettrions en interdit.

Les Judéens de Rome ne furent pas sans exercer une certaine influence sur la marche des affaires romaines. Comme ils avaient tous, les anciens émigrés et les affranchis, le droit de vote dans les assemblées populaires, leur avis y pesa souvent d'un grand poids, grâce à leur union mutuelle, à leur activité et à leur sang-froid dans la manière d'envisager les affaires, et peut-être aussi à leur sagacité. Cette influence latente était si forte que Cicéron, qui était aussi égoïste qu'éloquent et qui avait appris à haïr les Judéens chez son maître Apollonius Molo, ayant un jour à parler contre eux, craignit de trahir ses dispositions hostiles à leur égard et de s'attirer leur ressentiment. Il s'agissait pour lui de défendre la cause fort injuste du préteur Flaccus, accusé de concussions pendant son gouvernement en Asie Mineure. Flaccus avait, entre autres, mis la main sur l'impôt religieux des communautés judaïques de ces contrées, s'élevant environ à deux cents livres d'or, qui avait été recueilli à Apamée, Laodicée, Adramyttium et Pergame (62). Il avait invoqué un décret du sénat qui défendait les sorties d'or des provinces romaines. Or la Judée, bien que soumise à la puissance de Rome, n'était pas encore admise à l'honneur de faire partie de ses provinces. Les Judéens romains, qui s'intéressaient vivement au procès de Flaccus, vinrent se mêler à la foule des assistants. Cicéron en eut une telle peur, qu'il aurait bien voulu pouvoir parler à voix basse, de façon à n'être entendu que des juges. En présentant sa défense, il eut recours à de puérils sophismes, qui auraient peut-être produit quelque impression sur des Romains de la vieille roche, mais qui n'en pouvaient produire sur des esprits éclairés. Il faut, dit-il entre autres, mettre un soin particulier à combattre les superstitions barbares des Judéens, et c'est le fait d'un homme de grand caractère de témoigner son mépris à ces agitateurs de nos assemblées populaires. Si Pompée n'a pas usé de son droit de vainqueur et a respecté le trésor du temple des Judéens, il ne l'a pas fait par égard pour le sanctuaire, mais par prudence. Il ne voulait pas donner à cette nation, portée au soupçon et à la calomnie, le prétexte d'une accusation. Lorsque Jérusalem n'était pas encore soumise à notre pouvoir et que les Judéens vivaient encore en paix, ils montraient un profond mépris pour la splendeur de l'empire romain, pour la dignité qui s'attache à notre nom, pour les lois de nos ancêtres. Dans la dernière guerre, la nation judaïque a montré tout particulièrement de quels sentiments hostiles elle est animée à notre égard. L'événement a fait voir que les dieux immortels haïssent les Judéens, puisque leur pays a été conquis par nous. Nous ne savons quelle fut l'impression produite par ce discours, ni comment ce procès se termina pour Flaccus. Un an plus tard, Cicéron était condamné à l'exil ; il ne pouvait séjourner dans un rayon de 80 milles de la ville ; sa maison et ses villas furent entièrement rasées.

Après le départ de Pompée, la Judée morcelée sentit son joug s'appesantir par le fait de sa position équivoque, qui n'était ni l'asservissement complet ni l'indépendance. Le puissant ministre de Hyrcan contribua à prolonger ce triste état de choses. Au prix des plus grands sacrifices, il maintint l'alliance avec Rome afin d'avoir un appui contre la haine du peuple, qui voyait en lui l'assassin de sa liberté.

Grâce à l'or judaïque, il put secourir le général romain, Scaurus, qui avait quitté la Judée pour aller faire une expédition contre Arétas, le roi des Nabatéens. Sur ces entrefaites, Alexandre II, l'aîné des fils d'Aristobule, s'enfuit de Rome, où il était retenu captif, et arriva en Judée. Il appela à lui les patriotes et réunit environ 10.000 fantassins et 1.500 cavaliers, qu'il mena contre Jérusalem. Hyrcan, ou, pour mieux dire, son maître Antipater, ne put tenir contre Alexandre et quitta la ville, où celui-ci se fortifia. Pour se mettre en sûreté, Alexandre fortifia encore les citadelles d'Alexandrion, d'Hyrcanion en deçà du Jourdain et de Machérous au delà (59-58). Sans doute Lentulus Marcellinus, proconsul de Syrie, était occupé par Arétas ; peut-être aussi Alexandre l'avait-il gagné à prix d'argent. Celui-ci se crut si bien assuré du pouvoir, qu'il fit frapper des monnaies avec celte inscription en grec et en hébreu : Le roi Alexandre et le grand prêtre Jonathan.

Aulus Gabinius, le nouveau gouverneur de la Syrie et le plus féroce des exacteurs romains, se rendant à la prière d'Antipater, mit fin à la puissance d'Alexandre et l'exila à Rome. Pour le sauver du dernier supplice, auquel il était déjà condamné, sa mère Alexandra vint se jeter aux pieds de Gabinius et implora sa grâce. Pour achever d'affaiblir la nation judaïque, Gabinius décréta que la Judée ne devait plus former désormais un corps unique au point de vue administratif et législatif (57). Le pays fut divisé par lui en cinq territoires, qui avaient chacun son conseil d'administration chargé des affaires intérieures. Ce conseil reçut le nom de Sanhédrin (sanhédrion) et siégeait dans chacun des chefs-lieux. Le sud du pays, ou la Judée proprement dite, fut divisé en quatre districts, dont les chefs-lieux étaient Jérusalem, Gazara, Emmaüs et Jéricho. La Galilée, au contraire, où la population judaïque n'était pas si dense, n'avait qu'un chef-lieu, Sepphoris. A la tête de ces sanhédrins, on mit des Judéens dévoués aux Romains, sans doute choisis parmi l'aristocratie sadducéenne, qui avait intérêt à ménager Rome.

Quoique cette mesure de Gabinius prouve en faveur de sa clairvoyance, puisqu'il avait parfaitement compris que le cœur de la nation était dans le Grand Conseil, il se trompa pourtant sur son efficacité. Issu des entrailles de la nation, ce corps avait une autorité qui n'était pas facile à briser. Lorsque Gabinius quitta la Judée, la division du pays, qu'il avait établie, disparut aussitôt sans laisser de traces. Le Grand Conseil resta, comme devant, l'âme du peuple, mais les difficultés de l'époque firent tort à sa puissance. C'est depuis lors qu'il paraît avoir pris le nom de Sanhédrin et, pour se distinguer des petits tribunaux, celui de Grand Sanhédrin. Il n'avait plus, du reste, aucun pouvoir politique, celui-ci appartenant entièrement aux Romains. A la mort de Siméon ben Schétach, ses deux disciples les plus distingués, Schemaïa et Abtalion, lui succédèrent comme présidents du Sanhédrin. Dans les sentences qui nous sont restées d'eux se reflète toute la tristesse de l'époque : Aime les professions manuelles, disait Schemaïa, fuis le pouvoir et ne recherche pas la puissance temporelle. Abtalion recommandait aux docteurs : Soyez circonspects dans vos paroles ! vous pourriez encourir la peine de l'exil ; vos disciples vous suivraient dans une contrée séduisante dont le charme les corromprait, et le nom divin serait profané. Schemaïa et Abtalion conservèrent leurs fonctions environ vingt-cinq ans (60-35) ; voyant disparaître de plus en plus l'influence politique du Sanhédrin, ils tournèrent leur activité vers les affaires

intérieures. Ils groupèrent autour d'eux un cercle de disciples studieux auxquels ils enseignaient la Loi dans ses principes et dans ses applications. Dans la suite, grâce à leur étude assidue des traditions légales, ils acquirent une autorité telle que toute interprétation qui pouvait leur être attribuée passait par cela même pour certaine. Un de leurs disciples les plus éminents les appela dans sa reconnaissance : les deux grands hommes de l'époque. Avec Schemaïa et Abtalion commence la nouvelle tendance du pharisaïsme, qui dès lors se détourne entièrement des affaires de l'État pour s'absorber uniquement dans l'étude de la Loi. Aussi les Pharisiens seront-ils réputés désormais, non seulement comme des sages, mais comme de savants interprètes de la Loi (darschanim). Peut-être avaient-ils emprunté leur science d'interprétation à Alexandrie, où les connaissances grammaticales étaient plus répandues, pour l'implanter en Judée.

Pendant longtemps, l'histoire extérieure de la Judée n'a à enregistrer que des soulèvements contre la tyrannie de Rome et ses suites funestes, les actes d'oppression, de pillage et de profanation du temple perpétrés par les gouverneurs et leurs complices. Aristobule avait réussi à s'enfuir de Rome avec son fils Antigone et à gagner la Judée. Telle était l'horreur du joug romain que la nation accueillit avec enthousiasme et salua comme un libérateur ce prince, qui auparavant n'était guère aimé. Chacun se mit à sa disposition, si bien qu'il n'y eut pas assez d'armes pour tous ceux qui se présentèrent. Un général judéen, qui jusque-là avait combattu Aristobule, vint mettre son épée à son service. Ce prince put, de la sorte, disposer d'une armée de 8.000 hommes. Il chercha avant tout à rétablir la forteresse d'Alexandrion, d'où il voulait harceler les Romains par une guerre de partisans. Mais la fougue de son tempérament l'entraîna à se mesurer avec eux dans une bataille rangée, où périt la majeure partie de son armée. Le reste de ses troupes se dispersa. Toujours intrépide, Aristobule, avec mille partisans qui lui restaient, se jeta dans la forteresse de Machérous, qu'il chercha à mettre en état de défense. Les Romains arrivèrent devant la citadelle avec leurs engins de siège, et, au bout de deux jours, Aristobule dut se rendre. Il fut pris pour la seconde fois et conduit à Rome avec son fils.

Un autre soulèvement, tenté par son fils Alexandre, qui, sur les instances de Gabinius, avait obtenu sa mise en liberté du sénat ou, pour mieux dire, de Pompée, alors tout-puissant, eut la même issue malheureuse. Alexandre avait réuni plus de 30.000 hommes et, avec leur aide, il massacra tous les Romains qui lui tombèrent entre les mains. Gabinius n'avait pas assez de troupes pour marcher contre lui, et il dut recourir au rusé Antipater pour détacher d'Alexandre quelques-uns de ses partisans. Avec ceux qui lui restaient, Alexandre marcha au-devant de l'armée de Gabinius et, entraîné par son ardeur irréfléchie, engagea la bataille près du mont Thabor. Il subit une effroyable défaite (55).

Sur ces entrefaites, les trois personnages les plus considérables de Rome, Jules César, Pompée et Crassus, tous trois remarquables, le premier par la supériorité de son génie, le second par sa réputation guerrière, le dernier par sa fortune colossale, s'étaient unis d'une alliance étroite pour briser le pouvoir du sénat et des grands et diriger à leur gré les affaires de l'État. Les triumvirs se

partagèrent les possessions romaines et en tirent leurs provinces respectives. Crassus, qui était fort avare en dépit de sa grande fortune, devenue proverbiale, reçut en partage la Syrie, dans laquelle la Judée fut désormais comprise. Pendant une nouvelle expédition entreprise contre les Parthes, Crassus fit un détour pour se rendre à Jérusalem, où l'attirait le trésor du temple. Il ne cacha pas qu'il venait enlever les deux mille talents auxquels Pompée n'avait pas voulu toucher. Pour satisfaire sa cupidité, le pieux Éléazar, le trésorier, lui remit une poutre d'or du poids de trois cents mines, qui, grâce à un revêtement de bois habilement travaillé, était restée ignorée des autres prêtres. Crassus promit solennellement de ne pas toucher au reste du trésor. Mais qu'était-ce, pour un Romain, qu'un serment fait à des Judéens ? Il prit la poutre, les deux mille talents et, par-dessus le marché, les vases d'or du temple, qui valaient environ huit mille talents (54). Crassus, avec ces trésors volés au temple, put commencer son expédition contre les Parthes. Mais la puissance romaine vint se briser contre cette nation, chaque fois qu'elle s'y attaqua. Crassus périt dans la bataille et son armée fut tellement décimée que son lieutenant, Cassius Longinus, ne put ramener en Syrie que dix mille hommes sur cent mille qu'elle comptait (53). Les Parthes poursuivirent le reste de l'armée romaine, avec la tacite complicité des Syriens, fatigués du joug romain. La nation judaïque, elle aussi, crut le moment favorable pour secouer ce joug odieux ; mais aucun des princes judéens n'étant là, et Hyrcan se trouvant réduit à l'impuissance et sous la domination absolue d'Antipater, Pitholaüs réunit une armée nombreuse pour marcher contre Cassius. Mais le destin trahissait les armes de la Judée chaque fois qu'elle se mesurait avec Rome. L'armée de Pitholaüs, enfermée dans Tarichée, prés du lac de Tibériade, dut se rendre. Cassius, cédant aux prières d'Antipater, fit mettre à mort Pitholaüs et vendre comme esclaves trente mille guerriers judéens (52).

Aristobule captif voyait luire de nouveau l'espérance de remonter sur le trône de ses pères et de rejeter le traître Antipater dans son obscurité. Jules César, le plus grand homme que Rome ait produit, avait jeté le gant au sénat et rompu avec Pompée, son allié. La rivalité des deux chefs alluma un incendie qui gagna les pays les plus reculés de l'empire romain. Pour affaiblir l'influence de Pompée, César avait donné la liberté à Aristobule et lui avait confié deux légions, afin qu'il allât travailler la Judée et la Syrie en sa faveur. Mais les partisans de Pompée le débarrassèrent d'Aristobule au moyen du poison. Ses amis ensevelirent son corps dans du miel, en attendant qu'il pût être conduit à Jérusalem et placé dans le tombeau des rois. Vers la même époque, son fils aîné, Alexandre, fut décapité, sur l'ordre de Pompée, par les soins de Scipion. Les membres survivants de la famille d'Aristobule, sa femme et son fils Antigone trouvèrent un asile auprès de Ptolémée, prince de Chalcis, dont le fils, Philippion, tomba éperdument amoureux de l'une des filles d'Aristobule, Alexandra, et la prit pour femme. Mais Ptolémée, qui avait conçu pour sa bru un amour violent, fit assassiner son propre fils, pour posséder sa veuve. La mauvaise fortune avait tellement dégradé les Hasmonéens, qu'ils ne craignaient, pas de s'allier par mariage à des païens et de s'abandonner à des unions incestueuses.

Tant que Pompée vécut, Antipater, qui était devenu une puissance, lui resta fidèle et serviable. Mais lorsque la fortune l'eut trahi et qu'il eut trouvé une mort honteuse en Égypte, Antipater n'hésita pas à se ranger du côté de César et à le soutenir contre les partisans de Pompée. Dans la situation critique où César se trouvait en Égypte, sans une armée suffisante, sans nouvelles de Rome, au milieu d'une population ennemie, Antipater déploya une grande activité, qui devait trouver sa récompense. Il pourvut à tous les besoins de l'armée de secours amenée par Mithridate, roi de Pergame, auquel il se joignit lui-même avec 3.000 Judéens pour l'aider à conquérir Péluse ; il gagna au parti de César les Judéens d'Égypte, formant la garnison d'Onion, en leur montrant une lettre du grand prêtre Hyrcan, et contribua tout particulièrement à la victoire finale (48). En récompense de ses services, César le créa citoyen romain, l'exempta, lui et sa famille, de tout impôt et le nomma gouverneur de la Judée. Il pouvait se passer désormais de la faveur de Hyrcan et se considérer sérieusement comme son protecteur. En vain le dernier survivant des fils d'Aristobule, Antigone, rappela-t-il à César le dévouement de son père et de son frère à sa cause. Antipater était là : il montra les blessures qu'il avait reçues au service de César et il eut gain de cause. César, qui se connaissait en hommes, appréciait trop le dévouement et l'énergie d'Antipater pour songer à appuyer les revendications légitimes d'Antigone. N'était-il pas lui-même sorti des bornes de la légalité ? — Par complaisance pour Antipater, César confirma Hyrcan dans sa dignité de grand prêtre et d'ethnarque et accorda quelques faveurs à la Judée elle-même. Il lui permit de reconstruire les murs de Jérusalem et de reprendre les territoires qui lui avaient appartenu, comme la Galilée, les villes de la plaine de Jezréel et Lydda. Les Judéens furent dispensés des lourdes charges que leur imposait le cantonnement des légions romaines dans leurs quartiers d'hiver. Cependant les propriétaires de biens-fonds étaient obligés, tous les deux ans, de fournir le quart de leur récolte pour les besoins des troupes. Ils n'étaient dispensés de cet impôt en nature qu'à l'année sabbatique, pendant laquelle, comme on sait, les champs restaient sans culture.

En général, César se montra bienveillant pour les Judéens et les récompensa de leur fidélité. En souvenir des services qu'ils lui avaient rendus, les Judéens d'Alexandrie obtinrent de lui la confirmation de leurs droits politiques et de leurs privilèges, entre autres notamment celui d'être gouvernés par un chef de leur nation (ethnarque, alabarque) et d'être placés sous sa juridiction. Le décret de César qui confirmait ces privilèges fut gravé, par son ordre, sur une colonne. Des ordonnances spéciales autorisèrent aussi le transport des impôts du temple, qui avait éprouvé certaines difficultés, quelques années auparavant. Les Judéens de l'Asie Mineure, à qui leurs concitoyens grecs voulaient défendre le libre exercice de leur religion, se virent également confirmés dans leurs droits de ne pas comparaître en justice le jour du sabbat, de tenir des réunions (ce qui était défendu ailleurs par crainte des soulèvements), de construire de nouvelles synagogues et de se livrer aux pratiques de leur culte (47-44). La communauté judaïque de Rome jouit sans doute aussi des faveurs de César, puisqu'elle conserva son souvenir avec une religieuse fidélité. Mais toutes ces immunités dues à la faveur touchèrent peu la masse da la nation judaïque. Si les Judéens vivant hors de la Palestine bénissaient le nom de César comme celui d'un bienfaiteur, ceux de Palestine ne voyaient en lui que le

Romain, que le protecteur de l'odieux Iduméen. Inquiet de l'attitude du peuple, Antipater crut devoir l'intimider en le menaçant à la fois de son châtiment, de la colère de Hyrcan et de celle de César. A ceux qui se soumettraient, il promit de grandes récompenses. — Une bande, échappée à la déroute de l'armée d'Aristobule, s'était réfugiée, sous la conduite d'un chef nommé Ézékias, dans les montagnes de la Galilée, où elle sut se maintenir et faire beaucoup de mal aux Romains et aux Syriens. Elle n'attendait qu'une occasion pour provoquer un soulèvement général contre Rome. Les Romains, appelaient cette bande une troupe de bandits et leur chef Ézékias un chef de brigands. Mais les Judéens les considéraient comme les vengeurs de leur liberté et de leur honneur national. En effet, leur mécontentement avait été vif, en voyant Antipater confier le gouvernement du pays à ses fils et ne songer qu'à accroître la puissance de sa famille. De ses quatre fils, qu'il avait eus de la Nabatéenne Kypros, l'aîné, Phasaël, fut nommé par lui préfet de Jérusalem et de la Judée, et le second, Hérode, âgé seulement de vingt-cinq ans, reçut le gouvernement de la Galilée.

Ce jeune homme fut le mauvais génie de la nation judaïque. Il semblait destiné à livrer la Judée pieds et poings liés entre les mains de Rome et à lui mettre son talon sur la nuque. Dès son apparition, comme un nuage orageux et menaçant, il projette une ombre sinistre sur la vie de la nation ; l'obscurité croit de plus en plus, toute lueur disparaît dans les ténèbres, et l'on ne marche plus qu'en chancelant et en trébuchant, comme dans l'obsession d'un rêve. Fidèle à la politique astucieuse de son père, Hérode commence par flatter bassement les Romains et par blesser le sentiment national. Pour se concilier la faveur de Rome et pour assurer en même temps le sort de sa famille, Hérode entreprit une expédition contre la bande d'Ézékias. Celui-ci fut fait prisonnier, et Hérode le fit décapiter avec quelques-uns de ses compagnons, sans autre forme de procès. Les Syriens et les Romains ne trouvèrent pas assez de termes pour remercier le dompteur de bandits, comme ils l'appelaient. Sextus César, que le dictateur romain avait nommé gouverneur de la Syrie (47-46), combla Hérode de faveurs, en récompense de cet exploit. Mais les patriotes étaient attristés ; ils voyaient avec terreur que de l'œuf du basilic, Antipater, était éclos un serpent venimeux. L'humiliation infligée à Hyrcan et à la nation par la famille iduméenne causa une douleur si vive, que quelques hommes de cœur osèrent aller trouver le prince pour l'éclairer sur sa triste situation. Ils lui représentèrent que sa dignité n'était plus qu'un mot et que le pouvoir appartenait réellement à Antipater et à ses fils. Ils rappelèrent le meurtre d'Ézékias et de ses compagnons, qui était un défi jeté à la Loi. Mais ces observations n'auraient sans doute produit aucun effet sur le prince, si les mères de ceux qu'Hérode avait massacrés ne lui avaient déchiré le cœur par leurs lamentations. Chaque fois qu'il paraissait dans le temple, elles se jetaient à ses pieds et le suppliaient de venger la mort de leurs enfants.

A la fin, Hyrcan permit au tribunal d'appeler Hérode à comparaître devant lui. Le tribunal, composé en majeure partie des mêmes hommes qui avaient accusé Hérode près de Hyrcan, ne tarda pas à citer l'orgueilleux Iduméen à comparaître devant lui dans un délai fixé, pour se justifier au sujet de l'exécution d'Ézékias et de ses hommes. Mais Antipater ne manqua pas de prévenir son fils et de lui faire

savoir quelles grandes colères il avait amassées sur sa tête. Il lui recommanda de ne venir à Jérusalem qu'avec une bonne escorte, l'engageant toutefois à ne pas amener trop de troupes, pour ne pas éveiller les soupçons de Hyrcan. Hérode se présenta dans le délai fixé, escorté d'une troupe armée, muni d'une lettre de Sextus César pour le roi Hyrcan, par laquelle celui-ci était rendu responsable de la vie du favori. Le jour du jugement qui remplissait Jérusalem d'une attente fiévreuse était arrivé. Lorsque les membres du tribunal eurent pris place, l'accusé apparut habillé de pourpre, couvert de ses armes, entouré de ses gardes, avec une attitude de défi. A cette vue, le courage manqua à la plupart des juges ; ceux-là mêmes qui avaient montré le plus d'animosité baissaient les yeux. Hyrcan lui-même était abattu. L'assemblée était muette et anxieuse ; on n'osait respirer. Un seul des juges, l'illustre Schemaya, eut le courage de parler et de sauver ainsi l'honneur outragé du tribunal. Et calme, il prononça ces mots : L'accusé n'est-il pas devant nous, prêt à nous vouer à la mort, si nous le déclarons coupable ? Certes, je ne puis le blâmer autant que je vous blâme, vous et le roi, de tolérer un pareil outrage à la justice. Sachez donc que celui qui vous fait trembler maintenant, vous livrera au bourreau, Hyrcan et vous. Ces paroles énergiques réveillèrent le courage dans le cœur des juges, et ils témoignèrent autant de sévérité qu'ils avaient montré de lâcheté un instant auparavant. Hyrcan, craignant leur colère, ordonna la remise du jugement. Dans l'intervalle, Hérode, se dérobant à la sentence, s'enfuit à Damas, où Sextus César lui fit le meilleur accueil et le nomma gouverneur de la Cœlésyrie (46). Comblé d'honneurs, Hérode se disposa à prendre une sanglante revanche sur Hyrcan et sur les membres du tribunal. Son père et son frère, Phasaël, dont les sentiments étaient plus généreux, eurent de la peine à le détourner de son projet. Hérode renferma en lui-même sa vengeance, se réservent de la faire éclater plus tard.

Le meurtre de César (44), qui produisit dans l'empire romain une agitation si profonde, fut pour la Judée la source de nouveaux ennuis. C'est à bon droit que les Judéens de Rome pleurèrent sa mort et passèrent plusieurs nuits à se lamenter auprès de son bûcher. Pour Rome, les convulsions intérieures, les guerres, les proscriptions n'étaient, au fond, que les douleurs de l'enfantement d'un nouvel état de choses. Pour la Judée, au contraire, elles étaient les signes d'une décomposition prochaine. Comme sur beaucoup de points de l'empire romain, les gouverneurs républicains de la Judée opprimèrent le parti de César pour reculer à leur tour devant lui. Le républicain Cassius Longinus était venu en Syrie (automne de 44) pour réunir des légions et de l'argent. De la Judée, il exigea sept cents talents. Cassius était pressé, car, à chaque instant, le pouvoir discrétionnaire dont il jouissait pouvait lui échapper. Aussi fit-il saisir et vendre comme esclaves les habitants de quatre villes du sud de la Judée, Gophna, Emmaüs, Lydda et Thamna, parce qu'ils n'avaient pu payer assez vite la taxe imposée.

Le malheureux fantôme de roi qui régnait en Judée comprit enfin que les Iduméens, sous les dehors d'un ardent dévouement, ne servaient que leur propre ambition. Il commença à se montrer méfiant à leur égard et, comme il avait toujours besoin d'un appui, il se tourna vers Malick, qui avait pénétré depuis longtemps la fourberie de la famille iduméenne. Et pourtant Hyrcan ignorait

encore le projet d'Hérode de le détrôner et de se faire reconnaître des Romains comme roi de la Judée, en se faisant appuyer par leurs légions contre une résistance éventuelle. Il ne servit de rien à Malick de faire empoisonner Antipater. Il croyait, en supprimant le vieil intrigant, couper le mal à sa racine ; mais Hérode surpassait de beaucoup son père en dissimulation, autant qu'en énergie et en audace. Une tentative faite par Antigone, le dernier fils survivant d'Aristobule, pour dépouiller les Iduméens de leur pouvoir, échoua également, et Hérode, à son entrée dans Jérusalem, reçut les palmes triomphales des mains de Hyrcan. Pour se débarrasser de la crainte que lui inspirait sa puissance, Hyrcan résolut d'attacher Hérode à sa maison et le fiança avec sa petite-fille Mariamne (Mariamme), si célèbre par sa beauté. La mère, Alexandra, poussait à ce mariage, qui devait être si funeste à la fille. Du reste, la fortune favorisait si bien les Iduméens que toutes les révolutions de ce temps, même celles qui semblaient menaçantes pour leurs intérêts, contribuaient encore à augmenter leur puissance. L'armée républicaine avait été vaincue à la bataille de Philippes (automne de 42) ; Brutus et Cassius s'étaient tués ; l'empire romain était aux pieds des nouveaux triumvirs, Octave, le neveu de César, Antoine et Lépide. Hérode et Phasaël tremblaient pour eux-mêmes des suites de ces changements. N'avaient-ils pas montré du zèle en faveur des adversaires du second triumvirat ? En outre, les grands de Judée s'étaient rendus en Bithynie auprès du vainqueur, Antoine, et s'étaient plaints des prétentions des deux frères iduméens. Mais Hérode sut dissiper ces nuages. Lui aussi se présenta devant Antoine, la flatterie aux lèvres et les mains pleines d'or, et Antoine se souvint qu'il avait reçu jadis l'hospitalité d'Antipater. Il renvoya les plaignants et combla Hérode de distinctions honorifiques. A plusieurs reprises, la nation judaïque chercha, mais en vain, à faire entendre sa voix auprès d'Antoine. Celui-ci fit jeter en prison une partie des ambassadeurs et décapiter les autres. Quant aux deux frères, Phasaël et Hérode, Antoine les nomma gouverneurs de la Judée, sous le titre de tétrarques.

Une seule fois la fortune parut vouloir trahir les frères iduméens et relever la maison hasmonéenne. A l'instigation d'un proscrit romain, le républicain Labiénus, les Parthes avaient fait une incursion heureuse en Asie Mineure et en Syrie. Cette expédition eut lieu sous le commandement du prince royal Pacorus et du général Barzapherne. A ce moment, Marc-Antoine s'abandonnait aux séductions de la voluptueuse Cléopâtre. Les Parthes, qui en voulaient déjà aux Iduméens, à Hérode et à Phasaël, parce que ceux-ci étaient les alliés de Rome, furent encore excités contre eux par un membre de la famille d'Aristobule. Celui-ci promit au général des Parthes de fortes sommes d'argent, s'il voulait supprimer les deux Édomites, détrôner Hyrcan et donner la couronne à Antigone. Les Parthes consentirent et s'avancèrent en deux corps, le long de la côte et à travers l'intérieur du pays, sur Jérusalem. Au mont Carmel, beaucoup de Judéens se joignirent à l'armée des Parthes et s'offrirent pour prendre part à la lutte contre les étrangers. La troupe judaïte s'accrut à chaque pas, et comme la marche de l'avant-garde des Parthes leur paraissait trop lente, les Judéens prirent les devants, entrèrent à Jérusalem et, avec l'aide d'une grande partie des habitants, assiégèrent le palais des Hasmonéens. Même le bas peuple, quoique sans armes, soutint les combattants dévoués à la cause d'Antigone. La fête des Semaines avait amené à Jérusalem, de toutes les

parties de la Judée, une masse de peuple qui tout entière prit parti pour le fils d'Aristobule. Sur ces entrefaites, Pacorus entra dans la ville ; il persuada à Hyrcan et à Phasaël de se rendre en ambassade chez les Parthes, afin d'aller discuter et arranger les points litigieux avec le général Barzapherne. Quant à Hérode, il ne voulut pas le perdre de vue. Phasaël se suicida et Hyrcan fut retenu prisonnier. Pour le rendre désormais impropre aux fonctions de grand prêtre, les Parthes le mutilèrent en lui coupant les oreilles. On songea aussi à s'emparer d'Hérode par ruse, mais il s'enfuit nuitamment avec sa fiancée Mariamne et sa famille et gagna la forteresse de Massada, poursuivi par les imprécations du peuple. Antigone fut aussitôt institué comme roi de la Judée (40). Hyrcan fut emmené par les Parthes et conduit en Babylonie. Antigone, dont le nom hébreu était Mattathias, crut son pouvoir si affermi qu'il fit frapper des monnaies portant son nom en grec et en hébreu ; les unes ont pour légende : Mattathias le grand prêtre et la communauté des Judaïtes, les autres : le roi Antigone ; pour emblème, soit une tige fleurie, soit une corne d'abondance.

Après le départ des Parthes, Antigone chassa les garnisons romaines des forteresses qu'elles occupaient. La Judée était délivrée de l'étranger et pouvait de nouveau s'abandonner à la joie de l'indépendance reconquise, après trente ans de troubles et de luttes sanglantes.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XII — Antigone et Hérode — (40-4)

Les premiers Hasmonéens, grâce à leur habileté plutôt qu'à leurs talents militaires, avaient assuré la grandeur et l'indépendance de la Judée. Le dernier prince de cette famille ne sut guère profiter des avantages de sa situation, et son impéritie ne valut au pays que des humiliations. Les circonstances étaient pourtant favorables à Antigone et lui auraient permis d'acquérir un haut degré de puissance. Les chefs romains étaient en guerre. L'Orient, dédaigné par Octave et échu à Marc-Antoine, était devenu pour celui-ci une résidence de plaisir. Dans les bras de Cléopâtre, il avait appris à prendre la guerre en dégoût. Les Parthes, dont Rome convoitait avidement le territoire, avaient repoussé vaillamment ses attaques. Si

Antigone avait su entretenir la colère de ce peuple contre la famille iduméenne et les Romains, ceux-ci, au lieu de le traiter en ennemi, en auraient fait leur ami et leur allié, afin de susciter, avec son aide, des difficultés aux Parthes. Les vaillants montagnards de la Galilée tenaient pour lui. Ses partisans avaient changé Sepphoris en une place de guerre. Les cavernes d'Arbéla recelaient d'intrépides soldats de corps francs, qui pouvaient prendre l'ennemi à revers et lui faire beaucoup de mal. Mais Antigone n'avait aucune des qualités de l'homme d'État et du capitaine. Il ne sut même pas employer avantageusement les moyens dont il disposait. Il se dispersa dans une foule de petites entreprises. Sa passion dominante, c'était le désir de se venger d'Hérode et de ses frères. Ce sentiment paralysa plutôt qu'il n'accrut son activité. Il ne put jamais s'élever à cette hauteur de vues, digne d'un véritable roi, qui lui aurait permis de traiter les parvenus iduméens avec plus de mépris que de haine. Rien d'heureux ni de grand ne fut entrepris sous son règne de trois ans et demi, bien que les chefs romains, en apparence soutiens d'Hérode, gardassent le plus souvent une attitude de neutralité.

Il ne sut pas même s'attacher les personnages influents de la nation judaïque et les décider à faire cause commune avec lui. Quoique blessés par l'impudence d'Hérode, les chefs du Sanhédrin, Schemaya et Abtalion, étaient contre Antigone. D'où provenait L'antipathie qu'inspirait aux docteurs le dernier, des Hasmonéens ? Antigone s'était-il prononcé en faveur des Sadducéens, ou était-ce jalousie des dépositaires de la Loi contre le dépositaire de la puissance royale ? S'il est difficile de l'affirmer, certain incident permet de croire à ce dernier motif.

Un jour de Kippour, après le service divin, le peuple avait accompagné le roi, grand prêtre du temple, jusqu'à sa demeure. Mais, chemin faisant, on rencontra les synhédristes Schemaya et Abtalion, et le peuple quitta le grand prêtre pour leur faire une escorta d'honneur. Irrité, le roi témoigna ses sentiments aux deux docteurs, en leur adressant une salutation ironique que, de leur côté, ils rendirent à Antigone. Cette division entre le prince et les autorités les plus influentes de la nation, l'inexpérience d'Antigone dans les choses de la guerre et de la politique, causèrent les plus grands malheurs.

Hérode ne ressemblait en rien à son rival et avait toutes les qualités qui lui manquaient. Il sut toujours contraindre la fortune à lui sourire de nouveau, quand elle l'avait abandonné un instant. Après sa fuite nocturne de Jérusalem, se voyant poursuivi par les habitants judaïtes, il eut un moment la pensée du suicide. Son projet de gagner à sa cause Malick, le roi des Nabatéens, échoua. Après avoir traversé le désert judéo-iduméen, presque seul, dénué de tout, mais conservant son indomptable énergie et nourrissant toujours de vastes projets, il se rendit en Égypte. Cléopâtre lui proposa le commandement de ses armées. Hérode refusa. C'est la couronne de Judée que visaient ses rêves. Il s'embarqua pour Rome. Surpris en route par une tempête, il arriva, à Rome au moment où Octave et Antoine venaient de se réconcilier. Il n'eut pas de peine à persuader Antoine de l'importance des services qu'il pourrait lui rendre, en le servant contre les Parthes, en lui représentant Antigone comme l'ennemi juré de Rome, parce qu'il devait son trône aux Parthes. Antoine parla en sa faveur à Octave, qui n'avait rien à lui refuser.

Un décret du sénat le proclama roi de Judée et déclara Antigone ennemi de Rome (hiver de l'an 40). En sept jours, il avait su obtenir ce résultat. C'était la seconde fois que Rome portait un coup mortel à la nation judaïque en lui imposant un étranger, un demi juif d'Idumée, qui avait des offenses personnelles à venger. Bien entendu, la Judée dut encore payer tribut aux Romains.

Hérode, voyant son ambition satisfaite, se déroba aux égards dont l'entourait Antoine pour aller prendre possession de sa nouvelle royauté. Débarqué à Acco (39), ses amis et notamment Saramalla, le plus riche Judéen d'Antioche, lui fournirent l'argent nécessaire pour soutenir une guerre de prétendant. Comme les Romains refusèrent de prendre une part active à cette campagne, la guerre traîna en longueur. Hérode se vit obligé de se rendre au camp d Antoine, qui assiégeait alors Samosate. Grâce aux services qu'il rendit au Romain en cette occasion, et surtout à son éloquence, Antoine chargea un de ses généraux, Sosius, d'aller combattre Antigone avec deux légions et d'installer le roi choisi par Rome. Hérode mena cette guerre avec une cruauté implacable. Ivre de vengeance, il fit périr dans les flammes cinq villes des environs de Jéricho avec leurs habitants, au nombre de deux mille, qui avaient pris parti pour Antigone. A l'approche du printemps (37), il marcha sur Jérusalem et en fit le siège. Il venait de célébrer à Samarie son mariage avec sa fiancée Mariamne.

Aussitôt que Sosius fut arrivé en Judée avec une nombreuse armée romaine et une armée de secours, composée de troupes syriennes, le siège de Jérusalem fut poussé avec vigueur. L'armée des assiégeants comptait environ cent mille hommes. Ils élevèrent des retranchements, comblèrent les fossés de la ville et, avec leurs machines de guerre, commencèrent à en battre les murailles. Les assiégés, quoique dénués de tout, se défendirent héroïquement. Ils faisaient de fréquentes sorties, chassaient ceux qui travaillaient aux tranchées, détruisaient les ouvrages de siège, bâtissaient une muraille nouvelle derrière celle qui tombait, si bien qu'au bout de deux mois les assiégeants n'étaient encore guère avancés. Schemaya et Abtalion, les deux chefs du Sanhédrin, prêchèrent contre la résistance, conseillant d'ouvrir les portes de la ville à Hérode, et Antigone n'était pas assez fort ou assez courageux pour réprimer leurs menées. Grâce à ces dissensions intestines et à des assauts redoublés, les Romains parvinrent à faire crouler le mur extérieur du nord-est de la ville. Ils pénétrèrent aussitôt dans la ville basse et dans les ouvrages extérieurs du temple. Les Judéens, avec le roi Antigone, se réfugièrent dans la ville haute et sur la colline du temple.

Pendant quinze jours, les Romains donnèrent l'assaut à la deuxième enceinte de murs. Malgré leur défense héroïque, les Jérusalémites durent succomber. Un jour de sabbat, où les Judéens ne s'attendaient pas à une attaque, croula un pan de la deuxième muraille, qui livra passage aux Romains. Ceux-ci se précipitèrent comme des furieux dans la ville haute et le temple, massacrant tout, sans distinction d'âge ni de sexe, égorgeant les prêtres à côté de leurs victimes. Par une fatale coïncidence, Jérusalem tomba le même jour où, vingt-sept ans auparavant, elle avait été prise par Pompée (sivan, juin 37).

Hérode réussit à peine, à force de présents distribués à chaque soldat romain, à empêcher le pillage du temple et la ruine totale de la ville. Antigone fut pris et envoyé auprès d'Antoine qui, à la prière d'Hérode, le fit battre de verges et le livra ensuite à la hache du bourreau, supplice infamant qui excita l'horreur des Romains eux-mêmes. Antigone était le dernier des huit princes et grands prêtres de la famille des Hasmonéens, qui avait régné plus d'un siècle et qui causa la ruine et l'abaissement de la Judée, après lui avoir donné la grandeur et l'éclat.

Hérode, l'esclave iduméen, comme le qualifiait la voix populaire, était arrivé au but de ses visées ambitieuses. Son trône avait pour base des cadavres et des ruines, mais il se sentait de force à le maintenir, fallait-il l'entourer d'un fleuve de sang. Que lui importait la haine de la nation judaïque, à laquelle il s'était imposé sans le moindre mérite, sans titre aucun ? N'avait-il pas la faveur de Rome et l'amitié d'Antoine ? Il embrassa d'un regard sûr et clair la politique qu'il avait à suivre ; elle lui était en quelque sorte commandée par les circonstances : s'attacher entièrement à Rome, afin d'avoir en elle un ferme appui contre la défaveur populaire; chercher à apaiser les ressentiments de la nation par des concessions apparentes et sans grande portée, ou les réprimer par une sévérité implacable, telle fui la politique qu'il suivit froidement, inexorable comme le destin, pendant un règne de trente-quatre ans. Même dans le premier moment de trouble qui suivit la prise du temple, Hérode conserva tout son sang-froid et ordonna à son serviteur Costobar de faire garder les issues de Jérusalem et arrêter tous les fuyards. Les partisans d'Antigone furent égorgés en masse; parmi eux se trouvaient quarante-cinq hommes appartenant aux meilleures familles. Cependant la haine d'Hérode n'était pas encore assouvie. Pour se venger des synhédristes qui, douze ans auparavant, avaient été sur le point de le condamner pour le meurtre d'Ézékias, il les fit massacrer tous, à l'exception de Schemaya et d'Abtalion, qui s'étaient montrés hostiles à Antigone. Imitant les procédés des Romains, qui confisquaient les biens des proscrits, il s'empara de la fortune de ses victimes. Un certain Ananel, qui était, il est vrai, un descendant d'Aaron, mais qui n'était ni de la famille des Hasmonéens ni d'une autre lignée de grands prêtres, fut élevé par Hérode aux fonctions pontificales. A partir de ce moment, celles-ci ne furent plus héréditaires. Hérode prétendait être issu lui-même d'une famille judaïque très ancienne, qui avait émigré de la Babylonie en Idumée. Il voulait ainsi effacer la tache de son origine. N'était-il pas le descendant de ces Iduméens qui avaient été convertis au judaïsme par la force ? Les gens du pays qui avaient bonne mémoire et qui connaissaient sa véritable origine ne le croyaient guère, mais les étrangers s'y trompèrent. Son ami intime, l'historien grec Nicolas de Damas, répéta cette fable telle qu'il l'avait entendue de la bouche d'Hérode. Après la mort de Schemaya et d'Abtalion, Hérode appela à la présidence du Sanhédrin des étrangers et, à ce qu'il semble, des Babyloniens de la famille des Bené-Bathyra.

Deux personnages étaient seuls désormais capables de troubler la quiétude d'Hérode, un vieillard et un adolescent : Hyrcan, qui avait été roi et grand prêtre, et son petit-fils, Aristobule, qui visait à être l'un et l'autre. Tant que ceux-ci n'auraient pas été réduits à l'impuissance, Hérode ne pouvait s'abandonner à la jouissance paisible de ses conquêtes. Hyrcan avait été, il est vrai, prisonnier des Parthes ; en

outre, il était mutilé, ce qui le rendait impropre au pontificat. Les Parthes avaient eu la générosité de lui rendre la liberté, et les Judéens de Babylone l'entouraient d'honneurs pour lui faire oublier ses tristesses. Malgré cela, Hyrcan avait la nostalgie de la Judée, et Hérode craignait que lui ou les Judéens de Babylone ne missent les Parthes dans leurs intérêts et ne les décidassent à lui rendre la couronne qu'ils lui avaient arrachée. Afin de prévenir ce danger et de soustraire Hyrcan à l'influence des Parthes, Hérode songea à l'attirer auprès de lui. Avec la dissimulation qui lui était habituelle, il lui fit dire par Saramalla qu'il désirait partager le trône avec lui et qu'il le priait de revenir à Jérusalem, pour y recevoir la récompense des nombreux bienfaits qu'il lui devait. En vain les Judéens de Babylone essayèrent de l'en dissuader et l'engagèrent à ne pas s'exposer pour la seconde fois au tourbillon des affaires publiques : Hyrcan alla au-devant de sa destinée. Dès qu'il arriva à Jérusalem (36), Hérode accourut au-devant de lui, lui fit l'accueil le plus amical, lui donna à sa table, ainsi qu'au conseil, la place d'honneur. Le faible vieillard se laissa duper par ces marques de prévenance et ne vit pas l'astucieux regard de l'Iduméen qui l'observait.

Hyrcan était désarmé et réduit à l'impuissance : il était enfermé dans une cage dorée. Aristobule, son petit-fils, à qui son origine, sa jeunesse, sa noble prestance avaient gagné tous les cœurs, était un ennemi plus redoutable pour Hérode. Celui-ci avait cru lui enlever toute influence, en lui refusant le souverain pontificat, mais ce but fut manqué. Du reste, Alexandra, sa mère, dont l'habileté en intrigue valait bien celle d'Hérode, avait su capter la bienveillance d'Antoine en faveur d'Aristobule. Persuadée que ce Romain efféminé serait plutôt touché par des excitations sensuelles, elle lui envoya le portrait de ses deux enfants, Mariamne et Aristobule, les deux plus ravissantes têtes d'Israël. Antoine, séduit par la vue de ces images, demanda à voir le jeune homme. Pour le tenir éloigné du Romain, Hérode se vit forcé de le nommer grand prêtre (35). Bien entendu, Ananel fut destitué. Peu satisfaite encore de ce résultat, l'ambitieuse Alexandra essaya de faire donner le trône à son fils. Elle commanda secrètement deux cercueils dans lesquels elle voulait se faire transporter, elle et son fils, afin de quitter la ville sans exciter de soupçons et de gagner l'Égypte. Son projet fut dénoncé à Hérode, qui le déjoua, et qui dès lors songea de plus en plus à se débarrasser de ce dangereux jeune homme. Il ne pouvait guère user de violence, à cause de Cléopâtre, sa protectrice. Il eut donc recours à la ruse. Il l'invita à venir à Jéricho et donna l'ordre à ses serviteurs de l'égorger pendant qu'il serait au bain. Ses ordres furent ponctuellement exécutés (automne de l'an 35). Dans la personne d'Aristobule III périt le dernier rejeton de la race des Hasmonéens. Ananel devint pour la seconde fois grand prêtre. En vain Hérode simula la plus profonde douleur au sujet de la mort de son beau-frère ; en vain il prodigua les aromates au cadavre : la famille et les amis des Hasmonéens l'accusaient du meurtre, sans toutefois oser manifester leurs soupçons.

Or, ce crime eut pour Hérode les plus tristes conséquences et en fit le plus malheureux des hommes. Rarement le châtiment d'une mauvaise action éclata d'une façon aussi saisissante et avec une logique aussi terrible que le châtiment du forfait d'Hérode. Mais ce qui, dans une âme moins endurcie, aurait provoqué le repentir, fut pour Hérode un aiguillon qui le poussa à commettre de nouveaux

crimes. — Alexandra, qui avait placé son ambition sur la tête de son fils, se voyant déçue dans ses espérances, ne manqua pas d'accuser Hérode auprès de Cléopâtre comme son meurtrier. Cette reine, qui convoitait ardemment le royaume d'Hérode, profita de son méfait pour le rendre odieux aux yeux de son adorateur. Antoine manda l'Iduméen à Laodicée, pour qu'il se justifiât de l'accusation portée contre lui. Tremblant pour sa vie, Hérode se rendit à Laodicée ; mais, à force de présents et d'éloquence, il gagna si bien les faveurs d'Antoine que celui-ci lui pardonna son meurtre et même le combla d'honneurs (34). Hérode revint à sa résidence, le cœur joyeux. Cependant il avait perdu une des plus belles perles de sa couronne. Antoine lui avait enlevé la contrée de Jéricho, célèbre par son baume et par ses palmiers, pour la donner à Cléopâtre, qu'il gratifia également de tout le district de la côte méditerranéenne. Hérode dut lui payer annuellement 200 talents pour les revenus de ce territoire. Mais qu'était cette rançon, en comparaison du malheur qui l'avait menacé ? Il pouvait s'estimer heureux.

Cependant, dans son palais même, de nouvelles calamités l'attendaient. Avant de partir, il avait confié Mariamne et sa mère, Alexandra, au mari de sa sœur Salomé, Joseph, avec ordre, s'il devait encourir la disgrâce d'Antoine et perdre la vie, de tuer les deux femmes. Son amour pour sa belle compagne, qu'il ne voulait pas laisser tomber entre les mains d'un autre ; sa haine aussi pour Alexandra et la crainte de lui causer de la joie par sa mort, lui avaient inspiré ce projet. Mais Joseph révéla à Mariamne l'ordre qu'il avait reçu, ce qui augmenta encore l'angoisse de la malheureuse reine. Le bruit de la mort d'Hérode s'étant répandu à Jérusalem. Mariamne songea à se mettre, elle et sa mère, sous la protection des aigles romaines. Salomé la sœur d'Hérode, qui haïssait également son mari et sa belle-sœur, profita, de cette circonstance pour les calomnier auprès de son frère et les accuser même d'un commerce adultère. Hérode resta d'abord incrédule, mais Mariamne se trahit en laissant voir qu'elle était instruite de ses desseins. Sa colère ne connut pas de bornes ; il fit décapiter Joseph, jeter Alexandra en prison, et Mariamne aurait subi le même sort, si son amour pour elle n'avait été plus violent que sa haine. A partir de ce moment (34), la méfiance et l'inimitié étaient entrées dans sa famille et bientôt tous les siens allaient en être les victimes.

Au dehors, la fortune resta fidèle à Hérode et le tira des pas les plus difficiles. Six ans ne s'étaient pas écoulés depuis son avènement que de grands dangers vinrent le menacer. Une sœur du dernier roi des Hasmonéens s'était érigée en vengeresse de son frère et de sa race. Elle rassembla des troupes et s'empara de la forteresse d'Hyrcanion (vers l'an 32). A peine Hérode eut-il vaincu cette femme qu'un nouveau danger bien plus grave vint l'assaillir. Cléopâtre, qui était l'ennemie des Judéens en général au point que, pendant une famine, elle refusa de fournir du blé aux pauvres de cette nation, comme elle le fit pour les autres habitants d'Alexandrie, et qui haïssait Hérode tout particulièrement, se donna beaucoup de peine pour le perdre auprès d'Antoine. Dans son voyage à travers la Judée, elle déploya tous ses charmes pour l'exciter à commettre un acte qui aurait allumé la colère d'Antoine ; mais la prudence d'Hérode déjoua ses calculs. Pour se mettre à l'abri de son ressentiment et de celui du peuple, il songea à se préparer un asile. Il se fortifia dans la citadelle de Massada, située sur une hauteur escarpée, au bord de

la mer Morte. Cléopâtre dut recourir à de nouveaux moyens pour amener sa chute, et elle lui suscita des complications avec les Nabatéens.

A peine était-il tranquille de ce côté, qu'une tempête s'éleva qui ébranla le monde romain jusque dans ses fondements et menaça d'entraîner dans son tourbillon le favori des gouvernants de Rome. Depuis que Rome et les peuples soumis à son pouvoir étaient aux pieds des triumvirs, Octave César, Marc-Antoine et Æmilius Lépide, et que ceux-ci cherchaient à se détruire mutuellement afin de régner sans partage, l'atmosphère politique était pleine d'éléments incendiaires qui pouvaient à chaque instant faire explosion. A cela s'ajoutait encore le fait que l'un des trois rivaux était dominé par Cléopâtre et que celle-ci cherchait à profiter de ses charmes pour devenir maîtresse de Rome, dût-on mettre toute la terre en feu. À cette époque troublée, un poète judéen chanta en beaux vers grecs, sous forme de prophétie sibylline, la chute de Rome et du monde grec et l'avènement de l'ère messianique. Le voyant judéo-grec annonçait des temps terribles, l'apparition de Bélial, l'Anti-Messie qui séduira et perdra l'humanité.

On était, il est vrai, à une époque malheureuse ; une sorte de Bélial était apparu, le demi Judéen Hérode, mais on n'apercevait guère l'aurore du règne messianique. La rivalité d'Octave et d'Antoine alluma la guerre entre les deux parties de l'empire romain, l'Orient et l'Occident, l'Asie et l'Europe. Ce fut une guerre de peuples, mais elle prit bientôt fin par la chute d'Antoine, à la bataille d'Actium (2 septembre 31). Cette chute fut pour Hérode un coup terrible. Lui et les siens ne doutaient pas qu'il ne fut entraîné dans la ruine de son protecteur. N'avait-il pas été le fidèle allié d'Antoine ? Il s'attendait aux pires éventualités. Mais, par un trait suprême de perversité, il songeait à entraîner dans sa chute les derniers rejetons des Hasmonéens, Hyrcan, un vieillard octogénaire, sa femme Mariamne et Alexandra, sa belle-mère. Il accusa Hyrcan d'avoir entretenu des intelligences avec Malick, le roi des Nabatéens. Hyrcan, quoique innocent, fut condamné et exécuté. Avant de se rendre auprès d'Octave, Hérode fit enfermer Mariamne et Alexandra dans la forteresse d'Alexandrion, sous la garde d'un serviteur ituréen, nommé Soëm, qui avait ordre d'égorger les deux femmes, si Hérode ne revenait pas de son entrevue avec César. Avant de se mettre en route, Hérode se vit forcé par les circonstances d'accorder un changement de présidence dans le Sanhédrin, changement auquel il n'aurait certainement pas consenti dans d'autres temps. Grâce à cette mutation, Hillel, un Babylonien jusqu'alors inconnu, devint le chef du Conseil. La direction que celui-ci imprima au judaïsme a laissé des traces qui subsistent encore de nos jours.

Hillel (né vers l'an 75, mort vers l'an 5 après J.-C.) se rattachait par sa mère à la race de David. Nonobstant cette noble origine, il vécut dans la pauvreté. Son frère Schebna, riche négociant, subvenait à son entretien. Il émigra de Babylonie et Jérusalem, sans doute en même temps que Hyrcan (36). Il devint un des auditeurs les plus assidus des synhédristes Schemaïa et Abtalion, dont il transmettait les traditions avec une scrupuleuse exactitude. Les traits dominants du caractère de Hillel, c'était cette douceur inaltérable et sympathique, qui ne permet pas à la colère de dominer un seul instant le cœur ; c'était ce profond amour de l'humanité,

qui prend sa source dans l'humble opinion qu'on a de soi-même et dans le jugement favorable qu'on porte sur autrui ; c'était enfin cette égalité d'humeur que fait naître la confiance en Dieu et qui ne se dément pas en face du malheur. Hillel est resté l'idéal de la bonté et de la modestie. A lui appartient la belle parole qui résume tout l'esprit du judaïsme : Ne fais pas à autrui ce qui te serait désagréable à toi-même : c'est là toute la Loi, le reste n'en est que le commentaire. Dans les contradictions qu'il rencontra, Hillel montra constamment la mansuétude de son caractère. Sa confiance en Dieu le rendait inaccessible à la crainte, et il sut si bien l'inculquer aux membres de sa famille, qu'en entendant des cris de douleur il pouvait dire en toute assurance : Je sais que ces cris ne sortent pas de ma maison. Les sentences qu'il a laissées, et qui surpassent en concision celles de ses prédécesseurs, sont toutes conçues dans cet esprit. En voici quelques-unes : Si je ne songe pas à moi (à mon âme), qui y songera ? Si je ne songe qu'à moi, que pourrai-je obtenir ? Si ce n'est maintenant, quand sera-ce ? — Sois des disciples d'Aaron, aime la paix, recherche-la, aime les hommes et tu les amèneras à la Thora. Pénétré de la haute mission confiée à Israël, d'enseigner la foi en Dieu dans toute sa pureté, il exprimait ce sentiment, lors de la fête des Libations d'eau dans le temple, par ces mots : Si moi (Israël), je suis ici, l'univers entier y est. Si je n'y suis pas, qui donc y sera ? — La doctrine du judaïsme avait tant de valeur à ses yeux, qu'il s'affligeait s'il la voyait servir à satisfaire l'ambition ou la soif de la renommée : Celui qui cherche à grandir son nom le rabaisse; celui qui ne s'occupe pas activement de l'étude ne mérite pas de vivre ; celui qui n'augmente pas ses connaissances dégénère ; celui qui tire profit de l'étude de la Loi périt.

De même que, par ses hautes vertus, Hillel est devenu, aux yeux de la postérité, un idéal de perfection, ainsi le développement qu'il a sa donner au judaïsme légal l'a placé au premier rang et lui a valu l'honneur d'être appelé le restaurateur de la Loi. Son action à la fois réparatrice et vivifiante s'exerça surtout, d'une manière efficace, dans deux directions : il enrichit le fond des traditions orales qu'il devait à Schemaïa et à Abtalion, et il donna aux dispositions légales une extension méthodique. En effet, suivant Hillel, la tradition porte en elle-même les raisons de sa légitimité et de son caractère obligatoire ; elle n'a pas besoin d'invoquer uniquement le principe d'autorité. C'était là une tentative pour réconcilier les pharisiens et les sadducéens, puisque les uns et les autres pouvaient admettre les principes posés par Hillel. Toute dispute d'école au sujet du caractère d'obligation des lois traditionnelles se trouvait ainsi écartée. Hillel concédait aux sadducéens que les lois traditionnelles doivent avoir leur fondement dans la Thora ; mais, d'un autre côté, il déclarait que ce n'est pas seulement la lettre de la Loi qui confère leur valeur aux prescriptions, et que cette valeur peut se déterminer par une série de principes généraux, clairement indiqués par le texte lui-même. Sept règles ou formules d'interprétation forment la base de la loi orale, telle qu'elle découle de la Thora, et lui donnent une valeur égale à celle de la loi écrite.

Grâce à ces sept règles, la tradition orale apparaissait sous un jour tout nouveau : elle n'avait plus rien d'arbitraire, et elle revêtait un caractère à la fois absolu et rationnel. Les nouvelles règles ne servaient pas seulement à légitimer les

lois orales déjà existantes ; elles permettaient aussi de les élargir et de les appliquer à des cas nouveaux.

Au début, la méthode d'interprétation de Hillel ne trouva guère de succès. Nous savons de science certaine que, lors d'une discussion devant le Sanhédrin, alors présidé par les Bené-Bathyra, Hillel affirma ces règles, mais que le Sanhédrin ne les goûta pas, Du en contesta l'application. Hillel eut l'occasion d'en faire publiquement usage pour la solution d'une question qui intéressait vivement la nation entière. La veille de la Pâque, où l'on immolait l'agneau pascal, étant tombée un jour de sabbat, les fils de Bathyra et le Sanhédrin ne savaient pas s'il était permis d'offrir. De jour-là, le sacrifice pascal. Hillel, dont la valeur avait : sans doute déjà frappé les esprits judicieux, se mêla à la discussion et prouva, en vertu des règles de sa méthode d'interprétation, que le sacrifice pascal, comme tout autre sacrifice public, primait la sainteté du sabbat. Les débats furent très animés, à cause de la foule des pèlerins venus pour la fête et qui y prirent part ; les paroles d'encouragement étaient adressées à Hillel, entremêlées de vives protestations. C'est le Babylonien qui nous donnera la meilleure décision, disaient les uns. Que peut-il venir de bon de Babel ? criaient les autres. — A partir de ce jour, le nom de Hillel devint si populaire, que les fils de Bathyra (soit volontairement, soit par ordre du peuple) crurent devoir résigner surs fonctions de présidents du Sanhédrin et furent remplacés par Hillel. Loin de s'enorgueillir de cet honneur, Hillel exprima ion mécontentement, en disant aux synhédristes : Qu'est-ce qui n'a élevé, moi, obscur Babylonien, à la présidence du Sanhédrin ? est votre peu d'assiduité aux leçons de Schemaïa et d'Abtalion. Hérode ne paraît pas avoir fait obstacle à cette nomination. Hillel n'était-il pas un étranger ? D'ailleurs, son caractère paisible était une garantie de ses sentiments amicaux à l'égard du prince.

Pour gagner les faveurs d'Octave César, que la victoire d'Actium avait rendu seul maître de tout l'empire romain, Hérode alla le trouver à Rhodes. Orgueilleux et insolent dans son propre pays, il comparut devant le Romain l'âme remplie de crainte, humble et dépouillé de tout ornement, sans toutefois avoir rien perdu de sa mâle énergie. Dans son entretien avec Octave, il avoua hautement son amitié et ses relations avec Antoine. Octave n'avait pas le caractère assez haut pour mépriser la vénalité, et ne se sentait pas assez fort pour se passer du concours des traîtres. Il reçut donc Hérode en grâce, lui ordonna de reprendre son diadème, le combla d'honneurs et le renvoya dans son pays (30). Hérode fut pour Octave un partisan fidèle, comme il l'avait été pendant douze ans pour Antoine. Quand César se rendit en Égypte, Hérode alla à sa rencontre jusqu'à la ville d'Acco ; il eut soin que, dans leur marche à travers un pays aride, les troupes fussent pourvues d'eau et de vin. Ainsi, avant de mourir, Antoine put apprendre que la fidélité d'Hérode n'était pas précisément inébranlable. Hérode eut la joie de voir son ennemie Cléopâtre échouer dans ses tentatives de séduction sur César et se donner la mort. Les Judéens d'Alexandrie se réjouirent aussi de la fin de cette reine, dont ils avaient eu beaucoup à souffrir. Peu de temps avant sa mort, ce monstre couronné avait exprimé le vœu de pouvoir égorger, de sa main, tous les habitants judaïtes de sa capitale qui tenaient pour Octave. Pour récompenser leur attachement, Octave accorda aux Judéens d'Égypte la confirmation de leurs droits politiques et de leurs

privilèges. Telle était sa confiance en leur fidélité, qu'il laissa à leurs arabarques la surveillance des douanes fluviales et maritimes dont ils avaient été investis par les rois d'Égypte. C'était là un témoignage de confiance d'autant plus remarquable que César attachait une importance extrême à la possession de l'Égypte, grenier de Rome, et surtout à celle d'Alexandrie, à cause de son port. Il avait en effet défendu aux sénateurs de s'y rendre sans une autorisation spéciale. A la mort de l'arabarque qui commandait alors, Octave permit que son successeur fut choisi parmi les Judéens d'Alexandrie, et lui conserva tous les privilèges de ses devanciers. Tandis qu'il restreignait les droits des habitants grecs d'Alexandrie, à cause de leur perversité, de leur mobilité d'esprit et de leur insubordination, ne leur laissant aucune part d'autorité et les plaçant sous la juridiction d'un juge institué par lui-même, il nomma un conseil exclusivement judaïque et fonctionnant à côté de l'arabarque ou ethnarque. Ce conseil dirigeait la communauté judéenne, décidait les questions litigieuses et veillait à l'exécution des ordonnances royales et des traités.

Aux libertini de Rome, l'empereur permit l'exercice de leur culte, et cet exemple de tolérance servit de règle pour l'avenir. Les Judéens romains purent avoir leurs maisons de prière et tenir leurs assemblées religieuses ; ils eurent le droit d'envoyer tous les ans leurs dons au temple de Jérusalem, bien qu'il fût généralement défendu d'exporter de grosses sommes de Rome à l'étranger. Les Judéens romains recevaient aussi leur part des distributions de blé faites au peuple. Si ces distributions devaient avoir lieu le jour du sabbat, les Judéens recevaient leur part le lendemain. Ainsi l'avait réglé l'empereur.

Octave donna à Hérode les quatre cents Gaulois qui formaient la garde de Cléopâtre et lui restitua les villes maritimes et le territoire de Jéricho, qu'Antoine avait enlevés à la Judée. Samarie, Gadara et Hippos furent également incorporées au territoire judaïque, qui recouvra dès lors l'étendue qu'il avait eue avant la guerre de Hyrcan et d'Aristobule et l'intervention des Romains. A partir de cette époque et sans doute par l'ordre d'Hérode, qui voulait flatter l'empereur, des sacrifices furent offerts dans le temple en l'honneur des césars romains. Auguste et son épouse consacrèrent au sanctuaire des cruches d'or destinées aux libations.

Hérode était parvenu désormais au faite de la puissance loin de s'acharner après lui, le malheur l'avait grandi. Mais il ne devait pas jouir longtemps de ses succès ; le châtiment de ses forfaits l'attendait, s'attachant à ses pas, transformant ses joies en amertume. Dans sa maison même, un drame se déroula, tel que l'imagination d'un poète ne peut en concevoir de plus tragique. Mariamne, qui, pendant l'absence d'Hérode, avait été traitée, ainsi que sa mère, comme une prisonnière, avait appris de son geôlier, Soëm, l'ordre secret donné par Hérode d'égorger les deux femmes si la nouvelle de sa mort lui parvenait. Au retour d'Hérode, Mariamne ne lui cacha pas la haine qu'il lui inspirait. Le cœur de ce prince était torturé à la fois par l'amour qu'il ressentait pour la femme et par la haine qu'il éprouvait pour l'ennemie de sa personne et de son pouvoir. Affolé par ce double sentiment, il n'était que trop disposé à prêter l'oreille aux délations de sa sœur Salomé, qui vint accuser Mariamne d'avoir corrompu un des échansons du roi

pour l'empoisonner. Dans l'interrogatoire qui s'ensuivit, il fut prouvé que Mariamne connaissait les ordres secrets donnés à Soëm. Cette trahison d'un de ses serviteurs les plus chers excita au plus haut point la jalousie du prince et déchaîna toute la furie de ses passions. Soëm fut aussitôt mis à mort. Mariamne fut amenée devant un tribunal convoqué par Hérode et accusée par lui d'adultère et de tentative d'empoisonnement. Les juges crurent être agréables au prince en prononçant la peine capitale. La plus ravissante fille de Juda, la belle Hasmonéenne, l'orgueil de la nation, marcha donc du tribunal à l'échafaud. Elle y monta calme et résolue, sans faiblesse et sans crainte, et resta digne de ses aïeux (29). Mariamne était l'image de la Judée, livrée à la hache du bourreau par l'intrigue et la haine.

La mort de Mariamne, loin d'éteindre la soif de vengeance dans le cœur d'Hérode, exalta au contraire son ressentiment jusqu'à la fureur. Il ne put se résigner à la perte de cette femme, et son désespoir ne connut pas de limites. Le trouble de son âme altéra sa santé ; il tomba malade à Samarie, et la gravité de son mal fit craindre pour sa vie. Alexandra voulut profiter de l'occasion pour s'emparer de Jérusalem et détrôner son mortel ennemi. L'imminence du danger ranima l'énergie d'Hérode : Alexandra fut condamnée à mort et promptement exécutée (vers l'an 29). Avec elle s'éteignit le dernier rejeton de la souche des Hasmonéens. Elle avait vu périr successivement son beau-père Aristobule II, son époux Alexandre, Antigone son beau-frère, Aristobule III son fils, Hyrcan II son père et sa fille Mariamne.

Le reste du règne d'Hérode n'offre rien de saillant. Toujours occupé à flatter Auguste et Rome, se livrant à son goût pour les constructions et pour les spectacles, ce prince termina ses jours au milieu des complots sans cesse renaissants, des intrigues de cour suivies de nouveaux crimes et de nouvelles exécutions. Pour conserver les bonnes grâces d'Auguste, il institua à Jérusalem des fêtes quinquennales en mémoire de la bataille d'Actium ; il bâtit un théâtre et un hippodrome, organisa des luttes d'athlètes et des combats d'animaux. Les Judéens virent avec raison dans ces mesures des tentatives faites pour transformer le culte national en religion païenne ; les trophées et les aigles romaines qui décoraient le théâtre, c'étaient, à leurs yeux, les idoles de Rome envahissant la Judée : de là une violente irritation. Hérode donna bientôt au peuple un autre sujet de mécontentement. Non seulement il fit orner (l'an 25) de nouvelles et magnifiques constructions la ville de Samarie, si odieuse aux Judéens, mais il songea même à en faire la capitale du royaume et il manifesta publiquement son projet. Il lui donna le nom de Sebaste, en l'honneur d'Auguste, comme jadis la citadelle de Baris, l'arsenal des Hasmonéens au nord-ouest du temple, avait reçu de lui le nom d'Antonia, pour flatter Antoine. Il remplit la Judée de villes et de monuments portant les noms de ses protecteurs romains ou de membres de sa famille. La tour de Straton, sise au bord de la mer, fut transformée par lui, au prix de dépenses considérables, en une ville maritime de premier ordre, qu'il nomma Césarée (Kisrin). Hérode ne se fit même point scrupule d'ériger un temple romain en Terre sainte. Césarée fut ornée de deux colosses, l'un représentant Auguste en Jupiter olympien ; l'autre, la ville de Rome sous les traits de Junon. Lorsque la cité nouvelle, à laquelle Hérode avait

travaillé pendant douze ans (23 à 12), fut inaugurée par des fêtes somptueuses, on put se croire transporté dans une ville païenne : aussi lui donna-t-on le nom de Petite Rome. Plus tard, cette ville devint le site du gouvernement romain, la rivale de Jérusalem et enfin sa maîtresse. Chaque fois que Césarée se réjouissait, Jérusalem pleurait. — Le port voisin de Césarée, qui peu à peu devint lui-même une ville maritime, reçut d'Hérode le nom de Sébastos. A peu près à deux milles au sud-ouest de Jérusalem, il se bâtit à lui-même la ville d'Hérodium, en souvenir de la victoire qu'il y avait remportée sur la populace qui le poursuivait. Évidemment, Hérode a embelli la Judée, mais comme on pare une victime vouée à la mort.

Mais ces constructions, qui satisfaisaient son amour du faste, ne suffisaient pas à son ambition. Renonçant à l'attachement de ses sujets, il voulait forcer l'admiration des nations voisines et rendre son nom populaire parmi elles. Il accabla le peuple d'impôts, multiplia les exactions, fit ouvrir les tombeaux des rois pour y trouver des trésors ; ceux qui étaient accusés de quelque vol, il les vendait comme esclaves à l'étranger. Toutes ces recettes passèrent en prodigalités et furent employées à embellir des villes de Syrie, d'Asie Mineure et de Grèce.

Toutefois, si Hérode jouissait de l'admiration et de la sympathie des Grecs, des Romains et des Judéens de la dispersion, le peuple de la Judée n'éprouvait que de l'aversion pour l'insolent parvenu qui cherchait à détruire les mœurs et les coutumes des ancêtres. En vain, lors d'une famine terrible qui engendra des maladies épidémiques (24), Hérode avait multiplié les secours ; sa conduite fit bientôt oublier ses bienfaits, et la nation entière ne vit en lui que l'usurpateur, le meurtrier des Hasmonéens, l'oppresseur de la liberté. N'avait il pas déshonoré, en y touchant, les trois plus hautes institutions : la royauté, le pontificat et le sanhédrin ? Usurpateur de la couronne, il avait osé disposer de la tiare pontificale suivant son bon plaisir. Après Ananel, il avait institué, comme grand prêtre, Josué, de la famille des Phabi ; mais, ensorcelé par une belle vierge, une autre Mariamne, fille d'un prêtre obscur, Siméon, il éleva celui-ci au grand pontificat, afin de pouvoir contracter une union moins disproportionnée (24). Siméon, originaire d'Alexandrie, était le fils de ce Boéthos, souche de la grande famille des Roéthusiens, qui donnèrent plusieurs grands prêtres à la Judée. Ces empiétements hardis que se permit Hérode n'étaient pas faits pour lui gagner l'amour de la nation. Connaissant la défaveur dont il était l'objet et ne pouvant la faire cesser, il voulut du moins réduire ses ennemis à l'impuissance. Il exigea du peuple le serment de fidélité (20) et punit sévèrement ceux qui se refusaient à le prêter. Les esséniens seuls, que leur règle empêchait de jurer, furent exemptés du serment. Du reste, comment aurait-il pu les craindre, eux qui vivaient dans une placide contemplation ? C'étaient précisément des sujets tels qu'il les souhaitait, des hommes disposés à supporter patiemment toutes les avanies. Du reste, Hérode avait une espèce de prédilection pour les esséniens. L'un d'eux, nommé Menahem, lui avait prédit, dès son enfance, son avènement futur au trône de Judée. Lorsque cette prédiction se fut réalisée, Hérode manda Menahem auprès de lui et lui donna le second rang dans le Sanhédrin après Hillel. Sans doute, Hérode avait tenu à avoir un homme de confiance au sein de ce conseil. Mais Menahem renonça à cette fonction, ne se trouvant pas à l'aise au milieu de ses collègues. A sa place, un

Pharisien, Schammaï, fut élevé à la vice-présidence. Celui-ci voulait faire exécuter les lois religieuses dans toute leur rigueur. Il forma une école particulière, désignée sous le nom d'école de Schammmaï dont les disciples exagérèrent encore la sévérité du maître. Leurs principes étaient précisément l'opposé des principes de l'école de Hillel, qui interprétait les lois avec beaucoup plus d'indulgence. Les Schammaîtes refusèrent de prêter serment à Hérode, qu'ils haïssaient profondément.

Malgré toutes les précautions prises, Hérode ne se fiait pas au peuple. Il prit à sa solde une nuée d'espions qui allaient se mêler aux groupes populaires, attentifs aux conversations. Souvent lui-même, sous un déguisement, pénétrait dans ces réunions, et malheur alors à qui laissait échapper une parole de mécontentement ! Il était arrêté sur-le-champ et enfermé dans une forteresse, ou supprimé par des mains inconnues.

Mais la faveur populaire est douce, même au cœur des tyrans. Hérode y tenait d'autant plus qu'il voulait passer, aux yeux des Romains, pour un prince aimé du peuple. Ce sentiment, joint à son amour pour les constructions, lui inspira la pensée de transformer le temple, vieux de cinq siècles, petit, mesquin et de style démodé, en un sanctuaire neuf et magnifique. Il fit part de son projet aux chefs de la nation, qui en furent effrayés. Ils craignaient qu'Hérode ne voulût seulement démolir l'ancien sanctuaire, ou que la reconstruction ne traînât en longueur. Hérode les rassura en leur promettant de ne pas toucher au vieux temple que les matériaux et les ouvriers ne tussent tous rassemblés. Des milliers de chariots amenèrent sur le chantier d'énormes pierres de taille, des blocs de marbre. Dix mille hommes, experts dans l'art de la construction, se mirent à l'œuvre. Ce travail commença dans la 18e année du règne d'Hérode (janvier 19). L'intérieur du temple fut achevé en un an et demi. La construction des murs, des portiques et colonnades demanda huit ans, et longtemps après, on travaillait encore aux parties extérieures. Le temple d'Hérode était un chef-d'œuvre que les contemporains ne pouvaient assez admirer. Il se distinguait du sanctuaire de Zorobabel par des proportions plus vastes et une splendeur plus grande. Il était bâti en amphithéâtre, ce qui permettait de le voir de loin. En deçà du mur extérieur et dans toute sa longueur, couraient des portiques et des colonnades, recouverts d'une charpente de cèdre et dallés de pierres de couleur. Le premier parvis, entouré par les colonnades, servait de lieu de réunion pour le peuple. Les païens et les personnes impures ne pouvaient pénétrer au delà de ce parvis. Hérode fit faire des inscriptions en grec et en latin, gravées sur des colonnes, pour avertir les païens de ne pas avancer plus loin. Ces inscriptions, gravées en gros caractères, se composaient de sept lignes et étaient ainsi conçues : Aucun étranger ne peut circuler à l'intérieur de la balustrade et de l'enceinte qui entourent le sanctuaire : quiconque s'y risquerait s'exposerait à perdre la vie ! — Le deuxième parvis (hel), primitivement entouré d'une balustrade en bois (soreq), reçut, sous Hérode, une enceinte de pierre d'une médiocre hauteur.

La distribution du temple même ne fut guère modifiée et resta ce qu'elle était dans l'ancien : le temple se composait toujours de trois cours à ciel ouvert (azarah) et du sanctuaire, couvert d'une toiture. Les murs du sanctuaire étaient de marbre

blanc et poli ; bâtis sur le sommet de la colline du Temple et dominant le portique, ils offraient de tous côtés un aspect imposant. L'espace situé devant le sanctuaire était divisé en plusieurs parties réservées aux femmes, au peuple, aux prêtres et au service des sacrifices. Pour l'ornementation des battants, poteaux et linteaux des portes du sanctuaire, Hérode déploya le plus grand luxe. La porte conduisant à la cour des femmes avait des battants en airain de Corinthe ; ce merveilleux monument était le don d'un riche habitant d'Alexandrie, nommé Nicanor, qui était sans doute, à cette époque, l'arabarque des Judéens d'Égypte. Cette porte était désignée sous le nom de porte de Nicanor. De la porte de Nicanor, un escalier de quinze marches conduisait à la cour d'Israël, dans laquelle on pénétrait par une porte appelée la porte haute, à cause de sa position élevée. Le toit du temple était muni de pointes dorées, destinées à empêcher les corbeaux et les autres oiseaux d'y venir nicher. Ces pointes servaient en même temps de paratonnerres, mais les constructeurs n'avaient guère songé à cet emploi.

La dédicace du nouveau temple bâti par Hérode effaça, par sa pompe, les magnificences déployées lors de la dédicace du temple de Salomon. On immola hécatombes sur hécatombes et l'on offrit des festins au peuple. Le jour de l'inauguration tomba précisément vingt ans après qu'Hérode se fut, de ses mains sanglantes, emparé de Jérusalem (juin 18). — Mais celui-là même qui avait construit le temple avait en même temps allumé la torche qui devait le consumer. C'est en effet sous la sauvegarde de Rome qu'Hérode plaça le saint monument. Au-dessus de l'entrée principale, il avait, au grand scandale des pieux Israélites, fixé un aigle d'or, symbole de la puissance romaine. La tour Antonia, destinée à surveiller le temple, fut reliée au sanctuaire par un passage souterrain, pour faciliter la répression des moindres soulèvements qui pouvaient éclater. La défiance vis-à-vis de ce peuple qu'il avait asservi étreignait le cœur d'Hérode.

Dans la dernière période de son règne, un malheur terrible vint frapper Hérode, alors âgé d'environ soixante ans, et le mit dans cet état de sombre désespoir où l'homme finit et où la bête commence. Les cadavres de ses innocentes victimes se dressaient devant lui comme des fantômes, le poursuivant endormi ou éveillé, faisant de son existence un supplice infernal et sans fin. Vainement il chercha un cœur ami pour lui demander conseil ou consolation. Salomé, sa sœur, Phéroras, son frère, ses propres enfants, tous étaient devenus ses ennemis et conspiraient contre son repos et sa vie. Cette existence tourmentée le rendit encore plus implacable et plus féroce pour tout son entourage. La cause première de son malheur, ce fut la mort de Mariamne. Elle lui avait laissé, en même temps que deux filles, deux fils, Alexandre et Aristobule, qui, instruits de la mort de leur mère, refusèrent au meurtrier toute affection. C'étaient eux pourtant qu'en qualité de descendants des Hasmonéens, Hérode avait destinés à lui succéder. Il les avait envoyés à Rome pour qu'ils apprissent de bonne heure à gagner les bonnes grâces d'Auguste et pour les initier à la vie romaine. II unit Alexandre à Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et Aristobule à Bérénice, fille de Salomé. Dans ce dernier mariage, Hérode semble avoir eu pour objet d'amener le bon accord parmi les membres de la famille royale. Mais la haine de Salomé et de Phéroras contre Mariamne l'Hasmonéenne contrecarra ses projets de conciliation. Ils surent

engager Hérode à rappeler auprès de lui le fils de Doris, sa première femme, qu'il avait chassé avec sa mère lors de son mariage avec Mariamne, et à le traiter en prince. Le fils de Doris, Antipater, avait dans le sang toute la perfidie, l'hypocrisie et la dureté de cœur de la famille iduméenne, et il tourna sa perversité contre les siens, contre son père et ses frères. Salomé, Phéroras et Antipater, quoique ennemis mortels, s'unirent dans une haine commune contre les fils de Mariamne. Plus Hérode montrait de prédilection pour Alexandre et Aristobule, plus la sympathie du peuple s'attachait à ces jeunes descendants de la famille des Hasmonéens, plus aussi la haine grandissait dans le cœur des conjurés. Antipater accusa Alexandre et Aristobule de vouloir venger la mort de leur mère sur son meurtrier. Des propos imprudents, échappés aux deux princes dans un moment d'humeur, donnèrent un prétexte à l'accusation. L'âme soupçonneuse d'Hérode accueillit avidement cette calomnie. Il prit ses fils en haine et, pour les punir, accorda à Antipater les mêmes droits à sa succession. Les fils de l'Hasmonéenne, exaspérés, éclatèrent en paroles imprudentes qui furent rapportées à leur père, grossies et dénaturées : on les accusa d'avoir formé une véritable conspiration contre la vie d'Hérode. Antipater eut soin de fournir les preuves de leur prétendu crime. Mis à la torture, les serviteurs et les amis des jeunes princes déclarèrent tout ce qu'on voulut. Un tribunal de cent cinquante membres, tous dévoués à Hérode, réuni à Béryte, condamna ses deux fils, sur ces allégations extorquées. Hérode se hâta dei les faire exécuter : transportés à Samarie, dans la même ville où leur père dénaturé avait, trente ans auparavant, célébré ses noces avec Mariamne, ils firent décapités, et leurs cadavres inhumés à Alexandrie (vers l'an 7).

La mort de ses fils n'avait pas mis fin aux intrigues contre Hérode : au contraire, elles reprirent de plus belle. Hérode avait promis la couronne à Antipater, mais celui-ci ne se croyait pas assuré de la succession au pouvoir, tant que son père serait en vie. Il s'unit secrètement avec Phéroras, pour attenter aux jours de son père et de son bienfaiteur. Mais ses infâmes projets furent découverts. Diverses circonstances, jointes aux déclarations de plusieurs témoins, révélèrent à Hérode la tentative faite par Antipater pour l'empoisonner. Ce fut un coup terrible pour le vieux roi, et sa fureur ne connut pas de bornes. Cependant il dut dissimuler et feindre l'amitié la plus vive pour Antipater, afin de le décider à revenir de Rome à Jérusalem. Lorsqu'il fut de retour, son père l'accabla de reproches ; devant un tribunal présidé par le proconsul romain Quintilius Varus, il l'accusa d'avoir causé la perte de ses deux frères et d'avoir cherché à le faire périr lui-même. Le monstre osa protester de son innocence ; mais Nicolas de Damas, l'ami d'Hérode, reprit le réquisitoire du roi, et Antipater fut condamné à mort. Hérode demanda à Auguste la confirmation de ce jugement.

Accablé sous le poids de tant de douleurs, le vieux roi tomba malade. Toutes ses espérances étaient anéanties. Auquel de ses fils survivants devait-il se fier désormais ? Pour la troisième fois, il changea l'ordre de la succession. — Cependant, loin de le calmer et de lui inspirer la douceur et la pitié, le malheur ne faisait que l'aigrir et aiguiser sa cruauté. Un léger méfait commis par des jeunes gens fut puni par ce vieillard, fatigué de la vie et déjà au seuil de la tombe, avec la dureté implacable qui le distinguait, lorsque d'audacieux rêves d'ambition

gonflaient encore son cœur. Les pharisiens, qui ne l'aimaient pas, furent accusés d'avoir pris part à la conspiration dirigée contre sa vie. Aussi en fit-il exécuter un certain nombre, convaincus d'avoir été mêlés au complot, et soumit-il les autres à une surveillance étroite. De leur côté, les Pharisiens ne cessèrent d'exciter la jeunesse des écoles contre l'Iduméen, le courtisan de Rome. Ils surent le faire sans danger, en appliquant, par des artifices de rhétorique, les menaces des prophètes contre le peuple iduméen à Hérode et à sa famille. Sous prétexte d'interprétation de l'Écriture sainte, les docteurs pouvaient exprimer impunément leurs secrètes pensées.

Parmi les pharisiens les plus hostiles à Hérode et aux Romains, se distinguaient surtout Juda ben Tsippori et Matthia ben Margaloth. Lorsque le bruit de l'agonie du roi arriva à leurs oreilles, ces docteurs, aimés de la jeunesse, la poussèrent à jeter bas l'aigle d'or dont il avait surmonté le portail du temple et qu'ils considéraient comme une profanation du sanctuaire. La nouvelle de la mort d'Hérode, qui s'était répandue dans Jérusalem, favorisait l'entreprise. Aussitôt les jeunes disciples accoururent au temple armés de haches, se hissèrent au-dessus de la porte à l'aide de cordages et abattirent l'aigle d'or. A la nouvelle de cette émeute, les soldats d'Hérode marchèrent contre les jeunes gens ; quarante d'entre eux et les deux chefs furent pris. A la vue des victimes offertes à sa colère, l'énergie du vieux roi se réveilla. Pendant l'interrogatoire des coupables, il dut pourtant entendre des paroles qui lui prouvèrent son impuissance à briser la volonté du peuple. Les accusés avouèrent sans crainte ce qu'ils avaient fait et ils s'en vantèrent. On leur demanda qui les avait poussés à cet acte : La Loi, répondirent-ils. Hérode les fit tous brûler vifs.

Mais la justice divine n'allait pas tarder à s'appesantir sur Hérode et à le flageller plus durement que la voix vengeresse des docteurs (le livre de Kohéleth ou l'Ecclésiaste, qui parut à cette époque, n'est autre chose qu'un virulent et ingénieux pamphlet contre Hérode). La dernière joie qu'il éprouva, avant de succomber à son horrible mal, fut en même temps pour lui un véritable supplice. Auguste lui fit savoir qu'il lui permettait de châtier à son gré le misérable Antipater. Le plaisir de la vengeance calma pour un moment les souffrances d'Hérode ; mais aussitôt ses douleurs devinrent si vives qu'il faillit en finir avec la vie en se donnant la mort à coups de couteau. Son parent Achiab lui arracha l'arme des mains. Les gémissements qui éclatèrent dans le palais parvinrent aux oreilles d'Antipater, dans la prison où il était retenu. Antipater se remit à espérer d'avoir la vie sauve ; il supplia son geôlier de le mettre en liberté. Le geôlier, ne voulant pas risquer légèrement sa tête, courut dans les appartements du palais pour s'assurer si le roi vivait encore. Quand Hérode apprit de sa bouche qu'Antipater espérait lui survivre, il ordonna à ses gardes de le mettre à mort sur-le-champ, ce qui fut fait. Bien qu'Antipater eût mérité dix fois ce châtiment, sa mort indigna cependant tous les cœurs : c'était le troisième de ses fils qu'Hérode condamnait au supplice. A la nouvelle de l'exécution d'Antipater, Auguste, dont les sentiments n'étaient guère plus tendres pour sa propre fille Julie, ne put s'empêcher de s'écrier : J'aimerais mieux être le pourceau d'Hérode que son fils.

Plus tard, la légende attribua à Hérode le massacre de tous les enfants de Bethléem et des environs, âgés de moins de deux ans, parce qu'il avait appris que le Messie, fils de David, était né dans ce bourg. Mais ce crime-là, du moins, n'est pas imputable à ce grand criminel.

La dernière pensée d'Hérode fut encore une pensée odieuse il manda à Jéricho les plus notables Judéens, les fit enfermer dans l'hippodrome et ordonna à sa sœur Salomé et au mari de celle-ci, Alexas, de les faire tuer par ses gardes, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir : il voulait que la nation pleurât, à ses funérailles, au lieu de manifester de la joie. Il mourut cinq jours après l'exécution d'Antipater (au printemps de l'an 4), à l'âge de soixante-neuf ans, la trente-septième année de son règne. Ses flatteurs l'appelèrent Hérode le Grand, mais le peuple ne vit en lui que l'esclave hasmonéen. Tandis que ses dépouilles étaient transportées en grande pompe à Hérodium, accompagnées de mercenaires thraces, germains et gaulois, et des troupes qu'on nommait les soldats d'Auguste, le peuple célébra sa mort comme un jour de fête.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XIII — Les princes Hérodiens ; les procurateurs romains — (De l'an 4 avant J.C. à l'an 37)

Malgré les malheurs qui désolèrent le règne d'Hérode, cette époque peut s'appeler heureuse, en comparaison du règne suivant. Sous Hérode, l'État judaïque avait une certaine apparence de grandeur extérieure et brillait d'un certain éclat. Les frontières de la Judée étaient plus étendues qu'au meilleur temps du règne de Hasmonéens. Les territoires pour la possession desquels les Hasmonéens Aristobule Ier et Alexandre Ier avaient guerroyé de longues années, sans pouvoir les conquérir entièrement, Hérode les avaient obtenus par un trait de plume. Les villes de la Judée s'élevaient superbes et rajeunies, ornées de tout ce que l'art grec pouvait produire de plus beau ; il est vrai que l'honneur en revenait pli aux gouvernants romains et à la famille d'Hérode qu'à la nation même. Les ports, en particulier celui de Césarée, regorgeaient de vaisseaux ; le commerce se développait, sans toutefois que à revenus qu'il produisait ajoutassent quelque chose

à la fortune publique. Le temple, restauré et renouvelé, resplendissait de beauté on pouvait croire, en le voyant, qu'on était revenu au temps de Salomon ; seulement, les prêtres étaient obligés d'y offrir des sacrifices pour le salut de tyrans qu'ils détestaient. Le pays jouissait même d'une certaine indépendance : le joug romain était invisible au premier regard. Mais ce n'étaient là que des apparences qui s'évanouirent aussitôt après la mort d'Hérode, l'auteur de cet prospérité factice. Lorsque les rênes du pouvoir échappèrent ses mains expirantes, il se produisit dans la vie nationale un désarroi profond, avant-coureur de nouvelles et longues calamités. L'édifice péniblement construit se disloqua, écrasant sous ses ruines tout ce qui restait de liberté et de nationalité en Judée.

Des enfants qu'il avait eus de ses dix femmes, Hérode avait laissé vivre six fils et plusieurs filles. Les uns furent favorisés dans son testament, les autres déshérités. Ce testament, qu'il confia aux mains de Ptolémée, frère de l'historien Nicolas de Damas, montre bien le peu de cas que faisait Hérode de la grandeur de la Judée et l'égoïsme qui lui dictait tous ses actes. Au lieu de maintenir l'unité de l'État, il le morcela et distribua les territoires à trois de ses fils. A Hérode, qu'il avait eu de la seconde Mariamne, à un autre fils du même nom né d'une Jérusalémite, Cléopâtre, ainsi qu'à Phasaël, issu de Pallas, il ne laissa rien. A son fils Archélaüs, qu'il avait eu d'une Samaritaine, Malthaké, il laissa la Judée et la Samarie, avec le titre de roi. Un second fils de la Samaritaine, Hérode Antipas, reçut la tétrarchie de la Galilée et de la Pérée. Philippe, un fils de la Jérusalémite, reçut une autre tétrarchie comprenant la Gaulanitide, la Batanée, la Trachonitide et le territoire des sources du Jourdain, appelé Panias. A sa sœur Salomé, pour la récompenser de sa fidélité, Hérode donna les revenus des villes de Jamnia, Azoth et Phasaélis (au nord de Jéricho). Toutefois, Hérode n'avait exprimé ses dernières volontés que sous forme de vœu, dont il laissait la réalisation à l'empereur Auguste, qui pouvait soit les confirmer, soit disposer autrement de la succession. — Les fils d'Hérode n'étaient guère unis par des sentiments fraternels. Chacun enviait la part de l'autre ; Antipas notamment, qui dans le premier testament de son père, avait été désigné comme héritier du trône, ne pouvait pardonner à Archélaüs d'avoir obtenu le territoire le plus étendu et le titre de roi. Salomé haïssait également Archélaüs et songeait à lui disputer son héritage. La discorde de la famille d'Hérode se transmettait ainsi de génération en génération. Comme les dispositions testamentaires du feu roi étaient soumises à la décision souveraine d'Auguste, chacune des parties intéressées s'efforça de gagner la faveur populaire pour s'en faire un appui auprès de l'empereur. Salomé et son époux, Alexas, cherchèrent à empêcher l'exécution des notables judéens emprisonnés par Hérode, en persuadant au capitaine des gardes que le roi, en mourant, avait révoqué l'arrêt de condamnation.

Plus désireux encore de la faveur populaire, Archélaüs, les jours de deuil écoulés, se rendit dans l'avant-cour du temple et, monté sur une tribune en forme de trône, promit de réparer les injustices commises par son père et de tout régler à la satisfaction générale. Mais le peuple, encouragé par cette déférence, ne se contenta pas de promesses aussi vagues : il formula d'une manière précise ses griefs, insistant sur une prompte réparation. Cinq points déterminés formaient

l'objet des revendications du peuple diminution des impôts ; abolition des droits sur les achats et les rentes ; élargissement des prisonniers politiques ; punition des membres du conseil qui avaient voté la mort des jeunes gens dans l'affaire de l'aigle ; enfin, la déposition du grand prêtre Joézer et son remplacement par un autre plus digne. Ce qu'on réclamait, à vrai dire, c'était un nouveau système de gouvernement et la condamnation formelle de la tyrannie d'Hérode.

Quoique la mémoire de son père ne lui tint guère à cœur, Archélaüs ne pouvait pourtant pas accéder à de pareilles exigences. Ne voulant pas irriter le peuple, il consentit à tout, renvoyant toutefois l'accomplissement de ce programme à l'époque de la ratification, par Auguste, du testament d'Hérode. Mais les milliers de Judéens qui avaient afflué à Jérusalem, la veille de Pâque, de tous les coins du pays, guidés par les pharisiens qui enflammaient les esprits en rappelant le martyre de Juda, de Matthia et de leurs disciples, ne se laissèrent pas éconduire et persistèrent dans leurs exigences. Archélaüs, craignant une sédition et voulant la prévenir, envoya une cohorte pour dissiper le rassemblement. Mais les soldats furent accueillis à coups de pierres et forcés de fuir. Cependant la journée s'avançait, et le peuple, occupé du sacrifice pascal, oublia momentanément sa colère. Alors Archélaüs, rassemblant tous ses fantassins, les tança contre le peuple avec ordre de tout massacrer ; il avait posté des cavaliers dans la plaine pour saisir les fuyards. Trois mille Judéens périrent sur la colline du Temple et dans les rues avoisinantes de la ville ; le reste se dispersa. Des hérauts publièrent dans Jérusalem que la fête de Pâque était interdite cette année là (l'an 4) par ordre d'Archélaüs, et que l'approche de la colline du Temple était sévèrement défendue. C'est ainsi qu'Archélaüs inaugura son règne.

Sans doute, à la place d'Archélaüs, ses parents n'auraient guère montré plus de douceur envers la foule ; ils n'en blâmèrent pas moins sa cruauté, dont ils se firent une arme pour l'accuser auprès d'Auguste et pour lui disputer la couronne. Toute la famille entreprit le voyage de Rome pour mettre la Judée aux pieds d'Auguste et lui demander ou la ratification, ou l'annulation du testament. Pendant leur absence, survinrent des événements qui faillirent faire passer à d'autres le fruit de leurs intrigues. La Judée se changea en un champ de bataille où des adversaires acharnés se combattaient avec fureur sur plusieurs points du territoire ; des chefs de bandes surgirent qui se proclamaient rois ou qui s'érigeaient en chefs populaires, combattant pour ou contre la liberté de la nation. Le sang des guerriers tombés dans les combats, les gémissements des victimes, la fumée des villes incendiées remplissaient tous les esprits d'horreur ; la ruine de la Judée semblait imminente. Ces tragiques événements de la première année qui suivit la mort d'Hérode, la chronique les désigne sous le nom de guerre de Varus. Cependant le mal causé par l'intervention du procurateur de la Syrie n'était pas proportionné à la durée de la lutte qui l'avait provoquée. Après le départ de la famille d'Hérode et à la prière d'Archélaüs, Quintilius Varus était resté en Judée, afin de pouvoir étouffer dans l'œuf la moindre tentative de soulèvement. Son rôle n'était pas difficile, car les patriotes ennemis des Hérodiens, agissant sans plan et n'ayant pas d'armes, ne savaient que se livrer à d'aveugles démonstrations. Aussi Varus jugea-t-il son séjour à Jérusalem désormais inutile ; il se rendit à son poste d'Antioche, laissant

toutefois une armée suffisante pour résister à toute nouvelle tentative. Aussitôt après le départ du procurateur, un nouvel exacteur romain apparut en Judée, Sabinus, le trésorier d'Auguste, que son maître avait envoyé pour confisquer les trésors d'Hérode et, probablement aussi, le trésor du temple, comme si l'empereur eût été l'héritier légitime du roi judéen. Sans doute, Sabinus avait quelque mauvais dessein, car, au lieu de rester à Césarée jusqu'à la ratification du testament d'Hérode, comme il l'avait promis à Varus, il se hâta d'accourir à Jérusalem. Les gardiens du trésor, installés par Archélaüs, ayant refusé de lui obéir, Sabinus essaya de soulever le peuple, afin d'avoir un prétexte d'intervenir.

Cependant la fête des Semaines approchait. A cette occasion, une multitude de Judéens accoururent à Jérusalem des pays d'en deçà et d'au delà du Jourdain. La plupart étaient venus avec la pensée d'attaquer les Romains et les Hérodiens. Sous la conduite de chefs improvisés, les Judéens s'emparèrent de la colline du Temple et de l'hippodrome et pressèrent les Romains cantonnés dans le palais d'Hérode, dans la ville haute. Sabinus se crut perdu. Cependant il excita ses soldats à attaquer le temple, après avoir envoyé dire à Varus de lui amener du renfort. Les Judéens qui, du haut des murailles du temple, faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de pierres et de flèches, allaient rester vainqueurs. Mais les Romains jetèrent des matières inflammables sur le toit des colonnades et y mirent le feu. L'incendie se propagea si rapidement que les défenseurs du temple n'eurent plus le temps de se sauver : ils périrent dans les flammes ou sous les coups des Romains, ou se tuèrent volontairement. Aussitôt que le temple fut abandonné de ses défenseurs, les Romains se précipitèrent dans les parvis pour piller le trésor. Sabinus, à lui seul, s'empara, dit-on, de quatre cents talents. Le reste des déprédations commises par les Romains n'est indiqué que fort sommairement par les sources. Le pillage du trésor, la profanation du sanctuaire, l'incendie des galeries du temple, achevées depuis dix ans à peine, allumèrent la fureur du peuple et suscitèrent de nouvelles attaques contre Sabinus. Les troupes hérodiennes elles-mêmes passèrent en grande partie du côté des Judéens, pour les aider à combattre les Romains. Les révoltés assiégèrent le palais d'Hérode, et creusèrent des mines destinées à faire crouler les tours. Sabinus, ballotté entre la crainte d'être vaincu par les Judéens et l'espoir de triompher de la révolte avec le renfort attendu, se retira dans la citadelle du palais.

A la suite de ces événements, toutes les horreurs de l'anarchie se déchaînèrent sur la Judée entière. Si la révolte avait été dirigée par des chefs intelligents, qui lui eussent donné un but capable d'électriser la nation, la querelle des Hérodiens au sujet de la possession de la couronne aurait eu sans doute une issue différente de celle qu'ils attendaient. Mais l'irritation qui régnait dans le pays, n'ayant point de centre de ralliement, et ne servant qu'à satisfaire des ambitions personnelles, fit plus de tort à la nation elle-même qu'à ses ennemis. Deux mille soldats, probablement iduméens, qu'Hérode avait licenciés peu de temps avant sa mort, troublaient la région du Midi. Un certain Siméon, esclave d'Hérode, remarquable par sa taille et sa belle prestance, rassembla une bande de mécontents qui le proclamèrent roi, et incendia le palais de Jéricho et d'autres citadelles royales. Un autre aventurier, originaire de la Pérée, et dont on ne connaît point le nom, mit le

feu avec sa horde au palais de Bethramta (Livias), près du Jourdain, où l'on cultivait le baumier. Un troisième aventurier, un berger du nom d'Athrongès, d'une taille colossale et d'une force herculéenne, secondé par ses quatre frères, quatre géants comme lui, ceignit aussi le diadème et osa s'attaquer aux Romains, intercepta leurs approvisionnements, et, plus courageux que tous les autres, fut le dernier à tenir la campagne et à poursuivre ses déprédations.

Un seul de ces chefs de bande avait un but bien arrêté, et, s'il eût été soutenu par de fidèles partisans et favorisé par la fortune, il aurait causé assurément plus de mal que tous les autres aux Hérodiens et aux Romains. Cet homme, c'était Juda le Galiléen, de Gamala en Gaulanitide, fils de cet Ézékia dont le meurtre avait été le premier exploit d'Hérode. Juda le Galiléen, qui avait sucé avec le lait la haine des Hérodiens et de Rome, forma un parti qui, plus tard, devait dominer la nation tout entière et causer aux Romains plus d'embarras que les Gaulois et les Germains : le parti des Zélateurs. Juda était alors dans toute la maturité de l'âge. Il sut communiquer à tous les cœurs sa fièvre patriotique et sa haine des Romains, et recruta de nombreux adhérents dans l'énergique population de la Galilée. A la tête de ce parti, il s'empara des dépôts d'armes de Sepphoris, la capitale de la Galilée put ainsi armer ses gens, leur donner une solde, et devint la terreur de tous ceux qui tenaient pour Rome.

Plus encore que les événements de la Judée, ceux qui se passèrent dans le voisinage même de la Syrie appelèrent l'intervention du procurateur Varus, et le forcèrent de venir au secours des troupes romaines, menacées par les Judéens, comme l'avait demandé Sabinus. Quelle ne dut pas être l'anxiété de Varus en présence de la révolte judaïque, lui qui, non content de ses deux légions et de ses quatre corps de cavalerie, formant une armée de plus de vingt mille hommes, appela encore à son aide des mercenaires des pays voisins ! Le roi des Nabatéens, Arétas, mit spontanément ses troupes à la disposition du général romain. Ayant été mis à l'avant-garde de l'armée romaine, il dévasta par le feu et le pillage les villes, bourgs et villages que traversaient ses troupes. Varus avait détaché de son armée une division chargée d'opérer en Galilée contre Juda. Une lutte acharnée s'engagea pour la possession de Sepphoris ; Varus fit livrer cette ville aux flammes et vendre les habitants comme esclaves. Toutefois, Juda le Galiléen put s'échapper. Emmaüs, où Athrongès avait résidé, subit le même sort que Sepphoris ; mais ses habitants trouvèrent leur salut dans la fuite. Arrivé à Jérusalem, la besogne de Varus ne fut pas difficile, car les bandes qui assiégeaient Sabinus, effrayées par l'approche des troupes romaines, avaient renoncé à la lutte. Varus n'en poursuivit pas moins les auteurs de la rébellion, et deux mille prisonniers furent mis en croix par ses ordres. Telle fut la fin d'une révolte irréfléchie, qui n'aboutit qu'à rendre plus lourde la servitude de la Judée : une légion romaine resta désormais à Jérusalem pour la surveiller.

Pendant ce temps, les Hérodiens mendiaient aux pieds d'Auguste la couronne de Judée ; mais leur bassesse et leurs objurgations mutuelles prouvèrent à l'empereur qu'ils en étaient tous également indignes. D'ailleurs, avant même qu'Auguste eût statué, une députation de cinquante Judéens notables vint se

présenter devant lui, pour se plaindre des Hérodiens et pour le prier de faire de la Judée, réunie à la Syrie, une province romaine, tout en laissant à la nation judaïque son autonomie intérieure. Comme leur demande était appuyée par huit mille Judéens romains, Auguste dut les écouter. Les députés judaïtes se répandirent en plaintes contre Hérode et sa famille. Cependant Auguste confirma, le testament, sauf qu'il n'accorda pas à Archélaüs le titre de roi, mais celui plus modeste d'ethnarque. C'était, pour Auguste, un devoir de convenance de déférer aux dernières volontés d'un prince qui, après tout, avait servi les Romains avec zèle et dévouement, et que lui-même avait traité en ami. Du reste, que la Judée fût soumise à Rome comme ethnarchie ou comme province, le trésor impérial n'y perdait rien.

Le règne d'Archélaüs fut court et obscur (de l'an 4 avant J.-C. à l'an 6 de l'ère chrétienne). De toutes ses qualités, Hérode ne transmit à sa descendance que son goût pour les constructions et sa servilité à l'égard de Rome. Au fond, c'étaient des esprits faibles, et leur tyrannie même avait quelque chose de petit et de mesquin. Au début, Archélaüs (qui, sur les monnaies, porte aussi le nom d'Hérode) parut vouloir apaiser le ressentiment causé par le massacre dont le parvis du temple avait été le théâtre. Cédant au vœu de l'opinion publique, il déposa le grand prêtre Joézer, de la famille de Boéthos, et mit à sa place son frère Éléazar, qui ne put, lui non plus, se maintenir et fut bientôt remplacé par un certain Josué, de la famille de Sié. Celui-ci, à son tour, dut faire place à l'ancien grand prêtre Joézer ; ainsi, trois pontifes dans l'espace de neuf ans.

La seule expédition entreprise par Archélaüs fut dirigée contre le chef de bande Athrongès, qui avait su se maintenir, même après la mort de ses quatre frères. Mais à ne put le vaincre, tout affaibli qu'il fût, et, pour obtenir la soumission de cet aventurier, il dut souscrire à ses conditions. Son mariage avec sa belle-sœur Glaphyra, la veuve d'Alexandre, blessa les sentiments des Judéens pieux. La belle Cappadocienne avait eu deux fils de son premier mariage ; Tigrane, le cadet, et le fils de l'aîné, qui portait le même nom, devinrent plus tard rois de la grande et de la petite Arménie. Après la mort tragique d'Alexandre, Glaphyra avait épousé Juba, le roi lettré des Numides ; puis, divorcée d'avec celui-ci, devint la femme d'Archélaüs, frère de son premier mari, union interdite par la loi judaïque. — C'est à peu près tout ce qu'on connaît de la vie de ce prince. Sur la plainte des Judéens et des Samaritains, qui l'accusaient de tyrannie, il fut détrôné par Auguste, envoyé en exil, et s'en alla mourir à Vienne, dans les Gaules, au milieu des Allobroges. La Judée et la Samarie furent incorporées à l'empire romain. Les tétrarchies d'Hérode Antipas et de Philippe continuèrent de subsister ; mais les villes qui avaient appartenu à Salomé revinrent à Auguste, la sœur d'Hérode, à sa mort, les ayant léguées à l'impératrice Livie (vers l'an 10).

Ainsi, après avoir vécu un siècle et demi sous des princes à elle, et joui d'une certaine autonomie réelle ou apparente, la Judée tomba complètement sous la domination de Rome et fut annexée au gouvernement de Syrie. Cette situation dura, à quelques années près, jusqu'à la dernière révolte. Le représentant de l'empereur en Judée, portant le titre de procurateur, avait sa résidence à Césarée,

qui devint désormais la haineuse rivale de Jérusalem. De là, il devait veiller à la tranquillité et au bon ordre du pays, et assurer le recouvrement des impôts de toute nature. Il avait même le droit exclusif de prononcer la peine de mort, et celui de contrôler la juridiction criminelle du tribunal judéen. L'autorité du Sanhédrin était ainsi bien diminuée, et son importance politique, déjà fort affaiblie sous le règne d'Hérode, se trouvait complètement annulée. Les Romains, qui avaient ravi au Sanhédrin une partie de ses attributions, mirent aussi la main sur le sacerdoce. C'était désormais le procurateur qui nommait le grand prêtre, le déposant ou le maintenant en fonctions, selon que sa présence était nuisible ou avantageuse aux intérêts de l'empire. Il allait jusqu'à détenir les insignes du grand prêtre, pour ne les rendre que lors des trois fêtes principales et du jour d'Expiation. Les ornements sacerdotaux étaient enfermés sous clef dans une chambre de la tour Antonia ; la veille des fêtes, les employés du temple venaient les chercher et, quand ils les rapportaient, les verrous étaient remis en présence d'un surveillant romain. Une lumière perpétuelle brûlait devant cette garde-robe.

Le premier procurateur qu'Auguste envoya en Judée fut le chef de cavalerie Coposius. Quirinius, le gouverneur de la Syrie (6-7), l'y accompagna pour saisir les biens d'Archélaüs, confisqués au profit du Trésor, et pour introduire en Judée le cens romain, c'est-à-dire procéder au dénombrement de la population et au cadastre, afin d'établir les facultés imposables du pays. Chaque personne fut soumise à la capitation (tributum capitis), même les femmes et les esclaves ; les filles au-dessous de douze ans et les garçons au-dessous de quatorze, ainsi que les vieillards, en étaient seuls exempts. En outre, il y avait des impôts sur les revenus ; les éleveurs de bétail durent fournir une partie de leurs troupeaux. L'impôt foncier (tributum agri) était payé en nature au moyen d'une redevance sur les récoltes (annona). Ces exigences exaspéraient toutes les classes de la population, qui voyait dans de pareilles mesures une sorte de mainmise et sur les affaires de la nation et sur les biens des particuliers. La tête, le champ, la fortune de chaque citoyen, devenaient ils donc la propriété du maître romain, qui en pouvait disposer à son gré ? — On ne peut assurément en vouloir aux Judéens, qui ignoraient la constitution romaine, d'avoir considéré le cens comme une servitude et de s'être attendus, le cœur plein d'angoisse, à un nouvel exil dans une autre Babylonie. La répulsion des Judéens pour le cens, répulsion exagérée, mais justifiée au fond, causait dans tout le pays une agitation violente : de nouvelles divisions de parti éclatèrent, qui laissèrent loin derrière elles les dissentiments antérieurs des pharisiens et des sadducéens. La question de l'autorité des lois traditionnelles céda le pas à cette question autrement brûlante : savoir, s'il fallait se laisser asservir par les Romains, ou leur résister de toutes ses forces. Cette question engendra une division profonde parmi les pharisiens eux-mêmes. C'est dans le Sanhédrin même que naquit la scission au sujet de l'attitude à prendre à l'égard du cens. Les nouveaux partis qui se formèrent se rattachent aux noms de Hillel, de Schammaï et de Juda le Galiléen.

Hillel et Schammaï ne semblent guère avoir vécu assez pour être témoins de la catastrophe qui fit de la Judée une province romaine. La mort de Hillel jeta le deuil dans tous les cœurs judéens. L'oraison funèbre prononcée sur sa tombe débutait

par ces mots : Ô pieux, doux et digne disciple d'Ezra ! La vénération du peuple pour ce docteur se reporta sur ses descendants : la présidence du Sanhédrin devint héréditaire dans sa famille et s'y conserva plus de quatre siècles. De son fils et successeur, Siméon Ier, nous ne savons autre chose que son nom ; mais l'école fondée par Hillel, qui avait hérité de son esprit et qui continua fidèlement ses traditions, acquit une grande importance. Les docteurs de cette école se distinguaient, comme avait fait leur maître, par un caractère paisible et doux, par une condescendance extrême, et ils ne démentirent jamais ces qualités au milieu de tous les orages qui se déchaînèrent sur la Judée.

Comme l'école de Hillel marchait sur les traces de son maître et prenait la douceur pour règle de conduite, ainsi l'école de Schammaï imita son fondateur et s'assimila, en l'exagérant encore, la sévérité de ses principes. Persuadés que les prescriptions religieuses ne sont jamais assez suivies et que les limites des prohibitions légales ne sauraient être trop étendues, les schammaïtes interprétaient la Loi avec une telle rigueur que celles de leurs décisions qui n'ont pas ce caractère sent citées comme de curieuses exceptions. D'après eux, on ne pouvait, avant le sabbat, ni commencer, ni confier à d'autres un travail qui devait s'achever le jour du sabbat, fût-ce sans le concours d'un Israélite. Il était défendu, ce jour-là, de consacrer de l'argent à des oeuvres de bienfaisance, de négocier des mariages ou renseignement de la jeunesse, de visiter les malades et de consoler les affligés. Dans les dispositions relatives à la pureté lévitique des personnes et des choses, les schammaïtes mettaient une exagération qui les rapprochait des esséniens. Même rigueur en ce qui concerne les lois matrimoniales. Ils n'accordaient le divorce qu'en cas d'inconduite grave de la part de la femme. — Si, à la suite de ces querelles d'école, la paix intérieure ne fut pas troublée et si les disciples des deux docteurs restèrent en bons rapports, il faut en attribuer uniquement le mérite au caractère conciliant de l'école de Hillel. La sévérité avec laquelle les schammaïtes interprétaient la Loi, ils la portaient aussi dans les relations de la vie, spécialement dans leur façon d'accueillir ceux qui venaient à eux pour se convertir au judaïsme. L'école de Schammaï n'aimait pas les prosélytes : l'exemple de la famille d'Hérode était là pour montrer le mal terrible que des demi-Judéens peuvent causer au judaïsme. Néanmoins, malgré leur sévérité dans l'interprétation de la Loi, les schammaïtes y firent de grandes concessions à l'armée judaïque qui s'était formée pour combattre les ennemis de la nation. Quelque scrupule qu'on eût eu jusqu'alors à permettre la violation du sabbat en temps de guerre, les schammaïtes déclarèrent formellement que, si l'on avait commencé le siège d'une place avant le jour du sabbat, on pouvait continuer les opérations sans aucun égard pour la sainteté de ce jour. Cette interprétation avait pour auteur Schammaï lui-même, chez qui la haine du païen était plus forte encore que le rigorisme religieux.

Les schammaïtes comptaient de nombreux partisans et dans le Sanhédrin et dans le peuple ; leur absolutisme religieux et leur haine du paganisme trouvaient plus d'écho que la modération et la douceur des hillélites. Aussi les premiers eurent-ils toujours la majorité et purent-ils faire prévaloir leurs décisions. Cette école donna naissance à un parti qui, s'il avait triomphé, attrait excité l'admiration universelle, mais que sa défaite couvrit de honte. Ce même Juda le Galiléen, qui,

après la mort d'Hérode, avait provoqué un soulèvement, s'associa avec un pharisien nommé Saddoc, pour fonder un parti religieux et républicain, qui prit le nom de parti des Zélateurs (Kannaïm) ou des Galiléens. Le mot d'ordre donné par Juda au nouveau parti, et accepté avec empressement par Saddoc, était celui-ci : Obéir aux Romains, c'est violer la loi divine ; Dieu seul est maître, et seul doit être obéi. Chacun doit donc consacrer toutes ses forces, sacrifier tous ses biens pour combattre ceux qui, prétendant se substituer à Dieu, exigent des Judéens l'obéissance. On proclama, comme type du vrai zélateur, ce Phinéas, qui seul jadis, en face d'une nation oublieuse de son devoir, avait armé son zèle pour Dieu en poignardant le chef de tribu Zimri. L'État judaïque doit être une république, avec Dieu pour chef et la Loi pour constitution. — Ces principes, clairs pour tous, devaient rencontrer d'autant plus d'adhésion que le joug romain pesait plus lourdement sur le peuple. Hommes faits et jeunes gens s'enthousiasmèrent pour ce noble but, la conquête de la liberté. Le parti des zélateurs, d'abord exclusivement composé de schammaïtes, grossit de plus en plus avec la tyrannie croissante des Romains.

Dès que parut l'édit de Quirinius, ordonnant à tout Judéen de déclarer le nombre des gens de sa famille, la quotité de ses terres et de ses biens, les chefs des zélateurs donnèrent le signal d'une résistance énergique. Sur quelques points éclatèrent des soulèvements partiels. En vain les modérés et le grand prêtre Joézer cherchèrent à calmer les esprits en expliquant au peuple que le cens n'entraînait ni asservissement, ni confiscation, et n'avait d'autre but que de contrôler la prestation de l'impôt. Le cens n'en resta pas moins odieux, au point que le nom même prit une signification déplaisante et servit à désigner toute amende pécuniaire (census, KENAS). Du reste, tout en cherchant à empêcher la révolte, les modérés eux-mêmes voyaient avec indignation les empiétements des Romains. Les hillélites, eux aussi, irrités de ces vexations, firent violence à leurs scrupules habituels en permettant de s'y soustraire par tous les moyens possibles. Telle était la haine inspirée par ce système oppressif, que tous ceux qui prenaient part à la perception des impôts, soit comme fermiers (mokhès), ou comme receveurs (gabbaï), furent déclarés infâmes, exclus de la bonne société, et que leur témoignage n'était pas reçu en justice. De fait, ceux-là seulement qui menaient une vie indévote, — soit par intérêt, soit par indifférence religieuse, — consentaient à accepter de pareilles fonctions ; si bien que les noms injurieux de publicain et de violateur de la Loi devinrent synonymes.

Un autre changement, dû au régime nouveau, eut lieu dans la rédaction des actes publics. Ces actes, même les lettres de divorce, datés jusqu'alors du règne des gouvernants judaïques, devaient l'être désormais du règne de l'empereur. Cette innovation déplut aussi aux zélateurs, qui blâmaient la modération pharisienne de se montrer, sur ce point, si tiède et si complaisante : Comment, écriaient-ils, souffrir qu'à cette formule : selon la loi de Moïse et d'Israël, on accole le nom de César, et que le nom révéré du grand prophète soit mis sur la même ligne que celui d'un prince païen !

Quirinius, toutefois, dut faire une concession au mécontentement populaire : il déposa le grand prêtre Joézer et le remplaça par Anan (de la famille de Seth), dont les cinq fils furent successivement grands prêtres.

Peu de temps après le départ de Quirinius, Coponius, le procurateur de la Judée, fut rappelé et remplacé par Marcus Ambivius, et celui-ci par Annius Rufus. En sept années (7-14), il y eut trois procurateurs ; et, comme chacun d'eux cherchait à s'enrichir, la Judée, pressurée à l'excès, soufrait beaucoup de ces changements.

La mort d'Auguste (14) ne modifia eu rien la situation de ce pays, qui fit simplement partie de l'immense héritage de Tibère, le nouveau césar. En apparence, les provinces ne souffrirent pas du gouvernement de ce prince, ennemi juré de l'aristocratie romains, partant favorable au peuple. Sur les plaintes des Judéens, il diminua même les impôts qui les écrasaient. Au fond, cependant, Tibère était plus hostile encore au judaïsme que ne l'avait été son père adoptif Auguste : on eût dit que les césars avaient le pressentiment du coup mortel que l'empire romain et son culte devaient recevoir du judaïsme. Cette antipathie s'accrut encore lorsque des Romains, et surtout des femmes romaines, inclinèrent à embrasser le judaïsme. En effet, l'enthousiasme des Judéens pour leur religion et leur temple offrait un contraste frappant avec la froideur des Romains, prêtres comme laïques, pour leur culte national. La ruine de la liberté avait supprimé l'idéal auquel aspiraient les meilleurs esprits, et ôté toute poésie à l'existence : les âmes désenchantées demandaient un nouvel aliment. Aussi vit-on, sous Tibère, de nombreux prosélytes qui, pour satisfaire leur besoin de religiosité, envoyaient des présents au temple de Jérusalem. Toutefois, la superstition avait sans doute autant de part que la conviction aux sympathies qui se manifestaient pour le judaïsme. Ce qui fascinait surtout les esprits, c'était l'attrait de l'inconnu, le côté mystérieux de certaines religions étrangères, comme la religion des Judéens et celle des prêtres d'Isis, qui recrutait également des prosélytes à Rome. A la suite d'un abus commis par ces prêtres, Tibère prit généralement en haine le prosélytisme, et cette haine s'accrut par un fait nouveau. Une prosélyte judéenne, Fulvie, femme d'un certain Saturninus, sénateur fort estimé de Tibère, avait envoyé des présents au temple de Jérusalem par l'intermédiaire des Judéens qui l'avaient convertie, et qui se permirent de les garder pour eux. Tibère, informé de cette fraude, fit voter par le sénat une loi en vertu de laquelle tous les Judéens, ainsi que leurs prosélytes, devaient quitter la ville, sous peine de servitude perpétuelle, s'ils n'avaient abjuré leur religion dans un délai donné. Conformément à cette loi, — inspirée, dit-on, à Tibère par son tout-puissant ministre Séjan, — des milliers de jeunes Judéens furent exilés en Sardaigne, où ils durent lutter contre les bandits qui infestaient cette île (19). Il était aisé de prévoir que cet âpre climat serait meurtrier pour les exilés ; mais les sénateurs et Tibère s'en inquiétaient fort peu. Les Judéens de l'Italie entière furent menacés d'expulsion, s'ils ne renonçaient à leur culte. Les jeunes gens et les hommes valides étaient astreints au maniement des armes, le sabbat comme les autres jours ; et, quand ils s'y refusaient, on les châtiait sévèrement. Ce fut là la première persécution religieuse des Judéens à Rome et leur premier martyre en Occident, prélude de bien d'autres que leur réservait l'avenir.

Gratus, le nouveau procurateur envoyé en Judée par Tibère, s'immisça dans les affaires intérieures du pays, comme avaient fait ses prédécesseurs. Pendant les onze années de son administration, il déposa jusqu'à cinq grands prêtres, dont quelques-uns fonctionnèrent à peine un an. Ces changements avaient parfois pour cause la faveur ou la défaveur dont le grand prêtre était l'objet ; plus souvent encore, ils étaient dus à la corruption, ou au simple caprice du procurateur.

Tandis que la Judée et ses annexes, la Samarie et l'Idumée, étaient gouvernées par des procurateurs romains, la tétrarchie de la Galilée et de la Pérée, et celle de la Batanée et de la Trachonitide, qui en avaient été détachées et confiées respectivement à Hérode Antipas et à Philippe, gardaient un semblant d'autonomie. Ces deux princes ne se distinguèrent que par leur goût pour la bâtisse et leur zèle à complaire aux Romains. Hérode Antipas avait d'abord fait de Sepphoris la capitale de sa tétrarchie ; mais, lors de l'avènement de Tibère, il bâtit, dans la délicieuse contrée du lac de Génésareth, une ville qu'il appela Tibériade, et où il établit sa résidence (de 24 à 26). Les Judéens pieux répugnaient à habiter la ville nouvelle, parce qu'on y avait découvert des ossements humains, provenant sans doute de quelque bataille. Il fallut attirer des habitants par des promesses ou par la force ; et cependant, plus d'un siècle s'écoula avant que les consciences scrupuleuses acceptassent le séjour de Tibériade. La ville de Beth-Ramtha (Bet-Haram) qui, située dans les mêmes conditions que Jéricho, fournissait également du baume, reçut d'Antipas le nom de Livia, en l'honneur de l'épouse d'Auguste. De son côté, Philippe bâtit aussi deux villes : l'une dans la riante contrée où naît le Jourdain, et qu'il appela Césarée (Cæsarea Philippi, pour la distinguer de la ville du même nom) ; l'autre, au nord-est du lac de Génésareth, nommée d'abord Beth-Saïda (Tsaïdan), puis, pour honorer la fille d'Auguste, Julias. La famille de l'empereur ne comptait pas moins de monuments dans la Judée que dans Rome elle-même. D'un caractère pacifique et peu passionné, Philippe garda sa principauté pendant trente-sept ans (de l'an 4 avant J.-C. à l'an 33). Antipas, au contraire, avait quelque chose des goûts voluptueux et sanguinaires de son père Hérode.

Le successeur de Gratus fut Ponce Pilate, qui fut dix ans procurateur (26-36), et qui a dû, à un événement survenu pendant son administration, une notoriété historique universelle. Dès son entrée en fonctions, il fit voir à la nation judaïque qu'elle n'était pas encore au bout de ses humiliations, et qu'elle devait se préparer à boire jusqu'à la lie le calice d'amertume. Pour caractériser Pilate, il suffira de dire qu'il prit le pouvoir au moment où l'astucieux Séjan faisait trembler l'empereur et le sénat ; créature de ce ministre, c'est à lui qu'il devait le gouvernement de la Judée. Pilate fut digne de son maître. Il osa ce que n'avait encore osé aucun gouverneur avant lui : blesser la nation judaïque à l'endroit le plus sensible, en l'attaquant dans ses sentiments religieux. Il voulut habituer les Judéens à rendre un culte divin aux images de l'empereur. Jusqu'alors, les commandants des troupes romaines avaient respecté les scrupules des Judéens, à ce poing que, généralement, lorsqu'ils entraient dans Jérusalem, ils faisaient retirer les images des drapeaux. Hérode et ses fils durent eux-mêmes tenir compte de ce sentiment. Pilate ne

l'ignorait pas, et cependant il résolut de passer outre. Obéissait-il à quelque ordre de Séjan, désireux de vexer et d'irriter les Judéens, on agissait-il ainsi de son propre mouvement, dans l'espoir de vendre cher la faveur qu'on solliciterait ? Quoi qu'il en soit, il fit transporter secrètement à Jérusalem, pour les y exposer publiquement, les images de César, qui surmontaient les étendards des légions. Une violente agitation s'ensuivit à Jérusalem et se propagea bientôt dans tout le pays. Une députation du peuple se rendit à Césarée auprès du procurateur, pour le supplier de faire disparaître les images. Les membres survivants de la famille d'Hérode s'étaient joints à cette députation. Pendant cinq jours, les Judéens se tinrent devant le palais du procurateur, l'assaillant de leurs supplications. Le sixième jour, Pilate chercha à les effrayer en les faisant entourer par ses légions, et menaçant de les faire massacrer s'ils ne faisaient trêve à leurs plaintes. Mais, lorsqu'il vit les Judéens résolus à sacrifier leur vie au respect de leurs croyances, et peut-être aussi par crainte d'encourir la colère de l'empereur, à l'insu duquel il avait agi, Pilate ordonna de retirer les images.

Mais bientôt il souleva une nouvelle irritation — sous prétexte de construire un aqueduc devant amener à Jérusalem les eaux d'une source éloignée de deux cents stades (près de 38 kilomètres), il mit la main sur le trésor du temple (korban). Comme il était venu en personne à Jérusalem, la foule l'assiégea en lançant contre lui des imprécations. Pilate n'osa pas faire marcher ses légions contre le peuple, mais il envoya des soldats déguisés en Judéens, qui se mêlèrent à la foule et en tuèrent ou blessèrent une grande partie ; le reste se dispersa.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XIV — L'idée messianique et l'origine du christianisme — (28-37)

Tandis que la Judée tremblait de voir le procurateur Ponce Pilate commettre quelque nouvelle violence, qui serait une nouvelle cause d'irritations et de douleurs, un événement se produisit, médiocre à l'origine, au point de passer presque inaperçu, mais qui, peu à peu, grâce à des circonstances favorables et à la manière dont il s'affirma, acquit un développement assez puissant et une force assez considérable pour imprimer une direction nouvelle à l'esprit humain.

Le temps était venu où les vérités fondamentales du judaïsme, jusque-là le privilège exclusif de quelques penseurs, allaient forcer la barrière qui les retenait captives et se répandre librement dans le monde pour le transformer. Les sublimes conceptions sur Dieu et sur la vie humaine, ces conceptions qui forment l'essence du judaïsme, allaient envahir les autres nations et combler le vide de leurs croyances. Le moment était veau, pour Israël, d'inaugurer sérieusement sa haute mission de précepteur des peuples. Mais, pour pénétrer dans le monde païen, à qui elles étaient si étrangères, les vieilles doctrines sur Dieu et la vie morale de l'homme devaient revêtir de nouveaux noms et d'autres formes. A ce prix seul, elles pouvaient conquérir les esprits, que rebutait le vieux moule judaïque. C'est précisément le fait en question, né sous le gouvernement de Ponce Pilate, qui était appelé à faire participer le monde païen, d'une façon plus intime, aux doctrines du judaïsme. Mais ce fait lui-même, se dénaturant et s'éloignant de son origine, ne tardera pas à former avec elle le plus violent contraste. La religion judaïque, qui avait mis au monde ce rejeton, n'y trouva pas les joies de la maternité, car la fille se détourna bientôt de sa mère pour entrer dans des voies où celle-ci ne pouvait la suivre.

Ce fait nouveau, cette vieille doctrine rajeunie, ou, pour mieux dire, cet amalgame de l'essénisme avec des éléments étrangers, est le CHRISTIANISME, dont la formation et les premiers développements se lient essentiellement à l'histoire judaïque de ce temps-là.

Le christianisme doit son origine à un sentiment obscur, mais puissant, qui dominait alors les couches supérieures de la société judaïque et qui s'accentuent de plus en plus, à mesure que la situation politique leur devenait plus intolérable. Les souffrances incessantes causées par la tyrannie impitoyable des gouvernants romains, par l'impudence des princes hérodiens, par la lâcheté de l'aristocratie judaïque, par l'abjection des grands prêtres, par la discorde des partis, avaient tellement surexcité l'attente du libérateur, du Messie (Maschiach) annoncé par les prophètes, qu'il était facile à tout individu, tant soit peu doué de hautes facultés, de trouver des adhérents enthousiastes, convaincus de sa mission. Il suffisait qu'il en eût l'apparence extérieure ou qu'il sût gagner les cœurs par sa piété et ses mœurs austères. Les plus sages ne croyaient-ils pas d'ailleurs que la situation politique, telle qu'elle existait depuis l'exil de Babylone, n'était qu'une situation transitaire, une ère de préparation à la venue du vrai prophète, d'Élie, qui devait reparaître pour réconcilier les pères avec les enfants et rétablir les tribus de Jacob ? Lorsque le peuple, dans une élection solennelle, déféra le titre de prince à Siméon, l'Hasmonéen, il eut soin de ne lui accorder le pouvoir, à lui et à ses descendants, que jusqu'au jour où surgirait le véridique prophète, qui rendrait la couronne à son légitime héritier, c'est-à-dire au descendant de David, à l'Oint (Maschiach). Au moment où l'empire romain fut ébranlé par la commotion violente qui suivit la mort de César, et où les triumvirs Octave, Antoine et Lépide, sous prétexte de venger cette mort, secouaient l'Orient et l'Occident par des guerres sanglantes, un poète sibyllin, d'origine judaïque, vivant en Égypte, annonçait une révolution autrement grave, la chute du monde païen tout entier et l'avènement du royaume de Dieu, où le sceptre appartiendrait à un saint roi, au Messie :

Quand Rome régnera sur l'Égypte, soumise à son pouvoir, alors apparaîtra le plus grand des empires, l'empire du roi immortel. Un saint roi viendra, qui dominera toutes les contrées de la terre, à travers les générations périssant tour à tour.

L'ère messianique, attendue avec tant de conviction, devait changer la face des choses et créer en quelque sorte un ciel nouveau et une terre nouvelle. Avec l'apparition d'Élie, son précurseur, on attendait la résurrection des morts et une rénovation de la face du monde.

A part l'aristocratie et les gens dévoués à Rome, qui, satisfaits du présent, avaient plutôt lieu de craindre un changement que de le souhaiter, le gros de la nation attendait impatiemment un sauveur. Aussi vit-on se succéder, dans le court intervalle de trente ans, une foule de prétendus prophètes ou messies qui se déclaraient, de bonne foi d'ailleurs, chargés de mettre fin aux souffrances de la nation, et qui trouvèrent des adhérents fidèles et dévoués jusqu'à la mort. Mais s'il était aisé de trouver des croyants, il était plus difficile de se faire reconnaître et accepter de la nation entière. L'intelligence du peuple était trop éveillée par les luttes fréquentes et par la méditation des livres saints ; la division des partis était trop profonde et leurs idées messianiques trop divergentes pour permettre à une personnalité quelconque, se présentant sous les dehors d'un messie, de s'imposer comme telle à la nation entière. Les zélateurs républicains, disciples de Juda le Galiléen, voyaient surtout dans le Messie le vainqueur des ennemis d'Israël, celui qui devait les anéantir d'un souffle de sa bouche, mettre fin à la puissance romaine et rétablir l'âge d'or du règne de David. Les Schammaïtes exigeaient de lui, en outre, une piété rigide et une pureté de mœurs absolue. Les Hillélites, moins politiques que les premiers, moins fanatiques que les seconds, envisageaient volontiers le Messie comme un prince pacifique et conciliateur. Tous cependant s'accordaient à croire que le Messie devait appartenir à la race de David, et, de fait, l'expression fils de David était devenue, à la longue, synonyme de Messie. Ce qui devait aussi caractériser l'ère messianique, c'était, croyait-on, le retour des tribus dispersées, que tous les peuples renverraient chargées de présents, dédommagement de leurs longues souffrances. Les esprits même les plus éclairés, qui s'étaient imprégnés de la culture grecque, et dont Philon, le platonicien du judaïsme, est pour nous le principal représentant, aimaient à peupler de merveilles les prévisions de l'avenir. Une apparition surnaturelle, visible seulement aux âmes pieuses, servirait de guide aux exilés d'Israël et les ramènerait des pays grecs ou barbares dans leur patrie. L'ère messianique, pensaient-ils, trouvera la nation mûre pour cet félicité par l'élévation de ses sentiments, par la sainteté d'une vie patriarcale, où toute rechute sera désormais impossible, où la grâce divine sera assurée. Les sources de cette grâce, jaillissant de nouveau pour ne plus tarir, feront refleurir l'antique prospérité ; les villes détruites et désolées se relèveront, le désert se changera en un sol fertile, et les prières des vivants auront le pouvoir de rappeler les morts à la vie.

Les Esséniens surtout, dont la vie ascétique n'avait d'autre but que de hâter la venue du royaume des cieux (malkhout schamayim) et des temps futurs (ôlam ha-ba), se représentaient l'ère messianique sous les couleurs les plus idéales. Un messie désireux de se concilier leur sympathie devait renoncer au monde et à son néant, montrer qu'il était pénétré de l'esprit saint (rouach ha-kôdesch), avoir pleine autorité sur les démons, établir enfin un régime de communauté où Mammon n'aurait aucune prépondérance et où la pauvreté serait la vertu et la parure de l'homme.

C'est aussi de l'essénisme que partit le premier cri annonçant que le Messie allait venir, que le royaume du ciel était proche. Mais celui d'entre eux qui le premier, de sa faible voix, lança cette parole dans le désert, ne se doutait pas qu'elle franchirait les terres et les mers, et qu'elle réunirait un jour les nations sous la bannière d'un messie. Quand il annonçait la venue du royaume du ciel, c'était pour inviter les pécheurs judéens à la pénitence. L'Essénien qui prononça cet appel, c'était Jean le Baptiste[1] (ce qui signifie sans doute l'Essénien, c'est-à-dire l'homme qui se baigne tous les jours dans l'eau vire). Nous ne savons que fort peu de chose sur le compte de ce Jean. Sa manière de vivre n'était autre, au fond, que celle des Esséniens. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage ; il portait le costume des anciens prophètes, c'est-à-dire un vêtement de poil de chameau et une ceinture de cuir. Jean parait avoir eu cette conviction que, si la nation judaïque tout entière se baignait dans le Jourdain et confessait ses fautes, en d'autres termes, si elle adoptait la règle des Esséniens, le Messie ne manquerait pas de paraître. Voilà pourquoi il exhortait le peuple (vers l'an 29 ?) à recevoir le baptême[2] dans le Jourdain, à reconnaître et confesser ses fautes et à attendre alors l'avènement du royaume des cieux.

Jean avait probablement sa résidence fixe dans le désert voisin de la mer Morte (près de Bethabara ?), en compagnie d'autres Esséniens, afin d'être toujours prêt à instruire ceux qui venaient à lui de la haute signification du baptême. Sans aucun doute, cette cérémonie impliquait l'affiliation à l'ordre des Esséniens. Il devait exister bon nombre de penseurs exaltés et mystiques, fatigués des misères du présent. qui accouraient avidement auprès du Baptiste essénien. Qui ne se fût empressé de contribuer à la grande œuvre du salut et à l'avènement du royaume des cieux, sachant qu'on y pouvait atteindre par des moyens qui n'avaient rien d'étrange ni d'insolite ? Nous ignorons si la foule revenait meilleure de son immersion dans le fleuve, et si cet acte symbolique laissait dans les esprits une impression durable ; mais l'expérience suffit pour résoudre cette question. Du reste, la nation judaïque en général, notamment la société moyenne dans les villes, n'avait guère besoin de ces excitations fiévreuses à la pénitence ; elle n'était pas, tant s'en faut, si vicieuse ni si corrompue, et l'influence de ses habitudes religieuses suffisait à la maintenir dans la bonne voie. Les exhortations de Jean à la pénitence eussent été plus fructueuses en s'adressant ailleurs, en s'adressant plus haut et plus bas, je veux dire à l'aristocratie judaïque, aux riches, corrompus par le contact des Romains, et à la population rurale, que les luttes fréquentes avaient démoralisée. Mais les grands se moquaient sans doute de ce doux rêveur qui prétendait, avec des baignades dans le Jourdain, susciter le miracle de l'ère messianique ; et les enfants

de la glèbe (am ha-arets) étaient beaucoup trop bornés pour prêter l'oreille à de semblables appels.

La prédication de Jean était d'ailleurs trop inoffensive et ne dépassait pas assez la sphère des idées reçues, pour scandaliser le parti dominant des Pharisiens. Les disciples qui s'attachèrent à lui et qui copièrent sa conduite observaient la Loi dans toute sa rigueur, se soumettant même aux pratiques extérieures du jeûne. Les Pharisiens, c'est-à-dire les Hillélites et les Schammaïtes de cette époque, bien que médiocrement épris des rêves et des exagérations de l'essénisme, n'étaient nullement en opposition avec lui. De ce côté, Jean n'avait donc aucun obstacle à redouter. Mais les Hérodiens étaient prévenus contre cet homme qu'entourait la sympathie populaire, qui, par certains mots à effet, savait remuer les masses et aurait pu les mener loin. Hérode Antipas, sur le territoire duquel Jean avait sa résidence, envoya, dit-on, des gardes pour s'emparer de sa personne et le conduire en prison. Le peu d'authenticité des sources qui rapportent ces faits ne nous permet guère de savoir si sa captivité dura longtemps et s'il vécut assez pour voir un de ses disciples acclamé comme messie. Ce qui est certain, c'est que Jean fut décapité par ordre d'Antipas. Le récit qui nous montre la fille d'Hérodiade apportant à sa mère, sur un plat, la tête sanglante du Baptiste, a un caractère purement légendaire.

Après l'incarcération de Jean, quelques-uns de ses disciples continuèrent son œuvre ; mais nul n'obtint un succès aussi considérable que Jésus de Galilée. Le disciple eut bientôt surpassé le maître.

Jésus (Yêschou, par abréviation de Yêschoua, né l'an 4 avant l'ère chrétienne), natif de Nazareth, petite ville de la basse Galilée, au sud de Sepphoris, était l'aîné des fils d'un obscur charpentier, nommé Joseph, et de sa femme Miriam ou Marie, qui lui donna encore quatre autres fils : Jacques, José, Siméon et Juda, ainsi que plusieurs filles. Joseph, père de Jésus, ou sa mère Marie, descendaient-ils de la race de David ? Cela est fort douteux. Jésus lui même n'a jamais invoqué cette haute origine. Quant à l'histoire de sa jeunesse, elle est complètement inconnue[3].

Sa culture intellectuelle peut être déterminée jusqu'à un certain point par celle du milieu où il a vécu. Éloignés de Jérusalem et du temple, les Galiléens étaient bien Inférieurs aux habitants de la Judée sous le rapport des connaissances générales et de la science de l'écriture sainte. L'échange continuel des idées religieuses et les controverses actives, si favorables en Judée à la diffusion de la Bible et de ses doctrines, faisaient défaut en Galilée. Le pays qui devait posséder plus tard les célèbres écoles d'Ouscha, de Sepphoris, de Tibériade, était, avant la destruction du temple, entièrement dépourvu de centres d'instruction. Mais, par contre, les Galiléens étaient rigides et intraitables sur le chapitre des règles et des coutumes religieuses ; ils ne faisaient pas la moindre concession à cet égard, et telle chose même était, en Judée, déclarée permise, qu'on s'interdisait en Galilée. Les Galiléens passaient pour gens emportés, incommodes, ergoteurs. De plus, le voisinage de la païenne Syrie avait fait pénétrer chez eux mainte croyance superstitieuse. Il y avait en Galilée nombre de possédés, de démoniaques, car l'intelligence bornée des habitants attribuait certaines maladies à l'influence des

démons. Par une autre conséquence du voisinage de la Syrie, le dialecte galiléen était corrompu et mélangé d'éléments aramaïques. Les Galiléens ne prononçaient pas l'hébreu avec pureté, ils confondaient certains sons, altéraient certaines lettres, au point de s'attirer souvent les railleries des Judéens, qui attachaient un grand prix à la bonne prononciation. On reconnaissait les Galiléens au premier mot qu'ils prononçaient, et on ne les laissait pas volontiers faire les offices, parce qu'ils provoquaient des rires peu compatibles avec la dignité du culte.

Nazareth, la ville natale de Jésus, n'offrait rien de remarquable : c'était une petite ville en pays de montagne, dont le territoire, loin d'être plus fertile que le reste de la Galilée, n'égalait pas, à beaucoup près, celui de Sichem, si riche en sources.

Galiléen d'origine, Jésus ne pouvait, en aucune façon, posséder cette grande connaissance de la Loi que les écoles de Schammaï et de Hillel avaient rendue si commune en Judée. Son savoir peu étendu et la langue corrompue qu'on parlait dans son pays natal ne lui permettaient guère d'étendre son action au delà. Toutefois, le caractère suppléait chez lui au manque de connaissances. Il parait avoir possédé un sens moral très profond et avoir vécu en saint : cela ressort et de tous ses discours authentiques et même des doctrines, plus ou moins apocryphes, que lui ont prêtées ses disciples. Sa douceur et son humilité rappellent les vertus de Hillel, qu'il semble avoir pris pour modèle et à qui à a emprunté sa belle maxime : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, pour en faire le point de départ de sa propre doctrine. Ainsi que Hillel, Jésus regardait l'esprit de paix et de mansuétude comme la première vertu. Il était pénétré de ce profond sentiment religieux qui pousse l'homme à consacrer à Dieu non seulement l'heure de la prière ou une journée de recueillement, mais chaque instant de la vie, chaque mouvement de l'âme ; qui se soumet uniquement à sa volonté et se confie, en toutes choses, à sa paternelle sagesse. Il brûlait de cet amour du prochain que le judaïsme recommande même envers l'ennemi. Sous le rapport des vertus passives, il semble avoir réalisé l'idéal préconisé par le judaïsme pharisien lui-même : Sois avec les opprimés et non avec les oppresseurs; écoute les injures sans y répondre ; fais tout par amour pour Dieu et réjouis-toi des souffrances. Jésus parait, du reste, avoir eu des dehors sympathiques, propres à lui gagner les cœurs et à ajouter au prestige de sa parole.

Toutes ses tendances morales devaient attirer Jésus vers les Esséniens, qui menaient une vie contemplative, dédaigneuse du monde et de ses vanités. Aussi, lorsque Jean-Baptiste, ou, plus justement, Jean l'Essénien, invita les pécheurs au baptême du Jourdain et à la pénitence, comme moyen de hâter la venue du royaume des cieux, Jésus se rendit auprès de lui et reçut le baptême. Bien qu'il soit difficile d'établir si Jésus a été formellement admis dans l'ordre des Esséniens, de nombreux traits de sa vie et de sa prédication ne s'expliquent qu'autant qu'il aurait adopté leurs principes. De même que les Esséniens, Jésus attachait un grand prix à la pauvreté volontaire et au dédain des richesses, — du Mammon. On lui attribue certaines sentences qui paraissent authentiques : Heureux les pauvres, car le royaume du ciel leur appartiendra. — Il est plus facile à un chameau de passer à

travers le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au ciel. — On ne peut servir deux maîtres : Dieu et Mammon. Jésus avait comme les Esséniens, l'horreur du mariage : Il n'est pas bon de se marier. Il loue ceux qui se mutilent eux-mêmes pour l'amour de Dieu. La communauté des biens, idée particulièrement chère à l'essénisme, paraît avoir été non seulement approuvée, mais prêchée par Jésus. Il recommandait, toujours à l'instar des Esséniens, d'éviter avec soin tout serment : Ne jurez jamais, disait-il, ni par le ciel, ni par la terre, ni par votre tête ; mais que votre oui soit oui, et votre non soit non.

Lorsque Jean fut mis en prison, comme ennemi public, par le prince hérodien Antipas, Jésus trouva tout naturel de continuer l'œuvre de son maître. Comme lui, il allait prêchant : Faites pénitence, car le royaume du ciel est proche, sans se douter peut-être que, dans ce royaume du ciel, c'est-à-dire dans l'ère messianique imminente, il jouerait lui-même un rôle considérable. Du reste, Jésus peut avoir reconnu que, pour obtenir un résultat et ne pas prêcher dans le désert, comme avait fait Jean, il fallait s'adresser non pas à la nation judaïque en bloc, mais à une certaine classe seulement. L'exhortation à la pénitence n'avait guère de sens pour la partie moyenne du peuple, pour les habitants des villes. La réponse de certain jeune homme à Jésus : Dès ma jeunesse, j'ai observé les commandements de Dieu ; je n'ai tué, forniqué ni volé, ni rendu de faux témoignage ; j'ai honoré père et mère et aimé mon prochain comme moi-même, cette réponse reflète la situation morale du judaïsme de cette époque, pris dans sa classe moyenne. Les disciples de Schammaï et de Hillel, les partisans du zélateur Juda, les ennemis implacables des Hérodiens et des Romains, n'avaient point le cœur malade et n'avaient nul besoin de médecin. L'esprit de sacrifice, ils ne le possédaient que trop. Jésus n'eut donc garde, et avec raison, de chercher à les moraliser. Il ne songea pas davantage à réformer les mœurs des grands et des riches, des amis des Romains, des Hérodiens, qui auraient accueilli ses sermons avec raillerie et mépris. Au lieu de flageller leur orgueil, leur vénalité et leur indifférence, Jésus, mieux avisé, se tourna vers ceux que la société judaïque repoussait de son sein. Il y avait en effet de ces hommes qui n'avaient aucune notion des salutaires doctrines du judaïsme, de sa loi, de son histoire et de son avenir. Il y avait des violateurs de la Loi (abrianim), ou, comme on les appelait alors, des pécheurs, que leurs infractions religieuses avaient fait exclure de la société, et qui ne voulaient ou ne pouvaient y rentrer. Il y avait des péagers et des publicains que les patriotes évitaient, à cause de leur zèle outré pour les intérêts de Rome, et qui, tournant le dos à la Loi, menaient une vie dépravée, insoucieux du passé et de l'avenir de la nation. Il existait aussi une classe de gens ignares, de petits artisans, de domestiques (am ha-arets), qui avaient rarement occasion de venir à la capitale et d'entendre exposer les vérités de la religion, que d'ailleurs ils n'eussent point comprises. Ce n'était pas pour eux que le Sinaï s'était couronné de flammes, que les prophètes avaient déployé leur ardente éloquence. Les docteurs de la Loi, plus occupés de cultiver la doctrine que de lui gagner des adeptes, songeaient peu à leur expliquer la Loi et les Prophètes et à les initier à leurs enseignements.

C'est à ces classes de la nation que Jésus voulut s'adresser, afin de les tirer de leur impiété et de leur ignorance invétérée de la loi divine. Il voulait sauver les

brebis égarées de la maison d'Israël. Il le disait sans détour : Ceux qui sont sains (c'est-à-dire ceux qui connaissent et pratiquent la Loi) n'ont pas besoin du médecin, mais bien ceux qui sont malades, afin que pas un seul ne périsse, même des plus petits.

Pénétré de cette mission, résolu d'amener à la pénitence et de préparer à la venue prochaine de l'ère messianique les pécheurs, les publicains et les femmes de mauvaise vie, en leur faisant adopter une sorte d'essénisme, Jésus commença son oeuvre à Nazareth, sa ville natale. Mais là, tous connaissaient depuis son enfance le fils du charpentier et s'estimaient ses égaux en piété, ses supérieurs en science religieuse : aussi n'y trouva-t-il que mauvais vouloir et dédain. Lorsqu'il se présenta à la synagogue, un jour de sabbat, pour prêcher la pénitence, les assistants se dirent entre eux : Eh quoi ! n'est-ce pas le fils de Joseph, le charpentier ? Ne connaissons-nous pas sa mère, ses frères et ses sœurs ? Et, au lieu de l'écouter, on lui cria : Médecin, commence par te guérir toi-même. C'est en se voyant si mal accueilli de ses concitoyens qu'il prononça ce mot : Nul n'est prophète en son propre pays ! Il quitta Nazareth et n'y reparut plus jamais.

Un succès plus brillant l'attendait à Capharnaüm (Kepkar Nachoum), ville située au bord occidental du lac de Tibériade. Les habitants de cette ville, située dans une contrée délicieuse, se distinguaient de ceux de Nazareth comme la plaine riante diffère de ta sauvage montagne. Capharnaüm comptait sans aucun doute plus de gens efféminés et adonnés au vice ; il y régnait un plus grand contraste de richesse et de misère. Elle offrait ainsi une plus ample carrière à l'activité de Jésus. Sa prédication pénétrante, énergique, jaillissant des profondeurs de son être, devait y trouver un plus facile accès. Il eut dans la basse classe de nombreux auditeurs, qui s'attachèrent à lui et lui firent cortège. Parmi ses premiers partisans de Capharnaüm, on compte Simon, surnommé Képhas ou Pierre (rocher), et son frère André, tous deux fils d'un certain Jonas, et exerçant la profession de pêcheurs, le premier médiocrement attaché à la Loi ; il y avait aussi les deux fils d'un certain Zébédée, nommés Jacques et Jean. Un riche publicain, que les sources nomment tantôt Matthieu, tantôt Lévi, s'était attaché à Jésus : celui-ci résidait d'ordinaire dans sa maison et y frayait avec d'autres compagnons de cette classe méprisée. Il y avait aussi, dans son entourage, des femmes de mœurs suspectes, et parmi celles-ci la célèbre Marie Madeleine (Magdalena, de la ville de Magdala, prés de Tibériade), qu'il eut à débarrasser de sept démons, c'est-à-dire de sept vices. De ces misérables pécheresses, Jésus fit des pénitentes pleines de ferveur. Assurément, c'était un spectacle nouveau pour l'époque que ce docteur judéen fréquentant des femmes et surtout de pareilles femmes !

Cependant il sut élever jusqu'à lui, par l'enseignement et par l'exemple, tous ces pécheurs, ces publicains, ces créatures perdues et sans mœurs ; il sut leur inculquer l'amour de Dieu de manière à les transformer en dignes enfants de leur Père céleste ; il sut purifier et sanctifier leur cœur, réformer leur conduite, en faisant luire à leurs yeux l'espoir d'entrer dans le royaume des cieux. C'est là, à vrai dire, le plus grand miracle qu'il ait accompli. Jésus enseigne surtout à ses disciples les vertus passives des Esséniens, l'abnégation, la modestie, le mépris des richesses,

la tolérance, l'amour de la paix. Il leur recommande de ne posséder ni or, ni argent, ni monnaie de cuivre, de n'avoir ni souliers aux pieds, ni vêtements de rechange. Il les invite à ressembler aux enfants, à se régénérer pour être comme eux innocents et purs, et mériter de jouir des prochaines félicités du monde messianique. Il exalte l'amour au prochain jusqu'à l'oubli de soi-même : Si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre ; si quelqu'un t'enlève ton manteau, donne-lui aussi ta chemise. Il ne veut pas que les pauvres se mettent en peine de leur nourriture ni de leur habillement ; mais qu'ils prennent exemple sur les oiseaux du ciel, et les lis des champs, qui sont nourris et vêtus sans qu'il leur en coûte de soucis. Aux riches, il apprend la vraie façon de faire l'aumône : Il faut que la main gauche ignore ce que fait la main droite. Aux pécheurs endurcis, il conseille de prier dans leur chambre solitaire ; et, à cet effet, il dicte une courte formule : Notre Père qui es aux cieux..., formule peut-être en usage chez les Esséniens.

Jésus n'a nullement cherché à ébranler le judaïsme existant ; il ne s'est posé ni en réformateur de la doctrine judaïque, ni en fondateur d'une secte nouvelle, mais il voulait simplement amener les pécheurs à la vertu et à la sainteté, leur apprendre qu'ils étaient, eux aussi, enfants de Dieu, et les rendre dignes de participer à l'ère messianique. Il proclamait énergiquement l'unité de Dieu, et ne songeait en aucune façon à modifier la notion judaïque de l'essence divine. Un docteur lui ayant demandé un jour quel était le résumé de la loi judaïque, il répondit : Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est un, et aime ton prochain comme toi-même, ce sont là les préceptes essentiels. Ceux de ses partisans qui étaient restés fidèles au judaïsme rapportaient de lui cette parole : Je ne suis pas venu pour ajouter à la Loi ni pour en retrancher. Le ciel et la terre passeront avant qu'un iota soit changé à la Loi. Jésus ne blâma jamais les sacrifices ; il exigeait seulement, comme le voulaient du reste les Pharisiens, que la réconciliation avec les hommes précédât la réconciliation avec Dieu. Jésus ne rejetait même pas précisément les jeûnes, mais il voulait qu'on les pratiquât sans ostentation ni fausse dévotion. Il portait à son vêtement les franges (tsitsith) prescrites par la Loi. Il était si peu en dehors du judaïsme, qu'il partageait même les préjugés et les mépris de son époque à l'égard du monde païen. Il repoussait toute relation avec cette société : Il ne faut pas jeter les choses saintes aux chiens, ni les perles aux pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et ne les détruisent. Son mérite principal — et il n'est pas médiocre — c'est d'avoir, comme Hillel, fait ressortir le côté intérieur des préceptes du judaïsme, les interprétant avec son esprit et son cœur, insistant sur le caractère filial des rapports d'Israël avec son Dieu, sur le principe de la fraternité humaine, sur la supériorité des lois morales, et essayant de rendre ces doctrines accessibles aux créatures les plus dégradées.

Mais la prédication seule n'aurait jamais permis à Jésus de trouver des partisans si dévoués et d'obtenir des résultats si considérables : il fallait qu'il entraînât les esprits, qu'il forçât leur admiration et leur enthousiasme par quelque chose d'extraordinaire. Sans doute, ses qualités extérieures, sa nature mystique et rêveuse, le charme de ses enseignements peuvent avoir produit une impression puissante. Mais, pour éveiller un enthousiasme durable dans des esprits bornés, indifférents à tout idéal, pour trouver en eux une foi à toute épreuve, pour en être

honoré comme un être extraordinaire, il fallait des moyens non moins extraordinaires et capables de frapper l'imagination des masses. — Or, les sources chrétiennes sont pleines de récits où ces mêmes faits sont singulièrement transformés : Jésus, y est-il dit, aurait opéré une foule de cures merveilleuses. Si la plupart de ces récits sont inspirés par le goût de l'exagération, par le désir d'amplifier et d'embellir les faits, il doit y avoir là, cependant, un fond de vérité historique.

Les guérisons miraculeuses, notamment celles des démoniaques, rentraient si bien dans le genre de puissance attribué à Jésus, que ses successeurs se vantaient plutôt de ce pouvoir que de la pureté de leur vie. S'il faut s'en rapporter aux sources, la multitude était plus frappée de l'autorité de Jésus sur les démons et sur Satan que de sa grandeur morale. C'est par là, avant tout, qu'il apparut aux esprits peu cultivés comme un être extraordinaire.

Encouragé par ses succès à Capharnaüm, où il avait recruté son premier groupe de disciples, il voyagea à travers les villes de la Galilée. Il séjourna un certain temps à Bethsaïda (Julias), à Magdala et à Khorazin, où il gagna de nouvelles recrues, comme faisaient les Esséniens. Toutefois, son apparition à Bethsaïda et à Khorazin ne doit pas avoir produit une impression durable, à en juger par les objurgations qu'on lui prête contre ces villes, qu'il taxe d'obstination et d'indocilité, qu'il maudit comme Sodome et Gomorrhe. Mais ses fidèles disciples, hommes et femmes, qui le suivaient partout, obéissaient à tous ses ordres. De même qu'ils avaient renoncé à leur inconduite et à leur impiété, ils se dépouillaient aussi de leur avoir pour vivre en communauté de biens. Les repas pris en commun étaient le lien extérieur et comme le trait d'union des partisans de Jésus. Grâce aux subsides des riches publicains, les plus pauvres des disciples avaient leur nourriture assurée, ce qui les attachait davantage encore à Jésus.

Jésus choisit parmi ses disciples et admit dans son intimité ceux qui, par leur intelligence plus ouvert ou leur caractère plus énergique, lui paraissaient les plus dignes collaborateurs de son œuvre. Les sources elles-mêmes ignorent le nombre exact de ces disciples de prédilection ; la légende les réduit à douze et les appelle les douze apôtres, image au petit pied des douze tribus d'Israël.

Le but sur lequel se concentraient toutes ses pensées, le secret enfermé au fond de son âme, Jésus le révéla un jour à ses disciples intimes. Il les conduisit dans une contrée éloignée, au pied du mont Hermon, non loin de Césarée (C. Philippi), la capitale du tétrarque Philippe, là où le Jourdain sort en bouillonnant d'entre des rochers gigantesques. C'est là, dans cette sauvage solitude, qu'il voulait leur découvrir sa plus secrète pensée. Mais il sut s'arranger de façon à se faire arracher, en quelque sorte, cette confidence par ses disciples. Il leur demanda ce que pensaient de lui ses partisans : les uns lui dirent qu'on le tenait pour Élie, le messager attendu, le précurseur du Messie ; les autres, pour le prophète annoncé par Moïse… Et vous, demanda Jésus, qui suis-je à vos yeux ? Simon-Pierre répondit : Tu es toi-mène le Messie (le Christ). Jésus loua la pénétration de Pierre, avoua être le Messie, mais il défendit à ses disciples de le divulguer, du moins pour

le moment. C'est à cette heure précise que s'accomplit, dans l'ombre, la naissance du christianisme. Lorsque, quelques jours plus tard, les disciples intimes, Simon-Pierre et les fils de Zébédée, Jacques et Jean, hasardèrent timidement cette objection : qu'avant le Messie devait d'abord paraître Élie, comme précurseur, Jésus leur donna à entendre qu'Élie était venu, en effet, dans la personne de Jean-Baptiste, mais qu'on ne l'avait pas reconnu.

A quelque moment, du reste, que cette pensée soit entrée clans l'esprit de Jésus, il ne s'appela jamais lui-même le Messie, mais à cette qualification il en substituait d'autres qui, sans aucun doute, avaient cours chez les Esséniens. Il s'appelait le Fils de l'homme, par allusion au passage de Daniel (VII, 13) : Je voyais comme un fils de l'homme venant avec les nuées du ciel et s'avançant jusqu'à l'Ancien des jours. Mais une autre et plus équivoque dénomination était employée par Jésus dans l'intimité, c'était le nom redoutable : Fils de Dieu, qui était sans doute aussi une allusion à un verset biblique (Psaumes, II, 7) : Dieu m'a dit : C'est toi qui es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Jésus voulait-il faire prendre ce terme au figuré, comme synonyme de Messie, ou dans le sens littéral ? Autant que nous pouvons savoir, il ne s'en est jamais expliqué, pas même lorsqu'il fut appelé à en rendre compte devant la justice. Plus tard, ses partisans eux-mêmes ne s'accordèrent pas sur le vrai sens du mot ; désaccord qui produisit autant de sectes différentes. Ainsi se forma un nouveau paganisme : la déification d'un homme.

En se faisant reconnaître de ses disciples comme le Messie, Jésus, avons-nous dit, leur avait recommandé le secret. Il les consolait en leur disant que l'heure n'était pas encore venue, mais que le temps viendrait où ils pourraient dire dans la lumière ce qu'il leur avait dit dans les ténèbres, et prêcher sur les toits ce qu'il leur murmurait à l'oreille. Mais il arriva juste le contraire de ce qu'ils attendaient, lui comme ses disciples. Lorsque l'on apprit, sans doute par l'indiscrétion de ces derniers, que Jésus de Nazareth prétendait non seulement préparer la venue du royaume de Dieu, mais être lui-même le Messie, l'opinion publique se déclara contre lui. On lui demandait des signes surnaturels comme preuve de sa messianité ; ne pouvant les donner, il dut éluder les questions. Beaucoup de ses partisans, irrités de le voir jouer le rôle de Messie, paraissent s'être détachés de lui et cessèrent de le suivre. S'il ne voulait pas donner prise sur lui à ses disciples, il fallait faire quelque chose pour couronner son œuvre, ou succomber. Ils s'attendaient surtout à le voir se présenter comme Messie dans la capitale du pays, à la face de la nation entière. On raconte que ses propres frères l'ont conjuré de se rendre en Judée, afin que ses disciples le voient enfin à l'œuvre. Car personne n'agit en cachette, voulant se manifester à tous. Puisque tu fais ces choses, montre-toi donc au monde. Jésus dut se résoudre enfin à aborder cette voie périlleuse. Du reste, il n'était plus en sûreté dais la Galilée : pourchassé par les sbires du tétrarque Hérode Antipas, il était forcé de fuir de retraite en retraite. Dans cette détresse où il se trouvait, quelqu'un ayant voulu s'attacher à ses pas, Jésus lui dit : Les renards ont leur tanière et les oiseaux de l'air ont leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Pour dissiper tout malentendu au sujet de son attitude vis-à-vis de la Loi, il répondit à un Pharisien qui voulait s'attacher à lui et qui lui demandait ses conditions : Si tu veux posséder la vie éternelle, garde les commandements de la

Loi, vends ton bien et distribue le produit aux pauvres, c'est-à-dire à mes disciples, qui ont fait vœu de pauvreté.

Après avoir traversé Jéricho, Jésus arriva dans le voisinage de Jérusalem. Ne pouvant pas résider dans la ville même, il s'établit à proximité, au village de Béthanie, au nord de la montagne des Oliviers, où habitaient les lépreux, auxquels le séjour de la ville sainte était interdit. C'est dans la maison d'un de ces lépreux, nommé Siméon, qu'il trouva un asile. Les autres partisans qu'il recruta à Béthanie appartenaient également à la basse classe, comme Lazare et ses sœurs, Marie et Marthe. Nos documents ne mentionnent qu'un seul riche habitant de Jérusalem, Joseph d'Arimathie, qui se soit fait partisan de Jésus.

Sur l'entrée de Jésus à Jérusalem et sur son apparition au temple, la légende a jeté un tissu où l'on trouve plus d'emphase que de vérité historique. Le peuple, dit-on, lui fit une escorte triomphale, en chantant hosanna. Mais n'est-ce pas ce même peuple qu'on dit avoir, quelques jours plus tard, demandé à grands cris sa mort ? L'une et l'autre allégation sont fausses et ont été imaginées, la première, pour établir la reconnaissance de Jésus Messie par le peuple ; la seconde, pour faire peser le crime de son exécution sur la nation entière. L'histoire de Jésus faisant irruption dans le temple, chassant les vendeurs de pigeons, renversant les tables des changeurs, est également dénuée d'authenticité. De pareils traits devaient faire sensation et n'eussent pas manqué être rapportés par les autres documents de cette époque. Nous ne sachions pas, d'ailleurs, que changeurs ni marchands de pigeons aient tenu boutique dans l'intérieur du temple.

Du reste, l'attitude prise par Jésus vis-à-vis du peuple, du Sanhédrin et des partis, — je veux dire la question de savoir s'il s'est posé publiquement en Messie et comment sa prétention fut accueillie, — cette question est précisément le point capital de son histoire. Or, les sources en traitent d'une manière si louche et si confuse, qu'il est difficile de distinguer le fond historique des amplifications de la légende. Jésus a dû, certainement, rencontrer à Jérusalem des préventions peu favorables. Aux yeux de la partie éclairée du peuple, un Galiléen ignare pouvait, moins que personne, être le libérateur attendu. Cela choquait d'ailleurs toutes les idées reçues, de voir le Messie venir de la Galilée, alors que, depuis des siècles, on comptait le voir surgir à Bethléem, comme issu de la race de David. De cette époque même pourrait bien dater le dicton populaire : Que peut-il venir de bon de Nazareth ? Quant aux dévots, ils étaient scandalisés des allures de Jésus frayant avec des pécheurs, avec des publicains et des femmes de mauvaise vie, mangeant et buvant avec eux. Même les disciples de Jean-Baptiste, c'est-à-dire les Esséniens, paraissent s'être formalisés de ce manquement à la règle.

Les Schammaïtes étaient sans doute mécontents de le voir opérer des cures le jour du sabbat. Ils n'imaginaient pas un Messie profanant ce saint jour. Apparemment, Jésus s'était aussi prononcé plus d'une fois contre la méthode d'interprétation et les déductions des Pharisiens. Quant aux zélateurs, ils n'attendaient rien de grand d'un homme qui ne prêchait que la conciliation, n'inculquait pas à ses partisans la haine des Romains, et tout au contraire,

dédaigneux des richesses, les engageait à payer docilement les impôts : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Toutes ces étrangetés, qui cadraient mal avec l'idée qu'on se faisait du Messie, devaient rendre les docteurs assez froids à son égard, et lui faire trouver à Jérusalem un accueil peu sympathique. Mais tous ces griefs ne fournissaient pas encore matière à une accusation contre lui. La libre expression des opinions individuelles était si bien entrée dans les habitudes, grâce aux fréquentes discussions entre Hillélites et Schammaïtes, qu'on ne songeait guère à poursuivre quelqu'un pour cause de dissidence doctrinale, pourvu qu'il ne transgressât pas les lois religieuses généralement reconnues, et qu'il ne s'élevât pas contre la notion de Dieu, telle que le judaïsme la professait.

C'est précisément sur ce dernier point que Jésus donnait prise aux attaques. Sans doute, le bruit s'était répandu qu'il prenait le nom de Fils de Dieu ; pris dans son sens littéral, ce terme blessait trop profondément les convictions religieuses de la nation pour que ses représentants pussent y rester indifférents. Mais comment le tribunal pouvait-il savoir avec certitude si réellement Jésus prétendait être le fils de Dieu, et quelle portée il attachait à cette dénomination ? Comment découvrir un secret confié à ses disciples les plus intimes ? Il fallait pour cela trouver parmi eux un traître : on le trouva dans Judas Iscariote (Ischariot), qui, entraîné par la cupidité, livra au tribunal celui qu'il avait salué Messie. Une source ancienne, et qui présente tous les caractères de l'authenticité, montre clairement de quelle manière on tira parti des dispositions de Judas. Pour pouvoir accuser Jésus comme faux prophète ou comme séducteur du peuple (méssith), le tribunal avait besoin de deux témoins qui eussent entendu de sa bouche même des propos suspects. Le dénonciateur fut donc chargé de le faire parler de façon à ce que deux témoins, qui se tenaient aux écoutes, perçussent distinctement toutes ses paroles. D'après les sources chrétiennes, le rôle de Judas se serait borné à désigner Jésus aux soldats et à la foule qui les accompagnait, ce qu'il aurait fait en lui donnant un baiser.

Aussitôt que Jésus fut entre les mains des soldats, ses disciples l'abandonnèrent pour chercher leur salut dans la fuite : seul, Simon Pierre le suivit de loin. A l'aube du 14 nissan, c'est-à-dire de la veille de Pâque, fête des pains azymes, Jésus fut conduit devant le Sanhédrin ; non pas devant le grand sanhédrin, mais devant le petit, composé de vingt-trois membres et présidé par Joseph Kaïaphas ou Caïphe. L'interrogatoire qui eut lieu avait pour but d'établir si, effectivement, Jésus se disait fils de Dieu, comme l'affirmaient les témoins. Quant au propos qu'on lui prêtait, savoir : Je puis détruire le temple et le rebâtir dans trois jours, cette prétention pouvait faire rire, mais ne pouvait en aucune façon servir de base à un procès. En réalité, l'accusation visait le crime de blasphème (ghiddouf) que Jésus aurait commis en se faisant passer pour le fils de Dieu. Interrogé sur ce point, Jésus garda le silence. Le président du tribunal lui ayant demandé pour la seconde fois s'il était le fils de Dieu, Jésus aurait répondu : Tu l'as dit ! — Et bientôt, aurait-il ajouté, on verra le fils de l'homme assis à la droite du trône de Dieu, et s'avançant sur les nuées. Si cette réponse est authentique, les juges pouvaient en conclure à bon droit qu'il se considérait comme le fils de Dieu. En entendant ce blasphème, le grand prêtre déchira ses vêtements, et le tribunal

condamna Jésus comme blasphémateur. Les sources chrétiennes ne permettent guère de décider si les juges, en le condamnant, ont violé les lois pénales alors en vigueur. Il est certain que les apparences étaient contre lui.

Le Sanhédrin demanda la confirmation du jugement, ou plutôt la permission de l'exécuter, au procurateur Ponce Pilate, qui se trouvait précisément à Jérusalem au moment de la Pâque.

Pilate, devant qui Jésus fut amené, l'interrogea sur le côté politique de son entreprise et voulut savoir s'il prétendait être, en sa qualité de Messie, le roi des Judéens. Jésus ayant répondu en termes évasifs : C'est toi qui le dis, le procurateur prononça l'arrêt de mort. Cela seul rentrait dans ses attributions. Quant à ce que racontent les documents chrétiens : que Pilate trouva Jésus innocent et voulut le sauver, mais que les Judéens insistèrent pour qu'il fût mis à mort, c'est là une pure légende.

Si Jésus fut insulté, si on le coiffa d'une couronne d'épines, insigne dérisoire de sa royauté messianique, ces brutalités ne furent pas le fait des Judéens, mais de la soldatesque romaine, heureuse d'humilier dans sa personne la nation judaïque. Il y avait dans l'esprit de ses juges israélites si peu de haine et de passion contre Jésus, qu'on lui présenta, comme on le faisait à tout condamné, la coupe de vin aromatisé, pour étourdir par l'ivresse l'angoisse de la mort. La flagellation qu'on lui infligea avant son exécution montre bien que Pilate procédait suivant la loi pénale des Romains, car, d'après la loi judaïque, la peine du fouet n'était pas applicable à un condamné à mort. Ce sont donc les licteurs romains qui ont battu de verges ou de cordes le soi-disant Roi des Judéens. Ce sont eux aussi qui, sur l'ordre de Pilate, l'ont cloué sur la croix, supplice infamant prescrit par les lois romaines. En effet, une fois que le fonctionnaire romain, qui seul avait droit de vie et de mort, avait prononcé la peine capitale, le condamné n'appartenait plus à sa nation, mais à l'autorité romaine. Ce n'est pas le Sanhédrin judaïque, c'est Pilate qui fit exécuter Jésus comme séditieux et condamné politique. Les documents chrétiens prétendent qu'il fut crucifié vivant, à neuf heures du matin, et qu'il n'expira qu'à trois heures du soir (l'an 30 ou 35 ?). Sa dernière parole aurait été une phrase aramaïque tirée des Psaumes : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (Éli éli lama schebaktani). Les soldats romains auraient mis sur la croix, pour le ridiculiser, une inscription ainsi conçue : Jésus de Nazareth, roi des Judéens. Le crucifiement et sans doute aussi l'inhumation eurent lieu hors de la ville, dans un endroit réservé aux suppliciés et qu'on appelait Golgotha (le Calvaire).

Telle fut la fin d'un homme qui avait voulu moraliser les plus infimes d'entre ses frères et qui a peut-être péri victime d'un malentendu. Sa mort est devenue la source d'innombrables souffrances, de supplices de toute nature, pour les enfants de son peuple. C'est le seul mortel dont on puisse dire, sans exagération, qu'il a plus fait par sa mort que par sa vie. La funèbre colline du Golgotha est devenue, pour le monde, un nouveau Sinaï. Et cependant ces événements, si graves pour le monde chrétien, firent si peu de sensation chez les contemporains, que les historiens judaïtes Justus de Tibériade et Josèphe, dont le dernier notamment raconte les

moindres incidents de l'administration de Pilate, ne disent pas un mot de Jésus ni de sa mort.

Dans le premier moment de terreur qui suivit l'emprisonnement et la mort de Jésus, ses disciples s'étaient débandés en toute hâte. Une fois leur effarement dissipé, ils se rapprochèrent pour pleurer la mort de leur maître bien-aimé. Tout le parti de Jésus, du moins ce qui en restait alors à Jérusalem, ne comptait pas plus de cent vingt membres et, en y comprenant ses adhérents de la Galilée, le nombre total ne dépassait pas cinq cents. Ici se montre bien la profonde impression que Jésus dut faire sur ces hommes, pour la plupart grossiers et ignorants. Loin de renoncer à leur foi en lui, leur enthousiasme grandit de plus en plus et leur vénération s'exalta jusqu'au fanatisme. Un seul point gênait cet élan, c'était la pensée que le Messie, qui devait sauver Israël et réaliser les splendeurs du royaume des cieux, avait subi une mort infamante. Comment le Messie pouvait-il être sujet à la douleur ? Un Messie souffrant, c'était pour eux une grave difficulté ; et pour qu'ils pussent croire, pleinement et sans réserve, à son caractère messianique, il fallait avant tout écarter cet obstacle. C'est alors, sans doute, qu'un des disciples, plus versé dans les Écritures, calma leurs scrupules et les siens en remarquant que cette prophétie d'Isaïe : Il sera arraché du pays des vivants et il pâtira pour les péchés de son peuple, avait eu en vue le Messie. C'est quelque Pharisien qui aura tiré d'embarras le petit groupe hésitant et déconcerté des disciples de Jésus, et cela au moyen de la méthode interprétative, qui donnait au nouveau le prestige de l'antique, à l'étrange la consécration de la Bible, et en fournissant ainsi au christianisme naissant et frêle un point d'appui solide. C'était une puissance, à cette époque que l'interprétation des Écritures, capable de faire accepter les fantaisies les plus folles et de transformer l'absurdité en évidence. Aucune idée nouvelle, si elle n'était appuyée par un texte quelconque de l'Écriture sainte, ne pouvait trouver créance ni réussir à s'implanter. Avec l'interprétation, le problème était résolu : cela devait arriver. La condamnation même de Jésus comme criminel parut pleinement justifiée. N'était-ce pas l'accomplissement littéral de la prophétie messianique ? N'avait-il pas été prédit que le Messie serait compté au nombre des malfaiteurs ? Ses disciples croyaient se rappeler de lui avoir entendu dire qu'il allait au-devant des persécutions et de la mort. Ainsi les souffrances et la mort de Jésus devenaient des preuves de sa messianité. Ses partisans passaient en revue toute son existence, et, dans le moindre fait, dans la circonstance la plus insignifiante, on découvrait un indice frappant. Il n'était pas jusqu'au lieu de sa naissance, Nazareth au lieu de Bethléem, qui n'eût sa raison d'être dans une prophétie : Il fallait qu'il fût nommé Nazaréen (Nazir ?). Ses partisans restèrent donc convaincus que Jésus le Nazaréen était bien le Christ (le Messie). Leur esprit une fois tranquillisé sur ce point, il devenait facile de résoudre cette autre difficulté : Quand donc le royaume du ciel allait-il venir, puisque celui qui devait le réaliser était mort sur la croix ? L'espérance dicta la réponse : Le Messie reviendra dans sa gloire, escorté par les anges du ciel, et il récompensera chacun selon ses oeuvres. Ils croyaient même que quelques-uns de ceux qui vivaient alors ne mourraient point qu'ils n'eussent vu le Fils de l'homme entrer dans son royaume (parousia). Ainsi les croyants attendaient à tout instant le retour de Jésus, en quoi ils ne différaient aucunement des Judéens, sauf qu'ils voyaient dans le Messie une personnalité déjà connue. A son retour,

estimaient-ils, Jésus fondera le règne de mille ans, le jubilé millénaire (chiliasmos, millénium), qui aura lieu quand l'univers aura accompli son sixième mille, et qui apportera aux croyants toutes les délices de la paix, toutes les félicités terrestres. Pour entretenir cette croyance, il fallait que Jésus eût triomphé de la mort, qu'il fût ressuscité. Peut-être comme pendant l'épisode biblique du prophète Jonas, qui avait passé trois jours dans le ventre d'un poisson, se forma la légende selon laquelle Jésus était resté trois jours dans le sépulcre, qu'il en était ressorti vivant, que sa tombe avait été trouvée vide. Beaucoup de ses partisans prétendirent l'avoir vu, qui en tel lieu, qui en tel autre, lui avoir parlé, avoir touché ses plaies et même avoir mangé avec lui des poissons et du miel vierge. Dans ces âmes croyantes, il ne restait pas la moindre place au doute.

Toutefois, quelque grande que fût la vénération des premiers croyants pour Jésus, de quelque auréole qu'ils l'aient entouré, ils ne l'ont pas placé au-dessus de la sphère humaine : leur enthousiasme n'allait pas jusqu'à le diviniser. Ils le tenaient simplement pour un homme supérieur, admirablement doué, attaché plus que personne à la loi de Dieu, et que Dieu, par ce motif, avait jugé digne d'être son Messie. Aussi, eux-mêmes restèrent-ils fidèles à la loi judaïque, observant le sabbat, la circoncision, les lois alimentaires, et vénérant Jérusalem et le temple. Pourtant, à coté de leur croyance à Jésus Messie, ils se distinguaient des autres Judéens par certaines particularités empruntées à l'essénisme. Leur trait le plus caractéristique, c'était la pauvreté volontaire que Jésus leur avait appris à accepter. De là, le nom d'Ébionites (les Pauvres) qu'ils reçurent ou se donnèrent eux-mêmes. Par suite, la vie en commun avec la communauté de biens devenait une nécessité pour eux. Chaque nouvel affilié vendait donc son avoir et en remettait le produit à la caisse commune. Sur ce point, les premiers chrétiens ou Judéo-Chrétiens, que les Judéens appelaient les Nazaréens ou les Nazaréniens, ne s'éloignaient pas de leur origine, c'est-à-dire de l'essénisme. Pour l'administration des ressources communes et de l'alimentation générale, ils choisirent sept diacres, suivant l'usage des communautés judaïques. Les principes esséniens des premiers partisans de Jésus se révèlent encore par d'autres marques : comme les Esséniens, ils s'abstenaient de viande et de vin, pratiquaient le célibat, méprisaient l'huile destinée à la toilette du corps, ainsi que les vêtements superflus, et se contentaient d'un simple habit de lin blanc. On raconte de Jacques, le frère de Jésus, à qui ce lien de parenté avait valu la présidence de la première communauté judéo-chrétienne, et qui lui servait de modèle, que jamais il ne but de vin ni d'autre boisson enivrante, ni ne mangea de viande, ni ne laissa le rasoir approcher de sa tète ; qu'il ne portait point de vêtement de laine et ne possédait qu'un habit, un seul habit de lin. Strict observateur de la Loi, il s'indignait des violations que se permettaient certains judéo-chrétiens. Les autres chefs de la première communauté ébionite étaient : Simon Céphas ou Pierre, fils de Jonas, et Jean, fils de Zébédée. Ces disciples privilégiés devinrent les Colonnes du christianisme. Simon-Pierre était le plus actif de tous ; il s'évertua à recruter des croyants à Jésus et des adeptes à la vie chrétienne. Toutefois, on le représente comme un homme d'un caractère versatile. A en croire les documents chrétiens, Pierre, lors de l'arrestation de Jésus, le renia trois fois, et son maître lui-même lui reprocha son peu de foi. — Simon-Pierre et les autres disciples prétendaient avoir reçu de Jésus

la mission d'aller trouver les brebis égarées de la maison d'Israël pour les faire participer au royaume de Dieu. Comme Jésus et Jean le Baptiste, ils devaient annoncer ce royaume céleste. Ainsi le christianisme, à peine né, rêvait déjà conquêtes et prosélytisme. Les disciples de Jésus prétendaient aussi avoir reçu de lui le don de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les esprits malins. Ils firent de l'exorcisme une fonction régulière et propagèrent la croyance galiléenne au pouvoir de Satan et des démons. Dans le judaïsme, cette croyance était fort inoffensive et sans aucun caractère religieux : le christianisme l'érigea en dogme, — un dogme auquel des hécatombes de victimes humaines devaient un jour être immolées. Les premiers chrétiens usèrent ou plutôt abusèrent du nom de Jésus pour toutes sortes de conjurations et de sortilèges. Tous ceux qui croyaient en Jésus prétendaient avoir la puissance de chasser, en son nom, les esprits malins, de conjurer les serpents, de guérir des malades par la simple imposition des mains et de paralyser l'action des breuvages mortels. — À la réception de chaque nouveau membre, on commençait par chasser de son corps les démons qu'on supposait l'avoir habité jusque-là. Rien d'étonnant donc si Judéens et païens ont pris les sectateurs de Jésus pour des exorcistes ou des magiciens.

Cependant, dans les premières années qui suivirent la mort de Jésus, on ne fit guère attention à eux parmi les Judéens. L'obscurité de leur condition les dérobait aux regards. Ils étaient considérés comme une secte et rattachés probablement à l'essénisme, avec lequel ils avaient, d'ailleurs, tant de points de ressemblance. Ils n'auraient sans doute pas manqué de disparaître si, dix ans plus tard, un homme ne s'était rencontré, qui, par le développement qu'il donna à la secte et par la hauteur où il sut l'élever, lui assura l'empire du monde.

Depuis un siècle, c'est-à-dire depuis que la rivalité des derniers Hasmonéens avait livré la Judée au despotisme romain, une sorte de fatalité pesait sur ce pays. Chaque nouvel événement aboutissait pour lui à de nouveaux malheurs. La parole de Kobéleth qui proclamait la vanité de toutes choses et qui s'écriait : Rien de nouveau sous le soleil, était elle-même une parole vaine. Ce fantôme du Messie, qui, après avoir flotté obscurément dans les esprits, venait tout à coup de prendre corps, n'était-ce pas quelque chose de nouveau dans le monde ? Et ce nouveau-né au masque de mort allait apporter aux Judéens de nouvelles et cuisantes douleurs. Sorti du sein de l'essénisme, le messianisme nazaréen en avait hérité la laine contre les habitudes de la nation telles que les avaient faites les doctrines pharisaïques. Sous l'empire de la tristesse que lui causait la mort de son fondateur, le christianisme sentit grandir encore son aversion. Le procurateur Ponce Pilate contribua encore à envenimer l'hostilité de la secte chrétienne contre les Judéens, ses frères. A l'horreur du supplice de Jésus, il avait ajouté l'humiliation et la raillerie ; il l'avait fait battre de verges et mettre en croix comme le plus vil des esclaves, et avait affublé d'une dérisoire couronne d'épines ce roi des Judéens. Ce spectre de Jésus sanglant et ceint d'une couronne d'épines hantait sans cesse l'imagination de ses partisans et leur soufflait des pensées de vengeance. Mais, au lieu de tourner leur ressentiment contre le cruel et sanguinaire gouvernement de Rome, ils rejetèrent toute la responsabilité sur les chefs de la nation judaïque et, peu à peu, sur la nation elle-même. Ils feignirent d'oublier, ils oublièrent peut-être

à la longue, que Pilate était le meurtrier de leur maître, et ce sont les Judéens en masse qu'ils chargèrent du crime.

Vers la même époque, Pilate sévit contre un messie ou prophète samaritain, qui avait rassemblé ses adhérents dans le village de Thirathaba (Thirza ?) et leur avait promis de leur montrer, sur le Garizim, les vases sacrés du tabernacle de Moïse. Le procurateur, qui voyait dans toute assemblée populaire et toute agitation se produisant dans son gouvernement une révolte contre la puissance romaine, fit avancer des troupes contre les Samaritains. Les principaux d'entre eux furent saisis et livrés au dernier supplice (36). Mais alors Judéens et Samaritains portèrent plainte contre les cruautés de Pilate devant Vitellius, procurateur de la Syrie, et celui-ci lui ordonna de se rendre à Rome pour se justifier. S'il faut en croire l'assertion suivant laquelle Tibère, après la chute de Séjan, aurait montré une certaine bienveillance aux Judéens, on s'explique la quiétude dont ils jouirent à cette époque. Les Judéens trouvèrent des défenseurs à la cour même de Tibère, notamment sa belle-sœur Antonia, qui lui avait dénoncé le complot de Séjan, et qui voulait du bien à un prince patriote de la famille d'Hérode. Grâce à cette intervention, Tibère révoqua le décret de proscription lancé contre les Judéens. Vitellius leur témoigna désormais toutes sortes de prévenances, accueillant leurs plaintes, empressé d'y satisfaire, plein de ménagements pour leur susceptibilité. Étant venu à Jérusalem à l'occasion des fêtes de Pâque (an 37) pour se rendre compte de l'état des choses, il se montra disposé à faire toutes les concessions possibles. Il fit remise aux habitants de Jérusalem des impôts sur les denrées, impôts d'autant plus vexatoires que l'approvisionnement de la capitale se faisait principalement par les marchés. Il se dessaisit également des vêtements du grand prêtre, tenus sous clef dans la tour Antonia, et en confia la garde au collège sacerdotal. Cependant il ne renonça pas au droit de nommer les grands prêtres, ce droit étant d'une grande importance pour les intérêts de Reine. Il en fit lui-même usage en nommant Jonathan, fils d'Anan, à la place de Joseph Caïphe. Ce dernier était resté en fonctions pendant toute la durée du gouvernement de Pilate, et sans doute il avait agi d'après ses inspirations, ce qui dut lui aliéner l'esprit du peuple. Vraisemblablement, en favorisant ainsi les Judéens, Vitellius n'agissait pas contre la volonté de l'empereur. Au reste, celui-ci lui donna l'ordre formel de soutenir avec toutes les troupes disponibles le prince Hérode Antipas dans sa lutte contre Arétas, bien qu,e la cause du premier fût mauvaise. Antipas avait épousé la fille d'Arétas, roi des Nabatéens, ce qui ne l'empêcha pas de s'éprendre d'Hérodiade, la femme de son frère consanguin Hérode, lequel, déshérité par son père Hérode Ier, était rentré dans la vie privée. Antipas avait fait la connaissance d'Hérodiade lors d'un voyage à Rome. L'ambitieuse Hérodiade, mécontente sans doute de sa condition obscure et retirée, abandonna son mari, dont elle avait eu une fille, et, sans scrupule, contrairement à la loi, elle épousa son beau-frère. La première femme d'Antipas, irritée de cette indignité, s'était retirée auprès de son père Arétas, et l'avait poussé à faire la guerre à son infidèle époux. Antipas essuya une défaite terrible. C'est alors que l'empereur, informé par lui, ordonna à Vitellius de se porter à son secours. Mais Vitellius se disposant à traverser la Judée avec deux légions, il y eut de l'émoi parmi les Judéens à cause des images de l'empereur qui surmontaient les étendards. Le général romain poussa la déférence jusqu'à éviter de faire passer ses

troupes à travers la Judée, et leur faire suivre l'autre rive du Jourdain. Aussi le peuple lui fit-il un accueil enthousiaste lorsqu'il arriva à Jérusalem, où il offrit des sacrifices dans le temple.

De tous les procurateurs que Rome lui imposa, la Judée n'en a pas connu de meilleur que Vitellius.

Notes

[1] Il est reconnu aujourd'hui par les apologistes chrétiens eux-mêmes que Jean-Baptiste était Essénien. Sa vie, telle que la décrivent les Évangiles, est en tout point celle que menaient les Esséniens et ne s'explique bien que par cette dernière. Le nom même de Baptiste rappelle cette secte, qu'on nommait en grec Baptistaï héméras, et en hébreu Toblé schacharit, les baigneurs du matin ou quotidiens. Ce que Josèphe raconte de Jean Baptiste (Antiquités, XVIII, 5, 2) a été fabriqué et interpolé plus tard, de même que la tirade sur Jésus (ibid., 3, 3). Le récit qui attribue sa mort à l'influence d'Hérodiade ne peut être qu'une fable : en effet, elle ne devint la femme d'Hérode Antipas que vers l'an 35-36, c'est-à-dire après la mort de Jésus, qui pourtant, selon l'Évangile, n'est entré en scène qu'après la mort de Jean.
[2] Rappelons une fois pour toutes que le sens primitif et réel de ce mot est celui d'immersion. De fait, dans le premier siècle de l'Église, le baptême ne fut pas autre chose (note du traducteur).
[3] Pour apprécier ce que peut y avoir d'historique dans les origines du christianisme, ou dans la vie de Jésus, on ne doit pas perdre de vue que nous n'avons d'autres moyens d'information à cet égard que les Évangiles, lesquels n'ont été rédigés que longtemps après la mort de Jésus. Le prétendu Évangile de Matthieu, probablement aussi Évangile selon les Hébreux, c'est-à-dire selon les judéo-chrétiens, n'ont été écrits qu'après la guerre de Barkochéba, sous Adrien. En effet, le passage Matth., XXIV, sqq., et Marc, XIII, 14 sqq. : Quand vous verrez l'abomination de la désolation établie dans le lien saint, que ceux qui seront en Judée s'enfuient alors vers les montagnes ; fait évidemment allusion à la statue de Jupiter, érigée par Adrien sur l'emplacement du temple de Jérusalem. C'est là ce que la langue apocalyptique appelle l'abomination de la désolation. Ainsi l'entend le Père de l'Église saint-Jérôme : Potest accipi... de Hadriani equestri statua et de Jovis idolo, quæ in ipso sancte sanctorum loco usque in præsentem dicm stant. C'est après la guerre seulement qu'eut lieu cette profanation du lieu saint. Il s'ensuit que l'Évangile de Matthieu n'a pu être composé que postérieurement à l'an 135, partant un siècle après la mort de Jésus. Pour celui de Marc, ce n'est qu'un remaniement du premier évangile à l'usage des païens christianisés ; il est donc encore plus récent. L'Évangile de Luc se donne lui-même pour une compilation da différentes biographies de Jésus et ne peut guère remonter au delà de 150, non plus que les Actes des Apôtres qui s'y rattachent. On y a utilisé l'Évangile de Matthieu ou celui de Marc avec quelques variantes, en remplaçant, par exemple, l'abomination de la désolation par la destruction de Jérusalem (XX, 31). Enfin, le quatrième évangile pourrait bien n'avoir pas pris naissance avant l'an 180. Il renferme fort peu d'éléments historiques, tout s'y fond pour ainsi dire en mysticisme.

Aucun de ces documents ne mérite confiance. Pour les logia ou sentences que la tradition attribuait à Jésus, l'Église les a laissées s'oblitérer. Ces sentences, diversement rapportées, ont servi de base aux diverses légendes évangéliques.

Or, il n'existe absolument aucune autre source pour l'histoire en question. Ce que nous lisons dans Josèphe (Antiquités, XVIII, 3, 3) relativement à Jésus n'est qu'une grossière interpolation, car Origène, un Père de l'Église, déclare expressément que Josèphe ne fait aucune mention de Jésus. Cette interpolation a dû se faire entre les années 240 et 320 ; peut-être a-t-elle pour auteur Eusèbe, évêque de Césarée, fort expert en supercheries de ce genre.

Les récits et sentences conservés dans les évangiles sont inspirés, en général, par un esprit de système et visent tantôt le paulinisme adversaire de la Loi, tantôt au contraire l'ébionitisme qui la respecte : de là leurs contradictions si fréquentes. Ces arrière-pensées des évangiles ont été si bien mises en lumière par David Strauss, par l'école de Tubingen et en partie par M. Renan, qu'il faut s'aveugler volontairement pour ne pas les voir. (Comparez aussi Grætz, Sinaï et Golgotha, p. 400

sqq.). Les seuls récits, les seuls dires de Jésus auxquels on puisse attribuer quelque authenticité sont ceux qui concordent avec l'ébionisme, c'est-à-dire, qui reconnaissent la sainteté et l'autorité absolue de la loi de Moïse. Les autres sont des interpolations émanées des chrétiens paulinistes.

Enfin, on peut également tenir pour authentique tout ce qui rappelle l'essénisme. En effet, il est incontestable que Jésus a frayé avec les Esséniens ; c'est un fait que l'auteur de ce livre a le premier mis en évidence, et que Strauss a également adopté.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XV — Les Hérodiens : Agrippa Ier, Hérode II — (37-49)

Lorsque l'empereur Tibère fut mort assassiné (16 mars 37), et que le sénat se berça un instant du doux rêve de recouvrer l'antique liberté, Rome ne se doutait guère qu'un ennemi lui était né à Jérusalem, que cette communauté chrétienne, à peine formée alors, mettrait un jour son empire en pièces, jetterait bas ses divinités, et, après l'avoir elle-même lentement désorganisée, briserait sa puissance. Une idée conçue et mise en lumière par un fils du judaïsme, adoptée et mûrie par une tourbe infime, devait abattre la grandeur et la majesté romaine. Le troisième empereur, Caïus Germanicus Caligula, contribua lui-même à livrer au mépris public la religion romaine, principale force de l'État. Sur le trône des Césars, la folie et la lâcheté avaient succédé à la haine farouche du genre humain. Mais aucun des peuples soumis aux Romains ne ressentit plus durement que les Judéens les suites de ce changement de règne. Dans les premiers temps, il est vrai, qui suivirent l'avènement de Caligula, la situation de la Judée parut prendre une tournure favorable. Caligula prodigua les témoignages de bienveillance à Agrippa, l'un des meilleurs princes judaïtes, et l'on put espérer que le joug romain allait devenir moins pesant à la Judée. Mais l'événement fit bientôt voir que cette bienveillance et ces beaux sentiments n'étaient que le fruit d'un caprice passager, qui devait faire place à des fantaisies plus sanglantes, source de terreurs et d'angoisses pour les Judéens de l'empire.

Agrippa (né vers l'an 10 avant J.-C., mort en l'an 44) était fils de cet Aristobule, une des victimes d'Hérode, et petit-fils de Mariamne l'Hasmonéenne ; il avait donc à la fois du sang hasmonéen et iduméen dans les veines, et cette double origine lui avait donné des instincts opposés qui se disputèrent d'abord son esprit, mais dont le meilleur finit par prévaloir. Élevé à Rome et ayant grandi auprès de

Drusus, le jeune fils de Tibère, Agrippa, au début, se montra un parfait Hérodien : plat valet de Rome, gaspillant sa fortune et s'abîmant de dettes pour capter la faveur des maîtres. Lorsque la mort de son ami Drusus (23 après J.-C.) l'obligea de quitter Rome et de revenir en Judée, il se trouva réduit à une telle détresse qu'il lui fallut vivre dans un coin de l'Idumée, lui qui frayait naguère avec les fils des Césars. Un moment, il songea au suicide ; mais son épouse Kypros, une femme de grand cœur, chercha à le sauver du désespoir en recourant à sa sœur Hérodiade, la princesse de Galilée, qui, vaincue par ses instances, décida son époux Antipas à subvenir à son entretien. Agrippa fut nommé inspecteur des marchés de Tibériade. Mais un jour, Antipas lui ayant reproché sa dépendance, Agrippa le quitta et se réfugia auprès de Flaccus, gouverneur de la Syrie, dont il se fit le parasite. Agrippa perdit bientôt cette nouvelle et équivoque situation, et cela, par le fait de son propre frère Aristobule, jaloux de la faveur dont il jouissait auprès du Romain. Abandonné et détesté des siens, Agrippa songea à tenter de nouveau la fortune à Rome, mais il n'y trouva que la prison pour dettes, à laquelle il échappa à grand'peine. Il parvint à gagner Alexandrie, où le Judéen le plus riche et le plus considéré de la ville, l'arabarque Alexandre Lysimaque, chez qui il s'était réfugié, lui fournit les ressources nécessaires pour le voyage.

Ce Lysimaque, un des plus nobles Israélites de son temps, était l'administrateur des biens de la jeune Antonia, fille du triumvir Antoine et de sa première femme, la sœur d'Auguste (Celui-ci avait donné à sa nièce la fortune qu'Antoine avait laissée en Égypte). Lysimaque rendit tant de services à la famille impériale qu'il en devint le fils adoptif et put ajouter à son nom celui de l'empereur : Tiberius Julius Alexander. Sans aucun doute, il avait été initié à cette brillance culture grecque, dont son frère Philon était un des adeptes les plus distingués. L'arabarque n'en était pas moins profondément attaché à ses coreligionnaires et au temple. Il fit revêtir d'or fin les battants de toutes les portes conduisant de l'avant-cour du temple au parvis intérieur, à l'exception de la porte du Nicanor.

Voulant sauver Agrippa, mais se défiant de sa folle prodigalité, il demanda à sa femme de se porter caution pour lui. Arrivé à Rome (printemps de l'an 36), Agrippa recommença sa vie aventureuse. Au début, Tibère, retiré à Caprice, fit bon accueil à cet ancien compagnon du fils qu'il avait perdu ; mais il lui retira bientôt sa faveur, lorsqu'il apprit quelles grosses sommes il devait au trésor impérial. Antonia, belle-sœur de Tibère et ancienne amie de Bérénice, la mère d'Agrippa, l'aida à sortir de ce nouvel embarras. Par son entremise, le jeune aventurier se vit réhabilité et devint l'ami intime de Caïus Caligula, l'héritier présomptif. Et comme si la fortune avait voulu épuiser contre lui tous ses caprices, Agrippa fut jeté dans les fers, parce qu'un jour, voulant flatter Caligula, il lui échappa de dire : Ah ! si Tibère s'en allait bientôt et laissait la couronne à plus digne que lui ! Un de ses esclaves avait rapporta le propos à l'empereur. Agrippa resta en prison jusqu'à la mort de Tibère, survenue six mois après.

L'avènement au trône de son ami Caligula commença la fortune d'Agrippa. Le nouvel empereur, le tira de prison et, en souvenir de sa captivité, dont lui-même avait été la cause indirecte, lui fit don d'une chaîne d'or. Il lui octroya le diadème,

insigne de la royauté, et ce qui composait autrefois la tétrarchie de Philippe, depuis dévolue à Rome. En même temps, le sénat romain lui décerna le titre de préteur (37). Telle était l'affection que lui avait vouée Caligula, qu'il ne le laissa partir pour la Judée qu'un an après, avec la promesse qu'il reviendrait bientôt le voir.

En revenant roi et favori de l'empereur (août 38) dans ce même pays qu'il avait quitté indigent et perdu de dettes, Agrippa excita la jalousie de sa sœur Hérodiade qui, dévorée d'ambition, pressa son mari de se rendre également à Rome et de demander, au jeune et libéral empereur, tout au moins un royaume. Ici se montrent, au naturel, les tristes sentiments dont les Hérodiens étaient mutuellement animés. Soit qu'il craignit de voir Antipas gagner lui aussi la faveur de Caligula, soit qu'il voulut se venger de l'injure qu'il en avait reçue jadis, Agrippa le noircit auprès de l'empereur, qui le dépossédа de sa tétrarchie et l'exila à Lyon, dans les Gaules (39). Sa femme le suivit dans cet exit avec une fidélité assez inattendue. Le dernier fils d'Hérode et sa petite-fille — Antipas et Hérodiade — moururent ainsi sur la terre étrangère. L'empereur abandonna leur succession à son ami Agrippa, dont la puissance territoriale, augmentée des principautés de la Galilée et de la Pérée, acquit de la sorte une notable importance.

La faveur que Caligula lui avait témoignée, et qui ne pouvait manquer de s'étendre à ses coreligionnaires, excita l'envie des païens et fit notamment éclater contre les Judéens la haine implacable qui couvait depuis longtemps dans le cœur des Grecs d'Alexandrie. De fait, les Judéens avaient des ennemis secrets ou déclarés dans tout l'empire romain. C'était un mélange de haine de race et de haine religieuse, à laquelle se joignait une vague appréhension de voir ce petit peuple, si méprisa et si fier, parvenir un jour à la toute-puissance. Mais nulle part ces dispositions malveillantes n'avaient atteint un aussi haut degré que parmi la population grecque d'Alexandrie, population turbulente, oisive et encline au dénigrement. Elle voyait d'un œil jaloux l'activité et le bien-être de ses concitoyens israélites, qui lui disputaient le premier rang sous le rapport de la fortune et même de la culture littéraire et philosophique. Cette haine datait de l'époque où une reine d'Égypte avait confié le soin des affaires extérieures à des généraux judéens ; et elle s'aviva encore par les préférences dont les Judéens furent l'objet de la part des premiers empereurs romains, qui se fiaient plus à leur fidélité qu'à celle des Grecs. Des écrivains malveillants avaient fomenté ce sentiment haineux et, pour rabaisser les Judéens, avaient dénaturé leur histoire. Le philosophe stoïcien Posidonius, originaire d'Apamée, en Syrie, qui avait assisté à l'essor de la nation judaïque sous les Hasmonéens Hyrcan Ier, Alexandre Ier et la reine Alexandra, et qui avait vu la chute du royaume de Syrie, fut le premier qui donna cours à des fables sur l'origine et le culte des Judéens, ou propagea celles qui avaient été imaginées par les flatteurs d'Antiochus Épiphane.

L'invention ridicule qui attribuait aux Judéens l'adoration d'une tête d'âne, les accusations calomnieuses qui leur reprochaient d'engraisser un Grec dans le temple de Jérusalem pour le sacrifier de haïr tous les peuples en masse et la nation grecque en particulier, furent reprises par un jeune écrivain, le rhéteur Apollonius Molon, qui vivait avec Posidonius dans l'île de Rhodes. Apollonius, acceptant ces

imputations comme démontrées, s'en fit l'écho et le propagateur. Il passa en revue toute l'histoire d'Israël, présenta la sortie d'Égypte comme une expulsion motivée par quelque plaie honteuse, transforma Moïse, le sublime législateur, en vulgaire magicien, et affirma que ses lois, bien loin d'enseigner la vertu, ne contenaient qu'abominations. Il en concluait que les Judéens étaient des contempteurs de Dieu et des hommes ; il leur reprochait d'être à la fois lâches et téméraires, le plus ignorant des peuples barbares, incapable de rendre aucun service à l'humanité. Cicéron, qui avait quelque liaison avec ces deux écrivains, s'inspira de leur langage dans ses odieuses sorties contre la race judaïque et ses lois. Jules César, qui fréquentait, lui aussi, Posidonius et Molon, sut mieux résister à l'influence de leurs préjugés hostiles.

Plusieurs Grecs d'Alexandrie, Chérémos, Lysimaque et autres, accueillirent avidement ces allégations, y ajoutèrent même et les propagèrent, au plus grand préjudice des Judéens de leur temps. Il n'y eut que trois écrivains grecs qui parlèrent plus favorablement des Judéens dans leurs écrits : Alexandre Polyhistor, Nicolas de Damas, l'ami d'Hérode, enfin Strabon, le meilleur géographe de l'antiquité. Dans son ouvrage, où l'histoire s'entremêle à la géographie, Strabon a consacré une belle page au judaïsme. Si, lui aussi, considère les Judéens comme originaires de l'Égypte, du moins il ne répète pas, quoiqu'il ait dû la connaître, la légende qui les fait expulser du pays pour cause de lèpre et d'impureté. Au contraire, il représente la sortie d'Égypte comme effectuée par Moïse et motivée par l'horreur que lui inspiraient les coutumes et le culte des Égyptiens. Strabon fit en même temps ressortir, avec une évidente sympathie, les grandes idées mosaïques d'un Dieu unique et d'un culte sans images, contrastant avec le polythéisme et la idolâtrie de l'ancienne Égypte, et avec le culte grec, qui assimilait la Divinité à l'homme. Comment, s'écrie-t-il, un être raisonnable peut-il se permettre d'attribuer à l'Être divin une ressemblance quelconque avec l'homme ? Tout au rebours de Posidonius, de Molon et autres détracteurs du judaïsme, Strabon en préconise la doctrine comme encourageant la vertu, comme assurant la bienveillance divine à tout homme juste et honnête… Strabon raconte que les premiers successeurs de Moïse vécurent conformément à ses lois, pratiquant la justice et la véritable crainte de Dieu. C'est avec la plus grande vénération qu'il parle du sanctuaire de Jérusalem. Bien que ses gouvernants, au mépris de la pure doctrine de Moïse, eussent malmené le peuple, la capitale des Judéens, selon lui, a cependant conservé à leurs yeux une certaine majesté, si bien qu'ils ne la considèrent pas comme le siège de la tyrannie, mais plutôt comme l'auguste résidence du Seigneur.

Mais Strabon fait exception parmi les écrivains grecs, qui, en général, ne manquent pas une seule occasion de diffamer les Judéens et leur doctrine. Tel est surtout l'Égyptien Apion, qui, enflammé de jalousie et de haine par les succès des Judéens, composa tout exprès contre eux un libelle où il poursuivait de ses sarcasmes ceux de cette nation qui avaient occupé un rang élevé à Alexandrie, et où il rappelait l'animosité de Cléopâtre contre les Judéens. Apion fut le premier païen qui fit une campagne en règle contre le judaïsme.

Ces dispositions malveillantes des Alexandrins, inspirées à la fois par l'envie, la haine religieuse et l'antipathie nationale, durent se contenir sous Auguste et Tibère, parce que les gouverneurs impériaux de l'Égypte réprimaient sévèrement toute manifestation violente. Il en fut autrement sous Caligula : les habitants païens d'Alexandrie savaient que le gouverneur Flaccus, qui avait été l'ami de Tibère, était suspect, comme tel, aux yeux de son successeur et que celui-ci prêterait facilement l'oreille à toute accusation portée contre lui. Flaccus lui-même craignait tant d'attirer l'attention du vindicatif empereur et d'être accusé auprès de lui, que la populace d'Alexandrie lui fit faire tout ce qu'elle voulut. Il ferma les yeux sur le complot formé par elle et lui servit même d'instrument. En apprenant qu'Agrippa avait reçu le diadème royal, les païens d'Alexandrie en conçurent la plus vive jalousie. La joie de leurs concitoyens judéens, avec lesquels Agrippa était en relation par l'intermédiaire de l'arabarque Alexandre, les exaspéra encore davantage et les poussa aux violences. Ces manifestations anti-judaïques avaient surtout pour instigateurs deux misérables, l'un appelé Isidore, greffier vénal, que le peuple avait surnommé la plume de sang, parce que sa fureur d'écrire avait coûté la vie à maint innocent ; l'autre ayant nom Lampo, un de ces débauchés sans scrupules que peut produire une capitale corrompue, sous un ciel bridant. Ces deux agitateurs dominaient d'un côté le gouverneur démoralisé, et de l'autre, dirigeaient à leur gré la plèbe, qui n'attendait qu'un signal pour assouvir sa haine contre les Judéens.

Par malheur, Agrippa, dont le retour de fortune, offusquait les habitants d'Alexandrie, s'arrêta dans cette ville en se rendant à Rome (juillet 38). Sa présence fournit un aliment à la fermentation qui régnait contre les Judéens et provoqua des rassemblements tumultueux, qui débutèrent par des facéties et se terminèrent dans le sang. Pour tourner en ridicule Agrippa et les Judéens, la foule prit un pauvre fou nommé Carabas, le coiffa d'une couronne de papyrus, l'affubla d'une natte de jonc en guise de manteau et lui mit en main un fouet en manière de sceptre ; puis on le plaça sur un point élevé du gymnase et on le salua roi avec toute sorte de simagrées, en l'appelant Marin' (en chaldéen notre maître). Là-dessus la foule se rua, dès le matin, dans les proseuques ou synagogues, et y érigea des images de César, soi-disant à l'intention de Caligula. En outre, et sous la pression de leurs ennemis, Flaccus enleva aux habitants judéens d'Alexandrie le droit de bourgeoisie, dont ils avaient joui pendant des siècles sous la protection des premiers empereurs, et les déclara étrangers et déchus. Ce fut un coup accablant pour cette population, si fière de ses droits civils, qui la faisaient l'égale de ses concitoyens. Les Judéens se virent chassés des quatre quartiers d'Alexandrie et refoulés dans le quartier du Delta, près du port. La foule se précipita, avide de butin, dans les maisons et les ateliers abandonnés, pillant, détruisant ce que des siècles de travail avaient accumulé. La populace assiégea le quartier du Delta pour empêcher les Judéens d'en sortir et les faire succomber, dans cet étroit espace, à la faim et à la chaleur. Ceux que le manque de vivres forçait à sortir de leur quartier subissaient des traitements atroces, la torture, le bûcher, la mise en croix. Cette terrible situation dura plus d'un mois. Le gouverneur fit arrêter inopinément, dans leurs propres maisons, trente-huit membres du Grand Conseil ; on les traîna, chargés de chaînes, sur le théâtre, où ils furent battus de verges en présence de toute la populace (31

août 38). Même les femmes et les jeunes filles ne furent pas épargnées. Dès qu'on en apercevait une, on se jetait sur elle, on lui faisait manger de la viande de porc et, si elle résistait, on la soumettait à la plus cruelle torture. Ce n'était pas encore assez : Flaccus envoya un centurion avec des soldats pour envahir les maisons du Delta et s'assurer qu'elles ne renfermaient point d'armes. On ne respecta même pas, dans cette perquisition, les chambres des jeunes filles.

Ces vexations se prolongèrent jusqu'au delà de la mi-septembre. Un envoyé de l'empereur, arrivé à l'improviste, destitua Flaccus et l'emmena à Rome où on devait le traduire en justice, non pas toutefois à cause de ses violences contre les Judéens, mais simplement parce qu'il était haï de César. C'est pendant que ces malheureux, parqués dans le Delta, célébraient la fête des Tabernacles que leur parvint la nouvelle de la disgrâce de Flaccus. Leur persécuteur fut condamné au bannissement et, plus tard, mis à mort.

L'empereur seul aurait pu régler la question relative aux droits civils des Judéens ; mais il se trouvait alors en Germanie et dans les Gaules, où il se couvrait de lauriers imaginaires. A son retour à Rome (31 août 40), il conçut le projet extravagant de se faire adorer comme un demi-dieu, et ensuite comme un dieu complet, de faire construire des temples en son honneur et d'exiger qu'on rendit un culte à ses statues. A ce moment, les païens d'Alexandrie crurent avoir beau jeu contre les Judéens. Ils rétablirent aussitôt les images impériales dans leurs synagogues, espérant qu'ils se refuseraient à les adorer et s'attireraient ainsi la colère de l'empereur. Ce fut la cause de nouveaux conflits auxquels prit part le gouverneur de l'Égypte, désireux de gagner les bonnes grâces du maître. Il voulut contraindre les Judéens à adorer l'image impériale. Ceux-ci ayant invoqué l'autorité de leurs lois religieuses, il songea à en entraver l'observance et à interdire notamment le repos sabbatique. Quoi ! disait-il aux principaux d'entre eux, si des ennemis venaient à vous attaquer subitement, si vous étiez surpris par une inondation, un incendie, un tremblement de terre, assaillis par la faim ou la peste, continueriez-vous à observer strictement le sabbat ? Resteriez-vous tranquillement dans vos synagogues à lire votre Loi et à commenter vos Écritures ? Ne chercheriez-vous pas plutôt à sauver vos parents et vos enfants, votre fortune, votre propre vie ? Eh bien ! je serai tout cela pour vous ; je serai l'ennemi qui vous attaque, l'inondation, l'incendie, la famine, la peste, le tremblement de terre, l'image visible de l'inexorable Destin, si vous n'obéissez pas à mes ordres ! Mais ces menaces n'intimidèrent ni les grands ni le peuple. Ils restèrent fidèles à leur culte et attendirent de pied ferme la persécution. Quelques-uns seulement, soit crainte, soit ambition, paraissent avoir adopté le paganisme. Le philosophe judéen Philon parle de ces renégats et les représente comme des caractères légers, sans élévation, sans moralité. Le fils de l'arabarque, Tibère-Jules Alexandre, abjura, lui aussi, le judaïsme et parvint plus tard à de hautes dignités dans l'État romain.

Les Judéens d'Alexandrie songèrent à envoyer une députation à l'empereur pour le supplier de venir à leur secours (hiver de l'an 40). On choisit à cet effet trois hommes que leur position et leurs lumières désignaient le mieux pour cette mission. L'un de ces hommes était le Judéen Philon, qui par sa naissance, son rang

dans la société, son grand savoir et sa brillante éloquence, était assurément le plus digne de plaider la juste cause de ses frères. Cet homme a exercé par ses écrits une si profonde influence, non seulement sur ses contemporains, mais encore sur la postérité et même en dehors du judaïsme, qu'on ne saurait passer sous silence les rares traits de sa vie qui nous sont parvenus.

Philon (de l'an 10 avant J.-C. à l'an 60 après J.-C.) appartenait à la famille la plus considérée et la plus riche de la communauté d'Alexandrie ; il était le frère de l'arabarque Alexandre. Sa jeunesse fut initiée à toutes les connaissances que les parents riches jugeaient indispensable pour leurs enfants. Avide de s'instruire, il s'assimile à fond ces connaissances. Mais surtout le goût des recherches métaphysiques se développa chez lui de bonne heure et devint une telle passion, qu'il s'y livra sans relâche et sans partage. Planant sans cesse dans les régions idéales, il n'avait aucun goût — il le raconte lui-même — pour les honneurs, la fortune et les plaisirs corporels. Il lui semblait rouler dans l'espace avec le soleil, la lune et les étoiles. Il était de ces rares élus dont l'esprit, au lieu de ramper sur la terre, prend naturellement son essor vers les sphères les plus hautes. Il se sentait heureux d'être au-dessus des soucis et des occupations vulgaires. Toutefois, quelque fût son enthousiasme pour la philosophie, le judaïsme lui était encore plus cher ; et s'il allait butiner des fleurs dans le champ fertile de la philosophie grecque, c'était pour en tresser des couronnes à la Loi de ses pères.

Depuis assez longtemps Philon menait une vie purement spéculative, lorsqu'il se vit entraîné par les événements dans le tourbillon des ennuis politiques. La triste situation de ses coreligionnaires l'arracha à sa vie contemplative, et plus tard, se rappelant avec d'amers regrets les nobles occupations de sa jeunesse, il se plaignait que les soins de la vie pratique eussent troublé sa claire intuition des choses de l'esprit et appesanti le vol de sa pensée. Il se consolait toutefois en sentant que son intelligence avait conservé assez de ressort pour pouvoir, aux heures paisibles, s'élever de nouveau vers les hautes régions.

La philosophie n'était pas uniquement pour lui un aliment de l'esprit ; il lui dut aussi une grande noblesse de sentiments, un de ces caractères fiers et tout d'une pièce qui ne peuvent rien comprendre aux sottises et aux vices des hommes vulgaires. Sa femme, pleine d'admiration pour lui, aimait à imiter la simplicité de ses mœurs. À des amis qui lui demandaient un jour pourquoi elle, si riche, dédaignait de porter des parures d'or, elle répondit : La vertu du mari est la meilleure parure de la femme. Les contemporains de Philon étaient émerveillés du charme de son style, qui rappelait la langue poétique de Platon. De là ce dicton : Ou bien Platon philonise, ou Philon platonise. Il aspira surtout à concilier la philosophie de son temps avec le judaïsme ou, pour mieux dire, à démontrer que le judaïsme est la véritable philosophie. Ce n'était pas pour lui un thème de dissertation, un simple jeu d'esprit ; c'était une tâche sérieuse et sainte. Son âme était si pénétrée de ces idées que maintes fois, comme il le raconte lui-même, elle tombait dans un état d'extase où il lui semblait percevoir des révélations intérieures que, dans son assiette ordinaire, elle n'aurait pu percevoir.

Tel était l'homme que la communauté d'Alexandrie choisit pour plaider sa cause devant l'empereur. De son côté, la population païenne de la ville avait envoyé une députation pour empêcher les Judéens de recouvrer l'égalité des droits civiques. Cette députation avait pour chef Apion, l'ennemi juré des Judéens ; Isidore, ce venimeux personnage qu'on avait surnommé la plume de sang, en faisait également partie. Il ne s'agissait pas simplement des privilèges d'une corporation ; ce qui était en jeu, à vrai dire, c'était le maintien ou l'expulsion des Judéens. Pour la première fois le judaïsme entrait en lice avec le paganisme, dignement représentés par deux hommes qui avaient sucé, l'un et l'autre, le lait de la culture grecque. Si les deux religions avaient été jugées d'après leurs représentants, la balance aurait penché, sans aucun doute, en faveur du judaïsme. Philon, par sa dignité et sa sagesse, personnifiait bien l'aspiration à un idéal de vertu et de vérité. Apion, au contraire, frivole et acerbe, était l'image vivante de la jactance et de la présomption inhérentes à l'hellénisme dégénéré.

L'issue de cette lutte entre les païens et les Judéens d'Alexandrie est restée douteuse. Caligula, qui devait être leur arbitre, était lui-même partie dans la cause, et partie passionnée. Il haïssait les Judéens parce qu'ils refusaient de le reconnaître et de l'adorer comme un dieu. Deux misérables, que Caligula avait tirés de la fange pour les associer à ses débauches, aiguillonnaient encore sa haine, déjà assez violente : c'étaient l'Égyptien Hélicon et Apelles d'Ascalon, tous deux ennemis jurés des Judéens. Toujours aux côtés de Caligula, et maîtres de sa confiance, ils lui eurent bientôt soufflé au cœur leur rage anti-judaïque. Lorsque les ambassadeurs des Judéens furent reçus en audience, ils purent à peine se faire écouter. Caligula les accueillit, dès le début, avec cette aigre apostrophe : C'est donc vous ces contempteurs des dieux qui ne voulez pas me reconnaître comme tel, préférant diviniser un être sans nom, tandis que tous m'adorent ! Sur quoi les ambassadeurs protestèrent qu'en trois circonstances les Judéens avaient offert des sacrifices d'actions de grâces : lors de son avènement au trône, de son rétablissement d'une maladie et de sa fameuse victoire sur les Germains : Soit, interrompit l'empereur, vous avez fait des sacrifices en mon honneur ; et que m'importe ? Ce n'est pas pour moi, c'est à moi qu'il fallait les offrir ! Puis, se tournant encore une fois vers eux : Pourquoi ne mangez-vous pas de porc ? Cette question divertit fort les assistants, qu'il égaya encore par d'autres sorties. Je voudrais bien savoir, dit-il enfin, sur quels titres vous fondez vos prétentions à l'égalité ? — Et sans plus attendre, il leur tourna le dos. En congédiant l'ambassade, il ajouta : Ces gens-là me paraissent encore plus sots que méchants, de nier ma divinité !

Pendant que les ambassadeurs suivaient pas à pas le maniaque couronné pour parvenir à placer une parole, une nouvelle terrifiante leur arriva comme un coup de fondre. Un Judéen vint à eux en courant et leur annonça d'une voix brisée par les sanglots : Notre saint temple est perdu, Caligula l'a fait profaner ! En effet, Caligula avait fait ériger ses statues non seulement dans les synagogues, mais dans le sanctuaire même de Jérusalem, et ordonné de briser toute résistance par la force des armes. Le gouverneur de la Syrie, Pétronius, reçut l'ordre d'entrer en Judée avec ses légions et de transformer le sanctuaire judaïque en temple païen. On s'imagine aisément l'épouvante qui saisit la nation à cette grave nouvelle, arrivée à

Jérusalem la veille de la fête des Tentes (octobre 40) : l'allégresse fit subitement place à la consternation et à l'accablement. Pétronius avait franchi les frontières de la Judée à la tête de deux légions et était entré à Acco ; mais, vu l'approche des pluies d'automne et prévoyant une résistance désespérée de la part des Judéens, il résolut de remettre au printemps l'exécution des ordres de Caligula. Entre temps, des milliers de Judéens accoururent auprès de lui et protestèrent qu'ils subir raient plutôt mille morts que de consentir à la profanation de leur temple. Pétronius, embarrassé d'exécuter cet édit qu'il trouvait lui même insensé, s'aboucha avec les conseillers du roi Agrippa et les pria d'engager le peuple à montrer plus de condescendance. Sur l'avis des plus notables Judéens, Pétronius exposa la situation à l'empereur, espérant le fléchir. Il calma le peuple en lui assurant qu'il ne voulait rien entreprendre avant d'avoir reçu de nouveaux ordres, et en l'exhortant à cultiver la terre s'il voulait éviter la famine.

Avant d'avoir reçu la lettre de Pétronius, Caligula avait déjà modifié ses dispositions envers les Judéens, grâce à l'intervention d'Agrippa. Ce roi avait une si grande influence sur Caligula que les Romains l'appelaient, lui et Antiochus de Comagène, ses maîtres en tyrannie. Agrippa résidait alors de nouveau près de l'empereur. Sans doute, il ne voyait pas avec indifférence la prétention de ce despote insensé, d'introduire sa statue dans le temple de Jérusalem et de s'y faire adorer ; mais il était trop courtisan pour heurter de front les lubies du maître. Au contraire, il affecta une parfaite insouciance de la détresse de ses coreligionnaires. Il prépara un festin somptueux, composé des mets les plus recherchés, et il y convia l'empereur et ses favoris. Mais, sous le masque de cette indifférence apparente à l'endroit de ses coreligionnaires, il n'atteignit que mieux son but. Caligula, captivé par ses prévenances, invita Agrippa à lui demander une faveur. Il fut bien étonné lorsque celui-ci lui demanda, pour toute grâce, de révoquer l'édit concernant sa statue. Il ne s'était pas attendu à le voir si désintéressé, si pieux, si ferme vis-à-vis de lui. Le rusé Caligula se trouvait pris. N'osant, lui empereur, reprendre sa parole, il écrivit à Pétronius (nov.-décembre 40) une lettre pour l'inviter, dans le cas où sa statue ne serait pas encore placés dans le temple, à laisser tomber cette affaire. Mais lui-même, entre temps, reçut la lettre où Pétronius lui exposait son embarras et l'extrême difficulté de sa mission. Il n'en fallait pas davantage pour allumer la fureur de cette nature passionnée et fantasque. Un contre-ordre, accompagné de menaces terribles, enjoignit de procéder, sans aucun ménagement, à l'installation de sa statue dans le temple. Mais, avant que Pétronius reçut cette lettre, également redoutable pour les Judéens et pour lui-même, la nouvelle s'était déjà répandue de la mort de ce fou couronné (21 janvier 41), assassiné par le prétorien Chéréa. C'est le 22 schébat (mars 41) qu'on apprit cet événement inespéré, qui sauvait les Judéens d'une catastrophe imminente ; aussi cette date fut-elle instituée comme celle d'une fête solennelle.

Le successeur de Caligula sur le trône des Césars fut Claude, un idiot doublé d'un pédant. Cet empereur devait sa couronne au hasard et à l'intervention du roi Agrippa, qui l'avait décidé à accepter l'élection des prétoriens et avait décidé le sénat à le reconnaître. Il fallait que Rome fût tombée bien bas pour qu'un méchant petit prince judéen pût prendre la parole dans son sénat, se mêler à ses

délibérations et imposer en quelque sorte un maître à l'empire. Du reste, Claude ne se montra pas ingrat envers ce prince. Il fit son éloge en plein sénat, l'investit de la dignité consulaire et le fit roi de toute la Palestine, en joignant la Judée et la Samarie à son royaume. Pour perpétuer le souvenir de ces faveurs, Claude, par une imitation pédantesque des anciens usages, en fit graver la mention sur des tables d'airain et frappa une médaille commémorative portant, d'un côté, deux mains entrelacées, avec l'inscription : Amitié et alliance du roi Agrippa avec le sénat et le peuple romain. Ainsi la Judée se retrouvait, sous Agrippa, aussi étendue, plus étendue même qu'elle n'avait été sous les rois hasmonéens et sous Hérode Ier.

Hérode II, frère et gendre du roi Agrippa, reçut de Claude le titre de préteur et la principauté de Chalcis, près du Liban, de sorte que cette portion de la Syrie se trouva faire, jusqu'à un certain point, partie de la Judée. Les événements qui se produisirent à Rome, après la mort de Caligula, furent également favorables aux Judéens d'Alexandrie. L'empereur Claude, qui était ami de l'arabarque Alexandre, le tira de la prison où l'avaient fait jeter ses prédécesseurs, et termina la querelle des habitants d'Alexandrie au profit des Judéens. Ce prince rétablit aussi la dignité d'arabarque, à laquelle les Judéens d'Égypte tenaient fort, parce qu'elle les affranchissait de la dépendance des fonctionnaires romains et les plaçait sous la juridiction exclusive d'un chef choisi dans leurs rangs. A la sollicitation d'Agrippa, Claude octroya à tous les Judéens de l'empire la liberté religieuse, et ne permit à aucun païen de les inquiéter dans l'exercice de leur culte.

Lorsque le roi Agrippa, comblé d'honneurs par l'empereur, quitta Rome pour se rendre en Judée et y prendre possession de son royaume, il fut aisé de voir qu'une transformation s'était opérée en lui et que la révolution qui, à Rome, avait brisé un empereur orgueilleux et donné la couronne à un esprit faible, avait produit sur son âme une impression profonde. Le frivole jeune homme avait fait place à l'homme grave ; le courtisan était devenu un patriote, un prince consciencieux, pénétré de ses devoirs envers son peuple. L'Hasmonéen, chez lui, avait complètement effacé l'Hérodien. Sous le règne d'Agrippa (41-44), la Judée jouit pour la dernière fois d'une période de calme et de bonheur. Il s'appliqua sans cesse à marcher d'accord avec la nation, même au risque de perdre les bonnes grâces des Romains, si bien qu'il désarma ses ennemis les plus implacables et s'en fit des amis.

Nos autorités ne se lassent point de célébrer son attachement au judaïsme : on eût dit qu'il avait pris à tâche de réparer les fautes de son aïeul Hérode. A la fête des Prémices, il se mêla, sans aucun faste, à la foule qui se rendait au temple, portant lui-même, comme les autres, sa corbeille de fruits dans le sanctuaire. Cette fête, appelée aussi la fête des Corbeilles, fut célébrée cette année-là avec une solennité extraordinaire. Les Judéens accoururent à Jérusalem par groupes nombreux, apportant les prémices de leurs jardins dans ce temple, qui n'était plus déshonoré par l'image de Caligula. Les riches avaient mis leurs fruits dans des corbeilles d'or ou d'argent. Chaque groupe était accompagné de joueurs de flûte. Dans le temple, au moment de la consécration des fruits, les chœurs de lévites entonnèrent le psaume XXX, qui semblait un écho de la joie populaire :

Je te glorifie, Seigneur, parce que tu m'as relevé
Et ne m'as pas laissé devenir la risée de mes ennemis...
.....
Tu as changé mon deuil en joie...

Le roi Agrippa prit part à cette fête avec la plus fervente piété. — Agrippa remit aussi en vigueur l'ancienne loi en vertu de laquelle le roi devait lire au peuple assemblé dans le parvis du temple, à la fin de l'année sabbatique, le Deutéronome de Moïse. Agrippa, debout, fit cette lecture (automne de l'an 42), et quand il arriva à ce passage : Du milieu de tes frères tu dois te choisir un roi, le souvenir de son origine semi-iduméenne lui arracha des larmes ; mais la foule et les Pharisiens eux-mêmes lui crièrent énergiquement : Tu es notre frère ! tu es notre frère !

L'influence de son gouvernement éclairé se fit sentir dans toutes les parties de l'administration judaïque. Il rendit au Sanhédrin la faculté de régler les affaires intérieures conformément à la Loi. Cette assemblée avait alors pour président le digne petit-fils de Hillel, Gamaliel Ier, dit l'Ancien (ha-Zakên). Les fonctions de président devinrent dès lors plus importantes, le Sanhédrin n'ayant plus qu'un seul président, forme monarchique imitée de la constitution politique du pays. Les années embolismiques ne pouvaient plus être déterminées qu'avec l'assentiment du président. C'est lui qui adressait les circulaires aux diverses communautés. La formule de ces lettres, qui nous a été conservée, est fort intéressante ; elle prouve que les communautés du dehors, aussi bien que celles de Judée, considéraient le Sanhédrin et son chef comme la plus haute autorité. Voici ce que Gamaliel faisait écrire par son secrétaire particulier : A nos frères de la haute et de la basse Galilée, salut. Nous vous faisons savoir que le temps est venu de prélever la dîme de vos huiles. — A nos frères, les exilés de la Babylonie, de la Médie, de la Grèce (Ionie), et à tous les exilés d'Israël, salut. Nous vous faisons savoir que le printemps ayant commencé plus tard, il nous a plu, à nous et à nos collègues, d'augmenter d'un mois l'année courante.

On doit à Gamaliel Ier plusieurs mesures utiles, prises pour la plupart en vue d'obvier à certains abus ou dans l'intérêt de la société (tikkoun ha-olam). Ainsi, Gamaliel décida que le mari qui avait envoyé une lettre de divorce à sa femme, et qui pouvait l'annuler devant le premier tribunal venu, n'aurait plus ce droit à l'avenir. — De plus, comme beaucoup de gens avaient des noms doubles, un nom hébreu et un nom grec, ce qui produisait des confusions, Gamaliel émit une ordonnance prescrivant d'indiquer clairement, dans les lettres de divorce, les différents noms du mari et de la femme. — Précédemment, il fallait le témoignage de deux personnes pour constater la mort du mari. Gamaliel décida qu'un seul témoin suffirait désormais pour que la femme fût déclarée veuve. Une autre disposition prise par Gamaliel avait pour but de protéger la veuve contre l'arbitraire d'héritiers rapaces. — Certains lois touchant la conduite à tenir à l'égard des païens[1], lois évidemment dues à Gamaliel, sont conçues tout à fait dans l'esprit de douceur et de philanthropie qui caractérisait Hillel. Une de ces lois prescrivait de laisser les indigents païens glaner dans les champs d'Israël et de les traiter en tout comme les coreligionnaires ; une autre, de donner aux païens le salut

de paix, même à leurs jours de fête, quand ils sont occupés à honorer leurs dieux. Grâce à ces mesures légales, la coutume s'établit en Israël, dans les villes de population mêlée, de faire participer les païens nécessiteux aux distributions d'aumônes, de soigner leurs malades, de rendre les derniers devoirs à leurs morts et de consoler leurs familles en deuil. Peut-être faut-il voir dans cette législation bienveillante l'influence du système gouvernemental d'Agrippa. Rome et la Judée avaient abjuré pour un moment leur haine mutuelle et se traitaient en amies. La prévenance de l'empereur Claude pour les Judéens allait jusque-là, que quelques jeunes étourdis qui avaient osé placer sa statue dans la synagogue de la ville de Dora furent, par ses ordres, sévèrement châtiés, et qu'il enjoignit au gouverneur Pétronius de réprimer énergiquement à l'avenir de pareils scandales (42).

Agrippa avait hérité de son aïeul Hérode un penchant singulier à rechercher l'amour des Grecs. De même que celui-ci avait envoyé des présents à Athènes et dans d'autres villes grecques et ioniennes, son petit-fils témoigna d'une manière effective sa bienveillance à Athènes, la mère des arts, alors si déchue, et celle-ci lui en garda un souvenir reconnaissant. Il accorda aussi des faveurs aux habitants de Césarée, qu'Hérode avait transformée en rivale de Jérusalem, et à ceux de la ville maritime de Sébaste. Pour lui témoigner leur gratitude, ces derniers érigèrent à ses trois filles des statues et ils frappèrent en son honneur une médaille à son image, avec cette légende : LE GRAND ROI AGRIPPA, AMI DE CÉSAR. Sans doute, les villes maritimes d'Anthédon et Gaza eurent aussi à se louer de sa bienveillance, car elles firent également frapper des médailles à son intention. Les fils de l'étranger rendaient hommage à Agrippa, comme jadis au roi David, — hommage quelque peu involontaire.

Les dernières années du règne d'Agrippa furent heureuses pour les Judéens du dedans et du dehors. Ce fut comme un radieux coucher de soleil précédant une nuit sombre. Cette époque eut une certaine ressemblance avec le règne du roi Josias. La paix au dedans et au dehors, une indépendance relative, un essor d'activité intellectuelle, sont les caractères communs de ces deux règnes. Même les Judéens du dehors, répandus dans tout l'empire romain, bénéficièrent des dispositions bienveillantes de Claude pour Agrippa : ils purent vivre en paix, sans être inquiétés dans l'exercice de leur culte, sans abandonner aucune de leurs habitudes, sans rien perdre de leur cachet distinctif.

Les Judéens d'Égypte et surtout ceux d'Alexandrie, qui avaient tant souffert sous Caligula, se trouvaient particulièrement heureux. Claude avait confirmé expressément leurs droits civiques, et ordonné aux gouverneurs de les protéger contre toute vexation. Leur chef, l'arabarque Alexandre Lysimaque, que Claude avait fait sortir de prison, reprit ses fonctions et put rendre des services signalés à ses coreligionnaires. C'est seulement à cette époque que son frère Philon commença à prodiguer les trésors de sa pensée, qui élevèrent à son apogée le développement de l'esprit judéo-grec.

Toutefois, cette période si heureuse fut de courte durée. Si l'empereur Claude avait en Agrippa une confiance absolue, ses serviteurs calomniaient tous ses actes

et les interprétaient comme des indices de trahison. L'habileté d'Agrippa, son caractère indépendant et ses tendances nationales paraissaient dangereux pour les intérêts romains. De fait, les Romains ne se trompaient pas. Tout en flattant et cajolant Rome, Agrippa songeait à mettre la Judée en état de soutenir avec elle une lutte qui d'ailleurs lui semblait inévitable.

Il ne voulait pas laisser son peuple à la merci du caprice d'un individu. Aussi fit-il accumuler à Jérusalem des matériaux de construction et entreprit-il de fortifier le faubourg de Bézétha, au nord-est de la ville, en l'entourant de murailles formidables. Ce quartier s'était formé peu à peu par l'accroissement de la population. En cas d'attaque de la ville, le faubourg de Bézétha était le premier menacé, et avec lui la citadelle voisine, la tour Antonia. Agrippa avait donc demandé à Claude la permission d'élever des fortifications alentour. Claude n'avait rien à lui refuser ; quant aux courtisans de l'empereur, on les gagna par des présents. Les constructions achevées, on en fit la dédicace, et les chœurs de lévites chantèrent le psaume XXX, déjà cité.

Mais Vibius Marsus, le gouverneur de la Syrie, qui avait vu clair dans les projets d Agrippa, fit comprendre à l'empereur le danger de ces fortifications, si bien que celui-ci ordonna de discontinuer les travaux. Agrippa dut obéir, n'étant pas encore en mesure de résister. Mais il songeait à miner la puissance romaine en Judée, et, à cet effet, il s'allia secrètement avec les petits princes voisins, ses parents et amis. Sous prétexte de réjouissances en commun, il les invita à un conciliabule à Tibériade. Dans la capitale de la Galilée se trouvèrent réunis Antiochus, roi de Comagène, dont le fils Épiphane était fiancé à la plus jeune fille d'Agrippa ; Samsigeramos, roi d'Émèse, dont la fille Jotapé avait épousé le frère d'Agrippa, Aristobule ; puis Kotys, roi de la petite Arménie ; Polémon, prince de Cilicie ; enfin Hérode, roi de Chalcis, frère d'Agrippa. Tous ces princes devaient leur position à Claude et, par suite, ne pouvaient que perdre à un changement de règne. Mais lorsqu'il eut vent de cette assemblée de princes, qui semblaient si bien s'entendre, Marsus conçut des soupçons, accourut à Tibériade et, avec la morgue des vieux Romains, leur signifia d'avoir à regagner sur-le-champ leurs foyers. Et tel était le prestige de Rome, que la voix d'un serviteur de Claude suffit à dissoudre ce congrès de princes.

Cependant le génie entreprenant et la ténacité d'Agrippa auraient, sans doute, épargné à la Judée de nouvelles humiliations et assuré sa sécurité ultérieure, si la mort n'était venue le surprendre, âgé à peine de cinquante-quatre ans (printemps de 44 ?). Cette mort subite donna lieu aux bruits les plus divers. — Avec Agrippa s'éteignit la dernière étoile de la Judée. Sa mort, comme celle de Josias, le dernier grand roi qu'eut Israël avant l'exil, précéda juste d'un quart de siècle la ruine de l'État judaïque.

Après la mort d'Agrippa, les Grecs de Palestine purent donner carrière à la sourde fureur dont les avait remplis l'élévation de ce prince. Oublieux de ce qu'ils lui devaient, les Syriens et les Grecs de Césarée et de Sébaste se répandirent en outrages contre sa mémoire, se livrèrent à des orgies et offrirent des sacrifices à

Caron pour le remercier d'avoir emporté Agrippa. Les soldats romains en garnison à Césarée, faisant cause commune avec eux, traînèrent dans les lupanars les statues des filles d'Agrippa. En apprenant ces insultes faites à son ami défunt, Claude s'en émut et songea à donner la couronne de Judée au fils d'Agrippa, à peine âgé de dix-sept ans, qui était alors à Rome pour y achever son éducation. Mais les affranchis Pallas et Narcisse, favoris tout-puissants de l'empereur, le dissuadèrent de ce projet, alléguant que ce prince était trop jeune pour un gouvernement aussi difficile que celui de la Judée. Ce pays redevint donc province romaine sous un procurateur, et resta tel jusqu'à la fin de son existence

Le premier de ces magistrats imposés à la Judée fut Cuspius Fadus. L'empereur lui ordonna de punir les soldats qui avaient outragé la mémoire d'Agrippa et de les reléguer dans le royaume du Pont. Cette dernière mesure, toutefois, ne fut pas mise à exécution, grâce aux prières instantes des coupables repentants. Ce corps de troupes hostiles aux Judéens put ainsi demeurer en Judée, et leur présence ne contribua pas peu à l'exaspération des patriotes.

Ces dispositions haineuses des païens provoquèrent des représailles de la part des Judéens. Comme après la mort d'Hérode, ils formèrent des corps francs qui travaillèrent de toutes leurs forces à délivrer la Judée du joug romain. Naturellement, Fadus leur fit une guerre acharnée. Il voulait rétablir la domination romaine en Judée, telle qu'elle avait existé avant Agrippa, sous les premiers procurateurs. Il essaya de faire rentrer dans ses attributions la nomination des grands prêtres et la garde des vêtements sacerdotaux tenus sous clef dans la tour Antonia. Mais les familles intéressées et Hérode II, le frère d'Agrippa, protestèrent contre ces prétentions. L'agitation qui en résulta à Jérusalem fut telle, que Fadus et même le gouverneur Longin y accoururent avec des troupes nombreuses. Hérode, son frère Aristobule et les principales familles demandèrent un délai et la permission d'envoyer une ambassade à l'empereur, pour obtenir une solution favorable au sujet de ce litige. Moyennant des otages leur garantissant la tranquillité de la ville sainte, les deux chefs romains accédèrent à cette demande. On leur livra les otages demandés et une députation put se rendre à Rome ; elle se composait de quatre personnages : Cornélius, Tryphon, Dorothée et Jean. Arrivés à Rome, ils furent présentés à l'empereur par le jeune Agrippa. Par égard pour la famille des Hérodiens, Claude permit aux Judéens de vivre selon leurs propres lois (été de 45). Hérode eut le droit de nommer les grands prêtres et il en usa aussitôt pour déposséder Élionaï, que son frère avait investi de ces fonctions et qu'il remplaça par Joseph, de la maison de Kamyth.

Hérode II pouvait donc, en un sens, être considéré comme une sorte de roi de la Judée, bien qu'il n'eût aucune action sur la marche des affaires publiques. Le pouvoir politique et judiciaire était aux mains des procurateurs. Le Sanhédrin qui, sous Agrippa, avait recouvré son autorité première, s'en vit de nouveau dépouillé.

Dans le cours de son administration, Fadus eut, lui aussi, à réprimer une émeute messianique. Un certain Theudas, qui se faisait passer pour prophète ou messie, avait su grouper autour de lui environ quatre cents fidèles, tant la

délivrance était devenue un besoin pour le peuple. Theudas promettait à ses sectateurs, comme preuve de son caractère messianique, de diviser les eaux du Jourdain et de le leur faire traverser à pied sec. Ceux-ci s'étant munis de tout leur avoir et rassemblés au bord du fleuve, Fadus envoya contre eux une troupe de cavaliers qui en tua beaucoup, en fit d'autres prisonniers et trancha la tête au visionnaire (vers 47).

Peu de temps après, Fadus fut rappelé à Rome et remplacé par Tibère-Jules Alexandre (fils de l'arabarque Alexandre et neveu du philosophe Philon), qui portait le titre de chevalier romain et avait abjuré le judaïsme pour embrasser la religion païenne. L'empereur croyait sans doute, en nommant aux fonctions de procurateur un homme de sang judaïque et d'une famille considérée, donner aux Judéens une preuve de bienveillance. Il ne songeait pas que c'était les blesser encore davantage dans leurs sentiments intimes que de leur donner pour chef un renégat.

Du reste, le peuple parait avoir beaucoup souffert sous le gouvernement de ce Tibère ; les zélateurs relevèrent la tête et le poussèrent à la révolte. Ils avaient pris pour chefs Jacob et Siméon, les deux fils de Juda le Galiléen, que leur père avait élevés dans ses principes. Nous n'avons point de détails sur le soulèvement qui eût lieu à leur instigation, mais la sévérité de la peine que le procurateur leur infligea atteste l'importance du mouvement : il les fit mettre en croix, supplice infamant par excellence selon la loi romaine. — Comme pour dédommager la Judée des humiliations que lui avait values la présence de ce renégat, elle eut le bonheur de voir une reine païenne adopter sa croyance et devenir sa bienfaitrice. Pendant une famine, cette reine pourvut généreusement aux besoins des Judéens nécessiteux (47).

Tibère Alexandre ne conserva ses fonctions que deux ans. Plus tard, il devint gouverneur de L'Égypte et, lors d'une élection d'empereur, il exerça une part notable d'influence. C'est vers cette époque (48) que mourut Hérode II, roi de Chalcis et roi nominal de Judée : avec lui s'éteignit la seconde génération des Hérodiens.

NOTE

[1] Les lois charitables qui les concernent se trouvent particulièrement développées dans le *Talmud de Jérusalem*, traité *Ghittin*, ch. V, f 47 c et *Aboda-Zara*, I, f. 39 c ; moins complètement tr. *Demaï*, f. 24 a. Voir aussi *Talmud de Babylone*, *Ghittin*, f. 61 a. La principale source est la *Tosephta de Ghittin*, ch. III (V), qui toutefois n'est pas non plus absolument complète.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XVI — Dispersion de la nation judaïque et diffusion de sa doctrine — (40-49)

Aucun peuple au monde n'a entendu, à l'égal de la nation judaïque, prédire à son berceau ses migrations sans fin et sa dispersion future, et cette terrible prédiction ne s'est que trop littéralement réalisée. Dans les deux grands empires de cette époque, l'empire romain et celui des Parthes, il n'y avait pas un coin, pour ainsi dire, où l'on ne trouvât des Judéens, groupés en communauté religieuse. Les bords du vaste bassin méditerranéen et l'embouchure des grands fleuves de l'ancien monde, du Nil, de l'Euphrate, du Tigre, du Danube, étaient peuplés de Judéens. Comme poussés par une destinée inexorable, les enfants d'Israël s'éloignaient toujours davantage de leur centre naturel. Toutefois, cette dispersion même fut un bienfait, une faveur de la Providence, car c'est elle qui a assure l'existence de la famille judaïque et l'a faite immortelle. Persécutée dans un pays, elle allait se reformer dans un autre et y fondait des asiles pour sa Loi, qui lui devenait de plus en plus chère. C'étaient autant de grains semés par toute la terre pour y porter la connaissance du vrai Dieu et la saine morale. Si la colonisation grecque servit à répandre parmi les nations le goût des arts et de la science, si celle des Romains y développa la notion de l'État discipliné par la loi, la dissémination bien autrement considérable du plus ancien des peuples civilisés, du peuple judaïque, avait pour but, on ne saurait le méconnaître, de réagir contre les folies et les vices grossiers du paganisme. Toutefois, si éparpillée que fût cette famille, elle n'était nullement démembrée. Les Judéens dispersés avaient un centre commun le temple de Jérusalem et le grand Sanhédrin, objets de leur vénération et de leur amour. Là, de partout, se portaient leurs regards ; là, tous envoyaient leurs offrandes, afin de participer, fût-ce indirectement, au culte public. Le Sanhédrin leur dictait les règles de conduite au point de vue de la loi religieuse, et ils lui obéissaient d'autant plus volontiers qu'ils lui obéissaient sans contrainte. De temps en temps, le Sanhédrin envoyait des députés aux communautés, même les plus éloignées, afin de leur faire connaître ses décisions les plus importantes.

La fréquentation du temple par les Judéens domiciliés hors de Palestine cimentait l'unité de la nation. Telle était l'affluence de ces visiteurs qu'ils durent instituer à Jérusalem des synagogues spéciales, où ils se réunissaient pour la prière, et parmi lesquelles on cite celles des Alexandrins, des Cyrénéens, des Libertini, des Élyméens, des Asiatiques. On peut se faire une idée de l'immense population judaïque de cette époque en songeant que l'Égypte seule, depuis la Méditerranée jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, renfermait prés d'un million d'Israélites. Dans

une contrée voisine, la Cyrénaïque, il y en avait également un grand nombre qui avaient y été transportés d'Égypte ou y avaient émigré volontairement. En Syrie et particulièrement à Antioche, les Judéens formaient une partie notable de la population. Les successeurs d'Antiochus Épiphane leur avaient rendu les droits et l'égalité civique que ce forcené leur avait ravis. Un de ces rois leur restitua même les vases provenant du pillage du temple et qu'ils conservèrent dans leur synagogue. A Damas demeuraient environ dix mille Judéens, à qui le roi nabatéen Arétas Philodème avait donné un ethnarque choisi parmi les principaux d'entre eux. À Rome, la capitale du monde, le centre d'attraction de tous ceux qui avaient soif d'honneurs, de luxe et de plaisirs, de tous les exaltés et de tous les mécontents, la population judéenne, chassée par Tibère, se reforma bientôt si nombreuse, que l'empereur Claude, qui, pour une raison restée inconnue, avait résolu de l'expulser, n'osa mettre son projet à exécution. Cependant il défendit aux Judéens de tenir des assemblées religieuses. C'est seulement vers la fin de son règne que ce prince en fit sortir un certain nombre de Rome, à la suite de troubles fomentés par un apôtre chrétien du nom de Chrestus.

Au pays des Parthes, la population judaïque était encore plus considérable qu'en Europe, en Syrie et en Afrique. Restes de l'ancienne émigration, les Judéens occupaient notamment, en Mésopotamie et en Babylonie, des territoires entiers. Deux jeunes gens de Naarda (Nehardéa, sur l'Euphrate), nommés Hasinaï et Hanilaï, fondèrent dans les environs de cette ville (vers l'an 30) une société de brigandage qui répandit la terreur dans les pays voisins. De même que Naarda et Nisibis servaient de centres aux Judéens des bords de l'Euphrate, il se forma dans chaque contrée un point central d'où la population judaïque se répandait dans les pays voisins. De l'Asie Mineure, un de ses courants alla envahir la région de la mer Noire ; un autre, la Grèce et les îles. Les villes d'Athènes, de Corinthe, de Thessalonique, de Philippes, renfermaient des communautés de Judéens. Sans aucun doute, Rome envoya des colonies judaïques du côté de l'ouest, vers le sud de la Gaule et de l'Espagne.

La première impression que les Judéens produirent sur les païens était antipathique. L'étrangeté de leur manière de vivre, de leur costume et de leur doctrine religieuse les faisaient considérer comme une race singulière et mystérieuse, une sorte d'énigme, objet tour à tour d'effroi et de risée. Le contraste entre le judaïsme et le paganisme était si absolu qu'il éclatait dans tous les actes de la vie. Tout ce que les païens révéraient était une abomination pour les Judéens, et ce qui était indifférent aux premiers était pour les autres l'objet d'un culte pieux. La répugnance des Judéens à s'asseoir aux tables païennes, à contracter mariage avec des païens, à manger de la viande de porc et à consommer, le sabbat, des aliments chauds, tout cela leur paraissait autant d'énormités, et leur réserve dans leurs rapports avec les étrangers passait pour haine du genre humain :

> Toutes les terres, toutes les mers sont pleines de toi,
> Et chacun te hait à cause de tes coutumes[1].

Même la gravité des Judéens, qui ne leur permettait pas de prendre part aux puérils amusements du cirque, était considérée par les païens comme le fruit d'une imagination sombre, insensible au charme de la beauté. — Aussi les esprits superficiels ne voyaient-ils dans le judaïsme qu'une superstition barbare et haineuse, tandis que les penseurs étaient forcés d'admirer la pureté de leur culte spiritualiste, leur mutuel et profond attachement, leur chasteté, leur tempérance, leur constance à toute épreuve.

Le paganisme, au contraire, offrait plus d'une prise à la critique des Judéens. Son idolâtrie grossière et sa mythologie fantastique, qui ravalait les dieux au-dessous de la nature humaine ; la folle idée de diviniser des empereurs corrompus ; la débauche croissante, née de la décadence de la Grèce et du contact de Rome avec des peuples dégénérés ; le spectacle journalier de l'adultère, des amours contre nature, les superstitions, l'incrédulité et la bestialité qui se heurtaient comme dans un tourbillon bachique, rendaient les Judéens d'autant plus fiers de leur supériorité et les provoquaient, en quelque sorte, à des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage de la religion païenne. Là où la connaissance de la langue grecque facilitait l'échange des idées, comme en Égypte, en Asie-Mineure, en Grèce, Judéens et païens furent amenés à des luttes d'ordre purement intellectuel. Le judaïsme appela le paganisme devant le tribunal de la vérité, et opposa sa propre élévation à la petitesse abjecte de la doctrine païenne.

Les convictions qui animaient Israël brillaient de se faire jour et de se répandre au dehors. Mais voyant leur nation en butte à la haine des Gentils, les penseurs judéens eurent recours à une sorte de pieuse supercherie, en mettant leurs propres doctrines et leurs dogmes sublimes sur les lèvres des grands poètes et devins du paganisme. C'est ainsi que des auteurs judéo-grecs prêtèrent à Orphée, le poète de la légende, et au tragique Sophocle, chantre de la toute-puissance des dieux, des vers qui mettent en relief la conception judaïque et son contraste avec les idées païennes. Lorsque la conquête romaine répandit au loin la tradition des oracles sibyllins, les poètes judaïques s'empressèrent d'abriter sous cette autorité ce qu'ils n'auraient pu dire en leur nom ou du moins ce qu'ils n'auraient pu faire accepter. La Sibylle exprime sous forme d'oracle l'essence du judaïsme ; elle effraye les esprits par la peinture des châtiments qu'entrain le mépris de la Divinité ; elle prédit aux païens, s'ils acceptent le Dieu immortel du judaïsme, la fin prochaine de leurs sanglantes querelles et fait luire à leurs yeux, dans une radieuse perspective, l'avenir heureux annoncé par les prophètes.

Voici comment elle s'exprime sur l'avènement messianique auquel participeront tous les peuples de la terre :

> Malheureuse Hellas, cesse de t'enorgueillir,
> Implore l'Immortel, le Magnanime, et prends garde !
> Sers le Dieu puissant, afin que tu aies un jour ta part
> Quand arrivera la fin, quand se réalisera l'avenir
> Promis aux gens de bien par la parole divine.
> Alors la terre féconde prodiguera aux mortels

Ses fruits les plus exquis, froment, vin et olives,
Et la douce liqueur, le miel, présent des cieux,
Les arbres et leurs fruits, et les grasses brebis,
Bœufs et génisses, agneaux et chevreaux;
Et partout couleront des ruisseaux de lait blanc et pur.
De nouveau les cités regorgeront de richesses.
Plus de guerre, plus de batailles avec leur fracas
Qui secoue et fait gémir la terre;
Plus de sécheresse, plus de famine, plus de grêle meurtrière.
Une paix profonde régnera parmi les hommes ;
Jusqu'à la fin des temps les rois seront unis,
Et du haut du ciel étoilé, le Dieu immortel
Gouvernera tous les hommes d'après une même loi,
Une seule et même loi pour toutes les actions humaines.
Car lui-même est unique, il n'est point d'autre dieu,
Et il détruira par le feu les hommes pervers[2].

Il y eut aussi toute une série d'écrits en prose, sortis de l'école judéo-grecque, qui n'avaient d'autre but que de montrer l'inanité du paganisme et de présenter le judaïsme sous un aspect favorable. Pour forcer les païens à reconnaître sa supériorité, ils leur citaient comme modèles des rois païens qui étaient arrivés à se convaincre que le paganisme était une religion pleine d'idées creuses et vaines, et que le judaïsme était la vérité elle-même. Un de ces livres, qui produisit une impression profonde, fut une oeuvre philosophique dont on attribua la paternité au roi Salomon en l'intitulant la Sapience de Salomon (Sophia).

Mais, en s'adonnant à la littérature et à la philosophie des Grecs, en prenant leur harmonieux idiome comme instrument d'attaque contre le culte et les mœurs dépravées des païens, les Judéens de langue grecque dépassèrent le but qu'ils voulaient atteindre. Ils étaient partis de cette pensée de rendre le judaïsme et ses principes acceptables aux Grecs, mais insensiblement il leur devint étranger à eux-mêmes. Les idées grecques avaient si bien envahi leur esprit qu'ils finirent par ne plus voir dans les doctrines judaïques que l'expression de ces mêmes idées. Leur attachement même à la foi de leurs pères les amenait à se faire, volontairement en quelque sorte, illusion sur ce point. Ils ne trouvaient point, à la vérité, dans la Bible assez de données pour placer, en regard de chaque proposition de la philosophie régnante, un texte correspondant. Mais nos écrivains d'Alexandrie surent tourner cette difficulté.

A l'exemple de certains philosophes grecs qui retrouvaient dans les vers d'Homère leurs propres systèmes ou les en déduisaient par de subtiles interprétations, au moyen de l'allégorie, qui donnait aux mots un sens nouveau et plus profond en apparence, les penseurs judéens appliquèrent le même procédé à la Bible. Partant de l'hypothèse qu'il n'est pas possible, pas même permis d'y prendre tout à la lettre, sous peine de rabaisser la majesté divine ou de porter atteinte à la considération des prophètes, ils s'attachèrent, eux aussi, aux subtilités de l'interprétation allégorique ou topologique.

Cette manie de l'allégorisme devint si contagieuse et s'empara tellement des esprits que la foule elle-même ne trouvait plus de goût aux simples récits de l'Écriture ni à ses sublimes doctrines, et ne se complaisait qu'aux explications les plus raffinées. Les pieux docteurs qui, chaque sabbat, développaient publiquement la sainte parole, durent sacrifier au goût de l'époque et se résigner à travestir, par l'allégorie, les doctrines et même les faits historiques. Un des résultats de cette tendance fut le relâchement religieux des Judéens lettrés d'Alexandrie. L'allégorisme compromit gravement l'édifice de la Thora. De fait, si les lois ne sont que l'enveloppe de certaines idées philosophiques, s'il ne faut voir dans le Sabbat que la puissance de l'Être incréé, dans la circoncision qu'un symbole qui nous enseigne à gouverner nos passions, il suffira de s'assimiler ces idées, de les connaître théoriquement, et la pratique deviendra inutile — ainsi s'exprimaient, en effet, les alexandrins. De cette tiédeur à l'apostasie il n'y avait qu'un pas, et ainsi s'explique la faiblesse avec laquelle, en face des misères accumulées, plusieurs se jetèrent dans le paganisme. C'est à Alexandrie que la lutte entre la science et la foi se produisit d'abord, sans toutefois prendre une forme décidée ni aboutir à une conciliation.

Cependant il y eut, de la part de ceux que la culture grecque n'avait pas égarés, quelques tentatives pour combattre l'indifférence religieuse. Un des principaux penseurs judéo-grecs de cette époque était ce même Philon, qui avait été chargé de défendre le judaïsme contre d'odieuses et perfides accusations devant l'empereur Caligula. Philon est le plus grand esprit qu'ait enfanté le judaïsme alexandrin. Dans un langage inspiré et plein de noblesse, il plaida en faveur de l'autorité immuable de la Loi et sut lui reconquérir l'amour et le respect de son siècle. S'il a partagé les erreurs et les préjugés de l'époque, il ne la domine pas moins de sa haute et claire intelligence.

Lui aussi, Philon abuse de l'interprétation allégorique. Comme ses devanciers, il estime que le Pentateuque, au moins en majeure partie, dans ses récits comme dans sa législation, doit s'interpréter figurément. Entraîné par sa méthode, il se livre aux subtilités de la symbolique numérale, explique les mots hébreux par des mots grecs, trouve dans un même texte des idées diverses et même contradictoires. Pour lui, l'allégorie était en quelque sorte un besoin impérieux, et il l'aurait inventée si elle n'eût déjà existé. C'est qu'il tenait à voir consacrées par la Bible les idées dont lui-même était plein, idées écloses dans son propre cerveau ou empruntées aux écoles de l'Académie, du Portique et des néo-pythagoriciens. Mais, tout en partageant et en exagérant même l'aberration des allégoristes, Philon s'en sépare sur la question essentielle, je veux dire sur l'obligation permanente d'observer la Loi, et c'est là précisément ce qui fait sa supériorité. Il se prononce formellement et résolument contre ceux qui se contentent du sens spirituel des préceptes et qui négligent la pratique ; il les traite d'esprits légers et superficiels. Comme si, réduits à eux-mêmes, ils vivaient dans un désert, ou comme s'ils étaient des êtres immatériels, n'ayant jamais vu une ville, un village ni une maison, n'ayant pas commerce avec les hommes, ces gens méprisent ce que les autres aiment, ils ne veulent voir que la vérité nue. Or, l'Écriture nous exhorte bien à rechercher la

sagesse, mais elle nous enseigne aussi à ne pas négliger les pratiques instituées par des hommes inspirés et plus grands que nous. Nous sera-t-il donc permis, parce que nous connaissons le sens spirituel du sabbat, de négliger les dispositions légales qui le concernent ? Oserons-nous, ce jour-là, faire du feu, cultiver la terre, porter des fardeaux, citer en justice et prononcer des arrêts, encaisser des créances, faire, en un mot, le travail de tous les jours ? Parce que t les fêtes sont le symbole de la paix de l'âme et de la reconnaissance envers Dieu, négligerons-nous de les célébrer ? Renoncerons-nous à pratiquer la circoncision parce que nous en connaissons la signification symbolique ? A ce compte, il nous faudrait aussi faire bon marché du temple et de toute pratique religieuse. Non, nous devons un égal attachement à la Loi et à sa signification, car une est à l'autre ce que le corps est à l'âme. N'avons-nous pas soin de notre corps parce qu'il est le siège de l'âme ? C'est précisément par la pratique matérielle des lois qu'on arrive à en mieux saisir le sens intime, et du même coup on évitera les reproches du vulgaire. On le voit, Philon appuie tout particulièrement sur la sainteté et l'inviolabilité de la loi judaïque. C'est pourquoi, seule entre toutes les législations, celle du judaïsme reste fixe, intacte, inébranlable, comme marquée du sceau de la nature, depuis le jour où elle fut révélée jusqu'à ce jour, et elle durera aussi longtemps que le monde. La nation judaïque, dans toutes les fortunes qu'elle a traversées, n'a jamais répudié une parcelle de sa loi, qu'elle vénère comme divine et sacrée. Ni la famine, ni la peste, ni la guerre, ni les menaces des tyrans n'ont pu détruire la Loi ; comment ne l'aimerions-nous, ne la glorifierions-nous pas au-dessus de toute chose ?

D'après Philon, c'est dans les monuments scripturaires des Judéens qu'est renfermée la véritable Sagesse. Ce que la plus saine philosophie enseigne à ses disciples, les Judéens le puisent dans leurs lois et leurs coutumes, nommément la connaissance du Dieu éternel, le mépris des fausses divinités, la charité et la douceur envers toutes les créatures. Ne méritent-elles pas, s'écrie-t-il, la plus profonde vénération, ces lois qui invitent le riche à donner une part de son bien au pauvre, qui consolent le pauvre par la perspective d'une époque où il n'aura plus besoin de mendier à la porte du riche et rentrera en possession de son bien ? L'arrivée de la septième année rend immédiatement l'aisance aux veuves, aux orphelins, à tous les déshérités. Aux propos calomnieux dirigés contre le judaïsme par Lysimaque, Apion et consorts, Philon oppose l'esprit de mansuétude qui respire partout dans les lois judaïques et qui s'étend jusqu'aux animaux, jusqu'aux plantes: Et ces misérables sycophantes osent décrier le judaïsme comme un ennemi du genre humain, lui dont l'essence n'est que charité !

C'est pour donner une idée plus saine des monuments littéraires du judaïsme à ceux des siens qui les raillaient et aux Grecs qui les mésinterprétaient, que Philon composa ses écrits, sorte de commentaire philosophique du Pentateuque, première tentative qu'on ait faite d'une exposition raisonnée du judaïsme.

Toutefois, si d'un côté Philon se maintenait strictement sur le terrain du judaïsme, il n'en était pas moins, d'autre part, imbu des doctrines de la philosophie grecque, si opposées à celles du judaïsme. L'esprit judaïque et l'esprit hellénique le dominaient avec une puissance égale et se disputaient la possession de sa pensée.

En vain il s'efforça de concilier des faits essentiellement inconciliables. Pour faire disparaître la contradiction entre la doctrine d'un Dieu créateur du monde et celle d'un Être parfait, sans relation possible avec la matière, Philon imagine des êtres intermédiaires entre Dieu et l'univers. Dieu crée d'abord un monde spirituel, le monde des idées, qui ne sont pas seulement les prototypes des choses à créer, mais encore les puissances actives, les causes efficientes, entourant Dieu comme un cortège de serviteurs. C'est par ces forces spirituelles que Dieu agit indirectement sur le monde.

La somme de ces forces intermédiaires est ce que Philon nomme le Logos ou la Raison divine agissante, la Sagesse divine, l'Esprit de Dieu, la Cause des causes. Pour Philon, plus poète que philosophe, le Logos est le premier-né de Dieu, placé sur la limite de l'infini et du fini, les reliant et les séparant tout ensemble. Il n'est ni incréé comme Dieu, ni créé comme les êtres finis. Le Logos est le prototype de l'univers, le représentant de Dieu, qui transmet ses ordres au monde ; l'interprète qui lui signifie ses volontés, l'exécuteur qui les fait obéir, l'archange intermédiaire des manifestations divines, le grand prêtre qui intercède pour le monde auprès de Dieu.

Cette conception obscure et nuageuse du Logos fut adoptée et utilisée par le christianisme naissant, qui voulait se donner un vernis philosophique et ne fit que rendre l'obscurité plus épaisse encore. Sans l'avoir prémédité, sans se douter même de l'avènement du christianisme, Philon l'égara et lui fit prendre un feu follet pour le soleil.

Du reste, plus qu'aucun de ses devanciers, l'illustre philosophe d'Alexandrie porta de rudes coups au paganisme abject et corrompu de la Grèce et de Rome. Toutes ses réflexions sur les lois judaïques n'ont d'autre but, au fond, que d'en faire contraster la pure lumière avec les taches de l'idolâtrie, avec les dévergondages de la chair, les croyances vides et vermoulues du monde gréco-romain. Toutefois Philon n'en jugea pas moins nécessaire de défendre le judaïsme contre les accusations mensongères dont il était l'objet et d'en démontrer la grandeur par le simple exposé des faits. Ses principaux écrits furent composés avant tout pour ses coreligionnaires ; mais il voulait aussi que sa voix portât au delà de la Synagogue.

Aux quelques lois humanitaires que les Grecs se vantaient de posséder de vieille date, comme la défense de refuser le feu, le devoir de remettre l'égaré dans son chemin, etc., il ne lui fut pas difficile d'opposer une quantité de lois de miséricorde, expressément énoncées dans le Pentateuque ou transmises par tradition orale. En tête de ces dernières, Philon place la belle sentence de Hillel : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. Le judaïsme ne se borne pas à défendre de refuser le feu et l'eau : il veut encore qu'on fournisse aux pauvres et aux faibles ce qui est nécessaire à leur subsistance. Il défend de se servir de faux poids, de fausses mesures, de fausse monnaie. Il défend de séparer les enfants de leurs parents, la femme de son époux, quand ils sont esclaves, le fussent-ils devenus par voie judiciaire. La loi juive prescrit la douceur, même envers les bêtes : Qu'est-ce que vos rares préceptes, s'écrie Philon, en comparaison de ceux là ? —

Aux perfides accusations dirigées contre Moïse : Certes ! répond ironiquement Philon, Moïse a dû recourir à la magie, pour avoir pu faire vivre un peuple entier perdu dans un désert, manquant de tout, exposé à mourir de faim et de soif ; que dis-je ! pour avoir su, malgré les discordes intérieures et les rébellions contre lui même, le rendre docile et le plier à sa volonté !

Des trois grandes figures qui se succédèrent dans l'espace d'un siècle et qui le dominent de leur hauteur morale : Hillel le Babylonien, Jésus de Nazareth et Philon d'Alexandrie, Philon est la première, car c'est lui qui a le plus contribué à la glorification du judaïsme. Il surpasse les deux autres par la perfection de la forme comme par la richesse des pensées, et sa chaleur de conviction n'a rien à envier à la leur. Les premiers n'ont fait que donner l'impulsion, et ce sont leurs disciples qui ont répandu l'idée mère, non sans mainte altération. Philon, par ses écrits savamment travaillés, a exercé une influence plus directe et plus profonde : les païens lettrés qui lisaient ses oeuvres, plus encore peut-être que ne faisaient les Judéens, se laissaient gagner à l'enthousiasme avec lequel elles leur parlaient de Dieu, du législateur Moise et de l'esprit des lois divines.

Philon et les sages d'Alexandrie, continuant en quelque sorte l'œuvre des grands prophètes Isaïe, Habacuc, Jérémie, dévoilèrent aux plus aveugles l'absurdité, la bassesse et l'immoralité des religions païennes. Sous leurs mains, le radieux éther qui enveloppait l'Olympe mythologique s'évanouit comme une simple vapeur. Les bons esprits de la Grèce et de Rome, ceux qui avaient conservé au fond de leur âme le sens moral, reconnurent leur erreur et se détournèrent avec dégoût d'une religion qui, à une conception grossière de l'essence divine, semblait joindre l'apothéose du vice par l'exemple des dieux. Avides de foi comme tous les peuples anciens, affamés surtout de morale et de vérité, ces païens s'attachèrent au judaïsme, dont le caractère leur apparaissait de plus en plus clairement par la conversation des Israélites éclairés, par la traduction grecque des documents religieux du judaïsme et par la littérature des hellénistes d'Alexandrie.

Dans les années qui précédèrent la chute de l'État judaïque, les prosélytes se multiplièrent plus que jamais. En effet, ils trouvaient dans le judaïsme l'apaisement de leurs doutes et un aliment pour l'esprit et le cœur. Philon rapporte, comme un fait personnellement observé, que, dans son pays, les païens convertis au judaïsme, réformant leur manière de vivre, pratiquèrent la tempérance, la charité, la vraie piété, toutes les vertus. Les femmes surtout, dont la pudeur était blessée par les peintures cyniques de la mythologie, étaient attirées par la simplicité naïve et la grandeur que respirent les récits bibliques. A Damas, la plupart des femmes païennes avaient adopté le judaïsme. En Asie-Mineure, ainsi l'attestent des témoignages formels, nombre de femmes judaïsèrent. Quelques Judéens, trop zélés pour la propagation de leur culte, paraissent s'être voués à la conversion des païens, comme le prouve l'histoire de Fulvie, la patricienne romaine.

Grâce à cette ardeur de prosélytisme, la doctrine juive trouva accès auprès d'une famille royale d'Asie, dont les membres restèrent, pendant plusieurs générations, de fidèles sectateurs du judaïsme. La province d'Adiabène, sur le

Tigre, était alors gouvernée par le roi Monobaze et par Hélène, à la fois sa sœur et son épouse. Ce petit État, quoique serré par ses grands voisins, Rome et les Parthes, sut maintenir son indépendance et subsista pendant plusieurs siècles. Parmi les enfants que Monobaze avait eus d'Hélène et de ses autres femmes, il en était un du nom d'Izate (né l'an 1, mort vers 55) qui, bien que le plus jeune, devint le favori de ses parents. Pour soustraire ce prince à la jalousie de ses frères, Monobaze l'envoya à la cour d'un de ses amis, roi de la contrée appelée Mésène ou Characène, à l'embouchure du Tigre. Ce monarque, nommé Abinerglos (Abennerig), conçut pour le jeune prince une amitié si vive qu'il lui donna sa fille en mariage. A sa cour venait d'habitude un marchand judéen, Anania, qui tout en vendant ses marchandises aux princesses leur avait vanté les beautés du judaïsme et avait su le leur faire aimer. Samakh, femme d'Izate et l'une de ces néophytes, parla d'Anania à son époux, qui eut plusieurs entretiens avec le marchand, et qui conçut tant de vénération pour le judaïsme, tant d'estime pour son habile interprète, qu'il finit par adopter l'un et par attacher l'autre à sa personne (vers l'an 18). La reine Hélène avait, elle aussi, embrassé le judaïsme à l'insu de son fils et à l'instigation d'un autre convertisseur.

L'influence moralisatrice du judaïsme se manifesta dès la mort de Monobaze. Le vieux roi en mourant avait désigné pour son successeur Izate, à l'exclusion de ses frères aimés. Lorsque Hélène communiqua aux grands de l'Adiabène les dernières volontés de son époux, ceux-ci lui conseillèrent un crime assez fréquent dans les cours asiatiques. Pour assurer la paix publique et empêcher les frères évincés de fomenter une guerre civile, ils proposèrent de les faire mettre à mort. Mais Hélène, dont la croyance nouvelle avait transformé le cœur, rejeta cette criminelle proposition, et se contenta de faire arrêter les frères du roi. Elle ne fit d'exception que pour son fils aîné, Monobaze II, à qui elle confia la régence. Et même, lorsque Izate arriva dans la capitale et, conformément à la volonté du feu roi, reçut la couronne des mains de Monobaze (vers l'an 22), il mit fin à la détention de ses frères, jugeant trop cruel de sacrifier leur liberté à sa propre sécurité.

Une fois sur le trône, Izate voulut se déclarer ouvertement pour le judaïsme et songea même à se faire circoncire. Mais sa mère et son maître Anania lui-même le dissuadèrent de ce coup de tête. Anania, qui était sans doute un hellénisant, essaya de lui prouver que la circoncision ne lui était pas indispensable. Izate se rendit d'abord à leurs observations ; mais plus tard un Judéen de Galilée, Éléazar, zélé observateur de la Loi, étant venu à sa cour, le fit changer d'avis. Un jour, Éléazar trouva le roi occupé à lire le Pentateuque, — sans doute dans la traduction grecque, — et ne put s'empêcher de lui faire observer que, pour appartenir à la confession judaïque, ce n'était pas assez d'en lire les lois, qu'il fallait aussi les pratiquer. Là-dessus Izate et son frère aîné Monobaze se firent circoncire secrètement. Les craintes manifestées par la reine-mère, au sujet des troubles qui pourraient survenir si la conversion du roi était connue de son peuple, ne se réalisèrent pas immédiatement. Le règne d'Izate fut paisible, et ce prince jouit même d'une considération telle qu'il put s'interposer comme arbitre entre le roi des Parthes, Artaban, et ses seigneurs mutinés contre lui. Mais plus tard, lorsque tous les

membres de la famille royale, embrassèrent ouvertement le judaïsme, quelques grands personnages de l'Adiabène ourdirent une conspiration contre Izate et excitèrent Vologèse, roi des Parthes, à faire la guerre à leur prince, qui reniait ainsi la foi de ses pères. Du reste, Izate échappa avec bonheur à tous les dangers et termina paisiblement son règne, qui avait duré une trentaine d'années.

Un trait qui montre bien l'attachement de cette famille d'Adiabène pour le judaïsme, c'est le désir ardent de la reine Hélène de visiter Jérusalem. Vers l'an 47, encouragée par son fils, elle entreprit ce lointain voyage. De son côté, Izate envoya cinq de ses fils à Jérusalem pour les faire instruire dans la religion et la langue des Judéens. Quelle ne dut pas être l'ivresse des Jérusalémites en voyant entrer dans leurs murs une reine, venue de l'extrême Orient pour rendre hommage à leur Dieu et à leur Loi ! Ne voyaient-ils pas se réaliser cette parole du prophète : Que le second temple serait plus glorieux que le premier, parce que les païens y viendraient adorer le Dieu Un ? — Bientôt Hélène eut l'occasion de témoigner sa générosité au peuple. Pendant son séjour, une famine désola la Palestine, et les pauvres en souffrirent particulièrement. La reine Hélène fit venir d'Alexandrie et de Chypre des cargaisons entières de blé et de figues, qu'elle distribua aux nécessiteux (vers 48). Izate fournissait à sa mère des ressources abondantes qui lui permettaient de satisfaire ses goûts de munificence. Elle fit don au temple d'un carreau d'or, qui avait la forme d'une conque, et qui devait orner la porte du sanctuaire intérieur : cette conque reflétait, en le multipliant, le premier rayon de soleil qui venait la frapper, et annonçait ainsi aux prêtres de service l'apparition du jour.

La nation voua à Hélène, la pieuse et généreuse prosélyte, un souvenir reconnaissant. Cette princesse survécut à son fils Izate, qui mourut à l'âge de 55 ans (vers l'an 55), laissant, dit-on, vingt-quatre fils et autant de filles. Il eut pour successeur son frère aîné, Monobaze II, qui ne montra pas un moins vif attachement au judaïsme. Lorsque Hélène mourut à son tour, Monobaze II fit transporter ses restes, ainsi que ceux d'Izate, à Jérusalem, et les fit déposer dans le magnifique sépulcre que la reine-mère avait fait construire lors de son séjour dans la ville sainte. Le mausolée d'Hélène, situé à trois stades environ (570 mètres) au nord de Jérusalem, passait pour un chef-d'œuvre, remarquable surtout par ses trois pyramides ou colonnes d'un marbre blanc et transparent.

Hélène avait fait construire un palais dans la ville basse, et sa petite-fille, la princesse Grapté, en avait fait bâtir un autre dans le quartier de l'Ophla. Monobaze, qui avait lui-même un palais à Jérusalem, fit fabriquer en or les vases sacrés nécessaires aux cérémonies du jour d'Expiation. La famille d'Adiabène resta fidèlement attachée à la nation judaïque et lui prêta un énergique appui dans les mauvais jours.

Cet entraînement sympathique des païens religieux vers le judaïsme fut une bonne fortune pour le christianisme naissant. En exploitant, en exaltant cette disposition des esprits, il posait la première pierre de sa propre domination. Deux Judéens de langue grecque, Saul ou Saül de Tarse (connu sous le nom de Paul) et

José Barnabas de Chypre, en recrutant principalement leurs prosélytes parmi les païens, donnèrent à la petite communauté nazaréenne une extension qui fit de cette secte juive une religion à part, mais qui, par cela même, en altéra le caractère originel. Dans les dix premières années qui suivirent la mort du fondateur, le modeste groupe s'était grossi d'un double appoint, fourni par les Esséniens et les Judéens des pays grecs. Les premiers, qui jusque-là, dans une extase mystique, attendaient d'un miracle l'avènement du royaume de Dieu, virent sans doute en Jésus la réalisation de leurs rêves. Le célibat auquel ils étaient voués ne leur permettant pas de grossir leurs rangs par la filiation naturelle, ils durent recourir à la persuasion pour gagner de nouveaux membres à leur ordre. Devenus disciples de Jésus, ils continuèrent en cette qualité leur œuvre de propagande, et travaillèrent surtout les couches populaires, négligées ou tenues à l'écart par les chefs des Pharisiens. Ils communiquèrent leur activité et leur ardeur de prosélytisme aux chrétiens d'origine, qui, dans leur naïveté, n'attendaient pas de nouvelles recrues, mais le retour prochain de Jésus apparaissant dans sa gloire, porté sur les nuées du ciel. Bientôt des envoyés ou apôtres sortirent de Jérusalem, leur siège principal, pour répandre au loin leur croyance, à savoir que Jésus était le Messie véritable.

Mais, pour recruter de nombreux adhérents, il fallait avant tout une habileté de parole qui faisait défaut aux naïfs pécheurs et artisans de Galilée. La coopération des Judéens de langue grec que leur fut d'un précieux secours De l'Asie-Mineure, de l'Égypte, de la Cyrénaïque, des îles de Crète et de Chypre accouraient chaque année à Jérusalem, au moment des fêtes, une multitude de Judéens. A côté de ceux qu'y amenait le sentiment ou l'exaltation religieuse, on y voyait aussi des gens amoureux de nouveautés, des aventuriers, des mendiants, qui y faisaient un plus long séjour. Beaucoup d'entre ces derniers adoptèrent la croyance nouvelle, avec une avidité proportionnée à leur ignorance des Écritures et des dogmes. Ce qui souriait surtout à ces gens sans feu ni lieu, c'était la communauté des biens et les repas en commun, que la secte des chrétiens ébionites avait retenus de son origine essénienne. Ceux qui avaient quelque bien le vendaient et en déposaient le produit dans la caisse de l'ordre, et ceux qui n'avaient rien vivaient sans soucis, aux frais de la masse. Ces Judéens grecs, qui avaient appris de leurs voisins païens l'art de parler de toute chose et d'envelopper des riens d'une forme harmonieuse et attrayante, portaient à la religion nouvelle le langage qui lui convenait : ils parlaient en toute langue. Ce furent eux qui devinrent les prédicateurs de la foi nouvelle et ses meilleurs apôtres. En peu de temps, les éléments galiléens, ébionites et esséniens furent complètement submergés par l'élément grec.

Les Judéens de langue grecque, qui ignoraient les développements donnés à la Loi dans les écoles de Jérusalem, et qui n'avaient, d'ailleurs, presque aucune notion de la Loi elle-même, commettaient sans doute mainte infraction, volontaire ou irréfléchie, aux prescriptions religieuses. Pris sur le fait et sommés de s'expliquer, ils paraissent avoir, avec leur manie ergoteuse et leur goût pour la chicane, essayé de légitimer leur conduite antireligieuse en invoquant leur foi dans la messianité de Jésus, qui, lui aussi, disait-on, s'était placé au-dessus des règles. Mais à Jérusalem, la ville sainte par excellence, on ne plaisantait guère avec les lois et les coutumes. On commença à soupçonner les Nazaréens de vouloir introduire

des réformes et de pousser au mépris de la Loi. On se mit à observer les partisans de Jésus et à écouter leurs propos dans les synagogues, dans les marchés et sur les places publiques. Le plus farouche adversaire des Nazaréens était Saul de Tarse[3], fanatique adepte de la doctrine pharisaïque et qui, comme tel, tenait la Loi tout entière, écrite et orale, pour sacrée et inviolable. Parlant également le grec, il pouvait mesurer la portée des prédications judéo-chrétiennes à Jérusalem, et il en était outré. Un de ces judéo-chrétiens, nommé Stéphanos (Étienne), était allé plus loin que les autres et s'était prononcé sans ménagement contre la sainteté de la Loi et du temple. Saul paraît l'avoir dénoncé comme blasphémateur et Étienne fut lapidé, sans qu'on puisse dire si ce fut par ordre du tribunal ou par la fureur populaire. A partir de cette époque, les soupçons redoublèrent contre les Nazaréens, qui se virent étroitement surveillés ; ce fut encore Saul qui pénétra dans leurs maisons pour les épier, les accuser et les faire passer devant les tribunaux. Les inculpés furent jetés en prison. Ceux qui, à l'interrogatoire, étaient reconnus coupables d'avoir parlé ou agi contre la Loi en se réclamant de Jésus étaient condamnés, non à la peine capitale, mais à celle de la flagellation. Effrayés de cette sévérité, les Nazaréens étrangers à la ville s'enfuirent, se dispersèrent de tous côtés et se réfugièrent dans des villes grecques renfermant des communautés judaïques, pour y continuer leur propagande. Toutefois, les seuls Nazaréens de langue grecque furent persécutés : les membres indigènes de la secte qui, malgré leur nouvelle foi, ne niaient pas l'autorité permanente de la Loi, ne furent pas inquiétés. Leurs trois chefs, Jacques, frère ou parent de Jésus, Céphas ou Pierre, et Jean, fils de Zébédée, avaient leur résidence fixe à Jérusalem et n'eurent à subir aucune vexation.

Cependant les Nazaréens fugitifs continuèrent ailleurs leurs menées et leurs tentatives de propagande. N'ayant point de patrie, tous leurs efforts tendaient à se créer un groupe de partisans et à y faire fleurir le système de la communauté des biens, afin de pouvoir vivre à l'abri de tout souci. Deux villes surtout les attiraient : Antioche et Damas, qui renfermaient une nombreuse population helléniste, beaucoup de femmes aussi converties au judaïsme, et qui offraient un vaste champ à leur activité de convertisseurs. La foule, ignorante ou mal instruite, écoutait avidement la parole de ces apôtres qui lui annonçaient l'ère prochaine, l'ère heureuse du règne de Dieu, et lui affirmaient que, pour y participer, il suffisait de croire en Jésus, le Messie crucifié et ressuscité et de recevoir le baptême. Bientôt chacune de ces deux cités posséda une communauté de Nazaréens, dont les membres étaient réputés Judéens et menaient de fait une vie judaïque, priant, chantant des psaumes et répondant aux actions de grâces par l'amen traditionnel, se distinguant toutefois par des singularités qui trahissaient une secte naissante. Ils se réunissaient pour des repas en commun qu'ils appelaient festins du Seigneur ou festins d'amour (agapes)[4], prononçaient la bénédiction sur le vin, buvaient à la ronde dans la même coupe, rompaient le pain en souvenir du dernier repas de Jésus, et se donnaient mutuellement un baiser, hommes et femmes indistinctement. Quelques-uns, dans leur extase, prononçaient des prophéties, d'autres parlaient des langues étrangères, d'autres encore, au nom de Jésus, opéraient des cures merveilleuses ou se vantaient de leur puissance surnaturelle. Ce groupe gréco-nazaréen était travaillé par une exaltation si étrange, qu'il n'aurait pas tardé à devenir un sujet de risée et à succomber sous le ridicule. Bref, le

christianisme naissant, avec son mysticisme a outrance, se serait brisé, dès ses premiers pas, contre la vie réelle et aurait péri obscurément, comme tant d'autres sectes messianiques, si Saul de Tarse ne lui avait imprimé une direction nouvelle, une portée considérable, et n'en avait, par là, assuré la vitalité. Sans Jésus, certes, l'homme de Tarse n'aurait pas eu l'occasion de faire tant de conquêtes ; mais, sans cet homme, l'œuvre de Jésus n'aurait pas duré.

Saul (né à Tarse, en Cilicie, au commencement de l'ère chrétienne, mort vers l'an 64) appartenait, dit-on, à la tribu de Benjamin. Ce n'était pas un caractère ordinaire. Faible de complexion, maladif même, il avait une âme résistante et tenace, qui ne fléchissait pas devant les obstacles. D'un caractère irritable, impétueux, exclusif, hérissé d'angles, il montrait la plus âpre intolérance à quiconque ne partageait pas ses idées ou s'en écartait même tant soit peu. Il n'avait que de faibles notions de la littérature judaïque, et ne connaissait l'Écriture sainte que par la traduction grecque. Ses vues étaient aussi bornées que sa science. En outre, il était très exalté, prenait volontiers les produits de son délire pour des réalités et s'en inspirait dans ses actes. En un mot, c'était à la fois une imagination malade et une volonté de fer, bien faite pour créer un nouvel ordre de choses et pour réaliser, en quelque sorte, l'impossible. Il avait persécuté avec acharnement les Nazaréens grecs, les allant chercher au fond de leurs retraites pour les livrer à la justice. Cela ne lui avait pas suffi. Ayant appris que quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus à Damas, il les y relança pour détruire, là aussi, leur communauté. Mais brusquement il changea d'avis.

A Damas, il y avait beaucoup de païens et surtout de païennes, qui avaient embrassé le judaïsme. La conversion de la famille royale d'Adiabène avait produit une vive sensation. Saul avait sans doute assisté à l'entrée de la reine Hélène, des princes d'Adiabène et de leur suite dans Jérusalem, à cette entrée qui avait été un triomphe pour le judaïsme. Lors de son voyage, Hélène avait dû passer par Damas et y recevoir les hommages de la population judaïque et prosélyte de cette ville. Ces événements avaient fait une impression profonde sur Saul, et il dut se demander si elle n'était pas venue, cette époque annoncée par les prophètes, où tous les peuples reconnaîtront le Dieu qui s'est révélé à Israël, où tous les genoux plieront devant lui, où toute langue jurera par son nom. Une fois cette question posée, naissaient aussitôt des doutes qui réclamaient une solution. Quelle que soit la propension d'une foule de païens pour le judaïsme, sera-t-il possible d'y convertir toute la gentilité, si elle doit se soumettre au joug de la Loi entière, s'il faut lui imposer l'observance du sabbat et des fêtes, des lois alimentaires, des prescriptions concernant le pur et l'impur, enfin et surtout la circoncision ? Faudra-t-il donc aussi astreindre les païens à toutes les aggravations légales introduites par les Pharisiens ? S'il en est ainsi, l'accès du judaïsme sera fermé à jamais aux nations. D'autre part, la Loi sera-t-elle abolie en ce qui concerne les païens, et suffira-t-il de leur inculquer la connaissance du vrai Dieu et de la saine morale ? Mais la Loi tout entière est l'œuvre de Dieu, qui l'a révélée et qui en a énergiquement recommandé l'observance. Comment donc pourrait-elle être abolie ?

Arrivé à ce point, Saul se souvint sans doute de la parole d'un de ses maîtres : que la Loi n'aurait d'autorité que jusqu'à l'époque du Messie et qu'elle cesserait d'être obligatoire à l'arrivée de ce libérateur. Si le Messie apparaissait ou s'il était venu, il n'y avait plus d'obstacle à l'accession des gentils. Se pouvait-il donc qu'il fût apparu ? Jésus serait-il, d'aventure, le véritable Messie ? Ces pensées préoccupaient vivement Saul. Mais son tempérament nerveux et son imagination exaltée eurent enfin raison de son incertitude : il crut fermement que Jésus lui était apparu. Longtemps après, parlant de cette apparition, il disait lui-même : Si ce fut en corps, je ne sais; si ce fut sans son corps, je ne sais ; Dieu seul le sait. Quant à moi, je fus ravi jusqu'au troisième ciel. Assurément, un pareil témoignage est peu concluant en lui-même ; mais on s'est chargé de l'amplifier. Cette conversion de Saul, si décisive pour l'avenir du christianisme, a été embellie à souhait par la légende. Sur le chemin de Damas, Saul s'était vu tout à coup environné d'une lumière, était tombé par terre comme foudroyé, puis avait entendu une voix qui lui criait : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? Aveuglé par cette apparition, il gagne Damas, et là, à la parole d'un chrétien qui lui conseille de recevoir le baptême, les écailles lui tombent des yeux.

Certain, désormais, d'avoir vu réellement Jésus, Saul sentit s'évanouir un autre doute et surgir en son esprit une toute nouvelle conception messianique. Jésus est mort sur la crois et pourtant il lui est apparu : il a donc ressuscité, il est même le premier des ressuscités, certifiant ainsi et la vérité de la résurrection, — dogme controversé dans les écoles, — et l'avènement prochain du royaume de Dieu, où les morts, selon la prophétie de Daniel, doivent revenir à la vie. Il y eut donc désormais, pour le ci-devant Pharisien de Tarse, trois points bien établis : Jésus était ressuscité ; Jésus était le véritable Messie, enfin le royaume de Dieu était proche, et la génération d'alors ou du moins les sectateurs de Jésus en verraient la réalisation. De là ces conséquences : Si le Messie est apparu, si Jésus a été effectivement le Christ, la Loi est abolie par cela même ; les païens participeront à la bénédiction d'Abraham sans avoir besoin d'observer la Loi. Cette pensée fut un stimulant pour son activité. Il se sentit appelé à convertir, à régénérer le monde païen et à l'amener au Père céleste par l'intermédiaire du Christ. Pour cette âme de feu, l'intervalle n'était pas long de la pensée à l'acte. Il se rallia, sous le nom de Paul, aux Nazaréens de Damas, qui ne turent pas peu surpris de voir leur persécuteur d'hier devenu soudain leur ami et leur collaborateur.

A Damas, où le judaïsme était depuis longtemps en faveur et où beaucoup de gens ne s'en tenaient éloignés qu'à cause des sacrifices qu'il imposait, Paul trouvait un champ propice à son activité. Le nouvel apôtre, d'ailleurs, pouvait leur faciliter la besogne en les dispensant de la pratique de la Loi au moyen de la foi en Jésus. Mais il ne semble pas que sa théorie trop raffinée en matière de croyance ait obtenu grand succès, même auprès de ses compatriotes. Son système de l'abolition totale de la Loi devait leur paraître, en effet, une nouveauté fort suspecte. Sans doute aussi conservaient-ils quelque défiance à l'égard de ce persécuteur de la veille. Quoi qu'il en soit, Paul ne put tenir à Damas et s'en alla en Auranitide, où vivaient également des communautés judaïques. Mais revenu une deuxième fois à Damas,

ses coreligionnaires lui témoignèrent un peu plus de confiance et il put donner carrière à son zèle de convertisseur.

Cependant son caractère violent et absolu, sa déclaration surtout relativement à l'abolition de la Loi, irrita contre lui la communauté judaïque de Damas. L'ethnarque judéen de cette ville, qui avait été nommé ou maintenu par le roi Arétas Philodème, songea à le faire arrêter. Ses amis le sauvèrent en le faisant descendre, dans un panier, par une fenêtre pratiquée dans les murs de la ville. Paul échappa de la sorte à ses ennemis, qui voyaient en lui, à bon droit, le destructeur du judaïsme.

Ce ne fut que trois ans après sa conversion qu'il vint à Jérusalem. Il sentait bien qu'il y avait un abîme entre lui et les chrétiens de Galilée et qu'il ne pourrait s'entendre avec eux. Une seule pensée remplissait son âme : c'est que la bénédiction divine universelle, la promesse faite à Abraham de devenir le père de beaucoup de nations, allait enfla devenir une réalité ; que les païens allaient entrer dans la famille de ce patriarche, et qu'à lui, Paul, était réservé l'accomplissement de cette œuvre. Il voulait faire disparaître toute différence entre Judéens et païens, entre esclaves et hommes libres, en les unissant tous, comme des frères, dans l'alliance d'Abraham, dont ils seraient la postérité spirituelle. Voilà l'évangélion, la bonne nouvelle qu'il voulait apporter aux nations. C'était certes une pensée grandiose, mais les Ébionites de Jérusalem et les apôtres colonnes étaient incapables de la comprendre.

Après un court séjour à Jérusalem, Paul entreprit ses voyages de propagande en compagnie du Cypriote José Barnabas (Barnabé). Ils se rendirent d'abord en Cilicie, la patrie de Paul ; ensuite ils parcoururent l'Asie-Mineure et la Macédoine, d'où ils passèrent en Grèce. Là, les efforts de Paul furent couronnés d'un plein succès. En beaucoup d'endroits, il fonda des communautés chrétiennes, notamment en Galatie, à Éphèse, à Philippes, à Thessalonique et à Corinthe. Le judaïsme pouvait, à vrai dire, revendiquer une part de ces succès, car, pour gagner, les païens et les amener à Jésus, Paul dut évoquer le glorieux passé du peuple hébreu. Il dut aussi faire ressortir l'idée pure de la Divinité en regard des conceptions grossières du paganisme. Du reste, il trouvait dans l'état des esprits un terrain favorable aux saines doctrines du judaïsme. Beaucoup de païens éprouvaient du dégoût pour les récits mythologiques et pour l'apothéose de la créature humaine. Il était encore présent à toutes les mémoires, le spectacle dégradant du monde romain à genoux devant un Caligula, lui dressant des autels et l'adorant comme un dieu. Les esprits droits et purs cherchaient un dieu vers lequel ils pussent élever leur pensée, et ne le trouvaient point. Survient Paul, qui les met en possession de ce dieu, — un dieu, il est vrai, qu'il entoure d'une auréole de miracles, mais cette teinte mythologique était un attrait de plus : le Fils de Dieu sonnait mieux à l'oreille païenne que le Messie libérateur. De plus, en regard de l'immoralité profonde qui s'étalait au grand jour à Rome et en Grèce, inconduite des femmes, lubricité des hommes, dépravation de l'amour, Paul avait beau jeu pour recommander et faire goûter la doctrine judaïque. Ce que les écrivains judéo-alexandrins, les auteurs sibyllins, l'auteur du livre de la Sapience et Philon avaient

enseigné, à savoir : que la corruption des païens avait sa source dans le polythéisme, Paul le développa avec son entraînante éloquence : Ils ont changé la gloire du Dieu vivant en simulacres de l'homme périssable, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles. C'est pourquoi aussi Dieu les a livrés à leur sens réprouvé, en sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps.

Des prédications de ce genre, débitées avec feu par un homme qui faisait passer toute son âme dans ses paroles, ne pouvaient manquer de produire une profonde impression sur les bons esprits et les consciences honnêtes. Ajoutez à cela les terreurs de l'époque, le vague pressentiment de la fin du monde, pressentiment que Paul, avec sa conviction du prochain retour de Jésus, transforma en espérance, annonçant aux croyants que les morts ressusciteraient avec des corps transfigurés et que les vivants seraient enlevés au ciel sur une nuée, dès que la divine trompette aurait donné le signal. C'est ainsi que, dans ses nombreux voyages apostoliques de Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, Paul s'empara de l'esprit d'une foule de païens. Cependant, au début, il ne recruta guère que des gens de basse condition, des ignorants, des esclaves, et surtout des femmes. Aux yeux des Grecs lettrés, le christianisme que prêchait Paul et qu'il appuyait uniquement sur la résurrection de Jésus, dont il se disait témoin, n'était qu'une ridicule folie. Les Judéens devaient nécessairement s'en scandaliser. Car enfin, le point de départ de Paul pour convertir les païens, c'était la littérature et la doctrine judaïques : sans elles, ses prédications au sujet d'un Messie et d'une doctrine de salut étaient de purs non-sens. Les Grecs eux mêmes, auxquels il s'était adressé, devaient avoir entendu parler d'Israël et de Jérusalem ; autrement, ils ne l'auraient pas compris. Aussi ne put-il rien tenter que dans les villes où il y avait des communautés judaïques, par qui les païens avaient pu être quelque peu initiés à l'origine et aux doctrines du judaïsme.

Mais Paul cherchait précisément à rompre les liens qui rattachaient encore la doctrine du Christ au judaïsme. Gêné par la Loi, dont l'observance rendait plus difficile l'admission de prosélytes païens, il essaya de la déconsidérer, affecta de n'y voir qu'un obstacle à la sainteté et à la vertu parfaite. Non seulement les lois cérémonielles, mais, même les lois morales du judaïsme étaient, à son dire, autant d'empêchements à la voie du salut. Sans la Loi, les hommes n'auraient pas connu les mauvais désirs ; la convoitise ne s'est éveillée que parce que la Loi a dit : Tu ne convoiteras pas. C'est grâce à la Loi seulement que le péché a été connu. L'homme est un être charnel, enclin au péché, car la chair est faible et résiste à la Loi. Aussi Paul oppose-t-il à la Loi une nouvelle doctrine : L'homme, dit-il, est devenu charnel, faible et pécheur, parce que le premier homme a péché. La faute d'Adam a enfanté un péché héréditaire et ineffaçable ; elle a condamné l'humanité à la mort. Or, ce péché, inné à l'homme, la Loi est impuissante à le vaincre. Pour triompher du péché et de la mort, Dieu a dû recourir à une combinaison spéciale : il a livré à la mort le Messie, son propre fils, et ensuite l'a ressuscité ; et celui-ci est devenu un second Adam, qui a effacé le péché originel, vaincu la mort et assuré l'immortalité. Jésus ou le Christ a affranchi, non pas Israël du joug des nations, mais l'homme de la puissance du péché.

Paul fit ainsi du christianisme l'antithèse absolue du judaïsme, donnant pour base à celui-ci la loi et la contrainte, à celui-là la liberté et la grâce. C'est Jésus, c'est le christianisme, qui a amené l'ère du salut prédite par les prophètes. Les vieilles choses sont passées, et toutes choses sont devenues nouvelles. L'ancien Testament (alliance) doit faire place au nouveau. Abraham lui-même n'a pas été justifié par les œuvres, mais par la foi : c'est ainsi que Paul accommodait, par des interprétations subtiles, les textes de l'Écriture. Il alla plus loin encore et prétendit inférer de la Bible que quiconque est sujet de la Loi et ne la pratique pas dans toute sa rigueur est atteint par la malédiction. Ce fut précisément le mérite de Jésus d'avoir racheté les hommes de cette malédiction, en abolissant la Loi.

Les Judéens devaient-ils écouter, pouvaient-ils supporter ces paroles scandaleuses, ces outrages publics à la Loi du Sinaï, à cette Loi pour laquelle leurs ancêtres avaient souffert mille morts, pour laquelle eux-mêmes, tout récemment, sous le règne de Caligula, avaient exposé leur vie ? Il ne faut pas s'étonner s'ils furent tous ulcérés contre Paul et s'ils le poursuivirent là où ils en avaient le pouvoir. Encore, lorsque Paul tomba entre leurs mains, se bornèrent-ils à le condamner aux verges, sans menacer sa tète : il raconte lui même avoir été cinq fois flagellé de quarante coups moins un. Mais les Judéens n'étaient pas seuls à lui en vouloir : les Nazaréens ou judéo-chrétiens n'étaient pas moins indignés de ses attaques contre la Loi, et c'est ainsi qu'un schisme se forma au sein du christianisme naissant. Pierre ou Céphas (Kêpha), apôtre des Judéens exclusivement, prêchait un christianisme bien différent de celui de Paul et d'autres prédicateurs des gentils ; Apollos d'Alexandrie et un certain Chrestos enseignaient encore d'une autre manière. Les judéo-chrétiens voyaient avec terreur les fruits de la liberté évangélique prêchée par Paul. Dans les communautés qu'il avait fondées à Éphèse et à Corinthe, beaucoup de ses néophytes, rejetant avec le joug de la Loi celui de la pudeur, se livraient à la débauche, à l'ivrognerie[5] ; voire à la pédérastie ; un d'entre eux vivait en concubinage avec la femme de son père. Aussi des apôtres judéo-chrétiens se mirent-ils en campagne sur les pas de Paul[6], proclamèrent partout que sa doctrine n'était qu'erreur et imposture, que la loi judaïque liait également les chrétiens et qu'elle seule, en effet, peut mettre un frein aux appétits matériels. La question de savoir si la circoncision était obligatoire pour les païens néophytes donna lieu à de violents débats entre Paul et les apôtres judéo-chrétiens. A Antioche notamment, ce fut une lutte acharnée. Pierre, qui jusqu'alors avait fait bon marché des lois alimentaires et partagé sans scrupule les repas des nouveaux chrétiens, dut céder aux remontrances des envoyés du parti orthodoxe dont Jacques était le chef, renoncer à ses errements et se déclarer contre la doctrine trop facile de Paul. Naturellement, celui-ci, en pleine assemblée publique, l'accusa d'hypocrisie[7]. L'influence des apôtres judéo-chrétiens, rigides observateurs de la Loi, était encore assez puissante pour que non seulement tous les judéo-chrétiens d'Antioche, mais Barnabas lui-même, le compagnon et le collaborateur de Paul, évitassent désormais de s'asseoir à la table des païens. Il en résulta une scission profonde au sein du christianisme. Il y eut deux partis distincts et hostiles l'un à l'autre : les chrétiens du judaïsme, les chrétiens du paganisme. La haine de race contribua encore à creuser l'abîme. Les Grecs convertis méprisaient les judéo-

chrétiens et les regardaient de haut, comme des Hellènes pouvaient regarder des Judéens.

Paul, désormais isolé, puisa dans son tempérament passionné et autoritaire une animosité plus vive encore contre le parti judéo-chrétien : il parla en termes dédaigneux des soi-disant colonnes de la communauté mère de Jérusalem, déclara que ces apôtres, qui faisaient sonner si haut la sainteté de la Loi, n'étaient que des faux frères, dénaturant l'Évangile par jalousie, par esprit d'opposition, et cherchant uniquement leurs propres intérêts, non ceux de Jésus. Il rédigea des épîtres véhémentes contre ceux qui pratiquaient la Loi, et lança l'anathème[8] contre ceux qui annonçaient un autre évangile que le sien. A leur tour, les chrétiens orthodoxes, lui rendant guerre pour guerre, rappelèrent un déserteur de la Loi, un docteur d'hérésie, et racontèrent que, païen de naissance, il s'était converti au judaïsme par amour pour la fille d'un grand prêtre[9], et que, s'étant vu éconduit, il s'était vengé en attaquant circoncision, sabbat, la Loi tout entière. Invoquant sur ce point l'autorité de Jésus lui même, ils appliquaient à l'apôtre novateur ces paroles du Maître : Celui qui aura violé un des plus petits commandements et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le moindre dans le royaume des cieux[10].

Ainsi, moins de trente ans après la mort de son fondateur, le christianisme se trouve divisé en deux sectes. Les judéo-chrétiens restent sur le terrain du judaïsme, obligent les païens convertis à pratiquer la Loi, et gardent leur prédilection à Jérusalem, où, ils attendent le retour du Messie. Les païens christianisés, au contraire, s'éloignent de plus en plus du judaïsme et le traitent en ennemi.

NOTES

[1] Livre des Sibyllines, éd. Alexandre, III, v. 271.
[2] Ibid., v. 732 sqq.
[3] Sur saint Paul, voir l'excellent ouvrage de ce nom par M. Hippolyte Rodrigues (les seconds chrétiens), Paris, 1876.
[4] Voir l'Épître aux Corinthiens, X, 26; XI, 20 ; XII, 8. — Épître aux Romains, XII, 6 ; XVI, 16.
[5] Ire Épître aux Corinthiens, V, 1, 9, 11 ; VI, 9 ; VII, 2 ; X, 8 — Épître aux Éphésiens, V, 3.
[6] Épître aux Galates, I, 6 ; IV, 17 ; V, 10.
[7] Ibid., II, 11-14.
[8] Ibid., I, 8-9.
[9] Voir Irénée, Contra hæreses, I, 36 ; Eusèbe, Histoire ecclésiastique, III, 37.
[10] Évangile de Matthieu, VIII, 19.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XVII — Agrippa II ; début de l'insurrection — (49-66).

Tandis que le judaïsme affirmait sa supériorité par l'accession de nombreux prosélytes, tandis que semblait luire l'aube du glorieux jour entrevu par les prophètes, où les peuples de la terre tourneront leurs regards vers Sion, d'où sortira la lumière qui doit rayonner sur l'humanité, — en Judée et surtout à Jérusalem la nation souffrait du joug de Rome, devenu de plus en plus pesant depuis la mort d'Agrippa. Les misères du présent né permettaient guère de se réjouir des événements considérables qui venaient de se produire et qui semblaient préparer les voies à la domination universelle du judaïsme. Un sombre crêpe, en effet, enveloppe les vingt dernières années de l'État judaïque. Il y règne une sorte d'angoisse continue, dont le souvenir nous émeut encore et nous serre le cœur. La nation judaïque nous offre, dans cette période, l'image d'une captive que ses geôliers martyrisent sans cesse et provoquent à secouer ses chaînes avec la furie du désespoir, jusqu'à ce qu'elle les ait brisées. La lutte sanglante entre Rome et la Judée, la première disposant de ressources immenses et accoutumée à la victoire, la seconde dépourvue de tous moyens matériels et forte seulement de sa volonté, cette lutte, disons-nous, éveille un intérêt d'autant plus puissant que, malgré la disproportion des forces respectives, la faible fille de Sion aurait triomphé sans doute, si elle n'eût été déchirée par ses propres dissensions, livrée par des traîtres, et si elle avait pu attendre un moment plus favorable, c'est-à-dire si sa chute n'avait pas été résolue par la Providence.

Dans ce duel de géants, presque unique dans l'histoire, il ne s'agissait pas seulement de liberté comme dans les guerres des Gaulois, des Germains et des Bretons : ici la lutte avait surtout un caractère religieux. La nation judaïque se voyait sans cesse blessée dans ses sentiments religieux par le despotisme de Rome, et ses efforts pour sauver son indépendance visaient surtout à la libre pratique de son culte. Aussi, loin de s'affaiblir par les échecs réitérés, cette passion de la liberté ne fit que s'exalter de jour en jour, et le caractère national devint tellement ombrageux qu'il voyait dans le moindre fait une atteinte portée aux convictions religieuses. Rome, il est vrai, ménageait d'ordinaire la susceptibilité des Judéens, mais elle la blessait à son insu par la rigueur de son administration et par sa surveillance jalouse. En outre, par la séduction de ses arts, elle avait empoisonné la meilleure partie de la nation et l'avait rendue oublieuse de ses devoirs comme de sa foi. Les esprits clairvoyants craignaient à bon droit de voir le mal gagner la nation tout entière.

De fait, dans les familles aristocratiques régnait une corruption profonde, dont l'influence délétère ne pouvait manquer d'atteindre la classe moyenne. Le mauvais exemple partait de haut, de la famille des derniers Hérodiens. Élevés à Rome ou à la cour des princes vassaux de Rome, ils imitaient la dépravation générale. Agrippa II (né en 27, mort en 91 ou 92), fils de cet Agrippa Ier, le dernier bon roi qu'ait eu la Judée, n'avait que dix-sept ans quand mourut son père, et il vivait alors à Rome, dans cette cour où les Messalines et les Agrippines affichaient leurs vices infâmes. Après la mort de son oncle Hérode II, l'empereur Claude lui avait laissé le petit royaume de Chalcis (vers 50). On se murmurait à l'oreille que le dernier descendant des Hasmonéens et des Hérodiens vivait incestueusement avec sa sœur, la belle Bérénice, veuve d'Hérode II. Sans doute, ce bruit devait avoir quelque fondement, puisque Agrippa se vit forcé, pour faire taire les médisances, de fiancer sa sœur à Polémon, roi de Cilicie. Ce dernier, épris de la fortune de Bérénice plus encore que de sa personne, dut embrasser le judaïsme ; mais il la répudia bientôt à cause de son infidélité, et elle put se livrer de nouveau à ses débordements. Une autre sœur d'Agrippa, Mariamne II (née en 34), avait épousé un Palestinien, Julius Achélaüs, fils d'Helcias ; elle se sépara de lui, bien qu'il l'eût rendue mère, pour épouser l'arabarque judéen Démétrius d'Alexandrie, probablement fils de l'arabarque Alexandre et frère, par conséquent, de l'apostat Tibère Alexandre. Mais la plus dévergondée de toutes était Drusille, la plus jeune des sœurs d'Agrippa (née en 38). Encore enfant, la belle Drusille avait été fiancée à Épiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène. Mais celui-ci n'ayant pas tenu sa promesse d'embrasser le judaïsme, Agrippa maria sa sœur à Aziz, roi d'Émèse, qui consentit à se faire Judéen. Néanmoins, Drusille, oubliant ses devoirs, abandonna Aziz pour épouser le procurateur romain Félix, un païen, à qui elle sacrifia elle-même sa religion pour adopter la sienne. Ce fut surtout, dit-on, pour se délivrer de la jalousie de sa sœur Bérénice qu'elle se jeta dans les bras du Romain et qu'elle abjura le judaïsme.

Agrippa II, bien qu'au début il ne fût que prince de Chalcis, était réputé roi de Judée. Rome lui en laissait le titre, mais non le pouvoir, et se servait de fui comme d'un instrument docile pour surveiller les mouvements de la nation. Agrippa était d'ailleurs entièrement dévoué à la famille impériale et s'intitulait, lui aussi, ami de l'empereur. Faible quand il s'agissait de résister aux empiétements de Rome, il ne faisait preuve de vigueur que pour combattre les aspirations de son peuple à la liberté. Et les autres membres de cette famille ne valaient pas mieux : les deux frères Costobar et Saül, et Antipas, tous étaient corrompus comme lui, comme lui ennemis de leur peuple. Du reste, l'autorité que l'empereur Claude et, plus tard, son successeur laissèrent à ce roi nominal, n'allait pas loin : elle se bornait à l'inspection du temple et à la nomination du grand prêtre. Dans le choix de ce dignitaire, Agrippa II ne s'inquiétait ni de la moralité des candidats ni de leurs sentiments religieux, mais uniquement de leurs dispositions à l'égard de Rome. Celui qui se montrait le plus rampant obtenait la préférence. Dans l'espace de vingt ans à peine, Agrippa nomma au moins sept grands prêtres ; l'un d'eux, Hanania (fils d'Éléazar ?), avait acquis par héritage ou autrement une fortune immense, qui lui servit à gagner des protecteurs afin de pouvoir impunément exercer des violences et braver les lois.

Depuis que la dignité de grand prêtre avait été prostituée par Hérode au point de devenir le prix de la vénalité et de la bassesse, il y eut des familles qui acquirent en quelque sorte des droits à ces fonctions : telles furent les familles de Boéthos, de Kanthéras (Kathras), de Phiabi, de Kamith, et d'Anan ; rarement le grand prêtre était choisi en dehors de ces familles. C'était entre leurs membres, une rivalité d'abjection et d'égoïsme ; plus d'une fois même ces compétitions jalouses se traduisirent par des voies de fait, et les rues de Jérusalem furent témoins de rixes ignobles. Chaque grand prêtre élu cherchait à tirer de sa charge le plus grand profit possible en nommant ses parents et ses amis à des emplois lucratifs, qu'ils en fussent dignes ou non. Leur impudence allait si loin, qu'ils envoyaient dans les granges leurs esclaves armés de gourdins pour s'emparer des dîmes, bien que chaque Israélite eût le droit de les distribuer à volonté. Il en résultait que les prêtres qui n'avaient pas la chance d'être apparentés au grand pontife étaient frustrés de leurs moyens d'existence et tombaient dans une affreuse misère. Depuis cette époque, disait-on, les signes de la faveur divine ont cessé d'apparaître dans le temple. Un pieux Pharisien, indigné de la turpitude de ces familles sacerdotales, prononça un jour cette apostrophe virulente : Malheur à la maison de Boéthos, avec ses massues ! malheur à la maison d'Anan, avec ses sifflements de vipères ! malheur à la maison de Kathras, avec ses fautes de plume ! malheur à la maison de Phiabi, avec ses coups de poing ! Ils sont grands prêtres ; leurs fils sont trésoriers, leurs gendres porte-clefs du temple, et leurs esclaves frappent le peuple à coups de bâton…

Cette dépravation des familles princières et pontificales gagna, comme une lèpre, les couches voisines et y produisit des abus monstrueux, dont une plume contemporaine nous a laissé la sombre peinture. Depuis que la justice criminelle s'exerçait au nom de l'empereur et sous la surveillance des procurateurs; la magistrature était tombée sous la dépendance absolue des Romains et des personnages influents : L'égoïsme, la vénalité, les tâches complaisances, les délations perfides, augmentent de plus en plus. Les juges rejettent le joug de Dieu et s'imposent le joug des hommes ; l'iniquité préside aux jugements, la perversité à tous les actes. C'est le triomphe des méchants et la ruine des gens de bien ! La légèreté des femmes et la débauche des hommes étaient portées si loin que le plus grand docteur du temps, Johanan ben Zakkaï, jugea nécessaire de supprimer le cérémonial relatif à la suspicion d'adultère. Ceux qui avaient conservé des sentiments honnêtes déploraient amèrement un état de choses où la dévotion extérieure était plus considérée que la moralité, et où la moindre souillure du temple scandalisait plus qu'un homicide. Dans les classes inférieures du peuple se produisit un autre mal non moins affligeant. Les fréquentes et stériles révoltes qui, depuis le jour où Rome avait osé traiter la Judée en pays conquis, avaient été fomentées par les zélateurs, donnèrent naissance à des bandes ou corps francs qui parcouraient le pays et l'infestaient au mépris de toute loi, de toute règle. Retirées dans les nombreuses cavernes des montagnes de Judée, ces bandes en sortaient pour faire des incursions destinées à satisfaire leurs vengeances politiques. Quelques-uns de ces zélateurs, commandés par Éléazar ben Dinaï et par Alexandre, poursuivaient un but plus noble : ils avaient juré haine à mort aux Romains, mais

cette haine s'étendait à tous les partisans de Rome. Les zélateurs refusaient de les reconnaître pour Judéens et trouvaient fort légitime de s'attaquer à leurs biens, voire même à leur vie. Pour eux, et en vertu de leur serment, tout partisan de Rome était hors la loi. En toute occasion, ils couraient sus aux personnages notables, détruisaient leurs propriétés, leur causaient, en un mot, tout le dommage possible. S'agissait-il de tirer vengeance de quelque iniquité romaine, ils étaient les premiers à mettre leur épée au service de la cause nationale.

D'autres zélateurs, oubliant qu'ils ne s'étaient armés que pour la sainte cause de la liberté, firent de leur haine un métier. On les nommait les sicaires, à cause du petit poignard (sica) qu'ils cachaient sous leurs vêtements pour en frapper leurs ennemis à la dérobée, quand ils ne pouvaient le faire ouvertement. Les sicaires, qui étaient la lie du parti des zélateurs, eurent plus tard pour chefs Ménahem et Éléazar ben Jaïr, petits-fils de Juda le Galiléen. Toutefois, au début, ces bandes ne connaissaient aucune discipline ; elles couraient par tout le pays sans but arrêté, prêtant leur bras à qui les payait ou à qui leur fournissait l'occasion d'assouvir leur soif de vengeance. Les jours de grande fête, ces hommes se glissaient au milieu de la foule rassemblée dans les galeries du temple et perçaient de leurs poignards ceux qui étaient désignés à leurs coups. Ils y mettaient tant de promptitude et d'adresse que la main qui frappait échappait aux regards et restait longtemps inconnue. Ces coups mystérieux jetèrent une profonde terreur dans les esprits. Les meurtres, du reste, étaient si fréquents que les docteurs de la Loi, de concert avec Johanan ben Zakkaï, durent abolir le cérémonial expiatoire usité en pareil cas : les prêtres n'auraient pu suffire aux sacrifices. C'est sans doute à cette époque que le grand Sanhédrin, désespéré de ces progrès croissants de la violence et des mauvaises mœurs, crut devoir résigner ses fonctions. Il transféra son siège de la salle du temple dans les hanouyoth (bazars) situées prés de Béthanie, hors de Jérusalem.

Dans ce désarroi toujours grandissant, les sages, qui se tenaient à l'écart des agitations de la foule, se serrèrent avec plus d'ardeur que jamais autour des saintes doctrines : sauvegarder l'héritage intellectuel du judaïsme, tel était pour eux le devoir suprême. Parmi eux se distinguait surtout R. Johanan ben Zakkaï qui, autant et plus encore que Siméon ben Gamaliel, président du Sanhédrin, était le coryphée des docteurs de son temps. Ses vastes connaissances et l'élévation de son caractère l'avaient désigné pour la vice-présidence du Sanhédrin. C'est en cette qualité qu'il supprima les dispositions légales que les circonstances avaient rendues inapplicables. Mais son principal objectif, la tâche qu'il prit surtout à cœur, fut l'enseignement de la Loi. Assis à l'ombre des murs du temple et entouré de ses disciples, il leur transmettait les traditions religieuses et l'interprétation de l'Écriture sainte.

Aux maux causés par l'anarchie vint s'enjoindre un autre qui, bien qu'innocent dans son principe, augmenta encore les misères et le deuil. Plus la situation allait s'aggravant, plus l'attente du Sauveur et du Pacificateur promis agitait le cœur des croyants. Plus encore qu'autrefois, les espérances messianiques bouillonnaient dans les esprits. Des enthousiastes surgissaient en foule, se posant en prophètes et en messies, et trouvaient créance auprès du peuple ; tous lui

promettaient de l'affranchir du joug romain. Ce que les partisans de Juda le Galiléen voulaient obtenir par la force des armes, les successeurs de Theudas prétendaient le réaliser sans coup férir, par la seule puissance des miracles.

Un Judéen d'Égypte, qui se faisait passer pour prophète, réunit trois ou quatre mille partisans, les convoqua au mont des Oliviers et leur annonça que, du simple souffle de sa bouche, il jetterait bas les murs de Jérusalem et terrasserait les soldats romains. Ce visionnaire, du reste, n'était pas le seul qui eût prophétisé à ses frères des temps meilleurs. Et comment ces prophéties n'eussent-elles pas trouvé faveur chez un peuple justement fier de son passé, ivre des perspectives d'un consolant avenir, et qui aimait à se bercer de riantes espérances pour oublier les misères du présent ?

Ces faits, insignifiants en eux-mêmes, acquirent une triste importance, grâce au zèle maladroit des procurateurs. En effet, si le peuple, jaloux à l'excès de ses convictions religieuses, considérait la moindre atteinte portée à ses croyances comme une insulte au judaïsme, dont il rendait responsables procurateur, empereur et empire, les fonctionnaires impériaux, de leur côté, non moins susceptibles, voyaient dans tout mouvement populaire un cas de lèse-majesté et poursuivaient coupables et innocents avec une cruauté égale. En vain Claude et Néron lui-même montrèrent-ils les dispositions les plus bienveillantes à l'égard de la nation judaïque : les procurateurs, impérieux et cupides, outrepassaient leurs pouvoirs et se comportaient en tyrans. Les gouverneurs imposés successivement à la Judée furent presque tous, pour son malheur, de viles créatures qui ne devaient leur situation qu'aux favoris ou aux favorites de la cour, gens non moins méprisables. Pervers et violents, ils excitaient à l'envi le mécontentement du peuple et le poussaient aux résolutions extrêmes.

La série de ces procurateurs, avides de sang et d'or, s'ouvrit par Cumanus (49-53), qui avait succédé à Tibère Alexandre, mais seulement pour la Judée et la Samarie. A la Galilée, Claude avait préposé Félix, frère du favori Pallas et mortel ennemi de Cumanus. Voici comment, sous ce dernier, l'irritation des Judéens fut portée à son comble. Dans la crainte d'une révolte populaire, sentiment qui était habituel aux procurateurs depuis l'émeute provoquée par le cens, Cumanus plaça, lors de la fête de Pâque, une cohorte dans les galeries du temple pour surveiller la foule considérable qui s'y pressait. Un soldat ayant fait un geste indécent à la face du temple, le peuple s'en émut comme d'un outrage au sanctuaire et jeta des pierres aux soldats en injuriant le procurateur. Un tumulte s'ensuivit et l'émeute semblait imminente. Cumanus fit avancer de nouvelles troupes, qui occupèrent la tour Antonin. Son attitude menaçante effraya tellement le peuple, massé sur la colline du temple, que chacun chercha son salut dans une fuite précipitée. Aux portes de sortie, la presse fut si forte que dix mille hommes, vingt mille d'après une autre version, périrent écrasés.

Un autre fait du même genre faillit avoir les mêmes suites, mais, cette fois, Cumanus fut assez bien avisé pour céder à la volonté populaire. Une bande de sicaires ayant surpris et dépouillé sur un chemin, près de Béthoron, un serviteur de

César, Cumanus fit piller par ses troupes les bourgs voisins. Un soldat, furieux de l'attaque dirigée contre un Romain, s'empara d'un rouleau de la Loi, le déchira et le jeta au feu. Nouveau grief, nouveau sujet d'irritation pour le peuple. La foule descendit en masse à Césarée, résidence de Cumanus, se plaignit à grands cris de ce sacrilège et déclara qu'elle aimait mieux subir la mort que de tolérer un outrage aux Saintes Écritures ; bref, on réclama le châtiment du coupable. Cédant aux conseils de ses amis, Cumanus fit exécuter le soldat en présence de ceux dont il avait blessé les croyances.

Un troisième événement qui se produisit sous Cumanus eut un caractère plus grave encore et provoqua des mêlées sanglantes. Quelques-uns des Galiléens qui traversaient la Samarie pour se rendre à Jérusalem, à l'occasion d'une fête, furent tués à Ginée (à l'extrémité sud-est de la plaine de Jezréel) dans une rixe avec des Samaritains. Ce meurtre était-il dû à une cause accidentelle ou à la haine existant entre les Judéens et les Samaritains ? De manière ou d'autre, les représentants des communautés galiléennes étaient dans leur droit en demandant justice au procurateur contre les meurtriers. Mais Cumanus traita cette affaire avec une si étrange indifférence que les Judéens se virent forcés de se faire justice eux-mêmes. Les chefs de zélateurs Éléazar ben Dinaï et Alexandre, excités par les Galiléens et même par Félix, procurateur de la Galilée, prirent en main leur cause et envahirent avec leurs bandes l'Acrabatène, territoire occupé par les Samaritains, où ils massacrèrent et détruisirent tout sans pitié ni merci. Sur la plainte des Samaritains, Cumanus leur permit de s'armer et envoya lui-même à leur secours des troupes romaines, qui firent un grand carnage parmi les zélateurs.

Soulevée d'indignation par la partialité manifeste de Cumanus, aiguillonnée d'ailleurs par un certain Dorthos et quelques autres personnages, la population de Jérusalem se mit en devoir d'attaquer les troupes de Cumanus : entreprise grosse de périls et qui eût peut-être avancé de vingt ans la catastrophe finale, si les principaux habitants de Jérusalem, effrayés des conséquences incalculables de cette révolte, ne se fussent efforcés de la prévenir. Revêtus d'habits de deuil, ils vinrent supplier la foule irritée de songer à l'avenir et d'écouter les conseils de la prudence. Le peuple déposa les armes. Mais ni les Judéens ni les Samaritains ne se tinrent pour satisfaits ; ils envoyèrent des délégués auprès du gouverneur de Syrie, Ummidius Quadratus, devant lequel les parties s'accusèrent mutuellement et sollicitèrent une enquête sévère. A cet effet, Quadratus se rendit à Samarie, mais il procéda avec partialité et fit mettre en croix les prisonniers judéens. Alors seulement il institua un tribunal où il assigna les contendants. Mais les conséquences du litige l'avaient si bien embrouillé — car le gouverneur Félix avait pris parti pour les Galiléens contre les Samaritains — que Quadratus, impuissant à le trancher, ordonna aux parties d'envoyer des délégués à l'empereur et de lui demander une décision. Les Judéens envoyèrent comme délégués l'ancien grand prêtre Jonathan et un gouverneur du temple, avec quelques antres personnages. Cumanus lui-même, sur l'ordre de Quadratus, dut quitter son poste et aller à Rome pour s'expliquer devant César.

A Rome, ce procès mit en mouvement tous les ressorts des intrigues de cour. Cette circonstance, que le procurateur lui-même y figurait comme accusé, en aggravait singulièrement la portée. L'empereur fixa un jour pour les débats de cette affaire, mais ce ne fut pas lui qui la jugea : l'arrêt lui fut dicté par sa femme, la trop fameuse Agrippine, dont l'amant, Pallas, était frère de Félix. Il était convenu entre les délégués judéens et Pallas que, si Cumanus était condamné, on prierait l'empereur de nommer à sa place Félix procurateur de la Judée. Ce fut cette manœuvre, plutôt que leur bon droit, qui donna gain de cause aux Judéens. Plusieurs Samaritains, reconnus coupables, furent exécutés, et Cumanus fut envoyé en exil. A la même époque, sans doute aussi à la recommandation de l'impératrice, Agrippa obtint, dans la région nord-est de la Judée, un royaume formé des provinces qui avaient jadis fait partie de la tétrarchie de Philippe : la Batanée, la Gaulanitide, l'Auranitide, la Trachonitide, Panéas et Abilène (an 53). Quant à la Judée proprement dite, Rome se garda bien de la confier à un prince judéen, quelque docile et dévoué qu'il fût aux intérêts de l'empire.

Le successeur de Cumanus au gouvernement de la Judée fut Félix, dont l'ancien grand prêtre Jonathan avait demandé la nomination à l'empereur. Il épousa une princesse judéenne, la belle Drusille, sœur d'Agrippa II, laquelle embrassa le paganisme en faveur de ce mariage. Pendant toute son administration (53-59), Félix surpassa son prédécesseur en audace et en violence. Cette âme d'esclave ne songeait qu'à amasser de la fortune et à satisfaire ses passions. Il conserva son funeste pouvoir, même après la mort de Claude (54). En vain Néron — le nouvel empereur — ou sa mère Agrippine, continuant à la famille hérodienne les faveurs de Claude, fit don à Agrippa de quatre belles cités avec leurs dépendances : Tibériade et Tarichée en Galilée, Julias et Abila en Pérée (56) ; la Judée n'en demeurait pas moins sous la domination d'un maître altéré de sang. Félix affectait de n'en vouloir qu'aux séditieux et aux agitateurs ; mais ce qui prouve bien sa duplicité, c'est qu'il se mit en rapport avec les farouches sicaires pour parvenir à se débarrasser de ses détracteurs. Ils durent être nombreux, les innocents qu'il sacrifia ainsi sous prétexte de bien public et comme ennemis de Rome, puisque ce même Jonathan, qui avait demandé sa nomination à l'empereur, osa blâmer énergiquement sa conduite. Félix y répondit en le faisant assassiner traîtreusement, en plein jour, par la main des sicaires.

Les procédés violents que les procurateurs avaient pris l'habitude d'employer à l'égard de la nation ne furent pas sans influence sur la conduite de la population étrangère, fort nombreuse dans les villes maritimes. Les Syriens, les Grecs et les Romains qui habitaient la Judée purent donner libre cours à leurs sentiments haineux pour leurs voisins et se poser en maîtres du pays. Cette terrible parole du grand prophète : L'étranger qui vit au milieu de vous montera de plus en plus haut, tandis que vous descendrez, de plus en plus bas, cette parole se réalisa presque à la lettre. Les plus impudents de ces ennemis étaient les Grecs de Césarée, qui prétendaient exclure les Judéens de la gestion des affaires de la ville. Mais ces derniers, du reste bien supérieurs à leurs concitoyens par leur activité commerciale, par la fortune et le courage, ne voulurent pas se résigner à la perte de leurs droits, et Césarée devint le théâtre de luttes sanglantes et continuelles. Un jour que la

jeunesse judaïque, pour venger quelque insulte, avait blessé plusieurs Syriens et mis les autres en fuite, le procurateur Félix intervint dans la querelle et fit avancer les troupes, composées en majeure partie de Grecs et de Syriens, qui prirent fait et cause pour les gens de leur race. Beaucoup de Judéens périrent, d'autres furent jetés dans les fers ; les demeures des riches furent livrées au pillage.

Mais le sang répandu ne tranchait nullement le litige et ne fit qu'exaspérer davantage les partis rivaux, qui envoyèrent des délégués à Rome pour invoquer l'arbitrage de l'empereur Néron. Les ambassadeurs syriens ayant su gagner, par des présents, le secrétaire de l'empereur, Burrhus, Néron se prononça contre les Judéens, qui perdirent leur droit de cité.

L'administration de Festus, qui succéda à Félix, n'eut qu'une fort courte durée (59-61), et la situation des Judéens, loin de s'améliorer, s'aggrava encore. Un nouveau messie vint réveiller dans leurs âmes les espérances de liberté et de salut ; il recruta des adeptes, mais subit finalement le sort de ses prédécesseurs.

Le roi Agrippa, qui avait fini par se fixer à Jérusalem, fit surélever le palais des Hasmonéens, situé en face de la colline du temple, de sorte que ses regards pouvaient de cette hauteur plonger dans les parvis sacrés et surveiller les moindres mouvements du peuple. Les Judéens s'offusquèrent de cette atteinte portée aux privilèges du temple et firent à l'ouest du sanctuaire un mur assez haut pour en intercepter la vue. La chose déplut fort à Agrippa et au procurateur, qui donnèrent l'ordre de jeter bas la muraille. Il s'ensuivit une discussion violente ; enfin les deux parties, mieux avisées, en référèrent à l'empereur. Douze délégués, parmi lesquels le grand prêtre Ismaël et le trésorier Helcias, se rendirent à cet effet à Rome. Mais ce ne fut pas Néron, ce fut sa maîtresse, la belle Poppée (Poppæa Sabina) qui trancha le différend. Cette femme avait conçu, on ne sait trop comment, une prédilection marquée pour le judaïsme. Or, l'intrigue étant à la cour de Néron l'âme de toutes les affaires, les députés judaïtes mirent à profit cette heureuse circonstance pour gagner à leur cause le chef de l'État. La députation revint après avoir obtenu que le temple cesserait désormais de subir une injurieuse surveillance.

Quelques années plus tard, Poppée intervint une seconde fois en faveur de deux Judéens que le procurateur avait envoyés à Rome sous le coup d'une accusation criminelle, et qui étaient d'une piété si rigide qu'ils ne voulurent se nourrir que de fruits pendant leur séjour en prison, comme autrefois Daniel et ses compagnons. A la prière de Poppée, devenue alors impératrice, Néron leur rendit la liberté.

Festus étant mort, Néron lui donna pour successeur Albinus, qui pouvait passer pour juste et modéré en comparaison de ses devanciers et de ses successeurs. Avant l'arrivée d'Albinus, le grand prêtre Anan avait prétendu relever le sadducéisme à demi expirant et rétablir la juridiction criminelle dans son autorité première et selon les principes de cette secte. Anan forma en conséquence un tribunal qui traduisit à sa barre des innocents, les jugea et les condamna comme

violateurs de la Loi. Les Pharisiens, indignés de l'existence de ce Sanhédrin illégal et de sa procédure arbitraire, sommèrent le roi Agrippa de déposer le grand prêtre.

Quelques-uns d'entre eux allèrent mémé à la rencontre du procurateur Albinus pour accuser Anan d'avoir empiété sur les prérogatives judiciaires de Rome : ils obtinrent la déposition du grand prêtre sadducéen, dont le pouvoir usurpé n'avait duré que trois mois. Son successeur fut Josué ben Damnaï (61-62), qui dut bientôt céder la place à Josué ben Gamala (Gamaliel, 63-64). Ben Gamala avait épousé une opulente veuve, nommée Martha, de la famille pontificale de Boéthos. Cette femme obtint, dit-on, du roi Agrippa II, au pris de deux mesures de dinars d'or, la dignité de grand prêtre pour son mari. L'inimitié qui éclata entre Josué ben Damnaï et son heureux rival devint si violente, que leurs partisans échangeaient des injures et des coups de pierres dans les rues de Jérusalem.

Cependant, Josué ben Gamala ne doit pas être compté parmi les plus mauvais pontifes. La réforme et l'amélioration de renseignement, dont il fut le promoteur, témoignent de sa sollicitude pour l'intérêt général. C'est lui qui créa dans chaque ville des écoles publiques pour les enfants de plus de cinq ans. Mais Ben Gamala non plus ne garda pas longtemps ses fonctions : il dut céder la place à Matthia ben Théophilos (63), le dernier des vingt-huit pontifes élus par Rome et les Hérodiens.

Le procurateur Albinus (61-64) prit surtout à tâche d'exterminer les sicaires. Il exaspéra le peuple par des redevances écrasantes, dont il s'adjugeait personnellement une partie. Lorsqu'il apprit que son successeur venait d'être désigné, il fit exécuter ceux des sicaires, ses prisonniers, qui étaient le plus gravement compromis, et relâcher les autres moyennant rançon. Ce sont ces mêmes sicaires mis en liberté qui ont, depuis, envenimé la résistance populaire et souillé, par leurs cruautés, la plus juste des causes.

Le dernier procurateur, Gessius Florus, une créature de Poppée, se montra si impudemment partial, si cupide et si sanguinaire, qu'il précipita l'exécution du projet, depuis longtemps caressé par les mécontents, de secouer le joug de la tyrannie romaine. Florus était un de ces êtres dépravés pour qui rien n'est sacré, qui sacrifient tout à la soif de l'or et se jouent des serments les plus solennels. Ce que ses prédécesseurs faisaient dans l'ombre ou sous l'apparence des formes légales, il osa le faire ouvertement, le front haut et au mépris de la loi. Inaccessible à toute pitié, il n'avait d'indulgence que pour les sicaires, qui partageaient avec lui le produit de leurs rapines. Sous son administration, qui dura environ deux ans (64-66), nombre de villes furent pillées par ces sicaires, dont les brigandages restaient impunis. Les riches se voyaient forcés de transiger avec eux et avec leur puissant protecteur.

La situation était devenue tellement intolérable que la patience aurait échappé aux plus pusillanimes. Or, malgré ses longs malheurs, malgré le joug accablant qui pesait sur elle, malgré les violences qu'elle subissait chaque jour, le courage de la nation juive n'était point abattu. Rome ressemblait alors à une maison de fous ou de sybarites, où l'empereur entassait folies sur folies, crimes sur

crimes, avec la certitude de voir le sénat et le peuple applaudir à toutes ses fantaisies. Il n'y avait point d'assistance à attendre de lui, et il ne restait d'autre ressource à la nation que de compter sur elle-même ; ainsi pensaient tous les honnêtes gens, tous ceux qui n'étaient pas vendus à Rome, ou éblouis de sa vaine splendeur, ou effrayés de sa puissance. Dès ce moment, les gens de cœur songeaient à une insurrection. Le gouverneur Cestius Gallus avait eu vent de la sourde agitation qui fermentait parmi les Judéens; il en donna avis à Néron et lui signala, à plusieurs reprises, les projets de révolte qui couvaient en Judée. Néron ne l'écouta pas. Il avait bien le temps de songer à ces misères, absorbé qu'il était par la musique et les représentations théâtrales, occupé à célébrer des orgies ou à dicter des arrêts de mort ! L'impératrice Poppée, la protectrice des Judéens, n'était plus. Les courtisans ressemblaient tous à l'infâme Gessius Florus ; ils méprisaient les Judéens et riaient des frayeurs imaginaires de Gallus.

Gallus alors s'avisa d'un moyen qui devait montrer à la cour de Néron que la population judaïque était nombreuse et qu'il fallait compter avec elle. De concert avec Agrippa et le grand prêtre Matthia, il organisa, à l'occasion de la fête de Pâque, une manifestation pacifique, mais imposante. Une lettre circulaire fut adressée à tous les Judéens de la Palestine et du dehors, les invitant à venir en masse pour célébrer la fête. La foule des pèlerins accourus à Jérusalem (printemps de 66) de toutes les villes et bourgades de la Judée, de la Syrie, et sans doute aussi des bords de l'Euphrate et du Nil, fut si considérable que la ville pouvait à peine la contenir. La presse fut telle sur la montagne du temple, que plusieurs y périrent, ce qui fit nommer cette fête : la Pâque des écrasés. Gallus avait exigé qu'on fit le dénombrement du peuple, et voici comment on y procéda. De chaque agneau pascal, on offrait aux prêtres un rognon. On compta les rognons ainsi reçus, en calculant que chaque victime offerte provenait d'une société d'au moins dix personnes, et l'on arriva ainsi à établir que le nombre des personnes présentes à Jérusalem était d'environ trois millions. Cestius Gallus était venu lui-même à Jérusalem pour se rendre compte de la chose. La foule se pressa autour de lui, le suppliant d'avoir pitié des misères du peuple et de le délivrer de la peste du pays. Florus assistait à l'entretien, le sourire aux lèvres. Le gouverneur promit d'inspirer au procurateur des sentiments plus favorables. Sans doute, il envoya aussi à Rome un rapport sur l'énormité de la population qu'il avait eue sous les yeux. Toutefois, il s'était fort abusé sur la portée du dénombrement organisé par ses soins. Néron était alors dans tout l'enivrement de son orgueil et de sa fatuité. Lui, dont les triomphes étaient en apparence plus brillants que ceux de Pompée, de César et d'auguste, devait-il craindre les Judéens ? Il est à croire qu'il ne prit même pas la peine de lire le rapport de Cestius, ou, s'il le lut, il n'en tint aucun compte.

En Judée, et surtout dans la capitale, la jeunesse et les hommes d'action devenaient de jour en jour plus impatients de briser le joug de Rome. On n'attendait plus qu'un moment favorable offrant quelque chance de succès à l'entreprise. Un incident de peu d'importance, ou plutôt l'audace montrée à cette occasion par le procurateur Florus, et déborder la colère du peuple et ne lui permit pas d'écouter la voix de la prudence. II se produisit en effet de nouveaux froissements entre les Judéens et les Syriens de Césarée. Les premiers ne pouvaient

pardonner à Néron de les avoir privés de leur droit de cité, et les seconds, tout fiers de leur victoire, la faisaient durement sentir aux Judéens. Ce qui donnait surtout un caractère grave à ces froissements, c'est qu'ils cachaient, au fond, des haines invétérées de religion et de race. Pour redoubler l'humiliation des Judéens, un païen de Césarée fit couvrir de boutiques la place située devant leur synagogue et qui était sa propriété, si bien qu'il ne restait qu'un passage étroit pour pénétrer dans la synagogue. La bouillante jeunesse judaïque essaya d'empêcher les travaux. Florus s'immisça d'abord dans la querelle ; mais, gagné à prix d'argent, il consentit à observer la neutralité, et pour n'être pas témoin des scènes qu'il prévoyait, il se retira à Samarie, laissant les deux partis en présence. Un jour de sabbat (iyar, mai 66), pendant que les Judéens étaient à l'office, un Grec immola des oiseaux dans un vase de terre, à l'entrée de la synagogue. C'était une allusion à l'accusation, lancée par certains écrivains contre les Hébreux, de descendre des lépreux expulsés d'Égypte. La jeunesse judaïque s'en émut, courut aux armes et tomba sur ses agresseurs. La bataille dura longtemps et finit par la défaite des Judéens. Ceux-ci aussitôt quittèrent la ville en masse, emportant leurs livres sacrés, et se réfugièrent à Narbata, petite bourgade voisine, d'où ils envoyèrent une députation au procurateur, à Samarie. Les délégués rappelèrent à Florus le présent qu'il avait reçu et la promesse qu'il avait faite de leur prêter son appui. Mais lui, au lieu de les écouter, leur parla durement et les tit jeter en prison.

La nouvelle de cet acte de violence mit en émoi toute la population de Jérusalem ; mais avant qu'elle prit prendre une résolution, Florus la provoqua comme par un nouveau défi : il ordonna aux préposés du temple de lui remettre dix-sept talents, pris dans le trésor sacré, desquels il prétendait avoir besoin pour le service de l'empereur. À cet ordre, dont le vrai motif était facile à deviner, le peuple se rassembla sur la place du temple, comme pour protéger le sanctuaire menacé. Les uns se répandirent en plaintes ; d'autres, plus hardis, invectivèrent contre le procurateur et par-coururent les rangs avec une aumônière, comme s'ils voulaient faire une collecte en faveur de ce pauvre Florus. Mais celui-ci se rendit en personne à Jérusalem, comptant bien y trouver l'occasion de satisfaire sa cupidité et ses goûts sanguinaires. Il s'installa devant le palais d'Hérode, fit comparaître devant lui le grand prêtre et les principaux habitants, et exigea qu'on lui livrât ceux qui avaient osé l'insulter. En vain, humbles et tremblants, ils cherchèrent à pallier les faits et implorèrent le pardon des coupables ; Florus ordonna à ses soldats de piller le quartier des riches. Les Romains se ruèrent comme des démons à travers la ville, envahirent le marché du quartier haut et les rues voisines, égorgèrent hommes, femmes et enfants, saccagèrent les maisons et les mirent au pillage. Ce seul jour (16 iyar 66) vit périr plus de 3.600 Judéens valides. Ceux qui furent faits prisonniers, Florus les fit battre de verges et mettre en croix. C'est en vain que la princesse Bérénice se jeta aux genoux de Florus, le suppliant d'arrêter le massacre : le procurateur ne l'écouta point. Bérénice courut elle-même les plus graves dangers et dut se réfugier dans son palais.

Le lendemain, une immense multitude se réunit dans la ville haute (Sion) à moitié détruite, mêlant à ses lamentations sur les morts des imprécations contre le meurtrier. Les principaux d'entre les Judéens parvinrent, non sans peine, à

contenir les colères de cette foule. Cependant Florus, de plus en plus audacieux, exigea comme preuve de soumission que le peuple se portât à la rencontre des troupes qu'il amenait et les saluât de ses acclamations. Ce ne fut pas chose facile aux préposés du temple de décider la foule à obéir, car les patriotes protestaient contre cette nouvelle humiliation et avaient fait partager leurs sentiments à beaucoup de leurs frères. Grâce aux efforts des anciens grands prêtres, le peuple se résigna à faire bon accueil aux troupes. Mais l'arrière-pensée du procurateur se révéla bientôt. Les Judéens avaient fait le pénible sacrifice d'aller au-devant des soldats romains avec des démonstrations amicales : or, ceux-ci, endoctrinés par Florus, les regardaient d'un air farouche, sans répondre à leurs salutations. Au premier murmure que laissa échapper la foule mécontente, les soldats se jetèrent sur elle, la dispersèrent, la foulèrent aux pieds de leurs chevaux. Un désordre effroyable se produisit aux portes de la ville. La route qui conduisait du faubourg de Bézétha dans Jérusalem était jonchée de corps meurtris, écrasés, assommés. En voyant les Romains se diriger vers la forteresse Antonia et le temple, les Judéens avisés comprirent que Florus n'avait d'autre objectif que le trésor sacré, et se hâtèrent de le prévenir. Ils firent pleuvoir sur les soldats une grêle de pierres pour leur barrer le passage, et démolirent les galeries qui reliaient la forteresse au temple (17 iyar). Dès lors, le procurateur dut renoncer à l'espoir de devenir un autre Crassus. Sans y songer, les habitants de Jérusalem venaient de faire la première étape de l'insurrection.

Voyant l'attitude résolue du peuple, Florus perdit courage. Il déclara aux chefs de la ville que, dans l'intérêt de la tranquillité, il allait se retirer avec ses troupes, et ne laisserait à Jérusalem qu'une petite garnison. Ceux-ci lui ayant fait observer que les soldats étaient généralement haïs du peuple à cause de leurs procédés barbares, Florus leur permit de désigner eux-mêmes la cohorte qui avait pris la part la moins considérable au massacre. Les chefs de la ville désignèrent la cohorte commandée par Métilius, dont le caractère faible et irrésolu leur paraissait une garantie contre le retour des troubles. Aussitôt que Florus fut parti, l'agitation fiévreuse qui régnait dans la ville fit place à de froides et énergiques résolutions. La population se divisa en deux partis, le parti de la révolution et celui de la paix. Le premier se composait surtout de jeunes gens qui suivaient les principes des zélateurs, qui voulaient, au péril de leur vie, en finir, avec la tyrannie romaine et reconquérir la liberté perdue. Ce parti, d'ailleurs, ne manquait pas d'intelligence politique : il avait noué des relations avec la famille royale d'Adiabène, si dévouée au judaïsme, et avait su mettre dans ses intérêts les communautés partho-babyloniennes. Les membres de ce parti s'engagèrent, par un serment solennel, à mourir plutôt que de se rendre aux Romains ; et ce serment, ils le gardèrent au milieu des mêlées furieuses, sous la grêle des flèches, dans les tortures même et devant les fauves du cirque. L'âme de ce parti de la révolution était Éléazar ben Hanania, d'une famille de grands prêtres. Éléazar était très versé dans la science de la Loi ; il appartenait à la rigide école de Schammaï, sympathique en majeure partie aux zélateurs. — Au parti de la paix appartenaient les sages, les Hillélites, ennemis de la guerre par principe ; les notables, qui tenaient leur pouvoir de Rome ; les riches, qui craignaient pour leurs biens. Tout en exécrant Florus, ils désiraient le maintien du statu quo sous le sceptre de Rome. Dans leur naïveté, ils ne comprenaient pas que le mal dont

souffrait la Judée résidait, non dans la personnalité d'un procurateur, mais dans le système de tutelle et d'exploitation qui pesait sur le pays, dans l'antipathie absolue entre les gouvernants et les gouvernés, entre l'élément étranger et l'élément indigène. Les meilleurs procurateurs, avec la plus ferme volonté de maintenir l'ordre et la légalité, n'auraient pu éviter de blesser la susceptibilité de la nation et de provoquer des froissements continuels.

Malgré la violence de ses griefs contre les Romains, la masse était encore indécise, ou du moins ne s'était pas encore portée aux résolutions extrêmes : aussi chacun des deux partis cherchait-il à la gagner à sa cause. Les amis de la paix se donnaient toutes les peines imaginables pour calmer le ressentiment populaire et pour présenter, d'autre part, au gouverneur de Syrie, Cestius, la résistance du peuple contre Florus sous un jour favorable, en mettant les récents désordres sur le compte du procurateur. Ils se hâtèrent d'informer Cestius de ce qui s'était passé, en le priant de venir à Jérusalem pour constater les déprédations causées par Florus, et se convaincre par lui-même des dispositions inoffensives du peuple. Cestius, trop nonchalant pour se livrer à une enquête personnelle, envoya à sa place Néapolitanus, un de ses capitaines. Cependant, les chefs du parti révolutionnaire avaient si bien travaillé le peuple, qu'il s'était décidé à refuser le paiement de l'impôt. Par contre, le roi Agrippa, qui avait de bonnes raisons pour appuyer le parti de la paix, convoqua le peuple afin de l'éclairer sur les dangers auxquels il s'exposait. Du haut d'une galerie (le Xyste) située en face du temple, il harangua la foule, ayant à ses côtés la princesse Bérénice, qui avait intercédé si chaleureusement pour les victimes de Florus et qui prêtait au roi judéen l'appui de sa popularité.

Dans son discours, Agrippa énuméra toutes les raisons bonnes on mauvaises qu'on pouvait invoquer contre la guerre. Ses paroles firent une impression profonde sur la plupart des auditeurs. Ils s'écrièrent qu'ils ne nourrissaient aucune haine contre les Romains, et qu'ils voulaient seulement être débarrassés de Florus. Si vos dispositions sont véritablement pacifiques, répliqua le roi, restaurez les galeries que vous avez abattues et payez à l'empereur les impôts arriérés. Un instant on put croire que l'ancien ordre de choses allait être rétabli. On se mit à restaurer les colonnades, et des Judéens se répandirent dans les villes et villages des environs pour recueillir les impôts. Encouragé par ce premier succès et comptant sur son influence, Agrippa voulut risquer un pas de plus et persuader au peuple d'obéir à Florus jusqu'à la nomination de son successeur. Cette maladroite exigence remit tout en question. Le parti de la révolution reprit le dessus dans l'opinion publique ; on jeta des pierres au roi et on le força de quitter la ville. Le peuple, qui avait déjà été tant de fois trompé, voyant Agrippa soutenir la cause de Florus, de l'homme qui incarnait en lui l'injustice et l'impudence, craignait de subir de nouvelles intrigues et de nouvelles déceptions. Après le départ d'Agrippa, il ne pouvait plus être question de payer les impôts. On était heureux d'être délivré de ce fardeau, et les collecteurs n'osèrent sans doute, au milieu de la surexcitation générale, recourir à la force pour faire leurs rentrées. Le jour de l'abolition de l'impôt fat inscrit comme un jour de victoire (25 siwan - juin). — Entre temps, les sicaires n'étaient pas restés inactifs. Ils s'étaient réunis sous la conduite de

Menahem, un descendant de Juda le Galiléen, s'étaient emparés de la forteresse de Massada (près de la mer Morte), en avaient massacré la garnison et pillé le magasin d'armes.

Profitant habilement de l'effervescence populaire, le zélateur Éléazar chercha à la pousser jusqu'à la rupture complète avec Rome. Il sut amener les prêtres placés sous ses ordres à ne plus accepter désormais ni dons ni sacrifices des païens. Telle était l'autorité de cet homme que, dès ce moment, on cessa d'offrir des sacrifices pour l'empereur. C'était l'acte décisif de l'insurrection par là, on signifiait en quelque sorte à Néron le refus d'obéissance. Le parti de la paix comprit bien toute la portée du fait et essaya de l'annuler. Les docteurs les plus considérés (appartenant sans doute à l'école de Hillel) déclarèrent dans une assemblée du peuple qu'il était illégal de fermer le sanctuaire aux offrandes des païens. Des hommes blanchis dans le sacerdoce vinrent affirmer qu'il était d'usage immémorial d'accepter les présents des étrangers. Mais les prêtres en fonctions ne voulurent rien écouter et se jetèrent à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire. Dès lors, le temple fut entièrement entre les mains d'Éléazar et devint le foyer de l'insurrection.

Le parti de la paix voyait avec douleur les progrès de cet esprit de révolte et s'efforçait d'en modérer l'ardeur, afin de prévenir une explosion dangereuse ; mais les moyens qu'il employa pour étouffer la flamme ne servirent qu'à l'attiser. On envoya une députation à Florus, une autre à Agrippa, pour les prier d'envoyer sur-le-champ à Jérusalem des forces suffisantes. Soit par crainte, soit par haine des Judéens qu'il voulait laisser se compromettre de plus en plus, Florus ne bougea point. Mais Agrippa envoya au secours des modérés, sous la conduite de Philippe de Bathyra, trois mille cavaliers auranites, batanéens, trachonites. En arrivant à Jérusalem, ceux-ci trouvèrent la cité basse et la montagne du temple occupées par les zélateurs : il ne leur restait plus que le riche quartier de la ville haute. Entre les deux partis s'engagea une lutte acharnée, à laquelle prirent part les troupes royales et la garnison romaine, et qui dura sept jours (8-14 ab), sans amener aucun résultat. Mais le 15 ab, à la Xylophorie (Fête du Bois), la situation changea. Les zélateurs refusèrent aux modérés l'accès du temple ; ils gagnèrent à leur cause la foule accourue à la fête et firent même bon accueil aux sicaires, qui s'étaient glissés parmi les visiteurs. Grâce à ces renforts, les zélateurs purent déloger leurs adversaires de la ville haute, dont ils se rendirent maîtres. La fureur populaire se déchaîna alors contre les amis des Romains : le palais du roi Agrippa, celui de la princesse Bérénice, la maison du riche pontife Hanania et les archives renfermant les inscriptions de dettes furent livrés aux flammes. Les partisans de Rome s'enfuirent épouvantés ; les uns se cachèrent dans des cloaques, les autres s'enfermèrent avec les troupes dans le palais d'Hérode, à l'ouest de la ville. Le lendemain, les zélateurs assiégèrent, dans la tour Antonia, la garnison romaine, qui, forcée au bout de deux jours, fut passée au fil de l'épée (17 ab). Delà, ils se portèrent vers le palais d'Hérode, où se trouvaient les troupes romaines et les soldats d'Agrippa. Après dix-huit jours de siège et de combats incessants, la garnison capitula. Les troupes judaïques commandées par Philippe purent se retirer librement ; mais les Romains, trop fiers pour demander grâce, quittèrent le

palais et se réfugièrent dans les trois tours des murailles : Hippicos, Phasaël et Mariamne. Après le départ des Romains, les sicaires, sous la conduite de Menahem, pénétrèrent dans leur camp, où ils égorgèrent tous ceux qui n'avaient pu fuir (6 éloul, août-septembre).

Mais bientôt les zélateurs patriotes durent reconnaître combien pouvait leur nuire le concours des sicaires, dont les excès menaçaient de souiller la sainte cause pour laquelle ils avaient pris les armes. Menahem et ses gens, enflés de leur victoire sur les troupes d'Agrippa, se comportèrent avec une cruauté révoltante. En outre, Menahem réclamait le commandement en chef et montrait en toutes choses une intolérable arrogance. Une altercation s'ensuivit entre Éléazar et Menahem, et des mots on en vint aux voies de fait, lorsque Menahem voulut entrer dans le temple, revêtu des insignes royaux provenant du pillage. Les sicaires furent vaincus. Menahem, qui s'était réfugié dans le quartier de l'Ophia, fut pris et exécuté, et un faible reste de ses bandes, sous la conduite d'Éléazar ben Jaïr, put se mettre à l'abri dans la forteresse de Massada, occupée par leurs compagnons.

Après ce sanglant épisode, les zélateurs, conduits par Éléazar, allèrent assiéger les troupes romaines. Leur chef Métilius se vit enfin réduit à demander grâce. Les délégués des Judéens, avec lesquels il parlementa, promirent aux Romains de les laisser sortir sains et saufs, sans armes ni bagages ; mais ils n'eurent pas plus tôt rendu leurs épées et leurs boucliers, que la bande d'Éléazar se jeta sur eux et les massacra jusqu'au dernier. Seul Métilius, ayant promis, dans sa terreur, d'embrasser le judaïsme, eut la vie sauve et devint le trophée vivant du triomphe remporté sur les Romains. Le jour où Jérusalem fut ainsi purgée de ses ennemis (17 éloul) fut mis au nombre des jours de victoire. La conduite d'Éléazar et de son parti, dans cette circonstance, montre bien la pureté et l'élévation des mobiles qui les faisaient agir. La ville était entre leurs mains, leurs adversaires entièrement à leur merci, et pourtant les sources historiques ne nous offrent aucune trace de persécutions qu'ils auraient exercées.

Or, jusque-là, la révolte n'était pas sortie de son foyer, Jérusalem. Le reste de la Judée, bien que la fermentation n'y fût pas moindre, était resté, pendant tout le cours de ces événements, dans le calme et l'expectative. Mais Florus, qui, lui aussi, s'était tenu coi dans Césarée, fit si bien que la révolution, comme un fleuve de feu, se répandit dans le pays entier, et même au delà de ses frontières. A la nouvelle de la lutte des zélateurs contre la cohorte romaine de Jérusalem, les Grecs et les Syriens de Césarée tombèrent sur les Judéens qui étaient revenus dans cette ville. Il y eut un massacre effroyable ; environ deux mille Judéens, dit-on, périrent alors, et il est à supposer qu'ils vendirent chèrement leur vie. Il ne resta plus un seul Judéen dans Césarée. Par l'ordre de Florus, les fuyards furent arrêtés, mis aux fers et jetés sur des galères comme esclaves. L'horrible massacre de Césarée inspira à toute la population de Judée comme un enivrement de fureur et exalta sa haine contre les païens jusqu'au délire. Comme par une convention tacite, il se forma partout des bandes qui attaquèrent la population païenne, massacrant les personnes, brûlant les maisons, saccageant les propriétés. Ces expéditions sanglantes provoquèrent des représailles de la part des païens de la Judée et de la Syrie. Beaucoup de villes,

soit de Judée, soit de Syrie, étaient séparées en deux camps, qui pendant le jour se combattaient sans relâche et passaient la nuit à s'observer mutuellement. Dans la ville de Bethsan, la haine de race provoqua une scène qui ouvrit la série des horribles suicides, si nombreux dans l'histoire de la destruction du temple. Les habitants païens de cette ville avaient fait un pacte avec la population judaïque et promis de vivre en paix avec elle, si elle voulait les aider à repousser les attaques des bandes ennemies. Les Judéens de Bethsan remplirent loyalement cette condition du traité, combattirent sans pitié leurs propres frères, et les chassèrent du voisinage de leur ville. Dans cette lutte se distingua entre tous un Judéen d'une force colossale et d'un grand courage, Siméon ben Saül. Or dès que les païens se virent hors de danger, ils se jetèrent nuitamment sur les Judéens sans défiance, et tuèrent en masse cette population d'environ treize mille âmes. Seuls Siméon et les siens purent échapper au carnage ; grâce à la défense désespérée de ce héros et à son attitude menaçante, les assassins reculèrent. Mais irrité contre lui-même d'avoir fait cause commune avec des païens contre ses coreligionnaires, Siméon voulut se donner la mort de ses propres mains. Après avoir tué ses vieux parents, sa femme et ses enfants, il se perça la poitrine de son épée et tomba expirant sur les cadavres des siens.

Née à Césarée, la guerre entre Judéens et païens s'étendit jusqu'à Alexandrie, et là aussi fit couler des flots de sang israélite ; calamité d'autant plus navrante que c'est un apostat qui en fut l'auteur. Les Grecs d'Alexandrie, dont la jalousie contre leurs concitoyens judaïtes n'était pas éteinte, songeaient à s'adresser à Néron pour obtenir que les Judéens fussent dépouillés des droits que Claude leur avait confirmés solennellement. A cet effet, ils se réunirent dans l'amphithéâtre pour nommer une ambassade. Quelques Judéens s'étaient glissés dans l'assemblée, saisie de fureur à leur vue, la foule se rua sur eux en les traitant d'espions, et traîna trois d'entre eux à travers les rues pour les brûler vifs. Les Judéens, outrés de ces mauvais traitements infligés à leurs frères, accoururent armés de torches et menacèrent de mettre le feu à l'amphithéâtre où les Grecs étaient encore rassemblés. Le gouverneur Tibère Alexandre se mêla à la querelle, que son intervention ne fit qu'envenimer : les Judéens le haïssaient comme apostat et lui reprochèrent sa défection. Perdant toute, mesure, Tibère Alexandre déchaîna ses légions sur le quartier des Judéens et lâcha la bride à leurs instincts mal contenus. Les soldats, avides de sang et de pillage, semblables à des bêtes fauves, se ruèrent sur le riche quartier du Delta, brûlèrent les maisons et remplirent les carrefours de sang et de cadavres. Cinquante mille Judéens périrent dans ce massacre, et celui qui l'avait commandé était le propre neveu de cet ardent patriote, le philosophe Philon !

Ainsi le branle donné par le chef des zélateurs, Éléazar ben Hanania, avait acquis une extension redoutable : la révolution, mise en goût par le premier sang, gagnait de plus en plus, mordait au cœur les plus indifférents et faisait de la nation presque entière une armée de zélateurs. Le nombre des combattants croissait de jour en jour ; les secours attendus de l'Adiabène et de la Babylonie étaient arrivés. Les membres de la famille royale d'Adiabène, les fils et les frères du roi Izate, Monobaze et Kénédaï, se mirent à la disposition des Judéens et tinrent ferme

jusqu'au bout. Trois héros, qui à eux seuls valaient une armée, étaient venus à Jérusalem : Niger, de la Transjordanie, Silas le Babylonien et Siméon Bar-Giora, le sombre patriote.

Cestius Gallus, le gouverneur de la Syrie, à qui incombait la tâche de veiller à l'honneur des armes romaines et de garder intacts les territoires confiés à ses soins, ne pouvait tolérer plue longtemps la marche envahissante de l'insurrection. Il joignit à ses légions les troupes auxiliaires des petits princes voisins. Agrippa lui fournit de son côté trois mille fantassins et deux mille cavaliers, et lui offrit de guider les troupes romaines à travers la Judée, dont le terrain, coupé de montagnes et de ravins, était si difficile. Cestius marcha donc sur la Judée à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes, armée aguerrie, avec laquelle il ne doutait pas de pouvoir écraser d'un seul coup les rebelles. Dans sa marche le long de la côte, il sema partout la mort et la ruine.

Dès qu'ils surent l'ennemi dans le voisinage de Jérusalem, les zélateurs, nonobstant la sainteté du sabbat, coururent aux armes et montrèrent bientôt qu'ils ne craignaient pas les légions romaines. Cestius avait fait halte à Gabaot, à un mille de Jérusalem, espérant peut-être la soumission des rebelles. Mais les zélateurs attaquèrent son armée avec une telle impétuosité qu'ils en enfoncèrent les rangs, et du premier choc abattirent plus de cinq cents Romains, tandis qu'eux-mêmes ne perdirent que vingt-trois hommes (26 tischri, octobre). Sans l'arrivée de la cavalerie accourue au secours des légions, celles-ci eussent été anéanties ce jour-là. Les vainqueurs retournèrent à Jérusalem chargés d'un riche butin, chantant des hosanna et se livrant à une bruyante allégresse, tandis que Cestius resta trois jours inactif dans son camp, sans oser avancer.

Ce fut seulement au quatrième jour que l'armée romaine s'approcha de la ville. Les zélateurs avaient abandonné les quartiers extérieurs, qui n'offraient pas un abri suffisant, et s'étaient retirés à l'intérieur de la ville et dans le temple, que protégeaient de solides remparts. Les Romains entrèrent aussitôt dans les faubourgs, détruisirent celui de Bézétha et vinrent asseoir leur camp à l'ouest de la ville, en face du palais d'Hérode (30 tischri). Mais les zélateurs ne perdirent pas courage : ils précipitèrent du haut des murailles les mauvais citoyens qui, sur le conseil d'Anan ben Jonathan, voulaient ouvrir les portes à l'ennemi, et se préparèrent à défendre vigoureusement leurs positions. Cinq jours durant, les Romains multiplièrent leurs assauts ; mais les projectiles lancés par les Judéens les forcèrent à se replier. Ce n'est que le sixième jour qu'ils réussirent à miner en partie, du côté du nord, le mur du temple. Cependant Cestius, jugeant imprudent de continuer la lutte avec des ennemis dont l'enthousiasme avait fait des héros et qui, pouvaient faire une longue résistance, n'osa poursuivre ses avantages. Les pluies d'automne étaient imminentes, sinon déjà commencées, et les convois de vivres devenaient impossibles. C'est à cette considération sans doute, non à une frayeur pusillanime, qu'il faut attribuer la retraite de Cestius.

Dès que les habitants de Jérusalem s'aperçurent du départ inattendu des Romains, ils se mirent à leur poursuite et les attaquèrent du haut des crêtes de

montagnes, les harcelant en flanc et à dos, parce que l'armée romaine était forcée de suivre, sans s'en écarter, les routes frayées à travers les vallées et les gorges. Les chemins étaient jonchés de cadavres romains, et plus d'un officier supérieur y laissa la vie. Lorsque l'armée arriva au camp de Gabaot, elle se vit entourée d'une nuée de bandes judaïques. Cestius, qui ne se sentait plus en sûreté, battit précipitamment en retraite, abandonnant ses bagages à l'ennemi. Dans le défilé de Béthoron, ce fut bien pis encore : l'armée romaine se vit assaillie sur tous les points ; le désordre se mit dans ses rangs, et, sous la grêle de flèches que les Judéens faisaient pleuvoir du flanc des montagnes, la défense devint impossible. La marche ne fut plus qu'une fuite désordonnée, et les Romains auraient été écrasés jusqu'au dernier, si la nuit n'avait arrêté la poursuite des Judéens. Craignant de voir se renouveler le lendemain cette lutte meurtrière, Cestius eut recours à un stratagème pour tromper l'ennemi, campé pendant toute la nuit autour de Béthoron : il laissa derrière lui quatre cents vaillants soldats, et fit défiler sans bruit tout le reste de l'armée. A l'aube du jour, lorsque les Judéens s'aperçurent de la ruse, les Romains avaient déjà gagné de l'avance. Après avoir massacré les quatre cents soldats laissés en arrière, les Judéens poursuivirent l'armée romaine jusqu'à Antipatris, sans toutefois pouvoir l'atteindre. Ils revinrent à Jérusalem, chargés de riches dépouilles, armes et engins de siège, dont ils se servirent plus tard contre leurs ennemis. Le trésor militaire de Cestius, qui était également tombé entre leurs mains, alla grossir le trésor du temple. Dans cette première campagne contre ces Judéens si dédaignés, l'armée romaine avait perdu environ six mille hommes ; la légion que Cestius avait amenée d'Antioche comme troupe d'élite avait perdu son aigle, ce qui passait chez les Romains pour le comble de l'ignominie et équivalait à une honteuse défaite.

Les zélateurs rentrèrent à Jérusalem (8 marheschwan, octobre) en chantant des hymnes guerriers, l'âme remplie de joyeuses espérances. L'heureuse époque des Hasmonéens semblait revenue, leurs exploits semblaient même dépassés. Ne l'avait-on pas battue, mise en déroute, cette armée romaine partout si redoutée ? En moins de six mois, quel incroyable changement ! Alors tout tremblait devant le timide Florus et sa pauvre troupe, et maintenant les Romains étaient en fuite ! La grâce divine ne les protégeait-elle pas visiblement comme elle avait protégé leurs pères ? Et l'âme des zélateurs s'épanouissait dans la confiance de l'avenir. Comme nous avons, disaient-ils, vaincu les deux capitaines (Métilius et Cestius), ainsi vaincrons-nous leurs successeurs. Ils se croyaient en droit désormais de considérer comme traître à la patrie, comme ennemi du judaïsme quiconque parlait encore de traiter avec les Romains. Pour le moment, les amis de la paix avaient perdu la partie. Ceux qui tenaient pour Rome n'osaient manifester leurs sentiments ; beaucoup d'entre eux quittèrent secrètement Jérusalem ; d'autres feignirent d'épouser les haines patriotiques des zélateurs et d'aspirer à la liberté. Les deux frères hérodiens, Kostobar et Saül, se rendirent en Grèce, auprès de Néron, pour lui expliquer les causes de l'insurrection, en attribuer toute la responsabilité à Florus et assurer l'empereur de l'invariable dévouement de la nation judaïque. Mais les zélateurs, dans l'ivresse de leur victoire, frappèrent des monnaies avec l'inscription : A la délivrance de Jérusalem. Les Samaritains eux-mêmes, renonçant à leurs vieilles rancunes contre les Judéens, firent, en haine de Rome, cause commune

avec leurs adversaires de la veille. Seuls les judéo-chrétiens s'étaient déjà si bien désintéressés de la cause nationale qu'ils abandonnèrent Jérusalem pour émigrer à Pella, ville païenne au delà du Jourdain.

Dans la capitale régnait un mouvement extraordinaire, qui lui donnait un aspect tout nouveau. Partout on forgeait des armes et on fabriquait des machines de guerre afin d'être prêt en cas de nouvelles attaques. Les murailles étaient fortifiées et crises en état de défense, de façon à soutenir un long siège. La jeunesse s'exerçait continuellement au maniement des armes. L'enthousiasme suppléait à l'expérience militaire. Dans la Judée entière, les patriotes relevaient la tête et formaient des comités provisoires pour organiser les préparatifs d'une lutte formidable. Des Judéens de l'étranger s'associaient à ces efforts avec une ardeur passionnée.

On ne peut douter que le Grand Sanhédrin n'ait recouvré à cette époque son autorité absolue et, par suite, la haute direction des affaires politiques et militaires. Il avait à sa tête Siméon ben Gamaliel, un descendant de Hillel, qui, au dire de son adversaire même, était un homme de sens et d'énergie et qui, si on l'eût toujours écouté, aurait assuré à l'insurrection les meilleurs résultats. Sans être du parti des zélateurs à outrance, il voulait cependant qu'on menât énergiquement la campagne, et il appuyait de toute son autorité ceux qui voulaient faire de la révolution une vérité. Sur des monnaies de la première et de la deuxième année de l'indépendance judaïque se lit l'inscription : SIMÉON, NASSI (prince ou président) D'ISRAËL.

La défaite de Cestius ne fit qu'accroître la haine des gentils contre leurs voisins de Judée. Soit pour prévenir leurs attaques, soit pour venger l'échec infligé aux Romains, ils se réunirent en masse et immolèrent sans pitié les Judéens domiciliés parmi eux, hommes, femmes et enfants. Ces boucheries soulevaient d'autant plus d'horreur chez les patriotes que la plupart des communautés ainsi frappées étaient innocentes et n'avaient pas pris la moindre part à la révolte. Naturellement, les Judéens vengèrent, comme ils purent, ces atrocités sur les gentils de leur voisinage, qui à leur tour usèrent de représailles. Ainsi s'accrut la haine de race entre les Judéens d'une part, les Romains et les Grecs d'autre part, et cette animosité s'étendit fort au delà des frontières étroites de la Palestine. Or, en voyant que toutes les populations circonvoisines, Syriens, Grecs, Romains, Alexandrins, faisaient de la cause de l'empereur leur cause propre, les ultra-zélateurs se crurent en droit d'englober toute la gentilité dans leur haine contre Rome. Les membres de l'école de Schammaï, composée en majeure partie de zélateurs, paraissent avoir constitué un synode on fut émise la proposition d'établir une séparation complète entre Judéens et païens, de supprimer tout commerce et toute relation avec ces derniers. Dorénavant, il était défendu aux Judéens d'acheter aux marchands étrangers du vin, de l'huile, du pain ou tout autre aliment. Ces diverses défenses sont connues sous le nom des dix-huit choses. Ainsi le rigorisme religieux et le zélotisme politique se donnaient la main à cette époque orageuse et troublée. Mais les Hillélites, modérés en politique comme en religion, repoussaient ces mesures séparatistes et méticuleuses. — Or, le zélotisme s'était donné carrière dans la convocation du synode. Éléazar ben Hanania, probablement le chef des

zélateurs, avait rassemblé les membres des deux écoles rivales dans sa propre maison, et il avait eu soin d'aposter à l'entrée des hommes armés, avec la consigne de ne laisser sortir personne. Un grand nombre de docteurs hillélites trouvèrent, dit-on, la mort dans la bagarre occasionnée par les débats. Aussi, ce jour de violence, où les Schammaïtes firent voter de haute lutte les dix-huit choses, fut rangé plus tard au nombre des jours néfastes (9 adar, février 67).

Cependant les préparatifs militaires marchaient de front avec les mesures d'ordre intérieur et se poursuivaient avec une incessante activité. Avant tout, on se préoccupa de choisir des chefs capables de conduire les opérations. Ce fut le peuple, à ce qu'il semble, qui procéda à cette élection. Il se produisit sans doute un incident qui provoqua des dispositions peu favorables aux ultra-zélateurs, puisque Éléazar ben Hanania, la cheville ouvrière de ce grand mouvement, n'obtint que le titre de gouverneur du petit canton de l'Idumée, et dut encore partager ces fonctions avec un collègue. Un autre zélateur à outrance, Éléazar ben Siméon, qui avait notablement contribué à la défaite de Cestius, fut laissé dans l'ombre par les électeurs, malgré ce service et la noblesse de son origine. Par contre, des Judéens modérés, quelques-uns même anciens amis de Rome, obtinrent les préférences du peuple. Joseph ben Gorion et Anan, fils d'Anan, qui avait été quelque temps grand prêtre, reçurent l'importante mission de surveiller Jérusalem et les travaux de fortification. Outre ceux-ci, on nomma encore cinq gouverneurs pour diverses parties du pays. Le poste le plus considérable fut confié à Josèphe ben Matthia[1]. Le peuple se laissait encore éblouir par le prestige de la noblesse et ne pouvait se résoudre à élever au premier rang des hommes courageux et dévoués, mais obscurs. Le centre de gravité du gouvernement résidait dans le Grand Sanhédrin et, par suite, dans son président, Siméon ben Gamaliel, ainsi que dans ses assesseurs Anan et Joseph ben Gorion. Bien que Siméon fût, le chef des Pharisiens et que l'ancien grand prêtre, Anan, ne fit pas mystère de ses opinions sadducéennes, cette divergence dans leurs idées religieuses ne les empêcha pas de marcher d'accord. L'amour du pays dominait chez eux les querelles de parti. Toutefois, l'unité n'était qu'apparente : les membres nobles du Sanhédrin, au fond partisans de Rome, jetaient souvent, par leur dissidence, le trouble et l'incertitude dans les délibérations. Le dissentiment dans les vues produisait des demi-mesures et paralysait l'énergie de l'exécution. D'ailleurs, le Sanhédrin dut plus d'une fois céder à la volonté populaire, volonté changeante et toujours maîtresse en temps de révolution.

Après deux ans à peine d'une administration tiraillée et sans force, le Sanhédrin tomba sous le poids de son inertie et dut abandonner les rênes aux plus fougueux zélateurs.

NOTE
[1] Flavius Josèphe, l'historien.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XVIII — La guerre de Galilée — (66-67)

Le pays de Galil, — la Galilée, — dont la défense avait été confiée à Josèphe ben Matthia, était, par sa topographie, son étonnante fertilité, sa forte population, le poste le plus important après Jérusalem, dont il était comme le boulevard. Il se divisait en haute et basse Galilée.

Foyer de passions ardentes, patrie du zélateur Juda et de Jésus de Nazareth, la Galilée ne pouvait rester impassible en présence de la révolte de Jérusalem et de la défaite de Cestius. Elle se jeta dans la lutte avec cet élan primesautier qui ne calcule pas, qui ne laisse point de place à la réflexion. Et comment les Galiléens auraient-ils pu rester indifférents lorsqu'ils voyaient, dans leur voisinage immédiat, leurs frères égorgés par les gentils ? Journellement accouraient auprès d'eux des fugitifs judéens cherchant appui et protection. Eux-mêmes avaient tout à craindre des païens du voisinage. Aussi la plupart des villes, grandes et petites, se mettaient en mesure de résister à une attaque et attendaient les instructions du grand conseil de Jérusalem. Trois foyers d'insurrection se formèrent dans la Galilée : Gischala au nord, Tibériade au sud et Gamala en face de Tibériade, sur la rive orientale du lac. Les habitants judéens de Gischala furent en quelque sorte provoqués à la révolte. La population païenne des villes voisines, Tyriens, Soganiens et Gabaréniens, s'était coalisée contre Gischala, l'avait surprise, mise au pillage et détruite en partie par le feu. Alors un homme se rencontra qui se mit à la tète des Gischaliens exaspérés ; cet homme, qui devait soutenir jusqu'à la dernière heure la lutte suprême et devenir, avec Siméon Bar-Giora, la terreur des Romains, c'était Johanan (Jean), fils de Lévi. Jean de Gischala commença sa carrière en réunissant sous son drapeau les mécontents de la haute Galilée, en appelant à lui les fugitifs des villes syriennes, pour attaquer avec leur aide la population païenne des villes voisines et en châtier les déprédations. Jean était sans fortune et de complexion maladive ; mais c'était une de ces âmes de feu qui, maîtresses de leur corps, savent triompher des difficultés de la vie et forcer les circonstances à servir leurs desseins. Au début de l'insurrection de Galilée, il bornait son ambition à relever les murs de sa ville natale et à faire de Gischala le centre de la résistance, pour empêcher les ennemis du voisinage de recommencer leurs attaques et opposer un rempart de plus à la puissance romaine. Mais plus tard, s'étant enrichi en vendant de l'huile aux Judéens de Syrie et de Césarée de Philippe, qui ne pouvaient faire usage de

l'huile des païens, il employa cette fortune à entretenir des bandes de patriotes. Il avait ainsi réuni plus de quatre mille hommes, dont le nombre grandit chaque jour.

A Tibériade, autre foyer de la lutte, le parti de l'insurrection avait à combattre des adversaires dévoués à Rome, et il en résulta de fâcheux tiraillements. La belle cité sise au bord du lac appartenait depuis plusieurs années au roi Agrippa, et, sous le gouvernement de ce prince, elle n'était pas trop malheureuse. Cependant la majeure partie de la population tenait pour les zélateurs et cherchait à se soustraire à l'autorité d'Agrippa. L'âme de la révolte, dans cette ville, était Justus ben Pistos[1], qui s'était initié à la culture hellénique et qui écrivit plus tard l'histoire de sa nation en langue grecque. Justus était doué d'une éloquence entraînante et pouvait exercer une puissante action sur le peuple ; toutefois, son influence se bornait à la classe aisée de la population. Il était secondé par un autre zélateur, Josué ben Sapphia[2], à qui obéissaient les classes inférieures, les bateliers et les portefaix de Tibériade. Ces deux hommes avaient contre eux un parti aristocratique, fort attaché à Agrippa et aux Romains, et dont les chefs étaient Julius Capellus, Hérode ben Miar, Hérode ben Gamala et Kompsé bar Kompsé. Mais ce parti n'avait aucune influence sur le peuple et ne put l'empêcher d'entrer de plus en plus dans la révolution. A la nouvelle de la défaite de Cestius, les gens de Tibériade, sous la conduite de Justus et de Josué ben Sapphia, entreprirent une expédition de représailles contre les villes dont les habitants avaient massacré d'une façon si odieuse leurs concitoyens judaïtes. — La ville de Gamala, sur la rive sud-est du lac, ville importante que sa situation élevée et ses abords difficiles rendaient presque inexpugnable, fut également poussée à la révolte par la haine de ses voisins de Syrie contre les Judéens.

Non loin de Gamala vivait une peuplade judéo-babylonienne qui, sous Hérode Ier, était venue s'établir dans la Batanée et y avait bâti plusieurs petites villes, ainsi que la forteresse de Bathyra. Les Babyloniens, comme on appelait cette colonie, étaient de fidèles partisans de la maison d'Hérode, et Philippe, un petit-fils du fondateur de la colonie, commandait les troupes d'Agrippa qui se battirent contre les zélateurs à Jérusalem. Lorsque les soldats d'Agrippa durent se rendre, leur chef fut sauvé, malgré l'avis de Menahem, par les Babyloniens qui se trouvaient dans les rangs des zélateurs, et cela grâce à sa promesse de se joindre à eux pour combattre les Romains. Cependant Philippe réussit à s'échapper de Jérusalem sous un déguisement et à rejoindre les siens. Son arrivée fut des plus désagréables à Varus, que le roi avait installé comme gouverneur à Césarée (ou Néromade) ; car Varus s'était bercé de l'espoir de remplacer Agrippa, que les partisans de Rome accusaient de favoriser sous main l'insurrection. Pour mener son projet à bonne fin, Varus excita les Syriens de Césarée de Philippe à tomber traîtreusement sur les Judéens, afin de supprimer des témoins gênants qui auraient pu dénoncer ses machinations à Agrippa. Mais, d'autre part, il craignait les Babyloniens et Philippe, qui chercheraient sûrement à venger le massacre de leurs coreligionnaires. Il résolut donc d'attirer Philippe auprès de lui afin de s'en débarrasser. Heureusement Philippe se trouvait alité, en proie à une fièvre violente, gagnée à la suite des derniers événements. Varus réussit néanmoins à attirer soixante-dix des principaux Babyloniens, qui furent massacrés pour la plupart. A cette nouvelle, les

Babyloniens éprouvèrent une vive frayeur et, ne se sentant plus en sûreté dans leurs villes, ils se réfugièrent en toute hâte à Gamala. Ils brillaient de se venger non seulement de Varus, mais encore des Syriens qui l'avaient soutenu. Philippe, lui aussi, s'était réfugié dans cette forteresse et n'eut pas peu de peine à empêcher ses gens d'entrer en campagne. Même après la révocation de Varus par Agrippa, les Babyloniens de Batanée étaient encore tellement surexcités et disposés à se joindre aux ennemis des Romains, que le roi dut envoyer à Philippe l'ordre formel de les éloigner de Gamala et de les ramener en Batanée. De là une violente effervescence chez les habitants, et des démonstrations hostiles contre les Babyloniens qui les quittaient. Joseph, le fils d'une sage-femme, excita, par ses discours passionnés, la jeunesse de Gamala à se révolter contre Agrippa et à reconquérir son indépendance. Le volcan de la révolution s'était ainsi créé en Galilée plusieurs foyers d'éruption, et en maints endroits on en sentait gronder la flamme avant même que Josèphe ben Matthia eût pris le gouvernement du pays au nom du Grand Sanhédrin. Seule la ville de Sepphoris, qui était à vrai dire la plus importante de la Galilée, resta fidèle aux Romains et ne se laissa pas entamer par l'esprit de révolte. Aussi la Galilée entière était-elle vivement ulcérée contre Sepphoris. Les habitants de Tibériade étaient particulièrement irrités contre cette ville qui, sous Agrippa II, avait disputé le premier rang à la leur et avait été déclarée capitale du royaume. C'était précisément la tâche du gouverneur de la Galilée de rebâtir l'entente entre les deux villes et de gagner les habitants de Sepphoris à la cause de l'insurrection. Une grave responsabilité pesait donc sur Josèphe ben Matthia : il dépendait de lui que cette révolution, si désespérément poursuivie, touchât au but désiré ou se terminât par un tragique avortement. Malheureusement, Josèphe n'était pas l'homme qu'il fallait pour ce gigantesque effort, et ses actes ne servirent qu'à précipiter la ruine de l'État judaïque.

Josèphe ben Matthia, plus connu sous le nom de Flavius Josèphe, de Jérusalem (né en l'an 38, mort, selon toute apparence, en 95), était issu d'une famille sacerdotale fort considérée, et, par sa lignée maternelle, se rattachait, dit-on, à la famille des Hasmonéens. Grâce à une éducation soignée et à la fréquentation des docteurs, il possédait un certain acquis dans la science de la Loi. Il raconte lui-même avoir été, pendant trois ans, disciple d'un solitaire nommé Banus, qui vivait dans un désert, se nourrissait de fruits sauvages et, à la façon des Esséniens, se baignait tous les jours dans une eau vive. Avide de savoir, Josèphe songea aussi à s'approprier la culture grecque. A l'âge de vingt-sept ans, il eut occasion d'aller à Rome pour intercéder eu faveur de deux Pharisiens qu'on y retenait prisonniers. Introduit par un certain Alityros, comédien juif, auprès de l'impératrice Poppée, il réussit à obtenir l'élargissement de ses protégés, et Poppée, qui aimait les Judéens, lui fit en outre de riches cadeaux. Le séjour de Rome eut une influence décisive sur le caractère de Josèphe. L'éclat de la cour de Néron, l'activité étourdissante de la grande capitale, la majesté imposante des institutions romaines l'éblouirent si fort, que Rome lui sembla promise à l'éternité et spécialement protégée par la Providence. Il ne voyait pas, sous la pourpre et l'or, les ulcères qui rongeaient ce corps de géant, et dès ce moment, Josèphe devint un adorateur de la puissance romaine.

Cette admiration enthousiaste devait lui faire paraître bien mesquines et bien misérables les petites affaires de la Judée. Comme il dut rire des rêves de ces zélateurs qui ne parlaient de rien moins que de chasser les Romains de la Judée ! Apparemment, pensait-il, ces gens ont perdu l'esprit. Aussi essaya-t-il d'étouffer dans l'œuf leurs projets de révolution. Mais quand il vit le peuple courir aux armes et engager sérieusement la lutte, il se cacha dans le temple avec quelques autres partisans de Rome et n'osa en sortir que lorsque les zélateurs modérés, sous la conduite d'Éléazar, eurent la haute main dans Jérusalem. Craignant de s'attirer la colère des patriotes par ses sympathies notoires en faveur des Romains, Josèphe fit montre d'un profond amour pour la liberté, tandis qu'il se réjouissait eu secret de l'arrivée prochaine de Cestius, qui allait venir, avec toutes ses forces, mettre fin à tous ces beaux rêves d'indépendance. Toutefois, l'événement trompa ses espérances : Cestius dut opérer une retraite qui ressemblait à une fuite.

On ne peut guère s'expliquer comment Josèphe, l'ami des Romains, put se voir confier le gouvernement le plus considérable de la Galilée. Il en fut, sans aucun doute, redevable à son ami, le ci-devant grand prêtre Josué ben Gamala, qui jouissait d'une grande autorité dans le Conseil. Faut-il croire qu'il ait poussé l'hypocrisie jusqu'à se poser en fervent zélateur ? Il semble plutôt que l'héroïque effort de la révolution à Jérusalem et la défaite de Cestius aient produit, même sur l'âme prosaïque de Josèphe, une impression profonde. Sans doute, il considérait comme un rêve insensé l'espoir de s'affranchir absolument de la puissance romaine ; mais il pouvait croire que la résistance opiniâtre des Judéens forcerait l'empereur à certaines concessions, qu'il consentirait à laisser le gouvernement de la Judée au roi Agrippa et à lui rendre la situation qu'avait occupée son aïeul Hérode. C'est en effet pour Agrippa que Josèphe a travaillé, et, à ce point de vue, sa conduite n'a pas été tout à fait celle d'un traître et d'un malhonnête homme. Agrippa lui-même ne voyait pas la révolution de trop mauvais œil ; lui aussi espérait en tirer parti pour augmenter son pouvoir. Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, en sa qualité de vassal de Rome, il en chargeait Josèphe, avec qui il était intimement lié.

Le Sanhédrin adjoignit à Josèphe deux docteurs de la Loi : Joazar et Juda ; Josèphe en parle tantôt avec éloge, tantôt il les accuse de vénalité. Au fond, l'un et l'autre étaient nuls. Ils dis-parurent bientôt de la scène et, sur l'avis de Josèphe, s'en retournèrent à Jérusalem.

Dans les premiers temps de l'arrivée de Josèphe en Galilée, il parut avoir sérieusement à cœur d'entretenir le zèle révolutionnaire des Judéens. Il réunit une sorte de Sanhédrin, composé de soixante-dix personnes notables, à l'instar de celui de Jérusalem. Dans certaines régions du pays, il installa des fonctionnaires chargés de la juridiction criminelle, et confia, dans chaque localité, l'administration intérieure à sept des principaux citoyens. Il leva des troupes en Galilée, — environ cent mille hommes, affirme-t-il avec quelque exagération, — leur donna des armes, les dressa aux manœuvres des Romains, les habitua à une discipline sévère ; toutes choses indispensables à une nation militaire, mais de moindre importance pour un peuple exalté par l'amour de la liberté. Il forma même une troupe de cavalerie et prit à sa solde des corps francs (environ cinq mille hommes). Il s'entoura aussi

d'une garde du corps composée de cinq cents hommes déterminés, qui obéissaient à son moindre signe. Il fortifia plusieurs villes de la haute et de la basse Galilée et y fit entasser des provisions de bouche. Bref, il prit, au début, d'énergiques mesures pour mettre le pays en état de défense. Dès son arrivée en Galilée, il ordonna, soit de son propre mouvement, soit sur l'invitation du Sanhédrin, la destruction du palais élevé par Antipas dans Tibériade, parce qu'on y voyait des figures d'animaux interdites par la loi judaïque. A cet effet, il avait convoqué les principaux habitants de la ville dans une bourgade voisine, Beth-Maon, et là il chercha à leur persuader de ne pas s'opposer à la destruction du palais. Mais pendant qu'il était en pourparlers avec Capellus et ses compagnons, Josué ben Sapphia le prévint, mit le feu à l'édifice et en distribua les richesses à ses hommes. Josèphe, mécontent, accourut à Tibériade pour saisir les trésors trouvés dans le palais et les confier à des mains sûres qui les garderaient au roi Agrippa. Par cette attitude ambiguë, Josèphe paralysait l'action des rebelles, bien loin de la favoriser.

Il haïssait particulièrement Jean de Gischala, dont l'activité infatigable et la supériorité intellectuelle excitaient sa jalousie, et qui pourtant, au début, respectait en lui le mandataire du Sanhédrin. Josèphe s'ingénia à multiplier les obstacles devant lui, comme devant tous les patriotes. Jean lui ayant demandé la permission de vendre le blé des redevances impériales en haute Galilée, et d'en employer le produit à rebâtir les murs de sa ville natale, Josèphe la lui refusa, et ce ne fut que sur les instances de ses deux collègues, Joazar et Juda, qu'il se décida à l'accorder. Éclairé désormais sur la duplicité de Josèphe, Jean se promit de faire tous ses efforts pour en prévenir les effets. Une occasion se présenta bientôt qui ouvrit les yeux aux Galiléens sur l'attitude louche du gouverneur.

Quelques jeunes gens de Dabaritta, petite ville près du mont Thabor, avaient pillé les bagages de la femme d'un intendant de Bérénice et du roi Agrippa, qui voyageait à travers le pays, et lui avaient enlevé une quantité de métaux précieux et de vêtements de luxe. Par attachement pour Agrippa, Josèphe eut soin de lui faire restituer cette prise, tandis qu'il faisait accroire aux jeunes gens qu'il la faisait expédier au trésor national de Jérusalem. Mais les gens de Dabaritta devinèrent la vérité et publièrent dans tout le voisinage que Josèphe était un traître, qui avait l'intention de livrer le pays aux Romains. Dés le lendemain, au point du jour, accoururent à Tarichée, prés du lac de Tibériade, les habitants des bourgs voisins, outrés de colère contre Josèphe. Josué ben Sapphia échauffa encore ces dispositions hostiles en prenant dans ses bras le livre de la Loi, et adjurant ses concitoyens de punir le traître, sinon pour eux-mêmes, du moins pour l'honneur du livre sacré. Déjà la foule, courant à la maison de Josèphe, allait y mettre le feu, et c'en était fait de lui, s'il n'eût eu recours à une ruse et à un mensonge qui le sauvèrent. Il se revêtit d'habits de deuil, suspendit son épée à son cou et s'avança ainsi, en posture de suppliant, dans l'hippodrome de Tarichée, de manière à exciter la compassion publique. Aussitôt qu'il put se faire entendre, il soutint effrontément et persuada aux Tarichéens qu'il ne gardait les objets ravis ni pour les remettre à Agrippa ni pour les envoyer à Jérusalem, mais pour les employer à fortifier les murs de leur ville. La foule crédule se paya de ces belles raisons et se prononça en sa faveur ; sur quoi, une viré altercation s'éleva entre les gens de Tarichée et ceux

des autres bourgs, et Josèphe en profita pour rentrer furtivement dans sa maison. Cependant, de cette foule qui s'était calmée et dispersée à sa voix, il restait une centaine de mutins qui ne s'étaient laissé prendre aux paroles astucieuses de Josèphe. Ceux s'approchèrent de sa demeure et se disposèrent à l'incendier. Mais Josèphe sut attirer leur chef dans la maison, où, par son ordre, on le fustigea jusqu'au sang et on lui coupa le poing ; puis, ainsi mutilé il le jeta dehors au milieu de ses compagnons, qui s'enfuirent saisis d'horreur. De ce moment, tout espoir d'une résistance vigoureuse en Galilée était perdu. Josèphe ressemblait au génie de la discorde qu'on aurait chargé d'assurer la concorde. Il divisa la Galilée contre elle-même et y créa deux partis, dont l'un se groupa autour de lui et l'autre autour de Jean de Gischala.

Du côté de Jean étaient les patriotes ardents qui ne se faisaient plus illusion sur la duplicité de Josèphe, notamment les habitants de Gabara. Le reste de la population était avec Josèphe. L'esprit borné des Galiléens n'était pas capable de lire dans le double jeu qu'il jouait. Josèphe et Jean se portaient réciproquement une haine mortelle, mais ne le cédaient guère l'un à l'autre en ruse et en dissimulation.

Lorsque Jean eut acquis la certitude que la plupart des Galiléens, croyant aveuglément au patriotisme et à la bonne foi de Josèphe, le soutenaient de toutes leurs forces, il envoya son frère Siméon avec cent autres députés au Sanhédrin de Jérusalem, pour dénoncer sa conduite et pour demander sa révocation et son rappel. Le président du Sanhédrin, Siméon ben Gamaliel, qui était ami de Jean et qui se défiait de Josèphe, ainsi qu'Anan, l'ancien grand prêtre, appuyèrent cette proposition et obtinrent que le tribunat envoyât en Galilée quatre députés chargés de forcer Josèphe, par tous les moyens possibles, à résigner ses fonctions, et de le ramener mort ou vif à Jérusalem. Aux grandes communautés de Tibériade, Sepphoris et Gabara, le Sanhédrin adressa des missives déclarant Josèphe traître à sa patrie et les invitant à lui refuser tour concours. Le danger était grand pour le gouverneur. Mais il manœuvra avec tant d'art et d'activité qu'il déjoua les mesures prises contre lui. D'une part, en effet, il aimait trop ses fonctions pour y renoncer ; mais, d'autre part, il n'osait braver ouvertement l'autorité du Sanhédrin : aussi eut il recours à la ruse. Averti par son père des dispositions hostiles du Sanhédrin à son égard, il feignit d'être occupé des préparatifs de la lutte contre les Romains, et, aux sommations des délégués de se présenter devant le Sanhédrin, il répondit d'une manière évasive, tout en se déclarant volontiers disposé à abandonner sa charge. Il chercha surtout à rendre la population défavorable aux délégués. Ceux-ci coururent de ville en ville sans obtenir de résultat et faillirent même plus d'une fois être maltraités par les partisans de Josèphe.

Fatigués de ces pérégrinations, les délégués, conseillés par Jean, résolurent d'envoyer sous main des émissaires dans toute la Galilée, pour faire savoir que Josèphe était déclaré suspect et que chacun était délié de son obéissance. Informé de cette résolution par un dénonciateur, Josèphe, avec une promptitude digne d'une meilleure cause, fit occuper par ses gardes les défilés de la route qui conduisait aux villes voisines et à Jérusalem, avec ordre d'arrêter les émissaires et

de les amener devant lui. Ensuite, il fit courir aux armes tous ses partisans des bourgs et des villages, et les ayant rassemblés autour de lui, il leur déclara qu'il était victime d'une machination infernale. Grâce à ces insinuations, la foule entra dans une violente colère contre les délégués. Pour donner le change à l'opinion publique et la prévenir en sa faveur, il choisit dans plusieurs villes des hommes d'esprit borné, qui se rendirent à Jérusalem pour exalter les bienfaits du gouvernement de Josèphe et prier le Sanhédrin de le laisser en Galilée et de rappeler les délégués à Jérusalem.

Ceux-ci, voyant qu'ils n'obtenaient aucun résultat, avaient quitté la haute Galilée et s'étaient rendus à Tibériade, dans l'espoir d'y trouver un appui plus sérieux. Josèphe les suivit pas à pas, et, plus habite qu'eux, sut confondre tous leurs plans. Dans leur embarras, les délégués du Sanhédrin avaient résolu, entre autres, d'ordonner un jeûne public, afin d'obtenir l'assistance divine en faveur de la lutte entreprise. Toute la population accourut dans la grande synagogue de Tibériade, qui pouvait contenir plusieurs milliers de personnes. Bien qu'il fût défendu d'y paraître en armes, Josèphe et ses sens s'étaient munis d'armes cachées sous leurs vêtements. Lorsque, la prière terminée, les discussions commencèrent, les adversaires de Josèphe ayant fait mine de vouloir l'arrêter, ses amis tombèrent sur les assaillants les armes à la main ; mais le peuple se rangea de son côté, et il échappa ainsi une fois encore au danger qui le menaçait.

Cependant les envoyés de Josèphe à Jérusalem et ses amis de la capitale avaient produit un revirement d'opinion en sa faveur. Le Sanhédrin rappela ses propres délégués et maintint Josèphe dans ses fonctions. Celui-ci renvoya les députés du Sanhédrin à Jérusalem, chargés de fers.

Tandis que Josèphe allumait ainsi en Galilée la guerre civile, bafouant le Sanhédrin, décourageant les patriotes et poussant l'importante ville de Tibériade à trahir la cause nationale, Sepphoris, la capitale de la Galilée, avait le champ libre pour entamer des négociations avec Rome.

Ce sera la honte éternelle de Josèphe d'avoir, par son impéritie, son égoïsme ou sa duplicité, brisé ainsi les forces de la Galilée, cette fière et belliqueuse province, le meilleur rempart de la Judée. Il avait, il est vrai, fortifié quelques villes ou, pour mieux dire, permis à leurs habitants de se fortifier; mais à l'arrivée des Romains, il n'y avait ni armée ni population pour les arrêter. Chaque ville forte était réduite à ses propres ressources ; à bout de forces et de confiance, les Galiléens étaient devenus sinon peureux, du moins égoïstes. On aurait peine à croire à tant de perfidie et d'indignité chez Flavius Josèphe, sil ne nous les révélait lui-même avec un incroyable cynisme. Tout le bénéfice obtenu par quatre mois de luttes dans Jérusalem, Josèphe l'anéantit en cinq mois de gouvernement, avant même que l'ennemi eût paru dans le pays (novembre 66 — mars 67).

Jusque-là, cependant, les Romains n'avaient guère encore fait de tentatives sérieuses contre la Judée. Néron était alors en Grèce, où il quêtait les applaudissements de la foule en jouant de la cithare et conduisant son char dans la

carrière. C'est là qu'il reçut la nouvelle foudroyante de la révolte des Judéens et de la défaite de l'armée romaine commandée par Cestius. Néron trembla devant cette révolution de Judée, qui pouvait avoir un contrecoup énorme. Autre nouvelle inattendue : Cestius Gallus venait de mourir, et l'on ne savait si c'était de mort naturelle ou de la douleur de sa défaite. Néron choisit donc pour diriger la campagne de Judée le meilleur de ses généraux, Flavius Vespasien, le glorieux vainqueur des Bretons. Si grande était la frayeur causée par la révolte des Judéens et ses conséquences possibles, qu'on donna à la Syrie un gouverneur spécial, Licinius Mucianus, chargé de veiller sur les mouvements des Parthes. Vespasien était alors en disgrâce, et Néron dut se faire violence pour lui confier des forces si considérables. Mais il n'avait pas le choix ; pour dompter la Judée, il fallait un bras vigoureux.

Ce fut pendant l'hiver de l'an 67 que Vespasien quitta la Grèce pour se rendre sur le théâtre de la guerre. Il fit à Ptolémaïs les préparatifs de l'expédition. Son fils Titus, qui gagna ses éperons dans cette guerre de Judée, lui amena d'Alexandrie deux légions, la Ve et la Xe, ces farouches Decumani, dont les Judéens d'Alexandrie avaient éprouvé la férocité et que ceux de Palestine allaient connaître à leur tour. A Ptolémaïs accoururent auprès de Vespasien les princes du voisinage, même Agrippa et sa sœur Bérénice, tous offrant leurs hommages et leurs troupes au général romain et témoignant ainsi de leur dévouement à Rome. Agrippa, il est vrai, était forcé jusqu'à un certain point de prendre ouvertement parti pour Rome contre la révolution judaïque, car les habitants de Tyr l'avaient accusé auprès de Vespasien d'être de connivence avec les rebellés. Pour dissiper tous les soupçons, il lui fallait déployer un excès de zèle. Dans le même temps, sa sœur Bérénice nouait avec Titus une intrigue amoureuse qui dura de longues années ; elle était beaucoup plus âgée que le fils de Vespasien, mais sa beauté avait résisté au poids des années.

L'armée avec laquelle Vespasien comptait triompher de l'insurrection judaïque se composait de corps d'élite et de troupes alliées, au nombre de plus de 50.000 hommes, outre le train des équipages qui suivait habituellement les légions. Les préparatifs ne furent terminés qu'au printemps, et la campagne s'ouvrit par l'expédition de corps détachés chargés de balayer les bandes de partisans qui infestaient les routes conduisant aux places fortes de la Galilée. Plus prudent que son prédécesseur Cestius, Vespasien, loin de procéder avec précipitation, mena la guerre, depuis le commencement jusqu'à la fin, avec cette lenteur calculée qui dispute le terrain pied à pied à l'adversaire. Josèphe, avec ses bandes, ne pouvait guère lui tenir tête, et il dut se retirer de plus en plus à l'intérieur. Chaque fois qu'il accepta la lutte, il éprouva une défaite. Son armée n'avait pas cette confiance qu'un général dévoué peut seul inspirer à ses troupes ; aussi ses soldats se dispersaient-ils dès que l'ennemi se montrait. Tout autre était l'esprit des Galiléens qui marchaient sous la conduite de Jean de Gischala. Lorsque les Romains s'approchèrent de la forteresse de Jotapata, les habitants de cette ville les chargèrent avec impétuosité, et, bien qu'ils ne pussent rompre les rangs serrés de l'ennemi, ils se battirent si vaillamment qu'ils mirent son avant-garde en fuite.

Le plan de campagne de Vespasien comprenait d'abord la conquête de la Galilée, parce qu'il ne voulait pas laisser d'ennemis derrière lui dans sa marche vers la Judée. L'armée romaine s'avança donc vers les forteresses du nord de la Galilée, notamment Gabara et Jotapata. Gabara, dépourvue de défenseurs, fut aisément prise, puis livrée aux flammes. Toute la population fut passée au fil de l'épée, sur l'ordre du général, comme victime expiatoire de la défaite des Romains devant Jérusalem. Toutes les petites villes et les villages des environs eurent le même sort : leurs habitants furent massacrés ou vendus comme esclaves. Ainsi, dès le début, la guerre prenait un caractère de sauvage vengeance. Pour Josèphe, il se tenait à l'écart dans Tibériade, terrifiée et consternée par sa fuite. En ce moment déjà, il songeait à passer à l'ennemi, mais une sorte de honte le retenait encore : déserter ainsi dès le début de la guerre, c'était par trop d'ignominie. Il écrivit donc au Sanhédrin pour lui dépeindre la situation, lui demander des instructions et des ordres : fallait-il entamer des négociations avec l'ennemi ou continuer la lutte ? Dans ce dernier cas, il réclamait des renforts. Ainsi, la Galilée, dont la population était plus dense que celle de la Judée et qui comptait plus de trois millions d'âmes, avait déjà besoin de renforts, tant elle était affaiblie et désorganisée par la coupable conduite de Josèphe.

De Gabara, Vespasien se dirigea sur Jotapata ; mais, pour y arriver, l'armée romaine dut se frayer à grand'peine un chemin, car les Judéens avaient barré les défilés, obstrué les vallées et rendu les routes impraticables. Le rocher sur lequel était bâtie la ville est entouré de collines escarpées, séparées de la forteresse par des précipices profonds. La place n'était accessible que par le côté nord; mais les habitants avaient fortifié cette route par un retranchement et par plusieurs tours. On y avait accumulé des quartiers de rocher, des javelots, des flèches, des frondes, des moyens de défense de toute sorte. C'est là que les Romains dirigèrent leurs attaques. Ils dressèrent soixante machines de siège qui lançaient sans interruption sur la forteresse des javelots, des pierres et des brandons garnis de matières inflammables. Toutefois, les assiégés se défendirent avec un désespoir et un mépris de la mort qui lassèrent leurs ennemis. Ils repoussèrent plusieurs assauts, détruisirent à mainte reprise les travaux de siège, firent même des sorties habiles et parfois heureuses. Après plus de quarante jours de siège (17 iyar — 1er tammuz), les Jotapatiens tenaient encore, et la ville ne fut prise que par la trahison d'un transfuge qui indiqua aux ennemis un poste peu garni de défenseurs. Les Romains, avant le point du jour, pénétrèrent par cet endroit dans la ville, surprirent les guerriers fatigués et assoupis et les massacrèrent jusqu'au dernier. Beaucoup de Judéens se donnèrent eux-mêmes la mort en se perçant de leur épée ou en se jetant du haut des murailles. Ce siège coûta la vie à 10.000 hommes, et plus d'un millier de femmes et d'enfants furent réduits en esclavage. La forteresse fut rasée (1er tammouz ; juin 67). Jotapata montra par son exemple, au reste du pays, comment il fallait mourir en gardant l'honneur sauf. Quelques jours auparavant, Jappa (Japhia), près de Nazareth, qui devait inquiéter les derrières de l'ennemi, était tombée en son pouvoir.

Josèphe était venu à Jotapata avant le siège de la ville, et avait, au début, dirigé la résistance. Bientôt, la jugeant inutile, il songea à quitter la place, mais les

habitants l'en empêchèrent. Lorsqu'elle tomba au pouvoir de l'ennemi, il se cacha dans une citerne où s'étaient déjà réfugiés quarante guerriers judéens. Cependant leur retraite fut révélée aux Romains, qui sommèrent Josèphe de se rendre. Celui-ci, écartant toute hésitation, était prêt à sortir et à se rendre aux Romains, sur l'assurance que lui avait donnée son ami Nicanor d'avoir la vie sauve ; mais ses compagnons lui mirent l'épée sur la gorge et menacèrent de le tuer s'il déshonorait le judaïsme par une telle lâcheté. Forcé de céder au nombre, Josèphe dut se soumettre à la résolution commune de se donner la mort. Les malheureux fugitifs jurèrent d'exécuter leur résolution et, fidèles à leur serment, s'entr'égorgèrent tous. Seul, Josèphe, qui lui aussi avait juré de mourir, manqua de parole aux morts, comme il l'avait fait aux vivants. Resté seul avec le dernier de ses compagnons, il le désarma, moitié de gré, moitié de force, puis il se rendit aux Romains. Vespasien le traita avec beaucoup d'égards et comme s'il n'avait jamais vu en lui un ennemi. Josèphe, à la vérité, fut mis aux fers et placé sous bonne garde, mais seulement pour la montre. En effet, Vespasien lui permit de se choisir une femme parmi les prisonnières, et de porter un riche vêtement ; il le combla de présents et le donna pour compagnon à son fils Titus.

Après la destruction de Japha et de Jotapata, vint le tour de la ville maritime de Joppé. Peu de temps après, Tibériade tomba également au pouvoir des Romains. Les habitants, fatigués et démoralisés par leurs luttes avec Josèphe, ne firent aucune résistance et ouvrirent leurs portes. Ainsi, un an après le soulèvement de Jérusalem, la Galilée, qui s'était levée, toute frémissante de patriotisme, pour défendre sa liberté et la religion des ancêtres, était presque tout entière réduite en cendres, sa population détruite ou captive et plus esclave que jamais. Pour Agrippa, l'on put voir, en cette occurrence, que ce n'était pas uniquement la politique ni la crainte des Romains qui l'avaient armé contre son peuple. Vespasien avait laissé à sa discrétion les prisonniers originaires de ses États. Il pouvait les relâcher ou leur infliger un châtiment : il préféra les vendre comme esclaves.

Trois places fortes restaient encore aux mains des zélateurs de Galilée : Gamala, la forteresse du mont Thabor, et Gischala dans l'extrême nord. Grâce aux efforts de deux chefs de zélateurs, Joseph de Gamala et Charès. Gamala s'était soulevée. En vain le lieutenant du roi Agrippa l'assiégea pendant plusieurs mois ; les zélateurs tinrent bon. Vespasien lui-même marcha alors contre cette ville (24 éloul). La lutte engagée sous les murs de Gamala fut une des plus héroïques de toute cette guerre.

Pendant plusieurs jours, les assiégés défendirent la ville du haut des ouvrages extérieurs, avec un acharnement digne de leur compatriote, Juda le Galiléen. A mesure que les machines romaines arrivaient à la hauteur des remparts, les assiégés se repliaient dans l'intérieur de la ville, à laquelle ils faisaient pour ainsi dire un rempart de leurs corps. Au bout de trois semaines de siège, les machines avaient fait une petite brèche au mur, par où un certain nombre de guerriers romains pénétrèrent dans la place. Les habitants se réfugièrent dans le quartier haut, suivis de près par les Romains, qui s'égarèrent dans les rues étroites et tortueuses et furent assaillis à coups de pierres lancées du haut des toits.

Déconcertés par cette furieuse attaque, les Romains essayèrent de se sauver sur les toits des maisons les plus basses, qui ne purent supporter ce poids et s'écroulèrent en les ensevelissant sous leurs ruines. Les gens de Gamala poursuivirent les fuyards en leur jetant d'énormes quartiers de roche, si bien que la retraite leur devenait presque impossible. Cela se passait pendant la fête des Tentes. Ce fut un beau jour pour Gamala, un jour de victoire, mais d'une victoire chèrement payée. Sous les cadavres des Romains gisaient entassés ceux d'une foule de Judéens, héros dont la perte était irréparable. Charès, un des chefs, était blessé à mort. Le lendemain, l'ennemi attira les Judéens sur une tour qu'il faisait semblant d'attaquer, mais cette tour était minée et elle s'écroula avec un fracas épouvantable, ensevelissant sous ses décombres les braves défenseurs de la ville avec leur dernier chef survivant, Joseph, le fils de la sage-femme. Inutile, dès lors, de songer à une plus longue résistance. Les Romains entrèrent dans la ville et égorgèrent tout ce qui leur tombait entre les mains, environ 4.000 hommes. Près de 5.000 autres se donnèrent eux-mêmes la mort ; et de toute la population de Gamala, il ne survécut que deux jeunes filles.

Dans cet intervalle, la forteresse du mont Thabor (l'Itabyrion) avait été également prise, grâce à un stratagème de Placidus. Cette forteresse était située sur une hauteur abrupte, isolée de toutes parts, et qui s'élève sur la plaine de Jezréel, à près de 1.600 pieds du sol. Cette position la rendait inexpugnable. Mais Placidus, par une fuite simulée, attira au dehors les défenseurs de la forteresse ; puis il fit faire volte-face à sa cavalerie, qui massacra les poursuivants. Ceux qui étaient restés dans la place, jugeant la résistance impossible, s'enfuirent par l'autre côté de la montagne, vers Jérusalem. Les habitants, affaiblis et souffrant du manque d'eau, durent se rendre.

La petite ville de Gischala, oit commandait Jean et qui comptait peu de défenseurs, ne pouvait tenir contre les Romains. Lorsque Titus s'en approcha avec des forces considérables et somma la garnison de se rendre, Jean lui demanda un armistice d'un jour, ce jour était précisément celui du sabbat, et il profita de cette trêve pour quitter la ville avec plusieurs milliers d'habitants. Le lendemain, Gischala ouvrit ses portes, et ses murailles furent rasées. Titus envoya un corps à la poursuite de Jean, mais celui-ci, qui avait de l'avance, put gagner Jérusalem. Quant à ceux des fugitifs qu'on put atteindre, ils furent massacrés, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce fut l'agonie de la Galilée vaincue. Cependant, les Romains étaient tellement épuisés par ces luttes sanglantes, et leurs rangs s'étaient tellement éclaircis, que Vespasien dut accorder un peu de repos à son armée et remplir les nombreux vides qu'y avait faits la mort.

NOTES
[1] Juste de Tibériade, historien et ennemi de Flavius Josèphe.
[2] Autrement prénommé Jésus.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XIX — Destruction de Jérusalem et de l'État judaïque — (67-70)

Jérusalem était le point de ralliement de tous les fugitifs de Galilée. Jean de Gischala y avait amené plusieurs milliers des siens, et il en était venu environ deux mille de Tibériade. La liberté, le patriotisme, l'ambition, la vengeance, le désespoir avaient amené leurs combattants là où le dénouement suprême devait s'accomplir. La description, par les zélateurs galiléens, des luttes héroïques de leurs frères et des massacres exercés par les Romains sur des ennemis faibles et désarmés, fit bouillonner le sang des guerriers de Jérusalem et surexcita leur fiévreuse impatience. Dans ce milieu brûlant de fanatisme, les timides devenaient courageux, les courageux téméraires. Les défenseurs du pays, dont le nombre grossissait chaque jour et dont la plupart avaient déjà donné des preuves d'héroïsme, s'estimaient invincibles. Lorsqu'ils considéraient les puissantes fortifications de la capitale, tout vestige de crainte s'effaçait de l'esprit des zélateurs. Il faudrait que les Romains eussent des ailes, se disaient-ils, pour s'emparer de ces retranchements, de ces tours, de ces murailles défendues par des hommes au cœur d'acier. Si la prise des bicoques de Galilée avait coûté tant de peines et d'efforts aux Romains, qu'aurait donc à craindre la capitale aux fortifications puissantes ? — Ce qui entretenait, d'ailleurs, ces dispositions belliqueuses, c'était la conviction que l'ère de délivrance annoncée par les prophètes était imminente, qu'on verrait incessamment paraître ce Messie, objet d'une si longue attente, qui donnerait au peuple israélite le sceptre de la terre. Sans plus se désoler de la perte de la Galilée et de la mort de tant de braves, on frappait des monnaies avec cette légende : Dans la première année (ou dans la deuxième année) de la délivrance d'Israël, et l'on y inscrivait le nom de Siméon, prince d'Israël. Les zélateurs se croyaient trop bien en sûreté, et cette confiance ne devait pas être moins funeste que la trahison de Josèphe et la perte de la Galilée.

Jamais Jérusalem n'avait été si populeuse, si belle et si forte qu'en ce moment où elle se trouvait sur le penchant de sa ruine : il semblerait que le sort de cette cité dût servir de leçon pour démontrer la vanité de la force matérielle et de l'éclat extérieur. Pris à l'intérieur des murs d'enceinte, le périmètre de Jérusalem mesurait près de 7.000 mètres (33 stades), en y comprenant les faubourgs de Béthanie (Bet-Hiné), et de Bethphagé, où logeaient les pèlerins à l'époque des fêtes. Il n'est pas possible de déterminer exactement le chiffre auquel s'élevait alors la population de

Jérusalem. Un document l'évalue à 600.000 âmes, mais il faut y ajouter sans doute la masse de peuple accourue du dehors.

Les zélateurs de Jérusalem, trop confiants dans leurs forces, ne paraissent avoir rien tenté pour enflammer le zèle des provinces, en vue de gagner à leur cause les amis de la paix ou de les réduire à l'impuissance. Les riches et les prudents, qui ne se promettaient aucun avantage de la continuation de la lutte, étaient tout disposés à la soumission ; les jeunes gens et les pauvres entretenaient seuls la fièvre révolutionnaire. Chaque famille, chaque communauté était tiraillée par le désaccord entre les partisans de la paix et ceux de la guerre. Ces derniers, ne trouvant pas d'appui dans les villes ouvertes, s'en allaient à Jérusalem, où ils grossissaient les rangs des zélateurs. Seule, la forteresse de Massada, où commandait Éléazar ben Jaïr, était un foyer actif de la révolution ; Massada était la Jérusalem des sicaires. La bande des sicaires s'était, du reste, renforcée par l'accession de Siméon Bar-Giora. Bar-Giora, qui devait jouer un rôle considérable dans cette guerre, était remarquable par sa force corporelle, et doué d'une audace qui ne se démentit pas jusqu'à la mort. Lors de la déroute de l'armée de Cestius, il était au premier rang de ceux qui talonnant les fuyards. Ensuite, il rassembla une bande avec laquelle il mena une vie de rapine aux environs de la mer Morte, dans la contrée qu'on appelait l'Acrabattine. Les habitants de ce canton étant allés se plaindre à Jérusalem de ses déprédations, le parti des zélateurs modérés envoya une troupe contre lui et le força de se réfugier à Massada. De là, il organisa, avec les sicaires, des expéditions en Idumée, pour procurer des vivres à la garnison. Les Iduméens, exaspérés de ces incursions, se mirent sur la défensive, et bientôt il se forma un corps franc iduméen fort de 20.000 hommes. Les bandes iduméennes ne le cédaient aux sicaires ni en patriotisme ni en férocité.

Dans ce flot de patriotes ardents qui se déversait journellement sur Jérusalem, l'irritation et la violence ne tardèrent pas à se faire jour. La trahison de Josèphe et sa désertion à l'ennemi furent, jusqu'à un certain point, la cause déterminante de cette explosion. Tant qu'on avait cru, à Jérusalem, que Josèphe s'était enseveli sous les ruines de Jotapata, on y avait honoré sa mémoire par un deuil sincère ; mais lorsqu'on sut qu'il était dans le camp romain, entouré de tous les égards possibles par les généraux ennemis, la pitié sympathique se changea en une haine violente. La méfiance et le soupçon entrèrent dans l'âme des ultra-zélateurs, et quiconque n'était pas pour les mesures extrêmes ne fut plus à leurs yeux qu'un traître. Éléazar ben Siméon, homme aussi habile que résolu, alors chef des zélateurs, éprouvait un vif ressentiment contre le Sanhédrin, qui l'avait condamné à l'inaction, lui le patriote ardent et intrépide. Qui donc siégeait au Sanhédrin ? C'était l'ami, l'âme damnée de Josèphe, Josué ben Gamala, qui n'avait rien fait pour révoquer le gouverneur de la Galilée, alors que sa félonie n'était plus douteuse ! Qui était préposé à la garde du trésor ? Antipas, un Hérodien, un proche parent d'Agrippa ! Sénat et Hérodiens n'ouvrirent-ils pas les portes à deux battants quand les Romains approcheront de la ville ? Telle était la pensée des zélateurs, qui se crurent assez forts pour arracher le pouvoir aux modérés ou aux amis secrets des Romains, et pour continuer la guerre à outrance.

La tension, de jour en jour croissante, entre les zélateurs de Jérusalem et le parti modéré du Sanhédrin, produisit un régime de terreur, conséquence inévitable d'une lutte suprême et sans merci, où le fanatisme politique et religieux se double toujours de soupçon. Les zélateurs frappèrent un coup qui provoqua une scission sanglante. Ils arrêtèrent tous ceux que leur parenté avec la maison royale ou leurs sentiments douteux faisaient suspecter de conspiration secrète contre la ferté. Ils publièrent ensuite qu'ils n'avaient ainsi écarté que des traîtres et des ennemis de la liberté, qui n'avaient d'autre pensée que de livrer Jérusalem aux ennemis. Les zélateurs ne s'en tinrent pas là. Leur haine contre les familles sacerdotales qui avaient servi autrefois d'instruments aux Romains contre la liberté, les poussa à leur ravir cette dignité qu'elles avaient déshonorée. Ils convoquèrent la division sacerdotale nommée Jakhin, et lui firent choisir un grand prêtre dans son sein par voie de tirage. Le sort désigna un prêtre jusqu'alors inconnu, Pinehas, fils de Samuel, de la petite ville d'Aphta. Les uns disaient que c'était un simple tailleur de pierres ; d'autres, un homme des champs. Pinehas fut reçu solennellement par les fonctionnaires du temple, qui avaient été le chercher à la campagne. Il entra dans la ville, paré des insignes pontificaux, et comme il était pauvre, les gens riches lui fournirent de quoi tenir dignement son rang. Matthia ben Théophilos, qui avait été élu par Agrippa, fut déposé de ses fonctions. Cette mesure exaspéra le parti du Sanhédrin, dont plusieurs chefs étaient de famille pontificale ; ils considéraient cette élection comme une profanation de la dignité la plus sainte, comme une souillure faite au sanctuaire. Anan, à qui sa hardiesse et sa fortune donnaient dans le Sanhédrin une influence prépondérante, et qui, par son éloquence, savait gagner ses adversaires ou les annihiler, excita la partie modérée de la population de Jérusalem à venger l'insulte faite au sacerdoce et à combattre à main armée les zélateurs.

Anan fomenta ainsi la guerre civile. Sous sa conduite, nombre de Jérusalémites entreprirent une lutte contre les zélateurs, lutte qui fut le signal des dissensions intestines. Les modérés, supérieurs en nombre, chassèrent successivement leurs adversaires de toutes les parties de la ville vers la colline du temple et les forcèrent de se retrancher derrière la deuxième enceinte. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit à Jérusalem qu'Anan et ses partisans songeaient à appeler les Romains. Cette nouvelle détermina les zélateurs galiléens, commandés par Jean de Gischala, à secourir au plus tôt leurs amis assiégés dans le temple. Ils convinrent avec eux d'inviter, par lettres, les Iduméens à venir en aide à la ville, menacée de toutes parts et livrée aux mains des traîtres. Heureux de cette occasion de satisfaire leurs goûts belliqueux, vingt mille Iduméens accoururent devant Jérusalem, sous la conduite de leurs quatre chefs, Jean, Siméon, Pinehas et Jacob. Mais Anan, averti de leur arrivée, fit fermer les portes et doubler les gardes.

La nuit suivante fut une nuit d'horreur et d'angoisse pour le parti d'Anan. Les éléments se déchaînèrent avec furie, le bruit de la tempête se mêlait au fracas du tonnerre et toute la nature semblait bouleversée. Les Iduméens, plus aguerris à ces scènes, ne bougèrent pas ; mais nombre de gardiens de la ville quittèrent leurs postes pour chercher un abri dans les maisons. Anan lui-même se relâcha cette fois de son infatigable surveillance. Quelques zélateurs purent s'approcher de la ville, à

la faveur de l'obscurité, et scier les verrous de fer d'une porte mal gardée ; le grincement de la scie était couvert par le bruit du tonnerre et par les mugissements du vent. La ville était dès lors ouverte aux Iduméens. Ils attaquèrent par un côté, tandis que les zélateurs, tombant à l'improviste sur les gardes et les mettant en fuite, pénétraient par l'autre. Les habitants furent appelés aux armes et une lutte affreuse s'engagea, où le combat des hommes semblait rivaliser avec celui des éléments. Bientôt les modérés, à bout de courage, posèrent les armes, et les Iduméens se répandirent dans la ville, ivres de fureur, massacrant tous ceux qu'ils savaient contraires à leurs idées. Le soleil, en se levant, éclaira un champ de carnage. Plus de 8.000 morts, dit-on, jonchaient les rues de la ville (adar, février-mars 68). Les zélateurs étaient victorieux. Le lendemain, le tribunal de terreur inaugura sa sanguinaire juridiction. Tous ceux qui étaient soupçonnés de conspiration ou qui avaient pris part à la lutte frirent recherchés et exécutés, probablement après interrogatoire. Anan et Josué ben Gamala furent les premières victimes. L'exaspération était si violente contre ces deux grands prêtres, d'ailleurs assez peu intéressants, que leurs cadavres restèrent sans sépulture et servirent de pâture aux chiens.

La mort de ces deux membres du Sanhédrin et de quelques-uns de leurs partisans marqua la dernière heure de ce Conseil, institué au début de la révolution. Il paraîtrait que les zélateurs en composèrent un autre, également de soixante-dix membres, et où les éléments pontifical et aristocratique étaient remplacés par l'élément populaire. On ignore quel fut le sort de l'ancien président, Siméon ben Gamaliel.

Les zélateurs continuèrent à régner par la terreur. Tous ceux qui avaient pris les armes contre eux furent condamnés à périr ; tels furent, entre autres, un personnage considérable du nom de Gorion et le héros de la Pérée, Niger, qui avait sans doute appuyé le parti aristocratique du Sanhédrin. Nouvel exemple de cette triste vérité, que toute révolution dévore ses propres auteurs ! Niger était de ceux qui avaient, dès le principe, consacré toutes leurs forces à l'insurrection. Aussi sa mort est-elle une tache sur la mémoire des zélateurs.

Pour couper court à l'anarchie qui régna après la chute du Sanhédrin, Jean de Gischala s'érigea en chef, fort de l'appui des fugitifs de Galilée, très nombreux à Jérusalem. Grâce à son caractère énergique, il attira autour de lui des patriotes ardents, jeunes gens et hommes faits, qui lui furent non moins dévoués que ses Galiléens. Égal en courage aux autres chefs du peuple, Jean avait de plus qu'eux la sûreté du coup d'œil et une intelligence féconde en ressources : il était né pour commander. Cette supériorité ne pouvait manquer d'exciter la jalousie de ses rivaux, qui redoutaient de le voir s'arroger la dictature et faire, lui étranger, la loi aux indigènes. Cependant, au début, les zélateurs galiléens, ou les Johannistes, marchèrent d'accord avec ceux de Jérusalem et sévirent avec une rigueur égale contre la trahison et contre la tiédeur.

De leur côté, les Romains se tenaient tranquilles. Le prudent Vespasien n'avait garde d'attaquer les lions dans leur antre. Malgré les instances des

transfuges, qui le pressaient de livrer assaut à la ville et lui promettaient une facile victoire, il préférait attendre que la guerre civile eût affaibli les combattants. Pendant tout l'hiver (67-68), il laissa ses troupes inactives dans leurs cantonnements ; ce ne fut qu'aux premiers jours du printemps qu'il les mena à la bataille, non contre Jérusalem, mais dans la Pérée et d'autres cantons de la Palestine. Des milliers de victimes, guerriers ou créatures sans défense, furent les trophées de cette expédition.

Après ce fait d'armes, Vespasien se retira à Césarée et, pendant près de deux années, n'inquiéta point Jérusalem. D'où venait cette inaction, après la fougue des premières attaques ? De deux nouvelles qui lui étaient parvenues : la guerre civile qui avait recommencé à Jérusalem, puis la mort de Néron, suivie de l'élection d'un nouvel empereur par les légions d'Espagne et des Gaules.

La guerre civile avait été rallumée à Jérusalem par l'indomptable Siméon Bar-Giora. A Massada, où il avait été accueilli par les sicaires, il ne put se tenir en repos : il était ambitieux et impatient d'agir. Après la mort d'Anan, son ennemi, il quitta cette forteresse et, pour créer une troupe, il appela à lui des esclaves à qui il promettait la liberté, et arec eux des déclassés de toute sorte. Le rêve de Bar-Giora, c'était d'entrer dans Jérusalem et d'y commander en maître. Les zélateurs de la capitale craignaient sa présence et songeaient à l'écarter. Toutefois ils n'osaient engager une attaque directe, ayant eu le dessous dans une rencontre avec ses bandes. Un jour, ils se mirent en embuscade sur son passage, et ayant fait prisonniers sa femme et une partie de ses gens, ils crurent l'avoir à leur merci. Mais Bar-Giora n'était pas homme à plier : au lieu d'implorer les zélateurs pour se faire rendre sa femme, il assouvit sa fureur en se jetant sur des Jérusalémites qui étaient sortis de la ville pour chercher du bois ou des vivres. Effrayés de cet acte de cruauté, les Jérusalémites se hâtèrent de relâcher la femme de Bar-Giora, ce qui apaisa quelque peu sa colère, mais n'ébranla nullement sa résolution de jouer un rôle prépondérant à Jérusalem. Nuit et jour, Bar-Giora resta aux aguets devant les portes pour trouver moyen d'entrer dans la ville. Ce fut le parti aristocratique qui lui en fournit l'occasion.

Ce parti avait survécu à la défaite de ses chefs ; pendant quelque temps il avait fait le mort, tout en manœuvrant sourdement pour enlever le pouvoir aux zélateurs. Il avait à sa tète le grand prêtre Matthia, fils de Boéthos, et d'autres membres dés familles de grands prêtres. Ceux-ci surent gagner à leurs idées une partie du peuple, qu'effrayait la guerre imminente ; ils se liguèrent aussi avec les Iduméens de Jérusalem, gens intrépides et résolus. Tout à coup, d'après un plan concerté à l'avance, le parti asti-zélote et les Iduméens se jetèrent sur les zélateurs et les Johannistes, déconcertés par cette brusque attaque, et en tuèrent un grand nombre. Cependant les zélateurs dispersés dans la ville se remirent bientôt de leur surprise, coururent aux armes et se réunirent sur la colline du temple, où ils se préparèrent à faire payer à leurs adversaires ce sanglant coup demain. Surpris à leur tour, ceux-ci tinrent conseil et décidèrent d'appeler Siméon Bar-Giora et de le lancer avec ses bandes contre les zélateurs. Le ci-devant grand prêtre Matthia se rendit auprès de lui et l'invita à entrer à Jérusalem.

Avec l'arrivée de Bar-Giora (nissan, avril 68), la guerre civile se déchaîna dans toute son horreur. Bar-Giora se rendit, avec sa troupe et les Iduméens qui s'étaient joints à lui, sur la place du temple, où les zélateurs s'étaient retirés. Ceux-ci pouvaient, du haut des terrasses et des murailles où ils étaient postés, lancer à leurs agresseurs des pierres et autres projectiles et les forcer même à la retraite. Malgré sa bouillante ardeur, Bar-Giora dut se retirer avec ses hommes et chercher, sur des points moins exposés, une position plus avantageuse.

Ces luttes intestines, dénoncées à Vespasien et même exagérées par des transfuges, le décidèrent plus que jamais à rester à l'écart, dans l'espoir que le parti vaincu rappellerait, lui ouvrirait les portes et lui procurerait ainsi une victoire facile. D'ailleurs, en présence des graves événements qui s'étaient produits en Italie et dans les provinces romaines, théâtre de luttes meurtrières, Vespasien n'avait garde d'entreprendre un siège nécessairement long et difficile : il voulait avoir ses coudées franches pour intervenir dans la révolution. Néron était mort, aussi honteusement qu'il avait vécu (9 juin 68). Galba avait été proclamé empereur et avait pris les rênes du gouvernement d'une main sénile et tremblante. Âgé et sans enfants, il dut songer au choix d'un successeur. Dans ce moment critique, où chaque jour pouvait amené une phase inattendue, Vespasien jugeait peu prudent de commencer le siège de Jérusalem. Il préféra adopter une attitude expectante et envoya son fils Titus avec le roi Agrippa à Rome, pour saluer le nouvel empereur et peut-être — ajoutait-on tout bas — pour le décider à l'adopter. Mais Titus, ayant appris à Corinthe que Galba venait d'être assassiné (5 janvier 69) et deux césars élu en même temps. Othon à Rome et Vitellius en Germanie, retourne vers son père le cœur gonflé d'espérance. Un autre aimant, du reste, l'attirait en Judée, à savoir, les charmes de la princesse Bérénice, qui, tout en observant strictement les pratiques du judaïsme, entretenait un commerce amoureux avec le païen Titus. Bientôt on apprit qu'Othon, obligé de lutter contre son rival germanique, avait à peine conservé cent jours le pouvoir impérial. Ainsi se montrait à nu le point vulnérable de ce puissant colosse romain : on savait désormais que le césar pouvait être choisi, non seulement à Rome par la garde prétorienne, mais par les légions dans les provinces. L'armée de Vitellius avait vaincu celle d'Othon

Or, tandis que l'issue de la lutte entre Othon et Vitellius était encore douteuse, Vespasien caressait déjà la pensée de revêtir lui-même la pourpre impériale ; mais il hésitait à agir et avait besoin d'une impulsion. Il craignait surtout son rival Mucien, gouverneur de Syrie, avec lequel il était en mésintelligence et qui avait sous ses ordres un plus grand nombre de légions. Mais Titus qui ne cachait nullement ses vues ambitieuses, sut gagner Mucien à la cause de son père ; bien mieux, il l'amena à presser lui-même Vespasien de se faire proclamer empereur. Mais il était indispensable d'intéresser à cette cause un autre et puissant allié Tibère Alexandre, le fils de l'arabarque, gouverneur de l'importante province d'Égypte. C'est la main d'une femme qui se chargea d'ajouter cette maille au filet où il s'agissait de prendre ce beau gibier, — Rome. La princesse Bérénice était amie du gouverneur de l'Égypte ; en travaillant à l'élection de Vespasien, elle poursuivait un intérêt de cœur. De fait, l'amour que lui portait Titus était trop manifeste pour

qu'on doutât dans son entourage de la voir devenir la femme du fils de Vespasien. Ne devait-elle pas employer pour faciliter ce résultat tous les moyens que lui fournissaient sa beauté et son astuce féminine ? Le grand point était de gagner Tibère, et à cet égard sa réussite fut complète. Le gouverneur d'Égypte se hâta de faire jurer par ses légions fidélité à l'empereur Vespasien (1er juillet 69). Cet acte fut décisif pour la future dynastie. Quelques jours plus tard les légions de Judée, plus tard encore celles de Syrie, rendaient à leur tour hommage à Vespasien. Lorsque celui-ci se vit revêtu de la dignité impériale, la Judée n'entra plus guère dans ses préoccupations. Vespasien et son fils se rendirent en Égypte, et y restèrent jusqu'au moment où ils apprirent la mort ignominieuse de Vitellius (21 ou 22 décembre 69).

Mais que devenait Jérusalem pendant les deux ans de repos que Vespasien lui avait laissés ? Indépendamment des modérés, il y avait à l'origine quatre partis dans cette ville. Les zélateurs de Jérusalem, qui obéissaient à Éléazar ben Siméon, ne comptaient pas plus de 2.400 membres. Ceux de Galilée, commandés par Jean, se montaient à 6.000. Le parti de Siméon, réuni aux sicaires, allait à 10.000. Les Iduméens, sous la conduite de Jacob ben Sosa et de Siméon ben Kathla, comptaient 5.000 hommes. Il y avait donc 24.000 guerriers résolus, dont le courage allait jusqu'à la témérité ; quels prodiges n'auraient-ils pas accomplis sur les champs de bataille, s'ils eussent agi avec ensemble ? Mais chaque parti voulait prédominer, et cela non seulement par ambition, mais parce qu'il s'exagérait sa propre force. Aucun des chefs ne possédait la vertu de la subordination. Les gens d'Éléazar prétendaient au premier rang, parce qu'ils étaient les indigènes et qu'ils avaient donné le branle. Jean se sentait supérieur aux autres chefs par son habileté et son génie inventif. Siméon en voulait aux zélateurs, qui avaient osé mettre obstacle à ses déprédations. Ces mille tiraillements permirent à l'ennemi de saccager toute la Judée, jusqu'aux environs de Jérusalem. En effet, aucun parti n'osait faire une sortie contre les Romains, non par pusillanimité, mais pour ne pas laisser ses adversaires seuls maîtres de la capitale. Pendant toutes ces luttes, des bâtiments et des quartiers entiers de la ville éprouvèrent des dommages, et, ce qui était plus grave, des greniers, largement approvisionnés pour plusieurs années, furent détruits par le feu.

Enfin, Titus arriva devant Jérusalem (mars 79). Le fils de Vespasien, l'héritier présomptif du trône impérial, considérait comme une nécessité impérieuse de soumettre à tout pria Jérusalem. N'était-ce pas déjà assez de honte pour les Romains que la ville rebelle eût pu se maintenir pendant quatre années ? L'honneur de la nouvelle dynastie était attaché à la chute de Jérusalem. Si la cité judaïque continuait à résister, la réputation militaire de Vespasien et de son fils était gravement compromise.

Quelque pressé toutefois qu'il fût de consommer la soumission de la Judée, Titus ne pouvait pourtant terminer avant le printemps les préparatifs du siège. Il rassembla une armée de plus de 80.000 hommes, et réunit une quantité d'engins de siège inusitée jusqu'alors. Trois traîtres judéens aidaient Titus dans cette difficile besogne : le roi Agrippa, qui lui fournit des troupes et qui, par ses discours,

jeta l'hésitation parmi les habitants de Jérusalem ; Tibère Alexandre, qui combattait son peuple après avoir déserté sa foi, ajoutant la défection politique à la défection religieuse ; enfin, Josèphe, qui accompagnait partout Titus et qui, prisonnier des Romains, était maintenant leur guide dans sa propre patrie ! Tibère Alexandre, déjà cause une première fois du massacre de ses coreligionnaires, allait continuer son œuvre dans la Judée. Titus, trop peu expérimenté à la guerre, avait besoin de l'assistance de l'apostat judaïte : il nomma Tibère Alexandre général en chef de sa garde (prœfectu prœtario).

A Jérusalem, l'approche du danger avait provoqué une certaine entente entre les partis. Quelque temps avant la tète de Pâque, lorsque Jérusalem était encore ouverte, nombre de groupes étaient accourus de la Judée et de l'étranger pour défendre la cité sainte. Ses chefs avaient envoyé des messagers auprès de leurs coreligionnaires des pays de l'Euphrate pour leur demander des renforts, et leur prière avait été accueillie. On fortifia davantage encore les murs de Jérusalem et on les mit en état de résister aux puissantes attaques des machines de siège.

Enfin, Titus concentra son armée entière, et vint camper près de Skopos (Tsophim, à 1.300 mètres au nord de Jérusalem). Avant de commencer le siège, il invita les habitants à lui ouvrir de bonne grâce leurs portes : il ne demandait que la soumission à l'autorité de Rome et le payement des impôts, comme avant l'insurrection. beur raisons dictaient cette modération à Titus. Il avait hâte de revenir à Rome, où l'appelaient des jouissances de toute sorte, des satisfactions d'orgueil et d'ambition. Ensuite, toujours épris de la princesse juive, à qui, malgré ses fautes, la sainte ville était restée chère, il lui répugnait de livrer Jérusalem à la destruction. Mais ses vaillants défenseurs rejetèrent toutes les propositions des émissaires de Titus. Ils avaient juré de défendre la ville au péril de leur vie et ne voulaient point entendre parler de soumission. Les Romains s'apprêtèrent donc sérieusement à l'attaque.

Tous les jardins et les plantations d'arbres au nord et à l'ouest de Jérusalem, désignés comme points de départ des opérations, furent saccagés sans pitié. Titus s'approcha, avec quelques éclaireurs, du rempart du nord pour reconnaître le terrain. Tout à coup, les Judéens s'élancèrent par une des portes, séparèrent Titus de ses compagnons et l'eussent indubitablement fait prisonnier, si la crainte de devenir la risée des Judéens n'eût doublé ses forces et si son escorte n'eût fait des efforts surhumains pour le dégager. Ce premier fait d'armes encouragea les Jérusalémites comme un heureux augure. Le lendemain, tandis que la Xe légion était occupée à dresser le camp sur le mont des Oliviers, elle fut surprise par des Judéens, et sa frayeur fut si grande qu'elle s'enfuit, laissant l'ouvrage interrompu. Toutefois, ces escarmouches, faits partiels et isolés, restaient stériles ; les Judéens se voyaient obligés, chaque fois, de rentrer dans la forteresse. Mais leurs sorties audacieuses montrèrent du moins aux Romains quelle lutte laborieuse ils auraient à soutenir.

Ils réussirent enfin à établir leur camp sur trois points et à dresser les machines contre le mur extérieur. Les travaux du siège commencèrent juste avec la

fête de Pâque (mars ou avril 70), Titus s'imaginant sans doute que les Judéens, par scrupule religieux, n'oseraient les entraver. Mais à peine les Romains avaient-ils dressé leurs machines, que les Judéens se précipitèrent comme des démons hors de la ville, les détruisirent, dispersèrent les travailleurs et, après avoir jeté parmi eux l'épouvante et le désarroi, se retirèrent de nouveau derrière les murailles. Ce n'étaient pas seulement les zélateurs, mais tous ceux qui pouvaient tenir une arme, qui prenaient part aux combats ; des femmes même montrèrent, à l'égal des hommes, une étonnante insouciance de la mort. Les assiégés lançaient sur les assaillants des quartiers de roc ou répandaient sur leur tête de l'huile bouillante ; peu à peu ils apprirent à manier les lourdes machines de guerre et tournèrent contre les assaillants celles dont ils purent s'emparer. Cependant les Romains réparaient leurs pertes à mesure, si bien qu'au bout de quinze jours les assiégés furent contraints d'abandonner le mur extérieur (7 iyar, mai). Alors commença une lutte acharnée pour la possession de la seconde enceinte, que les assiégés avaient construite derrière la première. Il fallut plusieurs jours aux Romains pour s'en rendre maîtres, ainsi que du faubourg de Bézétha.

Cet exploit pourtant était loin de terminer la lutte, qui chaque jour, au contraire, reprit avec une nouvelle fureur. Les Romains ayant, après dix-sept jours de travail, élevé quatre terrasses contre la tour Antonia et la seconde enceinte, Jean y pénétra avec sa troupe par un conduit souterrain et mit le feu aux ouvrages. Deux jours après, trois hommes du parti de Bar-Giora, Tephtaï, Mégassar et Haghira d'Adiabène, incendièrent les autres ouvrages, nonobstant la grêle de projectiles qui tombait sur eux. Plus le danger devenait menaçant, plus grandissait le courage des assiégés. Josèphe, docile instrument de Titus, déploya son éloquence en pure perte contre cette implacable résolution. Du reste, les assiégés n'avaient plus d'autre alternative que la victoire ou la mort : ils le savaient bien, et, dès le début du siège, ils avaient vu ce qu'ils pouvaient attendre de Titus, de celui qu'on a surnommé les délices du genre humain. Les prisonniers, même volontaires, Titus les fit mettre en croix, parfois cinq cents en un jour, afin de montrer aux défenseurs obstinés de leur patrie quel sort les attendait. Quelquefois, il les renvoyait dans Jérusalem, après leur avoir fait couper les mains.

Titus dut renoncer à l'espoir de terminer rapidement la guerre et se préparer à un siège de longue durée. Mais il allait avoir une alliée puissante, la famine. Pour fermer aux assiégés les issues secrètes de la ville, il la fit entourer d'un mur de circonvallation d'environ sept kilomètres d'étendue. Par suite de l'exubérance de la population, les vivres devinrent de jour en jour plus rares. La famine atteignit d'abord les classes pauvres, dont les faibles provisions furent bientôt épuisées. Elle fit taire toute pitié et étouffa les sentiments les plus sacrés de la famille. Les maisons et les rues se remplirent de cadavres. Les survivants erraient à travers les rues, le ventre ballonné, semblables à des fantômes. Plusieurs, poussés par la crainte d'une mort affreuse, passèrent à l'ennemi ; mais là, un autre genre de supplice les attendait. Les Romains ne tardèrent pas à remarquer que les transfuges avaient avalé des pièces d'or, afin de subvenir à leurs besoins dans les dures épreuves de la captivité. Alors ces cannibales leur ouvrirent le ventre pour y chercher l'or caché. — Les zélateurs, voyant les désertions se multiplier,

redoublèrent de sévérité contre ceux qui leur étaient suspects : ils voulaient que chacun se dévouât tout entier à la patrie et ne craignit pas de regarder la mort en face. Quelques lieutenants de Bar-Giora avaient comploté de passer à l'ennemi ; le farouche commandant, les ayant découverts, les châtia sans miséricorde. Matthia Boéthos, qui avait, en compagnie d'antres membres de la noblesse sacerdotale, appelé Bar-Giora à Jérusalem, subit la peine de sa félonie : sur l'ordre de Bar-Giora lui même, il fut, avec trois de ses fils, décapité à la vue des Romains, et, en même temps qu'eux, furent exécutés deux autres membres de l'aristocratie et quinze hommes du peuple.

Néanmoins, malgré toute leur vigilance, les zélateurs ne pouvaient éventer toutes les ruses qu'imaginaient les traîtres. Les amis secrets que Rome avait dans la ville glissaient des billets dans les flèches qu'ils lançaient dans le camp romain, et, par ce moyen, instruisaient l'ennemi de tout ce qui se passait dans la ville. Mais les zélateurs de toute nuance, malgré la famine, malgré la trahison, ne cessèrent d'inquiéter les travaux des Romains, qui ne réussirent qu'après vingt et un jours et au prix de luttes opiniâtres à dresser une nouvelle terrasse contre l'Antonia. Une sortie de Jean, qui voulait mettre le feu à cet ouvrage, échoua, et bientôt, sous les coups répétés des béliers romains, les murs de la forteresse s'écroulèrent (1er tammouz, juin). Mais quelle fît la consternation des Romains lorsqu'ils virent, derrière elle, se dresser une nouvelle muraille ! Après en avoir inutilement tenté l'assaut, ils cherchèrent à surprendre la ville pendant la nui mais ils furent repoussés, après une lutte qui dura jusqu'a lendemain matin. Toutefois la forteresse Antonia resta en leur pouvoir, et Titus la fit raser. C'est à ce moment (17 tammouz) qu le sacrifice quotidien cessa, faute de victimes. — Titus invita de nouveau le peuple à lui ouvrir les portes de la ville, promettais solennellement d'épargner le temple ; mais le choix du parlementaire, qui n'était autre que l'exécré Josèphe, ne pouvait qu'ajouter l'irritation des assiégés. Jean répondit à cette proposition que la cité de Dieu ne pouvait périr et que l'avenir appartenait à Dieu.

Après la chute de l'Antonia, les assiégés se bornèrent à la défense du temple. Une troupe romaine, qui essaya de recommencer nuitamment la lutte, fut repoussée par ces braves entre les braves, Juda ben Merton, Siméon ben Josias, Jacob et Siméon ben Kathla, Jacob ben Sosa, Gyphtaï, Alexas et Siméon ben Jaïr. Alors les Romains dressèrent leurs machines contre le mur du temple et les Judéens furent forcés d'abattre les portiques qui reliaient auparavant le temple à la tour Antonia. Pour lasser les Romains, ils employèrent toutes les ruses imaginables : ainsi ils mirent le feu à quelques galeries du temple et firent mine de prendre la fuite. Les Romains escaladèrent alors les murs de l'Hiéron et il en périt un grand nombre, soit par le glaive, soit par le feu. Mais l'incendie envahit tout le côté ouest, et les belles colonnade devinrent la proie des flammes (21-28 tammouz).

Cependant la famine sévissait de plus en plus parmi la population de Jérusalem, épuisant toute force et toute sève, frappait indistinctement riches et pauvres et déchaînant les passions les plus vives. L'argent n'avait plus de valeur, car il était incapable de procurer un morceau de pain. On se battait pour la possession d'un peu de paille, d'un morceau de cuir, de choses plus sordide encore.

On vit la riche Martha, femme du grand prêtre Josué ben Gamala, qui, dit-on, faisait étendre des tapis pour aller de sa demeure au temple, ramasser dans les rues une ignoble nourriture pour tromper sa faim dévorante. Pour que rien ne manquât à la réalisation de la sombre peinture tracée d'avance par le grand prophète, une scène se produisit qui remplit d'horreur les ennemis eux-mêmes. Une femme nommée Miryam, qui s'était réfugiée de la Pérée à Jérusalem, tua son propre enfant et en mangea la chair. Les cadavres amoncelés dans la ville, se décomposant rapidement dans cette chaude saison, répandaient une odeur fétide et engendrèrent la peste, nouveau fléau qui rivalisa avec la famine et l'ennemi pour décimer la population. Mais les Judéens supportèrent tous ces maux avec un courage indomptable ; l'estomac vide, entourés de ces spectacles de mort, ils allaient au combat avec la même ardeur qu'au premier jour du siège. Les Romains eux-mêmes étaient surpris de la constance héroïque des zélateurs, de leur dévouement inébranlable au sanctuaire et à la cause de leur peuple. Voyant ces guerriers, malgré les tortures de la faim, poursuivre la lutte avec un entrain toujours renaissant, ils considéraient les Judéens comme des êtres invincibles, doués d'une force d'âme à toute épreuve. Quelques-uns même d'entre eux allèrent jusqu'à déserter leurs drapeaux et abjurer leur foi pour embrasser le judaïsme. Eux aussi étaient convaincus que la cité sainte ne pouvait tomber au pouvoir de ses ennemis. Cette conversion spontanée et sincère de quelques Romains, en un moment si critique, remplit les Jérusalémites d'admiration ; et exténués eux-mêmes par la famine, ils eurent soin de pourvoir à l'entretien de ces néophytes.

Cependant les Romains avaient dressé leurs machines de siège contre les ouvrages extérieurs du temple, et, six jours durant (du 2 au 8 ab), ils battirent en brèche les murailles, sans pouvoir les ébranler. Alors Titus, renonçant désormais à épargner le temple, fit mettre le feu aux portes de l'enceinte extérieure ; l'incendie dura tout un jour et la nuit suivante. Ensuite Titus ordonna de l'éteindre et de rendre la voie libre pour l'attaque des légions. En même temps, il assembla un conseil de guerre pour délibérer sur le sort du sanctuaire. Ce conseil était composé des six principaux commandants : Tibère Alexandre, le commandant en chef ; Sextus Céréalis, que ses exploits en Judée avaient fait élever au commandement de la Ve légion ; Larcius Lepidus, chef de la Xe ; Tittius Frugi, chef de la XVe ; Haternus Fronto, qui avait sous ses ordres une partie de la IIIe ; enfin Marc Antoine Julien, procurateur de la Judée, plus quelques tribuns et autres officiers. Quelques-uns émirent l'avis qu'il fallait détruire ce temple, foyer de révoltes incessantes. Titus, au contraire, se prononça nettement pour la conservation de l'édifice : c'était la princesse Bérénice qui parlait par sa bouche. Alexandre, Céréalis et Fronto ayant opiné dans le même sens, il fut décidé qu'on s'emparerait du temple, mais sans le détruire.

Le lendemain (9 ab), les Judéens firent une nouvelle sortie ; mais, accablés par le nombre, ils durent battre en retraite. Enfin sonna l'heure suprême de la chute, cette heure qui a laissé dans la mémoire de la nation judaïque un éternel souvenir de deuil. Le 10 ab (août), les assiégés tentèrent une nouvelle sortie contre les Romains, mais ils furent repoussés et poursuivis. Dans le désordre de cette poursuite, un Romain saisit un tison enflammé et, se hissant sur l'épaule d'un de

ses compagnons, le lança par la fenêtre dorée dans l'intérieur du temple. Le bois des galeries prit feu ; l'incendie se propagea rapidement et envoya bientôt vers le ciel ses jets enflammés. A cette vue, les plus résolus reculèrent découragés. Titus accourut avec ses soldats : toute résistance avait cessé. Il ordonna aussitôt d'éteindre le feu, mais sa voix ne fut pas écoutée. Les soldats romains se précipitèrent avec furie à l'intérieur du temple, pillant et incendiant, et massacrant tous ceux qui ne s'étaient pas enfuis. Titus lui-même, poussé par la curiosité, pénétra dans le Saint des Saints et le contempla avec admiration, jusqu'à ce que la fumée le forçât de s'éloigner. Une légende hostile va jusqu'à l'accuser d'avoir, à cette heure même, en plein sanctuaire, sur un rouleau de la Thora, caressé sa maîtresse !

Bientôt les guerriers judaïtes reprirent l'offensive, et une dernière lutte s'engagea sur le théâtre même de l'incendie. Les cris de victoire des Romains, les gémissements des Judéens témoins de cette dévastation, le sifflement des flammes faisaient trembler le sol et agitaient les airs ; l'écho portait aux montagnes le contrecoup de la chute du temple, et les flammes qui rougissaient le ciel apprenaient aux Judéens d'alentour que tout espoir était perdu.

Un grand nombre de patriotes se précipitèrent dans cet océan de feu, ne voulant pas survivre à la ruine du sanctuaire. D'autres, au nombre de plusieurs milliers, hommes, femmes et enfants, étaient restés sous les portiques du sud, malgré l'approche des ennemis et de l'incendie. Des prophètes en délire leur faisaient espérer un saint miraculeux. En ce moment même où le temple achevait de se consumer, Dieu, à les entendre, allait envoyer un secours inattendu. Mais les Romains arrivèrent comme la foudre et égorgèrent cette crédule multitude.

Le temple brûla tout entier, sauf les fondations et quelques débris du mur occidental, qui s'élevaient au-dessus des ruines comme des spectres géants. Plusieurs prêtres, qui s'étaient réfugiés sur les murs et y avaient tenu plusieurs jours, bravant la faim et la soif, durent enfin se rendre à discrétion ; Titus les fit massacrer. Les prêtres doivent périr avec leur temple, avait dit ce monstre à face humaine. En ordonnant ces cruautés, il prétendait se poser en vengeur du sang répandu par les zélateurs. Les légions victorieuses offrirent, sur l'emplacement du temple, des sacrifices à leurs divinités, y déployèrent leurs étendards et proclamèrent Titus imperator. Par une fatale coïncidence, le second temple périt le même jour qu'avait péri le premier (16 ab, août 70). Après l'incendie du temple, Titus, débarrassé de toute contrainte vis-à-vis de Bérénice, ordonna de mettre le feu aux parties de la ville, l'Acra et l'Ophla, qui étaient au pouvoir des Romains.

Cependant la lutte n'était pas encore terminée. Les chefs de la révolution s'étaient cantonnés dans la ville haute avec les troupes qui leur restaient. Ils entrèrent en pourparlers avec Titus. Jean et Siméon, ayant juré de mourir plutôt que de se rendre, demandèrent à se retirer librement en conservant leurs armes : à cette condition, ils consentaient à abandonner la ville haute. Mais Titus exigea qu'ils se rendissent à discrétion, et cette exigence ralluma la lutte. Le 20 ab, les Romains commencèrent à élever de nouvelles terrasses contre les murs de la ville

haute, et ce travail ne fut terminé qu'au bout de dix-huit jours (le 7 éloul, septembre). Cette fois encore les zélateurs tinrent bon. Les Iduméens, qui avaient négocié sous main avec Titus, furent mis à mort ou jetés en prison. Mais les guerriers judéens, épuisés par tant de luttes et par la famine, ne pouvaient plus repousser les assauts. Les Romains purent enfin escalader la muraille ; ils s'emparèrent des tours et se précipitèrent dans la ville haute, où ils massacrèrent tout ce qu'ils rencontraient. Le lendemain (8 éloul), le dernier quartier de la ville, — la ville haute ou Sion, — fut incendié à son tour. Les murs furent entièrement rasés, à l'exception des trois tours Hippicos, Mariamne et Phasaël, que Titus laissa debout comme monuments de sa mémorable victoire. Sous les ruines de Jérusalem et du temple furent ensevelis les derniers vestiges de l'indépendance politique de la Judée. Ce siège, dit-on, coûta la vie à plus d'un million de victimes. Si l'on y ajoute celles qui étaient tombées dans la Galilée, la Pérée et les villes de l'intérieur, on peut affirmer que la population des Judéens de Palestine était, en majeure partie, anéantie. De nouveau Sion était assise sur des ruines et pleurait ses fils morts, ses vierges traînées en captivité ou jetées en pâture aux appétits immondes d'une soldatesque brutale. Plus malheureuse encore qu'après sa première chute, aucun prophète n'était là pour lui prédire la fin de son veuvage et de ses épreuves.

DEUXIÈME PÉRIODE — APRÈS L'EXIL

Troisième époque — La décadence

Chapitre XX — Les suites de la guerre — (70-73)

Qui pourrait décrire les souffrances des malheureux Judéens, tombés au pouvoir des Romains ? Les prisonniers faits pendant cette guerre dépassaient le nombre de 900.000. Ceux qu'on avait pris à Jérusalem, Titus les fit parquer sur l'emplacement du temple, en laissant à un affranchi, et à son ami Fronto plein pouvoir sur eux. Il n'excepta que les princes de la maison d'Adiabène ; mais il les envoya à Rome, chargés de fers, comme des otages devant lui garantir la fidélité du roi d'Adiabène. Tous ceux qui furent reconnus ou dénoncés comme ayant pris part à la lutte furent mis en croix, sur l'ordre de Fronto. Les survivants durent envier leur sort. En effet, 17.000 d'entre eux moururent de faim, tant on leur mesurait la nourriture avec parcimonie. Une partie des prisonniers refusèrent d'accepter des Romains le moindre aliment, aimant mieux périr d'inanition. Parmi ceux qui survivaient, Fronto choisit les plus beaux jeunes gens pour orner le triomphe du

général ; de ceux qui étaient âgés de plus de dix-sept ans, une partie fut envoyée en Égypte pour y travailler à perpétuité dans les mines au compte des Romains, comme naguère les prisonniers de Galilée avaient été employés aux divers travaux de l'isthme de Corinthe. La plupart des jeunes gens furent répartis entre les provinces pour jouer leur vie dans les cirques. Les plus jeunes et les femmes furent vendus à l'encan, et, vu leur grand nombre, cédés aux marchands d'esclaves à des prix dérisoires. C'est ainsi que les fils et les filles de Sion furent dispersés dans l'empire romain pour y gémir esclaves. Que de souffrances durent subir ces infortunés.

Une scène, dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, en donnera une idée. Un jeune homme et une jeune fille de noble origine étaient échus en partage à deux maîtres, et comme ils étaient tous deux d'une remarquable beauté, ceux-ci résolurent de les marier ensemble. Un soir, on les réunit dans la même chambre. Là, jeune homme et jeune fille pleurèrent ensemble sur leur triste sort : eux, nobles enfants de Judée, être contraints de s'accoupler comme de vils esclaves ! Lorsque l'obscurité se dissipa, les jeunes gens se reconnurent : ils étaient frère et sœur ! et l'âme pleine à la fois de joie et de tristesse, ils expirèrent dans les bras l'un de l'autre. — Une seule consolation restait aux malheureux captifs, c'était l'espoir d'être vendus à un maître habitant une ville où se trouvât une communauté judaïque. Dans ce cas, en effet, ils pouvaient compter avec certitude qu'ils seraient rachetés à tout prix par leurs coreligionnaires et qu'ils trouveraient auprès d'eux un accueil fraternel.

Vespasien déclara la Judée sa propriété privée et ordonna aux fonctionnaires romains de la vendre par lambeaux au plus offrant enchérisseur. Et de fait, pourquoi non ? N'avait-il pas fécondé cette terre avec du sang ? D'ailleurs cette vente était une bonne affaire, et Vespasien était encore plus amoureux d'argent que d'honneurs. Mais comme le conquérant romain paraît petit à côté du conquérant chaldéen, Nabuchodonosor ! Quant au doux Titus, quelle fut sa conduite lorsque, après avoir fait immoler ou vendre comme esclaves des myriades de créatures humaines, on lui amena enchaînés les plus robustes jeunes gens de la Judée ? Il tint sa cour à Césarée et donna à ses amis des fêtes sanglantes, dans le goût romain. Des bêtes féroces étaient amenées dans un cirque et les prisonniers judéens forcés de se battre avec elles jusqu'à ce que, vaincus, ils fussent mis en pièces. Parfois le spectacle changeait : les prisonniers devaient lutter les uns contre les autres et s'entretuer. C'est ainsi que périrent 2.500 nobles jeunes gens à l'occasion de la fête anniversaire de son frère, l'ignoble Domitien (24 octobre). De là, Titus se rendit à Césarée de Philippe, au pied du mont Hermon, où résidait le roi Agrippa et où il organisa de nouveaux combats de bêtes fauves et de prisonniers. Là encore, de nombreuses victimes expirèrent sous les yeux de Titus et de Bérénice. A Béryte, au jour natal de son père (17 novembre), Titus déploya la plus grande prodigalité, et ce furent encore des Judéens qui rougirent de leur sang le sable de l'arène. Dans toutes les villes de Syrie, Titus procura à la haine païenne le réjouissant spectacle du martyre des Judéens. Telle était la douceur et telle la philanthropie du grand empereur !

Il s'en fallut de peu que tous les Judéens de l'empire romain, surtout ceux de la Syrie, de l'Asie Mineure, d'Alexandrie et de Rome ne subissent le sort de leurs frères palestiniens. A la suite de la guerre judéo-romaine, la population païenne était ulcérée contre les fils de Jacob ; sa haine allait jusqu'à la fureur, et elle ne cachait pas que l'extermination de cette race était le plus ardent de ses vœux. Était-ce l'œuvre du hasard ou de la Providence, toujours est-il que l'image de Bérénice vivait au cœur de Titus et lui inspirait la clémence envers ses coreligionnaires. A cette époque douloureuse de son histoire, la nation trouva en elle une protectrice.

Lorsque Titus approcha d'Antioche, toute la population se porta à sa rencontre et lui demanda, avec force flatteries, d'expulser les Judéens de la ville. Titus répondit que, les Judéens n'ayant plus de patrie, il serait inique de les expulser. Il ne consentit même pas à ravir aux Judéens, comme on le lui demandait, leurs droits civils et à briser les tables d'airain on étaient consignés leurs privilèges. — Les habitants d'Alexandrie, eux aussi, le supplièrent vainement d'enlever aux Judéens de leur ville leur liberté et leurs droits.

L'entrée de Titus à Rome devait être accompagnée des honneurs du triomphe, à l'occasion de sa victoire sur la Judée. A cet effet, on choisit sept cents jeunes Judéens de belle prestance et on les envoya à Rome avec les deux chefs de zélateurs, Jean de Gischala et Siméon Bar-Giora. Jean, affaibli par la maladie et la famine, s'était, avec ses frères, rendu aux Romains. Pour Siméon, il s'était caché, avec quelques-uns de ses gens, dans les couloirs souterrains de Jérusalem et, grâce aux outils dont ils étaient munis, ils espéraient se frayer un chemin jusqu'au dehors de la ville pour aller continuer ailleurs la lutte contre les Romains. Mais ils rencontrèrent une roche vive contre laquelle tous leurs efforts échouèrent ; leurs maigres provisions étant épuisées, Bar-Giora résolut de mourir en héros. Couvert d'une robe blanche et d'un manteau de pourpre, il sortit de dessous terre au milieu des ruines du temple, et son apparition subite effraya les sentinelles romaines. Conduisez-moi auprès de votre chef, leur dit-il simplement. Celui-ci, Rufus, ayant été appelé : Je suis Siméon Bar-Giora, lui dit le zélateur, et aussitôt il fut chargé de chaînes. Il connaissait le sort qui l'attendait et il l'avait accepté d'avance.

Siméon Bar-Giora, Jean de Gischala et le reste des prisonniers figurèrent au triomphe de Vespasien et de ses deux fils. On portait devant eux les vases du temple, le chandelier d'or, la table d'or et un rouleau de la Loi. Les prisonniers enchaînés, puis des tableaux représentant les batailles et la destruction de Jérusalem, étaient exposés aux regards curieux de la foule. Ensuite venait Bar-Giora, traîné par une corde à travers les rues, et qui finalement, suivant la coutume romaine qui exigeait un sacrifice humain, fut précipité du haut de la roche Tarpéienne. Jean de Gischala mourut en prison. Tibère Alexandre, le véritable vainqueur des Judéens ses frères, prit part au triomphe et eut même une statue sur le Forum. Josèphe figura seulement comme spectateur.

Ce triomphe, le plus pompeux que Rome eût vu depuis de longues années, atteste la joie immense causée par la victoire de Rome sur la Judée. Depuis longtemps les légions n'avaient eu à combattre un ennemi aussi indomptable[1].

Aussi, durant plusieurs années, frappa-t-on, en souvenir de cet événement, des médailles d'or, d'argent et de cuivre. Ces médailles représentent la Judée sous les traits d'une femme assise tristement sous un palmier ou debout, les mains enchaînées, dans l'attitude du désespoir : elles portent la légende : Judœa devicta ou Judœa capta. Plus tard on construisit en l'honneur de Titus un arc de triomphe, où l'on remarque encore aujourd'hui les vases du temple, trophées de cette victoire (Arco di Tito). Pendant bien des années, dit-on, les Judéens de Rome faisaient un détour pour éviter de passer devant cet arc de Titus. Toutefois, ni Vespasien ni Titus ne voulurent prendre le surnom de Judaicus, qui aurait rappelé leur victoire, ce nom ayant déjà, alors, une signification déplaisante. Le butin du temple de Jérusalem resta de longues années dans le temple de la Paix, et le rouleau de la Loi fut conservé dans le palais impérial. De là, ces reliques du sanctuaire de Judée furent transportées dans d'autres pays, à l'époque où Rome, à son tour, expia ses forfaits.

Cependant la Judée n'était pas encore complètement soumise. Trois forteresses restaient à conquérir : l'Hérodion, Macherous et Massada. Bassus, gouverneur de la Judée, fut chargé par Vespasien de s'en emparer. La garnison de l'Hérodion se rendit à la première sommation. La prise de Macherous conta plus de peine à Bassus. Cette place, bâtie par Alexandre Jannée et fortifiée par Hérode, était située de l'autre côté du Jourdain, dans le voisinage de la mer Morte ; entourée de tous côtés de pentes abruptes et de gorges profondes, elle était presque imprenable. Mais la capture d'Éléazar, son jeune et héroïque défenseur, la força de se rendre. Bassus l'ayant fait mettre à la torture et semblant se disposer à le faire crucifier, les assiégés, émus de pitié à cette vue, promirent de se rendre si l'on épargnait leur chef. Bassus tint parole à ceux qui avaient négocié avec lui ; mais de la population qui demeurait dans la partie inférieure de la montagne et qui n'était pas comprise dans la capitulation, il fit massacrer environ 4.700 hommes et jeunes gens et vendit comme esclaves les femmes et les enfants.

Trois mille zélateurs qui, sous la conduite de Juda ben Jaïr, avaient pu sortir de la ville par une galerie souterraine et trouver un abri dans un bois voisin du Jourdain, étaient venus se joindre aux fugitifs de Macherous : tout à coup ils se virent enveloppés par les Romains qui, après un combat acharné, les massacrèrent tous. La mort empêcha Bassus de s'emparer de Massada ; Silva, son successeur, entreprit à son tour cette oeuvre difficile. Bâtie par le prince maccabéen Jonathan et fortifiée également par Hérode, cette forteresse était encore plus inaccessible que Macherous. La garnison, qui se composait d'un millier de zélateurs, avec leurs femmes et leurs enfants, commandés par Éléazar ben Jaïr, un descendant de Juda le Gaulanite, avait des vivres, de l'eau et des armes en abondance. Elle se défendit avec le courage qui caractérisait les zélateurs en général. Mais les machines des Romains ébranlèrent une des murailles : la deuxième, en bois, bâtie par les assiégés, fut incendiée par les matières inflammables que les Romains y lancèrent. Désespérant de pouvoir tenir avec des forces si médiocres, Éléazar exhorta ses gens à se donner eux-mêmes la mort, pour ne pas tomber aux mains des ennemis. Entraînés par ses paroles, tous égorgèrent leurs femmes et leurs enfants, puis se tuèrent eux-mêmes. C'était le 1er jour de la Pâque (73). Un silence de mort régnait

dans Massada quand les Romains y pénétrèrent, et ils n'aperçurent d'autres êtres vivants que deux femmes et cinq enfants. Telle fut, sur le sol de la Judée, la fin des derniers zélateurs.

Vespasien se vengea cruellement des Judéens qui avaient essayé de secouer le joug de Rome. Et ce ne furent pas seulement les Judéens de Palestine, mais tous ceux de l'empire romain qui portèrent la peine de l'insurrection. La redevance annuelle de 2 drachmes (environ 1 fr. 90), qu'ils avaient L'habitude d'expédier au temple de Jérusalem, ils durent l'adresser désormais au temple de Jupiter Capitolin ; et Vespasien, toujours affamé d'or, se l'adjugea pour sa propre cassette. Ce fut le fiscus judaicus. Quant à ses amis et à ses complices judaïtes, Vespasien les combla d'honneurs et de richesses.

Bérénice habitait le palais de Titus, comme s'il eût déjà été son époux. Titus était si jaloux de cette femme qu'il fit étrangler un personnage consulaire, Cécina, son compagnon de table, parce qu'il le soupçonnait de commerce amoureux avec Bérénice. Pour flatter Titus, l'Aréopage, le Conseil des Six-Cents et le peuple d'Athènes érigèrent une statue à Bérénice, et lui consacrèrent une inscription pompeuse où on l'appelait la grande reine, la fille du grand roi Julius Agrippa. Titus paraît avoir songé sérieusement à l'épouser ; mais les Romains haïssaient trop les Judéens pour permettre un tel mariage. Titus dut se séparer d'elle tant que son père vécut.

Josèphe fut plus heureux. Vespasien et Titus le traitèrent avec les plus grands égards, comme s'ils avaient voulu le récompenser pour des services rendus. Il accompagna Titus à Rome lors de son triomphe ; il vit d'un œil tranquille l'humiliation de ses frères et applaudit méchamment à l'exécution infamante de ces héros. Vespasien lui fit cadeau de riches domaines en Judée, l'installa même à Rome dans son propre palais, et lui conféra le titre de citoyen romain. Josèphe possédait si bien la faveur de la dynastie flavienne, qu'il adopta le nom de famille de ses protecteurs : Flavius Josèphe, tel est, en effet, le nom sous lequel il est connu de la postérité. En raison de ces faits, les patriotes lui avaient voué une haine profonde, et, autant qu'il était en eux, cherchaient à troubler sa quiétude.

La prise des dernières forteresses de la Judée n'avait pas mis fin à la résistance des zélateurs. Partout où se portait leur course fugitive, ils portaient et implantaient la haine de Rome. Ceux qui avaient pu sortir de Jérusalem par les souterrains s'étaient dispersés de tous côtés et avaient demandé asile à leurs frères des pays d'Euphrate, de l'Arabie, de l'Égypte, de la Cyrénaïque. Ceux qui s'étaient réfugiés à Alexandrie engagèrent leurs coreligionnaires à se soulever contre Rome. Les Judéens d'Alexandrie étaient faciles à convaincre : ils se souvenaient des massacres dont ils avaient été victimes peu d'années auparavant. II n'y eut que les riches et les membres du Conseil qui s'opposèrent à cette entreprise, effectivement folle et téméraire, et firent une véritable chasse aux zélateurs. Six cents d'entre eux furent pris et livrés au gouverneur Lupus, qui les fit exécuter ; le reste se dispersa en Égypte. Ces derniers furent pris successivement, et on les mit à la torture pour les forcer à reconnaître l'autorité de l'empereur ; mais ils supportèrent les

souffrances les plus atroces plutôt que de faillir à leurs principes, et tous, hommes et enfants, rivalisant de stoïcisme, expirèrent sous la main des bourreaux. Vespasien, qui craignait de voir l'Égypte devenir un foyer de nouvelles révoltes judaïques, ordonna de fermer le temple d'Onias, afin de les priver de leur dernier centre religieux. Les richesses et offrandes votives de ce temple furent versées dans le trésor impérial, comme l'avaient été celles du sanctuaire de Jérusalem (73-74). Le temple égyptien avait subsisté deux cent quarante-trois ans.

Ceux des zélateurs qui s'étaient réfugiés dans les villes de la Cyrénaïque y poussèrent, eux aussi, les Judéens à la révolte et ne furent pas plus heureux. Un zélateur nommé Jonathan rassembla autour de lui beaucoup de Judéens de la Cyrénaïque et les conduisit dans le désert de Libye, en leur promettant force miracles. Là encore les riches dénoncèrent au gouverneur romain la tentative séditieuse de leurs frères. Ce fonctionnaire, Catulle, fit saisir les rebelles, dont une grande partie furent mis à mort. Pour Jonathan, ce ne fut pas sans peine que les Romains purent mettre la main sur lui, et il se vengea de ses dénonciateurs en les accusant d'être ses complices. Jonathan et ses compagnons de captivité furent conduits à Rome, et, toujours par esprit de vengeance, ils cherchèrent à impliquer dans l'affaire Josèphe et quelques autres Judéens de Rome. Mais Titus connaissait trop bien les sentiments de Josèphe pour prêter l'oreille à cette accusation. Tout au contraire, il s'employa en sa faveur, et obtint son acquittement et celui de ses coaccusés. Jonathan fut d'abord passé par les verges, puis brûlé vif. Telle fut la fin de cette agitation zélotique, qui apporta de si douloureuses épreuves à une grande partie du monde juif dans l'empire romain. Plus heureux toutefois que les autres, les zélateurs qui s'étaient réfugiés dans l'Arabie du Nord, dans la contrée de Yathrib (Médine), réussirent à y fonder un établissement et à s'y maintenir jusqu'au VIIe siècle. Le rôle qu'ils y ont joué, dans des circonstances toutes différentes, n'a pas été sans importance.

La lutte étonnante soutenue par les Judéens contre Rome avait excité dans la société romaine un intérêt si vif, que plusieurs écrivains éprouvèrent le besoin de la raconter. Les auteurs païens le firent naturellement avec partialité. Par flatterie pour les vainqueurs et par haine pour les vaincus, ils amoindrirent de leur mieux les exploits héroïques des Judéens. Josèphe, malgré son dévouement aux intérêts romains, s'indigna de cette partialité ; ce qui lui restait de sentiment israélite ne lui permettait pas de se résigner à voir sa nation accusée de lâcheté. Il rassembla donc les souvenirs et les événements de sa vie, et, avec ces matériaux, il écrivit (75-79) l'histoire de la guerre de Judée et de ses origines. L'ouvrage se composait de sept livres. Mais Josèphe non plus ne pouvait être impartial : sa personnalité était trop intéressée dans cette histoire. Il soumit son livre à Vespasien et à Titus; celui-ci lui donna l'autorisation de le publier. L'histoire était donc arrangée de manière à pouvoir être lue et approuvée par les maîtres. Mais quelques années auparavant (vers 73), Justus de Tibériade avait composé, lui aussi, une histoire de la guerre judaïque, où il accusait Josèphe d'avoir été l'ennemi des Romains, d'avoir provoqué l'insurrection de la Galilée, et où il contestait la prétention de cet homme, qui se vantait de descendre des hasmonéens. Ainsi, la guerre des armes, à peine terminée, se continuait par une guerre de plume entre les représentants des deux partis

hostiles. Justus, à vrai dire, n'était pas, lui non plus, un modèle de toutes les vertus. Après avoir été le chef de la révolution en Galilée, après avoir dirigé une expédition de représailles contre les Grecs du voisinage, il était passé du côté d'Agrippa, qui, sur les instances de Bérénice, lui fit grâce et le combla de présents. Entré alors au service d'Agrippa, Justus fut jeté deux fois en prison, puis exilé, et, sans l'intervention de Bérénice, il eût été condamné à mort. Après lui avoir, pour la seconde fois, fait grâce de la vie, Agrippa le nomma son secrétaire particulier. Sans doute, Justus connaissait plus d'un secret dont la divulgation eût été désagréable à Agrippa.

Josèphe a dû probablement taire certains faits et gestes de ce prince pendant et après la guerre ; mais tous ces secrets étaient connus de Justus, et il les révéla dans son histoire de la guerre de Judée. Toutefois, il laissa son œuvre inédite pendant vingt ans, et il ne la publia que le jour où il reconnut — avec une indignation patriotique ou une rage jalouse — que son ennemi était en faveur, même auprès du successeur de Titus, l'exécrable Domitien.

Du reste, aucun de ces deux écrivains n'avait un sentiment bien profond de la sincérité qui s'impose, comme une obligation sacrée, à tout historien.

Dans l'ouvrage de Josèphe, la Guerre de Judée, il est impossible de méconnaître la mauvaise foi avec laquelle il noircit ses ennemis. S'il a droit, comme historien, aux lauriers littéraires, il n'a droit en aucune façon à la couronne civique, ni comme ami de la vérité, ni comme ami de sa patrie.

Jérémie enchaîné, assis et gémissant sur les ruines de Jérusalem, ferme la première période de l'histoire d'Israël. Josèphe, écrivant tranquillement l'histoire de son peuple dans le palais des Césars, au milieu des splendeurs romaines, ferme la seconde période de cette même histoire.

NOTE

[1] Au jugement dédaigneux de certains héros en chambre, qui dénient l'héroïsme aux Juifs, même dans le passé, on peut opposer avec avantage l'opinion d'un militaire sur ces mêmes Juifs. *Jamais*, dit M. de Saulcy (*Les derniers jours de Jérusalem*, p. 437), *jamais en aucun temps nation n'a tant souffert, et ne s'est jetée si bravement et tout entière entre les bras de la mort, pour échapper au plus poignant des malheurs, à l'envahissement par la force brutale des armées étrangères. Honneur donc aux illustres martyrs du patriotisme judaïque ! Car ils ont payé de leur sang le droit de transmettre à leurs descendants le souvenir de la plus belle résistance qui ait jamais été faite par les faibles contre les horreurs de la conquête*.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre premier — Le relèvement - L'école de Jabné — (78-98)

La malheureuse issue de la lutte que les Juifs avaient soutenue pendant quatre ans contre les Romains avec une si vaillante énergie, la chute de l'État, l'incendie du temple, la condamnation infligée aux prisonniers à travailler dans les mines de plomb en Égypte, à être vendus sur les marchés d'esclaves on à combattre comme gladiateurs dans les cirques, toutes ces catastrophes produisirent sur les Judéens survivants une telle impression d'effarement et de stupeur, qu'elles paralysèrent en eux tout esprit d'initiative et toute volonté. La Judée était dépeuplée, tous ceux qui avaient pris les armes, dans le nord et dans le sud, en deçà ou au delà du Jourdain, étaient tombés sur les champs de bataille ou avaient été chargés de chaînes et envoyés en exil. Le courroux du vainqueur n'avait même pas épargné les femmes et les enfants. La troisième captivité, la période de l'exil romain (Galut Edom) imposé aux Judéens par Vespasien et Titus, s'était ouverte au milieu d'actes de cruauté plus douloureux que ceux qui avaient été commis sous Nabuchodonosor, au commencement de la deuxième captivité. Les Romains n'avaient épargné que les Judéens qui, en secret ou publiquement, s'étaient déclarés pour eux : c'étaient les amis de la puissance romaine qui, dès l'ouverture des hostilités, n'avaient montré aucune sympathie pour la cause nationale ; c'étaient les partisans de la paix, pour qui le judaïsme avait une autre mission que celle de lutter à main armée ; c'étaient encore les sages et les gens de réflexion, qui avaient vu dans la guerre contre Rome un suicide ; c'étaient enfin les désabusés, qui avaient d'abord considéré comme le plus sacré des devoirs de briser le joug si pesant des Romains et qui, effrayés par la lutte des partis, avaient déposé les armes et s'étaient réconciliés avec l'ennemi.

Ces faibles restes de la population de la Judée ainsi que les Judéens de la Syrie avaient espéré que Titus respecterait le temple, centre du culte et de la religion, et que le sanctuaire placé sous l'égide divine serait protégé contre toute destruction. L'incendie du temple, qui leur enleva tout espoir et tout courage, agit sur eux de façons bien diverses. Les uns s'imposèrent à la suite de cet incendie une vie de pénitence, s'abstinrent de manger de la viande et de boire du vin ; les autres, pour remplir le vide qu'avait produit dans leur cœur et leur pensée l'abolition des sacrifices, entrèrent dans la jeune communauté chrétienne. Le judaïsme, qui n'avait plus ni culte ni centre, était menacé dans son existence. Jusqu'alors, les communautés de Syrie, de Babylonie, de Perse, d'Asie Mineure et de Rome, et en général celles d'Europe, avaient dirigé leurs regards vers Jérusalem et le Sanhédrin d'où elles recevaient la direction, l'enseignement et les lois. La seule communauté

indépendante, celle d'Alexandrie, avait vu disparaître avec le temple d'Onias sa force et son influence. Qu'allaient devenir le peuple juif et le judaïsme ? Le Sanhédrin, la seul pouvoir législatif de la nation juive tout entière, était tombé avec Jérusalem. Qui s'élèverait donc sur ces ruines pour sauver le judaïsme ? Un homme se rencontra à cette époque qui semblait créé tout exprès pour lutter contre la destruction, donner un nouvel essor à l'esprit du judaïsme et faire pénétrer dans le peuple juif une nouvelle vigueur. Ce sauveur s'appelait Johanan ben Zakkaï. Comme les prophètes de l'exil de Babylone après la première chute de Jérusalem, mais par des moyens différents, ce docteur, aidé de ses disciples, sauva la nation judaïque de la ruine, la réveilla de son engourdissement, lui imprima une nouvelle direction, et parvint à lui rendre son unité et sa vigueur.

Johanan n'était pas, à vrai dire, un disciple de Hillel, mais il était animé de son esprit. Quand les Judéens formaient encore une nation, il siégeait au Sanhédrin et enseignait à l'ombre du sanctuaire ; son école à Jérusalem jouissait, parait-il, d'une grande autorité. Seul, il savait opposer des arguments victorieux aux raisonnements des Sadducéens, et détruire leurs creuses théories par une pénétrante dialectique. Par suite de son caractère et de ses sentiments de modération, il s'était rapproché, pendant la tourmente révolutionnaire, du parti de la paix, et, à maintes reprises, il avait exhorté le peuple et les zélateurs à livrer la ville et à se soumettre à la domination romaine. Pourquoi, disait-il aux agitateurs, voulez-vous détruire la cité et livrer le temple aux flammes ? Malgré sa grande autorité, il n'eut aucune prise sur l'esprit des zélateurs, qui repoussèrent tous ses avertissements. Les espions que le général romain entretenait dans la ville assiégée ne manquèrent pas de l'informer que Johanan était ami des Romains et conseillait aux chefs de l'insurrection de faire la paix. Les nouvelles de la ville étaient écrites sur de petits billets qu'on lançait au moyen de flèches dans le camp romain. Johanan, par crainte des zélateurs, ou peut-être par simple prévoyance et dans l'intention de préparer un refuge à l'étude de la Loi, conçut le projet de se rendre auprès de Vespasien (Titus). Mais la vigilance jalouse des zélateurs rendait l'exécution de ce projet bien difficile. Johanan, de connivence avec le chef des zélateurs, qui était son parent, résolut alors d'user d'un stratagème. Il se fit passer pour mort, se fit déposer dans un cercueil, et, au crépuscule, ses disciples Eliezer et Josua le portèrent hors de la ville. Vespasien accueillit le fugitif avec bienveillance, et lui permit de lui adresser une demande. Johanan le pria de l'autoriser à ouvrir une école. Vespasien accéda de bonne grâce à une requête qui lui paraissait si modeste ; il ne pouvait pas prévoir que par un acte aussi simple que l'ouverture d'une école, le judaïsme, faible et désarmé, serait mis en état de survivre de plusieurs milliers d'années au colosse romain. A en croire la tradition juive, Vespasien aurait accueilli la demande de Johanan parce que ce dernier lui aurait prédit qu'il serait revêtu de la pourpre impériale[1]. Quoi qu'il en soit, Johanan fut autorisé à s'établir avec ses disciples à Jabné (Jamnia), ville située non loin des rivages de la Méditerranée, entre le port de Joppé et l'ancienne ville philistine d'Asdod. Le territoire de la ville de Jabné faisait partie du domaine privé de la famille impériale, à laquelle il avait été légué jadis par Salomé, sœur d'Hérode.

Tant que la lutte s'était poursuivie, âpre et sanglante, sous les murs de Jérusalem, dans les rues et autour du temple, Johanan était resté condamné à l'inaction. A la nouvelle que les remparts étaient tombés et le temple livré aux flammes, le maître et les disciples avaient déchiré leurs vêtements, ils avaient gémi et pleuré comme sur la mort d'un parent bien-aimé. Mais Johanan n'avait pas désespéré, il avait compris que le sort du judaïsme n'était pas lié à celui du sanctuaire et de l'autel, et que la religion judaïque ne sombrerait pas avec Jérusalem et son temple. Et comme ses disciples s'étaient affligés sur la destruction de l'autel et l'abolition forcée des sacrifices, il les avait consolés en leur rappelant que la charité et l'amour des hommes étaient aussi méritoires que les sacrifices, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture sainte. J'aime la charité et non les sacrifices. Il parut évident à Johanan, qui professait des idées si libérales sur la valeur des sacrifices, qu'il fallait avant tout substituer au temple un autre centre religieux. Il réunit donc à Jabné une sorte de Sanhédrin dont il fut reconnu sans conteste le chef suprême. Ce nouveau tribunal (Bet-din) ne comptait certainement pas soixante-dix membres, et son rôle devait être tout différent de celui du Sanhédrin de Jérusalem, qui, par suite de la révolution et de la force des choses, avait dû être investi des attributions politiques les plus importantes. Mais le Sanhédrin de Jabné, comme autrefois celui de Jérusalem, avait une autorité souveraine dans les questions religieuses et exerçait les fonctions judiciaires d'un tribunal supérieur. Pour mener à bien au milieu de circonstances défavorables une œuvre aussi importante que celle de la création et de l'organisation du Sanhédrin ; il fallait l'influence considérable d'un homme comme Johanan. Seul, ce docteur avait l'autorité nécessaire pour combattre avec succès cette croyance que le Sanhédrin n'était un pouvoir religieux et judiciaire, représentant de la nation tout entière, que s'il avait son siège dans l'intérieur du temple. En montrant que l'autorité du Sanhédrin état indépendante de l'endroit où elle était exercée, et en établissant ce Conseil à Jabné, Johanan prouva que l'existence du judaïsme n'était nullement liée à l'institution des sacrifices. A partir de ce moment, et sans que se produisit la moindre opposition, Jabné remplaça Jérusalem et devint le centre religieux et national des communautés dispersées. Le privilège le plus important du Sanhédrin, celui qui lui a toujours permis d'exercer une action efficace sur toutes les communautés du dehors, le droit de fixer les jours de fête, fut accordé au Conseil de Jabné. Dans cette ville se constitua encore une autre assemblée qui prit le modeste titre de Bet-din (tribunal), et dont Johanan obtint également la présidence.

Ce qui soutenait Johanan, ses disciples et les autres docteurs de la Loi contre les défaillances et le découragement, c'était l'espérance ou plutôt la certitude qu'Israël ne périra jamais. Leurs regards se portaient au delà des tristesses du présent pour contempler le brillant avenir promis à leur peuple. Et cependant le présent était bien sombre ! Les Judéens qui avaient survécu à l'effondrement de leur État avaient été dépouillés, et leurs terres distribuées aux Romains et aux hellénisants ; ceux qui avaient possédé autrefois des richesses considérables souffraient de la plus affreuse misère. Tous, même les plus pauvres, étaient soumis à la taxe que Vespasien avait imposée aux Judéens (fiscus judaicus). Le pays, si florissant avant la guerre, était couvert de ruines, Israël était en deuil, les mariages même se célébraient dans un douloureux silence.

Cette époque si néfaste est décrite d'une façon saisissante dans une allocution que Johanan ben Zakkaï adressa à ses disciples. Un jour, ce docteur aperçut une jeune fille, de famille riche, qui ramassait des grains d'orge jusque sous les pieds des chevaux pour s'en nourrir. A ce spectacle d'une poignante tristesse, il s'écria : Peuple infortuné qui ne voulais pas servir ton Dieu, tu es maintenant condamné à servir des nations étrangères ! Tu refusais un demi sicle pour le service du temple, et tu payes maintenant à tes ennemis un impôt trente-cinq fois plus élevé ; tu ne voulais pas entretenir en bon état les chemins et les routes pour les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, et maintenant tu es obligé d'entretenir les maisonnettes des gardiens romains dans les vignes qu'ils se sont appropriées !

Les membres survivants de la famille royale d'Hérode, Agrippa et sa sœur Bérénice, paraissent avoir contribué à adoucir les souffrances du peuple vaincu. Bérénice, dont la beauté semblait défier le temps, sut retenir longtemps Titus captif de ses charmes et de sa séduction, et il s'en fallut de peu que la princesse juive ne devint impératrice romaine. Le préjugé de l'orgueil romain contre son origine judaïque et barbare fut le seul obstacle à l'union de Bérénice et de Titus, et il força ce dernier à rompre des relations qui avaient duré de nombreuses années. Bérénice dut s'éloigner du palais impérial, elle retourna sans doute auprès de son frère en Palestine. Elle garda cependant toute son influence sur Titus, qui n'avait pas encore renoncé à l'espoir de l'épouser, et elle dut intervenir souvent en faveur de ses malheureux coreligionnaires pour lesquels elle avait gardé un sincère attachement. Agrippa, le dernier roi des Judéens, avait gagné la faveur de Vespasien par les services qu'il avait rendus, pendant la guerre, à la maison des Flaviens, et il est probable que ses anciennes possessions s'agrandirent alors du territoire de la Galilée. Il plaça à la tête de cette province un gouverneur judéen, fort pieux, qui résidait alternativement dans une des deux villes principales de la Galilée, à Tibériade et à Sepphoris, et, grâce à un gouvernement sage, il parvint à relever rapidement la Galilée, dont la population fut bientôt plus nombreuse que celle de la Judée administrée par un lieutenant romain (Hegemon). Peu à peu, on vit la Judée elle-même renaître de ses ruines, des villes ravagées ou dépeuplées par la guerre redevinrent florissantes, Lydda (Diospolis), comme ville de commerce, Emmaüs (autrefois Guimzo) et, à l'est Jéricho, acquirent une importance considérable. Le travail des champs reprit aussi avec une nouvelle vigueur, les Judéens ayant été autorisés à racheter ou à prendre à ferme les terres données aux Romains. Cette modération relative du vainqueur envers les vaincus était due, sans aucun doute, à l'intercession du roi Agrippa et de sa sœur.

Agrippa avait été haï par les zélateurs, mais les docteurs de la Loi lui avaient témoigné de l'amitié. Lorsqu'il était venu, un jour, du nord pour visiter le sud de son royaume, les docteurs étaient allés à sa rencontre pour contempler ses traits, comme s'ils avaient voulu graver profondément dans leur souvenir l'image du dernier roi judéen. Agrippa approuva l'activité que déployait Johanan pour organiser une école à Jabné, il remarqua avec une vire satisfaction que l'étude de la Loi absorbait toute l'attention de l'impétueuse jeunesse judaïque et la détournait des projets de conspiration et de révolte. Johanan réussit par son enseignement à

raffermir les fondements ébranlés du judaïsme, il exerça une action profonde sur ses disciples qu'il pénétrait de son esprit et nourrissait de sa science. Nous connaissons les noms de cinq de ces disciples, dont trois appartiennent à l'histoire, Eliezer et Josua, qui avaient porté leur maître, dans un cercueil, hors des murs de Jérusalem, et Éléazar ben Arak, le plus savant d'entre eux, dont il a été dit plus tard que s'il était mis dans le plateau d'une balance et ses condisciples dans l'autre plateau, il l'emporterait sur tous. Souvent Johanan aimait à soumettre à ses disciples des questions d'un sens profond qui développaient en eux l'habitude de la réflexion. C'est ainsi qu'un jour il leur demanda quel était le don qu'ils jugeaient le plus précieux et le plus souhaitable pour l'homme. L'un répondit : Le contentement ; l'autre, un ami sincère ; un troisième, un bon voisin ; le quatrième, la faculté de prévoir les conséquences de ses actes. Éléazar dit : Ce que l'homme peut posséder de plus précieux, c'est un bon cœur, et le maître applaudit à cette sentence inspirée de ses doctrines, et qui résumait ce qu'avaient dit les autres disciples.

Quel était donc l'enseignement de Johanan dans l'école de Jabné ? Hillel, l'illustre docteur, le modèle des savants pour les générations postérieures, avait imprimé au judaïsme un caractère propre, ou pour mieux dire, il avait développé et organisé ce qui est l'essence même du judaïsme, et il avait ainsi créé une théorie particulière, une sorte de théologie judaïque ou plutôt une nomologie (science des lois religieuses). Il avait éloigné l'étude de la Loi des orageuses discussions des partis pour la transporter dans le calme de l'école, il l'avait surveillée avec une attention minutieuse, et avait essayé de la soumettre aux lois de la pensée, qui paraissaient inapplicables à un tel enseignement. De nombreuses prescriptions reposaient simplement sur l'usage ou la tradition, les Sadducéens les rejetaient comme étant ordonnées par les hommes ou comme des innovations arbitraires ; Hillel trouva pour ces prescriptions des fondements dans la Bible. Les sept règles qu'il avait établies pour expliquer et interpréter les livres saints avaient assuré la validité des commandements existants, œuvre des Soferim et des Pharisiens, et permis aux docteurs postérieurs d'instituer de nouvelles pratiques. Désormais, la loi écrite (du Pentateuque) et la loi orale (des Soferim) ne formèrent plus deux domaines distincts, elles entrèrent en contact intime, se pénétrèrent et se fécondèrent mutuellement. Sans doute, par ce système d'interprétation, les docteurs faisaient souvent violence au sens littéral, mais ils l'appliquaient pour des dispositions législatives et non pour des explications exégétiques, ils ne pouvaient donc pas s'arrêter aux mots mêmes, ils étaient obligés au contraire de n'en tenir aucun compte et d'en modifier le sens selon les circonstances. On réunit sous le nom de Loi orale toutes les traditions reçues des ancêtres, qui formaient en quelque sorte un héritage de famille. Les pratiques que les Soferim avaient établies comme une haie autour de la loi, les ordonnances promulguées par le Sanhédrin, les usages qui s'étaient transmis de génération en génération, les prescriptions qu'une interprétation logique ou forcée avait déduites du Pentateuque, toutes ces lois avaient été, non pas mises par écrit, mais confiées à la mémoire. Elles étaient résumées en des phrases brèves comme des sentences et appelées Halakot. A l'origine, elles n'étaient ni classées ni coordonnées, elles étaient transmises au hasard, sans que rien les liât les unes aux autres, rattachées quelquefois au nom du docteur qui les avait rapportées. Il fallait une mémoire prodigieuse pour retenir

toutes ces halakot, toutes ces lois orales. Johanan ben Zakkaï, le plus important des docteurs de cette époque, enseigna ces lois à ses disciples, leur montra le lien qui les unissait à la loi écrite, et leur apprit à en déduire de nouvelles prescriptions. Les lois traditionnelles devinrent ainsi la matière à laquelle l'enseignement de Johanan donna la forme. Le maître fit usage pour cet enseignement de deux méthodes, dont l'une servait à déduire certaines prescriptions du texte sacré (Midrasch) et l'autre à rendre sur les cas nouveaux des décisions conformes à la tradition (Talmud). Ainsi se présentait à l'activité des docteurs un vaste champ oit ils pouvaient travailler librement au développement de la législation. Johanan accordait à la forme une plus grande importance qu'à la matière, il cherchait à éclairer les différentes prescriptions à la lumière de la raison et à les rattacher à des principes généraux, mais en procédant avec une modération prudente et non pas avec l'exagération des orateurs de la chaire judéo-alexandrine qui déduisaient de l'Écriture sainte et au besoin introduisaient eux-mêmes dans le texte sacré ce qu'il y avait de spécieux et de brillant dans la philosophie grecque. Il expliqua, entre autres, d'une façon fort sensée, la défense de se servir d'outils de fer pour la construction de l'autel : Le fer, dit-il, est le symbole de la guerre et de la discorde, l'autel, au contraire, est le symbole de la paix et du pardon ; le fer ne doit donc pas toucher à l'autel. Il s'appuya sur ce texte pour montrer les avantages considérables de la paix et le mérite de ceux qui cherchent à faire régner la concorde entre les époux, les cités, les familles et les peuples. C'était précisément cet amour de la paix qui l'avait décidé à se ranger du côté des Romains contre la révolution. Il expliqua de cette façon plusieurs autres lois et rendit clair ce qu'elles présentaient d'obscur et d'étrange pour la raison et le cœur. Johanan avait aussi de fréquents entretiens avec des païens auxquels leurs relations avec les Judéens ou la traduction grecque de la Bible avaient fourni quelques notions sur le judaïsme, il réfutait leurs objections et leur faisait comprendre par d'heureuses comparaisons les singularités de certains commandements. Il était, comme Hillel, affable et doux même envers les gentils, et on raconte de lui que s'il en rencontrait, c'était lui qui les saluait le premier. Une telle affabilité forme un contraste frappant avec la haine que les zélateurs ressentaient pour toute la gentilité avant et après leur révolte, haine qui grandit encore après la destruction du temple.

Le verset des Proverbes (XIV, 10) : La vertu des peuples est un péché était interprété à cette époque dans son sens littéral, avec une prévention manifeste contre les gentils. Les païens, disait-on, seront traités comme des pécheurs, même s'ils se montrent bons et généreux envers nous, car ils ne nous traitent avec bienveillance que pour nous humilier. L'explication que Johanan ben Zakkaï donnait de ce verset était inspirée au contraire de la plus noble bienveillance. De même que les sacrifices rachètent les fautes d'Israël, de même la bonté et la charité rachètent les fautes des autres nations. Les efforts de Johanan pour apaiser les esprits agirent d'une façon très heureuse sur Vespasien et Titus, et ce fut probablement pour récompenser ces efforts que les deux empereurs Flaviens traitèrent les Judéens avec une certaine douceur, même après qu'ils se furent soulevés dans la Cyrénaïque et en Égypte, et protégèrent les communautés judaïques contre toute persécution. Pour eux, Johanan était en quelque sorte le garant des dispositions pacifiques de ses coreligionnaires.

Autour de Johanan, chef et âme de l'école, étaient encore groupés quelques autres docteurs de la Loi, qui, au moment de la chute de l'État juif, étaient déjà fort avancés en âge ; ils appartiennent donc à la génération de Johanan et faisaient probablement partie du Sanhédrin de Jabné. La plupart d'entre eux ne sont connus que par leur nom et quelques rares détails de leur vie. Hanina, suppléant de plusieurs grands prêtres (Segan hahohanim) rapportait des traditions concernant les cérémonies du temple. Il appartenait au parti des amis de la paix et exhortait ses contemporains à prier pour le saint de l'État romain. Seule, dit-il, la crainte inspirée par le pouvoir empêche les hommes de se dévorer entre eux. Un autre docteur de cette époque était Zadok, disciple de Schammaï, qui, prévoyant la destruction du temple, avait jeûné pendant plusieurs années pour détourner ce malheur. Il y avait encore Nahum de Guimzo (Emmaüs) et Nekunia ben Hakkana. La légende a fait du premier le héros de plusieurs aventures merveilleuses, le nom même de son lieu d'origine a donné lieu à une interprétation aggadique et est devenu, dans cette explication, une formule que Nahum répétait dans certaines circonstances : Cela aussi sera pour le bien (Gam zu l'ioba). Nahum, d'après la légende, est un homme qui s'est trouvé dans toutes sortes de fâcheuses situations d'où il s'est toujours tiré avec un grand bonheur.

Nahum se servit d'une méthode particulière pour tirer les lois orales du texte sacré. Il établit comme principe que le législateur s'était servi avec intention de certaines particules dans la Thora. Ces particules, selon lui, ne devaient pas seulement concourir à l'arrangement syntactique de la phrase, mais étaient employées comme indices des développements et des restrictions que comporte chaque loi. Nahum, par sa méthode de déduction, ajouta aux sept règles d'interprétation de Hillel un principe nouveau et fécond qui fut accueilli, appliqué et développé sous le nom de règle des additions et des restrictions. Cette nouvelle loi d'interprétation trouva un adversaire dans Nehunia ben Hakkana. Nehunia était très estimé et d'une rare modestie, il put dire sur son lit de mort qu'il n'avait jamais cherché son élévation dans l'abaissement des autres, qu'il n'avait jamais persisté dans ses opinions par entêtement, ni consacré sa fortune à ses propres besoins. En entrant à l'école, où il occupait une situation importante, il avait l'habitude de prier tout bas, et demandait à Dieu de lui inspirer des décisions sages et conformes aux vues de ses collègues, et d'éloigner de son cœur tout sentiment d'amour-propre et de susceptibilité exagérée. Du reste, les docteurs qui s'étaient groupés autour de leur chef, Johanan ben Zakkaï, étaient tous amis de la paix, de la concorde et de la tolérance. Les disciples de l'école de Schammaï, irascibles et querelleurs, n'avaient pris aucune part à la fondation de la nouvelle école. La plupart d'âtre eux s'étaient enrôlés dans le parti des zélateurs et avaient péri pendant la lutte, ou s'étaient enfuis après la défaite, et les survivants craignaient de reparaître en public.

Il est difficile de déterminer exactement le temps que Johanan est resté à la tête de l'école de Jabné ; ce docteur n'a cependant pas dû y exercer son action pendant plus de dix ans, et il est peu probable qu'il ait assisté à l'avènement de Domitien. Quant à l'histoire, à cette époque, des communautés juives de Rome, de la Grèce, de l'Égypte et des pays Parthes, elle nous est totalement inconnue ; il est à

croire que ces communautés s'étaient soumises à l'autorité du Sanhédrin de Jabné. Cet accord de tous les Judéens dans la dispersion, qui était un fait si considérable et d'une si haute importance, fut l'œuvre de Johanan. Ce fut ce dernier qui sut renouer le lien qui avait uni autrefois entre eux par des croyances communes les Judéens les plus éloignés, lien qui avait été brisé par la guerre ; ce fut lui qui prépara pour eux la transition de la vie politique, si tumultueuse et si compliquée, à l'existence calme et féconde qu'ils mèneront plus tard dans la communauté ou à l'école. Johanan réunissait en lui les qualités du prophète Jérémie et du prince de l'exil, Zorobabel. Comme Jérémie, il pleura sur les ruines de Jérusalem, et comme Zorobabel, il sut fonder un nouvel état de choses. Tous deux, d'ailleurs, Johanan et Zorobabel, ont vécu à une époque de transition ; héritiers du passé, ils ont préparé l'avenir. Tous deux ont posé les fondements pour la restauration du judaïsme, et leur œuvre a été continuée et achevée par les générations suivantes.

Johanan mourut doucement, entouré de ses disciples. Avant de mourir, il eut avec eux un suprême entretien qui nous découvre son âme tout entière. Lorsque les disciples témoignèrent leur surprise de voir leur maître, si courageux pendant la vie, trembler devant la mort, il leur répondit qu'il ne craignait pas de quitter cette terre, mais de comparaître devant Celui qui est un juge équitable et incorruptible, et en les bénissant il leur adressa les paroles suivantes : Puisse la crainte de Dieu produire sur vous une action aussi salutaire que la crainte des hommes. Puis il rendit le dernier soupir en exprimant l'espoir de la vague prochaine du Libérateur.

A cette époque, l'activité juive s'était uniquement concentrée sur l'étude de la Loi. Aussi, dès que Johanan fut mort, ses principaux disciples se réunirent-ils pour choisir le lieu où ils pourraient continuer l'œuvre du maître. La plupart d'entre eux furent d'avis de rester à Jabné, où vivait un groupe de docteurs savants et expérimentés. Seul, le disciple favori de Johanan, Éléazar ben Arak, insista pour transférer le siège de l'école à Emmaüs (Guimzo), ville dont le climat était très sain et qui était située à trois milles de Jabné. Éléazar crut, dans sa présomption, que sa présence serait indispensable à l'école et que ses collègues viendraient le rejoindre à bref délai, et, sur les conseils de sa femme, il se sépara des autres docteurs. Isolé, éloigné du centre de l'étude et de la pensée, il perdit le souvenir de tout ce qu'il avait appris, à un tel point que son ignorance donna lieu aux plus singuliers incidents. On appliqua à Ben Arak cette sentence : Établis-toi au centre de l'étude, ne crois pas que tes collègues doivent te suivre et que ta présence leur soit indispensable, ne te fie pas trop à ta sagesse. Éléazar, dont l'avenir paraissait si brillant, tomba dans l'oubli, ses condisciples devinrent les héritiers de la parole du maître et leur science éclaira les générations suivantes d'un rayon lumineux. Les plus illustres de ces docteurs étaient : Gamaliel, Josua et Eliezer. Comme chef de cette école sur laquelle reposaient alors les espérances des Judéens de tous les pays, on nomma Gamaliel.

Ce docteur était un descendant de Hillel, et ses aïeux s'étaient succédés pendant quatre générations à la tête du Sanhédrin. Il a fallu sans doute triompher de nombreuses difficultés avant que le fils de celui qui avait participé à la révolte contre Rome pût être nommé à une telle dignité. Gamaliel prit comme ses aïeux le

titre de Nassi (patriarche). Son élévation au patriarcat avait été favorisée par Agrippa et Bérénice, elle dut avoir lieu sous le règne de Titus (79-81), à l'époque où cet empereur jouait le rôle de bienfaiteur du peuple et se faisait appeler les délices du genre humain, lorsque Bérénice espérait encore devenir impératrice romaine. Ce fut à cette même époque que les lieutenants romains de la Judée remplacèrent probablement par un gouvernement sage et modéré le régime d'arrogance et de cruauté qu'ils avaient imposé jusque-là aux Judéens. Il semble aussi qu'à ce moment quelques fugitifs suspects s'étaient rassemblés en Judée, car on vit reparaître des disciples de Schammaï.

Gamaliel choisit pour résidence la ville de Jabné. Cette ville occupait alors le premier rang comme siège de l'enseignement juif, mais au dehors et tout près d'elle s'étaient fondées de nouvelles écoles. Eliezer enseignait à Lydda, Josua à Bekiin, plaine qui s'étend entre Jabné et Lydda. D'autres disciples de Johanan étaient entourés de groupes d'élèves qui leur donnaient le titre de Rabbi (maître). Pour le distinguer des autres docteurs, on donna à Gamaliel le titre de Rabban (le maître général). Ainsi l'étude de la Loi, loin d'avoir souffert de la mort du fondateur de l'école de Jabné, se développa au contraire et acquit encore une plus grande importance ; mais le lien qui unissait toutes les écoles menaçait de se rompre. Les discussions des disciples de Schammaï et de Hillel, qui avaient dégénéré souvent, avant la destruction du temple, en rixes sanglantes, et que la guerre seule avait arrêtées, ces discussions recommencèrent avec un caractère de gravité d'autant plus grande que le centre de la nationalité judaïque avait disparu. Le dissentiment des écoles au sujet de quelques points de doctrine produisait de graves dissidences dans la pratique. Un docteur permettait ce qui était défendu par l'autre, on faisait ici ce qui était considéré autre part comme un péché. Le judaïsme semblait être régi par deux doctrines différentes, ou, selon l'expression talmudique, de la Thora, unique d'abord, on en avait fait deux. Ces dissidences s'étendaient aux sujets les plus graves, comme les questions relatives au mariage, et pouvaient avoir de funestes conséquences. Les anciens disciples des deux écoles, inspirés par le désir de vive ensemble en paix, on pressés par la nécessité de s'unir contre l'ennemi du dehors, avaient su se faire des concessions mutuelles, mais avec les nouveaux disciples les vieilles querelles se réveillèrent plus vives et plus ardentes que jamais. Rabban Gamaliel s'imposa la tâche d'apaiser ces dangereuses querelles, de maintenir l'unité du judaïsme si gravement compromise, et de prendre des mesures pour la protéger contre de nouveaux assauts. Il ne craignit pas, pour atteindre son but, de s'attaquer même à ses collègues et à ses amis.

La vie privée de Rabban Gamaliel est peu connue ; toutefois les rares informations que l'histoire nous a transmises sur ce docteur attestent la haute moralité de son caractère et l'élévation de ses sentiments. Il possédait des terres qu'il avait louées à des fermiers à la condition de recevoir comme redevance une part de la récolte. Il fournissait à ces fermiers les semences, et il ne se les faisait payer qu'au prix le plus bas de l'année. Il témoignait une profonde affection à son esclave favori Tabi qu'il aurait volontiers affranchi, si la loi le lui avait permis. Quand Tabi mourut, il accueillit comme pour la perte d'un parent les condoléances qui lui étaient adressées.

Gamaliel paraît avoir possédé quelques connaissances mathématiques ; il se servait déjà du télescope. Sur les murs de sa chambre étaient tracées les phases de la lune, et il utilisait ces ligures pour contrôler les assertions des témoins qui venaient l'informer de l'apparition de la nouvelle lune. Du reste, il se réglait plus, pour la fixation de la néoménie et des fûtes qui en dépendaient, d'après ses calculs astronomiques que d'après le témoignage de ceux qui déclaraient avoir aperçu la lune dans sa première phase. C'était une tradition dans la maison du Nassi de s'occuper de ces questions d'astronomie.

Gamaliel se rendait souvent dans les communautés pour examiner par lui-même leur situation et s'informer de leurs besoins. Il ne bornait pas ses visites aux seules communautés de la Judée, il allait jusqu'en Galilée et à Acco (Ptolémaïs). Sa santé était chancelante, mais il supportait volontiers les fatigues pour assurer le bien-être de son peuple. Sous son patriarcat régnait à l'extérieur comme à l'intérieur une agitation incessante, ce qui l'obligeait à déployer une fermeté parfois inflexible et une sévérité impitoyable. C'est ainsi que son caractère a été totalement méconnu et qu'il a été accusé, bien injustement, de despotisme et d'ambition personnelle. Il s'appliquait avec persévérance à faire de la résidence du patriarche le centre de la vie juive, et à maintenir ainsi contre toutes les attaques Gunité de l'enseignement religieux et moral. Les dissidences entre les disciples de Schammaï et de Hillel allaient en s'aggravant, et il était indispensable de prendre des mesures pour arrêter une scission qui menaçait de devenir complète. A ce moment, la Judée semblait une sorte de vaste laboratoire où le christianisme commençait à se former et à se cristalliser, où d'autres sectes naissaient et se développaient. Il était donc plus nécessaire que jamais de raffermir l'unité du judaïsme si fortement ébranlée par la rivalité passionnée des deux écoles et par leur persistance opiniâtre à vouloir faire triompher les doctrines que chacune d'elles avait reçues de ses maîtres. Les contemporains craignaient qu'une divergence aussi accentuée dans l'interprétation de la Loi ne produisît dans les esprits la confusion et le désordre. Il pourra venir un temps, disait-on, où l'on cherchera vainement une prescription fondée sur le texte on la tradition, et où toutes les traditions se contrediront. Le Sanhédrin de Jabné, sous la direction de Gamaliel, soumit donc les questions en litige à une nouvelle délibération. Il examina d'abord les principes qui servaient de base aux doctrines de Hillel et de Schammaï, et il voulut les faire adopter comme lois générales et universellement reconnues. Il se heurta dans cette tentative de réconciliation à de très vives oppositions. Les discussions se prolongèrent, parait-il, pendant trois ans et demi dans la vigne de Jabné, chaque parti maintenant ses traditions comme étant seules conformes à la vérité; les Schammaïtes se montraient particulièrement obstinés et, comme le fondateur de leur école, ils ne savaient pas céder.

Il se fit alors entendre, d'après la tradition, une voix mystérieuse (Bat Kol) qui était considérée dans les cas difficiles et les situations désespérées comme l'expression de la volonté divine et qui, cette fois encore, mit fin au différend des docteurs. Les doctrines des deux écoles, dit cette voix, émanent du Dieu vivant, mais dans la pratique, les doctrines de Hillel doivent seules avoir force de loi. La plupart des docteurs se soumirent d'un accord tacite à cette décision, sans qu'il y ait

eu cependant un vote formel à ce sujet. Josua se prononça contre une résolution qui n'avait été acceptée que pour obéir au Bat Kol. En pareille matière, dit-il, nous n'avons pas à écouter une voix miraculeuse, la Loi n'a pas été donnée pour les habitants du ciel, mais pour les hommes, et ces derniers ne peuvent trancher les questions controversées que par le vote ; ce n'est pas un miracle qui peut nous dicter notre résolution. Eliezer refusa également de tenir compte du Bat Kol. Mais cette opposition n'eut aucune suite, les traditions, les explications, les déductions et les règles d'interprétation de Hillel furent définitivement admises. Comme les Schammaïtes avaient appartenu au parti des zélateurs, aux adversaires de la puissance romaine, et les Hillélites au parti de la paix, cette union des deux groupes mit fin dans une certaine mesure à la révolution au sein du Sanhédrin de Jabné. On ne voulut cependant pas contraindre les Sehammaïtes à se soumettre totalement et à se conformer dans leur manière de vivre à la décision prise par la majorité du Conseil, ils restèrent libres de vivre selon leurs convictions. Chacun peut suivre à son choix, fut-il dit, les doctrines de Schammaï ou celles de Hillel, mais, pour l'enseignement, les décisions de Hillel sont seules valables.

La réconciliation des deux écoles était probablement due aux efforts de Gamaliel. Ce docteur veillait avec un soin jaloux sur son œuvre et combattait avec énergie toute opposition à une prescription du Conseil. Sa sévérité contre les opposants parait lui avoir encore inspiré une autre décision. Il défendit, en effet, l'accès de l'école à toute personne dont la pureté de sentiments et d'intentions n'était pas connue, et il plaça à l'entrée de la salle un gardien chargé d'en éloigner tous les suspects. Il est à supposer que Gamaliel roulait atteindre par cette mesure ceux qui n'étaient poussés à l'étude de la Loi que par des raisons peu élevées, et qui venaient écouter les docteurs par vanité ou par intérêt. Deux sentences, l'une de Johanan ben Zakkaï et l'autre de Zadok, paraissent confirmer cette supposition. Le premier dit en effet : Ne t'enorgueillis pas de la science que tu as acquise, tu n'as été créé que pour étudier. — Ne te sers pas de la science, dit Zadok, comme d'une couronne pour t'en parer, ni comme d'un outil pour en tirer profit. Gamaliel s'efforçait de bannir de l'école tout sentiment bas et mesquin et d'en écarter les contradicteurs irascibles et querelleurs, et peut-être aussi les délateurs.

Les deux mesures que le Nassi avait prises pour imposer à tous les décisions doctrinales du patriarcat et tenir éloignées certaines personnes de l'école soulevèrent chez les docteurs une opposition qui ne se manifesta d'abord que fort timidement. L'arme dont se servait Gamaliel pour briser les résistances était l'excommunication, arme qu'il maniait avec l'énergie et l'implacable sévérité qu'inspire une ardente conviction. L'excommunication (Nidduï) n'avait pas encore à ce moment la sombre signification qu'elle eut plus tard ; elle consistait simplement à isoler sévèrement l'excommunié en défendant tout rapport et tout commerce avec lui jusqu'à ce qu'il se fût soumis repentant à l'autorité du Conseil. Tant que durait l'excommunication, qui était infligée au moins pour trente jours, le coupable devait être vêtu de noir et observer certaines pratiques de deuil, et s'il mourait pendant qu'il était excommunié sans avoir pu auparavant s'amender ou faire acte de soumission, le tribunal faisait déposer une pierre sur son cercueil. Gamaliel ne se laissait arrêter par aucune considération d'amitié ou de famille.

Justicier inexorable, il ne craignait pas de se créer des ennemis acharnés en lançant l'excommunication contre les personnages les plus importants de son époque ; il excommunia son propre beau-frère, Eliezer ben Hyrkanos. Profondément convaincu que la moindre scission dans le judaïsme menacerait l'existence même de la religion juive à laquelle de nombreuses sectes judéo-chrétiennes livraient déjà des assauts multipliés, Gamaliel, pour maintenir intacte l'unité de cette religion, châtiait avec rigueur les plus légers écarts. Un jour, les docteurs discutaient sur une question de médiocre importance ; il s'agissait d'un fourneau, construit d'après un système spécial (fourneau d'Aknaï), qu'une décision de la majorité avait déclaré propre à devenir impur comme tout autre vase d'argile. Eliezer, pour rester fidèle à une tradition qu'il avait reçue à ce sujet, refusa d'accepter cette décision, et le Conseil, sur la proposition de Gamaliel, excommunia le hardi contradicteur. Quelques docteurs blâmèrent le patriarche de sa sévérité envers un membre du Sanhédrin et lui reprochèrent son despotisme. Gamaliel, attestant la pureté des mobiles qui inspiraient sa conduite, s'écria : Toi, ô mon Dieu, tu sais que je n'ai pas agi ainsi pour l'honneur de mes pères, mais en ton propre honneur, afin que la discorde n'éclate pas en Israël.

Gamaliel croyait avoir réconcilié les deux écoles et rétabli l'unité de la pensée juive, lorsque son autorité vint se briser contre la volonté d'un homme qu'il croyait incapable de lui opposera unes résistance sérieuse. Josua, qui paraissait si docile, si souple, si débonnaire, devint l'adversaire le plus redoutable de l'impérieux patriarche. Josua désapprouvait, comme Eliezer, certaines mesures prises par Gamaliel, mais sa pauvreté le contraignait au silence, et, s'il lui échappait une parole d'opposition, il s'empressait de s'en excuser. Il était arrivé un jour que, pour fixer le commencement du mois de Tischri, qui sert à déterminer la date des principales fèces et notamment du jour de Kippour, Gamaliel avait accepté comme vrai le témoignage de deux personnes indignes de confiance. Josua prouva que le Nassi s'était trompé, et il demanda au Conseil de modifier la date de la fête. Gamaliel persista dans son opinion ; il prescrivit à Josua de se présenter devant lui, muni de son bâton, de sa bourse et de son sac de voyage, le jour même où, d'après ses calculs, on devait célébrer la fête de Kippour. Cet ordre parut très dur à Josua, qui s'en plaignit auprès des principaux de ses collègues et se disposa à désobéir au patriarche. Ceux d'entre les docteurs qui se rendaient compte de la nécessité d'avoir à la tête du judaïsme un pouvoir vigoureux pour le maintenir intact conseillèrent à Josua de céder au patriarche. Le vieux R. Dosa ben Harkinas lui fit comprendre que les ordres émanant de l'autorité religieuse ne devaient pas être discutés, même quand ils reposaient sur une erreur, et que tous étaient tenus de les exécuter. Josua écouta ses conseils et s'abaissa devant le patriarche. Gamaliel, en voyant Josua se présenter devant lui au jour indiqué, admira son humilité ; il l'accueillit avec cordialité et lui dit : Sois le bienvenu, toi qui es mon maître et mon disciple, mon maître en sagesse et mon disciple pour l'obéissance. Heureuse l'époque où les grands obéissent à leurs inférieurs ! Cette réconciliation ne fut malheureusement pas de longue durée.

La fermeté inflexible de Gamaliel lui avait attiré de nombreux adversaires, qui s'étaient groupés en un parti compact et semblaient préparer secrètement sa chute.

Le patriarche connaissait ce parti et y faisait allusion dans ses conférences. On raconte de lui qu'il ouvrait les séances du Sanhédrin de deux façons bien différentes. S'il n'apercevait dans l'assistance que des partisans, il invitait les auditeurs à lui soumettre des questions, mais il se gardait bien de faire pareille invitation quand il y remarquait des adversaires. C'est que le parti de l'opposition aimait à l'embarrasser de ses objections dans le seul but de le tourmenter et de l'irriter. Gamaliel supposa que Josua était le chef de ce parti, et à plusieurs reprises il tira avantage de sa situation élevée pour le froisser et l'humilier. Un jour, la querelle éclata, âpre et violente, et provoqua une révolution au sein du Sanhédrin. Le patriarche avait gravement blessé la dignité de Josua et accusé ce docteur de travailler sourdement à affaiblir l'autorité d'une décision adoptée par le Conseil. Josua ayant opposé un démenti à cette assertion, Gamaliel lui répliqua dans un mouvement de colère : Lève-toi, et des témoins déposeront contre toi. C'était une mise en accusation. L'auditoire, très nombreux ce jour-là, protesta violemment contre l'outrage infligé à un docteur que le peuple respectait et aimait ; les adversaires du Nassi prirent courage et exprimèrent publiquement leur mécontentement. Qui n'a pas été déjà victime de ta sévérité ? cria-t-on au patriarche. Le Conseil s'érigea en tribunal et déclara Gamaliel déchu de sa dignité de Nassi. Avec son patriarcat disparurent certaines mesures qui avaient soulevé une vive opposition au moment où Gamaliel les avait établies ; le gardien placé à l'entrée de l'école fut éloigné, et liberté complète fut accordée à tous d'assister aux conférences des docteurs.

Les principaux auteurs de cette révolution s'occupèrent immédiatement d'élire un nouveau patriarche. Pour ne pas mortifier Gamaliel, ils eurent la sagesse de ne pas nommer Josua, son principal adversaire. Eliezer aurait mérité d'être élevé à cette dignité ; il ne put pas y être appelé parce qu'il était excommunié. Akiba semblait digne, par son esprit et son caractère, de cette haute position. Pauvre et ignorant dans sa jeunesse, il s'était livré plus tard avec ardeur à l'étude de la Loi, avait su conquérir rapidement le titre de maître et était entouré de l'estime et du respect des plus anciens docteurs. Mais sa célébrité était de date trop récente et il était d'origine très obscure, tandis qu'il fallait descendre, parait-il, d'une longue suite d'aïeux illustres pour être élevé au patriarcat. Le Collège choisit comme chef un des plus jeunes docteurs, Éléazar ben Azaria. Les principaux titres d'Éléazar à cette haute distinction étaient d'abord la noblesse de sa famille qui remontait jusqu'à Ezra, le restaurateur du judaïsme, ses immenses richesses et son crédit auprès des autorités romaines. Mais Éléazar avait aussi une grande valeur personnelle, et l'élévation de son caractère le rendait réellement digne de succéder à Gamaliel. Quoiqu'il en soit, cette révolution eut des conséquences considérables, et le jour où ces événements eurent lieu parut si mémorable aux yeux de la postérité qu'elle le désigna par ces seuls mots : en ce jour-là. Il semble que le Sanhédrin, sur la proposition de Josua, soumit, en ce même jour, à un nouvel examen et à une nouvelle délibération toutes les questions que Gamaliel avait fait résoudre conformément aux doctrines de Hillel. Et, pour que cet examen pût être sincère et complet, le Collège, composé de 72 membres, recueillit les témoignages de tous ceux qui avaient reçu quelque tradition. L'histoire a conservé le nom de vingt témoins qui se sont ainsi prononcés devant ce Collège sur des lois

traditionnelles. Dans des cas nombreux, la majorité du Sanhédrin se tint à égale distance des principes de Schammaï et de ceux de Hillel, elle ne se prononça ni dans un sens ni dans l'autre. Pour d'autres questions, il fut établi que Hillel lui-même ou ses disciples avaient renoncé à leurs doctrines pour adopter celles de Schammaï. Ces témoignages sur des pratiques religieuses furent recueillis et probablement mis par écrit. Ce recueil porte le nom de Adoyot (témoignages) ou Bekirta (choix) ; il est certainement la plus ancienne collection de lois. Les lois y sont énoncées sous la forme primitive et incorrecte de la tradition, se suivent sans aucun ordre et n'ont très souvent entre elles d'autre lien commun que le nom du docteur qui les a transmises.

Deux questions d'un intérêt capital furent encore examinées le jour de la convocation des témoins. Un païen, d'origine ammonite, se présenta devant les docteurs et demanda si la loi leur permettait de l'accueillir comme prosélyte. Gamaliel, fidèle au texte de la Thora, repoussa sa demande : Les Moabites et les Ammonites ne seront pas admis dans la communauté de Dieu, dit l'Écriture sainte, ils n'y seront même pas reçus à la dixième génération. La discussion fut vive et Gamaliel s'efforça de faire adopter son opinion. Josua combattit cette doctrine ; d'après lui, la défense de la Thora n'était plus applicable au temps d'alors, où il n'y avait plus en réalité de vrais Ammonites, parce qu'à la suite des invasions des conquérants asiatiques, les races s'étaient croisées et mêlées entre elles. La deuxième question concernait la sainteté de Kohélet et de Sckir haschirim (Cantique des Cantiques), ouvrages attribués au roi Salomon. L'école de Schammaï avait déclaré que ces deux livres étaient profanes. Le Sanhédrin, qui ne voulait pas admettre sans examen les opinions des Hillélites, reprit la vieille querelle au sujet de la sainteté de ces deux livres. Mais il ne ressort pas clairement de la discussion quelle décision fut prise en ce moment. Ce ne fut que plus tard qu'on admit ces deux ouvrages dans le Canon biblique et qu'on en exclut d'autres, écrits en langue hébraïque, comme apocryphes, tels que les Proverbes de Sirah, le premier livre des Macchabées, et d'autres encore.

Gamaliel montra en ce jour une dignité de caractère dont ses contemporains parlent avec éloge. Malgré les humiliations que les docteurs lui infligèrent, il n'eut pas un seul instant la pensée de s'éloigner de l'école ; il continua à prendre part à l'enseignement et aux discussions, bien qu'il n'eut aucunement l'espoir de triompher des préventions de l'assemblée contre ses doctrines. Il put, du moins, se convaincre que sa sévérité excessive lui avait aliéné les cœurs et arrêté chez les docteurs l'éclosion d'idées quelquefois sages et fécondes. Pris de lassitude, il résolut de céder ; et se rendit auprès des principaux de ses collègues pour implorer leur pardon. Il trouva Josua occupé à fabriquer des aiguilles. Gamaliel, élevé dans l'opulence, était profondément surpris du dur labeur que ce sage devait s'imposer pour gagner sa vie. Et c'est de ce métier que tu vis ? lui demanda-t-il. Josua saisit cette occasion pour lui reprocher de se préoccuper si peu de la douloureuse situation de quelques savants. Il est bien fâcheux, répliqua-t-il, que tu l'aies ignoré jusqu'à ce jour. Malheur à la génération dont tu es le chef ! Tu ne connais pas l'existence pénible et misérable des docteurs. Josua avait déjà adressé, à une autre occasion, le même blâme à Gamaliel. Un jour que le patriarche admirait ses

connaissances astronomiques, Josua lui répondit avec modestie que deux de ses disciples étaient d'habiles mathématiciens et souffraient cependant de la misère. Gamaliel supplia son adversaire, au nom de l'honneur de la maison de Hillel, d'oublier sa rigueur. Josua pardonna à Gamaliel et lui promit même son concours pour le faire réintégrer dans sa dignité de Nassi. Mais il fallait, avant tout, persuader au nouveau patriarche de se démettre de ses fonctions en faveur de son prédécesseur. On hésita longtemps à lui en parler. Enfin Akita accepta cette mission délicate ; il put la remplir très facilement. Dès qu'Éléazar apprit que Gamaliel s'était réconcilié avec ses principaux adversaires, il se déclara prêt à rentrer dans la vie privée, il offrit même d'accompagner, le lendemain, le Collège dans sa visite d'honneur auprès du patriarche. Le Sanhédrin, ne voulant pas qu'Éléazar se démit totalement de ses fonctions, le nomma suppléant da Nassi. Pour régler les rapports entre Gamaliel et Éléazar, on décida que le premier présiderait et ouvrirait les séances pendant quinze jours, et le second pendant les huit jours suivants. Telle fut l'issue de cette lutte si vive dont l'origine n'avait été ni l'ambition, ni l'orgueil, mais une fausse interprétation des droits du patriarcat. On oublia bien vite ces dissidences, et, à partir de ce moment, Gamaliel vécut en parfait accord avec les membres du Sanhédrin. Il est possible que la gravité de la situation politique, sous Domitien, ait détourné l'attention des docteurs des événements intérieurs et fait sentir à tous l'impérieuse nécessité de s'unir étroitement contre les dangers du dehors.

Gamaliel représentait, dans le Sanhédrin, le principe d'unité et d'autorité ; il voulait que l'existence nationale et religieuse des Judéens fût dirigée d'après des règles figes et immuables. Son beau-frère, Eliezer ben Hyrcanos, représentait, au contraire, le principe de la liberté individuelle s'affirmant avec force devant cette tendance à tout soumettre à des lois communes. Dès sa jeunesse, Eliezer s'était appliqué à comprendre et à graver dans sa mémoire toutes les halakot existantes, afin que, selon sa propre expression, il ne s'en perdit pas un grain. Son maître, Johanan, l'avait appelé une citerne cimentée d'où ne s'échappe pas la moindre gouttelette. Aussi la mémoire a-t-elle toujours joué un rôle prépondérant dans l'enseignement d'Eliezer. Ce docteur avait établi son école à Lydda (Diospolis), dans un ancien cirque. A toutes les questions qui lui étaient adressées sur un point quelconque de la législation, il répondait qu'il avait reçu sur ce sujet telle tradition de ses maîtres, ou il avouait que faute de tradition sur ce point il ne pouvait pas le résoudre. Un jour qu'il s'était arrêté à Césarée Philippi, on le consulta sur trente points de casuistique ; il répondit qu'il possédait des traditions sur douze de ces cas, mais qu'il ne savait rien au sujet des dix-huit autres. On lui demanda un jour s'il n'enseignait que ce que lui avaient appris ses maîtres ; il répondit : Vous m'obligez à vous donner une réponse que je n'ai pas reçue par la tradition ; sachez donc que je n'ai jamais enseigné que ce que m'ont transmis mes maîtres. A des questions importantes qu'il ne savait pas résoudre, il répondait par d'autres questions ; il indiquait par là qu'il voulait éviter toute explication. Un autre jour, on lui demanda s'il était permis, après la chute du temple, de blanchir sa maison à la chaux. Fidèle à son habitude de ne prononcer aucune décision qui ne fût traditionnelle, il répliqua en demandant s'il était permis de blanchir un sépulcre. Aux déductions les plus logiques il opposait ces seuls mots : Je n'ai pas entendu

cela. C'est en s'inspirant du principe de ne rien décider par simple déduction qu'il a exprimé devant ses disciples cette sentence : Empêchez vos enfants de creuser trop profondément le texte (Higgayon), élevez-les parmi les docteurs.

Ainsi, Eliezer était le représentant du principe conservateur, l'organe fidèle de la tradition ; il rapportait les halakot, sans y rien modifier, telles qu'il les avait entendues de la bouche de ses maîtres, il était la citerne cimentée qui ne laisse pas échapper une seule goutte de l'eau qu'elle contient, mais où il n'en entre pas une goutte du dehors. Les contemporains et la postérité l'ont surnommé Sinaï, indiquant par là qu'il était en quelque sorte un recueil vivant de prescriptions immuables. Il jouissait d'une autorité considérable auprès des docteurs de son époque, qui ne voulaient cependant pas se borner, comme lui, à rapporter les traditions reçues. Pénétrés des doctrines de Hillel, ils estimaient qu'il était non seulement nécessaire de conserver mais aussi d'interpréter et de développer la Loi. Eliezer dirigeait son enseignement d'après des principes qui étaient en opposition formelle avec l'esprit du temps ; entre lui et ses collègues devait donc forcément éclater un jour un conflit. Comme nous l'avons déjà dit, il existait surtout une sorte d'antagonisme entre Eliezer et son beau-frère Gamaliel ; d'un côté, le principe de l'autorité, soutenu par une volonté énergique prête à briser toute résistance aux décisions adoptées, de l'antre, une conviction. profonde appuyée sur les traditions du passé. C'étaient là deux éléments absolument irréconciliables ! Eliezer, comme Gamaliel, persistait avec opiniâtreté dans ses opinions, et il était de caractère trop tenace pour les sacrifier à l'autorité d'autrui. Dans une discussion mémorable, son opposition à une résolution du Sanhédrin fut si vive que le patriarche dut l'excommunier. Ses collègues, qui l'estimaient et le respectaient, hésitaient à lui signifier l'excommunication ; ce fut Akiba qui se chargea de cette pénible mission. Il se présenta devant Eliezer, habillé de noir, et, craignant de lui annoncer la triste nouvelle, il lui dit : Tes collègues paraissent se tenir éloignés de toi. Eliezer comprit à demi-mot, il accepta ce douloureux châtiment avec résignation, et, à partir de ce moment, il vécut à l'écart de ses amis. Il ne prit presque plus part aux discussions de l'école de Jabné. S'il apprenait qu'une décision importante avait été prise, il s'en moquait ou la confirmait en citant à l'appui quelque halaka qu'il connaissait par tradition.

Malgré sa fortune considérable, Eliezer passa ses dernières années dans la tristesse, sans exercer aucune action sur ses contemporains, ni contribuer au développement de renseignement. Devenu, par la direction de son esprit, le dépositaire des lois traditionnelles, il n'avait aucune influence sur les délibérations de ses collègues, et sa vie fut, comme sa doctrine, solitaire et sans éclat. Son existence sombre et morose lui inspira cette sentence remarquable, qui offre un si-vif contraste avec les principes de ses contemporains : Chauffe-toi au feu des sages, mais prends garde de t'y brûler, leur morsure est comme celle du chacal, leur piqûre comme celle du scorpion, leur sifflement comme celui de la vipère, et toutes leurs paroles sont comme des charbons ardents. Ce sont là des réflexions d'un esprit qui a été profondément éprouvé par les amertumes de l'existence et qui, malgré lui, est forcé de rendre justice à ceux qui l'ont si péniblement affligé.

Le caractère de Josua ben Hanania forme un frappant contraste avec l'obstination et la ténacité d'Eliezer et l'esprit autoritaire de Gamaliel ; il était docile, souple et représentait dans la nouvelle école l'élément de sagesse et de conciliation. Il gardait les docteurs et le peuple contre les entraînements de l'exclusivisme et de l'exagération, il favorisa ainsi les progrès de l'enseignement et devint le bienfaiteur de sa nation. Il avait fait partie, comme lévite, du chœur du temple, et avait encore assisté aux cérémonies pompeuses célébrées dans le sanctuaire. Lorsque les murs de Jérusalem furent tombés, il quitta cette ville avec son maître et, à la mort de ce dernier, fonda une école à Bekiin. Là, il enseignait au milieu de nombreux disciples, et, pour nourrir sa famille, il fabriquait des aiguilles. Appartenant ainsi au groupe des savants et au peuple, Josua cherchait à renverser les barrières qui séparaient ces deux classes, il était, du reste, le seul docteur qui possédât une certaine influence sur l'esprit et la volonté de la foule. Il était si laid que la fille d'un empereur lui adressa eu jour cette demande hardie : Pourquoi tant de sagesse dans un si vilain vase ? — Le vin, répliqua Josua avec esprit, n'est pas conservé dans des vases d'or. Josua n'était pas seulement versé dans la tradition, il parait avoir possédé quelques notions d'astronomie et su calculer la marche irrégulière d'une comète : cette science lui fut très utile dans un de ses voyages. S'étant embarqué un jour avec Gamaliel, il avait emporté plus de provisions qu'il n'en fallait d'habitude pour la traversée. Le pilote, trompé par une étoile, avait imprimé une fausse direction au vaisseau, qui errait au hasard sans arriver à sa destination. Gamaliel avait épuisé ses provisions, il fut étonné de voir que son compagnon possédât encore des vivres en quantité suffisante pour lui en céder une partie. Josua lui apprit alors qu'ayant prévu par ses calculs le retour, pour cette année, d'une étoile (comète) qui apparaît tous les soixante-dix ans et égare les navigateurs ignorants, il s'était muni d'abondantes provisions. Mais Josua n'était pas seulement un savant éminent et un illustre docteur, il se distinguait surtout par sa modestie, sa bienveillance et sa douceur, qualités que possédait également son maître Johanan. On sait déjà comment il s'humilia devant un ordre de Gamaliel et fut le premier, après la destitution de son adversaire, à lui offrir son concours pour le faire réintégrer dans la dignité de Nassi. Grâce à sa modération et à son esprit conciliant, il préserva le judaïsme des plus funestes déchirements. Une lutte plus longue entre les deux principaux représentants de la pensée judaïque aurait peut-être favorisé la naissance parmi les Judéens de sectes nombreuses comme celles qui se formèrent à cette époque en si grande quantité au sein du christianisme.

Josua montrait dans son enseignement la même douceur et la même modération que dans la vie, il était l'ennemi de toutes les exagérations, et de toutes les excentricités, il s'inspirait toujours dans ses décisions doctrinales des nécessités de son époque. Il y avait des zélateurs qui, depuis la destruction du temple, ne voulaient plus manger de viande ni boire de vin parce qu'on ne pouvait plus en offrir sur l'autel : Dans ce cas, leur disait Josua, vous ne devriez plus goûter ni eau, ni pain, puisque, dans certaines circonstances, ils étaient aussi présentés en offrande. Et, à ce propos, il établit comme principe qu'il ne faut jamais imposer au peuple des pratiques dont l'accomplissement est trop difficile. Peu de temps avant la chute du temple, l'école de Schammaï, sous l'impulsion d'une sorte de passion religieuse, avait pris plusieurs mesures connues sous le nom des dix-huit choses

dans le but d'établir une séparation complète entre Judéens et païens, et de supprimer toute relation avec ces derniers. Josua se prononça vivement contre ces mesures : En ce jour, dit-il, les Schammaïtes ont dépassé toute mesure dans leurs dispositions législatives, ils ont agi comme ceux qui versent de l'eau dans un vase plein d'huile ; plus ils y font entrer d'eau, plus ils en font sortir d'huile. Il voulait dire par là que les nouvelles pratiques ajoutées au judaïsme lui enlèvent une partie de sa valeur et de son essence. Mais il ne blâmait pas seulement les exagérations des disciples de Schammaï, il condamnait également les déductions trop nombreuses que les Hillétites tiraient de la Thora : Le nombre des prescriptions, dit-il, concernant la sanctification du sabbat, les sacrifices des fêtes, la défense de jouir des objets sacrés est très limité dans la Thora, mais on y a ajouté un nombre considérable de halakot. La deuxième tenaille a pu être fabriquée à l'aide de la première, mais comment cette première a-t-elle été fabriquée ? Esprit froid et sensé, il refusait d'admettre une intervention miraculeuse dans les discussions législatives, parce que, disait-il, la Loi n'a pas été révélée pour les êtres célestes mais pour les hommes, qui doivent la comprendre par leur propre raison. Josua se montrait doux et tolérant envers la gentilité. Tandis qu'Eliezer ben Hyrkanos, à l'instar des fondateurs du christianisme, déniait aux païens toute part à la vie future, Josua enseignait au contraire que les justes et les hommes de bien de toutes les religions participeront à la béatitude éternelle.

Une des figures les plus originales de ce temps est, sans contredit, Akiba ben Joseph. C'était un de ces hommes admirablement doués qui exercent une action prépondérante sur une époque et laissent après leur disparition. un long sillage dans l'histoire. Comme cela est arrivé pour bien des personnages illustres, la légende s'est emparée de la jeunesse et de la première éducation d'Akiba, qui sont enveloppées de ténèbres, pour les embellir au gré de sa fantaisie. Mais, au milieu des récits merveilleux, il est facile de démêler la vérité et de reconnaître que ce docteur était d'origine très obscure. A en croire un de ces récits, Akiba aurait été un prosélyte et aurait servi comme domestique chez Kalba Sabua, un des trois hommes les plus riches de Jérusalem qui, lors du siège de cette ville, avaient réuni des provisions en quantité suffisante pour pourvoir pendant plusieurs années à la subsistance des habitants. Akiba raconta plus tard lui-même qu'étant encore ignorant il exécrait les docteurs. Il est également vrai qu'il s'est trouvé avec sa femme dans une profonde misère. Car, d'après une information digne de foi, sa femme dut vendre jusqu'à ses cheveux pour se procurer quelques vivres. Ces obstacles, qui auraient découragé tout autre que lui, l'aiguillonnèrent et développèrent remarquablement ses facultés. Sa vigoureuse énergie triompha des difficultés, renversa toutes les barrières et l'éleva au premier rang parmi les docteurs.

Akiba était un esprit synthétique, il réunit les éléments partiels et disséminés de la tradition pour les rattacher entre eux par un lien commun. Cette méthode lui appartenait en propre, il ne l'avait empruntée ni à ses maîtres ni à l'école de Jabné. Seul, l'enseignement de Nahum de Guimzo avait agi sur son esprit, et c'est une règle d'interprétation de ce maître, incomplète, il est vrai, et mal définie qu'Akiba a

prise comme point de départ pour la développer et en faire un système qui a laissé une profonde trace dans l'histoire judaïque.

Akiba qui, seul de tous les Tannaïtes, suivait dans son enseignement une méthode régulière, avait fondé son système sur certains principes fixes et bien déterminés. Pour lui, la loi orale n'était pas une matière inerte, incapable de développement, ou, comme pour Eliezer, un ensemble de souvenirs, il l'envisageait comme une mine inépuisable où l'emploi d'instruments convenables fait découvrir sans cesse de nouvelles richesses. Il ne voulait pas qu'on établît de nouvelles prescriptions à la simple majorité des voix, ces prescriptions devaient avant tout s'appuyer sur un témoignage écrit, sur le texte même de la Bible. Le système d'Akiba reposait sur cette conviction que le style de la Thora diffère essentiellement du style de toute autre œuvre littéraire. Selon lui, les écrivains ordinaires ne se contentent pas d'employer les mots strictement nécessaires pour exprimer leur pensée, on rencontre dans leurs œuvres des tours de phrase, des figures de rhétorique, des répétitions, des ornements, en un mot, une certaine forme qui n'ajoute rien au sens, mais qui permet à la période de se développer avec une harmonie majestueuse et qui donne au style de la grâce et de l'élégance. La Thora, au contraire, ne sacrifie rien à la forme, tout y a sa signification, rien n'y est superflu, on n'y trouve pas un mot, pas une syllabe, pas une lettre, pas même un trait qui n'ait sa raison d'être. Chaque particularité de langage, chaque cheville, chaque signe renferme une allusion ou indique un sens spécial. Akiba alla beaucoup plus loin dans cette voie que son maître Nahum. Celui-ci n'avait interprété que certaines particules de la Bible, tandis que son disciple découvrait une signification particulière dans chaque élément du discours qui n'est pas absolument indispensable pour le sens. Akiba ajouta ainsi un grand nombre de règles d'explication et d'interprétation à celles de Hillel et de Nahum, et trouva dans la Thora de nouveaux points d'appui pour les lois traditionnelles. Une déduction faite conformément aux règles établies pouvait servir de prémisse à une nouvelle conclusion et devenir ainsi le point de départ d'une série indéfinie de raisonnements. Akita appliquait sa méthode, quelles qu'en fussent les conséquences. Ainsi Nahum avait hésité à interpréter une particule du verset: Tu craindras ton Dieu, parce que cette interprétation, l'aurait amené à admettre qu'il était permis d'adorer encore un autre être que Dieu, ce qui aurait présenté de graves dangers à une époque où le christianisme attaquait l'unité absolue de Dieu. Nahum, pour éviter cette difficulté, était disposé à renoncer totalement à sa méthode. Akiba fit taire ses hésitations en lui démontrant que son système était applicable même dans ce cas particulier et que la particule indiquait qu'à côté de Dieu il était prescrit de vénérer encore sa sainte parole, la Thora.

Par sa méthode, Akiba a ouvert une voie nouvelle aux docteurs, il a établi sur une base solide la loi orale qui, comme il avait été dit, était suspendue par un fil et ne s'appuyait sur aucun texte, il a ainsi mis fin dans une certaine mesure aux discussions doctrinales. Ses contemporains étaient surpris et éblouis de ce système qui, tout en étant nouveau, paraissait remonter très haut. Tarphon ou Tryphon, un ancien docteur qui avait été autrefois supérieur à Akiba, lui déclara respectueusement : Celui qui s'écarte de toi renonce au salut éternel, tu retrouves

par ton interprétation ce que la tradition avait laissé tomber dans l'oubli. Josua, son ancien maître, parla de lui avec admiration : Plût au ciel que Johanan ben Zakkaï pût se lever de sa tombe et s'assurer combien était vaine sa crainte que quelque halaka ne disparût parce qu'elle ne pourrait pas être rattachée au texte sacré ; Akiba a trouvé des points d'appui pour toutes les halakot. On reconnaissait que sans l'enseignement d'Akiba des lois nombreuses eussent été oubliées ou négligées, et l'on déclarait dans un mouvement d'admiration excessive que ce docteur a découvert dans la Thora des prescriptions que Moïse lui-même n'avait pas connues. Le Talmud rapporte à ce sujet une légende assez curieuse, qui est peut-être une raillerie dirigée contre la méthode d'Akiba. Moise, raconte cette légende, surpris de voir certaines lettres de la Thora surmontées de petits traits, demanda à Dieu de lui en faire connaître la signification. Dieu lui répondit qu'après une longue série de siècles il y aurait un docteur du nom d'Akiba ben Joseph qui saurait découvrir dans ces traits de nouvelles prescriptions. Le prophète voulut alors voir cet illustre savant, il se rendit à l'école d'Akiba, mais il dut se placer au huitième rang et ne put pas saisir les paroles du docteur.

La méthode d'Akiba, dont l'application exigeait une intelligence souple et une rare pénétration d'esprit, avait été accueillie avec enthousiasme et avait favorisé le développement de la loi orale. Elle rencontra cependant des adversaires. C'est qu'elle obscurcissait le sens littéral de l'Écriture sainte, trouvait dans le texte autre chose que ce qu'y apercevait la saine raison, et imprimait à l'esprit cette tendance funeste, qui a caractérisé l'école des allégoristes d'Alexandrie, à chercher et à découvrir tout dans la Bible, excepté le sens simple et vrai du texte (Paschat). Aussi, l'exégèse rationnelle gardait de nombreux partisans, et ceux-ci combattirent vivement la système d'interprétation d'Akiba.

Akiba procura par sa méthode une autorité incontestée et une base solide à la tradition, il y porta également l'ordre et la lumière, et c'est grâce à lui qu'il allait devenir possible d'arrêter le développement et de réunir les matériaux si abondants de la loi orale. Jusque-là les halakot avaient été enseignées au hasard, sans que rien les reliât les unes aux autres; il était nécessaire, pour retenir ces innombrables prescriptions, de suivre assidûment pendant plusieurs années les conférences des docteurs, de travailler avec ardeur et d'être doué d'une bonne mémoire. Akiba, pour venir en aide à la mémoire et faciliter l'étude de ces lois, les coordonna et les classa par groupes et d'après leur nombre. Akiba, a-t-on dit, a fait en quelque sorte des anneaux ou des anses pour la Loi, il a rangé et mis en ordre les prescriptions comme un trésorier met en ordre ses comptes. L'ensemble de ces halakot fut nommé Mischna (Matnita) et, plus tard, pour le distinguer du recueil postérieur, Mischna de Rabbi Akiba. Ces halakot ainsi coordonnées ne furent pas mises par écrit, elles restèrent orales. A vrai dire Akiba n'avait fait que classer et enseigner méthodiquement les halakot. Il avait été aidé dans ce travail de coordination, trop considérable pour un seul homme, par ses disciples, qui, pénétrés de sa méthode, purent achever son œuvre. Lorsque, plus tard, on réunit définitivement toutes les lois traditionnelles, l'œuvre d'Akiba et de ses disciples servit de base au nouveau recueil.

La méthode si originale d'Akiba qui se distinguait par la perspicacité pénétrante avec laquelle elle examinait le texte même et par ses efforts à mettre de l'ordre dans les matériaux recueillis, triompha peu à peu de l'opposition qui lui avait été faite de deux côtés différents, acquit une autorité considérable et fit tomber les systèmes précéderais dans un complet oubli. Des docteurs ne craignirent pas d'avouer que de nombreuses questions étaient restées obscures jusqu'au moment où Akiba les avait élucidées. La renommée du restaurateur de l'enseignement oral s'étendit dans les communautés judaïques les plus lointaines ; son origine obscure et l'humble situation qu'il avait occupée dans ses premières années ajoutèrent encore à l'éclat de sa réputation. La jeunesse studieuse préférait un enseignement qui aiguisait l'esprit et développait la raison à la méthode aride et stérile qui ne faisait appel qu'à la mémoire, et elle se pressait en foule autour d'Akiba. La légende évalue le nombre de ses auditeurs à douze mille et même au doublé, ce qui est certainement une exagération ; d'après une source digne de foi, ce nombre aurait été de trois cents. On raconte qu'un jour Akiba, accompagné de tous ses élèves, rendit visite à sa femme qui, jadis, l'avait engagé elle-même à se séparer d'elle et qui, depuis, avait vécu dans la pauvreté. Un récit qui, dans une certaine mesure, est probablement véridique, décrit leur entrevue d'une façon fort pittoresque. De tous les points de la région était accourue une foule immense pour voir l'illustre docteur, et, dans cette foule, sa femme misérablement vêtue. Dès qu'elle aperçut Akiba, elle s'avança vivement, se précipita vers lui et embrassa ses genoux. Ses disciples voulurent la repousser, mais le maître leur dit : Laissez-la, ce que nous sommes, vous et moi, c'est à elle que nous le devons.

Akiba avait sa résidence habituelle à Beni Berak, où se trouvait également son école ; cette ville était située près d'Asdod (Azotus). Mais, comme membre du Sanhédrin, il était obligé de se rendre souvent à Jabné, car ses collègues prenaient rarement une décision quand il n'assistait pas à leurs délibérations. Un jour, le Sanhédrin, en l'absence d'Akiba, discuta longuement sur une question très grave, sans pouvoir la résoudre. C'est ce qui lui fit dire : Quand Akiba n'assiste pas à nos séances, nous semblons être privés de la lumière de la Thora. Mais les hommages qui lui étaient prodigués de toutes parts ne lui inspirèrent nullement l'orgueil, compagnon presque inséparable de la gloire, il continua à garder vis-à-vis de ses maîtres et de ses collègues une attitude simple et modeste. Sa sagesse et son habileté inspiraient la plus grande confiance, et il fut souvent chargé des missions les plus délicates, qu'il acceptait toujours avec une bienveillante obligeance.

Ce fut lui qu'on délégua auprès des communautés extra-palestiniennes pour recueillir des secours en faveur des Judéens de la Palestine, ruinés par la guerre, ce fut encore lui qui dut annoncer à ces communautés l'intercalation d'une année supplémentaire. Il fit ainsi des voyages très lointains, il alla à Antioche, en Cilicio (Zephirion), en Cappadoce et, plus à l'ouest, jusqu'en Phrygie, et, d'un autre côté, jusqu'en Mésopotamie (Nehardéa).

Le principal adversaire de la méthode d'Akiba fut Ismaël ben Elisa. Ce docteur, qui cherchait dans l'explication et l'interprétation du texte sacré le sens naturel, contribua pour une grande part au développement de la doctrine judaïque,

où Akiba avait introduit un élément en quelque sorte révolutionnaire. Ismaël était, comme Akiba, un des jeunes docteurs de cette époque ; fils d'un des derniers grands prêtres qui avaient vécu avant la destruction du temple, il était probablement issu de la famille sacerdotale des Phiabi. Il tirait des revenus considérables de vignes qu'il possédait, et il consacrait ces revenus à l'éducation et à l'établissement de jeunes filles pauvres ou orphelines. Ses vues sur les rapports de la loi traditionnelle avec la loi écrite sont empreintes de bon sens et de sagesse, elles sont en opposition absolue avec la méthode artificielle d'Akiba. Un de ses principes était que les prescriptions traditionnelles ne devaient pas être en contradiction avec le texte de l'Écriture sainte. Il est nécessaire, dit-il, que la halaka soit d'accord avec la loi écrite. Dans trois cas, seulement, la tradition n'a pas tenu compte du sens de la loi écrite, dans tous les autres cas, elle est et doit être subordonnée à cette loi. Ismaël déclara également que la Thora s'exprimait à la façon des hommes et qu'elle employait, comme eux, des locutions, des répétitions et des tournures qui n'ajoutent absolument rien au sens du texte, mais servent uniquement à en embellir la forme ; il rejeta toutes les déductions d'Akiba qui avaient pour point de départ un pléonasme, une syllabe ou une lettre superflues. Ainsi, de ce qu'il y a dans un verset une lettre en trop, Akiba avait déduit qu'une fille de prêtre convaincue d'adultère serait brûlée. Ismaël lui répliqua : Et c'est pour cette lettre que tu fais condamner une femme à être brûlée ! Ismaël se prononça également d'une façon très nette contre les règles de l'extension et de l'exclusion qui occupaient une place si importante dans le système d'Akiba; il n'admit que les lois d'interprétation de Hillel, si claires et si logiques. Et encore n'accepta-t-il de ces dernières que celles qui étaient indiquées dans la Bible.

Ainsi, il s'efforça de démontrer que le raisonnement qui conclut du plus petit au plus grand (ab inferiori parte) est déjà employé dans la Thora ; ce qui autorise seul les docteurs à en faire usage. Il limitait cependant autant que possible l'application de ces règles d'interprétation, il ne voulait pas, par exemple, que la transgression d'une loi connue seulement par déduction pût être punie d'une peine corporelle ou pécuniaire, ou qu'une déduction devint le point de départ d'une nouvelle déduction. On reconnaîtra à ces quelques traits qu'Ismaël était un esprit lucide et sincère, qui cherchait à accomplir consciencieusement son devoir d'interprète de la Loi. Ce docteur avait son école particulière, connue sous le nom de Bè Rabbi Ismaël, et dans laquelle il enseignait surtout la méthode qui devait servir à interpréter et à appliquer la loi écrite. Il augmenta le nombre des règles d'interprétation de Hillel qu'il porta de sept à treize, et ces règles furent adoptées par les docteurs sans qu'elles pussent cependant affaiblir l'autorité de la méthode d'Akiba, dont Ismaël était un des plus vifs adversaires. Ces cinq docteurs : Gamaliel, l'organisateur, Eliezer, l'inflexible gardien de la tradition, Josua, le partisan de la conciliation, Akiba, l'esprit méthodique, et Ismaël, le dialecticien, forment le noyau et le centre de cette époque, c'est autour d'eux que se groupent les autres Tannaïtes qui se rattachent tous par leurs opinions ou leur manière de voir à l'un ou à l'autre d'entre eux. L'histoire judaïque contient peu de périodes où se trouvent réunis un si grand nombre d'hommes éminents par leur intelligence, leur caractère et leur zèle pour l'enseignement. On dirait que la Providence crée des héros particulièrement vaillants pour les temps difficiles et orageux. Une seconde

fois, depuis les Macchabées, le judaïsme devait soutenir une lutte sans merci et combattre pour son existence ; il trouva des défenseurs qui sacrifièrent leur vie à son salut. L'immense douleur causée par l'effondrement de l'État judaïque contribua sans doute à mûrir l'esprit et à tremper le caractère des docteurs de cette génération. Ils concentrèrent toute leur énergie, toute leur intelligence, tout leur être sur un point unique, la conservation et le développement de l'héritage commun, de la sainte Thora. Tous les Tannaïtes de la deuxième génération étaient appelés, dans le langage du temps, les hommes armés (Baalè Tréssim), parce que le Sanhédrin et les écoles ressemblaient à un champ de bataille où on discutait passionnément les questions législatives. L'assistance se composait en partie de membres du Sanhédrin, qui avaient le droit d'émettre leur vote sur chaque question en discussion, en partie d'assesseurs élevés au rang de docteurs par la cérémonie de l'imposition des mains et parmi lesquels se recrutait le Collège, et enfin de disciples, qui étaient assis par terre, comme auditeurs, aux pieds de leurs maîtres.

Un des docteurs les plus remarquables de cette génération était Tarphon ou Tryphon, de la grande cité commerçante de Lydda, homme riche et généreux, d'un caractère brusque et violent, ennemi acharné des judéo-chrétiens ; il y avait encore Eliezer, de Modin, particulièrement ingénieux et habile dans l'interprétation de l'Aggada, et José, le Galiléen, au cœur bon et généreux. Un seul trait suffira pour peindre le caractère de José. Sa femme était tellement méchante qu'il dut la répudier. Cette femme se remaria avec un gardien de la ville. Celui-ci devint aveugle, et sa femme le conduisait à travers la ville pour mendier, mais elle évitait de passer par la rue où habitait José. Un jour, cependant, son mari l'y contraignit ; mais elle s'arrêta devant la demeure de José, elle n'eut pas le courage d'entrer comme mendiante dans une maison où elle avait commandé comme maîtresse. L'aveugle insista, la maltraita ; elle se lamenta, et ses gémissements arrivèrent jusqu'à José. Il sortit, vit ce qui se passait, recueillit dans sa maison le mari et la femme et leur procura le nécessaire, et cette action si généreuse lui paraissait tout simplement l'accomplissement d'une obligation que la loi lui imposait. — Il faut encore nommer Yesèbab, le greffier du Collège, Huspit, l'interprète (meturgueman), Juda ben Baba, le hasidéen, Hanania ben Teradion, qui subirent tous le martyre ; Éléazar ben Hasma et Johanan ben Gudgoda, tous deux excellents mathématiciens et gens très pauvres, auxquels le patriarche avait fourni, sur les instances de Josua, des moyens d'existence ; Johanan ben Nuri, de Bet-Schearim (en Galilée), un fervent partisan de Gamaliel ; José ben Kisma, un admirateur des Romains, enfin Ilaï et Halafta, tous deux plus célèbres par leurs fils que par eux-mêmes. Parmi les disciples de cette époque, il y en a quatre dont les contemporains ont parlé avec éloge et qui ont laissé quelque trace dans l'histoire, ce sont Samuel le Jeune et trois disciples du nom de Simon. On appelait disciples ceux qu'une circonstance quelconque avait empêché de recevoir l'ordination (Semika), et qui, pour cette raison, étaient exclus de certaines dignités et ne pouvaient pas faire partie du Sanhédrin ni remplir certaines fonctions judiciaires ; ils n'avaient pas droit au titre de Rabbi et ne pouvaient plus diriger d'école.

Samuel le Jeune (Hakaton) était d'une abnégation et d'une modestie rares ; il avait mérité d'être surnommé le vrai disciple de Hillel. Il est surtout connu par la formule de malédiction qu'il rédigea contre les judéo-chrétiens et par les paroles prophétiques qu'il prononça, au moment de mourir, sur le sombre avenir qui se préparait pour les Judéens. Simon et Ismaël, dit-il, sont voués à la destruction, leurs compagnons à la mort, le peuple au pillage ; des persécutions douloureuses auront lieu prochainement. Les assistants, ajoute le récit, ne comprirent pas le sens de ces prédictions, les événements en donnèrent à plusieurs d'entre eux la tragique explication. Samuel mourut sans laisser d'enfants ; ce fut le patriarche lui-même qui prononça son oraison funèbre. Elisa ben Abuya, plus connu sous le nom de Aher (homme transformé), appartenait au même groupe que Samuel. Égaré par de fausses doctrines, il devint l'ennemi de la Loi et de ses interprètes.

A cette époque, il s'était formé en dehors de la Judée plusieurs centres d'activité intellectuelle, particulièrement dans le pays qui devait prendre plus tard la place de la Judée et ouvrir à l'histoire judaïque des voies nouvelles. Les nombreuses communautés de la Babylonie et des pays Parthes possédaient deux écoles importantes, l'une à Nisibis, ville qui était une pomme de discorde pour les Romains et les Parthes, et l'autre à Nehardéa, très ancienne capitale d'un petit État juif presque indépendant. A Nisibis enseignait Juda ben Bathira, à Nehardéa, Nehémia, de Bet Deli. Dans l'Asie Mineure il y avait également des docteurs de la Loi, mais leurs noms ne nous sont pas parvenus. Ils paraissent avoir été établis principalement à Césarée ou Mazaca, capitale de la Cappadoce. Ce fut dans cette ville qu'Akiba rencontra dans son voyage en Asie Mineure un docteur qui discuta avec lui sur une halaka. Les Judéens établis en Égypte, qui n'avaient plus de lieu consacré au culte depuis que, sur l'ordre de Vespasien, ils avaient dû fermer le temple d'Onias, paraissent avoir en une école à Alexandrie. Mais toutes ces écoles du dehors ne jouissaient d'aucun crédit en Judée ; elles-mêmes reconnaissaient, du reste, l'autorité supérieure du Sanhédrin de Jabné. La dignité d'arabarque avait été maintenue à Alexandrie par les empereurs Flaviens, probablement par égard pour Alexandre Tibère, de la famille des arabarques, qui avait aidé Vespasien à monter sur le trône impérial et avait rendu des services importants à Titus pendant le siège de Jérusalem. L'esprit judéo-alexandrin, si caustique dans ses railleries contre le paganisme, n'avait pas encore disparu, il dirigeait maintenant ses traits acérés contre le despotisme de Rome.

NOTE

[1] A en croire Flavius Josèphe (*Guerre*, l, III, VIII, 9), c'est Josèphe lui-même qui fait cette prédiction à Vespasien, pour lui et pour Titus.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre II — L'activité à l'intérieur

Le Sanhédrin de Jabné était devenu le centre et eu quelque sorte le cœur de la nation judaïque, il communiquait la vie et le mouvement aux communautés les plus lointaines, et ses décisions et ses ordres seuls étaient acceptés et exécutés. Le peuple voyait dans l'institution du Sanhédrin un dernier vestige de l'État, et il éprouvait pour le patriarche, issu de la famille de Hillel et de la maison de David, une profonde vénération. La qualification grecque d'ethnarque (prince du peuple) indique bien que le patriarcat était en partie une dignité politique. Les Judéens étaient fiers de la famille de Hillel parce que c'était par elle qu'avait été maintenue la dignité de prince dans la maison de David et continuait à se réaliser la prophétie du patriarche Jacob que le sceptre ne sortira pas de la tribu de Juda. Immédiatement au-dessous du patriarche, il y avait le Ab-bet-Din et le Hakam (le sage) ou l'orateur qui prenait la parole aux séances ; les attributions dont ces deux fonctionnaires étaient revêtus ne sont pas encore clairement déterminées. Quant au patriarche, il avait le pouvoir, à l'intérieur, de nommer les juges et les administrateurs de la communauté, et probablement de leur demander compte de leurs actes. L'immixtion de Rome dans les affaires intérieures de la Judée n'était pas encore assez complète pour que cette puissance lit rendre la justice aux Judéens par des fonctionnaires romains. L'autorité du patriarche ne s'étendait cependant pas jusqu'aux écoles particulières, ceux qui dirigeaient ces écoles avaient conservé en partie leur indépendance et pouvaient conférer à leurs élèves le titre de juge et de docteur sans y avoir été préalablement autorisés par le Nassi. La collation de ces grades avait lieu avec une certaine solennité. En présence de deux de ses collègues, le maître imposait ses mains sur la tête de l'élu, sans penser toutefois qu'il faisait passer par cet acte son esprit dans son disciple, comme cela avait lieu pour les élèves-prophètes. L'imposition des mains devait seulement indiquer que le disciple avait été jugé digne de remplir certains emplois, mais on avait constaté avant cette cérémonie qu'il possédait les connaissances nécessaires à ces fonctions. Dans les simples questions d'intérêt, le premier venu pouvait servir d'arbitre ; mais les affaires pour lesquelles il fallait un tribunal sérieux ne pouvaient être jugées que par des docteurs qui avaient reçu la consécration de l'ordination. L'acte de la consécration et de l'imposition des mains s'appelait Semika ou Minuï, ce qui signifie nomination, ordination ou promotion. Le disciple ordonné prenait le nom de Zaken (ancien), qui répond à peu près au titre de sénateur. En effet, après l'ordination, il pouvait faire partie du grand Conseil. Le jour où ils étaient élevés à ce grade, ceux qui recevaient l'ordination revêtaient un costume de fête spécial.

Une des plus importantes prérogatives du Nassi consistait à ouvrir solennellement les séances publiques du Sanhédrin. Le patriarche était assis à la place la plus élevée, entouré des principaux membres du Collège, qui étaient placés en demi-cercle devant lui. Derrière ces docteurs étaient rangés les ordonnés, plus en arrière, les disciples, et, enfin, tout en arrière, le peuple écoutait, assis par terre. Le patriarche ouvrait la séance, soit en proposant lui-même un sujet à traiter, soit en adressant aux docteurs l'invitation de prendre la parole, invitation qu'il exprimait par ce simple mot : Questionnez. A la fin des délibérations, on allait de rang en rang pour recueillir les voix ; on commençait le plus souvent par le président pour s'arrêter au plus jeune membre. Dans les questions criminelles, c'étaient, au contraire, les plus jeunes qui émettaient d'abord leur vote. Le Sanhédrin suivait la même procédure pour résoudre les questions qui lui étaient adressées du dehors, pour fixer les points de doctrine controversés, introduire des règlements nouveaux on abolir des lois existantes.

Une autre prérogative importante du patriarche était de déterminer la date des fêtes. Le calendrier juif n'était pas établi sur des principes fixes et invariables, l'époque des fêtes était subordonnée à la marche de la lune en même temps qu'à l'action du soleil sur la moisson, il fallait donc combler par des intercalations la différence qui se produisait entre l'année solaire et l'année lunaire. Ces intercalations se faisaient d'après le calcul approximatif de la durée de la révolution solaire et de la révolution lunaire, calcul dont la connaissance avait été conservée par tradition dans la maison du patriarche. On tenait aussi compte de certains indices annonçant l'approche du printemps et du degré de maturité de la moisson. La durée des mois n'était pas mieux déterminée, aucune convention ne la réglait d'une façon définitive. D'après la tradition, le commencement du mois devait coïncider autant que possible avec l'apparition de la nouvelle lune. Dès que des témoins apercevaient la lune dans sa première phase, ils en avertissaient immédiatement le Sanhédrin. S'il ne se présentait pas de témoins, le jour au sujet duquel il y avait doute appartenait au mois courant ; de cette sorte, les mois comptaient tantôt 29 et tantôt 30 jours. Gamaliel se servait d'un nouvel élément pour déterminer la néoménie, il calculait la durée de la révolution synodique de la lune, et il paraissait se rapporter plutôt à ses calculs qu'aux assertions des témoins. Depuis la destruction du temple, la fixation de la néoménie pour la plupart des mois ne présentait aucune importance et n'exigeait pas le concours du patriarche. Mais pour le mois de Tischri, en automne, et le mois de Nissan, au printemps, qui servaient à établir la date des fêtes les plus importantes, le patriarche lui-même devait intervenir, et toute décision prise au sujet de la fixation de ces mois ou de l'intercalation d'un mois supplémentaire ne devenait valable que par l'autorisation préalable ou l'approbation ultérieure du Nassi. Afin que les fêtes pussent être célébrées le même jour dans toutes les communautés judaïques et qu'il ne régnât à cet égard aucune divergence, le patriarche Gamaliel II s'était fait attribuer le pouvoir d'en déterminer tout seul la date. Par persuasion comme par nécessité, le Collège avait décidé d'admettre les dates figées par le patriarche pour les têtes, même dans les cas où il se serait trompé.

La néoménie était proclamée avec solennité et annoncée à toute la Judée ainsi qu'à la Babylonie, dont il fallait prendre en considération toute particulière la nombreuse population judaïque. On transmettait cette nouvelle au moyen de signaux de feu répétés de station en station, ce qui était d'exécution facile dans une région aussi montagneuse. Lorsque arrivait le jour douteux c'est-à-dire le jour qui pouvait être aussi bien la fin du mois courant que le commencement du mois suivant, les communautés babyloniennes les plus rapprochées de la Judée épiaient les signaux et les répétaient, dès qu'elles les apercevaient, pour les communautés plus éloignées. De cette façon, les Judéens établis dans la région de l'Euphrate (la Gola) avaient connaissance le même jour de la néoménie et pouvaient célébrer les fêtes à la même date que la mère-patrie. Quant aux communautés de l'Égypte, de l'Asie Mineure et de la Grèce (la Dispersion) avec lesquelles il était impossible de communiquer au moyen de signaux, elles ne connaissaient jamais exactement la fixation de la néoménie. Aussi avaient-elles pris l'habitude de temps immémorial de célébrer, au lieu d'un seul jour, deux jours de fête. L'intercalation d'un mois supplémentaire était annoncée aux communautés par des lettres que le Nassi leur faisait remettre par les principaux membres du Sanhédrin

Ce fut le patriarche Gamaliel qui, le premier, établit des formules fixes pour la prière. Il en existait quelques-unes qui remontaient à une haute antiquité et qui avaient fait partie du culte en même temps que les sacrifices. Mais, en dehors d'elles, chacun pouvait s'adresser à son Créateur dans la forme et dans les termes qui lui convenaient. Gamaliel fit d'abord composer pour la prière journalière les dix-huit formules de bénédiction (Berakot), qui aujourd'hui encore sont récitées dans toutes les synagogues ; il avait chargé Simon, de Pikole, de la rédaction de ces eulogies. Certains docteurs désapprouvèrent le patriarche d'introduire dans le culte des prières fixes ; Eliezer, du moins, se déclara l'adversaire de cette innovation. Une prière, dit-il, qui est récitée d'après une formule arrangée d'avance, ne vient pas du cœur. Gamaliel a également introduit dans la synagogue, contre les judéo-chrétiens, une prière dont il sera question plus loin. Le service divin s'accomplissait avec une grande simplicité. Il n'y avait pas d'officiant en titre, quiconque jouissait d'une bonne réputation et avait l'âge prescrit, pouvait remplir cette fonction. La communauté invitait un des fidèles à officier, et celui-ci était appelé, pour cette raison, le délégué de la communauté (Scheliah Zibbur). L'officiant se plaçait devant l'arche sainte, qui contenait les rouleaux de la Loi ; de là, l'expression se placer devant l'arche ou descendre devant d'arche. Cette dernière, en effet, se trouvait plus bas que l'assemblée des fidèles.

Ainsi, le patriarche et le Sanhédrin avaient su régler le culte public de telle façon que, contrairement à l'opinion des personnes étrangères au judaïsme, la chute du temple n'avait désorganisé en rien la vie religieuse des Judéens. Les sacrifices avaient été remplacés par la prière, l'étude de la Loi et la charité. Sauf les pratiques concernant les offrandes, toutes les prescriptions étaient strictement observées. Les Ahronides recevaient régulièrement toutes les redevances sacerdotales, on laissait, comme auparavant, à l'extrémité des champs, une partie de la récolte pour les pauvres, et on distribuait tous les trois ans la dîme des indigents. Toutes les lois applicables au sol de la Judée et à une partie de celui de la

Syrie continuaient à rester en vigueur. On observait l'année de relâche pour tout ce qui concernait la culture des champs et en partie pour la péremption des dettes flottantes. Bref, quoiqu'il eût disparu pour le moment, l'État juif était encore considéré comme existant, et ce fut sous l'inspiration de cette pensée que les docteurs établirent des mesures pour empêcher les païens d'acquérir à perpétuité des terres judaïques et pour les déposséder de celles qui leur auraient déjà été aliénées.

Pour perpétuer le souvenir du temple, dont on espérait le prochain relèvement, on conservait certaines pratiques qui n'avaient de raison d'être et de véritable signification que dans le sanctuaire. Le premier soir de la Pâque, on célébrait la sortie d'Égypte par une cérémonie dont les symboles rappelaient d'une façon particulièrement frappante le sacrifice de l'agneau pascal. La chute de l'État et l'incendie du temple avaient fait naître dans tous les esprits un sentiment de sombre et profonde tristesse, et ce sentiment était entretenu avec soin par l'enseignement des docteurs : Celui qui s'afflige sincèrement sur la chute de Jérusalem, disaient ils, assistera à l'éclatante et glorieuse résurrection de cette ville. On adopte pour cette raison certains signes de deuil. Ainsi, aux maisons crépies à la chaux, on laissait un endroit qui n'était pas blanchi ; les femmes ne devaient pas se parer de tous leurs bijoux à la fois, mais en laisser quelques-uns de côté en souvenir de Jérusalem ; il était recommandé au fiancé de ne pas porter de couronne comme autrefois le jour du mariage et de ne pas faire jouer devant lui de certains instruments. Mais le deuil se manifestait surtout par le jeûne. On rétablit, après la destruction du second temple les quatre jours de jeûne que les exilés de Babylone s'étaient volontairement imposés après la chute du premier temple. Il y eu des Judéens qui jeûnaient même chaque semaine. Seuls, les jours qui rappelaient une victoire ou quelque autre heureux événement (Yemè Meguillat Taanit) ne pouvaient pas devenir de jours de jeûne. Les docteurs ne voulaient pas que les souvenirs de temps plus fortunés pussent s'effacer de la mémoire du peuple.

Les règles de pureté édictées pour les Lévites restèrent également en vigueur, au moins en partie ; elles avaient été trop intimement mêlées au développement religieux des Judéens pour disparaître complètement avec le temple. Les gens pieux prenaient les mêmes mesures de précaution pour goûter des aliments ordinaires que pour manger la dîme, l'oblation sacerdotale ou la viande des sacrifices. On évitait avec soin le contact de personnes ou d'objets qui, d'après la Loi, communiquaient une souillure, et on ne faisait usage que de vêtements et de vases fabriqués conformément aux prescriptions de pureté. Ceux qui se soumettaient à ces règles sévères et donnaient régulièrement la dîme des fruits qu'ils récoltaient ou achetaient, formaient une espèce d'ordre (Habura) dont l'origine remonte à l'époque de la lutte des Pharisiens et des Sadducéens. Cet ordre parait avoir poursuivi un but politique ; ceux qui en faisaient partie s'appelaient compagnons (Haberim). Pour être reçu compagnon, il fallait prendre l'engagement public, devant trois membres, de se soumettre aux règles de l'ordre. La violation de ces règles entraînait l'exclusion du coupable. L'ordre refusait d'admettre les publicains ou percepteurs d'impôts, qui, étant considérés comme instruments de la tyrannie romaine, continuaient à former la classe la plus méprisée de la population.

L'ordre des compagnons représentait eu quelque sorte la classe des patriciens juifs. Mais au pôle opposé se tenait le peuple de la campagne, les esclaves de la glèbe, la classe des plébéiens. Les documents de l'époque dépeignent sous des couleurs très sombres la situation morale et intellectuelle de la plèbe. Il est à croire que les fréquents soulèvements qui marquèrent les dernières années de l'État judaïque et la longue lutte de la révolution contribuèrent à donner à cette partie du peuple juif des mœurs corrompues et sauvages. Les gens de la campagne ne montraient aucune probité dans les affaires commerciales, aucun sentiment de tendresse et de délicatesse dans la vie de famille, aucune dignité dans leurs relations, aucun respect pour la vie humaine. Ils n'observaient que les lois qui flattaient leurs sens grossiers, ils étaient étrangers à toute culture intellectuelle. Un abîme séparait cette foule rude et ignorante de la société civilisée et instruite, et ces deux classes éprouvaient l'une pour l'autre une haine profonde. Il était défendu aux compagnons de prendre leurs repas ou de vivre en commun avec les habitants de la campagne, afin de ne pas se souiller à leur contact. Les mariages entre les deux classes étaient très rares ; pour les membres de l'ordre, de telles unions étaient des mésalliances. A en croire des contemporains, il existait une haine plus violente entre patriciens et plébéiens qu'entre Judéens et païens : Si les gens de la campagne n'avaient pas besoin de nous, dit Eliezer, ils nous tendraient des pièges pour nous attaquer. Akiba, qui était sorti des rangs du peuple, avoua que dans sa jeunesse il désirait vivement se rencontrer seul à seul avec quelque savant pour l'assommer. Les compagnons ne faisaient rien pour élever jusqu'à eux ces gens grossiers, ils multipliaient, au contraire, les barrières qui les séparaient de leur ordre. Non seulement ils évitaient tout commerce avec eux, mais ils n'acceptaient pas leur témoignage, leur refusaient le droit de tutelle et ne leur confiaient jamais aucune fonction dans la communauté.

Tenus à l'écart de la partie civilisée de la population judaïque, exclus de toute participation à la vie administrative de la communauté, privés de tout ce qui aurait pu contribuer à leur relèvement, livrés à leurs propres inspirations, sans guide et sans conseiller, les plébéiens devaient forcément répondre à l'appel du christianisme naissant. Jésus et ses disciples s'étaient adressés de préférence à ces gens du peuple, si abandonnés et si méprisés, ils avaient recruté parmi eux la plupart de leurs partisans. Ces misérables, méconnus par les hommes et repoussés par la loi, étaient heureux des témoignages de sympathie que leur accordaient les apures chrétiens. Ces derniers les visitaient, mangeaient et buvaient avec eux, leur affirmaient que le Messie était venu et était mort uniquement pour eux, afin de les faire jouir des biens dont ils avaient été privés jusque-là, et surtout afin de leur assurer la béatitude dans un monde meilleur. La loi leur déniait les plus simples droits, et le christianisme leur ouvrait le royaume du ciel ! Ils ne pouvaient pas hésiter dans leur choix. Les docteurs, absorbés par l'étude de la Loi et par la constante préoccupation de conserver intacte la doctrine judaïque, virent se dresser tout à coup devant eux, sur leur propre terrain, un ennemi qui se disposait à conquérir le domaine spirituel sur lequel ils avaient veillé avec un dévouement fidèle et une ardente sollicitude.

A la mort de Jésus, les partisans du christianisme, au nombre de cent cinquante à deux cents, avaient constitué une communauté qui s'était rapidement développée sous la vigoureuse impulsion des principaux apôtres, et surtout de Paul. Celui-ci avait conçu, pour faciliter l'extension du christianisme, un projet fécond et facilement réalisable : il s'était efforcé de gagner les païens à la morale judaïque en leur inculquant la croyance à la résurrection de Jésus, et de convaincre les Judéens de l'insuffisance et de l'inefficacité de leurs doctrines en leur faisant adopter la croyance que le Messie était déjà arrivé. La nouvelle religion avait rencontré, dès sa naissance, les conditions les plus favorables à son développement. C'était pour elle un fait des plus heureux que Paul de Tarse, cet homme actif, remuant, passionné, d'abord son détracteur, fût devenu son partisan et son principal fondateur et lui frayât le chemin pour pénétrer dans les rangs serrés de la gentilité. Privée de l'appui de cet apôtre, la doctrine de Jésus, incomplète, mi-essénienne, adoptée par des disciples ignorants et des femmes de réputation douteuse, aurait promptement disparu. D'autres circonstances avaient encore favorisé le christianisme naissant. C'était d'abord la tiédeur et l'indifférence des Judéens hellénisants d'Alexandrie, d'Antioche et de l'Asie Mineure pour les rites et les prescriptions du judaïsme, c'était aussi la profonde aversion des gens vertueux, parmi les Grecs et les Romains, pour le culte impur du paganisme, et leur penchant pour la doctrine juive.

Ainsi, Judéens lettrés et païens de mœurs honnêtes adoptaient avec empressement le christianisme de Paul qui, par l'abolition de la loi du sabbat, des prescriptions alimentaires et, en particulier, du commandement de la circoncision, répondait complètement à leurs aspirations religieuses. Les Judéens trouvaient probablement assez étrange cette croyance à un Homme-Dieu, à un fils de Dieu, mais, pour les gentils, ce dogme servait précisément de transition entre le polythéisme païen et l'austère monothéisme juif. La destruction du temple et l'effondrement apparent de la nationalité judaïque aidèrent également à développer la nouvelle religion. Cette catastrophe avait laissé une profonde blessure dans le cœur des Judéens de la Palestine et du dehors, et les esprits faibles, ceux qui ne croyaient plus au rétablissement du sanctuaire et ceux qui avaient besoin d'un culte expiatoire, accueillirent avec satisfaction le dogme de la rédemption des péchés par la mort du Messie, dogme qui leur imposait peu de sacrifices et les réconciliait avec la gentilité. Ce qui favorisa tout particulièrement l'extension du christianisme, ce fut une mesure politique prise contre les Judéens par leurs vainqueurs. Un décret de Vespasien obligea tous les Judéens à payer aux autorités romaines une sorte de taxe personnelle, en remplacement de la contribution qu'ils versaient autrefois au trésor du temple, et cette mesure parut d'autant plus oppressive aux Juifs de Rome qu'elle les atteignit pour la première fois dans leurs droits et leur dignité de citoyens. Pour se soustraire à cet impôt, qui était une charge et une humiliation, de nombreux Judéens niaient leur origine judaïque. Mais, plus tard, le troisième empereur Flavien, le cupide et cruel Domitien, fit percevoir cette taxe avec la plus grande rigueur, et il ordonna d'examiner ceux qui déclaraient ne pas appartenir à la confession juive. La nécessité rendit les Judéens inventifs, et beaucoup d'entre eux employaient une ruse pour échapper à la taxe judaïque. Ils s'arrangeaient de façon à rendre le signe

de l'alliance méconnaissable sur leur corps. L'autorité religieuse de la Palestine, le Sanhédrin de Jabné, blâma, naturellement, d'une façon très sévère cette manière d'agir par laquelle ils rejetaient en quelque sorte l'alliance d'Abraham. Et voici qu'en ce moment même les disciples de Paul viennent enseigner que Jésus a aboli la circoncision comme toutes les autres lois, que les Judéens, même incirconcis, pourvu qu'ils aient la foi véritable, sont les vrais descendants d'Abraham, des élus, des prêtres, des princes ! Une doctrine si accommodante trouva sans doute de l'écho chez les Judéens de Rome et de l'Asie Mineure, et les rapprocha du christianisme.

Pendant les dix premières années qui suivirent la destruction du temple, le christianisme avait donc acquis un développement et un prestige remarquables. Il ne recrutait plus uniquement ses partisans parmi les humbles et les ignorants, il se propageait aussi dans la classe plus élevée des lettrés et des patriciens. Dans toutes les villes importantes de l'empire romain, et particulièrement à Rome même, s'étaient organisées des communautés chrétiennes qui se considéraient comme distinctes des Judéens, mais étaient confondues avec ces derniers par les Romains. Dès ce moment, le christianisme ne fut plus un élément négligeable, il commença à exercer une influence sérieuse dans l'histoire.

Le christianisme avait opéré une heureuse transformation dans le monde païen et il aurait pu agir très utilement sur le judaïsme, mais il fut arrêté dans son action par les dissensions qui éclatèrent dans son sein et qui l'obligèrent à entrer dans une voie fausse et dangereuse. La doctrine de Paul sur l'inutilité de la loi judaïque avait introduit dans le christianisme primitif un germe de discorde qui divisa les partisans de Jésus en deux grands partis, et ces partis se subdivisèrent à leur tour en petites sectes dont chacune avait ses vues propres et ses habitudes particulières. Ce fut, non pas au IIe siècle seulement, mais dès l'origine, que se manifestèrent pour la première fois dans le christianisme des divergences qui, du reste, étaient la conséquence fatale de l'opposition des éléments qui composaient cette religion. Les deux partis principaux qui, dès les premières années, se dressèrent l'un en face de l'autre, furent les judéo-chrétiens et les pagano-chrétiens. Les judéo-chrétiens ou Ébionites, qui avaient formé la communauté primitive, se recrutaient principalement parmi les Juifs et se rattachaient étroitement au judaïsme, ils en observaient presque toutes les lois, et ils invoquaient à ce sujet l'exemple de Jésus qui était resté fidèle aux prescriptions judaïques. Ils attribuaient à Jésus les paroles suivantes : Le ciel et la terre disparaîtront avant que ne disparaisse un seul iota de la Loi. Et encore : Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir la Loi de Moïse. Ils éprouvaient une certaine animosité contre les pagano-chrétiens, qui ne tenaient aucun compte de ces lois, et ils leur appliquaient ces paroles de Jésus : Celui qui abolit la moindre prescription et enseignera dans ce sens sera le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui observe et enseigne les lois brillera dans le royaume céleste. Même leur attachement pour Jésus n'était pas de nature à les éloigner du judaïsme. Le fondateur du christianisme était pour eux un homme de mœurs pures, d'une haute valeur morale, issu d'une façon toute naturelle de la maison de David, qui avait procuré aux hommes le royaume des cieux en leur enseignant la modestie et l'humilité.

Craignant que leur parti ne fût absorbé par les pagano-chrétiens, ils avaient envoyé dans les communautés du dehors des apôtres qui avaient pour mission d'enseigner non seulement que Jésus était le Messie, mais aussi que la loi judaïque devrait être observée dans tous les temps. Ils fondèrent ainsi plusieurs colonies judéo-chrétiennes, dont la plus importante fut plus tard celle de Rome.

Les pagano-chrétiens professaient des idées tout opposées. Comme la conception d'un Messie libérateur, appelé apparemment dans la langue des prophètes fils de Dieu, était totalement étrangère aux gentils, et que le titre de descendant de David ne pouvait non plus agir bien vivement sur leur esprit, les pagano-chrétiens interprétaient les faits à leur propre point de vue et considéraient Jésus comme un vrai fils de Dieu, et cette idée était pour les païens aussi naturelle qu'elle semblait étrange et singulière aux Judéens. Une fois qu'il était établi que Jésus était fils de Dieu, il devenait nécessaire d'écarter tous les phénomènes, tous les événements, tous les faits qui étaient en contradiction avec cette conception. Jésus ne pouvait plus être venu au monde d'une façon naturelle ; de là cette assertion qu'il était né d'une vierge et engendré par le Saint-Esprit. La première divergence importante entre les Ébionites et les pagano-chrétiens porta donc sur l'idée qu'ils avaient de la nature de Jésus : les premiers le vénéraient comme fils de David, les autres l'adoraient comme fils de Dieu. De plus, les pagano-chrétiens attachaient une médiocre importance à la doctrine de la communauté des biens et du mépris des richesses qui formait la base du christianisme ébionite.

Les pagano-chrétiens ou Hellènes avaient leur principal siège en Asie Mineure ; ils avaient surtout organisé des communautés dans sept villes, que le langage symbolique de l'époque appelait les sept étoiles ou les sept lampes d'or. Éphèse contenait la plus importante de ces communautés. Entre les Ébionites et les pagano-chrétiens, qui n'avaient de commun que leur nom de chrétiens, régnait une animosité qui devint, avec le temps, plus âpre et plus violente. Les judéo-chrétiens ressentaient une haine ardente pour Paul et ses disciples, ils accablaient d'injures et d'outrages, même longtemps après qu'il fût mort, celui qu'ils appelaient l'apôtre du prépuce. Rempli d'admiration pour l'unité et la concorde que le Sanhédrin de Jabné savait maintenir dans le judaïsme et qui formaient un si vif contraste avec les déchirements du christianisme, un Ébionite écrivit ce qui suit : Les Judéens de tous les pays observent encore aujourd'hui la même Loi, ils croient tous à l'unité de Dieu et suivent les mêmes pratiques, ils ne peuvent pas avoir des doctrines différentes ni s'écarter du sens de l'Écriture sainte, car ils interprètent les passages difficiles de la Thora d'après une règle traditionnelle ; ils n'autorisent à enseigner que ceux qui ont appris la manière d'expliquer le texte sacré. Aussi ont-ils tous UN Dieu, UNE Loi, UNE espérance... Si nous n'imitons pas cet exemple, la parole de vérité se divisera chez nous en opinions différentes. Je ne parle pas ainsi comme prophète, mais comme un homme prévoyant qui aperçoit l'origine du mal. Quelques-uns des païens ont rejeté ma doctrine, qui est d'accord avec la Loi, pour suivre l'enseignement faux et grotesque d'un ennemi (Paul). Ces paroles sont attribuées au second des apôtres, Simon Pierre. Les Ébionites, qui qualifiaient de fausses et de grotesque les prédications et les doctrines de Paul, donnèrent à cet apôtre un sobriquet qui, à leurs yeux, devait être un stigmate pour lui et ses partisans. Ils le

surnommèrent Simon le Magicien, le regardant comme un magicien demi juif (Samaritain) qui a ensorcelé le monde par ses paroles. Ils voulaient bien croire qu'il avait reçu le baptême, mais ils prétendaient que la mission d'apôtre ne lui avait pas été confiée par le successeur de Jésus et par l'intermédiaire de l'Esprit Saint, mais qu'il avait essayé de l'acheter à prix d'argent en distribuant des aumônes à la communauté ébionite. Ils ajoutaient que sa tentative avait échoué et que Simon Pierre l'avait déclaré damné parce que son cœur était plein de méchanceté, d'amère jalousie et d'injustice. Ils se disaient l'un à l'autre et répétaient ces paroles aux croyants : Est-il possible que Jésus soit apparu à l'apôtre des gentils, à celui qui propage des croyances contraires à la Loi ? La doctrine de Paul, qui avait aboli la législation judaïque, était qualifiée par ses adversaires de licence effrénée, elle était comparée à celle de Balaam, ce faux prophète qui avait prêché l'idolâtrie et la débauche. Les chefs du parti pagano-chrétien leur répliquaient avec la même violence, leur témoignaient la même haine et peut-être une haine encore plus grande, car aux dissentiments religieux venait s'ajouter chez eux la profonde aversion que les Grecs et les Romains éprouvaient pour les Judéens, même après qu'ils fussent devenus chrétiens. Dans les communautés importantes, les deux partis formaient des groupes séparés et se tenaient à l'écart les uns des autres. Les épîtres que les chefs des diverses sectes chrétiennes avaient l'habitude d'envoyer aux communautés contenaient des railleries ou des paroles de réprobation que chaque parti adressait à ses adversaires ; c'étaient, le plus souvent, des lettres de polémique. Même les récits composés sous le nom d'évangiles dans le premier quart du IIe siècle, et qui rapportaient la naissance de Jésus, son action, ses souffrances, sa mort et sa résurrection, reflétaient les divergences d'opinion des deux groupes et attribuaient au fondateur du christianisme, non pas les doctrines et les sentences qui lui appartenaient réellement, mais celles qui répondaient aux vues et aux aspirations particulières de chaque parti. Ainsi, les Ébionites montraient Jésus comme favorable à la loi judaïque et aux Judéens, que, d'après les Pauliniens ou pagano-chrétiens, il aurait au contraire méprisés et bais. Les évangiles eux-mêmes étaient donc des écrits de polémique.

Les Ébionites et les pagano-chrétiens n'étaient pas seulement divisés sur les croyances et les dogmes, à régnait également entre eux des divergences politiques. Les judéo-chrétiens, comme les Judéens, haïssaient Rome, les Romains, les empereurs et leurs fonctionnaires. Un de leurs prophètes, qui a composé la première Apocalypse, imitée des visions de Daniel et attribuée à Jean, injuriait en paroles enflammées la ville aux sept collines, Babylone, la grande prostituée. Cette première Apocalypse annonce et appelle sur Rome la pécheresse tous les malheurs, les plus terribles fléaux et dévastations, toutes les humiliations et toutes les hontes ; on ne se doutait guère, à cette époque, que Rome deviendrait un jour la capitale de toute la chrétienté. Les disciples de Paul prêchaient, au contraire, la soumission à la puissance romaine, qu'ils déclaraient instituée par Dieu lui-même. Ils n'éprouvaient pas, comme les judéo-chrétiens, l'amer sentiment de la liberté perdue, et ils recommandaient sans cesse de payer aux Romains taille, impôts, droits de douane, taxes de toutes sortes. La soumission des pagano-chrétiens au pouvoir régnant, leurs avances à Rome, la ville du péché, que les Ébionites vouaient

aux flammes de l'enfer, élargissaient encore le fossé qui séparait l'une de l'autre les différentes sectes chrétiennes.

Au commencement, les Judéens eurent avec les judéo-chrétiens, qu'ils nommaient Minéens ou Minim, des relations assez cordiales. Un docteur de la Loi, Eliezer ben Hyrcanos, s'entretenait si fréquemment avec les judéo-chrétiens, et particulièrement avec un certain Jacob, de Kephar-Siknin, qu'il fut soupçonné d'appartenir lui-même à la communauté chrétienne et appelé à se justifier de cette accusation devant le procurateur romain. Un jour que Ben Dama, un neveu d'Ismaël, avait été mordu par un serpent, il voulut se faire guérir par ce même Jacob, au moyen d'une formule de conjuration prononcée au nom de Jésus. La conversion du judaïsme au christianisme était un fait qui ne causait nulle surprise et passait presque inaperçu ; il y avait probablement des familles juives dont certains membres professaient la foi judéo-chrétienne sans troubler aucunement la paix domestique. On raconte que Hanania, un neveu de Josua, s'était affilié à la communauté chrétienne de Capharnaüm ; son oncle qui, naturellement, blâma cet acte, le contraignit à cesser toute relation avec les chrétiens et, pour le soustraire à leur influence, il l'envoya en Babylonie.

Ces rapports pacifiques entre Judéens et judéo-chrétiens ne furent pas de longue durée. Il est, du reste, dans notre nature d'idéaliser peu à peu l'objet de notre adoration, et d'éprouver pour lui un enthousiasme d'autant plus vif qu'il se trouve plus éloigné de nous. C'est ce qui explique que les Ébionites ne se contentèrent pas longtemps de considérer Jésus comme un Messie, mais inconsciemment, presque malgré eux, ils se rapprochèrent de la doctrine pagano-chrétienne, et attribuèrent à Jésus des vertus divines et la puissance de faire des miracles. Cette nouvelle conception sépara de plus en plus les judéo-chrétiens du judaïsme, auquel cependant ils croyaient continuer à se rattacher. On vit ainsi se former de nombreuses sectes composées d'Ébionites et d'Hellènes, qui établirent une sorte de gradation allant depuis les judéo-chrétiens, sévères observateurs de la loi de Moïse, jusqu'aux Antitaktes, qui méprisaient cette loi. Tout près des Ébionites se tenaient les Nazaréens. Eux aussi admettaient le caractère obligatoire de la loi judaïque, mais ils expliquaient que Jésus était né d'une façon surnaturelle d'une vierge et du Saint-Esprit, et ils le douaient d'attributs divins. D'autres allaient encore plus loin, ils rejetaient en partie ou totalement les prescriptions judaïques.

Par suite de cette transformation dans la doctrine des judéo-chrétiens, il était fatal que la scission devînt complète entre eux et les Judéens. Le moment devait forcément arriver où les Ébionites comprendraient eux-mêmes qu'ils n'appartenaient plus à la communauté judaïque, et où ils s'en sépareraient complètement. La lettre de divorce adressée par le judéo-christianisme à la communauté mère existe encore ; elle prescrit aux partisans judaïtes de Jésus de s'éloigner totalement de leurs anciens coreligionnaires. L'Épître aux Hébreux explique, d'après la méthode aggadique de l'époque, que le Messie crucifié a été à la fois la victime qui expie et le prêtre qui absout ; elle montre que la Loi considère comme particulièrement agréables à Dieu les sacrifices dont le sang était aspergé dans le Saint des saints et la chair brillée en dehors du camp (du temple). L'épître

continue ainsi : Et c'est pour racheter les péchés du peuple par son sang que Jésus a subi la mort en dehors des portes de Jérusalem. Sortons donc du camp (de la communauté juive) pour aller vers Jésus et supporter une partie de son opprobre ; ici, nous n'avons plus la cité éternelle (Jérusalem, symbole de la nation judaïque) ; allons à la recherche de la cité de l'avenir. Lorsque les Nazaréens et d'autres sectes judéo-chrétiennes se furent définitivement séparés des Judéens, ils conçurent contre le judaïsme et ses adeptes une haine acharnée ; à l'instar des pagano-chrétiens, ils les poursuivirent de leur mépris et de leurs outrages. Comme la loi écrite avait pour eux aussi un caractère sacré, ils dirigèrent surtout leurs, traits acérés contre les Tannaïtes et leur étude des lois traditionnelles, sur laquelle se portait, à cette époque, toute l'activité de la pensée juive. Chez les Ébionites comme chez les Judéens, on était habitué à juger tous les événements qui se présentaient au point de vue de l'Ériture sainte et à trouver à leur sujet des allusions et des explications dans les écrits des prophètes. C'est ainsi que les Nazaréens appliquèrent aux Tannaïtes, qu'ils appelaient Deuterotes, et principalement aux deux écoles de Schammaï et de Hillel, ces paroles de blâme et de menace du prophète Isaïe (VIII, 14) : Il sera un écueil et une pierre d'achoppement pour les deux maisons d'Israël. Par les deux maisons, dirent-ils, le prophète désigne les deux écoles de Schammaï et de Hillel, d'où sont sortis les scribes et les Pharisiens, qui ont eu pour successeurs Akiba, Johanan, fils de Zakkaï, puis Eliezer et Delphon (Tarphon), et enfin Joseph le Galiléen et Josua. Ce sont là les deux maisons qui ne reconnaissent pas le Sauveur, et cela sera pour elles une cause d'achoppement et de chute. Ils mettaient dans la bouche de Jésus des paroles de mépris contre les docteurs, paroles qui étaient peut-être vraies pour l'un ou l'autre d'entre eux, mais qui, appliquées à la classe tout entière, devenaient des assertions calomnieuses. A l'endroit (le Sanhédrin) où siégeait Moïse, aurait dit Jésus, sont assis les scribes et les Pharisiens. Observez et accomplissez tout ce qu'ils vous diront d'observer, mais n'imitez pas leurs actions ; ils parlent, mais n'agissent pas conformément à leurs paroles. Leurs actions n'ont qu'un seul but : par elles ils cherchent à attirer sur eux l'attention des hommes. Ils se parent de larges phylactères (Tefilin) et mettent de longues franges (Zizit) à leurs vêtements ; ils aiment à présider aux banquets, à trôner dans les synagogues, à être salués par les passants sur les places publiques, à être appelés partout du titre de Rabbi, Rabbi... Malheur à vous, scribes et Pharisiens, race d'hypocrites, qui dévorez les biens des veuves, sous prétexte que vous adressez au ciel de longues prières ; le châtiment vous frappera... Malheur à vous... Vous offrez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et vous négligez les prescriptions les plus importantes ; vous agissez contre la fidélité, la justice et la charité. Vous faites bien d'observer ces petites pratiques, mais à condition de ne pas transgresser les commandements les plus importants. Vous êtes des imposteurs ; vous passez des moucherons au crible et vous avalez des chameaux... Vous nettoyez les coupes et les plats au dehors, et à l'intérieur vous les laissez remplis de rapines et de pourriture.

Ainsi, ce judaïsme que les judéo-chrétiens s'étaient efforcés de maintenir intact, ils l'attaquaient maintenant, lui et ses chefs, avec la dernière violence. Par ces attaques, ils servaient, sans le vouloir, la cause des Hellènes et préparaient le terrain pour la doctrine paulinienne, qui se développa très rapidement et put

bientôt se faire accepter comme le seul et vrai christianisme, comme le catholicisme (la religion pour tous). Les Ébionites et les Nazaréens furent absorbés peu à peu par la communauté toujours croissante des pagano-chrétiens. Comme ces derniers, ils invoquaient Jésus comme un Dieu dans leurs prières et ils flétrissaient les Judéens du nom de déicides. La haine qu'ils avaient vouée à leurs anciens coreligionnaires était si profonde que, pour leur nuire, ils se faisaient délateurs et les accusaient, auprès des autorités romaines, de conspirer et de fomenter des révoltes. Ceux des Ébionites qui continuèrent à rester fidèles à leurs premières opinions formèrent de petits groupes sans importance, méprisés des Judéens et des chrétiens. Au milieu de ce conflit de doctrines se produisit un phénomène singulier : à mesure que les Ébionites s'écartaient de la loi judaïque ; les Hellènes, au contraire, s'en rapprochaient.

En dehors de ces deux partis principaux, les judéo-chrétiens et les pagano-chrétiens, le christianisme vit se former dans son sein des sectes nombreuses sous les dénominations les plus étranges et avec les plus singulières tendances. Un demi-siècle après la destruction du temple, il s'était produit une évolution importante dans les deux religions qui se partageaient alors le monde, dans le judaïsme et le paganisme ; le premier, qui, après l'effondrement de la nationalité juive, fut privé de l'appui politique de l'État, se réorganisa et redevint florissant ; le second, en pleine possession de la puissance politique, se désagrégea et pencha vers sa ruine. Une activité extraordinaire régna à cette époque dans les esprits, une sorte d'effervescence intellectuelle d'où sortirent les productions les plus bizarres. Aux éléments provenant du judaïsme et du christianisme vinrent s'associer des éléments étrangers fournis par le système judéo-alexandrin de Philon, par la philosophie grecque et, en général, par toutes sortes de doctrines qu'il n'est plus possible de déterminer distinctement. C'était un vrai chaos d'opinions et de croyances où se mêlaient, se pénétraient et se fondaient les unes dans les autres les idées les plus opposées et les plus disparates, pensées juives et pensées païennes, notions vieilles et idées neuves, vérités et erreurs, conceptions grossières et conceptions élevées. On aurait dit que toutes les doctrines de l'antiquité voulussent introduire dans le christianisme naissant quelque chose de leur essence pour acquérir une plus grande valeur et s'assurer une plus longue durée. Cet accouplement d'éléments si opposés produisit des systèmes difformes et monstrueux. La vieille question de l'origine du mal et de la possibilité d'en concilier l'existence avec l'idée d'une Providence juste et miséricordieuse passionnait tous ceux que les apôtres chrétiens avaient familiarisés avec la pensée judaïque. On ne croyait pouvoir résoudre cette question qu'en imaginant une nouvelle conception de Dieu, dont les éléments étaient empruntés aux systèmes religieux les plus divers. La connaissance de Dieu, de ses rapports avec le monde et la vie religieuse et morale fut appelée gnose, et ceux qui croyaient être en possession de cette connaissance se nommaient eux-mêmes des gnostiques, c'est-à-dire des hommes supérieurement doués qui ont pénétré les mystères de l'harmonie universelle. Les gnostiques ou, pour mieux dire, les théosophes flottaient entre le judaïsme, le christianisme et le paganisme, c'est à ces trois religions qu'ils avaient emprunté leurs idées, leurs conceptions et leurs raisonnements, et ils se recrutaient parmi les Judéens, les chrétiens et les païens. La doctrine gnostique exerça sans doute une

sorte de fascination sur les esprits, puisque les autorités de la Synagogue et de l'Église furent obligées de multiplier les lois et les ordonnances contre la gnose, et que, malgré tout, elles ne purent empêcher certaines idées et formules gnostiques de pénétrer çà et là dans les esprits juins et chrétiens. La gnose s'était répandue en Judée, en Égypte, en Syrie, dans l'Asie Mineure, et surtout dans la capitale du monde, à Rome, où tous les systèmes religieux, toutes les théories trouvaient des partisans. Les gnostiques s'exprimaient dans un langage mystico-allégorique qu'ils empruntaient très souvent à des professions de foi judaïques et chrétiennes, mais qu'ils détournaient de son sens primitif. Les doctrines de quelques sectes gnostiques montrent clairement l'étrangeté et la bizarrerie de ce mouvement. Ainsi, les membres d'une secte se nommaient Caïnites, parce que, par opposition aux récits bibliques, ils plaçaient le meurtrier Caïn au-dessus d'Abel sa victime. Les Sodomites pervertis, le sauvage Ésaü, Coré, cet ambitieux en révolte, étaient des personnages que certains gnostiques jugeaient dignes de leur estime et de leur vénération. C'est ce même esprit de révolte contre la Bible qui donna naissance à une autre secte, celle des Ophites ou Naasites, qui surent cependant justifier leur système par des arguments en apparence assez sérieux. Ils tiraient leur nom du mot grec ophis et du mot hébreu Nakasch (serpent) ; ils avaient voué à ce reptile une profonde vénération, parce qu'il est représenté dans la Bible comme l'auteur du péché originel, et qu'à cette époque il était le symbole du mal, la forme que revêtait Satan. Les Ophites témoignaient par leur culte leur reconnaissance au serpent d'avoir poussé le premier couple à désobéir à Dieu, par suite, de lui avoir appris à distinguer le bien du mal et d'avoir ainsi éveillé la conscience dans l'homme et donné naissance à la gnose.

Les sectes gnostiques, dont les tendances étaient si variées et si contradictoires, professaient cependant quelques opinions communes. Les fondateurs de la gnose avaient une idée particulière de la divinité qu'ils opposaient à la conception judaïque. Selon eux, ce. qu'on appelle Dieu est composé de deux principes, un Dieu suprême et un Créateur. Le Dieu suprême est appelé le Silence ou le Repos, il trône dans les sphères élevées et n'a aucun rapport avec le monde. Son essence est la bonté, l'amour et la miséricorde. Une partie de son essence est révélée au monde par des émanations, nommées Éons. Au-dessous de l'Être suprême, les gnostiques plaçaient le Créateur de l'univers, le Démiurge ; qu'ils appelaient aussi le Souverain. C'est lui qui a créé et qui gouverne le monde ; il a délivré Israël et lui a donné des lois. De même que les attributs de l'Être suprême sont l'amour et la miséricorde s'exerçant en toute liberté, de même les attributs du Créateur sont la justice et la sévérité, qui se manifestent par les lois et les devoirs. A cette époque, on trouvait dans la Bible des appuis pour toutes les idées ; il est donc naturel que les gnostiques aient découvert une allusion à leur conception d'un Dieu de bonté et d'un Dieu de justice dans ce verset du prophète Isaïe : Nous nous rendrons en Judée pour nommer un autre roi, le fils du Dieu bienveillant (Tobel). Dans leur système, le Créateur a tiré le monde, à l'aide de la sagesse (Achamot), d'une matière préexistant de toute éternité, ou, comme ils s'exprimaient dans leur langage allégorique, la sagesses pénétré dans le sein de la matière et a créé la variété des formes, et ainsi elle est devenue plus terne et plus obscure. Les gnostiques admettaient donc trois premiers principes : le Dieu suprême, le

Créateur et la matière. Ces trois principes ont donné naissance à tout ce qui se trouve dans le sonde des corps et dans celui des intelligences. Ce qui est bon et généreux est une émanation du Dieu suprême, la loi et la justice dérivent du Créateur, et l'imperfection, l'iniquité et le mai ont leur source dans la matière.

A ces trois puissances supérieures correspondent trois classes ou trois castes d'hommes. Il y a d'abord les hommes d'une intelligence remarquable (les pneumatiques), qui sont leur propre loi et leur propre règle ; ils n'ont besoin ni de guide, ni de tutelle : tels sont les prophètes et les représentants de la vraie gnose. Au-dessous d'eux se trouvent les hommes sensuels (psychiques), les serviteurs du démiurge ; ils subissent le joug de la Loi, et dans cette soumission ils puisent la force de triompher de leurs appétits, sans pouvoir s'élever cependant jusqu'aux pneumatiques. Au de-gré inférieur se tiennent enfin les hommes terrestres (kyliques) ; semblables aux animaux, ils sont attachés à la terre et à la matière. Les types de ces trois classes d'hommes étaient, pour les gnostiques, les trois fils d'Adam. Seth représentait les pneumatiques, Abel les observateurs de la Loi, et Caïn les esclaves de la matière. Quelques gnostiques appliquaient même cette classification aux trois religions et considéraient le christianisme comme une manifestation de l'Être suprême, le judaïsme comme une création du démiurge, et le paganisme comme un produit de la vile matière. De nombreux Judéens se laissèrent égarer par les fausses lueurs de ces doctrines, où les vérités et les erreurs se mêlaient d'une façon étonnante, et ils désertèrent le judaïsme. Une seule apostasie, celle d'Élisa ben Abuya, eut, plus tard, des conséquences funestes. Ce docteur connaissait, sans aucun doute, la littérature gnostique de cette époque ; il savait par cœur des poésies grecques et portait toujours sur lui des ouvrages des Minéens. Il est certain qu'il a accepté l'idée fondamentale de la gnose sur la dualité divine, et est devenu, comme les autres gnostiques, un détracteur et un adversaire du judaïsme. Il paraît même avoir adopté la morale relâchée des gnostiques et s'être adonné à une vie déréglée. Son apostasie le fit qualifier du nom de Aher (autre), comme si sa conversion aux doctrines gnostiques eût fait de lui un autre homme. Pour les Judéens, Aher devint la personnification éclatante de ces apostats qui se serrent de la connaissance qu'ils ont acquise de leur ancienne foi comme d'une arme contre cette foi et ses partisans.

Harcelé par les agressions incessantes que les chrétiens dirigeaient contre lui, le judaïsme dut songer à sa défense, lutter pour son existence et son avenir. L'ennemi pénétrait dans ses temples, profanait ses sanctuaires, obscurcissait sa conception si pure de ta divinité, faussait et dénaturait ses doctrines, lui enlevait ses partisans et leur inspirait la haine et le mépris pour tout ce qu'ils avaient respecté et vénéré. A des attaques aussi dangereuses il fallait opposer une action prompte et énergique. On semblait être revenu à la période des Macchabées, à cette époque funeste où les hellénisants avaient allumé la discorde dans la maison d'Israël ; encore une fois les enfants se liguaient contre leur mère. Le petit groupe des Tannaïtes sentit le danger qui menaçait le judaïsme ; il trembla pour la Loi, il eut peur de l'influence pernicieuse que les écrits des Minéens pouvaient exercer sur la masse ignorante des Judéens. Les Évangiles (Guilion), dit Tarphon, et tous les écrits des Minéens doivent être brûlés, quoiqu'ils contiennent le nom sacré de Dieu,

car le paganisme est moins dangereux pour la loi judaïque que les sectes judéo-chrétiennes. Le premier ne méconnaît le judaïsme que parce qu'il en ignore les doctrines, tandis que les autres l'outragent, tout en le connaissant. J'aimerais donc mieux chercher un refuge dans un temple païen que dans une assemblée de Minéens. Ismaël, qui était cependant de caractère plus calme que Tarphon, exprimait les mêmes sentiments à l'égard des judéo-chrétiens. Il ne faut nullement craindre, dit-il, de brûler les noms sacrés de Dieu contenus dans les Évangiles, car ces écrits fomentent la haine entre les Judéens et leur Dieu. On reprochait surtout aux apostats du judaïsme de chercher à nuire à leurs anciens coreligionnaires en les calomniant auprès des autorités romaines. Ils espéraient sans doute gagner par là les bonnes grâces des Romains et leur montrer qu'ils n'avaient aucune solidarité avec les Judéens. Aussi, les contemporains nommaient indifféremment les judéo-chrétiens Minéens ou délateurs. On raconte comme un fait certain qu'un jour, un haut fonctionnaire d'un César (probablement Domitien) se rendit dans l'école de Gamaliel pour y entendre les doctrines enseignées sur le paganisme. Pendant cette visite, le patriarche Gamaliel déclara qu'il était défendu d'agir avec injustice envers les païens, ou de se soustraire à l'impôt judaïque.

Par suite de leur hostilité croissante contre leur ancienne foi, les judéo-chrétiens furent considérés par le Sanhédrin de Jabné comme totalement séparés du judaïsme ; ils furent déclarés, au point de vue religieux, inférieurs aux Samaritains et, sous certains rapports, même aux gentils. Il fut interdit aux Judéens de goûter de leur viande, de leur pain et de leur vin, comme il leur avait été interdit, peu de temps avant la destruction du temple, de goûter des aliments des païens. Les écrits chrétiens furent traités comme les livres de magie, et frappés d'anathème ; il fut expressément défendu d'avoir des relations avec les judéo-chrétiens, de leur rendre service, d'employer les remèdes dont ils se servaient en prononçant le nom de Jésus pour guérir les malades. On inséra à leur intention dans la prière journalière une formule de malédiction contre les Minéens et les délateurs. Cette formule fut rédigée, sur l'ordre du patriarche Gamaliel, par Samuel le jeune, et reçut le nom de Birkat-haminim. Elle paraît avoir servi en quelque sorte d'épreuve pour faire reconnaître ceux qui étaient secrètement attachés au judéo-christianisme. En effet, il fut décidé que l'officiant qui passerait cette formule ou la prière pour la restauration de l'État judaïque serait contraint de cesser immédiatement sa fonction. Le Sanhédrin notifia par des lettres adressées aux communautés les décisions qu'il avait prises contre les sectes judéo-chrétiennes. Celles-ci, informées de ces diverses mesures, reprochèrent aux Judéens de maudire Jésus trois fois par jour, dans la prière du matin, de l'après-midi et du soir. Cette imputation, comme tant d'autres accusations dirigées contre les Juifs, est injuste et repose sur un malentendu. Ce n'est pas au fondateur du christianisme ni à la généralité des chrétiens, mais aux seuls Minéens que s'appliquait la formule de malédiction. Toutes ces lois ne visaient nullement les pagano-chrétiens. Du reste, ces mesures restrictives ne durent pas froisser bien vivement les Nazaréens et les autres sectes qui s'étaient détachés du judaïsme, puisqu'ils avaient rompu de leur plein gré le lien qui les rattachait aux Judéens.

Quoique les judéo-chrétiens fussent exclus de la communauté judaïque, leurs doctrines continuèrent à agir sur les Judéens. Certaines conceptions gnostiques, c'est-à-dire demi chrétiennes, s'étaient introduites dans le judaïsme. Les idées sur la matière première de l'univers, sur les éons, sur la division des hommes en trois classes, sur l'existence de deux dieux, un dieu de la bonté et un dieu de la justice, avaient été accueillies avec faveur et avaient pénétré assez profondément dans les esprits pour se refléter dans la prière. Certains passages rappelaient clairement des pensées gnostiques ou chrétiennes. Des formules de prières, telles que les suivantes : Seigneur, les bons te louent, ou, Que ton nom soit invoqué pour le bien, la répétition de ces mots : Seigneur, c'est toi que nous louons, l'emploi de deux termes différents pour désigner Dieu, tout cela était considéré comme faisant allusion à la fausse doctrine des théosophes, qui faisait ressortir la bonté de Dieu au détriment de sa justice et attaquait ainsi le principe fondamental du judaïsme. Le développement des conceptions gnostiques parmi les Judéens était favorisé par l'étude approfondie du chapitre de la Création et de la description du char divin donnée par le prophète Ézéchiel. Ces récits obscurs et étranges offraient un vaste champ à la fantaisie et à l'imagination ; grâce au système aggadique de cette époque, on découvrait dans toute expression un peu singulière les significations les plus variées et les plus éloignées du sens réel. Plus ces questions étaient difficiles et embrouillées, plus elles présentaient d'attrait et de charme. Beaucoup de Judéens s'en occupaient avec passion et disaient, dans leur langage figuré de mystiques, qu'ils pénétraient dans le Paradis. On mentionne plusieurs docteurs qui se consacrèrent à cette profonde ou plutôt à cette fausse science, quoiqu'il fût parfaitement établi que des recherches de ce genre étaient excessivement dangereuses pour les croyances judaïques. Ainsi, il est raconté que de quatre docteurs qui avaient voulu approfondir ces questions, Ben-Zoma perdit la raison, Ben-Azaï mourut très jeune, Aber déserta le judaïsme, dont il devint un détracteur et un ennemi, et Akiba seul échappa heureusement au danger et resta fidèle à la doctrine judaïque. Et, de fait, les idées d'Akiba sur Dieu, sur la Providence, sur les devoirs de l'homme ici-bas sont d'une grande élévation et contrastent singulièrement avec les conceptions de la gnose. C'est ce docteur qui émit cette pensée si remarquable : Une Providence gouverne le monde, l'homme est libre, l'univers est régi par la douceur, le mérite consiste dans l'action (et non pas seulement dans l'étude). Chaque mot de cette profonde maxime renferme une attaque contre les idées erronées de cette époque.

Les Tannaïtes étaient assez perspicaces pour reconnaître les dangers résultant de la liberté d'examiner et de scruter les vérités supérieures du judaïsme, et ils prirent des mesures pour les écarter. Akiba, surtout, insista pour qu'on essayât d'arrêter le développement de cette doctrine qui conduisait à l'apostasie et à l'immoralité. Il déclara qu'il était imprudent d'expliquer devant le peuple le texte de l'histoire de la Création et de la description du char divin, et qu'il ne fallait interpréter ces passages que devant un petit nombre d'élus. Seuls ceux qui possédaient des connaissances suffisantes pour comprendre les allusions et les sous-entendus, et qui étaient âgés de plus de trente ans, pouvaient être initiés aux vérités supérieures. Pour proscrire les écrits anti-judaïques du milieu des Judéens, Akiba déclara que ceux qui les liraient encourraient le même châtiment que ceux

qui nieraient la résurrection et l'origine divine de la Loi : ils n'auraient aucune part à la vie future. On supprima totalement les prières à double sens qui auraient pu paraître favorables aux idées des Minéens.

Toutes ces mesures contre les idées gnostiques et chrétiennes furent très efficaces ; grâce à elles, les conceptions du judaïsme sur Dieu, sur ses rapports avec le monde et sur les obligations morales de l'homme, conservèrent toute leur pureté. Les Tannaïtes, comme jadis les prophètes dans leur lutte contre le paganisme, eurent l'immense mérite de protéger le judaïsme contre l'infiltration de théories fausses et dangereuses. Stimulés par l'instinct de conservation, ils ont élevé une barrière entre les judéo-chrétiens et les Judéens et maintenu pures de tout alliage les doctrines judaïques ; ils ont ainsi affermi le judaïsme et lui ont donné une force de résistance qui lui a permis de rester debout au milieu des tempêtes qui, pendant plusieurs siècles, l'ont assailli de toutes parts.

Grâce à la vitalité vigoureuse que le judaïsme avait ainsi acquise, il put exercer au dehors une influence assez considérable. Le christianisme, dont les origines étaient si humbles, se glorifiait d'avoir recruté, dans l'espace de deux générations, un nombre très élevé d'adhérents parmi les païens, qui avaient accepté la nouvelle doctrine et échangé leurs dieux nationaux contre un Dieu inconnu. Mais le judaïsme pouvait se glorifier, à plus juste titre, des recrues qu'il avait faites dans le paganisme. Du reste, la victoire du christianisme sur la religion païenne était due en grande partie au judaïsme, dont les principes et l'enseignement moral contribuaient surtout à convertir les gentils. Les apôtres, qui avaient déclaré la guerre aux superstitions et aux croyances mythologiques des Grecs et des Romains, puisaient leurs convictions dans leur connaissance du judaïsme et empruntaient leurs armes aux prophètes qui avaient fustigé de leurs railleries mordantes l'idolâtrie avec ses compagnons inséparables, le découragement et l'immoralité. Le judaïsme, au contraire, n'eut recours qu'à ses propres ressources pour remporter sur le paganisme des victoires d'autant plus significatives que l'austérité de ses pratiques devait attirer moins vivement les gentils que la religion facile des chrétiens. De plus, le christianisme envoyait au loin ses apôtres zélés et ardents qui, à l'exemple de Paul, provoquaient les conversions par leur éloquence et leurs cures miraculeuses. Loin d'imposer aux nouveaux convertis des obligations sévères et préalables, il se montrait pour eux plein d'indulgence, leur permettait de conserver en partie leurs anciennes idées, de vivre, comme par le passé, au milieu de leur famille, de leurs parents et de leurs amis. Le judaïsme employait des moyens tout différents. Il n'avait point d'apôtres éloquents, pleins d'activité et de feu pour le prosélytisme. Au désir de ceux qui voulaient se convertir à ses doctrines, il opposait la difficulté d'observer ses nombreuses et rigoureuses prescriptions. Les païens qui demandaient à embrasser le Judaïsme se heurtaient à des obstacles sans nombre. Ils devaient se soumettre à l'opération douloureuse de la circoncision, se séparer de leur famille, se distinguer chaque jour de leurs plus intimes amis par la nourriture et la boisson. C'est donc un fait bien digne de remarque que les conversions des gentils au judaïsme se multiplièrent particulièrement à Rome dans la première moitié du siècle qui suivit la chute de l'État judaïque. Le philosophe Sénèque avait déjà déploré que, sous le règne de Néron, le judaïsme eût des adhérents dans toutes

les contrées. Trente ou quarante ans plus tard, Tacite formula la même plainte. Cet historien, aux vues si profondes, ne pouvait comprendre que des Romains de son temps se décidassent à supporter l'opération de la circoncision, à mépriser leurs dieux, à renoncer à leur patrie, à abandonner parents, enfants, frères et sœurs, pour s'attacher au judaïsme. Les lois sévères que Domitien édicta contre les prosélytes démontrent que ces derniers se trouvaient en grand nombre dans l'empire romain. Josèphe raconte, comme témoin oculaire, qu'à cette époque les païens respectaient sincèrement le judaïsme, que beaucoup d'entre eux observaient le sabbat et les lois alimentaires, et célébraient la fête des Illuminations. La foule surtout éprouvait une vive sympathie pour la religion judaïque. Quiconque, dit cet historien, observe ce qui se passe autour de lui dans sa patrie et sa famille, ne démentira pas mes paroles... Même si nous n'étions pas disposés à admirer la grandeur de notre religion, nous y serions contraints par la vénération que la foule témoigne pour nos prescriptions. Il est possible que les nombreux prisonniers de guerre juifs qui furent envoyés dans les régions les plus éloignées de l'empire romain aient inspiré à leurs maîtres une certaine estime pour les doctrines judaïques. Ce n'était pas chose si rare de voir des esclaves acquérir par leur vertu et leur instruction une grande influence sur leurs maîtres, dont ils modifiaient les idées et les mœurs. Juvénal, dans ses satires contre les vices et les folies de ses contemporains, raille les pères de famille qui respectent les usages religieux des Judéens et initient ainsi leurs enfants à la religion judaïque :

Quand des enfants ont un père qui observe le sabbat,
Ils adoreront bientôt la puissance du ciel et des nuages.
Ils s'abstiendront de manger du porc, comme si c'était de la chair humaine,
Parce que le père s'en est abstenu; bientôt ils se feront circoncire.
Élevés dans le mépris des vieilles lois romaines,
Ils n'étudient, ne pratiquent, ne révèrent que la loi judaïque,
Et tout ce que Moïse a transmis à ses adeptes dans un livre mystérieux.
Ils n'indiquent la route qu'aux voyageurs de leur secte,
Ils ne conduisent vers la source limpide que les circoncis.
C'est la faute du père, qui consacre le septième jour à la paresse,
Et craint de prendre part en ce jour aux moindres devoirs de la vie.

Eliezer et Josua furent en désaccord sur les conditions auxquelles devaient se soumettre les prosélytes pour être admis comme Juifs. Le premier ne permettait d'accueillir que ceux qui s'étaient fait circoncire ; le second déclarait qu'il suffisait aux convertis de se baigner dans une eau vive devant deux témoins idoines. Cette dernière opinion paraît avoir prévalu ; de nombreux Romains furent reçus dans la communauté judaïque sans s'être soumis à la circoncision. L'historien Josèphe qui, par son apologie du judaïsme et de la race juive, et probablement aussi par sa parole, s'efforça de recruter et a recruté des adhérents pour le judaïsme dans les classes élevées de la société romaine, déclara également que la circoncision n'était pas indispensable aux prosélytes.

Le plus illustre des prosélytes juifs fut Aquilas. Il était originaire du Pont, où il possédait des biens considérables. Versé dans la connaissance de la langue grecque

et de la philosophie, il abandonna, dans la maturité de l'âge, le culte du paganisme pour s'associer à une secte judéo-chrétienne, qui était très fière d'un tel adhérent. Mais il renonça bientôt au christianisme et embrassa la foi judaïque. Les chrétiens s'affligèrent de la défection d'Aquilas aussi vivement qu'ils s'étaient réjouis de sa conversion, et ils répandirent des bruits calomnieux sur son compte. Aquilas avait des rapports fréquents avec les principaux Tannaïtes, tels que Gamaliel, Eliezer, Josua et surtout Akiba, dont il devint le disciple. Il s'identifia si bien avec le judaïsme qu'il entra dans l'ordre des compagnons et devint un plus strict observateur des lois de pureté lévitique que le patriarche lui-même. Lorsqu'à la mort de son père il partagea la succession paternelle avec ses frères, il jeta dans la mer, afin de n'en tirer aucun profit, l'argent qu'il avait reçu comme compensation pour la part qui lui revenait des idoles. Aquilas s'illustra par sa nouvelle traduction grecque de l'Écriture sainte. Il conçut le projet de donner de la Bible une traduction simple et définitive parce qu'il avait vu avec quelle excessive liberté les chrétiens traitaient la vieille traduction grecque. Comme ces derniers lisaient la Bible pendant le service divin et qu'ils se servaient pour cette lecture de la traduction alexandrine des Septante, il leur importait beaucoup de trouver dans ce texte des allusions au Christ. De là, dans le texte grec qu'ils considéraient comme sacré, les altérations et les additions nécessaires pour introduire dans l'Écriture sainte des prophéties au sujet de la mission et de la divinité de Jésus. Ainsi les docteurs de l'Église invoquent à l'appui de la religion chrétienne certains passages de la Bible qui ne se trouvent ni dans le texte hébreu ni dans la version originale des Septante. Les sectes gnostiques, comme les chrétiens, arrangeaient le texte biblique de façon à le rendre favorable à leur doctrine. L'école d'un certain Aréimion est formellement accusée d'avoir altéré l'ancienne traduction grecque. Les Judéens, de leur côté, opposaient aux modifications introduites par les chrétiens d'autres modifications ayant pour but de faire disparaître toute allusion qui aurait pu être appliquée à Jésus. La version des Septante était devenue en quelque sorte un champ de bataille où luttaient des adversaires acharnés ; les traces de cette lutte sont encore visibles en partie dans les altérations du texte original.

Cependant une bonne traduction grecque de la Bible était absolument nécessaire aux Judéens de langue grecque pour la lecture qu'ils faisaient au temple de la Thora et des Prophètes. L'usage régnait alors de traduire en langue vulgaire les chapitres de la Thora qui étaient récités dans les synagogues. Cette circonstance engagea Aquilas, qui connaissait l'hébreu et le grec, à faire une nouvelle traduction qui mit fin aux interprétations fantaisistes des Judéens et des chrétiens. Il s'en tint strictement au texte hébreu, qu'il traduisit mot à mot avec une scrupuleuse exactitude. Lorsqu'il fut devenu le disciple d'Akiba et qu'il eut adopté le système d'interprétation de son maître, il modifia en partie sa traduction et la rendit encore plus littérale et plus servile, sans songer qu'elle serait absolument incompréhensible pour les lecteurs grecs. La fidélité littérale de cette traduction est devenue proverbiale ; elle s'étend jusqu'aux particules qui, en hébreu, avaient une double signification, et que le traducteur voulait rendre également en grec. Pour Aquilas, la version grecque devait être une sorte de gaze à travers laquelle on pourrait lire le texte hébreu. Cette version se répandit rapidement parmi les Judéens de langue grecque et supplanta la traduction d'Alexandrie. Même les

judéo-chrétiens, qui étaient choqués des nombreuses altérations de la version des Septante, se servaient pour l'office du travail d'Aquilas.

A ce moment eut lieu à Rome un événement qui produisit une profonde sensation ; ce fut la conversion au judaïsme de Flavius Clemens. Clemens était un cousin de l'empereur Domitien, membre du sénat et ancien consul ; sa femme était également une proche parente de l'empereur. Ses deux fils avaient été nommés Césars par Domitien ; l'un d'eux était donc l'héritier présomptif du trône. Quelle perspective éblouissante pour les Judéens ! Un parent de Titus, de celui qui avait détruit le temple, allait peut-être relever le sanctuaire de ses ruines ! Clemens avait tenu secret son attachement au judaïsme ; mais sa conversion ne resta pas cachée aux Juifs de Rome ni aux chefs religieux de la Judée. Dès que cette nouvelle fut connue d'eux, les quatre principaux membres du Sanhédrin, le patriarche Gamaliel, son collègue Eléazar ben Azaria, Josua et Akiba se rendirent à Rome. Arrivés tout prés de la ville, ils entendirent le bruit et le grondement de la foule qui s'élevaient du Capitole ; ils songèrent alors avec une douleur amère au silence de mort qui régnait sur le mont sacré à Jérusalem, et ce contraste leur arracha des larmes. Akiba seul conserva toute sa sérénité et apaisa le chagrin de ses compagnons par ces paroles : Pourquoi pleurer ? Si Dieu fait tant pour ses adversaires, que ne fera-t-il pas pour ses bien-aimés ! A Rome, les Judéens et les prosélytes les reçurent avec les plus grands honneurs ; ils leur soumirent en même temps plusieurs questions religieuses. Les docteurs étaient malheureusement arrivés à un moment peu propice. Domitien exerçait alors son pouvoir avec une cruauté inouïe. La sympathie de la dynastie des Flaviens pour les partisans Judéens de l'empire romain avait disparu. Titus avait déjà paru oublier ce qu'il leur devait ; il cacha même au fond de son cœur son amour pour la princesse juive Bérénice. Lorsqu'il fut devenu le maître absolu de l'empire, Bérénice était retournée auprès de lui pour lui rappeler ses promesses de mariage; mais elle était venue trop tôt ou trop tard. Titus commençait alors à jouer son rôle d'empereur vertueux, il voulait montrer aux Romains qu'il avait rompu complètement avec son passé et qu'il se résignait à renoncer à ses anciennes amours. Il renvoya donc Bérénice de Rome, mais, comme on se le disait tout bas dans les sphères élevées, il la congédia à contrecœur. L'histoire de Bérénice est l'histoire même des rapports de la Judée avec Rome ; celle-ci, au commencement, a prodigué aux Judéens ses faveurs, elle a fini par les condamner à l'exil et à la misère. On ignore combien d'années la princesse juive survécut à l'humiliation qu'elle dut subir. Titus ne se montra guère plus reconnaissant envers le frère de Bérénice, Agrippa II ; il est vrai qu'il lui laissa la principauté ou le royaume qu'il avait eu en possession jusque-là, mais il ne l'agrandit pas, comme l'avait fait son père. Le troisième Flavien, Domitien, n'accorda rien à Agrippa ; il n'avait, du reste, aucune raison de le favoriser. A la mort d'Agrippa (vers l'an 92), Domitien confisqua ses biens et les réunit à la province de Syrie. Cet empereur qui, comme Titus, avait promis, à son avènement au trône, de ramener l'âge d'or, se montra pendant son règne aussi débauché et aussi sanguinaire que Tibère, Caligula et Néron. Il était digne de son peuple et de son époque, dont Juvénal disait qu'il n'était pas facile de s'abstenir d'en parler dans ses satires. Les Judéens souffrirent amèrement de ce règne sanglant. La taxe judaïque fut perçue avec la plus grande rigueur et au mépris de tout sentiment de

pudeur. Mais les prosélytes endurèrent des souffrances bien plus cruelles, ils eurent à supporter toutes les fureurs d'un despotisme sans frein. Ceux qui étaient dénoncés comme judaïsants étaient traînés devant le tribunal, condamnés comme irréligieux, dépouillés de leurs biens, envoyés en exil et quelquefois même punis de mort. Tacite raconte dans son langage d'une si vigoureuse concision que, pendant les dernières années de Domitien, les exécutions n'avaient pas lieu par intermittence et à des intervalles plus ou moins longs, elles ne formaient qu'un coup unique et prolongé. C'est aussi à ce moment (95) que Flavius Clemens fut condamné à mort. Rien ne put le sauver de la colère de Domitien, ni sa parenté avec l'empereur, ni sa dignité de sénateur et d'ancien consul. Les quatre docteurs qui étaient venus de Palestine pour s'entretenir avec lui et qui croyaient que par lui le judaïsme serait appelé aux plus hautes destinées, assistèrent à sa mort. Sa femme, Domitilla, qui fut exilée dans une île, révéla, parait-il, aux docteurs qu'avant sa mort Clemens s'était fait circoncire. Josèphe, qui, même sous Domitien, vivait confortablement à Rome, semble avoir été impliqué dans le procès dirigé contre Clemens et les autres prosélytes juifs. Il jouissait, il est vrai, d'un grand crédit auprès de l'empereur Domitien et de l'impératrice Domitia, mais sa conduite dans la dernière guerre judaïque lui avait suscité parmi ses coreligionnaires des adversaires acharnés qui n'hésitaient pas à l'accuser auprès de l'empereur. Un jour, le précepteur même de son fils l'accusa de trahison. Il ne continua pas moins à recruter avec zèle, parmi les païens instruits, des adhérents pour le judaïsme. Pendant ses moments de loisir, il travaillait à un ouvrage considérable sur l'histoire des Judéens depuis les origines jusqu'à la période qui a précédé les guerres judaïco-romaines ; il acheva cet ouvrage, divisé en vingt livres, dans la treizième année du règne de Domitien (93). Ayant rassemblé, au prix des plus grandes peines et de dépenses considérables, les documents étrangers, il les utilisa, les concilia avec les récits historiques de la Bible et éleva ainsi un monument national qui faisait connaître aux classes instruites les actes et les doctrines de la nation judaïque. Bientôt après, il érigea un monument à sa propre honte. Justus de Tibériade, son ancien adversaire, avait publié l'histoire de la guerre judaïque, et, dans cette histoire, il avait présenté Josèphe comme l'ennemi des Romains. Josèphe craignit pour sa vie ; il savait que Domitien était très capricieux, et qu'au moindre soupçon ce tyran précipitait ses favoris du faite des grandeurs dans la plus profonde misère. Il chercha donc à se défendre contre les attaques de Justus de Tibériade, et il publia, comme annexe à son livre Des Antiquités, son autobiographie, où il raconta sa conduite pendant la guerre. Pour se disculper, il ne craignit pas d'affirmer que, dès le début de la guerre, il avait tenu pour Rome, c'est-à-dire trahi sa patrie.

Josèphe publia (en 93 ou 94) un quatrième ouvrage, qui n'efface pas totalement, il est vrai, l'acte de trahison dont il s'était accusé lui-même pour conserver les bonnes grâces de Domitien, mais qui montre son profond attachement pour sa race et sa religion. Ce livre lui a valu la reconnaissance de ses coreligionnaires. Il réfuta avec un grand courage et une profonde conviction, dans deux livres intitulés Contre les Grecs ou Contre Apion, les fausses accusations dirigées contre le judaïsme et la nation juive, et il fit valoir avec chaleur la supériorité de la morale judaïque. Ces deux ouvrages furent spécialement écrits

pour convertir au judaïsme les gentils instruits. Josèphe y mentionne avec une satisfaction évidente ce fait heureux que de nombreux païens grecs et romains vénéraient le Dieu d'Israël et suivaient ses lois. Il avait dédié ces livres à son ami Épaphrodite, un Grec très lettré, et aux compagnons de ce dernier, qui avaient marqué leur prédilection pour le judaïsme. Il est à croire que Josèphe a aussi défendu verbalement la cause de sa religion pour faire des prosélytes. Comme il demeurait dans le palais impérial, il a sans doute été en relations avec Flavius Clemens.

Lorsque Domitien fit condamner à mort et exécuter les prosélytes juifs et son propre cousin Flavius Clemens, il ordonna en même temps d'ouvrir une enquête contre Josèphe, accusé d'avoir attiré les coupables au judaïsme ; Josèphe paraît même avoir été exécuté. Mais les patriotes juifs ressentaient pour le célèbre historien une haine si ardente qu'ils ont gardé le silence sur sa mort, qui, peut-être, fut celle d'un martyr. Même les quatre docteurs qui ont laissé des traditions orales sur la mort de Flavius Clemens et se sont entretenus souvent avec Josèphe, pendant leur séjour à Rome, ne parlent pas de sa fin. Domitien paraît aussi avoir demandé au Sénat de décréter une persécution générale contre les Judéens de l'empire romain, mais il tomba sous le poignard des conjurés, et sa mort subite mit fla à ses projets sanguinaires.

Le successeur du cruel Domitien fut le doux et honnête Nerva. Cet empereur était juste, sage et affable ; il lui manquait cependant la vigueur et l'activité de la jeunesse pour faire exécuter ses ordres et raffermir l'empire romain si fortement ébranlé par les exécutions sanglantes et le gouvernement capricieux de Domitien. Son avènement au trône fut un bienfait pour les Judéens et les prosélytes. Pendant la courte durée de son règne (de septembre 96 à janvier 98), Nerva, qui eut à redresser tant d'abus et à réparer tant d'iniquités dans l'administration, consacra cependant une partie de son temps et de ses efforts à améliorer la situation des Judéens. La loi qui condamnait comme ennemis de la religion les prosélytes juifs ne fut plus appliquée, la taxe judaïque fut, sinon complètement abolie, du moins perçue avec une grande modération. L'autorité judiciaire reçut l'ordre de ne plus poursuivre ceux qui étaient accusés de s'être soustraits à cet impôt, et ce généreux acte de Nerva causa aux Judéens une satisfaction si profonde qu'ils frappèrent une médaille spéciale pour en perpétuer le souvenir. Sur cette médaille, qui a été conservée, on voit, d'un côté, l'empereur Nerva, et, de l'autre, un palmier, symbole des Judéens, avec cette légende : Fisci judaici calumnia sublata (les accusations touchant la taxe judaïque ne sont pas recevables). Ce résultat était peut-être dû aux efforts des quatre Tannaïtes qui se trouvaient encore à Rome à l'époque de la mort de Domitien et de l'avènement de Nerva, et qui défendirent probablement avec succès devant les autorités les doctrines du judaïsme. Nerva ne régna pas assez longtemps pour faire pénétrer dans le peuple l'esprit de justice et de tolérance dont il était animé envers le judaïsme.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre III — Soulèvement des Judéens sous Trajan et Adrien — (98-135)

Nerva avait choisi pour successeur l'espagnol Ulpianus Trajan, le vainqueur des Daces, près du Danube. Trajan, âgé de près de soixante ans, se prépara à réaliser son rêve de placer sous la domination romaine les pays asiatiques situés entre l'Euphrate et le Tigre, l'Indus et le Gange, et à ceindre son front des lauriers d'Alexandre le Grand (114). Les pays Parthes n'opposèrent qu'une faible résistance à Trajan, parce que ce vieil empire mi grec et mi persan était déchiré par les compétitions de divers prétendants. Seuls les Judéens, qui habitaient ces régions en très grand nombre, qui occupaient des villes et des territoires tout entiers et jouissaient d'une certaine autonomie politique sous l'autorité de leur prince de l'exil ou exilarque (Rèsch Golah), soutinrent la lutte par haine religieuse contre le conquérant romain. Quant aux Judéens de Babylone, ils voyaient en Trajan le successeur de ceux qui avaient détruit le temple et condamné leurs frères à une servitude avilissante, et ils se préparèrent eux aussi à la guerre sainte. La ville de Nisibe, habitée en tout temps par une nombreuse population judaïque, se défendit avec une opiniâtreté héroïque et ne put être prise qu'après un siège fort long ; sa résistance fut cruellement châtiée. La province d'Adiabène, sur le cours moyen du Tigre, était gouvernée par un souverain dont les ancêtres s'étaient convertis un siècle auparavant à la religion judaïque ; le roi d'Adiabène, Mebarsapès, appartenait peut-être lui-même à cette religion. Il lutta vaillamment contre Trajan, mais il fut obligé à la fin de se soumettre également à la domination romaine.

La Rome républicaine, pas plus que la Rome impériale, n'avait jamais connu des victoires aussi éclatantes que celles que remporta Trajan. Les campagnes de cet empereur furent une suite de triomphes. Lorsqu'il prit ses quartiers d'hiver à Antioche (hiver 115-116) pour y recevoir les hommages des vaincus, Trajan put considérer la guerre comme terminée. Au printemps suivant, il se remit en campagne pour briser les dernières résistances de l'ennemi et faire de ces contrées le boulevard de l'Inde, dont il rêvait la conquête. Mais le triomphateur fut troublé dans sa joie par la défection des peuples qu'il avait soumis entre le Tigre et l'Euphrate. Cette défection avait été préparée par les Judéens, qui organisèrent la révolte dans une grande partie de l'empire romain. Les Judéens de la Babylonie, comme ceux de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de la Libye et de l'île de Chypre, conçurent le projet hardi de secouer le joug romain. Poussés comme par une force irrésistible, que les auteurs romains qualifient d'esprit de folie, les Judéens de ces vastes territoires, si éloignés l'un de l'autre, prirent les armes ; ils montrèrent au

vainqueur que la défaite n'avait ni brisé leur énergie, ni abattu leur courage, et qu'ils étaient supérieurs à tous ces peuples en décadence qui acceptaient avec une lâche résignation la domination de Rome. Cette unanimité entre tous les Judéens fait supposer qu'ils obéissaient à un plan prémédité et étaient dirigés par des chefs vaillants et actifs. La Judée elle-même se prépara à se soulever, et elle organisa l'insurrection dans les régions voisines, sur l'Euphrate et en Égypte (automne 116 et hiver 117). Depuis la chute de l'État judaïque, une nouvelle génération avait grandi ; elle avait hérité de l'esprit ardent des zélateurs et conservé un souvenir très vif de l'indépendante de ses pères. L'espérance des Tannaïtes, exprimée en toute circonstance sous cette formule : Le temple sera bientôt reconstruit, avait entretenu dans l'âme de la jeunesse l'amour de la liberté. Les élèves n'avaient pas désappris dans les écoles le maniement des armes, ni oublié les vertus guerrières de leurs ancêtres. L'arrogance des autorités romaines contribua probablement à faire éclater la révolte. D'après une légende, la femme de Trajan, Plotin, aurait mis au monde un enfant le 9 du mois d'Ab, qui était un jour de deuil pour les Judéens en mémoire de la destruction du temple, et l'aurait perdu pendant la fête des Illuminations, célébrée en souvenir des victoires des Asmonéens. Elle aurait interprété le deuil des Judéens comme un acte d'hostilité et de malveillance et leur joie comme une cruelle raillerie, et elle aurait écrit à Trajan qu'au lieu de faire la guerre aux Barbares il devrait plutôt châtier les Judéens rebelles.

Les chefs de l'insurrection paraissent avoir été Julien Alexandre et Pappos. Le premier était ou alabarque d'Alexandrie ou parent de l'alabarque, il descendait du célèbre Alexandre Lysimaque. Son compagnon et lui jouissaient auprès des Judéens d'une très grande considération. Les insurgés paraissent s'être réunis en Judée, dans la plaine de Rimmon ou dans la grande plaine de Jezréel. Il n'existe aucune donnée certaine sur les préparatifs et les diverses péripéties de cette lutte, l'issue seule en est connue. Ce furent les Judéens de la Cyrénaïque, ces patriotes indomptables qui s'étaient déjà soulevés une première fois, immédiatement après la destruction du temple, sur les instigations des zélateurs, contre la domination romaine, qui se battirent avec le plus d'acharnement. Leur chef s'appelait, d'après les uns, Andreias, d'après les autres, Lucuas. Il est probable que l'un de ces noms était allégorique. Les Judéens d'Égypte, qui jadis avaient été dévoués aux intérêts romains, s'étaient également associés au soulèvement. Cette insurrection suivit au début le cours régulier de ces sortes de mouvements. Les rebelles attaquèrent d'abord les voisins de leur ville, massacrèrent les Grecs et les Romains et vengèrent sur leurs ennemis les plus proches l'effondrement de leur État. Enhardis par le succès, ils se réunirent en bandes et attaquèrent les légions romaines conduites par le général Lupus. Dans la première rencontre, l'ardeur et la farouche énergie des Judéens eurent raison de l'habileté stratégique et de la discipline des Romains. Lupus fut obligé de battre en retraite. Ce premier combat fut accompagné de massacres épouvantables ; vainqueurs et vaincus se livrèrent à des actes de barbarie et de sauvage cruauté qu'expliquait seul chez les insurgés une implacable haine de race, longtemps contenue, qui ne pouvait s'assouvir que dans le sang. Les païens qui s'étaient enfuis après la défaite pénétrèrent dans Alexandrie, dont tous les habitants juifs capables de porter les armes s'étaient joints à l'armée des rebelles, s'emparèrent des Judéens qui s'y trouvaient et les firent mourir au milieu

des plus atroces tortures. L'armée juive usa de représailles ; elle envahit l'Égypte, s'empara du château fort d'Alexandrie, fit prisonniers les habitants et leur infligea tortures pour tortures. La population païenne de la ville chercha son salut dans la fuite en essayant d'atteindre le port. Les Judéens s'élancèrent à leur poursuite et les atteignirent près des navires. Il y eut là une lutte terrible. Appius, alors procurateur en Égypte, raconte qu'il n'échappa au massacre que grâce au hasard, et il ajoute que les Judéens dévorèrent la chair des prisonniers grecs et romains, se teignirent de leur sang et leur arrachèrent la peau pour s'en couvrir. Ce sont certainement de pures calomnies.

Ce qui est avéré, c'est que les Judéens contraignirent les vaincus à descendre dans l'arène pour lutter contre les bêtes fauves ou s'entretuer. Ce furent là les tristes représailles des jeux sanglants auxquels avaient dû prendre part, sur l'ordre de Vespasien et de Titus, les prisonniers juifs. On rapporte que dans la Cyrénaïque les Judéens tuèrent 200.000 Grecs et Romains et dépeuplèrent tellement la Libye, c'est-à-dire la région qui s'étend le long de la côte à l'est de l'Égypte, que quelques années plus tard il fallut y envoyer de nouveaux colons. Dans l'île de Chypre, où demeurait de tout temps une nombreuse population juive qui y avait élevé des synagogues, la révolte fut organisée et dirigée par un certain Artémion. Le nombre des rebelles était très grand, il se grossit probablement de tous les mécontents païens de l'île. Les insurgés détruisirent Salamis, capitale de l'île de Chypre, et tuèrent 240.000 Grecs. Trajan, qui était alors en Babylonie, craignit vivement que ce soulèvement ne prit un plus grand développement, il envoya contre les Judéens une puissante armée. Il plaça l'un de ses principaux généraux, Martius Turbo, à la tête de forces importantes sur terre et sur mer, et le chargea d'étouffer la révolte en Égypte, dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre. Dans la région de l'Euphrate, où les Judéens avaient pris une attitude menaçante, malgré le voisinage de l'empereur avec une armée considérable, Trajan confia le commandement des groupes à son général favori, Lusius Quietus, prince mauresque d'un caractère cruel qu'il avait désigné pour son successeur. On ne connaît pas le chef des Judéens en Babylonie. Un général romain, Maxime, perdit la vie dans la bataille. Trajan était animé d'un tel désir de vengeance contre cette nation judaïque qui lui avait paru si faible et si abattue, qu'il donna l'ordre à Quietus d'exterminer jusqu'au dernier Judéen de son district. Les légions romaines eurent à combattre les rebelles de trois côtés à la fois. Si les trois foyers de l'insurrection avaient pu se réunir en un seul, ou si les insurgés avaient pu se prêter un appui mutuel, le colosse romain aurait reçu dès ce moment le coup mortel qui l'abattit plus tard.

Martius Turbo, qui était chargé de se rendre maître de la révolte en Égypte et dans la Cyrénaïque, cingla à pleines voiles vers les points menacés, qu'il atteignit en très peu de temps. Il calcula sagement que toute précipitation de sa part servirait la cause des insurgés, qui pourraient se jeter en grandes masses sur ses troupes et triompher dans un combat où l'enthousiasme l'emporterait sur la discipline. Il conçut le plan de les harceler sans relâche par de petites escarmouches pour les fatiguer et jeter la confusion dans leurs rangs. Les Judéens se défendirent avec vaillance, et ce ne fut qu'après une lutte longue et acharnée qu'ils déposèrent les armes. Cette issue était fatale ; des bandes indisciplinées et mal armées devaient

nécessairement succomber sous les attaques répétées d'un ennemi supérieur en nombre et en science militaire et qui possédait une excellente cavalerie. Turbo fut inexorable pour les vaincus. Les légions entourèrent les prisonniers et les taillèrent en pièces, les femmes furent violées, celles qui résistèrent furent tuées. La ville d'Alexandrie fut dévastée, la synagogue de cette ville, qui remontait à la plus haute antiquité et qui était une merveille de l'architecture égypto-grecque, fut saccagée. Avec cette synagogue, dit une source judaïque, a disparu la gloire d'Israël. La même source rapporte que le nombre des Judéens tués en Afrique fut si considérable que leur sang teignit les eaux de la mer jusqu'à Chypre. C'est là une allusion au massacre des Judéens cypriotes. En effet, Turbo, après avoir étouffé l'insurrection judaïque, marcha contre l'île de Chypre. L'histoire ne donne aucun détail sur cette guerre ; un seul fait est certain, c'est l'extermination totale des Judéens. Ceux-ci se sont sans doute défendus avec l'énergie du désespoir ; car, depuis, la haine contre la race judaïque est restée héréditaire dans l'île, à tel point que les Cypriotes firent une loi par laquelle ils défendaient aux Judéens l'accès de l'île, même en cas de naufrage.

La guerre d'extermination que Lusius Quietus avait reçu l'ordre de faire aux Judéens de la Babylonie et de la Mésopotamie n'est pas connue dans ses détails. On sait seulement que des milliers de Judéens furent égorgés et les villes de Nisibe et d'Édessa complètement ruinées ; les maisons, les rues et les routes étaient jonchées de cadavres. Trajan, pour récompenser Quietus de la part considérable qu'il avait prise à la guerre contre les Judéens, le nomma gouverneur de la Palestine et l'investit de pouvoirs très étendus afin qu'il pût étouffer tout germe de révolte dans l'ancienne patrie judaïque.

Trajan fut moins heureux dans son expédition contre les Parthes que ses généraux ne l'avaient été dans leurs campagnes contre les Judéens. Il dut abandonner la Babylonie, lever le siège d'Atra et renoncer à son projet de réduire ces pays en provinces romaines. Découragé par son insuccès, déçu dans ses plus chères espérances, il tomba malade ; il fut transporté dans cet état à Antioche et mourut quelques mois après en Cilicie (117). Sa dernière volonté d'avoir pour successeur son fidèle compagnon d'armes, Quietus, ne fut même pas exaucée. Sa femme, la rusée Plotin, persuada à l'armée que, avant sa mort, Trajan avait adopté comme fils et désigné comme successeur son parent Ælius Adrien.

Au moment où Adrien devint empereur, plusieurs peuples étaient déjà en révolte et d'autres se préparaient à briser le joug de Rome. A la nouvelle de la mort de Trajan, dont on redoutait vivement l'énergie et l'implacable sévérité, l'insurrection se propagea comme un feu dévorant au levant et au couchant ; les peuples parurent s'être concertés pour témoigner tous à la fois de leur volonté de vivre libres et indépendants. Le pays des Parthes, où Trajan avait essayé récemment d'établir la domination romaine, quelques contrées de l'Asie Mineure ruinées par la cupidité des fonctionnaires impériaux, la sauvage Mauritanie, la Sarmatie, la Bretagne, qui supportait avec impatience le joug romain, voulurent mettre à profit ce moment propice pour reconquérir leur indépendance. Les Judéens de la Palestine, qui haïssaient les Romains avec une sorte de fureur,

avaient déjà organisé auparavant l'insurrection que Quietus, sur l'ordre de Trajan, était allé combattre après avoir accompli sa sanglante mission dans les régions de l'Euphrate. Mais à l'avènement d'Adrien la révolte en Judée n'était pas encore domptée.

Il n'existe aucune donnée précise sur cette guerre des Judéens, que les sources judaïques appellent guerre de Quietus (Polemos schel Quitos). D'après certains indices, cette lutte paraît avoir été funeste aux Judéens, car aux signes de deuil public qui avaient été adoptés depuis la destruction du temple, les docteurs de la Loi en ajoutèrent de nouveaux. C'est à cette époque qu'il fut défendu aux fiancées de porter des couronnes le jour du mariage.

Quietus parait avoir détruit la ville de Jabné, qui était le siège du Sanhédrin. Mais la Judée fut bientôt délivrée de ce soldat sanguinaire. Ce fut le nouvel empereur lui-même qui arrêta sa marche victorieuse. Adrien, plus ambitieux que vaillant, aimait mieux jouir d'une vie paisible au milieu des splendeurs impériales que s'exposer aux fatigues et aux dangers d'une existence guerrière. La perspective d'avoir à lutter contre des insurrections sans cesse renaissantes et à soutenir une guerre longue et pénible lui inspira une grande frayeur. Jaloux de la gloire de son prédécesseur, auquel le Sénat avait décerné des honneurs éclatants, mais trop faible pour essayer de l'égaler ou de le surpasser, Adrien abandonna, pour la première fois, les traditions de la politique romaine, qui osait tout pour tout dominer, et il entra dans la voie de la conciliation. Il renonça à toute prétention sur les pays Parthes, il en abandonna le gouvernement à des princes indigènes, et il fit des concessions importantes aux provinces en révolte. Il parait s'être inspiré de la même politique de modération dans son attitude envers la nation judaïque, et avoir accédé en partie à ses demandes. Les Judéens désiraient surtout qu'il rappelât Quietus et qu'il leur permit de rebâtir le temple. Le tout-puissant général fut destitué. La jalousie d'Adrien fut certainement une des principales causes de la révocation de Quietus, qui était supérieur à l'empereur en mérite et en gloire, mais cette révocation parait également avoir eu pour but de donner satisfaction aux réclamations des Judéens. Au moment où il reçut la nouvelle de sa disgrâce, Quietus faisait juger et condamner à mort les deux chefs de l'insurrection judaïque, Julien et Pappos ; l'exécution devait avoir lieu à Laodicée. Quietus leur dit en raillant : Si votre Dieu est aussi puissant que vous le dites, que ne vous sauve-t-il de mes mains ? — Tu n'es pas digne, lui répondirent-ils, que Dieu fasse un miracle à cause de toi, tu n'es pas le maître, tu n'es qu'un subordonné. Les deux condamnés allaient être conduits au supplice, lorsque arriva l'ordre d'Adrien qui révoquait Quietus de ses fonctions de gouverneur de la Judée. Le général disgracié quitta la Palestine et, peu de temps après, Adrien le fit exécuter. Le jour de la délivrance de Julien et de Pappos, qui était le 12 adar (février 118 ?), fut célébré par une fête commémorative qui devait perpétuer le souvenir de cet heureux événement ; le Collège l'ajouta aux autres jours fériés qui rappelaient des faits analogues et l'institua comme demi fête sous le nom de jour de Trajan (Iom Tirianus).

Avant de déposer les armes, les Judéens avaient exigé et obtenu qu'Adrien les autorisât à reconstruire le temple sur son ancien emplacement et à relever

Jérusalem de ses ruines. L'empereur confia, parait-il, la surveillance des travaux de reconstruction de la ville au prosélyte Aquilas. Il régnait une grande allégresse parmi les Judéens, qui aspiraient depuis cinquante ans au moment bienheureux où ils posséderaient de nouveau un centre religieux. Un poète judéo-alexandrin exprima en vers grecs les sentiments qui animaient alors ses coreligionnaires. A l'exemple de ses prédécesseurs, le poète inconnu parla par la bouche d'une prophétesse païenne, la Sibylle, soeur d'Isis. La sibylle énumère d'abord toute la série des Césars romains, qu'elle ne désigne que par des allusions, et elle continue ainsi :

…… Et après lui
Règnera un souverain au casque d'argent ; une mer[1]
Lui a donné son nom[2]. C'est un homme généreux et perspicace.
Sous ton règne, ô prince grand et noble, prince à la sombre chevelure,
Et sous le règne de ta race s'accompliront ces évènements surprenants.
La trompette ne fera plus retentir le signal de la guerre et du massacre,
L'ennemi n'accomplira plus, dans sa fureur, son oeuvre de destruction,
De magnifiques trophées attesteront la victoire remportée sur le mal.
Oublie tes chagrins, ne tourne pas ton glaive contre ta poitrine,
O le plus puissant des rejetons divins, la plus désirable des fleurs.
Astre brillant, idéal noble et sacré,
Beau pays de Judée, cité merveilleuse, chantée par des poètes,
Les Hellènes, animés d'une même pensée et d'un même sentiment,
Ne viendront plus fouler ton sol de leur pied impur;
De grands honneurs te seront rendus par de respectueux serviteurs
Qui orneront la table de nombreux sacrifices,
Prononceront des paroles sacrées et adresseront à Dieu leurs prières.
Des justes, qui ont supporté avec résignation la souffrance et l'affliction,
Accompliront des choses grandes, belles et glorieuses,
Et les méchants qui ont lancé leurs blasphèmes contre le ciel
Cesseront de semer entre frères la discorde et la haine,
Et se tiendront cachés, jusqu'après la conversion du monde.
……
Cette transformation heureuse se produira dans le pays des Hébreux,
Où le miel sort des rochers, où jaillissent les sources limpides,
Où coule pour les justes un lait doux comme l'ambroisie.
Car, ils espèrent, dans la droiture et la sincérité de leur cœur,
En Dieu seul, le créateur unique, l'Être suprême.
……
De la patrie céleste descendit un homme bienheureux ;
Dans ses mains il tenait un sceptre reçu de Dieu,
Il régna avec gloire, et ù tous les hommes de bien
Il rendit les richesses qu'avaient dérobées ses prédécesseurs ;
Il détruisit par le feu jusqu'aux fondements des cités entières,
Et brûla les demeures des méchants qui avaient fait le mal
Au temps passé, mais la cité que Dieu aime devint
Plus radieuse qu'une étoile, plus brillante que le soleil et la lune.

Il la para de toutes les pompes et y éleva un sanctuaire
Visible à tous les regards, superbe, et surmonté d'une tour.
Les justes et les pieux purent alors contempler
L'éternelle splendeur et la gloire éblouissante du Créateur.
Le levant et le couchant ont célébré la magnificence de Dieu,
Car aucun malheur n'affligera plus la pauvre humanité.
Il n'y aura plus ni adultère, ni amours honteuses d'adolescents,
Ni meurtre, ni bruit de guerre; partout règnera la justice.
Il apparaît enfin ce temps bienheureux où accomplira ces choses
Le Seigneur qui commande au tonnerre, qui a fondé le temple superbe.

Ainsi chantait et prophétisait la sibylle judaïque ; elle rêvait la chute prochaine du paganisme. Au commencement de son règne, Adrien fut, en effet, un prince aimé des Judéens. Mais, si ceux-ci furent profondément heureux de posséder bientôt, comme ils l'espéraient, un nouveau sanctuaire, les judéo-chrétiens qui demeuraient en Judée suivaient avec une colère haineuse les progrès de cette restauration. Ils s'étaient attachés de toute la puissance de leurs nouvelles convictions à cette doctrine que Jésus, en sa qualité de Messie, de grand prêtre et de victime, avait rendu inutile le temple de Jérusalem. Ils ne furent pas les seuls à mettre obstacle à la reconstruction du sanctuaire, ils trouvèrent des complices dans les Samaritains. Ces derniers, comme les judéo-chrétiens, cherchèrent à entraver par tous les moyens la reconstruction du temple.

Adrien ne se montra si favorable aux Judéens que pour éviter à tout prix la guerre. En leur accordant ce qu'ils désiraient avec une ardeur passionnée, il ne désarma pas seulement ceux d'entre eux qui avaient déjà préparé un nouveau soulèvement, mais il s'en fit des alliés fidèles qui, dans sa pensée, combattraient à ses côtés dans le cas où les Parthes envahiraient le territoire romain. Les travaux de reconstruction du temple avancèrent rapidement. Julien et Pappos, les deux chefs que l'intervention d'Adrien avaient sauvés de la mort, les poussaient avec vigueur. Ils établirent des comptoirs de change dans la Galilée et la Syrie, depuis Acco jusqu'à Antioche, pour changer contre des monnaies du pays les monnaies étrangères que les Judéens du dehors envoyaient comme contribution à la restauration du sanctuaire. Il ressort de ce fait que les communautés juives de tous les pays participèrent à cette œuvre nationale. On entreprit en même temps, selon toute apparence, le relèvement de la ville de Jérusalem. Lorsque les ouvriers commencèrent à enlever les décombres qui couvraient l'emplacement du temple, ils mirent naturellement à découvert une grande quantité d'ossements humains, ce qui fit naître une certaine hésitation dans l'esprit des docteurs. Josua ben Hanania, ennemi de toutes les exagérations, leur dit : N'avez-vous pas honte de déclarer impur le lieu où s'élevait jadis le sanctuaire ?

Ce beau rêve de rétablir à Jérusalem le centre de la religion ne tarda pas à s'évanouir devant la triste réalité. Dès qu'Adrien eut affermi son autorité et apaisé l'agitation des peuples prêts à se soulever, il chercha, à l'exemple de tous les princes de caractère faible, à éluder une partie de ses promesses et à revenir sur sa parole. On raconte que les Samaritains, irrités de voir le temple de Jérusalem, objet de leur

éternelle haine, se relever de ses ruines, usèrent de tous les moyens auprès de l'empereur Adrien pour éveiller sa crainte au sujet des conséquences de cette restauration ; c'est ainsi que leurs ancêtres avaient déjà agi auprès des souverains de la Perse. Ils firent croire, parait-il, à Adrien que le rétablissement du temple qu'il avait autorisé pour rattacher plus étroitement les Judéens à l'empire romain leur servirait, au contraire, de prétexte à une insurrection contre Rome. Il se peut, cependant, qu'Adrien et ses lieutenants eu Judée aient eu cette crainte eu dehors de toute instigation des Samaritains. Quoi qu'il en soit, l'empereur, qui n'osa pas revenir complètement sur ses promesses, essaya d'en restreindre la portée. D'après certains documents, il aurait prescrit aux Judéens de construire la ville et le sanctuaire sur un nouvel emplacement, ou sur l'ancien emplacement, mais dans des dimensions moins considérables. Les Judéens, comprenant que l'empereur cherchait à les tromper, prirent les armes en grand nombre et se réunirent dans la vallée de Rimmon, dans la plaine de Jezréel. A la lecture de la lettre impériale, la foule fondit en larmes. Dès ce moment, la lutte parut imminente ; on pouvait déjà prévoir qu'elle serait implacable. Il y avait cependant dans le peuple des hommes perspicaces, amis de la paix, qui paraissent avoir eu conscience des dangers que présentait alors un soulèvement. A la tête de ce parti se trouvait Josua. On le fit venir en toute hâte afin qu'il apaisât, par son autorité et son éloquence, les passions surexcitées de la foule. Josua s'adressa au peuple dans un langage qui agit toujours profondément sur l'esprit des masses ; il leur raconta un apologue dont il put appliquer la moralité à leur propre situation. Un jour, dit-il, un lion dévora une proie ; un os lui demeura dans le gosier. Saisi de frayeur, il promit une forte récompense à celui qui lui retirerait cet os. Une cigogne, au long cou, se présenta, guérit le lion et demanda son salaire. Le lion lui répondit en raillant : Estime-toi heureuse d'avoir retiré ta tête de la gueule du lion. Nous aussi, continua Josua, nous devons remercier le ciel d'avoir échappé sains et saufs aux mains du Romain, et ne pas exiger de lui l'accomplissement de sa promesse. Ce fut par ces sages paroles et par des discours analogues qu'il calma momentanément les assistants. Mais le peuple se sépara avec l'intention de s'insurger plus tard, et il se prépara à la révolte avec une ténacité digne d'un plus heureux résultat.

Josua était, à l'époque d'Adrien, le principal chef des Judéens, il paraît même avoir occupé la dignité de patriarche, car Gamaliel mourut probablement dans les premières années du règne d'Adrien. On fit au Nassi des funérailles pompeuses qui attestèrent la haute considération dont il jouissait auprès du peuple. Josua et Eliezer avec leurs disciples prirent le deuil. Aquilas, le prosélyte, se conforma à l'antique usage observé aux obsèques des rois, et brûla des vêtements et des meubles d'une valeur de 70 mines (environ 600 francs). Aux reproches qu'on lui adressa sur sa prodigalité, il répondit : Gamaliel vaut mieux que cent rois qui n'ont rien fait pour l'humanité. Toute cette pompe contrastait singulièrement avec la simplicité des vêtements mortuaires que Gamaliel lui même s'était fait préparer avant sa mort. En ce temps-là, les morts étaient habillés de vêtements précieux, et les dépenses qui en résultaient pesaient si lourdement sur les gens peu fortunés que souvent les parents abandonnaient le mort, sans lui rendre les derniers devoirs, afin de se soustraire à des charges trop onéreuses. Pour remédier à d'aussi graves inconvénients, Gamaliel avait ordonné qu'on le revêtit après sa mort de simples

habits de lin blanc. Depuis cette époque, les apprêts mortuaires eurent un caractère d'extrême simplicité, et la postérité reconnaissante adopta l'usage de vider une coupe de plus, en l'honneur de Gamaliel, au repas des funérailles.

Gamaliel laissa plusieurs fils. L'aîné, Simon, paraît avoir été trop jeune, à la mort de son père, pour remplir les fonctions de patriarche, et ce fut sans doute Josua que le Sanhédrin éleva à cette dignité comme patriarche intérimaire. Ce docteur voulut, après la mort de Gamaliel, abolir plusieurs dispositions législatives que le Nassi avait établies, mais Johanan ben Nuri s'y opposa, et son opinion fut appuyée par la plupart des Tannaïtes. Deux autres docteurs considérables, Eléazar ben Azaria et Eliezer, paraissent également ne plus avoir vécu à l'époque d'Adrien. — C'est un fait presque certain que, après la mort de Gamaliel, le Sanhédrin abandonna la ville de Jabné pour s'établir dans la haute Galilée, à Uscha, ville située tout près de Schefaram, d'Acco et de Sepphoris. Ismaël se trouvait parmi ceux qui émigrèrent à Uscha. Le Sanhédrin prit dans sa nouvelle résidence plusieurs mesures d'une haute importance morale et historique, qui furent définitivement adoptées sous le nom d'Ordonnances d'Uscha (Tekanot Uscha). Une de ces mesures devait empêcher les donations trop importantes de propriétés qu'on faisait alors aux œuvres de bienfaisance, donations qui étaient devenues très fréquentes à cette époque. Il fut défendu de distraire plus d'un cinquième de ses biens pour des œuvres de charité. Isèbab, qui plus tard mourut martyr, voulut distribuer toute sa fortune parmi les pauvres ; Akiba s'appuya sur cette mesure pour s'y opposer. Une autre ordonnance d'Uscha paraît avoir eu pour but de réagir contre la sévérité excessive avec laquelle Gamaliel avait appliqué la peine d'excommunication. Il fut décidé qu'aucun membre du Sanhédrin ne pourrait être frappé d'excommunication à moins d'avoir violé ou aboli la Loi tout entière, comme l'avait fait le roi Jéroboam. On voit par là que l'unité de la Loi était solidement établie et que des divergences d'opinions ou de doctrines ne pouvaient plus, comme jadis, produire de schisme dans le judaïsme. On n'était plus frappé que de la dureté de cette disposition qui permettait d'excommunier des collègues et de leur interdire l'accès de l'école. Josua contribua sans doute pour une grande part à l'établissement de cette mesure.

Les bons rapports entre Adrien et la nation judaïque ne subsistèrent pas pendant plus de dix ans ; ils n'avaient eu, du reste, aucune chance de durée. L'empereur ne pouvait oublier qu'il avait été obligé de faire des concessions à ces Judéens méprisés, et ceux-ci ne pouvaient pardonner à Adrien d'avoir violé sa promesse et trahi leurs plus chères espérances. Cette aversion mutuelle se manifesta lorsque Adrien visita ou traversa la Judée. Le vaniteux empereur, pour acquérir le droit d'être appelé le père de la patrie, et peut-être aussi par désœuvrement et sous l'impulsion d'une sorte d'agitation intérieure qui l'obligeait à être sans cesse en mouvement, avait visité presque toutes les provinces de l'immense empire romain. Il avait voulu tout voir de ses yeux, s'était informé de tout avec une curiosité puérile, et s'était entretenu avec des sages et des hommes intelligents de tous les pays. C'était un bel esprit qui avait la prétention de se croire profond philosophe et plus instruit en toutes choses que les autres hommes. Il est douteux qu'Adrien se soit rendu un compte exact des dispositions des provinces ;

en tout cas, il se méprit entièrement sur les sentiments des Judéens. Lors de son voyage en Judée (été 130), il reçut les hommages obséquieux de tous ceux qui haïssaient le peuple autochtone, les vrais Judéens. Il vit venir au devant de lui, bas et rampants, pour le saluer, comme un demi-dieu et même comme un dieu, les Romains, les Grecs abâtardis, peut-être aussi les Samaritains et les chrétiens. Un dialogue mimique qui eut lieu en sa présence entre un chrétien et Josua ben Hanania jette un certain jour sur l'attitude que les deux religions tenaient l'une vis à vis de l'autre. Le chrétien montra par ses mouvements que Dieu avait détourné sa face d'Israël ; Josua répondit par un geste que l'Éternel continuait à couvrir son peuple de son bras protecteur. Adrien se fit expliquer cette pantomime. L'empereur paraît, du reste, s'être entretenu à plusieurs reprises avec Josua ; la tradition rapporte quelques-uns de ces entretiens, dont le suivant présente un certain caractère d'authenticité. Adrien dit un jour au Tannaïte : Si tu es aussi savant que tu le prétends, dis-moi ce que je rêverai cette nuit. — Tu rêveras, lui répondit Josua, que les Perses (Parthes) te réduiront en esclavage et te forceront à garder de vils animaux avec un sceptre d'or. La réponse dut produire une profonde impression sur le superstitieux César, qui redoutait vivement les Parthes et ne reculait devant aucun sacrifice pour vivre en paix avec eux.

Adrien était convaincu qu'il n'avait à craindre aucune hostilité de la part des Judéens, et il informa le sénat que la Judée avait manifesté, lors de son voyage dans ce pays, les dispositions les plus pacifiques. Le sénat décida de perpétuer le souvenir de cette heureuse communication, et il fit frapper, dans ce but, diverses médailles. Les unes représentaient l'empereur en toge, ayant devant lui la Judée à genoux, qu'il cherche à relever de cette humble posture : trois enfants (probablement la Judée, la Samarie et la Galilée) lui présentent des branches de palmier. Sur d'autres médailles, on voyait la Judée et l'empereur offrant ensemble des sacrifices. Ainsi Adrien espérait que dans un avenir très prochain toute distinction de race et de religion s'évanouirait, et que la fusion serait complète entre les Judéens et les Romains. Pour aider à cette fusion, il conçut un projet d'une extravagance inouïe. Il voulut que la ville de Jérusalem, qu'il s'agissait alors de rebâtir, fut transformée en cité païenne. Pendant son séjour en Égypte, où il commit toutes sortes de folies, la profanation de la ville sainte fut définitivement résolue. Naturellement, les Judéens n'étaient pas disposés à accepter avec résignation un acte qui devait faire disparaître le judaïsme comme race et comme religion. Il se produisit dans les esprits une dangereuse fermentation. Josua reprit, selon toute probabilité, sa tâche de conciliateur ; il essaya de ramener l'empereur à un sentiment plus juste de la situation et à apaiser la colère naissante des Judéens. Malgré son grand âge, il se rendit en Égypte auprès d'Adrien. Celui-ci resta sourd à tout conseil et à tout avertissement, et il accabla de railleries les religions judaïque, samaritaine et chrétienne, qu'il se flattait de connaître et qu'il déclarait proches parentes des croyances égyptiennes. Il écrivit à cette époque à son beau-frère : Les archisynagogues, les Samaritains et les prêtres chrétiens n'adorent d'autre divinité que Sérapis. Même le patriarche qui est venu en Égypte, — il voulait dire Josua — a été contraint par les uns à adorer Sérapis, et par les autres à adorer le Christ. Josua parait avoir échoué dans sa généreuse tentative. Il revint en Judée, où il mourut bientôt après dans un âge assez avancé ; le chagrin contribua sans doute à hâter sa

fin. On dit, à son grand éloge, qu'avec lui disparurent la sagesse, la prudence et la modération. Après sa mort, la Judée fut secouée par de violentes convulsions ; elle se prépara à une insurrection formidable, et aucun de ses enfants ne fut alors assez puissant pour en arrêter l'explosion. Cette époque fut une des périodes les plus remarquables de l'histoire judaïque.

Les agitateurs ne voulurent pas que le mouvement éclatait pendant le séjour d'Adrien en Égypte et en Syrie (130-131) ; mais dès ce moment on se prépara à la révolte. Les forgerons juifs, dans la prévision que les armes qu'ils fabriquaient pour les Romains serviraient contre les Judéens, ne firent plus que des armes de mauvaise qualité et impropres à tout usage. Dans les montagnes de la Judée, si riches en cavernes, les conjurés établirent secrètement des allées souterraines et des cachettes, qui servirent, avant la lutte, d'arsenaux, et devinrent pendant la guerre d'excellents postes pour s'y embusquer et tomber à l'improviste sur l'ennemi. Akiba prit part à ces préparatifs avec une vaillante activité. Ce docteur avait été reconnu, après la mort de Josua, comme chef de la nation. Adrien croyait avec tant de conviction à la soumission absolue de la Judée qu'il ne s'aperçut de l'insurrection, qui se préparait presque sous ses yeux sur différents points de son empire, qu'au moment où elle sévit dans toute sa violence ; l'habileté des Judéens avait triomphé de la vigilance des espions romains. Quand le mouvement éclata, tout était prêt : les armes, les voies de communication, les soldats et même un chef énergique dont la situation particulière inspirait à l'armée l'enthousiasme religieux et la valeur guerrière. Ce qui encouragea aussi les Judéens dans leur audacieuse entreprise et leur fit espérer de reconquérir leur nationalité, ce fut la chute de Césarée, ruinée quelques années auparavant par un tremblement de terre. Une croyance assez singulière s'était répandue parmi les Judéens au sujet de cette ville, qui était la capitale de la Judée, où des légions tenaient garnison, où résidait le gouverneur romain et qui était aussi odieuse à la nation judaïque que Rome même. Comme la splendeur de Césarée datait de la chute de Jérusalem, les Judéens croyaient que sa destruction marquerait le relèvement de la ville sainte.

Le principal héros de l'insurrection fut Barcokeba. Cet agitateur inspira une terreur profonde à Rome, qui trembla devant lui comme elle avait tremblé jadis devant Brennus et Hannibal. On ne sait absolument rien de la famille et de la jeunesse de ce personne, si vilipendé et si méconnu. Comme tous les héros de révolution, il surgit subitement comme la personnification la plus éclatante des aspirations et des haines du peuple, répandit la terreur autour de lui et se dressa de toute sa hauteur au milieu du mouvement insurrectionnel. Son véritable nom était Bar-Koziba. Ce nom lui venait d'une ville de Koziba, et n'était nullement un sobriquet déshonorant, signifiant le fils du mensonge. Ce fut Akiba qui l'appela Barcokeba. Plein d'enthousiasme pour ce vaillant et infatigable champion de l'indépendance nationale, il s'écria : Voici le roi Messie, et il lui appliqua le verset : Koziba s'est levé radieux comme un astre (kokab) dans la maison de Jacob. La valeur immense de Barcokeba affermit ce docteur dans son espérance de voir l'orgueil de Rome brisé, Israël briller d'un nouvel éclat, et le Messie régner dans son éblouissante splendeur. Il cita, à ce sujet, le verset du prophète Haggée (II, 21) : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, je renverserai le trône des

riches et je détruirai la puissance des païens. Mais tous ne partageaient pas ses rêveries religieuses. Un docteur, Johanan ben Torta, lui dit : Akiba, l'herbe aura poussé de tes mâchoires avant que ne vienne le Messie. Toutefois, le respect et l'admiration d'Akiba pour Barcokeba suffirent pour faire briller le chef de l'insurrection d'une auréole divine et lui assurer une autorité indiscutable sur tous les Judéens.

Un auteur chrétien raconte que Barcokeba, pour tromper la foule, faisait semblant de cracher du feu en soufflant de sa bouche de l'étoupe enflammée. Mais les sources juives ne mentionnent rien des prétendus miracles que le roi Messie aurait opérés ; elles parlent seulement de son étonnante force corporelle, et elles rapportent qu'il pouvait rejeter avec les genoux les pierres que les balistes romaines lançaient sur l'armée judaïque. Nulle part il n'est accusé de s'être fait passer pour Messie par ambition personnelle, il ne poursuivait que le but glorieux de reconquérir la liberté de son peuple, rendre à sa race son ancienne splendeur, et expulser définitivement l'étranger de son pays. Un homme d'une audace aussi généreuse et doué des plus hautes qualités militaires, aurait mérité, malgré son insuccès, d'être jugé avec plus d'équité. La postérité s'est laissé égarer sur son compte par les relations ennemies et n'a trouvé pour lui que des paroles de blâme et de mépris.

Les Judéens de tous les pays accoururent en foule pour se grouper autour de Barcokeba et prendre part au soulèvement, les Samaritains eux-mêmes vinrent se joindre à leurs anciens adversaires. Il y eut même des païens qui se rangèrent sous le drapeau du roi Messie dans l'espoir d'abattre le despotisme de Rome. Une source judaïque évalue le nombre des insurgés à 400.000, et l'historien païen Dion Cassius à 580.000, et certes ces chiffres ne paraissent pas exagérés. Le colosse romain tout entier semblait être secoué par une commotion puissante et menacé d'une complète destruction. Barcokeba, confiant dans sa valeur et son immense armée, se crut invincible, et il proféra ces paroles orgueilleuses : Seigneur, si tu ne veux pas nous secourir, abstiens-toi, du moins, de protéger nos ennemis, et nous serons sûrs de la victoire.

A un déploiement de forces aussi considérable, Tinnius Rufus, qui était alors gouverneur de la Judée, ne put opposer que des troupes peu nombreuses. Les légions romaines durent reculer devant ce Messie intrépide, qui n'avait qu'à frapper le sol du pied pour en faire sortir des soldats. Rufus battit en retraite, abandonnant aux insurgés une forteresse après l'autre. Au bout d'une année (132-133), 50 places fortes et 985 villes ouvertes et villages étaient entre les mains des Judéens, qui eurent bientôt conquis sur les Romains la Judée tout entière, la Samarie et la Galilée.

Adrien considéra d'abord ce soulèvement comme un mouvement sans importance. Lorsqu'il apprit les défaites répétées de ses troupes, il envoya en Judée des légions de la Phénicie, de l'Arabie et de l'Égypte. Ces renforts étaient commandés par ses meilleurs généraux, par Marcellus, gouverneur de la Syrie, Lollius Urbicus, lieutenant de l'empereur, et Sextus Cornelius Dexter, commandant

de la flotte syrienne. Ceux-ci ne furent pas plus heureux que Rufus. Les Judéens, fiers de ce succès inespéré, crurent que leur triomphe était définitif et que le joug romain était brisé pour toujours. Ceux qui avaient rendu méconnaissable sur leur corps le signe de l'alliance pour se soustraire à la taxe judaïque, se firent circoncire une seconde fois afin de ne pas être exclus du royaume messianique. La ville de Jérusalem était également retombée au pouvoir des Judéens, qui songèrent sans doute à relever le temple. Mais le tumulte des armes et les attaques in-cessantes des Romains ne leur permirent pas d'entreprendre cette oeuvre de restauration. Pour affirmer avec éclat l'indépendance de la Judée, Barcokeba lit frapper des monnaies judaïques, qui furent appelées monnaies de Koziba. Ellees portaient comme légende les mots : Liberté de Jérusalem ou Liberté d'Israël ; sur aucune d'elles n'était inscrit le nom de Barcokeba. Malgré leur haine profonde pour les Romains, les vainqueurs ne firent subir aucun mauvais traitement aux prisonniers de guerre. Seuls les judéo-chrétiens de la Judée furent traités avec rigueur ; ils étaient exécrés par les Judéens, qui les considéraient comme des blasphémateurs et surtout comme des espions et des délateurs. Depuis qu'ils avaient refusé de prendre part à la guerre nationale, ils étaient devenus plus odieux encore à ceux qui luttaient avec une passion farouche pour leur liberté. Un auteur chrétien, très ancien, raconte que Barcokeba somma les chrétiens de renier Jésus et de se joindre aux insurgés, et que ceux qui refusèrent de se soumettre à cet ordre furent sévèrement punis.

Lorsque l'État fut reconstitué, les autorités appliquèrent de nouveau la législation judaïque et citèrent devant leur tribunal leurs concitoyens qui violaient ou outrageaient la loi. Les chrétiens restèrent libres de suivre leurs pratiques religieuses, et aucun historien ne rapporte qu'ils aient été obligés de reconnaître Barcokeba comme un nouveau Messie. Le nouvel État juif ne parait avoir exercé aucune contrainte sur les consciences. Les chroniqueurs chrétiens qui ont vécu plus tard ont présenté, avec leur exagération habituelle, le châtiment de la flagellation infligé à certains chrétiens comme une persécution accompagnée de tortures et d'exécutions capitales ; l'histoire ne mentionne aucun fait qui confirme de telles assertions. Seuls les Évangiles, qui parlent en termes voilés de Barcokeba et des luttes de cette époque, font connaître en partie l'attitude des autorités judaïques vis-à-vis des chrétiens. Ils semblent indiquer que la discorde régnait parmi les chrétiens, dont une grande partie aimait passionnément la liberté et dénonçait aux tribunaux juifs ceux dont le zèle pour les insurgés leur paraissait trop modéré. D'après ces Évangiles, Jésus aurait prédit qu'il reviendrait sous sa forme corporelle pour assister au jugement dernier pendant cette époque orageuse qui serait une des plus importantes périodes de l'histoire. Cette prétendue prophétie de Jésus montre quels sentiments d'inquiétude, de malaise et de sombre tristesse agitaient en ce moment les esprits. Prenez garde, aurait dit le Christ, de ne pas vous laisser égarer ; car plusieurs personnes viendront sous mon nom, se présenteront comme le Messie et tromperont la foule. Si vous entendez des cris de guerre et le cliquetis des armes, ne vous effrayez point, il faut que ces événements arrivent. Mais cela ne sera pas la fin. Une nation se révoltera contre l'autre et un royaume se soulèvera contre l'autre. Il y aura des tremblements de terre, des temps de disette et de terreur. C'est le commencement des souffrances. Soyez sur vos gardes, vous serez dénoncés aux

tribunaux (Sanhédrin) et aux écoles (Synagogues), et vous serez flagellés. — Un frère trahira son frère, un père son fils, les enfants se révolteront contre leurs parents. Vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; bienheureux ceux qui auront confiance en moi jusqu'à la fin. Telles étaient les consolations qu'un docteur de l'Église adressa aux chrétiens de la Judée. — Il semble qu'à l'époque de Barcokeba, le Sanhédrin ait pris une mesure pour arrêter le développement de cette doctrine, si répandue alors parmi les judéo-chrétiens, que Jésus était un dieu, et pour imposer un signe permettant de distinguer les chrétiens de ceux qui appartenaient au parti national juif. L'usage s'était établi depuis plusieurs siècles de ne pas prononcer le tétragramme Iahveh tel qu'il est écrit dans la Bible, mais de le remplacer par le mot Adonaï (seigneur). Comme les chrétiens s'étaient habitués peu à peu à appeler Jésus du nom de Seigneur, le Sanhédrin ordonna de prononcer de nouveau le tétragramme comme dans les temps les plus anciens, et de l'intercaler dans la formule de salut qu'on s'adressait en s'abordant.

Le nouvel État réorganisé par Barcokeba avait déjà prés de deux années d'existence (été 132-134). Adrien suivait avec anxiété les progrès de la révolution en Judée, et il craignait qu'elle n'eût des effets désastreux pour l'empire romain. Tous les renforts qu'il avait envoyés contre elle avaient été battus, ses meilleurs généraux avaient perdu leur gloire sur les champs de bataille de la Judée. Il dut rappeler de la Bretagne, qui s'était également révoltée contre Rome, le plus habile général de son époque pour l'envoyer contre les Judéens. Jules Sévère lui parut être le seul guerrier qui pût se mesurer avec Barcokeba. En arrivant sur le théâtre de la guerre, Sévère trouva les Judéens établis dans des positions si habilement choisies et si fortes qu'il n'osa pas leur livrer immédiatement bataille. Pendant toute cette guerre, les Judéens s'appuyèrent surtout contre le pays qui s'étendait le long de la Méditerranée et dont la ville de Betar occupait le centre. Le circuit de cette place forte devait être immense, si l'on songe à la population considérable qui y était enfermée pendant le dernier acte de ce drame terrible. On raconte que Betar avait déjà une certaine importance même avant la destruction du temple.

En dehors de Betar, Barcokeba avait encore mis plusieurs autres points en état de défense, et il en avait probablement confié la garde à des gouverneurs spéciaux. Au nord, près de la haute Galilée, à rentrée de la grande plaine de Jezréel (Esdrelome), se dressaient trois forteresses qui formaient presque un triangle depuis la Méditerranée jusqu'au lac de Tibériade. A l'ouest, tout prés d'Acco, se trouvait Kabul, ou Chabulon, à trois milles de là, au sud-est, s'élevait la forteresse de Sichin, et à la même distance, du côté de l'est, prés de Tibériade, était Magdala. Ces trois villes, Kabul, Sichin et Magdala, étaient très peuplées et elles formaient des postes avancés qui devaient empêcher les Romains d'envahir la Judée par la Syrie et la haute Galilée. Une autre place que Barcokeba avait mise en état de défense fut la ville de Tur-Simon, ainsi nommée de Simon l'Hasmonéen.

Jules Sévère jugea d'un coup d'œil la situation. Après s'être rendu compte des formidables travaux de retranchements, des excellentes positions des Judéens et du nombre considérable de soldats dont le fanatisme décuplait l'ardeur guerrière et la vaillance, il reconnut qu'il lui serait impossible de remporter une victoire dans

ces conditions, et il évita de livrer une bataille décisive. Comme l'avait fait Vespasien, il traîna la guerre en longueur par des marches et des contremarches. Il comptait surtout sur le manque de vivres qui devait forcément se produire dans un petit pays fermé de toutes parts, où la charrue avait partout été délaissée pour l'épée. Il se borna donc à couper les vivres aux Judéens, à attaquer un par un les différents corps ennemis et à les écraser peu à peu avec sa cavalerie. Cette tactique lui réussit à merveille. Pour frapper les Judéens de terreur, il faisait mettre tous les prisonniers à mort. Les péripéties de cette lutte sont certainement aussi mémorables et présentent un intérêt aussi puissant que la guerre des zélateurs ; mais il n'existe aucun document qui ait conservé aux générations futures un récit détaillé de ce duel à mort entre Rome et la Judée. Les faits d'armes des chefs des zélateurs, Bar-Giora et Jean de Giscala, ont été racontés, il est vrai, par un ennemi implacable du parti zélote, mais ils sont venus à la postérité, tandis que la lutte suprême de la nation judaïque et la gloire militaire du dernier héros de la Judée n'ont pas trouvé un seul historien. Même les relations de la guerre judaïque sous Adrien, que l'orateur romain Antonius Julianus et le Grec Ariston de Pella écrivirent dans l'intérêt des Romains, ont disparu ; il n'en reste plus aucun fragment important. On ne connaît de cette guerre que quelques faits très rares qui sont tous un éclatant témoignage de la vaillance des Judéens et de leur ardent patriotisme.

Dans leur plan d'invasion, les Romains, tenant compte, sans aucun doute, de la situation géographique de la Judée, pénétrèrent dans ce pays par le nord, du côté de la Syrie et de la Phénicie, où ils se heurtèrent, probablement, dès le début de la campagne contre les trois forteresses Kabul, Sichin et Magdala. Les, sources judaïques racontent la chute de ces villes d'après des dépositions de témoins oculaires, et indiquent les motifs qui amenèrent ces diverses catastrophes. Kabul succomba par suite des divisions intestines qui y éclatèrent ; Sichin tomba par la magie, et par là il faut probablement entendre une attaque imprévue, et Magdala, le lieu de naissance de la célèbre pécheresse Marie-Madeleine, par la débauche. La chute de ces trois places fortes, qui formaient la ligne de défense de la frontière judaïque, marqua la fin prochaine de la guerre ; c'est ainsi que, pendant la première révolution des Judéens, la prise des forteresses de Jotapata et de Gadara avait été le prélude de la conquête de la Judée par Rome. Un deuxième point où la lutte parait avoir été très vive fut la plaine de Rimmon, qui avait été le berceau de l'insurrection. Les légions romaines durent passer par cette plaine pour pénétrer dans le cœur du pays, et ils y livrèrent une bataille sanglante dont la légende a exagéré, selon son habitude, l'importance et les funestes effets. De Rimmon, l'armée romaine marcha probablement sur les villes de la montagne royale. D'après une tradition, 100.000 Romains auraient pénétré, l'épée au clair, dans la forteresse de Tur-Simon et y auraient commis un carnage épouvantable pendant trois jours et trois nuits. Toutes les cinquante places fortes qui avaient été entre les mains des Judéens étaient tombées sous les coups du bélier romain. Les généraux envoyés par Adrien contre les insurgés avaient livré, d'après les uns, cinquante-deux, et d'après les autres, cinquante-quatre batailles. Le cercle de fer dont l'armée romaine enveloppait Betar se rétrécit de plus en plus autour de cette forteresse, dans laquelle Barcokeba s'était jeté avec l'élite de ses troupes et où s'étaient réfugiés les

fuyards de toute la Judée. La lutte présenta en ce moment un intérêt palpitant ; les deux plus grands généraux de leur temps, Barcokeba et Jules Sévère, se trouvèrent l'un en face de l'autre ; et des coups qu'ils allaient se porter dépendaient les destinées d'un peuple tout entier. L'histoire n'a pas encore fait ressortir avec une vigueur suffisante la grandeur de ce spectacle, où l'on voyait une nation soutenue par la passion religieuse, l'amour de l'indépendance et la haine de race, lutter avec l'énergie du désespoir contre des légions fortement disciplinées et des conquérants cruels et rapaces.

Les Judéens enfermés dans Betar durent être excessivement nombreux, car la tradition multiplie les hyperboles à ce sujet alla de bien indiquer que la population de cette forteresse était particulièrement considérable. Elle rapporte, entre autres, qu'il y avait à Betar plusieurs centaines d'écoles qui contenaient des élèves en si grande quantité que ceux-ci se vantaient de pouvoir exterminer l'ennemi avec leurs tuyaux de plume.

Le siège de Betar dura près d'un an et fut l'acte final de cette guerre, qui s'était prolongée pendant trois ans et demi. On ne sait absolument rien sur les incidents de ce siège et-les causes qui amenèrent la chute de la forteresse. Ce qui est certain, c'est que le manque de vivres et d'eau potable contribua à précipiter le dénouement. Un document judaïque rapporte que le fleuve Iorédét-haçamon refusa traîtreusement ses eaux pendant la guerre, ce qui veut dire que les chaleurs de l'été l'avaient mis à sec. Une relation samaritaine fort obscure raconte que l'envoi des vivres amenés dans Betar, pendant le siège, par une voie secrète fut subitement arrêté. Il paraît hors de doute que cette ville si vaillamment défendue tomba par suite d'une trahison des Samaritains. Voici ce qu'on se racontait à ce sujet parmi les Judéens. Éléazar, de Modin, revêtu d'un cilice et couvert de cendres, priait et jeûnait pour que la ville de Betar ne fut pas prise ; sa piété inspirait aux assiégés la confiance, cette âme de la guerre, et les encourageait à la résistance. Adrien (ou son général), découragé de cette lutte opiniâtre, se disposait à lever le siège, lorsqu'un Samaritain lui promut de lui faire prendre la ville en rendant suspect aux yeux des Judéens le pieux Éléazar, qui était comme le génie tutélaire de la cité. Tant que cette poule piaillera dans les cendres, ajouta-t-il, Betar sera imprenable. Là dessus, ce Samaritain pénétra dans la ville par une allée souterraine, s'approcha d'Éléazar pendant qu'il était en prières et lui murmura mystérieusement quelques mots à l'oreille. Cette action parut suspecte aux assistants, qui arrêtèrent le Samaritain et le conduisirent devant Barcokeba. Interrogé sur ses intentions, il répondit par les pleurnicheries habituelles aux espions : Si je t'avoue la vérité, dit-il, je serai tué par mon maître, et si je te la dissimule, je mourrai par toi ; mais j'aime mieux être tué que trahir mon maître. Barcokeba soupçonna Éléazar d'avoir des intelligences avec l'ennemi ; il cita le docteur devant lui et l'invita à lui faire connaître le sujet de son entretien avec le Samaritain. Éléazar, qui avait à peine remarqué, dans son profond recueillement, la présence du Samaritain, répondit qu'il ne savait absolument rien. Barcokeba, croyant que cette prétendue ignorance n'était qu'une habile dissimulation, se mit dans une telle colère qu'il poussa violemment Éléazar du pied. Éléazar tomba mort. Une voix retentit alors et dit : Tu as paralysé le bras d'Israël et aveuglé ses yeux,

aussi ton bras sera sans force et ton œil sans lumière. Peu de temps après, Betar succomba. Une autre légende raconte qu'Adrien ayant perdu tout espoir de s'emparer de Betar voulut s'éloigner de cette ville. Mais deux frères samaritains, Manassé et Éphraïm, retenus prisonniers chez les Judéens pour une escapade, lancèrent dans le camp romain une lettre enveloppée dans de l'argile par laquelle ils faisaient savoir à l'empereur qu'il suffisait de faire garder les issues de deux souterrains, par lesquels les assiégés recevaient des vivres du dehors pour prendre la ville par la famine. Adrien suivit ce conseil et il s'empara de Betar un jour de sabbat. Il semble ressortir de ces récits légendaires que, grâce aux indications d'un traître, les assiégeants purent s'introduire dans la forteresse par des voies souterraines. Les vainqueurs accomplirent dans Betar d'horribles massacres. On raconte que les chevaux avaient du sang jusqu'aux naseaux, et qu'un fleuve de sang s'étendit depuis la ville jusqu'à la mer, distante de 4 milles, et fut assez puissant pour charrier de grandes roches. Trois cents crânes d'enfant furent trouvés brisés contre un rocher, et de toute la jeunesse de Betar le seul fils du patriarche Gamaliel échappa à la mort. Le chiffre des victimes qui seraient tombées pendant la guerre de Barcokeba est tellement élevé qu'il est à peine possible de croire qu'il soit exact, et cependant il est unanimement confirmé par les historiens juifs et grecs. Dion Cassius raconte qu'outre ceux qui moururent de faim ou furent brûlés dans des incendies, plus d'un demi million de Judéens périrent. La tradition judaïque rapporte que l'ennemi entassa les cadavres par rangées et les abandonna sans leur donner la sépulture. Les Romains n'avouèrent pas leurs pertes, qui furent très importantes. Adrien se réjouit profondément de ce succès inespéré, mais en transmettant la nouvelle au Sénat, il n'osa pas ajouter la formule habituelle : Moi et l'armée nous nous portons bien. Le Sénat ne lui accorda pas les honneurs du triomphe pour la guerre judaïque, parce qu'il s'était tenu éloigné du champ de bataille ; ces honneurs furent décernés à Jules Sévère. Adrien se borna à faire frapper une médaille commémorative, qui fut distribuée aux soldats comme témoignage de reconnaissance pour les services qu'ils avaient rendus pendant cette campagne. Cette médaille portait comme légende : **Exercutis judaicus** Honneur aux vainqueurs des Judéens.

Suivant une tradition, Betar tomba le 9 du mois d'ab (135) ; c'est également le 9 ab que le temple avait été dévoré deux fois par les flammes. On ne sait rien de la fin de Barcokeba, ce vaillant héros de l'insurrection judaïque. Un document, qui n'est pas entièrement digne de foi, raconte qu'un soldat rapporta la tête de Barcokeba au général romain et se vanta de l'avoir tué. Mais, plus tard, on retrouva son corps enveloppé dans les plis tortueux d'un énorme serpent, ce qui lit dire aux vainqueurs : Un être divin a tué Barcokeba, les hommes n'auraient jamais rien pu contre lui. Le dernier héros des Judéens a, du moins, échappé à la honte d'être enchaîné au char de triomphe du vainqueur et d'être exposé, comme ses prédécesseurs Jean de Giscala et Simon Bar-Giora, à la curiosité et aux railleries de la foule.

NOTES
[1] La mer Adriatique.
[2] Adrien.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre IV — Suite de la guerre de Barcokeba — (135-170)

Au lendemain de la désastreuse guerre de Barcokeba, la Palestine offrait le plus douloureux spectacle. Un nombre immense de Judéens avaient péri, des milliers de prisonniers juifs étaient vendus à vil prix comme esclaves sur les marchés de Hébron et de Gaza, d'autres étaient envoyés en Égypte, où ils mouraient de faim et de misère. Les Judéens qui restaient encore dans leur patrie se cachaient dans des cavernes pour échapper à la fureur des soldats romains, ou bien ils erraient au hasard dans la campagne, se nourrissant des cadavres étendus sans sépulture dans les champs. La nation juive gisait encore une fois sanglante et mutilée aux pieds d'un vainqueur sans pitié. Ce soulèvement fut son suprême effort pour reconquérir son indépendance. Mais, malgré les ravages effrayants que la guerre avait causés en Palestine, Adrien pensa que les Judéens n'étaient pas encore suffisamment affaiblis et ils continuaient à rester une menace pour Rome. Il conçut un projet qui devait les réduire à une impuissance absolue. Ce projet consistait à anéantir la religion juive et à arracher du cœur des Judéens le souvenir de leurs aïeux et de leur culte. Ce fut Rufus qu'Adrien chargea d'exécuter ce plan. Ce général, qui avait été battu sur les champs de bataille de la Judée, était maintenant appelé à déployer son courage et sa vaillance contre de malheureux vaincus, faibles, désarmés, brisés par la plus effroyable catastrophe. Les armes dont il se servait dans cette lutte étaient les vexations, les persécutions et l'espionnage. Le capitaine qui avait étouffé la rébellion de Barcokeba, Sévère, était retourné en Bretagne. Rufus fit passer la charrue autour de la ville de Jérusalem et sur l'emplacement du temple, où restaient sans doute encore quelques traces des nouvelles constructions que les Judéens avaient commencé à élever. Ce fait eut lieu le 9 du mois d'ab, date qui rappelle aux Juifs tant de souvenirs douloureux, peut-être une année après la prise de Bétar (136). A la place de l'ancienne Jérusalem, probablement un peu plus au nord, à l'endroit où se trouvaient les faubourgs, s'éleva une ville nouvelle. Adrien y établit des vétérans, des Phéniciens et des Syriens. Elle était construite sur le modèle des cités grecques, pourvue de deux places de marché, d'un théâtre et d'autres édifices publics, et divisée en sept quartiers. Adrien put enfin réaliser son plan de transformer la ville sainte en une cité païenne ; il fit placer sa statue sur la montagne de Sion, et il y construisit un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin, le dieu protecteur de Rome ; des statues d'antres divinités romaines, grecques et

phéniciennes ornaient ou plutôt souillaient les rues Jérusalem. Même le nom si ancien et si vénéré de Jérusalem devait disparaître ; il fut remplacé par celui de Ælia Capilotina, du nom de l'empereur Ælius Adrien et de Jupiter Capitolin. Dans tous les actes publiés, Jérusalem s'appelait désormais Ælia, et l'ancien nom tomba dans un tel oubli qu'un siècle plus tard un gouverneur de la Palestine demanda à un prélat qui s'intitulait évêque de Jérusalem où cette ville située. A la porte du Sud, d'où l'on se rendait à Bethlehem, on sculpta en demi-bosse une tête de porc, ce qui fut particulièrement pénible pour les Judéens. Il était interdit à ces derniers, sous peine de mort, de pénétrer dans l'enceinte de la ville. Sur le mont Gazirim, où se trouvait autrefois le sanctuaire des Samaritains, Adrien fit ériger un temple en l'honneur de Jupiter. Un autre temple fut élevé à Vénus sur la place de Golgotha, devant Jérusalem, et dans une caverne de Bethlehem, on rendit les honneurs divins à une image d'Adonis. Adrien suivit la politique néfaste d'Antiochus Épiphane, qui profana tout ce que les Judéens vénéraient comme sacré. Il dirigea contre eux des persécutions sanglantes pour les contraindre à embrasser le paganisme. Il fit publier un décret en Palestine qui défendait, sous les peines les plus sévères, la circoncision, l'observation du sabbat et l'étude de la Loi. Ce ne fut que sur un seul point qu'Adrien s'écarta du système de persécution du roi de Syrie, il n'obligea pas les Juifs à adorer les divinités romaines. Mais il appliqua ses proscriptions à tous leurs usages, et interdit même des actes qui, en réalité, n'avaient aucun caractère religieux, tels que l'acte de délivrer une lettre de divorce, de marier le mercredi, et autres faits de ce genre. Cette période malheureuse, en s'étend depuis la chute de Bétar jusqu'à la mort d'Adrien, fut surnommée l'époque de l'opposition religieuse, du danger ou de la persécution.

Toutes ces lois, appliquées avec une implacable rigueur atteignirent durement les Judéens. Les personnes pieuses étaient très perplexes dans cette situation critique, ne savaient pas si elles devaient continuer à observer toutes les pratiques, même au péril de la vie, ou s'il était, au contraire, de leur devoir de ménager une existence qui pourrait être utile au judaïsme, déjà si affaibli, et de se soumettre à la douloureuse nécessité de transgresser les lois religieuses. Il n'existait pas à cette époque aucun Collège légalement constitué qui fut en droit de se prononcer dans cette question. Ceux des docteurs qui avaient survécu à la guerre de Barcokeba se réunirent dans un grenier, à Lydda, pour délibérer sur cette grave affaire. Parmi les membres de cette réunion, on nomme Akiba, Tarphon et José le Galiléen ; il s'y trouvait sans doute aussi Ismaël, ce docteur si conciliant et si modéré, dont le caractère ressemblait beaucoup à celui de Josua. Il était facile de prévoir qu'entre des docteurs, d'esprits si divers, il se produirait des divergences d'opinion dans une question d'une telle gravité.

Les rigoristes paraissent avoir déclaré qu'en temps de persécution religieuse, tout juif est tenu de subir le martyr plutôt que de transgresser la moindre prescription. Ismaël émit une opinion diamétralement opposée. D'après lui, il serait permis de transgresser toutes les lois pour échapper à la mort, parce qu'il est dit dans la Tora que les prescriptions sont destinées à assurer la vie à ceux qui les observent et non pas à les faire périr. Ce docteur était d'avis de se soumettre momentanément à la législation oppressive des Romains. La réunion s'arrêta à un

moyen terme, elle établit une différence entre les lois fondamentales du judaïsme et les ordonnances de moindre importance, et elle décida que, si l'on y était contraint sous peine de mort, on pouvait enfreindre en secret toutes les prescriptions religieuses, à l'exception des trois suivantes : la défense d'adorer des idoles, de contracter une union prohibée et de commettre un homicide. Cette décision, qui montre dans quelle situation difficile se trouvaient alors les juifs, semble avoir contenu une clause secrète qui permettait, en cas de nécessité, de transgresser en apparence ou de détourner les lois, mais qui prescrivait de les observer en toute autre circonstance aussi rigoureusement que possible. Mais tous ne se conformaient pas aux mesures prises par les docteurs. Il y en avait beaucoup, il est vrai, qui faisaient semblant, devant les délateurs romaine, de transgresser les prescriptions religieuses. La nécessité les rendait inventifs, et l'on est profondément touché des mille subterfuges qu'ils employaient pour échapper à la mort sans trahir leur foi. La lecture de la Tora se faisait sur les toits, loin des regards inquisiteurs des espions. Akiba lui-même, remarquant un jour qu'il était surveillé par un Romain, fit signe à ses disciples, qui l'entouraient, de réciter la prière du Schema à voix basse. L'observance de la moindre pratique était très sévèrement punie ; un certain Artaban, surpris au moment où il examinait les mezouzot aux portes, dut payer une amende de mille denars ; un homme, du nom d'Élisa, qui appartenait probablement aux débris qui restaient encore de l'association des Esséniens, fat condamné à avoir le crâne fracassé, parce qu'il avait mis des phylactères (Tophidin). Il était même dangereux de porter le costume national juif. Aussi deux disciples de Josua se permirent-ils de s'habiller à la façon des gens du pays, et ils répliquèrent à ceux qui leur en firent un reproche : La désobéissance aux ordres impériaux équivaut à un suicide.

Ismaël décrit en termes d'une rare vigueur cette époque funeste où les Judéens étaient sans cesse menacés des tortures et de la mort. Depuis que l'impie Rome nous courbe sous une législation inique et nous interdit de pratiquer notre religion et surtout de circoncire nos enfants, il serait de notre devoir de nous abstenir du mariage et d`éviter d'avoir des enfants ; mais en agissant ainsi, nous ferions disparaître la race d'Abraham. Il vaut mieux transgresser momentanément les lois religieuses qu'introduire dans le culte de nouvelles aggravations auxquelles le peuple ne pourrait absolument pas se soumettre. Néanmoins, il s'en rencontrait beaucoup qui considéraient comme une lâcheté coupable de recourir à la ruse pour observer les pratiques, et qui sacrifiaient joyeusement leur vie à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Un récit de cette époque montre, sous une forme dramatique, l'inflexible rigueur des Romains pour les Judéens coupables d'observer leur religion. Pourquoi es-tu condamné à la flagellation ? — Parce que j'ai eu en mains un lulab à la fête des cabanes. — Pourquoi veut-on te crucifier ? — J'ai mangé du pain azyme pendant Pâque. — Et toi, pour quelle raison dois-tu mourir par le feu, et toi par le glaive ? — Parce que nous avons étudié la Loi et fait circoncire nos enfants. On ne se contentait pas toujours de tuer simplement les accusés, on leur infligeait les plus atroces tortures. Les tribunaux romains avec leurs épouvantables châtiments furent les dignes précurseurs de l'Inquisition ; ils inventaient des supplices que la cruauté la plus raffinée aurait de la peine à imaginer. On plaçait des boulets rouges sous l'aisselle des condamnés, on leur

enfonçait des roseaux pointus sous les ongles, on enveloppait de laine mouillée la poitrine de ceux qui devaient monter sur le bûcher, pour prolonger leur supplice ; en un mot, on infligeait à ces malheureux des traitements féroces dont le seul souvenir fait aujourd'hui encore tressaillir d'horreur.

Malgré ces odieuses persécutions, les Judéens essayaient souvent de tromper la surveillance vigilante des autorités romaines, et ils y seraient parvenus assez facilement, si leurs moindres gestes n'avaient pas été épiés par des délateurs juifs. Ces misérables appartenaient, les uns, à cette classe abjecte d'hommes sans foi ni loi qui commettent pour de l'argent les plus horribles forfaits, les autres, à la communauté des judéo-chrétiens, qui voulaient montrer par là aux Romains qu'il n'y avait rien de commun entre eux et les juifs, d'autres, enfin, à une secte qui travaillait avec acharnement à la destruction et à l'anéantissement de la religion juive. Un des plus implacables parmi ces derniers était Ahèr. Ce fut surtout lui qui apprit aux autorités romaines à reconnaître les actes que les Judéens considéraient comme religieux. Les espions étaient ainsi initiés à toutes les pratiques juives et flairaient de loin l'accomplissement d'une cérémonie interdite. Le bruit d'un moulin à bras leur annonçait la préparation de la poudre nécessaire à la guérison d'un enfant nouvellement circoncis, les illuminations leur indiquaient la célébration d'un mariage, et ils se guidaient d'après ces indices pour surprendre les Judéens et les dénoncer aux tribunaux.

Adrien et ses lieutenants faisaient surveiller et punissaient avec une sévérité particulièrement rigoureuse les réunions des docteurs et l'ordination des disciples. Ils avaient sans doute été informés que ces deux faits suffiraient pour maintenir intacte la doctrine juive et soutenir le courage des Judéens. Il était certain que si les Romains parvenaient à arrêter l'enseignement de la Loi, à rompre la chaîne des traditions et à empêcher la préparation et la formation de nouveaux docteurs, le judaïsme serait atteint dans sa force vitale et dans son existence. Aussi menaçaient-ils les docteurs qui tiendraient des écoles ou accorderaient l'ordination à leurs élèves de leur appliquer, avant de les faire mourir, les plus épouvantables supplices, et de rendre les communautés elles-mêmes responsables de leur crime. La ville où aurait lieu une ordination devait être détruite avec ses environs. Ce fut probablement Ahèr qui fit diriger la persécution contre l'étude de la Loi. On raconte de lui qu'il livra des docteurs à la mort, et éloigna par la terreur des disciples des écoles.

José ben Kisma, entre autres, conseillait la prudence ; il répétait souvent que la patience et la soumission feraient plus que la violence et la lutte. Il rencontra un jour Hanania ben Teradion, un rouleau de la Loi sur les genoux, et occupé à enseigner au milieu d'un groupe de disciples : Mon frère, lui dit José, ne vois-tu donc pas que le ciel lui même favorise les Romains ? Ils ont détruit le temple, fait périr des justes, exterminé des hommes pieux, et cependant ils existent encore ! Pourquoi t'exposes-tu à enseigner la Loi malgré l'interdiction de nos ennemis ? Je ne serais pas surpris de te voir condamner au feu, toi et le livre saint. La modération de José lui valut les faveurs du gouverneur de la Judée, et, lorsqu'il mourut, les plus hauts personnages accompagnèrent son convoi. Mais la plupart

des Tannaïtes ne partageaient pas les sentiments de José, ils décidèrent qu'ils continueraient à former des disciples au risque de périr. Ils estimaient que l'étude de la Loi était chose plus importante que l'accomplissement des pratiques, et cette opinion paraît avoir été sanctionnée et érigée en loi par les docteurs réunis à Lydda. Ces derniers s'étaient, en effet, soumis dans certains cas aux ordres des Romains et avaient transgressé quelques prescriptions, mais ils étaient tous prêts à mourir plutôt que de fermer les écoles.

Un récit très ancien rapporte que des docteurs, subirent le martyre parce qu'ils s'étaient occupés de l'étude de la Loi ; l'histoire ne donne que le nom de sept de ces martyrs. On exécuta en premier lieu Ismaël, descendant du grand prêtre Élisa et créateur des treize règles d'interprétation, et, avec lui, un docteur appelé Simon. Les deux condamnés se consolèrent l'un l'autre au moment d'aller au supplice et s'affirmèrent mutuellement dans leur croyance à la justice divine. Akiba prononça une oraison funèbre en mémoire de ces deux héros de la foi ; et il termina son discours par cet avertissement qu'il adressa à ses disciples : Préparez-vous à mourir, une époque néfaste s'ouvre pour Israël. Sa lugubre prédiction, se réalisa malheureusement très vite, et bientôt il fut arrêté lui-même, accusé d'avoir enseigné la Tora, et jeté en prison. C'est en vain que Pappos ben Juda, un de ceux qui prêchaient, sans cesse la modération et la prudence, avertit Akiba que des espions surveillaient ses moindres démarches et il l'engagea à ne plus réunir ses disciples autour de lui ; Akiba refusa de tenir compte de ses conseils. Le hasard voulut qu'ils se rencontrassent en prison. Pappos déplora amèrement qu'il eût été condamné pour une raison frivole et mondaine et qu'il fut privé de mourir pour une sainte cause.

Rufus, gouverneur et juge criminel de la province, reconnut dans Akiba le chef et le conseiller des Judéens, et il le traita avec la plus grande rigueur. Après l'avoir tenu enfermé longtemps dans un cachot, il le livra entre les mains du bourreau. Mais il ne lui suffit pas de faire mourir le docteur juif ; il lui fit infliger auparavant les plus atroces tortures. L'exécuteur lui arracha la peau avec des crochets de fer. Le sublime martyr, gardant le sourire sur les lèvres malgré son horrible supplice, récita lentement la prière du Schema. Rufus, étonné de cette merveilleuse énergie, demanda à Akiba s'il possédait un charme pour dominer à ce point la souffrance. Je ne suis pas magicien, répondit Akita, mais je suis profondément heureux que tu m'aies offert l'occasion de mourir pour mon Dieu. Il exhala son âme avec ces mots, qui sont la base du judaïsme : Dieu est un. La mort d'Akiba, admirable comme sa vie, laissa un vide immense ; les Judéens en ressentirent une amère douleur. Avec lui, dirent-ils, a disparu l'appui de la Loi et se sont taries les sources de la sagesse.

Après Akiba, on exécuta Hanania ben Teradion, celui-là même auquel José ben Kisma avait conseillé de fermer son école. On lui demanda pourquoi il avait enfreint l'ordre impérial. Parce que Dieu me l'a ordonné, répondit-il. Il fut enveloppé dans un rouleau de la Loi et brûlé sur un bûcher de saules encore verts. Pour faire durer son supplice plus longtemps, on lui plaça de la laine mouillée sur le cœur. Sa femme, à ce que l'on croit, fût également condamnée à mort ; et sa fille fut emmenée à Rome et déshonorée. Juda ben Baba ferme la liste de ces martyrs.

Ses contemporains professaient pour lui un tel respect qu'ils le considérèrent au moment de sa mort comme pur de tout péché. Craignant que, par suite de l'exécution des principaux savants, la tradition ne disparût en Israël dans le cas où les disciples qui survivaient ne seraient pas ordonnés, Juda résolut de donner l'ordination aux sept élèves survivants d'Akiba. Il se rendit pour cet objet dans une vallée située entre les villes d'Uscha et de Schefaram, en Galilée, imposa ses mains sur la tête des jeunes gens et leur conféra ainsi le titre de docteur et de juge. Des soldats romains, que des délateurs avaient probablement mis sur leurs traces, les surprirent dans l'accomplissement de cette cérémonie. Juda eut à peine le temps d'engager ses jeunes collègues à prendre la fuite ; ils s'y refusèrent d'abord et ne s'y décidèrent que sur ses instances réitérées. Lui-même attendit tranquillement l'arrivée de la petite troupe et s'offrit aux coups des soldats. Son corps fut criblé de coups de lance. La terreur que Rufus inspirait aux Judéens était telle qu'aucun docteur n'eut le courage de prononcer l'éloge funèbre de Juda. — Ainsi finit dans les souffrances et les supplices la deuxième génération des Tannaïtes. Cette génération avait compris un grand nombre de docteurs d'un caractère élevé et d'une intelligence supérieure.

Adrien et son lieutenant Rufus ne persécutaient pas seulement les survivants de la guerre de Barcokeba, ils s'acharnaient même après les morts. Ils défendirent de donner la sépulture à ceux qui étaient tombés sur les champs de bataille, afin que la vue de ces nombreux cadavres terrifiât les Judéens et étouffât en eux toute velléité d'insurrection. Ces corps, qui se décomposaient rapidement sous les rayons d'un soleil ardent, empestaient l'air ; les autorités s'en préoccupaient peu, elles auraient, au contraire, été très satisfaites qu'à toutes les calamités qui avaient désolé la Palestine vint s'ajouter une épidémie qui exerçât de nouveaux ravages dans ce pays. Mais quelques personnes pieuses parmi les Judéens, qui, comme on sait, ont un respect tout particulier pour les morts, ne purent pas se résigner à cette pensée que les corps de leurs malheureux frères resteraient la pâture des bêtes sauvages et des oiseaux de proie. Il se trouva un homme qui essaya de parler au cœur de ceux qui, pour vivre en paix avec les Romains, voulaient se conformer à leurs ordres, il s'efforça de leur faire comprendre qu'ils étaient tenus de sacrifier leur repos et leur tranquillité au devoir d'ensevelir secrètement les morts pendant la nuit. Dans ce but, il composa un ouvrage, le livre de Tobit ou Tobias, qui traitait principalement de l'obligation d'enterrer les cadavres qu'un tyran voulait laisser sans sépulture, et de la récompense considérable attachée à l'accomplissement d'un acte si méritoire. Le héros de ce livre est un personnage très pieux, appelé Tobit, qui s'est attiré d'abord de nombreux désagréments pour avoir enseveli des hommes que le roi avait fait exécuter, et que Dieu a comblé plus tard de bénédictions. Le contenu de cet ouvrage ne laisse aucun doute sur l'époque de sa composition, il date certainement du temps d'Adrien.

Les judéo-chrétiens qui, pendant la guerre, étaient établis en grande partie au delà du Jourdain, dans les villes de ce qu'on appelait la Décapode, souffrirent également des suites du soulèvement de Barcokeba. La construction d'un temple païen sur la montagne sainte, fait que la Bible qualifie d'abomination de la désolation, indiquait, selon eux, que le jour du jugement était proche, que le monde

allait finir et que Jésus allait réapparaître dans les nuages. Les judéo-chrétiens, et peut-être tous les chrétiens, sans distinction d'origine, étaient confondus par les Romains avec les Judéens et atteints par la persécution qu'Adrien dirigeait contre les communautés juives. Le premier Évangile, composé à cette époque, c'est-à-dire environ un siècle après la mort de Jésus, l'Évangile de Mathieu, dont la partie primitive trahit un auteur judéo-chrétien, dépeint ce temps désastreux sous les plus sombres couleurs. Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation (dont parle Daniel) s'élever à un endroit où elle ne devrait pas se trouver, que tous les habitants de la Judée s'enfuient dans la montagne, que nul de ceux qui se sont réfugiés sur les toits n'en descende pour prendre quelque chose dans la maison; que celui qui est dans les champs ne revienne, pas en ville pour chercher ses vêtements. Malheur aux femmes enceintes et aux nourrissons ! Plaise au ciel que vous ne soyez pas contraints de prendre la fuite en hiver ou le jour du sabbat ! Il importait donc à tous les chrétiens de se faire reconnaître par les autorités romaines comme une communauté absolument distincte des Judéens, afin de ne plus être, exposés à l'avenir, à partager leur sort. On prétend que deux docteurs de l'Église, Quadratus et Aristides remirent à Adrien un écrit où ils déclinèrent toute solidarité avec les juifs. De cette époque date la fusion de toutes les sectes judéo et pagano-chrétiennes en une seule communauté. Les judéo-chrétiens renoncèrent complètement aux lois juives qu'ils avaient encore plus ou moins observées, acceptèrent le christianisme tel qu'il s'était constitué sous l'influence des pagano-chrétiens et placèrent pour la première fois un évêque non circoncis, Marc, à leur tête. Ce fut au temps d'Adrien que la séparation entre juifs et chrétiens devint définitive, à partir de ce moment ils ne se traitèrent plus en membres ennemis d'une même famille, mais en antagonistes d'origine absolument distincte.

Pendant cette époque désastreuse, on vit des Judéens qui avaient exposé leur vie pour la défense de leur foi se convertir au christianisme. La chute de Jérusalem, l'échec des diverses tentatives faites pour reconstruire le temple, la cessation des sacrifices, les confirmèrent dans cette pensée que c'en était fait du judaïsme, que Dieu lui-même désirait la disparition de l'ancienne religion et le triomphe de l'Église. Il y eut aussi de nombreux Judéens, demeurant dans le voisinage des Samaritains, qui adoptèrent les croyances de ces derniers et allèrent adorer Dieu dans le temple du mont Garizim. On raconte, en effet, qu'à l'époque des persécutions d'Adrien, les habitants de treize villes entrèrent dans la communauté samaritaine. Le judaïsme était-il donc condamné à disparaître dans son pays d'origine ? Beaucoup le craignaient. Les savants et notamment les sept disciples encore vivants d'Akiba s'étaient réfugiés, la mort dans l'âme, à Nisibis et Nehardes ; et si la persécution avait sévi plus longtemps, la Babylonie aurait pris dès ce moment dans le judaïsme la place considérable qu'elle devait occuper un siècle plus tard.

La mort d'Adrien, qui survint trois ans après la chute de Bétar (été138), produisit une amélioration sensible dans la situation des Judéens. Cet empereur devint, comme Antiochos Épiphane, la personnification de la haine contre la race juive ; les Judéens et les Samaritains ne prononçaient jamais son nom sans le faire suivre de cette formule de malédiction : Puisse Dieu réduire ses ossements en

poussière ! Ses victimes virent certainement, dans sa fin misérable un châtiment dont Dieu l'avait frappé pour le punir des maux dont à avait accablé la nation juive. Le successeur et fils adoptif d'Adrien, Titus Aurelius Antonin, surnommé le Pieux, était d'un caractère plus doux et plus bienveillant. Une matrone romaine de Césarée, peut-être Rufa, la femme du procureur, touchée des souffrances des Judéens, leur conseilla de s'adresser au nouvel empereur, par l'entremise des autorités de la province, pour obtenir un adoucissement à leur sort. On suivit ce conseil. Quelques Judéens, ayant à leur tête Juda ben Schamua, se rendirent auprès du gouverneur et le supplièrent d'avoir pitié d'eux. Ô, ciel ! s'écrièrent-ils pendant une nuit, ne sommes-nous pas vos frères, les enfants d'un même père ? Pourquoi nous traites-vous avec tant de cruauté ? Ces démarches furent accueillies favorablement par le gouverneur, qui demanda à l'empereur l'autorisation de se montrer dorénavant moins dur envers les Judéens. On raconte que le 15 ab (août) fut annoncée l'heureuse nouvelle qu'il était permis d'ensevelir les guerriers juifs. Le 28 adar (mars139 ou 140) arriva un message plus agréable encore : les lois décrétées par Adrien étaient abolies. Ce jour fut inscrit dans le calendrier parmi les dates heureuses. On sait aussi par une source romaine que l'empereur Antonin le Pieux permit de nouveau aux Judéens d'opérer la circoncision ; il leur était seulement interdit de circoncire des prosélytes. Ces différentes mesures mirent sans doute fin à la persécution religieuse. Antonin maintint cependant le décret qui défendait aux Judéens, l'entrée de Jérusalem.

En apprenant que le régime d'exception qui pesait sur les Judéens avait cessé, un grand nombre de fugitifs revinrent dans leur patrie. Les sept disciples d'Akiba, les seuls gardiens survivants de l'héritage sacré de la Tora, qui s'étaient rendus en Babylonie, reprirent la route de la Palestine, et là ils renouèrent la chaîne des traditions religieuses interrompue par la guerre et les persécutions d'Adrien. La plupart de ces docteurs étaient doués d'une énergie et d'une vaillance remarquables, leur zèle et leur activité inspirèrent force et confiance à leurs compatriotes ; ils encouragèrent le petit groupe de Judéens revenus en Palestine à rester définitivement dans le pays, et les communautés juives dispersées dans les diverses parties du monde à se remettre en relations avec la Palestine, et à la soutenir de leur appui matériel et moral. La Palestine redevint donc encore une fois le centre du judaïsme et le siège de la pensée juive. Ces docteurs différaient d'opinion, il est vrai, dans l'interprétation de la Loi, chacun d'eux croyant être l'unique représentant des vraies traditions et de la vraie doctrine, mais ils étaient unis dans un amour commun pour leur foi et leur patrie. Ces docteurs étaient Meïr, Juda ben Ilaï, José ben Halafta, Johanan d'Alexandrie, Simon ben Yohaï, Éléazar ben Jacob et enfin Néhémie. Dès leur retour en Judée, ils se rendirent ensemble dans la plaine de Rimmon, devenue si fameuse dans la dernière guerre, et là ils résolurent de remettre de l'ordre dans le calendrier, que les récents événements avaient fait négliger. A la première réunion, ils discutèrent vivement sur l'interprétation d'une loi établie par Akiba, mais ils ne tardèrent pas à se réconcilier, s'embrassèrent en frères, et les moins pauvres partagèrent avec ceux qui ne possédaient rien. Ils tinrent une seconde réunion à Uscha, patrie de Juda, où le Collège avait siégé avant le soulèvement de Barcokeba, et ils convoquèrent dans cette ville tous les savants de la Galilée. Ceux-ci répondirent en grand nombre à

cette invitation, les habitants leur offrirent une généreuse et cordiale hospitalité. Cette réunion se proposa de fixer de nouveau un certain nombre de traditions qui avaient été obscurcies ou totalement oubliées à la suite des dernières calamités ; elle prit quelques résolutions importantes, et se sépara. Avant de partir, les principaux organisateurs de la réunion adressèrent aux assistants de solennels adieux. Ben Ilaï remercia particulièrement ceux qui étaient venus du dehors pour prendre part à ces délibérations ; d'autres docteurs remercièrent les habitants d'Uscha de l'accueil fraternel qu'ils avaient fait à leurs hôtes. Le judaïsme, qui semblait avoir perdu toute unité et toute cohésion et avoir été totalement désorganisé, se releva donc encore une fois de sa chute, et, comme autrefois, il dut son salut à l'étude de la Loi.

A cette époque, l'enseignement religieux reçut une nouvelle impulsion, les écoles se rouvrirent, et les Tannaïtes de cette génération reprirent activement l'œuvre commencée par leurs prédécesseurs. Les plus importants de ces docteurs, qui exercèrent une influence plus ou moins considérable sur les événements de ce temps, étaient Simon II, fils du patriarche Gamaliel ; Nathan, qui était venu de Babylonie ; Meïr et Simon ben Yohaï. Simon II n'avait échappé que par un hasard extraordinaire aux massacres qui avaient eu lieu à Jabné et aux persécutions ultérieures dirigées contre lui. Le questeur chargé par Rufus de le mettre en prison lui avait fait connaître le danger qui le menaçait et lui avait facilité la fuite. Simon s'était rendu en Babylonie. Aucun document n'indique combien de temps il resta dans ce pays et dans quelles circonstances il fut appelé à la dignité de patriarche. Cette dignité avait encore acquis aux yeux des Judéens une plus grande importance à la suite de l'effondrement définitif de leur nationalité, parce qu'elle leur rappelait l'heureuse époque de leur indépendante. Simon, peut-être ébloui par l'éclat presque royal dont il avait vu briller l'exilarcat en Babylonie, s'efforça d'entourer le patriarcat d'un lustre plus vif et de faire décerner aux titulaires des honneurs plus pompeux. Il ne semble avoir assisté ni à la grande réunion d'Uscha ni aux conférences religieuses qui avaient lieu de temps à autre dans cette ville ; il s'établit probablement à Jabné, ville que le souvenir de son père lui rendait particulièrement chère et près de laquelle il possédait sans doute des terres. Les disciples d'Akiba paraissent au contraire s'être établis surtout à Uscha, peut-être pour être plus indépendants du patriarche, et Simon, pour ne pas rester seul, fût obligé de rejoindre ses collègues. On compléta le Collège en nommant Nathan le Babylonien vice-président et Meïr orateur de l'assemblée. On verra plus loin comment le patriarche faillit être destitué, comme l'avait été son père, en voulant faire disparaître l'égalité qui n'avait jamais cessé de régner jusque-là entre les membres dirigeants du Collège.

On sait peu de chose sur l'enseignement religieux de Simon ; le Talmud rapporte seulement qu'il déclarait lois définitives les décisions adoptées par le Collège et citait sous son propre nom celles qui n'avaient pas encore été acceptées par la majorité. Dans les controverses sur des points juridiques, il attachait une plus grande importance aux usages reçus qu'au simple raisonnement. Certaines localités, où demeuraient des docteurs célèbres, avaient en effet adopté quelques usages établis par ces docteurs et que le patriarche s'efforçait de faire pénétrer dans

le peuple comme lois générales. Il voulait aussi que toute sentence prononcée dans une question religieuse par un tribunal, fût-elle erronée, restât définitive parce qu'autrement les juges perdraient toute autorité. Il émit cette maxime d'une rare élévation : Le monde repose sur trois principes fondamentaux : la vérité, la justice et la paix.

La personnalité la plus remarquable de cette époque était, sans conteste, Meïr, dont l'intelligence profonde, la raison vigoureuse et les connaissances étendues rappelaient son maître Akiba. Son vrai nom, tombé dans un complet oubli, était Miasa ou Moïse (prononciation grecque de Mosé). Une légende, qui est sujette à caution, le fait descendre d'une famille de prosélytes et même de l'empereur Néron, qui aurait échappé à ses meurtriers et se serait converti au judaïsme. Ce qui est certain, c'est que Meïr est né dans l'Asie Mineure, très probablement dans la Cappadoce, à Césarée. Il gagna sa vie en faisant des copies des livres saints, et il était tellement familiarisé avec les difficultés si nombreuses de l'orthographe hébraïque, qui élèvent la profession de copiste de la Bible presque à la hauteur d'un art, qu'il transcrivit un jour de mémoire sans une seule faute tout le livre d'Esther. Ce métier lui rapportait trois sicles par semaine, il en consacrait deux tiers aux besoins de sa famille et le troisième tiers à l'entretien d'élèves indigents. Il avait épousé Beruria (Valérie), fille de Hanina ben Teradion, qui était très instruite et dont Josua même louait les connaissances juridiques. Meïr fréquenta pendant quelque temps l'école d'Ismaël, mais l'enseignement sec et aride de ce docteur, lui déplut, il devint alors le disciple d'Akiba, dont la méthode influa profondément sur sa direction d'esprit. Meïr était encore très jeune quand son maître, le préférant à Simon ben Yohaï, lui accorda l'ordination. Mais on ne voulut pas en tenir compte à cause de son âge. Meïr fit une allusion malicieuse à ce fait dans la sentence suivante : Ne considérez pas le vase, mais son contenu, souvent des vases neufs sont remplis de vin vieux, il arrive aussi que des vases vieux ne contiennent pas même du vin nouveau. On cite encore de Meïr plusieurs traits d'un esprit dur et mordant. Ce docteur devint également célèbre comme fabuliste ; sur le seul chacal, qui joue un rôle prépondérant dans les contes orientaux, il composa trois cents fables.

On connaît le récit poétique de la résignation dont Meïr et sa femme firent preuve à la mort subite de leurs deux fils. Voici ce récit en quelques mots. Les deux fils de Meïr moururent subitement un jour de sabbat pendant qu'il était à l'école ; sa femme, Beruria, lui cacha ce triste événement pour ne pas l'affliger pendant le sabbat. La fête terminée, Beruria demanda incidemment à son mari si elle était tenue de rendre un dépôt qui lui avait été confié. Sur la réponse affirmative de Meïr, elle le conduisit dans la chambre où ses deux enfants étaient étendus sans vie et le consola par les paroles que lui-même venait de prononcer ; il accepta ce malheur avec résignation en répétant que Dieu avait donné, et qu'il avait repris. — La modestie et le désintéressement de Meïr étaient aussi grands que sa résignation, il aimait à faire entendre et à mettre en pratique cette maxime : Occupe-toi moins de tes intérêts matériels que de l'étude de la Loi, et sois humble devant tout le monde.

Les contemporains comme la postérité louaient hautement la science, et le caractère de Meïr. Son collègue José le dépeignit à ses compatriotes de Sépphoris comme un homme d'une ardente piété, et d'une moralité élevée. Un proverbe disait qu'il suffisait de toucher au Bâton de Meïr pour acquérir la science. Dans son ardeur d'accroître son savoir, il entrait en relations même avec des personnes contre lesquelles régnaient certains préjugés, il allait jusqu'à fréquenter l'apostat et délateur Ahèr, et comme on lui reprochait d'avoir des rapports avec un homme aussi méprisable, il répondait sous la forme sentencieuse qu'il affectionnait : Il se présente sous ma main une grenade savoureuse, je mange la chair et je jette la pelure. Un jour de sabbat, il accompagna à pied Ahèr qui était à côté de lui à cheval, et les deux savants s'avançaient ainsi, en discutant sur l'interprétation de quelques passages dei la Bible. Tout à coup Ahèr dit à son compagnon : Meïr, tu ne peux pas aller plus loin, c'est ici qu'il faut s'arrêter le sabbat (à une distance de 2.000 coudées), retourne sur tes pas. Mer lui répliqua : Retourne, toi aussi. — Même s'il y a miséricorde à tous les péchés, répondit Ahèr, mes fautes à moi ne me seront jamais pardonnées, Dieu m'a accordé tous les dons de l'esprit et je les ai employés pour le mal. Quand plus tard Ahèr tomba malade, Meïr alla le voir et le pressa de faire pénitence ; il se flatta de l'avoir amené au repentir avant sa mort. Une légende ajoute que Meïr étendit son manteau sur la tombe d'Ahèr, d'où montait une colonne de fumée, et prononça ces paroles, imitées d'un verset de Ruth : Reste couché ici-bas dans la nuit ; lorsque brillera l'aurore de la béatitude, le Dieu de miséricorde te délivrera, s'il ne te sauve pas, c'est moi qui serai ton rédempteur.

Meïr fréquentait beaucoup un philosophe païen, probablement Euonymos de Gadara. Les docteurs, étonnés qu'un gentil connût le judaïsme, disaient que Dieu avait communiqué de sa sagesse aux deux plus grands philosophes de la gentilité, à Biléam et à Euonymos, afin qu'ils pussent instruire les peuples. Euonymos ayant perdu ses parents, Meïr lui rendit visite pour lui exprimer ses condoléances. Ce docteur émit, du reste, cette opinion qu'un païen qui étudiait la Tora avait autant de mérite qu'un grand prêtre juif, car il est dit dans l'Écriture sainte : Tels sont les commandements que l'homme doit observer pour vivre ; et le terme homme comprend tout le monde, israélites et païens. Il ne faudrait cependant pas conclure de ces paroles que Meïr estimait plus haut l'étude de la Loi que la possession de la nationalité juive, car il déclara que ceux qui demeuraient en Judée et parlaient la langue sacrée seraient récompensés dans l'autre vie. Par suite de ses relations avec des savants non juifs, Meïr paraît s'être familiarisé avec le stoïcisme, qui était à cette époque la philosophie dominante chez les lettrés romains. Mais le mérite que les stoïciens attribuaient à leur doctrine, Meïr l'attribuait à la Tora : il prétendait qu'elle aidait l'homme à marcher vers la perfection et à atteindre l'idéal. Celui qui étudie la Tora pour elle-même, dit-il, acquiert de nombreux avantages : il est aimé de tous, il aime Dieu et les hommes, devient pieux et modeste, juste, intègre et loyal, s'éloigne du péché, se rapproche de la vertu, gagne l'estime et le respect de ses semblables, supporte les offenses, pardonne les injures et s'élève au-dessus du reste des hommes. Tel était pour Meïr l'idéal du sage.

Meïr suivait dans son enseignement la méthode de dialectique d'Akiba ; admettant comme définitives les règles d'interprétation formulées par ses

prédécesseurs, il s'en servait aussi bien pour établir que pour abolir certaines pratiques. Ses contemporains racontent qu'on ne pouvait jamais connaître exactement, dans les controverses, l'opinion personnelle de Meïr, ce docteur se plaisant à soutenir avec une égale force de logique le pour et le contre de chaque proposition. Il poussait la dialectique à un tel degré de raffinement qu'il arrivait parfois à modifier totalement le sens de prescriptions clairement définies par la Tora. Il est difficile aujourd'hui de savoir s'il employait ce procédé pour faire admirer les finesses d'un esprit souple et fertile, ou simplement pour éclairer d'un jour plus vif la question en discussion ; ses contemporains eux-mêmes n'osèrent pas se prononcer sur les motifs qui le guidaient dans l'emploi de cette méthode de sophiste. Beaucoup de ses collègues blâmaient ce système, qui non seulement n'aidait pas à la découverte de la vérité, mais faussait l'intelligence des disciples. Un des élèves de Meïr, Symmachos ben José, s'était approprié et avait exagéré la méthode du maître. On disait de lui qu'il était un raisonneur assez subtil pour discuter indéfiniment sur n'importe quelle question, mais qu'il n'était pas capable d'en indiquer une solution convenable. Après la mort de Meïr, on exclut de l'école plusieurs de ses disciples, entre autres Symmachos, parce qu'ils sacrifiaient l'enseignement de la Loi au stérile plaisir de briller.

Les décisions juridiques de Meïr se distinguent par un caractère particulier de rigoureuse sévérité. En voici quelques-unes. Le mariage de celui qui constitue à sa femme une dot inférieure à celle qu'on donne d'habitude (deux mines pour une jeune fille et une mine pour une veuve) est une union immorale, parce que le mari a toute facilité pour payer une somme aussi modique et, conséquemment, pour répudier sa femme. — Celui qui introduit la moindre modification dans la formule établie par la Loi pour l'acte de divorce rend cet acte nul, et les enfants issus d'un nouveau mariage contracté par la femme répudiée sont considérés comme adultérins. — Ayant appris que des Samaritains qui avaient été contraints, sous le règne d'Adrien, d'observer la religion païenne continuaient à adorer des idoles, il interdit l'usage du vin de tous les Samaritains. — Pour certains délits peu graves, tels que le prêt à intérêt, il était d'avis d'infliger aux coupables une forte amende ; il voulait, par exemple, que le prêteur fût condamné à perdre capital et intérêts. Les aggravations qu'il introduisit dans la législation ne furent acceptées ni par ses contemporains ni par la postérité. Meïr était surtout très sévère pour lui-même, à tel point que, même dans les cas où il n'était pas d'accord avec ses collègues, il n'enfreignait jamais leur défense.

Meïr ne continua pas seulement l'œuvre d'Akiba par sa méthode d'enseignement, il reprit également le travail que son maître avait commencé pour coordonner les différentes lois religieuses. Il groupa les mischnot non pas d'après leur étendue, mais d'après leur contenu ; il rangea méthodiquement et par ordre de matières les halakot éparpillées au hasard et par fragments dans le recueil d'Akiba. Il n'avait cependant nullement la prétention d'imposer son recueil aux différentes écoles ; chaque docteur était libre d'enseigner les halakot dans la forme et dans l'ordre qu'il lui plaisait de choisir. Ce docteur savait rendre son enseignement vivant et attrayant ; ses conférences étaient toujours suivies par un grand nombre de disciples. Il remplaçait de temps à autre l'étude aride des questions juridiques

par l'explication des aggadot, qu'il rendait souvent compréhensibles à son auditoire à l'aide de fables qu'il composait pour cet objet. Son école et sa résidence se trouvaient probablement à Emmaüs, près de Tibériade ; il se rendait sans doute à Uscha toutes les fois que le Sanhédrin avait à délibérer sur une question importante. Ses rapports avec le patriarche Simon étaient très tendus ; cette circonstance l'engagea à quitter la Judée pour retourner dans son pays natal, en Asie Mineure.

Un collègue de Meïr, Simon ben Yohaï, de la Galilée, était doué, comme lui, d'une intelligence remarquable, mais il possédait des connaissances moins variées. C'est à tort que ce docteur passe pour un thaumaturge et un mystique, et qu'on lui attribue la création de la Kabbale. Sa vie est peu connue ; l'histoire en sait cependant assez pour pouvoir affirmer qu'il n'avait rien d'un mystique ou d'un rêveur, qu'il était au contraire d'un caractère froid et sensé. Sa jeunesse est enveloppée d'une complète obscurité, et lorsqu'il revint en Palestine avec ses collègues, dont il avait partagé l'exil pendant les persécutions d'Adrien, son activité personnelle se confondit avec les efforts communs tentés par le Sanhédrin d'Uscha pour réorganiser le judaïsme. Autant Yohaï paraît avoir été en crédit auprès des autorités romaines, autant son fils Simon était haï d'elles et les haïssait. Accusé par le gouverneur d'avoir médit de la puissance romaine, il fut condamné à la peine capitale. Il échappa à la mort par la fuite, et c'est ce fait qui a donné naissance aux nombreuses légendes qui se sont formées autour du nom de Simon. Cependant, ni ses décisions juridiques, ni ses sentences, ni ses controverses, n'indiquent un esprit rêveur ; il suit au contraire dans son enseignement une méthode qui est tout l'opposé du mysticisme. Ainsi, il explique d'une façon simple et naturelle les prescriptions de la Tora, et ce sont ces explications qui lui servent de point de départ pour déduire de ces prescriptions des lois nouvelles. Cette méthode est certainement plus rationnelle que le système d'Akiba, qui rattachait les nouvelles lois qu'il formulait à des mots, à des syllabes ou à des lettres qui lui paraissaient superflues dans la Tora. Voici un exemple de la façon de raisonner de Simon. La Bible défend d'une manière générale d'opérer une saisie judiciaire chez une veuve. Simon n'applique cette défense qu'à une indigente ; il estime qu'il n'est pas nécessaire de procéder avec les mêmes ménagements à l'égard d'une veuve qui est riche. — Simon était un des rares docteurs qui n'avaient ni métier, ni commerce ; il était le seul de son temps qui se consacrât exclusivement à l'étude de la Loi. Il était établi et enseignait à Tekoa, en Galilée. De nombreux disciples fréquentaient son école, et, comme il survécut à tous ses collègues, son autorité s'étendit au loin et ses décisions tarent adoptées par la génération suivante.

Un des docteurs les plus aimés de cette époque était Juda ben Ilaï. Sa modestie, sa souplesse et son éloquence lui acquirent une grande influence, et il parvint à produire une certaine détente dans les relations entre les Romains et les Judéens. Aussi fut-il surnommé le prudent, ou encore le premier des orateurs. Il n'avait aucune fortune, il vivait d'un métier. Ses sentences favorites étaient que le travail honore l'ouvrier, et que celui qui ne fait pas apprendre un métier à son fils l'enrôle parmi les malfaiteurs. Son enseignement ne se distinguait par aucun trait particulier. — José ben Halafta exerçait également un métier, comme Juda ben Ilaï,

et même un métier infime, il était corroyeur. Ce docteur s'appliquait surtout à recueillir les documents de l'histoire juive, et laissa, sous le nom de Suite de faits historiques (Seder olam), une chronique qui va depuis la création du monde jusqu'à la guerre de Barcokeba. Dans l'histoire biblique, il s'efforce de déterminer les dates, d'élucider les passages obscurs et de combler les lacunes à l'aide des traditions. A partir de l'époque d'Alexandre le Grand, la chronique de José présente un intérêt très vif, elle donne sur les événements des informations très sûres, mais malheureusement trop concises. — On sait peu de chose sur les autres disciples d'Akiba. — Outre les écoles de Galilée, il en existait encore d'autres, tout au sud de la Judée qui suivaient la méthode d'Ismaël, mais qui végétaient dans l'isolement. On ne connaît que deux docteurs de cette région, Josia et Jonathan.

A cette époque, vivait également en Judée Nathan, de Babylonie, fils de l'exilarque, une des figures les plus originales de ce temps. On ne sait pas s'il commença ses études en Judée ou dans la Babylonie, on ne connaît pas mieux les motifs qui l'ont engagé à renoncer à la situation élevée qu'il occupait dans son pays natal pour se rendre en Palestine. Nathan a surtout laissé le renom d'un jurisconsulte émérite, et ce fut probablement sa profonde connaissance du droit juif, ou peut-être son origine princière, qui le fit nommer à Uscha à la vice-présidence du Collège. — Parmi les docteurs établis en dehors de la Palestine, on peut citer Juda ben Batyra, de Nisibis, qui, sans doute, recueillit dans sa maison les fugitifs de la Judée ; Hanania, neveu de Josua, à Nahar-Pakod, que son oncle envoya en Babylonie pour l'arracher à l'influence des judéo-chrétiens, et enfin Mattia ben Harasch, à Rome, qui, le premier, enseigna la Loi en Europe.

Les juifs de Rome et, en général, tous les juifs disséminés en Europe étaient encore incapables d'agir de leur propre initiative, ils avaient besoin de la direction de la mère patrie. Comme ils venaient de pays de langue grecque, d'Alexandrie ou de l'Asie Mineure, ils continuaient à parler la langue de ces pays, ils ignoraient pendant longtemps la langue hébraïque et négligeaient totalement l'étude de la Loi. Les juifs de Rome se divisaient en six communautés et avaient six synagogues, la synagogue des Augustins, celle des Agrippine, celle du champ de Mars ou des Campiens, celle du faubourg de Sabura, celle de Volumnius, et enfin celle des Éléens. Chacune d'elles avait à sa tête un chef qui portait un titre grec, celui de Archisynagogue, Archon ou bien Guérusarque, il n'était désigné que rarement sous le titre romain de père de la synagogue. Les inscriptions que les Judéens gravaient sur les monuments funéraires étaient également en grec, et cela non seule-meut à Rome, mais aussi dans les autres villes de l'Italie, à Brescia, à Capoue, à Naples, etc. Les différentes communautés juives de l'Italie continuaient à recevoir l'impulsion religieuse du Collège établi en Palestine ; ce dernier déléguait auprès d'elles des envoyés (apostoli) qui leur faisaient connaître les nouvelles mesures que décrétaient les docteurs palestiniens et qui recueillaient en même temps les subsides destinés à l'entretien des écoles et du patriarcat. Ces messagers formaient en quelque sorte le trait d'union entre l'autorité centrale de la Palestine et les communautés du dehors.

Pendant que les docteurs de la Galilée s'appliquaient à réveiller le sentiment national dans le cœur des Judéens, à réorganiser le Sanhédrin, à fixer la loi orale afin de la défendre contre l'oubli et d'en faciliter l'enseignement, les Judéens de Babylonie faillirent rompre l'unité du judaïsme ; ils voulurent organiser des communautés indépendantes de la Palestine. La prudence et l'habileté du patriarche Simon II, fils de Gamaliel, empêchèrent que cette scission ne se produisit. Hanania qui, comme on l'a vu plus haut, s'était rendu en Babylonie sur les instances de son oncle Josua, essaya de constituer un centre religieux dans sa nouvelle patrie. Il organisa à Nahar-Pakod, probablement dans le voisinage de Nehardea, une sorte de Sanhédrin dont il prit la présidence ; un certain Nehunyam paraît avoir été le vice-président de cette assemblée. Les communautés babyloniennes, qui dépendaient jusque-là des autorités religieuses de la Judée et que l'affaiblissement des écoles de ce pays menaçait de laisser sans direction, saluèrent avec bonheur l'établissement d'un Sanhédrin en Babylonie, elles acceptaient ses décisions avec un joyeux empressement. Hanania déterminait les années embolismiques et fixait les dates des fêtes absolument comme le faisaient les docteurs de la Judée. Mais lorsque le Collège fut reconstitué à Uscha, il ne pouvait pas laisser subsister à côté de lui une autorité qui menaçait de diviser les Judéens et de provoquer la formation d'un judaïsme oriental et d'un judaïsme occidental. Pour prévenir cette rupture, le patriarche Simon II envoya auprès de Hanania deux délégués, Isaac et Nathan, avec une lettre très habile qui portait cette suscription particulièrement flatteuse : À Sa Sainteté Hanania. Cette qualification surprit très agréablement le président du Sanhédrin de Babylonie, il accueillit les docteurs palestiniens avec une grande cordialité et les présenta avec des paroles élogieuses à la communauté. Une fois assurés des sympathies de la foule, les délégués firent connaître le but de leur voyage. Pendant un office à la synagogue, l'un d'eux lit dans la Tora : Telles sont les fêtes de Hanania (au lieu de : les fêtes de Dieu) ; l'autre modifia ainsi un passage des Prophètes : La loi sort de Babylone et la parole de Dieu de Nahar-Pakod (au lieu de : sort de Sion et de Jérusalem). Les assistants comprirent par ces changements ironiques qu'il était contraire à la Loi et dangereux pour l'unité du judaïsme de laisser subsister en Babylonie un Sanhédrin indépendant de la Palestine, et ils furent saisis de remords. Hanania s'efforça d'effacer l'impression produite par les docteurs en essayant de les rendre suspects à la communauté ; ce fut en vain. Isaac et Nathan, s'adressant alors directement aux assistants, leur dirent que la constitution d'un Sanhédrin en Babylonie était aussi illégale que la construction d'un autel dont Hanania et Nehunia seraient les prêtres, et qu'elle équivalait à la renonciation au culte d'Israël. Hanania répliqua à ces déclarations en mettant en doute la légitimité de l'autorité du Sanhédrin palestinien, dont les membres étaient, d'après lui, des hommes sans grande valeur. Là-dessus, les délégués lui répondirent : Ceux qui étaient petits du moment où tu les as quittés ont grandi. Hanania ne cessa de lutter contre les délégués que sur le conseil de Juda ben Bathyra, de Nisibis, qui l'engagea à se soumettre sans conditions au Sanhédrin de la Terre Sainte. Hanania envoya immédiatement des courriers dans les communautés voisines pour contremander les ordres qu'il avait donnés au sujet de la fixation des fêtes. Ainsi finit le Sanhédrin de la Babylonie.

Sur ces entrefaites, éclata au sein du Collège d'Uscha une querelle qui faillit avoir les mêmes conséquences que la discussion de Gamaliel et de Josua. Simon voulait entourer la dignité de patriarche d'une étiquette plus pompeuse, et abolir l'égalité qui avait régné jusqu'alors entre les différents dignitaires du Collège. En l'absence du vice-président, Nathan, et de l'orateur de l'Assemblée, Meïr, il établit une nouvelle hiérarchie qui le plaçait, en sa qualité de président, bien au-dessus de tous les autres membres du Collège. Auparavant, la foule qui assistait à une séance publique du Sanhédrin était tenue de se lever à l'entrée du président ainsi qu'à l'entrée des autres membres du bureau, et elle ne pouvait se rasseoir que lorsqu'elle en avait reçu l'autorisation. Dorénavant, cet honneur ne devait plus être rendu qu'au patriarche ; pour le vice-président, le premier rang seul de l'auditoire se lèverait. Lorsque Nathan et Meïr remarquèrent, à leur retour, les nouvelles dispositions prises par Simon, ils s'entendirent secrètement entre eux pour essayer de le faire destituer. Ils résolurent de lui soumettre quelques questions ardues de casuistique, de l'embarrasser de leurs objections, de montrer à l'assemblée son infériorité dans les controverses juridiques et de le faire déclarer indigne de la fonction qu'il occupait. Il parait même qu'il était déjà entendu que Nathan, qui descendait de la famille de l'exilarque et, conséquemment, de la maison de David, serait élevé à la dignité de patriarche, et que Meïr serait nommé son suppléant. Ce plan fut divulgué à Simon, qui se défendit avec tant d'habileté qu'il parvint à faire exclure ses deux adversaires du Sanhédrin. Ces derniers, qui étaient probablement les docteurs les plus savants du Collège, se vengèrent de cette mesure en demandant fréquemment par écrit à leurs anciens collègues de les éclairer sur certains points obscurs de casuistique. Ces demandes mettaient parfois le Collège dans un cruel embarras, et José fut un jour amené à faire cette remarque : Nous sommes dans l'école, et nos maîtres sont dehors. Plus tard, Nathan et Meïr furent réintégrés dans leur dignité; mais, sur les instances de Simon, les lois qu'ils formulaient n'étaient pas promulguées en leur nom. Nathan se réconcilia plus tard avec le patriarche; Meïr persista dans son opposition. Simon proposa alors de le frapper d'excommunication. Meir protesta contre cette proposition en s'en référant à une loi établie par le Sanhédrin d'Uscha et en vertu de laquelle aucun membre du Collège ne pouvait être excommunié. Je ne tiendrai aucun compte, dit-il, de l'anathème que vous prononcerez contre moi tant que vous ne m'aurez pas fait savoir à qui, pour quel motif et sous quelle condition cette punition peut être appliquée. Il est probable qu'il cessa à partir de ce moment d'assister aux séances du Collège. Il se rendit plus tard en Asie Mineure. Il est possible que le patriarche l'envoya dans ce pays, en apparence comme délégué, mais en réalité pour l'éloigner de la Palestine. Il mourut en Asie Mineure. Avant sa mort, il prononça ces paroles, qui impliquaient un blâme contre ses collègues : Annoncez aux habitants d'Israël que, par suite du message dont j'ai été chargé, je suis mort dans un pays étranger. Conformément à sa dernière volonté, il fut enterré dans un port de mer.

Le patriarcat de Simon était souvent attristé par les vexations et les persécutions que les Romains infligeaient aux Judéens. Le puissant vainqueur faisait sentir aux malheureux vaincus le poids de son despotisme et de son orgueil hautain. Nos ancêtres, dit Simon, n'ont connu les souffrances que de nom, nous, au contraire, nous y sommes soumis depuis des jours, des années, et de longues

périodes ; plutôt qu'eux, nous aurions le droit de nous montrer impatients. Si nous voulions inscrire, comme eux, le souvenir de nos jours de deuil et de nos rares moments de tranquillité, le plus grand rouleau ne pourrait y suffire. L'arrogance des Romains, d'une part, et, d'autre part, la ténacité des Judéens, que les plus sanglantes défaites n'avaient pu faire renoncer à l'espoir de reconquérir la liberté, paraissent avoir donné naissance en Judée à un nouveau soulèvement dans la dernière année d'Antonin le Pieux (vers le printemps de 161), mais on ne possède aucune information sur cet événement. Cette levée de boucliers semble avoir eu lieu à l'époque oh les Parthes se préparaient à se rendre complètement indépendants de Rome. Malgré les nombreuses déceptions que leurs espérances avaient déjà subies, les Judéens continuaient à compter sur l'appui des Parthes pour secouer le joug de leurs maîtres. Simon ben Yohaï, ennemi implacable des Romains, disait : Si tu vois un coursier Parthe attaché à un tombeau du pays d'Israël, tu peux espérer dans la venue du messie.

Il est probable que le gouverneur de la Syrie étouffa cette tentative de rébellion avant l'arrivée des Parthes. La guerre Parthe, qui se prolongea pendant plusieurs années (161-165), éclata seulement après la mort d'Antonin le Pieux, au moment où, par suite des dispositions prises par Adrien, les Romains avaient pour la première fois deux empereurs à leur tête, le philosophe Marc-Aurèle Antonin et le libertin Lucius Verus Commode. Au début de la campagne, les Parthes, commandés par leur roi, Vologuèse, s'avancèrent jusqu'en Syrie, battirent le gouverneur de cette province, Atidius Cornélien, qui venait peut-être de dompter la rébellion des Judéens, mirent les légions en fuite et occupèrent ce pays. Le deuxième empereur, Verus, se rendit en toute bâte en Orient avec de nouvelles troupes. Ses généraux, qui étaient de vaillants et habiles guerriers, livrèrent plusieurs batailles aux Parthes et parvinrent à les vaincre, pendant que lui-même s'adonnait, à Antioche, à Laodicée et à Daphné, à la plus grossière débauche.

Les Judéens ne prirent pas une part directe à cette dernière guerre, mais ils témoignèrent ouvertement de leurs sympathies pour les alliés. Verus les en châtia en les persécutant. Il leur enleva d'abord leur juridiction ; on ne sait pas s'il abolit totalement leur juridiction civile, ou s'il interdit seulement la nomination de juges juifs. Ensuite, il soumit les membres du Sanhédrin à une surveillance très rigoureuse. Un jour, on rapporta aux autorités romaines une conversation que Juda, José et Simon ben Yohaï avaient tenue, à ce qu'il semble, dans une séance publique à Uscha, sur la politique impériale. Juda, qui comprenait les dures nécessités de la situation, avait mis en relief les qualités des Romains : Ce peuple, avait-il dit, a exécuté des travaux considérables ; il a bâti des villes avec d'immenses marchés, construit des ponts et établi des bains pour le bien de tous. José avait gardé le silence, mais Simon ben Yohaï avait répliqué avec colère : Toutes les actions des Romains sont inspirées par l'égoïsme et la cupidité ; dans les villes, ils entretiennent des maisons de débauche ; dans les bains, ils se livrent aux orgies, et pour les ponts ils font payer un droit de péage. On assure qu'un prosélyte, Juda, communiqua cet entretien aux Romains. Juda ben Ilaï, qui avait glorifié les Romains, en fut récompensé ; José, qui s'était tu, fut exilé à Laodicée, et Simon ben Yohaï, le censeur, fut condamné à mort.

L'empereur Lucius Verus prit encore d'autres mesures contre les Judéens ; on raconte qu'il renouvela contre eux les décrets d'Adrien. Il leur interdit, sous peine de mort, d'observer le repos du sabbat et de circoncire leurs fils, et il défendit avec une rigueur toute particulière aux femmes juives de prendre des bains de purification. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux à ce moment, c'est qu'un des docteurs les plus instruits (José) étant exilé et un autre non moins savant (Simon ben Yohaï) étant mis au ban de l'empire, le Collège, dont l'autorité religieuse s'étendait sur tout le judaïsme et qui avait son siège à Uscha, fut obligé de se dissoudre.

Cette période de persécutions ne dura heureusement pas longtemps. On rapporte, en effet, que Simon ben Yohaï, qui s'était enfui après sa condamnation à mort et s'était caché dans une caverne, en put sortir au bout de quelques années sans être inquiété par les autorités romaines. De nombreuses légendes se sont formées autour du séjour que Simon ben Yohaï fit dans cette caverne. Voici à quoi paraît se réduire la réalité. Ce docteur n'eut pendant plusieurs années d'autre nourriture, dans sa cachette, que des caroubes, ce qui nuisit beaucoup à sa santé. Un jour, il apprit que quelque heureux événement avait favorablement modifié la situation des Judéens, — il est à supposer que ce fut la mort de l'empereur Lucius Verus (169), — Simon quitta alors sa caverne et se rendit à Tibériade, où il prit des bains pour rétablir sa santé ; il y guérit. Pour témoigner sa reconnaissance envers les eaux bienfaisantes de cette ville, il déclara que Tibériade, où aucun Juif pieux ne voulait s'établir pendant des siècles, était une cité pure et pouvait être habitée par les plus rigoureux observateurs de la Loi. Ce n'est qu'à partir de cette époque que Tibériade devint réellement une ville juive.

Les lois édictées par Lucius Verus contre les Judéens ne disparurent pas immédiatement avec cet empereur, Simon ben Yohaï fut envoyé à Rome auprès de Marc-Aurèle pour en obtenir l'abolition. Il se fit accompagner dans ce voyage par le fils de José, Éléazar, qui savait probablement parler le latin. La légende, qui suit chacun des pas de Simon, rattache à ce voyage à Rome une aventure merveilleuse. Elle raconte que ce docteur délivra la fille de l'empereur, nommée Lucilla, du démon Bartholomaion dont elle était possédée, et que l'empereur reconnaissant lui permit d'enlever des archives de l'État les documents qui lui conviendraient ; il y prit et détruisit les édits rendus contre les Juifs. Cette légende paraît reposer sur un fait réel. Éléazar ben José, le compagnon de Simon, se vanta, en effet, d'avoir vu à Rome les vases du temple, le diadème du grand prêtre et le rideau du Saint des Saints que Titus avait emportés de Jérusalem en guise de trophées. Il ne fut certainement autorisé que par faveur spéciale à examiner tous ces objets. Il ne faudrait cependant pas en conclure que Marc-Aurèle était l'ami des Judéens. On verra plus loin qu'il se montra, au contraire, plus sévère pour eux que son prédécesseur. Il est possible que les Judéens, dont la haine pour Rome était toujours vivace et qui prenaient part avec empressement à toutes les guerres qui pouvaient affaiblir la puissance de leurs maîtres détestés, aient aidé le prétendant au trône, Avidus Cassius, dans sa lutte contre Marc-Aurèle, et que ce dernier les en ait châtiés en les traitant avec une grande rigueur.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre V — Patriarcat de Juda le Saint. Dernière génération des Tannaïtes — (170-220)

La dernière génération des Tannaïtes eut un remarquable trait de ressemblance avec la première. De même que celle-ci s'était incarnée tout entière dans Johanan ben Zaccaï, de même la dernière génération fut personnifiée par un des docteurs de cette époque, Juda. Johanan avait formé de nombreux disciples qui, à leur tour, avaient fondé des écoles dont chacune suivait une direction spéciale et une méthode particulière. La tradition avait été ainsi soumise à des interprétations diverses. Le patriarche Juda Ier, fils de Simon II, fondit de nouveau les différentes doctrines en une seule et mit ainsi fin à l'activité des Tannaïtes. Juda était sans conteste le docteur le plus illustre de son temps, il occupe une place considérable dans l'histoire du judaïsme. Vivant à une époque néfaste pour les Judéens (il est né vers 135 et mort vers 210), il se distingua, dès sa jeunesse, par son intelligence remarquable, sa maturité d'esprit et sa pénétration, et il occupa de bonne heure le premier rang parmi ses condisciples. Il ne se contenta pas de suivre les leçons d'un seul maître, il fréquenta plusieurs écoles, comme s'il avait pressenti qu'il devrait recueillir un jour les opinions les plus divergentes et clore les débats juridiques des Tannaïtes.

Juda fut élevé à la dignité de patriarche après la mort de son père et à l'époque où la mort de l'empereur Verus mit tin aux persécutions dont souffraient les Judéens (vers 170). Il possédait des richesses immenses ; on disait que ses étables seules avaient plus de valeur que tous les trésors du roi de Perse. Il vivait néanmoins très simplement, et il consacrait sa fortune à subvenir aux besoins des nombreux disciples qui affluaient de la Palestine et du dehors pour suivre ses leçons. Pendant l'effroyable famine qui sévit, en même temps que la peste, sous le règne de Marc-Aurèle, dans tout l'empire romain, le prince juif distribua des vivres parmi les nécessiteux. Il résolut d'abord de n'accorder aucun secours aux hommes ignorants et grossiers et de ne venir en aide qu'à ceux qui s'occupaient de l'étude de la Loi. Mais quand son disciple Jonathan ben Amram, qui craignait de tirer le moindre profit matériel de ses connaissances religieuses, lui eut dit ces paroles : Nourris-moi non pas pour me récompenser de ce que j'étudie la Tora, mais comme on nourrit un corbeau affamé, Juda reconnut qu'il avait tort d'imposer des limites à sa bienfaisance, et il répartit immédiatement des secours entre tous ceux qui en avaient besoin. Dans une autre occasion encore, Juda obéit d'abord à un premier

mouvement de mauvaise humeur et revint après réflexion à des sentiments plus généreux. Les filles de l'apostat Ahèr, qui étaient dans le besoin, lui demandèrent de les secourir ; il les repoussa d'abord en leur disant que les orphelins d'un apostat ne méritent aucune pitié. Sur leur observation que leur père s'était consacré pendant de nombreuses années à l'étude de la Loi, Juda se rependit de ses paroles blessantes et accueillit leur demande.

Supérieur à tous ses collègues par sa fortune et ses connaissances juridiques, Juda réussit facilement à faire conférer au patriarche une autorité sans contrôle et à lui faire octroyer tous les privilèges que possédait auparavant le seul Collège. Après qu'Uscha eut perdu son importance, le siège de l'académie et du Sanhédrin fut d'abord transféré, du temps de Juda, à Bet-Schearim, au nord-est de Sepphoris, et plus tard à Sepphoris même. Le patriarche choisit cette dernière ville pour son air pur et son climat salubre; il espérait pouvoir s'y guérir d'un mal dont il souffrit très longtemps. Il semble qu'à Sepphoris était également établi un grand Conseil de soixante-dix membres, chargé de se prononcer sur les questions religieuses. Mais le Collège professait un tel respect pour Juda qu'il lui accorda plein pouvoir pour prendre à lui seul telle décision qui lui paraîtrait convenable. On lui accorda même ou il se fit accorder l'importante prérogative d'élever les disciples au grade de juge et de docteur ; il pouvait conférer ces titres sans en délibérer préalablement avec le Collège, tandis que ce dernier était obligé d'en référer à Juda. La nomination des chefs religieux des communautés, des juges et des membres du Collège dépendait donc de la volonté du patriarche. Du temps de Juda, il n'y eut plus au Collège ni vice-président (Ab-Bet-Din), ni orateur public (Haham). Juda, le prince (Hanassi), était tout ; il avait presque le pouvoir d'un pape. Le Sanhédrin s'était affaibli lui-même, il n'avait plus qu'une apparence de vie ; le patriarche seul faisait tout. Le respect dont jouissait Juda lui valut le surnom de rabbi, comme s'il eût été le représentant par excellence de la Loi.

Juda étendit encore son autorité en décrétant que nul docteur, quelque savant qu'il fût, n'avait le droit de statuer sur des questions religieuses à moins qu'il n'y fût autorisé par le patriarcat. Cette mesure obligea les communautés juives, palestiniennes ou autres, à s'adresser au patriarche quand elles avaient besoin de fonctionnaires religieux, de juges on d'instituteurs. Ainsi, les habitants de Simonias, ville située au sud de Sepphoris, demandèrent à Juda de leur envoyer un homme qui pût à la fois prêcher, remplir la fonction de juge, surveiller la synagogue, rédiger les contrats civils et religieux, instruire la jeunesse, en un mot, soigner toutes les agraires de la communauté. Le patriarche leur recommanda son meilleur disciple, Lévi ben Sissi. Deux autres disciples de Juda, Raba Bar Hana, de Kafri, et Abba Areka, tous deux Babyloniens, durent également demander préalablement l'autorisation du patriarche pour avoir le droit de statuer sur des questions religieuses ou juridiques dans leur pays. Un seul dignitaire juif occupait une situation aussi élevée que le patriarche, c'était l'exilarque, en Babylonie. Ce dernier avait même une supériorité considérable sur Juda, il était nommé et soutenu par les autorités Parthes, tandis que les Romains toléraient à peine l'existence du patriarcat.

Juda était d'une susceptibilité excessive, il traitait avec la plus grande rigueur les élèves à qui il arrivait, ne fût-ce qu'en plaisantant et sans intention coupable, de le froisser dans son amour-propre. Il recommanda, sur son lit de mort, à son fils de se montrer très sévère pour les disciples, c'est, ce qu'il fit, du reste, lui-même pendant qu'il occupait le patriarcat. Parmi les nombreux Babyloniens qui fréquentaient l'académie de Sepphoris, se trouvait un savant nommé Hiyya (abréviation d'Ahiyya), dont les contemporains louaient la rare intelligence, les mœurs austères et le zèle infatigable à instruire le peuple. Juda lui-même avait pour Hiyya la plus grande estimé ; il disait de lui : L'homme aux conseils sages est venu me voir des région fontaines. Et cependant, il ne lui pardonna pas une légère plaisanterie que Hiyya se permit à son égard dans les circonstances suivantes. Juda dit un jour : Si l'exilarque Huna venait en Judée, je ne pousserais certes pas l'abnégation au point de me dépouiller en sa faveur de la dignité dont je suis revêtu, mais je lui rendrais de grands honneurs parce qu'il descend, par la lignée masculine, de la maison de David. Quand Huna fut transporté, après sa mort, en Judée, Hiyya dit au patriarche : Huna arrive. À ces mots, Juda pâlit ; quand il eut appris qu'il s'agissait du cadavre de Huna, il punit son disciple de sa plaisanterie en lui défendant de se présenter devant lui pendant trente jours. Il infligea également une punition à un autre de ses disciples, Simon Bar-Kappara, qui avait froissé sa susceptibilité. Bar-Kappara joignait à des connaissances juridiques très étendues un esprit pétillant et caustique et un certain talent poétique. Ce qui reste des poésies de Bar-Kappara montre que ce savant maniait la langue hébraïque, rajeunie par de nombreux néologismes, avec élégance et habileté. Il avait également composé des fables, elles sont toutes perdues. Un jour, en joyeuse compagnie, le malicieux Bar-Kappara se permit de faire rire de Bar-Eleasa, le gendre riche, mais vaniteux et ignorant, du patriarche Juda. Tous les assistants ayant adressé des questions à Juda, excepté Bar-Eleasa, Bar-Kappara poussa ce dernier à faire comme les autres ; il l'engagea à soumettre à la sagacité de son beau-père une énigme, qu'il lui indiqua. Cette énigme, dont la vraie solution n'est pas encore connue aujourd'hui, contient, selon toute apparence, des allusions ironiques à des membres de la famille du patriarche ; en voici à peu près le texte :

Elle regarde du haut du ciel, se montre bruyante dans la maison et effraie tous les êtres ailés ; les jeunes la voient et se cachent, les vieillards se lèvent et restent debout, les fuyards s'écrient oh ! oh ! et ceux qui tombent dans le piège sont pris par leur propre faute.

Bar-Eleasa proposa naïvement cette énigme à Juda. Celui-ci s'aperçut probablement au sourire de Bar-Kappara qu'il s'agissait d'une plaisanterie qu'on voulait faire à son gendre, et il dit d'une voix courroucée à Bar-Kappara : Je ne te reconnaîtrai pas comme docteur. En effet, Bar-Kappara n'obtint jamais l'ordination. Un autre disciple, Mar-Samuel, qui était un des savants les plus célèbres de la Babylonie, et dont les soins et l'habileté guérirent Juda de sa longue et douloureuse maladie, ne put non plus être ordonné docteur. Juda voulut un jour s'excuser auprès de Samuel de ne lui avoir pas accordé l'ordination. Samuel répondit en riant que cela avait été arrêté ainsi dans le livre d'Adam. Il y est écrit, dit-il, que j'aurai le titre de savant, mais non celui de rabbi, et que je guérirai ta

maladie. — Un autre Babylonien, Hanina, qui fut compté plus tard parmi les autorités religieuses de son temps, fit remarquer un jour à Juda qu'il n'avait pas bien prononcé un mot des Prophètes. Qui t'a dit que ce mot doit être prononcé autre-ment ? demanda le patriarche. — Hamonuna de Babylonie, répliqua Hanina. — Quand tu le reverras, lui dit Juda, tu lui annonceras que je t'ai donné le titre de savant. Le patriarche indiqua par là qu'il n'élèverait jamais Hanina au grade de docteur. Cette susceptibilité formait le côté faible de Juda, elle avait peut-être son origine dans la santé débile du patriarche; néanmoins, ego irritait parfois les disciples, mais ceux-ci vénéraient trop Juda pour manifester tout haut leur mécontentement. Le vin délia cependant un jour les langues, et, à un banquet, les fils jumeaux de Hiyya, Juda et Hiskiyya, exprimèrent ouvertement ce que leurs camarades pensaient tout bas : Le Messie ne pourra venir, dirent-ils, que lorsque les deux maisons princières d'Israël, le patriarcat en Palestine et l'exilarcat en Babylonie, auront disparu.

Juda mit à profit le pouvoir presque absolu dont il jouissait pour supprimer certaines pratiques que le temps avait consacrées, mais que la nouvelle situation des Judéens rendait très difficiles à observer. Il semble avoir aboli, entre autres, l'usage d'allumer des feus sur les montagnes de la Palestine pour annoncer la néoménie. Il décida que les communautés seraient dorénavant informées de cette date par des messagers. Cette mesure fut prise probablement à la suite de l'hostilité qui avait éclaté entre les Judéens et les Samaritains. Ces derniers allumaient, en effet, des torches sur les montagnes avant le temps voulu afin d'induire les Judéens en erreur. En général, sous le patriarcat de Juda, les rapports des témoins concernant l'apparition de la nouvelle lune avaient bien moins d'importance qu'auparavant pour la fixation des têtes. On tenait surtout compte des calculs astronomiques pour en déterminer la date, l'audition des témoins n'avait plus qu'un intérêt secondaire. Aussi Juda recevait-il la déposition de personnes qui auparavant étaient jugées indignes de témoigner. Ce n'était plus le patriarche lui-même qui proclamait la néoménie, mais son suppléant. A cette époque, cette proclamation avait lieu à Eïn-Tab, qui se trouvait dans la province de Judée, probablement tout près de Lydda.

Juda facilita également au peuple l'accomplissement des pratiques relatives à l'année sabbatique et aux dîmes. Malgré la chute de l'État juif, ces lois étaient restées en pleine vigueur, mais elles pesaient très lourdement sur les Judéens, appauvris par la guerre, les épidémies et Ies impôts de tout genre. Juda ne les abolit pas entièrement, mais il en allégea les charges. Le patriarche déclara, d'un autre côté, que le territoire de certaines villes frontières, qui avait été considéré jusque-là comme appartenant à la Judée, n'en faisait plus partie, il exempta ainsi les récoltes de ce territoire des impôts qui frappaient les produits du sol de la Palestine. Ces villes n'avaient pas toujours appartenu à la Judée, elles étaient peuplées en grande partie de Grecs et de Romains. Juda fut blâmé de cette réforme par sa propre famille ; il répondit simplement : Mes aïeux m'ont légué le soin d'accomplir cet acte. Il était même disposé à abolir totalement les lois concernant l'année sabbatique, mais il ne voulut pas prendre une mesure d'une telle gravité sans avoir consulté préalablement l'opinion de ceux qui lui paraissaient y être

opposés. Il en paria à Pinhas ben Jaïr, gendre de Simon ben Yohaï et homme d'une piété sévère et méticuleuse, qui observait surtout très strictement les lois relatives au prélèvement des dîmes. C'était probablement une année où la récolte s'annonçait comme devant être mauvaise. Le patriarche dit à Pinhas : Il y aura manque de blé. — L'endive a parfaitement réussi, répliqua Pinhas, il voulut dire par là que s'il y a insuffisance de blé, on peut se nourrir de légumes, et qu'il n'y a aucune raison de transgresser une loi religieuse. Juda comprit et renonça à son projet.

L'œuvre qui a fait briller le nom de Juda d'un très vif éclat et lui a assuré l'immortalité est la rédaction de la Mishna (vers 184). Depuis qu'on avait mis par écrit, sous le nom d'Adoyot, un certain nombre de décisions juridiques, la loi orale avait pris un développement considérable, on avait établi de nouvelles pratiques déduites soit de prescriptions déjà existantes soit de versets de la Tora. Dans les controverses des diverses écoles, de nombreux points de doctrine n'avaient pas été élucidés, de nombreuses questions étaient restées sans solution. Juda prit pour base de son travail la compilation d'Akiba complétée et mise en ordre par Meïr. Il examinait soigneusement le pour et le contre de chaque opinion, et il fixait définitivement les lois d'après certains principes. Il essaya de grouper méthodiquement les diverses halakot relatives aux prières et formules eulologiques, aux prélèvements à faire sur les produits du sol, au sabbat, aux têtes et aux jeûnes, au mariage, aux vœux et au naziréat, au droit civil et pénal, aux sacrifices, à la pureté lévitique et à maint autre objet. Biais il ne réussit pas à suivre dans son recueil un ordre rigoureux, parce que la matière elle-même ne comportait pas cet ordre, et aussi parce qu'il voulait s'en tenir aux divisions adoptées par ses prédécesseurs.

La Mishna de Juda est écrite dans un style concis, l'expression est ingénieuse, pittoresque, et elle se grave facilement dans la mémoire. La langue de ce recueil est un hébreu abâtardi, mélangé de nombreuses expressions araméennes, grecques et latines. Juda avait une prédilection marquée pour la langue hébraïque, par contre il montrait une vive antipathie pour la langue syrienne, qui était parlée par les habitants de Galilée, cette langue n'étant pas soumise, à ses yeux, à des règles suffisamment précises. L'hébreu était encore en usage en Judée, principalement dans les villes. La servante de Juda connaissait si bien cette langue que souvent des disciples du dehors lui demandaient le sens de mots hébreux qui leur étaient inconnus. On maniait l'hébreu avec une grande facilité, et certaines idées, notions ou définitions, empruntées au domaine général des connaissances de cette époque, étaient rendues très fidèlement dans cette langue.

La Mishna n'était nullement destinée dans la pensée de son auteur à devenir le code définitif de la loi orale, Juda ne l'avait composée que pour son usage personnel ; il voulait s'en servir en quelque sorte comme d'un fil conducteur pour ne pas s'égarer dans son enseignement au milieu de ce dédale de milliers de halakot. Mais l'estime et le respect dont Juda jouissait auprès de ses contemporains et de ses disciples se reportaient sur son oeuvre, elle éclipsa toutes les autres compilations de ce genre et les fit tomber dans un complet oubli. Elle porta

également l'ancien titre de Mishna, mais avec cette mention additionnelle : di rabbi Juda. Peu à peu cette addition disparut, et le recueil de Juda fut considéré comme la Mishna par excellence. Les disciples du patriarche propagèrent son œuvre dans les régions lointaines, ils l'utilisèrent comme texte pour leurs conférences et comme code religieux et juridique. La Mishna de Juda ne fut pas plus mise par écrit que ne l'avaient été les mischnot précédentes, elle se transmit pendant plusieurs siècles par la seule force de la tradition orale. Il était en effet défendu de mettre la tradition par écrit. Quelques docteurs mirent bien par écrit quelques lois rares ou singulières, mais ils le firent avec tant de mystère que les rouleaux où ces lois furent transcrites eurent le nom de rouleaux des secrets. — Dans sa vieillesse, Juda soumit son travail à un nouvel examen et y introduisit les modifications qui s'étaient produites dans quelques-unes de ses opinions. Le fils de Juda, Simon, ajouta de son côté, après la mort de son père, de nouvelles halakot à la Mishna.

La tradition religieuse trouva dans le recueil de Juda son expression définitive. S'étant présentée pour la première fois à l'époque des Maccabées comme un élément sérieux de l'histoire du judaïsme, elle était restée pendant quatre siècles vague et indécise. Affirmée par les Pharisiens, niée par les Sadducéens, resserrée dans des limites très étroites par l'école de Schammaï, élargie et développée par l'école de Hillel, elle fut définitivement fixée par Juda, et pendant une longue série de siècles elle exerça une influence prépondérante sur le judaïsme. La Mishna devint, à côté de l'Écriture sainte, la source principale qui alimentait les écoles religieuses; souvent même, elle supplantait la Tora et la reléguait au second plan. Elle devint le lien moral qui maintenait l'unité parmi les membres disséminés de la nation juive. La Mishna, œuvre du patriarcat, qui lui assura l'existence et l'autorité religieuse, tua en quelque sorte le pouvoir qui l'avait produite. A mesure que l'influence de la Mishna grandissait et se développait, l'autorité du patriarcat déclinait et disparaissait.

L'apparition de la Mishna mit un terme à l'activité créatrice des Tannaïtes et marqua la fin de ta période de ces docteurs. a Nathan et Juda sont les derniers des Tannaïtes, a dit une chronique sibylline (le livre apocryphe d'Adam). Il devenait nécessaire, dès lors, d'inaugurer un nouveau genre de recherches et d'études qui n'est pas de ressemblance avec la méthode des Tannaïtes.

Des historiens ont prétendu que les Judéens vivaient tranquilles et heureux à l'époque où parut la Mishna. Cette assertion n'est pas juste. Marc-Aurèle lui-même, le philosophe couronné, le meilleur et le plus honnête des empereurs romains, n'éleva aucune protestation contre les persécutions auxquelles les soumit celui qui partageait avec lui le pouvoir impérial, Lucius Verus. Et cependant, au moment où ces persécutions eurent lieu, Juda occupait déjà la dignité de patriarche. Lorsque, plus tard, Marc-Aurèle, qui traversait la Palestine pour combattre un prétendant au trône, Avidus Cassius (175), fut entouré par des Judéens qui lui demandèrent tumultueusement d'alléger le joug que son collègue faisait peser sur eux, il s'écria : Ô Marcomans, ô Quades et Sarmates, j'ai enfin vu une nation plus remuante que vous ! [1] Malgré son éducation philosophique, ou, pour mieux dire, ses connaissances en philosophie, cet empereur était trop imbu des préjugés romains,

il vénérait trop les dieux de l'ancienne Rome pour comprendre la grandeur du judaïsme. Pendant que la peste dévastait l'empire, il exigea que les pratiques du culte païen fussent très rigoureusement observées, et il alla jusqu'à élever son collègue, qui venait de mourir, au rang de dieu et à lui consacrer un autel et des prêtres. Et l'on prétend que cet empereur, que toute sa philosophie n'a pu guérir des superstitions romaines, fut l'ami du patriarche Juda !

La situation des Judéens, si précaire sous Marc-Aurèle, devint bien plus douloureuse sous le règne de son fils, le voluptueux et sanguinaire Commode. Le gouverneur que cet empereur avait placé à la tête de la Syrie, le rude Pescennius Niger, les traita avec une dureté excessive. Ils lui demandèrent un jour de diminuer les impôts, qui étaient devenus écrasants pour eux, il leur répondit, avec cette brutalité toute particulière aux proconsuls romains : Comment ! vous voulez que j'exempte vos terres d'impôts ! Mais je voudrais pouvoir imposer l'air même que vous respirez ! Cette situation s'assombrit encore pendant les années agitées qui suivirent le meurtre de Commode et celui, qui eut lieu trois mois plus tard, de l'empereur Pertinax (décembre 192 - mars 193). Il se présenta à la fois quatre candidats à l'empire, partout s'alluma la guerre civile, et la Rome corrompue et chargée de crimes fut affaiblie et ruinée par les déchirements intérieurs. La pourpre impériale était tellement avilie qu'elle fut mise à l'encan par la garde prétorienne, et l'heureux acquéreur, Didius Julianus, paya de sa vie le court bonheur de l'avoir possédée (juin 193). Mais il restait encore trois rivaux qui se disputaient l'empire : Pescennius Niger, en Syrie ; Sévère, du Danube, et Albinus, de la Bretagne. La lutte des deux premiers eut son contrecoup en Palestine. Les Samaritains de Néapolis (Sichem) se déclarèrent pour Pescennius ; les Judéens, que ce dernier avait persécutés, s'attachèrent à la cause de Sévère. Il y eut de fréquentes collisions entre les deux partis, qui se haïssaient, du reste, depuis fort longtemps, et des deux côtés tombèrent de nombreuses victimes. Septime Sévère l'emporta enfin sur son rival (fin 194). Comme tous les chefs de parti, il châtia cruellement les vaincus et récompensa ses propres partisans. Les Samaritains de Néapolis perdirent tous leurs droits de cité ; les Judéens, au contraire, obtinrent le droit d'être nommés aux fonctions municipales et judiciaires, ce qui leur avait été défendu par Adrien, et les trois successeurs de cet empereur qui, par adoption, étaient devenus membres de sa famille, avaient maintenu sa défense. Mais les Judéens ne conservèrent pas longtemps la faveur de Septime Sévère ; ils s'aliénèrent ses bonnes grâces à la suite d'une tentative de soulèvement de quelques écervelés (vers 198-199). On se demande quelle nécessité poussa les Judéens vers une si folle et si dangereuse entreprise. Il paraît certain qu'ils voulurent profiter de la guerre que les Parthes faisaient alors aux Romains et qui avait pris un tel caractère de gravité que Sévère se rendit avec toute sa famille sur le théâtre de la lutte. Il est, en effet, à remarquer qu'à chaque levée de boucliers des Parthes contre Rome, la Judée tout entière tressaillait du désir de prendre part au mouvement et d'aider à anéantir la ville maudite. Sévère fut obligé de lever honteusement le siège de Hertel, en Mésopotamie, à la défense de laquelle aidèrent certainement des Judéens ; mais, en définitif, les Romains restèrent vainqueurs. Aucun document n'indique clairement si la lutte eut lieu en même temps ou successivement dans les pays Parthes et en Judée. On sait seulement que le soulèvement des Judéens fut très sérieux, puisque

le Sénat décerna au vainqueur les honneurs du triomphe (triumphus judaicus). Sévère, irrité de cette révolte, se montra, très dur envers les Judéens, et, lors de son passage en Palestine (202), il promulgua contre eux plusieurs lois d'exception ; il leur défendit, entre autres, sous les peines les plus rigoureuses, d'accueillir des prosélytes romains. Comme les chrétiens étaient encore confondus à cette époque avec les Judéens, il va sans dire qu'il était également défendu de se convertir au christianisme. Les Samaritains, châtiés autrefois par Sévère parce qu'ils avaient pris parti pour Pescennius, conquirent ses bonnes grâces. L'empereur sembla vouloir humilier plus profondément les Judéens en relevant leurs plus acharnés ennemis.

Le patriarche Juda était déjà parvenu à une haute vieillesse lorsque cette révolte éclata en Palestine. Ni lui ni les autres docteurs ne voulurent soutenir l'insurrection ; ils en désapprouvèrent formellement les auteurs. Deux docteurs secondèrent même les Romains dans leur lutte contre quelques petites troupes de Judéens, réfugiés dans la montagne, qui faisaient la guerre des partisans et que les vainqueurs traitaient en brigands. Ce furent Éléazar, dont le père, Simon ben Yohaï, fut un adversaire irréconciliable de Rome, et Ismaël, fils de José. Ces deux docteurs furent sévèrement blâmés d'avoir servi d'instruments au despotisme romain. Josua ben Korha en fit des reproches très vifs à Éléazar : Toi, vinaigre, produit d'un excellent vin (fils indigne d'un père respecté), continueras-tu encore longtemps à livrer le peuple de Dieu à la mort ? Éléazar répondit, pour se justifier, qu'il arrachait seulement les mauvaises herbes de la vigne ; mais Josua lui répliqua : Laisse le maître lui-même accomplir une telle tâche. Éléazar se repentit plus tard d'avoir aidé les Romains à arrêter des Judéens; il expia cette faute, dit-on, en s'imposant de douloureuses macérations.

L'autorité d'Éléazar était considérable dans les questions de casuistique, et quelquefois le patriarche lui-même s'y soumettait. Mais la fonction qu'il avait remplie sous les Romains lui avait aliéné les esprits, et comme il craignait qu'après sa mort les docteurs ne voulussent pas lui rendre les derniers honneurs, il recommanda instamment à sa femme de laisser son corps pendant quelques jours dans une chambre avant de le faire enterrer. Ismaël ben José, qui avait partagé les fonctions d'Éléazar, partagea également son discrédit. Il essaya un jour de se justifier en disant qu'il n'avait accepté cet emploi que contre sa volonté et par contrainte. Ton père ne s'est-il pas enfui, autrefois ? lui répliqua-t-on, tu devais agir comme lui !

Juda, qui occupa le patriarcat pendant plus de trente ans, fut encore témoin de tous ces douloureux événements. A l'approche de la mort, qu'il vit venir avec le calme et la sérénité du sage, il réunit autour de lui ses fils et ses disciples et leur donna ses derniers conseils. Il désigna Gamaliel, son fils aîné, comme patriarche, et Simon, le cadet, quoique plus instruit que Gamaliel, comme hakam, et il recommanda à tous deux de se montrer respectueux et soumis envers sa veuve, qui était sans doute leur belle-mère, et de lui permettre de rester dans la maison qu'elle habitait, quoique cette maison ne lui appartint pas et fût spécialement destinée au patriarche. Il exhorta son successeur à se montrer sévère pour les disciples et, bien

que lui-même eût établi le principe de n'en jamais ordonner que deux à la fois, à accorder l'ordination à tous ceux qui lui en paraîtraient dignes. Il pria le Sanhédrin de ne pas lui faire des obsèques exceptionnelles, d'empêcher les villes de célébrer en son honneur des cérémonies funèbres et de ne laisser fermée l'école que pendant un mois. Il mourut dans un âge très avancé (vers 210). A la douloureuse nouvelle de la mort prochaine du patriarche, une foule considérable accourut anxieuse des villes voisines à Sepphoris ; elle ne crut pas possible que ce fatal dénouement pût se produire, et elle menaça de tuer le messager qui annoncerait le triste dénouement. Bar-Kappara informa le peuple, d'une façon détournée, que Juda avait cessé de vivre. Il se présenta la tête voilée, les habits déchirés, et dit : Anges et hommes se sont disputé la possession de l'arche sainte ; les anges ont triomphé, et l'arche a disparu. — Il est mort ! s'écria la foule avec une douleur poignante. — C'est vous qui le déclarez, répliqua Bar-Kappara. Un convoi immense accompagna le corps de Juda de Sepphoris à Bet-Schearim ; l'éloge du patriarche fut prononcé dans dix-huit synagogues. L'autorité de Juda avait été considérable ; prêtres et docteurs avaient accepté la suprématie de celui qui personnifiait, en quelque sorte, l'enseignement religieux. Après sa mort, il fut surnommé le saint (hakadosch).

La vénération que les contemporains de Juda professaient pour ce docteur rejaillit sur son recueil de la Michna. Cet ouvrage jouit d'une très grande considération dans les écoles et particulièrement auprès de ses disciples de Babylonie. Les anciens recueils de lois, qui n'avaient été conservés que par la mémoire, tombèrent dans l'oubli. Quelques disciples n'admirent cependant pas sans réserve l'autorité de la Mishna, où ils reconnurent des erreurs, des contradictions et des lacunes considérables. Le désir de compléter et de corriger la Mishna engagea quelques docteurs à composer de nouveaux recueils. Parmi ces docteurs, il faut citer Hiyya, de Babylonie, homme modeste, vertueux et savant, doué d'une mémoire prodigieuse, qui se rappelait fidèlement toutes les anciennes halakot, et qui avait collaboré à l'œuvre de Juda, Lévi ben Sissi, docteur d'une excessive timidité, et le poète caustique et spirituel Bar-Kappara. Ces recueils étaient souvent plus clairs et plus conformes à la tradition que le code de Juda, mais ils ne purent pas lutter contre l'influence qu'avait acquise l'œuvre du patriarche. Cette dernière devint la Mishna principale, la Miqhna par excellence, et les autres recueils ne furent considérés que comme des apocryphes, des ouvrages extérieurs (kiçonot, appelés improprement Boraïtot)[2], absolument comme certains ouvrages sont déclarés apocryphes par rapport au canon biblique.

Le trait distinctif de la Mishna, qui a été acceptée comme code religieux par les Judéens, c'est d'avoir imprimé au judaïsme un caractère juridique, de le présenter comme une collection d'ordonnances. Les commandements et les défenses, les prescriptions inscrites dans le Pentateuque aussi bien que celles qui en ont été déduites par les docteurs sont, d'après elle, des ordres divins, placés au-dessus de toute attaque et de toute critique. Ce sont assurément les coups incessants portés au judaïsme, les attaques violentes dirigées contre lui par les Hellénisants sous le règne d'Antiochus Épiphane, l'opposition implacable des Sadducéens, le système des allégoristes d'Alexandrie, le dédain professé par le

christianisme paulinien et les gnostiques pour les pratiques juives qui ont amené les docteurs à insister particulièrement sur la partie juridique du judaïsme. Ainsi, lorsque les Alexandrins et les gnostiques ne semblent tenir compte dans le judaïsme que de la conception d'un Dieu d'amour, enveloppant toute la création d'une profonde affection, la Mishna cherche à combattre cette tendance, elle ordonne d'imposer silence à l'officiant qui dirait dans sa prière : Éternel, ta bonté s'étend jusque sur les petits des oiseaux. La Mishna n'abandonne presque rien au libre jugement des hommes, elle soumet toutes les actions à des lois rigoureuses, elle détermine la part que le pauvre a le droit de recevoir de la charité publique, elle va jusqu'à indiquer le nombre d'enfants que chaque père de famille doit avoir pour satisfaire à l'obligation de contribuer pour une part suffisante à peupler la terre. Elle admet que toutes les prescriptions de la Tora, y compris celles que le Pentateuque ne mentionne pas d'une façon explicite, ont été révélées à Moïse sur le Sinaï et transmises par lui à Josué, qui les a transmises aux anciens, ces derniers les ont transmises aux prophètes qui, à leur tour, les ont transmises à la Grande Synagogue. Toutes les lois qui ne se trouvent pas dans le Pentateuque sont désignées par la Mishna, sans distinction d'origine, sous le nom de paroles des scribes (dibré Soferim). On rencontre, il est vrai, dans la Mishna l'aveu que plusieurs pratiques établies par certains Tannaïtes, ne reposent que sur des raisonnements d'une extrême subtilité, qu'elles ressemblent à des montagnes suspendues à un cheveu ; elle n'en considère pas moins toutes les halakot comme des règles inviolables.

La Mishna déclare, à plusieurs reprises, que toutes les prescriptions religieuses ont une valeur égale. On pourrait placer en tête de ce recueil la sentence de Rabbi : Dans quelle voie l'homme doit-il marcher ? Dans celle qui lui fait acquérir sa propre estime et l'estime des autres. Observe les prescriptions les moins importantes aussi strictement que les lois les plus graves, car tu ignores la récompense attachée à leur accomplissement. Compare la perte (matérielle) que t'impose l'observation d'un précepte à la récompense (morale) qui t'attend, et aux jouissances que peut te procurer un péché, oppose le dommage qu'il te fera subir. Préoccupe-toi sans cesse de ces trois points et tu ne pécheras jamais : sache qu'il y a un oeil qui voit tout, une oreille qui entend tout, et que toutes tes actions sont inscrites dans un livre. La Mishna établit, en effet, comme principe, que tout israélite observant les pratiques religieuses aura part à la vie future, hormis ceux qui nient le dogme de la résurrection ou celui de la révélation, ou qui vivent et pensent en épicuriens. Elle admet également que la piété est récompensée ici-bas, qu'il suffit d'observer strictement une seule loi pour être heureux, vivre longtemps et participer à la possession de la Terre sainte. On voit que la Mishna a essayé de concilier la doctrine des récompenses terrestres enseignée par la Bible avec un dogme qui ne s'est établi qu'après l'exil, le dogme d'une récompense future. D'après elle, l'accomplissement de certains devoirs religieux est récompensé à la fois sur cette terre et dans la vie future ; ces devoirs sont : la piété filiale, la charité, la fréquentation assidue des écoles, l'hospitalité, la sollicitude pour les malades, la dotation des fiancées (indigentes), les honneurs rendus aux morts, le recueillement dans la prière, rétablissement de la paix parmi les hommes et, tout particulièrement, l'étude de la Loi. La Mishna ne connaît ni châtiment futur, ni

enfer. Les pécheurs ne subissent que des châtiments judiciaires ; selon la gravité de la faute qu'ils ont commise, ils sont flagellés, tués par le glaive, étranglés, brûlés, ou lapidés, ou bien Dieu les fait mourir avant l'heure (Kérét). La mort rachète les péchés même les plus graves. Les fautes peu importantes sont effacées par le repentir et le jeûne de Kippour ; les délits commis par inadvertance sont expiés par les sacrifices ; les torts envers le prochain ne sont pardonnés que lorsque l'offensé a été dédommagé et apaisé, et que lui-même a pardonné.

Comme on l'a vu plus haut, l'étude de la Loi, selon la Mishna, est le devoir le plus important, elle est récompensée d'une façon toute spéciale, elle assure à celui qui s'en occupe le bonheur terrestre et la béatitude future. Quiconque étudie la loi écrite et la loi orale et se conduit d'une manière bienséante s'éloigne du péché. La préoccupation constante, l'idée fixe des hommes de cette époque était de s'approprier, de conserver et d'augmenter l'héritage religieux de leurs prédécesseurs ; ils s'efforçaient de consolider et développer le judaïsme. Aussi les docteurs de la Loi étaient-ils profondément respectés. Un savant, fût-il bâtard, dit le Talmud, doit avoir le pas sur un grand prêtre ignorant. Les disciples étaient tenus de témoigner une plus grande vénération aux maîtres qu'aux parents, et, en cas de conflit, ils devaient obéissance aux premiers, parce que le maître leur faisait acquérir la vie future. Le père avait l'obligation de donner ou de faire donner l'enseignement religieux à son fils. La Mishna ne déclare pas explicitement l'enseignement religieux obligatoire pour la femme ; elle mentionne sur cette question deux opinions différentes : celle de Ben-Azaï, qui prescrit ou plutôt permet d'enseigner la Tora aux femmes, et celle d'Eliezer ben Hyrkanos, qui, au contraire, le défend très sévèrement. Enseigner la Tora à sa fille, dit-il, c'est l'initier à l'immoralité. Cette doctrine fut généralement adoptée; elle eut les plus funestes conséquences. Les eommunauté3 juives s'imposaient de très grands sacrifices pour créer des écoles élémentaires et supérieures pour les garçons, tandis qu'elles refusaient systématiquement aux jeunes filles tout moyen de s'instruire.

À côté de l'étude de la Loi et de la rigoureuse observance des prescriptions religieuses, la Mishna place l'obéissance aux lois de la morale. La probité, dit-elle, exige que nous soyons fidèles à notre parole, même si la stricte légalité ne nous y oblige point. Ceux qui s'acquittent de leurs dettes, dit-elle encore, dans l'année sabbatique, où légalement ils seraient dispensés de les payer, qui remettent aux héritiers d'un prosélyte ce qu'ils doivent au défunt, bien qu'ils ne soient point tenus de le faire, et, en général, qui exécutent toutes leurs promesses, ceux-là sont aimés des sages. Elle permet de réciter les prières dans quelque langue que cela soit ; elle n'exige que la ferveur et le recueillement. Elle ordonne de remercier Dieu pour les épreuves qu'il nous envoie, aussi bien que pour le bonheur qu'il nous accorde. En général, la Mishna s'efforce d'associer l'âme à la pratique de la religion. On n'a pas rempli véritablement son devoir religieux, dit elle, en prêtant une oreille distraite aux sons du Schofar, qu'on est tenu d'écouter au Nouvel an, aux fêtes et pendant le jour de l'Expiation de l'année du jubilé ; il faut que ces sons réveillent en nous la piété et nous rapprochent de notre Créateur. Les Israélites, ajoute-t-elle, n'ont pas triomphé des Amalécites parce que Moïse a élevé les mains vers le ciel ; ils n'ont pas été guéris dans le désert des morsures des serpents parce qu'ils ont porté leurs

regards vers le serpent d'airain, mais parce qu'ils ont élevé leur cœur vers l'Éternel. La Mishna n'entre cependant pas bien avant dans cette voie, elle attache toujours une plus grande importance aux obligations imposées par les docteurs qu'aux devoirs prescrits par la conscience.

Un autre trait caractéristique de la Mishna est une tendance marquée à supposer et à réunir les cas les plus invraisemblables, pourvu qu'ils fussent possibles, et à indiquer les prescriptions qui pourraient leur être appliquées. Cette tendance eut, dans la suite, des effets heureux, mais elle produisit également des conséquences fâcheuses ; elle aiguisa, d'un côté, l'intelligence des docteurs, et, d'autre part, elle tes habitua aux subtilités et aux sophismes. Elle prit naissance et se développa dans les écoles publiques de Jabné et d'Uscha, ainsi que dans un grand nombre d'écoles privées. Cette méthode de raisonner à outrance eut pour principaux partisans Meïr et ses disciples. Il ne suffisait pas à ces docteurs de se prononcer simplement sur des faits réels d'après les prescriptions du Pentateuque ou de la tradition, ils se plaisaient à imaginer des situations compliquées pour démontrer, par exemple, qu'il pouvait se présenter des circonstances où une seule faute appelait plusieurs châtiments ou exigeait plusieurs expiations.

Un fait remarquable, c'est que la Mishna n'a accueilli aucune loi faite contre les judéo-chrétiens, elle n'indique même pas s'il est permis ou défendu de goûter au vin ou à la viande des Minéens. Il est probable que les dangers qui avaient menacé le judaïsme de la part des judéo-chrétiens, depuis la destruction du temple jusqu'à la guerre de Barcokeba, avaient totalement disparu. Par contre, la législation de la Mishna contient de nombreuses dispositions prises contre la gentilité et ayant pour objet d'éloigner les Judéens des païens et de leur culte. Les docteurs chrétiens sentaient aussi combien des lois de ce genre seraient nécessaires pour protéger le christianisme, et un Père de l'Église, Tertullien, un des plus jeunes contemporains du patriarche Juda et le premier auteur chrétien qui ait écrit en latin, prit des mesures aussi sévères que la Mishna pour établir une séparation entre les chrétiens et les gentils. Ces derniers s'étaient multipliés en Palestine, après la guerre de Barcokeba ; ils n'occupaient pas seulement les villes maritimes, ils résidaient également dans l'intérieur, et il devenait urgent de les tenir à l'écart. La Mishna réunit dans un traité spécial, dans Aboda Zara, les lois établies pour séparer les Judéens des païens. Toute relation est interdite avec ces derniers pendant les trois jours qui précédent leurs principales fêtes, telles que les calendes de janvier, les saturnales, l'anniversaire de l'avènement ou de la mort de l'empereur ; il est défendu aux juifs de visiter les échoppes des païens ornées de laurier, de leur vendre des objets destinés aux idoles, de leur louer des maisons en Palestine. Le Judéen de Palestine, qui était profondément haï par le païen, ne doit pas lui permettre de le soigner pendant sa maladie, ou de lui couper les cheveux ; il doit surtout éviter de se trouver seul avec lui pour ne pas être assassiné. Les païens de Rome avaient adopté l'usage barbare de faire lutter dans le cirque des hommes contre des animaux ; de là, la défense de leur procurer des lions ou des ours, de leur vendre un objet quelconque qui puisse devenir un instrument de mal, de construire pour eux des basiliques, des places destinées aux exécutions, des stades et, en général, tout bâtiment où ils pourraient verser du sang innocent ; il est même

interdit de leur confier des animaux, de crainte qu'ils n'assouvissent sur eux leurs passions criminelles. Il est défendu de se servir de ce qui pourrait avoir été consacré au culte païen, de s'asseoir à l'ombre d'une idole, de boire du vin qui a été ou aurait pu être consacré aux dieux. Toutes les mesures qui avaient été prises peu de temps avant la destruction du temple pour élever des barrières entre le judaïsme et la gentilité, la Mishna les conserva et les aggrava. Et cependant, malgré son hostilité contre le paganisme, elle adopta cette loi établie probablement par Gamaliel Ier, que les indigents paieras avaient le même droit que les Judéens à recevoir des secours.

La Mishna consacre aux prescriptions de pure morale un traité spécial, intitulé : les Maximes des Pères (Pirké Abot). Ce traité contient les aphorismes et les sentences énoncés par les plus anciens des Soferim. On y lit, entre autres, cette maxime de Sckemaya, du temps d'Hérode : Aime le travail et hais les dignités ; celle de Hillel l'Ancien : Suis la doctrine d'Aron, aime et recherche la paix, aime les hommes et amène-les à l'étude de la Loi, et celle de son descendant, Simon III, fils de Gamaliel : Le monde se maintient par trois vertus : la vérité, la justice et la paix ; les paroles sages et élevées de Hanina, un des témoins de l'incendie du temple, que le traité des Maximes a accueillies malgré les souffrances que Rome a fait endurer aux Judéens : Prie pour le salut de l'État (romain), car la crainte seule qu'il inspire empêche les hommes de se dévorer entre eux. Voici encore quelques autres sentences remarquables de ce traité : Celui qui est aimé des hommes, dit Hanina ben Dossa, est aussi aimé de Dieu, et celui qui ne plaît pas aux hommes ne plaît pas à Dieu. — Qui est véritablement sage ? dit Ben-Zoma, celui qui ne dédaigne l'enseignement de personne. Qui est vraiment fort ? celui qui triomphe de ses passions. Qui est respectable ? celui qui respecte ses semblables. — Ne méprise personne, dit Ben-Azaï, et ne dédaigne aucun objet ; tout homme à son heure et tout objet son emploi. — L'homme ne saurait être trop humble, dit Lévitas, de Jabné, car sa destinée est de devenir la proie des vers. — Sois humble devant tout le monde, dit Meïr.

Ces maximes d'une morale pure et élevée, les Tannaïtes les inculquaient à leurs disciples et ils les mettaient en pratique dans la vie. Ils étaient d'une piété fervente et sincère et d'une rare modestie ; ils haïssaient par-dessus tout l'orgueil, l'égoïsme et l'hypocrisie, et ils aimaient, leurs semblables d'une affection profonde. L'ardeur de la lutte peut seule expliquer et justifier les dénominations injurieuses d'imposteurs, serpents, langues de vipère, que les Minéens ou judéo-chrétiens, exclus de la communauté judaïque, appliquèrent aux docteurs. Il était souverainement injuste de les accuser de ne rien faire que pour attirer sur eux l'attention des hommes, de s'approprier les maisons des veuves, sous prétexte qu'ils adressent au ciel de longues prières, de n'être pieux qu'à l'extérieur, tandis qu'à l'intérieur ils étaient remplis d'hypocrisie et de méchanceté. C'était les outrager et les calomnier que de mettre contre eux, dans la bouche de Jésus, comme l'a fait l'auteur judéo-chrétien de l'Évangile de Mathieu, les paroles suivantes : Tout ce qu'ils vous disent de faire, observez-le et faites-le ; mais n'imites pas leurs actions, ils sont pieux en paroles, mais agissent mal ; c'était les calomnier que de leur reprocher de se laisser ou de se faire appeler par orgueil de titre de Rabbi, Abba

(père), Môré (maître). Certes, rien, dans ces qualifications, n'indiquait la présomption ou l'orgueil. Un seul reproche, très grave, pouvait être adressé aux Tannaïtes : c'était d'avoir attaché une importance bien plus considérable à la casuistique qu'aux prescriptions de la morale, d'avoir laissé ces dernières trop dans l'ombre et d'avoir ainsi fait supposer que les lois rituelles forment la base et la partie essentielle du judaïsme. Par suite de cette prépondérance accordée à ces lois, au détriment de la morale, et par suite de cette tendance à considérer la religion comme un ensemble d'actes purement extérieurs dont l'accomplissement nous est imposé par contrainte, la rédaction de la Mishna a nui au judaïsme, dont elle a fait méconnaître le vrai caractère. Cette fausse conception de la religion juive a prévalu chez les Judéens pendant de nombreux siècles, et aujourd'hui encore elle n'a pas disparu.

S'il est vrai, comme semblent l'affirmer certaines traditions historiques, qu'à la mort du patriarche Juda les souffrances des Judéens s'aggravèrent, elles ne durèrent, en tout cas, que jusqu'après la mort de l'empereur Sévère. Celui-ci, qui avait pris également le nom de son prédécesseur Pertinax, et dont on disait qu'il méritait bien de s'appeler Severus et Pertinax (cruel et entêté), en voulut aux Judéens jusqu'à la fin de sa vie (219) de l'émeute que quelques écervelés avaient fomentée parmi eux. Lui mort, la situation des Judéens s'améliora, et ils furent relativement tranquilles jusqu'à l'époque où le christianisme arriva au pouvoir. Sous le règne des trois premiers successeurs de Sévère, Rome subit l'influence des mœurs syriennes. Les mères de ces empereurs, qui dirigeaient la politique romaine, Julie Donna, femme de Sévère, sa sœur, Julie Maesa, et les filles de cette dernière, Julie Soemia, mère d'Héliogabale, et Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère, étaient toutes originaires de la Syrie (Emesa), et leurs enfants introduisirent à Rome des dieux et des pratiques empruntés à leur pays. En Syrie, les Judéens entretenaient des relations cordiales avec les autres habitants ; il y avait particulièrement à Emesa, lieu d'origine des successeurs de Sévère, des prosélytes juifs très riches ; l'entourage de ces empereurs était donc habitué à traiter les Judéens avec justice et bienveillance. Caracalla accorda les droits de citoyen à tous les habitants de l'empire romain, et s'il ne parvint pas à la faire disparaître complètement, du moins il effaça en grande partie la distinction qui existait entre latins et non-latins. Il avait un compagnon d'enfance juif auquel à témoignait une profonde sympathie. Son neveu ou son fils, l'empereur Héliogabale, qui souilla pendant quatre ans la pourpre impériale (218-222), et qui résolut, dans sa folie criminelle, de destituer les dieux romains et les Césars, voulut introduire publiquement dans Rome, en les subordonnant naturellement à Baal, son dieu du soleil, les cultes juif, samaritain et chrétien. Désireux de suivre fidèlement les pratiques de Baal, dont il se déclarait le prêtre, il se fit circoncire et s'abstint de manger de la viande de porc. C'est ce qui donna naissance au bruit répandu dans toute la Palestine qu'un empereur romain, un Antonin, s'était converti au judaïsme.

Tous ces empereurs ne favorisaient pas ouvertement les Judéens, mais ils adoucissaient dans la pratique les mesures rigoureuses que Sévère avait édictées contre le judaïsme. Janaï, un disciple du patriarche Juda Ier, caractérisa la situation politique des Judéens de cette époque par ces paroles : Nous ne sommes

ni heureux comme des méchants, ni malheureux comme des justes, c'est-à-dire le gouvernement romain ne nous favorise ni ne nous persécute. Ce fut cependant à cette époque que les agriculteurs juifs furent privés du privilège que leur avait accordé Jules César de ne pas payer d'impôt sur la récolte (annona) pendant l'année sabbatique. Mais l'abolition de ce privilège n'avait aucune cause religieuse, elle faisait partie d'un ensemble de mesures fiscales que Caracalla fut obligé de prendre pour améliorer la situation financière de l'État ; elle eut probablement lieu pendant la guerre que cet empereur fit aux Parthes en l'année 216-217, qui était précisément une année sabbatique. Les Judéens souffraient vivement de cette nouvelle loi, qui les obligeait à payer des impôts même pendant les années où leurs champs devaient rester eu friche. Janaï, qui dirigeait une école à Sepphoris, décida alors qu'il était permis de se livrer aux travaux d'agriculture pendant l'année sabbatique, et il justifia sa décision par cette raison que Caracalla n'avait pas l'intention de faire transgresser aux Judéens une loi religieuse, mais cherchait à augmenter le rendement des impôts.

Pendant qu'il fit la guerre aux Parthes, Caracalla ou son meurtrier Macrin, qui régna pendant un an (avril 217 - juin 218), traita les Judéens avec une grande bienveillance ; il espérait ainsi gagner à la cause romaine les nombreux Judéens établis entre le Tigre et l'Euphrate. Le fils et successeur du patriarche Juda, Gamaliel II (205-220), avertit les Judéens de la Palestine de se tenir sur leur garde : Montrez-vous circonspects, leur dit-il, envers la puissance (romaine) ; elle ne vous flatte que dans son propre intérêt, et elle vous abandonnera quand vous aurez besoin de sa protection. — Ce patriarche était peu familier avec les questions de casuistique ; mais, quoique ses connaissances juridiques fussent inférieures à celles de son frère Simon, son père le nomma cependant son successeur. C'est qu'il paraissait se rendre un compte exact de la situation politique de l'époque, et être doué d'un esprit très pratique. Il s'occupa spécialement de l'administration, exerçant le droit de contrôle sur les fonctionnaires et les communautés, mais il confia la direction des études religieuses aux principaux disciples de son père. Des écoles s'établirent à Sepphoris, Tibériade, Akhara, Lydda et même à Césarée, où résidait le procurateur romain. Ces diverses écoles se soumettaient toutes à une autorité commune, celle de la Mishna. Ce fut la rédaction de la Mishna qui contribua principalement à maintenir l'unité dans l'enseignement religieux.

NOTES

[1] Ammien Marcellin XXII, 3, raconte de Marc-Aurèle : Ille enim (Marcus Aurelius) quum Palaestinam transiret Ægyptum petens, petentium judæortun et tumultuantium sæpe percitus dolentes dicitur exclamasse : O Marcommani, o Quadi, o Sarmatæ, tandem alios vobis inquietiores inveni ! Un moine, ennemi des juifs, a remplacé le mot petentium (suppliants) par fœtentium (puants). De là ce préjugé qui a existé pendant des siècles que les Juifs ont une mauvaise odeur de naissance.
[2] Il faut ajouter aux Boraïtot les écrits mishnaïtiques suivants que nous possédons : 1° la Tosefta ; 2° la Mekilta, commentaire juridique sur l'Exode ; 3° le Sifra, commentaire sur le Lévitique ; 4° les Sifré, commentaires sur les Nombres et le Deutéronome. Ces ouvrages sont des annexes à la Mishna.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre VI — Le patriarche Juda II ; les Amoraïm — (220-280)

Après la mort des plus jeunes contemporains de Juda le Saint et de son fils Gamaliel II, une ère relativement plus heureuse s'ouvrit pour les Judéens. A l'extérieur, leur situation politique était des plus favorables, grâce aux dispositions bienveillantes de l'empereur qui régnait alors à Rome, et, à l'intérieur, ils étaient dirigés par des hommes à l'esprit généreux et élevé. Les plus célèbres de ces docteurs étaient, en Judée : le patriarche Juda II, fils de Gamaliel ; Johanan, le savant le plus considérable de son époque ; Simon ben Lakisch, homme d'opposition aussi vigoureux de corps que ferme de caractère. Dans le pays des Parthes, près de l'Euphrate, Abba Areka, fondateur d'une école qui subsista pendant plus de sept siècles, et Mar-Samuel, qui était à la fois docteur de la Loi, astronome et médecin. Juda II formait, en quelque sorte, en Palestine, le centre vers lequel convergeaient toutes ces intelligences. Au temps de sa jeunesse, les pratiques religieuses étaient observées avec une telle rigueur que la famille du patriarche elle-même était sévèrement blâmée chaque fois qu'elle s'en écartait. Mais, avec l'aide de son frère Hillel, il parvint à alléger en partie cette lourde chaîne. Dès leur enfance, les deux frères avaient marqué leur prédilection pour la culture grecque et le costume du pays. Les docteurs, qui savaient que les enfants du patriarche seraient obligés plus tard d'entretenir des relations avec les autorités romaines, leur pardonnaient cette infraction aux lois juives; mais le peuple se montrait moins indulgent pour les transgressions de ce genre. Ainsi, il arriva une fois que Juda et son frère Hillel sortirent le jour du sabbat avec des chaussures ornées de boucles en or, ce qui était alors considéré comme défendu ; ils en furent vivement critiqués, et comme ils n'osèrent pas déclarer que cet acte n'était pas contraire à la Loi, ils durent se déchausser et remettre leurs souliers à leurs esclaves. Une autre fois, ils se baignèrent ensemble à Kaboul, des passants, les voyant, leur dirent : Chez nous, il n'est pas permis que deux frères se baignent ensemble.

Quand Juda eut succédé à Gamaliel II (vers 225), il transporta le siège du patriarcat de Sepphoris à Tibériade. Cette ville acquit ainsi une importance considérable ; elle conserva sa prépondérance plus longtemps que les autres villes où avait résidé autrefois le Nassi, et auxquelles se rattachaient tant de souvenirs, et elle devint le refuge des anciennes traditions. Le sud de la Palestine, ou s'étaient déroulés les principaux événements de l'histoire juive, fut totalement éclipsé par la Galilée.

Juda II inspira, comme son grand-père, une grande vénération à ses contemporains, qui le désignaient simplement sous le titre de Rabbi ou Rabbenou ; mais, pas plus que son aïeul, il n'échappa à la critique, que, du reste, il supporta avec une grande douceur. C'est ce docteur que les documents juifs représentent comme le favori particulièrement aimé d'un empereur romain. Le hasard, aidé par Ies prétoriens, avait toujours eu une grande part dans l'élection des empereurs de Rome ; ce fut lui qui fit d'un jeune homme de Syrie, Alexandre Sévère (222-235), le maître du monde. Le nouvel empereur tint le judaïsme en très haute estime, et, par la considération qu'il témoigna aux adeptes de cette religion, il contribua grandement à les relever dans l'opinion publique. Dans ses appartements, on voyait, à côté des portraits d'Orphée et du Christ, le portrait d'Abraham. Il répétait souvent cette maxime généreuse, que Hillel avait formulée longtemps avant le Christ et proclamée comme la base même du judaïsme : Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ; il la fit graver sur le palais impérial et les édifices publics, et il avait soin de la faire publier par un héraut toutes les fois qu'il était obligé de sévir contre un coupable. Il opposait souvent les mœurs honnêtes, des Judéens et des chrétiens à la corruption des Romains, et il voulait que la nomination des plus hauts dignitaires romains se fit d'après les mêmes règles que l'ordination des fonctionnaires juifs et chrétiens. Le christianisme trouva en lui un juge très bienveillant, mais il témoigna une préférence marquée pour le judaïsme ; il autorisa les communautés juives à accueillir des prosélytes et il abolit la loi d'Adrien qui défendait aux Judéens, sous peine de mort, de se rendre à Jérusalem. Les gens d'Antioche et d'Alexandrie raillaient les sympathies d'Alexandre Sévère pour la religion juive ; ils lui donnèrent le surnom de chef de synagogue (archisynagogus) et de grand-prêtre. A cette époque, le patriarche Juda jouissait d'une autorité presque souveraine ; il avait obtenu de nouveau la prérogative d'infliger des pénalités corporelles, à condition cependant de ne pas les appliquer publiquement et d'en prévenir d'abord l'empereur. Pendant sa campagne en Perse (231-233), Alexandre Sévère se rendait fréquemment à Antioche, et c'est là qu'il paraît avoir fait la connaissance du patriarche. De nombreuses légendes se sont formées chez les Judéens au sujet de la profonde sympathie que l'empereur Sévère (Asvérus), fils d'Antonin — ou Antonin lui-même — témoigna pour le judaïsme et ses adeptes. Il faut faire naturellement, dans ces récits, la part de l'exagération ; il n'est pas moins vrai que plus d'un fait rapporté par ces légendes appartient à l'histoire. Les Judéens, traités le plus souvent avec mépris et cruauté par les empereurs romains, appréciaient particulièrement l'heureuse sécurité que leur assurait Alexandre Sévère, et ils appliquaient au règne de cet empereur les paroles de Daniel : Même quand les juifs succomberont, on leur viendra un peu en aide. Leurs sentiments à l'égard des Romains se modifièrent totalement ; leur aversion pour leurs maîtres fit place à une bienveillante sympathie. Les chrétiens de cette époque reprochaient aux Judéens d'entretenir des relations moins cordiales avec eux-mêmes qu'avec les païens. La barrière que la haine avait élevée entre Romains et Juifs s'abaissait, ces derniers sortaient peu à peu de leur isolement farouche, leur horizon s'éclaircissait, ils commençaient à décorer leurs appartements de peintures, et les docteurs les plus rigoristes ne pensaient pas à le défendre. Cette détente dans les relations des Judéens avec Rome engagea le patriarche à abolir

certaines défenses qui avaient été maintenues et observées jusque-là avec la plus grande rigueur. Pendant la première insurrection contre les Romains, au moment où sévissait dans toute sa violence la tourmente soulevée par la haine de race, le synode s'était efforcé d'empêcher tout commerce avec les païens, en défendant aux Judéens de leur acheter de l'huile et d'autres aliments. Cette défense put être facilement observée, à l'origine, en Palestine, parce que le pays produisait tout ce qui était nécessaire à la vie, et que la Galilée exportait de l'huile en quantité suffisante pour en alimenter les provinces voisines. Mais, pendant la guerre d'Adrien, toutes les plantations d'oliviers furent saccagées dans la Galilée, et la nécessité contraignit les Judéens à faire venir leur huile du dehors. Le patriarche Juda II parvint à faire abolir par le Collège l'ancienne défense des docteurs. — Jusqu'alors, l'enfant né du mariage d'une juive avec un païen ou un esclave était considéré comme bâtard et rejeté hors de la société. Juda II déclara licite, contrairement à l'opinion de son grand-père, l'union contractée par l'enfant issu d'un tel mariage. Il aurait voulu lever également l'interdiction de manger du pain des païens, et abolir, en tout ou en partie, le jeûne d'Ab, établi en souvenir de la destruction du temple. Mais sa décision concernant l'huile avait mécontenté gravement quelques docteurs, et leur opposition l'empêcha de faire accepter ses autres réformes. Il réussit cependant à supprimer encore une pratique instituée pendant les guerres néfastes d'Adrien : il fat de nouveau permis aux fiancées de se faire porter, le jour de leur mariage, dans des litières de luxe.

Les docteurs témoignaient au patriarche un profond respect, mais ils ne fermaient nullement les yeux sur ses faiblesses, et ils avaient le courage de le réprimander à l'occasion. Le patriarcat était devenu une dignité presque royale ; Juda II avait attaché à sa personne une garde du corps qu'il chargeait de faire exécuter ses ordres. Ces allures de souverain déplaisaient aux docteurs, d'autant plus que le patriarche les traitait avec peu de ménagement. Ainsi, il abolit certains privilèges qui, dans la vie civile, plaçaient les savants au-dessus du reste de la population, et il les obligea à payer des impôts municipaux. Simon bar Lakisch, un de ces docteurs qui sacrifiaient toute considération de personne à l'amour de la vérité, s'éleva énergiquement contre cette façon de traiter les savants et attaqua Juda avec violence. Un jour, Bar Lakisch soutint à l'école cette opinion qu'un patriarche qui aurait commis une faute devrait être flagellé comme tout autre coupable. Un autre docteur, Haggaï, fit observer qu'il serait même nécessaire de destituer le patriarche après la flagellation, autrement il se vengerait de ceux qui l'auraient condamné à ce châtiment. Cette discussion était évidemment dirigée contre Juda. Dans un premier mouvement de colère, le patriarche donna ordre à ses esclaves goths d'aller s'emparer du téméraire qui avait osé l'attaquer ; Johanan, le chef de l'école, parvint à l'apaiser. Une autre fois, Juda se plaignit à Bar Lakisch de la rapacité des fonctionnaires qui s'étaient emparés, après la mort d'Alexandre Sévère, de l'administration romaine, et qui exerçaient les plus honteuses déprédations : Prie pour moi, lui dit-il, car le gouvernement romain me traite avec une rigueur excessive. — Ne prends rien, et on ne te prendra rien, répliqua Bar Lakisch. Sous cette réponse se cachait probablement une attaque contre une innovation introduite par Juda II. Avant lui, les patriarches n'étaient pas payés par le peuple ; ils étaient assez riches pour pouvoir vivre des revenus de leur fortune

personnelle. Juda Ier avait distribué une partie de ses richesses ; il était venu souvent en aide aux élèves nécessiteux. Son petit-fils n'avait aucune fortune, il ne put pas subvenir à l'entretien des élèves. La plupart des Juifs de la Palestine étaient pauvres ; ils n'avaient même plus les moyens d'acheter ou de prendre à ferme des champs. Les terres de la Palestine étaient en grande partie entre les mains des païens ; elles appartenaient à des Syriens ou à des Romains. Ce n'étaient donc pas les Judéens de la Palestine qui pouvaient subvenir aux besoins du patriarche ; il fallait s'adresser aux communautés du dehors. Juda II fut probablement le premier patriarche qui envoya des messagers dans les riches communautés romaines pour recueillir les ressources nécessaires à l'entretien de sa maison. Un de ses messagers fut Josua ben Lévi, qui se rendit en Italie et à Rome. Ce docteur remarqua dans cette ville une singularité qui le frappa vivement. Des hommes, couverts de haillons, grelottaient en hiver sous les morsures d'un froid rigoureux, tandis que les statues de marbre des places publiques étaient préservées contre les atteintes du froid par de chaudes et épaisses couvertures. Ce contraste entre l'indifférence presque cruelle des Romains pour les pauvres et leurs soins attentifs pour les statues étonna naturellement un docteur dont la religion prêche avant tout la compassion pour les malheureux.

Le voyage de Josua ben Lévi fut certainement couronné de succès. Les Judéens du dehors contribuaient très volontiers à maintenir l'éclat du patriarcat, qui rappelait l'époque brillante de David. Les commerçants et les navigateurs juifs s'étaient accoutumés à consacrer la dixième partie de leurs revenus à l'entretien des écoles de la Palestine. A leurs yeux, ces contributions, recueillies par des messagers et nommées apostolès, remplaçaient les dons qu'ils offraient autrefois pour le temple de Jérusalem ; elles représentaient le lien qui rattachait les juifs d'Europe, d'Afrique et d'Asie à la Terre Sainte et au patriarcat. En instituant ces quêtes périodiques, que des apôtres devaient faire hors de la Palestine, Juda II montra certainement plus de perspicacité que l'adversaire de cette institution, Simon bar Lakisch ; il entretint ainsi, dans le cœur de tous les Judéens, le sentiment de la solidarité.

Le frère de Juda II, Hillel, paraît avoir été également une personnalité de grande valeur. Entre autres sentences remarquables qu'il prononça, il faut signaler la suivante : Ne te sépare pas de la communauté, ne te fie pas à ta vertu avant le jour de ta mort, et ne condamne pas ton prochain avant que tu ne te sois trouvé dans la même situation. Hillel était très versé dans la Bible ; il fut souvent consulté sur des passages difficiles de l'Écriture sainte ou des apocryphes par un Père de l'Église qui, par suite de ses tendances philosophiques, avait dû s'éloigner des docteurs alexandrins et s'était établi à Césarée.

L'Église d'Alexandrie, qui s'était laissé égarer pendant longtemps par la doctrine gnostique, vit se développer, à cette époque, chez ses docteurs, un esprit de recherche et de critique qui détruisit l'influence pernicieuse des gnostiques et fit disparaître la haine que cette secte n'avait cessé d'attiser contre l'Ancien Testament. C'est sous l'impulsion de ce nouvel esprit que les savants chrétiens essayèrent de faire ressortir la connexité existant entre l'Ancien et le Nouveau

Testament ; mais, en même temps, ils s'aperçurent que, pour accomplir cette tâche, il était absolument nécessaire de comprendre la langue hébraïque, et que la seule connaissance du texte original leur permettrait de concilier les contradictions qu'ils avaient remarquées entre les dogmes chrétiens et les conceptions bibliques. Un des Pères de l'Église, Origène, se livra à l'étude de la langue hébraïque et en encouragea l'enseignement avec une infatigable activité. Il savait que les juifs étaient ses maîtres dans la connaissance de l'hébreu et l'explication de la Bible, et il avoua que, pendant ses différents séjours en Judée (vers 229-253), ils lui indiquèrent le véritable sens de plusieurs passages difficiles. Il est vrai qu'à ce moment la casuistique n'avait pas encore supplanté l'exégèse biblique. Outre Hillel et Simlaï, il y avait de nombreux savants juifs qui connaissaient la Bible à fond et riaient des raisonnements puérils des docteurs de l'Église, qui tiraient leurs arguments de la traduction corrompue des Septante. Ils raillaient la crédulité des chrétiens, pour qui toute œuvre apocryphe présentée sous le couvert de l'antiquité, telle que les histoires de Tobie, de Judith et de Suzanne, prenait un caractère sacré et devait servir d'appui à leurs controverses. Pour protéger les dogmes de l'Église contre ces railleries et mettre les docteurs chrétiens en état de discuter sérieusement avec les Judéens, Origène entreprit la tâche épineuse de corriger le texte altéré et défectueux des Septante et de le publier avec le texte original de la Bible. Il compara, à cet effet, les traductions d'Aquilas, de Symmachus, de Théodotion et de trois autres auteurs, et il les plaça l'une à côté de l'autre en colonnes, dont les premières étaient occupées par le texte hébreu transcrit en caractères hébreux et en caractères grecs. Ce travail porte le nom d'Hexaples (Sextuple). Malgré les efforts d'Origène pour la rendre plus correcte, la version des Septante resta altérée comme auparavant, elle devint même encore plus défectueuse, car il s'y glissa plus d'un passage qui appartenait à une des traductions publiées à côté de celle des Septante. Du reste, les dogmes chrétiens n'auraient pas supporté la lumière trop éclatante de la vérité ; ils avaient besoin, pour pouvoir subsister, de la confusion et de l'obscurité. La religion chrétienne est fondée sur ce verset d'Isaïe : Une jeune fille est enceinte, elle mettra au monde un fils. Le texte hébreu ne connais pas la vierge immaculée, dont la disparition entraînerait l'écroulement du christianisme ; cette vierge n'existe que dans la traduction corrompue de la Bible, et voilà pourquoi il était indispensable que cette traduction restât altérée.

La plupart des docteurs palestiniens s'occupèrent très peu d'exégèse biblique ; leur activité se concentra spécialement sur l'étude de la loi orale, c'est-à-dire de la Mishna. Ce dernier ouvrage était rédigé avec une grande concision ; de plus, il contenait des mots devenus obscurs, il rapportait des lois qui n'étaient plus pratiquées, quelques-unes de ses parties exigeaient une attention particulière et une certaine érudition pour être comprises. Les chefs d'école s'appliquèrent tout d'abord à rendre plus claire la rédaction concise et souvent obscure de la Mishna ; ce qui leur fit donner le nom d'Amoraïm, commentateurs. Mais ce n'était là qu'une partie de leur tâche ; ils se détachèrent peu à peu du texte de la Mishna et se frayèrent des voies nouvelles. Ils traitèrent la Mishna comme les Tannaïtes avaient traité la Tora ; ils analysèrent, découpèrent et disséquèrent le texte, et, à leur insu, ce texte se volatilisa en quelque sorte entre leurs mains et changea de fond et de forme.

La première génération des Amoraïm, qui succéda immédiatement aux Tannaïtes et demi Tannaïtes, se composa d'hommes remarquablement doués, qui atteignirent un âge très avancé ; leur activité dura au delà d'un demi-siècle. Les tendances de leurs écoles étaient différentes ; ils énoncèrent les opinions les plus divergentes, mais leurs discussions ne prirent jamais le caractère d'altercations violentes, parce qu'il existait de leur temps une règle fixe, une autorité reconnue, la Mishna, à laquelle ils devaient tous obéissance. Le plus ancien docteur de cette génération était Hanina ben Hama, de Sepphoris (vers 180-260) ; il descendait d'une ancienne et illustre famille babylonienne, et il exerçait la médecine. Cette science, pratiquée surtout par les lévites, avait trouvé également de nombreux adeptes chez les docteurs de la Loi. L'enseignement de Hanina était très simple. Ce docteur était un amora dans la véritable acception du mot ; il exposait la Mishna ou la Boraïta telle qu'elle lui avait été enseignée, sans jamais formuler une opinion personnelle. S'il se présentait un cas quelconque, même très facile, sur lequel la Mishna ne s'était pas prononcée, il ne se permettait pas de le résoudre par lui-même, il le soumettait aux délibérations de ses collègues ou de ses disciples. Ces derniers, plus hardis, ne voulurent pas se résigner à rester attachés à la lettre même de la Mishna, ils se séparèrent de leur maître et fondèrent de nouvelles écoles.

Hanina était d'une piété profonde, qui lui valut le respect des Judéens et des Romains. Lorsqu'il visita, un jour, avec son jeune collègue Josua ben Lévi, le lieutenant romain à Césarée, celui-ci se leva devant les docteurs, et comme quelques-uns des assistants s'en étonnèrent, il leur répondit : En les voyant, il me semble voir des anges. L'estime dont Hanina jouissait lui permit de dénoncer avec une franchise absolue les graves défauts de sa communauté, à laquelle il reprochait surtout de croire à la réalité des miracles les plus absurdes. Les exhortations sévères qu'il adressa aux habitants de Sepphoris sont très intéressantes pour l'histoire, elles font connaître l'état des mœurs de cette époque. La peste sévissait une fois à Sepphoris et aux environs avec une extrême violence ; tous les quartiers de la ville étaient cruellement frappés, excepté la rue où demeurait Hanina. La communauté déclara que son chef était responsable de cette calamité, parce qu'il ne voulait pas opérer de miracle eu sa faveur pour éloigner le fléau. Hanina leur répondit : Du temps de Moïse, il n'y eut qu'un Zimri (homme aux mœurs dissolues) et la peste enleva 24.000 hommes ; parmi vous, on trouve un grand nombre de Zimris, et vous vous plaignez de ce fléau ! Une autre fois, la Judée souffrant d'une grande sécheresse, Hanina ordonna des jeûnes et des prières publiques, mais la pluie ne tomba pas. Les gens de Sepphoris s'en prirent de nouveau à Hanina ; ils vantèrent devant lui la puissance de Josua ben Lévi, qui avait obtenu de la pluie pour le sud de la Judée. Le pays étant dévasté plus tard par une nouvelle sécheresse, Hanina fit venir Josua à Sepphoris ; il joignit ses prières à celles de son collègue, le ciel ne les exauça pas. Hanina mit cette circonstance à profit pour critiquer vivement les croyances superstitieuses de sa communauté : Vous le voyez bien, dit-il, ce n'est pas Josua qui amène la pluie, et ce n'est pas Hanina qui l'empêche de tomber ; mais les habitants de Lydda sont pieux, ils s'humilient devant Dieu, et Dieu les favorise ; vous, au contraire, vous êtes obstinés, vous persistez dans votre impiété, et Dieu vous punit. Hanina était d'une modestie et

d'une abnégation remarquables. Dans sa vieillesse, il reconnaissait et constatait avec empressement le mérite et la gloire de ceux même qui l'avaient éclipsé. Il atteignit un âge très avancé, il fut contemporain de trois patriarches : de Juda Ier son maître, de son fils Gamaliel et de Juda II.

L'enseignement de Johanan bar Napaha (199-279) forme un vif contraste avec celui de Hanina. Johanan fut, dès son bas âge, orphelin de père et de mère. Je dois remercier Dieu, disait-il souvent, d'avoir perdu mes parents de bonne heure ; je n'aurais jamais pu remplir envers eux mon devoir filial aussi strictement que l'ordonne la Loi. Sa figure était remarquablement belle, à tel point que, pour en parler, le Talmud, d'ordinaire si sec, emprunte le style imagé de la poésie : Pour se former une idée de la beauté de Johanan, dit-il, il faudrait prendre une coupe d'argent toute neuve, la remplir de graines de grenade, en entourer le bord d'une guirlande de roses, et la placer entre le soleil et l'ombre, l'éblouissant éclat qu'elle jetterait alors représenterait le rayonnement de la figure de ce docteur. Mais il était d'une beauté un peu efféminée, il n'avait pas de barbe. Ses cils étaient très longs et projetaient leur ombre sur le visage. Ne possédant pour tout bien qu'un petit champ, il s'associa avec un de ses condisciples, Ilpha, et s'occupa de commerce. Bientôt après, il abandonna les affaires et se voua entièrement à l'étude ; il vendit son champ. Quand ses ressources furent épuisées, le patriarche Juda pourvut à son entretien.

Johanan devint un précieux collaborateur de Juda II ; il fut le plus fécond amora de son temps. Grâce à ses nombreux disciples, l'ensemble des opinions qu'il a émises forme une des parties capitales du Talmud. Il ne se contentait pas, comme Hanina, de faire pénétrer la Mishna dans la mémoire de ses élèves, il soumettait le texte à une analyse rigoureuse, examinait chaque assertion avec une sévère attention et comparait entre elles les opinions divergentes ; il fut ainsi amené à déclarer que les décisions de la Mishna n'avaient pas toujours force de loi. Tibériade, avec son doux climat, ses champs fertiles et ses sources thermales, devint le siège de l'école de Johanan. Des disciples nombreux ne cessaient d'affluer de tous côtés vers cette ville ; il en venait même de Babylone, où enseignaient cependant les plus illustres maîtres. Il y eut plus de cent Amoraïm qui adoptèrent et enseignèrent les décisions de Johanan. Ce docteur s'était lié d'une étroite amitié avec le patriarche, et il l'appuya vigoureusement dans les tentatives qu'il fit pour modifier certains usages. Du reste, les décisions de Johanan étaient, en général, moins sévères que celles de l'école de Babylone, qui fut organisée à son époque. Il abolit la défense d'apprendre le grec ; il pensait que la connaissance de la langue grecque était pour les hommes une sauvegarde contre les délateurs, et une parure pour les femmes. Il appréciait beaucoup la civilisation grecque et lui donnait rang à côté du judaïsme. En récompense de la bonne œuvre que les deux fils de Noé, Sem et Japhet, ont accomplie en couvrant la nudité de leur père, Sem (personnification du judaïsme) a pu s'envelopper du manteau orné de franges (Talit), et Japhet (représentant des Grecs) du manteau des philosophes (pallium). Ce fut aussi Johanan qui permit de décorer les appartements de peintures.

Johanan était hostile aux autorités romaines ; il flétrissait avec énergie leur arrogance insolente et leur rapacité. Il prétendait que la quatrième bête de la vision de Daniel, cette vision qui fut tant et tant de fois interprétée par les juifs et surtout par les chrétiens, représentait l'empire romain. La petite corne de la bête indique, selon lui, Rome la pécheresse, qui a détruit les autres puissances ; les yeux de cette corne, semblables à des yeux humains, signifient les regards d'envie que les Romains jettent sur le bien d'autrui. Ils confiaient, en effet, aux gens riches une fonction publique pour les obliger à subvenir de leur fortune à l'entretien de la ville ou de la province. Si on te propose une dignité, dit Johanan, abandonne la ville et établis-toi prés du désert du Jourdain. Il permettait même aux Judéens de quitter la Palestine, ce qui était, en général, sévèrement interdit, pour se soustraire aux fonctions publiques.

Le malheur frappa durement Johanan, la mort lui enleva ses dia fils: Il portait constamment sur lui un morceau d'os de son dixième enfant, et, par ce témoignage matériel des douloureuses épreuves qui l'avaient affligé, il consolait ceux qu'un deuil avait atteints. Voici, leur disait-il, ce qui me reste de mon dixième fils. n Ce docteur, orphelin dès sa naissance, mourut presque sans postérité ; de sa nombreuse famille, il n'avait plus qu'une seule fille. La mort de son ami et beau-frère, Bar Lakisch, dont il s'accusa d'avoir hâté la fin, lui causa un violent chagrin ; il en fut si profondément affecté qu'il eut, dans sa vieillesse, des moments de folie.

Simon bar Lakisch ou Resch Lakisch, comme on l'appelait par abréviation, était, dans les controverses juridiques, en opposition constante avec Johanan. Il paraît être né dans la ville de Bostra. Il vit encore Juda Ier et il se forma à l'école des successeurs de ce patriarche. Il réunissait en lui les qualités les plus opposées ; à côté d'une vigueur corporelle étonnante, il était doué d'une âme compatissante et d'un esprit singulièrement pénétrant. Pendant quelque temps, il professa un métier infime et très dangereux : il était chargé, aux jeux du cirque, d'abattre les animaux qui menaçaient la sécurité des spectateurs ; ce fut probablement sous la pression d'une poignante nécessité qu'il accepta un tel emploi. Les documents parlent souvent de sa force physique, mais ils vantent surtout son austère probité. Il évitait la société de ceux dont l'honnêteté pouvait être suspectée. Aussi les personnes qu'il honorait de son amitié jouissaient-elles de l'estime et de la confiance générales. Jamais un sourire n'éclairait son visage sévère ; il considérait la joie comme un signe de légèreté depuis que le peuple saint était sous la domination des païens. On a vu, plus haut, combien il avait le parler franc même envers le patriarche. Dans l'enseignement, il était partisan de l'examen approfondi du texte plus encore que son collègue et beau-frère Johanan. Quand il discutait des questions de casuistique, il semblait broyer des montagnes l'une contre l'autre. Ses vues sur différents points de l'Aggada étaient originales et furent adoptées par ses successeurs. Les écoles avaient discuté à maintes reprises sur le livre de Job et sur l'époque à laquelle le héros de ce drame a vécu, et les opinions étaient naturellement très partagées. Resch Lakisch donna certainement la solution juste du problème en déclarant que Job n'a vécu en aucun temps et n'a jamais existé, mais que c'est une simple fiction. Selon lui, les noms d'anges n'étaient pas d'origine juive, mais formaient un élément étranger au judaïsme et avaient été importés de la Babylonie. Un grand nombre de

docteurs glorifiaient le passé au détriment du présent ; ils déclaraient, dans leur langage hyperbolique, qu'un ongle des anciens valait plus que le corps tout entier de leurs successeurs, ou que si les anciens étaient des anges, nous ne sommes plus que des ânes. Resch Lakisch, au contraire, affirmait que les hommes de son temps avaient plus de mérite que les anciens, parce que, malgré leur douloureuse situation, ils se consacraient à l'étude de la Loi. Quoique Ben Lakisch fut condisciple et ami de Johanan et devint plus tard son beau-frère, leurs relations se tendirent vers la fin de leur vie.

Josua ben Lévi était, avec Johanan et Ben Lakisch, le troisième chef de la jeune génération des Amoraïm palestiniens. L'histoire sait peu de chose de ce docteur, mais la légende rapporte sur lui d'abondantes informations. Il établit une école dans le sud de la Judée, à Lydda. Les gens de Lydda n'étaient pas estimés par les Galiléens ; ces derniers leur reprochaient d'être orgueilleux et de ne posséder qu'une science très superficielle. Mais la réputation de Josua ne souffrit pas de ce jugement ; son autorité était considérable, et ses décisions étaient acceptées en grande partie comme ayant force de loi, même dans les cas où les deux autres Amoraïm, Johanan et Ben Lakisch, les combattaient. Et cependant, Josua avoue lui-même qu'il était tellement préoccupé de la réorganisation des communautés du sud de la Judée qu'il avait oublié un grand nombre de traditions. Ces communautés présentaient, en effet, un spectacle lamentable depuis la lutte de Barcokeba ; Johanan et Jonathan durent même les visiter pour y rétablir l'ordre et la paix. — Josua, comme on l'a déjà vu, se rendit à Rome, probablement pour recueillir des offrandes en faveur du patriarcat. Il pensait que c'est de Rome que viendrait le Messie, qu'il séjournait dans la capitale du monde sous les traits d'un esclave, parmi les mendiants et les misérables postés aux portes, et que c'est là qu'il attendait l'ordre divin de délivrer les Judéens. La légende représente Josua comme un des élus qui s'entretenaient avec le prophète Élie et sur lesquels la mort n'avait pas d'empire ; elle raconte que ce docteur dépouilla l'ange de la mort de son glaive, monta vivant au ciel, parcourut les sphères célestes, le para-dis et l'enfer, et contraignit la Mort elle-même, qui lui devait obéissance, à rapporter à Gamaliel ce qu'il avait appris dans ce merveilleux voyage. Il est étrange que Josua soit devenu le héros de tant de légendes aggadiques, lui qui était un adversaire résolu de l'Aggada et qui disait que celui qui la met par écrit n'a aucune part à la vie future, celui qui l'explique se condamne au feu, et celui qui l'écoute perd son temps.

Un des plus fervents partisans de l'Aggada était Simlaï, il lui imprima une direction nouvelle, et, le premier, il la fit servir à l'enseignement de la religion et de la morale. Né à Lydda, il abandonna cette région désolée pour se rendre à Nehardea ; là, il fréquenta la jeune école des Amoraïm, qui brillait déjà d'un vif éclat. Il devint bientôt l'ami du patriarche Juda. Son autorité dans les questions de casuistique était presque nulle en Palestine comme en Babylonie, mais dans l'Aggada il avait une supériorité incontestée ; il excellait surtout à rattacher des entretiens édifiants à des versets bibliques. D'après lui, les prescriptions mosaïques sont au nombre de 613, dont 365 défenses et 248 commandements, que David a résumés dans les 11 vertus suivantes : la droiture, la justice, la vérité, l'aversion pour la médisance, pour la méchanceté et l'injure ; le mépris pour l'impie, l'estime

pour le juste, le respect du serment, le prêt sans intérêt, et l'incorruptibilité. Le prophète Isaïe a ramené ces vertus à six, Michée à trois, et le second Isaïe à deux, qui sont : la pratique de la justice et de la charité. Enfin, Habacuc les a comprises toutes sous cette formule unique : Le juste vit par la foi. C'est le premier essai qui ait été fait de ramener toutes les lois du judaïsme à un petit nombre de principes.

Grâce à sa profonde connaissance de la Bible et à son esprit élevé, Simlaï était remarquablement préparé pour discuter avec les docteurs de l'Église et leur montrer l'inanité des arguments qu'ils tiraient de l'ancien Testament en faveur des dogmes chrétiens. Dans ces polémiques, Simlaï se montrait excellent exégète. A l'époque où florissait la première génération des Amoraïm, le christianisme était entré dans une voie nouvelle ; à la place de l'Église primitive, où dominait l'élément ébionite et nazaréen, s'était élevée une Église catholique (universelle) dont les dogmes, en partie pauliniens et en partie anti-pauliniens, étaient acceptés par la majorité des chrétiens. C'étaient surtout les évêques de Rome qui avaient contribué à organiser l'Église catholique et à unir en un seul faisceau les nombreuses sectes chrétiennes. Comme ils siégeaient dans la capitale du monde, ils s'arrogeaient la suprématie sur les autres évêques et patriarches, excluaient de la communauté, comme ils le tirent au moment où fut discutée la question de la Pâque, leurs collègues qui ne partageaient pas leur opinion, et se faisaient reconnaître comme archevêques et papes. L'unité une fois constituée dans le christianisme, on se mit à examiner et à étudier de plus près les traditions de l'Église. Il s'était formé un certain nombre de nouveaux dogmes pour lesquels il fallait trouver une base dans l'Ancien Testament. La doctrine de l'unité, que les premiers chrétiens avaient conservée comme une tradition de la maison paternelle, s'altéra peu à peu, et la jeune Église, en glorifiant et en exaltant en Jésus le Messie, créa une dualité : le Père et le Fils, ou le Créateur et le Logos. Un troisième élément vint bientôt s'ajouter à cette dualité. La conception juive de l'inspiration des prophètes par Dieu, appelée inspiration sainte (Ruah hakodesch), prit, en quelque sorte, corps dans le christianisme et devint la personne du Saint Esprit, ayant même origine et même principe que Dieu et le Christ. Le christianisme, qui prétendait représenter un judaïsme épuré, s'éloigna à son insu de la conception juive et adopta une espèce de triple divinité. Mais, plus le dogme chrétien de la Trinité était en contradiction avec le principe même du judaïsme, plus on faisait d'efforts pour le découvrir dans l'Ancien Testament et prouver par là qu'il remontait à une haute antiquité. Une pareille démonstration présentait de graves difficultés ; les docteurs de l'Église qui savaient l'hébreu eurent recours à la méthode des allégoristes. Ils crurent voir une allusion à la Trinité dans la multiplicité des expressions servant à désigner Dieu ; ils allèrent même jusqu'à déduire de ce premier verset du Pentateuque, si clair cependant et si simple : Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, la preuve que le Christ a pris part à la création du monde ; car, dirent-ils, le mot commencement signifie, dans ce passage, la sagesse, le Verbe, c'est-à-dire le Christ, et ce verset contient cette profonde pensée : c'est dans le Christ que Dieu a créé le monde.

Simlaï défendit avec beaucoup de force et d'habileté la conception du Dieu-Un contre le dogme chrétien de la Trinité. Il eut peut-être quelquefois pour adversaire

le savant Origène, qui avait séjourné longtemps en Palestine. Simlaï démontra d'une façon péremptoire que tous les passages de l'Écriture sainte invoqués en faveur de la Trinité proclament, au contraire, avec force l'unité de Dieu. La polémique dirigée contre le christianisme éveilla, même chez les païens de cette époque, le désir d'étudier les livres juifs pour combattre, à leur tour, cette religion si envahissante. Aux yeux des théologiens chrétiens, le livre de Daniel, avec ses allusions obscures et ses chiffres mystérieux, était une œuvre sibylline prédisant que Jésus reviendrait dans un temps prochain. Le philosophe païen Porphyre combattit cette interprétation. Ce néo-platonicien, qui portait le nom oriental de Malthus et était originaire de Batanea, fit un commentaire sur le livre Daniel, qui était plutôt une œuvre de polémiste que d'exégète. Il y soutint que le livre de Daniel supposait un auteur contemporain d'Antiochus Épiphane, cet ennemi implacable des juifs et du judaïsme, et que les passages énigmatiques de cet ouvrage s'appliquaient aux événements de cette époque, mais n'étaient nullement des prophéties et surtout ne faisaient aucune allusion au christianisme.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre VII — Les Judéens dans les pays Parthes — (219-280)

A l'époque où Juda II occupait le patriarcat en Palestine, les communautés juives de la Babylonie prirent un développement considérable et commencèrent à jouer le premier rôle dans l'histoire du judaïsme de ce temps. La Babylonie, cette Italie de l'orient, dont la capitale avait d'abord été, comme Rome, la maîtresse du monde et avait succombé ensuite sous les flots des envahisseurs, et dont le nom avait brillé au loin, même après sa décadence, d'un prestige magique, ce pays admirable, où s'étaient établies une première fois les tribus expulsées de la Palestine, devint le centre de la pensée juive. Cette région fertile, qui s'étendait entre le Tigre et l'Euphrate, éclipsa totalement la Judée. L'accueil bienveillant qu'elle fit aux Judéens adoucit pour eux l'amertume de l'exil, elle les traita comme ses propres enfants, et les docteurs s'y livrèrent à l'étude de la Loi avec une ardeur nouvelle. C'est que les Judéens, sous la domination des souverains Parthes et persans, jouissaient presque d'une complète autonomie, ils avaient à leur tête un chef indépendant. La sécurité que leur assurait cette situation politique, jointe à une étonnante vitalité que n'avaient pu affaiblir ni les vexations ni les persécutions, stimula vivement leur activité intellectuelle et lui imprima une puissante impulsion. Sous l'influence babylonienne, l'esprit juif s'aiguisa, il devint plus

pénétrant et plus subtil, cherchant et scrutant jusqu'à ce qu'il eût trouvé une réponse à toute question, une solution à tout problème. Les chefs des écoles de ce pays apprirent au peuple à réfléchir et à raisonner.

Dans les documents juifs, le terme de Babylonie ne désigne pas toujours le même territoire. Tantôt, il s'entend de la contrée qui va de l'endroit où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source, jusqu'au golfe Persique ; tantôt, il indique le pays compris entre les deux fleuves jumeaux depuis le point où leurs bras commencent à se rapprocher jusqu'à l'endroit où ils s'unissent et où de nombreux canaux traversaient autrefois la région et mettaient les deux fleuves en communication : c'est la partie la plus méridionale de la Mésopotamie, l'ancien royaume de Babel et une partie de l'ancienne Chaldée, c'est aussi la région qui était habitée en grande partie par des Judéens, et qui, pour cette raison, était quelquefois appelée pays d'Israël ; enfin, dans sa plus étroite acception, ce terme ne représente plus qu'un petit territoire situé à l'est de l'Euphrate et se développant depuis Nehardea, au nord, jusqu'à Sora, au sud, sur une longueur d'environ 22 parasanges (124 kilomètres). Il était très important pour les Judéens de connaître d'une façon exacte les frontières de ce qu'on appelait la Babylonie, car les Judéens nés en Babylonie étaient considérés comme issus d'une origine essentiellement juive dont la pureté primitive n'avait jamais été altérée par le mélange d'un élément étranger. Sous le rapport de la pureté de race, la Judée elle-même reconnaissait la supériorité de la Babylonie. Un ancien proverbe disait : Pour la pureté de la race, la différence entre les Juifs des provinces romaines et ceux de la Judée est aussi sensible que la différence entre une pâte de médiocre qualité et une pâte faite de fleur de farine, mais la Judée elle-même est comme une pâte médiocre par rapport à la Babylonie.

La région judéo-babylonienne était divisée en une quantité de petits districts qui étaient appelés du nom de leur ville principale. Il y avait les districts de Narès, Sora, Pumbadita, Nehardea, Nehar-Pakod, Mahuza, etc. Chacun de ces districts avait sa physionomie propre, son originalité, il avait ses mœurs et sa manière de vivre particulières, il avait même ses poids et ses mesures spéciaux. Dans cette région, quatre villes surtout avaient une importance capitale et occupèrent successivement le premier rang. C'était d'abord Nehardea, forteresse construite près de l'Euphrate et du canal Naraga, et habitée exclusivement par des Judéens ; elle protégeait la Babylonie juive. Pendant quelque temps, Nehardea fut la Jérusalem de la Babylonie ; au moment où le temple subsistait encore, cette ville centralisait les dons offerts pour le service du temple par toutes les communautés babyloniennes, et, de là, les sommes recueillies étaient envoyées, sous bonne escorte, à Jérusalem.

A quelques milles de Nehardea, au sud, était située la ville de Firuz-Schabur (plus tard, Anbar), fortifiée et très populeuse, la plus importante cité après la capitale, Ctésiphon. Non loin de là, près d'un des nombreux canaux de l'Euphrate, se trouvait la ville de Pumbadita, où s'élevaient de superbes palais. Elle était également habitée exclusivement par des juifs, qui y étaient établis depuis de longs siècles ; les Judéens de la Babylonie la considéraient comme leur capitale. Autour d'elle et dans son voisinage étaient plusieurs petites villes et quelques châteaux

forts. Les gens de Pumbadita passaient pour être ingénieux et retors ; on les disait même rusés et voleurs. Si tu te trouves avec un habitant de Pumbadita, dit un proverbe, change d'hôtel. Au sud de Pumbadita, à 124 kilomètres (22 parasanges) de là, était Mata-Mehassia, qui était bâtie près d'un immense lac, Sora. Ce lac n'était autre que l'Euphrate, qui se développait dans cette région profonde sur une très large étendue. Mata-Mehassia s'appelait aussi Sora, du nom de ce lac ; sa population était composée de païens et de Judéens. La campagne qui entourait Sora était très fertile ; tous les ans, les nombreux canaux et les embranchements de l'Euphrate l'inondaient et la fertilisaient. Cette ville formait un contraste absolu avec Pumbadita ; tandis que celle-ci se distinguait par la magnificence de ses édifices et le caractère sournois de ses habitants, les gens de Sors, au contraire, étaient pauvres, modestes et honnêtes. Il vaut mieux, disait un proverbe, demeurer sur un fumier à Mehassia que dans un palais à Pumbadita. A ces trois villes, Nehardea, Pumbadita et Mata-Mehassia, situées près de l'Euphrate, il faut ajouter Mahuza, voisine du Tigre et à 3 milles de Ctésiphon, la capitale des Parthes. Mahuza, qui s'appelait aussi Mahuza-Malka, du nom de Nehar-Malka (canal royal), qui se trouve dans le voisinage du Tigre, s'élevait sur une hauteur et était protégée par deux solides murailles et un fossé profond.

Mahuza, avec son fort, avait une grande importance pour la sécurité des souverains parthes ou perses ; néanmoins, elle était exclusivement habitée par des Judéens. Les principaux habitants de cette ville descendaient de prosélytes, aussi leur caractère différait-il de celui des autres Judéens de la Babylonie, ils étaient légers, recherchant le plaisir et montrant plus de goût pour les occupations frivoles et mondaines que pour les choses religieuses; on disait d'eux qu'ils étaient noués à l'enfer. Les femmes de Mahuza aimaient les divertissements et les longs loisirs. Lorsqu'un docteur palestinien, venu de Judée à Nehardea, déclara qu'il était permis aux femmes de sortir le sabbat avec des tiares en or garnies de pierres précieuses, il ne se trouva dans cette ville que vingt-quatre femmes qui profitèrent de cette permission, tandis que dans un seul quartier de Mahuza dix-huit femmes usèrent de cette autorisation. Le voisinage de la capitale parthe, Ctésiphon, dont les habitants jouissaient d'une large aisance, influait certainement sur les mœurs des gens de Mahuza. Cette capitale ainsi que la ville d'Ardechir, nouvellement créée, contenaient une population juive considérable.

Les nombreux canaux qui traversaient la Babylonie faisaient ressembler cette région à une île verdoyante ; la campagne babylonienne, fertile et bien cultivée, avait l'aspect d'un magnifique jardin. Les dattiers abondaient dans le pays, ce qui donna lieu à ce proverbe. Les Babyloniens achètent un panier de dattes à un denar, et ils ne se consacreraient pas à l'étude de la Loi ! Les Judéens de la Babylonie étaient adonnés à l'agriculture et à toutes sortes de métiers ; ils creusaient et nettoyaient des canaux, élevaient du bétail, s'occupaient de commerce, faisaient le cabotage et pratiquaient un certain nombre d'arts. Par suite de leur importance numérique, ils vivaient en Babylonie presque aussi indépendants que dans leur propre État. Leur vassalité envers les seigneurs du pays consistait à payer certains impôts, la taxe personnelle (Charage) et l'impôt foncier (Taska). Il y avait encore à

ce moment dans la région de l'Euphrate de nombreuses terres sans maîtres ; ceux qui s'engageaient à en payer l'impôt foncier pouvaient se les approprier.

Les Judéens avaient leur chef politique, le prince de l'exil (Resch Galuta), qui était un des hauts fonctionnaires de l'empire perse et occupait, dans la hiérarchie des dignitaires, le quatrième rang après le souverain. Le Resch Galuta était, en quelque sorte, un vassal de la couronne de Perse ; le monarque ne le nommait pas lui-même, il confirmait seulement son élection. Les marques de sa dignité consistaient en une tunique de soie et une ceinture en or. Plus tard, les exilarques déployèrent un luxe princier ; ils sortaient dans des voitures richement ornées, escortés d'une garde du corps et précédés d'un héraut chargé d'annoncer leur passage. Chaque fois que le roi leur accordait une audience solennelle, ils étaient reçus avec le plus profond respect par les serviteurs royaux, et ils parlaient librement au souverain des questions dont ils avaient à l'entretenir. Selon la coutume des princes orientaux, ils faisaient exécuter de la musique à leur lever et à leur coucher, ce que certains docteurs blâmèrent comme un oubli de la destruction de Jérusalem.

Les exilarques descendaient de la maison de David, le peuple supportait volontiers leur domination parce qu'il se sentait honoré en leur personne. Ces dignitaires faisaient remonter leur origine à Zérubabel, le petit-fils du roi Joïakin, qui serait, d'après certains documents, revenu à Babel[1] et devenu le chef d'un grand nombre de familles. C'est au IIe siècle que nous voyons pour la première fois l'exilarcat occupé par un homme d'une origine obscure, Mar-Huna ; celui-ci ordonna qu'après sa mort on l'enterrât en Palestine. A partir de cette époque, les exilarques se succédèrent sans interruption jusqu'au XIe siècle ; leur influence fut considérable sur la marche de l'histoire juive en Babylonie.

Les anciens documents fournissent peu de renseignements sur les rapports des exilarques avec le peuple, ils nous apprennent que le Resch Galuta était le juge supérieur des communautés non seulement pour les affaires civiles, mais encore pour les questions pénales ; il rendait la justice lui-même ou en confiait l'administration à un suppléant. Comme moyen de coercition envers les indociles, il employait la bastonnade. Il avait aussi dans ses attributions la police des villes, l'inspection des poids et mesures, la surveillance des canaux et le soin de veiller à la sûreté générale ; il nommait des fonctionnaires spéciaux à ces divers emplois.

Au commencement, les exilarques ne paraissent pas avoir été payés par le peuple, il est probable que, selon l'ancien usage de l'Asie, on leur offrait des présents ; plus tard, seulement, il est question de ressources régulières que certaines villes mettaient annuellement à leur disposition. En public, on leur accordait des honneurs qui n'étaient rendus qu'aux souverains de la maison de David. Ainsi, dans la synagogue, ils se tenaient dans une tribune élevée qui leur était spécialement destinée, et, quand ils étaient appelés à lire un chapitre de la Tora, le rouleau de la Loi était apporté à leur place. Les revenus de leurs immenses domaine étaient très élevés ; ils avaient à leur service de nombreux esclaves et d'autres serviteurs, même des hommes libres invoquaient leur patronage, et, pour

indiquer qu'ils appartenaient à l'exilarque, ils portaient sur leurs vêtements les armes de leur maître. Les exilarques exigeaient de leurs clients qu'ils portassent ces insignes, ils ne permettaient même pas aux savants pauvres qu'ils entretenaient de les déposer ou de les cacher. Le pouvoir du Resch Galuta était considérable, et, comme il n'était pas suffisamment réglé ni limité par des lois ou des usages, il dégénérait quelquefois en despotisme. Aussi se plaignait-on souvent de l'arbitraire, des abus et des violences des exilarques ou de leurs serviteurs ; ils dépossédaient, par exemple, des chefs d'école et en nommaient d'autres, moins dignes, à leur place. Mais quel pouvoir s'est jamais tenu dans les limites de la modération et de la justice ?

A l'époque où l'enseignement de la Loi n'était pas encore organisé dans la Babylonie, l'ignorance des exilarques en matière religieuse était telle qu'on transgressait dans leur maison, en toute innocence, les plus graves prescriptions alimentaires. Il y eut cependant des exilarques qui eurent une connaissance très approfondie de la Loi, possédèrent les plus solides vertus et furent comptés parmi les gloires les plus pures du judaïsme. L'importance numérique des Judéens de Babylonie, l'indépendance dont ils jouissaient dans ce pays, le pouvoir presque absolu de l'exilarque, imprimèrent à l'histoire juive de cette région un cachet tout particulier. Il se créa en Babylonie une situation nouvelle que la Judée n'avait pas connue, qui nécessita l'établissement de nouvelles lois et poussa la doctrine religieuse vers une nouvelle évolution.

Sous le patriarcat de Juda Ier les jeunes gens de Babylonie affluaient en nombre considérable dans les écoles de la Galilée. On aurait dit qu'ils se hâtaient de se réchauffer, dans la patrie juive, avant son extinction complète, à la flamme expirante du foyer de l'enseignement religieux, afin de pouvoir répandre ensuite la chaleur vivifiante de l'étude de la Loi dans le pays où ils étaient nés. La jeunesse juive des pays parthes était entraînée par une attraction irrésistible vers la Palestine ; c'était là un témoignage de l'amour profond que les Judéens dispersés ressentaient pour le pays de leurs aïeux. Beaucoup de ceux qui ne pouvaient pas se rendre en Palestine s'y faisaient porter après leur mort, pour y dormir du dernier sommeil. On voyait arriver, chargés sur de petites barques ou transportés à dos de chameau, de longues rangées de petits cercueils contenant les ossements de ceux que la pensée seule de reposer un jour dans la Terre sainte avait soutenus et consolés à l'heure suprême. Quelques-uns de ces cercueils, provenant d'Alexandrie et de Syrie, ont été retrouvés ; ils portent à l'extérieur, à côté du nom du défunt, de très beaux ornements. Ce désir passionné d'être enseveli dans le pays des ancêtres était encore augmenté par la croyance que la résurrection des morts aura lieu en Palestine. Les chrétiens eux-mêmes partageaient cette espérance, ou, pour mieux dire, cette superstition. Mais si les morts de la Babylonie, enterrés en Palestine, ne se sont pas réveillés de leur sommeil, les jeunes gens babyloniens qui venaient s'asseoir aux pieds du patriarche Juda Ier s'imprégnaient en quelque sorte de la Terre sainte et en revenaient animés d'une nouvelle ardeur pour l'étude. Deux d'entre eux, Rab et Mar-Samuel, transplantèrent l'enseignement de la Loi dans leur pays d'origine, et y organisèrent des écoles. Ces écoles subsistèrent avec des fortunes diverses pendant plus de huit siècles, et c'est encore l'influence de

l'enseignement de ces docteurs qui ranima plus tard l'activité intellectuelle dans l'Espagne juive.

Rab, ou plutôt Abba Areka, avait suivi son oncle Hiyya à Sepphoris ; là, il fréquenta son école et profita si bien de son enseignement que le patriarche Juda Ier, qui, certes, ne prodiguait pas les dignités, lui accorda le titre de docteur. Dès que l'annonce de son retour de Palestine se fut répandue en Babylonie, son condisciple Mar-Samuel, qui était revenu avant lui, et son ami Karna allèrent à sa rencontre ; Karna surtout l'accabla de questions. Le roi Parthe Artaban, le dernier des Arsacides, qu'une nouvelle dynastie allait précipiter du trône et priver de la vie, traita Rab avec une grande bienveillance ; il espérait probablement qu'à la suite de l'établissement d'une école importante en Babylonie, les Judéens n'émigreraient plus, ou, au moins, émigreraient en moins grand nombre dans l'empire romain. Même le docteur qui était alors à la tête de l'école de Nehardea, Schèla, reconnut la supériorité de Rab. Ce dernier, à la mort de Schèla, fut nommé son successeur, mais il se retira devant son jeune collègue, Mar-Samuel, qui était originaire de Nehardea.

L'exilarque qui détenait alors le pouvoir paraît avoir appelé principalement des savants babyloniens aux fonctions dont il disposait. Il éleva à la dignité de juge du tribunal de Kafri un de ses parents, Mar-Ukba, qui était riche, habile jurisconsulte, très modeste et digne à tous égards de la fonction qu'il occupait. Karna fut également nommé juge ; comme il était peu fortuné, il se faisait dédommager par les diverses parties du temps qu'elles lui faisaient perdre. Abba Areka devint surveillant du marché (Agoranomos) ; il fut chargé d'inspecter les poids et mesures. L'exilarque voulut qu'Abba Areka fixât également le prix des denrées, afin d'empêcher le renchérissement des vivres. Sur son refus, il fut mis en prison et n'en sortit qu'à la suite des démarches pressantes de Karna auprès de l'exilarque. Son emploi d'inspecteur du marché obligeait Abba Areka à se rendre souvent dans les divers districts de la Babylonie juive ; il apprit ainsi dans quelle profonde ignorance vivaient les communautés éloignées du centre. Il arriva un jour dans un endroit où l'on ne connaissait même pas la défense de manger de la viande avec du lait. Pour remédier en partie aux inconvénients qui résultaient d'une telle situation, Rab défendit souvent ce qui était permis, et comme son autorité était très grande, les aggravations qu'il introduisit dans le judaïsme furent acceptées et acquirent force de loi. L'abandon dans lequel se trouvait la région de Sora lui inspira la pensée d'y fonder une école. Son entreprise réussit admirablement ; l'académie de Sora resta, presque sans interruption, pendant huit siècles, le siège de la science juive.

La nouvelle école, appelée du nom consacré de Sidra, fut ouverte (vers 219) par Abba Areka. Attirés par la réputation de ce docteur, douze cents disciples accoururent de tous les coins de la Babylonie et des pays parthes. L'école ne pouvait plus contenir tous les auditeurs, et Abba Areka fut obligé de l'agrandir par l'adjonction d'un jardin. Ses disciples lui témoignaient une profonde vénération, ils l'appelaient Rab, le maître, comme on avait nommé autrefois le patriarche Juda Rabbi ou Rabbenou ; ce titre de Rab est devenu son nom. Son école était désignée

par le terme de Bé-Rab (maison du Rab) ; cette appellation s'appliqua plus tard à toute école. Son autorité religieuse dépassait la Babylonie. Le plus illustre docteur de la Judée, Johanan, lui écrivait : à notre maître en Babylonie ; il se fâchait contre ceux qui parlaient de son collègue avec dédain, et il avoua que Rab était le seul docteur auquel il se fait subordonné. Rab possédait des champs qu'il faisait cultiver et dont il consacrait les revenus à l'entretien de ses disciples pauvres. Du reste, il avait organisé son enseignement de telle sorte que ses auditeurs pouvaient se consacrer à l'étude de la Loi tout en pratiquant un métier pour s'assurer des moyens d'existence. Les élèves se réunissaient à Sora pendant deux mois de l'année (Ader et Ellul), au commencement de l'automne et au commencement du printemps. Durant ces deux mois, appelés mois de réunion (Yarhè Kalla), il y avait chaque jour, dès le matin, des conférences ; les auditeurs prenaient à peine le temps de déjeuner. Ces conférences publiques s'appelaient Kalla. Outre ces deux mois, pendant lesquels il s'occupait de ses disciples, Rab consacrait à l'instruction du peuple la semaine qui précédait chacune des principales fêtes. L'exilarque se rendait d'habitude à Sora et assistait à ces réunions pour recevoir les hommages de la foule; les maisons étaient insuffisantes pour loger tous ceux qui affluaient dans la ville, ils étaient obligés de camper en plein air, sur les bords du lac de Sora. Les conférences faites à l'approche des fêtes portaient le nom de Riglè. Pendant les mois de Kalla et la semaine de Riglè, les tribunaux chômaient et les créanciers n'avaient pas le droit de citer leurs débiteurs devant la justice.

On ne sait pas si Rab employa un système d'enseignement particulier. Sa méthode consistait à exposer tout au long la Mishna, qu'il avait rapportée absolument complète de Palestine, et à expliquer les mots et la signification de chaque prescription. Ces explications et ces développements portent le nom de Memra ; Rab en a laissé un nombre considérable ; ils forment, avec ceux des chefs d'école Johanan et Mar-Samuel, ses contemporains, une partie importante du Talmud. Comme les habitants juifs de la Babylonie connaissaient, en général, très vaguement les pratiques religieuses et ne savaient pas toujours distinguer entre ce qui était défendu et ce qui était permis, Rab avait résolu d'ajouter, comme on l'a vu plus haut, de nombreuses aggravations aux lois existantes. La plupart de ses décisions furent acceptées ; on ne fit exception que pour celles qui se rapportaient au droit civil, parce que son autorité était bien moins grande dans les affaires civiles que dans les questions rituelles.

Après avoir organisé l'enseignement religieux, Rab se préoccupa de corriger les mœurs des juifs babyloniens. La simplicité de la vie conjugale d'autrefois avait dégénéré en brutalité. Si un jeune homme et une jeune fille qui se rencontraient étaient d'accord pour se marier, ils appelaient les premiers venus comme témoins, et l'union se concluait. Des pères mariaient leurs filles mineures ; le fiancé ne pouvait voir sa fiancée qu'au moment où il ne lui était plus possible de revenir sur sa décision, ou bien il demeurait dans la maison de son futur beau-père, où ses relations étaient absolument libres avec sa fiancée. La loi, loin de condamner ces mœurs grossières, les protégeait, au contraire, de son autorité. C'est contre un tel état de choses que Rab lutta de toute son énergie. Il interdit ces unions immorales qui se contractaient sans aucune démarche préliminaire, prescrivit rigoureusement

aux pères de ne pas marier leurs filles sans leur consentement, surtout avant leur majorité, avertit les jeunes gens de ne pas choisir inconsidérément leur compagne, sans même la connaître, afin de ne pas s'exposer à être amenés à haïr celles qu'ils devraient aimer, et il défendit aux fiancés de demeurer sous le même toit avant leur mariage. Un époux condamné à accorder le divorce à sa femme avait quelquefois recours à certains artifices que lui permettait la loi pour ne pas se soumettre à la sentence prononcée contre lui ; Rab rendait ces ruses inutiles en ne tenant, dans ces cas, aucun compte de la loi. Ce docteur releva également le prestige de la magistrature ; les huissiers des tribunaux eurent rang de fonctionnaires ; chacun devait comparaître sur invitation devant la justice ; ceux qui ne se soumettaient pas aux décisions des juges étaient frappés d'excommunication. C'était là, en Babylonie, une punition rigoureuse qui produisait une impression profonde. On proclamait en public les délits commis par l'excommunié, et tout commerce avec lui était sévèrement interdit jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence. Il résulte de ce qui précède que Rab poursuivait un double but, le relèvement moral et intellectuel de la population juive. Ses efforts furent couronnés de succès ; il parvint à amender les mœurs et à répandre l'instruction dans une région qui était auparavant, selon l'expression du Talmud, un champ en friche ouvert à tout venant. Rab plaça autour de ce champ une double barrière, des mœurs austères et une solide instruction ; il fit pour la Babylonie ce que Hillel Ier avait fait pour la Judée.

Rab ressemblait encore sous d'autres rapports à Hillel ; il était, comme lui, patient, indulgent et modeste. Il avait une femme qui était méchante, acariâtre, et le contrariait en toute circonstance; il supportait ses vexations avec une inaltérable douceur. Ayant offensé, dans sa jeunesse, Hanina, le chef de l'école de Sepphoris, il supplia plusieurs fois ce docteur de lui accorder son pardon. Croyait-il avoir fait du tort à un homme du peuple, il se rendait auprès de lui la veille de Kippour afin de se réconcilier avec lui. Pour écarter de son esprit toute pensée d'orgueil aux jours où les Judéens accouraient par milliers autour de sa chaire, il répétait ces paroles de Job : L'homme, fut-il assez grand pour toucher au ciel, est abaissé en un clin d'œil, et avant de se rendre au tribunal, il disait : Je me livre volontairement à la mort ; je ne viens pas ici pour soigner mes intérêts, je retourne chez moi sans que j'aie obtenu aucun avantage. Plaise au ciel que je puisse revenir dans ma maison aussi innocent que j'en suis parti. Il eut la joie de laisser un fils, Hiyya, très versé dans les questions dogmatiques, et de marier sa fille dans la famille de l'exilarque ; les enfants de cette fille furent plus tard des princes savants et respectés. Son deuxième fils, Aïbu, ne montrait aucune disposition pour l'étude ; entre autres conseils qu'il lui donna, il lui recommanda instamment de s'occuper d'agriculture : Mieux vaut une petite quantité récoltée dans son champ qu'une grande quantité gagnée dans les affaires. Rab resta pendant vingt-huit ans, jusqu'à sa vieillesse, à la tête de l'académie de Sora (219-247). Tous ses disciples accompagnèrent son corps jusqu'à sa dernière demeure, et, sur la proposition de l'un d'eux, la Babylonie prit le deuil pour une année entière ; pendant cette année, il n'y eut ni fleurs, ni guirlandes de myrte aux mariages. Tous les Judéens de la Babylonie, à l'exception d'un seul, Bar-Kascha, de Pumbedita, pleurèrent la mort de l'illustre Amora.

Rab eut comme ami et collaborateur Samuel ou Mar-Samuel, appelé également Aïoc et Yarhinaï. Ce docteur, qui contribua pour une part importante au relèvement du judaïsme babylonien, avait des idées plus originales et des connaissances plus variées que Rab. Dans sa jeunesse, il suivit le courant qui entraînait tous ceux qui avaient soif de science vers la Palestine ; il fréquenta l'école de Juda Ier. On raconte qu'il guérit une maladie d'yeux dont souffrait le patriarche, et que ce dernier ne lui accorda pas l'ordination. Il retourna en Babylonie avant Rab et, à la mort de Schèla, il fut élevé à la dignité de chef d'académie.

Mar-Samuel était un homme calme, sensé, ennemi de toute exagération. A la croyance de ses contemporains, qui pensaient que la venue du Messie serait précédée de nombreux miracles, il opposa cette conception qu'à ce moment-là aussi tout suivra son cours normal, et que l'époque messianique ne se distinguera des temps antérieurs que par l'indépendance absolue dont jouira la nation juive. Mar-Samuel ne se consacra pas uniquement à l'enseignement de la Loi, il s'occupa également d'astronomie et de médecine. Son autorité dans les questions rituelles était moins grande que celle de Rab, mais il était un jurisconsulte éminent et toutes ses décisions dans les affaires civiles acquirent force de toi. Il formula cette règle, d'une importance capitale, que Ies juifs doivent obéissance aux lois du pays où ils demeurent aussi bien qu'à leur propre législation, ce qu'il exprima par ces mots : Dina demalkuta dina. Les Judéens de la Babylonie et des pays parthes, vivant sous un régime de liberté et de tolérance, acceptèrent facilement cette prescription, qui était au fond une innovation très hardie. Le principe de l'inviolabilité des lois du pays établi par Mar-Samuel était, eu effet, en contradiction formelle avec les anciens usages, qui permettaient et souvent recommandaient la transgression de certaines lois étrangères. Ce principe eut dans la suite les plus heureuses conséquences pour les Judéens, il contribua, d'un côté, à les réconcilier avec le gouvernement des pays où les jetait la destinée ; d'autre part, aux ennemis des israélites qui auraient pris prétexte de l'apparent esprit d'exclusivisme du judaïsme pour conseiller des mesures de persécution contre la nation juive, on pouvait opposer ce commandement de Samuel, qui réduisait à néant tous leurs raisonnements. Déjà le prophète Jérémie avait adressé ce conseil salutaire aux tribus dispersées en Babylonie : Travaillez au salut de la ville où vous êtes établis. Mar-Samuel transforma ce conseil en une prescription religieuse : On est tenu de se soumettre à la loi de l'État.

C'est à Jérémie et à Mar-Samuel que le judaïsme est redevable d'avoir pu subsister dans les pays étrangers.

Mar-Samuel fut une des figures les plus originales de cette époque. Profondément pénétré de l'esprit du judaïsme, dont il connaissait admirablement les doctrines et les traditions, il sut néanmoins voir au delà des limites étroites de sa patrie et de sa religion, et il se préoccupa aussi des autres nations et de leurs croyances. Il s'instruisit particulièrement chez les savants de Perse, et il étudia l'astronomie avec son ami Ablaat. L'immense plaine qui se développe entre le Tigre et l'Euphrate et dont le vaste horizon n'est borné par la moindre colline était le berceau de l'astronomie ; cette science dégénéra bientôt, dans cette région, en

astrologie. Samuel était trop pénétré des idées juives pour accorder quelque crédit à l'astrologie ; il ne s'occupa que de l'observation et de l'étude sérieuse des corps célestes. Les voies du ciel, dit-il, me sont aussi familières que les rues de Nehardea, mais il ajouta qu'il ne savait pas calculer la marche des comètes. Il utilisa ses connaissances astronomiques pour établir un calendrier qui permettait aux juifs babyloniens de fixer les fêtes sans attendre que la Palestine les informât chaque fois de l'apparition de la nouvelle lune. Samuel ne publia pas ce calendrier, probablement par respect pour le patriarche et pour ne pas rompre l'unité du judaïsme, et on continua à considérer les calculs du calendrier comme une science secrète (Sod ha-iboui). On sait que Samuel exerçait la médecine, mais aucun document ne donne d'indication précise sur ses connaissances médicales ; il prétendait pouvoir guérir toutes les maladies, à l'exception de trois.

L'éclat dont brillait l'académie de Sora, organisée par Rab, faisait pâlir la renommée de l'école de Mar-Samuel. Mais la plus cordiale entente ne cessa de régner entre les deux docteurs, et Samuel, qui était d'une rare modestie, céda en toute circonstance le pas à Rab et se soumit à son autorité. Après la mort de ce dernier, Mar-Samuel fut reconnu comme le seul chef religieux de la Babylonie ; il conserva cette dignité pendant dix ans. Johanan, qui était en Judée, hésita d'abord à le traiter en supérieur. Dans les lettres qu'il envoyait en Babylonie au nom de l'école de Tibériade, il appelait Rab : Notre maître en Babylonie, et Mar-Samuel : Notre collègue. Mar-Samuel lui fit alors parvenir un tableau où il avait indiqué les dates des fêtes pour une durée de soixante ans : C'est un très habile mathématicien, se contenta de dire Johanan. Mais lorsqu'il eut soumis à Johanan ses recherches sur un nombre considérable de cas douteux de maladies qui pouvaient se présenter chez les animaux et les rendre, d'après les prescriptions talmudiques, impropres à la consommation, son autorité fut reconnue même eu Judée.

A l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire vers le milieu du IIIe siècle, se produisirent dans l'empire romain et les pays parthes des événements politiques d'une extrême gravité, qui changèrent complètement la situation de ces deux États et exercèrent une profonde influence sur l'histoire des Judéens. Pendant que l'empereur Alexandre Sévère dirigeait les destinées de Rome, la famille des Arsacides, qui régnait depuis quatre siècles sur les Parthes, fut renversée du trône ; une nouvelle dynastie s'empara du pouvoir et introduisit d'importantes modifications dans l'administration intérieure comme dans la politique extérieure. L'auteur de cette révolution fut Ardechir, d'origine persane. Soutenu par le parti national persan, qui haïssait les Arsacides parce qu'ils témoignaient une prédilection marquée pour la civilisation grecque, dédaignaient le culte de Zoroastre et s'étaient toujours montrés impuissants à repousser les attaques des Romains, Ardechir marcha contre Artaban, le dernier descendant des Arsacides et l'ami de Rab, le battit, le détrôna et fonda la nouvelle dynastie royale des Sassanides. Rab s'affligea vivement de cet événement. A la nouvelle de la mort d'Artaban, il s'écria amèrement : Le pacte est rompu ! Il craignait que le changement de dynastie n'amenât une guerre civile, que le pays, déchiré par les luttes intestines, ne devint facilement la proie des Romains et que les Judéens ne perdissent la semi indépendance dont ils jouissaient. Le parti qui vint au pouvoir

avec Ardechir porte dans l'histoire le nota de néo-Perses et dans les documents juifs celui de Hèbrim (Hèbré) ; il. en reste encore aujourd'hui quelques débris sous le nom de Guèbres. Les Arsacides s'étaient montrés assez indifférents pour le culte du feu ; Ardechir, au contraire, témoigna pour cette religion un zèle fanatique ; il s'intitula orgueilleusement : Adorateur de Hormuz, divin Ardechir, roi des rois d'Iran, d'origine céleste. Il réunit les fragments qui subsistaient encore du Zend-Avesta, le recueil des lois persanes, et les fit adopter comme lois religieuses. — On enseigna partout la doctrine de Zoroastre sur le double principe de la lumière et des ténèbres (Ahura-Mazda et Angrimainyus) ; les mages, qui formaient la caste sacerdotale de ce culte, redevinrent tout-puissants, ils sévirent contre les hellénisants par le fer et le feu. Leur intolérance se manifesta également envers les chrétiens établis dans la partie supérieure de la Mésopotamie, dans les districts de Nisibis et d'Édesse, où ils avaient fondé des écoles. Les Judéens n'échappèrent pas aux mesures vexatoires des mages, et seules leur importance numérique, leur centralisation et leur énergie les préservèrent d'une persécution plus grave. Dans l'ivresse de leur triomphe, les néo-Perses enlevèrent aux tribunaux juifs le droit de se prononcer dans les affaires criminelles, qu'ils avaient jugées jusque-là, ils fermèrent aux Judéens l'accès de toutes les fonctions, même de celle d'inspecteur des neuves et des canaux, et ils exercèrent une certaine contrainte sur les consciences. Ainsi, pendant les fêtes où, dans les temples consacrés au culte du feu, les mages adoraient la lumière comme image visible du dieu Ahura-Mazda, ils ne permettaient pas aux Judéens d'entretenir dans leur demeure du feu dans l'âtre ou d'allumer une lumière ; ils faisaient irruption dans leurs maisons, éteignaient tout feu et toute lumière, et enlevaient des tisons enflammés pour les offrir à leur dieu. Ils ouvraient les tombes pour exhumer les cadavres, parce qu'ils croyaient qu'un corps mort souillait la Spenta-Armaita (la terre divine). Aussi la plupart des docteurs se montrèrent-ils hostiles aux néo-Perses.

Johanan craignit vivement que ce peuple ne maltraitât les Judéens de la Babylonie. Le patriarche Juda II s'enquit avec inquiétude du caractère des néo-Perses auprès de Lévi ben Sissi, qui faisait souvent le voyage de Judée en Babylonie. Les Parthes, lui dit ce docteur, ressemblent aux armées du roi David, les néo-Perses, au contraire, sont de vrais démons. La tolérance prévalut cependant peu à peu, les Juifs se réconcilièrent avec les néo-Perses, entretinrent avec eux des relations amicales, se départirent même en leur faveur de la stricte observance de certaines lois religieuses et prirent part dans diverses circonstances à leurs repas. Les docteurs autorisèrent les Judéens à fournir aux mages, pendant leurs fêtes, les charbons dont ils avaient besoin, s'écartant ainsi de l'ancienne loi qui considérait un tel acte comme une participation au culte du feu. Rab lui-même, malgré sa sévérité, permettait de transporter le soir de sabbat, sur la demande des mages, les lumières de Hanuka de la cour dans l'intérieur de la maison. Ces rapports amicaux entre Perses et Judéens s'établirent sans doute sous le règne de Schabur Ier (242-271). Ce souverain était l'ami de Mar-Samuel. Il affirma à ce docteur que dans les divers combats qu'il avait livrés aux Romains dans des provinces habitées par une nombreuse population juive, il n'avait jamais versé le sang d'aucun Judéen, excepté à Césarée (Mazaca), la capitale de la Cappadoce, où il en avait fait passer plusieurs milliers au fil de l'épée, parce qu'ils avaient défendu avec trop de ténacité la cause des Romains contre les Perses.

Pendant que ces faits se passaient en Babylonie, éclata dans l'empire romain une révolution qui influa, de son côté, sur les destinées du judaïsme. Après la mort d'Alexandre Sévère, Rome devint la proie d'une effroyable anarchie. Dans un demi-siècle (235-284), près de vingt Césars et autant d'usurpateurs avaient occupé le trône et risqué leur vie pour réaliser, ne fut-ce que pendant un jour, leur rêve de revêtir la pourpre impériale et décréter librement des exécutions en masse. L'heure de la revanche avait sonné. De tous les pays que Rome avait autrefois soumis se présentaient des candidats au trône pour dompter à leur tour la Babylone italienne. C'étaient des oiseaux de proie qui se jetaient sur l'État romain comme sur un corps en décomposition. Au temps de Mar-Samuel (248), le criminel empereur Philippe, Arabe de naissance et brigand de race, put encore célébrer le millième anniversaire de la fondation de Rome ; mais, déjà, Rome était partout, dans tous les camps, dans toutes les stations militaires, excepté dans Rome même. Le Sénat acceptait avec une singulière résignation tous les empereurs qui plaisait aux caprices des légions de lui envoyer, et il sanctionnait servilement leur nomination. Les Parthes, d'un côté, et les Goths, de l'autre, envahissaient en foule l'empire romain, comme s'ils étaient chargés de lui infliger le châtiment dont l'avaient menacé les Sibylles.

Rome subit encore la honte de voir son empereur, Valérien, enchaîné comme esclave au char de triomphe de Schabur. La captivité de Valérien et la faiblesse de son fils et successeur Gallien relâchèrent partout les derniers liens de la discipline ; il n'y eut plus ni autorité, ni obéissance ; pendant dix ans, l'État romain ressembla à une immense arène, ensanglantée par les luttes de ses propres sujets. Sur tous les points de l'empire se levaient des usurpateurs. Le désarroi et la désorganisation étaient encore bien plus accentués dans les provinces orientales qui touchaient au puissant royaume des Perses. Odenat, un riche et vaillant guerrier de Palmyre, avait groupé autour de lui une bande de sauvages Sarrasins, et, à la tête de cette horde de pillards, il faisait de nombreuses incursions en Syrie et en Palestine et, d'autre part, jusque dans la région de l'Euphrate. Il s'était arrogé le titre de sénateur. N'avait-il pas le droit d'espérer être revêtu un jour, aussi bien que son compatriote Philippe, de la pourpre impériale ? Les Judéens l'appelèrent Papa Bar Naçar, chef de brigands, ils lui appliquèrent ce passage de la vision de Daniel : Une petite corne sortit de la grande, elle avait des yeux humains et une bouche qui proférait des paroles hautaines. Cet aventurier ruina totalement plusieurs communautés juives de la Palestine et de la Babylonie, il détruisit l'antique Nehardea (261), qui, depuis l'exil, de Babylone, était devenue le centre du judaïsme. Lors de cette destruction, les filles de Samuel furent faites prisonnières et emmenées à Sepphoris, elles furent rachetées et remises en liberté avant même qu'on sut de quelle famille elles étaient. Odenat étendit peu à peu son pouvoir, il devint le chef de l'oasis de Palmyre ou Tadmor, que le roi Salomon avait transformée en une belle cité. La décadence de l'empire romain était telle que ce petit prince asiatique fut obligé de défendre le territoire romain contre les invasions des Perses. L'empereur Gallien récompensa Odenat de ses services en l'appelant à partager le trône avec lui (264). Odenat occupa cette haute situation que pendant un temps très court, il fut assassiné en 267. La rumeur publique accusa Zénobie, sa femme, d'avoir été l'instigatrice de ce crime.

Après la mort d'Odenat, sa veuve Zénobie, dont les deux enfants étaient mineurs, fut nommée régente de la Palmyrène. Sous son règne, la ville de Palmyre devint le centre du luxe, de la civilisation et du bon goût. D'après une source chrétienne, Zénobie aurait été juive, mais aucun document juif ne signale cette particularité. Les historiens romains dépeignent sous les plus brillantes couleurs la magnificence de cette reine. Dans son superbe palais, dont les ruines montrent encore aujourd'hui la valeur artistique, elle offrait l'hospitalité à des savants remarquables, avec lesquels elle se plaisait à s'entretenir sur les sujets les plus variés. A sa cour, vivait l'illustre philosophe et critique Longin, qui fait ressortir, dans son traité sur le Sublime, la vigoureuse concision et la beauté de ces paroles du récit de la Création : Que la lumière soit ; Zénobie y avait aussi accueilli Paul de Samosate, évêque d'Antioche. Elle paraît s'être également éprise des principes du judaïsme ; néanmoins, les docteurs juifs parlent en termes peu bienveillants de la principauté de Palmyre. Heureux celui qui assistera à la chute de Tadmor, dit Johanan. C'est un fait certain que de nombreux juifs avaient pris les armes contre Zénobie, dont la domination s'étendait probablement sur la Judée.

Le Talmud raconte que cette reine ayant condamné à mort, sans doute pour un motif politique, un certain Zeïra ben Hinena, deux disciples de Johanan, Ami et Samuel, se rendirent auprès d'elle pour implorer la grâce du coupable. Elle rejeta leur demande, en leur disant : Croyez-vous donc que Dieu, parce qu'il a déjà fait de nombreux miracles en votre faveur, continuera toujours à vous couvrir d'une protection particulière ? Un autre événement rapporté par le Talmud paraît s'être passé également sous le règne de Zénobie. Un certain Ulla ben Koscher, accusé d'un crime politique, avait trouvé un asile à Lydda, dans la maison de Josua ben Lévi. Des soldats cernèrent la ville et menacèrent de la détruire si on ne leur livrait pas Ulla. Josua, placé dans la douloureuse alternative de causer la mort d'un homme ou la destruction d'une communauté, engagea l'accusé à se livrer lui-même aux autorités. Il s'appuya, pour en agir ainsi, sur une loi qui permettait d'abandonner à son sort un accusé poursuivi pour crime politique, dans le cas où sa délivrance mettrait l'existence de nombreuses personnes en danger. Néanmoins, la pensée d'avoir contribué, quoique indirectement, à faire mourir un homme troubla la conscience d'un grand nombre de Judéens. La légende raconte que le prophète Élie apparut à Josua ben Lévi et lui reprocha de s'être conformé dans cette circonstance à une loi quelconque, au lieu de s'être inspiré de la Mishna des justes, qui s'élève au-dessus de l'horizon étroit et borné de la législation écrite.

Aurélien triompha de la résistance acharnée de Zénobie et mit fin au règne brillant (267-273) de cette vaillante impératrice ; elle fut emmenée à Rome, attachée au char de triomphe du vainqueur. Johanan vit encore la réalisation du vœu qu'il avait exprimé contre Tadmor, il mourut quelques années après (279).

NOTE
[1] Deuxième période — Première époque — Chapitre premier.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre VIII — Le patriarcat de Gamaliel IV et de Juda III — (280-320)

L'époque où s'accomplit un des événements les plus mémorables de l'histoire, c'est-à-dire le triomphe du christianisme et son avènement au trône impérial, marqua le déclin du judaïsme dans son pays d'origine. Le centre de la pensée juive se déplaça de la Palestine en Babylonie, et la Judée ne fut plus bientôt qu'une relique qu'on vénère pour les souvenirs qui s'y rattachent. Les écoles dirigées par les successeurs de Hanina, de Johanan et de Resch Lakisch étaient fréquentées par de nombreux élèves babyloniens, pour lesquels la Judée gardait un puissant attrait. Parmi les chefs d'école, beaucoup étaient sans notoriété, et les plus considérables d'entre eux, Ami, Assi, Hiyya ben Abba et Zeïra étaient originaires de la Babylonie. Abbabu, esprit très original, était né, il est vrai, en Judée, mais il n'avait aucune autorité dans les questions de casuistique. La supériorité de la Babylonie en matière religieuse était si bien établie que Ami et Assi se soumirent spontanément à l'autorité du successeur de Rab. Les jeunes écoles de la Babylonie surpassèrent leurs aînées de la Palestine, Sora et Plumbadita éclipsèrent Sépphoris et Tibériade. Les patriarches mêmes de cette époque, Gamaliel IV et Juda III, n'avaient qu'une autorité très restreinte dans les affaires juridiques. Sous Juda III, l'audition des témoins venus pour annoncer l'apparition de la nouvelle lune était devenue une pure formalité. Ami voulut rendre à cet acte son ancienne importance, mais le patriarche lui dit que Johanan avait déclaré que, dans le cas où, d'après les calculs astronomiques, le trentième jour du mois était en même temps le premier jour du mois suivant, il était permis de faire attester par des personnes qui n'avaient en réalité rien vu, qu'elles avaient aperçu la nouvelle lune. Quoique le sud de la Palestine eût perdu depuis quelque temps sa supériorité, surtout depuis que le siège du patriarcat avait été établi dans la Galilée, au nord, il avait cependant conservé un privilège. C'est, en effet, à Ein-Tab, près de Lydda, dans le sud, que résidait un délégué du patriarche chargé de fixer les néoménies et les fêtes et de proclamer les années embolismiques. Sous Gamaliel IV ou Juda III, le sud perdit ce privilège, et c'est en Galilée qu'on fixa dorénavant le calendrier. Mais les dates des fêtes étaient établies principalement d'après la marche du soleil et de la lune, l'audition des témoins avait si peu d'importance que sous les successeurs de Juda elle cessa de faire partie des fonctions qui incombaient au patriarche. Juda s'attacha, surtout à organiser les communautés et les écoles, il chargea trois des principaux amoraïm, Ami, Assi et Hiyya, de visiter les villes de la Judée afin de s'y rendre compte de la situation des institutions religieuses et scolaires, et de les raffermir là où elles menaçaient ruine. Ces docteurs arrivèrent un jour dans une

ville où il n'y avait ni instituteurs, ni chefs religieux. Comme ils demandèrent à voir les gardiens de la ville, on leur présenta les surveillants. Ce ne sont pas là, dirent-ils, les gardiens, mais les destructeurs de la ville, les véritables gardiens sont ceux qui instruisent le peuple et la jeunesse. La garde veille en vain au salut de la maison, si Dieu lui-même ne la protège pas.

On accuse le patriarche Juda ou son entourage d'avoir vendu par cupidité des dignités aux riches, et d'avoir refusé l'ordination à des savants pauvres. Ce ne fut certes pas l'amour de l'argent, mais une implacable nécessité qui fit agir Juda ainsi; il fut contraint de solliciter le concours des riches pour l'entretien de la maison du patriarche et des écoles. Le nombre et la fortune des Judéens avaient diminué, les terres de la Judée étaient presque toutes entre les mains des païens, et cette situation avait forcé beaucoup de Judéens à émigrer. Ceux qui étaient restés souffraient en grande partie de la misère. Du reste, l'empire romain lui-même avait fait banqueroute ; les luttes de ses chefs, qui se disputaient la pourpre, l'avaient ruiné. Autrefois, les citoyens riches briguaient les honneurs municipaux ; vers le milieu du nie siècle, ils les fuyaient, au contraire, parce que les municipalités étaient responsables envers l'État des impôts dus par les habitants, et que la rentrée de ces impôts devenait de jour en jour plus difficile. La Palestine souffrait naturellement de cet appauvrissement général, les communautés juives ne pouvaient plus payer que des contributions très faibles, et, par suite, les subsides envoyés par les Juifs du dehors ne suffisaient plus pour subvenir à l'entretien du patriarcat et des écoles. C'est alors que Juda III eut l'idée de chercher de nouvelles ressources dans la vente de certaines dignités, il accordait, par exemple, le titre de rabbi à des personnes qui n'avaient aucune instruction. Les savants ne ménageaient pas leurs sarcasmes à ces hommes qui n'avaient d'autre mérite que celui d'être riches, qui n'avaient jamais étudié la Loi, et que leur titre autorisait cependant à donner l'enseignement religieux. Un jour, un prédicateur du peuple, malicieux et spirituel, fut appelé à fonctionner comme meturgueman (ou interprète) auprès d'un de ceux qui avaient ainsi obtenu le grade de docteur à prix d'argent. En cette qualité, il était chargé d'expliquer et de développer au peuple le sujet que le maître devait lui indiquer tout bas. Il se pencha, approcha son oreille de la bouche du docteur, mais ne perçut aucun son. Il comprit alors à quelle classe de savants appartenait ce docteur, et il le fit comprendre aux assistants en paraphrasant ou plutôt en parodiant le passage dans lequel Habacuc (chap. II, 19) se moque des idoles muettes : Malheur à celui qui dit au bloc de bois : réveille-toi, et à la pierre inerte : lève-toi. C'est cela qui doit instruire ? Cela est enchâssé dans de l'argent et de l'or, mais n'a pas d'intelligence. Des idoles d'or et d'argent, voilà comment on appelait, en effet, ces docteurs qui devaient leur titre de rabbi à leur seule fortune.

Juda III occupa la dignité de patriarche sous le règne de Dioclétien. Cet empereur, dont l'énergie retarda de quelques années la chute de la puissance romaine, n'était pas hostile aux juifs ; il haïssait seulement les chrétiens, parce qu'il croyait que leur lutte opiniâtre contre la religion de l'État et leur ardeur à faire des prosélytes étaient les seules causes de la désorganisation de l'empire. Les édits rigoureux qu'il promulgua dans les dernières années de son règne (303-305) pour

contraindre les chrétiens à adorer les divinités païennes, pour fermer leurs églises et interdire leurs assemblées religieuses, frappèrent également les Samaritains, mais n'atteignirent pas les juifs. Aussi ces derniers eurent-ils de nombreux envieux qui les calomnièrent auprès de Dioclétien ; ils lui rapportèrent, entre autres, que le patriarche et son entourage se moquaient de son origine obscure, et plaisantaient sur son nom de aper. On raconte que l'empereur, irrité, ordonna au patriarche et à quelques notables juifs de se trouver le samedi soir chez lui, à Panéas, à cinq milles environ de Tibériade ; cet ordre ne fut transmis au patriarche que le vendredi soir, de sorte qu'il se trouva dans l'alternative de faire ce voyage le jour du sabbat ou de désobéir à l'empereur. Il arriva cependant avec sa suite, à l'heure fixée, à Panéas ; mais Dioclétien, probablement pour les plaisanter sur la malpropreté dont on accusait les juifs, refusa de les recevoir avant qu'ils n'eussent pris des bains pendant quelques jours. Amenée enfin devant Dioclétien, Juda et sa suite protestèrent de leur dévouement pour lui et lui démontrèrent la fausseté des accusations dirigées contre eux. L'empereur leur pardonna et les congédia.

C'est à cette époque que les Samaritains, contraints par Dioclétien à sacrifier, comme les chrétiens, aux idoles, furent définitivement et totalement exclus de la communauté juive. Par une funeste fatalité, Judéens et Samaritains, qui auraient dû entretenir entre eux des relations cordiales, n'avaient jamais pu s'entendre, et leur antagonisme s'était montré plus profond et plus violent toutes les fois que les circonstances auraient dû les rapprocher. Après la destruction du temple, leurs relations mutuelles étaient excellentes, les Samaritains étant considérés sous beaucoup de rapports comme des observateurs rigoureux de la loi juive. Les persécutions d'Adrien les attachèrent encore plus étroitement aux Judéens. et lorsque Meïr vint déclarer que les Samaritains devaient être assimilés aux païens, le peuple ne tint nul compte de sa décision. Johanan lui même n'éprouvait aucun scrupule à manger de la viande des Samaritains. Ses successeurs furent plus sévères, et ils parvinrent à établir une séparation complète entre les Samaritains et les Judéens. Voici le fait qui aurait provoqué cette mesure : Abbahu ayant voulu faire venir du vin de Samarie, un vieillard l'informa que les habitants de cette contrée n'observaient pas les lois religieuses. Abbahu communiqua cette information à Ami et à Assi, qui se rendirent en Samarie, y firent une enquête et conclurent que les Samaritains devaient être considérés comme des païens. Cette séparation fut une cause de faiblesse pour les deux communautés. Le christianisme, plus prudent et plus actif, réunit toutes ses forces en un seul faisceau, conquit bientôt l'empire du monde et traita Judéens et Samaritains avec une égale rigueur. Quand le Golgotha eut atteint les hauteurs du Capitole, il écrasa de sa masse Sion et Garizim.

Abbahu, qui exclut définitivement les Samaritains de la communauté juive, n'était cependant pas un rigoriste; sur certaines questions, ses vues étaient plus larges que celles de ses collègues. Il était très riche, son intérieur était somptueux, et il avait à son service des esclaves goths. Son industrie consistait à fabriquer des voiles de femmes. Il demeurait à Césarée, résidence du gouverneur romain. Les Judéens de cette ville ne parlaient que le grec et récitaient même la prière du Schema dans cette langue ; aussi Abbahu comprenait-il parfaitement le grec et

s'entretenait-il dans cette langue avec des savants païens et chrétiens. Il fit même instruire sa fille dans la littérature grecque, alléguant pour sa justification l'opinion de Johanan. Simon ben Abba, qui était ennemi de toute culture profane, en blâma vivement Abbahu. Comme il tient à faire enseigner le grec à sa fille, dit-il, il invoque l'autorité de Johanan. Grâce à son vaste savoir, à la douceur de son caractère et à sa belle et imposante figure, Abbahu jouissait d'un grand crédit auprès du gouverneur romain et probablement aussi auprès de Dioclétien, et il employa, à plusieurs reprises, son influence auprès des autorités en faveur des juifs. Ainsi, pour ne citer qu'un seul cas, qui est en même temps un trait des mœurs de cette époque, Ami, Assi et Hiyya ben Abba ayant prononcé un jour une peine sévère contre une femme, Thamar, sans doute parce qu'elle avait péché contre la morale, la condamnée porta plainte contre ses juges auprès du procureur et les accusa d'empiéter sur les droits des tribunaux romains. Les juges, craignant les suites de cette plainte, demandèrent à Abbahu d'intervenir en leur faveur. Abbahu leur répondit que son crédit avait échoué contre l'implacable rancune ou peut-être contre la beauté de la plaignante. Cette réponse était écrite dans un style pittoresque et à mots couverts. En voici le résumé : Je me suis déjà occupé de la question des trois calomniateurs Eutokos, Eumathès et Talasseus, mais l'intervention de l'opiniâtre Thamar a fait échouer mes démarches. Cette lettre, qui nous éclaire sur le goût du temps, est écrite en grande partie en hébreu très pur et remplie de jeux de mots ; les noms grecs sont également traduits par des noms hébreux correspondants.

Les connaissances variées qu'il possédait mettaient Abbahu en état d'attaquer avec succès le christianisme. Cette religion était toute prête, à l'époque de Dioclétien, à tenter la conquête de l'empire du monde. Les légions romaines étaient composées en partie de soldats chrétiens ; à la cour de Dioclétien, vivaient des fonctionnaires chrétiens. Aussi les chrétiens redoublaient-ils de zèle pour faire des prosélytes et attaquaient-ils violemment le judaïsme et le paganisme. Les Judéens n'avaient d'autres armes à leur disposition, pour se défendre, que la raison et le bon sens, et ils s'en servirent tant qu'ils ne furent pas bâillonnés. Abbahu attaqua vigoureusement, comme Simlaï, les dogmes chrétiens. Si quelqu'un prétend qu'il est dieu, dit-il, il ment ; s'il déclare qu'il est le fils de l'homme, il s'en repentira, et s'il promet de monter au ciel, il ne pourra pas accomplir sa promesse. C'est surtout sur le dogme de l'Ascension que portaient les controverses des docteurs de la Synagogue et de l'Église; ce dogme était particulièrement défendu par un médecin de Césarée, Jacob le Minéen. Les chrétiens invoquaient en faveur du dogme de l'Ascension la légende qu'Énoch était monté au ciel, comme il est dit : Et il (Énoch) n'était plus, car Dieu l'avait pris. Abbahu leur démontra, par d'autres passages, que l'expression Dieu l'avait pris signifie tout simplement : Il était mort. Quelques années plus tard, Abbahu aurait peut-être payé de sa vie la franchise de ses paroles et la justesse de son argumentation.

Abbahu était modeste, doux et bienveillant. Quand il dut recevoir l'ordination, il se retira devant Abba d'Akko et il exprima le désir qu'on accordât cette dignité à ce dernier pour l'aider à s'acquitter d'une dette qui pesait sur lui. Un autre fait prouve encore sa grande bienveillance. Il fit un jour des conférences dans une ville

en môme temps que Hiyya ben Abba ; celui-ci traita des questions de casuistique, et Abbahu des sujets d'édification. Les conférences d'Abbahu, semées d'anecdotes, d'historiettes, de jeux de mots, eurent naturellement plus d'attrait pour la foule et attirèrent un auditoire plus nombreux que les dissertations arides de Hiyya. Voyant son collègue s'affliger de l'indifférence que montrait le peuple pour son enseignement, Abbahu le consola en ces termes : Les matières que tu enseignes sont comme des pierres précieuses qui ne peuvent être appréciées que par de rares connaisseurs, tandis que les sujets que moi je développe ressemblent à du clinquant, qui frappe tous les regards. Cette anecdote a un intérêt historique, elle montre qu'à cette époque on commençait à négliger en Judée l'étude sévère, difficile et aride de la Loi pour les causeries légères de l'Aggada. — Abbahu se défendait même contre l'éloge qu'on faisait de sa modestie : Ma modestie tant vantée, dit-il un jour, est bien inférieure à celle de mon collègue Abba d'Akko ; celui-ci permet à son meturgueman (porte-parole) d'ajouter ses propres réflexions aux développements qu'il lui ordonne de faire entendre à la foule. On voit par ce dernier fait qu'on ne professait plus le même respect qu'autrefois pour l'enseignement des docteurs. Le meturgueman ne se contentait plus d'être simplement l'organe, le porte-parole de celui qui enseignait, il exposait en môme temps ses propres idées. Aussi accusait-on les maturguemanim de ne s'acquitter, en général, de leur fonction que par vanité, pour faire admirer leur belle voix ou leur facilité d'élocution, et on leur appliquait ce verset : Mieux vaut la parole sévère du sage que le chant du sot. Voici, enfin, un dernier fait qui montre l'indulgence inaltérable d'Abbahu, et jette en même temps une certaine lumière sur les mœurs de cette époque. Il était d'usage, en Judée, qu'en temps de sécheresse, le plus digne de la communauté récitait les prières prescrites pour demander de la pluie. A une époque de grande sécheresse, on recommanda à Abbahu pour cet office un homme de très mauvaise réputation que le peuple avait surnommé Cinq Péchés (Pentêkaka). Abbahu le fit appeler et lui demanda quelle était sa profession. Je suis entremetteur, répondit-il, je nettoie le théâtre, j'apporte aux baigneurs leur linge, les divertis par mes farces et joue de la flûte. —N'as-tu jamais fait aucun bien dans ta vie ? lui demanda Abbahu. — Un jour que je nettoyais le théâtre, répliqua Pentêkaka, je vis une femme, appuyée contre une colonne, qui versait des larmes abondantes. Je lui demandai la cause de son chagrin, et j'appris que son mari était en prison et qu'elle ne pouvait trouver la somme nécessaire à sa rançon qu'en se laissant déshonorer. Aussitôt, je vendis mon lit, ma couverture et tout mon mobilier, j'en remis le prix à cette femme et lui dis : avec cet argent tu pourras racheter ton mari sans être obligée de payer sa liberté du prix de ton déshonneur. A ces mots, Abbahu dit à Pentêkaka : Tu es seul digne de prier pour nous dans la détresse.

Le théâtre se ressentait, à cette époque de décadence, de l'abaissement général des esprits, les pièces sérieuses en étaient bannies, on y représentait des farces pour amuser la foule, et le judaïsme était souvent le sujet de ces bouffonneries. Abbahu, qui était au courant de ce qui se passait dans les théâtres, se plaignait que les institutions juives fussent livrées aux railleries et à la risée des spectateurs. On amène, par exemple, sur la scène, dit-il, un chameau couvert d'un drap noir, et alors se produit le dialogue suivant : Pourquoi ce chameau est-il en

deuil ? — Parce que les Judéens observent rigoureusement l'année sabbatique, ne goûtent même à aucun légume et se contentent de manger des chardons ; le chameau est ainsi privé de sa nourriture, et il s'en afflige. — Ou bien le momus (bouffon) arrive sur la scène, les cheveux coupés. — Pour quelle raison Momus est-il en deuil ? — A cause de la cherté de l'huile. — Qui a causé cette cherté ? — Ce sont les juifs ; ils dépensent pour le sabbat tout ce qu'ils ont gagné pendant la semaine, et comme il ne leur reste même plus de bois pour faire cuire leurs aliments, ils sont obligés de brûler leur lit et, par conséquent, de se coucher par terre dans la poussière. Par mesure de propreté, ils consomment de grandes quantités d'huile, c'est pourquoi l'huile est si chère.

Abbahu n'était pas versé dans les questions de casuistique, mais comme il jouissait d'une grande considération auprès des autorités romaines, ses collègues, par flatterie, ne lui faisaient aucune observation, même quand il se trompait dans son enseignement. Autant Simon ben Abba avait été sans cesse éprouvé, autant Abbahu fut toujours heureux, et la destinée le favorisa jusque dans sa vieillesse. n avait deux fils très instruits, Abimaf et Hamm. Ce dernier se rendit à Tibériade, sur l'ordre de son père, pour y compléter son instruction ; là, il négligea l'étude pour être toujours prêt à rendre les derniers devoirs aux morts. Son père l'en réprimanda vivement dans une lettre qui est d'une concision remarquable : T'ai je envoyé à Tibériade parce qu'il n'y avait pas de tombeaux à Césarée ? L'étude est supérieure à la pratique. — Abbahu fut, en Judée, la dernière personnalité remarquable de l'époque talmudique. A sa mort, raconte la légende, les colonnes même de Césarée versèrent des larmes.

La Palestine avait produit pendant quinze siècles consécutifs des hommes éminents à des titres divers, des juges, des généraux, des prophètes, des soferim, des patriotes et des savants; à l'époque où nous sommes, sa sève était tarie. Par contre, il régnait une activité extraordinaire dans les écoles fondées en Babylonie par Rab et Mar-Samuel. Pendant les cinquante années que ces docteurs dirigèrent ces écoles, l'enseignement religieux prit un essor considérable. Toutes les classes de la population se livraient alors à l'étude de la Loi avec une ardeur toute fraîche et s'efforçaient de conformer leur conduite aux principes qu'on leur enseignait; elles témoignaient le plus vif respect aux savants et professaient un dédain profond pour les ignorants. Les mœurs des juifs babyloniens, autrefois si grossières, s'adoucissaient de plus en plus ; on mettait en pratique dans la vie privée, comme dans la vie publique, les prescriptions de morale enseignées par Rab et Mar-Samuel. La Babylonie jouissait en ce temps de nombreux droits, attachés autrefois exclusivement au sol de la Palestine, on y prélevait même les offrandes destinées aux prêtres, probablement pour les distribuer aux docteurs ; car le sacerdoce cédait alors le pas à la science religieuse. Ce pays était devenu un État juif dont la Constitution était représentée par la Mishna, et les pouvoirs publics par le prince de l'exil et les assemblées populaires convoquées par les docteurs. Cette effervescence intellectuelle influa sur les exilarques, qui s'adonnèrent à l'étude de la Loi avec un zèle tout nouveau ; Néhémie et Ukban, petits-fils de Rab, mentionnés avec leur père, Nathan, parmi les exilarques de cette époque, méritèrent par leurs connaissances juridiques d'être qualifiés du titre de Rabbana. Cette activité intense

qui s'était emparée de tous les juifs de la Babylonie et montrait que le judaïsme était encore assez vigoureux pour produire une nouvelle floraison, fut soigneusement entretenue par les successeurs de Rab et de Mar-Samuel. Les plus importants d'entre eux furent : Huna, chef de l'académie de Sora, dont l'autorité religieuse était reconnue par les communautés juives de la Babylonie et du dehors ; Juda ben Yehesquél, qui fonda une école à Pumbadita et introduisit une nouvelle méthode dans l'enseignement de la Halaka ; Nahmam ben Jacob, qui, après la destruction de Nehardea (259), transféra son école à Schekan-Zib, près du Tigre ; et, enfin, Hasda Schèschét et Rabba bar Abbahu. Ces différents amoraïm imprimèrent à renseignement des écoles babyloniennes des directions variées.

Huna, de Diokar, (né vers 212 et mort en 297) succéda à Rab comme chef de l'école de Sora ; il jouit d'une autorité considérable, à laquelle les amoraïm de Tibériade même se soumirent. L'histoire de sa vie est en même temps un tableau des mœurs de cette époque, où les Judéens savaient concilier leur ardeur pour l'étude de la Loi avec la pratique d'un métier. Huna, quoique apparenté avec l'exilarque, avait une fortune très modeste. Il cultivait lui-même son petit champ, et n'en rougissait nullement. Deux adversaires lui demandaient-ils de juger leur différend, il leur faisait d'habitude cette réponse : Donnez-moi quelqu'un pour accomplir mon travail, et je serai votre juge. Il fut aperçu, un jour, rentrant chez lui, la bêche sur l'épaule, par Hama bar Anilaï, homme le plus riche, mais aussi le plus généreux et le plus charitable de la Babylonie. Ce Hama avait atteint l'idéal dans la pratique de la charité. Dans sa maison, on cuisait jour et nuit du pain pour les pauvres ; sa demeure avait quatre entrées, une de chaque côté, afin que les indigents pussent y pénétrer facilement ; ils y entraient avec la faim et en sortaient rassasiés. Dans la rue, il avait toujours la bourse à la main pour ne pas faire attendre les pauvres honteux qui lui demanderaient l'aumône. Pendant une année de disette, il fit placer du blé devant la porte de ceux qui n'osaient pas tendre la main. Avait-on besoin d'argent pour payer une lourde contribution, on s'adressait à Hama, qui ne refusait jamais la somme demandée. Malgré ses immenses richesses, il était d'une grande modestie, et quand il vit revenir Huna, chargé de sa bêche, il voulut se saisir de l'outil pour le porter. Huna ne le lui permit point : Tu n'as pas l'habitude, dit-il, de porter des instruments aratoires dans ta ville, je ne veux donc pas que tu le fasses ici. Plus tard, Huna devint très riche, et il fit de sa fortune un très noble emploi. Pendant les temps d'orage, quand la tempête soufflait sur la ville, il parcourait les rues en litière pour inspecter les maisons, et il faisait abattre les murs qui menaçaient ruine. Dans le cas où le propriétaire ne pouvait pas faire rebâtir à ses frais l'édifice démoli, Huna mettait les ressources nécessaires à sa disposition. Aux heures des repas, ses domestiques ouvraient toutes grandes les portes de la maison et disaient à voix très haute : Que ceux qui ont faim entrent ici, ils seront rassasiés. Il contribuait à l'entretien de très nombreux disciples indigents qui fréquentaient son école, située à Sora. Ses conférences étaient suivies par huit cents élèves, il avait besoin de treize meturguemanim pour que ses paroles pussent être entendues de tout l'auditoire.

Ce fut Huna qui organisa le judaïsme babylonien, et cette organisation subsista pendant huit siècles. Il établit naturellement une hiérarchie parmi les

fonctionnaires. Les assemblées convoquées pendant certains mois de l'année pour suivre l'enseignement des docteurs portaient le nom de metibta, le chef de l'assemblée s'appelait Resch metibta (recteur) ; après lui, venaient les Reshè halla (professeurs), chargés de donner des explications préparatoires, pendant les trois premières semaines des mois de Balla, sur le sujet que le chef de récole voulait développer dans ses conférences. Le pouvoir judiciaire appartenait aux exilarques. Ceux-ci, soit parce qu'ils n'étaient pas versés dans les questions juridiques, soit parce qu'ils n'avaient pas ou ne voulaient pas prendre le temps de rendre la justice, en confiaient le soin aux docteurs. Ces derniers rendaient la justice devant la maison ou le palais de l'exilarque; de là, le nom de Juge de la porte (dayyan di baba) que portait le chef de la magistrature.

Huna garda pendant quarante ans la direction de sa metibta. Le respect que ses contemporains professaient pour son savoir et son caractère lui permit de rendre la Babylonie complètement indépendante de la Judée, et de faire reconnaître aux écoles babyloniennes une autorité religieuse égale à celle des écoles de la Palestine. Il rompit le dernier lien qui rattachait les pays de l'exil à la mère patrie, ou plutôt il eut le courage de faire envisager la situation sous son vrai jour. En réalité, la Babylonie était déjà, depuis de nombreuses années, égale et même supérieure à la Palestine, et c'est par respect pour le berceau du judaïsme, ou pour obtenir en faveur de quelque doctrine la sanction des écoles d'un autre pays, que les savants babyloniens consultaient quelquefois l'opinion des docteurs de la Judée. Sous la direction de Huna, l'académie de Sora occupait le premier rang en Babylonie. Ce docteur mourut subitement à l'âge de quatre-vingts ans (297). Ses amis et ses élèves rendirent à ses restes les plus grands honneurs. L'orateur qui prononça son oraison funèbre commença par ces mots : Huna méritait que l'esprit saint reposât sur lui. Son corps fut transporté en Palestine ; là, les hommes les plus remarquables, tels que Ami et Assi, allèrent au-devant du convoi. Il fut enterré dans le caveau de son compatriote Hiyya.

Un des plus jeunes contemporains de Huna était Juda ben Yehesquél (220-299). Ce docteur, doué d'une intelligence pénétrante, avait un caractère ferme et loyal, mais très anguleux. Descendant d'une famille dont l'origine remontait peut-être jusqu'aux temps bibliques, Il attachait une importance capitale à la noblesse et à la pureté de race. Il aimait la simplicité en toute chose, et il se montrait violent et blessant envers ceux qui étaient raffinés dans leurs manières ou leurs paroles. Quoique sa vénération pour la Terre sainte fût profonde, il blâmait vivement ceux qui abandonnaient la Babylonie pour fréquenter les écoles de la Palestine. Juda fonda à Pumbadita une académie, qui, après la destruction de Nehardea, joua, dans le nord de la Babylonie, un rôle aussi considérable que l'école de Sors dans le sud.

Chez Juda ben Yehesquél, comme, en général, chez ses compatriotes, le sentiment était subordonné à la raison; il ne consacrait qu'un jour par mois à la prière, et le reste du temps il s'adonnait à l'étude. Mar-Samuel l'avait déjà surnommé le sagace ; il créa cette dialectique fine et pénétrante qui avait régné autrefois, pendant un certain temps, dans les écoles de la Palestine, et qui fut poussée jusqu'aux dernières limites de la subtilité dans les écoles babyloniennes.

Dans son enseignement, il s'occupait exclusivement des questions de droit, parce qu'elles lui fournissaient l'occasion de supposer les cas les plus variés, de faire les déductions les plus étonnantes et les applications les plus imprévues, et il laissa totalement de côté les parties de la Mishna qui traitaient des lois de la pureté lévitique ou d'autres prescriptions qui n'avaient plus d'utilité pratique dans son temps. Aimant surtout la clarté et la précision, il ne se contentait pas, quand il rapportait une tradition, de la faire simplement connaître, il désignait en même temps le docteur qui l'avait enseignée. Cependant son frère Rami (R. Ami) l'accusa de donner souvent des indications inexactes : N'adoptez pas, dit-il quelquefois, ces décisions, telles que mon frère les rapporte au nom de Rab ou de Samuel : ces docteurs les ont formulées autrement. Rami se mit encore, dans une autre circonstance, en opposition avec Juda. Celui-ci avait défendu sévèrement de quitter la Babylonie et même déclaré que les exilés avaient commis un péché grave en retournant en Palestine avec Zérubabel et Ezra, malgré le conseil que le prophète Jérémie leur avait donné de rester en Babylonie. Rami ne tint nul compte de l'opinion de son frère, et se rendit en Judée.

On a vu plus haut que Juda attachait une très grande importance à la pureté de race; il poussa les scrupules, sur ce point, si loin qu'il empêcha pendant longtemps son fils Isaac de se marier, par crainte que la femme qu'il épouserait ne fut pas d'une origine absolument pure. Son ami Huna lui en fit le reproche en lui disant avec une grande justesse : Sommes-nous bien sûrs de ne pas descendre des païens qui, après la prise de Jérusalem, ont déshonoré les jeunes filles de Sion ? — Juda était tenu en très haute estime par les Juifs de la Babylonie aussi bien que par ceux du dehors, et, après la mort de Huna, il fut nommé chef de l'académie de Sora (297). Son autorité fut même reconnue en Judée. Il exerça ses fonctions avec une rigoureuse impartialité; ainsi, il ne craignit pas, un jour, d'excommunier un membre influent de l'académie, contre lequel avaient été dirigées certaines-accusations. Cet. homme étant venu le voir pendant sa maladie, Juda lui dit : Je suis fier d'avoir eu le courage de te punir, sans égard pour ta haute situation. Après être resté pendant deux ans à la tête de la metibta, il mourut dans un âge très avancé.

Juda eut pour successeur un vieillard de quatre-vingts ans, Hasda, de Kafri (217-309). Ce docteur était un disciple de Rab, pour lequel il éprouvait une profonde vénération. Il recueillit fidèlement toutes les opinions émises par Rab, il promit même une récompense à quiconque pourrait lui citer une seule décision de son illustre maître, dont il n'eut pas connaissance. Hasda fut considéré comme le plus heureux des amoraïm. Issu d'une famille très pauvre, il acquit une telle fortune qu'elle devint proverbiale. Il vit célébrer soixante mariages dans sa famille, et, pendant sa vie, il n'eut la douleur de perdre aucun de ses parents. Quoiqu'il eût fréquenté l'école de Huna, sa méthode d'enseignement se rapprochait de celle de Juda ; il se distingua surtout par sa dialectique subtile. Son savoir était supérieur à celui de Huna, et il le fit sentir un jour à son collègue, ce qui amena dans leurs relations une tension qui subsista pendant plusieurs années. C'est probablement à la suite de ce désaccord que Hasda quitta Sora pour retourner à Kafri, mais il s'y sentit seul et abandonné. Un jour que le Conseil de l'école de Sora le consultait sur

une question difficile, il répondit tristement : Pourquoi ramasse-t-on maintenant le bois vert ? on croit donc trouver un trésor dessous ! Pendant que Huna dirigeait encore l'académie de Sora, Hasda fit élever à ses propres frais une école dans cette ville (293) ; il ne continua pas moins à considérer Huna comme la seule autorité religieuse de la ville et s'abstint de statuer sur aucun cas. Nommé, après la mort de Juda, chef de l'académie de Sora, il conserva cette dignité pendant dix ans et mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans (309).

Mar-Schéschét était, comme Hasda, disciple de Rab et auditeur de Huna. Doué d'une mémoire prodigieuse, il savait par cœur toute la Mishna et les autres recueils de lois. Aussi Hasda était-il effrayé de l'abondance des citations que faisait Mar-Schéschét dans chaque discussion ; il est vrai que, de son côté, ce dernier ne suivait pas sans crainte les développements subtils de la dialectique de Hasda. Mar-Schéschét était, en effet, un adversaire déclaré de ces raisonneurs de l'école de Pumbadita qui dissertaient à l'infini sur chaque question pour faire admirer la finesse et l'ingéniosité de leur esprit. Quelqu'un faisait-il à Mar-Schéschét une objection spécieuse, il lui disait aussitôt : Tu es sans doute de Pumbadita, où l'on veut faire passer un éléphant par un trou d'aiguille.

On sait par Mar-Schéschét que les gens de la maison de l'exilarque de son époque étaient peu scrupuleux dans l'observance des lois religieuses et avaient des mœurs rudes et grossières. Invité, à plusieurs reprises, à manger chez l'exilarque, il déclina chaque fois L'invitation, et il motiva un jour son refus en déclarant que les serviteurs du Resch Galuta découpaient, pour les faire rôtir, des morceaux de chair sur des animaux vivants. L'exilarque ignorait sans doute ces actes de sauvagerie ; ce fait prouve, au moins, qu'il ne se préoccupait pas de la conduite religieuse de ses domestiques. Ceux-ci jouaient même les plus méchants tours aux docteurs qui étaient en relations avec leur maître et les enfermaient quelquefois dans des cachots.

Le plus jeune amora de cette génération était Nahman ben Jacob, disciple de Samuel (235-324). Il était un des représentants les plus remarquables de ces Judéens de la Babylonie auxquels la large aisance, la sécurité et l'indépendance dont ils jouissaient avaient inspiré un sentiment de présomptueux orgueil. Il épousa Yalta, fille de l'exilarque, qui était veuve, et il adopta le faste et les manières arrogantes de la famille de sa femme. Ayant des eunuques à son service, comme un prince de l'Orient, il les employait parfois à rappeler par la violence cana qui étalent tentés de l'oublier au respect qu'il se croyait dû. Son beau-père l'avait nommé aux fonctions de juge, et il faisait sentir, à l'occasion, à ses collègues que lui seul avait le droit de rendre la justice. Contrairement à l'usage, il siégeait seul, sans assesseurs, au tribunal. Son caractère était hautain et violent. Un jour, une vieille femme vint se plaindre auprès de lui des esclaves de l'exilarque, qui lui avaient volé des matériaux de construction pour élever une succa (cabane). Nahman l'écouta à peine : Je descends d'un homme, dit-elle alors malicieusement, qui posséda 318 esclaves (Abraham), et tu ne daignes pas prêter l'oreille à ma réclamation ! Nahman l'apostropha rudement et décida qu'elle n'avait droit qu'à être dédommagée de la valeur des matériaux qui lui avaient été pris. — Sa femme, Yalta,

était encore plus orgueilleuse et plus arrogante que lui, elle avait l'humeur changeante et capricieuse d'une princesse orientale. Elle exigeait que tous les savants juifs qui rendaient visite à Nahman lui présentassent leurs hommages ; l'un d'eux, Ulla, ayant refusé de le faire, elle l'insulta. Comme ce docteur se rendait souvent de la Palestine en Babylonie, et qu'il était sans doute pauvre, elle lui dit : Les voyageurs sont des bavards, et les gueux, des pouilleux.

Nahman introduisit dans le droit juif une réforme très utile. Autrefois, lorsqu'une personne déclarait ne pas devoir l'argent qui lui était réclamé, elle ne pouvait être condamnée à affirmer son dire par serment que dans le cas où elle reconnaissait devoir au moins une partie de la somme réclamée ; la contestation portait-elle sur la somme tout entière, l'accusé était dispensé du serment. Les anciens croyaient, en effet, dans leur honnête et loyale simplicité, qu'aucun débiteur n'aurait l'audace de nier totalement ce qu'il devait. L'application de ce principe étant devenue un encouragement au vol, Nahman décida que dans tous les cas, qu'il niât une partie seulement ou la totalité de la somme réclamée, l'accusé serait obligé d'affirmer sa déclaration par serment.

Un autre amora, Zeïra, forma en quelque sorte un trait d'union entre la Judée en décadence et le judaïsme babylonien, qui était alors à son essor ; Il personnifia plus que tout autre le contraste si vif qui existait entre les Judéens de la mère patrie et ceux de la colonie babylonienne. Cet amora fréquenta, les écoles de Huna et de Juda ben Yehesquêl. Peu satisfait de la méthode babylonienne. Il désirait se rendre en Judée pour y suivre l'enseignement des docteurs de la Galilée. Mais, sachant que Juda blâmait vivement l'émigration en Palestine, il n'osait pas réaliser son vœu. Un jour, cependant, entraîné par sa passion de visiter la Terre Sainte, il quitta la Babylonie presque secrètement. Arrivé sur les bords du Jourdain, il n'eut pas la patience de chercher un pont pour traverser ce neuve, et il gagna l'autre rive sur une corde. Un chrétien, témoin de cet acte, dit à Zeïra : Vous, Judéens, vous ne vous êtes pas encore corrigés de cette dangereuse précipitation dont vous avez déjà donné une preuve au pied du mont Sinaï. — Puis-je retarder d'un seul instant, lui répondit Zeïra, mon entrée dans la Terre Sainte, où Moïse et Aron eux-mêmes n'ont pas pu pénétrer ! Dès son arrivée à Tibériade, il essaya de se corriger de l'habitude, chère aux écoles babyloniennes, de raisonner à outrance sur toutes les questions ; d'après la légende, il jeûna pendant quarante jours afin que Dieu l'aidât à oublier totalement la méthode babylonienne. Mais cette méthode avait agi si profondément sur son esprit que, malgré lui et à son insu, il déployait dans les controverses les qualités caractéristiques des écoles de la Babylonie, et ce furent précisément sa finesse et sa subtilité qui lui assurèrent un des premiers rangs parmi les savants de la Judée. On voulut l'élever au grade de docteur: il chercha d'abord, par modestie, à se soustraire à cet honneur, et il ne l'accepta que lorsqu'on lui eut persuadé que les charges honorifiques rachètent les péchés. Malgré sa prédilection pour les écoles de la Palestine, Zéïra blâma vivement les prédicateurs ou aggadistes palestiniens de ce temps, qui avaient pris l'habitude d'appliquer, dans leurs prédications, certains passages de la Bible à la situation du moment et d'en travestir ainsi le sens réel, et il qualifia les principaux représentants de ce système, Levi et Abba bar Kahana, de sorciers. Il ne devint pas moins, à côté de ses

collègues Ami, Assi et Abbabu, une des autorités religieuses de la Judée. Il survécut à ces docteurs. A sa mort, un poète composa sur lui l'élégie suivante : La Babylonie lui a donné le jour, il a acquis la sagesse dans la Terre Sainte, Tibériade gémit et se lamente, elle a perdu son joyau.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre IX — Le triomphe du christianisme et les Judéens — (320-375)

L'époque qui, dans l'histoire des peuples, fut marquée par le triomphe du christianisme, vit aussi la ruine de la religion païenne et la décadence du judaïsme en Palestine. Secte longtemps haïe et persécutée, mais opiniâtre et envahissante, les chrétiens désarmaient leurs ennemis en les convertissant à leurs croyances. Le paganisme, fondé sur le mensonge et l'immoralité, céda peu à peu la place à la nouvelle doctrine, qui avait dû faire, il est vrai, des concessions considérables aux idées païennes, mais qui avait une conception plus élevée de la Divinité et était, au moins en théorie, plus pure et plus morale que toutes les religions que les Romains avaient connues jusque-là. Ce fut le temps de la décadence de l'Italie et de Rome, sa capitale, et aussi, par une coïncidence singulière, de la Judée et de Tibériade, ville qui occupait alors, dans la Terre Sainte, la place de Jérusalem. Les exploits glorieux qui avaient illustré ces deux pays n'étaient plus que de pâles souvenirs, le temps commençait à les envelopper de son ombre ; ils étaient cependant encore assez présents à la mémoire des Judéens et des Romains pour leur inspirer un ardent enthousiasme et une vigoureuse énergie. Le triomphe du christianisme eut pour la Judée comme pour l'Italie les plus funestes conséquences ; en devenant la religion officielle de l'empire romain, il eut à son service la hache des licteurs et l'épée des légionnaires, et il usa de son pouvoir pour étouffer toute activité intellectuelle parmi les Judéens. L'école de Tibériade perdit son prestige, les élèves cessèrent d'y venir.

Pendant que le judaïsme babylonien florissait sous la direction de trois docteurs éminents, les amoraïm palestiniens ne montraient plus ni originalité, ni profondeur d'esprit ; ceux qui sont mentionnés dans les documents de cette époque, Haggaï Jona II et José, disciples et successeurs d'Ami et d'Assi, étaient bien inférieurs à ceux qui les précédèrent. La seule autorité religieuse de la Judée fut Jérémie ; encore ce docteur était-il originaire de la Babylonie et si peu estimé dans son pays qu'il fut expulsé des écoles. Le patriarcat était alors occupé par Hillel

II. Le père de Hillel, Juda III, qu'un vil apostat accusa d'avoir reçu le baptême sur son lit de mort, avait délaissé son enfant dès sa plus tendre jeunesse (vers 320) et confié le soin de son éducation ainsi que l'administration du patriarcat à deux membres du collège, dont l'un était Joseph de Tibériade. Le patriarche n'avait plus à cette époque qu'un pouvoir très limité, il était chargé principalement de fixer la date des fêtes et de nommer les fonctionnaires religieux des communautés du dehors, il ne dirigeait même plus l'école de Tibériade. Par un contraste singulier, les autorités civiles rendaient au patriarche des honneurs plus éclatants à mesure que son influence diminuait, les patriarches étaient qualifiés, à l'instar des plus hauts dignitaires de l'État, des titres pompeux de illustres, très distingués (spectabiles), très glorieux (clarissimi). Quiconque injurie publiquement les illustres patriarches est passible d'une peine sévère, proclame un édit, qui, il est vrai, fut promulgué plus tard, mais qui s'appuie sur des lois antérieures, relatives aux patriarches.

Au commencement du règne de Constantin, les Judéens de l'empire romain pouvaient pratiquer leur religion en toute liberté. Cet empereur avait, en effet, pris les mesures nécessaires, avant qu'il ne fût chrétien, pour mettre fin aux persécutions religieuses dans son État, et il avait promulgué une sorte d'édit de tolérance par lequel il reconnaissait à chacun le droit d'observer le culte qui lui plairait. Les Judéens profitèrent naturellement de cette tolérance, leurs patriarches, leurs anciens, les chefs des écoles et des synagogues jouissaient des mêmes droits que les ecclésiastiques chrétiens et les prêtres païens. Il fut établi que les Judéens qui se consacrent à l'étude de la Loi ou à l'enseignement, les patriarches, les anciens et tous les fonctionnaires religieux seraient exemptés de la charge des fonctions municipales et autres emplois de ce genre. On appliqua aux Judéens des lois analogues à celles qui régissaient les prêtres romains et les évêques chrétiens, et on reconnut en Judée le patriarche comme chef de toutes les communautés juives de l'empire romain.

Constantin ne persista pas longtemps dans ces sentiments de justice. A mesure que l'influence chrétienne s'emparait plus complètement de son esprit, il se montrait plus hostile envers les Juifs, pour lesquels le christianisme éprouvait une aversion violente. Hosius, évêque d'Espagne, Sylvestre, évêque de Rome, Paul, devenu plus tard évêque de Constantinople, la nouvelle capitale des Romains, et Eusèbe, l'historien ecclésiastique, ne cessaient d'attiser la haine contre les Juifs, ils les appelaient une secte dangereuse, perverse et sacrilège (feratis, nefaria secta), qu'on devrait exterminer. Défense fût de nouveau faite, à cette époque, aux Juifs d'accueillir des prosélytes ; convertisseurs et convertis furent menacés de châtiments rigoureux (315). Pour les chrétiens, au contraire, l'État encouragea de son appui le développement de l'esprit de prosélytisme, il interdit sévèrement aux Juifs de punir ceux d'entre eux qui manifesteraient le désir d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui se permettront de maltraiter les renégats à coups de pierre ou de toute autre façon seront livrés aux flammes, eux et leurs complices. L'Église s'efforça d'attirer les Juifs à sa doctrine en imposant de lourdes charges à ceux qui restaient fermes dans leurs croyances et en assurant aux apostats des avantages considérables. Pourquoi vous faites-vous tuer pour votre Dieu ? Voyez de combien de malheurs et de douloureuses épreuves il vous accable ! Venez à nous, nous vous

nommerons ducs, gouverneurs et généraux. Des Juifs sans honneur et sans conscience se laissaient séduire par ces promesses, et acceptaient le baptême. L'impie Rome ou le fils de ta mère cherche à faire trébucher les fidèles, tel était le texte que les prédicateurs développaient fréquemment à cette époque dans les synagogues. Sur l'ordre de Constantin, les Juifs perdirent leurs privilèges ; cet empereur décréta qu'à l'exception de deux on trois dignitaires, ils seraient tous soumis aux charges municipales.

Ce fut à cette époque qu'on vit, pour la première fois, ce spectacle de plusieurs centaines d'évêques et d'anciens réunis à Nicée sous la présidence de l'empereur. Cette assemblée, qui devait être, en quelque sorte, la constatation matérielle du triomphe des chrétiens, rie servit qu'à faire ressortir leur faiblesse et leurs dissensions intestines. Car, au moment où le christianisme se présentait pour la première fois dans l'éclat de sa puissance temporelle et spirituelle, toute trace de son essence primitive avait disparu, il ne connaissait plus ai la doctrine essénienne de l'humilité, de la fraternité et du communisme, ni la moralité austère et les sentiments élevés des pauliniens, ni l'amour de l'étude et des recherches critiques des écoles alexandrines. Des controverses stériles, telles que la discussion sur l'identité de Christ le fils avec Dieu le père, allaient occuper dès lors une place prépondérante dans l'histoire de l'Église. Le concile de Nicée rompit le dernier lien qui rattachait encore la nouvelle religion au judaïsme en adoptant pour la célébration de la Pâque chrétienne, observée le plus souvent à la même époque que la fête de Péssah, c'est-à-dire au jour fixé par le Sanhédrin, une date absolument indépendante du calendrier juif. Il n'est pas convenable que pour la célébration de cette fête sacrée nous suivions l'usage des Juifs. — Maintenant, nous n'avons plus rien de commun avec la nation détestée des Juifs, notre Sauveur nous a tracé une autre voie. — Il serait cependant bien pénible que les Juifs pussent se vanter que sans leur enseignement (leur calendrier) nous ne serions pas en état de célébrer la Pâque. Ces dernières paroles sont mises dans la bouche de l'empereur Constantin, et si lui-même ne les a pas proférées, elles n'en reflètent pas moins le sentiment qui inspirera dorénavant la conduite de l'Église envers les Juifs.

Constantin, conseillé sans doute par les évêques qui vivaient à sa cour, renouvela contre les Juifs le décret d'Adrien qui leur interdisait l'entrée de Jérusalem ; c'est seulement le jour anniversaire de la destruction du temple et contre le payement d'une somme d'argent qu'ils pouvaient dorénavant aller pleurer, au milieu des ruines du sanctuaire, sur la chute de la ville sainte. Il est très difficile d'admettre, comme l'affirme une légende chrétienne, que cette défense fut promulguée à la suite d'une tentative que firent les Juifs pour reconquérir Jérusalem. Constantin remit également en vigueur une ancienne loi qui défendait aux Juifs de circoncire leurs esclaves. Mais, d'un autre côté, il les protégea par un édit contre les injures et les mauvais traitements des renégats juifs qui s'arrogeaient le droit d'outrager leurs anciens coreligionnaires. Un de ces apostats, Joseph, semble avoir fait beaucoup de mal aux Juifs de la Palestine. Assesseur du patriarche au sanhédrin de Tibériade, il fut délégué dans les communautés de la Cilicie. Là, il se lia avec un évêque, qui lui lit lire le Nouveau Testament. Les Judéens de la Cilicie conçurent des soupçons sur son orthodoxie, et comme ses

manières autoritaires et sa sévérité excessive envers les instituteurs et les chefs religieux lui avaient aliéné beaucoup d'esprits, quelques-uns de ses ennemis pénétrèrent un jour à l'improviste dans sa demeure et le surprirent lisant les évangiles. On raconte que, dans leur colère, ils le jetèrent dans le Cydnus, d'où il aurait été sauvé par miracle. Quand il se vit démasqué, il se convertit au christianisme, et, sur les instances de quelques évêques influents, Constantin l'éleva à la dignité de comes et le plaça ainsi au-dessus de la juridiction des tribunaux. Il paraît avoir profité de ce privilège pour faire endurer aux Juifs toutes sortes de vexations. L'empereur l'autorisa également à construire des églises en Galilée, et notamment à Tibériade, à Sépphoris, à Nazareth, et à Capharnaüm. Joseph affirme qu'il a réellement élevé des églises dans ces diverses villes; c'est une pure fanfaronnade. à quoi auraient-elles servi ? Lui-même raconte qu'il a'y avait pas de chrétiens dans cette région, parce que les Judéens ne les y toi& raient pas. En réalité, il essaya seulement d'organiser à Tibériade une sorte de chapelle dans un édifice qui datait de l'empereur Adrien et qui faisait partie du domaine impérial, mais sa tentative rencontra, paraît-il, tant de difficultés de la part des Judéens, qu'il fut obligé de quitter la région et de s'établir à Scythopolis (Betsan).

Le règne de l'orthodoxe et fratricide Constance (337-362) fut le signal d'une propagande énergique en faveur du christianisme, et en même temps d'une nouvelle ère de persécution contre les Judéens. Si les évêques de cette époque n'avaient pas été aveuglés par un ardent désir de domination et par la soif de la vengeance, ils auraient prévu qu'en faisant appel au bras séculier de la puissance romaine, ils se donnaient un maître et exposaient le christianisme à un très grave danger. L'empereur Constance pouvait dire à bon droit : Que ma volonté soit la loi de l'Église et tienne lieu de religion. Sous son règne, les questions religieuses étaient résolues en dernier ressort, non par les docteurs de l'Église, mais par les eunuques et les dames de la cour. Aussi bien, un esprit de sombre fanatisme animait tous les chrétiens, depuis l'empereur jusqu'au plus infime de ses sujets, au point que de simples querelles de mots amenaient quelquefois des persécutions sanglantes. Les Judéens eurent naturellement à souffrir de cette intolérance; dés le commencement du régner de Constance, plusieurs de leurs docteurs furent exilés, entre autres, Dimé et Isaac ben Joseph. Plus tard, la situation des Judéens devint encore plus douloureuse, les docteurs furent sans cesse menacés de mort ; il se produisit alors parmi eux un mouvement important d'émigration. Parmi les émigrés, on remarquait Abin et Samuel bar Juda (337-338). Peu à peu, l'école de Tibériade fut complètement délaissée, et toute activité intellectuelle cessa parmi les Judéens de la Palestine. Jusqu'alors, il y avait encore une espèce de sanhédrin qui délibérait sur les questions importantes; cette institution disparut à son tour. Les derniers membres connus de cette assemblée furent Haggaï, Jona et Josi. Les sentiments malveillants de l'empereur Constance envers les Judéens se firent jour par un certain nombre de mesures très rigoureuses qu'il édicta contre eux. Il leur fut interdit, sous peine de mort (339), de se marier avec des femmes chrétiennes, de circoncire un esclave (339), et même de convertir des esclaves païens. Ces mesures restrictives étaient illégales, car les Judéens étaient citoyens romains et, comme tels, ne devaient être soumis à aucune loi d'exception. Mais qu'importait le droit et la justice à cet empereur faible et déloyal, dominé complètement par

quelques eunuques et quelques prélats de cour, et qui soumettait l'Église elle-même à ses caprices ! Constance ou ses courtisans ecclésiastiques furent, en réalité, les fondateurs de l'État chrétien.

Au commencement de son règne, Constance soutint de nombreux combats contre le roi des Perses, Schabur II, qui n'avait attendu que la mort de Constantin pour attaquer l'empire romain. Les légions de Constance furent défaites dans plusieurs rencontres, les Perses passèrent l'Euphrate et répandirent la terreur jusqu'à Antioche. Un autre ennemi menaçait l'empire, c'étaient les Sarrasins, tribu barbare, établie sur les frontières de l'Europe et de l'Asie, qui faisait de fréquentes incursions sur le territoire romain. Comme la possession de la Terre Sainte avait une importance considérable pour Constance, qui était le premier empereur réellement chrétien, il y fit stationner des légions, sous le commandement du général Ursicinus. Ces soldats, cantonnés dans les villes de la Judée, logeaient chez les habitants juifs, contraints par un ordre spécial d'Ursicinus à se soumettre à toutes les exigences de leurs hôtes et, par conséquent, à enfreindre très souvent les prescriptions de leur religion. Ainsi, ils étaient obligés de cuire du pain pour les soldats les jours de sabbat et pendant la fête de Pâque. Pour tranquilliser la conscience de ceux qui éprouvaient des scrupules à observer cet ordre, les deux principaux docteurs de Tibériade, Jona et José, enseignèrent qu'il était permis de cuire du pain le jour du sabbat pour l'armée, et les docteurs de Nevé, ville de la Gaulanite, autorisèrent également les communautés juives à cuire du pain pendant Pâque pour les soldats romains. Outre les vexations que le général Ursicinus et ses légions faisaient supporter aux Judéens de la Palestine, ces derniers, pour la plupart très pauvres, étaient soumis à des impôts fort lourds : ils devaient fournir du blé et du bétail, payer la capitation ou taxe judaïque, la patente et des amendes de toute sorte. Les prédicateurs se firent l'écho des plaintes que ces charges arrachaient aux Judéens. Nous ressemblons, dirent-ils, sous la domination d'Édom, à un vêtement accroché à un buisson ; le détache-t-on d'un côté, les épines le retiennent de l'autre. Avant que nous ayons fini de payer les impôts en nature, on vient réclamer la capitation; cette taxe est-elle payée, on exige le tribut. — L'Impie Ésaü a recours aux plus méchants artifices pour maltraiter Israël. — Tu as tué et volé. — C'est faux ! — Désigne-nous ton complice, livre-nous ce que tu as à fournir pour l'armée, paye ta capitation et les autres impôts que tu dois.

L'empereur Constance prit encore une autre mesure vexatoire contre les Judéens. Malgré la défense que le concile de Nicée leur en avait faite, un grand nombre de communautés chrétiennes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la Mésopotamie continuaient à célébrer la Pâque en même temps que les Judéens. Dans les années embolismiques, où le patriarche et le collège intercalaient un mois, les chrétiens de ces contrées célébraient la fête de Pâque quelques semaines plus tard que les chrétiens de l'empire romain. Ces hérétiques étaient appelés quartidecimanes, c'est-à-dire des croyants observant la Pâque, comme les Juifs, le quatorzième jour de Nissan au soir. Constance et ses évêques étaient vivement irrités contre ces hérétiques, mais ces derniers étant trop nombreux pour pouvoir être convertis par le fer et le feu, les autorités romaines s'en prirent aux Juifs. Elles défendirent une fois sévèrement au patriarche de déclarer une année embolismique

et, par conséquent, de retarder la célébration de la Pâque ; le patriarche dut se soumettre à cet ordre. Les communautés de la Palestine purent sans doute être avisées secrètement que l'année était embolismique. Mais comment en informer les communautés du dehors ? Il aurait été dangereux de les en prévenir par des circulaires hébraïques ; des apostats juifs, tels que Joseph de Tibériade, auraient pu facilement les lire et en faire connaître le contenu aux autorités romaines. Le patriarche se servit d'un stratagème, il rédigea une épître qui ne pouvait être comprise que par les docteurs de Babylonie. Voici ce qu'il écrivit au chef des communautés de cette contrée : Des hommes sont venus de Rékét (Tibériade), ils ont été attaqués par l'aigle (les légions romaines) parce qu'ils avaient sur eux ce qui se fait à Luz (de la couleur d'azur pour les Tzitzit). Par la grâce de Dieu et leur propre mérite, ils sont arrivés sains et saufs. Les descendants de Nahschon (le patriarche) ont voulu intercaler un pourvoyeur de mois (mois supplémentaire), l'araméen (le romain) le leur a interdit, néanmoins les membres de l'assemblée (sanhédrin) ont intercalé le mois pendant lequel Aron est mort (mois d'ab). Une autrefois, il fut interdit aux Judéens, sous le règne de Constance, d'observer la fête de l'Expiation en son temps, et ils durent en remettre la célébration au sabbat suivant. Ces diverses mesures provoquèrent un nouveau soulèvement de la population juive. Les circonstances paraissaient, de reste, favorables pour une émeute. Après la mort des frères de Constance, qui avaient partagé le pouvoir avec lui, plusieurs généraux se firent proclamer empereurs ; de là, des luttes sanglantes entre les différents partis. Constance fut contraint de nommer son neveu Gallus, encore jeune et inexpérimenté, gouverneur des provinces orientales, et de lui confier le soin de repousser les attaques des Perses. Les victoires que ces derniers remportèrent sur les légions romaines et la situation troublée de l'empire encouragèrent les Judéens à essayer de se soustraire à l'autorité despotique de Constance. lis furent affermis dans leur résolution par un homme actif et énergique que les Romains appelaient Patricius et les Judéens Natrona ; les Judéens voyaient même en lui le Messie. Pour surexciter la colère de la population juive et la pousser à la révolte, un prédicateur, Isaac, prononça à Sepphoris ou à Tibériade un discours enflammé contre les Romains. Cette diatribe est un curieux spécimen de l'éloquence du temps, elle contient un dialogue entre Dieu et le peuple juif, et elle évoque les quatre royaumes dont parle Daniel. L'orateur montre que Dieu a déjà abaissé trois de ces royaumes, la Babylonie, la Médie et la Grèce, qui avaient assujetti Israël ; il affirme que le quatrième, celui des Romains (Ésaü, Édom) sera détruit à son tour. Nous délivreras-tu, dit Israël à Dieu, pour nous rejeter dans le malheur ? — Non, répond Dieu, Mardochée et Esther vous ont délivrés des Mèdes, les Hasmonéens des Grecs, Natrona vous vengera d'Édom, ce Natrona dont il est dit dans l'Écriture sainte qu'il sera votre appui et votre refuge. Ils ne seront pas défaits à moitié, ils seront totalement exterminés, tous ces ducs, ces gouverneurs et ces généraux qui vous oppriment, et aussi tous ceux qui ont abandonné ma communauté pour se joindre à mes ennemis (les apostats) périront au jour du malheur. Le mouvement parait avoir pris naissance dans la ville de Sepphoris, puis s'être étendu jusqu'à Tibériade et à Lydda. Gallus, ou plutôt son lieutenant Ursicinus. dompta la révolte. La répression fut impitoyable, plusieurs milliers de Judéens furent égorgés, les enfants même ne furent pas épargnés. Tibériade, Lydda et les autres villes qui s'étaient révoltées furent détruites en partie ; Sepphoris fut

rasée jusqu'au sol (352). Même après que le soulèvement eut été étouffé dans le sang, Ursicinus continua à faire rechercher et à châtier ceux qui y avaient participé ; il se montra particulièrement cruel pour les habitants de Sepphoris. Ceux-ci, pour échapper à leur ennemi, cherchaient à se rendre méconnaissables en s'appliquant un emplâtre sur le nez. Cette ruse leur réussit pendant quelque temps, mais elle fut bientôt divulguée aux autorités romaines. Ceux qu'on arrêtait étaient impitoyablement tués. Un grand nombre de rebelles se cachèrent dans les souterrains de Tibériade. Dans les souterrains de Tibériade, dit Huna II, où nous avions cherché un refuge, nous étions munis de torches ; quand leur lumière pâlissait, nous reconnaissions qu'il faisait jour, et quand elle était brillante nous savions que la nuit était arrivée. Ces paroles prouvent que les fugitifs se tinrent assez longtemps enfermés dans leur cachette.

Peu de temps après sa victoire sur les Judéens, Ursicinus tomba en disgrâce (354) et Gallus fut tué par ordre de l'empereur Constance. Ces événements ne modifièrent pas la situation des Juifs, qui continuèrent à être persécutés comme hérétiques. On les accusa même d'être athées, parce qu'ils ne reconnaissaient pas la divinité de Jésus, et on promulgua cette loi (357) : que tout chrétien qui entre dans la communauté des blasphémateurs juifs encourt la confiscation de tous ses biens. Les impôts, qui pesaient déjà d'un poids très lourd sur les Judéens, furent considérablement augmentés, sous prétexte que des athées et des blasphémateurs ne méritaient ni protection, ni pitié. D'un autre côté, la collecte des impôts payés par les Juifs pour subvenir aux frais du patriarche fut ou allait être interdite.

Les épreuves douloureuses que traversèrent les Judéens engagèrent le patriarche de cette époque, Hillel, à faire adopter une mesure qui montre qu'il plaçait l'intérêt public bien au-dessus de son propre intérêt. Jusqu'alors, les calculs relatifs à la fixation des néoménies et des années embolismiques étaient tenus secrets, et la date des fêtes était annoncée aux diverses communautés par des messagers que le sanhédrin envoyait dans les villes voisines de la Judée. Ce système ne pouvait plus être appliqué sous Constance, les communautés du dehors étaient donc incertaines sur les dates des têtes. Pour remédier à cet état de choses, Hillel II fit connaître les règles que le sanhédrin suivait dans la détermination des néoménies et des fêtes, afin que chacun prit fixer lui même le calendrier. Ce patriarche rompit ainsi de ses propres mains le dernier lien qui rattachait encore au patriarcat les communautés juives de l'empire romain et de la Perse, il n'hésita pas à renoncer en faveur de l'affermissement du judaïsme à un privilège dont les patriarches Gamaliel à et son fils Simon avaient exigé le maintien avec une obstination passionnée. Le sanhédrin approuva ta mesure prise par Billet, il demanda seulement qu'on continuât à célébrer, comme auparavant, dans les communautés extra-palestiniennes le deuxième jour de fête. José adressa à la communauté d'Alexandrie une lettre contenant ces mots : Quoique nous vous ayons mis à même de déterminer exactement la date des fêtes, ne modifiez pas l'usage de vos ancêtres (d'observer le deuxième jour de fête). — N'abandonnez pas l'usage de vos pères, dirent les docteurs aux Juifs babyloniens. Ce conseil fut suivi, et aujourd'hui encore toutes les communautés juives en dehors de la Palestine célèbrent le deuxième jour de fête.

Hillel a établi son calendrier d'après des règles si simples et si justes qu'elles ont été reconnues exactes par tous les hommes compétents, juifs et non juifs, et que ce calendrier est encore en usage de nos jours. L'année solaire (calculée à 365 jours) et l'année lunaire (la lunaison comprenant 29 jours, 12 heures et une fraction), qui entrent toutes les deux en ligne de compte pour la fixation des fêtes, sont combinées de telle sorte que, sauf une différence insignifiante, elles concordent parfaitement entre elles. La durée des mois est calculée dans ce calendrier d'après le mouvement de la lune, et Hillel y a tenu compte en même temps pour la fixation des fêtes de certaines prescriptions spéciales relatives à ces fêtes. Les calculs sont fondés sur le cycle d'or de dix-neuf ans (mahzor halebana), dans lequel entrent sept années embolismiques. Chaque année comprend dix mois qui ont une durée invariable, ils ont alternativement 29 et 30 jours, et deux mois de l'automne, ceux qui suivent le mois de Tischri, qui ont une durée variable, dépendant de certains faits astronomiques et de certains usages religieux. On ne sait pas au juste quelle part, dans ce système, appartient en propre à Hillel et quelle part en revient à la tradition ; il existait, en effet, dans la famille du patriarche, quelques traditions relatives aux calculs astronomiques. Hillel paraît, en tout cas, avoir utilisé le calendrier de Samuel.

L'oppression qui pesait sur les Juifs palestiniens contribua au développement du judaïsme en Babylonie. L'enseignement religieux prit dans ce pays un tel essor, qu'il effaça presque, par son éclat, le souvenir des anciennes écoles. Jusque-là, les docteurs de la Loi avaient suivi dans leur enseignement deux méthodes bien différentes, dont l'une consistait à transmettre les traditions religieuses telles qu'elles avaient été reçues, et l'autre, à déduire de ces traditions des lois nouvelles. Chacune de ces deux méthodes était représentée en Babylonie par une école spéciale : la première, par l'académie de Sora, et la seconde, par l'académie de Pumbadita. L'école de Sora ne faisait, en réalité, que continuer l'enseignement des écoles palestiniennes, et, tout en se distinguant des docteurs de la Judée par cette sagacité toute particulière aux Juifs babyloniens, elle ne contribua en rien au développement de la Loi religieuse. Il en fut tout autrement de l'école de Pumbadita : les dialecticiens pénétrants et subtils de cette ville exercèrent à cette époque une autorité incontestée dans la Babylonie et ses dépendances. Les trois principaux représentants de Pumbadita étaient Rabba et ses jeunes collègues Abaï et Râba.

Rabba bar Nahmani (né vers 270, mort en 330) était originaire de Mamal ou Mamala, ville de Galilée dont presque tous les habitants descendaient de la famille sacerdotale d'Héli ; ils prétendaient même que la malédiction prononcée par Dieu contre la postérité de ce grand-prêtre continuait à peser sur eux et qu'ils mouraient tous avant d'avoir atteint la vieillesse. Il paraît, en effet, que les vieillards étaient excessivement rares à Mamala. — Rabba avait trois frères, Kaïlil, Uschaïa et Hanania, tous pauvres. Les deux derniers, qui étaient retournés en Judée, vivaient misérablement de leur métier de cordonnier ; ils étaient mêmes obligés, faute d'autres clients, de confectionner des chaussures pour des prostituées. Tout en étant en relations fréquentes avec ces femmes, ils conservèrent des mœurs si pures

et si austères qu'ils furent vénérés comme des saints du pays d'Israël. Uschaïa et Hanania se laissèrent séduire par les charmes de l'Aggada ; leur frère Rabba, esprit plus calme et plus réfléchi, se consacra à l'étude plus aride et plus difficile des questions de casuistique. Rabba étant resté en Babylonie, ses frères, toujours inquiets de son sort, le supplièrent de venir en Judée. Il n'est pas indifférent, lui firent-ils dire, qu'on meure en Judée ou hors de la Judée, le patriarche Jacob a demandé, lui aussi, à se faire enterrer dans la Terre Sainte. Quoique tu sois sage et intelligent, tu ferais des progrès bien plus rapides sous la direction d'un maître instruit qu'en restant livré à tes propres ressources. Tu ne peux pas nous objecter qu'il n'y a en Judée aucun docteur remarquable, nous en connaissons un qui a une grande valeur. Rabba accéda au désir de ses frères et se rendit en Palestine ; mais, au bout de quelque temps, il retourna en Babylonie.

Après la mort de Juda, son maître (299), Rabba fut désigné comme chef de l'académie de Pumbadita, par modestie, il déclina cet honneur. On nomma alors Huna bar Siyya à cette dignité. Ce docteur était tellement riche qu'il fournissait des sièges dorés pour tous les élèves de son école, lesquels étaient encore à cette époque au nombre de 1400. Huna avait la ferme des douanes. Lorsque le Conseil de l'école en fut informé, il lui fit comprendre qu'il devait renoncer à une occupation, jugée alors comme méprisable, ou abandonner la direction de l'école. Huna préféra rester à la tête de l'académie ; seul, Joseph continua à ne pas reconnaître son autorité.

L'école de Pumbadita ayant décliné sous la direction de Huna, on chercha, à la mort de ce dernier, un docteur qui pût rendre à cette académie son ancien éclat. Deux hommes paraissaient capables de la relever et d'y attirer de nombreux disciples : Rabba et Joseph ben Hiyya, l'un par sa dialectique et l'autre par son érudition. Le choix était très embarrassant ; on demanda conseil aux savants de la Judée : Lequel des deux a le plus grand mérite ? est-ce le Sinaï (l'homme érudit) ou le souleveur de montagnes (le dialecticien subtil) ? L'école de Tibériade se prononça pour le premier. Joseph, qui était ainsi désigné pour la dignité de chef d'académie, hésita à l'accepter, parce qu'un Chaldéen, qui avait tiré son horoscope, lui avait prédit qu'il occuperait un jour une fonction élevée et qu'au bout de deux ans et demi il mourrait. On nomma alors, à sa place, Rabba (309).

Sous la direction de Rabba, l'école de Pumbadita prit un remarquable essor; plus de 1.200 élèves la fréquentèrent. C'est que Rabba ne limitait pas son enseignement, comme son prédécesseur Juda, à la partie pratique de la loi orale, il expliquait tous les traités de la Mishna, s'efforçant de concilier les opinions divergentes des Tannaïm et des Amoraïm et de rendre compréhensibles les passages difficiles. Il mettait de la vie et du mouvement dans son enseignement en parsemant d'anecdotes, d'aperçus ingénieux et de sentences l'exposition aride de la casuistique ; car, il établit comme principe qu'il était nécessaire de tenir l'attention des auditeurs en éveil par des récits intéressants, pour qu'il leur fût possible de suivre et de comprendre la discussion de questions sérieuses et souvent très ardues.

Rabba était, comme Akiba, un esprit synthétique, groupant les faits isolés sous un certain nombre de rubriques générales. Son mérite était hautement

reconnu par tous ses collègues, qui lui témoignaient une profonde vénération. Par contre, la population de Pumbadita lui marquait une très grande hostilité ; elle était irritée des reproches violents qu'il lui adressait sur sa conduite coupable et ses mœurs corrompues. Ayant une fois ordonné, pendant une période de sécheresse, un jeûne et des prières publiques, sans que la pluie demandée tombât, il dit au peuple : Ne croyez pas que le ciel nous refuse la pluie parce que les chefs religieux d'aujourd'hui sont moins pieux et étudient moins la Tora que les contemporains de mon maître Juda ; Dieu n'accueille pas notre prière parce que la génération actuelle est méchante et perverse.

Du temps de Rabba, les Juifs babyloniens eurent à subir une persécution qui, sans être grave, troubla néanmoins la quiétude dont ils avaient joui jusqu'alors. Cette persécution se produisit sous le nouveau roi sassanide, Schabur II, qui régna 69 ans (310-379) sur les Perses. Grâce à l'intervention de la mère de Schabur, Ifra-Ormuzd, amie des Juifs, ces derniers souffrirent bien moins que les chrétiens, qui furent traités très durement à cette époque. Voici, en résumé, ce qu'on raconte sur cet événement. Rabba fut accusé auprès du roi ou de ses conseillers d'avoir engagé les 1.200 auditeurs qui suivaient ses conférences pendant les mois de Kalla à ne pas payer la capitation ou taxe personnelle. Des ordres ayant été donnés pour s'emparer de lui, Rabba, averti du danger qui le menaçait, s'enfuit et erra dans la campagne, aux environs de Pumbadita. Un jour, il prit le bruissement du vent dans le feuillage pour le bruit d'une troupe en marche ; il crut qu'on venait pour l'arrêter et il en éprouva une telle frayeur qu'il mourut. Ses deux principaux élèves, Abaï et Râba, aidés par leurs condisciples, se mirent à la recherche de son corps ; ils le trouvèrent entouré d'oiseaux qui le protégeaient de leurs ailes. Ils observèrent en son honneur un deuil de sept jours (330). L'accusation qui avait amené la mort de Rabba ne paraît pas avoir eu d'autre suite. La reine mère Ifra envoya même une bourse pleine de denars au successeur de Rabba pour une bonne œuvre, à son choix ; il remploya au rachat de prisonniers juifs.

Le successeur et ami de Rabba, Joseph bar Hiyya (né vers 270 et mort en 333), était d'une constitution débile et d'une sensibilité maladive. Très susceptible et très irritable, il souffrait vivement de ses défauts, et il avouait lui-même que son caractère serait toujours un obstacle à son bonheur. Il possédait, parait-il, des champs, des plantations de palmiers et des vignes qu'il cultivait avec beaucoup de soin et qui produisaient un vin d'une excellente qualité. Devenu aveugle, il s'affligeait surtout de ce que son infirmité l'empêchait d'accomplir un certain nombre de pratiques religieuses. Joseph fut une exception parmi les divers chefs de l'académie de Pumbadita, il préféra l'érudition à une dialectique subtile et raffinée. Sa profonde connaissance de la Mishna et de la Boraïta lui valut le surnom de Sinaï et de possesseur de réserves de blé. Outre l'étude de la Loi, Joseph se consacra à une traduction chaldéenne de la Bible. On avait traduit depuis longtemps en araméen et en syriaque le Pentateuque et les chapitres des prophètes récités au temple (Haftarot) ; il existait même plusieurs traductions chaldéennes du Pentateuque, dont l'une, faite probablement d'après la version grecque d'Akylas, porte le nom de Targum Onkelos. Les Juifs de la Syrie et de la Mésopotamie avaient à leur usage une version syriaque de la Tora, nommée Pschitô, mais il

n'existait aucune traduction chaldéenne de la plus grande partie des prophètes. Ce fut Joseph qui entreprit ce travail. — Joseph tenait la main à l'observance stricte des prescriptions religieuses, et il fit flageller un de ses élèves, Nathan bar Assa, qui, contrairement à la loi, était allé un deuxième jour de fête depuis l'école jusqu'à la ville de Pumbadita.

L'existence de Joseph fut troublée par diverses épreuves ; une des plus douloureuses pour lui fut la perte de la mémoire. Cet accident lui survint à la suite d'une maladie. Il arrivait parfois que des élèves lui objectaient, dans une controverse, qu'il avait émis autrefois une opinion contraire à celle qu'il venait d'exprimer. Quoique ces observations ne lui fussent faites qu'avec les plus délicats ménagements, sa susceptibilité n'en souffrait pas moins, et il disait tristement à ses disciples : Montrez-vous indulgents pour un vieillard, et rappelez-vous que les fragments des tables de la Loi brisées par Moïse ont été respectueusement conservés dans l'arche avec les tables entières. — L'exemple de Joseph montre l'infériorité du système d'enseignement qui repose sur la mémoire. On entasse dans sa mémoire des lois et des traditions, on veille avec un soin jaloux sur la moindre parcelle de son trésor, on écarte impitoyablement, comme ennemis, le raisonnement et la réflexion, un accident survient, la mémoire s'affaiblit, on perd tout ce qu'on avait amassé avec tant de peine, et l'on n'a plus les moyens de remplacer ce qu'on a perdu. C'est ce qui arriva à Joseph. L'école de Sora déclina, elle aussi, parce que, dans son enseignement, elle n'avait pas fait la part assez large au raisonnement et qu'elle s'était abstenue de développer la Loi par de nouvelles déductions. Après la mort de Hasda, elle fut dirigée pendant douze ans (309-320) par Rabba ou Rab Abba, fils de Huna ; mais la jeunesse studieuse la délaissa peu à peu pour se rendre à l'académie de Pumbadita. Rabba n'a laissé d'autre souvenir que celui d'un homme très modeste. Après la mort de ce docteur, l'école de Sora resta sans chef pendant près d'un demi-siècle, puis elle se releva encore une fois.

Le collège de Pumbadita était très embarrassé pour designer un successeur à Joseph ben Hiyya. Quatre docteurs, Abaï, Râba, Zeïra II et Rabba bar Matana, étaient dignes à titre égal d'être élevés à la fonction de chef d'académie. Il fut alors décidé qu'on soumettrait une question de casuistique aux quatre candidats et qu'on choisirait celui qui en proposerait la meilleure solution. Abaï remporta la victoire dans ce tournoi et fut placé à la tète de l'école de Pumbadita. Ce docteur (né vers 280 et mort en 338), surnommé Nahmani, ne connut jamais ses parents. Son père, Kaïlil, mourut avant sa naissance, et il perdit sa mère peu de temps après qu'il fut venu au monde. Abaï conserva un souvenir reconnaissant de la femme qui l'avait élevé, il la désigna toujours sous le nom de mère et cita en son nom un grand nombre de recettes médicales. Son oncle Rabba lui tint lieu de père, s'occupa de son instruction, lui enseigna la Loi et l'initia à la dialectique talmudique. Abaï, comme son collègue Râba, faisait pressentir, dès sa jeunesse, qu'il serait un jour un savant distingué. On disait de lui que l'on voit déjà par la fleur ce que sera le fruit. — Abaï semble avoir été peu fortuné ; il possédait cependant, comme la plupart des docteurs babyloniens, un petit champ, qu'il faisait cultiver par un métayer. D'un caractère doux et conciliant, il se montrait très affable avec tout le monde : Que l'homme, dit-il, parle avec douceur et bienveillance, vive en paix avec ses frères, ses

parents et, en général, avec tous les hommes, même avec les païens, alors il sera aimé, estimé et écouté de tous. Conformant sa conduite à ses paroles, il était respecté même des Samaritains de la Babylonie pour sa droiture et sa parfaite loyauté. Un jour qu'un de ses ânes s'était enfui, les Samaritains le lui ramenèrent, quoiqu'il ne pût leur prouver par aucun signe particulier que cet âne lui appartenait. Si tu n'étais pas Nahmani, lui dirent-ils, nous ne t'aurions pas rendu cet âne, eusses-tu même pu nous prouver qu'il était à toi.

Pendant qu'Abaï dirigeait l'école de Pumbadita, le nombre des élèves alla en décroissant et tomba jusqu'à 200 ; ce qui lui fit dire, pour indiquer ce déclin, qu'il était doublement orphelin. Non pas que l'ardeur pour l'étude se fût refroidie, mais à côté de l'école d'Abaï, Râba avait fondé à Mahuza, près du Tigre, une école rivale qui attirait de nombreux disciples. Sous l'impulsion que lui imprimèrent ces deux docteurs, l'enseignement babylonien atteignit son apogée ; la sagacité et la souplesse de leur esprit leur tirent découvrir la solution de questions que leurs prédécesseurs Rabba et Joseph n'avaient pas pu résoudre.

Après la mort d'Abaï, la direction de l'école fut confiée d'un commun accord à Râba bar Joseph bar Hama (né en 299 et mort en 352), de Mahuza. Râba possédait une grande fortune, il était doué d'une vaste intelligence et d'une rare pénétration, mais son caractère avait des côtés faibles qui le plaçaient au-dessous de plusieurs des docteurs de son époque. Il connaissait bien ses qualités et ses défauts ; il les décrivit, un jour, en ces termes : Des trois vœux que j'ai formés, deux seulement se sont réalisés : je me suis souhaité le savoir de Huna et la richesse de Hasda, et je les ai obtenus ; mais je n'ai pas pu acquérir la réserve et la modestie de Rabba bar Huna. Râba ressemblait, en effet, à ses compatriotes de Mahuza : il aimait le luxe et se montrait en toute circonstance orgueilleux et hautain, excepté, peut-être, envers les gens de Mahuza, qu'il flattait beaucoup et dont il désirait vivement gagner et conserver les bonnes grâces. Quand je fus nommé juge, dit-il, je craignis de perdre l'affection que me témoignaient les habitants de Mahuza, mon impartialité devant me faire forcément aimer ou haïr de tous. Abaï semble avoir blâmé chez son collègue cet ambitieux désir de se rendre populaire au détriment de sa dignité. Si un docteur est aimé de ses concitoyens, dit-il, il en est très souvent redevable, non à son mérite, mais à sin indulgence pour leurs défauts. — Les habitants de Mahuza, comme on l'a vu plus haut, descendaient pour la plupart de prosélytes, et les familles babyloniennes, très fières de leur origine, refusaient de s'allier à eux. Zeïra II les autorisa alors, dans une conférence publique, à contracter mariage avec des bâtardes. Froissés profondément, par cette autorisation, dans leur orgueil, ils se vengèrent de Zeïra en lançant contre lui — c'était la fête des cabanes — leurs cédrats. Râba blâma vivement la franchise de Zeïra : Quelle imprudence, dit-il, de faire une telle déclaration dans une communauté dont la plupart des membres descendent de prosélytes ! Pour gagner la faveur populaire, il combattit l'opinion de Zeïra et enseigna que des prosélytes pouvaient même épouser des filles de prêtres. Flattés de cette décision, les Mahuzéens en témoignèrent leur satisfaction à Râba en lui faisant don d'étoffes de soie. Râba reconnut un peu plus tard qu'il était allé trop loin, et pour diminuer en partie la considération qu'il avait paru accorder à ses compatriotes, il leur permit de s'allier à des bâtards. Les Mahuzéens lui en

ayant exprimé leur mécontente-ment, il les apaisa par ces mots : Je ne fais qu'étendre vos droits, je vous laisse libres de vous unir à des familles sacerdotales ou à des bâtards.

Râba avait encore un autre défaut, il aimait beaucoup l'argent. Un prosélyte de Mahuza, nommé Issor, lui avait confié une somme de 12.000 suz (7.500 francs) pour la remettre, après sa mort, à son fils. Quand Issor tomba malade, Râba espéra pouvoir garder le dépôt qui lui avait été confié, parce que, d'après la loi juive, les enfants d'un prosélyte nés avant sa conversion n'avaient pas le droit d'hériter de leur père. Un autre docteur, informé du chagrin qu'éprouvait Issor de ne pouvoir laisser par testament ses biens à son fils, lui suggéra l'idée de déclarer devant témoins que toute sa fortune appartenait à ce fils. Râba en voulut à son collègue du conseil qu'il avait donné à Issor, comme s'il lui avait fait perdre une fortune sur laquelle il avait des droits légitimes. Et cependant, une loi talmudique, tout en admettant que, d'après la légalité stricte, on n'est pas tenu de rendre aux enfants prosélytes un dépôt confié par leur père païen, condamne toutefois comme ayant agi contre l'équité et la morale tout homme qui garderait 6a pareil dépôt. Râba donna une autre preuve de sa cupidité en exigeant de ses métayers un fermage plus élevé que celui qu'on payait d'habitude en Babylonie. Sa conduite envers les indigents était parfois absolument contraire aux prescriptions de la loi écrite et de la tradition qui enseignent la douceur, la commisération et la charité. Son frère Saurien était encore plus dur que Râba. S'érigeant en censeur des mœurs, il châtiait les pauvres dont la piété ne lui paraissait pas suffisamment rigoureuse en leur imposant de durs travaux, comme à des esclaves, et en les obligeant à le porter dans sa litière dorée. Non seulement Râba ne blâma pas ces actes arbitraires, il les justifia même en déclarant qu'ils étaient conformes à une ancienne loi qui permet de traiter en esclaves les Juifs qui n'observent pas les prescriptions religieuses.

Il faut dire que la simplicité et l'austérité des mœurs d'autrefois avaient fait place, chez un grand nombre de Juifs babyloniens, à la vanité, à l'orgueil et à l'amour du luxe. Certains docteurs de la Loi se pavanaient, couverts de vêtements somptueux, dans des litières dorées. Ils s'éloignaient de plus en plus, par leurs idées et leurs manières, du peuple, dont ils étaient sortis, et formaient une caste à part, la classe des patriciens, s'appliquant surtout à sauvegarder leurs propres intérêts et traitant le peuple avec une hautaine arrogance.

Râba avoua un jour que toutes les fois qu'il avait à juger une cause dans laquelle était impliqué un docteur, il ne pouvait pas goûter de repos avant qu'il n'eût découvert quelque argument en faveur de son collègue. Les docteurs jouissaient du privilège de vendre, les premiers, les produits qu'ils apportaient au marché, afin de pouvoir en tirer un pris plus élevé ; au tribunal, leurs causes étaient jugées les premières ; ils n'avaient pas à contribuer aux impôts collectifs payés par les communautés ; dans les villes où l'on ignorait qu'ils étaient docteurs, ils avaient le droit de se faire connaître, afin de jouir des privilèges attachés à leur titre. Râba alla encore plus loin dans cette voie, il les autorisa même à se déclarer adorateurs du feu pour se faire exempter de l'impôt du charage. Quel contraste entre ces hommes égoïstes et ambitieux et les Tannaïtes qui avaient toujours refusé,

quelquefois au risque de leur vie, de tirer profit de leur science religieuse ! Quoi d'étonnant que le peuple ressentît pour la classe des savants une profonde antipathie ! Ces savants-là, disait-il d'eux avec un profond mépris, ne nous sont d'aucune utilité ; ils font servir leur science à leurs propres intérêts. A la tête des adversaires des Rabbanan, se trouvait la famille du médecin Minjamin, de Mahuza, qui raillait impitoyablement les docteurs. Ces interprètes de la Loi, dit Minjamin, sont absolument incapables de nous rendre aucun service, ils ne peuvent ni nous permettre de manger des corbeaux, ni nous défendre de manger des pigeons, en d'autres termes, ils sont obligés, malgré toutes les subtilités de leur dialectique, à s'en tenir purement à la tradition. Ce médecin jouissait sans doute d'une influence assez considérable, car Râba, tout en déclarant que ses propos étaient entachés d'hérésie, ne paraît pas l'avoir excommunié ; il était probablement attaché à la maison de l'exilarque.

Malgré l'hostilité que le peuple témoignait aux savants, on continuait à se livrer avec ardeur à l'enseignement. Les jeunes gens affluaient de plus en plus à l'école de Râba, à Mahuza, et pour se consacrer tout entiers à l'étude, ils négligeaient toutes leurs affaires. Râba essayait de modérer leur zèle. Ne venez pas à mon école, leur disait-il, au printemps et à l'automne, afin que vous puissiez vous occuper de la récolte de votre blé, de votre vin et de votre huile, et vous assurer ainsi des moyens d'existence pour le restant de l'année. L'enseignement de Râba se distinguait par la clarté de l'exposition, la profondeur de l'argumentation et l'indépendance d'esprit avec laquelle il expliquait la tradition. Le vrai Talmud, c'est-à-dire cette partie de l'œuvre où les docteurs se plaisent à déployer de prodigieuses ressources de sagacité et de finesse pour soulever des difficultés et les résoudre, pour découvrir des différences ou des ressemblances dans les opinions de leurs prédécesseurs, où, partant d'un point quelconque, leur pensée parcourt avec la rapidité de l'éclair toute une série de raisonnements, cette partie où éclate l'amour de la discussion et de l'argumentation est le produit de cette époque. Rabba, Abaï et Râba étaient, non pas des amoraïm, des interprètes de la Mishna, mais des talmudistes dans le sens réel du mot, c'est-à-dire des dialecticiens. Ainsi entendu, le Talmud est principalement l'œuvre des écoles de Pumbadita et de Mahuza ; ce système de dialectique était absolument étranger aux écoles palestiniennes.

Grâce à son vaste savoir, à sa pénétration et peut-être aussi à ses richesses, Râba, pendant qu'il était chef d'école, était considéré comme la seule autorité religieuse de la Babylonie. La Palestine elle-même avait recours à ses conseils, à cette époque malheureuse où elle était cruellement persécutée par Constance et Gallus.

Les Juifs qui vivaient en Perse étaient également malheureux en ce temps, ils souffraient de la guerre acharnée qui mettait aux prises les Perses et les Romains. Les habitants juifs de Mahuza, où un corps d'armée perse tenait alors garnison, étaient l'objet de vexations et de mauvais traitements de la part des soldats. Du reste, Schabur II n'aimait pas les Juifs ; il ramena un nombre élevé de prisonniers juifs (prés de 71.000) de l'Arménie, où ils demeuraient de temps immémorial, pour

les établir dans la Susiane et à Ispahan. Cette dernière ville, ancienne capitale de la Perse, comprenait, par suite de cette immigration forcée, une population juive si considérable qu'on lui donna le nom de Jehudia. En Babylonie, Schabur ne se montrait pas moins dur pour les Juifs, et Râba dut, sans doute, donner maintes fois de l'argent pour assurer sa sécurité et celle de ses coreligionnaires. Félicité par ses amis de la tranquillité dont il jouissait au milieu des épreuves qui affligeaient les autres Judéens, il leur répondit : Vous ne savez pas tout ce que je suis obligé de faire en secret pour la cour du roi Schabur ! Un jour, cependant, il courut un sérieux danger. Un juif ayant eu des relations avec une femme perse, il le fit flageller ; le condamné en mourut. Schabur en fut informé, et il ordonna de punir sévèrement Râba d'avoir fait appliquer, de son propre chef, une peine corporelle. Ce docteur parait avoir échappé au châtiment par la fuite, mais sa maison fut mise au pillage. Cette affaire ne semble pas avoir eu d'autre suite pour Râba, grâce à l'intervention de la reine-mère Ifra-Ormuzd, qui aurait dit à son fils Schabur : N'irrite pas les Juifs, tout ce qu'ils demandent à Dieu, il le leur accorde. On sait déjà qu'Ifra ressentait une vive sympathie pour les Juifs, et particulièrement pour les docteurs, auxquels elle confiait parfois ses plus secrètes pensées, et qu'elle envoya au chef d'école Joseph une bourse pleine d'or, qu'il accepta, malgré l'opposition très vive de Rami. Ifra eut aussi la singulière idée d'envoyer un animal au chef de l'académie de Mahuza, avec ordre de l'offrir en sacrifice comme témoignage de sa vénération pour le Dieu-Un.

Râba mort, l'école de Mahuza perdit toute son importance, et l'académie de Pumbadita reprit son ancien rang. Mais une sorte de lassitude s'empara dès ce moment de cette école, sa sève parut épuisée. Aucun des successeurs de Râba ne fut en état de le remplacer. Nahman ben Isaac, Papa et Hama de Nehardés, chefs des écoles babyloniennes, purent bien maintenir pendant quelque temps les traditions de fine analyse et de dialectique pénétrante de l'académie de Pumbadita, mais ils furent incapables de former quelque élève remarquable.

Nahman ben Isaac (né vers 280, mort en 356) dut sa nomination comme chef d'école à son âge avancé, à sa profonde piété, et peut-être aussi à sa fermeté de caractère. Son enseignement, qui dura quatre ans, n'a laissé aucune trace. C'est à ce moment que s'éleva une nouvelle école dans le voisinage de Sora, à Narès, près du canal de ce nom.

Le fondateur et le chef de l'école de Narès était Papa bar Hanan (né vers 300 et mort en 375), homme riche, et orphelin dés son enfance; son ami Huna ben Jum, également riche, était Resch Salla (professeur) de cette école. Malgré leurs efforts réunis, ils ne purent pas combler le vide laissé par la mort de Râba, et les membres de l'école de Mahuza, qui s'étaient rendus à Narès, eurent souvent l'occasion de constater cette infériorité. Un jour que Papa ne parvenait pas à élucider une question qu'il exposait, ils se communiquèrent, par des regards furtifs, l'impression pénible qu'ils en ressentaient. Papa, l'ayant remarqué, en fut très peiné et leur dit : Puissiez-vous partir d'ici en paix ! Un autre auditeur, Simaï bar Aschi, dont le fils fut plus tard le célèbre Aschi, adressa un jour plusieurs questions à Papa; celui-ci sentait qu'il ne pourrait y répondre. Craignant d'être humilié devant les assistants,

il pria Dieu à voix basse de le préserver d'un tel chagrin. Simaï, témoin involontaire de cette prière, prit la résolution de garder dorénavant le silence pour ne plus mettre Papa dans un aussi cruel embarras. — Papa était un esprit flottant et irrésolu, qui ne savait même pas avoir un avis sur l'opinion des autres. Une question avait-elle reçu deux ou plusieurs solutions différentes, il n'osait s'arrêter à aucune d'entre elles : Nous adoptons les diverses solutions proposées, disait-il. Il resta pendant dix-neuf ans à la tête de l'école de Narès.

L'académie de Pumbadita n'était pas mieux dirigée que l'école de Narès ; le trait suivant suffira pour caractériser son chef, Hama, de Nehardéa. Comme les Perses n'enterraient ni ne brûlaient leurs morts, le roi Schabur demanda un jour à Hama si les Juifs, en inhumant les cadavres, suivaient une prescription de la Tora ou se conformaient simplement à un ancien usage ; Hama ne sut que répondre. Cela fit dire à Aba ben Jacob : Le monde est gouverné par des sots. Hama n'aurait-il pas pu citer ce verset : Tu l'enterreras le même jour. Hama conserva ses fonctions pendant vingt et un ans (356-377). Dans cette période de temps se produisit, dans la politique intérieure de l'empire romain, un changement amené par l'avènement au pouvoir de Julien, neveu de l'empereur Constance, changement dont les conséquences furent considérables pour le judaïsme de la Palestine et de la Babylonie.

Julien était un de ces caractères énergiques qui s'imposent aux hommes et dont le souvenir se grave dans les mémoires en traits ineffaçables. Sans sa mort prématurée et la haine dont le poursuivait l'Église, il aurait certainement reçu le titre de grand. Quoiqu'il appartint à la famille de Constantin, sa vie était sans cesse menacée par les membres de cette famille, et la crainte d'être assassiné le contraignit à pratiquer, au moins en apparence, la religion chrétienne, qui lui était odieuse. Par un hasard des plus singuliers, il fut appelé par son ennemi implacable, l'empereur Constance, à partager le pouvoir avec lui. Devenu bientôt, grâce à un soulèvement militaire et à la mort de son collègue, le seul maître de l'empire romain, Julien, que l'Église a surnommé l'apostat, résolut de mettre en pratique les conceptions élevées qu'il avait puisées dans l'enseignement de ses maîtres Libanius et Maxime. Protéger les opprimés de toute nation et de toute religion établis dans son empire, alléger les charges qui pesaient sur ses sujets, relever l'enseignement de la philosophie condamné par ses prédécesseurs, rétablir le culte païen dépouillé de toutes les pratiques qui pouvaient le rendre méprisable ou ridicule, et limiter la puissance toujours croissante du christianisme, telles étaient les préoccupations de Julien. Il avait trop souffert lui-même de la persécution pour vouloir persécuter les chrétiens, il chercha seulement à arrêter leurs empiétements, à leur enlever toute influence dans les conseils de l'État et la direction de l'enseignement, et à les rabaisser par ses mordantes railleries aux yeux des classes éclairées. Pour les Judéens, au contraire, Julien éprouvait une très vive sympathie ; il est le seul empereur romain, après Alexandre Sévère, qui se soit intéressé au judaïsme. D'après son propre aveu, les violences exercées contre les Juifs et les accusations dirigées contre leur religion par les chrétiens, sous le règne de Constance, l'avaient profondément indigné. Cette religion, que des adversaires sans scrupule qualifiaient de blasphématoire, il la connaissait et la respectait, il vénérait le Dieu

de la Bible, et, tout en admettant qu'il y avait d'autres dieux à côté de lui, il le déclarait un grand Dieu ; la générosité des Juifs pour leurs pauvres excitait surtout son admiration. Éprouvant une prédilection particulière pour les cérémonies solennelles des sacrifices, le culte juif avec sa pompe grandiose, tel qu'il était pratiqué autrefois à Jérusalem, avait pour lui un attrait puissant, et il en faisait un grief au christianisme d'avoir répudié le Dieu, les pratiques, et surtout le culte des sacrifices des Juifs. Peut-être aussi ne témoignait-il tant de bienveillance au judaïsme que pour rendre les Juifs babyloniens favorables à sa cause, dans le cas où il réaliserait le projet, qui hantait son esprit, de faire la guerre aux Perses. Quoi qu'il en soit, le règne de Julien, qui dura à peine deux ans (novembre 361 à juin 363), amena une amélioration sensible dans la situation des Juifs ; ils ne furent plus soumis à une législation exceptionnelle, on ne les accusa plus d'être des blasphémateurs, et Julien appela le patriarche Hillel son vénérable ami, il lui envoya même une lettre autographe pour l'assurer de sa sympathie et lui promettre d'abolir toutes les lois humiliantes dirigées contre les Juifs. Une lettre, signée de l'empereur, fut également adressée à toutes les communautés juives de l'empire romain pour leur faire part des dispositions prises en faveur de la restauration du temple de Jérusalem. Ce document, daté d'Antioche, de l'automne 362, présente un intérêt très grand ; le voici :

Aux communautés juives,

La perte de votre indépendance vous a causé dans le passé une profonde affliction, mais vous avez certainement souffert plus vivement encore des nouvelles taxes que mes prédécesseurs vous imposaient sans cesse, à votre insu, et des amendes considérables que vous étiez contraints de verser dans le trésor impérial. J'ai vu bien des faits de ce genre de mes propres yeux, j'en ai connu un plus grand nombre par la lecture du rôle des contributions qui, à votre grand détriment, a été scrupuleusement conservé. Vous étiez menacés d'un nouvel impôt, je l'ai supprimé et vous ai ainsi protégés contre une nouvelle iniquité ; de mes propres mains j'ai jeté au feu une liste trouvée dans les archives et contenant les contributions extraordinaires qui pesaient sur vous, afin que personne ne pût à l'avenir vous flétrir du nom de blasphémateurs. Il ne faut pas tant accuser de ces injustices mon frère, le glorieux Constance, que les hommes injustes et cruels qui ont inventé ces impôts. De la situation élevée qu'ils occupaient, j'ai précipité ces misérables dans un profond abîme, afin d'effacer jusqu'au souvenir de leur disparition. — Vous accordant au nouveau témoignage de bienveillance, j'ai encouragé mon frère, le vénérable patriarche Iulos (Hillel), à empêcher la perception de la taxe que vous appelez apostolè, et j'ai pris soin de vous préserver de nouvelles charges et d'assurer votre tranquillité dans tout mon empire. Grâce à la sécurité dont vous jouissez, c'est d'un cœur sincère que vous pourrez appeler sur mon règne la protection du Créateur tout-puissant dont la main droite m'a soutenu. Ceux qui vivent dans la souffrance ont l'esprit affaissé et n'invoquent pas l'appui de Dieu. Mais les hommes exempts de tout souci, à l'âme joyeuse, sont mieux disposés à prier avec ferveur pour le salut de l'empire et à

> demander à Dieu de bénir mon règne et de me soutenir dans la voie que je veux suivre. Recommandez-moi donc à la bienveillance divine, et quand j'aurai mené à bonne fin ma campagne contre les Perses, je me rendrai à Jérusalem, la ville sainte, et, selon le désir que vous nourrissez depuis de nombreuses années, je la restaurerai à mes propres frais et je m'y joindrai à vous pour glorifier le Tout-Puissant.

Aucun document ne rend compte de l'impression que cette épître, si affectueuse et si habile, a produite sur les Juifs. On sait seulement, par une tradition, qu'ils appliquérent à l'empereur Julien ce verset, de Daniel (11,34) : Même quand ils (les Israélites) auront péché, ils ne resteront pas dépourvus de secours. D'après cette même tradition, Daniel aurait prophétisé que la nation juive, opprimée d'abord par Gallus, serait protégée par Julien, qui les traiterait avec bienveillance et leur promettrait de reconstruire le temple.

Julien n'en resta pas à la simple promesse. Malgré les graves préoccupations que lui donnaient ses préparatifs de guerre contre les Perses, il se mit à l'œuvre pour relever le temple de Jérusalem de ses ruines ; il chargea un de ses meilleurs amis, le savant et vertueux Alype, d'Antioche, de surveiller les travaux, lui fit comprendre l'importance qu'il attachait à la réussite de cette entreprise, et l'engagea à ne reculer devant aucune dépense. Ordre fut donné aux gouverneurs de Syrie et de Palestine de soutenir Alype de leur appui. De nombreux ouvriers furent envoyés à Jérusalem pour déblayer l'emplacement du sanctuaire des ruines qui y étaient amoncelées depuis trois siècles, des matériaux de construction y furent transportés en quantité considérable. Le silence gardé par les documents juifs sur cette entreprise prouve que les Judéens n'y portèrent qu'un intérêt très modéré. D'après certains auteurs chrétiens, les communautés juives auraient envoyé des sommes considérables pour la reconstruction du temple, les femmes auraient vendu leurs bijoux pour contribuer à cette oeuvre, elles auraient même porté elles-mêmes des pierres pour hâter le travail. Ces informations sont fausses. Julien avait fourni des matériaux et des ouvriers en quantité suffisante, et les Juifs n'avaient nullement besoin de recueillir de l'argent ou de prendre part au travail. Les chrétiens répandirent aussi le bruit que Julien ne témoignait une telle bienveillance aux Juifs que pour les attirer au paganisme, ils ajoutèrent que les Juifs détruisirent de nombreuses églises en Judée et dans les pays voisins et qu'ils menacèrent les chrétiens de se venger sur eux des mauvais traitements que les empereurs chrétiens leur avaient infligés. Ces assertions ne reposent sur aucun fait, il paraît avéré, au contraire, qu'à cette époque, les chrétiens d'Édesse massacrèrent tous les Juifs de cette ville. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les Judéens, qui avaient cependant accompli deux ou trois révolutions et s'étaient imposé les plus douloureux sacrifices pour reconstituer leur État, assistèrent avec indifférence aux tentatives de Julien pour relever le temple. C'est qu'ils croyaient que Sion ne brillerait réellement de son ancienne splendeur qu'avec la venue du Messie, et ils ne pouvaient pas admettre que le Messie se présentât sous les traits d'un empereur romain. Il était, du reste, généralement admis à cette époque, parmi les Judéens, que le peuple juif avait promis à Dieu, par serment, de ne pas passer par-dessus le

mur (reconquérir leur indépendance par la force), ni se soulever contre ses maîtres, ni secouer le joug de la tyrannie avant la venue du Messie, ni chercher, par la rébellion, à avancer l'heure de la délivrance.

La reconstruction du temple de Jérusalem, entreprise par Julien, excita l'envie des chrétiens, mais elle fut interrompue dès l'origine. Au moment où les ouvriers creusèrent le soi pour mettre â nu les anciennes fondations du temple, des jets de flammes sortirent de terre et en tuèrent un certain nombre. Ce phénomène était dû, sans doute, à l'air, qui, fortement comprimé pendant des siècles dans les galeries souterraines, se détendit violemment, à la suite des travaux de terrassement, et s'alluma au contact de l'air extérieur ; les ouvriers en furent effrayés et cessèrent les travaux. Si les Judéens avaient montré plus d'ardeur pour la restauration de leur sanctuaire, il leur eût été facile de stimuler le zèle des ouvriers et de faire continuer l'œuvre commencée. Mais leur indifférence paralysa l'activité d'Alype, qui ne fit aucun effort pour mettre fin à l'interruption des travaux. On raconte que Julien accusa les chrétiens d'avoir allumé ces feux souterrains et les menaça de les enfermer, au retour de sa campagne contre les Perses, dans une prison construite avec les matériaux du temple. Cette information est puisée à une source chrétienne et ne mérite, par conséquent, aucune créance. Les chrétiens rapportent, en effet, un grand nombre de miracles imaginaires qui auraient eu lieu, à l'occasion des tentatives de restauration du temple, pour ouvrir les yeux aux Judéens sur leurs erreurs et leur faire reconnaître la divinité du Christ.

Malheureusement pour les Judéens, Julien échoua dans son expédition contre les Perses. Après avoir réuni toutes les forces dont disposait l'empire romain pour marcher contre Schabur II, il crut pouvoir enfin réaliser le rêve, qui avait hanté l'esprit de plusieurs généraux romains, de faire flotter l'aigle romaine sur l'autre rive du Tigre. Les deux armées se portèrent les principaux coups dans la Babylonie juive ; aucun document n'indique sous quel drapeau se rangèrent le Juifs. Après un siège de trois jours, la ville de Firuz-Schabur, où demeurait une nombreuse population juive, dut capituler; elle fut brûlée. On ne sait pas comment les habitants juifs de Firuz-Schabur se comportèrent à l'égard de Julien et de son armée, la population s'étant réfugiée en très grande partie, après la prise de la ville, sur des barques, dans les canaux de l'Euphrate. La forteresse de Mahuza, qui était sans doute le faubourg de Ctésiphon, opposa aux forces romaines une longue et vigoureuse résistance, elle tomba enfin sous les coups du bélier romain (363), dix ans après la mort de Râba, qui y avait établi une école. Après la guerre, Mahuza fut rebâtie. — Malgré ces succès, Julien ne put pas atteindre Ctésiphon. Bientôt, sa trop grande témérité lui fit perdre le fruit de ses victoires et même la vie ; il fut tué par une flèche qu'un chrétien de son armée, dit-on, lança contre lui. Julien mourut avec la sérénité d'un sage ; on raconte qu'il s'écria avant de mourir : Galiléen, tu m'as vaincu ! Avec Julien disparut la sécurité des Juifs. Ces derniers ressentirent néanmoins pendant longtemps encore les effets heureux de son règne. Ainsi, les mesures restrictives édictées contre les Juifs par Constantin et Constance, et que Julien avait abolies, ne leur furent plus appliquées ; on continua, au contraire, à mettre en vigueur les lois qu'il avait promulguées eu leur faveur. Jovien, le successeur de Julien, qui fut contraint de conclure une paix honteuse avec le roi des

Perses, Schabur, conserva le pouvoir trop peu de temps pour introduire des modifications dans la politique intérieure de l'empire ; pendant sort règne si court, chacun fut libre de professer la religion qui lui convenait. Après lui, t'empire romain eut de nouveau deux chefs, Valentinien Ier (364-375), et Valens (364-378). Ce dernier, qui régnait en Orient, appartenait à la secte arienne et était en butte aux attaques du parti catholique. Aussi protégea-t-il les Juifs et leur accorda-t-il de nombreuses preuves de son estime. Son frère, Valentinien Ier, empereur d'Occident, resta neutre dans la lutte entre ariens et catholiques, il permit à chacun de pratiquer selon sa conscience ; les Juifs profitèrent naturellement de cette tolérance.

TROISIÈME PÉRIODE — LA DISPERSION

Première époque — Le recueillement après la chute

Chapitre X — Les derniers Amoraïm — (375-500)

L'époque à laquelle s'effondra l'empire romain marque dans l'histoire du monde une période de ruine et de restauration, de destruction et de renaissance. Une sombre nuée vint, en ce temps, du nord, des frontières de la Chine, portant dans son flanc un orage qui secoua violemment l'État romain, le renversa et couvrit la terre de ses débris. On vit s'avancer la horde sauvage des fluas, le fléau de Dieu, chassant devant eux des tribus aux noms inconnus, des peuplades aux mœurs étranges. Ce mouvement irrésistible qui poussait des masses considérables vers de nouvelles régions rappelait ces paroles du prophète : La terre chancelle comme un ivrogne, elle succombe sous le poids de ses péchés, elle tombe sans pouvoir se relever, et le Dieu Zebaoth punira les armées célestes dans le ciel et les princes de la terre sur la terre. Dans ces innombrables Huns qui se précipitèrent sur l'empire romain et le firent tomber sous leurs attaques, les Juifs voyaient l'armée de Gog dont parle le prophète, s'élançant du pays de Magog avec la vitesse de l'ouragan, avec la rapidité du nuage, pour couvrir la terre, et ce va-et-vient des peuples, ce spectacle d'un empire qui disparaissait, d'un autre qui se formait, leur fit croire, avec une nouvelle conviction, à l'éternité de la nation juive. Un peuple se lève, un autre s'évanouit, et Israël subsiste toujours. Mais, d'un autre côté, la vue de ces changements fit reconnaître aux chefs religieux du judaïsme, eu Palestine comme en Babylonie, la nécessité impérieuse de mettre en sûreté le trésor qui leur était confié et de le soustraire à l'influence des variations qui pourraient se produire dans l'histoire des peuples ; ils comprirent que le temps était venu de récolter ce que leurs prédécesseurs avaient semé, de réunir et de coordonner les matériaux

considérables accumulés pendant plusieurs générations et par diverses écoles. A la tête de ce mouvement se trouvait Aschi.

Rabbana Aschi (né en 352, mort en 427), originaire d'une famille très ancienne et très riche, était remarquablement doué. A l'âge de vingt ans, il fut placé à la tête de l'école de Sora, où il parvint à attirer de nouveau de nombreux élèves. Le local de l'école menaçant ruine, il le fit entièrement reconstruire, et, pour activer les travaux, il les surveilla jour et nuit jusqu'à leur complet achèvement. Sur son ordre, les ouvriers donnèrent à ce bâtiment une grande hauteur ; il dominait les autres édifices de la ville. — Aschi joignait à la dialectique pénétrante de l'école de Pumbadita la vaste érudition des docteurs de Sora ; son autorité religieuse était aussi considérable qu'avait été celle de Raba, et ses contemporains lui donnèrent le titre de Rabbana (notre maître).

Aschi resta cinquante-deux ans à la tête de l'école de Sora. Pendant ce laps de temps, l'académie de Pumbadita eut sept chefs. L'école de Nehardéa, délaissée depuis la destruction de cette ville par Ben Naçar (Odenat), avait aussi repris, à cette époque un certain rang. Mais l'école de Sora jouit d'une suprématie incontestable, et les plus anciens amoraïm, Amêmar, Mar-Zutra et d'autres, reconnurent l'autorité d'Aschi ; même les deux exilarques de son époque, Mar-Kakana et Mar-Zutra Ier, acceptaient ses décisions. Ce a était plus, comme autrefois, à Nehardéa ou à Pumbadita, mais à Sora que les exilarques recevaient les délégués des communautés babyloniennes et convoquaient les assemblées générales. Aschi fit de Sora le centre de la vie religieuse de la Babylonie juive et assura à cette ville une Influence. prépondérante dans la direction du judaïsme babylonien.

Grâce à ses éminentes qualités et à sa situation élevée, Aschi put entreprendre une oeuvre qui exerça une profonde influence sur les destinées comme sur le développement du peuple juif. Il commença ce travail gigantesque de rassembler et de mettre en ordre l'énorme quantité d'explications; de déductions et de développements qui, sous le nom de Talmud, avaient été ajoutés à la Mishna. Un des principaux motifs de cette entreprise fut certainement le souci de préserver de l'oubli ces matériaux considérables, accumulés par trois générations d'amoraïm, qui étaient confiés à la seule mémoire. Aschi eut la bonne fortune de pouvoir travailler à la coordination de ces matériaux pendant cinquante-deux ans. Chaque année, pendant les mois de kalla, où collègues et disciples étaient réunis autour de lui, il étudiait avec ses auditeurs un certain nombre de traités de la Mishna et y ajoutait les explications et développements talmudiques ; au bout de trente ans, il avait ainsi soigneusement étudié prés de quarante traités. Les matériaux étaient prêts, il ne s'agissait plus que de les réviser et les mettre en ordre ; Aschi consacra à ce travail la seconde période de son activité.

Ce recueil ne fut pas écrit dès son achèvement, on avait encore, à cette époque, des scrupules à mettre la tradition orale par écrit, d'autant plus que les chrétiens s'étant approprié l'Écriture sainte pour en faire la base de leur religion, le judaïsme, d'après les conceptions de ce temps, ne se distinguait plus du

christianisme que parce qu'il avait une loi orale. Cette pensée fut souvent exprimée sous forme poétique par l'Aggada : Moïse a voulu mettre la loi orale par écrit ; mais l'Éternel, prévoyant qu'un jour les nations traduiraient la Tora en grec et déclareraient qu'elles sont le vrai peuple d'Israël et les enfants de Dieu, s'est opposé au projet de Moise, parce qu'il a voulu laisser aux Juifs une marque distinctive par laquelle ils pourraient prouver qu'eux seuls sont ses élus. Quiconque connaît mon mystère, dit Dieu, est mon fils, c'est-à-dire quiconque connaît la Mishna et l'explication orale de la Tora. Le prophète Rosée a dit dans le même sens : Si j'écrivais toutes les lois, Israël serait considéré comme une nation étrangère. En coordonnant le Talmud, Aschi compléta l'œuvre commencée deux siècles auparavant par Juda. Cette coordination présentait cependant de très graves difficultés. La Mishna rapporte sèchement les décisions juridiques formulées dans des paragraphes distincts, qu'il n'était pas trop difficile de mettre en ordre; le Talmud, au contraire, montre en quelque sorte sur le vif le développement de la tradition orale, il indique la genèse des diverses lois, en fait ressortir l'esprit et enregistre les raisonnements plus ou moins subtils qui ont conduit aux diverses conclusions. La rédaction du Talmud est certainement un des faits les plus considérables de l'histoire juive ; le Talmud babylonien (Talmud babli) devint, en effet, pour le judaïsme un élément d'action très important. Quoiqu'il ait consacré principalement son activité à la rédaction du Talmud, Aschi ne se résigna cependant pas à employer exclusivement ses facultés à un simple travail de compilation. Il résolut un grand nombre de questions restées jusque-là obscures ou mal comprises, et les solutions qu'il en donne sont le plus souvent aussi remarquables par leur justesse et leur profondeur que par leur simplicité.

Les vingt dernières années de l'activité d'Aschi coïncidèrent avec le règne du roi sassanide Yesdegird (399-420). Ce monarque, surnommé al-Hatim (le pécheur) par les mages, parce qu'il ne voulut pas se laisser dominer par eux, se montra tolérant pour les Juifs et les chrétiens. Les jours où l'on prêtait hommage au roi, on voyait à la cour les trois principaux représentants du judaïsme babylonien : Aschi, comme délégué de Sora ; Mar-Zutra, comme délégué de Pumbadita, et Amêmar, comme délégué de Nehardéa. Un autre docteur, Huna bar Zutra, était un des familiers de Yesdegird.

Le mouvement d'émigration et les révolutions considérables qui se produisirent, à cette époque, parmi les peuples, et le châtiment infligé par Dieu à l'empire de Rome, réveillèrent les espérances messianiques dans les cœurs juifs. On répéta partout dans la foule que le prophète Élie avait annoncé que le Messie viendrait au 85e jubilé (4200 de la création, 440 de l'ère vulgaire). De pareilles croyances ont rencontré de tout temps des adeptes passionnés, qui, ne se contentant pas de nourrir silencieusement leurs espérances dans leur cœur, se sont efforcés de faire partager leur enthousiasme à la foule et l'ont entraînée dans de folles aventures. Le même phénomène se reproduisit à l'époque d'Aschi. Un de ces rêveurs mystiques parcourut pendant une année toutes les communautés juives de l'île de Crète, leur persuadant que l'époque messianique était arrivée et leur promettant de leur faire traverser la mer à pied sec, comme autrefois Moïse, dont il avait, du reste, le nom, et de les conduire jusque dans la Terre promise. On le crut

sur parole, les Juifs crétois ne s'occupèrent plus de leurs affaires, distribuèrent leurs biens et attendirent avec anxiété le jour fixé par leur Messie pour le passage de la mer. Au jour dit, le Messie, suivi de toute la population juive de Crète, se dirigea vers la mer. Monté sur une colline qui s'avançait dans l'eau, il engagea ses partisans à se précipiter sans crainte dans les flots, leur assurant que les eaux se retireraient devant eux. Un grand nombre de ces hallucinés se noyèrent ; d'autres furent sauvés par des marins. Le faux Moïse paraît n'avoir pas été retrouvé.

Aschi chercha à prémunir les Juifs contre des croyances aussi dangereuses, et il expliqua ainsi la prophétie alors répandue dans le peuple : Il n'est pas possible que le Messie apparaisse avant le 85e jubilé ; à partir de cette époque, on peut avoir l'espoir, mais non la certitude, qu'il viendra. — Aschi mourut dans un âge très avancé (en 427), deux ans avant la prise de Carthage par le Vandale Geiseric. Celui-ci emporta en Afrique toutes les dépouilles entassées dans Rome, et, parmi elles, les vases enlevés autrefois, par Titus, du temple de Jérusalem. Ces vases, comme les Juifs eux-mêmes, furent condamnés à de bien étranges pérégrinations !

La Judée, qui continuait à être le siège du patriarcat et, par conséquent, à conserver la direction de toutes les communautés juives de l'empire romain, était à ce moment en pleine décadence. Sous la domination oppressive du christianisme, l'étude de la Loi rencontrait de nombreuses difficultés, et l'enseignement du Talmud, autrefois si brillant, ne jetait plus que de faibles lueurs. Les derniers amoraïm, désireux sans doute d'imiter leurs collègues babyloniens, recueillirent alors les travaux des diverses écoles de la contrée, les coordonnèrent et en formèrent le Talmud de Jérusalem (ou plutôt de la Judée). Les documents relatifs à cette époque sont si rares que le nom d'aucun de ceux qui collaborèrent à cette entreprise ou qui en prirent l'initiative n'a été conservé.

C'est à cette époque que disparut l'institution du patriarcat. Les trois derniers patriarches connus sont : Gamaliel V, successeur de Hillel II, son fils Juda IV, et Gamaliel le dernier. On sait très peu de chose de leur administration. Ils portaient, comme leurs prédécesseurs, le titre pompeux de sérénissime, jouissaient des privilèges attachés à ce titre, percevaient les contributions spéciales destinées au patriarcat, mais n'exerçaient plus, en réalité, qu'une faible autorité. Même le droit qu'ils avaient possédé jusque-là d'exclure de la communauté juive ceux qui suivaient les pratiques chrétiennes leur fut enlevé. Sur l'instigation des évêques, les autorités civiles forcèrent, en effet, les patriarches et les chefs des communautés, appelés pris, à accueillir de nouveau parmi les Juifs les apostats qu'ils avaient exclus.

Cependant, malgré les excitations d'Ambroise et d'autres membres du clergé catholique, qui le poussaient à persécuter les ariens et autres hérétiques, Théodose le Grand (379-395) confirma aux patriarches et aux primats le privilège d'excommunier les membres indignes de la communauté et défendit, en général, aux fonctionnaires civils de s'immiscer dans les affaires religieuses des Juifs. Il donna à ces derniers une preuve de son équité en condamnant à mort le consulaire Hesychius que Gamaliel V avait accusé de lui avoir dérobé des papiers importants.

Théodose dut intervenir plus d'une fois pour modérer l'ardeur religieuse de chrétiens trop zélés, qui se faisaient gloire de troubler les prières des Juifs, de piller et d'incendier les synagogues ou de les transformer en églises. Parmi les principaux et plus acharnés ennemis du judaïsme se trouvaient Jean Chrysostome, d'Antioche, et Ambroise, de Milan.

Jean Chrysostome tonnait contre les Juifs du haut de la chaire dans des discours d'une éloquence véhémente, mais ampoulée et cynique ; il prononça consécutivement six sermons contre eux. C'est que les Juifs d'Antioche étaient vraiment de grands coupables, ils permettaient aux chrétiens de suivre les usages juifs, de se faire juger par des tribunaux juifs, d'assister, le sabbat et les jours de fête, aux offices dans les synagogues, où les femmes surtout, grandes dames et femmes de la basse classe, venaient toujours en très grand nombre ; ils leur permettaient aussi d'écouter avec recueillement, au nouvel an juif, le son du schofar, de célébrer la fête de l'Expiation et de prendre part aux réjouissances de la fête des Cabanes. Les chrétiens préféraient soumettre leurs différends à des arbitres juifs, parce qu'il leur semblait que la prestation du serment se faisait d'une façon plus solennelle chez les Juifs que chez eux. Ces témoignages de respect accordés par les chrétiens aux pratiques du judaïsme indignaient Chrysostome, il proférait les plus violentes injures contre les Juifs, les accablant d'outrages et qualifiant leurs synagogues de théâtres à scandales et de cavernes de voleurs.

Ambroise, de Milan, dépassait Chrysostome en violences et en odieuses calomnies contre les Juifs. Il appela l'usurpateur Maxime judéen, parce qu'il avait ordonné au sénat romain de faire reconstruire aux frais de la ville une synagogue de Rome incendiée par les chrétiens, et il protesta en des termes tellement vifs contre Théodose, qui avait condamné l'évêque de Callinicus, dans le nord de la Mésopotamie, à rebâtir à ses frais une synagogue qu'il avait fait incendier par des moines, que l'empereur fut obligé de revenir sur sa décision. Dans sa haine contre les Juifs, Ambroise inventa de fausses accusations contre eux, leur reprochant de mépriser les lois romaines et les raillant de ce qu'aucun d'eux ne pouvait devenir ni empereur, ni gouverneur, ni général, ni sénateur, de ce qu'ils étaient repoussés de la table des grands et ne servaient qu'à remplir le trésor impérial. Devant ces attaques incessantes, inspirées par un aveugle fanatisme, il devint nécessaire de protéger efficacement les Juifs. Partant de ce principe qu'aucune loi ne défendait, dans l'empire romain, l'exercice du judaïsme, Théodose exigea que les adeptes de cette religion fussent respectés dans leur personne et leurs synagogues, et il édicta des peines sévères contre les chrétiens qui troubleraient leur tranquillité. Mais les ordres impériaux étaient impuissants à modifier l'esprit du temps, qui était hostile aux Juifs, et les persécutions continuèrent. Du reste, il existait déjà contre les Juifs, avant le règne de Théodose, un certain nombre de lois restrictives, ces lois restèrent en vigueur. Théodose enleva même aux Juifs le privilège, qu'ils avaient obtenu sous ses prédécesseurs, d'être exempts, à cause de leurs croyances, de certaines charges publiques.

A la mort de Théodose le Grand, l'empire romain échut à ses deux fils et fut divisé en deux tronçons, l'empire d'Orient et l'empire d'Occident. Les Juifs romains

eurent ainsi deux maîtres différents. En Orient, où régnait l'empereur Arcadius (395-408) ou plutôt ses deux conseillers tout-puissants Rufin et Eutrope, ils étaient assez bien traités. Rufin aimait l'argent, et les Juifs avaient déjà appris à en connaître le pouvoir magique. Grâce à la protection de Rufin, ils obtinrent la promulgation de plusieurs édits favorables. En 396, une loi leur confirma le droit de nommer eux-mêmes les surveillants de leurs marchés (agoranomos) et menaça d'un châtiment rigoureux ceux qui y mettraient obstacle ; dans la même année, une autre loi protégea les illustres patriarches contre toute injure. A la suite d'attaques dirigées en Illyrie contre les synagogues, et dont les instigateurs furent sans doute des membres du clergé, qui désiraient aussi ardemment la destruction des sanctuaires juifs que la ruine des temples païens, Arcadius, ou plutôt Eutrope, ordonna aux gouverneurs de châtier sans merci les facteurs de désordres (397) ; en même temps, il renouvela la loi, promulguée sous Constantin, qui exemptait les patriarches et autres fonctionnaires religieux juifs, à l'instar des ecclésiastiques chrétiens, de toute charge judiciaire. Enfin, par le décret de février 398, les Juifs furent autorisés à soumettre leurs différends, dans le cas où les deux parties y consentiraient, aux patriarches ou à d'autres arbitres juifs, et à remettre aux autorités romaines l'exécution de la sentence prononcée. Il ne faut pas trop s'étonner que, sous un gouvernement aussi capricieux que celui d'un empereur byzantin, on rencontre, à côté de ces lois libérales, une mesure intolérante : un édit, promulgué en 399, imposait à tous les Juifs, même aux dignitaires religieux, les charges curiales. Cette loi n'eût sans doute pas vu le jour sans la chute d'Eutrope, qui eut lieu en cette année.

Quelle fut, pendant ce temps, la situation des Juifs dans l'empire d'Occident, sous le faible Honorius ? Il est très difficile de le dire. Quoique les communautés juives d'Apulie et de Calabre eussent perdu, à cette époque, les libertés curiales, on ne peut pas en conclure, que les Juifs, en général, aient été persécutés. Honorius défendit, il est vrai, en avril 399, dans toute l'étendue de son empire, la collecte de l'argent destiné au patriarche, et exigea que les sommes déjà recueillies fussent versées, dans le trésor impérial, mais cette mesure ne paraît pas avoir été inspirée par un motif religieux. Honorius voulait seulement empêcher que des sommes aussi considérables passassent de sa préfecture dans celle de son frère. Cinq ans plus tard (404), cette interdiction fut levée, et les Juifs purent de nouveau envoyer leurs offrandes au patriarche. Au reste, les lois relatives aux Juifs n'étaient pas toutes empreintes du même esprit ; si, d'une part, Honorius défendit aux Juifs et aux Samaritains de prendre part au service militaire, d'autre part, il les protégea efficacement contre l'arbitraire des fonctionnaires et leur donna une preuve remarquable de sa tolérance en défendant aux tribunaux de les faire comparaître le sabbat et les autres jours de fête (409).

Avec le règne du successeur d'Arcadius, Théodose II (408-450), qui était animé d'excellents sentiments, mais dont la faiblesse était pour les évêques fanatiques un encouragement à la violence, commença pour les Juifs la période du moyen âge. On leur défendit d'élever de nouvelles synagogues, de juger les différends existant entre Juifs et chrétiens, de posséder des esclaves. Ce fut sous Théodose II que disparut définitivement l'institution du patriarcat. Le dernier

patriarche, Gamaliel, jouit cependant d'un très grand crédit à la cour de l'empereur, il fut élevé à la dignité de préfet et obtint un diplôme d'honneur (codicillus honorarius). Il dut, sans doute, ces distinctions à ses connaissances médicales ; Gamaliel était, en effet, médecin, et on lui attribue la découverte d'un remède efficace contre les maladies de la rate. La situation élevée qu'il occupait lui fit croire qu'il pouvait se placer au-dessus des lois d'exception dirigées contre les Juifs, il fit construire de nouvelles synagogues, jugea des procès où étaient impliqués des chrétiens et viola d'autres édits de ce genre. Théodose II l'en punit en le dépouillant de ses diverses dignités et en ne lui laissant que les seuls privilèges attachés à son titre de patriarche (415).

Gamaliel n'eut pas de successeur. Avec lui disparut le dernier dignitaire appartenant à la maison de Hillel. Cette illustre famille avait dirigé, pendant trois siècles et demi, les destinées religieuses du judaïsme, elle avait fourni des docteurs remarquables et de vaillants défenseurs de la liberté et de la nationalité juive, et son histoire particulière forme un chapitre important de l'histoire générale des Juifs. De la maison de Hillel étaient sortis quinze patriarches, dont deux Hillel, trois Simon, quatre Juda et six Gamaliel.

Pendant que Théodose était empereur d'Orient et Honorius empereur d'Occident, l'évêque Cyrille, d'Alexandrie, expulsa les Juifs de cette ville. Après avoir convoqué tous les chrétiens, il leur tint des discours enflammés contre les Juifs, surexcita leur fanatisme, envahit avec eux les synagogues, dont il s'empara pour les consacrer au culte chrétien, les poussa au pillage et contraignit les Juifs à chercher leur salut dans la fuite (415). G'est ainsi que les chrétiens d'Alexandrie firent subir aux Juifs de cette ville le même sort qu'ils avaient enduré eux-mêmes 370 ans auparavant de la part des païens. Malgré l'énergie qu'il déploya pour défendre les Juifs, le préfet Oreste fut impuissant à réprimer l'émeute, il ne put que porter plainte contre Cyrille ; la cour de Constantinople donna gain de cause à l'évêque. Ce dernier se vengea d'Oreste avec une cruauté inouïe, il le livra à une bande de moines fanatiques du mont Nitra, qui le lapidèrent. Ce premier meurtre fut bientôt suivi d'un second. Cette horde de moines sauvages se jeta un jour sur Hypathie, célèbre par ses connaissances philosophiques, son éloquence et ses mœurs austères, l'assassina et déchiqueta son corps avec une férocité bestiale. De tous les Juifs d'Alexandrie, un seul, Adamantius, qui enseignait la médecine, accepta le baptême pour échapper à l'expulsion ; tous les autres préférèrent les souffrances de l'exil à l'abandon de leur foi.

Les Juifs de Magona (Mahon), petite ville de l'île espagnole Minorque, dans la Méditerranée, ne montrèrent pas la même fermeté dans leurs croyances. Persécutés par l'évêque de Mahon, Sévère, ils ne craignirent pas d'acheter leur sécurité au prix d'une apostasie. Il est à remarquer qu'en Espagne, comme dans d'autres régions, les Juifs et les chrétiens entretinrent d'abord entre eux des relations pacifiques ; ce fut le clergé qui éveilla les sentiments de haine et d'intolérance dans la population chrétienne. L'évêque Osius (Hosius), de Cordoue, membre du concile de Nicée et organisateur du concile d'Elvire, fit adopter à cette dernière réunion une décision en vertu de laquelle la peine d'excommunication

était prononcée contre les chrétiens qui auraient des relations avec les Juifs, contracteraient des mariages avec eux, ou feraient bénir par eux les fruits de leurs champs.

Dans la situation pénible qui leur était faite dans les pays chrétiens, il ne restait aux Juifs d'autre arme contre leurs oppresseurs que la raillerie. Mais ils la maniaient parfois avec maladresse, et particulièrement au jour de Purim, où l'animation de la fête conduisait souvent à l'ivresse et, par suite, à des démonstrations irréfléchies. En ce jour, la jeunesse bruyante pendait en effigie Aman, l'ennemi traditionnel des Juifs, à un gibet auquel, par hasard ou à dessein, on donnait la forme de la croix et qu'ensuite on brûlait. Ce fait irritait naturellement les chrétiens, qui accusaient les Juifs d'outrager leur religion. Pour mettre fin à ce scandale, Théodose II ordonna aux recteurs de la province d'en punir les auteurs de peines rigoureuses ; mais il n'arriva pas à le faire cesser. Cette plaisanterie de carnaval eut un jour les plus désastreuses conséquences. Les Juifs d'Imnestar, petite ville de la Syrie située entre Antioche et Chalcis, ayant élevé un de ces gibets d'Aman, les chrétiens les accusèrent d'y avoir attaché un enfant chrétien et de l'avoir fait mourir à coups de fouet. Par ordre de l'empereur Théodose, tous les inculpés furent sévèrement châtiés. La population chrétienne d'Antioche vengea, de son côté, le prétendu crime d'Imnestar en s'emparant des synagogues des habitants juifs. C'est un fait digne de remarque que les préfets et les recteurs des provinces se prononçaient presque toujours contre le clergé et en faveur des Juifs. Le préfet d'Antioche, qui informa Théodose II de la spoliation commise par les chrétiens, dut qualifier cet acte d'une façon excessivement sévère pour que l'empereur, imprégné de la plus étroite bigoterie, adressât aux coupables l'ordre de rendre les synagogues à leurs propriétaires. Siméon, anachorète qui vivait dans une espèce d'étable, près d'Antioche, protesta vivement contre cet ordre. En apprenant la décision de l'empereur, il lui écrivit en des termes très blessants, lui disant qu'il reconnaissait Dieu seul comme son empereur et maître, et le pressant de revenir sur sa résolution. Théodose obéit à cette injonction, les synagogues restèrent entre les mains des chrétiens, et le préfet qui avait eu le courage d'invoquer la justice de l'empereur contre les spoliateurs fut destitué.

La sombre et intolérante dévotion de Théodose a agit fortement sur l'empereur d'Occident, Honorius. Ce furent ces deux souverains qui promulguèrent ensemble, en très grande partie, les diverses mesures restrictives qui pesaient sur les Juifs au moment où ils passèrent de la domination romaine sous celle des nouveaux États germaniques. Sous leur règne, l'accès de toutes les fonctions administratives et militaires fut fermé aux Juifs ; par contre, on continua à leur imposer la charge plus lourde qu'honorable, des fonctions municipales ; Théodose ne leur laissa même pas la faculté de disposer librement de leur fortune pour des œuvres de bienfaisance.

Malgré la disparition du patriarcat, les communautés juives avaient continué à envoyer en Palestine les offrandes destinées autrefois à l'entretien du patriarche et de sa maison ; ces sommes étaient consacrées très probablement par les primats au service des écoles. Tout à coup parut un décret obligeant les primats à verser

l'argent déjà recueilli dans le trésor impérial et à laisser dorénavant aux fonctionnaires de l'empire le soin de faire rentrer ces contributions ; même les dons envoyés par les Juifs des provinces occidentales devaient être remis aux trésoriers impériaux (30 mai 429). La nouvelle Rome avait hérité de la rapacité de l'ancienne. De même que l'empereur païen Vespasien avait mis autrefois la main sur les sommes envoyées par les communautés juives pour le service du temple, de même l'empereur chrétien s'appropria les contributions payées pour l'entretien du patriarcat, imposant comme taxe obligatoire ce qui n'avait été payé jusque-là que comme don volontaire.

Et cependant, malgré la situation douloureuse des Juifs établis dans l'empire d'Orient, l'ardeur pour l'étude de la Loi n'était pas éteinte en Judée. On avait cessé, il est vrai, d'expliquer et de développer la loi orale, mais on s'efforçait de bien connaître la langue hébraïque et de comprendre le sens naturel (Peschat) des Écritures saintes. Cet enseignement avait pour principaux sièges les écoles de Tibériade et de Lydda. C'est dans ces deux villes qu'un des Pères de l'Église latine, saint Jérôme (331-420), qui fonda un couvent de nonnes à Bethléem, chercha des maîtres juifs pour étudier, comme Origène, la Bible dans le texte original. Un de ses maîtres fut Bar-Hanina. Comme les chrétiens se servaient de leur connaissance de la langue hébraïque pour combattre, les croyances juives, il avait été interdit, dans les derniers temps, aux savants juifs de leur enseigner cette langue. Afin de ne pas froisser les susceptibilités de ses coreligionnaires, Bar-Hanina se rendait secrètement auprès de Jérôme pour étudier la Bible avec lui. Jérôme fit rapidement des progrès remarquables, il n'apprit pas seulement à prononcer et à traduire correctement l'hébreu, il parvint à s'assimiler l'esprit même de la langue et à la parler. — Les Juifs de cette époque témoignèrent aussi d'un sens critique très développé dans la distinction qu'ils surent établir entre les livres canoniques et les apocryphes. Dans le désir de clore la discussion qui s'était élevée parmi les chrétiens sur la sainteté de quelques écrits d'un caractère douteux, le concile de Nicée avait donné place dans le Canon à plusieurs livres apocryphes. Les Juifs, dans leurs entretiens avec Jérôme sur la Bible, firent sur quelques-uns de ces apocryphes des observations dont les exégètes modernes reconnaissent encore aujourd'hui la justesse et la valeur.

Tout en ayant eu des maîtres juifs et trouvé la vérité hébraïque dans le texte original, Jérôme détestait profondément les Juifs, montrant ainsi à ceux qui lui avaient reproché son étude de l'hébreu comme une hérésie qu'il était resté orthodoxe. Ce sentiment de haine était partagé par un de ses plus jeunes contemporains, le Père de l'Église Augustin, et devint un article de foi, un dogme pour toute la chrétienté, qui acceptait comme paroles révélées tout ce que disaient les saints Pères de l'Église. C'est le fanatisme puisé dans les écrits des Pères de l'Église qui arma plus tard rois et peuples, croisés et pastoureaux contre les Juifs, fit élever des bûchers et inventer les plus horribles supplices. — Quoiqu'ils fussent haïs par les particuliers et méprisés par l'État, les Juifs de Césarée prenaient part aux jeux et divertissements à la mode : ils conduisaient des chars, concouraient dans l'arène pour le prix de course, arboraient la couleur verte ou bleue, comme cela se pratiquait à Rome, Ravenne, Constantinople et Antioche. Mais, à cette

époque, les jeux mêmes prenaient un caractère confessionnel, la rivalité entre les différentes couleurs devenait une lutte religieuse, et la défaite ou le triomphe des conducteurs de char juifs, samaritains ou chrétiens donnaient lieu à des mêlées, souvent sanglantes, entre les coreligionnaires des vainqueurs et des vaincus.

Dans la Perse, où les Juifs avaient joui jusque-là d'une tranquillité à peine troublée par quelques vexations, ils commencèrent également, vers le milieu du Ve siècle, à être sérieusement persécutés. Le judaïsme de ce pays était devenu pauvre en personnalités remarquables, l'activité créatrice qui avait régné jusqu'alors dans les écoles déclinait visiblement, les docteurs se contentaient de répéter et de coordonner les opinions de leurs devanciers. L'histoire des Juifs de ce temps se meut dans des limites très étroites : on nomme des chefs d'école, ils enseignent, meurent et sont remplacés par d'autres. Un des savants les plus importants de cette époque fut Mar, fils d'Aschi, appelé également Tab-Yomè. Il se trouvait à Mahuza quand il fut informé que l'école de Sora venait de perdre son chef. A cette nouvelle, il se rendit immédiatement à Sora ; il y arriva au moment où les membres de l'académie étaient réunis pour élire le nouveau chef d'école. Invité à venir délibérer avec le Conseil sur l'élection d'Aha, il retint les délégués qui furent envoyés auprès de lui pour le chercher ; on en envoya d'autres, il les retint encore. Quand ils furent au nombre de dia, il fit une conférence devant eux, et ils l'acclamèrent Rèseh Metibta (455). Aha fut vivement affecté de son échec, il s'appliqua ce dicton : Une fois que le malheur a frappé quelqu'un, il ne cesse de l'accabler de ses coups ! C'est dans cette même année qu'éclata en Babylonie contre les Juifs une persécution sanglante qui se prolongea à travers tout le règne des derniers rois néo-perses.

Yesdigerd II (438-457) n'imita pas à l'égard des Juifs la tolérance de son prédécesseur, il leur défendit de célébrer le sabbat (456). Les bons rapports qui avaient existé jusque-là entre le gouvernement perse et les Juifs furent sans doute troublés par les mages qui, par leur fanatisme, exercèrent sur les rois de Perse la même influence néfaste que les conseillers ecclésiastiques sur les empereurs d'Orient, et qui, à l'instar des chrétiens, étaient animés d'un ardent désir de prosélytisme. Les documents de l'époque ne disent pas quel accueil les Juifs firent à la défense d'observer le sabbat. Il est probable qu'il ne leur était pas difficile d'éluder cette interdiction ; en tout cas, on ne mentionne aucun martyr à l'occasion de cette persécution. Yesdigerd fut tué l'année qui suivit la promulgation de son édit relatif au sabbat, et ses deux fils Chodar-Warda et Peroz se disputèrent la couronne, les armes à la main.

A cette époque, l'académie de Sora avait à sa tête Mar bar Aschi. Ce docteur jouissait d'une très grande autorité, et toutes ses décisions, sauf trois, reçurent force de loi, mais il ne semble pas avoir donné un bien grand éclat à l'école qu'il dirigeait. Continuant l'œuvre commencée par son père, il s'efforça d'achever la coordination du recueil talmudique, travail qui était d'autant plus urgent qu'une nouvelle ère de persécutions semblait s'ouvrir et que l'avenir n'était rien moins que certain. On connaît peu de chose du caractère de Mar bar Aschi, on sait seulement qu'il était d'une grande délicatesse de conscience. Toutes les fois qu'un de mes collègues, dit Mar, comparait devant mon tribunal, je quitte mon siège, parce que je

considère les docteurs comme mes parents et que je crains de me montrer, à mon insu, trop partial à leur égard.

Après la mort de Mar (468), une persécution sanglante fut dirigée contre les Juifs de Babylonie et de Perse. Cet événement funeste se produisit sous Peroz ou Pheroces (459-484). Le motif de cette persécution aurait été, dit-on, la vengeance que le roi Peroz, circonvenu par les mages, voulait tirer des Juifs d'Ispahan, dont quelques-uns auraient tué et écorché deux prêtres. La moitié de la population juive d'Ispahan fut massacrée et les enfants furent enlevés pour être élevés dans le culte du feu. Bientôt, ce mouvement d'intolérance s'étendit dans les communautés babyloniennes, où il persista jusqu'à la mort de Peroz. L'exilarque Huna-Mari, fils de Mar-Zutra, et deux autres docteurs, Amemar bar Mar-Yanka et Mescherschaya bar Pacod, furent jetés en prison et exécutés (469-470) ; ce furent les premiers martyrs juifs de la Babylonie. Il est remarquable qu'un exilarque subit le martyre pour le judaïsme. Quelques années plus tard, la persécution prit un caractère plus grave, les écoles furent fermées, les assemblées populaires qui avaient lieu, à l'approche des fêtes, pour entendre les conférences religieuses des docteurs, furent interdites, les tribunaux juifs furent supprimés et les enfants juifs convertis de force à la religion des mages (474). La ville de Sora paraît avoir été détruite à cette époque. Peroz, dont le fanatisme rappelle celui d'Adrien, découvrit un procédé de persécution auquel l'empereur romain n'avait pas songé, il éloigna la jeunesse juive du judaïsme pour la contraindre à pratiquer le culte du feu ; comme Adrien, il a été flétri par l'histoire juive de l'épithète de malfaisant et surnommé Piruz reschia.

L'effet immédiat de ces persécutions fut de pousser les Juifs à quitter la Babylonie ; ils émigrèrent du côté du sud jusqu'en Arabie et, à l'est, jusqu'aux Indes. Un homme, nommé Joseph Rabban (ce titre indique suffisamment son origine babylonienne), arriva, avec un grand nombre de famille juives, sur la côte de Malabar, en l'année 4250 de l'ère de la création (490) ; ils étaient donc partis de la Babylonie sous le règne de Peroz. Le roi indien Airvi (Eravi), de Cranganor, accueillit les voyageurs juifs avec une grande bienveillance, leur permit de s'établir dans son pays, les autorisa à vivre conformément à leurs lois et à choisir parmi eux un chef (mardeliar) pour les administrer. Leur premier chef fut Joseph Rabban. Le roi Airvi lui accorda des privilèges importants et des dignités spéciales, qui devaient rester héréditaires dans sa famille. Il avait le droit, à l'instar des princes indiens, de sortir, monté sur un éléphant, de se faire précéder d'un héraut d'armes avec tambours et cymbales et de s'asseoir sur des tapis. Joseph Rabban eut, paraît-il, une série de 72 successeurs qui gouvernèrent les colonies judéo-indiennes jusqu'au jour où éclatèrent des dissensions parmi les Juifs ; dans ces luttes intestines, un grand nombre de Juifs furent tués, Cranganor fut détruit, et les survivants émigrèrent à Mattachery (à une lieue de Cochin), qui fut surnommé ville des Juifs. Les privilèges accordés par Airvi aux émigrés juifs furent gravés sur une table d'airain, en caractères tamuliques (vieux indiens), dans une traduction hébraïque très obscure. Cette table existe encore de nos jours.

Les familles juives qui avaient émigré avec Joseph Rabban rencontrèrent, selon toute apparence, sur la côte de Malabar, des coreligionnaires qui pouvaient

bien être partis de Perse antérieurement ou à l'époque où d'autres émigrés juifs s'étaient rendus en Chine. La population juive des Indes orientales se compose encore aujourd'hui de deux classes ou plutôt de deux castes qui diffèrent tellement l'une de l'autre par la couleur de la peau, les traits du visage, les mœurs et les usages, qu'elles peuvent être difficilement considérées comme membres d'une seule et même tribu. On trouve sur la côte de Malabar et dans l'île de Ceylan des Juifs blancs qui se disent originaires de Jérusalem et des Juifs noirs qui ne se distinguent en rien des Indiens indigènes. Ces deux classes n'ont aucune ressemblance entre elles, et les Juifs blancs témoignent pour leurs coreligionnaires noirs le dédain que la race blanche éprouve, en général, dans toutes les parties du monde, pour la race noire. Il est vrai que les Juifs noirs vivent dans un état de très grande ignorance, connaissant peu la religion de leurs pères, ne possédant que de rares exemplaires de la Bible et du Talmud, et n'ayant aucune notion de leur propre histoire.

Après la mort de Peroz, les persécutions cessèrent et la situation des communautés babyloniennes s'améliora, les écoles furent rouvertes et de nouveaux chefs furent placés à leur tète. La direction de l'université de Sora fut confiée à Rabina, qui resta en fonction de 488 à 499, et celle de Pumbadita à José, qui enseigna de 471 jusque vers 520. Ces deux docteurs, voyant que l'avenir du judaïsme devenait de plus en plus incertain et que l'enseignement religieux allait en décroissant, consacrèrent toute leur activité à l'achèvement du Talmud ; ils sont désignés dans les chroniques nomme les derniers des amoraïm. Rabina et José furent certainement aidés dans leur travail par ceux des membres des deux académies dont les noms ont été conservés. Le plus important d'entre eux fut Ahaï bar Huna, de Bè-Hatim, tout près de Nehardéa (mort en 506). Grâce à son originalité de pensée, à sa clarté d'esprit et à sa pénétrante perspicacité, Ahaï était estimé et vénéré, même en dehors de la Babylonie, comme le prouvent les termes suivants d'une épître que la Judée adressa aux docteurs babyloniens : Respectez Ahaï, il éclaire de ses lumières les exilés de la Babylonie. L'exilarque de ce temps, Huna-Mar, possédait, sans doute, des connaissances talmudiques, car la chronique, d'ordinaire peu favorable à ces dignitaires, le mentionne parmi les docteurs et lui donne le titre de rabbi. Son histoire, à laquelle se rattachent des événements importants, appartient à l'époque qui suit celle dont il s'agit actuellement.

Aidés d'Ahaï, de Huna-Mar et d'autres savants, Rabina et José achevèrent définitivement le Talmud ; en d'autres termes, ils déclarèrent que le recueil des discussions, décisions et ordonnances qu'ils venaient de coordonner était définitif et que rien ne devait plus y être ajouté. La clôture du Talmud babylonien, appelé aussi guemara, eut lieu dans l'année de la mort de Rabina (13 kislev ou 2 décembre 499), à la fin du Ve siècle, à l'époque où les Juifs déposèrent dans la presqu'île Arabique les premiers germes d'une nouvelle religion et d'un nouvel empire et où s'élevèrent, en Europe, sur les débris de l'ancienne Rome, les royaumes des Goths et des Francs.

Le Talmud, qui se compose de douze volumes, ne ressemble à aucune autre production littéraire, il forme une œuvre spéciale qui doit être jugée d'après des

règles particulières. Aussi est-il excessivement difficile, même à ceux qui sont très familiers avec ses procédés et sa méthode, d'en donner une définition exacte et précise. On pourrait être tenté de le comparer aux travaux des Pères de l'Église, composés vers la même époque. Mais on reconnaîtrait à un examen attentif que cette comparaison n'est même pas possible. Il est vrai qu'il s'agit ici moins de faire voir ce que le Talmud est en soi que d'indiquer ce qu'il a été dans l'histoire, quelle influence il a exercée sur les générations suivantes. On a dirigé contre le Talmud, à diverses époques, les accusations les plus diverses, on l'a décrié avec passion et on l'a brûlé, parce qu'on n'a regardé que ses défauts sans vouloir tenir compte de son mérite, qu'on ne peut réellement apprécier qu'en embrassant d'un coup d'œil toute l'histoire juive. Sans doute, le Talmud de Babylone a un certain nombre de défauts inhérents à toute œuvre de l'esprit qui a une tendance exclusive, il poursuit son but avec une logique inflexible, traite sérieusement les questions les plus futiles, enregistre avec gravité des croyances et des pratiques superstitieuses empruntées à la religion des Perses et relatives à la puissance des démons, à l'efficacité de le magie et des formules de conjuration, à la signification des songes, croyances et superstitions qui sont en contradiction absolue avec l'esprit du judaïsme ; il contient aussi des maximes et des sentences hostiles aux autres peuples et aux autres religions ; enfin, son interprétation de la Loi est souvent très subtile, étrange, contraire au bon sens et à la réalité. Dans le Talmud dominent l'aridité et la sécheresse, on n'y trouve nulle trace du souffle poétique qui anime certaines parties de la Bible, il n'a rien de l'éloquence entraînante des prophètes, de l'élévation des Psaumes, de la profondeur de pensée de Job, des accents brûlants du Cantique des Cantiques. Par suite de ces divers défauts, on a reproché au Talmud de s'occuper de vétilles et de minuties, on l'a condamné comme une source d'erreurs et d'immoralités. Cette critique méconnaît qu'il n'est pas le travail d'un auteur unique, responsable de chaque parole et de chaque idée. Le Talmud est l'œuvre de la nation juive tout entière. Ce livre extraordinaire présente, pris sur le vif, six siècles de l'histoire juive avec les costumes, les expressions et les idées propres à chaque époque. On dirait qu'une catastrophe pareille à celle qui nous a conservé Pompéi et Herculanum a pétrifié ces six siècles avec toutes leurs particularités pour les déposer dans le Talmud. Qu'y a-t-il alors d'étonnant qu'on y trouve le mal à côté du bien, des pensées généreuses et élevées à côté de sentiments exclusifs et étroits, des remarques profondes à côté d'observations oiseuses, des conceptions remarquables à côté d'absurdités, des idées juives à côté de superstitions païennes. Le plus souvent, les paroles d'intolérance enregistrées par le Talmud, et relevées avec une satisfaction haineuse par les adversaires des Juifs, ne sont que l'expression d'une colère passagère, arrachées par le désespoir à quelque docteur et que des disciples trop zélés ont pieusement conservées. Mais, si le Talmud rapporte les cris de vengeance échappés à de malheureux opprimés, il contient aussi les plus généreuses sentences de morale et charité, il enseigne l'amour que l'homme doit à l'homme, sans distinction d'origine et de religion.

Le Talmud de Babylone se distingue de celui de Jérusalem par une argumentation plus serrée, une pénétration plus vive et des aperçus plus profonds. Les idées originales y abondent, elles n'y sont souvent présentées qu'à l'état d'ébauche et de façon à obliger l'esprit à la réflexion. En étudiant de près le

Talmud, on pénètre jusqu'au sous-sol de la pensée, on assiste à son éclosion, on suit son développement jusque dans ses ramifications les plus fines et les plus ténues, on monte jusqu'à ces hauteurs vertigineuses où l'esprit ne peut plus la saisir. Pour ces diverses raisons, le Talmud de Babylone éclipsa totalement le Talmud de Jérusalem et devint le livre par excellence, la propriété exclusive et en quelque sorte l'âme de la nation juive. Les générations suivantes en firent leur principal, leur unique aliment intellectuel, les penseurs se plaisant à approfondir son argumentation, et les hommes de cœur admirant sa morale élevée. Pendant plus de dix siècles, les Juifs restèrent indifférents au monde extérieur, à la nature, aux hommes et aux événements, ils a'y voyaient que des incidents insignifiants, de simples fantômes, la seule réalité pour eux était le Talmud, ils ne considéraient comme vrai que ce qui avait sa sanction, ils ne connaissaient la Bible, l'histoire de leurs aïeux, l'éloquence passionnée et les paroles consolatrices de leurs prophètes, les effusions ardentes de leurs Psalmistes que par le Talmud. Mais, comme le judaïsme a sa racine dans le monde réel et que le Talmud a dû s'occuper nécessairement de questions concrètes, de faits de ce monde-ci, ces idées mystiques, ce dédain du monde, cette haine de la réalité qui ont donné naissance au moyen âge à de nombreux cloîtres de moines et de nonnes n'ont pas pu se fixer parmi les Juifs. Il faut reconnaître que le raisonnement dans le Talmud dégénère quelquefois en subtilité, en une aride scolastique, il n'est pas moins vrai que cette habitude de raisonner, même poussée jusqu'à l'exagération, a été très utile aux Juifs. C'est le Talmud qui leur a donné ces qualités de pénétrante dialectique et de profondeur d'esprit qui les ont préservés aux plus mauvais jours de l'engourdissement intellectuel dont souffrirent les autres peuples, il les a entourés d'une atmosphère saine et pure qui les a protégés contre la corruption et a entretenu la fraîcheur et l'activité de leur esprit. On peut dire que le Talmud a été l'éducateur de la nation juive, l'influence qu'il a exercée sur elle a été des plus salutaires ; car, malgré les humiliations qu'elle a eu à subir, les outrages dont elle a été abreuvée et l'avilissement auquel elle a été condamnée, elle a su conserver des mœurs honnêtes et pures. Le Talmud a été la bannière qui a servi de signe de ralliement aux Juifs dispersés dans les divers pays, il a maintenu l'unité du judaïsme.